

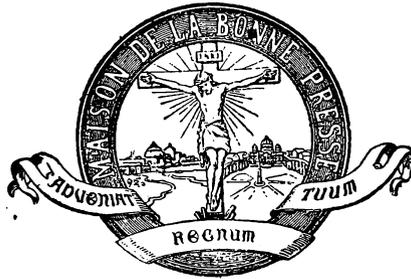
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

NOVEMBRE



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

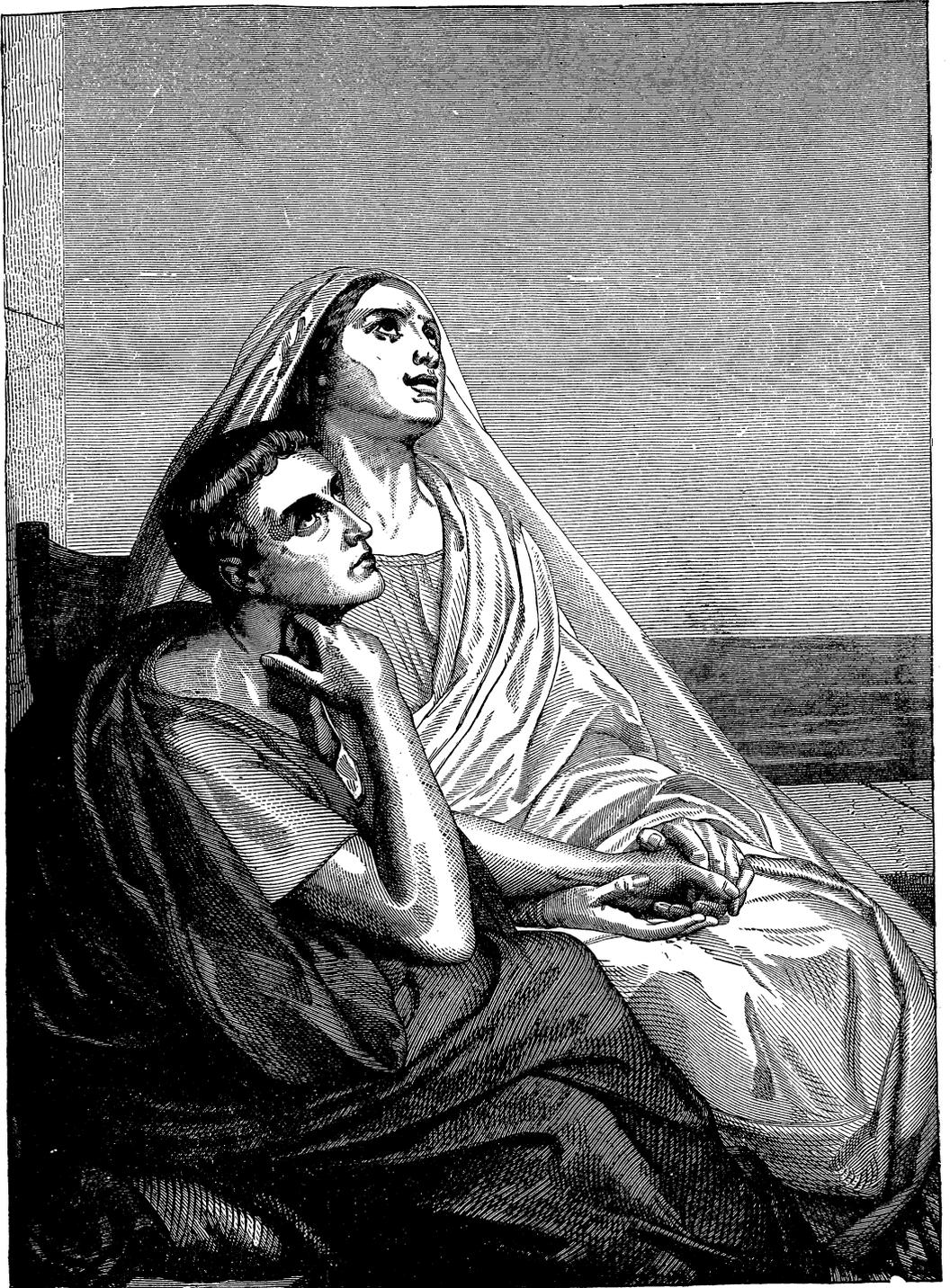
RACONTÉES DANS CE VOLUME

NOVEMBRE

1. La Toussaint, 402.
Les noms de saints et les noms de baptême, 976.
S. Austremoine, martyr, 1339.
Ste Bénigne de Dijon, martyr, 726.
Ste Marie, martyre, 715.
B. Valentin de Berrio-Ochoa, martyr, 1380.
2. La Commémoration des morts, 91.
Le Purgatoire et les Saints, 1287.
V. Dominique Blasucci, 1435.
S. Marcien, 724.
Bse Marguerite de Lorraine, 1536.
3. Ste Alpaïs, 698.
S. Hubert, patron des chasseurs, 247.
S. Hubert et la rage, 1080.
S. Lothein, 1756.
S. Malachie d'Armagh, 698.
Ste Odrade, 927.
B. Pierre-François Néron, martyr, 1527.
Ste Sylvie de Rome, 870.
4. S. Amant de Rodez, 616.
S. Charles Borromée, 37.
S. Eméric de Hongrie, 299.
S. Flour, 559.
Bse Françoise d'Amboise, 195.
B. Jean le Teutonique, 1610.
S. Joannice le Grand, 1130.
5. SS. Lœtus ou Lié et Vulgan, 818.
B. Martin de Porrès, 1499.
S. Zacharie, 52.
6. S. Etienne d'Agde, 1733.
B. François Gil de Fréderich, martyr, 1416.
B. Hyacinthe Castagneda, martyr, 1446.
B. Jérôme Hermosilla, martyr, 1420.
B. Joseph Canh, martyr, 1518.
S. Léonard, 401.
S. Léonien, 1391.
S. Winoc, 404.
7. B. Antoine Balducci, 869.
S. Engelbert, martyr, 923.
S. Ernest de Zwifulda, martyr, 1236.
S. Restitut, 667.
S. Willibrord, 300.
8. S. Godefroy d'Amiens, 351.
B. Jean Duns Scot, 1512.
9. Dédicace de la basilique du Très-Saint-Sauveur, 457.
10. S. André Avellino, 54.
Le patriarche Noé, 718.
11. S. Martin de Tours, 666.
12. B. Diégo-Joseph de Cadix, 978.
S. Emilien de la Cogulla, 975.
S. Liévin, martyr, 1351.
S. Martin, pape et martyr, 352.
S. Théodore Studite, 1183.
13. S. Abbon, martyr, 1289.
S. Brice de Tours, 405.
S. Diégo ou Didace, 509.
S. Eugène de Deuil, martyr, 871.
S. Killien d'Artois, 771.
S. Nicolas I^{er}, pape, 1235.
S. Quintien de Rodez, 1132.
S. Stanislas Kotska, 613.
14. B. Etienne-Théodore Cuénot, martyr, 1526.
B. Gabriel Ferretti, 924.
S. Laurent de Dublin, martyr, 407.
15. Ste Céronne de Corncilhan, 872.
Ste Gertrude, 614.
V. Joseph-Marie Pignatelli, 1430 et 1431.
B. Frère Léon, 1747.
S. Malo, 248.
16. S. Edmond de Cantorbéry, 197.
17. S. Aignan d'Orléans, 561.
S. Denys d'Alexandrie, martyr, 250.
S. Grégoire le Thaumaturge, 78.
S. Grégoire de Tours, 77.
Ste Hilda, 1585.
S. Hugues de Lincoln, 1502.
Bse Marguerite de Savoie, 355.
18. S. Odon de Cluny, 719.
V. Philippine-Rose Duchesne, 1612.
S. Romain, martyr, 301.
19. Ste Elisabeth de Hongrie, 41.
Ste Elisabeth de Hongrie, en gravures, 1185.
SS. Séverin, Exupère et Félicien, mm., 1478.
B. Thomas Unzio de Foligno, 1384.
20. S. Félix de Valois, 145.
S. Félix de Valois, en gravures, 1124.
B. Jean de Verceil, 1291.
S. Nersès, martyr, 1237.
21. La Présentation de la Sainte Vierge, 458.
S. Albert de Louvain, martyr, 1290.
S. Colomban de Luxeuil, 144.
S. Josaphat Koncévitch, martyr, 196.
V. Louise de France, 1134.
B. Romée de Livra, 1238.
22. Ste Cécile, martyre, 198.
23. S. Clément I^{er}, pape, 406.
24. S. Jean de la Croix, 9.
B. Pierre Dumoulin-Borie, martyr, 1083.
25. B. Albert le Grand, 353.
Ste Catherine d'Alexandrie, 146.
Bse Elisabeth la Bonne et S. Pierre d'Alexandrie, 563.
26. S. Alype le Stylite, 354.
S. Basle, en Champagne, 925.
Ste Delphine de Signe, 772.
S. Léonard de Port-Maurice, 562.
B. Ponce de Faucigny, 1662.
27. S. Eusice de Celle-en-Berry, 821.
S. Jacques l'Intercis, martyr, 564.
S. Josaphat, roi des Indes, 147.
S. Maxime de Riez, 302.
S. Siffrein de Carpentras, 672.
La médaille miraculeuse de la Sainte Vierge, 820.
Le saint mors de Carpentras, 905.
28. B. Edmond Campian, martyr, 1337.
S. Etienne le Jeune, martyr, 873.
SS. Jacques de la Marche et Grégoire III, pape, 459.
29. BB. Denis de la Nat. et Rédempt de la Croix, mm., 1097.
V. François-Joseph Rudigier, 1599.
S. Saturnin de Toulouse, martyr, 456.
30. S. André, apôtre, 92.
B. Joseph Marchand, martyr, 1090.
S. Tugdual de Tréguier, 1030.

FÊTE DE TOUS LES SAINTS

Fête le 1^{er} novembr .



QUAND SERONS-NOUS AU CIEL!

(Tableau d'Ary Scheffer.)

Saint Augustin, récemment converti, et sa mère sainte Monique, s'élevant par la pensée au-dessus de toutes les choses créées, s'entretiennent du bonheur de voir Dieu et de la beauté du ciel, dont leur âme illuminée par la foi entrevoit de loin les éternelles splendeurs.

« L'Eglise notre Mère a eu le talent de retracer dans la division de son année liturgique toute l'histoire du genre humain. Les quatre semaines de l'Avent, qui aboutissent à la naissance du Sauveur, nous rappellent les quatre mille ans pendant lesquels ce divin Messie fut attendu. Le temps qui s'écoule depuis Noël jusqu'à la Pentecôte nous redit toute la vie cachée, publique et glorieuse du Rédempteur, et cette partie de l'année se termine par l'Ascension de Jésus-Christ dans le ciel et la fondation de l'Eglise. L'interval qui sépare la Pentecôte de la Toussaint nous représente le pèlerinage de l'Eglise sur la terre, et cette nouvelle partie de l'année se termine encore par la fête du Ciel. » (*Mgr Gaume.*)

Le ciel, c'est le terme de la vie chrétienne, c'est le but et le couronnement de tous nos travaux, c'est la patrie bienheureuse et immortelle où l'on se retrouve pour ne plus se quitter, où l'on possède Dieu pour ne plus le perdre jamais. Penser au ciel, quelle source de force et de consolation durant notre pénible voyage sur cette terre, et c'est une grande pensée qui préside à la fête de *tous les saints*.

Quatre raisons principales ont déterminé l'Eglise à établir la fête de *tous les saints* (vulgairement la *Toussaint*) et à lui donner l'éclat d'une des grandes solennités de l'année.

Qui pourra dire les millions et les millions d'hommes qui se sont succédé sur la terre depuis bientôt six mille ans que le monde existe ! Parmi cette foule incalculable, le nombre des élus est, hélas ! beaucoup moindre que celui des réprouvés, car la voie qui mène à la perdition est large et facile et beaucoup la suivent, tandis que le chemin qui conduit au salut est étroit ; mais si le nombre des élus est petit relativement au nombre plus considérable des réprouvés, il reste encore immense, considéré en lui-même. C'est une *multitude que nul homme ne saurait compter*, venue de toutes les nations et de tous les peuples, dit l'apôtre saint Jean. Nous ne connaissons pas tous les saints, et le nombre des jours de l'année est loin de suffire pour rendre un hommage particulier à chacun de ceux que nous connaissons et dont les vertus et les miracles ont porté l'Eglise à autoriser le culte ; il convenait donc qu'une fête commune fût instituée, dans laquelle nous célébrerions la mémoire de tous ces héros de la vérité et de la vertu, nos pères et nos frères aînés dans la grande famille chrétienne, une fête qui fût comme l'hommage de toute l'Eglise militante à toute l'Eglise triomphante.

II

La fête de beaucoup de saints passe inaperçue pour un grand nombre de fidèles à qui leurs occupations ne permettent pas d'assister aux offices de l'Eglise les jours de semaine, la fête de tous les saints leur permet de réparer cette lacune de leur piété chrétienne.

III

Cette même fête offre à tous une occasion de réparer leurs négligences de l'année vis-à-vis du culte des saints en général et de leurs patrons en particulier.

IV

Nous avons si grand besoin de protecteurs au ciel, au milieu des mille dangers et des épreuves

de cette vie, qu'après avoir invoqué chaque jour de l'année un certain nombre de saints en particulier, il nous est grandement utile de les invoquer tous dans une fête solennelle. Tous, d'ailleurs, sont nos amis et désirent ardemment que nous arrivions un jour à partager leur bonheur.

LE PANTHÉON DE ROME

La première institution de la fête de tous les saints remonte à la sublime transformation d'un des plus célèbres temples païens, le Panthéon, en une église chrétienne, l'an 607. Vaste et solide édifice de forme ronde, avec une large fenêtrée circulaire au centre de la voûte, le Panthéon était un temple que les Romains avaient élevé, l'an 27 avant Jésus-Christ, à Jupiter Vengeur et à tous les dieux du paganisme. Quatre siècles durant, il servit aux criminelles superstitions de l'idolâtrie et au culte de Satan ; puis, fermé sous le règne des empereurs chrétiens, il resta de longues années solitaire et délaissé et n'échappa pas aux rapines de divers barbares. Mais en 607 le pape Boniface IV demanda à l'empereur Phocas de le lui céder pour en faire une église. Le Pape purifia l'édifice et le dédia au vrai Dieu, sous l'invocation de la Très Sainte Vierge et de tous les martyrs. Un nombre très considérable de corps des martyrs furent tirés des catacombes et ensevelis dans la nouvelle église, qu'on appelle désormais *Sancta-Maria ad Martyres* (Sainte-Marie des Martyrs).

Quel changement sublime, quelle transformation victorieuse ! à la place de tous les démons et de tous les vices divinisés par l'idolâtrie païenne, à cause desquels on avait pendant trois siècles fait périr des millions de chrétiens dans les tortures et versé des torrents de sang, à la place de tous les faux dieux d'un monde corrompu, le vrai Dieu, la Sainte Vierge et tous les saints !

Qu'auraient dit Néron et Dioclétien, et les autres persécuteurs, s'ils avaient pu ressusciter un instant pour voir les cendres de ces martyrs qu'ils avaient immolés aller prendre la place de leurs idoles renversées et y attendre en paix la résurrection sous l'autel du vrai Dieu ! Mais combien plus magnifique encore sera le triomphe de Jésus-Christ au jugement dernier sur tous ses ennemis !

Après tant de siècles, le Panthéon, devenu l'église de Sainte-Marie des Martyrs, est toujours debout à Rome, et sa puissante voûte abrite encore les fidèles qui viennent y prier. Ces dernières années, on lui a, il est vrai, infligé l'humiliation de recevoir les cendres d'un spoliateur de la papauté, mais la révolution garibaldienne n'est pas plus puissante que le paganisme d'Agrippa et de Dioclétien, et le vieil édifice est là pour dire que si le Christ a vaincu l'un, il peut vaincre l'autre.

L'EXEMPLE DES SAINTS

Empruntons maintenant à Bourdaloue, le grand prédicateur, de très belles pensées sur la fête de la Toussaint.

« Après nous avoir présenté l'exemple de chaque saint en particulier dans les autres fêtes de l'année, l'Eglise tire aujourd'hui le rideau, s'il m'est permis d'user de cette expression, et nous les montre tous, espérant que la vue de tant d'exemples nous convaincra et nous convertira ; comme si elle nous disait : Voyez, chrétiens, voilà les héros de votre foi ; voilà ces hommes dont le monde n'était pas digne et qui, en mépri-

sant le monde se sont rendus dignes de Dieu; voilà ceux qui remplissent le ciel. Comparez-vous à eux, et dans l'éloignement infini que cette comparaison vous fera découvrir entre eux et vous, confondez-vous de ce que vous êtes, et aspirez à ce que vous n'êtes pas.....

» Les Saints sont des modèles qui nous persuadent la sainteté; et il y a dans cette persuasion un certain charme qui gagne également le cœur et l'esprit. Ce n'est ni raisonnement ni autorité, c'est quelque chose qui tient de l'un et de l'autre, qui a tout le poids de l'autorité, qui a toute la force du raisonnement, mais qui, de plus, a je ne sais quoi que tous les raisonnements et toutes les autorités n'ont pas et ne peuvent avoir.

» Comment donc la vie d'un Saint nous persuade-t-elle? En nous faisant comprendre, d'une simple vue, toute la perfection et tout le mérite de la sainteté.

» Qu'est-ce qu'un Saint? Un Saint, répond Guillaume de Paris, c'est une idée réelle, visible, palpable et substantielle de toute la perfection évangélique. Et quand Dieu nous met un Saint devant les yeux, que nous dit-il? Ce qu'il dit autrefois à Moïse en lui faisant voir la figure du tabernacle : *Inspice, et fac secundum exemplar* : Regarde, chrétien, ce portrait vivant et animé, voilà ce que tu dois être, et sur quoi je veux que tu te formes; c'est dans l'exemple de ce prédestiné et de ce Saint que tu apprendras à observer ma loi, à accomplir la justice, à garder la charité, à satisfaire aux devoirs de la religion, à régler toute la conduite de ta vie.....

» Je conviens que la sainteté surpasse les forces de la nature, je conviens qu'il n'y a rien là que de grand; mais Dieu n'est-il pas admirable de nous avoir facilité tout cela, de nous l'avoir adouci jusqu'à pouvoir dire que si sa loi est un joug, c'est un joug léger et un fardeau aisé à porter? *Jugum meum suave et onus meum leve*. Or, il l'a fait, en nous donnant les Saints pour exemple. Avant cet exemple des Saints, nous pouvions trembler, et notre crainte semblait raisonnable, mais maintenant qu'on nous montre tant de martyrs, tant de vierges, tant de glorieux confesseurs qui ont marché devant nous et qui nous ont tracé le chemin, que pouvons-nous trouver d'impossible!....

» Ah! mon cher Frère, souvenez-vous des Saints, et vous apprendrez qu'il n'y a point d'habitude si invétérée que vous ne puissiez détruire, qu'il n'y a point d'attachement si étroit que vous ne puissiez rompre, qu'il n'y a point d'état de péché d'où il ne soit en votre pouvoir de sortir..... Combien y a-t-il eu de Saints pénitents qui, à certains temps de leur vie, ont été dans les mêmes habitudes que vous, ont été aussi redevables à la justice de Dieu que vous, ont eu autant de sujet, et peut-être même plus de sujet que vous de se défier de sa miséricorde et de désespérer de leur retour? Cependant, ils se sont convertis, ils se sont remis dans leur devoir, ils s'y sont perfectionnés, ils se sont élevés à la plus sublime sainteté.

» Est-ce que la grâce était plus puissante pour eux qu'elle ne l'est pour vous? Est-ce que les trésors de la divine miséricorde, si abondants pour eux, sont épuisés pour vous? Non, sans doute; et dès que vous voudrez en faire l'épreuve comme les Saints, vous trouverez toujours un Dieu patient pour vous attendre, un Dieu prévenant pour vous chercher, un Dieu bienfaisant pour vous combler de ses grâces, un Dieu tout-

puissant pour opérer en vous des miracles de conversion et de sanctification.

» C'est ainsi qu'il renverse tous vos prétextes par l'exemple des Saints..... Mais en quoi vous êtes condamnables, c'est de ne pas profiter de cet exemple. Qu'aurez-vous à répondre quand Dieu, dans son jugement dernier, produira contre vous ces glorieux prédestinés, et qu'il vous demandera compte de l'affreuse différence qui paraîtra entre eux et vous, entre leur pénitence et votre obstination, entre leur courage et votre lâcheté, entre leur zèle, leur activité, leur ferveur et votre mollesse, votre indolence, vos froideurs.....

» Voilà le jugement de comparaison que vous aurez à soutenir, et qui vous convaincra, qui vous confondra, qui vous réprouvera..... Or, il ne tient qu'à vous de détourner ce triste malheur; aimons-nous assez nous-mêmes pour ne pas nous l'attirer volontairement. Si nous ne sommes pas encore saints, et si même nous ne sommes rien moins que saints, souhaitons de l'être, demandons à l'être, et prenons toutes les mesures nécessaires pour l'être. » (*Bourdaluë*.)

LE CIEL

Y a-t-il un bien comparable au ciel? Y a-t-il donc une folie comparable à celle qui consiste à perdre le ciel pour quelques plaisirs d'un moment ou quelques biens terrestres? Que le monde est insensé! Dieu vaut infiniment mieux que tout ce qu'il a créé, par conséquent, tout le plaisir qu'on peut goûter avec les créatures n'est rien en comparaison du bonheur qu'il y aura à voir et à posséder Dieu. Et quelle joie de se trouver en compagnie de la Sainte Vierge, de tous les anges et de tous les Saints! Après la résurrection, le corps sera associé au bonheur de l'âme : l'âme de l'élu reprendra son corps, non plus passible et mortel, mais immortel et glorieux, lumineux comme le soleil, plus agile et plus subtil que l'électricité. Plus de maux, tous les biens, et pour toujours!

Sainte Thérèse, ayant entrevu dans une extase quelque chose des grandeurs du ciel, écrivait : « Les choses que je voyais étaient si grandes et si admirables, que la moindre suffirait pour transporter une âme et pour lui inspirer un extrême mépris de tout ce qui se voit ici-bas. Il n'est point d'imagination ni d'esprit qui se le puisse figurer. Leur vue me causa un plaisir si exquis et embauma mes sens d'un contentement si suave, que je n'ai point de paroles pour les représenter. Et Notre-Seigneur, me faisant voir cela, me disait : « Regarde, ma fille, ce que perdent ceux qui m'offensent et ne manquent pas de les en avertir. » Il me demeura de là un tel dégoût des biens et des satisfactions de ce monde, que tout ne me paraissait plus que fumée, que mensonge, que vanité. »

Et le grand saint Augustin! quels transports soulevaient son âme quand il songeait à la Jérusalem céleste! « Jérusalem, ma douce Mère, s'écriait-il, sainte cité de mon Dieu, épouse très chère de Jésus, mon cœur vous aime, mon âme est ravie de vos beautés. Oh! que vous êtes agréable, glorieuse et sûre! Vous êtes toute belle, rien d'imparfait n'altère vos grâces..... C'est en vous que Jésus me parlera sans obscurité ni énigme, qu'il me rassasiera si pleinement que jamais la soif ni la faim ne m'importuneront..... Là se célèbre une fête perpétuelle pour ceux qui, des misères de cette vie, sont passés aux joies de la vie éternelle. »

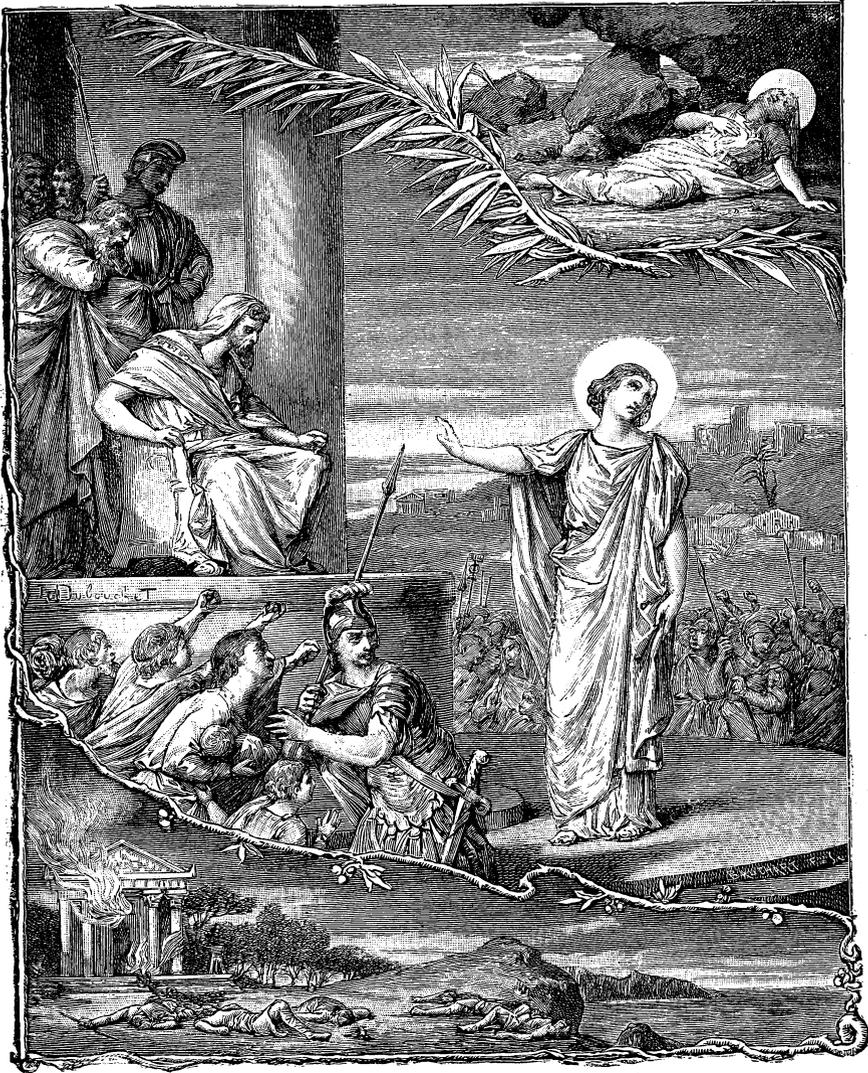
Pensons au ciel et allons au ciel!



LE CIEL, RENDEZ-VOUS DES SAINTS, AUQUEL NOUS SOMMES CONVIE'S

SAINTE MARIE, ESCLAVE ET MARTYRE

Fête le 1^{er} novembre.



Sainte Marie refuse de sacrifier aux dieux. — Après avoir subi d'horribles supplices, elle rend son âme à Dieu dans une grotte miraculeuse qui se referme aussitôt. — Sur l'ordre du préfet, on travaille à découvrir le corps de la Sainte, mais les ouvriers sont frappés de mort, et la flamme dévore le temple où quelques-uns cherchaient le salut.

LES ESCLAVES

L'héroïne chrétienne dont nous allons retracer la foi et le courage était une pauvre esclave au service d'un païen.

Quand Jésus-Christ vint sur la terre pour rendre à l'homme déchu sa dignité première et lui donner la vraie liberté, plus de la moitié des hommes était esclave de l'autre, et cela surtout chez les peuples censés les plus civilisés : les Grecs et les Romains.

L'esclave était considéré comme faisant partie

du bétail de la maison. Sa dégradation et son abrutissement moral ressemblaient d'ailleurs trop souvent à sa situation sociale. Pour que, des esclaves antiques, l'Eglise pût faire des hommes et des chrétiens, il fallait qu'elle fût divine.

Mais l'Eglise est divine. Aussi — pour ne citer que les plus célèbres parmi ces esclaves transformés, — Lyon a eu son admirable sainte Blandine, dont les païens eux-mêmes disaient que jamais femme n'avait tant et si courageusement souffert ; Alexandrie a eu sainte Potamienne,

que son maître ne put forcer au mal, pas plus que les supplices ne purent lui arracher la foi; Rome a eu ses saints Nérée et Achillée; et Carthage sainte Félicité, compagne du martyre de sa maîtresse, sainte Perpétue.

Une ville d'Asie qui nous est malheureusement inconnue, probablement une de celles qui portaient le nom de Césarée, fut honorée par le martyre de sainte Marie, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle.

UNE FÊTE ET UNE QUERELLE

Marie était esclave de Tertullus, l'un des plus riches citoyens de la ville, mais païen.

Son humiliation et les travaux de son état ne suffisaient pas à cette âme vaillante, désireuse de s'immoler à son Dieu : elle jeûnait presque tous les jours. Elle cachait autant que possible ses austérités, mais elle était épiée par une compagne de servitude, jalouse sans doute des vertus de Marie et heureuse de pouvoir lui nuire auprès de leur commune maîtresse.

Un jour, c'était grande fête à la maison : Tertullus célébrait l'anniversaire de la naissance de son jeune fils. Le païen avait offert force victimes et oblations à ses vaines idoles, et les usages idolâtriques dispensaient en un pareil jour des règles de la tempérance. Marie, cependant, ne crut pas devoir changer ses mortifications ordinaires et jeûna selon son habitude.

Dénoncée à la maîtresse par sa compagne, elle est aussitôt appelée.

« Quel motif as-tu donc de jeûner aujourd'hui ? dit la dame en colère. Détestes-tu déjà assez ton jeune maître, pour que l'anniversaire de sa naissance te soit un sujet de tristesse ?

— Est-ce que je fais aujourd'hui quelque chose de nouveau ? répond Marie. Je jeûne tous les jours. Pourquoi attribuer à un dépit momentané une pratique qui m'est habituelle. Je suis chrétienne. Mes parents m'ont élevée dans la foi et m'ont laissé la religion du Christ en héritage.

— Je t'ordonne d'aller manger immédiatement.

— Vous avez droit de commander à mon corps, mais non à mon âme. J'ai de plus grands devoirs envers Dieu qu'envers votre fils. Pour plaire à ce dernier, ses nourrices s'évertuent en chants et en danses lubriques; mais, pour plaire à Dieu, il faut la chasteté, la sobriété et le jeûne. »

A ces mots, la dame païenne entra dans un véritable accès de rage et déclara à son esclave que, si elle n'obéissait pas à l'instant, elle la ferait rouer de coups, et l'on continuerait jusqu'à ce qu'elle se soumit, dût-elle en mourir.

« Faites ce que vous voudrez, répondit Marie d'une voix calme; je désire beaucoup souffrir pour Jésus-Christ. »

Sur ces entrefaites, arriva Tertullus qui revenait du *forum*. De la porte, il entendit les cris furieux de sa femme et se hâta d'accourir.

MARIE EN PRISON — NOBLESSE ET LIBERTÉ

Apprenant le motif de la dispute, Tertullus fit aussitôt infliger à l'esclave une longue et sanglante flagellation, puis on l'enferma dans un cachot. Les riches païens avaient une prison pour leurs esclaves.

On l'y laissa plusieurs jours, ne lui apportant qu'une nourriture vile et grossière, à peine suffisante pour ne pas mourir de faim.

La cruelle maîtresse était-elle satisfaite ? C'est

douteux : elle ne pouvait se flatter de la victoire, car le courage de Marie ne se laissait pas abattre.

Celle-ci consacrait à la prière ses longues heures de solitude et de souffrance, et, défiante de ses propres forces, elle suppliait sans cesse Notre-Seigneur de la soutenir de sa grâce.

En réalité, cette esclave était plus noble et plus libre que ses maîtres : plus noble, elle l'était depuis qu'au saint baptême le Père céleste l'avait adoptée pour sa fille et Jésus-Christ pour sa cohéritière et sa sœur; plus libre, elle l'était encore, puisque personne ne pouvait vaincre sa volonté et lui faire trahir sa conscience, tandis que ses maîtres païens étaient esclaves du démon.

TERTULLUS CITÉ AU TRIBUNAL DU PRÉFET

Marie en était à son trentième jour de prison, lorsqu'un dénonciateur avertit le préfet de la ville que Tertullus cachait une chrétienne dans sa maison.

Or, des édits récents ordonnaient de dénoncer les chrétiens aux magistrats. Tertullus est aussitôt mandé au tribunal.

Devant une nombreuse assistance et d'une voix solennelle, le préfet donne lecture du dernier décret de persécution contre les chrétiens.

« Que dois-je faire ? s'écria-t-il ensuite, avons-nous le droit de ne pas nous conformer à des ordres aussi formels ?

— Seigneur, dirent plusieurs membres de la curie (*conseil municipal*), veuillez nous écouter avec clémence. »

Le magistrat fit signe au greffier d'écrire et l'avocat Nicagoras prit la parole en ces termes :

« Vous qui êtes la splendide lumière de la cité et de tout ce peuple, nous vous prions de nous écouter avec bonté. L'homme qui est accusé aujourd'hui à ce tribunal a rempli dignement de nombreuses fonctions publiques, il a été l'ornement de notre curie, ses concitoyens lui ont confié plusieurs fois des missions importantes pour le bien de la cité; il a dépensé des sommes considérables pour l'utilité commune, en particulier pour le chauffage des bains publics; il a été pontife des augustes (*les empereurs*, qui étaient naturellement les premiers dieux de l'empire).

» Dans sa jeunesse, époque des passions effrénées, il sut se livrer aux plaisirs avec modération. Entré dans un âge plus sérieux et plus froid, il n'est pas devenu morose, et il procure des plaisirs aux autres. C'est ainsi que, pour inaugurer la nouvelle année, il a offert à ses frais de joyeux spectacles au peuple, entre autres un combat de gladiateurs. Agréable aux dieux par les fonctions du sacerdoce, il est agréable aux hommes par ses munificences.

— A quoi bon toutes ces louanges du passé, interrompit le préfet, puisque vous ne dites rien du crime dont on l'accuse aujourd'hui.

Nicagoras. — Eh! seigneur, ce n'est pas lui qui est coupable en cette affaire, mais une jeune esclave entêtée qui faisait partie de la dot de sa femme.

Le préfet. — La femme de Tertullus est-elle de race noble ?

Nicagoras. — Elle est de la première noblesse de notre ville; c'est une fille d'Elionide.

Le préfet. — Cette esclave a-t-elle été achetée, ou bien est-elle née dans la maison de sa maîtresse ?

Tertullus. — Je crois qu'elle est née dans la maison; mais ses parents avaient été achetés.

Le préfet. — Votre beau-père vit-il encore ou bien a-t-il quitté la lumière de ce monde?

Tertullus. — Il a déjà payé sa dette au destin.

Le préfet. — Les parents de cette fille révoltée vivent-ils encore?

Tertullus. — Ils sont morts.

Le préfet. — Appartenaient-ils à cette religion maudite, ou bien offraient-ils leurs hommages à nos dieux?

Tertullus. — Ils suivaient la même folie : ils adoraient le Crucifié.

Nicagoras. — Quels tourments n'a-t-on pas déjà employés contre cette fille pour la faire renoncer à sa superstition ! Mais rien n'y réussit. Elle est aussi insensible à la douceur qu'à la sévérité. Et même, plus on la châtie, plus elle est obstinée. »

Le préfet, après une longue délibération, rendit un arrêt qui reconnaissait en termes magnifiques les qualités publiques et privées de Tertullus et le renvoyait libre, mais ordonnait d'amener l'esclave Marie au tribunal.

MARIE COMPARAIT DEVANT LES JUGES

La jeune esclave, amenée par les soldats, fut présentée au tribunal. A sa vue, des cris de mort jaillirent du milieu de la foule : « Qu'elle soit brûlée vive ! » disaient ces impies.

Marie ne parut pas effrayée, ni par l'aspect des juges, ni par celui des bourreaux, ni par les vociférations de la populace.

Son cœur était uni à Jésus-Christ et ses lèvres murmuraient une ardente prière : « Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, disait-elle, vous, l'unique salut des hommes, dont personne ne peut dignement comprendre l'ineffable et divine nature, dont les anges eux-mêmes ne peuvent raconter la puissance, c'est par vous que tout a été fait et rien n'a été fait sans vous. . . . Vous, le Sauveur des âmes, mon unique défenseur en ce moment, faites éclater aux yeux de tous votre pouvoir et montrez qu'on ne peut nuire à ceux que vous protégez. »

Le préfet, singulièrement étonné de l'assurance et des paroles de la jeune chrétienne, l'écoutait avec une certaine crainte religieuse. Enfin, après un long silence, il commença l'interrogatoire par la question accoutumée :

« Quel est ton nom ? »

— Pourquoi m'interroger sur mon nom ? répondit Marie, vos lois ne condamnent pas mon nom. Si je suis accusée de quelque chose ici, c'est de ma religion : je ne la cache point, je suis chrétienne.

Le préfet. — Ton maître t'envoie à ce tribunal pour que tu reçoives la récompense de ta soumission ou le châtiement de ta désobéissance. Lequel des deux choisis-tu ?

Marie. — Cet homme est le maître de mon corps et non celui de mon âme.

Le préfet. — Puisque tu es esclave, pourquoi ne suis-tu pas la religion de ton maître ?

Marie. — Je suis chrétienne. On m'a instruite de la vraie sagesse et je comprends ce qui est raisonnable. Je méprise des simulacres privés de tout sentiment ; j'adore le Dieu qui m'a créée et non une idole que j'aurais pu façonner moi-même.

Le préfet. — De qui tiens-tu cette religion ?

Marie. — De mes parents qui étaient chrétiens.

Le préfet. — Ont-ils toujours pratiqué cette religion ?

Marie. — Oui, toujours. — Puis elle chercha à

démontrer que le culte du Dieu unique, créateur du monde, était la religion primitive de l'humanité, mais le préfet l'interrompit :

Le préfet. — Voilà des fables plus vieilles que le déluge de Deucalion. Renonce à cette croyance si tu veux préserver de la rigueur des lois ton maître et toi-même.

Marie. — Mon Maître règne au ciel, et si indigne que je sois, moi, sa servante, je ne saurais le compromettre. Que peut-il craindre ? Tous les hommes sont en son pouvoir et il commande aux éléments eux-mêmes. Je suis prête à supporter tous les supplices pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me donnera ici-bas la force et là-haut la récompense ! Son apôtre Paul a dit : « Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce la tribulation, ou le dénuement, ou la persécution, le péril ou le glaive ? » Rien de tout cela ne doit nous séparer du Christ, parce que la récompense qu'il nous réserve est mille fois plus grande que toutes les souffrances de cette vie.

Le préfet. — Sacrifie aux dieux, et hâte-toi d'obéir si tu veux échapper aux supplices.

Marie. — Vos supplices durent peu et leur cruauté est bornée. Ne tardez plus à faire ce que vous voulez. Jésus-Christ est avec moi, je ne crains rien.

TORTURES — COMPASSION DE LA FOULE

A ces mots, le préfet appela les bourreaux, qui s'avancèrent. Marie fut étendue sur le chevalet, sorte de longue table munie aux deux extrémités de cordes et de poulies pour tirer jusqu'à les disloquer les membres de la victime. Puis le supplice ordinaire commença. Les *Actes* de la martyre n'en donnent pas le détail : c'était ordinairement la flagellation à coups de nerfs de bœufs, puis venaient les tenailles, les crocs de fer et les torches enflammées.

A la vue de cette délicate et héroïque jeune fille, couverte de plaies et ruisselante de sang, ceux des assistants qui avaient conservé quelque reste d'humanité ne purent retenir leurs larmes. Ils implorèrent à haute voix la pitié des juges, mais le préfet commandait aux bourreaux d'accélérer les coups.

Bientôt, les cris d'indignation de presque toute la foule couvrirent la voix du préfet. « Pourquoi torturer ainsi cette jeune fille ? Est-ce que les lois exigent tant de fureur ? Ce n'est pas le respect de la loi qu'on voit ici, mais la cruauté du juge. »

Effrayé, le préfet ordonna de détacher la martyre.

Quand le silence se fut rétabli, il dit à la foule : « Quelle folie s'empare de vous, citoyens, pour pousser de telles vociférations ? Que désirez-vous ? A quoi vous opposez-vous ? Voulez-vous que l'on viole les édits des empereurs et que les crimes restent impunis ? »

— Personne, répartit la foule, ne veut qu'on viole les divins décrets des empereurs. Leur majesté sacrée a ordonné que ceux qui ne veulent pas sacrifier aux dieux soient mis à mort : cette fille ne veut pas sacrifier, qu'elle subisse la peine de mort ; mais il n'est pas nécessaire de la torturer par des supplices si raffinés et si cruels. Vous avez ordre de tuer les coupables, on ne vous a pas commandé de les déchirer en lambeaux. Nous vous prions d'accorder trois jours à cette fille pour qu'elle ait le temps de réfléchir et de changer de résolution.

— Soit, répondit le préfet, je vous accorde le délai que vous demandez, mais vous tâcherez d'obtenir d'elle par la douceur ce que je n'ai pu gagner par la rigueur et la sévérité. »

Se tournant vers la martyre, il ajouta : « Si on t'accorde ces trois jours, seras-tu disposée à sacrifier ? »

Marie. — J'ai pour moi le bien parfait, je n'ai pas besoin de la miséricorde des hommes.

Le préfet. — J'ai accordé le délai qu'on a sollicité pour toi. Mais sache bien que si dans trois jours, tu persévères dans ta folie, tu seras livrée à tous les supplices.

Marie. — Excellent préfet, s'il est vrai que vous ayez quelque désir de mon bien, permettez-moi de vous demander une faveur : c'est que mon maître Tertullus, accusé auprès de vous à cause de moi, ne soit pas molesté ; car s'il y a faute, moi seule en suis coupable et il est complètement innocent en cette affaire. »

Où trouver cette délicatesse de sentiments chez les païens ? Voilà bien la générosité d'une âme chrétienne. Et pourtant, c'était ce même maître qui venait de lui infliger un long mois de réclusion et de souffrances.

Le préfet. — Déjà, je l'ai renvoyé libre. Et pour toi, si tu consens enfin à suivre mes conseils, et à te soumettre, je te donnerai une belle récompense et en plus tu recevras la liberté.

Marie. — J'ai été affranchie depuis longtemps par le Christ, et il m'a donné sa liberté. Quant aux biens que vous me promettez, ils durent peu.

Le préfet ne répondit plus. Selon sa promesse, il donna les trois jours de délai, laissant la jeune chrétienne aller où elle voudrait, mais sous la garde d'un soldat qui répondait de la prisonnière.

DÉLIVRANCE ET TRIOMPHE

Marie fit le signe de la Croix et leva les yeux au ciel en disant avec le *Psalmiste* : *J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me vient le secours. Mon secours vient du Seigneur qui a créé le ciel et la terre.*

Et comme elle s'en allait du tribunal, les cieux

s'ouvrirent devant ses regards, elle vit le Fils de Dieu assis à la droite de son père, entouré des chœurs des anges et de l'assemblée des saints ; la première des vierges martyres, sainte Thècle, semblait lui sourire comme une sœur. Saisie d'une joie indicible, et oubliant les blessures de son corps déchiré, Marie volait plutôt qu'elle ne marchait. Elle se croyait sur le parvis du ciel.

Déjà elle était hors de la ville, quand elle se retourna et vit les païens qui la poursuivaient. « O Seigneur Jésus-Christ, s'écria-t-elle, vous qui avez délivré les trois enfants de la fournaise et Daniel de la fosse aux lions, ne permettez pas que je retombe entre les mains de ces impies. Prenez mon âme et ôtez-la de ce monde mortel. Exaucez ma prière, céleste Roi, et recevez-moi auprès de vous. »

Alors, disent les *Actes*, un rocher qui se trouvait près de là s'entr'ouvrit, formant une grotte nouvelle. La fugitive s'y cacha et s'endormit aussitôt du dernier sommeil. Pendant que son âme s'envolait au ciel, le rocher se referma sur son corps, lui faisant un tombeau inviolable.

Les païens avaient vu la chrétienne se réfugier dans la grotte ; à leur arrivée, ils sont tout surpris de ne plus trouver d'ouverture.

Ils courent avertir le préfet.

Celui-ci envoie des hommes armés d'instruments de fer pour fendre le rocher. Une foule nombreuse et curieuse les suit.

Mais, dès qu'ils se mettent à l'œuvre, un orage effroyable éclate soudain, le tonnerre gronde avec fracas, la foudre sillonne les nues, on voit deux cavaliers étincelants traverser les airs. Plusieurs païens tombent morts de frayeur, les autres courent chercher un refuge dans un temple des idoles ; mais la foudre incendie le temple et beaucoup de ces malheureux y périssent. Quelques-uns seulement échappent en s'enfuyant à travers la ville.

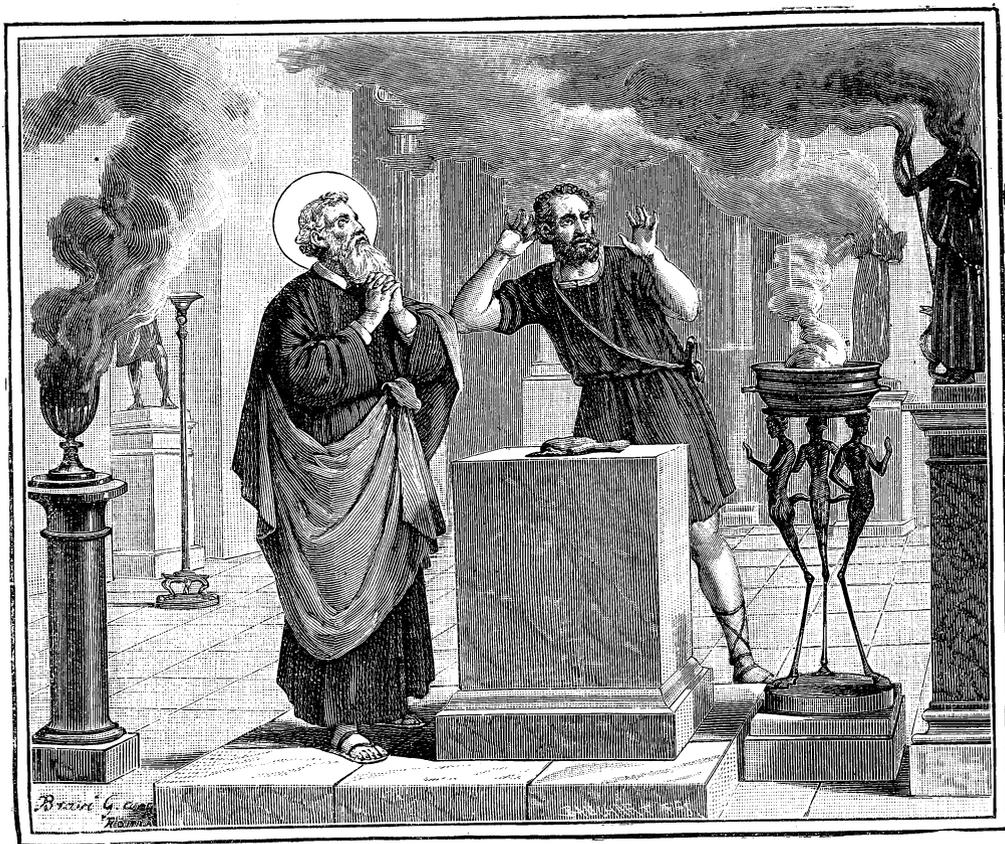
« Il est grand, s'écriaient-ils, le Dieu de Marie ! il est grand, le Dieu des chrétiens ! Il est le seul Dieu et il est juste. »

Ces événements mirent fin à la persécution contre les chrétiens dans ce pays et près de trois mille personnes se convertirent.



SAINT BÉNIGNE DE DIJON, PRÊTRE ET MARTYR

Fête le 1^{er} novembre.



Saint Bénigne invoque le vrai Dieu devant l'autel où on veut de force lui mettre dans la bouche des viandes offertes aux idoles. A sa prière, ces vains simulacres disparaissent comme de la fumée.

LES PREMIERS APÔTRES DE LA FRANCE

La Gaule, qu'on devait appeler plus tard la France, reçut d'abord pour apôtres des disciples de saint Pierre, comme saint Saturnin de Toulouse et saint Martial de Limoges, et des disciples de saint Paul, comme saint Trophime d'Arles et saint Crescent de Vienne; au siècle suivant, Dieu lui envoya, en outre, des missionnaires de l'école de saint Jean, le disciple bien-aimé de Jésus.

Ces derniers venaient de Smyrne (Asie-Mineure), où ils avaient été formés à la vertu et à la science des vérités chrétiennes par l'un des plus grands évêques du II^e siècle, saint Polycarpe, l'un des fils spirituels de l'évangéliste saint Jean. Le principal centre de leur apostolat fut Lyon, où se fixèrent saint Pothin et saint Irénée.

Quand saint Bénigne arriva de Smyrne au port de Marseille, il était accompagné du prêtre Andoche, du diacre Thyrsa, du sous-diacre Andéol et de plusieurs autres missionnaires.

Andéol s'arrêta d'abord à Carpentras et vint ensuite évangéliser les populations du Vivarais, au milieu desquelles il versa son sang pour la foi, dans la ville qui porte aujourd'hui son nom : Bourg-Saint-Andéol.

Bénigne et ses deux autres compagnons s'avancèrent jusqu'au pays des Eduens, dont la capitale était Autun.

Dans cette ville, Bénigne reçut une bienveillante hospitalité chez un sénateur païen nommé Fauste. Par de fréquents entretiens, le saint missionnaire ouvrit les yeux de son hôte sur la vanité du culte des idoles et la beauté de la foi chrétienne. Enfin, pleinement convaincu, Fauste renonça au paganisme et embrassa avec joie la religion chrétienne. Il fut baptisé avec son fils Symphorien.

D'autres païens ne tardèrent pas à les imiter et une chrétienté pleine d'espérance fut fondée à Autun.

SAINT BÉNIGNE A LANGRES

Fauste avait une sœur nommée Léonille, qui était déjà, semble-t-il, une chrétienne fervente, au milieu d'une famille païenne. Elle habitait Langres. Elle avait trois petits-fils, encore païens aussi, c'étaient trois jumeaux, appelés Speusippe, Eleusippe et Méleusippe. Fauste pria donc saint Bénigne de se rendre auprès d'eux pour les instruire et les baptiser.

Le prêtre de Jésus-Christ partit pour Langres

et réussit pleinement dans son dessein. Les trois frères, convaincus par ses discours, brisèrent de leurs propres mains toutes les idoles qui se trouvaient dans leur maison.

Après que cette demeure eut été ainsi purifiée du culte des démons, Bénigne y dédia un oratoire sous l'invocation de saint Jean ; puis il y dressa un autel au vrai Dieu et y offrit la Victime sans tache qui s'immole au Sacrifice de la Messe.

Quand ses néophytes furent suffisamment instruits, l'apôtre leur conféra le saint baptême et les fit participer au Corps et au Sang de Jésus-Christ.

Il revint ensuite à Autun où il établit le centre de son apostolat. Parmi les nouveaux convertis qui lui donnèrent le plus de consolation par leur vertu, l'historien cite une noble dame nommée Paschasie.

L'EMPEREUR PHILOSOPHE MARC-AURÈLE

Depuis plusieurs années, saint Bénigne évangélisait la capitale des Eduens et les pays environnants, lorsque l'empereur Marc-Aurèle vint à traverser les Gaules.

Philosophe et très superstitieux en même temps, Marc-Aurèle avait une grande foi au culte des idoles et même aux pratiques occultes de la magie. L'orgueilleux prince ignorait et dédaignait d'apprendre ce que savaient beaucoup de ses plus humbles sujets, c'est-à-dire la vérité de la religion chrétienne. Il savait seulement que cette religion était odieuse à ses prétendus dieux, c'est-à-dire aux démons, et il la persécutait pour les apaiser et mériter leurs faveurs.

Son passage dans les Gaules fut donc le signal d'une vive persécution contre les chrétiens.

Saint Symphorien souffrit le martyre à Autun ; les trois frères jumeaux de Langres donnèrent également leur vie pour Jésus-Christ ; le prêtre saint Andoche, son compagnon, le diacre Thyrse et un marchand chrétien nommé Félix, furent immolés, à Saulieu, par ordre de Marc-Aurèle lui-même.

L'empereur s'arrêta à Dijon pour inspecter les nouveaux remparts qu'on y avait élevés ; il fit ajouter aux constructions un temple au dieu Mercure, et recommanda aux magistrats de veiller à ce que leur pays ne fût pas profané par la présence d'un chrétien.

« Seigneur, répondit le comte Térentius, nous ne savons pas ce que c'est qu'un chrétien ; mais je connais un étranger à la tête rase, dont le costume et les mœurs diffèrent des nôtres. Cethomme repousse le culte des dieux ; il recrute parmi le peuple des disciples qu'il soumet à une ablution dans l'eau et dont il cinte les membres avec un baume. On parle de prodiges opérés par lui. Il promet une autre vie après la mort à ceux qui embrassent la foi à son Dieu.

— A cette description, reprit Marc-Aurèle, je reconnais un chrétien. Cherchez-le et amenez-le-moi chargé de chaînes. Nos dieux ont cette secte en horreur ; le signe du Crucifié rend muets les oracles. »

SAINTE BÉNIGNE DEVANT MARC-AURÈLE

On chercha donc le saint prêtre Bénigne. Il venait de quitter le village de Prenois et se trouvait dans un lieu nommé *Spaniacum* (Epagny), où il annonçait la parole de Dieu aux païens.

Saisi, chargé de fer, il fut amené à l'empereur qui lui demanda :

« Adorateur de la Croix, d'où es-tu ? Quel est ton nom ?

— Mes frères que vous avez déjà fait mettre à mort et moi, répondit Bénigne, nous sommes venus d'Orient, envoyés par le bienheureux Polycarpe pour évangéliser le peuple de cette contrée.

— Veux-tu m'obéir ? reprit Marc-Aurèle, je te ferai pontife de mes dieux et te donnerai un rang distingué parmi les prêtres de mon palais (1). »

Bénigne s'écria : « Loup ravisseur, quel sacerdece puis-je recevoir d'un homme qu'attend la damnation éternelle ? J'adore le Christ et jamais tu ne me persuaderas de renoncer à lui ! »

TERRIBLES SUPPLICES — DIEU PROTÈGE ET COURONNE SON SERVITEUR

A ces mots, l'empereur le fit cruellement flageller à coups de nerfs de bœuf et ordonna aux bourreaux de continuer jusqu'à ce que Bénigne se déclarât prêt à sacrifier aux dieux.

Attaché sur le chevalet et les membres distendus, le saint prêtre recevait les coups qui déchiraient ses chairs et, au lieu de se plaindre, il priait et rendait grâce à Jésus-Christ.

Quand les bourreaux furent las de frapper, comme le martyr persévérait dans sa foi, ils le jetèrent dans un cachot.

Mais la nuit suivante, un ange lui apparut et guérit toutes ses blessures.

Le lendemain, on le ramène devant l'empereur. Loin d'être touché du miracle et de chercher à s'instruire davantage de la religion chrétienne, Marc-Aurèle insiste de nouveau pour engager Bénigne à adorer les faux dieux.

Le martyr proclame hautement sa foi à Jésus-Christ et se moque des idoles.

L'empereur ordonne de le conduire devant un autel païen et de lui mettre de force dans la bouche des viandes offertes aux idoles.

Mais quand le disciple du Christ parut devant les idoles, il invoqua le vrai Dieu et ces vains simulacres furent réduits en fumée devant les assistants étonnés.

L'empereur, furieux, ordonna de ramener le prêtre chrétien en prison. On plaça ses pieds dans une grosse pierre où l'on avait pratiqué deux ouvertures et on les y scella avec du plomb fondu. On perça chacun de ses doigts, dans toute sa longueur, avec des tiges de fer rougies au feu, puis on l'enferma dans le cachot avec des chiens affamés, et pendant six jours on n'ouvrit plus la porte. Pendant tous ces préparatifs et ces tourments, Bénigne n'avait cessé d'exhorter les soldats et leurs chefs à embrasser la foi de Jésus-Christ ; quand la prison se fut refermée, il se mit en prière.

Dieu vint à son secours.

Il lui envoya un ange qui l'encouragea, le nourrit d'un pain céleste et écarta de lui les chiens affamés, en sorte que ces animaux ne touchèrent même pas la frange de ses habits. Ses pieds se détachèrent du plomb qui les retenait captifs et les aiguilles de fer tombèrent de ses mains.

Quand on ouvrit le cachot, six jours après, au lieu de quelques ossements sanglants, on trouva le disciple du Christ, en prière, joyeux et bénissant le Seigneur, et si parfaitement guéri qu'il n'avait plus trace de ses blessures.

On courut avertir l'empereur. Celui-ci ordonna

(1) DARRAS, *Hist. gén. de l'Eglise*, t. VII, p. 366.

de briser la tête du martyr avec une barre de fer. La sentence fut aussitôt exécutée, puis un soldat enfonça sa lance dans le cœur de la victime.

A ce moment, les chrétiens qui stationnaient aux abords de la prison virent s'élever du haut de l'édifice une figure ressemblant à une blanche colombe qui s'envola vers les cieux : c'était l'âme du saint martyr. On était au premier jour de novembre de l'an 478.

SAINT BÉNIGNE PATRON DE DIJON

Léonille de Langres fit recueillir le corps du saint martyr qui fut embaumé avec des aromates et déposé dans un sarcophage en pierre, sans inscription.

Dès le lendemain, les chrétiens vinrent prier autour de ce sépulcre.

Lorsque la prudence le leur permit, ils élevèrent au-dessus du tombeau une petite chapelle ou crypte voûtée, qui servait d'abri aux pèlerins.

Environ trois siècles plus tard, à l'époque des invasions barbares et des guerres dévastatrices de ce temps, ce petit édifice s'écroula et resta en ruines. On cessa de le fréquenter et le culte de saint Bénigne fut presque oublié. Seuls, les paysans du voisinage en conservaient la mémoire et venaient de temps en temps prier en ce lieu, affirmant qu'ils y recevaient des grâces diverses.

Saint Grégoire, évêque de Langres, étant venu à Dijon, visita ces ruines et n'y trouvant aucune inscription qui rappelât le souvenir du martyr, qu'on prétendait y vénérer, il jugea prudent d'interdire le pèlerinage jusqu'à plus amples renseignements.

Mais bientôt, saint Bénigne lui apparut et lui ordonna de cesser d'agir ainsi et de reléver le sanctuaire ruiné. Grégoire s'empressa de faire rebâtir la crypte.

Il y replaça solennellement les reliques du saint martyr, dans un sépulcre plus digne d'un si précieux trésor, en présence d'un grand nombre de prêtres et de fidèles.

Ce n'était là qu'un commencement : bientôt la crypte fut enveloppée dans une vaste église. Pour la desservir et y chanter chaque jour les louanges de Dieu, le pieux évêque fit venir des moines de l'abbaye de Réome et leur construisit un monastère attenant à l'église.

Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Bénigne de Dijon qui devint un des centres

religieux de la Bourgogne. Le culte du saint martyr prit dès lors un développement immense, et de nombreux miracles récompensèrent la piété et la confiance des fidèles.

Diverses églises obtinrent quelques fragments des reliques de saint Bénigne et son culte s'étendit bien au delà de la Bourgogne.

Au ix^e siècle, à l'époque des invasions normandes, le corps du saint martyr est transféré à Langres, puis reporté à Dijon et caché. Mais, au xi^e siècle, Guillaume, abbé du monastère de Saint-Bénigne, fait reconstruire magnifiquement l'église, avec une merveilleuse rotonde à trois étages. Les reliques du saint patron, enfermées dans une belle châsse revêtue de plaques d'or et d'argent, occupent la place d'honneur dans la crypte et, devant ce glorieux tombeau, des lampes brûlent jour et nuit.

Les pèlerins accourent de nouveau.

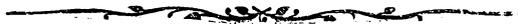
Deux siècles plus tard (1271), le clocher s'écroule et écrase l'église et la crypte; la rotonde reste seule debout. La châsse du martyr, exposée dans la crypte sur de légères colonnettes, aurait dû, naturellement, être réduite en pièces; on la retrouva intacte, se soutenant en l'air on ne sait comment, et les lampes continuaient à brûler devant elle. Ce miracle excita l'enthousiasme des reconSTRUCTEURS qui bâtirent alors cette belle église ogivale, encore aujourd'hui l'ornement de Dijon.

Le terrain qui séparait le monastère de la petite ville de Dijon se couvrit peu à peu de maisons et ainsi se forma la capitale du duché de Bourgogne.

Sept rois de France et des millions de pèlerins ont prié devant le tombeau de saint Bénigne; parmi eux, qu'il nous suffise de nommer saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal.

Les Vandales de la Révolution ont détruit les reliques du saint apôtre de la Bourgogne, dévasté son église et renversé la belle rotonde que les siècles précédents avaient admirée. Mais cela n'empêchera point le souverain Créateur des mondes de ressusciter son serviteur au dernier jour; et, en attendant, l'âme de saint Bénigne jouit au ciel de son éternelle victoire à l'abri de toute persécution des hommes.

Quant aux apostats de la Révolution, ils sont morts et leur âme a paru devant le Juge suprême, comme les païens de Marc-Aurèle et Marc-Aurèle lui-même, dont on ne s'occupe plus guère aujourd'hui.



SAINT BÉNIGNE D'ANGOULÊME, ÉVÊQUE ET MARTYR

Fête le 3 novembre.

L'historien des Francs, saint Grégoire de Tours, raconte, dans son *Livre de la gloire des Confesseurs*, le trait suivant :

« Dans un bourg de la Touraine se trouvait, au milieu des ronces et des buissons, un tombeau où, d'après la tradition, reposait le corps d'un évêque dont on ne savait plus le nom.

» Un jour, un indigent de la contrée, qui avait perdu son fils et n'avait pas de quoi se procurer une pierre tumulaire, enleva celle qui couvrait ce tombeau et, par ce moyen, pourvut à la sépulture de son fils.

» Mais aussitôt il devint lui-même sourd, muet, aveugle et paralytique. Ce triste état dura une année entière. Alors, lui apparut, en songe, un personnage revêtu d'habits sacerdotaux, qui lui dit : « Tes infirmités sont le châtement de l'outrage que tu m'as fait en enlevant la pierre qui fermait mon tombeau ; rapporte la promptement si tu veux être guéri ; autrement, tu vas mourir, car je suis l'évêque Bénigne qui me suis réfugié dans cette ville. »

» L'infortuné fit rapporter la pierre au lieu d'où il l'avait enlevée et immédiatement il fut guéri. » Ainsi parle saint Grégoire de Tours.

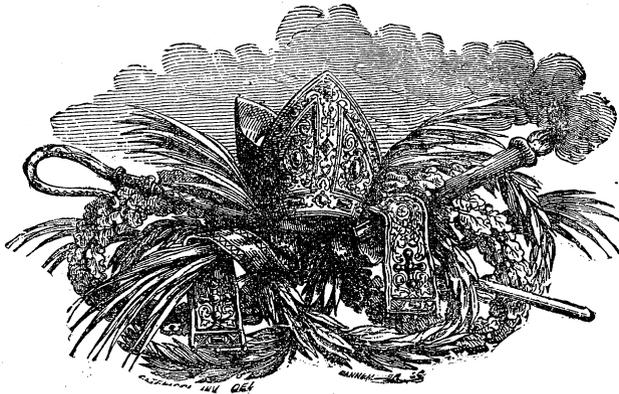
On pense que ce saint Bénigne avait occupé le siège épiscopal d'Angoulême, après l'évêque Dynamis, mort vers l'an 452. Le midi de la France était alors occupé par les Visigoths ariens qui persécutaient souvent les évêques catholiques ; il est probable que, chassé par ces hérétiques barbares, il chercha un refuge du côté de Tours, mais tomba sous leurs coups dans la campagne.

De pieuses mains l'ensevelirent au lieu de son martyre, mais ne consacrèrent pas son souvenir par une inscription durable.

Après le miracle que raconte l'évêque de Tours, la piété populaire répara ce long oubli, et en reçut sa récompense.

Au ix^e siècle, Elie l'Écossais, sacré évêque d'Angoulême, s'arrêta à Tours, en allant prendre possession de son évêché. Apprenant les miracles opérés par saint Bénigne, il réclama les reliques de ce bienheureux prédécesseur et les porta triomphalement à Angoulême.

Elles y furent l'objet d'une grande vénération jusqu'à l'époque de leur destruction par les protestants, l'an 1568 ; mais le diocèse d'Angoulême continue à célébrer chaque année, le 3 novembre, la fête du saint évêque.



LES NOMS DE SAINTS ET LES NOMS DE BAPTÊME



Des fonts baptismaux au ciel.

*Un vénérable religieux de la Compagnie de Jésus, le R. P. Deschamps, a publié un opuscule complet intitulé **Les noms de Saints et les noms de baptême** (1), et il a pensé qu'à la date de la Toussaint, il serait utile de placer ici ce qui a trait aux noms de ces saints, en tant qu'ils sont portés par les chrétiens sur la terre.*

C'est un plaidoyer en faveur de l'usage de ces noms de nos patrons, qui paraîtra peut-être sortir de notre cadre habituel, mais qui y a cependant sa place toute naturelle.

(1) *Les noms de saints et les noms de baptême*, par le P. ALFRED DESCHAMPS, de la Compagnie de Jésus, 5^e édition, revue et augmentée, élégant in-16 de 112 pages (xvi-96).

La 5^e édition qui vient d'être éditée par la Bonne

Presse se trouve rue François 1^{er}, 8, à Paris, aux prix suivants : 1 ex., 0 fr. 40, 5^e, 0 fr. 50; 7 ex. pour 6, 2 fr. 40, 10, 3 francs; 15 ex. pour 12, 4 fr. 80 10, 6 francs; 70 ex. pour 50, 20 francs, 10, 21 fr. 70; 150 ex. pour 100, 40 francs, 10, 43 fr. 50.

Les *Vies* hebdomadaires des *Saints* se succèdent comme les flots de la mer, qui sans cesse surmontent les flots précédents, les recouvrent un instant de leur éclat argenté, puis disparaissent eux-mêmes, sous l'invasion d'une nouvelle vague qui subira, à son tour, rapidement, un sort pareil; tous, perpétuellement, tombent ensuite dans un égal oubli.

N'y aurait-il donc pas un moyen de conserver, en abrégé, un souvenir vivant et fécond de la vie de tous nos chers *Saints*? Un moyen de réparer de plus en plus à leur égard, en donnant de la suite à l'action de la bonne presse, une des principales ruines causées par le protestantisme et le jansénisme, en un mot, n'y aurait-il pas un moyen de *maintenir des relations* affectueuses et persévérantes *entre les fidèles* de l'Église de la terre, et *leurs pères, les Saints*, de l'Église du ciel?

Et puisque les dogmes si beaux de la *Communion des Saints* et de notre *vie éternelle* se trouvent rapprochés dans l'énumération des principaux articles de notre foi, que proclame le *Credo* : *Communione Sanctorum.... vitam æternam*, n'existerait-il pas un moyen sommaire d'élever notre âme vers *les Saints* et de nous rappeler en même temps *notre baptême*, principe de notre union avec les *Saints* et de notre *vie éternelle*?

Nous indiquerons le moyen désiré de satisfaire à ce double besoin de nos cœurs, en rappelant qu'en effet, pour ranimer en nous le souvenir du bonheur des élus et l'espérance de notre propre glorification, nous avons simplement à revenir, avec un esprit de foi vive, à la pratique de nos ancêtres, touchant l'usage habituel de se servir pour désigner les chrétiens des *noms de Saints* et de *Baptême*.

Les principes et les faits suivants nous montreront combien l'emploi de ce moyen traditionnel est efficace, facile et opportun pour conserver un lien visible d'union, un lumineux point de contact entre les *Saints* du ciel et les *baptisés* de la terre.

L'IMPORTANCE D'UN NOM

Pour bien comprendre tout ce qui suivra sur les noms de *Saints*, il est bon de considérer auparavant avec attention l'importance d'un nom de personne en général.

Cette importance a été reconnue par toutes les *créatures* intelligentes; elle a été proclamée par le *Créateur* lui-même.

I. Un nom est une des plus vives représentations de la personne qu'il désigne.

On sait ce que vaut souvent un nom écrit par la personne, par exemple une signature au bas d'un billet de banque, d'un contrat, d'un engagement quelconque.

Citons un fait instructif sur la gravité de la signature d'un nom livré au démon. L'appréciation de Satan peut, en effet, nous éclairer vivement sur plus d'un point. Il a de l'esprit.

Or, si l'on veut avoir une idée de l'importance que Satan et tous les mauvais esprits attachent eux-mêmes à un nom, il suffit de se rappeler

avec quelle insistance ils demandent souvent à leur victime d'écrire son simple *nom* au bas d'un *pacte* infernal.

Rendant compte d'une étude faite en collaboration avec M. de Saulcy, membre illustre de l'Institut, M. de Mirville raconte comment le crayon d'une table tournante, provoquée par un docteur, écrivait: « Si tu veux *te livrer* à moi, âme, esprit et corps.... si tu y consens, *signe ton nom* au-dessous du mien, et *tout sera dit*. ... » Et l'esprit signalait: GIELF.... et le médecin tremblait.... et ne signalait pas, ajoute le marquis de Mirville (1).

II. DIEU lui-même, dans les psaumes, dans l'Écriture entière, regarde comme la plus haute louange adressée à sa souveraine Majesté la glorification de son nom chanté, invoqué avec amour, et comme une suprême injure le blasphème vomi contre son nom profané.

Deux fêtes spéciales ont pour but de nous rappeler combien nous pouvons puiser fréquemment et aisément des grâces abondantes dans un ardent amour des très saints noms de JÉSUS et de MARIE.

L'importance du *nom* d'une personne, dans tout ordre de choses, humaines et même divines, est donc vraiment incalculable.

L'inscription du nom sur le livre de vie est le glorieux symbole du salut, du *bonheur éternel*, « la seule chose nécessaire ».

Mais dans l'ordre naturel et humain lui-même, par une méprise lamentable, quels sacrifices ne fait-on pas pour acquérir à son nom, dans l'histoire, une prétendue *immortalité*?

LE NOM DU CHRÉTIEN

Pour mieux apprécier notre nom chrétien, disons premièrement un mot de ceux qu'on a essayé de lui substituer.

I. Les singuliers noms ou prénoms du calendrier républicain, que Satan et la Révolution avaient osé infliger parfois aux petits citoyens, à la fin du siècle dernier, et même de nos jours, sont tombés sous les coups du ridicule; aussi bien que les noms des tristes héros grecs ou romains, et même des dieux infâmes de l'Olympe qui avaient été un peu de mode pendant les aberrations de la *Renaissance*.

Le journal *la Croix* contenait naguère (30 août 1894) cet entrefilet :

« Puisque le ciel, auquel on empruntait les noms de baptême, a cessé d'être officiel, les citoyens ont voulu, à l'état civil, donner aux pauvres bébés les noms les plus sinistres, ceux des communards sous Mac-Mahon, ceux des anarchistes aujourd'hui, ou bien des termes vulgaires. On a répondu aux mairies : « Prenez seulement au calendrier. »

» Lequel? Autrefois, c'était simple, il fallait le calendrier des *Saints* du martyrologe. Alors,

(1) *Question des esprits....* Appendice du premier mémoire, 1863, p. 84.

l'Etat a fait un dictionnaire de 3750 noms autorisés aux mairies, et, pour ne point y mettre seulement des saints, il a complété par des variétés comme les suivantes :

» Bistamone, Courcodème, Evelpiste, Momolu, Opesvide, Pamphanuce, Mogoldonoborco, qui peuvent plus particulièrement convenir aux garçons. Et pour les filles, on a le choix entre Agadrème, Craphoïde, Finsèque, Nicarette, etc.

» Les parents se donnent rarement la satisfaction d'user de ces noms laïques, et reviennent aux Saints et presque toujours aux mêmes Saints : Marie, Catherine, Berthe, Louis, Pierre, Paul..... »

II. Appréciations donc ce beau nom de baptême, ce *nom d'un Saint*, d'un héros véritable, d'un prince de la cour du Roi des rois : c'est le nom de l'enfant de DIEU, du frère de JÉSUS, de son cohéritier du ciel ; c'est le nom sacré et divin, c'est le seul nom que l'on conservera dans le séjour de la gloire ; c'est le seul qui serait mis dans l'oraison de l'office, si l'on avait l'honneur d'être élevé sur les autels par la béatification et la canonisation ; mais voici qui est beaucoup moins improbable et bien plus proche : ce nom de baptême sera le seul qui sera chanté d'une voix lugubre par l'officiant, dans l'oraison de l'absoute, à la cérémonie de notre sépulture, le seul qui puisse être prononcé au *Memento des morts* de toutes les messes célébrées peut-être dans l'avenir à notre intention, comme au *Memento des vivants* des messes que, par une précaution plus sûre, nous ferions dire nous-même pour notre âme dès le présent.

Saint Thomas dit tout net que l'on donne leur nom aux enfants seulement au baptême, comme autrefois à la circoncision, parce que jusqu'à ce moment-là les enfants sont regardés « comme n'ayant pas encore une existence parfaite, *quasi perfectum esse non habuerint*. »

Or, toutes ces vérités, personne ne les niera en théorie ; mais, dans la pratique, ce grand nom que, par une regrettable antiphrase, on appelle aujourd'hui en France le *petit nom*, on le néglige, on en tient compte le moins possible, on le met en cachette, on ne le prononce que rarement, on ne l'écrit même pas toujours dans sa signature, pas même dans les pièces ou dans les occasions importantes, comme nous le verrons plus directement dans le chapitre suivant.

Cependant, ce nom de baptême est bien plus véritablement le nom *propre* que le nom patronymique, *commun* à tous les membres d'une même famille.

Le nom de baptême n'est pas seulement le nom de la famille surnaturelle, de la maison de DIEU ; il est encore celui du foyer domestique, le nom intime, le nom du laisser-aller, de la confiance, de l'amitié. Il résulte de là, que souvent on appelle de ce nom de leur patron céleste, soit ses inférieurs, soit ses égaux, pour exprimer aux premiers une protection bienveillante, aux seconds une certaine familiarité.

« Le comte Potocki, ennuyé d'être toujours appelé par Rothschild « Stanislas » tout court, lui a dit : « Apprenez-moi donc votre nom de

baptême, Monsieur de Rothschild, je voudrais savoir aussi comment vous appeler? »

On ne sait pas quelle fut la réponse à la double malice du comte. Le juif avait bien un « petit nom » quelconque, reçu sans doute à la circoncision, mais il ne pouvait point donner un grand et saint nom de baptême.

Le nom de famille est le nom du respect, de l'étiquette, des relations sociales, administratives, commerciales, etc.

Dans les circonstances importantes, comme, par exemple, dans tous les actes notariés, l'emploi des deux noms, de baptême et de famille, est de rigueur. Et, dans mille autres cas, il est au moins préférable d'écrire ses deux noms, comme pour se déclarer, même de cette manière-là, *catholique et Français*.

LA SIGNATURE DU CHRÉTIEN

Citons premièrement un fait qui nous montre la loi traditionnelle ; nous en verrons ensuite les graves fondements.

« En Italie, l'usage veut que, dans les actes religieux ou légaux, on inscrive, après son *prénom (nomen)* et son *nom (cognomen)*, le prénom du père et le prénom et nom de la mère. Ainsi : Jules X. fils de Pierre et de Jeanne Z.

» C'est par un oubli des traditions que nous disons *prénom* au lieu de *nom*, et *nom* au lieu de *surnom*, ou de nom de famille (désignant une branche particulière) ; et c'est par une négligence très irrévérencieuse envers l'Eglise, envers DIEU et envers les Saints, que beaucoup d'hommes ne font point usage du nom reçu au baptême, et semblent faire si peu d'état du patron qu'ils ont dans le ciel. »

II. — Et quand le nom de baptême doit être écrit, il doit l'être *clairement* ; il faut qu'il soit franc et complet, tracé *en toutes lettres*, ou du moins exprimé par une *abréviation suffisante* pour qu'il soit aisément intelligible (1).

C'est avec cette clarté que le saint patron de notre baptême a le droit d'être réellement *nommé* dans notre signature. Encore une fois, telle est la tradition universelle de nos chrétiens ancêtres.

Toujours au sujet du nom de baptême, nous devons signaler encore une autre déviation qui découle aussi de cet esprit de la Révolution, suivant lequel le citoyen prime le chrétien, comme l'Etat prime l'Eglise, comme les droits de l'homme priment les droits de Dieu.

Souvent, aujourd'hui, le prénom surnaturel, malgré son essentielle étymologie, qu'on n'aura pas manqué d'expliquer à la leçon de grammaire, est placé machinalement après le nom de l'enfant d'Adam. On proclame tout d'abord le

(1) Si l'on écrit à ses intimes ou à ses correspondants les plus habituels, on rappellera peut-être facilement à leur mémoire son nom de trois ou de quatre syllabes, comme Alexandre, Barthélemy, Marguerite, etc., en mettant la première syllabe, surtout si l'on ajoute la dernière en vedette : Ald^r, Bar^m, Mar^e. Les noms si longs sont rares.

nom du jeune citoyen. Son nom de chrétien vient ensuite : c'est, dirait-on, un titre secondaire; ce souvenir vivant et perpétuel de son baptême est donné comme un détail insignifiant.

Et, chose étrange! la fidélité aux bons usages de nos pieux ancêtres est conservée, en ce point, non pas seulement par les évêques et par les princes du sang (qui même ont encore le privilège de signer, dans leur sceau, uniquement par le nom de baptême), non seulement par les auteurs de tant de diverses publications dévouées à l'Eglise, à ses coutumes, à son esprit, qui toujours mettent fièrement leur nom propre de chrétien avant leur nom patronymique, mais la fidélité à ces vieux usages est encore fidèlement gardée par les membres de l'Académie et par les romanciers poètes ou autres gens de lettres de la pire espèce. La plupart de ces écrivains, même les plus étrangers, sinon les plus hostiles à tout ce qui intéresse la religion, ne manquent guère de mettre le nom de leur saint patron, hélas! bien méconnu, en tête de leur signature : uniquement pour se conformer à toute la tradition littéraire, constamment fidèle à cet usage des siècles de foi, même depuis la renaissance du paganisme.

Mais bien souvent, au contraire, les livres chrétiens, les publications les plus édifiantes, même les extraits de baptême et les autres documents ecclésiastiques se trouvent signés d'un simple nom civil et mondain, comme un rapport de caporal, de garde-champêtre, ou d'employé municipal quelconque.

On cite, entre mille autres, ce trait charmant du grand et spirituel pontife Pie IX. Un prêtre italien lui avait adressé une demande signée *Dom Péricle*s. Pie IX retourna la pièce à son auteur, après avoir ajouté à ce nom de famille, de *Péricle*s, les mots suivants : « *Di cui vodrei conosocere il nome cristiano* (de qui je voudrais connaître le nom chrétien). Le postulateur s'empressa de recopier sa requête et de la signer chrétiennement : *Dom Ambrosio Péricle*s. Le bon Saint Père, témoignant par un fin sourire sa joie d'avoir fait à l'un de ses fils une petite leçon qui, dans son désir, s'adressait à bien d'autres, surtout en France, signa aussitôt la supplique de *Dom Ambroise Péricle*s.

Voici la courte histoire que je tiens d'une source absolument sûre, presque d'un témoin oculaire et auriculaire :

Pie IX achevait la lecture d'un mémoire qu'on avait soumis à Sa Sainteté, lorsqu'il se mit à faire

à haute voix la réflexion suivante, avec l'air à la fois plein de bonté et de fine ironie qui lui était assez habituel : « Ce travail contient beaucoup de » bonnes choses; il est regrettable que, d'après » la signature, son auteur ne soit pas baptisé!..... » Cependant, il faut bien qu'il ait été baptisé, » puisqu'il est prêtre!..... Mais pourquoi donc, » puisqu'il a le bonheur d'être chrétien, ne met- » il pas son nom de baptême et signe-t-il comme » un païen? »

Après Pie IX, écoutons le cardinal Pitra, l'une des gloires de l'Eglise et de la France, comme savant témoin des traditions chrétiennes. Voici les lignes que nous envoyait un religieux distingué, telles qu'il les avait copiées lui-même sur l'autographe d'une réponse du grand cardinal au vénéré M^{sr} de Ségur, relativement à la sollicitation d'une faveur du Saint-Siège :

« Le nom de baptême du candidat manque. On ne cesse d'être étonné, ici, à Rome, que l'on oublie si aisément, en France, *le nom chrétien*. Les protestants d'Allemagne et d'Angleterre sont plus exacts observateurs de cette loi. »

Aux paroles d'un grand Pape et d'un très érudit cardinal, ajoutons l'exemple d'un évêque à qui Pie IX témoigna souvent une très particulière affection. On sait avec quelle bonté M^{sr} Bertheaud, le savant et éloquent évêque de Tulle, exprimait sa tendresse pastorale aux enfants et à ses diocésains les plus humbles. Il les abordait souvent par cette question familière : « Comment t'appelles-tu? » Mais c'était pour corriger bien vite la réponse qu'on lui faisait ordinairement en un seul mot, et pour ajouter cette leçon de catéchisme : « Dis-moi, si tu veux, ton nom de famille : réjouis-toi, mon petit, d'avoir d'honorables parents; mais sois donc encore plus fier et plus heureux d'être un fils de DIEU, un frère de JÉSUS, un enfant de MARIE, un dieu en fleur..... Pense souvent à ton baptême, invoque souvent le grand Saint dont tu as l'honneur de porter le nom, et tâche de l'imiter : quel est ton nom de chrétien, le nom de ton saint patron de baptême, dis-le moi vite? »

Rappelons enfin l'exemple si connu de saint Louis, que Voltaire lui-même proclame le modèle des chefs de peuples. On sait que le grand roi, en souvenir de son baptême, aimait à ajouter au nom de chrétien qu'il avait alors reçu le nom de la petite ville où il l'avait reçu, et, loin de se contenter d'une initiale, il prenait la peine de signer : *Louis de Poissy*.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

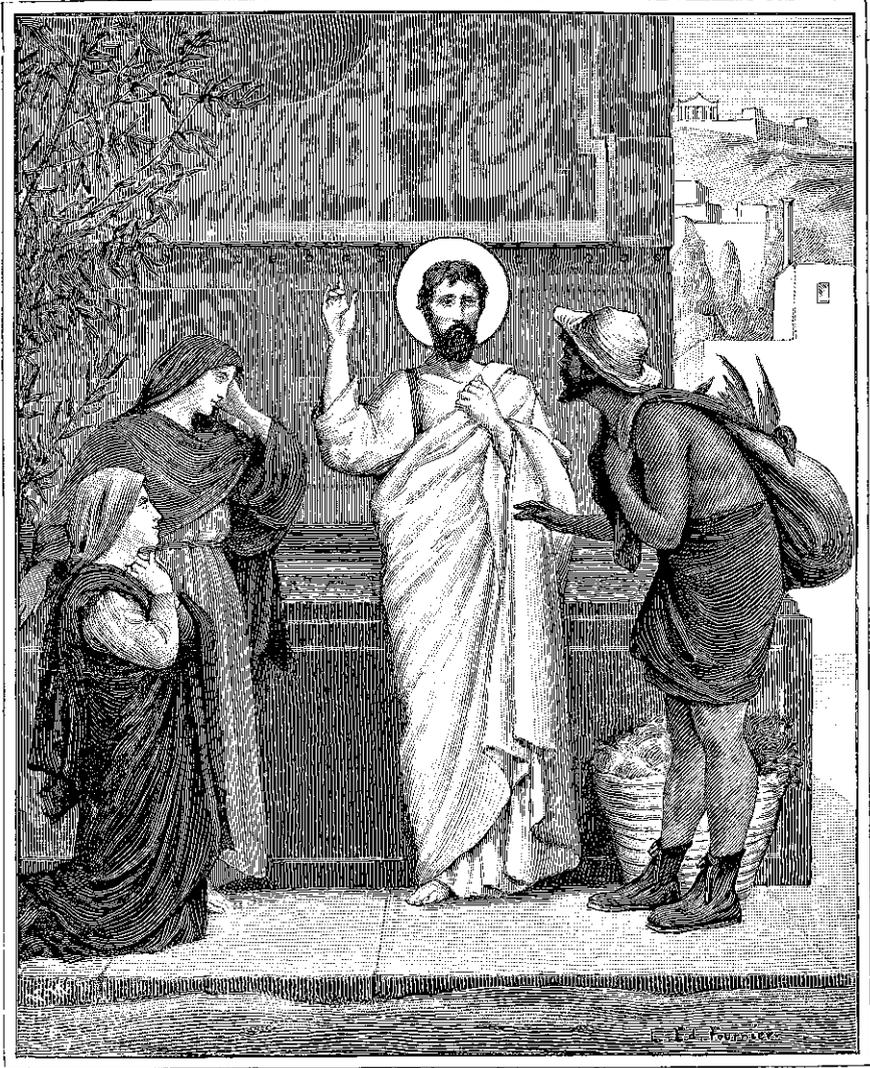
canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

SAINT AUSTREMOINE,

PREMIER APOTRE DE L'AUVERGNE

Fête le 1^{er} novembre.



« Je viens prêcher une nouvelle religion et je compte convertir cette cité tout entière... »

ARRIVÉE DE SAINT AUSTREMOINE EN AUVERGNE

Les Arvernes furent des premiers, parmi les habitants de la Gaule, à recevoir le bienfait de la foi. Leur héroïque résistance aux armées de César, le sublime courage de Vercingétorix les avaient signalés à l'admiration universelle. La liberté que leur laissa le conquérant rendit plus facile chez eux la prédication de l'Évangile.

Aussi les successeurs des apôtres s'empressèrent-

ils de donner à cette noble contrée, réputée « la plus vaillante de la Gaule », des ouvriers évangéliques.

A leur tête se trouvait saint Austremoine envoyé selon toute probabilité, par le pape saint Clément, vers l'an 80 de l'ère chrétienne.

Une antique légende veut qu'il ait été du nombre des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur et le témoin de ses miracles, de sa Résurrection, de son Ascension. D'après une autre tradition plus

fondée, puisqu'elle s'appuie sur le témoignage des trois premiers biographes de notre Saint, Austreinoine passa plusieurs années à Rome auprès de saint Pierre, qui lui conféra le baptême et peut-être la prêtrise.

Quelques années après la mort glorieuse du chef des Apôtres, il recevait avec l'onction épiscopale la mission d'aller évangéliser l'Arvernie.

Comme il traversait la Haute-Italie, il trouva une population toute prête à recevoir sa parole; il s'arrêta pour prêcher et eut la joie d'opérer en ces lieux de nombreuses conversions. Puis, reprenant sa route par le Lyonnais et les monts du Forez, il arriva en Auvergne.

Du haut des montagnes qui servent de frontière à cette province, le saint apôtre pouvait embrasser presque d'un seul coup d'œil la portion d'héritage que le Maître confiait à sa sollicitude.

Au loin et fermant l'horizon, il voyait se dessiner les hautes cimes des monts Dore et des monts Dôme, avec leurs profondes vallées et leurs hauts plateaux couronnés de bois épais; à ses pieds, s'étendait l'incomparable Limagne avec ses nombreux municipes, ses superbes cités, ses plaines couvertes de luxuriantes moissons. Mais du milieu de ces sites enchanteurs se dressaient çà et là les temples des faux dieux dont la vue devait affecter douloureusement les yeux et le cœur de l'apôtre. Le polythéisme romain, avec ses grossières superstitions et ses vices dégradants, dominait dans la plaine, et le culte sanglant des anciens druides régnait encore au sein des sombres forêts de la montagne.

PRÉDICATION A LEZONS

Austreinoine vint tout d'abord au *Castrum Laudosum*, aujourd'hui Lezons. C'était alors une populeuse cité. Les œuvres d'art qui sortaient de ses ateliers de céramique avaient répandu sa renommée jusqu'au delà des frontières de la Gaule. Le long de ses murs, sur l'éminence que couvrent actuellement les ruines encore imposantes du château de Ligonne, s'élevait un temple, très fréquenté, dédié à Apollon.

Austreinoine s'arrêta dans cette ville et alla demander l'hospitalité à une respectable veuve, nommée Claudia, qu'il convertit bientôt ainsi que toute sa famille. Encouragé par ce premier succès, l'apôtre se mit à prêcher hardiment, et aidé de fidèles coopérateurs tels que Nectaire, Mary, Mammet, Sirénat, Antonin, il gagna au christianisme de nouveaux disciples.

Mais les prêtres d'Apollon, irrités des défections qui avaient lieu parmi leurs adeptes, ameutèrent le peuple contre les étrangers. Excités par leurs calomnies, les païens assiégèrent la maison de Claudia: ils se saisirent d'Austreinoine, l'accablèrent de coups et l'entraînèrent pour le mettre à mort devant le temple d'Apollon. Ils allaient exécuter leur infâme projet lorsque, tout à coup, des éclairs sillonnaient la nue, le tonnerre gronde avec fracas, la foudre tombe sur le temple des faux dieux; l'ébranle jusque dans ses fondements, met en pièces les statues des idoles et atteint plusieurs païens.

Les autres furent épouvantés à ce spectacle. Quelques-uns, mieux inspirés, tombant aux pieds du Saint, lui demandent humblement pardon et le supplient d'apaiser la colère de son Dieu que leurs crimes ont irrité. Austreinoine se met alors en prière avec ses compagnons, l'horrible tempête fait place au temps le plus serein, et de plus, le Saint obtient la résurrection ou la guérison de tous ceux que la foudre a frappés.

Ce prodige détermina à Lezons et aux environs de nombreuses conversions. Après les avoir instruits et baptisés, Austreinoine confia la direction de ces néophytes à l'un de ses disciples, probablement à saint Sirénat, et reprit sa route vers la capitale de l'Auvergne.

AUGUSTO-NEMETUM

Peu après la conquête romaine, l'antique *castrum* de Gergovie qui avait vu reculer César avait été abandonné et remplacé par une cité que les Arvernes appelaient Nemetum. Les Romains, y ayant établi le centre de leur administration, joignirent à ce nom celui de l'empereur sous le règne duquel elle avait été fondée ou agrandie, et la nommèrent Augusto-Nemetum.

Fièrement assise sur sa riante colline, à l'entrée de la Limagne et au centre d'un hémicycle de montagnes boisées qui la défendaient des vents de l'Ouest et du Nord, la cité d'Augusto-Nemetum était déjà une grande ville vers le commencement du II^e siècle. Quelque temps plus tard, c'était, au témoignage d'un historien romain, une des plus illustres métropoles de l'Aquitaine. Les conquérants l'avaient dotée d'un Capitole, d'un forum et d'une école bientôt célèbre dans toute la Gaule. Mais elle était surtout renommée par la splendeur des temples qui ornaient son enceinte ou couronnaient les hauteurs avoisinantes. Au Nord, sur la colline de Montjuzet, s'élevait un sanctuaire en l'honneur de Jupiter. Bacchus avait le sien sur le plateau de Chanturgues. Au Sud, sur le puy de Montaudon, les vieux Arvernes adoraient toujours leur dieu Teutatés; et à l'Ouest, sur le sommet du puy de Dôme, à côté d'un temple de Wasso-Galate dont les ruines gigantesques nous étonnent encore, se dressait, brillant au loin sur les plaines et les montagnes, une statue colossale, en bronze doré, représentant Mercure. Elle était haute de 80 coudées, avait coûté 40 000 sesterces et demandé dix ans de travail au célèbre sculpteur Zénodore.

Telle était la capitale de l'Auvergne lorsqu'un jour un pauvre pèlerin fatigué et inconnu, sans autre ressource que son évangile et sa croix de bois, vint s'arrêter à ses portes.

L'ÉTRANGE ENTREPRISE

Pour donner une idée de la tâche qu'entreprenait le saint apôtre, nous croyons devoir reproduire ici la scène qui, selon saint Epiphane, se passa à l'arrivée de saint Pierre à Rome et dut se renouveler à Clermont, lorsque saint Austreinoine fut interrogé sur ses projets par quelque riche patricien arverne, curieux et indolent.

— Tu viens de loin, étranger; ton costume, la poussière qui couvre tes pieds, tes traits fatigués, tout me le prouve. Qui es-tu, et que viens-tu faire dans nos contrées? Visiter sans doute nos magnifiques campagnes, nos superbes édifices, notre colosse doré qui se dresse là-haut, géant sur le géant de nos montagnes? Peut-être espères-tu retrouver la santé en respirant l'air vivifiant de nos vallées, ou en buvant les eaux bienfaisantes qui jaillissent de toutes parts sur notre sol généreux? Peut-être viens-tu t'asseoir à l'école de nos sophistes et recueillir la profonde sagesse qui découle de la bouche de nos maîtres renommés dans toute la Gaule?

— Non, répondit Austreinoine, je suis indifférent à toutes les théories de vos sages. Mes vœux sont plus élevés, je viens prêcher une nouvelle religion.

— Prêcher une nouvelle religion! C'est là une

œuvre bien extraordinaire et qui me semble bien difficile, surtout pour toi, étranger. Tu n'es évidemment que le messager de quelque puissant monarque qui pourra appuyer par les armes les efforts de ta parole ?

— Non. Celui qui m'a envoyé est en ce moment chargé de chaînes dans une contrée sauvage de l'Orient où vos empereurs l'ont relégué.

— Mais, du moins, tu disposes de puissantes ressources, tu possèdes cette clé d'or qui ouvre toutes les portes ?

— Mes seules ressources, les voici : cette croix de bois et ce livre, dans lequel mon Maître a tracé ses divins préceptes.

— Mais alors, ta religion est de celles qui attirent les masses par l'attrait de la nouveauté et des plaisirs ?

— Au contraire, la religion que je prêche commande le renoncement, la mortification et la pénitence ; elle promet le ciel à ceux qui la pratiquent, mais sur cette terre, elle ne leur fait espérer que la haine, l'outrage des hommes, et peut-être la mort, comme il est arrivé à son divin Fondateur qu'un de vos proconsuls fit jadis clouer sur un gibet, au fond de la Judée.

— Et tu comptes trouver des adeptes pour embrasser tes singulières doctrines ?

— Je compte convertir cette cité tout entière et j'espère que bientôt il ne restera pas, dans toute la nation arverne, une tête qui ne s'incline devant la croix.

L'orgueilleux patricien n'insista plus et se contenta de jeter sur Austreimoine un regard de pitié, en murmurant, pendant que l'apôtre s'éloignait : « Pauvre insensé ! »

Les espérances d'Austreimoine, comme celles de saint Pierre, comme celles du Christ, renversaient, en effet, toutes les données de la sagesse humaine. Pourtant, elles se sont réalisées. La ville romaine d'Augusto-Nemetum a disparu, après avoir été prise, pillée, saccagée près de dix fois. De ses palais de marbre, de ses édifices, il n'est pas resté pierre sur pierre. Seule, la croix plantée par Austreimoine est demeurée debout au milieu des ruines accumulées par les révolutions.

DIFFUSION DE L'ÉVANGILE EN AUVERGNE

Ce triomphe de la croix fut acheté par bien des luttes, par les sueurs et le sang du généreux apôtre. Il concentra d'abord les efforts de son zèle sur la ville d'Augusto-Nemetum. Ses biographes nous le représentent parcourant sans relâche les places publiques et les rues de cette grande cité, à la recherche des âmes de bonne volonté. Lorsqu'il en avait trouvé, il leur annonçait avec confiance la parole du salut. Des prodiges confirmaient sa prédication et achevaient de lui gagner les cœurs.

Il réunissait les nouveaux convertis, loin des regards des infidèles, dans un humble oratoire très retiré. Ses biographes ne précisent pas l'endroit où était ce vénérable sanctuaire ; mais la tradition a voulu suppléer à leur silence et atteste que le premier oratoire élevé sur la terre d'Auvergne à la gloire du Christ fut celui qu'on appela plus tard l'église de *Notre-Dame d'Entre-Saints*, à l'extrémité du faubourg écarté qui prit le nom de *faubourg des chrétiens*. C'est là sans doute qu'Austreimoine célébrait les Saints Mystères et baptisait ; là, se groupa bien vite une nombreuse communauté de fervents néophytes qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.

Ayant ainsi solidement implanté le christianisme dans la capitale, Austreimoine conçut le désir d'étendre ce même bienfait aux cantons les plus

reculés de son vaste diocèse. Il partagea les plaines et les montagnes de l'Auvergne entre les disciples qu'il avait amenés de Rome : saint Sirénat reçut la mission d'évangéliser les peuples qui habitaient la partie orientale de l'Auvergne entre Thiers et Billom et la vallée du Livradois. Saint Neactaire eut en partage la partie Sud de la Limagne entre Condé et Brioude, pays particulièrement difficile à convertir parce que, outre les anciennes superstitions de la Gaule, les Romains y avaient introduit les pratiques infâmes du culte d'Isis et de Mithra. Saint Mammet et saint Mary furent chargés de faire briller la lumière de la foi jusqu'au milieu des montagnes du Cantal où les druides se livraient encore à des sacrifices sanglants. Saint Antonin, après avoir prêché avec succès sur les hauts plateaux du mont Dore, où il établit l'église de Compains qu'Austreimoine alla consacrer, fut envoyé dans le nord de l'Auvergne, et évangélisa les vallées de la Sioule, de la Bèbre et la partie inférieure de celle de l'Allier.

Saint Austreimoine se rendit en personne dans cette riche et populeuse contrée. Selon une très ancienne tradition confirmée par des documents liturgiques irrécusables, il remonta le cours de l'Allier jusqu'à l'endroit de sa jonction avec la Loire et porta l'évangile jusqu'à *Noviodunum*, Nevers, qui l'a toujours regardé et honoré comme son premier apôtre.

Dans une autre de ses courses apostoliques, l'infatigable pontife pénétra dans le pays des Bituriges. Ce fut en se rendant à Bourges qu'il rencontra et guérit miraculeusement de la lèpre le sénateur Cassy qui vivait retiré dans une villa de la Limagne. Ce généreux patricien mit à la disposition de l'apôtre sa fortune et son influence. Peu de temps après, il devint prêtre et fut l'un des plus ardents propagateurs de la foi et le plus ferme soutien de la communauté naissante.

DERNIERS TRAVAUX ET MARTYRE DE SAINT AUSTREIMOINE

Pendant trente-six ans, saint Austreimoine se dévoua ainsi tout entier à la conversion des Arvernes. Affaibli par ses incessantes mortifications et par ses travaux, il s'était retiré avec quelques-uns de ses clercs au municipio d'Issoire, dans une maison que les biographes appellent un monastère. C'était, en réalité, une maison de retraite et d'étude où l'apôtre et ceux de ses disciples qui ne pouvaient plus se livrer au ministère actif se préparaient par la prière à paraître devant Dieu, et où de jeunes clercs venaient se former sous leur conduite à la vie apostolique.

Le repos que s'accordait, au soir d'une vie si remplie, l'énergique pontife était un repos actif et fécond. Il n'entreprenait plus, il est vrai, comme autrefois, de pénibles courses à travers les montagnes de l'Auvergne, mais ses disciples venaient le consulter, et il employait le reste de ses forces à évangéliser Issoire et les environs.

Une colonie de Juifs, peut-être quelques descendants de ceux que l'empereur Claude avait chassés de Rome vers l'an 45 et s'étaient réfugiés dans les Gaules, s'étaient établis à Issoire ; ils y avaient acquis par leur proverbiale habileté une position importante et une fortune considérable.

Leur conversion fut l'une des dernières préoccupations de l'apôtre. Il leur démontrait avec une persévérante logique la divinité de Jésus-Christ, en prouvant que les anciennes prophéties des Livres Saints s'étaient réalisées en sa personne. Il les pressait avec une touchante instance de sortir de leur assoupissement et d'ouvrir les yeux à la vraie foi.

Faut-il le dire? ses exhortations produisirent peu d'effet sur ces cœurs endurcis. Ses efforts toutefois ne furent pas entièrement vains : il réussit à convaincre et à convertir un noble adolescent, fils d'un des principaux d'entre les Juifs d'Issoire. Austreimoine voulut le baptiser de sa main et pour symboliser son retour à la lumière, il lui imposa le beau nom de Lucius.

Cependant le père du jeune converti entra en fureur à la nouvelle de la conversion de son fils il accabla Lucius d'injures et de coups et le somma de renoncer sur-le-champ à ce qu'il appelait l'erreur des Nazaréens. Le jeune homme se montra d'une fermeté inébranlable, refusant de trahir ses serments; ses nobles réponses portèrent à son comble la colère du Juif, et dépouillant tout sentiment d'humanité, il se précipita sur son fils, le prit entre ses bras et alla le jeter dans un puits creusé près de sa maison.

Ce puits, qui existe encore aujourd'hui, remarque le biographe, était très profond et plein d'eau. Le jeune martyr y trouva bientôt la mort.

Le père de Lucius, dont la rage n'était pas assouvi par le meurtre de son fils, jura la perte de celui qui l'avait converti. Il excita contre lui ses coreligionnaires et ils convinrent ensemble du jour où ils le feraient tomber dans leurs pièges. Austreimoine, fort du témoignage de sa conscience, ne se troubla point de leurs menaces. En vain, les fidèles le supplièrent-ils de se cacher pour tenter d'échapper à la mort : il craignait trop de perdre par de semblables mesures de prudence la palme du martyre qu'il convoitait depuis longtemps, et il continua paisiblement ses travaux ordinaires.

Il allait visiter encore une chrétienté des environs quand, arrivé à un demi-mille d'Issoire, dans un lieu appelé Tormeil, du côté du village de Perrier, il vit fondre sur lui une troupe de gens armés. C'étaient les émissaires des Juifs qui depuis plusieurs jours guettaient leur proie. Il ne chercha nullement à se soustraire par la fuite et ils n'eurent pas de peine à l'entraîner dans un lieu écarté où ils purent à l'envi satisfaire leurs sanguinaires instincts.

Après lui avoir prodigué l'outrage, ils commencèrent à le frapper à coups de bâton, puis ils déchirèrent son corps avec des fouets et des lanières armées de fer. Lentement et avec des raffinements de cruauté, ils le torturèrent jusqu'à ce que le saint martyr, qui d'abord se tenait debout, les yeux levés vers le ciel, perdit enfin connaissance et n'eût plus qu'un souffle de vie. Alors, ils placèrent son corps ensanglanté sur une grosse pierre et ils lui tranchèrent la tête.

Austreimoine consumma son glorieux martyre le premier jour du mois de novembre; selon la version du plus ancien biographe, ce dut être vers l'année 145, sous le règne de Trajan et le pontificat du pape saint Evariste.

Pour effacer toute trace de leur forfait, les Juifs jetèrent au fond d'un puits le cadavre de la sainte victime. Vaine précaution : de fidèles disciples avaient vu entraîner leur maître lorsqu'il fut arrêté et, s'ils n'avaient pu lui porter secours, ils se hâtèrent, lorsque le sacrifice fut consommé, de retirer son corps du lieu où on l'avait indignement précipité et de le transporter dans l'enceinte du monastère d'Issoire, où il fut inhumé avec les dépouilles mortelles du martyr Lucius.

LES RELIQUES DE SAINT AUSTREIMOINE

Quelques années plus tard, les reliques du saint pontife, d'abord entourées de grands honneurs, tombèrent dans l'oubli. Les invasions des barbares

durant lesquelles Issoire, comme le reste de l'Auvergne, fut entièrement saccagé, contribuèrent à cet abandon. La piété d'un saint Priest, qui fut recteur de l'église d'Issoire vers l'an 650, voulut rétablir le culte auquel le fondateur de l'église d'Auvergne avait acquis tant de droits. Non content de donner plus de solennité à sa fête et de restaurer son tombeau, il interrogea les anciens monuments, il recueillit avec soin tout ce que la tradition avait conservé sur le saint apôtre et composa l'histoire complète et détaillée de sa sainte vie et de sa glorieuse mort.

Plus tard, au VIII^e siècle, la froideur des habitants d'Issoire détermina l'évêque saint Avit II à transférer les reliques de saint Austreimoine à Volvic où elles furent vénérées avec celles de saint Priest. Elles n'y demeurèrent pas longtemps.

Quatre-vingts ans après, en l'an 761, le roi Pépin le Bref, alors occupé au siège de Clermont, visita l'abbaye de Mozat. L'abbé Lamfrède et ses moines allèrent au-devant du roi en procession avec la croix, les encensoirs et les cierges allumés et lui firent grande réception. Pépin se montra ravi, laissa une grosse somme d'argent pour aider à la reconstruction de l'église et des lieux réguliers du monastère, ruiné une trentaine d'années auparavant par les Sarrasins.

« Il ne nous reste plus qu'un désir à exprimer à Votre Majesté, prince, dit Lamfrède, ce serait de garder en ce lieu les restes du premier apôtre de l'Auvergne. » Le roi y consentit volontiers et l'abbaye de Mozat se trouva bientôt en possession du trésor des reliques de saint Austreimoine dont les siècles ne l'ont pas dépouillée.

En 1793, un généreux chrétien, d'une probité reconnue, réussit à soustraire aux profanations révolutionnaires, en la cachant dans sa demeure, la chasse de saint Austreimoine et il se hâta de la restituer à la vénération de ses compatriotes, sitôt la tourmente apaisée.

La mémoire du saint évêque a franchi en ces derniers temps la limite de la province d'Auvergne, des diocèses de Clermont, de Saint-Flour, de Nevers, de Moulins, de Rodez, de Limoges et de Tulle, où elle est particulièrement en honneur. Dans toutes les îles du vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie, on célèbre sa fête sous le rite double de première classe le dimanche dans l'octave de la Toussaint. C'est que le premier missionnaire qui aborda en ces terres perdues au milieu du Grand Océan, M^{sr} Douarre, évêque d'Amata, était un enfant du diocèse de Clermont. Ses collaborateurs, prêtres et frères coadjuteurs, étaient presque tous originaires d'Auvergne : ils furent heureux de donner pour patron à leurs néophytes d'Océanie l'apôtre des Arvernes leurs ancêtres. Puisse du haut du ciel son intercession étendre de plus en plus les conquêtes du Christ sur ces plages que nos missionnaires s'efforcent d'arracher à l'idolâtrie.

Saint Austreimoine, priez pour nous.

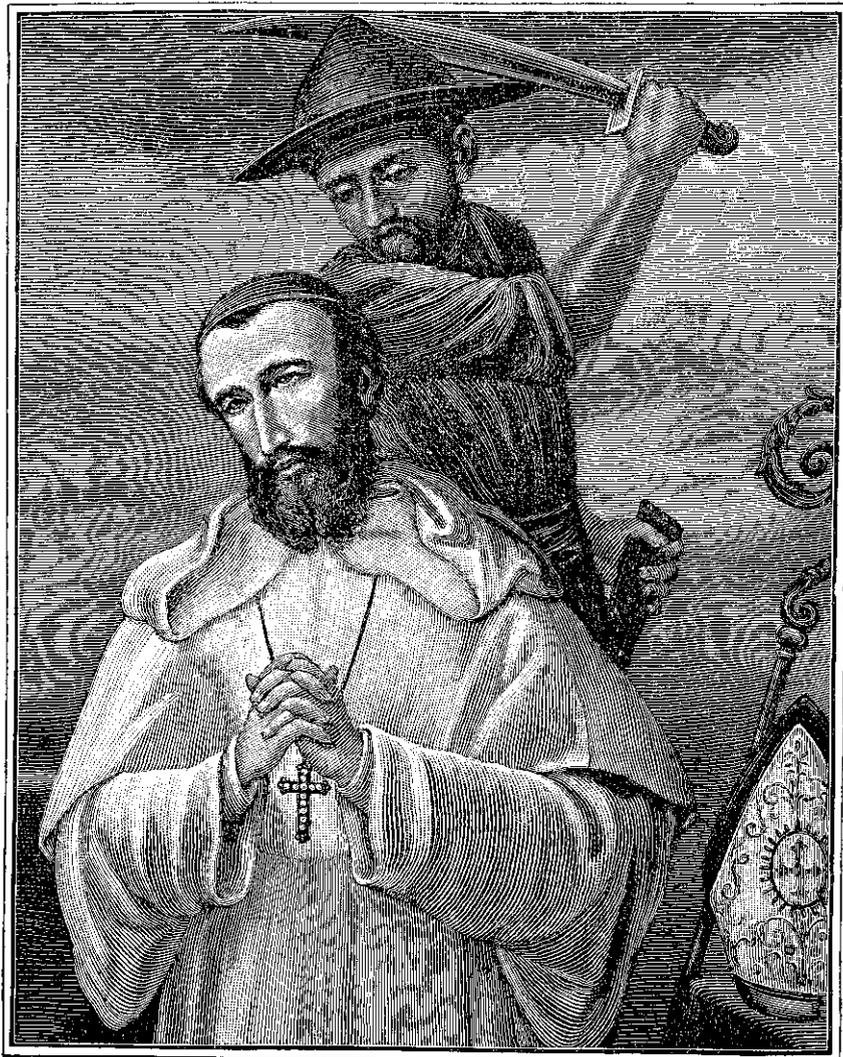
NOTA. — Nous n'avons fait que résumer dans ce travail, avec la permission de l'auteur, la solide monographie que M l'abbé MOSNIER donne de saint Austreimoine dans les *Saints d'Auvergne*. La dissertation historique qui la précède ne laisse rien à désirer. Elle nous fixe sur la valeur des sources auxquelles a puisé l'auteur, sur les questions controversées de l'époque où vécut saint Austreimoine et de son martyre. L'argumentation est lumineuse, les conclusions s'imposent. Nous y renvoyons le lecteur désireux de plus ample informé. *Les Saints d'Auvergne : saint Austreimoine* (Paris, Lethielleux, 10, rue Cassette.

LE BIENHEUREUX VALENTIN DE BERRIO-OCHOA

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

MARTYRISÉ AU TONKIN LE 1^{er} NOVEMBRE 1861

Fête le 1^{er} novembre.



Portrait du bienheureux Berrio-Ochoa.

(Ce tableau orne la maison natale du Bienheureux à Elorrio.)

PREMIÈRES ANNÉES — PIÉTÉ — ÉVEIL DE LA VOCATION

Aux confins de la province de Biscaye, dans une riante vallée enclavée de montagnes, se cache la petite ville d'Elorrio. Les habitants y ont conservé les anciennes mœurs pleines de simplicité, et leur tempérament est demeuré profondément religieux. Sur les portes des maisons on peut voir une image du Sacré-Cœur ou de la Sainte Vierge.

Dans ce joli coin du pays basque naquit, le 14 février 1827, le bienheureux Valentin de Berrio-Ochoa y Aristi. Son père, un brave artisan de la localité, avait nom D. Juan Isidro de Berrio-Ochoa, sa mère, était Da Monica de Aristi.

Quoique de descendance noble, les parents de l'enfant gagnaient leur pain à la sueur de leur front. D. Isidro exerçait la profession de menuisier. De bonne heure, Da Monica sut développer les

bonnes dispositions de son fils. En peu de temps, celui-ci devint un sujet d'édification pour le village. « On le considérait, dit un contemporain, comme un être extraordinaire. » Et l'on répétait à son sujet : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? »

Associé aux travaux de son père, Valentin devint vite habile dans la menuiserie. Doué d'excellentes dispositions artistiques et d'une âme sensible capable de vibrer au premier contact des belles aspirations, il jouait admirablement de la flûte. Il n'en tira jamais vanité. A l'exemple du divin Maître, dès sa plus tendre enfance il se montra humble et obéissant envers ses parents.

Sa piété grandissait avec l'âge. Une fois sa mère le surprit, à genoux, dans sa chambre, à une heure avancée de la nuit, en train de prier. La bonne femme prenait plaisir à observer ainsi son fils par le trou de la serrure, n'osant pas interrompre ses ferventes oraisons.

Elorrio possédait un couvent de Dominicaines dédié à sainte Anne. Le père de Valentin y était quelquefois appelé par la supérieure pour faire certains travaux dans la sacristie ou la chapelle, et volontiers l'enfant le suivait. Le recueillement des religieuses, leur vie mortifiée, l'impressionnaient vivement. A son tour, la supérieure devina les rares qualités de Valentin et l'admit comme servant de Messe. La Sœur sacristine le prit en affection et l'associa bientôt à son ouvrage. Valentin devint ainsi sacristain en second, charge dont il s'acquittait avec amour et ponctualité.

La Messe au couvent avait lieu à 5 heures. Le jeune acolyte était toujours exact. Un jour, cependant, il arriva en retard. Il s'était attardé, la veille au soir, à faire oraison, et, quand la cloche sonna la Messe de 5 heures, il dormait encore paisiblement. Le chagrin qu'il ressentit de cet oubli — d'ailleurs bien excusable — fut si grand qu'il ne cessait de se lamenter, demandant pardon aux Sœurs pour cette faute qu'il croyait énorme.

L'exemple des religieuses de Sainte-Anne lui donna la première idée d'embrasser un jour la vie religieuse dans l'Ordre de Saint-Dominique. « Oh ! quel bonheur d'appartenir à cet Ordre ! s'écriait-il souvent dans son ardeur, quand me sera-t-il donné d'en revêtir le saint habit ! »

Le P. Mendoza, Dominicain, chargé de la direction spirituelle des Sœurs, cultiva ces germes de vocation et donna à l'enfant des leçons de latin. Celui-ci se plaisait à entendre le Père raconter la vie des saints de son Ordre, et, plus d'une fois, dit un de ses biographes, ses yeux se baignèrent de larmes de désir et d'amour.

LES FRUITS D'UNE RETRAITE DÉPART POUR LE SÉMINAIRE

Durant l'année 1842, un religieux Franciscain très populaire dans la région, le P. Estarza, donna à Elorrio une grande mission. Les habitants s'y rendirent en foule.

Valentin ne voulut pas perdre une si bonne occasion de se sanctifier, et il demanda la permission d'assister aux exercices de la mission. Son père essaya d'objecter que l'on perdrait ainsi beaucoup de temps. Mais l'adolescent lui répondit : « Nous travaillerons la nuit, s'il le faut, pour réparer le temps perdu et Dieu nous aidera. » Don Isidro n'insista pas, et son fils put « aller à la mission ».

Ce fut pour lui une retraite. Il sonda son cœur et entendit l'appel décisif de la grâce. Il serait religieux, et avec cette confiance inébranlable des saints il attendit paisiblement l'heure de Dieu.

Elle vint, en effet, trois ans plus tard. Le Bienheureux avait dix-huit ans; il ne pouvait plus résister à la force de la grâce. Il résolut de parler. Sans doute, ses parents connaissaient ses secrets desirs, mais ils reculaient toujours devant la perspective de dépenses que leur situation ne leur permettait point de faire. Quand Valentin leur eut déclaré sa résolution définitive, ils se résignèrent, comptant plus sur la Providence que sur eux-mêmes, à l'envoyer au Séminaire. Ils donnèrent à leur fils leur bénédiction, et celui-ci, désormais tout à Dieu, partait, en octobre 1845, pour le Séminaire diocésain de Logrono.

A LOGRONO — L'ÉTUDIANT — « LE SAINT ! »

Logrono, ville assez importante située dans une plaine fertile, la Rioja, où l'Ebre déroule son cours inégal, faisait partie du diocèse de Calahorra, la fameuse « Calagurris, célèbre entre toutes dans les pages de l'histoire d'Espagne. Logrono avait cependant un Séminaire qui, pour un habitant de la Biscaye, présentait l'avantage d'être moins éloigné que celui de Calahorra.

A peine arrivé, Berrio-Ochoa fut un modèle. « Regarder saint Louis de Gonzague ou regarder Berrio-Ochoa, disait un de ses condisciples, c'est tout un. » Et un autre porte de lui ce témoignage : « Sa vie était tout intérieure et entièrement dévouée à Dieu. Son esprit le tirait en haut, surtout lorsqu'on parlait de choses spirituelles. Alors il se mêlait à la conversation avec un doux sourire qui traduisait sa jubilation intime. »

Nul ne se mortifiait davantage. Il portait sans cesse sur son corps une petite chaîne qui le meurtrissait douloureusement; parfois il en ajoutait une seconde. Il se donnait de terribles disciplines. Il choisissait pour son usage la cellule la plus humide, celle dont personne ne voulait. Très mortifié aussi dans ses repas, il mangeait peu et emportait discrètement les restes de son pain pour les donner aux pauvres qui, connaissant sa charité, venaient sous sa fenêtre lui demander l'aumône.

Son humilité fut tout aussi admirable. L'habitude de l'oraison lui avait donné de lui-même ce mépris que les Saints conçoivent pour leur propre personne. Pénétré de ce sentiment, il marchait toujours les yeux baissés comme un criminel. Un séminariste ne put s'empêcher de le lui faire observer : « Valentin, lui dit-il, qu'avez-vous donc fait que vous n'osiez lever les yeux au ciel ? »

Et lui de répondre : « Hélas ! j'ai bien des motifs pour imiter le publicain ! »

Malgré cette austerité, rien en lui n'inspirait l'éloignement. Au contraire, ses manières étaient aimables et il se montrait toujours joyeux avec les autres. S'il édifiait par sa mortification, il savait attirer par sa douceur, et sa charité.

A Logrono, aussi bien qu'à Elorrio, on ne le désignait plus que comme le *Saint* ! (*El Santo* !) Les habitants de Logrono avaient deviné sa grande vertu, et, lorsqu'il passait dans les rues de la ville, ils se disaient entre eux : « Voici venir le Saint !..... »

DIRECTEUR SPIRITUEL — LE PRÊTRE

Durant les vacances de 1850, le Bienheureux fut particulièrement frappé de voir que ses parents s'imposaient, pour le garder au Séminaire, des sacrifices presque héroïques. Par un sentiment d'exquise délicatesse, il résolut de ne point rentrer à Logrono. Mais le recteur du Séminaire, qui tenait beaucoup à lui, l'envoya chercher aussitôt, et, pour lui donner une marque de son estime, lui confia, d'accord avec l'évêque de Calahorra, la charge de directeur spirituel. Valentin n'était alors

agé que de vingt-quatre ans et n'avait encore reçu que la tonsure. La prêtrise n'allait pas tarder.

Pendant le Carême de 1851, il reçut les Ordres mineurs et le sous-diaconat, puis le diaconat, et enfin, le samedi des Quatre-Temps avant la Trinité, il fut ordonné prêtre, dans la chapelle particulière de l'évêque de Calahorra, M^r Irigoyen.

Dès lors, on le vit redoubler d'ardeur dans la vertu. Tous ceux qui l'approchaient se sentaient comme pénétrés par sa sainteté. S'il avait à reprendre un élève, il le faisait avec tant de douceur et des paroles si aimables, que le coupable lui promettait aussitôt de s'amender.

Les pénitences qu'il donnait ordinairement pour les manquements à la règle consistaient en visites au Saint Sacrement. « Je les envoie, disait-il, s'enivrer aux sources de l'amour divin. » Parfois il accompagnait lui-même les délinquants et priaït avec eux.

Aussi ne connut-il jamais d'ennemis personnels. Sa charité, sa patience désarmaient toutes les colères. Parmi les élèves, il trouvait des imitateurs et des disciples que son exemple entraînait. Et il ne faudra point s'étonner d'entendre Léon XIII s'écrier, au récit de sa vie : « Si même il n'avait point la sublime auréole du martyr, sa vie admirable suffirait pour qu'on le plaçât sur les autels. »

La prédication du nouveau prêtre était insinuante, apostolique, fervente. A Logrono, ses supérieurs l'envoyaient quelquefois prêcher dans une église. Les auditeurs alors accouraient nombreux et se recrutaient les uns les autres par ces paroles : « Aujourd'hui, c'est le Saint qui prêche ! »

Ainsi vivait le Bienheureux. On aurait voulu le conserver longtemps à Logrono. Mais Dieu veillait sur son serviteur et lui préparait des destinées autrement glorieuses.

A OCANA — RELIGIEUX DOMINICAIN

Berrio-Ochoa se trouvait encore trop près du monde, à Logrono. Il rêvait d'embrasser une vie plus parfaite. C'était là, d'ailleurs, le vœu de son enfance où il ne cessait de répéter : « Je voudrais être religieux et religieux dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. »

Le temps était venu de mettre ce beau plan à exécution. Mais auparavant Berrio-Ochoa voulut s'assurer que l'appel était sérieux et, en juillet 1853, il entreprit un pèlerinage au célèbre sanctuaire de Loyola. Il y demeura quelque temps et y fit une bonne retraite en suivant les exercices spirituels de saint Ignace. Un peu plus tard, sur les conseils du curé d'Elorrio, il fit une nouvelle retraite à Loyola et, dès lors, sa résolution fut définitivement prise. Il n'attendit qu'une occasion pour partir au noviciat des Dominicains, à Ocana, dans la province de Tolède.

Sans expliquer à ses parents sa détermination, prétextant un voyage à Logrono, où il se rendit en effet tout d'abord, Berrio-Ochoa embrassa les siens et, au mois d'octobre 1853, partit pour le noviciat.

Par esprit de mortification et d'humilité, il voulait faire le voyage de Logrono à Ocana à pied, en demandant l'aumône sur son chemin. Mais une famille riche qui l'estimait et s'intéressait à lui l'obligea d'accepter un billet de diligence et quelques secours pour la route.

Les religieux d'Ocana eurent vite apprécié les rares qualités du postulant. On ne tarda donc pas à lui donner l'habit. Il le reçut le 27 octobre, peu de jours après son entrée.

La vie du Bienheureux au noviciat fut ce qu'elle avait été au Séminaire, édifiante et recueillie.

« Tout en lui était exemplaire, dit un religieux : Quoiqu'il fût prêtre au moment où il prit l'habit et que nous fussions presque des enfants, il ne dédaignait pas de se faire enfant avec nous, prenant part à nos jeux et nous excitant par son entraînement. »

Il recherchait particulièrement les emplois les plus humbles et ceux dont sa qualité de prêtre l'eût dispensé. Son obéissance ne raisonnait jamais. Il déclarait que si le supérieur lui ordonnait de se précipiter du second étage dans la cour, il le ferait sans hésiter.

Le Bienheureux avait trouvé le port du salut et ne cachait pas sa joie. « Jusqu'ici, écrivait-il à ses parents, cette vie me plaît beaucoup, et je suis enchanté de l'avoir embrassée. Peut-être me préféreriez-vous auprès de vous, mais si Dieu Notre-Seigneur me veut ici dans sa maison, pourquoi votre volonté s'y opposerait-elle ? »

Le 12 novembre 1854, il eut le bonheur de faire sa profession de vie religieuse. Il fut ensuite nommé maître spirituel des Frères convers dont ils s'attira tout de suite la sympathie et l'admiration.

LE MISSIONNAIRE — AU TONKIN

La maison d'Ocana avait pour but principal de donner des missionnaires Dominicains aux missions de l'Extrême-Orient. Les sujets choisis pour ce genre d'apostolat étaient pris parmi les meilleurs et les plus vertueux des religieux. Le bienheureux Berrio-Ochoa, selon son désir, fut désigné pour faire partie de cette glorieuse phalange d'apôtres.

Au mois de décembre 1856, il partit donc pour Cadix où il devait s'embarquer à destination des Philippines. Il exprimait sa joie dans une lettre à ses parents : « Le Seigneur m'a délivré de l'étreinte du monde impie ; il a laissé au milieu des dangers des hommes cependant bien plus justes que moi.... Et comme si cela était trop peu, il m'a choisi pour son apôtre, afin de me faire coopérer à la conquête des âmes rachetées par ses sueurs, par le sang de ses veines, par sa mort.... Que lui donnerai-je donc, moi, à mon Jésus bien-aimé?.... Ma vie et tout ce que je suis lui appartient ! »

Le 29 janvier 1857, le paquebot *Hispano-Filipinas* sortait du port de Cadix et emportait vers Manille le Bienheureux avec plusieurs de ses compagnons.

La traversée fut mouvementée et surtout longue, mais on put célébrer la Messe presque tous les jours. Les religieux menèrent à bord la vie de communauté.

Le 24 mai on aborda à l'île de Java. A la fin de juin 1857, on débarqua à Manille. Les cloches sonnèrent, et le Bienheureux et ses compagnons furent conduits en procession au couvent des Frères Prêcheurs.

A Manille, Berrio-Ochoa se prépara activement pour les missions du Tonkin. Il commença l'étude de la langue. Cinq mois après son arrivée aux Philippines, ses supérieurs l'envoyèrent au Tonkin.

Les chrétiens de ce pays étaient alors en proie à de cruelles persécutions. Le sang des martyrs y coulait à flots ; de nombreux missionnaires avaient versé le leur ; d'autres se cachaient, poursuivis de retraite en retraite par les soldats et les païens. Les églises étaient brûlées, les chrétiens dispersés, leurs maisons livrées au pillage. Berrio-Ochoa n'ignorait pas ces choses, mais son zèle, loin d'en être refroidi, n'en devenait que plus ardent.

Le Mercredi-Saint de l'année 1858, il arriva heureusement au Tonkin avec deux compagnons, et après avoir parcouru, et en se cachant de son

mieux, une partie du pays à pied, il atteignit la cabane où s'était réfugié l'évêque de Tricomia, vicaire apostolique du Tonkin central, M^r Garcia Sampedro. Le nouveau venu reçut les instructions du prélat et se mit aussitôt à parcourir le pays. Il visita ainsi plusieurs chrétiens, réconfortant les âmes et célébrant les Saints Mystères.

ÈVÊQUE DE CENTURIA

Depuis le mois de mai 1858, M^r Sampedro était poursuivi par les émissaires du féroce Tu-Duc. Sa tête était mise à prix. Qu'advierait-il de la mission si elle venait à être privée de son vicaire apostolique ?

Ces considérations décidèrent M^r Sampedro à se donner un coadjuteur. Il choisit Berrio-Ochoa. Celui-ci essaya de refuser, mais en vain. Il fut donc sacré, le 13 juin 1858, dans une hutte du village de Ninh-Cuong, évêque de Centuria. « Vers les 2 heures du matin, écrit-il, nous commençâmes la cérémonie. Tout fut fini à l'aube. » Comme crosse on lui avait donné, faute de mieux, un long bâton de bambou recouvert de papier doré.

TRAVAUX ET PERSÉCUTIONS — PRISONNIER

Les craintes de M^r Sampedro se réalisèrent bientôt. Surpris peu après, il fut martyrisé cruellement. Dès lors, le principal soin du vicariat du Tonkin central retombait sur les épaules du Bienheureux. On le voit entreprendre de longs voyages pendant la nuit. Le jour, il se cache dans des huttes, se nourrit de racines et de légumes, mais ne perd rien de son entrain. « Je suis bien plus heureux, dit-il, que la reine en son palais. »

En dehors de ces courses, il mène une vie très mortifiée. Il se lève de grand matin et dit sa Messe. Tous les jours il récite le rosaire entier. Sur sa table, ni viande ni mets recherchés.

Cependant, la persécution faisait rage, le sang de M^r Sampedro n'avait pas apaisé la soif des persécuteurs. La vie de M^r Berrio-Ochoa était tous les jours en danger, et maintes fois il n'échappa à la mort que par une sorte de miracle.

Un jour, se trouvant dans la maison d'un chrétien nommé Lâ, il apprend que le préfet militaire envoie ses soldats pour le faire arrêter. Il n'a que le temps de se réfugier dans une grotte sans air. Quand les chrétiens l'en retirèrent, deux heures plus tard, il était à moitié asphyxié.

Le danger devenant trop pressant, le Bienheureux fut contraint de passer dans une province du Nord. Il s'y rencontra avec M^r Hermosilla et les Pères Pedro Almato et Gaspard Gonzalez. Par la délation d'un chrétien indigne, le bienheureux Hermosilla fut pris. Berrio-Ochoa et Almato, cachés dans une barque, résolurent d'avoir recours à un parti extrême. Ils se confièrent à un sous-préfet païen connu des pêcheurs qui les avaient cachés. Celui-ci feignit de recevoir avec bonté les deux missionnaires et les fit conduire chez un médecin païen. Ils restèrent là deux jours. On leur dit alors de fuir, car le moment était favorable. Ils sortirent donc ensemble, mais c'était pour tomber dans un abominable guet-apens.

En effet, à peine sortis, ils furent rejoints par des soldats qui attendaient leur passage. Les deux missionnaires voulurent prendre la fuite et peut-être auraient-ils réussi à s'échapper. Malheureusement, le P. Almato fit un faux pas et tomba si lourdement qu'il ne put se relever. Le bienheureux Berrio-Ochoa s'arrêta pour aider son compagnon. Ce retard les perdit. Les soldats s'emparèrent d'eux aussitôt. C'était le 25 octobre 1861. On les conduisit à la capitale de la province,

chargés d'une cangue. Là, après avoir été jetés en prison, ils furent interrogés par le gouverneur, en même temps que le bienheureux Hermosilla et un chrétien indigène, le bienheureux Joseph Khang. Ce dernier se montra plein de courage et fut cruellement fouetté. Il se contentait de dire : « Dieu a augmenté mes forces pour me rendre capable de supporter la douloureuse flagellation en son nom. »

Déjà au moment d'entrer dans la ville on avait voulu obliger le bienheureux Berrio-Ochoa et son compagnon à fouler aux pieds une croix placée sur le chemin, mais ils avaient refusé et s'étaient mis à genoux pour vénérer le signe du salut. Les mandarins virent que la mort seule pourrait les vaincre. Ils s'assemblèrent en grande pompe et décrétèrent que « les trois Européens » Hermosilla, Berrio-Ochoa et Almato seraient livrés au bourreau. Ils ajoutèrent à cette liste le nom de Khang. Le supplice fut fixé au 1^{er} novembre 1861.

LE MARTYRE

Les confesseurs furent conduits au lieu de l'exécution, dans des cages en bambou. Le P. Almato était dans la première, agenouillé et récitant le rosaire. Dans la seconde se trouvait M^r Berrio-Ochoa, également agenouillé et priant. Dans la troisième, M^r Hermosilla bénissait triomphalement la multitude des curieux.

Sur le lieu du supplice, les trois martyrs demandèrent quelques instants pour prier. Après quoi le bienheureux Hermosilla, se tournant vers les exécuteurs, leur dit de faire ce qu'ils voudraient. Alors chacun des martyrs fut attaché par les mains et les épaules à un poteau fixé en terre. Un coup de clairon se fit entendre. C'était le signal. Trois éclairs brillèrent dans l'air, trois têtes tombèrent. Les trois confesseurs étaient au ciel.

Pendant trois jours, les têtes sanglantes des Bienheureux furent exposées publiquement au bout de piques. Enfin, grâce aux prières et à l'argente de certains chrétiens, on put donner à ces vénérables reliques une sépulture convenable.

En 1886, ce qui restait des glorieux martyrs du Tonkin fut transporté à Manille et de là en Espagne, à bord du vapeur *Isla de Luzon*.

Au débarquement à Barcelone, une députation de Biscaye attendait les restes du bienheureux Berrio-Ochoa. On les porta à Elorrio, où la population manifesta un enthousiasme et une foi extraordinaires.

LA BÉATIFICATION

Les martyrs espagnols furent bien vite l'objet d'une vénération spéciale à laquelle il ne manquait que l'approbation solennelle de l'Eglise. Leur cause fut enfin introduite le 1^{er} mai 1902 et avança rapidement. Le 24 juin 1903, jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, le décret proclamant l'héroïcité du martyre souffert pour la foi par Berrio-Ochoa et ses compagnons fut lu en présence de Pie X. Le 20 mai 1906, au milieu d'un immense concours d'Espagnols accourus de toutes les provinces, mais surtout de Biscaye, avait lieu la béatification solennelle de Valentin Berrio-Ochoa, Hermosilla, Pedro Almato et Joseph Khang. A ces noms s'ajoutaient encore ceux des bienheureux Francisco Gil de Federich, Mateo Leziniana, martyrisés en 1745; Yacinto Castaneda et V. Liem de la Paz, martyrs de 1773.

SOURCES

El Beato Valentin de Berrio-Ochoa, par E. P. SAINZ, O. P. (Vergara 1906); *Vida del Beato Valentin de B.-O.*, par A. DE ARTINANO (Roma, 1906).

LA COMMÉMORATION DES MORTS

Fête le 2 novembre.



LE PURGATOIRE

Au lendemain de la fête des Saints qui sont déjà dans le ciel, l'Église nous invite à consacrer la journée du 2 novembre à prier pour les Saints qui ont encore à subir dans les flammes du purgatoire les peines dues aux péchés pardonnés, mais pour lesquels ils n'ont pas entièrement satisfait dans leur vie.

Nous racontons dans la vie de saint Odilon (fête le 1^{er} janvier), comment cette solennité fut instituée, d'abord en France, dans les couvents dépendants de Cluny et comment cette cérémonie, toute monastique, fut ensuite étendue à l'Église universelle.

Le 2 novembre, des messes pour les défunts doivent être célébrées dans le monde entier et, en Espagne, afin de multiplier les suffrages en faveur des âmes du purgatoire, l'épiscopat a obtenu autrefois du Saint-Siège que chacun des prêtres puisse célébrer ce jour *trois messes* comme à Noël.

La même faveur, sollicitée de notre temps par plusieurs évêques de France et d'Italie, sera sans doute octroyée dès que les demandes auront été assez nombreuses.

Le vœu de l'Église est en effet de multiplier de plus en plus les prières pour le purgatoire, à mesure que les siècles qui se suivent remplissent davantage le lieu d'expiation.

D'ailleurs une pieuse coutume, qui se répand de plus en plus, consiste à prolonger la prière jusqu'à la fin du mois et à faire, en novembre, le *mois des morts*, comme l'on fait, en mai, le *mois de Marie*.

Il importe aujourd'hui de s'exciter à la dévotion en faveur des âmes du purgatoire et de considérer combien les secours que nous leur portons sont précieux et combien notre charité pour ces âmes est aimée de Dieu et profitable à nous-mêmes.

* *

Sur la terre, en effet, aucune charité ne saurait égaler en richesse celle qui s'exerce pour le purgatoire, car tout l'or et tous les royaumes de la terre ne ressembleront jamais au ciel et à Dieu lui-même, et c'est là ce que de pauvres humains, comme nous, peuvent donner par leurs prières à leurs frères qui expient.

Sur la terre, aucune charité ne saurait non plus égaler celle qui s'exerce pour le purgatoire, si l'on veut considérer les souffrances soulagées, car les âmes souffrent inexprimablement, et les plus illustres théologiens, saint Augustin et saint Thomas, ne craignent point d'affirmer que *la plus petite peine du purgatoire dépasse toutes les peines qui se peuvent ressentir en ce monde* — excepté celles que Notre-Seigneur a voulu endurer ici-bas pour nous.

Nous ne pouvons donc point comparer le zèle qui fait secourir les malades, et compatir aux plus cruelles opérations, à cette charité par laquelle on guérit les âmes du purgatoire.

Ajoutons que, quelle que soit l'ardeur des desirs des malheureux ici-bas, aucune aumône n'est autant désirée que ne le sont nos prières par les âmes encore privées de Dieu.

« C'est une faim, c'est une soif, c'est une fièvre : faim de Dieu, soif de Dieu, fièvre de Dieu. Le besoin emprunte ici quelque chose de la grandeur et de la nécessité de son objet; son intensité, son urgence, sont tout à fait incalculables. (Mgr Gay.) » Ici, il ne saurait plus y avoir cette joie de la souffrance qui unit les Saints au Sauveur, et qui faisait s'écrier à l'un d'eux encore sur la terre : *toujours souffrir, jamais mourir*. Car ici, la souffrance au lieu d'être l'union à Dieu, consiste en une séparation de Dieu.

D'ailleurs, aucun pauvre n'a autant besoin de l'aide d'autrui, puisque ces âmes sont complètement hors d'état de s'aider elles-mêmes. Elles ne peuvent

ni faire pénitence, ni mériter, ni satisfaire, ni gagner d'indulgences. Elles sont privées des sacrements; si l'on ne les secourt, elles restent là dénuées et incapables de tout, hormis de demeurer passivement livrées à ce fleuve de pleurs et de feu qui, dans son cours imperceptible, les entraîne peu à peu à l'océan du paradis.

Sur la terre enfin, aucune misère n'est aussi longue; la fin de la vie, tant redoutée, est toujours proche comme une délivrance assurée, tandis qu'au purgatoire, la tradition commune, justifiée par la pratique de l'Église qui fait célébrer des anniversaires perpétuels et qui accorde des indulgences de mille ans et plus, est que les flammes du purgatoire durent parfois des siècles et peut-être jusqu'à la fin du monde pour certaines âmes.

Et dans cette vie de douleur, s'écrie un pieux auteur, quel rapport avec le temps? Aucun soleil ne marque la durée des jours, point de printemps succédant à l'hiver; on n'y connaît point de sommeil et l'âme veille inexorablement dans cette nuit inexorable.

Un malade, rapporte Antonin, en proie à d'excessives souffrances, demandait avec larmes la délivrance de ses maux. Un ange lui apparut : — Le Seigneur m'envoie vous donner le choix d'une année de souffrance sur la terre, ou un seul jour au purgatoire.

— Un seul jour dans le purgatoire, s'écrie-t-il. Il expira, et son âme fut précipitée dans l'expiation. Alors l'ange s'offrit à le consoler. Mais le malheureux s'écria cette fois :

— Ange, vous m'avez trompé; vous m'avez assuré que je ne serais qu'un jour dans le purgatoire, et voilà déjà vingt ans que je suis livré aux plus affreux supplices.

— Vous êtes dans l'erreur; la rigueur de vos tourments vous en fait exagérer la durée et regarder comme un siècle ce qui n'est en effet qu'un instant. Détrompez-vous; à peine quelques minutes se sont écoulées depuis votre trépas, et votre cadavre n'est pas encore froid sur votre lit de mort.

— Alors, de grâce, obtenez que je retourne sur la terre pour y souffrir, pendant un an, tout ce qu'il plaira à Dieu

Il fut exaucé et il excitait ceux qui venaient le voir à accepter toutes les peines de ce monde, plutôt que de s'exposer aux tourments de l'autre.

Nous ne comparerons donc point les misères que nous voyons et que nous essayons de soulager avec des souffrances absolument différentes et que des âmes séparées du corps peuvent endurer. « Cet état est transcendant, et leur douleur est transcendante. » (Suarès). Les souffrances dont ces âmes sont imprégnées, disent les docteurs, sont analogues à celles de l'enfer quoique la certitude du salut mette entre elles et les damnés un abîme immense.

* *

Maintenant élevons nos regards vers notre Sauveur, et admirons qu'aucune des aumônes qu'il a promis de récompenser si merveilleusement ne touche autant son cœur. Ces âmes soumises à de si grandes souffrances aiment Dieu souverainement, totalement, nécessairement, et cet amour attire sur elles les torrents de l'amour divin de telle façon que Dieu ne peut plus cesser de les aimer. Comme elles désirent être délivrées par amour pour Dieu, Dieu désire qu'elles soient délivrées à cause de son amour pour elles; mais ici Jésus veut encore être aidé par nous et donner ses mérites à nos œuvres pour achever sa conquête.

Autour du trône de Dieu, Marie, les anges, les saints sont des miroirs de sa volonté, et les enfants

de la terre qui tirent une âme du purgatoire paient les larmes de Marie, font exalter les chœurs des anges et versent une joie immense en cet abîme de joie qui est le ciel des élus.

* *

Redescendons sur la terre et ajoutons qu'aucune charité n'est aussi profitable à ceux qui la font.

La puissance de payer leurs libérateurs commence pour les âmes avant même qu'elles soient en paradis, car il n'est pas douteux qu'elles ne prient là où elles souffrent et que la prière ne soit très efficace. « Quand je veux obtenir sûrement une grâce, disait sainte Catherine de Bologne, j'ai recours à ces âmes souffrantes, afin qu'elles présentent ma requête à notre Père commun, et, d'ordinaire, je sens devoir à leur intercession le succès de ma prière. »

* *

On comprend, après cet exposé rapide de la valeur qu'ont nos œuvres pour les âmes du purgatoire, le zèle de plusieurs à prier pour elles et la prodigalité de la sainte Mère Eglise à dépenser en leur faveur le trésor de ses indulgences.

Le premier moyen de venir en aide au purgatoire c'est la prière; l'Eglise nous impose, chaque fois qu'on célèbre la messe ou qu'on dit l'office divin, de prier pour elles, et nous trace ainsi notre dévotion.

Parmi les prières, celles qui s'unissent à la méditation de la Passion sont très spécialement indiquées : la messe et la communion, qui surpassent toute prière, le *Chemin de Croix*; les quinze mystères du Rosaire; des prières indulgenciées comme celles que nous indiquons.

La dévotion à la Sainte Vierge qui est la porte du ciel est nécessaire, et particulièrement la dévotion au mystère de l'Assomption. La plupart des confréries pour le purgatoire ont pour fête l'Assomption de Marie parce qu'en ce jour béni elle dut entrer au ciel avec la multitude du purgatoire.

Marie est la Reine du ciel et la libératrice du purgatoire et Jésus veut qu'on vienne à Lui par Elle.

La prière à saint Michel et à ses anges qui combattent sans cesse pour arracher les âmes au démon, à l'enfer et au purgatoire.

Enfin comme moyens excellents de soulager les âmes du purgatoire, on indique les aumônes, les mortifications et par dessus tout le pardon des injures.

* *

Il faut gagner beaucoup d'indulgences pour le purgatoire, car ne pas user d'un trésor que l'Eglise ouvre si largement, serait injurieux à la miséricorde de Dieu qui nous l'offre, ce serait cruel pour ces malheureux que nous pouvons tant aider, et ce serait une grave responsabilité pour nous qui serons abandonnés dans la mesure où nous aurons délaissé les autres.

ACTE HÉROÏQUE DE CHARITÉ

OFFRANDE DE TOUTES LES ŒUVRES SATISFACTOIRES
ET SUFRAGES

EN FAVEUR DES AMES DU PURGATOIRE

Cet acte héroïque de charité, au profit des âmes du purgatoire, consiste dans une offrande volontaire que fait le fidèle à ces âmes de toutes ses œuvres satisfactives pendant la vie, et de tous les suffrages dont il peut être l'objet après la mort.

Il les dépose entre les mains de la très Sainte Vierge, afin qu'elle les distribue à celles de ces saintes âmes qu'elle veut délivrer des peines du purgatoire.

Il déclarera aussi que, par cette offrande, il ne

cède rien autre chose à ces âmes, sinon le fruit *spécial et personnel* de ses œuvres et suffrages, de sorte que les prêtres ne sont point empêchés par là d'appliquer la sainte messe suivant l'intention de ceux qui leur auraient donné des honoraires.

Cet acte héroïque de charité, appelé aussi vœu et oblation, fut institué par le Père D. Gaspard Olliden, théatin; car, bien que connu dans le siècle passé, il fut propagé par lui, et c'est à sa demande qu'il a été enrichi d'un grand nombre d'indulgences par un décret du 23 août 1728, du pape Benoît XIII.

Ces indulgences furent ensuite confirmées par Pie VI le 12 décembre 1788, et finalement spécifiées par le Saint Père Pie IX, dans un décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences du 30 septembre 1852. Ce sont les suivantes :

I. Les prêtres qui auront fait cette offrande pour tout jour de l'autel privilégié personnel tous les jours de l'année.

II. Tous les fidèles qui auront fait, comme précédemment, cette offrande, peuvent gagner l'indulgence plénière applicable seulement aux âmes du purgatoire, en quelque jour de l'année qu'ils fassent la sainte communion, pourvu qu'ils visitent une église ou oratoire public, et y prient quelque temps suivant l'intention de Sa Sainteté.

III. Ils gagneront pareillement une indulgence plénière, tous les lundis de l'année, en entendant la messe pour le repos des âmes du purgatoire, pourvu qu'ils visitent, etc., et prient comme plus haut (1).

IV. Puis, toutes les indulgences qui ont été accordées, ou qui le seront à l'avenir, quoique non applicables aux âmes du purgatoire, pourront l'être par les fidèles qui auront fait cette offrande.

Sa Sainteté Pie IX a donné en outre, par le décret du 20 novembre 1854, aux ordinaires respectifs, la faculté d'autoriser les confesseurs à commuer les œuvres, en faveur des fidèles qui ne communient pas encore ou qui sont empêchés de le faire.

On prévient aussi que cet acte héroïque de charité, quoiqu'il soit appelé souvent du nom de vœu, dans quelques feuillets imprimés, et qu'il s'y trouve une formule particulière de cette offrande, n'oblige cependant point sous peine de péché : il n'est pas nécessaire de prononcer ladite formule; mais il suffit d'un acte de la volonté qui parte du cœur pour pouvoir gagner les indulgences que nous avons indiquées. (Traduction de la *Raccolta* par M. Pallard).

PRIÈRES INDULGENCIÉES APPLICABLES AUX AMES DU PURGATOIRE

Les actes de foi, d'espérance et de charité

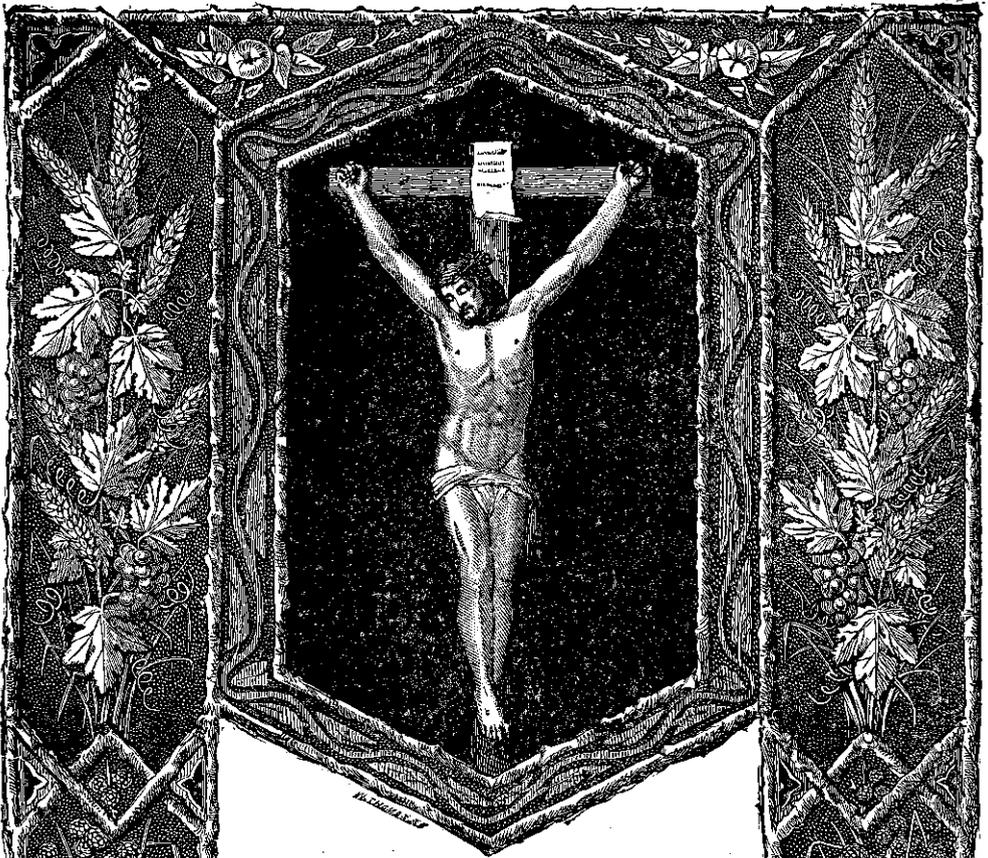
(7 ans et 7 quarantaines d'indulgences toutes les fois qu'on les récite; indulgence plénière une fois le mois à ceux qui les récitent chaque jour et indulgence plénière à l'article de la mort. — Benoît XIV, 11 décembre 1654).

Doux cœur de Marie soyez mon salut

(300 jours d'indulgences toutes les fois qu'on récite cette invocation et indulgence plénière une fois le mois si on la récite chaque jour. — Pie IX, 30 septembre 1852)

Lorsqu'on est reçu du Scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, la récitation de six *Pater*, *Ave* et *Gloria* permet de gagner les innombrables indulgences de la Terre-Sainte, des sept basiliques de Rome, de la Portioncule et de saint Jacques de Compostelle en Espagne et cela *toties quoties*.

(1) Pour les fidèles qui ne peuvent entendre la messe le lundi, celle du dimanche pourra suppléer (Décret du 20 novembre 1854).



INDULGENCE PLÉNIÈRE

APRÈS LA COMMUNION

APPLICABLE AUX AMES DU PURGATOIRE

A ceux qui réciteront à genoux, devant l'image de Notre-Seigneur Crucifié, la prière suivante :

O BON ET TRÈS DOUX JÉSUS! Je me prosterne à genoux en votre présence, et je vous prie et vous conjure, avec toute la ferveur de mon âme, de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes égarements et une volonté très ferme de m'en corriger, pendant que je considère en moi-même et que je contemple en esprit vos cinq plaies, avec une grande affliction et une grande douleur, ayant devant les yeux ces paroles prophétiques que prononçait déjà le saint roi David de vous, ô bon Jésus : « ILS ONT PERCÉ MES MAINS ET MES PIEDS, ET ILS ONT COMPTÉ TOUS MES OS. »

En ego, o bone et dulcissime Jesu, ante conspectum tuum me genibus provolvo, ac maximo animi ardore te oro atque obtestor, ut meum in cor vividos Fidei, Spei et Charitatis sensus, atque veram peccatorum meorum poenitentiam, eaque emendandi firmissimam voluntatem velis imprimere : dum magno animi affectu et dolore tua quinque Vulnera mecum ipse considero ac mente contemplan. illud præ oculis habens, quod jam in ore ponebat suo David propheta de te, o bone Jesu : *Foderunt manus meas et pedes meos, dinumera verunt omnia ossa mea.*

PIÈCE IX, 31 juil. 1858. *Raccolta.*

On doit en outre prier un certain espace de temps aux intentions de Sa Sainteté.

SAINT MARCIEN, ERMITE

Fête le 2 novembre.



UN RICHE QUI SE FAIT PAUVRE

Dans la première moitié du IV^e siècle, vivait, dans la ville de Cyr, un jeune homme riche et distingué, beau de visage, d'une taille élancée et vigoureuse, aimable, intelligent et héritier d'une des principales familles de la cité. Il se nommait Marcien.

Ses vertus n'étaient pas moins admirables que ses qualités extérieures et tout semblait lui ménager un brillant avenir. Le monde lui souriait et cherchait à l'attirer dans ses trompeuses voluptés, mais n'y réussissait point.

Le jeune homme, sachant qu'il ne servira de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme, ne voyait pas sans effroi les dangers que le monde faisait courir à son salut. D'autre part, il se sentait intérieurement appelé à se donner sans réserve à celui de qui il avait tout reçu, c'est-à-dire à Dieu.

Il régla toutes ses affaires temporelles et un jour, les habitants de Cyr ne le virent plus.

Le désert de Chalcis, situé au sud-est de la Syrie, dans la direction de l'Arabie et de l'Eu-

phrate avait ouvert au fugitif ses vastes solitudes. C'est dans ce même désert qu'un demi-siècle plus tard, le célèbre saint Jérôme ira faire l'apprentissage de la vie monastique.

Marcien se blottit dans une petite cellule si étroite et si basse qu'il y pouvait à peine remuer. Quelle différence avec le vaste et beau palais qu'il venait de quitter! Encore voulut-il augmenter la solitude elle-même du désert, en mettant sa cellule à l'abri des étrangers par un mur de clôture qui ne laissait qu'un très petit espace devant sa porte.

L'oraison, la lecture et la méditation des Livres Saints, les saints cantiques occupaient ses jours et presque ses nuits. « Le chant des psaumes, dit son historien Théodoret, évêque de Cyr, succédait à son oraison; son oraison succédait au chant des psaumes et la lecture des divines Ecritures succédait à l'un et à l'autre. »

Cette sainte lecture remplissait son âme de reconnaissance et de ferveur : « C'est la parole de Dieu, » se disait-il, et il lui semblait, à chaque texte, entendre la voix même de Dieu qui lui parlait. Son intelligence et son cœur étaient

transportés de joie par les beautés sereines de la vérité, et alors sa bouche reprenait ses chants interrompus.

Purifier son âme pour aimer Dieu davantage, souffrir pour purifier son âme et témoigner à Dieu son amour, devenait un désir ardent de son cœur, et il embrassait avec courage toutes les austérités des Pères du désert.

Il ne mangeait que le soir et une livre de pain partagé en quatre morceaux lui suffisait pour quatre repas. Toutefois, il ne voulait pas, à l'exemple de quelques autres solitaires, passer plus d'un jour sans rien prendre : « parce que, disait-il, le corps trop abattu par un jeûne excessif, communique sa langueur à l'âme et la rend moins propre à l'oraison. En outre, quand on a été trop longtemps sans manger, on se porte ensuite à l'anourriture avec trop d'avidité. »

MARCIEEN ET SES DISCIPLES

Pendant plusieurs années, Marcien vécut seul dans sa cellule et il pensait passer ainsi le reste de sa vie dans le silence et l'obscurité ; mais Dieu le destinait à être le père spirituel d'un peuple de solitaires. Quand il fut assez instruit et expérimenté dans les saints combats pour servir de maître aux autres, la Providence lui envoya des disciples qui vinrent se mettre sous sa conduite. Ceux-ci, à leur tour, formèrent d'autres moines selon les règles qu'ils avaient reçues de leur maître, et ainsi Marcien devint le patriarche de toute une tribu sainte.

Les deux premiers et meilleurs disciples de saint Marcien furent Eusèbe et Agapit. Le solitaire ne les logea point dans l'enceinte de son ermitage, où la place manquait ; mais il leur permit de se bâtir à côté une cellule pour eux et leur apprit à sanctifier leurs journées par des exercices semblables à ceux qu'il pratiquait lui-même.

Une nuit, Eusèbe eut la curiosité de voir ce que le Saint faisait dans sa cellule ; il s'approcha sans bruit et regarda par la petite fenêtre de l'ermitage. Il vit son maître en oraison, méditant un passage des Saintes Ecritures, dont il tenait le livre en main ; il n'avait point de lampe, mais sur sa tête brillait une lumière céleste. Eusèbe fut saisi d'une admiration mêlée de crainte et comprit que l'Esprit-Saint éclairait son maître d'une manière surnaturelle pour lui donner l'intelligence des Livres Saints.

Un jour, ce même Eusèbe, s'étant approché de l'ermitage de Marcien, vit celui-ci en prière, à la porte de sa cellule, le visage tourné vers l'Orient. Un serpent, qui s'était glissé sur le mur de la cellule, avançait sa tête menaçante au-dessus de la tête du solitaire. Saisi de frayeur, Eusèbe pousse un cri, et dit à Marcien de s'éloigner au plus vite pour échapper au péril qui le menace. Mais le solitaire, se relevant avec calme, reproche à son disciple son peu de confiance en Dieu ; puis il fait le signe de la Croix sur le venimeux reptile, qui tombe mort à ses pieds.

L'HUMILITÉ VICTORIEUSE DU DÉMON

Un homme considérable de la ville de Bérée, haut fonctionnaire de l'Empire, avait une fille qui devint possédée du démon. L'esprit mauvais tourmentait beaucoup sa malheureuse victime et son père était plongé dans la douleur. Il avait connu autrefois dans le monde Marcien dont la renommée racontait maintenant les austères

vertus. Il vint donc au désert de Chalcis, espérant décider son ami à obtenir de Dieu par ses prières la guérison de sa fille.

Mais il ne put voir Marcien qui ne recevait les séculiers qu'au temps de Pâques.

Il alla donc trouver un vieux solitaire qui s'était charitablement chargé en ce temps-là de porter au Saint les choses qui lui étaient nécessaires. Il lui confia une petite fiole d'huile, le priant de la faire bénir par saint Marcien, afin qu'elle pût servir à la guérison de sa fille.

« Vous me demandez un service bien difficile à rendre, lui répondit le vieillard. L'humilité de Marcien est si grande que rien ne saurait lui déplaire autant que de lui demander un miracle. Il m'en fera des reproches comme d'une démarche insensée. » Cependant, le malheureux père insista tellement que le vieillard finit par accepter la petite fiole.

Il vint donc trouver saint Marcien ; mais quand il fut en sa présence, il n'osa solliciter la bénédiction qu'il venait chercher et se contenta de demander à l'ermitage s'il n'avait besoin de rien.

Peu après, il revint une seconde fois, mais il n'osa pas parler davantage de ce qui l'amena. Marcien, étonné de sa seconde visite, pria le vieillard de lui dire avec vérité quel motif le ramenait vers lui.

Alors celui-ci, craignant que Dieu n'eût déjà révélé à son serviteur ce qu'il n'osait lui dire, lui raconta la visite du fonctionnaire impérial et lui montra la fiole d'huile qu'on le priait de bénir. « Eh ! quoi ? répondit Marcien, est-ce à un vieillard expérimenté comme vous de demander à un pécheur une chose qui ne peut qu'exposer à des tentations d'orgueil, sans utilité pour personne ? Si vous acceptez de vous charger encore de pareilles commissions, je ne recevrai plus vos visites et je renoncerai aux services que vous me rendez. »

Ce dernier trait d'humilité acheva de toucher le cœur de Dieu en faveur de la malheureuse victime de Satan. Bien que celle-ci fût à quatre journées de marche de l'ermitage de Marcien, elle ressentit l'effet de ses mérites, car en ce moment-là même, le démon abandonna sa proie. La joie du père fut grande, et son admiration égala sa joie, quand, venant raconter au vieillard la guérison de sa fille, il put constater qu'elle avait eu lieu à l'instant même où son message avait fourni à l'ermitage saint Marcien, l'occasion d'un nouvel acte d'humilité. Le démon est le fils de l'orgueil et rien ne lui cause plus d'horreur que l'humilité.

UNE CONFÉRENCE SPIRITUELLE

Un jour quatre évêques syriens, accompagnés de plusieurs magistrats recommandables, arrivèrent au désert de Chalcis pour voir le saint ermite. Les prélats étaient Flavien d'Antioche, Acace de Bérée, Isidore de Cyr et Théodore d'Hieropolis. Marcien les reçut à la porte de son ermitage avec tout le respect dû à leur dignité. Puis, tous s'étant assis, les nobles visiteurs attendaient du pieux solitaire quelques paroles d'édification.

Mais l'humble Marcien, estimant que c'était à lui d'être instruit par les évêques, gardait un profond silence et attendait qu'on voulût bien lui parler. Enfin, l'un des membres de la compagnie, qui, depuis un certain temps déjà, s'était mis sous la direction spirituelle du solitaire et était plus familier avec lui, prit la parole en ces

termes : « Mon Père, tous ceux que vous voyez ici, et ces illustres prélats sont venus pour entendre de vous quelques paroles d'éducation. Ne les privez donc pas des avantages qu'ils espèrent tirer de leur visite, et ne retenez point en vous-même le bien que vous pouvez leur procurer.

— Hé! répondit Marcien avec un soupir, que puis-je vous apprendre à vous qui avez mieux que moi l'intelligence pour lire dans les deux grands livres que Dieu a ouverts sous nos yeux : le livre de l'univers, qui nous raconte les merveilles de la puissance, de la sagesse et de la bonté du Créateur; et le livre des divines Ecritures où Dieu nous instruit lui-même? Il nous y trace nos devoirs, nous encourage par ses promesses, nous effraye par ses menaces; mais beaucoup ne profitent pas de ces grâces comme ils devraient, et je suis, hélas! de ceux-là. »

Après ces courtes paroles, Marcien rentra dans le silence; mais les autres, partant de l'idée qu'il venait d'exprimer, parlèrent à leur tour. Ils entrèrent insensiblement dans de longs discours et se levèrent enfin très satisfaits de leur visite. Ils récitèrent alors une prière ensemble, selon l'usage des solitaires qui terminaient toujours ainsi leurs entretiens.

Avant de se retirer, ils se dirent entre eux que Marcien était digne du sacerdoce. Le droit de lui imposer les mains appartenait à l'évêque de Cyr, sur le diocèse duquel se trouvait l'ermitage de Marcien; mais celui-ci se déclara heureux de céder à un de ses collègues l'honneur d'ordonner un si saint homme. Les trois autres évêques se déférèrent à leur tour cet honneur l'un à l'autre, ils s'en allèrent enfin sans faire l'ordination. Dieu, sans doute, le permit ainsi pour favoriser l'humilité de son serviteur.

VISITE FRATERNELLE

Une visite moins honorable selon le monde, mais plus agréable à l'humble Marcien, fut celle d'un vieil ermite, nommé Avit. Plus âgé que Marcien, Avit l'avait précédé dans les exercices de la vie monastique; il habitait dans la région septentrionale du désert de Chalcis, en un lieu fort exposé aux vents du Nord-Est. Il s'y était construit une petite cellule et y menait depuis de longues années une vie très dure et très austère.

La renommée des vertus de Marcien arriva jusqu'à lui, et il pensa qu'un entretien avec ce solitaire serait utile au bien de son âme. Il quitta donc sa cellule et se mit en marche à travers le désert dans la direction du Midi. Quand il parut près de l'ermitage de Marcien, le bon solitaire, plein de joie, lui ouvrit la porte de sa cellule, et le reçut avec toutes les marques de l'estime et de l'affection. Au lieu d'un pain qui paraissait d'ordinaire seul à ses repas, il commanda à son disciple Agapit de faire cuire des herbes et des légumes, s'il en avait.

Les deux solitaires s'assirent l'un près de l'autre et s'entretenirent longtemps des choses de Dieu. Leur estime réciproque augmentait à mesure qu'il se connaissaient davantage, ensuite ils se levèrent et récitèrent ensemble l'heure de None.

Aussitôt après, Agapit apporta une petite table et du pain, Marcien dit à son hôte : « Soyez le bienvenu, mon Père, nous mangerons aujourd'hui ensemble. »

Or, l'heure de None correspondait à trois heures de l'après-midi, et les solitaires avaient

coutume de ne rompre le jeûne qu'après Vêpres, c'est-à-dire après le coucher du soleil. Avit témoigna du regret d'anticiper ainsi contre sa coutume l'heure du repas : « Voyez, mon Père, dit Marcien, comme vous vous êtes trompé, en croyant trouver ici un modèle de régularité monastique. Vous avez pris la peine de venir voir un homme ami de la bonne chère. »

Avit, qui connaissait l'austérité de Marcien, aurait pu s'affliger de cette parole, mais Marcien reprit aussitôt en souriant : « Nous sommes de la même profession et nous gardons les mêmes règles. Nous préférons le travail au repos et le jeûne au manger, et si vous ne prenez de nourriture que le soir, je le fais également. Mais vous savez que la charité est plus agréable à Dieu que le jeûne, puisqu'il nous commande la charité et que nous pratiquons le jeûne de notre propre volonté et sans qu'il nous l'ait commandé. Nous devons, dans le concours de ces deux choses, donner à la charité la préférence sur nos austérités volontaires. »

C'est ainsi que la discrétion sait concilier toutes les vertus, même dans les circonstances où quelques-unes paraissent s'opposer l'une à l'autre.

Avit, qui l'avait compris, dès les premières paroles de son ami, prit part avec simplicité aux agapes fraternelles qu'on lui offrait. Les deux ermites récitèrent ensuite les prières de l'action de grâces et reprirent leurs entretiens spirituels.

Ils passèrent trois jours ensemble, puis ils se donnèrent rendez-vous dans l'éternelle patrie, et ils se séparèrent pour ne plus se revoir sur la terre. Avit retourna dans sa solitude, Marcien resta dans la sienne, mais leurs cœurs restèrent unis dans la prière et la charité.

LA SŒUR ET LE NEVEU DE MARCHIEN

Marcien avait une sœur qui était restée dans le monde. Mariée à un riche citoyen de la ville de Cyr, elle avait eu un fils qui soutint plus tard dignement l'éclat de sa famille. Il tenait déjà le premier rang dans la cité, lorsque sa mère l'invita à l'accompagner au désert de Chalcis, car elle désirait vivement revoir son frère.

Ils choisirent pour leur visite le temps de Pâques qui était l'époque où le solitaire consentait à recevoir les gens du monde. Marcien recevait alors, il est vrai, tous ceux qui se présentaient, mais non les femmes. A celles-ci, l'approche de son ermitage restait toujours interdite. Il ne voulut pas faire d'exception pour sa sœur. Mais il reçut son neveu avec la tendresse d'un père et lui donna de bons conseils pour son âme.

Le jeune homme pria l'ermite d'accepter pour son entretien les dons qu'il lui offrait en son propre nom et au nom de sa mère. « Avez-vous donné quelque chose aux autres monastères de ce désert? demanda Marcien.

— Non, répondit le jeune homme.

— Je ne prendrai donc rien non plus, répartit Marcien, car je vois que dans cette offrande, vous avez suivi plutôt les affections de la chair et du sang que la pure charité chrétienne. Au reste, je n'ai besoin de rien. »

MARCHIEN ET LA FOI CATHOLIQUE

Prière, oraison, austérité, détachement du monde, union avec Dieu, toutes ces vertus et les autres qui brillaient dans le saint solitaire avaient leurs racines dans une foi pure et profonde. Comme les autres saints qui ont illustré l'Eglise

orientale, il resta toujours sincèrement attaché à la foi catholique dont le pontife de Rome, vicaire infailible du Christ, est le gardien fidèle.

A cette époque, l'hérésie d'Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ, rayageait l'Eglise d'Orient avec le concours successif des empereurs Constance et Valens. Marcien ne craignit jamais de se déclarer contre eux. Il ne fut pas moins opposé à d'autres hérétiques, qui, sous le nom de sabelliens et d'euchites, perpétuaient les erreurs des manichéens, et cherchaient à s'introduire jusque dans les monastères.

Un vieux moine du désert de Chalcis s'obstinait, par ignorance du droit liturgique, à célébrer la fête de Pâques le même jour que les juifs, c'est-à-dire le quatorzième jour de la lune de mars. Pour éviter cette confusion avec le judaïsme, ennemi du Christ, l'Eglise romaine, depuis le temps de saint Pierre, avait reporté cette fête au dimanche suivant. Cependant, quelques Eglises d'Orient gardèrent jusqu'au iv^e siècle l'usage de célébrer la fête pascale le quatorzième jour. Le Concile général de Nicée leur ordonna de se conformer à la pratique de l'Eglise universelle. Quelques-uns s'y refusèrent et le vieux moine dont nous parlons suivait cet errement. Ce vieillard, nommé Abramès, était d'ailleurs irréprochable pour tout le reste et menait une vie très pénitente.

Marcien essaya de l'éclairer, mais n'y réussit pas. Il lui dit alors qu'il se séparait de sa communion et qu'il le considérait désormais comme un hérétique. Cette menace suffit à Abramès : il jugea que ce serait faire fausse route que de marcher dans une voie si opposée à celle que suivait un saint du mérite de Marcien ; il renonça donc à son sentiment personnel, et se conforma dès lors à la pratique universelle de l'Eglise.

DERNIER TRAIT D'HUMILITÉ

Enfin, l'opinion qu'on avait en Syrie de la sainteté de Marcien était si générale, que plusieurs

bâtirent à l'avance des chapelles pour y placer ses reliques après sa mort. Son neveu Alype en construisit une dans la ville de Cyr ; une riche et pieuse dame, nommée Zénobiane, en fit préparer une autre dans la ville de Chalçère ; d'autres en firent bâtir ailleurs.

Tant d'empressement ne put rester secret, et le bruit en parvint un jour jusqu'aux oreilles du saint solitaire. Son humilité en fut épouventée. Il appela aussitôt son disciple Eusèbe et lui fit promettre, par serment, de l'enterrer secrètement dans le désert dès qu'il serait mort, en sorte que le lieu de sa sépulture demeurât inconnu des hommes. Tout ce qu'Eusèbe put obtenir, c'est qu'il pourrait s'associer deux autres moines sur la discrétion desquels il pouvait compter absolument. Ce vieillard, qui n'avait vécu que pour Dieu, voulait effacer jusqu'à son souvenir de l'esprit des hommes.

Eusèbe exécuta fidèlement les dernières volontés de son maître. Quand le Bienheureux eut rendu le dernier soupir, il prit son corps, et, aidé de deux moines fidèles, l'ensevelit secrètement dans le désert, assez loin de son ermitage. La cellule du défunt resta fermée, et longtemps, le public ignora que Marcien était mort. Lorsqu'enfin on l'eut appris, plusieurs se hâtèrent de venir pour s'emparer de ses restes précieux, mais ils ne purent jamais les découvrir.

Cinquante ans plus tard, l'un des trois gardiens du secret vivait encore. Voyant que depuis longtemps on avait mis des reliques de martyrs dans les chapelles destinées à Marcien, et que personne ne cherchait plus les restes du célèbre solitaire, il se crut dégagé de sa parole et découvrit l'endroit où le moine Eusèbe les avait cachés. Les moines qui habitaient l'ermitage de Marcien exhumèrent les ossements de leur saint prédécesseur et les placèrent avec respect dans un tombeau de pierre.

Tous les détails de cette histoire nous ont été conservés par le célèbre écrivain Théodoret, évêque de Cyr.

chrétiennement acceptées, tels sont les quatre principaux chefs auxquels se ramènent, d'après le Concile de Trente, les œuvres satisfactoires et, dès lors, les suffrages.

Quel vaste horizon ouvert à notre zèle envers les âmes souffrantes!

Dans la *prière*, rentre tout ce qui est du domaine de la *piété*: depuis la Sainte Messe, la prière par excellence, jusqu'à l'humble oraison jaculatoire; — depuis le chant solennel des offices de l'Église jusqu'au plus petit souvenir de la présence de Dieu; — depuis la prédication apostolique jusqu'à la moindre parole édifiante.

Dans l'*aumône*, il faut comprendre tout ce qui est du domaine de la *charité*: de la plus parfaite des œuvres de miséricorde à la dernière; — des dons les plus riches au denier de la veuve; — et de l'oblation de soi-même à perpétuité au service des pauvres, jusqu'au plus petit service momentané rendu à l'un d'entre eux.

Avec le *jeûne*, vient tout ce qui est du domaine de la *pénitence*: de l'abstinence la plus rigoureuse à la privation la plus insignifiante; — depuis les mille moyens d'affliger le corps dans tous ses sens jusqu'aux moyens plus nombreux encore de mortifier l'âme dans tous ses goûts.

A la *patience* se joint tout ce qui est du domaine de la *soumission à la volonté divine*: de la générosité qui va au-devant du sacrifice, en disant au Seigneur: Me voici jusqu'à la résignation qui baisse humblement la tête devant le devoir; — du martyre le plus cruel à la plus légère piqure d'épingle; — et de l'acceptation d'une minime contrariété à l'acceptation pleine et entière de la mort où, quand et comme Dieu voudra (1).

Les serviteurs de Dieu, ces vrais amis des âmes souffrantes, ont puisé à pleines mains dans ces trésors de suffrages pour en faire bénéficier le Purgatoire et hâter l'heure de la délivrance des pauvres âmes.

Les exemples de leur charité à ce sujet se comptent par milliers: nous en citerons autant que ces courtes pages en pourront mesurer; qui en voudra avoir plus remontera à la source où nous avons puisé nous-mêmes et qui est ouverte à tous: c'est la vie des Saints (2).

EXEMPLE DES SAINTS

PRIÈRES

La mère de saint Augustin, Monique, lui avait dit avant de mourir: « La seule chose que je réclame de vous, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, partout où vous serez. »

Le grand et saint Docteur de l'Église ne l'oublie

point: « Mon Dieu, écrit-il dans son beau livre des *Confessions*, ma mère, il est vrai, vivifiée en Jésus-Christ, avait, avant d'être délivrée des liens de la chair, vécu de manière à faire bénir votre nom par sa foi et par ses mœurs; cependant, je n'oserais affirmer que depuis le moment où vous l'avez régénérée dans le baptême, il ne soit jamais sorti de sa bouche une seule parole contraire à vos commandements..... Ainsi donc, Dieu de mon cœur, oubliant pour un moment les bonnes œuvres de ma mère dont je vous rends grâces avec joie, j'implore à cette heure le pardon de ses fautes..... Inspirez, ô mon Seigneur et mon Dieu, à tous ceux qui liront ces pages de se souvenir à votre autel de Monique votre servante et de Patrice son époux.....

» Ainsi, par ces Confessions, la grâce que ma mère m'a demandée à son heure suprême lui sera accordée plus abondamment par les prières d'un grand nombre que par mes seules prières. » (*Confessions*, liv. IX, ch. XI et XIII.)

Le bienheureux Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, avait aussi pour mère une femme très sainte. Elle s'appelait Raingarde. A la mort de son époux, et pour lui assurer le plus de suffrages possible, elle ne se contenta point de faire célébrer des messes en grand nombre, de distribuer d'abondantes aumônes: elle renonça à toutes ses richesses et se retira dans un monastère.

A ses parents, amis et serviteurs qui s'efforçaient de la retenir, elle répondit ces énergiques paroles: « Mon époux, qui a si bien mérité de vous tous, qui ne vous a épargné ni les armes, ni les chevaux, ni l'argent, ni les terres..... vous, comment l'avez-vous payé de retour depuis qu'il est mort..... quel sanctuaire avez-vous visité? Quelles prières avez-vous faites à son intention? »

Comme ils baissaient la tête et avouaient n'avoir rien fait de tout cela: « Vous êtes mes juges, reprit-elle, et je m'en tiens à votre sentence. Je ne dois pas attendre de vous ce que vous avez refusé à votre maître, à votre ami. C'est à moi de prendre soin de moi-même, sans me reposer sur autrui de l'affaire de mon salut. »

Elle mourut, chargée d'œuvres et de mérites, laissant dans l'admiration le monastère de Marigny, dont elle était devenue l'abbesse.

Malgré sa pureté de vie, son fils, Pierre le Vénérable, en outre des nombreux suffrages que lui-même lui octroya, envoya une circulaire à tous les prieurs de son Ordre, leur demandant en souvenir de sa mère et pour le repos de son âme, de faire dire trente messes et de nourrir douze pauvres dans les maisons principales, et dans les autres, de faire chanter deux messes à chaque prêtre, indépendamment de l'office et de la messe générale, indépendamment aussi des actes de piété et de charité que leur cœur et l'Esprit-Saint leur pourraient suggérer. (Sa vie par M^r Demimuid, 22, 25, 153.)

AUMONES

Que lisons-nous au premier livre des Machabées? Ce fait, toujours cité, mais toujours décisif. « Sept jours s'étaient écoulés depuis que Judas

(1) *Le Purgatoire visité par la charité des fidèles*; janvier 1902.

(2) L'Association du Sacré-Cœur en faveur des âmes du Purgatoire, établie à Rome dans son église titulaire, a déjà publié en dix ans dans sa revue mensuelle illustrée: *Le Purgatoire visité par la charité des fidèles*, plus de soixante Vies des Saints plus particulièrement dévoués aux âmes du Purgatoire. S'adresser pour recevoir cette intéressante publication au R. P. Jouët, directeur de l'œuvre, 12, Lungo Tevere Prati, Rome.

Machabée avait battu les troupes de Gorgias. Au bout de ce temps, il ordonne que l'on procède à la sépulture de ceux de ses soldats que la mort a frappés sur le champ de bataille. En remuant leurs corps, on trouva sous leur tunique des objets consacrés aux idoles et défendus par la loi, ce qui causa dans ceux qui le virent un sentiment de douloureuse admiration pour le jugement de Dieu qui les avait fait périr.

» Après avoir gémi de leur faute, Judas Machabée s'empressa de songer à leur âme. « Et voilà que faisant une collecte, il envoya douze mille drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on offrit un sacrifice pour les péchés de ceux qui avaient succombé dans le combat. » (II. Machab. XII, 43.)

Que Judas Machabée ait fait offrir des sacrifices publics à Jérusalem pour ceux de ses guerriers, que le fer avait moissonnés dans la dernière lutte contre Gorgias; que dans son intention, ces oblations aient dû être expiatoires pour la faute commise par ces malheureux avant l'engagement, et dont on trouve le gage matériel sous leur tunique, au moment des funérailles, ce sont des choses si formellement exprimées par l'auteur sacré, qu'aucun commentaire n'ajouterait sur ce double point à la clarté du texte lui-même. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est la doctrine dont Judas s'inspire pour provoquer ces oblations funèbres.

L'historien s'exprime par ces grandes paroles : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (II. Machab. XII, 46).

Si c'est une pensée sainte, c'est donc une pensée vraie; si c'est une pensée salutaire, la pratique des prières et des sacrifices qu'elle conseille ou commande est donc efficace et peut réellement être utile aux âmes qui en sont l'objet.... (Mgr Plantier : œuvres complètes, t. XV, ch. VIII, p. 364.)

Bien d'autres, après Judas Machabée, ont compris que l'aumône était « l'échelle du ciel » pour les âmes du Purgatoire. Saint Jérôme félicite en ces termes son ami Pammachius : « Les époux ont coutume de semer des violettes, des roses, des lis et d'autres fleurs purpurines sur la tombe de leurs épouses; mais, pour notre ami Pammachius, il répand sur la cendre et les ossements vénérés de celle qu'il regrette le baume précieux de ses aumônes. »

Et saint Paulin de Nole relève avec éloge la conduite d'un jeune seigneur romain, nommé Alethius, qui, après la mort de sa femme Rufine, fit assembler les pauvres dans l'église de Saint-Pierre, leur donna à manger et leur fit l'aumône pour le soulagement de celle qu'il pleurait.

PÉNITENCES

La bienheureuse Catherine Mattei de Racconigi en Italie (1486-1547) se distingua par sa charité envers les âmes souffrantes. Non contente de prier pour elles, elle s'adonnait à la pénitence dans le dessein de les soulager.

Un jour que, travaillée d'une grande fièvre, elle

méditait sur les peines du Purgatoire, elle se dit : « Qu'en adviendrait-il présentement de moi si j'étais là à souffrir de si grandes peines? Ce serait bien autre chose qu'une petite fièvre. »

Au même instant, elle sentit une étincelle de feu qui la frappait à la joue gauche. La clarté de cette étincelle fut visible à ses compagnes qui entouraient son lit, et elle éprouva une telle douleur qu'elle ne se rappela point en avoir jamais enduré d'aussi violente. Cette douleur dura plusieurs jours et lui fit enfler la mâchoire de ce côté.

Une telle expérience accrut singulièrement son zèle à prier pour les âmes du Purgatoire et lui fit paraître légers tous les tourments de cette vie.

Une guerre venait d'éclater. Catherine supplia Dieu de ne pas permettre la perte des âmes de tant de soldats qui allaient mourir sans avoir le temps de se reconnaître et faire plutôt sentir à son faible corps tout le poids de sa vengeance. Dès ce moment et tout le reste de sa vie, elle souffrit beaucoup de la fièvre : elle ne put obtenir d'empêcher par ses prières l'effusion du sang; mais il lui fut donné de voir en esprit les âmes de ceux qui tombèrent sur le champ de bataille. D'après ses relations, beaucoup de soldats s'étaient préparés en mettant ordre, avant le combat, aux affaires de leur conscience. Trois âmes montèrent immédiatement au ciel, la plus grande partie alla dans le Purgatoire; très peu furent condamnées aux peines de l'enfer.

Les abstinences qu'elle s'imposait pour ces pauvres âmes étaient si fréquentes et de telle sorte que chacun s'étonnait qu'elle pût encore vivre.

Offerte en victime, au Sacré-Cœur de Jésus, la bienheureuse Marguerite-Marie se considérait totalement à la merci de son souverain Maître et Seigneur; c'est Lui qui la donne, pour un temps d'abord, pour toute la vie ensuite, aux âmes du Purgatoire; il regarde comme fait à lui-même ce qu'elle fera pour les secourir, désirant plus que nous leur prompte délivrance. Le passage suivant de sa vie, écrite par ses contemporaines, en donne la touchante preuve :

« Le Sacré-Cœur de Jésus, écrit-elle, donne souvent sa chétive victime aux âmes du Purgatoire, pour les aider à satisfaire à la divine justice; c'est dans ce temps que je souffre une peine à peu près comme la leur, ne trouvant de repos ni jour ni nuit ».

Dès les commencements de sa vie religieuse, elle s'était dévouée aux âmes du Purgatoire...

« Sa charité bienfaisante, dit la Mère Greyfié dans son mémoire, la portait à beaucoup prier pour les âmes du Purgatoire, desquelles aussi souvent Notre-Seigneur lui faisait connaître l'état des peines et les moyens de les aider à satisfaire leurs dettes.

» A quoi elle se portait volontiers avec congé, et elle cédait en faveur de ces chères âmes souffrantes tout ce qu'elle pouvait faire et souffrir, pendant quelque temps, ses peines intérieures, ses maux corporels et les exercices des petites contradictions extérieures ne manquaient pas de redoubler. » (Euv. de la B. M. M., I, 271).

Saint Paul de la Croix allait se livrer au sommeil, quand il entend soudain un grand bruit dans sa cellule. Il était habitué aux assauts du « matin ». Cette fois, le bruit lui parut si étrange et si persistant, qu'il s'en émut :

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Je suis, répondit une voix dolente, l'âme de ce pauvre prêtre mort ce soir même à 6 h. 1/2, et qui suis en Purgatoire pour ne m'être pas corrigé des défauts dont vous m'avez si souvent repris. Oh! que je souffre! Il me semble avoir déjà passé des milliers d'années dans cet océan de feu!

Paul de la Croix se lève, interroge le cadran, il marquait 6 h. 3/4.

— Comment, s'écria-t-il touché de compassion, il y a 1/4 d'heure que vous êtes mort et il vous semble avoir passé des milliers d'années?

Sans retard, il saisit sa discipline de fer, se flagelle jusqu'au sang, prie et pleure, demandant à Dieu la délivrance de cette âme. Il le fit longtemps sans se sentir exaucé. Le matin venu, il monte à l'autel, célèbre la messe avec plus de ferveur encore que de coutume, et, ô merveille, au moment de la communion, dans une sorte d'extase, il voit passer devant lui, toute joyeuse et resplendissante de lumière, cette âme sacerdotale qui s'envolait en Paradis. (Sa vie, par le P. Théophile de Jésus agonisant, p. 312.)

RÉSIGNATION DANS LES MAUX DE CETTE VIE

La bienheureuse Marguerite-Marie mettait volontiers en pratique, comme le meilleur moyen de venir au secours de ses chères amies souffrantes, après les héroïques pénitences auxquelles elle se livrait, ce suffrage de la patience que sa Supérieure lui avait recommandé en ces termes :

— Vous tâchez de rendre votre humeur conforme à ce que demande chaque exercice ou occasion où vous vous trouverez, sans avoir égard extérieurement aux peines intérieures que Dieu pourra vous envoyer, c'est-à-dire que vous serez gaie à la récréation; cordiale et affable vis-à-vis du prochain avec lequel vous aurez à traiter; d'une attitude recueillie et dévote dans les exercices qui regardent le culte de Dieu.

Qu'il tonne, qu'il tempête et qu'il grêle chez vous, il faut que vous bénissiez Dieu humblement, paisiblement et constamment tous les jours de votre vie, et il vous fera la grâce de le bénir en la sainte éternité, avec les âmes qui, dans leurs peines présentes, réclament notre secours. Je veux bien que Dieu se serve de vous pour le soulager. Livrez-vous à lui pour cette charité. (Oeuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie, t. 1er, p. 168).

Le bienheureux Jean Massias, frère convers dominicain au Pérou (1585-1645), s'était, lui aussi, rendu remarquable par son inaltérable patience, au milieu des mille taquineries dont les enfants, pour l'éprouver, ne cessaient de l'accabler.

Les âmes du Purgatoire, en faveur desquelles il souffrait tout de gaité de cœur, venaient en grand nombre auprès de lui, dit l'auteur de sa

vie (publiée à Rome en 1837), et réclamaient le précieux secours de ses suffrages.

Une nuit qu'il priaït comme de coutume dans la chapelle de Notre-Dame du Très-Saint-Rosaire, il entendit une multitude de voix plaintives qui lui disaient :

— Serviteur de Dieu, souvenez-vous de nous; aidez-nous de vos prières; obtenez-nous la délivrance de nos peines.

— Qui êtes-vous? leur demanda-t-il.

— Nous sommes des âmes du Purgatoire.

Il les vit alors plus nombreuses qu'un essaim d'abeilles. Elles étaient plus de deux mille. Leurs voix entrecoupées de sanglots faisaient compassion.

— Que puis-je faire pour vous, âmes bénites de Dieu, moi qui suis si misérable?

Celles-ci n'en renouvelaient pas moins leurs suppliantes instances.

La nuit, leur voix se faisait entendre sans cesse aux oreilles du bienheureux Jean.

— Fr. Jean, jusqu'à quand demeurerons-nous dans nos peines? jusqu'à quand?.....

— Fr. Jean, à moi ton secours; à moi, à moi..... Pour moi, cette prière, Fr. Jean..... Pour moi, Fr. Jean, cette pénitence.....

ACTE HÉROÏQUE

Si nos oreilles ne sont pas aussi surnaturellement exercées pour ouïr ces accents déchirants, soyons convaincus, par la foi, des souffrances qu'ont à endurer, au lieu de la suprême expiation, ceux que nous avons aimés ici-bas.

Un père, une mère, une épouse, des frères, des amis, brûlent dans le Purgatoire et y sont privés momentanément de la vue de Dieu. A nous d'abrèger le temps de leurs souffrances. L'Eglise nous a mis en main tout ce qu'il faut pour cela : le trésor des indulgences nous est ouvert, le sang tout puissant de Jésus-Christ nous est donné au Saint-Sacrifice de la Messe, la plus efficace de toutes les prières; nous pouvons offrir à chaque instant pour les âmes souffrantes la valeur satisfaisante de nos actes de piété et de vertu.

Même, en un seul acte, connu sous le nom de *vœu héroïque de charité*, nous pouvons nous dépouiller totalement, en faveur de nos frères, des œuvres satisfaisantes de toute notre vie, et des suffrages qui pourraient nous être appliqués après notre mort. Des indulgences, aux conditions ordinaires, et des privilèges nombreux sont attachés à cette oblation héroïque, par laquelle, non seulement les âmes du Purgatoire, mais nous-mêmes, n'avons rien à perdre, mais tout à gagner.

Nulle formule n'est requise pour cet acte de charité : il suffit d'un simple élan de notre volonté. Dieu daigne lui-même l'inspirer à tous nos lecteurs!

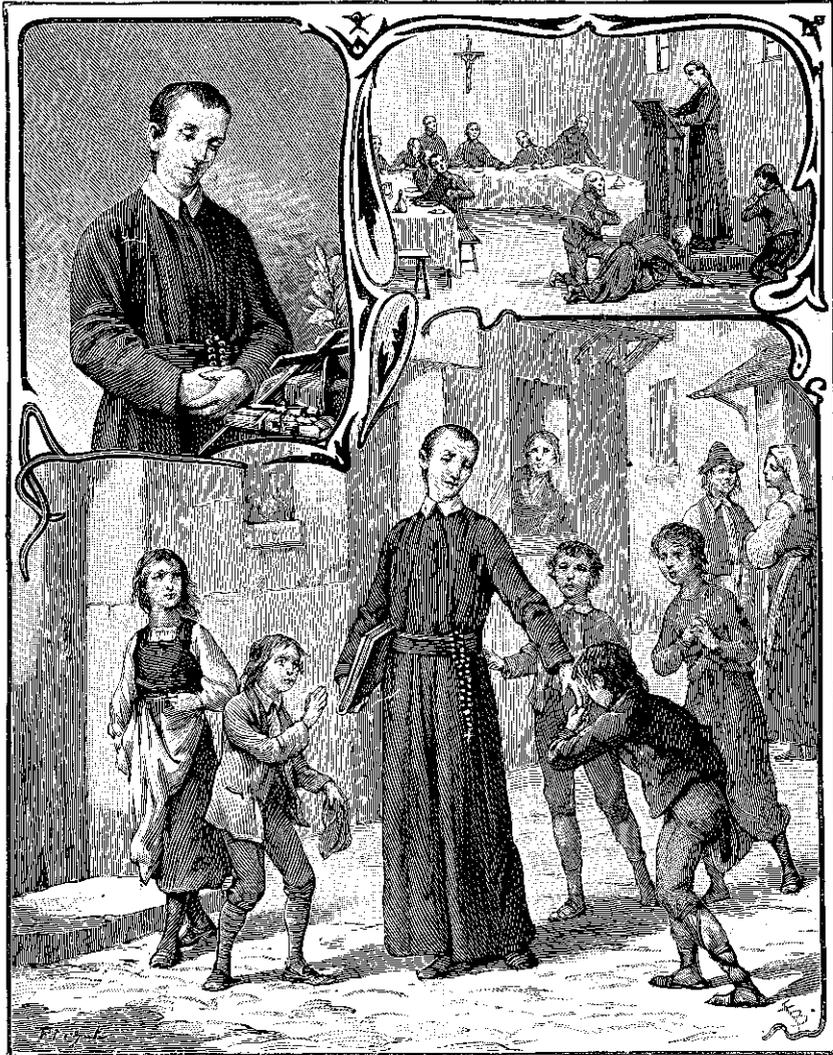
Pour aider à le produire, on pourra se servir de cette courte invocation : « Ô mon Dieu, en union avec les mérites de Jésus et de Marie, je vous offre pour les âmes du Purgatoire toutes mes œuvres satisfaisantes, ainsi que celles qui me seront appliquées par d'autres durant ma vie, à ma mort et après ma mort. »

Croyons fermement que Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité.

LE VÉNÉRABLE DOMINIQUE BLASUCCI

RÉDEMPTORISTE,

5 mars 1732 — 2 novembre 1752.



Le vénérable Dominique pendant son noviciat. — Les étrangers venus au couvent lui témoignent leur vénération. — Les enfants le poursuivent pour lui baiser la main.

NAISSANCE ET BAPTÊME

COMMENT UNE MÈRE CHRÉTIENNE ÉLÈVE SON FILS

Au sud de l'Italie, dans l'ancien royaume de Naples, s'étend la province de la Basilicate, baignée par les eaux du golfe de Tarente et de la Méditerranée et entourée, comme d'une ceinture, par les ramifications des Apennins. C'est dans cette province, pays de foi jadis très vive, aujourd'hui bien entamée par la propagande protestante, que le 5 mars 1732, au bourg de Ruvo, diocèse de Muro, naquit le vénérable Domique Blasucci.

Ses parents, Nicolas Blasucci et Marie-Antoinette Carnevale, étaient d'excellents chrétiens.

Au moment de son baptême, l'enfant éleva ses petits bras vers le ciel et les replia sur sa poitrine, en forme de croix, comme pour dire avec Jésus : *Me voici, mon Père, prêt à accomplir votre volonté.* A cette vue, la sage-femme s'écria : « Heureuse est sa mère ! Elle a donné naissance à un bel enfant et à un saint. » Dieu l'avait, en effet, doué d'une grande beauté physique, mais surtout de cette virgine beauté de l'âme que ne ternira jamais le souffle impur des passions.

Sa mère qui le considérait comme un trésor sacré, confié par Dieu à sa garde, l'éleva dans les sentiments d'une sérieuse piété. De bonne heure, elle lui inspira l'amour de la prière et l'horreur du péché. Sa vigilance écartait de lui, avec soin, toutes les occasions de mal, surtout la compagnie des mauvais petits camarades de son âge.

LE LYS AU MILIEU DES ÉPINES

Pour l'aider dans l'éducation de son fils, Marie Carnevale rencontra un précieux auxiliaire dans un excellent prêtre de Ruvo, qui se dévouait à l'instruction de quelques enfants choisis et consentit à recevoir Dominique dans son école. Il n'eut qu'à s'en féliciter; bientôt, il eut la joie de voir s'épanouir dans le cœur de son élève les plus belles vertus, surtout la pureté et la mortification. Jamais des lèvres de Dominique ne sortit aucune parole malsonnante. Et si parfois il en échappait une à l'un de ses compagnons, aussitôt l'innocent enfant de rougir, de blâmer doucement le coupable ou de prendre la fuite. Mais aussi, pour conserver dans toute sa fraîcheur la fleur de son innocence, eut-il soin de l'entourer des épines de la mortification et de la placer sous la sauvegarde de la Vierge Marie. Il jeûnait souvent, tous les samedis notamment, au pain et à l'eau, en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Le vendredi, il ne manquait jamais d'assister au sermon sur la Passion et les Douleurs de Marie. Ses communions étaient fréquentes. Un de ses passe-temps, les jours de congé, était de dessiner et de peindre l'image de l'ostensoir avec ses rayons d'or. Chaque jour, il passait un long temps en adoration, dans l'église des Franciscains de Ruvo. A le voir immobile, les yeux baignés de larmes, au pied du Saint Sacrement, le Père gardien se sentait, disait-il, rempli de confusion et s'écriait : « Cet enfant est pur comme un ange et il pleure comme un pécheur. » Ainsi Dominique inaugura-t-il cette vie de prière et de pénitence qui devait atteindre sa perfection dans la vie religieuse.

Ses talents et ses progrès dans les lettres et les sciences égalaient ses vertus. A treize ans, il achevait ses humanités; puis, sous la direction de son oncle, l'archiprêtre Don Antonio Carnevale, il se livrait avec succès à l'étude de la philosophie et du droit canonique.

LA VOCATION RELIGIEUSE

Dominique avait dix-sept ans quand il prit la résolution de quitter le monde et d'entrer en religion. Il redouble alors de ferveur, multiplie les jeûnes et les neuvaines en l'honneur de la Sainte Vierge, pour obtenir les lumières et les forces nécessaires à l'exécution de son généreux projet. Ce fut dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur que Notre-Seigneur l'appela à marcher sur ses traces. Dominique apprend un jour que dans le bourg d'Atella, voisin de Ruvo, des Pères de cet Institut prêchaient une mission et opéraient un grand bien. La lumière à l'instant se fait dans son âme; il se sent vivement attiré vers ces religieux. Il sera Rédemptoriste.

Avec son frère Paul, dont nous reparlerons bientôt, il se rend à Atella et expose son désir au P. Villani, supérieur de la Mission. Le P. Villani, qui fut l'ami, le confident et le directeur de saint Alphonse de Liguori, était lui-même un grand serviteur de Dieu. Du premier coup d'œil, il discerne la franchise, l'innocence, toute la beauté d'âme du jeune postulant : il en est ravi. Un instant, toutefois, il diffère d'accéder à sa demande. Comme Dominique était d'une complexion délicate, il lui représente qu'il supportera difficilement les austérités du noviciat, les fatigues des études et la vie dure des missions.

— Mon Père, répond le fervent jeune homme, j'ai la confiance que la Sainte Vierge me donnera les forces nécessaires pour remplir tous les devoirs d'un bon religieux.

Le P. Villani n'hésite plus. Il l'envoie faire à sa mère ses derniers adieux et l'emmène avec lui au noviciat de Ciorani, gracieux village des Apennins, sur la route d'Avellino à Salerne. C'était le 24 décembre 1749, l'année même où le pape Benoît XIV avait approuvé la règle de l'Institut du Très Saint Rédempteur.

L'INSTITUT DU TRÈS-SAINT-RÉDEMPTEUR

Entrons un instant avec Dominique dans ce noviciat de Ciorani et jetons un rapide coup d'œil sur la Congrégation qui a eu la gloire de donner au ciel et à l'Église saint Alphonse, saint Gérard Majella, le bienheureux Hofbauer, plusieurs vénérables et serviteurs de Dieu.

Son fondateur fut saint Alphonse de Liguori.

Elle prit naissance en 1732, dans la petite ville de Scala, près d'Amalfi, au royaume de Naples. Son but est l'évangélisation des pauvres par les missions, sans exclure toutefois les classes plus élevées. D'où la nécessité, pour le Rédemptoriste, d'une éloquence simple et populaire, mise au service des grandes vérités de la foi, les plus propres à remuer les cœurs et à convertir les âmes : la fin de l'homme, la mort, le jugement, l'enfer....

Pour mettre sa vie en parfait accord avec son ministère, le Rédemptoriste doit être avant tout *humble* et *simple* dans ses rapports avec ses frères et avec les gens du monde. Il pratique la *pénitence*, couche sur la paille, et prend la discipline quatre fois la semaine. Aux jeûnes prescrits par l'Église, il en ajoute d'autres de ferveur. Mais ses principales mortifications sont le *travail*, aussi bien en cellule qu'en mission, le *renoncement* à la volonté propre et au désir de se rendre dans sa famille.

La vie du Rédemptoriste doit être encore un recueillement et une *prière* continuelle. Il a trois méditations quotidiennes. L'après-midi, il garde le silence durant trois heures, en souvenir des trois heures d'agonie du Sauveur en croix. Chaque mois, il consacre une journée et, chaque année, dix jours à la retraite. Ainsi, selon le mot de saint Alphonse, « il est apôtre en mission et chartreux au couvent ».

Tel est, en abrégé, le tableau de l'Institut du Très-Saint Rédempteur et l'exposé de sa règle. Trois années de pratique consciencieuse de cette

règle suffiront pour élever à une haute perfection le vénérable Blasucci.

LE NOVICIAT D'UN SAINT

Dominique avait dix-huit ans, quand il reçut l'habit religieux des mains de saint Alphonse de Liguori (2 février 1758). Il éclipsa bientôt tous ses confrères qui pourtant étaient des modèles de ferveur, au dire du P. Landi, chroniqueur de l'Ordre. Telle était la perfection de ses actes, qu'on aurait cru voir une apparition céleste enseignant pratiquement à tous le recueillement en Dieu, l'humilité, l'obéissance et la mortification.

Dans un de ses cahiers de noviciat, nous lisons la résolution suivante : « Je m'efforcerai d'être humble et doux, à l'exemple de Jésus-Christ. A qui me dira une parole piquante, je ne répondrai pas; je ne reprocherai jamais quand on m'adressera des reproches. Tous les jours, durant un quart d'heure, je prierai Dieu de m'accorder la grâce de pratiquer l'humilité et la douceur, de m'en donner l'occasion et la force. » Puis, s'adressant à lui-même, il ajoutait : « Frère âne, loge-toi bien dans la tête qu'il faut être humble et doux; tous tes manquements sur ce point, tu les payeras de ton sang et de tes jeûnes. »

Il disait au sujet de l'obéissance : « Si je savais que j'ai accompli un acte d'obéissance parfaite, j'estimerais avoir fait un grand pas dans la perfection. »

Dominique vivait dans une sorte de ravissement continu, prenant à peine chaque jour quelques onces de nourriture, assaisonnée d'herbes amères. Innocent jusqu'à ignorer ce qu'était une tentation impure, il se couvrait de cilices et se flagellait jusqu'au sang. Son cœur ne connaissait que l'amour de Jésus et de Marie, de Jésus dont il était, si l'on ose dire, le compagnon assidu, au pied de l'autel, de Marie dont il écrivait : « Je voudrais l'aimer autant que l'aime la sainte Trinité. » Rien qu'à voir son extérieur angélique, tous l'appelaient un saint Louis ou un saint Stanislas. Quand il faisait la lecture au réfectoire, les étrangers, prêtres et laïques, venus à Ciorani pour suivre les exercices de la retraite, ressentaient une émotion telle qu'ils se jetaient à genoux pour baiser les pieds de ce novice extraordinaire.

LA MALADIE — L'AMITIÉ DE DEUX SAINTS

Dominique fit les vœux de religion, le 2 février 1751, quand déjà il était mûr pour le ciel. La phthisie, en ruinant peu à peu son corps, allait briser les faibles liens qui retenaient son âme ici-bas. Mais avant de le rappeler à lui, Dieu voulut montrer à ses frères ce chef-d'œuvre de sa grâce. Sa santé s'affaiblissant de jour en jour, le malade reçut de saint Alphonse l'ordre d'interrompre ses études et de se rendre dans les diverses maisons de l'Institut, autant pour se distraire que pour changer d'air. « Au mois de septembre 1751, raconte le P. Apice, je fus chargé de le conduire au couvent d'Iliceto. Epuisé, respirant à peine, il se tenait silencieusement dans le fond de la voiture; mais quand venait l'heure de l'oraison, il me

disait à ma confusion : « Père, mettons-nous en prière. » Arrivés au pont de Bovino, nous dûmes gravir à pied la montée qui conduit à la ville. Le pauvre enfant ne poussa pas une plainte, bien qu'il fût à bout de forces et sur le point de rendre l'âme. »

A Iliceto, dans la Pouille, comme à Ciorani, il captiva tous les cœurs par l'héroïsme de ses vertus, surtout par son humilité et sa patience. Dans cette maison se trouvait alors un autre saint : le Fr. Gérard Majella, un compatriote de notre Vénérable, né, comme lui, dans le diocèse de Muro. Les saints se comprennent vite : aussi Dominique et Gérard se lièrent-ils d'une étroite amitié, ils se promirent de dire chaque jour un *Ave Maria* l'un pour l'autre, jusqu'à la mort. Gérard était en ce temps-là plongé dans des désolations intérieures, au point qu'un jour il dit à son jeune ami : « Mon cœur est près d'éclater, priez pour moi. » Dominique lui fit un signe de croix sur la poitrine, et, à l'instant même, Gérard retrouva le calme et la paix.

En novembre 1751, on le conduisit au couvent de Nocera, riante cité assise dans une magnifique vallée, à deux lieues de Salerne, et jouissant, en hiver, d'un climat très doux. Un mieux sensible se produisit dans l'état du Fr. Blasucci qui put un instant reprendre ses études de théologie. Tous, professeurs et étudiants, admiraient sa rare intelligence; mais, une fois encore, la maladie vint interrompre son travail.

MISSIONNAIRE À DIX-NEUF ANS

Saint Alphonse aimait tendrement Dominique. Il le regardait déjà comme un saint et mit tout en œuvre pour le sauver. Cette fois, il demanda aux Pères missionnaires de le prendre avec eux. C'est ainsi que le Fr. Blasucci assista à plusieurs missions et partout son zèle excita l'admiration. Il enseignait aux fidèles les mystères du Rosaire, faisait le catéchisme aux enfants, et, par-dessus tout, il exerçait l'apostolat de la prière et de l'exemple, le plus fécond de tous.

A Lacedogna, l'évêque, M^{sr} Amato, allait l'écouter tous les soirs et fut si ravi de sa piété qu'il voulut l'avoir, chaque matin, pour servant de Messe. A Troia, les enfants, charmés de l'entendre et plus encore de le voir prier devant le Saint Sacrement, le suivaient partout pour lui baiser la main. « O mon Dieu, disait alors Dominique, s'ils connaissaient le pécheur que je suis, ces petits enfants ne me donneraient pas ces marques de respect. » A la mission de Langusi, le P. Amaranthe imagina un nouveau moyen de conversion. Il dit au Fr. Blasucci : « Placez-vous au milieu de l'église et priez pour les pauvres pécheurs. » Le Frère obéit, et le Père se rendit au confessionnal. Chaque fois qu'il rencontrait un pénitent obstiné et endurci : « Allez voir, lui disait-il, le saint jeune homme qui prie devant l'autel, et puis revenez me trouver. » A la vue de cet ange, revêtu de chair, immobile et comme en extase, les pécheurs, émus et convertis, revenaient aux pieds du P. Amaranthe demander le pardon de Dieu.

A Pagani, le P. Ferrera disait en parlant du Fr. Blasucci : « C'est une âme innocente aujour-

d'hui, comme au jour de son baptême. » Et dans les rues, en le voyant passer, on s'écriait : « Voilà le Saint ! Voilà le Saint ! »

DOMINIQUE ATTIRE SON FRÈRE PAUL AU NOVICIAT

Au mois de juillet 1752, Dominique arrivait au couvent de Caposele, à trois lieues de Conza, au centre du royaume de Naples. Le supérieur, le P. Cafaro, le reçut avec un vrai transport de joie. Un Frère parlait pour Ciorani : « Vous direz aux Pères de là-bas, lui recommanda-t-il, que nous ne sommes pas dignes de posséder l'étudiant Blasucci. »

Quelques jours après, le saint jeune homme éprouva une vive consolation. Il avait un frère qu'il aimait beaucoup. Appelé à la vie religieuse, ce frère tardait à se donner à Dieu. Après sa profession, Dominique lui avait écrit ce billet : « Mon cher Paul, tu penses toujours quitter le monde, et cela me réjouit ; mais je crains que tous ces délais ne compromettent ta vocation. O mon cher frère, je désire que tu sois un saint, un grand saint ; aussi je brûle de te voir enfin dans notre noviciat. Dis-moi donc l'obstacle qui t'arrête, afin que je le trouve moyen de le briser. » L'obstacle, c'était l'opposition de la famille ; mais Paul, entraîné par les touchants appels et fortifié par les prières de son frère, s'enfuit de la maison paternelle et vint se réfugier à Ciorani. Le 15 août 1752, Paul Blasucci, l'une des gloires de la Congrégation et son second Supérieur général, prenait l'habit du Très Saint Rédempteur. Dominique dit à ceux qui l'entouraient : « Maintenant, je puis mourir ! »

EXEMPLE ADMIRABLE D'OBÉISSANCE ET DE PATIENCE

Dès ce moment, la maladie fit de rapides progrès. Pour lui éviter toute fatigue, on lui interdit les longues oraisons, les visites prolongées et fréquentes au Saint Sacrement. Alors il cueillait des fleurs dans le jardin pour en orner l'autel, il passait et repassait devant la porte de la chapelle, faisant chaque fois la génuflexion, et, s'il entrait pour adorer Notre-Seigneur, il sortait presque aussitôt afin de ne pas désobéir.

On lui défendit d'appliquer son esprit et même de penser à Dieu. Son amour l'entraînait vers Dieu malgré lui. « Mon Père, écrivait-il à son directeur, pour épargner ma santé, vous voulez que je me détache de Notre-Seigneur ; mais la violence que je m'impose pour m'en éloigner me fait mourir. J'ai beau faire, je me retrouve avec Dieu sans m'en apercevoir. Comment lutter contre Dieu qui allume dans mon cœur une flamme que je n'ai ni le courage, ni la force d'éteindre ? » On le laissa libre, mais la contemplation d'ici-bas ne lui suffisait plus. Se promenant un jour dans le jardin avec un ami, il leva les yeux au ciel et s'écria : « Ah ! Seigneur, quand viendra le moment qui doit m'unir à vous ? »

Pendant les derniers mois que Dominique passa sur la terre, ses souffrances furent cruelles. Il ne pouvait sans des efforts douloureux ni prendre de nourriture, ni même avaler le vin que le médecin lui avait prescrit. Jamais il ne poussa une plainte, jamais il ne témoigna la moindre impatience. Lui

demandait-on comment il allait : *Sto bene*, je vais bien, répondait-il toujours. Le médecin dit un jour en souriant : « Celui-là, c'est le Fr. *Sto bene* », et en sortant il ajouta : « En le voyant, je crois voir saint Stanislas. »

LA MORT — RÉPUTATION DE SAINTETÉ — OBÉISSANT JUSQUE DANS LA MORT

Le 2 novembre 1752, jour des Morts, aux questions ordinaires sur sa santé, il répondit : « Je me sens moins bien. » On comprit que la mort approchait. Le P. Cafaro ne voulut pas qu'il descendit au chœur, comme tous les jours, pour recevoir la Communion : il lui porta le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Les Pères et les Frères se rassemblèrent autour du lit du malade pour réciter les prières des agonisants. Dominique, calme et tranquille, tenait le crucifix dans ses mains. Les prières terminées, il rendit doucement le dernier soupir. « Le Saint est mort ! » s'écrièrent tous les assistants. Il avait vingt ans et six mois.

« C'est un saint, disait un jour saint Alphonse, mais vous verrez que Dieu nous le prendra, parce que *consummatus in brevi explevit tempora multa* : arrivé en peu de temps à la perfection, il a fourni une longue carrière. » — « Il a été héroïque en tout, écrivait le P. Cafaro au recteur majeur. Moi qui passe pour difficile, je le regarde comme un grand saint. »

Dieu lui-même ratifia ces éloges. Deux jours après la mort, le corps du Fr. Blasucci restait flexible comme s'il eût été vivant. Pendant qu'il était exposé à l'église, on prit son portrait. Tout à coup le cadavre ouvre les yeux et les tient fixés sur le P. Cafaro, à la grande stupeur du médecin Santorelli, présent à cette scène. « Ne vous étonnez pas, lui dit le P. Cafaro, je lui ai donné mentalement l'ordre d'ouvrir les yeux jusqu'après le travail du peintre. » Après sa mort, comme durant sa vie, Dominique obéissait. Quelques jours après sa sépulture dans l'église, on le retira de son tombeau : une légère incision lui fut faite au bras et il s'en échappa un sang frais et vermeil.

Depuis ce temps, grand nombre de guérisons miraculeuses ont été obtenues par l'intercession du Fr. Dominique Blasucci, que S. S. Pie X a déclaré Vénérable, le 23 mai 1906.

Saint Alphonse prit occasion de cette bienheureuse mort pour donner à ses scolastiques une leçon que tous les étudiants de nos jours, laïques, ecclésiastiques et religieux, pourront s'approprier avec fruit, parce qu'elle est toujours vraie. « La véritable science, disait le saint docteur, consiste à connaître Jésus-Christ. A quoi sert la science, si elle ne mène pas à Dieu ? Notre Fr. Blasucci a possédé la vraie science, car en toutes choses il n'a cherché que Dieu. Etudiez donc, puisque vous êtes les ouvriers du Seigneur, mais avant tout pour devenir des saints, comme notre cher défunt. »

BIBLIOGRAPHIE

Extrait des Pièces et Documents des Procès de l'Ordinaire sur la sainteté, les vertus et les miracles du Vénérable Blasucci. — De la Vie de saint Alphonse de Liguori, par le R. P. BERTHE. V. Retaux, Paris.

BIENHEUREUSE MARGUERITE DE LORRAINE

duchesse d'Alençon — Clarisse (1463-1521).

(Fête le 2 novembre.)



La Bienheureuse reçoit l'habit religieux en présence d'une brillante assemblée.

ILLUSTRE NAISSANCE — JEUNE ORPHELINÉ

DIEU ne fait jamais acception de personne, et l'Eglise, en ceci comme en tout le reste, marche du plus près qu'elle peut sur les traces de son divin Fondateur. Toutes les âmes, par conséquent, lui sont également chères; elle honore la vertu partout où elle la trouve, et propose à l'admiration de ses enfants les saints qui ont vaillamment combattu, qu'ils soient de condi-

tion humble ou qu'ils appartiennent à la noblesse.

Cependant, quand l'une ou l'autre de ces âmes héroïques a rencontré plus de difficultés; quand le milieu dans lequel elle a vécu ici-bas lui a été moins favorable, l'Eglise, sa mère, est en quelque sorte plus fière d'elle, et dit avec plus de joie à ceux qui ont encore à lutter: « Voyez, admirez, imitez! Ne vous effrayez de rien, ne vous découragez jamais! »

C'est la leçon qui ressortira éloquemment de

cette notice. La servante de Dieu qu'elle présente au peuple chrétien a été au milieu des cours du monde; elle a eu la beauté, les richesses, les honneurs; le tracas des affaires, les difficultés de tous genres ne lui ont pas manqué; malgré cela, elle a pratiqué la vertu à un degré héroïque.

Marguerite de Lorraine descendait en ligne directe de saint Louis; sa mère, Yolande d'Anjou, était arrière-petite-fille de Louis, duc d'Anjou, frère du roi Charles V. Par son père, Ferri de Vaudémont, duc de Lorraine, elle appartenait à une race presque aussi illustre, non moins remarquable par son attachement à la religion catholique, et à qui la France doit, après Dieu, d'avoir conservé sa foi.

Marguerite vit le jour en 1463, au château de Vaudémont, à quelques lieues de Nancy.

Elle était jeune encore, quand la mort lui ravit son père. Son grand-père maternel, René, duc d'Anjou, voulut avoir auprès de lui la jeune orpheline, pour la faire élever d'une manière conforme à son rang et aux destinées qui semblaient lui être réservées, et Marguerite vint à Aix-en-Provence, où René avait alors sa cour.

Ce prince, en effet, n'était pas seulement duc d'Anjou; il était encore comte de Provence. Bien plus, il avait été couronné, par le pape Clément VII, roi de Naples et de Sicile; mais, un an après avoir pris possession de ce royaume, il en fut chassé par Alphonse d'Aragon. Il se consola en faisant fleurir en Provence et en Anjou les lettres et les arts, éloignant le plus qu'il pouvait de cette dernière contrée les invasions anglaises; la reconnaissance de ses peuples lui décerna le surnom de *Bon*, sous lequel il est connu dans l'histoire.

A la cour de son grand-père, Marguerite ne recevait pas seulement les leçons qui devaient former son esprit; son cœur aussi trouvait tout ce qu'il pouvait désirer pour connaître, aimer et servir Dieu, car le bon roi René savait s'inspirer des grands principes de la religion, base nécessaire de toute vie privée ou publique. La jeune princesse ouvrait largement son cœur aux instructions qui lui étaient données; elle en profita même si bien qu'un jour, avec quelques compagnes, elle s'enfonça dans les bois, avec la résolution d'y vivre comme les Pères de la Thébaïde; elle avait lu la vie de ces grands serviteurs de Dieu; elle voulait marcher sur leurs traces. « O benoïste enfant, s'écrie à ce sujet un auteur du xv^e siècle, qui de si bonne heure fut prémunie de la grâce du Saint-Esprit, qu'elle commença à avoir désir de tenir le sentier et chemin de perfection et vertu! »

RETOUR EN LORRAINE — MARIAGE

Marguerite n'avait que dix-sept ans lorsque mourut le roi René d'Anjou (1480). Elle revint alors en Lorraine, et mena pendant trois ans une vie calme et heureuse auprès de sa mère Yolande, retirée au château de Vaudémont. Les jours de la mère et de la fille étaient partagés entre la prière et les bonnes œuvres, mais notre Bienheureuse devait suivre d'autres sentiers.

Sa mère, Yolande d'Anjou, étant morte, Marguerite fut appelée à la cour de Lorraine par le duc René II, son frère aîné.

A Nancy comme partout où la Providence avait conduit ses pas, elle se fit remarquer par sa piété sérieuse plus encore que par sa beauté et son intelligence. Elle rencontra du reste de grands exemples de vertu spécialement dans sa belle-sœur, Philippa de Gueldres, qui devait, comme elle, finir ses jours sous l'habit de sainte Claire

et mériter de la vénération des peuples le titre de Bienheureuse.

Mais le duc son frère ne l'avait pas fait venir à Nancy pour sa satisfaction personnelle : il songeait à lui trouver un parti digne de son rang et de ses qualités.

Le roi Louis XI venait de mourir. Les princes que sa politique ombrageuse avait tenus loin de la cour de France affluèrent auprès du jeune Charles VIII. René de Lorraine s'y rencontra avec un autre René, arrière-petit-fils, comme lui, du roi Jean le Bon : nous voulons parler du duc d'Alençon.

Ce prince n'était plus de la première jeunesse. Son père, le duc Jean IV, avait été prisonnier en Angleterre pendant cinq ans. Rendu à la liberté, il combattit vaillamment à Jargeau et à Patay, à côté de Jeanne d'Arc, et, lors du procès de révision (1456), il rendit à la Pucelle un éclatant hommage; mais, accusé d'avoir conspiré avec ses anciens geôliers d'outre-Manche, il fut condamné et mourut en prison (1476). Il avait épousé Marie d'Armagnac, cousine germaine de la bienheureuse Bonne, Clarisse de Lézignan, et de ce mariage était né (1440) celui que Dieu réservait à Marguerite de Lorraine. En effet, ce fut sur René d'Alençon que René de Lorraine jeta les yeux pour sa sœur Marguerite.

Au fond de son cœur, celle-ci aurait bien préféré se donner tout à Dieu, mais, s'appliquant à voir dans les désirs de son frère l'expression de la divine volonté, elle accepta la main du duc d'Alençon. Il était beaucoup plus âgé qu'elle; il avait même mené une vie peu édifiante et avait été enfermé pendant quelque temps au donjon de Vincennes. Mais depuis que Charles VIII lui avait rendu la liberté et ses bonnes grâces, il avait pris la résolution de devenir bon chrétien et bon prince : Marguerite se proposait de soutenir son courage et de favoriser toujours ses bonnes dispositions. La suite montrera qu'elle accomplit entièrement ces généreux desseins.

JOIES — TRISTESSES

Pendant quatre ans, le duc et la duchesse d'Alençon goûtèrent les joies pures réservées à ceux qui aiment et servent Dieu. Il bénit leur union en leur donnant successivement un fils et deux filles. Pour leur témoigner sa bienveillance, le roi de France voulut donner son nom à leur premier-né; ce fut Charles IV, duc d'Alençon, qui épousa Marguerite de France, sœur de François I^{er}, fut créé comte d'Armagnac et de Rodez, mais mourut sans enfants.

Françoise, l'aînée des deux filles, après avoir été fiancée à Louis d'Armagnac, fils de l'infortuné Jacques de Nemours, se maria à François d'Orléans, duc de Longueville, puis, en secondes noces, à Charles, duc de Vendôme. A la mort du connétable de Bourbon (1527), Charles de Vendôme devint chef de cette illustre famille et porta le nom de duc de Bourbon. De lui et de Françoise d'Alençon descend directement Henri IV, par Antoine de Bourbon, leur fils aîné.

Pendant, la bienheureuse Marguerite ne fut pas témoin de ces derniers événements. Du reste, si, devant les hommes, il lui revient une gloire peu commune d'être l'aïeule des rois qui ont illustré les principaux trônes d'Europe, celui de France en particulier, depuis la fin du xvi^e siècle, devant Dieu, ses bonnes œuvres, ses vertus, la manière dont elle éleva ses enfants, ont mille fois plus de prix.

Bonne épouse d'abord, elle prête à son mari un concours aussi intelligent que dévoué pour réparer les années perdues par le duc.

Mais, pendant qu'elle le seconde ainsi dans ses fondations pieuses et dans l'administration de ses Etats, qui avaient eu beaucoup à souffrir des guerres précédentes et de l'emprisonnement de leurs princes; pendant, disons-nous, qu'elle se montre la femme forte dont parle l'Esprit-Saint, voilà que son époux tombe gravement malade.

Nuit et jour Marguerite se dépense auprès de lui, ne le quittant pour ainsi dire pas un instant. Mais bientôt il est évident que soins et remèdes, larmes et prières ne peuvent plus rien; la pieuse duchesse surmonte sa douleur pour encourager le moribond. Elle lui promet de solder toutes les dettes qu'il a contractées autrefois; elle s'engage à accomplir les œuvres pies auxquelles il songeait; bref, le prince peut s'endormir en paix, assisté de Gilles, évêque de Séz, et du cardinal de Luxembourg, évêque du Mans. C'était le 1^{er} novembre 1492; Marguerite n'avait pas trente ans.

Mais ce n'était là que le commencement des douleurs. Le roi Charles VIII et la reine Anne de Bretagne lui avaient bien octroyé des lettres patentes par lesquelles ils lui reconnaissaient pleine autorité pour le gouvernement du duché et pour l'éducation de ses enfants. Mais, pour sortir leur effet, les lettres des souverains devaient être enregistrées par le Parlement, et il se forma dans cette assemblée de basses intrigues pour empêcher ce résultat.

On représenta au roi que Marguerite était tellement plongée dans la dévotion, qu'elle ne pouvait avoir aucune disposition pour administrer ces provinces; qu'il lui était impossible surtout d'inspirer à son fils, un des premiers princes du sang, les sentiments et les habitudes qui lui convenaient.

A la nouvelle de ces machinations, Marguerite se met aussitôt en route pour Paris, et se présente avec confiance à Charles VIII. Ce qu'il lui en coûta de démarches, d'humiliations même, pour se faire rendre justice, on ne saurait presque le dire! Mais enfin, forte de son droit et plus encore de sa confiance en Dieu, elle triompha de toutes les oppositions et revint dans ses Etats avec la certitude d'en rester la souveraine au nom du jeune Charles, et de pouvoir se consacrer librement à son éducation et à celle de ses deux sœurs.

Ce voyage à la cour, la manière dont elle s'était comportée dans cette grave affaire, avaient eu encore pour résultat de faire reconnaître sa prudence, sa sagesse, toutes les qualités, en un mot, dont elle était douée; la reine Anne de Bretagne se lia avec elle d'une étroite amitié, et Marguerite, pour faire plaisir à cette royale amie aussi bien que dans l'intérêt de ses enfants, revint à Paris à peu près chaque année, jusqu'au mariage de son fils.

LA MÈRE — LA SOUVERAINE

Déjà ce qui précède indique abondamment en quelle estime notre Bienheureuse avait sa dignité de mère et ses responsabilités de veuve; cependant, on peut préciser encore et montrer comment elle sut remplir tous ses devoirs.

Et d'abord, en ce qui touche l'éducation de ses enfants, elle ne ménagea rien pour qu'elle fût digne de leur condition sociale et du rôle qu'ils devaient jouer dans le monde. Wantant qu'ils eussent à la fois la tranquillité et les charmes de la campagne, elle fit restaurer avec magnificence,

à deux lieues de Mortagne, le château de Mauves, « au plus bel air du pays ».

Se souvenant sans doute de la Provence, où l'art italien avait pénétré, elle fit de ce château une demeure vraiment princière, avec des marbres précieux, de fines mosaïques, des ornements de toutes sortes.

Mais, sans contredit, ce qui donnait à cette demeure un prix extraordinaire aux yeux de Marguerite, c'étaient les êtres chéris qui l'habitaient. Ceux qui avaient la charge de les élever — seigneurs et princesses — étaient choisis avec le plus grand soin; mais leur mère eut toujours — comme c'était son droit et son devoir — la haute main sur cette grande œuvre. Elle s'appliqua surtout à former leur cœur; un vieil historien nous rapporte à ce sujet quelques paroles qui sont à citer. Chaque soir, non seulement les enfants et la mère, mais tout le personnel du château se réunissaient pour la prière et pour entendre une instruction de l'aumônier. Souvent, Marguerite interrogeait ensuite le jeune duc sur ce qu'il avait entendu et lui tenait à peu près ce langage: « La plus grande gloire de ceux de votre qualité, ce n'est pas d'avoir des hommes qui leur obéissent, mais plutôt c'est leur honneur et leur bien d'obéir à Dieu. Retenez-le bien, mon fils, il faut aimer Dieu plus que toutes choses. »

Mais la mère, prudente et forte, ne se contentait pas de conseiller et d'instruire: selon le conseil de l'Esprit-Saint, elle corrigeait, recourait même à la verge quand il en était besoin. Un jour, dans une de ces occasions, le jeune duc — il avait alors onze ans — tint à sa mère ce langage: « Madame, battez-moi tant qu'il vous plaira, mais liez mes pieds et mes mains, car je crains de me laisser emporter à quelque coup dont vous seriez mal contente. »

Du reste, même après avoir atteint sa majorité et épousé la sœur du roi, Charles d'Alençon eut toujours pour sa mère le plus grand respect; il ne faisait rien d'important sans prendre son avis; il ne l'abordait jamais qu'en mettant un genou en terre et en se découvrant.

Encore un trait sur ce point. Lors du sacre de Louis XII, le duc d'Alençon n'avait que neuf ans: sa mère le conduisit elle-même à la cérémonie. Charles était vêtu avec toute la splendeur qui convenait au premier pair du royaume, et Marguerite, qui n'avait pas quitté ses habits de deuil, le tenait par la main: « On était charmé, dit un ancien auteur, de voir cette jeune veuve, au maintien si modeste, conduisant ce bel enfant. »

Si la mère mérite ainsi notre admiration, la souveraine ne se montre pas moins à la hauteur de sa tâche. Il y avait beaucoup à faire dans le duché d'Alençon; les guerres avaient laissé après elles beaucoup de ruines matérielles et morales; la conduite du duc René, avant son mariage, n'était pas de nature à réparer ces ruines. D'abord de concert avec son époux, par son influence à la fois douce et forte, puis seule quand elle en eut obtenu la libre administration, Marguerite eut à cœur de ramener dans ses Etats le bon ordre et la prospérité.

Dans ce but, elle ne s'épargna aucun travail, aucune fatigue, visitant les villes et les campagnes, s'informant si les juges et divers magistrats s'acquittaient de leurs devoirs, faisant diminuer la longueur des procédures, surtout en faveur des pauvres et des petits, dont elle ne craignait pas de se faire elle-même l'avocate.

Quoiqu'il dût lui en coûter parfois, aucune considération humaine ne la faisait reculer. Un

our, un homme d'armes fut condamné à mort. Pour obtenir sa grâce, sa famille recourut à un prince puissant, auquel même Marguerite était redevable de services assez importants. Le prince demanda avec instances la grâce du coupable. La duchesse eut un moment d'incertitude : elle pensait à la reconnaissance qu'elle devait au solliciteur et encore plus à l'avenir de ses enfants.... Mais, ayant consulté des hommes éclairés et prudents, ayant entendu de leur bouche que la justice, vu la gravité du crime, devait suivre son cours, elle fit immédiatement exécuter l'arrêt.

Cependant, l'illustre princesse ne comptait pas seulement sur ses propres efforts et sur les moyens humains pour gouverner sagement ses Etats : elle s'appuyait avant tout sur le secours d'en haut. Afin de l'obtenir plus efficacement, elle voulait que les commandements de Dieu et de l'Eglise fussent observés partout. Ce qui était en son pouvoir pour obtenir la conversion des pécheurs publics, elle le faisait sans hésiter ; mais, s'ils ne se convertissaient pas, ils étaient punis selon leur culpabilité. C'est ainsi que Marguerite faisait chasser de ses terres les femmes de mauvaise vie. Les blasphémateurs invétérés étaient traités de même, dans la crainte, disait la pieuse duchesse, que si elle laissait insulter le Créateur, tout son peuple ne ressentit les effets de sa colère.

Pour attirer encore davantage sur ses sujets, sur ses enfants et sur elle-même les bénédictions de Dieu, elle multipliait les asiles de prière, fondait des hôpitaux et des monastères, s'intéressait à la réforme des instituts religieux qui étaient déchus de leur ferveur primitive. C'est ainsi qu'elle remit à neuf et agrandit les hôpitaux de Mortagne et de Château-Gontier, les confiant à des religieuses du Tiers-Ordre. Dans le même temps, elle contribuait à l'achèvement du couvent des Franciscaines de La Flèche et de l'église Saint-Léonard d'Alençon, et faisait élever dans le jardin même de son château une chapelle en l'honneur du père nourricier de Jésus.

Mais on peut dire que ses préférences étaient pour les Pauvres Dames. En 1504 (18 juillet), le célèbre P. Olivier Maillard, provincial des Franciscains, les introduisit au monastère d'Alençon, que la duchesse avait bâti sur la recommandation de son mari mourant. Quelques années après, encore pour les Clarisses, s'achevait le couvent d'Argentan. Notre Bienheureuse, en attendant qu'elle s'y enfermât pour le reste de ses jours, aimait à se retirer dans ces asiles de prière et de pénitence, pour s'y exercer avec plus de liberté à ses pieuses pratiques. Mais nous le verrons mieux dans les lignes suivantes.

LA SAINTE — LA CLARISSE

Par tout ce qui précède, on peut déjà apprécier la sainteté de Marguerite de Lorraine : faire son devoir avant tout, n'y a-t-il pas là l'héroïsme de la vertu ?

Mais elle fit plus que son devoir, dans son dévouement, par exemple, pour les pauvres, les malades de toute sorte. Elle leur prodiguait elle-même ses soins, et on remarqua plus d'une fois que plus les maux dont ils souffraient étaient répugnants à la nature, plus elle leur montrait d'affection et de dévouement ; à plusieurs reprises,

des guérisons miraculeuses prouvèrent combien la charitable duchesse était agréable à Dieu.

Et qui dira son amour pour Jésus crucifié ? Sans parler de la croix armée de pointes de fer qu'elle porta sur sa poitrine jusqu'à son dernier soupir, elle avait toujours le crucifix sous les yeux ; dans ses nombreux voyages, elle faisait suspendre ce signe de notre rédemption dans sa voiture ou sa litière.

Elle avait pour saint François un amour spécial à cause précisément de sa dévotion à la passion du Sauveur, et cet amour de Marguerite pour le patriarche d'Assise rejaillissait sur les membres des trois Ordres qu'il a fondés. Elle fit plus que les aimer et les soutenir, elle voulut se joindre à eux, d'abord dans le troisième Ordre. Ce fut à Argentan qu'elle reçut (1514), en présence du duc son fils et d'une brillante assemblée, les livrées séraphiques, des mains du bienheureux Gabriel-Maria, fondateur, avec sainte Jeanne de Valois, de l'Ordre des Annonciades. Quand on vit l'illustre princesse revêtue de la bure, avec la corde et le voile noir, beaucoup, dans l'assistance, ne purent retenir leurs larmes ; Marguerite, rayonnante de joie, proclamait qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse, qu'elle soupirait après ce beau jour depuis vingt-quatre ans.

Cependant, elle n'était pas au comble de ses vœux : elle voulait se donner à Dieu plus entièrement, par la profession religieuse proprement dite.

Malgré son âge, malgré les larmes de ses enfants et toutes les objections qu'on put lui faire, elle se fit admettre au monastère des Pauvres Dames d'Argentan.

Le 11 octobre 1520, elle prononça ses vœux, avec le regret, disait-elle, de n'offrir plus à Dieu qu'un « vieil être digne du feu éternel », mais aussi dans toute la joie et générosité de son âme. L'évêque de Séz avait officié pontificalement, et le bienheureux Gabriel-Maria, représentant, pour la France, du Général des Franciscains, avait prononcé le sermon d'usage et reçu les solennels engagements de la princesse, fille et aïeule d'une longue suite de rois.

La vénérable Clarisse ne se dispensa d'aucun des devoirs de son nouvel état ; elle se montra de suite et toujours la plus humble, la plus obéissante, la plus régulière de toutes. Aussi, un an après sa profession, elle était mûre pour le ciel, et le 2 novembre 1521, elle s'endormit doucement dans le Seigneur en répétant ce verset du psaume que Jésus mourant prononça sur la croix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

Ses funérailles, quoiqu'elles les eût demandées très simples, furent un triomphe. Dès ce jour, on l'invoqua publiquement, et la dévotion des peuples ne s'est jamais démentie.

A l'heure actuelle, l'évêque de Séz et les Ordres de Saint-François et de Sainte-Claire sont en instance auprès du Saint-Siège pour obtenir la confirmation du culte rendu de temps immémorial à la bienheureuse Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon et Clarisse.

SOURCES CONSULTÉES

Palmier séraphique. — Pièces pour la reconnaissance du culte. — Petits Bollandistes.



SAINT HUBERT

PATRON DES CHASSEURS

Fête le 3 novembre.

LE JEUNE HUBERT LUTTE AVEC UN OURS

Saint Hubert est un prince royal de France, descendant en ligne directe de Clovis, notre premier roi chrétien, et de sainte Clotilde. Il eut pour père le noble duc d'Aquitaine, Bertrand; arrière-petit-fils de Clovis.

Enfant de 12 ans, dans une de ces chasses que les princes de sa race aimaient si passionnément, le jeune Hubert voit un ours furieux se précipiter sur son père et l'étouffer de ses pattes puissantes. A ce spectacle, l'adolescent jette un cri : Mon Dieu, donnez-moi la force de sauver mon père ! Aussitôt, il se jette sur l'animal féroce et, d'un coup de framée, asséné par une

E.P.



MAISON

main que l'amour filial rendait déjà virile, il lui ouvre la poitrine. Son père était sauvé. C'est le premier titre de saint Hubert à protéger les chasseurs. Le duc Bertrand fit vœu, en reconnaissance de ce bienfait, d'élever à saint Saurin de Toulouse une basilique, reconstruite au XI^e siècle, et demeurée l'ornement de la cité.

SAINT HUBERT A LA COUR DE THIERRY III ET DE PÉPIN D'HÉRISTAL

Bientôt après, le jeune prince fut envoyé auprès de Thierry III, roi de France, pour étudier à l'école Palatine. Il y remporta de grands succès. Mais la vue du misérable Ebroin, l'assassin de saint Léger, provoquait en lui une invincible répulsion. C'est pourquoi il résolut de passer à la cour d'Austrasie, où gouvernait le petit-fils de saint Arnoul, Pépin d'Héristal, héros aussi sage que vaillant. Hubert gagna tellement l'affection de tous que Pépin lui donna la main d'une arrière-petite-fille de saint Arnoul, Floribana, princesse d'Austrasie, dont il eut un enfant, Floribert, qui sera un saint comme son père, et lui succédera sur le siège épiscopal.

LE CERF ET LA CROIX MIRACULEUSE

A cette époque, cependant, le cœur du jeune prince était encore épris du sentiment de la gloire humaine. Il brûlait d'ardeur pour la puissance que son titre de prince royal l'appelait à exercer, il avait enfin une véritable passion pour les armes. La chasse surtout, cette image de la guerre, avait ses prédilections.

Or, le jour du Vendredi-Saint 683, il chassait, ce qui n'est pas un crime, mais ce qui est fortement répréhensible. Au lieu de méditer sur le grand mystère de ce jour, il courait la forêt des Ardennes. Soudain, un cerf d'une incomparable beauté qu'il poursuivait depuis longtemps, s'arrête et lui fait face. Entre les cornes de l'animal apparaît une croix éclatante, et une voix se fait entendre : « Hubert ! Hubert ! Si tu ne le con- » vertis pas et ne mènes pas une vie sainte, tu » descendras bientôt en enfer ! »

L'ardent chasseur, effrayé, saute à bas de son cheval et se prosterne en disant :

« Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

— Va vers l'évêque Lambert, il t'instruira. »

La vision disparut. Saint Hubert ne chassa plus, et cette circonstance de sa vie qui l'arraché au plaisir de la chasse, l'a constitué le patron de ceux qui s'y livrent. Il vint écouter pendant deux ans les enseignements de saint Lambert, évêque de Tongres, et à la mort de son épouse Floribana, il se fit ermite au lieu même où le cerf mystérieux lui était apparu, à Andlain.

SAINT HUBERT PÈLERIN — MEURTRE DE SAINT LAMBERT

Cependant, la volonté de son père l'appelait au trône d'Aquitaine. Le pénitent céda ses droits à son oncle Boggis, qui fut bientôt le seul descendant de Clovis couronné. Quelques années plus tard, Hubert, poussé par l'esprit de Dieu, se constitua pèlerin, et alla vers la ville des grandes missions, à Rome.

Au moment où il s'agenouillait sur le tombeau des saints Apôtres, son maître et son père spirituel, saint Lambert, tombait martyr sous les coups d'une femme adultère. Pépin d'Héristal, marié à sainte Plectrude, avait oublié les devoirs de la vie conjugale, et donné son cœur à une misérable concubine du nom d'Alpaïde, dont il eut un fils qui devait remplir le monde du bruit de ses hauts faits, Charles Martel. Comme autrefois Jean-Baptiste à Hérode, saint Lambert ne

cessait d'adresser des remontrances au royal coupable. Elles restaient sans effet, mais la concubine tremblait de se voir chassée ; elle chercha à faire assassiner l'homme de Dieu. Une première fois, ses plans échouèrent. L'évêque n'en montra que plus de fermeté. Dans un grand festin, devant tous les seigneurs, il renouvela l'anathème et sortit de la salle. La famille d'Alpaïde jura sa mort. En effet, à peine rentrée dans sa villa de Léodium, l'auguste victime tombait sous le poignard, au pied de l'autel.

ÉTOILE ET CLÉ MIRACULEUSE

Au même instant un ange apparaissait au Souverain Pontife, Sergius, qui prenait quelques instants de repos après la récitation de Matines, et lui apprenait le meurtre qui s'accomplissait : « Or, ajouta l'ange, un disciple de Lambert viendra aujourd'hui se prosterner *ad limina Apostolorum*. Il se nomme Hubert : c'est lui que tu devras choisir pour succéder au nouveau martyr sur le siège de Tongres. »

Sergius, après cette vision, s'éveilla, et comme il hésitait à y ajouter foi, un ange vint déposer à ses côtés le bâton pastoral de saint Lambert. La chronique continue : « Après avoir terminé ses oraisons et immolé la Sainte Hostie, Sergius se tint en observation auprès du tombeau des saints Apôtres. En ce moment, Hubert, qui avait passé la nuit dans un bourg voisin de la ville, entra pour la première fois dans l'église du bienheureux Pierre, terme de ses longues fatigues, but de ses plus chères espérances. « Qui êtes-vous ? lui demanda Sergius. — Je me nomme Hubert, serviteur de Votre Sainteté, » répondit le pèlerin. Le Pontife le prit affectueusement par la main, le conduisit à l'autel du prince des apôtres, et lui fit connaître avec tous ses détails la vision angélique. En apprenant la mort de son vénérable évêque, Hubert fondit en larmes. Mais quand le Pontife eut ajouté que le disciple devait succéder au maître, et devenir évêque de Tongres, le pèlerin refusa nettement, se déclarant indigne d'un tel honneur.

Comme il parlait ainsi, on vit paraître, divinement apportés sur l'autel, par le ministère des anges, les ornements pontificaux dont se servait saint Lambert. Sergius en fit sur-le-champ revêtir Hubert : il ne manquait que l'étoile. Soudain, une étoile de soie blanche, brodée d'or, fut apportée par un ange : on la conserve encore aujourd'hui. Elle était envoyée par la Vierge Marie. A la vue de tant de prodiges, tous les assistants poussèrent des cris d'admiration. Le bienheureux Hubert recut du Pontife la consécration épiscopale.

Or, un jour qu'il célébrait la messe sur l'autel de la Confession, le prince des apôtres lui apparut et lui remit une clé d'or. Cette clé, symbole du pouvoir spirituel de lier et de délier les âmes, avait la puissance de rendre la santé aux lunatiques furieux. Elle se conserve encore, et elle a de tout temps opéré un nombre infini de merveilles. Tel est le récit de la légende.

Le pape Sergius envoya aussitôt Hubert recueillir l'héritage sanglant que saint Lambert lui léguait. C'était l'heure du péril. Alpaïde, dont les mains étaient encore teintes du sang innocent, ne devait pas se résoudre à céder facilement devant un Pontife décidé, du reste, à se montrer aussi inflexible dans le devoir que l'avait été son prédécesseur. Mais Hubert rapportait l'étoile qui guérit de la rage, et la clé mystérieuse du pardon ; il allait en faire le premier usage.

L'un des deux fils de l'infortunée sainte Plect-

trude, Grimoald, étant venu à la cour de son père, ne dissimula pas son mépris pour la coupable Alpaïde, et annonça publiquement son dessein de se rendre en pèlerinage au tombeau récemment fermé de saint Lambert, le défenseur et l'ami de sa mère. Alpaïde considéra cette déclaration comme une cruelle injure, et résolut de la laver dans le sang. Quelques jours après, l'héritier royal, prosterné sur le tombeau du saint martyr, tombait, lui aussi, victime des mêmes haines.

Saint Hubert n'hésita pas un instant. Il fit ramasser le cadavre ensanglanté du jeune prince, et l'apporta au palais de Pépin. A la vue de ces blessures béantes, le malheureux père ouvrit enfin les yeux. Alpaïde fut honteusement chassée.

Saint Hubert eut aussitôt la mission de réhabiliter la nouvelle maison d'Héristal. La pécheresse trouva auprès de lui un asile miséricordieux, et il lui fit réparer sa vie criminelle dans la pénitence du cloître. Son fils, Charles Martel, devait, lui aussi, faire amende honorable à saint Lambert. Hubert fut chargé de lui ménager cet acte de réparation, au moment même de son plus complet triomphe.

Charles Martel avait, en effet, brisé les liens de la captivité où il avait été retenu après le meurtre de saint Lambert. Déjà, il était maître de l'Est de la France, et sa victoire de Soissons venait de lui soumettre l'Ouest. C'est à cette heure que saint Lambert apparut à Hubert et lui dit : « Prends mes reliques qui sont à Trajectum, et transporte-les à Léodium. » Obéir, c'était réveiller un passé honteux pour le conquérant et attirer peut-être sur sa tête et sur son peuple la colère d'un vainqueur. On craignait que sa vengeance ne cherchât un prétexte pour s'assouvir dans le sang. Hubert hésitait donc.

Une seconde fois, saint Lambert répéta le même ordre. Hubert, en proie à la plus vive anxiété, demanda aux moines et aux fidèles de son diocèse de se livrer à la prière et au jeûne afin d'obtenir des lumières d'en haut.

Une nuit, la villa de Léodium, où saint Lambert avait été massacré, fut environnée, à la vue de tous, de resplendissantes clartés, et le saint martyr apparut à plusieurs prêtres en leur renouvelant les mêmes injonctions qu'à saint Hubert.

Aussitôt, celui-ci, sans plus se préoccuper des hommes, ordonna la solennelle translation des reliques du saint. Une foule d'évêques et de prêtres y accoururent de tous les points de la France. Des miracles très nombreux s'accomplirent durant la cérémonie, de sorte qu'elle eut un immense retentissement. Les foules s'y pressèrent bientôt, et, autour de ce tombeau, se forma une petite ville qui n'est autre que Liège. Saint Hubert y transporta le siège de son évêché. Charles Martel, loin de s'irriter de ces démonstrations de foi et de piété, les favorisa, et félicita saint Hubert de son zèle courageux. Il lui donna même, en récompense, de nombreuses terres, et après saint Hubert, jusqu'au commencement de ce siècle, les évêques furent les naturels et légitimes gouverneurs de la cité de Liège. Charles Martel préparait dignement son glorieux avenir.

SAINT HUBERT APOTRE — SES MIRACLES

Saint Hubert, fondateur de l'Eglise de Liège, y plaça le flambeau de sa vie apostolique. La multitude des idolâtres se pressait près de lui, sollicitant la grâce d'être délivré du démon. On rapporte que des peuplades voisines, guéries par

saint Hubert de la rage païenne, renvoyaient spontanément leurs temples et leurs idoles.

« La parole d'Hubert, dit le biographe, avait une douceur, une grâce, une force irrésistibles. Elle réalisa, dans le royaume des Francs, la prophétie sacrée : « Le peuple, assis dans les ténébres, vit se lever la grande lumière. »

Le témoin oculaire, qui raconte ces œuvres de salut, nous a transmis quelques-uns des sujets que saint Hubert traitait de préférence devant les foules, captivées par les charmes de sa sainteté et de son éloquence.

L'amour infini de Dieu pour les hommes, et réciproquement, les joies célestes de l'amour des hommes pour Dieu, l'élévation surnaturelle du chrétien, et le respect qu'on doit avoir pour les temples vivants de Jésus-Christ, revenaient dans presque tous ses discours. Il lui arrivait souvent de parler trois heures de suite et on ne se lassait pas de l'entendre. C'était un langage plein de simplicité forte et éloquente, où il se mettait quelquefois en scène, comme un pasteur en face de ses brebis; mais, à la puissance du verbe chrétien, il ajoutait celle des miracles.

A Nivoch, une femme pétrissait son pain le saint jour du dimanche. Dieu, pour la punir, lui contracta subitement les deux mains. Saint Hubert pontifiait à l'église. La malheureuse, dont les ongles pénétraient fortement dans la chair, poussait des cris lamentables. Elle accourt à la porte du temple où elle aurait dû se trouver. L'homme de Dieu sortait en ce moment : elle se jette à ses pieds et lui demande la guérison et le pardon de sa faute. Le Saint lui accorda l'un et l'autre : *Relevez-vous, et jurez de respecter le jour du Seigneur, et vous serez guérie.*

Un autre jour, le saint pontife paya l'hospitalité qu'on lui avait donnée, en arrêtant, d'un signe de Croix, le feu qui avait déjà pris à la maison de ses charitables hôtes.

Une sécheresse extraordinaire désolait les campagnes. La Meuse était presque desséchée. Saint Hubert, se trouvant à Gabelium, s'entretenait avec ses disciples de ce fléau. Tout à coup, il leur fit cette question : « Pourriez-vous me dire le nom de celui qui ouvrit les cieus fermés depuis trois ans, et fit tomber la pluie avec fécondité sur le sol aride ? — C'est Elie, répondit l'un d'entre eux. — Le Dieu d'Elie est le nôtre : implorons-le dans la prière et le jeûne : sa miséricorde fera le reste. » Il se mit à genoux et pria avec ferveur. Aussitôt, le ciel se couvrit de nuages, et la pluie, fine d'abord, tomba ensuite avec une telle abondance que le fleuve eut bientôt son lit rempli.

Cependant, une voix céleste parla un jour à Hubert : « Dans un mois, tes liens seront brisés : tu viendras en mon royaume jouir de la gloire des élus. » C'était l'annonce de la bonne nouvelle. Aussi le saint évêque eut-il soin de bien noter le jour et l'heure de sa délivrance. Il résolut de se préparer saintement à la mort.

Il commença par prier abondamment sur le tombeau de saint Lambert, et dans la basilique qu'il avait élevée en l'honneur de saint Pierre pour le remercier de la clé merveilleuse qu'il en avait reçue. Là, il étendit les bras contre les parois de la muraille d'une chapelle, et dit : *C'est en ce lieu que vous creuserez la terre pour me donner sépulture.*

Il eut encore assez d'énergie pour aller consacrer une église dans le Brabant. Ce fut le dernier travail du pasteur. Deux jours avant la date fixée, il fut pris de la fièvre mortelle, mais il

SAINTE ALPAIS

VIERGE, BERGÈRE ET RECLUSE AU DIOCÈSE DE SENS.

Fête le 3 novembre.



Sainte Alpais, priez pour nous.

LA JEUNE BERGÈRE

Au temps des croisades, époque d'héroïsme et de foi, naquit dans le village de Cudot, au diocèse de Sens, dans une pauvre chaumière de laboureurs, une humble et chétive enfant qui reçut au baptême le nom d'Alpais (1). C'était au milieu du XII^e siècle.

Ses parents, laborieux et chrétiens, l'élevèrent dans l'amour de Dieu et l'habitude du travail. Son enfance s'écoula en partie à Cudot et en partie à Triguères, dans l'Orléanais. Son souvenir est même resté si vivant dans cette dernière

localité que plusieurs l'ont regardée comme le lieu de sa naissance.

Dès que ses forces le lui permirent, la jeune Alpais partagea avec ses parents la garde des vaches et des brebis et le soin de la ferme. Son historien (un moine des Echarlis, qui l'avait longtemps connue), en parle ainsi : « La paisible vierge, dit-il, ne se plaignait jamais; elle était trop heureuse d'aider son père..... à la maison, jamais elle ne demeurait inactive; l'oisiveté lui semblait la peste de l'âme. Sa journée finie, elle prolongeait sa veille pour travailler encore.

» Cette enfant si énergique était douce et gracieuse, affable envers tout le monde. Dans les champs ou sur les chemins, on la rencontrait

(1) Alpais ou Alpaid, Alpaide ou Aupaies.

toujours souriante. Jamais ses paroles, jamais ses actes ne blessèrent personne, ne furent pour autrui la cause d'un chagrin.

» Demeurait-elle à la maison ? Modestement assise, recueillie, silencieuse, intérieurement appliquée à Dieu seul, à qui seul avant tout elle voulait plaire, on la voyait, tendre vierge, adressant sans cesse à la Vierge Mère des invocations ardentes, le visage souvent inondé de larmes.

» A peine à l'âge de l'adolescence, notre chère sainte montrait la maturité d'un vieillard blanchi par les ans.... Dès l'enfance, elle s'était vouée tout entière à Jésus-Christ sans partage et sans détour. C'était Jésus-Christ qu'elle avait choisi pour l'Epoux divin de son âme et chaque jour elle renouvelait à Jésus l'offrande sans tache d'elle-même. »

La virginité est une vocation angélique ; cependant, comme tous n'y sont point appelés, il n'est point prudent d'en faire le vœu sans avoir demandé conseil à un bon confesseur. Les saints agissaient avec une prudence pleine de lumières surnaturelles.

LA CROIX — ALPAIS MALADE ET DÉLAISSÉE

Jésus-Christ a sauvé le monde par la souffrance et la croix. Sans cesse, à travers les siècles, il cherche à s'associer des âmes généreuses qui souffrent avec lui pour le salut de leurs frères. Heureuses ces âmes, car plus elles auront été unies à Jésus crucifié sur la terre, plus elles seront unies à Jésus glorifié dans le ciel !

L'humble bergère de Cudot fut l'objet de ce choix divin.

D'abord, elle perdit son bien-aimé père, qui se nommait Bernard. Il mourut saintement ; mais quelle perte pour la pauvre famille dont il était le soutien !

Alpais se soumit sans murmure à la volonté de Dieu, et, toujours dévouée, redoubla d'activité dans le travail. Mais, hélas ! bientôt elle voit ses forces faiblir, elle se sent tout envahie par la maladie. Et quelle maladie ! Son gracieux visage se tuméfie, ses chairs si pures prennent une teinte livide, puis se noircissent ; des ulcères se forment, ulcères purulents, d'où s'échappe une odeur fétide ! Il n'y a plus de doute, c'est la lèpre !

Les médecins ne la savent point guérir, son aspect inspire le dégoût, et son voisinage épouvante, car elle est contagieuse.

A cette époque, cette maladie n'était pas rare dans nos contrées, et les malheureux qu'elle frappait étaient séquestrés du reste des vivants. Heureusement que la religion apportait ses consolations divines à leur infortune.

Alpais, obligée de vivre seule, reçoit pour logement une petite cabane isolée et couverte de chaume. Elle continue à garder ses moutons et peut encore filer la laine. On raconte qu'un jour, elle souffrait de la soif et les lois lui défendaient d'aller elle-même puiser de l'eau à la rivière. Des passants qu'elle implora refusent brutalement de lui rendre ce service. Alors, elle plante en terre sa quenouille et Dieu fait jaillir une source limpide.

Au bout de deux ans, le mal s'était tellement aggravé que la pauvre fille dut renoncer définitivement à la garde de ses brebis et s'étendre sur son pauvre grabat. Peu à peu, tout son corps s'était couvert d'ulcères, elle n'était plus qu'une plaie.

Alors, tout le monde s'écarte et fuit, même les frères de l'infortunée, même sa mère ! Sa mère,

accablée de douleur et de honte, n'avait plus le courage de franchir le seuil de la case empestée ; de temps à autre seulement, elle s'approchait, et, dit l'historien, pour ne pas laisser sa fille mourir de faim, « elle lui jetait, de loin, comme à un chien, un morceau de pain d'orge ! »

Alpais avait à peine vingt ans !

VISITE DU SAUVEUR ET DE LA SAINTE VIERGE

Ainsi se passa la Semaine Sainte de l'an 1169, la pieuse mourante s'unissait aux souffrances de son Dieu.

Le Samedi-Saint, songeant aux joies prochaines de la Résurrection du Sauveur, elle se mit à supplier avec une humilité et une ferveur admirables ce divin Maître de lui rendre à elle-même la santé. Alors, Notre-Seigneur lui fit sentir sa douce présence et fortifia son âme.

Bientôt après, pendant que la pieuse malade invoquait la Très Sainte Vierge, elle vit tout à coup sa cabane se remplir d'une éblouissante lumière, et la Reine du ciel parut à ses yeux. « Elle était belle, dit le chroniqueur, comme une belle gerbe des plus beaux lis. »

« Alpais, dit-elle à l'infirme, c'est moi ! n'aie aucune crainte.... Je suis la Reine de la miséricorde, ton avocate céleste, que tu as aimée de tout ton cœur, que tu as invoquée tant de fois au jour de ton angoisse. Donne-moi ta main, ma fille ; et puisque tu as enduré en humilité et patience tes longues et cruelles douleurs, reçois par moi la guérison. Dès ton enfance, tu m'as consacré ta virginité et tu l'as conservée sans tache et sans souillure. Aussi, sur toi, se réjouissent dans les cieux les âmes des vierges qui forment mon cortège ; ces vierges dont, après l'exil de cette terre, tu viendras goûter le bonheur.

— O Vierge Reine, dit Alpais, ô mon espoir, mon salut et ma grâce, qui suis-je, moi, misérable, pour que vous daigniez descendre si bas, jusqu'à une infortunée justement accablée de maux à cause de ses péchés ? Je ne saurais tendre vers vous mes mains : la pourriture dévorante les a rongées, et elles ne tiennent presque plus à mes bras. Néanmoins, ô Mère de bonté, si tel est votre désir, prenez-les. Maintenant que j'ai vu votre visage dont la beauté efface la splendeur du soleil, je ne sens plus de souffrances.... »

La céleste Reine sourit doucement, et étendant ses mains virginales, elle prit les mains putréfiées de la jeune malade, elle toucha ses plaies, et aussitôt Alpais fut guérie de la lèpre. Sa peau redevint blanche et pure comme autrefois.

Cependant, elle ne put descendre de son lit où une sorte de paralysie la retint clouée.

La Sainte Vierge lui annonça alors la mission nouvelle que Dieu lui donnait : après avoir purifié sa servante par la souffrance et la solitude, Dieu voulait maintenant se servir d'elle pour le salut de beaucoup d'âmes. Alpais cependant continuera à rester sur la croix, mais son corps n'aura plus besoin de nourriture matérielle, et son âme, souvent transportée sur les ailes de l'extase, sera initiée aux secrets de Dieu et aux merveilles du monde futur.

« De toutes ces choses parle aux hommes qui l'entourent, ajouta Marie, les avertissant de faire pénitence de leurs péchés afin d'éviter les châtements de l'abîme. »

LA SAINTE DE CUDOT

Quel ne dut pas être l'étonnement de la mère d'Alpais quand elle reparut à la porte de la

cabane et vit le teint frais et vermeil de sa fille ! Le bruit de cette guérison miraculeuse se répandit promptement dans tout le village de Cudot. On accourait pour voir ce prodige.

Mais une autre merveille ne tarda pas à surprendre les compatriotes d'Alpais : celle-ci vivait désormais sans nourriture. D'abord, beaucoup n'y voulurent point croire ; l'infirme fut soumise à une surveillance rigoureuse de jour et de nuit ; et il fut bien constaté qu'elle ne prenait ni nourriture, ni boisson. On voulut l'obliger, par obéissance, à avaler quelque aliment, mais son estomac le rejeta aussitôt avec violence.

Devant cette répugnance pour toute espèce de nourriture, le prêtre n'osait donner la Sainte Communion à la malade, avec une hostie entière ; il lui donnait une parcelle minuscule « petite comme une lentille », et s'éloignait qu'elle pût l'avaler sans accident.

L'année suivante, durant la Semaine Sainte, une ravissante colombe parut dans la cabane d'Alpais. Le Jeudi-Saint, elle voltigeait joyeuse, caressant la bergère de ses ailes blanches ; mais, durant la nuit, elle devint triste et abattue et tout le Vendredi-Saint, poussant des gémissements plaintifs, elle semblait mourir.

Alpais regardait, avec attendrissement, cette image de son Sauveur souffrant. Elle la vit de même le Samedi-Saint. Mais le jour de Pâques, la colombe se ranime et s'élançait comme pour prendre son vol. O prodige ! elle change aussitôt d'aspect. « Ce n'est plus une colombe, c'est un pontife revêtu des ornements sacerdotaux ; c'est le Pontife Eternel. Son front est couronné d'un étincelant diadème ; son visage respendit comme le soleil. Sa main gauche soutient un merveilleux ciboire d'où s'exhale un parfum exquis. De la main droite, il bénit la malade, la rassure, la console, lui donne la Sainte Communion, non pas une parcelle d'hostie, mais une hostie entière, lui adresse encore quelques paroles d'une ineffable bonté, puis, reprenant cette forme de colombe sous laquelle l'Esprit-Saint daigna paraître, il déploie ses ailes et s'envole vers les cieux. »

Le jour de l'Ascension, Alpais reçut la visite de la Sainte Vierge, accompagnée de saint Michel et de saint Jean. Le saint Évangéliste ordonna à la malade de recevoir désormais la Sainte Communion avec une hostie entière. Alpais avertit le prêtre ; mais celui-ci, par prudence, se contenta de lui apporter une parcelle un peu plus grande ; il alla ainsi en augmentant chaque fois, jusqu'à ce qu'il eût constaté que la malade pouvait désormais recevoir une hostie entière sans accident.

Plus d'une fois, on vit la pauvre cabane de la Bienheureuse remplie d'une lumière céleste.

Souvent, les visiteurs trouvaient la malade comme ensevelie dans un profond sommeil semblable à la mort : le corps immobile et inerte, les yeux fermés, la respiration arrêtée. Seule, la teinte rose de son visage attestait la présence de la vie. La Sainte était en extase. Et ces ravissements duraient, non seulement des heures, mais des jours et parfois des semaines.

Une enfant de neuf ans, muette de naissance, arrive un jour à Cudot, conduite par ses parents. Ceux-ci la présentent à Alpais en la conjurant de prier pour sa guérison. Un des assistants saisit, malgré elle, la main de la Sainte et la place sur les lèvres de l'enfant, qui commence à parler d'une voix claire et intelligible.

Un seigneur du pays retenait en prison la

femme d'un de ses débiteurs comme gage de la dette de son mari. Menacée de tortures, cette malheureuse supplie Dieu, par les mérites de sa servante Alpais, de venir à son secours. Pendant qu'elle prie, ses chaînes tombent brisées à ses pieds ; elle les prend, s'enfuit et vient à la cabane d'Alpais remercier sa bienfaitrice.

Une autre femme, dévorée par un cancer, vient s'agenouiller près du lit de la Sainte. « Ayez pitié de moi ! dit-elle en sanglotant.

— Qui suis-je pour vous secourir ? répond l'humble Alpais ; ce n'est pas à moi, c'est à Dieu, à la Sainte Vierge Marie qu'il faut demander votre guérison. »

Mais la malheureuse insiste et saisit la main d'Alpais pour tracer le signe de la Croix sur sa plaie. Puis elle se relève et s'en retourne chez elle, pleine de confiance ; en chemin, elle sent comme l'impression d'une vertu divine, sa plaie se cicatrise, elle est guérie, et elle revient sur ses pas pour remercier la servante de Dieu.

La comtesse de Châteaurenard, plongée dans le deuil par la mort du comte de Joigny, son fils, vient demander à Alpais si l'âme de son cher enfant est sauvée. Dans une extase, Alpais, conduite par son bon ange, traverse le lieu des expiations ; elle voit un marais profond, sombre, fangeux, infect, aux eaux lourdes et glacées. À côté de ces eaux affreuses, flamboyait une flamme terrible, flamme sans clarté, mais dévorante, immense, embrasant un espace aussi vaste que celui qui sépare la terre du firmament. Des milliers d'âmes brûlaient dans ces flammes ou gémissaient dans le marais infect, au milieu de souffrances inouïes.

Parmi elles était l'âme du comte de Joigny. « La voici, dit l'ange. Avertis sa mère, recommande-lui de multiplier ses aumônes, de faire dire des messes, de faire prier beaucoup les prêtres. Ainsi sera soulagée cette âme. Un jour elle possédera le ciel, parce que, avant de finir sa vie terrestre, elle a confessé franchement ses péchés et a reçu pieusement le Corps sacré du Seigneur. »

L'ARCHEVÊQUE DE SENS A CUDOT

Dans tout le pays de Sens et d'Orléans, en Champagne et en Bourgogne et bien loin, on parlait des merveilles qui s'accomplissaient sous l'humble toit de la bergère de Cudot. L'archevêque de Sens s'en émut et jugea nécessaire une enquête canonique. Ce prélat était Guillaume de Champagne, beau-frère du roi de France Louis VII, et l'un des plus grands personnages ecclésiastiques de son temps.

Sur son ordre, plusieurs dames, d'un âge mur, intelligentes et sagaces, vinrent à Cudot. Se donnant comme de pieuses pèlerines, attirées par le désir de s'édifier, elles restèrent là un mois entier, interrogeant les uns et les autres, examinant les visiteurs, entourant la malade d'une surveillance scrupuleuse et continuelle.

Enfin, elles furent pleinement convaincues des admirables vertus d'Alpais et de l'absence de toute supercherie. Son abstinence de toute nourriture était d'autant plus étonnante, que le visage de la malade n'était ni pâle, ni amaigri, mais semblable à celui d'une personne pleine de jeunesse et de santé.

L'archevêque, voyant leur rapport en tout conforme à celui des moines cisterciens de l'abbaye des Echarlis, vint lui-même à Cudot et pénétra avec émotion dans la cabane de la sainte bergère.

Ravi du trésor que Dieu avait donné à son

diocèse, il conçut la pensée de donner au concours des fidèles une forme plus utile et plus régulière.

En vain l'humble Alpais supplia le pontife de la laisser dans le silence et l'obscurité, l'archevêque envoya un architecte et des ouvriers. La cabane d'Alpais vit changer son toit de chaume contre une voûte en pierre, et devint une cellule de recluse englobée dans une vaste église.

Au milieu de ces changements et de ce bruit, Notre-Seigneur daigna consoler sa servante accablée de tristesse. Il lui apparut sur la Croix, couronné d'épines et couvert de sang : « Vois, lui dit-il, de quel prix tu es pour moi ! Que je sois donc pour toi du même prix ! »

A ces mots, Alpais se soumit sans réserve et accepta, dans un élan d'amour, tout ce qu'il plairait à Dieu de lui envoyer d'humiliations et de croix.

RECLUSE ET APOSTRE

Des chanoines réguliers de saint Augustin furent chargés de desservir la nouvelle église. Une fenêtre de sa cellule permettait à la pieuse recluse de voir l'autel et de suivre les offices.

Elle continua en ce lieu sa vie ordinaire d'immolation, de prière et d'extase. Parfois, elle assistait à des fêtes du ciel, et y recevait un cierge, dont sa main gardait un tronçon à son réveil. Dans des visions symboliques, elle contempla les supplices de l'enfer et du Purgatoire, les joies du ciel, le jugement dernier.

Un pieux jeune homme de Cudot était mourant, Alpais vit son propre père Bernard et le père de ce jeune homme descendre du ciel vêtus de tuniques éblouissantes : « Où allez-vous ? » leur demanda-t-elle. Ils répondirent : « Nous allons chercher l'âme de ce jeune homme pour l'emmener avec nous. »

La science sacrée de cette humble bergère sans études étonnait les théologiens.

Les savants de cette époque croyaient que la terre était plate et plus grande que le soleil.

Aussi avec quel étonnement entendaient-ils Alpais raconter comment, dans une extase, élevée en esprit vers les régions célestes, elle avait vu le soleil beaucoup plus grand que la terre, et celle-ci tout là-bas, dans l'espace, « semblable à un œuf entouré d'une ceinture d'eau. » Trois siècles devaient s'écouler encore avant que l'astronome Copernic vint confirmer, au nom de la science moderne, les curieuses affirmations de la bergère de Cudot.

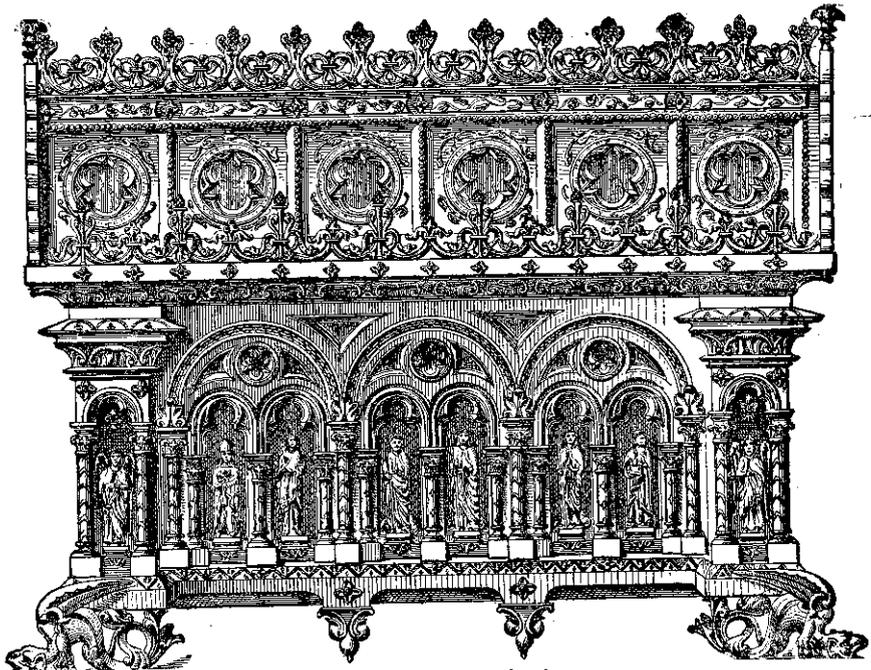
Dans une extase, Alpais se voit dans l'église de l'abbaye des Echarlis. L'abbé du monastère chante la messe. Aussitôt après les paroles de la consécration, la Sainte aperçoit entre les mains du prêtre, non pas une simple hostie mais un gracieux et bel enfant, si beau qu'aucun enfant des hommes ne pourrait lui être comparé. Deux séraphins paraissent et l'adorent avec respect, puis le soulevant de leurs bras, ils l'élèvent jusqu'aux cieux, dans un vol rapide, le présentent à l'Éternel, puis viennent le replacer entre les mains du prêtre.

Enfin, le 3 novembre de l'an 1211, l'âme de sainte Alpais s'envola définitivement au ciel. La Sainte était âgée d'environ soixante ans, et depuis quarante ans, la Sainte Eucharistie avait été sa seule nourriture.

Cette longue vie miraculeuse avait été pour les foules une éloquente prédication du surnaturel et une lumière éclatante pour bien des âmes.

Des multitudes de visiteurs s'étaient succédé en pieux pèlerins, à la porte de l'humble cellule d'Alpais, et, avec les gens du peuple, on y avait vu des seigneurs, des évêques, la reine de France Adèle et plus tard, son fils, le roi Philippe-Auguste.

Le culte séculaire de la sainte bergère a été approuvé par Pie IX le 7 février 1874 et son tombeau attire de nouveau les pèlerins, surtout durant le mois de juin. — (Nous avons résumé et plus d'une fois cité dans cette notice, la *Vie de l'admirable sainte Alpais*, par l'abbé MARTIN. Imprimerie Sainte-Alpais, à Cudot (Yonne).



Châsse de Sainte Alpais.

SAINT MALACHIE, ARCHEVÊQUE D'ARMAGH. EN IRLANDE

Fête le 3 novembre.



Par ses prières, saint Malachie sauve l'âme de sa sœur.
Guérison du fils du roi d'Écosse.

AU PAYS DE SAINT PATRICE

L'antique *île des saints*, la verte Irlande, dont les habitants sont restés catholiques jusqu'à nos jours malgré trois siècles de persécution protestante, fut la patrie de saint Malachie. Il était le contemporain et l'ami de notre illustre saint Bernard, abbé de Clairvaux, qui reçut son dernier soupir et qui nous a laissé le récit de sa vie.

C'était au XII^e siècle, et l'Irlande, trop peu fidèle alors aux enseignements de son apôtre saint Patrice, préparait ses malheurs futurs par ses divisions. De graves désordres, des guerres intestines, les usurpations des seigneurs laïques sur les droits de l'Église avaient réduit la civilisation de

ce pays à un singulier mélange de christianisme et de barbarie.

C'est alors que Dieu fit naître Malachie, dans la ville d'Armagh, capitale religieuse de l'Irlande.

Dans sa jeunesse, Malachie se montra également docile aux conseils de sa mère qui le formait à la piété, et aux leçons de son professeur qui lui enseignait les lettres humaines. Il ne perdait point son temps dans la dissipation et les vains amusements, mais ses heures étaient partagées entre la prière et l'étude.

Un jour, il allait prendre les leçons d'un nouveau maître, lorsqu'il trouva celui-ci occupé à un passe-temps frivole, aussitôt, il s'en retourna sans lui parler et ne le revit plus.

A mesure que le jeune homme croissait en âge, il s'apercevait de plus en plus combien l'esprit du monde est contraire à l'esprit de Dieu qu'il avait pris pour règle de sa conduite.

DIEU EXALTE LES HUMBLÉS

Un saint homme, qui passait ses jours dans la prière et la plus austère pénitence, vivait en reclus dans une petite cellule attenante à la cathédrale d'Armagh. Il se nommait Imar. Désireux de tout sacrifier au salut de son âme, le jeune Malachie alla se mettre sous la direction du pieux solitaire, afin d'apprendre de lui à servir Dieu parfaitement.

Cette courageuse démarche étonna les habitants d'Armagh et c'était à qui blâmerait davantage le saint jeune homme d'entreprendre à son âge une vie si rude et si pauvre. Malachie, heureux d'être humilié, laissa dire, fermant l'oreille aux vains bruits du monde. Il méditait dans le silence les vérités divines et ne cherchait que Dieu seul.

Son exemple montra qu'un tel genre de vie n'était pas aussi impossible que le prétendaient les mondains; bientôt, des compagnons vinrent s'adjoindre à lui et ils formèrent une communauté monastique.

Malachie, le frère aîné et le modèle de cette nouvelle famille religieuse, fut élevé au sous-diaconat et quelques années après au diaconat, par Celse, archevêque d'Armagh. Le nouveau lévite se livra avec dévouement aux œuvres de charité, et malgré les blâmes de sa sœur, effrayée de tant d'humilité, on le voyait souvent ensevelir les pauvres de ses propres mains.

L'archevêque se réjouit dans le Seigneur quand il put enfin imposer les mains à ce vrai serviteur de Dieu, et l'ordonner prêtre. Malachie avait environ vingt-cinq ans. Celse le nomma son vicaire général et ouvrit à son zèle tout le diocèse d'Armagh. « C'était mettre le feu aux buissons d'épines, dit saint Bernard, et porter la cognée au tronc des arbres stériles. » Malachie, armé de l'autorité de son évêque, se mit à l'œuvre avec ardeur, déracinant les superstitions, réprimant les désordres, réformant le clergé, rappelant les fidèles aux lois de Dieu et de l'Eglise.

Il s'appliquait en particulier, remarque saint Bernard, à introduire les coutumes romaines dans la liturgie et le chant ecclésiastique; et c'est grâce à lui, ajoute-t-il, que l'Irlande recite maintenant les heures canoniales, selon le rite de l'Eglise universelle.

DISCIPLE D'UN EVÊQUE ET MAÎTRE D'UN ROI LE PURGATOIRE

Les honneurs n'avaient point fait germer l'orgueil dans le cœur de Malachie; toujours humble et défiant de lui-même, il cherchait sans cesse à s'instruire dans la science des saints et des vrais apôtres.

La ville de Lesmor avait alors un sage et vertueux évêque, nommé Malch, vénérable vieillard, que tous regardaient comme un saint. On racontait comment il avait guéri miraculeusement un sourd et un épileptique. Des confins de l'Irlande et de l'Ecosse, beaucoup venaient le consulter comme des enfants viennent interroger leur père. D'origine irlandaise, mais élevé au monastère anglais de Vinton, il avait la science acquise par l'étude et l'expérience de longues années de ministère.

Voilà l'homme qui m'instruira des vraies traditions ecclésiastiques, se dit Malachie. Muni de la bénédiction d'Imar, son père spirituel, et de

l'autorisation de son évêque, il partit donc pour Lesmor et pria le vieil évêque de l'admettre au nombre de ses disciples. Il passa auprès de lui plusieurs années, puisant la science sacrée comme à une source abondante et pure.

L'Irlande était divisée en plusieurs petites monarchies, plus ou moins indépendantes et rivales. Une année, le saint évêque de Lesmor vit arriver auprès de lui, pauvre et fugitif, le roi de Munster. Son frère, poussé par l'ambition, lui avait déclaré la guerre et l'avait chassé de ses Etats. L'évêque accueillit avec bonté le malheureux prince, qui, plutôt que d'exposer ses sujets aux horreurs d'une nouvelle guerre, préférait vivre en simple particulier.

Le saint vieillard le mit sous la direction de Malachie, et le roi détrôné vivait comme un moine austère dans une humble maisonnette.

Dieu bénit son sacrifice. Quelque temps après, le prince fut rétabli sur son trône par l'intervention d'un roi voisin; mais il n'oublia pas dans son triomphe ses deux saints amis de l'exil.

Malachie était encore à Lesmor quand il apprit la mort de sa sœur. Il pria beaucoup pour elle, offrit plusieurs fois le Saint Sacrifice de la messe pour le repos de son âme, puis il cessa. Une nuit, une voix lui dit en songe : « Votre sœur attend à la porte de l'église, et voici trente jours qu'elle n'a rien mangé. » Réveillé en sursaut, Malachie réfléchit que, depuis précisément trente jours, il n'avait pas dit la messe pour sa sœur.

Moins pieuse que son frère, elle avait jadis critiqué sa conduite, comme nous l'avons raconté, mais le Saint ne lui avait point gardé rancune. Il recommença donc à offrir pour son âme le Pain vivant descendu du ciel, et ce ne fut pas sans résultat. Bientôt après, il la vit en songe debout sur le seuil de l'église, mais ne pouvant pas encore entrer et vêtue d'une robe souillée.

Il continua quelque temps encore les saintes prières; puis, il vit sa sœur dans l'église, vêtue d'une robe presque blanche, mais ne pouvant approcher de l'autel. Enfin, une quatrième fois, il la vit radieuse, avec des vêtements comme la neige, entrer dans le sanctuaire des élus.

RESTAURATION DE BANGOR

Cependant, l'archevêque d'Armagh, et Imar, le Père spirituel de Malachie, ne pouvant supporter plus longtemps son absence, lui envoyèrent l'ordre de revenir.

Il obéit, et bientôt la Providence lui confia une nouvelle œuvre. Un homme puissant et riche, oncle de Malachie, se trouvait maître du vaste territoire où s'était élevée jadis la fameuse abbaye de Bangor (ou Benchor). Il offrit à son neveu sa personne et son domaine, s'il voulait ressusciter Bangor.

Ce monastère, le plus célèbre de l'Irlande, avait autrefois réuni dans son sein plusieurs centaines de religieux sous la direction de l'abbé saint Comgall. De là était sorti saint Luan pour fonder une centaine de communautés en Irlande ou en Ecosse; de là était parti pour la France saint Colomban, le fondateur de Luxeuil et de tant d'autres monastères. Pendant bien des années, à Bangor, la louange de Dieu ne s'était tue ni le jour ni la nuit; mais un jour, une armée de pirates païens, s'étant jetée sur les côtes de l'Irlande, aperçut les moines qui priaient en levant les mains au ciel. « Ces hommes combattent contre nous à leur manière, » s'écria le chef païen et, fondant sur eux avec ses barbares, il les massacra tous au nombre de neuf cents.

Depuis lors, le silence s'était fait sur la tombe des moines martyrs. Leurs champs défrichés ne restèrent pas sans maîtres, mais personne ne se leva pour recueillir leur héritage spirituel, jusqu'aux jours de Malachie.

Celui-ci accepta l'emplacement de l'abbaye, mais, par amour de l'humble pauvreté, refusa tous les domaines. C'était peut-être pousser trop loin le désintéressement, remarque saint Bernard; car il en résulta plus tard des démêlés regrettables.

En attendant, on vit bientôt à Bangor une communauté, petite encore par le nombre, mais grande par la ferveur. Des miracles réjouirent ces premiers temps. Un des Frères, tombé gravement malade, retrouva soudain la santé en prenant un peu de pain que Malachie lui envoyait de sa table. Un autre fut délivré du démon qui l'obsédait.

Un jour, Malachie fendait du bois avec les charpentiers; il venait de lever sa hache pour frapper un grand coup, quand un ouvrier, avançant imprudemment la tête, reçut toute la décharge sur l'épine dorsale. Le malheureux fut renversé à terre, on s'empressa de le relever, le croyant mort ou gravement blessé. Sa tunique était coupée, mais l'homme avait à peine quelques égratignures.

MALACHIE EVÊQUE DE CONNOR

Le serviteur de Dieu eût souhaité finir paisiblement ses jours dans ce couvent, mais Jésus-Christ lui réservait d'autres combats. L'évêché de Connor était vacant depuis longtemps et l'on n'y voulait d'autre évêque que Malachie. Après bien des résistances, l'humble moine, pressé par son archevêque Celse, consentit à se sacrifier au bien de l'Eglise.

Agé d'environ trente ans, il reçut la consécration épiscopale, et alla travailler à ce nouveau champ que le céleste Père de famille lui confiait.

Il le trouva couvert de ronces et d'épines : un clergé, médiocre par le nombre et par le zèle, au milieu d'une population chrétienne de nom, mais païenne de fait.

Le bon pasteur ne se découragea point. Il alla à la recherche des brebis perdues, priant et souffrant pour elles. Il prêcha, non seulement dans les églises, trop peu fréquentées, mais dans les rues, sur les places et dans les campagnes. Peu à peu, les populations revenaient aux sacrements et à la pratique des lois de l'Eglise.

Au bout de quelques années, la transformation était déjà merveilleuse, lorsqu'une nuée de barbares, sortis des montagnes septentrionales de l'île, se jeta sur la province comme un ouragan et changea la ville de Connor en un monceau de ruines.

Malachie prit la route de l'exil, suivi de nombreux disciples qui ne voulaient pas le quitter. Il se retira auprès de son ancien ami Cornach, ce roi de Munster que nous avons vu détrôné, puis rétabli dans ses Etats. Le prince reçut généreusement les exilés et fournit à leurs besoins. Grâce aux largesses du prince, Malachie fonda le couvent d'Ibrach, où il se vit bientôt entouré de cent vingt disciples.

L'évêque y reprit sa chère vie religieuse avec une parfaite régularité partageant tous les exercices des moines, au chœur, au travail, au réfectoire et servant à son tour à la cuisine. S'il se distinguait des autres, c'était peut-être par une plus grande pauvreté.

Pendant ce temps, son père dans le sacerdoce, Celse, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, sentant sa mort prochaine, multipliait ses instances auprès du clergé et des seigneurs afin qu'après lui on choisît Malachie pour archevêque. Il gagna à son pieux désir tous ceux qui voulaient la gloire de Dieu et le bien de la patrie.

Sur le point de paraître devant le Juge suprême, Celse comprenait mieux que personne la nécessité de procurer à l'Eglise d'Armagh un pontife selon le cœur de Dieu.

L'archevêque d'Armagh, successeur de saint Patrice, était la première autorité religieuse de l'Irlande, et son influence paternelle sur les divers rois du pays pouvait seule maintenir l'unité et la paix. Or, depuis près de deux siècles, une famille puissante avait réussi à s'adjuger comme un fief héréditaire cet important archevêché. Quand le titulaire mourait, elle s'empresait de lui faire donner pour successeur un autre ecclésiastique de sa parenté; et s'il n'y en avait pas en ce moment, l'un des membres laïques de la famille s'emparait de l'administration diocésaine jusqu'à ce qu'un de ses fils ou de ses neveux pût recevoir l'ordination.

On comprend quels maux avaient dû causer à l'Eglise d'Irlande un si incroyable abus.

Grande fut l'angoisse de Malachie, quand on vint lui annoncer son élection à l'archevêché d'Armagh. Il redoutait les honneurs non moins que les périls d'une aussi difficile mission. On le menaça de l'emmener de force. Il céda enfin, à la suite d'une vision où Dieu lui révéla sa volonté, et ne songea plus qu'à remplir son devoir pastoral malgré tous les obstacles.

Il eut d'abord à lutter pendant six ou sept ans contre une faction schismatique, qui s'était donné pour chef Maurice, puis Nigellus, tous deux de la famille ambitieuse des précédents archevêques. Souvent la vie du saint prélat courut de grands dangers, mais Dieu vint à son aide : une fois la foudre frappa les assassins embusqués pour le tuer; une autre fois, il alla intrépidement lui-même au-devant des meurtriers, les désarma par sa bonté et s'en fit des amis dévoués. Un homme qui le poursuivait de ses calomnies eut la langue rongée par les vers et mourut après sept jours de souffrance. Une dame, qui avait eu l'insolence de l'interrompre pendant son sermon, l'appelant hypocrite et usurpateur du bien d'autrui, fut soudain frappée de folie, et mourut peu après misérablement.

Après plusieurs années d'efforts et de patience lorsqu'enfin Malachie eut rétabli le diocèse dans la régularité et la paix, il donna sa démission d'archevêque et fit élire à sa place le prêtre Gélase, homme digne de la grande charge qu'on lui confiait.

Pour lui, il retourna humblement à son ancien évêché de Connor. Cet évêché était composé de deux anciens diocèses, qu'un prélat ambitieux avait fait réunir en un seul. Malachie demanda qu'ils fussent de nouveau séparés. Puis, il laissa le plus important, avec la ville de Connor, à un nouvel évêque, et alla fixer sa propre résidence dans la petite ville de Down.

L'un de ses premiers soins fut d'organiser le service religieux de sa cathédrale; dans ce but, il réunit autour de lui une communauté de prêtres et de clercs, désireux de la vie parfaite, et en fit des chanoines réguliers en les soumettant à

la règle de saint Augustin. Lui-même leur donnait l'exemple, pratiquant avec eux les observances de la vie religieuse, avec autant d'ardeur que s'il n'eût encore rien fait jusqu'alors pour le service de Dieu.

Toutefois, la vie du cloître ne lui faisait pas oublier ses devoirs d'évêque; souvent il s'absentait pour parcourir en missionnaire les paroisses de son diocèse. Il s'occupait également des intérêts généraux de l'Eglise dans toute l'Irlande; d'ailleurs, beaucoup venaient le consulter des divers points de l'île, attirés par la renommée de sa sainteté et de son savoir. Il continuait ainsi à maintenir et à propager les salutaires réformes qu'il avait à introduire, mais ce n'était pas toujours sans contradiction.

LA RENCONTRE DE DEUX SAINTS LE PAPE ET L'IRLANDE

C'est alors qu'il conçut le projet de faire le pèlerinage de Rome, afin de faire confirmer ses actes, et d'obtenir, pour les deux archevêques d'Irlande (celui d'Armagh et son premier suffragant), le *pallium*, insigne des métropolitains. Il voulait ainsi resserrer les liens qui unissent l'Eglise d'Irlande au Siège Apostolique.

Un tel voyage, à cette époque, était long et dangereux. Les Irlandais s'efforcèrent de retenir Malachie; son frère, le saint évêque Christian, venait de mourir, on ne voulait pas les perdre tous les deux à la fois. Mais Malachie fit élire un vertueux prêtre, nommé Sycar, pour succéder à Christian et partit.

En traversant la France, il s'arrêta à l'abbaye de Clairvaux, où il fut fraternellement reçu par saint Bernard et ses religieux. La ferveur et la régularité de ces bons moines cisterciens édifièrent tellement le pieux évêque irlandais, qu'à son arrivée à Rome, il supplia le pape Innocent II d'accepter sa démission et de lui permettre d'aller finir ses jours comme simple religieux à Clairvaux.

Le pape ne voulut pas priver l'Irlande d'un tel pasteur, et au lieu d'accepter sa démission, il nomma Malachie légat du Saint-Siège dans toute l'Irlande. Il le félicita des importants services qu'il avait rendus à l'Eglise de son pays, et le chargea d'aller continuer avec une plus grande

autorité cette œuvre si importante : « Quant au *pallium*, ajouta-t-il, que les évêques et les seigneurs de votre pays se réunissent et en fassent la demande officielle; alors, je l'accorderai volontiers. »

Innocent II lui offrit la mitre, le manipule et l'étole dont il se servait lui-même, l'embrassa, le bénit et lui permit de partir.

En arrivant en Ecosse, le saint évêque trouva le fils du roi David gravement malade, et il le guérit en jetant sur lui de l'eau bénite. Sa première visite en Irlande fut pour le monastère de Bangor, où sa présence remplit de joie les religieux.

Ensuite, fidèle à sa mission de légat du pape, il parcourt les diocèses d'Irlande, convoque et préside de nombreuses assemblées, pour réformer partout les abus et ramener clergé et fidèles aux véritables lois de Jésus-Christ.

Dieu multiplie les miracles sous les pas de son serviteur; il guérit des multitudes de malades, chasse le démon du corps des possédés.

Il ressuscita une femme qui était morte sans avoir pu recevoir l'Extrême-Onction. Une autre était d'un caractère si acariâtre qu'elle était insupportable à ses propres enfants; Malachie la changea tellement qu'elle devint douce comme un agneau.

L'an 1148, il partit une seconde fois pour Rome, et s'arrêta de nouveau auprès de son ami saint Bernard, à Clairvaux. Lors de son premier voyage, il lui avait laissé quelques-uns de ses disciples; ceux-ci, retournés ensuite en Irlande, y avaient fondé plusieurs couvents de l'Ordre de Cîteaux. C'était un nouveau lien entre Malachie et Bernard, mais le saint évêque était arrivé au bout de sa course; pris d'une grosse fièvre, il rendit son âme à Dieu le 2 novembre, à l'âge de cinquante-quatre ans.

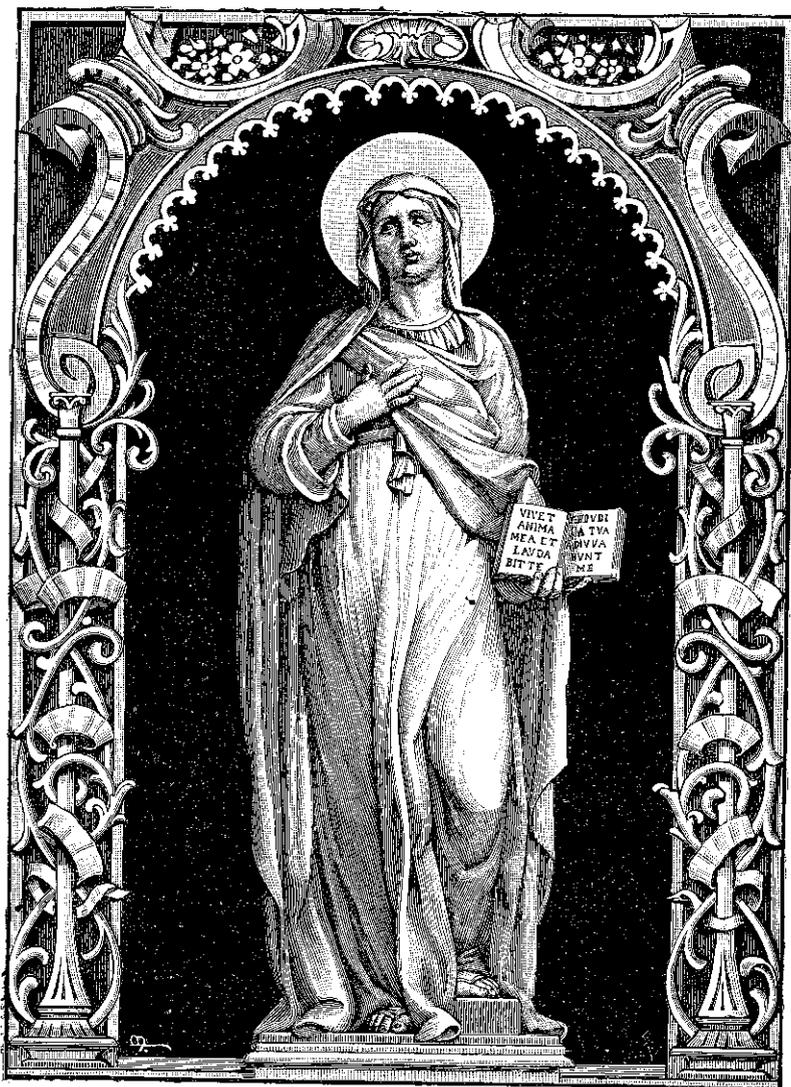
Saint Bernard, après l'avoir assisté à ses derniers moments, présida ses funérailles. Apercevant un jeune homme qui avait le bras paralysé, Bernard fit toucher ce bras desséché à la main de Malachie et le jeune homme fut guéri sur-le-champ.

Il existe une prophétie bien connue sur la succession des Papes, attribuée à saint Malachie, mais il est très douteux qu'elle soit de lui.



SAINTE SYLVIE, MÈRE DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, ET LES SAINTES TARSILLE ET ÉMILIENNE

Fête de sainte Sylvie, le 3 novembre.



Statue de sainte Sylvie, d'après le portrait traditionnel décrit par Jean Diacre, au IX^e siècle.

ILLUSTRE ALLIANCE

Le récit de la vie de sainte Sylvie ne fut écrit par aucun de ses contemporains; mais ce que nous en apprenons par l'histoire de saint Grégoire le Grand est bien suffisant pour nous faire admirer celle que Dieu lui avait choisie pour mère.

Sylvie naquit vers le commencement du VI^e siècle. Les historiens de saint Grégoire, Paul

Diacre et Jean Diacre, ne nomment point ses parents, mais affirment la noblesse de leur race et leur vertu. Elle avait une sœur du nom de Pateria, dont saint Grégoire fait mention dans une lettre au sous-diacre Anthémus.

Quelques-uns lui donnent pour patrie la Sicile, qu'on a comparée à une fleur de l'Italie, détachée de sa tige et épanouie au milieu des mers. Ils appuient leur sentiment sur l'intérêt particulier que témoignait l'illustre fils de Sylvie pour tout

ce qui, de près ou de loin, touchait à cette province. Grégoire vénérait d'un culte spécial les saintes martyres Agathe et Lucie, et, sur les sept monastères élevés par sa piété, six furent construits en Sicile et richement dotés par leur fondateur au moyen de terres qu'il détacha de son patrimoine sicilien. Cette dévotion ne lui venait-elle pas de Sylvie, et ces richesses n'étaient-elles point la part de l'héritage maternel ?

Quoi qu'il en soit de cette question incertaine, Sylvie, formée à solide école, devint bientôt plus admirable par la sainteté de sa vie que par la noblesse de sa famille. Humble et paisible, elle ne cherchait point les honneurs; ils vinrent au devant d'elle. Ses précieuses qualités plus encore que sa situation de fortune la firent remarquer par le sénateur romain Gordien, qui la demanda pour compagne de sa vie.

Gordien était de la *gens Anicia*; la famille, s'il en faut croire le poète Claudien, la plus illustre de l'empire : « Il n'est point d'homme dans cette maison, dit-il (1), qui n'ait pour père un consul; on y compte les aïeux par les faisceaux. En vain Rome s'entoure d'illustres sénateurs, nul ne peut se proclamer leur égal; le premier rang est aux Anices, le second seul peut être disputé. »

Mais c'est la religion et la sainteté qui a mis au front de cette race la plus noble auréole. Sainte Démétride, petite-fille d'Anicia Proba, après avoir entendu à Hippone un sermon de saint Augustin sur la chasteté, fit vœu de virginité entre les mains de l'évêque, et l'illustre docteur pouvait écrire à la mère de la jeune vierge : « La sainteté virginale de votre maison vient de recevoir un nouveau lustre.... Combien il est plus glorieux et plus utile que votre sang donne des vierges au Christ que des consuls au monde ! Il est beau de faire rayonner sur les siècles la gloire de son nom; il l'est plus encore d'y projeter la splendeur d'un corps vierge et d'un cœur pur (2). »

Vers l'époque de la naissance de sainte Sylvie, un Anice, parent de Gordien, monta, sous le nom de Félix III, sur la chaire de saint Pierre, et mérita d'avoir son nom inscrit au catalogue des saints; en même temps, un autre de ses parents, issu comme lui du sang des Anices, saint Benoît, fonda son Ordre illustre.

Gordien lui-même avait trois sœurs, dont deux, Tarsille et Emilienne, ont reçu le glorieux titre de saintes.

Telle était la famille privilégiée entre toutes dans laquelle Sylvie entra par son illustre alliance. La Providence bénit l'union chrétienne des deux époux. Elle leur donna un fils qui, par l'éminence de ses vertus, par la puissance de ses œuvres et par l'excellence de ses écrits, mérita plus tard le titre de *Grand* et fut placé au rang des docteurs de l'Eglise. Il naquit probablement en l'année 540.

SAINTE SYLVIE ET SAINT GRÉGOIRE

Le regard de la postérité n'a pas été admis à suivre la trace de l'œuvre de Sylvie dans l'âme de Grégoire; mais les résultats disent assez haut combien cette œuvre fut solide et féconde. Peut-être le grand Pape songeait-il à sa mère quand, plus tard, il traçait à la sœur de l'empereur le plan idéal d'une éducation maternelle (3).

(1) Claudien, *In Probin et Olybri, frat. consul. panegy* Vers. II et suiv.

(2) Saint Augustin, *Lettre Cl.*

(3) Lettre VI, 23.

« Confiant dans l'intelligente tendresse de Sylvie, dit un biographe de saint Grégoire, Gordien lui abandonna à peu près complètement l'éducation de son fils, quitta le Sénat, se démit de toute fonction publique, et consacra ses derniers jours au service de Dieu.... »

» Il est remarquable que Dieu a toujours placé une femme à côté de ceux qu'il destine à jouer un rôle éclatant dans son Eglise.... Dieu se sert d'une mère, d'une sœur, pour développer dans ces vigoureuses natures cette sensibilité, cette tendresse qui, enlevant à l'énergie morale sa rudesse, et tempérant la fermeté par la charité, reste le plus grand charme de leur caractère, et a produit la meilleure part de leur influence!.... Grégoire reçut de Sylvie, avec ces habitudes de discipline morale et ce sentiment du devoir qui étaient le fond de son âme, une délicatesse de pensée et de cœur qui sera jusqu'à la fin le trait saillant de sa physionomie et le secret de sa puissance sur les âmes (1). »

VIE DE RETRAITE

Cependant, le fils de Sylvie avait grandi, et il exerçait les fonctions de préteur urbain quand Gordien mourut. Du vivant même de son père, Grégoire aspirait à se retirer dans la solitude pour y mener une vie toute de prière. Son père mort, c'est-à-dire vers l'année 574, il transforma la maison paternelle en un monastère qui existe encore aujourd'hui, et prit l'habit des fils de Saint-Benoît.

Sainte Sylvie, de son côté, après avoir rendu les derniers services à son vertueux époux, dit adieu au monde et s'enferma dans une retraite absolue à Cella-Nova, sur les pentes de l'Aventin, près de la porte de Saint-Paul, et résolut de s'y donner tout entière à la méditation de la parole divine.

Modèle jusque-là des mères chrétiennes, elle offrira maintenant un admirable exemple aux veuves. Elle réalisait ainsi la belle parole que saint Jérôme écrivait près de deux siècles auparavant à la vierge Démétride : « Vous tenez le premier rang dans le monde romain et par votre noblesse et par votre richesse.... car il appartient à votre race d'avoir les richesses et de les fouler aux pieds. »

Sylvie demeura en rapports constants avec son illustre fils. Toute leur fortune fut employée à secourir les nécessiteux et à construire des monastères pour les vrais pauvres de Jésus-Christ.

De tous ses biens, Grégoire n'avait conservé qu'un plat d'argent dans lequel sa mère lui envoyait chaque jour quelques légumes crus qui étaient son unique nourriture.

Un jour, le Saint se trouvait dans sa cellule, « écrivant comme de coutume », dit Jean Diacre. Un mendiant se présente devant lui et lui fait un émouvant récit des malheurs qui l'ont accablé. Echappé, dit-il, à une tempête qui a tout englouti, il est sans ressource, il n'a pas de pain. Grégoire le congédie avec six pièces de monnaie. Quelques heures après, il revient et il reçoit la même aumône. Le surlendemain, même visite; Grégoire accueille l'infortuné comme le jour précédent et lui fait offrir le même secours. Mais à Saint-André on ne hésaurait guère, et l'argent du couvent était distribué déjà à d'autres nécessiteux. Le trésorier ne put trouver la plus minime pièce et

(1) *Saint Grégoire le Grand*, par l'abbé CLAUSER, publié par l'abbé Odélin, p. 8.

rentra les mains vides. Grégoire se souvint alors du plat d'argent sur lequel Sylvie lui envoyait chaque jour son maigre repas : « Donnez-le lui, Frère, dit-il au moine, ce pauvre ne sera pas sorti triste d'ici. » Ce mendiant était un ange du Seigneur qui visitait la terre (1).

LA MORT DE TROIS SAINTES

Sainte Sylvie persévéra jusqu'à sa mort dans sa vie de prière et d'austérité. Déjà elle avait vu mourir ses deux belles-sœurs, sainte Tarsille et sainte Emilienne, au milieu de circonstances si touchantes que saint Grégoire les raconta lui-même à son peuple dans une homélie prononcée en la basilique de Saint-Clément, à Rome.

« Tarsille, disait le grand Pape, étant très assidue à la prière, très soignée à pratiquer les austérités pour affliger sa chair, très sévère pour l'abstinence et la modestie, arriva bientôt à un éminent degré de sainteté. Elle m'a raconté qu'une nuit, elle eut une vision dans laquelle le bienheureux Félix III, évêque de l'Eglise de Rome, lui apparut, et lui montrant une demeure d'une clarté admirable, lui dit :

« Venez, parce que c'est dans ce lieu de lumière que je veux vous recevoir. »

» En effet, le lendemain, elle fut saisie d'une fièvre qui la conduisit en peu de temps au tombeau; et, comme c'est la coutume, pour essayer de consoler les parents, plusieurs hommes et femmes, *parmi lesquelles était ma mère*, se trouvèrent présentes à l'heure de l'agonie.

» Tout le monde était autour du lit, quand tout à coup Tarsille éleva la voix et dit aux assistants : « Retirez-vous, et faites place : je vois Jésus qui vient à moi. » Et tandis qu'elle regardait fixement celui qu'elle voyait, sa sainte âme fut déliée des liens de son corps.

» L'odeur dont toute la chambre fut en même temps remplie fit bien juger à la compagnie que l'Auteur même de toute sainteté l'avait honorée de sa présence.

» Ces merveilles arrivèrent avant la fête de la naissance du Sauveur. Peu de jours après la fête, Tarsille apparut à Emilienne, et lui dit : « Venez, ma sœur, je n'ai point célébré avec vous la solennité du jour de la naissance du Seigneur, mais nous ferons ensemble la fête de l'Epiphanie. »

» Après cette vision, Emilienne tomba malade et mourut avant la fête de l'apparition de Notre-Seigneur ainsi que sa sœur le lui avait prédit (2). »

L'Eglise célèbre la fête de sainte Tarsille le 24 décembre, et celle de sainte Emilienne le 5 janvier, le jour de leur mort.

(1) Jean Diacre, l, 40.

(2) *Saint Grégoire le Grand*, ouvrage déjà cité, p. 71.

Sainte Sylvie survécut quelques années à ses deux belles-sœurs; elle mourut vers l'année 394, après une longue vie d'environ soixante-dix ans.

IMAGE DE LA SAINTE — SON CULTE

Saint Grégoire avait fait tracer sur la toile, par un peintre très estimé, son propre portrait avec ceux de son père et de sa mère; ces peintures furent placées dans la chapelle de saint André. Jean Diacre les y a vues, vers la fin du ix^e siècle, et nous en a conservé la description.

Sainte Sylvie est debout, son voile blanc est rejeté de l'épaule droite sur l'épaule gauche, laissant toutefois passer la main. On aperçoit, sous le menton, le sommet de sa tunique, ample vêtement dont les plus nombreux viennent recouvrir ses pieds..... La Sainte paraît un peu obèse, elle a le visage rond et replet, le teint blanc, mais les rides de la vieillesse commencent à apparaître, sans pourtant faire oublier une certaine beauté; ses yeux sont grands et pleins d'expression, les plis des lèvres et du menton indiquent la bienveillance et l'habitude du sourire; elle porte sur la tête la coiffure des matrones. Tandis que de la main droite, elle semble esquisser le signe de la croix, de la gauche elle tient un psautier sur lequel on lit : *Vivet anima mea et laudabit te, et judicia tua adjuvabunt me.* (Ps. 118.)

C'est ainsi que la représente notre gravure, d'après une statue sculptée plus tard, et qui décore aujourd'hui l'oratoire de Sainte-Sylvie, au mont Cœlius.

La mère de saint Grégoire fut honorée d'un culte public quelques années après sa mort; Jean Diacre, dans ses écrits, lui donne le titre de *bienheureuse*.

Il existait également au ix^e siècle un oratoire dédié à sainte Sylvie; ce sanctuaire était situé près de l'église de Saint-Sabas, sur les pentes de l'Aventin, à l'endroit appelé Celle-Neuve, où la Sainte avait passé tant d'années dans la solitude et la prière. En 1604, il tombait en ruines, et le célèbre cardinal Baronius prit soin d'en faire construire un nouveau dans l'enceinte même de l'ancien couvent de Saint-André, où avait vécu saint Grégoire, après avoir transformé en monastère la maison paternelle.

BIBLIOGRAPHIE

Sancti Gregorii Papæ, opera omnia.

Grands Bollandistes, *Acta Sanctorum*, t. 1^{er} de novembre, p. 658 à 663.

Abbé E. Clausier, *Saint Grégoire le Grand, Pape et docteur de l'Eglise, sa vie, son pontificat, ses œuvres, son temps*, publié par l'abbé H. Odelin. Berche et Tralin, Paris 1874.

SAINTE SYLVIE, VIERGE

Fête le 15 décembre.

EN GAULE, PUIS EN ORIENT

La vierge Sylvie, qu'on nommait aussi Sylvania, était la sœur de Rufin, qui devint le célèbre ministre de l'empereur d'Orient, Arcadius. Si le même toit les vit naître, Sylvie vint au monde, comme son frère, dans la petite ville d'Elusa,

aujourd'hui Eauze, dans le département du Gers. C'était vers le milieu du iv^e siècle.

L'enfance de sainte Sylvie est restée inconnue; mais sa jeunesse dut être employée en grande partie à la prière et à l'étude des saintes lettres, car, plus tard, elle donna des preuves remarquables de piété en même temps que de solide érudition.

Lorsque l'empereur romain Théodose nomma Rufin ministre de son fils Arcade à Constantinople, la pieuse Sylvie suivit son frère, quittant les Gaules pour l'Orient. C'est là surtout que devait éclater la renommée de cette humble servante du Seigneur.

Les grandes qualités de Sylvie, sa noblesse, la firent rechercher en mariage, mais elle ne voulut jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Son bonheur était de l'étudier de plus en plus, dans l'histoire de sa vie mortelle, pour apprendre de cette étude à l'aimer davantage.

PÈLERINAGE DE SAINTE SYLVIE

Un érudit romain, M. Gamurrini, découvrit, il y a quelques années, en 1884, dans la bibliothèque d'Arezzo, un précieux manuscrit renfermant, entre autres choses, la relation d'un pèlerinage en Terre Sainte, le *pèlerinage de Sylvie, peregrinatio Sylviæ*.

Quel était l'auteur de cette relation? Était-ce la vierge Sylvie, sœur de Rufin? M. Gamurrini ne fait aucune difficulté de l'admettre, et son opinion a généralement prévalu parmi les critiques.

La haute position occupée par Rufin auprès de l'empereur explique bien les honneurs extraordinaires avec lesquels Sylvia fut partout accueillie en Terre Sainte. Toutes les portes lui furent ouvertes; partout où elle passait, on venait lui offrir de riches présents; une escorte de soldats l'accompagnait partout où quelque danger était à craindre; enfin, ce fut à Constantinople qu'elle rédigea la relation de ses pèlerinages. Tous ces traits et d'autres moins frappants, dirons-nous avec D. Cabrol, peuvent-ils convenir à un personnage autre que Sylvie?

La sainte pèlerine nous fournit dans cet écrit des détails jusqu'ici ignorés sur la topographie de Jérusalem et de ses environs au IV^e siècle.

Elle accomplit ce pèlerinage vers l'an 385 et passa la Semaine Sainte à Jérusalem, assistant à tous les offices religieux. Les fidèles, racontant-elle, sont si émus des spectacles qui se déroulent sous leurs yeux et des lectures ou des chants qu'ils entendent, que tous versent d'abondantes larmes. A Gethsémani, quand on lit l'Évangile qui raconte l'arrestation du Sauveur par la troupe de Judas, les gémissements de la foule éclatent avec tant de force qu'on les perçoit de Jérusalem.

Elle visita ensuite le Mont Sion et le Mont Horeb, revint par le désert des bords de la mer

Rouge et par la plaine de Gessen à Péluse et de là à Jérusalem. Un autre pèlerinage la conduisit au mont Nébo; elle parcourut l'Idumée, où elle vénéra le tombeau de Job, et visita le palais de Melchisédech; tous les lieux sanctifiés par quelque événement remarquable de l'Histoire Sainte et dont les souvenirs étaient conservés par des monastères furent explorés par elle, la Bible à la main.

A son retour, elle était arrivée à Antioche, quand elle résolut d'aller à Edesse et de prier sur le tombeau de saint Thomas. L'évêque de cette ville lui montra la lettre qu'Abgare écrivit à Notre-Seigneur, et la réponse qu'il en reçut; elle en obtint même une copie. Elle rentra enfin à Constantinople après une excursion à Carrhes, où Abraham avait habité.

SES MORTIFICATIONS — SA MORT — SES RELIQUES

Sa santé délicate ne l'arrêtait pas dans les diverses pratiques de dévotion qu'elle s'imposait. Demeurée seule et maîtresse d'elle-même à la mort de son frère, en l'an 395, elle habita une étroite cellule, se couvrit d'un cilice, jeûna et se priva de tout adoucissement, au point de ne jamais se coucher dans un lit pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie.

Dans tout l'Orient, on citait sainte Sylvie comme la femme la plus instruite de son temps, comme la vierge la plus sainte. Elle luttait contre les hérésies, non sans ramener à la vérité beaucoup d'âmes que l'erreur avait d'abord entraînées.

Le 15 décembre 420, Sylvie exhala son dernier soupir et rendit sa belle âme à Dieu. Depuis elle a été en grande vénération dans l'Orient.

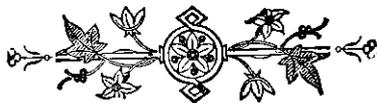
Aujourd'hui, la ville de Brescia, en Lombardie, aurait le bonheur de posséder le corps de sainte Sylvie, qui y est l'objet d'un culte tout spécial; nous ignorons quand et comment il y fut transporté.

BIBLIOGRAPHIE

Dom Fern. Cabrol (O.-S.-B.). — *Étude sur la Peregrinatio Sylviæ*, in-8°. Oudin, Paris, 1894.

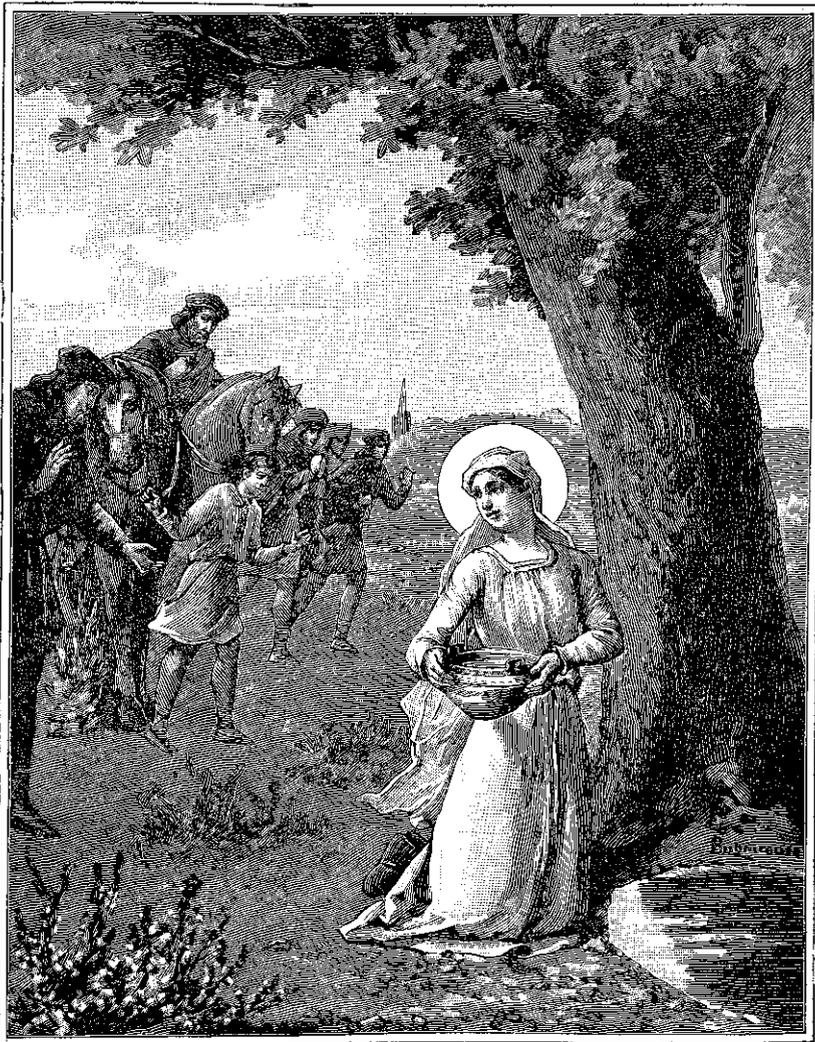
Un article de Dom Lévêque (O.-S.-B.) sur le même ouvrage, dans le *Mois bibliographique*, n° 5 de la 3^e année, 1^{er} mai 1895.

Collin de Plancy, *Grande Vie des Saints*, t. XXIII, p. 577.



SAINTE ODRADE, VIERGE

Fête le 3 novembre.



Sainte Odrade, par la puissance de sa prière, fait jaillir une source au pied d'un arbre.

ODRADE SE CONSACRE A DIEU

A l'est d'Anvers, entre l'embouchure de l'Escaut et celle de la Meuse, s'étend une vaste plaine, la Campinie; elle ne forme guère qu'une lande couverte de sable et de bruyère, aussi sa population est-elle assez restreinte. Mais si la nature s'est montrée peu prodigue de ses trésors envers ce coin de terre, la grâce, en revanche, y fit éclore une fleur dont le parfum devait réjouir le ciel : telle est du moins la comparaison qu'éveille aussitôt à l'esprit le nom d'Odrade, qui en latin (*Odorata*) signifie l'odoriférante.

Odrade naquit dans cette contrée, au petit village de Scheps, dépendant alors de la paroisse

de Baelen, probablement vers la fin du XI^e siècle. Le biographe anonyme qui écrivit en 1304 sa courte vie d'après les traditions orales et des peintures ne dit rien du nom de ses parents. Il affirme seulement qu'ils étaient chrétiens, nobles et riches. Odrade ne trouva auprès d'eux que de bons et salutaires exemples qu'elle mit à profit d'une manière merveilleuse.

Dieu avait doté la jeune fille de toutes les qualités du corps et de l'esprit : aussi de nombreux prétendants se présentèrent-ils pour la demander en mariage, mais elle opposa un refus formel à toutes leurs propositions, car son cœur était déjà donné à Jésus-Christ, et elle lui avait consacré sa virginité.

Bientôt l'épreuve vint purifier et embellir encore son âme. C'est ainsi que Dieu en agit avec ses saints; semblable à l'orfèvre, il prépare leur couronne dans le creuset de la souffrance. Odrade fut privée tout à coup de ce qu'elle aimait le plus tendrement au monde. Sa mère, qui était pour elle un guide et un soutien dans la voie de perfection où elle s'était engagée, lui fut ravie pour le ciel.

Cette mort, qui brisa le cœur de la jeune fille, eut un douloureux retentissement sur sa vie. Quelque temps après, son père épousa une autre femme, de naissance illustre sans doute, mais chrétienne seulement de nom. Elle était loin d'avoir la douceur et la piété de la première. Pleine d'orgueil et de méchanceté, cette marâtre n'avait pour Odrade aucun sentiment d'affection. Elle réussit même par ses machinations et l'ascendant qu'elle sut prendre sur son mari à lui faire partager ses ressentiments contre la jeune fille. On devine combien Odrade eut à souffrir de cette pénible situation. Elle supporta avec une invincible patience tous les mauvais traitements, et Dieu voulut bientôt montrer que si d'une main il afflige parfois les âmes fidèles, de l'autre il les protège et opère même des prodiges en leur faveur.

ODRADE ADOUCIT UN CHEVAL INDOMPTÉ

Chaque année, à un jour déterminé, les habitants de la contrée célébraient solennellement la dédicace de l'église de Millegem, et la dévotion attirait dans cette paroisse une grande foule de pèlerins. Le père d'Odrade ne manquait jamais de s'y rendre avec sa famille et ses hommes d'armes.

Le jour est venu, on dispose tout pour le départ; seule, Odrade semble avoir été oubliée. Elle va trouver son père et lui demande humblement une monture pour le voyage. Le seigneur semblait disposé à écouter favorablement sa fille, mais la marâtre le dissuade. Cédant à ses perfides suggestions, le père croit avoir trouvé le moyen de décourager Odrade et de rejeter sa demande, tout en ayant l'air de l'exaucer. Il y avait dans un enclos, près de la maison paternelle, quelques chevaux sauvages et indomptés qu'on y gardait pour la conservation de la race. « Si tu veux nous suivre à Millegem, dit ironiquement le seigneur à sa fille, va dans cet enclos te choisir un cheval à ta convenance. »

C'était exposer l'enfant à une mort presque certaine; et le père s'éloigna à la tête de sa troupe, persuadé que la perspective d'un tel danger ferait reculer Odrade. Mais celle-ci, sans se déconcerter, le visage serein, se dirige vers l'enclos entouré de fossés et de barricades. Au moment où elle en franchit l'entrée, elle se munit du signe de la croix.

Les farouches animaux se précipitent aussitôt de son côté; mais, ô merveille! voici que leur férocité disparaît, et ils se couchent aux pieds de la jeune fille comme pour lui offrir le service qu'elle réclame. Odrade, remerciant Dieu dans son cœur, choisit le coursier le plus vigoureux et le monte sans peine; puis elle arrache une branche à un tilleul voisin et lance son cheval sur la route de Millegem. L'animal, comme fier de son fardeau, marche d'une allure rapide et cadencée, si bien qu'en peu de temps, il rejoint

la caravane des pèlerins déjà éloigné d'un mille.

Grande fut la surprise de toute la troupe, quand on vit paraître la pieuse écuyère et son équipage; mais le plus étonné fut encore le père d'Odrade, il ne pouvait en croire ses yeux. Frappé de ce qu'il considérait comme le résultat d'une intervention céleste, il s'empressa de descendre de cheval, demanda pardon à Odrade et promit de ne plus la molester à l'avenir.

LE RAMEAU DE TILLEUL — SOURCE MIRACULEUSE

Arrivés à Millegem, les pèlerins se rendent à l'église où l'affluence était grande et chacun y satisfait sa dévotion. Odrade pria Dieu de tout son cœur. La tradition rapporte qu'elle planta le rameau de tilleul dont elle s'était servie pour guider son cheval. La branche prit racine et devint un grand arbre, qui servait de limite à deux communes. La vénération populaire le désignait sous le nom de tilleul de sainte Odrade. Au commencement du XVIII^e siècle, comme il périssait de vétusté, on le coupa et on en fit une croix qui se trouve au presbytère de Millegem.

On raconte aussi qu'après sa prière, la Sainte sentit une soif ardente. Or, en cette contrée sablonneuse et aride, il n'y avait point de source où elle pût trouver de l'eau. Se retirant un peu à l'écart, elle pria Dieu de lui venir en aide. Sa prière n'était pas achevée, qu'une source limpide jaillit du tronc d'un arbre séculaire. Elle et tous ceux qui se trouvaient présents purent étancher leur soif. Après plusieurs siècles, cette fontaine avait tari, et les habitants du pays avaient même perdu le souvenir de l'endroit où le prodige s'était opéré. Toutefois, une place du village portait toujours le nom de *place de l'eau, waterstraat*. Un prêtre, très dévot au culte de la Sainte, y fit creuser la terre en 1686, et à la grande joie de la population, on trouva une nappe d'eau abondante et pure, ce qui était un trésor pour la contrée. Ce puits ne tarit jamais, même pendant les plus grandes sécheresses, et en 1858, année d'une sécheresse exceptionnelle, il devint l'unique ressource de tous les paysans dalentour.

La population se reconnaît redevable de ce bienfait à sa chère Sainte.

PIEUSE MORT — CULTE ET RELIQUES

Ce ne sont point les miracles qui font les saints, c'est la sainteté qui obtient les miracles. S'appuyant sur ce principe, le biographe anonyme de sainte Odrade déclare qu'il laisse de côté d'autres prodiges obtenus par son intercession pour parler de son angélique patience et de sa bienheureuse mort. Dieu envoya à sa fidèle servante une longue et douloureuse maladie qui augmenta la somme de ses mérites et l'introduisit dans le ciel; où elle prit place dans le cortège des vierges. Cette mort arriva le 28 janvier d'une année que Dieu connaît.

Les villages voisins se disputaient l'honneur de posséder les reliques de cette vierge dont la sainteté apparaissait évidente aux yeux de tous. On résolut, pour terminer le litige, de placer son corps sur un chariot neuf traîné par deux jeunes bœufs qu'on laisserait marcher en liberté. Là où s'arrêteraient leurs pas, là serait déposé le corps de sainte Odrade. L'attelage se dirigea vers Alem, sur les bords de la Meuse. La population d'Alem, ayant à sa tête un comte nommé Othon, reçut avec joie le trésor que Dieu lui envoyait. Ce seigneur fit bâtir une magnifique

église en l'honneur de la Sainte, et le corps de sainte Odrade y reposa jusqu'au xvii^e siècle. A cette époque, on le transféra d'abord à Bois-le-Duc, puis à Anvers, par crainte des hérétiques. Plusieurs églises en possèdent quelques reliques.

Sainte Odrade est invoquée dans son pays pour la guérison des maladies d'yeux, contre les morsures des chiens enragés, et en général pour

la guérison de toutes les maladies des hommes et des animaux. On l'invoque également pour obtenir la cessation de la sécheresse et des inondations.

SOURCES CONSULTÉES :

Bollandistes, *Acta Sanctorum*, t. II de novembre, I^o partie, p. 57-70.

SAINTE AGNÈS D'ASSISE

VIERGE, DE L'ORDRE DE SAINTE CLAIRE (1198-1253)

Fête le 16 novembre.

L'APPEL DE DIEU

En l'année 1212, l'illustre vierge sainte Claire d'Assise avait dit adieu au monde, et, sous la direction de saint François, s'était vouée à Jésus-Christ pour le suivre dans la voie de la pauvreté évangélique. En quittant le siècle, elle avait laissé à la maison paternelle une jeune sœur de quatorze ans, nommée Agnès.

C'était une âme d'une pureté virginale, formée solidement à la vertu par une mère comme Ortolana, et déjà capable d'en accomplir les actes héroïques. Quand elle vit sa sœur renoncer sans regret à toutes les joies terrestres, elle en ressentit une émotion profonde. Elle fut témoin des luttes que dut soutenir la vierge Claire pour conquérir la liberté de se donner à Dieu : elle la vit se réfugier dans le lieu saint, embrasser l'autel et déjouer ainsi les ruses et les violences de son père qui aurait voulu l'arracher au Seigneur, mais qui fut désarmé par cette résistance inattendue. Agnès se demanda si elle ne pourrait pas, elle aussi, suivre la voie de la perfection et s'attacher sans réserve à Jésus-Christ. C'était l'appel que Dieu faisait entendre à son cœur.

De son côté, sainte Claire n'avait pas oublié sa sœur plus jeune, et, dans la solitude où elle s'était retirée, elle s'inquiétait de voir Agnès encore exposée à tous les dangers du monde : elle suppliait le Seigneur de lui faire sentir les douceurs de la grâce afin qu'elle se dégoutât des biens terrestres et devint sa compagne à son service. Sa prière ardente fut vite exaucée.

Seize jours seulement après le départ de Claire, Agnès venait rejoindre sa sœur au monastère de Saint-Ange, où elle était alors : « Je ne viens pas, lui dit-elle, en faisant allusion aux persécutions paternelles, je ne viens pas fatiguer votre patience par d'inutiles reproches, au contraire, me voici prête à demeurer pour toujours avec vous, au service du même Maître. » Claire versa des larmes de joie, et, l'embrassant avec une inexprimable tendresse, lui répondit : « O ma très douce sœur, bénie soit à jamais la miséricorde de Dieu, qui m'a exaucée, alors que j'étais pleine de sollicitude pour vous. »

SES PARENTS ESSAYENT DE LA RAVIR À DIEU.

PRODIGES OPÉRÉS EN SA FAVEUR

Cependant, un violent orage se préparait pour les deux vierges. Leur père, dont le cœur saignait encore du départ de sa fille aînée, fut rempli de fureur en apprenant la résolution d'Agnès. Hors de lui-même, il rassemble aussitôt ses frères et ses parents, leur apprend l'évasion de la jeune fille, et les supplie de l'aider à faire respecter son autorité paternelle qu'il prétend avoir été lésée par cet acte. Tous lui promettent leur concours ; ils s'arment au nombre de douze, jurent d'arracher Agnès de son couvent, et se dirigent vers le monastère de Saint-Ange.

Admis à s'entretenir avec la jeune fille, ils prennent d'abord les voies de la douceur et font appel à sa tendresse pour ses parents, la supplient de mettre fin à leur douleur et à leur désolation, et essayent de lui faire entendre que la famille n'est pas un obstacle à la piété et à la ferveur ; mais Agnès demeure inébranlable dans sa résolution : elle écoute tout avec tranquillité, répond avec fermeté, rien ne pourra la faire changer de sentiment, rien ne la ramènera au monde et à ses frivoles jouissances.

Alors, mettant de côté toute dissimulation, ces hommes l'interpellent avec colère : « De quel droit es-tu venue ici ? tu en sortiras sans retard et tu viendras avec nous à la maison paternelle. — Non, s'écrie Agnès à son tour, je ne me séparerai pas de ma sœur. » Et aussitôt ils saisissent la jeune fille, ils s'efforcent de l'entraîner, et, comme elle résiste, un d'entre eux se jette sur elle avec furie, la prend par les cheveux, la frappe à coups de pied, la meurtrit cruellement, tandis que les autres la poussent et la soulèvent avec violence.

Impuissante contre une telle brutalité, Agnès ne peut que crier à sa sœur : « Venez à mon secours, sœur bien-aimée, ne souffrez pas qu'ils me ravissent à Jésus-Christ, à mon Seigneur. » Déjà ils l'avaient traînée jusqu'au pied de la montagne, semant le chemin de son sang et de ses vêtements en lambeaux, mais Claire s'était jetée à genoux,

et demandait à Dieu la victoire pour sa sœur. Sa prière fut toute-puissante.

Tout à coup, les persécuteurs sentent leurs bras robustes plier sous leur faible fardeau; l'enfant est devenue si pesante qu'ils sont contraints de la déposer, et leurs efforts réunis sont impuissants à la soulever de terre. Des ouvriers, accourus des champs et des vignes, veulent en vain leur prêter main forte; ils épuisent leurs forces contre le corps d'une faible vierge. Dieu avait renouvelé, en faveur d'Agnès, le prodige qu'il avait opéré jadis en faveur de sainte Lucie, l'illustre martyr de Syracuse.

Obligés d'avouer leur impuissance, les parents d'Agnès ne voulurent cependant pas reconnaître le doigt de Dieu dans un événement si extraordinaire, et ils allaient même jusqu'à en plaisanter malignement. Un de ses oncles, nommé Monaldo, rendu plus furieux par le prodige, saisit son épée et se prépare à frapper l'innocente victime, mais son bras se raidit soudain sous le coup d'une douleur violente, et le glaive s'échappe de ses mains.

Claire, remplie d'un courage héroïque, accourt sur le terrain de la lutte et conjure ses parents de ne pas s'obstiner davantage. Un sentiment de honte les désarme, ils renoncent à leur projet et se retirent couverts de confusion. Monaldo, vaincu par la souffrance, vint, quelques jours après, demander à sa nièce le secours de ses prières auprès de Dieu; Agnès pria et obtint sa guérison. Il fut, à partir de ce moment, le plus ardent ami et le plus zélé bienfaiteur de la petite communauté. Le père des deux sœurs lui-même s'adoucit et n'osa plus désormais contrarier leur vocation.

Agnès, tout heureuse d'avoir pu donner à son Sauveur ce premier gage d'amour, rentra avec Claire au monastère de Saint-Ange. Ensemble, elles remercièrent Dieu de s'être fait le défenseur de leur faiblesse.

Quand François d'Assise, alors à Notre-Dame des Anges, apprit les péripéties de cette lutte et son heureuse issue, il en ressentit une douce allégresse et en bénit le Seigneur. Jusque-là, sainte Claire et sa compagne avaient habité successivement deux monastères de Bénédictines; le Saint les conduisit à Saint-Damien, dont il avait restauré l'église. Il revêtit Agnès de l'habit de la pénitence et la consacra au Seigneur.

SES VERTUS — SA MORT

A l'ombre de ce cloître, et sous la conduite de sa sœur, nommée abbesse, la courageuse vierge se livra avec ardeur à la pratique des plus sublimes vertus; elle suivit de près sainte Claire dans la voie de la perfection. Sur sa chair délicate elle avait placé un rude cilice, et ne se nourrissait presque jamais que de pain et d'eau; en même temps qu'elle traitait son corps avec une telle rigueur, elle montrait pour ses compagnes une bonté sans égale; son obéissance était pon-

tuelle, son humilité à toute épreuve, sa charité inépuisable.

Le Seigneur lui accorda un don admirable de prière. Une nuit, retirée dans un coin du chœur, dans le silence de l'oraison, elle fut ravie en extase; sa sœur Claire la vit élevée au-dessus de terre et le front orné d'une triple et mystérieuse couronne. Elle fut aussi quelquefois favorisée de la visite de l'Enfant Jésus, pour lequel, à l'exemple de saint François, elle avait la plus tendre dévotion.

Le séraphique patriarche eut vite remarqué le trésor que cachait la solitude de Saint-Damien, et les aptitudes d'Agnès pour le gouvernement et la conduite des âmes. On l'avait prié de fonder un nouveau monastère de Pauvres Dames à Florence; il n'hésita pas à envoyer, malgré sa jeunesse, la vierge Agnès pour présider à cette fondation. Il n'eut pas à s'en repentir. Le monastère prit le nom de Monticelli et devint presque aussi célèbre que celui de Saint-Damien. Un grand nombre de jeunes filles des plus illustres familles de la ville et des environs vinrent se joindre à elle pour vivre sous sa direction. Ce fut de Florence qu'Agnès écrivit à sa sœur une magnifique lettre dans laquelle elle exprimait toute la douleur que son cœur avait ressentie de la séparation.

Sainte Agnès fut encore choisie pour fonder de nouvelles communautés à Mantoue, à Venise et en d'autres villes.

On ignore à quelle époque elle revint à Saint-Damien. On l'y retrouve lors de la dernière maladie de sa sœur. Elle assista au spectacle solennel de ses derniers instants, quand la Reine des Vierges, escortée d'une multitude d'autres vierges, descendit du ciel pour escorter cette âme bienheureuse jusqu'au trône de son divin Fils. Comme Agnès suppliait sa sœur mourante de ne pas la laisser seule sur la terre, mais de l'entraîner au ciel après elle, celle-ci, éclairée soudain d'une lumière prophétique, lui répondit: « Ma bien-aimée sœur, c'est la volonté de Dieu que je m'en aille; pour vous, mettez fin à ces larmes, bientôt vous viendrez me rejoindre près du Seigneur. »

Agnès assista aux funérailles triomphales de la sainte fondatrice, elle vit les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau. La prédiction de sa bienheureuse sœur ne tarda pas à se réaliser: trois mois après, elle la suivait dans le tombeau, et son âme s'envolait vers le ciel; c'était le 16 novembre 1253. De nombreux prodiges manifestèrent sa sainteté, et Pie VI approuva son culte en 1777.

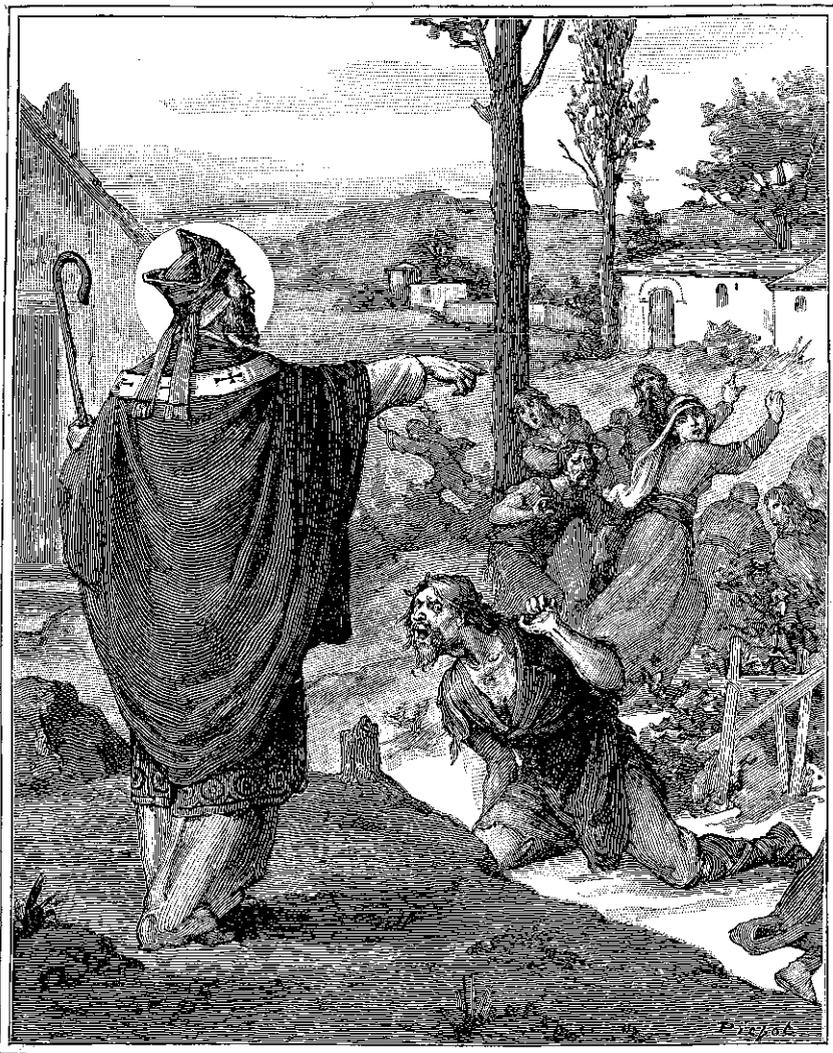
Ses reliques sont à Assise, dans une chapelle de l'église de Sainte-Claire.

SOURCES CONSULTÉES :

Les auteurs de la *Vie de saint François* et de *sainte Claire*. — CHALIPPE. *Vie de saint François d'Assise*. — *L'Auréole séraphique*, t. IV, p. 280-284.

SAINT HUBERT ET LA RAGE

Fête le 3 novembre.



Saint Hubert guérit un homme atteint de la rage.

PREMIERS HONNEURS RENDUS A SAINT HUBERT SON CORPS CHEZ LES MOINES D'ANDAÏN

Dieu s'est plu de tout temps à récompenser dès ici-bas certains de ses serviteurs par le pouvoir de commander, en quelque sorte, à la nature. Saint Hubert peut figurer parmi les plus illustres de ces personnages, auxquels Dieu a daigné répartir, de leur vivant même, quelque chose de sa puissance souveraine. Voilà onze siècles, en effet, qu'on a recours à lui contre la rage, onze siècles au cours desquels des milliers de malheureux, sous le coup d'accidents rabiques, ont bénéficié de son efficace protection.

C'est ce pouvoir surnaturel de saint Hubert (1) que nous exposerons ici, avec faits à l'appui.

Saint Hubert d'Aquitaine, évêque de Maëstricht et de Liège, que la noblesse de son origine — (quelques-uns le font descendre de Clotaire I^{er}, roi des Francs), — la sainteté de sa vie, le zèle apostolique et le don des miracles ont rangé parmi les plus illustres prélats du VIII^e siècle, mourut le 30 mai 727, à Terveren, entre Bruxelles et Louvain, au retour d'un voyage qu'il avait entrepris

(1) Cette notice ne fait pas double emploi avec la vie de saint Hubert, déjà publiée. (N^o 257 de notre collection.)

pour aller consacrer une église dans le Brabant.

Transporté à Liège, le corps de notre Saint fut inhumé dans l'église collégiale de Saint-Pierre, qu'il avait fait construire lui-même en l'honneur du Prince des apôtres. Seize ans plus tard, le successeur à Liège de saint Hubert, saint Floribert, procéda solennellement, en présence du roi Carloman, de toute sa cour et d'un peuple immense, à l'exaltation de ses reliques qui furent placées devant le maître-autel où, pendant quatre-vingt-deux ans, les fidèles vinrent les vénérer. Cette exaltation, ayant eu lieu le 3 novembre, on fixa à ce jour la fête de saint Hubert dans toute l'Église.

En 825, l'évêque Wolcand ouvrit, sous les yeux de Louis le Débonnaire, la tombe du Saint. Le corps fut trouvé dans le même état de parfaite conservation que lors de la première translation. Durant trois jours, la foule pieuse vint le contempler avec un saint empressement.

Les trois jours écoulés, Wolcand remit le précieux dépôt entre les mains des moines Bénédictins d'Andain, qui le transportèrent solennellement dans leur monastère.

A peine le corps de saint Hubert fut-il arrivé à Andain que les peuples vinrent prier sur les lieux sanctifiés par la présence de ses augustes reliques. Cette confiance des fidèles ne tarda pas à être récompensée : des guérisons éclatantes furent obtenues, et en tel nombre, que les multitudes accoururent de partout dans cette petite bourgade des Ardennes, devenue ainsi l'un des lieux de pèlerinage les plus réputés du monde chrétien.

Le nom d'Andain disparut même peu à peu, et les peuples lui substituèrent celui de saint Hubert, qui sert seul aujourd'hui à le désigner.

POURQUOI L'ON INVOQUE SAINT HUBERT CONTRE LA RAGE

Cette dévotion si populaire s'explique par l'in signe privilège que reçut, pendant sa vie mortelle, saint Hubert, de conjurer le développement chez l'homme ou chez les animaux de la terrible maladie connue sous le nom de rage.

« Saint Hubert, étant revenu de Rome à Maëstricht, dit le savant Claude Desprez, jurisconsulte d'Arras, opéra divers miracles, et son pouvoir brilla surtout à l'occasion des chiens, des loups et des ours enragés qui furent, à cette époque, les instruments de la justice divine pour punir de leurs crimes les habitants du pays de Tongres et de la Taxandrie, ainsi que les sauvages habitants des provinces voisines, coupables d'avoir mis à mort saint Théodard et saint Lambert, envoyé en exil les saints évêques Amand et Rémacle et pillé les biens de l'Église.

» En l'an 747, poursuit le même auteur, saint Hubert annonçait la parole de Dieu au peuple de Villers-l'Évêque, quand, tout à coup, un étranger, atteint de la rage, se précipite au milieu de la foule qui, saisie de crainte, s'empresse de prendre la fuite en laissant seul le saint évêque. Celui-ci, affligé et désolé de la fuite et de la dispersion de ses auditeurs, commanda avec autorité à la rage d'abandonner cet homme et de le rendre à la santé. La rage obéit à cet ordre; le malade, parfaitement guéri et devenu doux comme un agneau, alla rappeler lui-même chacun de ceux qui avaient pris la fuite pour les inviter à venir entendre de nouveau la parole de Dieu, de la bouche de l'évêque. »

Après sa mort, saint Hubert a conservé son merveilleux pouvoir.

C'est surtout à l'abbaye de Saint-Hubert, siège de ses reliques, que notre Saint, par la miséricorde de Dieu, se plaît à exaucer les prières de ceux qui viennent à lui. Aussi, l'ancienne petite bourgade est-elle devenue une ville où ne cessent d'affluer les pèlerins qui ont recours à ce que l'on est convenu d'appeler *l'œuvre de saint Hubert*.

L'ŒUVRE DE SAINT HUBERT

Quelle est donc cette œuvre de saint Hubert?

C'est l'opération et l'ensemble des prescriptions auxquelles doivent se soumettre les personnes mordues par des animaux enragés.

La *sainte étole*, qui forme à cette heure encore la principale relique de la basilique de Saint-Hubert, joue un rôle important dans cette opération. On nous reprocherait de ne pas en parler tout d'abord, avant d'exposer les trois actes intéressants et caractéristiques de l'œuvre : la *taille*, la *neuvaine* et le *répit*.

Cette étole, si nous en croyons une pieuse légende, aurait été apportée du ciel par un ange au moment même où le pape Serge I^{er} allait conférer dans Saint-Pierre de Rome les Ordres sacrés à saint Hubert, récemment arrivé en pèlerin dans la Ville Eternelle.

Voici en quels termes parle de cette relique un moine de Saint-Hubert qui écrit en 1649 :

« Avec le saint corps fut apportée au monastère l'étole prodigieuse que la Mère de Dieu, à laquelle le grand saint Hubert était très dévot, lui envoya au jour même de son sacre à Rome par un ambassadeur céleste, gage si inestimable et si admirable en ses effets miraculeux, qu'on ne connaît aucune autre relique, en aucune église du monde, qui soit en cela comparable à celle-ci; de quoi peuvent rendre un fidèle témoignage une foule de personnes dont le nombre ne se peut estimer qui, par le remède assuré de celle-ci, ont échappé au danger inévitable de la rage, sans rien dire de ce qu'elle opère pour préserver même les bêtes de toutes espèces, qui sont à l'usage de l'homme, lesquelles étant marquées d'un fer chaud béni et touché de cette étole céleste, sont affranchies entièrement dudit mal ou, si elles meurent, c'est sans en faire part, ni par morsure, ni autrement, aux autres animaux. De tout quoi les expériences sont journalières et connues à toute l'Europe, à la confusion des ennemis de la Sainte Église, qui ne peuvent disconvenir de cette vérité, non plus que de la lumière du soleil. »

Assurément, l'origine céleste de la sainte étole n'est pas article de foi, mais, ce que nul ne peut récuser, sans parti pris, ce sont les merveilleux effets produits par elle depuis onze siècles et maintes fois constatés, de nos jours encore.

La sainte étole a la forme d'un immense galon, d'un mètre environ de longueur et large de quatre centimètres et demi. Elle est en tissu de soie blanche mêlée de filaments d'or. Depuis onze cents ans, on en détache de temps en temps des parcelles, soit pour toucher les objets bénits, tels que chapelets, médailles, clés, soit pour l'opération de la taille. Dans le premier cas, on coupe un très petit morceau de la sainte étole, que l'on applique sur une pelote et que l'on remplace quand il est usé. Dans le second, on détache des fils que l'on réduit ensuite en parcelles.

Voici maintenant l'emploi de ces parcelles :

Une personne mordue par un chien enragé se présente-t-elle à l'église de Saint-Hubert, le curé, ou à son défaut le prêtre qu'il délègue à cet effet, pratique, au moyen d'une lancette, une très légère incision à la région moyenne du front, dans laquelle il introduit ensuite une minime parcelle d'un filament détaché de la sainte étole. Cette parcelle est maintenue par l'application immédiate d'un bandeau que la personne opérée doit porter pendant neuf jours. Toute cette opération s'appelle la *taille*.

Cette faveur ne s'accorde pas à tous indistinctement; pour y avoir droit, il faut que la personne considérée comme ayant contracté le principe de la rage se soumette, en outre, à une neuvaine destinée à assurer les effets de l'opération de la taille.

L'illustré archevêque de Malines, le cardinal Deschamps, nous trace lui-même l'historique et le caractère de cette neuvaine :

« La neuvaine, dit-il, n'est nullement d'institution divine et ne doit pas l'être. C'est une simple pratique de piété et de pénitence qui prépare l'âme aux grâces de Dieu, et en même temps une pratique de prudence, qui empêche de mettre volontairement des obstacles naturels à un bienfait naturel que l'on attend d'une intervention surnaturelle de la divine Providence.

» Attendre de Dieu sa guérison en faisant des choses contraires à la guérison qu'on espère de lui, ce n'est pas faire acte de confiance, mais de présomption, c'est tenter Dieu.

» Si donc la fidélité à observer la neuvaine de saint Hubert est une condition du bienfait attendu, c'est parce que l'humble soumission, l'obéissance chrétienne qui fait accomplir des prescriptions autorisées par l'usage de l'Eglise, et qui, loin d'avoir rien de superstitieux, n'ont pour objet que des actes de piété, de prudence et de pénitence, dispose l'âme à une confiance plus vive, mieux fondée et par conséquent aux bénédictions de celui qui exauce les humbles. »

D'innombrables témoignages font remonter à la plus haute antiquité les deux pratiques de la taille et de la neuvaine. Un vieil auteur du xii^e siècle assigne à l'année 879 le fait suivant :

« Un fermier voisin de l'abbaye de Saint-Hubert, mordu par un loup enragé et se sentant en danger de mort, eut recours à ce grand Saint. Après que l'on eut introduit, selon la coutume, dans le front de cet homme menacé de la rage le tissu d'or de la sainte étole, et qu'on lui eut dicté l'ordre à observer, il retourna chez lui et obtint une parfaite guérison. »

COMMENT SE FAIT LA NEUVAINNE

La personne dans le front de laquelle on a introduit, par la taille, une parcelle de la sainte étole, doit observer les articles suivants, dont on lui remet le texte :

Se confesser et communier selon l'avis d'un sage et prudent confesseur, qui pourrait en dispenser, s'il le jugeait bon, par exemple, quand la personne taillée s'est approchée des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie peu de jours avant l'opération.

Coucher seule, en draps blancs et nets, ou bien toute vêtue, lorsque les draps ne sont pas blancs. C'est là une mesure de prudence toute naturelle et de propreté élémentaire, car il est toujours dangereux de dormir dans des draps infectés.

Ne point baisser la tête pour boire aux fontaines ou rivières : on s'exposerait par là à faire tomber le bandeau et même la parcelle de la sainte étole introduite dans le front.

Boire du vin rouge, clair et blanc, mais toujours mêlé avec de l'eau, ou boire de l'eau pure. Donc, toute liqueur est exclue. Il faut voir ici une mortification infligée à la personne en traitement. Les excès amenant un échauffement du sang sont, d'ailleurs, contraires à la guérison de la rage.

Se laver les mains et se frotter le visage avec un linge frais, ne pas peigner ses cheveux pendant quarante jours, la neuvaine y comprise. En se lavant la figure à grande eau, on pourrait humecter le bandeau qui sert à maintenir dans le front la parcelle de la sainte étole, rouvrir la plaie et faire tomber ladite parcelle. Se peigner vivement expose au même danger. Il est permis, si l'on veut, de se servir pendant ce temps d'une brosse à cheveux légère et douce.

Le dixième jour, faire délier par un prêtre le bandeau et le brûler. Ce bandeau a servi à maintenir la parcelle de la sainte étole; il peut arriver que cette parcelle sorte de la cicatrice avec le sang, et reste adhérente au bandeau, quoiqu'on ne la voie pas.

Observer tous les ans la fête de saint Hubert le 3 novembre, c'est-à-dire, s'abstenir ce jour-là des œuvres serviles, entendre la messe et s'appliquer à des exercices de religion. Il est juste que le miraculé témoigne ainsi, d'une façon constante, sa reconnaissance envers celui qui l'a guéri.

Si, dans la suite, la personne recevait de quelques animaux enragés une morsure qui allât jusqu'au sang, elle devrait faire la même abstinence l'espace de trois jours, sans qu'il soit besoin pour elle de revenir à Saint-Hubert.

Enfin, elle peut donner répit ou délai de quarante jours à toutes personnes mordues par des animaux enragés. Nous parlerons plus loin de ce répit.

Malgré tout ce qu'ont pu dire ou écrire contre la neuvaine de saint Hubert les ennemis de la religion, il n'en reste pas moins acquis pour tous les hommes de bonne foi qu'elle ne renferme que des prescriptions dictées par un grand esprit de sagesse et de piété, d'une exécution facile et à la portée de tous.

Les résultats prodigieux de cette pratique, vieille de onze cents ans et toujours également efficace, la vengent sans appel de tous les reproches de superstition et de supercherie dont elle a pu être l'objet. Citons-en deux exemples choisis entre mille.

En 1812, à Bar-le-Duc (France), 33 personnes furent mordues par un loup enragé. Trois seulement d'entre elles firent le pèlerinage à Saint-Hubert et furent guéries. Les 30 autres moururent de la rage.

Vers 1840, à Bruxelles, un rentier, sa femme et deux domestiques furent mordus par un chien enragé. Les domestiques seuls firent le pèlerinage de Saint-Hubert et furent guéris, tandis que le rentier et sa femme périrent de leur mal.

Ces traits, qu'il serait aisé de multiplier, sont la plus éloquente défense de la neuvaine de saint Hubert.

LE RÉPIT

Ceux qui dressèrent les articles de la neuvaine le firent sans doute sous l'inspiration de l'esprit même de Dieu. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient, dans leur charité, obvié aux difficultés de

ceux qui, pour un motif ou pour un autre, seraient empêchés de se transporter incessamment à Saint-Hubert, ou d'observer sur-le-champ les prescriptions de la neuvaine. Ils leur ménagèrent suivant les cas un certain délai, appelé le répit de Saint-Hubert.

La faculté d'accorder ce répit ne pouvait être restreinte aux religieux du monastère de Saint-Hubert : cela n'eût servi qu'aux gens du voisinage.

Une clause établit donc que les personnes déjà taillées, répandues dans tous les pays, et devenues par le fait les propagateurs du culte de saint Hubert, jouiraient du même pouvoir. Telle est l'origine du répit, que l'auteur d'un manuscrit de l'an 1700 appelle un privilège véritablement miraculeux; une infinité de merveilles ont démontré que la confiance aux mérites de saint Hubert est bien justifiée, car ceux à qui on donne le Répit sont, tant que dure ce délai, aussi préservés de la rage que ceux qui ont fait la neuvaine.

JUGEMENTS ET APPROBATIONS — OPINION DE PASTEUR

La neuvaine de saint Hubert, comme toute œuvre surnaturelle, a eu ses admirateurs et ses détracteurs. Sans entrer ici dans le détail des attaques dirigées contre elle, disons seulement, à sa défense, que les docteurs en théologie de Louvain, le 6 septembre 1690, et l'autorité ecclésiastique diocésaine, le 22 du même mois, se sont formellement prononcés en sa faveur. La neuvaine, dit l'acte d'approbation épiscopale, « se peut observer et pratiquer en toute sûreté et sans aucune superstition ».

L'œuvre de saint Hubert n'a nullement eu à souffrir des découvertes de la science moderne. Le nombre des personnes qui ont recours à la taille n'a pas diminué depuis l'admirable découverte de Pasteur. L'illustre savant, malgré son puissant génie, ne faisait aucune difficulté de croire aux cures de saint Hubert. *Si j'étais mordu par un chien enragé, je commencerais par aller à Saint-Hubert*, disait-il en toute simplicité, prouvant ainsi une fois de plus que beaucoup de science n'a jamais éloigné de Dieu.

Aujourd'hui, comme avant l'existence de l'Institut Pasteur, saint Hubert voit affluer chaque année à son tombeau une moyenne de 30000 pèlerins venus de la France, de la Belgique, de l'Allemagne. Certaines pieuses manifestations revêtent un caractère particulièrement touchant. Ainsi, depuis 1701, la ville de Cologne envoie tous les ans un groupe important de pèlerins, qui font à pied le trajet, ce qui représente une marche de dix à douze jours.

OU EST AUJOURD'HUI LE CORPS DE SAINT HUBERT ?

Si l'intercession de saint Hubert est si puissante, il serait particulièrement doux au cœur

de ses dévots serviteurs d'être assurés qu'ils gardent près d'eux ses saintes reliques.

Le doute naît ici de ce que, suivant une opinion, le corps de saint Hubert aurait été brûlé, en 1568, par les Huguenots. Heureusement, cette opinion ne repose sur aucun document historique. On sait, au contraire, par de précieux manuscrits, que, dans la nuit du 14 au 15 octobre 1568, l'abbé du monastère, Lamock, cacha le précieux trésor dans le mur de la façade de l'église, pour le soustraire aux profanations des calvinistes iconoclastes. Il est également avéré qu'en 1616, ces reliques furent découvertes, précisément à cet endroit, par l'abbé de Fanson qui les plaça secrètement dans une autre cachette, et le témoignage est encore confirmé en 1621. En effet, les guerres et les invasions incessantes à l'extérieur, les troubles causés par la Réforme à l'intérieur, des tentatives faites à cette époque

par les Liégeois pour recouvrer les restes du saint fondateur de leur ville, tout explique le secret dans lequel on les garda.

Quelle joie ce serait, aujourd'hui, de retrouver le corps saint, instrument de tant de miracles!

Des fouilles ont été pratiquées dans l'église; mais elles n'ont été que superficielles et ne peuvent être regardées comme décisives : tout espoir est loin d'être perdu.

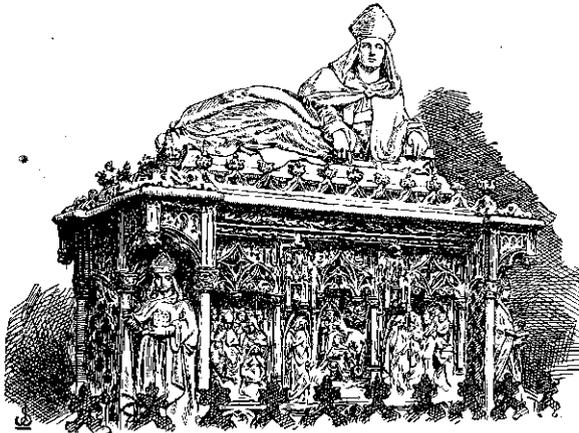
Les corps de saint Monuphe et de saint Gondulphe, cachés à

Maëstricht en 1038, le corps de saint Augustin caché à Pavie en 740, celui de saint François à Assise en 1230, celui de saint Ambroise à Milan en 835, et ceux des apôtres saint Philippe et saint Jacques le Mineur à Rome en 560, furent retrouvés, les deux premiers, dans une tombe de marbre, en 1623, — le troisième dans un mur de brique, en 1695, — les autres sous des autels, dans les années 1818, 1871 et 1873. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi du corps de saint Hubert?

Dès 1873, un appel à la prière pour retrouver le corps de saint Hubert fut fait avec l'approbation de M^{sr} l'archevêque de Malines et des évêques de Namur, de Liège, de Gand et de Tournai.

Une plus haute consécration fut ensuite donnée à cette pensée si chrétienne. Sur la demande de M^{sr} l'évêque de Namur, le pape Pie IX, de sainte mémoire, accorda, « dans toute l'effusion de son âme, la bénédiction apostolique aux personnes qui, réunies en pieuse association, se proposent d'adresser au Très-Haut de ferventes prières pour la découverte du corps du glorieux saint Hubert. »

Stimulés par de si hauts encouragements, les pieux pèlerins et les serviteurs du grand saint Hubert continueront donc à s'unir dans la prière jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de faire retrouver cette insigne relique pour la gloire de son nom et pour l'exaltation de notre Mère la Sainte Eglise.

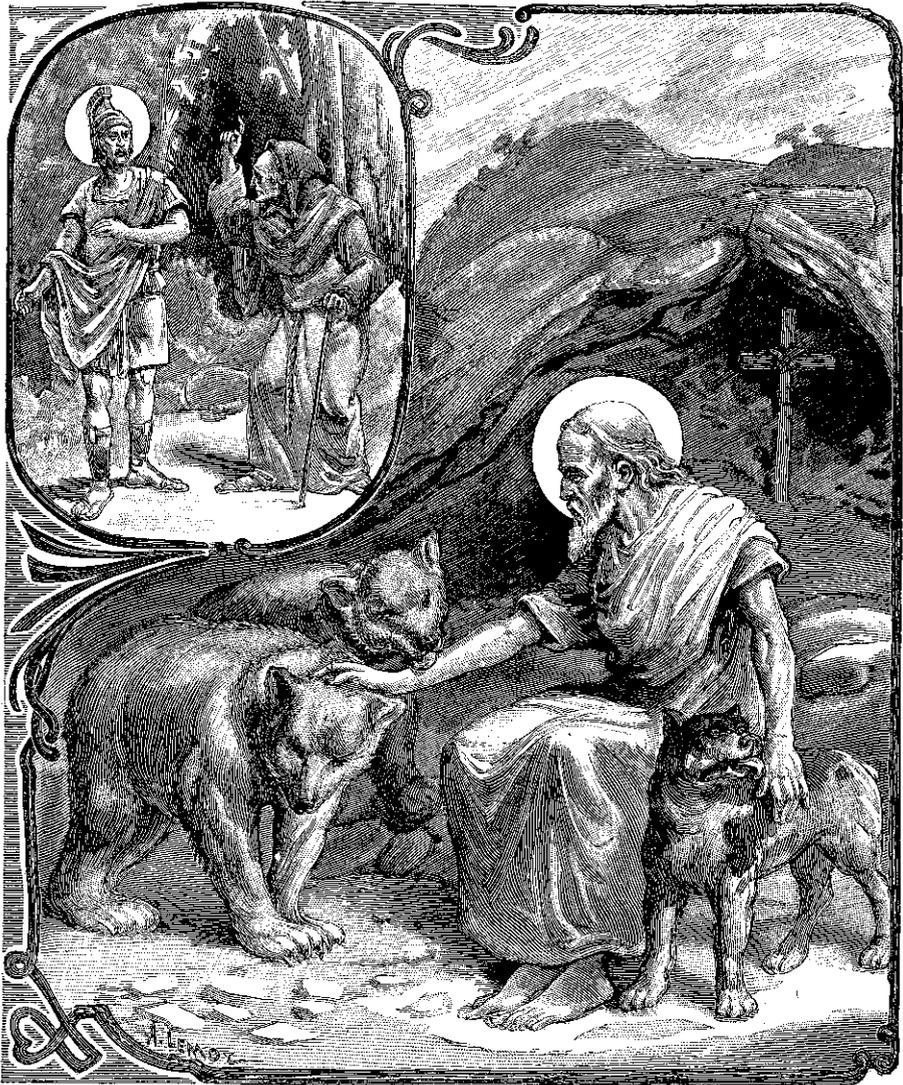


Monument élevé en l'honneur de saint Hubert par S. M. Léopold I^{er}, roi des Belges.

SAINT JOANNICE LE GRAND,

MOINE EN BITHYNIE

Fête le 4 novembre.



Joannice, encore soldat, écoute les reproches d'un vénérable solitaire. Ermite de l'Olympe, il est entouré d'animaux féroces qui ne lui causent aucun mal.

GARDEUR DE PORCS — SOLDAT DE LA GARDE IMPÉRIALE

Avant de se condamner, par sa séparation d'avec Rome, à une longue et désolante stérilité, l'Eglise grecque enfante au VIII^e et aux IX^e siècle une pléiade de saints.

Avant de s'éteindre, elle jette un suprême éclat.

« Comme aux époques les plus glorieuses de son histoire, vertus éminentes, génie, sainteté,

auréole du martyr, rien ne lui manque alors. Il semble que Dieu, en la comblant à la fois de tant d'honneurs, ait voulu dire à l'univers : Voilà la luxuriante végétation que ce cep de la vigne du Christ, alimenté par la sève de l'union, était capable de produire (1). »

Saint Joannice le Grand, dit le Thaumaturge,

(1) R. P. J. Van den Gheyn, Bollandiste.

moine au mont Olympe, dans l'Asie-Mineure, est l'une de ses dernières gloires.

Joannice, dont le nom signifie *Petit-Jean*, naquit à Marycate, village de Bithynie, en l'an 754. Son enfance se passa à garder quelques porcs, toute la fortune de ses pauvres parents.

Dans cet humble emploi, l'enfant put satisfaire à son gré ses désirs précoces de solitude et son attrait vers l'oraison. Il laissait à la garde de la bonne Providence son petit troupeau et s'écartait pour prier, et jamais, nous dit le moine Sabas, l'un des animaux confiés à ses soins ne s'égara, jamais le troupeau ne souffrit aucun dommage de la part des brigands ou des chiens sauvages qui infestent ces montagnes.

A dix-huit ans, il dut servir dans les armées de l'Empire. C'était, dit-on, un beau soldat, grand et fort. On l'enrôla dans le corps d'élite de la garde impériale; nous savons même qu'il fit partie de la dix-huitième cohorte.

Il se distingua bientôt entre tous ses compagnons d'armes par son exacte observation de la discipline militaire et par une énergie et un courage à toute épreuve.

Une expédition contre les Bulgares vint lui donner occasion de montrer sa valeur. L'ennemi avait franchi le Danube; il semait la dévastation dans la Thrace et menaçait Constantinople. L'empereur Constantin VII, fils de l'impératrice Irène, envoya contre lui le corps de troupes auquel appartenait Joannice.

Le choc des deux armées eut lieu à Marcella, place fortifiée sur les frontières septentrionales de l'empire. Joannice y fit des prodiges de valeur, mit en déroute un grand nombre d'ennemis, arracha de leurs mains plusieurs de ses compagnons d'armes tombés en leur pouvoir et surtout l'un des princes du sang.

La renommée de ses exploits parvint aux oreilles de l'empereur, qui lui offrit des honneurs et des présents.

Une carrière brillante s'ouvrait devant Joannice, s'il l'eût voulu. Mais Dieu avait sur lui d'autres desseins,

UN MOMENT DE SURPRISE — CONVERSION

Le long séjour de Joannice à la cour de Byzance n'avait pas été sans porter quelque atteinte à sa foi.

Entouré, comme il l'était, d'hérétiques, peu instruit, sa piété se laissa surprendre et il adhéra quelque temps à l'erreur des iconoclastes. Pourtant, par une permission divine, il sut toujours se garder des excès impies auxquels se livraient autour de lui les briseurs de saintes images.

D'ailleurs, étranger aux discussions religieuses, c'était presque à son insu qu'il s'était engagé dans l'erreur, et l'on pouvait prévoir que son âme, demeurée droite et pure, embrasserait avec ardeur la vérité dès que celle-ci lui apparaîtrait. Dieu ne tarda pas à lui ménager cette grâce.

Un jour que sa cohorte, lancée à l'encontre d'une bande de Sarrasins qui troublaient la contrée, campait sur la lisière d'une forêt, Joan-

nice s'étant un peu écarté pour prendre du repos, se rencontra tout à coup avec un vénérable solitaire qui lui dit ces paroles :

« O mon fils Joannice! Combien de temps encore demeureras-tu errant dans les ténèbres de l'hérésie? Si tu es chrétien, révere les images du Christ. Sans cela, c'est en vain que tu portes le titre de chrétien. »

Puis, l'étranger disparut.

Frappé de s'entendre ainsi nommer par un vieillard qui lui dévoilait l'état de son âme, Joannice y reconnut comme une voix d'en haut. La grâce achevant l'œuvre de conversion, ses yeux s'ouvrirent, son cœur fut touché, et, dès ce moment, il résolut de changer de vie.

Il devint un saint, même dans les camps, et, pendant les six années qu'il passa encore sous les armes, au milieu des rudes exercices et des fatigues de la vie militaire, il pratiqua les jeûnes, les longues oraisons, les veilles prolongées d'un solitaire. Pendant les heures de garde, quand le devoir l'appelait au palais impérial, il élevait son cœur à Dieu. Sa nourriture et son sommeil étaient aussi restreints que le permettent les forces humaines.

Toutes ces mortifications étaient une préparation à un renoncement plus absolu. Convaincu de la vanité des gloires d'ici-bas, Joannice, âgé de quarante-deux ans, revint à Marycate, demanda la bénédiction de ses vieux parents et se dirigeant vers l'Est, partit pour Brousse, où il alla trouver l'higoumène d'un des monastères du mont Olympe.

L'OLYMPE ET SES MONASTÈRES

L'Olympe porte encore aujourd'hui le nom de *Kéchiç-Dagh*, montagne des moines. Au VIII^e et au IX^e siècle, cette montagne était, comme le sera plus tard l'Athos, un vaste monastère. Chacune des grottes, creusées en ses flancs par la nature, servait de retraite à un ermite.

L'on voyait partout se dresser des couvents, des chapelles, des cellules. Ces lieux sanctifiés n'étaient pas moins célèbres que l'antique Thébaïde, que les laures de Palestine ou de Cappadoce.

Saint Platon, saint Théodore Studite, saint Georges Limniote, saint Pierre d'Atroa, saint Nicéphore et saint Nicéas, fondateur du monastère de Médice, saint Théophane de Sigriane, pour ne parler que de ceux que l'Église honore du titre de saints, l'illustraient.

C'est au milieu de ces pieux personnages ou de leurs successeurs qu'arrivait Joannice.

Le site choisi par cette colonie monastique est l'un des plus enchanteurs qui se puissent trouver. Aucun lieu n'est mieux fait pour élever naturellement l'âme à Dieu.

D'une part, les cimes majestueuses du mont Olympe, chargées de neige jusqu'en juillet et août, les plus nombreux de ses flancs sillonnés de gorges sauvages qui descendent jusqu'à la mer. De l'autre, la plaine incomparable de Brousse qui s'étend au pied du mont comme un immense jardin émaillé de bosquets de chèvrefeuille,

de lauriers-roses, de jasmins, de cyprès et de platanès. A l'Est, le versant inférieur de la montagne, au sortir de Brousse, forme un imposant amphithéâtre de rochers dominés par d'épaisses forêts de chênes, de noyers, de châtaigniers et des fameux hêtres de Mysie, qui donnèrent son nom à la contrée. Au Nord, enfin, la brillante Marmara ferme l'horizon du tableau. Elle découpe la côte en mille baies, offre aux yeux, sous l'éclat du soleil d'Orient, les îles des Princes, comme autant de points d'or semés sur le bleu de ses eaux, et laisse apercevoir dans le lointain, si le ciel est pur, Constantinople, avec ses minarets et ses mosquées.

Saint Joannice passa dans ces régions les cinquante dernières années de sa vie. Voyons comment il les sanctifia.

NOVICIAT DE SAINT JOANNICE

Le monastère qu'il choisit fut celui des Agaures, dédié aux saints Côme et Damien. Il se présenta à l'abbé Grégoire, higoumène de ce couvent.

Son désir était d'embrasser de suite la vie solitaire. Mais l'higoumène, homme prudent et expérimenté, l'engagea à mener d'abord deux ou trois ans la vie commune pour s'essayer aux pratiques et aux vertus des moines. Joannice fit donc son noviciat. Pendant deux ans, il s'exerça dans le couvent d'Antidium à la pratique d'une règle.

Il ne semble pas que l'étude ait été l'une de ses principales occupations, bien que les moines de l'Olympe fussent loin d'être tous des illettrés.

Son biographe nous rapporte naïvement qu'il apprit par cœur cinquante psaumes, c'est-à-dire le tiers seulement du psautier de David. Beaucoup de religieux, à cette époque, savaient de mémoire les cent cinquante psaumes. La récitation de l'office divin était sans doute l'une des obligations les plus importantes de Joannice à Antidium, et il n'y connut guère d'autres livres que les livres liturgiques.

Il n'était point destiné, comme saint Théodore Studite, à défendre la vérité par la science. Dieu suppléa par ses lumières à l'insuffisance de cette formation intellectuelle.

La suite de ce récit prouvera que, par sa prière, son jugement sûr, l'influence morale de sa sainteté, saint Joannice exerça autour de lui l'action que d'autres saints doivent à leurs connaissances.

Le travail des mains occupait la plus grande partie du temps qui n'était pas consacré à la prière.

DE SOLITUDE EN SOLITUDE — LE THAUMATURGE PÈLERINAGE A SAINT-JEAN D'ÉPHÈSE

Le temps de probation écoulé, les constitutions monastiques rendaient au moine sa liberté; il pouvait à son gré opter entre la vie de communauté ou la vie solitaire.

Joannice n'hésita pas.

Il désirait s'adonner à la contemplation, loin du commerce des hommes. Durant trois ans, il

rechercha les sites les plus sauvages de l'Olympe et vécut, comme bon nombre d'ermites de cette époque, de fruits sauvages et de racines, de pain et d'eau, abrité dans une cellule de bois, dont certaines cabanes de ces pays peuvent, aujourd'hui encore, donner une idée. Parfois aussi, il se retirait dans une des grottes naturelles, creusées comme à dessein dans les flancs de la montagne.

Déjà plusieurs miracles l'avaient rendu célèbre. Sans être obligé de partager l'enthousiasme du biographe qui, par vénération pour son héros, présente sous couleur surnaturelle ses moindres actes, nous ne devons pas oublier le titre de *Thaumaturge* accordé par l'Eglise grecque à saint Joannice. L'ermitte de l'Olympe semble avoir été particulièrement favorisé du ciel en beaucoup de circonstances. Citons ici le Bollandiste Van den Gheyn :

« La nature entière lui obéit; les animaux féroces ne lui causent aucun mal, car il se fait amener un bouc sauvage sans résistance, caresse un ours qui lui obéit comme un chien, et passe au milieu des dogues furieux que sa seule présence apaise. Il détourne du temple des saints Côme et Damien la foudre qui va le frapper; il chasse du monastère des Agaures une invasion de chenilles qui infestaient les jardins: du fond de l'abîme, son crucifix, qu'il y avait laissé tomber, remonte à la surface, comme plus tard saint François Xavier retrouvera la croix perdue dans la mer. »

Cette célébrité que leur attire malgré eux le don des miracles, les saints l'ont toujours eue en horreur. Saint Joannice tenta de s'y soustraire par la fuite.

Il s'écarta de plus en plus du mont Olympe, erra pendant sept années environ dans le centre de l'Asie Mineure, en quête d'abris toujours plus inconnus, s'avança jusqu'en Cilicie et en Lycie, heureux, quand il trouvait un sanctuaire célèbre, de s'y arrêter pour y satisfaire sa dévotion.

C'est ainsi qu'il vint jusqu'à Ephèse, la ville de saint Jean. Les Actes racontent avec détail un miracle opéré en faveur de notre pieux pèlerin. Ephèse possédait sur le tombeau de l'apôtre bien-aimé du Christ une basilique élevée par Justinien, presque aussi riche et aussi majestueuse que celle qu'il avait édiflée à Constantinople en l'honneur des douze apôtres. Au IX^e siècle, l'affluence des pèlerins y était considérable.

Joannice désirait beaucoup la visiter et s'agenouiller longuement sur le tombeau de l'apôtre Jean; mais, en même temps, comment éviter la foule des fidèles, qui, frappée de son costume de solitaire et de son air d'austérité, n'eût pas manqué de le remarquer et de lui faire ovation?

Il s'adresse au gardien de l'église, à une heure de calme et de solitude où rien, semble-t-il, ne viendra offenser son humilité toujours inquiète. Le gardien, peu soucieux de se montrer aimable envers un inconnu, l'éconduit assez rudement et refuse d'ouvrir; mais voici que les portes du sanctuaire, poussées tout à coup par une main invisible, laissent libre entrée à saint Joannice

et ne se referment que lorsqu'il a achevé sa pieuse visite et quitté le saint lieu.

RAPPORTS AVEC DE HAUTS PERSONNAGES L'ENTREVUE AVEC SAINT MÉTHODIUS

Vers l'an 806, saint Joannice revient au mont Olympe, décidé à y fixer son séjour. Il se rend d'abord au couvent d'Eriste, et il y reçoit la tonsure monacale des mains de l'abbé Etienne. Son humilité se refusa toujours à accepter les honneurs du sacerdoce.

Néanmoins, d'illustres personnages, instruits de sa sainteté, avaient autant de confiance en sa direction et ses conseils qu'en ceux d'un prêtre. La cour impériale envoya plus d'une fois demander le secours de ses prières.

En 811, quand Nicéphore et son fils Stauracius s'engagèrent si imprudemment dans une expédition contre les Bulgares, des courtisans vinrent trouver le saint anachorète, et sollicitèrent pour les empereurs l'appui de ses oraisons et de ses mortifications : « J'ai déjà prié pour les empereurs, répondit Joannice ; mais maintenant, je ne prie plus que pour l'empereur. »

Ce langage énigmatique ne fut compris des envoyés qu'à leur retour à la résidence impériale de Brousse. Ils y apprirent en effet que Nicéphore avait péri sur le champ de bataille et que son fils Stauracius venait d'être proclamé.

« Combien de temps garderai-je encore la couronne de Byzance ? » lui fit demander Léon l'Arménien, qui avait ouï parler de ses lumières surnaturelles. L'ermite ne répondit à cette question que par l'annonce d'une prochaine persécution qu'exercerait cet empereur contre les chrétiens.

D'autres personnages consultèrent notre Saint sur le culte à rendre aux saintes images et lui donnèrent ainsi occasion de proclamer hautement sa foi à une vérité qu'il avait eu autrefois la faiblesse de méconnaître, mais pour laquelle il était aujourd'hui prêt à subir le martyre.

Étant quitter l'Olympe, Joannice aida puissamment de ses sages conseils l'évêque de Constantinople, saint Méthodius. Que de difficultés suscitait alors l'hérésie des iconoclastes ! Beaucoup d'évêques et de prêtres, longtemps adonnés à de sacrilèges excès au sein de l'hérésie, puis désabusés et repentants, cherchaient à recouvrer leur trône épiscopal ou leur juridiction sacerdotale. Fallait-il sévir contre eux, les obliger à réparer dans une obscure pénitence leurs défaillances passées ? Pouvait-on, au contraire, par une dangereuse indulgence, les replacer sur leur siège, dans leur paroisse ; les exposer, par cette sorte d'impunité, à retourner à leurs erreurs en y entraînant leur troupeau ? La question était délicate.

Saint Joannice en écrivit à saint Méthodius, pour l'engager à la fermeté et lui persuader de persévérer dans les voies énergiques qu'il avait suivies jusque-là. Fort de cette lettre d'un ermite célèbre, saint Méthodius la montra aux empereurs. Bien plus, il voulut des conseils plus pré-

cis encore et partit pour la Bithynie, où habitait Joannice.

L'entrevue ne manqua point de grandeur. Le saint patriarche de Constantinople, escorté d'un nombre considérable de prélats, de moines, de pieux laïques, arriva au monastère d'Antidium, et commença par se prosterner aux pieds du vénérable vieillard — saint Joannice avait alors quatre-vingt-douze ans, — en lui demandant sa bénédiction. L'humble ermite le releva aussitôt, et, après avoir été lui-même béni par le pontife, prononça devant la foule réunie, un discours sévère contre les calomnieux du patriarche.

Il y prédit comme très prochaine sa propre mort et celle de saint Méthodius. C'était donner, de son vivant, une dernière et solennelle affirmation de sa sainteté ; la prédiction se réalisa de la manière la plus frappante.

Formulée le 1^{er} novembre, elle commençait à s'accomplir trois jours après : le 3 novembre 846, saint Joannice mourait d'une mort douce et calme.

L'année suivante, saint Méthodius le rejoignit au ciel, le 14 juin 847.

Un véritable culte ne tarda pas à être rendu à la mémoire de Joannice. Les moines lui firent une fête, les uns la célébrant le 3 novembre, les autres, pour un motif inconnu, le 4 du même mois. Aujourd'hui, l'Eglise grecque l'honore unanimement à la date du 4. Le chef de saint Joannice, conservé à Constantinople dans l'église des Quarante Martyrs de Sébaste, aurait heureusement échappé au pillage de cette ville par les Turcs, puisque, dans une *Description du mont Athos*, un savant auteur énumère, parmi les reliques du monastère de Pantocrator, la tête de saint Joannice.

L'un des biographes du Saint place sur ses lèvres, au moment où il arrive au mont Olympe pour suivre l'attrait de sa vocation, une prière à Marie, trop belle pour n'être pas reproduite intégralement :

« O Mère du Verbe et Vierge, accueillez l'humble demande de votre indigne serviteur. Ne rejetez pas celui qui veut se sauver, mais ouvrez-moi les portes de votre miséricordieuse bonté. Conduisez-moi au repentir, soyez mon secours, ma protection, mon guide, mon port de refuge, mon salut. Je vous choisis dès ce jour pour gardienne de mon âme, et, confiant en vous, je me livre et je m'offre à vous tout entier, afin que mon âme porte des fruits de salut, pour vous et pour notre Dieu qui est né de vous. Vous donc, en qui j'ai mis toute mon espérance, ô Notre-Dame ! ne m'abandonnez jamais. »

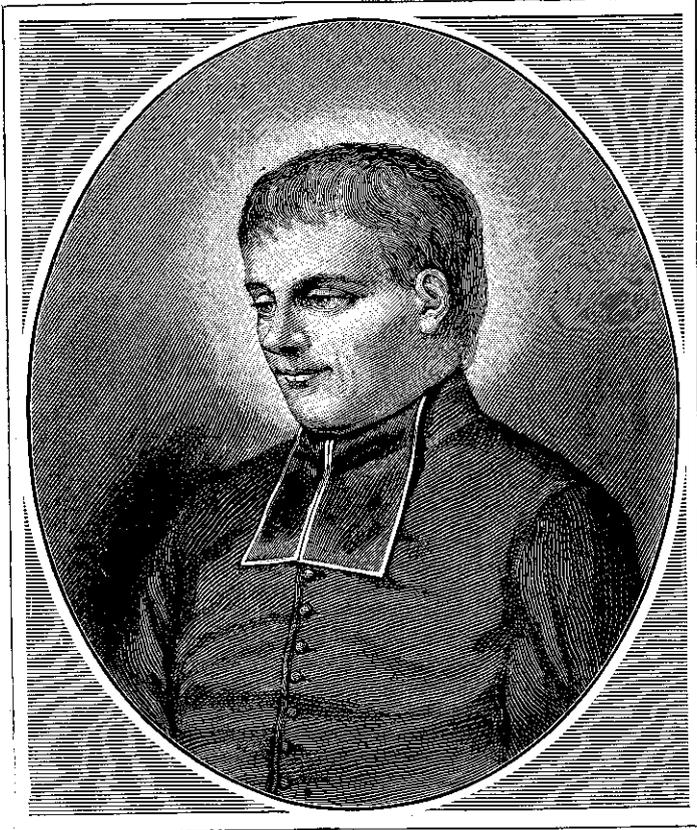
SOURCES CONSULTÉES

Un moine grec au IX^e siècle, saint Joannice le Grand, abbé en Bithynie, article du R. P. VAN DEN GHEYN, Bollandiste ; *Etudes*, t. L, année 1890. — *Saint Joannice est-il mort le 3 novembre ?* article du P. J. PAROIRE dans les *Echos d'Orient*. — Notes de missionnaires résidant à Brousse, en Bithynie.

LE BIENHEUREUX PIERRE-FRANÇOIS NÉRON

Martyr au Tonkin (1818-1860).

Fête le 3 novembre.



Portrait du Bienheureux.

L'ENFANCE DU BIENHEUREUX

Le bienheureux Pierre-François Néron, qui vient d'être élevé aux honneurs des autels, le 23 avril 1909, naquit le 21 septembre 1818, à Bornay, petit village voisin de Lons-le-Saunier. Son père s'appelait Claude Néron et sa mère Marie-Claudine Renaud. Il était le cinquième des neuf enfants de cette pauvre famille de cultivateurs. Le lendemain de sa naissance, il fut baptisé en la paroisse de Moiron, dont dépendait alors son village natal. Il y fit sa Première Communion à l'âge de douze ans.

Pierre-François, qui ne se distinguait en rien de ses camarades, gardait les troupeaux et fréquentait en hiver l'école du village. Là il fit preuve d'une intelligence au-dessus de la moyenne. À dix-sept ans, il était le plus vigoureux travailleur du pays, mais, en même temps, il aimait le bruit, et un de ses camarades dit de lui : « Nature ardente sous une apparence froide, Pierre-Fran-

çois était le boute-en-train des plaisirs à Bornay. Les divertissements les plus animés étaient les siens, et il aimait entre tous les fêtes et les réjouissances du village. » Son curé n'était pas sans inquiétude à son sujet. Mais Pierre-François était fidèle à réciter son chapelet, et le vieux livre tout usé dont il se servait pour assister à la messe, vénérable relique gardée précieusement par un ancien curé de Bornay, M. l'abbé Tervaux, est un témoin éloquent de la foi et de la vertu conservées intactes par le bruyant jeune homme. Le coup de grâce lui fut donné par la lecture en famille de cet admirable petit livre intitulé *Pensez-y bien*. Dès lors, il est le modèle de la paroisse et l'auxiliaire du curé dans son apostolat.

'APPEL DE DIEU

Un jour ce jeune paysan peu lettré de dix-huit ans se sent poursuivi par l'idée de servir Dieu davantage et se croit appelé au sacerdoce. Son curé

l'examine; lui aussi reconnaît l'appel de Dieu, et, à la Toussaint de 1837, Pierre-François abandonne le travail des champs et devient l'élève de l'abbé Clément. Rien ne le décourage, ni l'ingratitude de sa mémoire que le manque de culture a rendue rebelle, ni la privation d'exercice si pénible lorsqu'elle est imposée au travailleur des champs. Dès lors, il mène la vie d'un fervent séminariste. Le curé reprend par la base l'instruction de son élève; sans s'arrêter au désir de regagner le temps perdu, il le forme soigneusement aux exercices de latinité, et, au bout d'un an, il se résout à l'envoyer au Petit Séminaire de Nozeroy.

Cette sainte maison avait déjà été sanctifiée par le séjour du bienheureux François-Isidore Gagelin. Pierre-François, comme autrefois saint Ignace, vint s'asseoir sur les bancs de la cinquième à l'âge de vingt et un ans. Il y fut un modèle de vertus pour tous ses condisciples moins âgés. Il n'y a guère plus de dix ans, son vieux maître, le chanoine Cornu, disait en parlant de lui, les larmes aux yeux : « Jamais ! je ne l'ai vu commettre un acte qui fût même un péché véniel; jamais je n'ai vu un jeune homme plus parfait; il restait des heures entières immobile en prières à la chapelle, et, quand il recevait la sainte communion, de douces larmes coulaient de ses yeux. »

Admiré de ses jeunes camarades, comme de ses maîtres, Pierre-François passa cinq ans à Nozeroy. S'il se distinguait dans la vertu comme dans le travail, la caractéristique dominante de son âme était toujours cette extraordinaire ténacité jointe à une extrême et patiente douceur. Déjà, le zèle apostolique le consume; il fait ses délices de la lecture des *Annales de la Propagation de la foi* et médite les exemples du bienheureux Gagelin.

En 1843, Pierre-François Néron entrait au Petit Séminaire de Notre-Dame de Vaux, pour faire sa philosophie, et deux ans après, au Grand Séminaire de Lons-le-Sauvair. Partout il brille par ses vertus, et, grâce à son travail, il est classé parmi ses condisciples à un rang distingué. L'année suivante, il répondait à l'attrait qu'il avait pour les missions et entrait au Séminaire des Missions étrangères de Paris. Il avait fait ses adieux à son pays, le 19 juillet, en allant, avec ses anciens maîtres de Nozeroy, à la fête de saint Vincent de Paul, patron de la communauté, puis au sanctuaire vénéré de Notre-Dame de l'Hermilage de Mièges où il communia des mains du chanoine Cornu.

A son arrivée à Paris, le Bienheureux n'avait pas encore reçu la tonsure; aux Quatre-Temps de la Pentecôte 1847, il recevait les Ordres mineurs à Paris, puis, à l'Avent suivant, le sous-diaconat et le diaconat, et enfin, au 17 juin 1848, la prêtrise, des mains de M^{sr} Affre, le généreux archevêque de Paris qui allait, moins de quinze jours après, donner sa vie pour la pacification de son troupeau. Le 9 août suivant, le Bienheureux prenait avec cinq compagnons la route de Dieppe. Il était destiné aux missions du Tonkin.

L'APOSTOLAT

Notre missionnaire brûle du désir de convertir; il a pris passage sur un bateau anglais; donc l'équipage est protestant et ne parle qu'anglais. Le P. Néron ne s'efforce-t-il pas durant la traversée, qui dure cinq mois, d'apprendre l'anglais pour prêcher la vraie foi aux matelots?

A bord du *Lands'Calkes*, les six missionnaires vivaient selon le règlement du Séminaire. Un seul célébrait chaque jour, à son tour, dans une

chapelle que le capitaine avait permis d'aménager. L'officier protestant se montrait d'ailleurs si respectueux des missionnaires que, mangeant avec eux, il s'était soumis à l'observance de l'abstinence le vendredi. Partis de Londres le 16 août 1848, les missionnaires se trouvent vers le 15 décembre à une assez faible distance de la Chine, par le détroit de la Sonde. Mais une tempête de *mousson* oblige à détourner l'itinéraire de plus de mille lieues et met le bateau en grand péril. Ce sont d'abord des sauvages d'une île qu'on longe, dans l'Océanie, et qui ne sont tenus en respect que par les canons du bord; c'est ensuite un banc de sable qui les met en tel péril que M^{sr} Guillemain, l'un des missionnaires, n'hésite pas à déclarer qu'ils n'échapperont que par le secours spécial de Dieu. Enfin, dans la nuit du 9 au 10 janvier, une terrible tempête brise les trois mâts du navire. Le 15 janvier, enfin, on débarquait à Hong-Kong.

C'est dans cette île que se trouve la procure où les missionnaires sont reçus à leur arrivée d'Europe. Un court séjour leur permet de se familiariser un peu avec les mœurs asiatiques. Le Bienheureux y resta jusqu'au 4 février. Le lendemain matin, il était à Macao et plaçait son apostolat sous la protection de l'illustre apôtre de cette ville, saint François Xavier. Le 10, il partait pour la chrétienté de La Phou. Le trajet dura huit jours; les missionnaires étaient cachés à fond de cale et on ne les laissait monter sur le pont que la nuit, et encore à condition qu'aucun bateau ne s'aperçût au loin à la ronde. Entré ainsi comme une véritable contrebande dans le Tonkin, le Bienheureux y célébra pour la première fois les saints mystères, le 19 février. Deux ou trois jours après, il part de La Phou pour le Tonkin central. Laissons-lui la parole : « Mais nous avions compté sans les lentes chinoises. Quand nos rameurs avaient manœuvré une ou deux heures, ils jetaient l'ancre pour attendre un vent favorable. Le vent devenait-il favorable, c'était l'eau qui manquait, par suite du reflux de la mer. Des rameurs français ne nous eussent pas laissés dans cet état d'immobilité : il eût suffi de quelques coups de rame pour faire avancer nos barques entre des côtes où régnait probablement un vent différent. Quoi qu'il en soit, après deux jours d'attente pendant lesquels nous soupirions, tantôt après le vent, tantôt après l'eau, nos gens, fatigués de cette stratégie sans résultat et craignant que nous ne fussions surpris par les mandarins des environs, prirent le parti de nous reconduire tout simplement à La Phou, d'où nous étions partis. » Ils y arrivent à la nuit et doivent fuir aussitôt à l'annonce que le mandarin vient visiter le village. Trahis par les aboiements des chiens « il y en a ici quatre ou cinq par maison, qu'on élève pour les manger ensuite », les missionnaires sont sauvés parce que la visite se trouve providentiellement remise au lendemain. Ils passent ainsi plusieurs jours à errer de village en village autour de La Phou.

Enfin, échappant aux pirates qui habitent les îles qu'ils longent, les missionnaires finissent par arriver auprès de M^{sr} Marti, vicaire apostolique du Tonkin central, qui les accueille et les garde huit jours auprès de lui. Le 28 mars 1849, ils arrivent dans le vicariat du Tonkin occidental et sont accueillis par leur évêque, M^{sr} Retord. Les deux évêques qui partageaient avec celui-ci l'administration de ce vaste vicariat, M^{sr} Gauthier et M^{sr} Jeantet, étaient tous deux du diocèse de Saint-Claude, comme le P. Néron. Mais ce qui le

réjouissait le plus dans la destination qu'il avait reçue, c'était l'ampleur du champ apostolique et le martyre, que la violence de la persécution rendait fort probable.

Le P. Néron fut aussitôt placé au collège de Ke-Vinh, pour apprendre la langue annamite : « Sa voix, naturellement peu flexible, dit un de ses confrères, le franc-comtois M^{sr} Theurel, évêque d'Acanthe, se prêta péniblement aux accentuations de la langue annamite; mais l'application incroyable qu'il apporta à ce point important l'eut bien vite fait triompher de cette difficulté; et, après quatre mois d'efforts, il fut à même de faire l'administration des chrétiens. »

On l'emploie d'abord dans la province d'Hanoi (fin 1849). La santé de fer dont Dieu avait doué le P. Néron lui permit de faire des prodiges. Au témoignage de M^{sr} Theurel, il lui arriva de passer souvent la nuit entière et parfois même trois nuits consécutives à entendre les confessions. La persécution semble s'être ralentie. Le missionnaire a publié publiquement les maisons des chrétiens, des païens même lui demandèrent de bénir les leurs. Une autre fois, il écrit à sa famille qu'il a pu dire en plein jour son bréviaire. Mais voici successivement la peste et le choléra qui ravagent le vicariat; les missionnaires sont jour et nuit au chevet des mourants. Dix mille chrétiens sont moissonnés par les fléaux. M. Néron guérit d'une légère attaque de choléra.

A l'automne de 1850, notre Bienheureux accompagne son évêque en tournée dans le district de Kim-Son; puis il vient à Ke-Vinh où il retrouve son ami, M. Bonnard, lui aussi destiné à cueillir la palme du martyr. L'année 1851 voit pour la première fois le Jubilé public au Tonkin. Les exercices s'en font partout, avec de grands fruits.

Cependant, la persécution continuait sourdement dans le district de Kim-Son. Un des missionnaires, le bienheureux Schœffler, fut pris et décapité le 1^{er} mai 1851. Et, cependant, les exercices du jubilé se continuaient dans tout le vicariat.

Le 1^{er} août, enfin, M. Néron peut regagner le district de Kim-Son qui lui est assigné. Il entend jusqu'à 1000 confessions par mois. Sa santé résiste à tout; la fièvre le visite à peine. La persécution continue. Le 21 mars 1852, le bienheureux Bonnard est décapité, juste un an, jour pour jour, après le bienheureux Schœffler. Cependant, le 29 juin, M^{sr} Retord officie pontificalement en présence d'une foule compacte de fidèles accourus pour la fête des saints apôtres. Mais le choléra et la sécheresse entraînant la famine s'abattent sur le pays et y multiplient les victimes. Dans le seul district du P. Néron, trois villages païens demandent en masse à se convertir. Depuis cinq ans, le nombre des fidèles du vicariat s'était accru de 10000.

LE PROFESSORAT

Un changement de mandarin rend périlleux le séjour de Kim-Son. M^{sr} Retord appelle à Ke-Vinh, comme supérieur du collège, notre Bienheureux. Les études y sont assez brillantes, puisque les jeunes gens destinés au recrutement du clergé indigène « parlent » le latin. Il y a 150 élèves. Le supérieur doit enseigner la philosophie et les mathématiques; le P. Néron est au-dessus de cette lourde tâche; mais son repos ne dépasse pas quatre ou cinq heures chaque nuit: il voulait remédier au manque d'ouvrages scientifiques en langue annamite, et, pour cela, il compilait une traduction de ce que les ouvrages de Bordes, Poirier et de Montferrier réunis ren-

ferment de plus précis en arithmétique, en algèbre et en géométrie. Il n'eut pas la consolation de mettre son travail entre les mains des étudiants; il l'acheva la veille même de son arrestation. En 1854, un nouveau compagnon arrivait à Ke-Vinh; il sera aussi le compagnon du P. Néron sur les autels, après avoir, lui aussi, reçu la couronne du martyr: c'est le bienheureux Jean-Théophile Vénard. Le P. Vénard, ainsi qu'un autre missionnaire franc-comtois, le futur successeur de M^{sr} Retord, M^{sr} Theurel, évêque d'Acanthe, se mirent, eux aussi, à l'ouvrage; et, grâce à ce secours, les livres d'études les plus nécessaires furent traduits en annamite.

L'année 1854 fut fertile en calamités de tous genres. La sécheresse, des nuées de sauterelles et de frelons, l'abondance des serpents, des désordres civils, tout contribua à rendre difficile la situation des missionnaires. Le P. Néron voulut profiter des vacances pour visiter les autres collèges du vicariat. Ce fut d'abord le Séminaire de Ké-Non, puis le collège de Lang-Doan et enfin celui de Hoang-Ngukem. Le supérieur de Ke-Vinh inspectait tous ces établissements par délégation de l'évêque. Une « douane » établie la veille pour arrêter des rebelles, et que les conducteurs du P. Néron n'avaient pu prévoir, surprit le missionnaire. On put heureusement le racheter moyennant « huit barres d'argent », c'est-à-dire un peu moins de 700 francs de notre monnaie.

Cependant, par les soins de M^{sr} Theurel, une imprimerie avait pu être installée à Ke-Vinh; les ouvrages nécessaires aux étudiants, les lettres pastorales, l'Ordo de l'office divin, en sortirent successivement. La persécution menaçait toujours de s'étendre plus violente. Le collège de Ké-Non fut assiégé et pillé, et ses missionnaires durent se réfugier dans une caverne.

LA PERSÉCUTION GÉNÉRALE

Enfin, dans les premiers mois de 1855, parut l'édit de persécution générale. Un prêtre annamite, le P. Huong, fut le premier frappé. Les missionnaires continuent, cependant, à travailler avec leur activité ordinaire. Le P. Néron reprend alors la direction du district de Xu-Doai ou Son-Tay, si vaste qu'il faudrait plusieurs mois de marche pour en faire le tour. Il fixe sa résidence à Ta-Xa, village de 500 âmes, entièrement chrétien. Ce district était, jusque-là, le plus fécond en martyrs; aussi notre Bienheureux s'exalte à cette pensée; il écrit avec calme à sa famille le danger de la situation, mais la dernière phrase de sa lettre semble regretter que le martyr ne soit « point du tout certain ».

Cependant, sa présence est signalée; on l'oblige à se terrer davantage. Néanmoins, le 17 mars 1857, il est surpris et arrêté pendant sa messe; des chrétiens lui procurent le moyen de s'évader, alors que le captif récitait tranquillement ses petites heures.

Tantôt dans les bois, tantôt dans des villages, ou bien vivant en ermite dans ces belles plantations de palmiers à feuilles si amples « qu'une seule peut au besoin servir de parasol ou de parapluie », il administre « comme il le peut ». L'orage éclate particulièrement violent au mois de février 1857. Les martyrs se succèdent, malgré les protestations et les réclamations de la France. On applique aux missionnaires le supplice des cent plaies, c'est-à-dire qu'on les dépèce tout vivants. M^{sr} Retord meurt dans les forêts; il est

remplacé par son coadjuteur, M^{sr} Jeantet, qui sacre aussitôt coadjuteur M^{sr} Theurel.

Pendant, toujours caché, tantôt à Ta-Xa, tantôt à Yen-Tap, le P. Néron a pu gagner la fin de 1839. Mais le redoublement de violence de la persécution l'oblige alors à fuir dans les montagnes.

Une fois, il est cerné dans les bois et passe quatre jours sans nourriture. Une autre fois, s'étant égaré, il est retrouvé presque évanoui de fatigue et de faim. Aucune lettre de lui ne peut plus parvenir à ses confrères depuis le mois d'octobre 1839. Fallait-il se rapprocher de l'évêque ou demeurer caché dans son district ? Telle était la question que posait une lettre qui parvint enfin au début du mois d'août à M^{sr} Jeantet.

La réponse n'eut pas le temps de parvenir. Le Bienheureux avait été arrêté dans la nuit du 5 au 6 août 1860.

LE MARTYRE

Le « maire » chrétien de Ta-Xa joua le rôle de Judas dans ces tristes circonstances. Il se présenta à la porte de la maison où le missionnaire était caché et l'appela par son nom. Le Père, reconnaissant la voix, sortit à l'appel du misérable, croyant qu'il apportait la nouvelle d'un blocus imminent. Mais à peine parut-il dehors que le malheureux, lui assénant à l'improviste un coup de bâton sur les jarrets, le fit tomber à la renverse. Une troupe cachée se jette sur lui, le garrotte, le met dans une barque amenée à dessein et s'éloigne à la hâte. Tout ce que purent faire les habitants de Yen-Tap, ce fut, en payant fort cher, d'éviter d'être compromis. On présenta le Père comme ayant été surpris dans la forêt.

Le traître ne fut pas récompensé comme il l'espérait ; trop de personnes avaient voulu signer au procès-verbal de la capture, et le roi, partageant entre eux le prix du sang, ne donna à personne aucune dignité, pas même au misérable maire de Ta-Xa. Cinquante soldats, sous les ordres d'un lieutenant-colonel, furent envoyés pour servir d'escorte au prisonnier, enchaîné et enfermé dans une cage de bois, ainsi qu'on le fait pour les grands criminels. Le 7 août, le P. Néron arrivait à Son-Tay et demeurait exposé dans sa cage aux regards de la foule. Le 3 septembre, les mandarins voulurent l'interroger sur l'expédition franco-espagnole ; n'en tirant pas les éclaircissements qu'ils souhaitaient, ils lui firent donner la bastonnade ; mais le missionnaire répondit que le rotin ne l'effrayait pas et que l'ange de Dieu saurait bien le guérir des blessures qu'on lui ferait. On lui asséna quarante coups. A partir du lendemain, par une décision dont nul n'a pu connaître les motifs, le P. Néron refusa les aliments ; il passa vingt et un jours se contentant de quelques gorgées d'eau fraîche. Ses forces restaient irrédutibles. Les païens croyaient voir en lui « une incarnation de Bouddha ». On pense qu'il offrit ce jeune pour quelque intention connue de lui seul. Il se refusa d'ailleurs à répondre aux lettres que son évêque lui fit parvenir, même lorsque le commandant de ses gardes lui offrit de quoi

écrire ses adieux à ses amis. Il ne voulait plus vivre que pour Dieu. Le vingt-deuxième jour, il accepta un petit pain et s'évanouit ; les jours suivants, il mangea ce qu'on lui présentait. Le 2 novembre, la sentence de décapitation fut promulguée. Les païens étaient si remplis d'admiration pour un homme capable de jeûner vingt et un jours, que le lieutenant-colonel chargé de présider à l'exécution vint lui en demander pardon, et que le bourreau sollicita en vain, même à prix d'argent, quelqu'un de remplir son office. Le martyr était à genoux. Au premier coup de sabre, il demeura immobile ; au second, sa tête tomba. C'était le 3 novembre 1860.

Les païens s'arrachèrent les vêtements du martyr qu'ils n'étaient pas éloignés de considérer comme un dieu. L'un d'eux, au nom du respect des morts, sollicita et obtint la permission de l'inhumer. La tête, exposée dans une cage pendant trois jours, puis jetée au fleuve, par ordre supérieur, ne put être retrouvée, malgré les efforts des chrétiens.

LE CULTE

Dès que la nouvelle du martyr du Bienheureux parut en France, une cérémonie d'action de grâce fut solennellement célébrée à Bornay. Le curé, qui l'avait eu jadis pour élève, le père et la mère du martyr, y assistaient, et tous les membres de sa famille s'approchèrent de la sainte table.

Pendant la persécution redoublait au Tonkin. On exécuta jusqu'à 600 chrétiens par jour ; 1 500, rassemblés dans une prison improvisée, furent brûlés vifs par les soldats. Les mesures les plus draconiennes furent prises pour la dispersion et la ruine de ceux qui ne furent pas mis à mort. M^{sr} Jeantet et M^{sr} Theurel échappèrent comme par miracle. Le bienheureux Théophile Vénard, les bienheureux évêques Hermosilla et Berrio Ochoa, le P. Almeto, entre autres, reçurent la palme du martyr. Il ne restait au Tonkin occidental que les deux évêques franc-comtois et M. Saiget. Enfin, la victoire des Français sur le roi Tu-Duc le contraignit à donner la paix aux chrétiens.

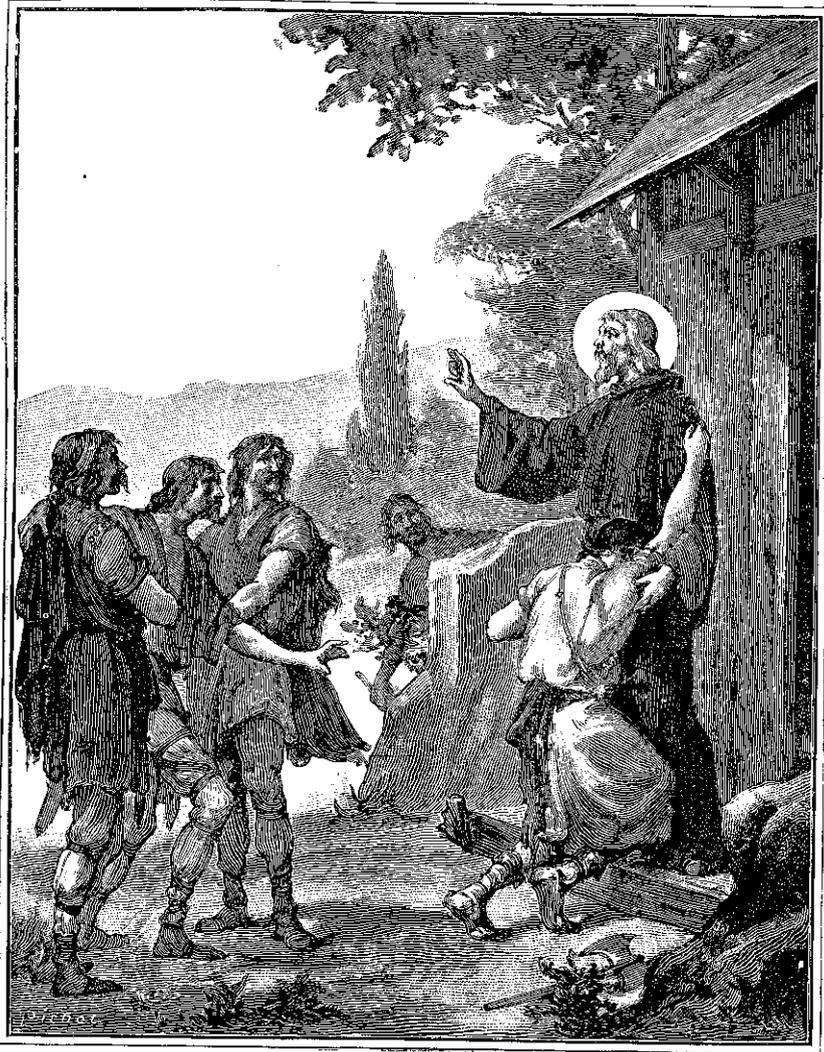
Le corps du Bienheureux fut exhumé plus tard et recueilli par un chrétien, qui l'enterra dans sa maison. Les païens s'étaient arraché ses vêtements ; on possède donc très peu de ses reliques.

Activement poussée, la cause de béatification de notre martyr a abouti, le 13 décembre dernier, à la lecture du Décret constatant le martyre et permettant de procéder *en sûreté (tuto)* à la béatification solennelle. Le 25 avril, le bienheureux Pierre-François Néron, aux côtés de son compatriote comtois, M^{sr} Etienne-Théodore Cuenot, a pris place dans ce groupe glorieux des bienheureux martyrs, en même temps que son ami le bienheureux Jean-Théophile Vénard, où l'ont déjà précédé ses amis, le bienheureux Schœffler et le bienheureux Bonnard, et ses deux compatriotes, les bienheureux Joseph Marchand et François-Isidore Gagelin. L'élève qui, en 1838, venait retrouver sur les bancs du Petit Séminaire de Nozeroy les traces du bienheureux Gagelin, le rejoint dans la gloire.

SAINT LOTHEIN

abbé en Franche-Comté (448-518).

Fête le 3. novembre.



Saint Lothein guérit un brigand mordu par une vipère.

DESTINÉE PROVIDENTIELLE DE TROIS SAINTS

LES invasions de Crocus et d'Attila avaient rendu désert et sauvage presque tout le pagus de Scodingue, c'est-à-dire la partie centrale de ce qui allait s'appeler plus tard la Franche-Comté. Il en était de même dans le nord de ce pays, où saint Colomban et ses disciples allaient s'installer au milieu des ruines et des forêts fréquentées par les

bêtes sauvages. Comme le Nord dut aux moines colombariens son retour total à la civilisation, le Scodingue le dut à l'œuvre sainte et salutaire des disciples de saint Lothein. Mais, tandis que Luxeuil se relèvera, après avoir été saccagé par les Sarrazins et par les Normands, les abbayes fondées par saint Lothein disparaîtront sous les coups des mêmes barbares, et il ne restera de toutes ses fondations qu'un petit prieuré.

rendu bientôt célèbre sous son nom par les miracles opérés à son tombeau.

Il était dans les desseins impénétrables de Dieu que ce pays, à la physionomie si particulière et à la nationalité si nettement tranchée qu'on appelle la Franche-Comté, reçut de trois courants divers la sève monastique. C'est saint Romain, qui apporte dans le Haut-Jura les saints exemples de l'abbaye d'Ainay à Lyon ; c'est saint Colomban, qui fait briller dans la Haute-Saône actuelle la vertu de l'austérité des moines d'Irlande ; ce sera saint Lothein, qui apportera dans le Scodingue les glorieuses traditions des moines d'Autun.

Par ce triple courant de vie religieuse intense, le pays, fécondé, recevra le surplus, c'est-à-dire le relèvement matériel, et bientôt il sera rendu à la prospérité, qu'il avait connue avant Crocus et Attila. Romain, Colomban, Lothein, trois noms que la civilisation doit associer dans une même reconnaissance et que la piété doit unir dans une même vénération.

ORIGINE DE SAINT LOTHEIN

Lothein était né aux environs de l'an 448, probablement dans la ville même d'Autun, à coup sûr dans le pays des Eduens. Tout ce que nous savons de ses parents, c'est qu'ils étaient aussi distingués par leur rang social que par leur piété. L'enfance de Lothein fut prédestinée ; il présagea dès le berceau la plus rare vertu, et, à peine entré dans l'école monastique de Saint-Symphorien, il provoqua par ses mérites l'admiration unanime.

Le vieux biographe du Saint relève ici un détail qui semble tout d'actualité de nos jours : il ne manque pas de nous faire remarquer, en effet, qu'il y avait encore à Autun de très célèbres écoles fondées par Constance Ghlore et par son fils, l'empereur Constantin. Ce n'étaient point, certes, de ces écoles où l'on s'efforçait, comme dans trop de maisons actuelles, de déformer l'âme des enfants et d'en faire des ennemis de toutes les saintes traditions, en les tournant aussi bien contre le Dieu de leurs pères que contre l'honneur de leur patrie ; mais c'étaient néanmoins des écoles qui avaient gardé la tradition de la culture païenne antique.

Entre celles-ci et l'école monastique de Saint-Symphorien, que je ne crois mieux pouvoir comparer qu'à une maîtrise ou un Petit Séminaire d'aujourd'hui, les parents de l'enfant n'hésitèrent pas, et l'enfant entra à Saint-Symphorien. Que ceux qui lisent comprennent, et que, s'appliquant à eux-mêmes cet exemple, ils se demandent s'ils ne seraient pas trop portés à rechercher la culture humaine plus que la science de Dieu.

C'est durant son séjour à Saint-Symphorien comme écolier que Lothein se lia d'une amitié qui devait durer jusqu'à leur mort avec le neveu du comte d'Autun, Attale. Cet enfant, lui aussi prédestiné, sortit de Saint-Symphorien pour remplacer son oncle, comme comte d'Autun ; les deux amis se sont retrouvés dans la gloire du ciel, car le jeune comte, entré ensuite dans les Ordres, n'est autre que saint Grégoire, évêque de Langres.

De l'école, Lothein passa sans transition

comme moine dans ce même monastère de Saint-Symphorien. L'évêque saint Euphrone avait fondé cette sainte maison et lui avait donné une règle qu'il avait tirée de celle des Pères du désert, en l'accommodant au tempérament des Gaulois. Le saint fondateur vivait encore, et guida lui-même Lothein avec le plus tendre intérêt. L'abbé de Saint-Symphorien était en ce temps en grande réputation de science et de sainteté. Il se nommait Laurent.

Rien d'étonnant qu'à telle école le jeune moine ait marché à pas de géant dans la voie de la sanctification et de la science. Mais bientôt sa réputation devient telle qu'il en souffre ; la gloire humaine le poursuit dans l'asile où il a cru fuir les vains bruits du monde. Alors, comme ont fait et comme feront encore tant d'autres saints, il sollicitera la permission de son abbé et, quittant le monastère, il cherchera dans un ermitage l'oubli des hommes. Mais Dieu fera connaître la sainteté de son serviteur ; les disciples afflueront et l'ermitte deviendra, malgré son humilité, le père d'une famille monastique.

L'ERMITE

Lothein passe la Saône et se dirige vers les montagnes du Jura. Pour trouver le désert, point n'est besoin d'aller jusqu'aux hautes chaînes, dans lesquelles ont déjà pénétré les fils de saint Romain. Non loin de Poligny, une colline boisée, dominant la vallée de la Braine, lui parut présenter les conditions requises, tout en étant peu distante de la voie romaine qui conduisait de Lyon à Besançon. Ce lieu se nommait Silèze. L'ermitte s'y construisit une cabane rustique.

Comme cet ermitage était destiné à être un centre d'édification pour toute la région, Lothein eut à subir de ces vexations cruelles et incessantes dont, au dernier siècle encore, le démon assiégea le bienheureux curé d'Ars. Lui ne répondait que par un redoublement d'austérités et de macérations. Sur ce point, il ne le cédait pas aux glorieux solitaires de la Thébaïde. Ne passa-t-il pas trois Carêmes en se contentant d'un seul repas par semaine ? et encore ce repas fut-il réduit durant le premier Carême à de la bouillie d'orge, durant le second à des pommes sèches, et durant le troisième à des légumes crus.

Les populations de la région ne tardèrent pas à connaître et à vénérer le solitaire ; elles accoururent pour solliciter de sa bénédiction la protection contre les orages et les tempêtes ; les miracles se multiplièrent sous sa main bienfaisante. C'est ainsi qu'un prêtre nommé Gallican, obsédé par l'esprit malin, fut délivré en se signant avec de l'huile que lui avait donnée le saint ermitte.

La célébrité croissante du solitaire fit soupçonner à des brigands que l'ermitage devait renfermer des trésors d'offrandes accumulées ; il leur fut facile de former un complot pour s'en emparer, se promettant au besoin de torturer ou d'assassiner l'ermitte. Les voilà donc qui s'acheminent vers la cabane du Saint, lorsque, en route, leur chef est mordu par une vipère. Dieu permit que cet accident, assez fréquent dans la région, leur parût un avertissement du ciel ; ils

n'arrivent pas à l'ermitage en méditant un crime, mais bien en implorant le pardon de leurs crimes. Le Saint guérit miraculeusement le malheureux que la vipère avait mordu, il console et encourage les pécheurs repentants.

LES DISCIPLES

La célébrité de Lothein lui attira des âmes pieuses, éprises du désir de la perfection et jalouses de se mettre sous sa conduite. Il est probable que ce ne fut pas avant les environs de l'an 480. Si l'on admet, en effet, que le Saint s'est retiré à part dans les premières années de sa profession monastique, il faut aussi, d'après l'épisode des brigands convertis, qu'il ait passé déjà seul quelques années dans la solitude de Silèze avant d'y établir la vie conventuelle.

Les disciples furent bientôt assez nombreux pour que le Saint se vit obligé de fonder un second monastère, dans un lieu appelé *Marimiacum*. Les invasions sarrasines ont anéanti à tel point cette fondation, que les historiens n'ont pu, jusqu'à nos jours, en fixer à coup sûr l'emplacement. Mabilion lui-même a échoué, et ce n'est que Bernard Prost qui a pu, en serrant de très près les textes biographiques, établir que celui-ci se trouvait situé entre Silèze et Besançon, au delà de Grozon ; l'étymologie, concordant parfaitement avec ces données géographiques, fait donc placer *Marimiacum* à Mesmay, près de Quingey.

Comme les deux abbayes avaient entre elles des rapports fréquents et tout fraternels, le chemin dut se trouver jalonné de petits oratoires, destinés en même temps à prendre un léger repos. Telle doit être l'origine de la petite chapelle de Saint-Symphorien, au-dessus de Salins, oratoire qui sera bientôt rendu célèbre par la mort et les miracles de l'évêque saint Anathoile.

La règle qu'on suivait dans les deux monastères de Silèze et de Mesmay était imitée de celle de Saint-Symphorien d'Autun. C'est dire combien elle était admirable et austère. Un trait suffira à peindre à quel point s'étaient élevés les religieux dans la pratique de la vertu d'obéissance.

Un jour, on faisait cuire le pain ; déjà le four était chauffé, lorsqu'on s'aperçut qu'il n'avait point été nettoyé ainsi qu'il convient. Le saint abbé ordonne à son disciple, saint Pharadée, d'entrer dans le four pour réparer cet oubli. Et, sans hésiter, le moine, après s'être muni du signe de la croix, entra dans le four. De même que, vers le même temps, saint Maur, par son obéissance au patriarche saint Benoît, méritait de marcher sur les eaux, de même Pharadée, obéissant à son abbé, sortit indemne de la fournaise.

Se partageant entre ses deux abbayes, Lothein passait le Carême et les temps de pénitence à Silèze, le reste de l'année à Mesmay.

De toutes parts les malades accouraient implorer le saint abbé. Au témoignage d'un contemporain, les miracles furent innombrables. Le Saint lisait les pensées de ses religieux, pénétrait les secrets de l'âme des pèlerins, délivrait les possédés, tout cela par une simple onction d'huile bénite. Une des guérisons les plus éclatantes fut celle de

l'aveugle Léonce, qui était privé de la vue depuis dix ans.

Les colons ne tardèrent pas à se fixer autour de l'abbaye pour profiter de ses défrichements, et telle fut l'origine du bourg qui a retenu jusqu'à nos jours le nom de Saint-Lothein.

ORDINATION ET MORT DE SAINT LOTHEIN

Selon l'usage de ce temps et comme la plupart des abbés, notre Saint n'était encore que diacre ; l'humilité l'avait retenu au seuil du sacerdoce. Il était âgé d'environ cinquante ans lorsque, cédant aux instances de ses disciples, il se laissa conférer les saints ordres par l'archevêque de Besançon, saint Aman. C'était aux environs de l'an 500.

D'après la tradition, on vénère un autel sur lequel aurait célébré saint Lothein. C'est un bloc de pierre qui se trouve dans la crypte de l'église qui lui est dédiée.

Le dimanche 28 octobre 518, une grande joie était réservée à saint Lothein. Son ami d'école, devenu évêque de Langres, saint Grégoire, se rendait à Genève, où il allait implorer quelque grâce du roi saint Sigismond, et notre Saint, pressentant sa mort prochaine, après avoir fait ses adieux à ses fils de Mesmay, revenait à Silèze. Les deux cortèges se rencontrèrent près de Grozon. Grégoire et Lothein se tinrent longuement embrassés et passèrent le jour entier en pieux entretiens. Le lendemain, l'évêque continuait sa route, et l'abbé, rentré à Silèze, annonçait à ses fils son prochain départ pour le ciel.

Le jeudi 1^{er} novembre, le Saint se rend à « l'oratoire » ; il « s'administre » à lui-même le saint Viatique ; on suppose que ce fut en célébrant une dernière fois les saints mystères, puisqu'il y avait alors au moins un autre prêtre dans l'abbaye, le moine Victor. De l'action de grâces dans le temps, Lothein passa à l'action de grâces dans l'éternité. Il s'endormit doucement dans une sainte extase.

L'année même de la mort n'est point donnée par les historiens, mais à l'aide des indications fournies par le récit de la rencontre de l'abbé avec saint Grégoire, M. l'abbé Choulot a établi qu'on ne pouvait la fixer qu'en l'année 518.

CULTE DE SAINT LOTHEIN

Le corps de saint Lothein fut déposé dans un cercueil de pierre de Vergennes ; le couvercle est intact ; sa forme, qui est sensiblement celle de nos cercueils actuels, permet de reconnaître qu'il appartient bien au vi^e siècle. L'arête médiane du couvercle est un peu aplatie ; elle forme une large bande, un peu élargie au-dessus de son milieu dans la longueur, et présente ainsi un aspect cruciforme. Le long de cette bande, on lit une inscription un peu postérieure ; elle semble remonter au viii^e siècle, probablement au temps où le monastère fut relevé après l'invasion sarrasine : « *Hic requiescit sanctus Lautenus, confessor.* Ici repose saint Lôthein, confesseur. »

Le souvenir du Saint et la piété qui attirait les fidèles à son tombeau empêchèrent

Silèze d'être complètement submergée par l'invasion sarrasine. Au ix^e siècle, réduite à l'état d'un pauvre prieuré, cette illustre maison réapparait dans l'histoire. En 903, en effet, le roi Rodolphe de Bourgogne donne au bienheureux Bernon, le restaurateur de Baume, fondateur de Gigny et de Cluny, « la celle » où repose le bienheureux confesseur Lothein.

L'abbaye de Baume profita de cette dépendance pour transférer dans son trésor le chef de saint Lothein.

Au xi^e siècle, le culte de notre Saint était assez célèbre dans le diocèse de Besançon pour que son nom fût invoqué dans les litanies, ainsi qu'en témoigne le Sacramentaire du bienheureux archevêque Hugues le Grand (1031). De plus, au 1^{er} novembre, selon le même témoignage, on célébrait la fête de saint Lothein, conjointement à celle des saints Césaire et Bénigne. Ce fait est d'autant plus remarquable que le calendrier bisontin ne contient à cette époque aucun des saints de l'abbaye de Condat ni de celle de Luxeuil, malgré les rapports si fréquents que Besançon eut avec elles, surtout avec la dernière.

Aussi, on ne s'explique la singulière méprise qui a fait enlever saint Lothein du calendrier bisontin lors de la revision du propre de ce diocèse, que par l'idée que les pays sanctifiés par lui sont aujourd'hui, non plus du diocèse de Besançon, mais de celui de Saint-Claude. Au martyrologe, saint Lothein est inscrit au 1^{er} novembre ; mais, par suite d'autres fêtes qui se célèbrent les premiers jours du mois, sa fête a été reportée au 5 novembre. Le diocèse d'Autun s'est montré ingrat envers le saint moine qui lui appartient par ses origines, et il n'a pas conservé son culte.

Durant tout le moyen âge, les reliques de saint Lothein sont vénérées tant à Silèze, qui prend bientôt définitivement le nom de Saint-Lothein, qu'à Baume. Les ostensions se faisaient simultanément dans les deux églises.

En 1635, au début de la guerre de Dix

Ans, une troupe franco-suédoise envahissait l'église de Saint-Lothein, et, joignant la haine protestante à la soif des trésors qu'elle croyait trouver dans la châsse, elle l'abattit à coups de piques. Les reliques demeurèrent éparses sur le sol. Après le départ de l'ennemi, les habitants, sortant des forêts et des grottes où ils s'étaient réfugiés, s'empressèrent de recueillir pieusement ces vénérables ossements. Le curé de Thoulouse, village voisin, vint s'assurer de leur authenticité, les fit placer dans un coffre de sapin, et, par prudence, les inhuma sous une dalle du chœur.

Six ans après, avant même que la paix fût rétablie, les habitants de Saint-Lothein rendirent à la vénération les reliques de leur saint patron. Le 15 avril 1641, elles furent exhumées et remplacées sous l'autel. Une suave odeur embauma l'église, dès l'ouverture du caveau, et persista durant toute la cérémonie. Une femme aveugle du village de Miéry, qui s'était rendue trois jours de suite au tombeau du Saint, fut soudain guérie, après avoir fait célébrer le Saint Sacrifice de la messe.

Le 9 mai 1663, le territoire de Saint-Lothein fut préservé d'une terrible grêle qui ravagea tout le voisinage, à l'instant même où le peuple était rassemblé en prières devant la châsse de son saint patron. Ce miracle, si bienfaisant pour une population qui tire de la viticulture son unique subsistance, fut officiellement constaté.

L'ancienne châsse, tombant de vétusté, fut remplacée par une autre, le 14 août 1733 ; soixante ans après, cachée dans la crypte, elle échappait aux orages de la Révolution ; la tête du Saint, vénérée à Baume, put également être préservée. Un pieux pèlerinage a lieu chaque année dans le mois de novembre au tombeau de saint Lothein.

A. P.

SOURCES CONSULTÉES

Abbé CHOULOT, *Vie de saint Lothein*. — P.-A. PIDOUX, *Vie des saints de Franche-Comté*, t. II, p. 112-124.



SAINT CHARLES BORROMÉE

Fête le 4 novembre.

Ce fut sur les bords du lac Majeur, dans le château d'Arone, que naquit, le 15 octobre 1558, saint Charles Borromée. Sa mère, Marguerite, appartenait à la célèbre famille des Médicis, de Milan, et son père, Gilbert, occupait un des premiers rangs parmi la noblesse de la Lombardie. Au milieu des honneurs dont le monde l'entourait, le noble seigneur menait la vie d'un religieux. Tous les jours, il récitait l'office et donnait plusieurs heures à la méditation; souvent même, on le voyait, revêtu de l'habit de pénitent, se livrer aux mortifications les plus austères. Il n'usait de ses immenses richesses que pour soulager les misères de ses vassaux, et ses aumônes étaient si abondantes que ses amis l'accusèrent de faire tort à ses enfants. Malgré toutes les récriminations, Gilbert savait qu'en distribuant aux pauvres une partie de sa fortune, il préparait à ses fils un héritage bien plus précieux que tous ceux de la terre. Ses espérances ne devaient pas être déçues : Dieu lui réservait la gloire d'avoir un fils couronné de l'auréole des saints.

Les commencements du jeune Charles firent présager ce qu'il serait plus tard. Dès son âge le plus tendre, il passait une grande partie de son temps dans les exercices de piété, et ses amusements eux-mêmes ne respiraient que l'amour du service de Dieu. Dès cette époque, sa vocation extraordinaire se manifesta d'une manière si éclatante, que son père crut pouvoir le faire admettre au nombre des clercs, et que son oncle, Jules-César Borromée, charmé de ses heureuses dispositions, lui céda, selon l'usage du temps, l'abbaye de Saint-Gratinien, de l'Ordre de saint Benoît. Un jour, l'Eglise interdira l'abus de la collation des bénéfices aux enfants; mais ici, il n'y eut aucun des inconvénients dont Charles devait lui-même s'occuper plus tard, car le jeune clerc prit d'une main ferme la direction du monastère, et, malgré son extrême jeunesse, sut acquérir assez d'autorité pour y maintenir la discipline et exécuter des réformes importantes. Comprenant les grandes responsabilités qui pesaient sur lui, il donna l'ordre de distribuer aux pauvres les revenus de l'abbaye, et il ne permit jamais qu'on détournât des œuvres de charité les biens provenant de l'Eglise.

Les soucis de l'administration ne l'empêchèrent pas de se donner à l'étude avec une incroyable ardeur. Après avoir terminé ses humanités à Milan, il alla s'asseoir sur les bancs de l'université de Pavie, où un savant jurisconsulte, François Alciat, attirait de nombreux auditeurs autour de sa chaire. A son école, le jeune homme fit de rapides progrès.

Pendant qu'il étudiait le droit, le démon tendit des pièges à sa virginité par l'entremise d'un domestique infidèle; mais, à l'exemple du patron des étudiants, saint Thomas d'Aquin, il sut repousser énergiquement toutes les attaques, et il demeura victorieux dans ce rude combat.

Après avoir pris le grade de docteur, il revint à Milan, où l'attendait son frère, le comte Fré-

déric. A peine arrivé dans cette ville, il apprit que son oncle, le cardinal Ange de Médicis, venait d'être promu au souverain pontificat et avait pris le nom de Pie IV. L'humble clerc, pour se soustraire aux honneurs ecclésiastiques, résolut de rester à Milan, dans le recueillement et la retraite, mais le Pape, qui connaissait ses vertus et ses mérites, le fit venir à Rome et, malgré ses résistances, lui donna le chapeau de cardinal. Charles n'avait pas vingt-trois ans et il n'était pas encore prêtre. Les honneurs extraordinaires dont il était l'objet ne l'éblouirent pas, et, au milieu des splendeurs de la cour pontificale, il reprit la vie simple et retirée qu'il menait à Milan. Loin de renoncer à ses exercices de piété, il redoubla de ferveur dans son oraison, et, se mettant sous la direction d'un jésuite, dont le nom est demeuré célèbre, le P. Ribéra, il se prépara à recevoir dignement le sacerdoce.

Le Pape, qui l'appréciait tous les jours davantage, l'avait promu à l'évêché de Milan; mais, voulant l'attacher à la cour de Rome d'une manière toute spéciale, il le nomma *grand pénitencier* de l'Eglise romaine et *protecteur* de la Germanie, du Portugal et de la Flandre. La tâche qu'il imposait à son neveu était lourde et difficile, et le jeune prélat, retenu à Rome par les affaires importantes dont il était chargé, dut renoncer à aller prendre possession de son siège épiscopal, et, pour suppléer à son absence, il envoya en Lombardie l'illustre canoniste Nicolas Ormane, son vicaire général, dont tout le monde admirait la science et les vertus.

Le diocèse de Milan se trouvait alors dans une situation critique, et tous les efforts du vicaire général furent impuissants à porter remède au mal qui grandissait tous les jours. Le jeune évêque comprit que son église ne pouvait pas plus longtemps demeurer sans pasteur, et il demanda au Pape la permission de quitter Rome. Pie IV hésitait, mais les instances de son neveu triomphèrent de ses répugnances, et, le 1^{er} septembre 1565, le cardinal Borromée partait pour Milan, avec le titre de légat *a latere*. A son arrivée, il convoqua un concile provincial, et l'on vit cet archevêque de 26 ans diriger, avec la sagesse et la science des vieillards, les travaux de l'illustre assemblée dans laquelle siégeaient, à côté des évêques suffragants, deux cardinaux étrangers, et où l'on agita les questions les plus épineuses.

Il commençait la visite de son diocèse, lorsqu'il apprit que Pie IV venait de tomber dangereusement malade. A cette nouvelle, il partit aussitôt pour Rome, et il eut avec saint Philippe de Néri la consolation de fermer les yeux à son oncle. Dieu récompensait dignement Pie IV d'avoir repris et achevé le grand concile de Trente en lui faisant la grâce de mourir entre deux saints.

Après l'élection de Pie V, le cardinal Borromée retourna dans son diocèse. Sa présence y était plus que jamais nécessaire. Le désordre s'était introduit jusque dans le clergé, et les laïques, rompant impudemment la clôture, pénétraient

dans les couvents, où les vierges n'étaient plus soustraites aux séductions du monde.

L'archevêque comprit toute l'étendue du mal, et, afin d'extirper les abus, il résolut de prêcher d'exemple et de se sacrifier pour son peuple. Dans son palais épiscopal, il menait la vie d'un véritable anachorète; à la fin de sa vie, le pain et l'eau formèrent sa seule nourriture, et encore ne prenait-il ce modeste repas qu'une fois par jour; ses austérités prirent une telle proportion que sa santé fut compromise, et le Pape dut exiger quelque tempérament à tant de mortifications.

Cependant, malgré les efforts et les exemples du pasteur, le troupeau continuait à être la proie des désordres les plus honteux. Le cardinal, afin d'introduire de vigoureuses réformes, commença, pour être plus libre, à confier l'administration du temporel à des économistes d'une probité reconnue, dont il vérifiait les comptes tous les ans, et, ainsi déchargé de toutes ces préoccupations terrestres, il se mit résolument à l'œuvre.

En prenant possession de son siège épiscopal, il avait fait publier dans tout le diocèse les décrets du Concile de Trente et ceux de son synode provincial. Il exigea qu'ils fussent scrupuleusement observés. Commencant les réformes par sa maison, il vendit ses meubles précieux, se débarrassa de ses riches habits et résigna tous les bénéfices que son oncle lui avait donnés. Après avoir ainsi réduit ses revenus, il employa ce qui restait à l'entretien des séminaires, des hôpitaux, des écoles et au soulagement des pauvres honteux et des mendiants.

Les laïques qui habitaient son palais étaient soumis à une règle sévère; les heures de prières étaient marquées, et, à ce moment, personne ne pouvait s'absenter sans permission. Les prêtres de son entourage, soumis à une discipline encore plus austère, formaient une véritable communauté, qui fut digne de donner à l'Eglise un cardinal et plus de vingt évêques.

Comme le chapitre de la cathédrale s'était relâché de sa première ferveur, il fut obligé de rétablir l'office divin, et, malgré l'importance des affaires qu'il avait à traiter chaque jour, il se fit un devoir d'assister aux heures canoniales, que les chanoines n'osèrent plus désertier. Afin de donner plus de majesté aux cérémonies, il corrigea le chant, qui avait été depuis longtemps négligé, et il fit revivre, dans l'église de Milan, les traditions d'Ambroise.

Le chapitre de la cathédrale n'attira pas seul son attention, et il mit un soin assidu à réformer les communautés et les confréries. Il rétablit le tribunal ecclésiastique, et lui donna pleins pouvoirs pour châtier et emprisonner les misérables qui jetaient le scandale dans la ville par leurs dérèglements publics. Il prit aussi d'une main ferme la défense de la clôture monastique, que les laïques violaient malgré les décrets du Concile de Trente, et, grâce à ses mesures énergiques, les communautés religieuses, délivrées de tout commerce avec le monde, furent entièrement transformées.

Le démon ne pouvait voir ces heureux changements s'accomplir sans faire éclater sa rage. Il communiqua son esprit

de vengeance à quelques misérables qui n'avaient pris l'habit religieux que pour mieux séduire le peuple. Exaspérés par le courage et la fermeté que déployait le saint évêque, les imposteurs résolurent de se débarrasser de lui, et, un soir, pendant qu'il présidait à la prière, dans une chapelle particulière, avec ses domestiques, un assassin entra furtivement et déchargea son arquebuse sur le prélat. La balle perça jusqu'à la chair; mais, comme si elle eût été arrêtée par une main invisible, elle tomba aux pieds du Saint. Au bruit de la détonation, les domestiques s'étaient levés pour se jeter sur l'assassin; mais, d'un geste plein d'autorité, le cardinal les retint à leur place, et il continua la prière, comme s'il n'était arrivé aucun accident. La nouvelle de cet attentat provoqua en Italie et en Europe la réprobation uni-



Pendant la peste de Milan, saint Charles Borromée reçoit les malades dans son archevêché, et, au milieu des cadavres qui encomrent son palais, il supplie le ciel d'épargner enfin son peuple.

(Cette scène émouvante est empruntée au bas-relief de Pujet.)

verselle, et le gouverneur de Milan reçut l'ordre de poursuivre sans merci les coupables. Malgré les supplications du Saint, la justice séculière fut inexorable, et l'assassin subit, avec ses complices, la peine du parricide.

Saint Charles n'avait pas encore terminé son œuvre de rénovation. Les dérèglements qu'il avait victorieusement combattus à Milan régnaient encore dans les campagnes, et il lui fallut toute sa constance et toute son énergie pour venir à bout des difficultés incessantes que le démon se plaisait à susciter.

Dans la visite du diocèse, il pénétrait jusqu'aux moindres bourgades. On voulait le détourner de visiter trois vallées écartées, enclavées dans les gorges des Alpes, et qui appartenaient à sa juridiction, on objectait la difficulté et le danger des sentiers; il répondit qu'il irait au moindre des

montagnards de ces vallées écartées, et il accomplit, au prix de mille fatigues et de dangers, sa course au milieu de ces populations ignorantes, chez lesquelles il découvrit que le venin de l'hérésie avait commencé à s'infiltrer.

Le Saint comprit que ses prédications demeureraient stériles s'il ne donnait à son église un clergé capable de seconder ses efforts. Par ses soins, trois séminaires furent fondés, et, à côté de ces écoles de théologie, il établit des écoles spéciales où les enfants que leur vocation appelait à l'Eglise étudieraient la grammaire, la rhétorique, et les premières notions de liturgie. Peu à peu, le clergé se renouvela et les brebis égarées rentrèrent en foule au bercail, où elles trouvèrent des pasteurs vigilants.

L'archevêque ne se borna pas à établir des séminaires et des écoles ecclésiastiques; il fit appel au dévouement des religieux, pour l'aider à évangéliser son peuple. Sur sa demande, les Jésuites vinrent s'établir à Milan, et il leur confia l'église paroissiale de Saint-Fidèle. S'occupant avec un soin tout particulier à l'éducation de la jeunesse, il fonda des collèges à Lucerne et à Fribourg et il en donna la direction aux Jésuites, qu'il avait pu apprécier à Milan.

Il établit aussi les Théatins dans sa ville métropolitaine, et leur donna l'église et l'abbaye de Saint-Antoine; enfin, il appela les capucins et leur confia l'évangélisation des montagnes de la Suisse, où leur influence salutaire se manifesta bientôt.

Ce n'était pas encore assez, et le Saint, pour réfréner les audaces du libertinage et de l'hérésie, convoqua jusqu'à six conciles provinciaux et onze synodes diocésains. Grâce aux dispositions prises dans toutes ces assemblées, la discipline ecclésiastique retrouva toute sa vigueur, et l'on vit peu à peu disparaître les nombreux abus du diocèse.

Au milieu de ses travaux apostoliques, le pasteur trouvait encore le temps de parler à son troupeau, et, rapporte un de ses biographes, on eût dit qu'il n'eût que ce seul emploi. Sa parole pleine d'onction pénétrait jusqu'au fond des cœurs les plus endurcis, et l'on vit bien souvent des libertins, venus à ses sermons pour se distraire, fondre en larmes et rompre, à l'heure même, les liens criminels qui les enchaînaient au péché.

Le démon poursuivait toujours de sa haine implacable le serviteur de Dieu, et, après avoir essayé de l'arrêter par la révolte de quelques

clercs indignes, il suscita contre lui la persécution.

Comme le Saint soutenait avec vigueur les droits de sa juridiction archiépiscopale et les immunités ecclésiastiques, il n'hésita pas à faire emprisonner les pécheurs scandaleux, défendit les danses publiques les jours de fête, et interdit les orgies auxquelles le peuple avait coutume de se livrer sur la place de la cathédrale, sous prétexte de célébrer le carnaval. Les débauchés, atteints par ces mesures énergiques, se soulevèrent contre l'autorité épiscopale, qu'ils accusèrent de porter atteinte à la puissance du roi, et ils firent appel aux juges séculiers.

Le gouvernement de Milan épousa leur querelle, et, sans plus tarder, il entra en lutte avec le cardinal. Les juges du tribunal ecclésiastique furent arrêtés comme des malfaiteurs; le château d'Arone, domaine patrimonial des Borromée, fut occupé par la force, et le palais épiscopal, cerné par une troupe de soldats, fut transformé en une véritable prison. Le Saint ne se laissa pas effrayer par ces démonstrations menaçantes, et, fort de son droit, il lança une sentence d'excommunication contre les agents du pouvoir civil, qui osaient porter atteinte à une manière si brutale aux immunités ecclésiastiques.

Pendant qu'il était prisonnier dans son archevêché, le bruit courut que le Pape et le roi d'Espagne s'étaient prononcés en faveur des juges séculiers. A cette nouvelle, le prélat ne se découragea pas, et, dédaignant de recourir aux moyens humains, il redoubla

de prières et de jeûnes, et il se contenta de plaider sa cause devant le crucifix. Sa prière fut entendue et, au moment où tout semblait conjuré contre lui, le Pape approuva sa conduite par un acte solennel, et le roi d'Espagne infligea un blâme public au gouverneur qui avait osé se porter à de tels excès contre un Saint. La justice divine n'était pas encore satisfaite, et la mort subite des principaux instigateurs de cette persécution annonça aux populations terrifiées qu'on ne se joue pas impunément de la justice et des immunités de l'Eglise.

Cependant, le peuple ne tarda pas à retourner à son vomissement, et il reprit ses réjouissances licencieuses à l'occasion des fêtes données au passage d'un prince. Le Saint, voyant qu'on méprisait ses conseils, annonça l'apparition d'un cruel fléau; on ne tint aucun compte de cet avertissement; mais la prédiction ne tarda pas à s'ac-



Saint Charles, suivi de son clergé, va distribuer la communion aux mourants à travers les cadavres qui remplissent les rues.

(Cette gravure est la reproduction du tableau célèbre de Van Oost.)

complir et à apporter une terrible sanction aux efforts si longtemps inutiles de l'envoyé de Dieu.

Les jeux n'étaient pas terminés que la peste se déclara dans la ville, à deux endroits à la fois. Aux premiers indices de la contagion, le prince, le gouverneur, les magistrats municipaux s'enfuirent précipitamment, et l'évêque demeura seul avec son clergé dans la ville désertée par les agents de l'autorité civile. En vain des conseillers timides le pressèrent-ils de partir, sous prétexte de se conserver à son peuple et de ne pas priver de ses soins tout le reste du troupeau; le Saint n'était pas un pasteur mercenaire, et au milieu de la tourmente, il voulut partager toutes les tribulations des brebis. Six mois durant, il fut la providence des pauvres, des mourants, des affamés. Après avoir vendu son argenterie pour subvenir aux besoins des malheureux dont le nombre augmentait tous les jours, il donna aux pestiférés les meubles de sa maison, ses habits, et jusqu'à son propre lit. On le voyait passer à travers des monceaux de cadavres, pour porter aux mourants les derniers sacrements. Il voulut visiter lui-même toutes les maisons et tous les hôpitaux, et aucune misère n'échappa à son inépuisable charité; on compte jusqu'à 70 000 le nombre de ceux que ses libéralités arrachèrent à la mort!

Mais ce n'était pas assez. L'évêque s'était donné tout entier pour soulager son peuple; il lui restait à conjurer le fléau. En présence de ce malheur public, il eut recours à la prière publique, et il donna l'ordre de faire des processions dans toute la ville. Lui-même, les pieds nus, le crucifix dans les mains, la corde autour du cou, dans ces cérémonies expiatoires, il s'offrait en holocauste, et il ne cessait de crier dans les rues et sur les places publiques : Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! La prière du Saint fut enfin entendue, le fléau disparut; l'autorité séculière put alors, en toute sécurité, venir prendre possession de la ville qu'elle n'avait pas su protéger.

L'attitude du prince de l'Eglise, pendant la grande peste de Milan, fut, non seulement le châtiment de ceux qui résistaient à ces enseignements, mais aussi le théâtre le plus éclatant de son héroïque sainteté.

Les artistes se sont plu à le représenter la corde au cou, implorant la miséricorde ou portant la communion aux mourants au milieu des cadavres.

A la mort de saint Pie V, Charles se rendit à Rome, pour prendre part au conclave, et il obtint du nouveau pape Grégoire XIII, l'autorisation d'être déchargé de la Grande Pénitencerie.

De retour à Milan, il reprit sa vie d'apostolat et de prière; il employait le jour à la prédication, à la visite des malades, aux audiences particulières; il passait presque toute la nuit à faire oraison, à lire des livres de piété, à écrire des lettres pastorales. Le peu de temps que lui laissaient ces multiples occupations était seul réservé au sommeil.

La dernière année de sa vie, il entreprit la

visite du pays des Grisons; sa mission était difficile. Le calvinisme s'était répandu dans cette région et y avait fait de nombreux adeptes. Les hérétiques, les apostats, les usuriers, les libertins usaient de tous les moyens pour empêcher le voyage de l'archevêque. Prières, menaces, embûches de tout genre, rien ne fut épargné; mais les fatigues et les périls n'arrêtèrent pas le courageux apôtre, et il pénétra presque seul dans ces contrées révoltées à la fois contre l'autorité du Pape et celle du roi d'Espagne. Sa présence produisit un effet inespéré. Les catholiques, raffermis dans leur foi, reprirent la pratique de la religion, et les protestants, domptés par le prestige de sa sainteté, rentrèrent en foule dans le giron de l'Eglise. En vain les prédicants, jaloux de l'influence que prenait le saint archevêque, lancèrent-ils contre sa personne d'indignes calomnies. Leurs attaques mêmes ne firent que rehausser sa vertu. A la vue de cet humble voyageur, qui couchait sur un peu de paille, ne se nourrissait que de pain, supportait sans se plaindre les rigueurs d'une température glaciale, et occupait ses loisirs à visiter les malades ou à faire des aumônes, les simples habitants de ces montagnes ne reconnaissaient point le prince de l'Eglise fastueux, cupide, hautain qu'on leur avait dépeint, et ils s'agenouillaient avec amour devant le père qui venait à eux pour les bénir.

A son arrivée à Milan, l'archevêque organisa de nouvelles dévotions pour le temps du carnaval, et ses efforts furent couronnés d'un tel succès que la foule, abandonnant bals et fêtes, se pressa dans les églises. Elle ne savait pas en ce moment qu'elle n'entendrait plus la voix de son pasteur.

Le Saint avait l'habitude de faire, chaque année, sa confession générale, et il s'était retiré au mont Varile pour s'y préparer, lorsque, le 24 octobre, il fut en butte à un violent accès de fièvre; il comprit qu'il allait mourir. Le mal augmentant tous les jours, il donna l'ordre qu'on le transportât à Milan, où il espérait célébrer, le jour de la Toussaint, sa dernière messe pontificale. Obligé de s'arrêter en chemin, il ne put arriver que le 3 novembre, à deux heures du matin, dans sa ville métropolitaine, et comme la maladie l'empêchait de se lever, il ordonna qu'on dressât un autel dans sa chambre, et il fit placer sur son lit un tableau de l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers.

Le 4 novembre au matin, il reçut le Viatique et l'Extrême-Onction; puis, faisant couvrir de cendres bénites une de ses haïres, il la prit sur son corps afin d'être muni de l'armure de la pénitence, contre les derniers assauts de l'ennemi.

Cependant, la nouvelle de la maladie s'était répandue à travers la ville; le peuple se pressait dans les églises pour demander la guérison du Pontife, et une foule compacte attendait avec anxiété devant la porte du palais archiepiscopal. Son attente ne devait pas être longue. A trois heures du soir, les cloches de la cathédrale annonçaient au peuple de Milan que son père était mort.



LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE D'AMBOISE

DUCHESSE DE BRÉTAGNE ET RELIGIEUSE CARMLLITE (1427-1485)

Fête le 4 novembre.



La bienheureuse Françoise d'Amboise.

(D'après le portrait original conservé au couvent des Clarisses, fondé par elle.)

La pieuse princesse dont nous allons retracer la vie appartient au xv^e siècle, époque de trouble et de luttes pour la France où elle naquit, de prospérité et de paix pour la Bretagne où elle vécut.

Saint Vincent Ferrier venait de terminer, à Vannes, sa mission de conversions et de miracles, et avait fait revivre la foi et la piété parmi les Bretons.

Françoise naquit à Amboise, en 1427, pendant que Jeanne d'Arc chassait l'étranger de France et conduisait Charles VII à Reims.

ENFANCE DE FRANÇOISE — PIÉTÉ PRÉCOCE

Son père, Louis, vicomte de Thouars et seigneur d'Amboise, se distinguait parmi les gentilshommes de la Touraine, par sa naissance, ses richesses, l'éclat de ses alliances. L'enfant prédestinée qui naquit de son union avec Marie de Rieux, fille de Jean II, sire de Rieux et maréchal de France, semble tout d'abord n'attirer sur la famille que persécution et ruine.

Suivant l'usage de ce temps, l'alliance avec la petite Françoise, encore à la mamelle, fut solli-

citée par de puissants seigneurs pour leurs enfants. Les deux plus illustres furent le duc de la Trémouille, favori de Charles VII, et le duc de Bretagne. Le père, embarrassé, répondit qu'il fallait attendre que l'enfant eût atteint l'âge de raison, et choisit elle-même son époux.

La Trémouille prit cette réponse pour un refus, et s'en vengea par la confiscation de la ville d'Amboise, qu'il réunit au domaine du roi. Puis, il accusa le sire d'Amboise d'avoir trempé dans une conspiration et obtint contre lui une sentence de mort, qui fut commuée en une détention perpétuelle et la confiscation de tous ses biens. La Trémouille espérait par là arriver à ses fins, comptant que le vicomte achèterait sa liberté à ce prix.

Mais il n'en fut rien. La mère de Françoise, obligée de quitter Thouars, alla se mettre sous la protection du duc de Richemont, rival de La Trémouille et frère du duc de Bretagne. Le mariage de Françoise avec l'héritier du duc de Bretagne fut dès lors décidé, et l'enfant, âgée de trois ans, fut reçue dans la famille dans laquelle elle devait entrer.

La cour de Jean V, duc de Bretagne, était une école de vertu. Le souvenir de saint Vincent Ferrier y était vivant. Jean, surnommé *le Bon*, s'appliquait à rendre son peuple heureux, et sa femme, Jeanne, fille du roi de France Charles VI, le secondait puissamment.

Elle n'avait point de fille, et reçut la petite Françoise avec une tendresse toute maternelle, se chargeant de développer en elle les germes des vertus qui devaient plus tard jeter tant d'éclat.

C'était, d'ailleurs, dit un chroniqueur, « une si aimable enfant ! spirituelle, naïve, facile à conduire, d'une gravité enfantine, pleine de grâce et de modestie. »

A quatre ans, elle aimait déjà la prière, les offices de l'Eglise et les pauvres.

Un jour, ses yeux s'arrêtèrent longtemps à l'église sur un tableau qui représentait saint François. Elle revint à la maison le cœur gros et les yeux pleins de larmes.

Comme il faisait grand froid, sa gouvernante pensa que c'était la souffrance qui causait son chagrin, et, s'approchant du feu, elle se mit à lui réchauffer les pieds. Mais la petite, loin de se calmer, s'écria en sanglotant : « N'avez-vous pas remarqué mon patron et père saint François, qui est pieds nus à la cathédrale ; allez lui porter mes souliers ! »

A cinq ans, Françoise était déjà sérieuse, fuyait l'oisiveté, et s'essayait à filer, à lire et à écrire. La duchesse lui servait de maîtresse en tout, et l'amenait chaque jour avec elle à l'église.

PREMIÈRE COMMUNION A CINQ ANS

Elle comprenait déjà quel Hôte habite le tabernacle et quelle Victime s'immole sur l'autel. Mais une pensée l'attristait : elle n'avait que cinq ans, et elle devait attendre plusieurs années encore avant de se nourrir de son Dieu.

Chaque fois que le duc et la duchesse recevaient la Sainte Communion avec toute leur cour, Françoise pleurait et sanglotait. La duchesse lui demanda la cause de ses larmes : « Comment voulez-vous que je ne pleure pas, dit-elle ; moi seule, faute d'âge, suis privée du Corps de notre Sauveur ! »

Jeanne fut attendrie jusqu'aux larmes : « Apaisez-vous, mon petit cœur, je ferai en sorte qu'à la Toussaint prochaine vous communiez. »

Elle en parla, en effet, à son confesseur, un Dominicain, nommé Yves de Ponsal, qui, reconnaissant les dons de Dieu en cette enfant, ratifia la promesse. Françoise fit sa Première Communion à cinq ans, le jour de la Toussaint 1432.

La vie d'ici-bas est une succession d'ombre et de lumière, et les joies, même les plus pures, y sont toujours voisines des douleurs.

Moins d'un an après, au mois de septembre 1433, la duchesse tomba malade et sentit sa fin approcher. Après avoir fait ses adieux et ses recommandations dernières au duc, à ses enfants et à tous ceux de sa maison, elle fit appeler sa petite Françoise, et lui légua spécialement le soin d'accomplir une dette de cœur, en procurant la canonisation de saint Vincent Ferrier ; en échange de sa promesse solennelle, elle lui donna le rosaire de bois sur lequel le bon Père avait souvent et si dévotement prié. Touchante entrevue de deux âmes dont l'une entraînait dans la vie du temps, l'autre dans celle de l'éternité, et qui, pourtant, se comprenaient à merveille !

La duchesse mourut le 20 septembre 1433 et fut inhumée, au milieu des sanglots de tous, dans la cathédrale de Vannes.

Peu après, le duc partit pour Nantes avec sa cour, sa famille et Françoise qui ne le quittait jamais. Quelques mois plus tard, elle fut fiancée solennellement à Pierre de Guingamp, second fils du duc, plus âgé qu'elle de dix ans.

Dès lors, sa vie devint encore plus modeste et sérieuse : l'étude, la visite des églises et des pauvres occupaient presque tout son temps. Son maintien grave et charmant excluait à la fois l'ennui et la frivolité. Rien de futile ni de médiant ne se glissait dans ses paroles. Elle recherchait les personnes adonnées à la perfection, et favorisait, autant qu'elle le pouvait, les vocations religieuses.

MARIAGE DE LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE

Le duc Jean décéda lui-même le 28 août 1442. François venait d'atteindre sa quinzième année.

François, comte de Montfort, fils aîné du duc, succéda à son père. Le couronnement fut célébré au mois de décembre, à Rennes, en présence d'un grand nombre de prélats et de hauts barons. Le duc de Richemont, oncle du nouveau souverain, l'arma chevalier.

Au cours des fêtes célébrées à cette occasion, eurent lieu les noces de Françoise et de Pierre de Guingamp. On fait remarquer, dans les chroniques du temps, que, contrairement à l'usage, la bienheureuse revêtit en cette occasion une robe de damas blanc, symbole de son innocence et de la chasteté qu'elle devait conserver dans le mariage. Car, suivant l'exemple de saint Henri, empereur d'Allemagne, et de sainte Cunégonde, sa femme, les nouveaux mariés se promirent mutuellement de demeurer vierges, et s'unirent seulement de cœur et d'âme devant Dieu.

Les fêtes terminées, ils allèrent se fixer dans leur apanage de Guingamp. Leur premier soin fut d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Folgoat, où ils fondèrent une messe pour le samedi de chaque semaine ; puis à Saint-Jean-du-Doigt, où l'on conservait une relique du doigt de saint Jean-Baptiste. De retour à Guingamp, Pierre réserva la ville et le château, sans oublier les besoins des pauvres, et ils menaient ensemble une vie calme et heureuse, lorsque de tristes nouvelles arrivèrent de Vannes.

De graves dissensions venaient d'éclater entre François, le duc régnant, et son plus jeune frère,

Gilles. Par l'ordre du roi de France, son suzerain, Gilles fut arrêté et jugé par les Etats de Bretagne, qui se refusèrent à le condamner; mais François, irrité, le fit assassiner dans son cachot.

En vain Françoise d'Amboise avait-elle multiplié les démarches et les supplications. Elle pleura plus encore sur l'assassin que sur la victime, et pendant la maladie qui frappa le coupable quelques jours après, elle s'arma d'une sainte hardiesse pour lui parler de son âme et de son éternité.

François, que ses courtisans avaient jusque-là bercé de l'espoir de la guérison, comprit tout, pleura son crime et fit une fondation à l'abbaye de Boquen pour le repos de l'âme de son frère Gilles. Puis il manda Pierre de Guingamp, lui recommanda sa femme et ses deux filles, et demanda pardon à ses courtisans. Quelques jours après, il reçut les sacrements et mourut en bon catholique, assisté par Françoise, en ce terrible passage.

FRANÇOISE DEVIENT DUCHESSE DE BRETAGNE

La mort du duc François appelait Pierre de Guingamp à lui succéder sur le trône ducal de Bretagne. Il fut sacré à Rennes en 1450. Françoise fut plus effrayée des nouveaux devoirs que cette haute position lui imposait qu'éblouie de l'éclat des grandeurs. Elle comprenait qu'une grande part de responsabilité lui incombait, car le rôle de la femme n'est jamais nul ou effacé dans la famille chrétienne : près du trône, comme dans la plus humble chaumière, elle a une grande et noble mission à remplir. Françoise la remplit dignement. Pierre fut la voix qui commande, le bras qui agit; elle fut le conseil éclairé et sûr, et remplit ce rôle avec une discrétion qui la faisait soupçonner plutôt qu'apercevoir derrière son mari.

Après les fêtes du couronnement, le duc se rendit à Nantes, où il pourvut à l'établissement de Françoise de Dinan, veuve du malheureux Gilles, et au châtement de ses meurtriers. Les filles de François furent élevées à la cour et conclurent plus tard de nobles alliances.

Pierre ne régna que sept ans, mais ce temps fut bien rempli pour le bonheur et la prospérité de la Bretagne. Les Etats Généraux, réunis en 1451, publièrent des ordonnances d'une remarquable sagesse, connues sous le nom de *Constitutions de Pierre II*. Il proposa aux Etats de proclamer sa femme, Françoise, duchesse de Bretagne; des acclamations unanimes accueillirent la proposition. Dès ce moment, son influence grandit en douceur et en puissance, et son mari, voyant qu'elle était guidée de Dieu, prenait son avis en toutes les affaires. Elle l'empêcha de créer de nouveaux impôts, ce dont le peuple fut grandement réjoui.

Le succès des Bretons dans la conquête de la Guyenne fut attribuée à ses prières : et, en effet, elle ne cessa tout le temps de l'expédition de faire faire des processions et des prières publiques.

En 1455, Françoise eut la satisfaction de voir les vœux de la duchesse Jeanne accomplis et Vincent Ferrier canonisé par le pape Calliste III. La cérémonie de l'élévation des reliques eut lieu à Vannes en grande pompe. La duchesse reçut des mains du légat d'insignes reliques : un doigt du Saint; son bonnet de docteur et sa ceinture. Elle les légua, dans la suite, aux Carmélites des Couëts.

Une autre joie de la bonne duchesse fut, l'année

d'après, la fondation, à Nantes, d'un couvent de Clarisses.

Dépendant, le duc fut atteint d'une grave maladie, durant laquelle Françoise ne cessa de lui prodiguer ses soins. Pendant près d'une année, elle ne le quitta ni le jour, ni la nuit. Quelques instants de repos sur un banc ou sur un tapis lui suffisaient : sa tendresse rendait ses forces inépuisables.

Quand l'état du malade devint très alarmant, elle l'avertit de se disposer à la mort.

Le 20 septembre 1457, le duc fit lecture publique de son testament, tout rempli de legs pieux et charitables, reçut les sacrements avec foi et amour, et, le jeudi 22, au matin, rendit son âme à Dieu, emportant les regrets de tous les Ordres de l'Etat.

FRANÇOISE SE RETIRE DU MONDE

Après les funérailles, Françoise se retira dans son oratoire, et, embrassant son crucifix, renouvela son vœu de continence. Dès ce jour, elle quitta le monde et se retira au couvent des Clarisses, pour y vivre dans la prière et la solitude.

Le comte de Richemont succéda à son neveu sur le trône ducal. Comme il n'avait point d'enfant, il désirait vivement que la duchesse se remariât; mais ni les instances, ni les menaces ne purent modifier sa résolution. Elle se vit priver de tous ses revenus et réduire à une dure pauvreté sans se laisser ébranler.

Mais lorsque, un an après, Arthur de Richemont tomba gravement malade, sa victime d'hier accourut, le soigna avec une tendresse filiale, adoucit ses derniers instants avec une admirable délicatesse, et eut la consolation de le voir montrer, en face de la mort, le même courage qu'il avait montré en face des ennemis. Françoise lui ferma les yeux et l'ensevelit de ses propres mains. Elle trouva, en outre, dans sa pauvreté, le moyen de faire dire beaucoup de messes pour le repos de son âme. Ainsi se vengent les saints.

FONDATION DU MONASTÈRE DES TROIS-MARIES

Françoise avait dû renoncer à vivre au couvent des Clarisses, dont les austérités étaient au-dessus de ses forces. Elle gémissait, soupirant toujours après le cloître, lorsqu'elle fit la rencontre du Général des Carmes, le P. Jean Soreth. Ce saint religieux lui parla des Carmélites qui se trouvaient au pays de Liège, et lui en dit tant de bien, qu'elle résolut de fonder, en Bretagne, un monastère de cet Ordre.

Elle obtint qu'on lui enverrait quelques Sœurs de Liège, et acheta un terrain à Vannes pour bâtir le couvent. Après avoir arraché, non sans peine, le consentement du nouveau duc, François III, elle réunit autour d'elle quelques jeunes filles de bonne maison, dont trois de ses nièces, et, sous la direction du P. de la Nuce, religieux carme, elles s'instruisirent des constitutions, du chant et des cérémonies. Françoise s'appliquait surtout à l'oraison, jeûnait trois fois la semaine, portait une haire et prenait la discipline deux fois le jour.

Tous les vendredis, elle réunissait des pauvres, qu'elle servait elle-même, et n'oubliait pas les malades des hôpitaux. Quand le couvent fut achevé, à la Toussaint 1463, les Carmélites liégeoises arrivèrent au nombre de neuf, et le 21 décembre de la même année, eut lieu la solennité de la prise de possession sous la présidence

du Général. Françoise remit avec bonheur les clés à la Prieure, et dut, pendant quelque temps encore, vivre en dehors de la clôture. Mais elle assistait aux offices, mangeait au réfectoire, disait sa coulepe au Chapitre et servait à son tour à la cuisine.

Quatre années lui furent nécessaires, tant pour assurer la fondation du monastère, que pour briser les liens dont le monde s'efforçait encore de l'enlacer. Le roi de France, Louis XI, essaya lui-même de lui imposer un nouveau mariage, mais toute sa puissance et toute son habileté échouèrent devant la fermeté de Françoise. On avait résolu de l'enlever de force du couvent et de la transporter au delà de la Loire. Mais, à sa prière, la Loire gela, en plein mois de mai, et les barques, préparées, pour ce coup de violence, furent immobilisées. Le jour arriva enfin où elle put dire au monde un adieu définitif.

PRISE D'HABIT ET PROFESSION SOLENNELLE

Le 25 mars 1469, elle se présenta à la chapelle du couvent en habits de deuil, un cierge à la main, accompagnée de quatre demoiselles d'honneur. L'officiant était le Fr. Yves de Ponsal, évêque de Vannes, le même qui lui avait fait faire sa Première Communion à cinq ans.

Quels souvenirs touchants durent remplir le cœur de la postulante lorsque cette même voix qui lui avait donné l'Époux du ciel dans la communion, l'appela à se donner à lui sans retour !

« Alors, dit un auteur du temps, ce phénix de sainteté devint une chaste tourterelle, retirée au désert du mont Carmel, pour y gémir le reste de ses jours. »

Un an après, Françoise recevait le voile noir des mains de l'évêque de Vannes, et faisait sa profession solennelle entre les mains du P. Jean Soreth. Elle avança rapidement dans les voies de la perfection, parce que, tout à fait dépouillée de sa propre volonté, elle ne faisait rien que par obéissance ou de l'aveu des supérieurs.

Dans la cinquième année de sa profession, ses Sœurs l'éluèrent prieure, à son grand chagrin. En vain, les supplia-t-elle à genoux de ne point lui imposer un si lourd fardeau. Elle se persuada, dès lors, que, jusqu'à ce moment, elle n'avait vécu que pour elle, et résolut de vivre désormais pour les filles que Dieu lui donnait en charge. Nulle n'était plus sévère pour soi, plus bienveillante pour les autres.

Elle ne songeait qu'à terminer en paix sa vie pénitente au monastère des Trois-Maries à Laval, mais la Providence avait marqué son tombeau aux portes de Nantes.

TRANSLATION DU CARMEL A NOTRE-DAME DES COUËTS

La princesse Marguerite de Foix, duchesse de Bretagne, l'étant venue visiter, fut si édiflée de sa conversation, qu'elle résolut de l'attirer à Nantes, afin de jouir plus facilement de ses avis et de ses conseils.

Il y avait tout près de Nantes un prieuré de Bénédictines, Notre-Dame des Couëts, déchu de sa première ferveur, et où le nombre des religieuses, réduit à sept, ne suffisait plus à l'Office divin. La duchesse obtint du Saint-Siège la translation de l'Ordre de Saint-Benoît à celui du Carmel. Une pension fut allouée aux Bénédictines sur les revenus du couvent, et elles

purent se retirer à l'abbaye de Saint-Sulpice, de Rennes.

Françoise quitta donc le couvent des Trois-Maries au mois de décembre 1476 avec neuf de ses religieuses. La population de Vannes fut consternée. Mais les plus vifs transports la saluèrent à Nantes. Elle entra en possession du monastère des Couëts le jour de Noël, et put dire, en franchissant le seuil : C'est ici le lieu de mon repos. Aucun lieu, d'ailleurs, n'était plus favorable au recueillement et à la prière : la Loire d'un côté, de l'autre, d'épaisses forêts ; on n'entendait que le chant des oiseaux et la plainte des grands vents, ou le bruit vague des eaux du fleuve.

Mais, tandis que Françoise était tout entière à ses devoirs de prieure et faisait fleurir aux Couëts le silence, la psalmodie et la régularité, ses Sœurs, restées à Vannes, vivaient dans la tristesse et les larmes. Rien ne pouvait les consoler du départ de leur Mère. Elles tentèrent donc une entreprise que Dieu bénit, et obtinrent du pape la réunion de leur monastère à celui de Couëts. Comme les abeilles séparées un moment de leur ruche, elles accoururent auprès de Françoise qui les reçut avec joie et fut maintenue dans sa charge par ordre exprès des supérieurs.

Mère vigilante, énergique et tendre, elle savait relever les faibles, modérer le zèle indiscret et réveiller, au besoin, le cœur endormi devant Dieu.

L'année 1481 lui apporta une grande douleur : la mort du P. Jean Soreth, qu'elle pleura comme un père et invoqua comme un saint. Et, pendant les quatre années qu'elle lui survécut, elle s'appliqua à enraciner si fortement l'esprit du Carmel dans sa maison, qu'il put s'y maintenir, sans jamais déchoir.

MALADIE ET MORT DE LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE

Le terme de son pèlerinage approchait. Une des Sœurs fut prise d'une maladie contagieuse. La Bienheureuse ne laissa à personne la charge de la soigner : elle le fit avec son dévouement ordinaire, la consola, la fortifia et reçut son dernier soupir. Quelques jours après, elle se sentit prise du même mal, et salua, toute joyeuse, l'approche de la délivrance. C'était le 28 octobre 1485. Le jeudi, 3 novembre, elle reçut les derniers sacrements. Puis, vers le milieu de la nuit, sentant sa fin approcher, elle réunît toute la communauté, demanda humblement pardon de tous les mauvais exemples qu'elle avait donnés, et ajouta : *Je vous en prie, sur toutes choses, faites que Dieu soit mieux aimé. Soyez humbles, bénignes, douces et charitables, chastes et obéissantes : aimez-vous les unes les autres, chérissez la paix, union et concorde.... Adieu, mes filles, je m'en vais à présent expérimenter ce que c'est que d'aimer Dieu ; je me rends à lui.*

Les Sœurs, inclinées, lui demandèrent sa bénédiction. Elle les bénit d'une main mourante ; puis elle rentra dans le silence de la prière. Le lendemain, vers midi, elle entra en agonie, et tandis qu'on disait les prières : « Ame chrétienne, partez, que votre place soit aujourd'hui dans le lieu de la paix et votre demeure dans la sainte Sion », elle rendit sa belle âme à Dieu, le vendredi, 4 novembre, à 3 heures du soir. Elle était âgée de 58 ans.

Ses Sœurs l'inhumèrent à l'entrée de la salle du Chapitre.

SAINT ÉMÉRIC, PRINCE DE HONGRIE

Fête le 4 novembre



Une voix du ciel dit à saint Émeric : « J'aime les chastes. »

Saint Emeric était fils de saint Etienne, premier roi et apôtre de la Hongrie. Sa mère, la vertueuse princesse Gisèle, était sœur de saint Henri, empereur d'Allemagne, qui donnait alors au monde, au milieu des liens du mariage, un si bel exemple de virginité. Seul survivant de plusieurs frères, que la mort avait frappés en bas âge, Emeric se voyait seul appelé à recueillir la double couronne qui brillait sur le front de son père, celle de la royauté et celle de la sainteté. C'est de celle-ci qu'il s'appliqua d'abord à se rendre digne en s'adonnant dès son enfance à la pratique des vertus. Il fit bien, car la mort, qui semblait l'avoir oublié seul de sa maison, ne devait pas lui permettre de succéder au trône de son père.

Saint Etienne veillait avec une tendre sollicitude sur cet unique rejeton de sa race. Il prit soin de l'élever dans la religion chrétienne, et d'en faire avant tout un fils soumis de l'Eglise, estimant avec raison que c'était le meilleur moyen d'en faire un grand roi. Il composa pour son instruction un *Traité de politique et de législation chrétienne*, basé sur les préceptes de la loi de Dieu. Ce document est digne d'être étudié par tout bon législateur, qui cherche avant tout le bien religieux de son peuple, sans oublier sa prospérité matérielle.

Emeric répondit avec zèle aux désirs de son père, et il ne tarda pas à donner des signes évidents de la sainteté qu'il devait atteindre. Son assiduité à la prière était merveilleuse. Trouvant le jour trop court ou trop peu propre à satisfaire sa dévotion, il recourait au recueillement de la nuit, prélevant sur son sommeil plusieurs heures qu'il consacrait à la récitation des psaumes. Après chaque psaume, il faisait une pose pour s'humilier devant Dieu et demander pardon de ses péchés. Le roi, qui surveillait attentivement toutes les démarches de ce fils si cher, l'avait aperçu plus d'une fois se livrant à ces saintes veilles. Loin de s'y opposer, il s'en réjouissait, remerciant Dieu de lui avoir donné un tel fils.

SON AMOUR POUR LA SAINTE VERTU DE CHASTETÉ LE BAISER DE PAIX

Un autre fait vint bientôt apporter à l'heureux père de nouvelles consolations et confirmer les espérances qu'il fondait sur le saint enfant. Parmi les vertus qui se développaient dans le cœur d'Emeric, l'amour de la sainte virginité n'avait pas tardé à prendre le premier rang. Le jeune prince devait sur ce point devenir l'imitateur et l'émule de son oncle, l'empereur saint Henri.

Un jour, saint Etienne, accompagné d'Emeric, était allé faire une visite au couvent de Saint-Martin, élevé par lui sur une montagne solitaire de la Pannonie. A l'approche du cortège royal, les moines sortirent et vinrent processionnellement au-devant de lui. Le roi envoya à leur rencontre son fils bien-aimé, pour recevoir en son nom les marques de déférence qu'on lui réservait, et que son humilité redoutait. Le prince obéit, et, selon l'usage, il commença à donner le baiser de paix à chacun des moines successivement. Cependant le roi remarqua pendant cette cérémonie qu'Emeric semblait établir des préférences parmi les religieux, embrassant les uns avec effusion et à diverses reprises, jusqu'à trois, quatre et cinq fois, tandis qu'il n'agissait pas si amicalement envers les autres. Il y eut un religieux, nommé Maur, qu'il embrassa jusqu'à sept fois. Etonné d'une telle façon d'agir,

le roi, après avoir assisté au saint sacrifice de la messe, fit venir son fils auprès de lui, et lui demanda de lui en expliquer les raisons. « Cher père, répondit l'enfant, si j'ai embrassé certains religieux une seule fois, et d'autres à plusieurs reprises et avec effusion, c'est parce que Dieu m'a révélé alors le degré de chasteté de chacun d'eux; aussi je leur ai prodigué mes marques d'amitié suivant le plus ou moins d'éclat que cette vertu jetait dans leurs âmes. Quant au religieux que j'ai embrassé sept fois, c'est un modèle de virginité et de pureté incomparable. »

Le roi put quelque temps après constater ce que lui disait son fils. Ayant une nuit assisté à Matines dans ce même monastère de Saint-Martin, il vit à la fin de l'office les religieux qu'Emeric avait embrassés une seule fois se retirer pour aller reprendre leur repos, tandis que les autres demeuraient au chœur et persévéraient dans la prière. Le saint roi s'approcha alors de ces moines fervents pour leur adresser quelques paroles bienveillantes. Eux, confus et surpris d'une visite si imprévue, s'empresaient de lui rendre le salut et les honneurs dus à sa majesté. Seul, Maur ne se dérangea point et ne répondit rien. Le roi eut beau employer tour à tour les paroles aimables et les menaces, le religieux demeura fidèle à la règle qui prescrivait le silence le plus absolu à cette heure de la nuit.

Le roi se retira pénétré d'édification. Mais, voulant pousser plus loin l'épreuve, il vint le lendemain en plein Chapitre et devant toute la communauté assemblée, produire contre Maur de graves et nombreuses accusations. Loin de s'émouvoir aux paroles du roi, Maur conserva un calme inaltérable, et ne répondit pas plus qu'il ne l'avait fait au chœur. Le témoignage de sa conscience lui suffisait. Peu lui importait d'être injustement accusé par les hommes, pourvu qu'il n'eût rien à se reprocher devant Dieu. Le roi demeura convaincu de la sainteté du religieux, et reconnut que son fils lui avait dit la vérité. Il révéla le sujet de sa visite et les motifs de sa conduite, loua fort la vertu de Maur, et, pour ne pas laisser cette lumière cachée sous le boisseau, il le fit nommer à l'évêché des Quatre-Eglises.

Emeric qui aimait tant la virginité chez les autres pouvait-il ne pas ambitionner pour lui-même un si précieux trésor? Un jour il pria dans l'église de Saint-Georges martyr, et demandait à Dieu quel sacrifice il lui serait plus agréable de recevoir de sa part. « La virginité est une offrande précieuse à mes yeux, lui dit une voix mystérieuse; consacre-moi ton corps et ton âme, et persévère jusqu'à la mort dans ce saint engagement. »

Emeric, rempli de joie, en voyant ses plus ardents désirs confirmés par le ciel, fit aussitôt avec une grande ferveur le vœu de chasteté perpétuelle. Un serviteur qui l'accompagnait avait tout vu et tout entendu. Emeric lui ordonna de ne rien dire à personne de ce qui s'était passé. Lui-même garda sur ce point le plus grand secret, et ne révéla pas même à son père la sainte détermination qu'il venait de prendre.

Aussi saint Etienne, voulant assurer sa succession, ne tarda pas à engager son fils dans les liens du mariage. Après plusieurs résistances qui ne furent point écoutées, Emeric dut épouser une noble et riche princesse de sang royal. Mais, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Dieu, il persuada à sa fiancée de se vouer comme lui à la virginité. Celle-ci accepta avec bonheur cette

proposition; car Dieu, qui dispose tout pour le bien de ceux qui le servent, avait mis dans le cœur de l'épouse des sentiments conformes à ceux de l'époux. Ils résolurent donc de vivre comme frère et sœur, uniquement occupés de plaire à Dieu.

Cependant Emeric, redoutant les emportements de la jeunesse, redoubla ses jeûnes et ses pénitences, comme le soldat redouble de vigilance à mesure que croît le danger. Mais Dieu lui épargna une trop longue lutte, et le mit bientôt à l'abri de tout péril. Sur son ordre, les anges vinrent délivrer de sa prison mortelle cette âme angélique, que la terre n'était pas digne de garder plus longtemps, et qui était plutôt faite pour vivre en leur céleste compagnie. Le vertueux prince mourut à la fleur de l'âge, en l'an 1032. On put lui appliquer cet éloge que l'Écriture fait de l'homme juste : *Consummatus in brevi explevit tempora multa*. Promptement emporté par la mort, il a cependant parcouru une longue carrière, parce que sa vie fut tout entière consacrée à Dieu. Après sa mort, le serviteur qui avait accompagné le jeune prince dans l'église Saint-Georges vint révéler son secret, et son épouse put attester que le Saint avait fidèlement gardé son vœu.

Saint Etienne, que cette mort privait de son dernier fils, supporta cette épreuve avec une admirable résignation. Il fit déposer ses restes sacrés dans la magnifique église qu'il avait élevée dans sa capitale en l'honneur de la Mère de Dieu, et où lui-même devait bientôt après venir reposer aussi à côté de son Emeric.

LE SCÉLÉRAT REPENTANT

D'éclatants miracles ne tardèrent pas à faire briller à tous les yeux la sainteté du jeune prince. Citons celui qui détermina sa canonisation.

Un certain scélérat nommé Conrad, Allemand d'origine, après avoir mené une vie pleine de désordres, se sentit enfin touché par la grâce du repentir. Honteux des crimes énormes qu'il avait commis, il résolut d'aller à Rome en faire l'aveu aux pieds du Souverain Pontife, pour recevoir de lui l'absolution et la pénitence. Le Pape lui ordonna, en expiation, de se charger d'une cuirasse de fer, attachée avec des chaînes également de fer, et de porter sur sa poitrine un papier sur lequel ses crimes seraient écrits. Dans cet état, il devait parcourir les divers sanctuaires du

monde jusqu'à ce que, par la puissance de Dieu, les chaînes de son rude cilice se fussent rompues d'elles-mêmes, et que les caractères qui relataient ses crimes se fussent effacés. Conrad recut cette terrible pénitence en toute humilité, et il l'accomplit avec non moins de soumission; car rien ne paraît trop dur, ajoute le chroniqueur, au vrai pénitent qui sait reconnaître l'énormité du péché, et qui veut rentrer en grâce avec Dieu. Son obéissance toucha enfin le cœur de Dieu. Après avoir parcouru divers sanctuaires et poussé ses pas jusqu'aux lieux sanctifiés par la Passion et la mort du divin Maître, Conrad revint en Europe et passa par la Hongrie. Etant entré dans l'église où reposaient les reliques de saint Etienne et saint Emeric (car ceci se passait sous le roi Ladislas, successeur de saint Etienne), il alla se prosterner devant le tombeau du saint roi, résolu de ne point sortir de l'église avant d'avoir obtenu le miracle qui devait clore sa pénitence. Or, les chaînes de la cuirasse étaient loin d'être usées, et le papier accusateur portait encore des caractères bien lisibles. Conrad pria longtemps avec ferveur et contrition. A la fin il tomba de lassitude et s'endormit. Pendant son sommeil, saint Etienne lui apparut et, d'une voix pleine de compassion, lui dit : « Lève-toi, humble pénitent, et va adresser tes supplications à mon fils dont le tombeau est près d'ici; c'est lui qui t'obtiendra le pardon de tes fautes, car Dieu lui a fait la grâce de conserver toute sa vie une entière pureté de corps et d'âme. » Conrad, s'éveillant, s'empressa d'obéir à l'avis céleste. A peine s'était-il agenouillé devant le tombeau du chaste Emeric, que les chaînes de fer se brisèrent, la cuirasse se détacha d'elle-même, et le papier accusateur devint aussi blanc que la neige.

Ce miracle fut bientôt connu de tous et propagé au loin. Le roi Ladislas, en l'apprenant, fit convoquer une réunion des évêques et des grands de son royaume pour travailler à la canonisation du jeune prince. Un jeûne de trois jours fut prescrit et, au bout de ce temps, on éleva au-dessus du sol le tombeau d'Emeric, ce qui indiquait qu'il fallait regarder et invoquer comme saint celui dont on exhumait ainsi les reliques. De nombreux miracles accompagnèrent et suivirent cette cérémonie, par la permission de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SAINTE WÉNÉFRIDE

VIERGE MARTYRE

Fête le 3 novembre

L'Eglise nous propose, le 3 novembre, un autre modèle de virginité dans une sainte bretonne, nommée Wénéfride, qui eut l'honneur de verser son sang pour conserver son innocence. Sainte Wénéfride vivait vers le XII^e siècle.

Quoique née de parents riches, et merveilleusement douée par la nature, elle résolut, étant encore jeune, et sur les conseils d'un saint religieux à qui ses parents l'avaient confiée, de renoncer au monde et de prendre le voile des vierges.

Avant qu'elle eût pu accomplir son vœu, Dieu voulut l'éprouver d'une façon extraordinaire. Il permit que Satan, ce lion rugissant qui cherche toujours à dévorer les âmes, suscitât contre elle un violent assaut. Ce fut le fils même du roi de la contrée qui fut l'instrument de sa rage. Celui-ci, furieux de voir que Wénéfride ne voulait point consentir à ses désirs criminels, la frappa de son épée. La tête de la vierge, en tombant à terre, en fit jaillir une source d'eau vive, symbole de la limpidité de son âme; et, roulant du haut de la colline où s'était perpétré le crime, jusqu'au près de l'église du village, elle vint dévoiler aux habitants ce forfait odieux. Le prince n'avait rien à craindre des hommes; mais Dieu se chargea de le punir. Il disparut subitement au milieu d'un noir tourbillon; et les témoins du fait estimèrent qu'il avait été emporté corps et âme en enfer.

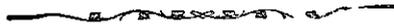
Cependant l'homme de Dieu à qui l'éducation de la vierge avait été confiée, avait rapporté la tête auprès du tronc; et, couvrant le cadavre de son manteau, il dit au peuple qui l'entourait : « Mes frères, cette jeune fille avait fait entre mes mains le vœu de recevoir le voile des vierges; priez donc pour que Dieu la délivre des entraves de la mort, et lui permette d'accomplir sa promesse. » Tous tombèrent à genoux, et après avoir prié longtemps, l'homme de Dieu, levant les mains au ciel : « Seigneur Jésus, dit-il, pour l'amour de qui cette jeune enfant avait résolu de renoncer à tout sur la terre et de ne

chercher que les choses du ciel, exaucez notre prière. Certes, nous n'en doutons pas, Wénéfride, étant morte pour votre nom, est maintenant au ciel; elle n'a nul besoin de nos suffrages. Mais faites cependant revenir son âme dans son corps pour notre bien à nous, afin que nous puissions longtemps encore jouir de ses saints exemples. Vous la reprendrez ensuite quand elle nous aura assez édifiés. — Ainsi soit-il! » répondirent les assistants. Aussitôt la jeune fille se leva, comme sortant d'un profond sommeil; et, essuyant la poussière et la sueur qui couvraient son visage, elle commença à parler et à marcher au milieu de la stupéfaction générale de ceux qui l'entouraient. Parmi les témoins de ce miracle, plusieurs, qui étaient jusque-là demeurés attachés au culte des idoles, crurent au vrai Dieu et demandèrent le baptême.

Wénéfride vécut encore plusieurs années après sa merveilleuse résurrection. On pouvait voir à son cou une ligne d'une blancheur éclatante qui indiquait l'endroit où le glaive avait frappé. Elle reçut le voile des vierges, fonda ou dirigea plusieurs monastères, et devint une source de bénédictions pour le pays. De tous côtés, on avait recours à elle en toute sorte de nécessités. Elle rendait aux malades la santé du corps, aux affligés la paix de l'âme. Une multitude de vierges vinrent sous sa conduite se consacrer au Seigneur.

Enfin, après qu'elle eut mené une vie tout entière employée au salut du prochain, Notre-Seigneur vint reprendre cette âme qu'il avait prêtée pour un temps à la terre et l'établit dans les tabernacles éternels.

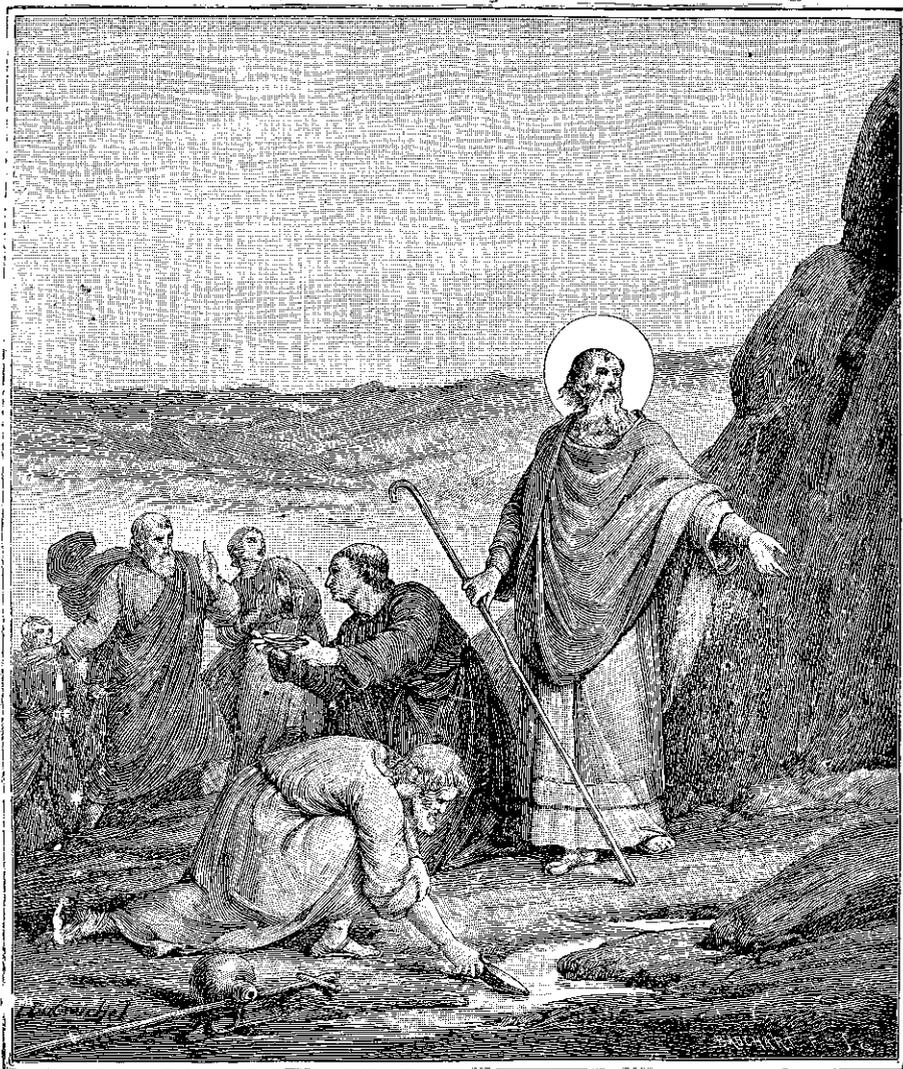
La source qui avait jailli sur les lieux de son martyre continua longtemps à porter sur ses bords des traces de sang que ni le temps, ni le contact des eaux ne pouvaient effacer. Les mères de la contrée venaient plonger, dans ces eaux miraculeuses leurs enfants malades ou difformes, et, par les mérites de la Sainte, toute infirmité disparaissait dans ce bain salutaire.



SAINT FLOUR

APOTRE DE LODÈVE ET DE LA HAUTE-AUVERGNE

Fête le 4 novembre.



Saint Flour fait jaillir une eau miraculeuse qui apaise la soif ardente de ses compagnons.

Lodève et une partie de l'Auvergne vénèrent saint Flour comme le messager de Jésus-Christ, qui leur apporta le premier la bonne nouvelle du salut. On aimerait à connaître en détail le récit de ses vertus et des succès de son apostolat, ce serait pour nous un sujet plein d'intérêt et d'édification, malheureusement les écrivains anciens ne nous en ont conservé que les points principaux.

Les vieilles traditions des églises de Lodève et Saint-Flour s'accordent à placer la vie de leur saint

patron au premier siècle de l'ère chrétienne. Il naquit en Orient, disent les manuscrits, (probablement en Judée), il eut le bonheur de connaître Jésus-Christ, Sauveur et Rédempteur des hommes et la Très Sainte Vierge Marie sa Mère. Il écouta les enseignements du divin Maître, crut à sa parole, le vit après sa résurrection monter au ciel, reçut l'effusion de l'Esprit-Saint à la Pentecôte, avec les autres disciples, et s'attacha à l'apôtre saint Pierre.

Plusieurs années après la Pentecôte, ce fervent

disciple, dont le nom asiatique signifiait *fleur*, se trouvait à Rome, avec le Prince des Apôtres, et on l'appelait Florus (Flour). Formé à l'apostolat, pendant longtemps, à l'école du premier Pape, et fortifié par l'Esprit-Saint, Florus était capable de voler à la conquête de nouvelles provinces pour les soumettre au pacifique Roi du ciel, Jésus-Christ. Saint Pierre, après l'avoir sacré évêque, l'adjoignit aux évêques missionnaires qu'il envoyait dans les Gaules : saint Trophime, saint Crescent, saint Paul de Narbonne. Ainsi cette *fleur* d'Orient, rendue si belle par le soleil de vérité, allait être transplantée dans notre patrie et l'embaumer de son céleste parfum.

Arrivés dans les Gaules, les saints missionnaires s'en partagèrent les provinces. Florus se dirigea vers l'Aquitaine et s'arrêta à Lodève. « Cette ville, dit le Père Dominique de Jésus, qui écrivit sur d'anciens documents l'histoire de notre Saint, en 1635, cette ville était fort considérable en ce temps, tant pour sa grandeur et antiquité que pour la bonté du pays, qui est un des meilleurs de France... Elle est située avantageusement sur la pente d'une colline, ayant au fin faite, pour sa défense, son château de Montbrun. Elle est tout environnée de petites montagnes, et a deux petites rivières qui l'arrosent appelées L'Ergue et le Soldron, qui se déchargent dans l'Hérault, ce qui rend son terroir si fertile et abondant en toutes les commodités de la vie de l'homme que c'est l'une des meilleures et des plus agréables villes du Languedoc. »

Mais, à l'arrivée du saint messager du ciel, l'état moral des habitants était aussi triste que leur pays était riant. Courbés sous le joug des superstitions gauloises, ils adoraient les démons en croyant offrir leurs hommages aux forces cachées de la nature, et rendaient un culte aux grands arbres des forêts voisines, spécialement aux hêtres et aux chênes. Saint Flour commença hardiment à leur annoncer le Dieu véritable, qui a créé le ciel et la terre ; il s'efforçait de leur montrer la vanité de la religion des druides ; par ses prières et ses pénitences, il suppliait le Seigneur d'enchaîner la puissance du démon et d'ouvrir les yeux à tant de pauvres âmes abusées par l'esprit du mensonge. Les bénédictions de Dieu fécondèrent son apostolat, et en peu d'années il eut la joie d'avoir baptisé plusieurs milliers de personnes.

Pour empêcher les nouveaux convertis de retourner à leurs superstitions et montrer aux païens le néant de leurs croyances, il s'en allait, disent les antiques traditions, une hache à la main, abattre les vieux et grands arbres qui servaient de centre aux réunions idolâtriques, et que les païens vénéraient avec une religieuse terreur. Il opposa à ces rendez-vous sataniques des oratoires et des chapelles où il réunissait les fidèles pour le saint sacrifice de la messe, le chant des hymnes sacrées et l'enseignement de la parole de Dieu. La tradition de Lodève affirmait que la cathédrale de cette ville occupe l'emplacement d'un des premiers oratoires établis par saint Flour.

SAINT FLOUR VA ÉVANGÉLISER L'Auvergne

Quand la chrétienté de Lodève fut bien organisée et pourvue d'un clergé suffisant, l'évêque mission-

naire songea à porter à d'autres pays le bienfait de la foi. « Je me persuade, dit le vieil historien cité plus haut, que le saint prélat étant en oraison, et brûlant de l'amour de son cher Maître, épris d'un zèle ardent du salut des âmes qui le faisait dessécher, il entendit la voix de Dieu qui lui commanda de sortir du Languedoc pour aller en Auvergne, et notamment en cette partie de l'Auvergne qui s'appelle la Planèze.

» Saint Flour ayant introduit, instruit et affermi ces peuples (du Languedoc) en la pureté de la foi catholique, principalement ceux qui habitaient la contrée de Lodève, en étant le premier évêque, dit un autre ancien chroniqueur, Pierre de Cambefort, il fut divinement admonesté d'aller au pays des montagnes d'Auvergne et prendre quant et soi (avec lui) onze chrétiens pour lui aider, avec lesquels il alla planter la foi au quartier appelé de Planèze, et au mont Indiciat où est à présent la ville de ce nom. »

Parmi ces onze compagnons de notre Saint, la tradition place le prêtre saint Gennade et le diacre saint Juste, qui furent ses principaux auxiliaires dans l'évangélisation de la contrée.

« O peuples qui habitez ces affreuses et sourcilieuses croupes du Cantal, de Dôme, de Mont-d'Or et les autres, ajoutez notre bon chroniqueur, le Père Dominique, bénissez l'éternelle Providence et l'heure qu'elle avait ordonné de vous donner un si admirable et saint pasteur et apôtre. »

Au pied de la montagne du Cantal, s'étend une belle plaine, où s'élève la colline jadis nommée *Indiciacum*. Un petit village occupait déjà cette hauteur, quand l'Esprit-Saint conduisit saint Flour pour qu'il fit de ce lieu le centre de son apostolat et la capitale religieuse de la Haute-Auvergne.

L'Auvergne, dont les énergiques habitants avaient tenu en échec, avec leurs princes Bituit et Vercingétorix, la puissance des armées romaines et le génie de César lui-même, l'Auvergne était alors pleinement soumise aux maîtres de Rome et même commençait à donner des candidats aux dignités de l'empire. Mais, si la civilisation matérielle avait gagné à ce changement, les âmes n'y avaient pas trouvé la lumière : aux erreurs du paganisme druidique étaient venues s'ajouter les superstitions de l'idolâtrie gréco-romaine ; Jupiter et Mercure étaient venus prendre place à côté d'Hésus et de Teutatés dans la religion des Arvernes. Mais déjà la lumière de la foi avait brillé à Clermont, sur les lèvres de saint Austremonne, quand saint Flour arriva au Cantal.

« Retournons à notre bienheureuse troupe, dit le Père Dominique de Jésus, dans son style naïf d'autrefois ; la voilà qui commence à s'avoisiner et à approcher de l'Auvergne ; elle est arrivée en un lieu que tous nos vieux mémoires appellent Bolisma, et, peut-être, c'est le même que maintenant on appelle Bleimat, bourgade assez considérable, non loin de Saint-Flour, et sur le même chemin.

» Or, il y avait avec le Saint une grande compagnie de personnes qui avaient abandonné Lodève et le Languedoc, pour suivre saint Flour, aimant mieux se sevrer de la douceur de la patrie que de la conversation et instruction de leur saint pasteur. Ils arrivèrent donc assez proche de Bolisma, mais

cette bienheureuse compagnie se trouva si harassée et si travaillée de la soif, qu'elle ne pouvait mettre un pied devant l'autre, et, errante dans cette terre déserte et alors non cultivée en cet endroit, elle demandait à Dieu quelque rafraîchissement.

» Saint Flour, voyant l'affliction de ces personnes qui lui étaient si chères, s'attendrit et, armé d'une foi apostolique, répandit son cœur devant Dieu en des prières ardentes; puis, se levant, comme un autre Moïse, il frappa la terre aride et sèche d'un bâton pastoral qu'il portait à la main, laquelle terre aussitôt obéissant à l'homme de Dieu, ouvrit son sein et, d'une source cristalline, fit ruisseler une claire fontaine qui rafraîchit les chrétiens, demimorts de soif, et leur fit ressentir des consolations indicibles, dans la considération de la Providence et du soin singulier que Dieu a des siens.

» Ce miracle fut le premier que saint Flour fit en Auvergne; il servit comme d'amorce à attirer ce peuple idolâtre à la recherche de la foi et de la doctrine que le Saint apportait à leur province, et plusieurs commencèrent à se mettre à sa suite. »

Ce prodige eut lieu dans un champ plat, sec et aride.

« Depuis, reprend notre chroniqueur, la dévotion des chrétiens, particulièrement des habitants de la ville de Saint-Flour, a fait couvrir ladite fontaine d'une voûte, on y a planté une croix de pierre, assez haute, et on l'appelle vulgairement la fontaine de Saint-Flour. Quantité de personnes infirmes et travaillées de toutes sortes de maladies, y accourent de toutes parts pour en boire, et disent y avoir reçu du soulagement. Il y a maintenant un bois autour... »

Saint Flour continuant sa route avec ses compagnons arriva dans la belle plaine de Planèze, et apercevant le mont Indiciacum, avec le petit village qui le couronnait, il dit à ses compagnons :

« Allons, mes frères, Dieu a été notre guide en ce voyage; j'aperçois le lieu où il nous a envoyés pour sa gloire; hâtons-nous d'y parvenir. »

On raconte qu'en ce moment un météore lumineux parut devant la sainte caravane et la dirigea jusqu'au village, où elle entra par la porte de la Fraïse.

« O chrétiens de Saint-Flour, s'écrie le Père Dominique de Jésus; c'est donc ce même Dieu qui guida Moïse, qui vous a donné une lumière semblable pour introduire votre divin apôtre en votre montagne, afin d'y jeter les premiers fondements de votre ville et de vos autels. En cela, plus heureuse est votre cité que les autres villes du monde, qui ont eu souvent pour fondateurs des hommes infâmes et inhumains et non pas un apôtre. »

Le saint missionnaire, arrivé sur le mont Indiciacum, conçut aussitôt le projet d'élever un édifice propre aux réunions des fidèles et au service divin. Pendant qu'il méditait ce dessein en priant Dieu de l'aider à l'exécuter, il leva les yeux sur un pré voisin et y vit tomber une neige miraculeuse qui couvrit une partie du sol, y marquant d'une manière aussi surprenante que régulière l'emplacement et le plan du futur édifice.

Les habitants atroupés autour du noble étranger et de ses compagnons furent extrêmement surpris de cette merveille, et s'empressèrent à qui mieux

mieux d'aider à la construction du monument. Saint Flour profita de ces heureuses dispositions pour leur annoncer le vrai Dieu, en l'honneur duquel s'élevait cet édifice, et peu à peu il eut la joie de baptiser un grand nombre de montagnards de la contrée.

L'évêque dédia ce premier sanctuaire du Cantal au Dieu Tout-Puissant, sous l'invocation de l'apôtre saint Pierre qui venait d'achever à Rome son glorieux martyre.

Dieu facilitait singulièrement les efforts de son serviteur par le don des miracles qu'il lui avait accordés. Saint Flour guérissait des multitudes de malades et chassait les démons des corps des possédés. Aussi le regardait-on comme le messager de Dieu et ses paroles étaient reçues comme des oracles par toutes les âmes bien disposées.

Le démon, ayant suscité quelques dissensions parmi les nouveaux convertis, le Saint ramena heureusement la paix et la charité.

Pour obtenir les secours du ciel contre les démons et attirer les lumières de la grâce sur les âmes, l'évêque missionnaire offrait à Dieu beaucoup de prières et d'austérités; il travaillait sans cesse à se perfectionner lui-même dans la vertu et cherchait à entrer dans une plus grande intimité avec Dieu. On raconte qu'il se retirait assez souvent dans une grotte solitaire des environs, où il passait de longues heures dans la retraite et la prière. Il en revenait ensuite comme Moïse, du Sinaï.

LES ADIEUX DE L'APÔTRE

Dans une de ces retraites, saint Flour, parvenu à un grand âge, fut averti de Dieu que le temps de sa mort approchait. La pensée que les portes de l'éternelle patrie allaient enfin s'ouvrir devant lui rempli de joie le vieux missionnaire; et il rendit mille actions de grâce à la divine bonté pour tous les bienfaits qu'il en avait reçus durant sa vie.

Bientôt, il se sentit atteint d'une légère maladie; ses disciples pensaient que cette infirmité serait sans conséquence, mais le saint évêque, sachant bien que son pèlerinage sur la terre était prêt de finir, convoqua autour de lui les membres de son clergé et les fidèles. Dans un discours rempli d'émotion et de paternelle bonté, il leur annonça que Dieu l'appelait à lui et leur rappela brièvement et clairement les principales vérités de notre religion sainte.

« Ainsi, mes frères bien-aimés, ajouta-t-il, persévérez en cette confession de foi, et par la faveur divine votre foi sera toujours agréable à Dieu. Qui-conque sera amateur du siècle et des choses du monde sera ennemi de Dieu. Pensez-vous que les jugements de Dieu, que l'Écriture nous représente, soient décrits en vain? Si quelquefois vous sentez en vous la chair et le sang se révolter contre l'esprit, résistez-y courageusement.

» Souvenez-vous de cette parole de l'Apôtre saint Pierre que *Dieu résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles.*

» Soyez soumis en toute humilité à Dieu et refusez d'écouter le démon, et alors il se retirera de vous. Approchez-vous de Notre-Seigneur et il s'approchera de vous. Purifiez vos mains et vos cœurs de toute souillure et de toute offense. Gardez-vous de toute souillure et de toute offense. Gardez-vous du mensonge et de la médisance. Que les riches

prennent garde que les richesses deviennent pour leur âme un piège qui la perde à jamais. Mais soyez miséricordieux, mes très chers frères, et charitables envers tous, et demeurez avec Dieu. »

Ces paroles furent accueillies par une explosion de larmes. Immense était la douleur de tous, en pensant qu'ils allaient perdre le père de leurs âmes. Malgré ce qu'il avait dit, ils ne pouvaient croire à un départ si prochain, et ceux qui purent rester auprès du bienheureux, s'efforcèrent par les soins les plus empressés de combattre la maladie et de relever ses forces affaiblies. Mais leurs efforts furent inutiles; le mal allait empirant chaque jour, et bientôt toute illusion disparut : il fallait se résigner à laisser leur père les précéder au ciel. Alors ils le prièrent de ne point les oublier dans le séjour de la gloire et d'y rester leur protecteur, leur guide et leur père.

Le Saint convoqua une dernière fois ses prêtres et ses fidèles et leur dit : « Jusqu'ici mon séjour au milieu de vous était nécessaire, mais maintenant que Dieu m'appelle je suis très heureux d'aller à lui. A l'exemple de Notre-Seigneur, je vous recommande avec toute l'affection que je puis la vertu chrétienne par excellence, savoir la sainte dilection et charité fraternelle parmi vous.

» Souvenez-vous de la doctrine salutaire que je vous ai prêchée, de mes voyages, de mes travaux pour vous instruire, et n'abandonnez jamais le service de Dieu. Gardez ses saints commandements, afin que vous puissiez arriver à la pleine jouissance des biens éternels. »

Puis, au milieu des sanglots de toute l'assistance, le patriarche mourant leva sa main et bénit une dernière fois tous ses enfants. Bientôt son âme s'envola en paix et alla retrouver auprès du trône de Dieu l'âme de son maître saint Pierre, dans la paix éternelle. Cette bienheureuse mort arriva le 1^{er} jour de novembre, vers la fin du premier siècle, mais on ne sait pas au juste en quelle année.

Les chrétiens ensevelirent avec respect les restes vénérables du saint Pontife, dans l'oratoire qu'il avait bâti.

On déposa près de lui quelques reliques des

Saints Innocents, qu'il avait apportées d'Orient.

Après les persécutions païennes, l'église Saint-Pierre fut magnifiquement reconstruite; le tombeau de saint Flour en fut la principale richesse et une source de nombreuses grâces.

« Au bruit de tant de miracles et de la renommée de saint Flour, dit notre bon chroniqueur, (1) la piété chrétienne des peuples d'Auvergne et des provinces circonvoisines fut tellement échauffée, que le concours y était tout à fait grand et extraordinaire, de manière que quelques-uns se vinrent loger tout autour de cette sainte église, et peu à peu, donnèrent les commencements à la ville de Saint-Flour. Le nom de la colline Indiciat fut tout à fait délaissé et mis en oubli pour mettre au jour celui de saint Flour, qui est demeuré depuis à la ville, et à tout le diocèse après qu'il fut érigé (en 1316).

» C'est l'opinion des plus savants qui ont touché les choses au doigt, étant extrêmement versés dans les affaires de la province, — comme Pierre Cambesfort, Guillaume Catel, conseiller au parlement de Toulouse, André du Chesne, etc.

» Voilà l'origine et le berceau de la ville de Saint-Flour, — en cela, pareille à beaucoup d'autres bonnes villes de France, d'avoir commencé par la dévotion des peuples, qui bâtissaient autour de ces lieux sacrés. »

Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour, dans la première moitié du xvii^e siècle, fit ouvrir le tombeau de son saint prédécesseur et plaça ses reliques au-dessus du maître-autel de la cathédrale. Quand éclata la Révolution impie du siècle dernier, les restes précieux de l'apôtre du Cantal furent divisés et confiés à des catholiques dévoués qui les conservèrent avec soin, et les rendirent fidèlement quand la France chrétienne retrouva un peu de paix et de liberté. — Le diocèse de Saint-Flour célèbre deux fois par an la fête de son céleste patron, le 1^{er} juin en mémoire de son arrivée en Auvergne, le 4 novembre, en mémoire de son entrée dans le ciel.

(1) *Histoire parénétiqne des trois protecteurs du haut Auvergne*, par le P. Dominique de Jésus, Carme déchaussé. Paris, 1633.

SAINT AMANT, ÉVÊQUE DE RODEZ

Fête le 4 novembre.



Trois fois saint Amant s'agenouilla pour prier, puis il se leva plein d'assurance. — Je vois un nuage à l'orient, lui dit le diacre Naamas. — Bientôt le tonnerre gronde, et la foudre fait voler en éclats l'idole des Ruthènes.

C'est saint Venance Fortunat, évêque de Poitiers, qui nous a conservé les principaux traits de la vie de saint Amant (Amantius), probablement à la prière de saint Dalmas, évêque des Ruthènes.

Saint Amant naquit à Rodez dans la dernière partie du quatrième siècle; presque toute cette ville était païenne; quelques familles seulement avaient conservé la foi apportée par saint Martial, apôtre d'Aquitaine et du Rouergue. Amant eut le bonheur de naître de l'une d'elles. Dès sa jeunesse il en prit les nobles et fortes traditions, et

au milieu de mille séductions, il garda fidèlement son cœur à Dieu; par une grâce spéciale il puisa dans ses principes de foi les sentiments d'une fermeté et d'une constance inébranlables.

Amant s'appliqua de bonne heure à l'étude des saintes Lettres et obtint en peu de temps dans les sciences sacrées les plus brillants succès; mais sa modestie ignorait ce que tous admiraient et publiaient.

Bientôt, à Rodez même, il fut appelé au sacerdoce; il s'y prépara comme un saint, et le reçut avec une joie extrême, parce que cette dignité

lui permettait de rendre à Dieu une gloire plus grande et d'être plus utile à ses frères.

Il se livra avec tant de zèle à son ministère qu'il acquit promptement une grande réputation d'érudition et de saint. Malgré sa jeunesse il fut élu évêque de Lodève, où il ne resta que peu de temps.

SAINT AMANT. REVIENT A RODEZ

Cependant il souffrait beaucoup à la pensée que sa patrie demeurerait ensevelie dans les ténèbres du paganisme; son cœur d'apôtre ne pouvait supporter cette douleur; aussi, malgré les larmes de ses diocésains, il se démit de l'évêché de Lodève, et vint en 401 occuper le siège de saint Martial. Là, de la part des idolâtres l'attendaient mille difficultés, qui ne servaient qu'à mettre en évidence son héroïsme et sa sainteté.

Ces prévisions du reste n'étaient pas de nature à arrêter une âme si courageuse et si détachée d'elle-même. Saint Fortunat nous le dépeint ainsi : « Le saint prélat était l'ennemi de l'équivoque, de l'artifice et de la mobilité. On ne pouvait se lasser d'admirer sa modestie ravissante, sa bonté toujours prête à agir, sa libéralité inépuisable, sa simplicité toute céleste. Austère pour lui-même, assidu aux saintes veilles, rigoureux dans ses jeûnes, il ne respirait que mensuétude à l'égard du prochain, pardonnait avec indulgence, se montrait plein d'affabilité dans les entretiens, de calme dans les discussions, de douceur contre les injures.

» Patient dans les tribulations, il était aussi humble dans la prospérité que ferme dans l'adversité. Son tempérament était formé du plus heureux mélange de force et de douceur. Sobre lui-même de paroles, il accueillait la flatterie avec sévérité, mais il ne répondait qu'avec la plus suave charité à l'aigreur des invectives. Il savait allier l'aisance à la retenue, l'enjouement à la dignité. »

LA DÉESSE RUTH — SAINT AMANT PRÊCHE L'ÉVANGILE MALGRÉ LES OBSTACLES

En lui donnant un tel pasteur, Dieu avait jeté un regard de miséricorde sur le pays de Rodez, plus que jamais adonné au culte dégradant de Ruth, infâme divinité adorée sous la forme d'un bouc représentant Jupiter. Les Ruthènes, ainsi nommés du nom de leur idole, lui immolaient des animaux, dont ils dévoraient les chairs en se plongeant dans l'ivresse du vin. Ces orgies étaient accompagnées de chants et de danses obscènes.

Ce triste spectacle ne découragea pas saint Amant; il mit tout son zèle à extirper ce culte, dont les rites immondes souillaient la plus grande partie des habitants du Rouergue. Il eut d'abord recours à ses armes familières : la prière et la pénitence. Assisté de son diacre saint Naamas, et de quelques rares fidèles, il ne cessait de supplier le Seigneur de prendre ce peuple en pitié et de l'arracher à l'idolâtrie. Fortifié par ses saintes veilles, inondé des lumières divines, il se mit courageusement à prêcher ses concitoyens. Il les pressait de la façon la plus touchante de renoncer à leur honteuse divinité et de revenir au vrai Dieu.

Hélas! ses appels les plus miséricordieux ne furent entendus que d'un petit nombre; la masse restait attachée aux idoles.

Elle alléguait mille prétextes, refuges ordinaires du vice et de la mauvaise volonté; seul le motif vrai de leur endurcissement était laissé de

côté : leur divinité flattait et autorisait les passions les plus grossières. Ce peuple charnel n'avait pas d'autres raisons. Ironiquement il demandait des miracles : « Si la volonté du ciel se manifeste par des miracles, disait-il, nous embrasserons votre foi! »

Amant accepta cette sorte de défi, comprenant qu'en effet pour arracher ces âmes à leur corruption, il fallait des prodiges éclatants, il en demanda à Dieu, qui entendit la voix de son serviteur. Les miracles se firent nombreux et éclatants; les plus endurcis furent contraints de se rendre à l'évidence et de courber leur volonté rebelle sous le joug du Christ.

MIRACLES : COURS D'UN RUISSEAU DÉTOURNÉ CONVERSION D'UN PATRICIEN

La cité des Ruthènes est assise aux flancs d'une colline escarpée, dont la base est arrosée par un petit cours d'eau, appelé l'Auterne. Un riche patricien, ayant entendu parler l'évêque, fut ébranlé, mais il n'avait pas le courage de quitter ses habitudes corrompues pour suivre une religion si sainte et si pure. Cependant il dit à Amant avec un sourire d'incrédulité : « Ordonnez à ce ruisseau de monter au sommet de la ville et je croirai! »

Le Saint n'eut pas un instant d'hésitation! Il se prosterna et supplie le Très-Haut de manifester sa toute-puissance. Tout à coup le ruisseau se détourne de son cours, ses eaux écumantes gravissent la colline, franchissent les portes de la ville, et viennent couler avec soumission aux pieds du Pontife; puis, sur un nouvel ordre, elles reviennent en arrière et redescendent dans la vallée. Le peuple acclame le miracle; le patricien vaincu embrasse la foi d'Amant.

CHARITÉ DE SAINT AMANT

Ce miracle fut suivi de beaucoup d'autres; celui que nous allons raconter met particulièrement en lumière la charité du Saint. Un jeune homme venait d'être condamné à mort par le justicier de l'empereur Honorius. A cette nouvelle le pasteur n'écoute que sa tendresse; il se rend lui-même auprès du prévôt et le supplie de pardonner au coupable repentant. Le juge demeure impitoyable; il s'irrite même et injurie le saint évêque. Celui-ci se retire désolé, mais non sans espoir. Son arme favorable n'est-elle pas sous sa main? Il se prosterne le front dans la poussière, se frappe la poitrine et supplie Dieu de délivrer le jeune condamné. Il n'avait pas achevé, et déjà l'inflexible prévôt est terrassé par un mal étrange. On va prévenir le prélat, qui, oubliant les injures, accourt au forum où gisait le justicier moribond, il lui tend la main! Le malheureux se relève en rendant gloire à Dieu et à son ministre; puis il remet en liberté son prisonnier.

L'un et l'autre, avec de nombreux témoins du prodige, demandent le baptême.

APOTHÉOSE DE RUTH — LA Foudre

Malgré l'éclat de ces miracles, les idoles demeureraient encore debout; Ruth surtout réunissait autour de ses autels licencieux un grand nombre d'adeptes aveugles ou endurcis. Les conversions excitaient leur colère et leur zèle fanatique; ils résolurent de faire une manifestation immense en l'honneur de leur divinité. Au centre de l'ampitheatre, sur un trône superbe, ils placèrent

la déesse magnifiquement parée pour la fête. La foule se rangea autour de l'idole et lui immola de nombreuses victimes; puis gorgée de viande, enivrée de vin et de chants impies, elle se livra à ses plus brutales convoitises.

Amant versait des larmes amères sur les égarements de ces malheureux; tout à coup, par une inspiration divine, il quitte sa demeure, et accompagné de son diacre Naamas, il se présente au lieu des sacrifices. Le peuple en délire est subjugué par la majesté du pontife, dont la seule vue le terrifie. Les chants et les danses s'arrêtent; l'orgie cesse subitement. Le Saint exhorte avec véhémence; il presse ces égarés avec une tendresse paternelle, les conjure de reconnaître leur folie et d'y renoncer.

Mais le démon veillait! Cette foule, d'abord interdite à la vue de l'évêque et émue de ses paroles, entre de nouveau en fureur; l'ivresse des sens la rend incapable de goûter les choses du ciel; elle vocifère contre le pontife, qu'elle voudrait immoler à sa divinité. Pendant un instant, Amant vit briller sur son front la couronne des martyrs.

Dans son cœur d'apôtre se livra une lutte terrible! Allait-il cueillir la palme qu'on lui offrait? ou bien en ferait-il le sacrifice pour le salut de son peuple?... Le Saint se rappela qu'il était le père de ces infortunés; le pasteur voulut leur épargner à la fois un crime inutile et la vengeance d'Honorius, qui leur ferait payer très cher sa mort; il se retira donc, échappant ainsi à la fureur de ces barbares.

Cependant Amant ne renonce pas à la lutte, car il faut que la victoire reste au Dieu des chrétiens! Rentré dans son oratoire, il se met en prière avec Naamas. Longtemps il supplie, offrant à Dieu pour le salut de son peuple tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède.

Bientôt il se relève et dit à son compagnon: « N'apercevez-vous point une nuée à l'orient? — Je ne vois rien, lui répondit le diacre. » En effet, le ciel était d'une limpidité parfaite.

Le Saint redouble ses larmes avec ses prières, et réitère sa demande: « Le ciel est toujours sans nuage, dit encore Naamas. » Amant ne se décourage point; une troisième fois il prie avec plus de ferveur et plus longtemps. « J'aperçois un nuage à l'orient, s'écrie le diacre. » A ces mots, le pontife se lève; sur son visage brille l'espérance.

Aussitôt, le nuage grossit; déjà l'horizon est couvert d'un voile sombre; les ténèbres, sillonnées par de sinistres éclairs, succèdent à l'éclat du soleil; le bruit du tonnerre est épouvantable; une grêle épaisse augmente la confusion; la ville semble ébranlée dans ses fondements. Dans la foule, le délire fait place à la terreur. Soudain un éclair plus menaçant déchire la nue, la foudre frappe et renverse avec un fracas épouvantable la hideuse divinité, dont les débris informes volent en mille éclats.

Les infortunés idolâtres poussent des hurlements affreux, et tombent comme foudroyés, frappés soit de cécité, soit de surdité; c'est l'image de l'état de leurs âmes, insensibles à la vérité et à l'évidence des miracles. Les enfants seuls sont épargnés à cause de leur innocence.

Mais Dieu ne frappe jamais que par amour et miséricorde. Revenu à lui-même, ce peuple reconnaît ses erreurs, il invoque le Dieu d'Amant et implore son pardon. Le pontife les accueille avec une tendresse et une joie ineffables; il ne doute pas du repentir de ses enfants égarés, il

demande et obtient de suite leur guérison; enfin il les purifie dans l'eau du baptême et les reçoit dans son bercail.

CONVERSION D'UN ESPRIT FORT NOMMÉ HONORAT

Il semble qu'après un tel fait, il ne dût plus rester à Rodez aucun païen; le démon ne s'éloigne pas si vite; il a encore un repaire dans quelques énergumènes incorrigibles: à leur tête était un riche patricien, appelé Honorat; c'était un homme influent, ardent champion des fausses divinités; il demeurait à la campagne. A la nouvelle de la conversion en masse des habitants de la cité, Honorat entre dans une colère inouïe! Il fait atteler son char, et, suivi de nombreux satellites, il court à la ville en proférant des menaces de mort contre le pontife...

Mais, à l'entrée de Rodez, ses chevaux s'arrêtent cloués au sol par une puissance invisible: imprécations et coups sont inutiles! L'équipage tout entier demeure comme pétrifié au lieu même où l'évêque avait prié. Honorat, prisonnier lui-même sur son char, est saisi d'épouvante, il fait appeler le pontife et manifeste son repentir. Sur un signe d'Amant, les chevaux retrouvent le mouvement et obéissent au frein avec docilité. Honorat descend de son char, se jette avec sa suite aux pieds de celui dont il avait juré la perte et le supplie de l'admettre au nombre de ses néophytes.

C'est ainsi que disparurent à Rodez les derniers remparts des faux dieux; leurs oracles furent réduits au silence: l'amphithéâtre, boulevard de l'idolâtrie, anéanti; ce fut le coup mortel porté au paganisme chez les Ruthènes.

SAINT AMANT PREND LES MOYENS D'ASSURER LES FRUITS DE CES CONVERSIONS

L'apôtre avait vaincu Satan et fondé une chrétienté; il restait au pasteur à organiser son œuvre et à en assurer les fruits. A cette tâche qui exige tant de prudence, de patience et d'esprit pratique, les qualités du pasteur ne furent pas moins éminentes que les vertus de l'apôtre.

Le premier soin de saint Amant fut d'établir sur des bases solides, parmi ses néophytes, l'union et la charité, souvent troublées par les intérêts ou les différences de classes. La garnison romaine surtout était une cause de discorde parmi les habitants. L'occasion se présenta bientôt de remédier à ce mal.

Un jour le prélat ayant à recevoir quelques hôtes, avait envoyé à l'Aveyron deux serviteurs pour y prendre du poisson. Comme ils revenaient portant sur leurs épaules leur butin et leurs filets, trois soldats les dépouillèrent en les accablant de mauvais traitements. Les pauvres serviteurs se rendent péniblement chez leur maître qui les console de leur mésaventure. Mais les voleurs ne peuvent jouir de leur larcin! En vain essayèrent-ils longtemps de faire cuire le poisson, il demeura frais comme en sortant de la rivière. Les soldats, frappés de ce fait extraordinaire, reconnaissent la main de Dieu. Le pasteur leur pardonne et les renvoie avec le poisson, qui cette fois fut frit sans difficulté. La leçon fut comprise de tous, et désormais il n'y eut plus de querelle entre les habitants et la garnison.

SAINT AMANT CONSTRUIT UNE CATHÉDRALE

Cependant les oratoires réparés, l'église de Saint-Martial restaurée ne suffisant plus à conte-

nir ce peuple converti et avide de cérémonies religieuses, le zélé pasteur songea à construire un vaste temple. Sans ressources, sans ouvriers habiles dans l'art chrétien, il met toute sa confiance dans la divine providence, qui ne tarda pas à répondre à ses vœux ; son humilité fut la source des bienfaits les plus signalés.

On lui amena un jeune possédé ; Amant, se jugeant trop pécheur lui-même pour guérir ce malheureux, l'envoya à son diacre Naamas, qui en effet le délivra. Mais en fuyant, le démon lui dit : « Je saurai bien mettre à l'épreuve ta patience et te contraindre d'entreprendre bientôt un long voyage. »

En effet, le démon s'étant transporté à Rome, s'empara du corps d'une jeune fille, nièce de l'empereur, qui l'avait adoptée. Le prince eut recours aux exorcismes, mais l'esprit de ténèbres protesta qu'il ne céderait la place que sur l'ordre de Naamas, diacre de Rodez. L'empereur lui dépêcha des messagers. Le jeune Saint comprit et se rappela la parole du démon, mais il ne put résister d'acquiescer aux prières du prince. Il se mit en route, et comme il tardait à arriver, l'empereur envoya un courrier à sa rencontre ; Naamas ne put le suivre, mais il lui donna son manteau, on le jeta sur la possédée ; aussitôt le démon sortit de son corps, en s'écriant : « Naamas de Rodez m'a chassé d'ici ! »

Naamas refusa tous les honneurs dont la reconnaissance de l'empereur voulait le combler, mais il en obtint, pour bâtir la basilique désirée par son évêque, des ouvriers de choix, avec lesquels il revint à Rodez. Avec le concours de ces habiles architectes, un monument, digne à la fois de la piété du pontife et de la munificence impériale, s'éleva rapidement et fut solennellement consacré sous le vocable des saints apôtres Pierre et Paul.

SAINT AMANT PROTECTEUR DE SON PEUPLE — IL FONDE DES ECOLES ET PUNIT DES VOLEURS

Le saint pontife ne veillait pas seulement aux intérêts spirituels de son peuple, ses affaires temporelles excitaient aussi sa sollicitude. Acclamé par l'empereur et par le peuple, patron de la cité ; proclamé défenseur de ce peuple, qu'il avait tiré des griffes de Satan, évêque et gouverneur de la ville en même temps, il n'usa de tant d'autorité que pour rendre cette grande famille plus heureuse. Il parvint à la décharger de plusieurs lourdes taxes, établies par le gouvernement, et en particulier d'un impôt de quatre deniers d'or que tout chef de maison était tenu de payer annuellement.

Il pourvut également à l'instruction de son peuple en fondant pour lui des écoles, où il réunissait les enfants et les clercs ; il vivait parmi eux, leur apprenait à lire, à écrire, à étudier les psaumes, et les initiait à la connaissance des saintes lettres. En même temps, il formait des jeunes gens qui l'aidaient et le suppléaient même dans ce soin de la formation intellectuelle des enfants.

Dès ce temps comme aujourd'hui, des misérables avaient pour spécialité de dépouiller les églises et de dévaster des sanctuaires. Deux voleurs, tentés par les riches décorations de la nouvelle basilique, résolurent de la piller. Ils se déguisèrent en mendiants et réussirent sous leurs haillons à exciter la commisération du bon prélat. Celui-ci les accueillit, leur servit à manger, et les hébergea dans sa maison, qui communiquait avec la cathédrale.

Pendant la nuit, les brigands réussirent à s'introduire sans bruit dans le temple ; ils pillent les broderies et les tentures de l'autel, et chargés autant qu'ils le peuvent, ils quittent précipitamment la cité. Mais Dieu les attend là, subitement ils deviennent aveugles, et sont condamnés à ne pas avancer ou à errer à l'aventure.

Dès l'aube on s'aperçut du vol. Le Saint, par une secrète inspiration, indique l'endroit précis où se trouvent les voleurs ; on ne tarde pas à les rejoindre. Les criminels demandent grâce pour leur sacrilège. Saint Amant leur pardonne volontiers l'offense personnelle, mais avant de les renvoyer, il exige qu'ils réparent l'outrage fait au temple de Dieu ; il les frappe deux ou trois fois du bord de son manteau ; les voleurs en éprouvent une douleur aussi vive que s'ils avaient subi la plus rude flagellation.

Une notice si abrégée ne permet pas de raconter tous les miracles opérés par le saint pontife de Rodez ; on les trouve dans la vie complète signalée ci-dessous. Dieu, dans un dessein de miséricorde, affermissait par ces merveilles la foi encore chancelante des néophytes de son serviteur Amant, qui eut bientôt la joie de voir fleurir autour de lui toutes les vertus chrétiennes avec tous les principes de la justice, le respect de l'autorité et de la propriété.

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT AMANT — SA MORT

Le saint pasteur, épuisé par les travaux apostoliques et les rigueurs de ses austérités, était parvenu au terme de sa longue carrière. Pourtant le vieil athlète ne s'arrêta pas, mais il confia une part plus large des soins de son troupeau à son diacre bien-aimé ! Dieu ne lui laissa pas longtemps ce précieux auxiliaire ; Naamas était mûr pour le ciel, et saint Amant eut bientôt la douleur de voir son ami le précéder dans la tombe.

Cette épreuve, ajoutée aux fatigues de son laborieux ministère, acheva de ruiner les forces corporelles du noble vieillard ; mais son âme conservait toute sa vigueur ; l'amour de Dieu et le zèle de sa gloire l'animaient d'une ardeur extraordinaire.

Cependant le Seigneur avait jugé que l'heure était venue de récompenser tant de travaux, de vertus et d'héroïsme. « Etant proche de sa fin, dit une vie ancienne, il reçut de grandes grâces de la divine miséricorde ; il obtint particulièrement que ceux qui l'invoqueraient seraient délivrés du feu du ciel, grêles, foudres et tempêtes. »

Comprenant que le temps de son repos était venu, le Saint commanda qu'on l'étendit sur la terre nue et demanda les sacrements de l'Eglise, qu'il reçut comme un bienheureux. Puis réunissant ses forces, il recommanda à Dieu son troupeau, le bénit, et l'âme du serviteur fidèle s'envola triomphante vers son Créateur. De nombreux prodiges signalèrent sa mort, arrivée le 4 novembre.

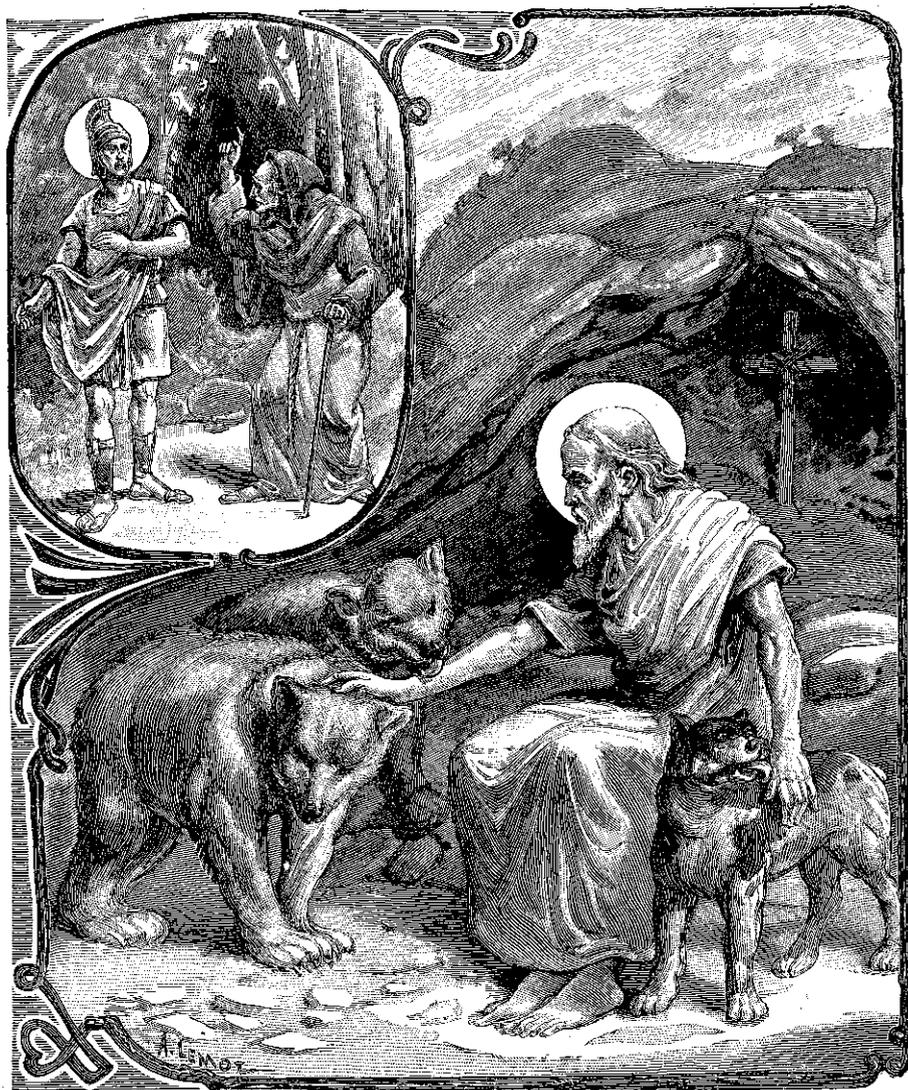
« Ainsi couronné de ses éclatantes vertus, dit saint Fortunat, le glorieux Amant laisse à la terre sa froide dépouille, tandis que son âme radieuse s'élance vers les splendeurs des cieux. Là, il est admis parmi les chœurs des anges, tandis qu'ici-bas, il brille de l'éclat de ses miracles (1). »

(1) Voir l'excellente vie de saint Amant, par l'abbé Servières, chez la veuve Carrère, éditeur. Rodez.

SAINT JOANNICE LE GRAND,

MOINE EN BITHYNIÉ

Fête le 4 novembre.



Joannice, encore soldat, écoute les reproches d'un vénérable solitaire. Ermite de l'Olympe, il est entouré d'animaux féroces qui ne lui causent aucun mal.

GARDEUR DE PORCS — SOLDAT DE LA GARDE IMPÉRIALE

Avant de se condamner, par sa séparation d'avec Rome, à une longue et désolante stérilité, l'Eglise grecque enfante au VIII^e et aux IX^e siècle une pléiade de saints.

Avant de s'éteindre, elle jette un suprême éclat.

« Comme aux époques les plus glorieuses de son histoire, vertus éminentes, génie, sainteté,

auréole du martyr, rien ne lui manque alors. Il semble que Dieu, en la comblant à la fois de tant d'honneurs, ait voulu dire à l'univers : Voilà la luxuriante végétation que ce cep de la vigne du Christ, alimenté par la sève de l'union, était capable de produire (1). »

Saint Joannice le Grand, dit le Thaumaturge,

(1) R. P. J. Van den Gheyn, Bollandiste.

moine au mont Olympe, dans l'Asie-Mineure, est l'une de ses dernières gloires.

Joannice, dont le nom signifie *Petit-Jean*, naquit à Marycate, village de Bithynie, en l'an 754. Son enfance se passa à garder quelques porcs, toute la fortune de ses pauvres parents.

Dans cet humble emploi, l'enfant put satisfaire à son gré ses désirs précoces de solitude et son attrait vers l'oraison. Il laissait à la garde de la bonne Providence son petit troupeau et s'écartait pour prier, et jamais, nous dit le moine Sabas, l'un des animaux confiés à ses soins ne s'égara, jamais le troupeau ne souffrit aucun dommage de la part des brigands ou des chiens sauvages qui infestent ces montagnes.

A dix-huit ans, il dut servir dans les armées de l'Empire. C'était, dit-on, un beau soldat, grand et fort. On l'enrôla dans le corps d'élite de la garde impériale; nous savons même qu'il fit partie de la dix-huitième cohorte.

Il se distingua bientôt entre tous ses compagnons d'armes par son exacte observation de la discipline militaire et par une énergie et un courage à toute épreuve.

Une expédition contre les Bulgares vint lui donner occasion de montrer sa valeur. L'ennemi avait franchi le Danube; il semait la dévastation dans la Thrace et menaçait Constantinople. L'empereur Constantin VII, fils de l'impératrice Irène, envoya contre lui le corps de troupes auquel appartenait Joannice.

Le choc des deux armées eut lieu à Marcella, place fortifiée sur les frontières septentrionales de l'empire. Joannice y fit des prodiges de valeur, mit en déroute un grand nombre d'ennemis, arracha de leurs mains plusieurs de ses compagnons d'armes tombés en leur pouvoir et surtout l'un des princes du sang.

La renommée de ses exploits parvint aux oreilles de l'empereur, qui lui offrit des honneurs et des présents.

Une carrière brillante s'ouvrait devant Joannice, s'il l'eût voulu. Mais Dieu avait sur lui d'autres desseins,

UN MOMENT DE SURPRISE — CONVERSION

Le long séjour de Joannice à la cour de Byzance n'avait pas été sans porter quelque atteinte à sa foi.

Entouré, comme il l'était, d'hérétiques, peu instruit, sa piété se laissa surprendre et il adhéra quelque temps à l'erreur des iconoclastes. Pourtant, par une permission divine, il sut toujours se garder des excès impies auxquels se livraient autour de lui les briseurs de saintes images.

D'ailleurs, étranger aux discussions religieuses, c'était presque à son insu qu'il s'était engagé dans l'erreur, et l'on pouvait prévoir que son âme, demeurée droite et pure, embrasserait avec ardeur la vérité dès que celle-ci lui apparaîtrait. Dieu ne tarda pas à lui ménager cette grâce.

Un jour que sa cohorte, lancée à l'encontre d'une bande de Sarrasins qui troublaient la contrée, campait sur la lisière d'une forêt, Joan-

nice s'étant un peu écarté pour prendre du repos, se rencontra tout à coup avec un vénérable solitaire qui lui dit ces paroles :

« O mon fils Joannice! Combien de temps encore demeureras-tu errant dans les ténèbres de l'hérésie? Si tu es chrétien, révère les images du Christ. Sans cela, c'est en vain que tu portes le titre de chrétien. »

Puis, l'étranger disparut.

Frappé de s'entendre ainsi nommer par un vieillard qui lui dévoilait l'état de son âme, Joannice y reconnut comme une voix d'en haut. La grâce achevant l'œuvre de conversion, ses yeux s'ouvrirent, son cœur fut touché, et, dès ce moment, il résolut de changer de vie.

Il devint un saint, même dans les camps, et, pendant les six années qu'il passa encore sous les armes, au milieu des rudes exercices et des fatigues de la vie militaire, il pratiqua les jeûnes, les longues oraisons, les veilles prolongées d'un solitaire. Pendant les heures de garde, quand le devoir l'appelait au palais impérial, il élevait son cœur à Dieu. Sa nourriture et son sommeil étaient aussi restreints que le permettent les forces humaines.

Toutes ces mortifications étaient une préparation à un renoncement plus absolu. Convaincu de la vanité des gloires d'ici-bas, Joannice, âgé de quarante-deux ans, revint à Marycate, demanda la bénédiction de ses vieux parents et se dirigeant vers l'Est, partit pour Brousse, où il alla trouver l'higoumène d'un des monastères du mont Olympe.

L'OLYMPE ET SES MONASTÈRES

L'Olympe porte encore aujourd'hui le nom de *Kéchich-Dagh*, montagne des moines. Au VIII^e et au IX^e siècle, cette montagne était, comme le sera plus tard l'Athos, un vaste monastère. Chacune des grottes, creusées en ses flancs par la nature, servait de retraite à un ermite.

L'on voyait partout se dresser des couvents, des chapelles, des cellules. Ces lieux sanctifiés n'étaient pas moins célèbres que l'antique Thébaïde, que les laures de Palestine ou de Cappadoce.

Saint Platon, saint Théodore Studite, saint Georges Limniote, saint Pierre d'Atroa, saint Nicéphore et saint Nicétas, fondateur du monastère de Médice, saint Théophane de Sigriane, pour ne parler que de ceux que l'Église honore du titre de saints, l'illustraient.

C'est au milieu de ces pieux personnages ou de leurs successeurs qu'arrivait Joannice.

Le site choisi par cette colonie monastique est l'un des plus enchanteurs qui se puissent trouver. Aucun lieu n'est mieux fait pour élever naturellement l'âme à Dieu.

D'une part, les cimes majestueuses du mont Olympe, chargées de neige jusqu'en juillet et août, les plus nombreux de ses flancs sillonnés de gorges sauvages qui descendent jusqu'à la mer. De l'autre, la plaine incomparable de Brousse qui s'étend au pied du mont comme un immense jardin émaillé de bosquets de chèvrefeuille,

de lauriers-roses, de jasmains, de cyprès et de platanes. A l'Est, le versant inférieur de la montagne, au sortir de Brousse, forme un imposant amphithéâtre de rochers dominés par d'épaisses forêts de chênes, de noyers, de châtaigniers et des fameux hêtres de Mysie, qui donnèrent son nom à la contrée. Au Nord, enfin, la brillante Marmara ferme l'horizon du tableau. Elle découpe la côte en mille baies, offre aux yeux, sous l'éclat du soleil d'Orient, les îles des Princes, comme autant de points d'or semés sur le bleu de ses eaux, et laissé apercevoir dans le lointain, si le ciel est pur, Constantinople, avec ses minarets et ses mosquées.

Saint Joannice passa dans ces régions les cinquante dernières années de sa vie. Voyons comment il les sanctifia.

NOVICIAT DE SAINT JOANNICE

Le monastère qu'il choisit fut celui des Agaures, dédié aux saints Côme et Damien. Il se présenta à l'abbé Grégoire, higoumène de ce couvent.

Son désir était d'embrasser de suite la vie solitaire. Mais l'higoumène, homme prudent et expérimenté, l'engagea à mener d'abord deux ou trois ans la vie commune pour s'essayer aux pratiques et aux vertus des moines. Joannice fit donc son noviciat. Pendant deux ans, il s'exerça dans le couvent d'Antidium à la pratique d'une règle.

Il ne semble pas que l'étude ait été l'une de ses principales occupations, bien que les moines de l'Olympe fussent loin d'être tous des illettrés.

Son biographe nous rapporte naïvement qu'il apprit par cœur cinquante psaumes, c'est-à-dire le tiers seulement du psautier de David. Beaucoup de religieux, à cette époque, savaient de mémoire les cent cinquante psaumes. La récitation de l'office divin était sans doute l'une des obligations les plus importantes de Joannice à Antidium, et il n'y connut guère d'autres livres que les livres liturgiques.

Il n'était point destiné, comme saint Théodore Studite, à défendre la vérité par la science. Dieu suppléa par ses lumières à l'insuffisance de cette formation intellectuelle.

La suite de ce récit prouvera que, par sa prière, son jugement sûr, l'influence morale de sa sainteté, saint Joannice exerça autour de lui l'action que d'autres saints doivent à leurs connaissances.

Le travail des mains occupait la plus grande partie du temps qui n'était pas consacré à la prière.

DE SOLITUDE EN SOLITUDE — LE THAUMATURGE PÈLERINAGE A SAINT-JEAN D'ÉPHÈSE

Le temps de probation écoulé, les constitutions monastiques rendaient au moine sa liberté; il pouvait à son gré opter entre la vie de communauté ou la vie solitaire.

Joannice n'hésita pas.

Il désirait s'adonner à la contemplation, loin du commerce des hommes. Durant trois ans, il

rechercha les sites les plus sauvages de l'Olympe et vécut, comme bon nombre d'ermites de cette époque, de fruits sauvages et de racines, de pain et d'eau, abrité dans une cellule de bois, dont certaines cabanes de ces pays peuvent, aujourd'hui encore, donner une idée. Parfois aussi, il se retirait dans une des grottes naturelles, creusées comme à dessein dans les flancs de la montagne.

Déjà plusieurs miracles l'avaient rendu célèbre. Sans être obligé de partager l'enthousiasme du biographe qui, par vénération pour son héros, présente sous couleur surnaturelle ses moindres actes, nous ne devons pas oublier le titre de *Thaumaturge* accordé par l'Eglise grecque à saint Joannice. L'ermitte de l'Olympe semble avoir été particulièrement favorisé du ciel en beaucoup de circonstances. Citons ici le Bollandiste Van den Gheyn :

« La nature entière lui obéit; les animaux féroces ne lui causent aucun mal, car il se fait amener un bouc sauvage sans résistance, caresse un ours qui lui obéit comme un chien, et passe au milieu des dogues furieux que sa seule présence apaise. Il détourne du temple des saints Côme et Damien la foudre qui va le frapper; il chasse du monastère des Agaures une invasion de chenilles qui infestaient les jardins: du fond de l'abîme, son crucifix, qu'il y avait laissé tomber, remonte à la surface, comme plus tard saint François Xavier retrouvera la croix perdue dans la mer. »

Cette célébrité que leur attire malgré eux le don des miracles, les saints l'ont toujours eue en horreur. Saint Joannice tenta de s'y soustraire par la fuite.

Il s'écarta de plus en plus du mont Olympe, erra pendant sept années environ dans le centre de l'Asie Mineure, en quête d'abris toujours plus inconnus, s'avança jusqu'en Cilicie et en Lycie, heureux, quand il trouvait un sanctuaire célèbre, de s'y arrêter pour y satisfaire sa dévotion.

C'est ainsi qu'il vint jusqu'à Ephèse, la ville de saint Jean. Les Actes racontent avec détail un miracle opéré en faveur de notre pieux pèlerin. Ephèse possédait sur le tombeau de l'apôtre bien-aimé du Christ une basilique élevée par Justinien, presque aussi riche et aussi majestueuse que celle qu'il avait édifiée à Constantinople en l'honneur des douze apôtres. Au IX^e siècle, l'affluence des pèlerins y était considérable.

Joannice désirait beaucoup la visiter et s'agenouiller longuement sur le tombeau de l'apôtre Jean; mais, en même temps, comment éviter la foule des fidèles, qui, frappée de son costume de solitaire et de son air d'austérité, n'eût pas manqué de le remarquer et de lui faire ovation?

Il s'adresse au gardien de l'église, à une heure de calme et de solitude où rien, semble-t-il, ne viendra offenser son humilité toujours inquiète. Le gardien, peu soucieux de se montrer aimable envers un inconnu, l'éconduisit assez rudement et refuse d'ouvrir; mais voici que les portes du sanctuaire, poussées tout à coup par une main invisible, laissent libre entrée à saint Joannice

et ne se referment que lorsqu'il a achevé sa pieuse visite et quitté le saint lieu.

RAPPORTS AVEC DE HAUTS PERSONNAGES
L'ENTREVUE AVEC SAINT MÉTHODIUS

Vers l'an 806, saint Joannice revient au mont Olympe, décidé à y fixer son séjour. Il se rend d'abord au couvent d'Eriste, et il y reçoit la tonsure monacale des mains de l'abbé Etienne. Son humilité se refusa toujours à accepter les honneurs du sacerdoce.

Néanmoins, d'illustres personnages, instruits de sa sainteté, avaient autant de confiance en sa direction et ses conseils qu'en ceux d'un prêtre. La cour impériale envoya plus d'une fois demander le secours de ses prières.

En 811, quand Nicéphore et son fils Stauracius s'engagèrent si imprudemment dans une expédition contre les Bulgares, des courtisans vinrent trouver le saint anachorète, et sollicitèrent pour les empereurs l'appui de ses oraisons et de ses mortifications : « J'ai déjà prié pour les empereurs, répondit Joannice ; mais maintenant, je ne prie plus que pour l'empereur. »

Ce langage énigmatique ne fut compris des envoyés qu'à leur retour à la résidence impériale de Brousse. Ils y apprirent en effet que Nicéphore avait péri sur le champ de bataille et que son fils Stauracius venait d'être proclamé.

« Combien de temps garderai-je encore la couronne de Byzance ? » lui fit demander Léon l'Arménien, qui avait ouï parler de ses lumières surnaturelles. L'ermite ne répondit à cette question que par l'annonce d'une prochaine persécution qu'exercerait cet empereur contre les chrétiens.

D'autres personnages consultèrent notre Saint sur le culte à rendre aux saintes images et lui donnèrent ainsi occasion de proclamer hautement sa foi à une vérité qu'il avait eu autrefois la faiblesse de méconnaître, mais pour laquelle il était aujourd'hui prêt à subir le martyre.

Sans quitter l'Olympe, Joannice aida puissamment de ses sages conseils l'évêque de Constantinople, saint Méthodius. Que de difficultés suscitait alors l'hérésie des iconoclastes ! Beaucoup d'évêques et de prêtres, longtemps adonnés à de sacrilèges excès au sein de l'hérésie, puis désabusés et repentants, cherchaient à recouvrer leur trône épiscopal ou leur juridiction sacerdotale. Fallait-il sévir contre eux, les obliger à réparer dans une obscure pénitence leurs défaillances passées ? Pouvait-on, au contraire, par une dangereuse indulgence, les replacer sur leur siège, dans leur paroisse ; les exposer, par cette sorte d'impunité, à retourner à leurs erreurs en y entraînant leur troupeau ? La question était délicate.

Saint Joannice en écrivit à saint Méthodius, pour l'engager à la fermeté et lui persuader de persévérer dans les voies énergiques qu'il avait suivies jusque-là. Fort de cette lettre d'un ermite célèbre, saint Méthodius la montra aux empereurs. Bien plus, il voulut des conseils plus pré-

cis encore et partit pour la Bithynie, où habitait Joannice.

L'entrevue ne manqua point de grandeur. Le saint patriarche de Constantinople, escorté d'un nombre considérable de prélats, de moines, de pieux laïques, arriva au monastère d'Antidium, et commença par se prosterner aux pieds du vénérable vieillard — saint Joannice avait alors quatre-vingt-douze ans, — en lui demandant sa bénédiction. L'humble ermite le releva aussitôt, et, après avoir été lui-même béni par le pontife, prononça devant la foule réunie, un discours sévère contre les calomnieurs du patriarche.

Il y prédit comme très prochaine sa propre mort et celle de saint Méthodius. C'était donner, de son vivant, une dernière et solennelle affirmation de sa sainteté ; la prédiction se réalisa de la manière la plus frappante.

Formulée le 1^{er} novembre, elle commençait à s'accomplir trois jours après : le 3 novembre 846, saint Joannice mourait d'une mort douce et calme.

L'année suivante, saint Méthodius le rejoignait au ciel, le 14 juin 847.

Un véritable culte ne tarda pas à être rendu à la mémoire de Joannice. Les moines lui firent une fête, les uns la célébrant le 3 novembre, les autres, pour un motif inconnu, le 4 du même mois. Aujourd'hui, l'Eglise grecque l'honore unanimement à la date du 4. Le chef de saint Joannice, conservé à Constantinople dans l'église des Quarante Martyrs de Sébaste, aurait heureusement échappé au pillage de cette ville par les Turcs, puisque, dans une *Description du mont Athos*, un savant auteur énumère, parmi les reliques du monastère de Pantocrator, la tête de saint Joannice.

L'un des biographes du Saint place sur ses lèvres, au moment où il arrive au mont Olympe pour suivre l'attrait de sa vocation, une prière à Marie, trop belle pour n'être pas reproduite intégralement :

« O Mère du Verbe et Vierge, accueillez l'humble demande de votre indigne serviteur. Ne rejetez pas celui qui veut se sauver, mais ouvrez-moi les portes de votre miséricordieuse bonté. Conduisez-moi au repentir, soyez mon secours, ma protection, mon guide, mon port de refuge, mon salut. Je vous choisis dès ce jour pour gardienne de mon âme, et, confiant en vous, je me livre et je m'offre à vous tout entier, afin que mon âme porte des fruits de salut, pour vous et pour notre Dieu qui est né de vous. Vous donc, en qui j'ai mis toute mon espérance, ô Notre-Dame ! ne m'abandonnez jamais. »

SOURCES CONSULTÉES

Un moine grec au IX^e siècle, saint Joannice le Grand, abbé en Bithynie, article du R. P. VAN DEN GHEYN, Bollandiste ; *Etudes*, t. L, année 1890. — *Saint Joannice est-il mort le 3 novembre ?* article du P. J. PAROIRE dans les *Echos d'Orient*. — Notes de missionnaires résidant à Brousse, en Bithynie.

LE BIENHEUREUX JEAN LE TEUTONIQUE

Quatrième Maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs (1180-1252).



Le Bienheureux prêche la Croisade en Allemagne.

NAISSANCE — BRILLANTES ÉTUDES
ENTRÉE DANS L'ORDRE

PERSONNAGE *extraordinaire*, écrit le P. Mortier (1), Jean le Teutonique eut l'incomparable bonheur de présider aux destinées de l'Ordre de Saint-Dominique, alors qu'il atteignait l'apogée de sa sainteté, de sa gloire, de sa puissance.

Disciple immédiat de saint Dominique, il vit éclore en grande partie sous son influence cette magnifique efflorescence de vertus, de science, qui va de la mort du fondateur

jusqu'aux années du bienheureux Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin, dont il bénit le génie naissant.

Allemand d'origine, homme de noble race, Jean naquit au château de Wildeshusen, alors du diocèse d'Osnabrück, aujourd'hui de celui de Munster, en Westphalie.

Thomas de Cartimpré, un des premiers chroniqueurs de l'Ordre, nous apprend que le Bienheureux, âgé d'environ dix ans, connut par révélation l'établissement futur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, son entrée dans cet Institut, son élévation à l'épiscopat et différentes autres particularités de son existence. Comme beaucoup de jeunes seigneurs allemands de l'époque, il se rendit à

(1) *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, I, p. 287.

l'Université de Bologne, puis à celle de Paris, et y fit de brillantes études.

Au rapport de toutes les chroniques primitives, il devint homme de haute science théologique et canonique, fort versé dans la connaissance des langues, parlant également bien l'allemand, l'italien, le français et le latin.

En 1212, Jean avait trente-deux ans et terminait ses études, lorsque l'empereur Frédéric II, revenant de Rome, passa par Bologne ; il s'attacha à la personne du prince et le suivit en Allemagne. Dans sa nouvelle carrière, le jeune seigneur ne perdit rien au regard de la vertu. Son naturel doux et facile, sa retenue, sa rare prudence, son profond savoir et les autres qualités dont le ciel avait orné son âme, lui acquirent au contraire l'estime des courtisans et celle de l'empereur lui-même. Frédéric le prit en affection et lui aurait ouvert la voie aux honneurs si le Bienheureux n'eût été appelé à une vocation plus sublime selon la foi. Du reste, le séjour de Jean le Teutonique à la cour impériale ne dura guère que six ans. En 1219, nous le retrouvons à Bologne, se préparant à conquérir le grade de maître ès droit, et, l'année suivante, recevant l'habit religieux des mains de saint Dominique, à l'occasion du premier Chapitre général de l'Ordre.

L'APOSTOLAT

PRÉDICATION DE LA CROISADE EN ALLEMAGNE

Après sa profession religieuse, Jean fut envoyé à Strasbourg, ville où il résida longtemps à diverses reprises, ce qui lui valut de la part de certains historiens le surnom de Jean de Strasbourg.

Bientôt, le pape Honorius III l'associa en qualité de pénitencier au cardinal Conrad, moine cistercien, évêque de Porto, chargé de prêcher aux peuples de langue allemande la croisade en faveur des Lieux Saints. La reprise de Damiette, en 1221, avait remis en péril les affaires de Palestine, et, si l'on n'y portait un prompt remède, les résultats obtenus depuis un siècle par les armes chrétiennes menaçaient ruine.

Conrad et Jean le Teutonique commencèrent en 1224 leurs prédications. Le succès en fut extraordinaire. Il arriva même à notre Bienheureux quelques curieuses aventures, qui firent éclater la sainteté de son ministère.

Un jour qu'il prêchait à Bâle, un des habitants prit la croix avec son fils, qui était chanoine. Dès que sa femme en eut connaissance, elle s'écria, furieuse :

— Qu'autant de diables qu'il y a de feuilles à cet arbre possèdent celui qui leur a donné la croix !

Elle fut aussitôt punie de cette imprécation. Son visage se tuméfit et la lèpre la saisit. Repentante de sa faute, elle fit appeler en toute hâte le F. Jean et se confessa. L'homme de Dieu, lui ayant imposé les mains, la guérit. Son fils, le chanoine, témoin du miracle, en fut si vivement touché, qu'au lieu de prendre la croix, il entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, où « il devint, dit Gérard de Franchet, un prédicateur plein de grâce et un très utile prieur ».

Un autre jour, Jean le Teutonique avait convoqué le peuple hors de la ville, dans un champ très vaste, où la foule pouvait tenir

à l'aise. Or, il advint qu'un grand seigneur avait choisi l'endroit même pour un combat singulier. Malgré les prières et les observations du prédicateur, il ne cessait de troubler le sermon. Jean se tourna vers Dieu, le suppliant de faire ce que lui-même ne pouvait obtenir. Subitement, le seigneur fut saisi de folie furieuse et ses gens durent l'emporter à la hâte. Le discours terminé, cet homme plein de repentir prit la croix et fut guéri.

En 1227, Honorius III, préoccupé des souffrances des chrétiens en Orient, revint à la charge auprès des prédicateurs de la croisade, et le 11 janvier adressa une Bulle à Jean le Teutonique pour stimuler son zèle et soutenir son apostolat.

Sous saint Grégoire IX, successeur d'Honorius III, Jean le Teutonique reparait en Allemagne, avec le cardinal Othon de Tournai. Le traité de San-Germano, en 1230, par lequel Frédéric II s'engageait solennellement à se mettre à la tête de la croisade, sous peine d'excommunication, mit fin au premier but de leur légation. Mais une mission secondaire leur restait, celle de rétablir la discipline ecclésiastique dans les pays germaniques. Le cardinal confia ce soin à notre Bienheureux, occupé qu'il était lui-même à d'autres affaires.

PROVINCIAL DE HONGRIE ET ÉVÊQUE DE BOSNIE ZÈLE ÉPISCOPAL

Dans ces conjonctures, Jean le Teutonique fut nommé provincial de Hongrie. Rien de bien positif ne nous a été transmis sur son administration, qui dura peu. Deux ans à peine s'étaient écoulés, que Jacques, cardinal évêque de Palestrina et légat du Saint-Siège en Hongrie, le créait évêque de Bosnie, en remplacement du titulaire de cette église, déposé comme hérétique.

La Bosnie dépendait alors de la Hongrie. Il y avait à Bosna, aujourd'hui Diakovar, un couvent de Frères Prêcheurs. C'était une consolation pour l'évêque, qui tombait dans un vrai pays de mission, où les manichéens et les Grecs semaient l'ivraie à pleines mains.

« Son désintéressement, dit Thomas de Cartimpré, son amour pour les pauvres, son humilité le faisaient aimer de Dieu et des hommes. » Son entretien personnel se réduisait à presque rien. Les indigents étaient seuls à bénéficier de ses revenus, montant à plus de huit mille marks d'argent. Exact à faire la visite de son diocèse, il voyageait toujours à pied, précédé d'un petit âne qui portait ses livres et ses ornements pontificaux.

IL DÉMISSIONNE ET RENTRE DANS LE CLOÎTRE PROVINCIAL DE LOMBARDIE

Mais, tout en accomplissant avec un zèle constant ses obligations multiples, le saint évêque se prit à regretter sa cellule de moine et présenta à Grégoire IX la démission de son siège. Le Pape résista pendant deux ans ; vaincu, enfin, par des instances réitérées, il acquiesça, bien qu'à regret, aux désirs du Bienheureux.

Jean le Teutonique rentra donc dans le cloître. Il y rentra, comme tout autre Frère, sous la dépendance absolue des supérieurs, notamment du Maître général, sans aucune

exception ni privilège, sans même s'être réservé la moindre pension. Son caractère épiscopal ne fut pas un prétexte de dispense au regard des constitutions. Une seule fois, il crut pouvoir invoquer sa dignité épiscopale : ce fut pour repousser l'élection faite de sa personne au provincialat de Lombardie. Grégoire IX refusa de l'écouter. « Puisque l'ancien évêque de Bosnie, fit-il savoir par un Bref, a été remis, selon ses désirs, sous l'entière obédience de l'Ordre, il doit en subir les conséquences. » Le vénérable Père se vit contraint de courber l'épaule pour recevoir le fardeau (1238).

SON TACT DANS SA DÉLICATE MISSION SES RAPPORTS AVEC FRÉDÉRIC II — SA VERTU

A ce moment, la charge de provincial de Lombardie n'avait rien d'attrayant. Liguée contre Frédéric, dont les peuples ne voulaient à aucun prix accepter le joug, la Lombardie, guelfe de cœur, luttait avec un acharnement désespéré contre l'oppression gibeline. La situation personnelle de Jean, ancien ami de l'empereur, était des plus délicates. Ses religieux éprouvaient certainement contre la domination allemande l'hostilité la plus vive. Par sa prudence, son tact, par son indépendance aussi vis-à-vis de Frédéric, il sut aplanir les difficultés et réconcilier les cœurs. On sentait qu'il n'avait d'autre but que l'honneur de l'Église et l'avantage des âmes.

Dans ses courses apostoliques à travers la Lombardie, l'homme de Dieu rencontra plusieurs fois sur son chemin le terrible monarque. Et le prince, qui avait bravé la malédiction de l'Église et des peuples, se faisait petit devant ce religieux, qui ne craignit pas de lui donner de sévères leçons.

Un jour, cependant, le monarque débauché voulut savoir si son rigide censeur était au-dessus des faiblesses humaines. Il l'avait pour hôte. Il fit entrer clandestinement dans la chambre du Bienheureux une femme de mauvaise vie, et lui-même, avec ses compagnons de débauche, se dissimula de manière à tout voir sans être vu. Dès que le serviteur de Dieu aperçut l'indigne créature, il s'avança et d'un vigoureux soufflet la renversa à terre. Frédéric fut tellement édifié que, malgré ses dérèglements, il ne douta jamais plus de la vertu de son ami. « Et Jean, ajoute Cartimpré, était à peu près le seul homme en qui l'empereur eût confiance. »

ÉLU GÉNÉRAL DE L'ORDRE

L'an 1240, saint Raymond de Pennafort s'étant démis du généralat, le bienheureux Hugues de Saint-Cher, à qui incombait comme provincial de France le soin de présider le Chapitre d'élection, convoqué à Paris l'année suivante, proposa aux suffrages de l'assemblée Jean le Teutonique, qui fut élu à l'unanimité.

Cependant, le Bienheureux ne pouvait se résoudre à accepter la suprématie de l'Ordre entier. Il fallut que le bienheureux Hugues de Saint-Cher joignît à ses prières toute la force de son éloquence pour le porter à se soumettre : « Ce que l'élu, dit Olmeda dans sa *Chronique des Maîtres généraux*, fit enfin

avec humilité, le cœur pénétré de douleur, craignant, s'il n'acceptait pas, de s'opposer à la volonté de Dieu, mais nourrissant le secret espoir d'abdiquer un jour comme l'avait fait son prédécesseur. Encore, ajoute le même auteur, qu'il n'ait jamais pu obtenir cette démission, il la demanda avec instance et sincérité dans tous les Chapitres qu'il présida pendant les douze années de son généralat. »

L'ACCUEIL DU SOUVERAIN PONTIFE

À la suite de son premier Chapitre, Jean le Teutonique se rendit à Rome, pour rendre ses hommages au pape Grégoire IX.

— Mon très cher fils, lui dit le Souverain Pontife en l'accueillant, vous pouvez me regarder comme une enclume et vous servir de votre langue comme d'un marteau pour y battre et fabriquer tous les privilèges convenables à votre Ordre, et ceux même qui ont été concédés à d'autres Instituts : je les signerai, *ego bullabo*.

Sur cette gracieuse invitation, disent les chroniques, quelques religieux se mirent à fouiller les bullaires pontificaux et transcrivirent toute une série de privilèges, extraits des principaux, croyés jusqu'alors par le Saint-Siège. On les présenta à la signature de Grégoire IX, et plus tard de son successeur Innocent IV, la mort ayant empêché le premier d'accorder tout ce qu'il avait promis.

ADMINISTRATION DE L'ORDRE SOLLICITUDE POUR LES ÉTUDES

Le bienheureux Jean le Teutonique est désormais tout entier à l'administration et à la conduite de l'Ordre, réglant et déterminant toutes choses, se préoccupant de l'asseoir définitivement sur une base solide. Il préside chaque année les Chapitres généraux, et c'est dans les décisions de ces assemblées que nous allons découvrir les indices de la surnaturelle activité du Général. En 1243, le Chapitre se réunissait à Paris. La sollicitude pour les études s'y fit surtout remarquer. A noter l'ordonnance recommandant aux Frères de ne pas étudier les livres des philosophes et des païens ou de ne le faire que rapidement. La sainte Bible, les œuvres des Pères doivent être le fond de leurs études et non pas les ouvrages des savants étrangers à la foi.

— Que les professeurs se gardent d'inventer des opinions nouvelles, dit encore notre Général.

Rien n'est plus propre, en effet, à entraver la perfection religieuse, par suite de l'orgueil intolérable qui en résulte.

— Il y avait, dit à ce sujet Gérard de Trachet, un Frère excellent lecteur, homme très religieux et dévot durant de longues années. Il eut le malheur d'émettre des opinions que les Frères plus instruits déclarèrent erronées. On l'avertit charitablement de ne pas les enseigner. Rien n'y fit. Au Chapitre général, le Maître lui-même le supplia à genoux d'abandonner ses idées, afin de ne pas le contraindre à lui infliger une sévère pénitence. Il résista, et un Frère affirma avoir vu, en ce moment, un démon sur la tête du coupable, le dominant en souverain.

Quelques années plus tard, nous voyons le Bienheureux se préoccuper d'un mouvement qu'il considérait comme un achèvement à la ruine de l'Ordre, dont les meilleurs sujets lui étaient enlevés, je veux parler des nombreux religieux qui étaient élevés à l'épiscopat.

Jean le Teutonique conjura Innocent IV d'interdire aux Frères d'accepter cette dignité sans l'autorisation préalable du Provincial ou du Général. Se faisant l'écho de la majorité de ses fils, il osa dire au Pontife :

— Saint Dominique n'a pas fondé un Ordre d'évêques, mais de prédicateurs. Les apôtres Pierre et Paul ne lui ont pas présenté une mitre et une crosse, mais un livre et un bâton de voyage. Peu nous importe que les Frères soient évêques ; ce que nous voulons, c'est qu'ils soient saints, prédicateurs, docteurs, apôtres, martyrs, oui ; pontifes, non.

Innocent IV consola de son mieux l'humble Général, mais jugeant que l'intérêt supérieur de l'Église l'exigeait, il continua de prendre parmi les Prêcheurs les pasteurs dont il avait besoin ; néanmoins, par une lettre du 13 juillet 1252, il interdit aux religieux individuellement de se prêter aux élections faites de leur personne par les Chapitres des cathédrales, sans en référer au Provincial ou au Général. Le Bienheureux pouvait particulièrement agir en pareil cas avec une autorité souveraine, après l'exemple donné par son abdication volontaire de l'épiscopat.

A sa requête encore, une mesure d'un ordre tout différent, sanctionnée par le Saint-Siège le 26 septembre 1252, déchargea l'Ordre du gouvernement des religieuses. Tant qu'on n'avait compté que deux ou trois monastères de religieuses Dominicaines, on avait pu sans inconvénient leur accorder quelques religieux ; mais à mesure que les monastères se multipliaient, il était aisé de voir qu'un jour viendrait où un trop grand nombre de Frères seraient immobilisés par les Sœurs. Pour obvier à cet inconvénient, Jean le Teutonique, avec l'appui du Chapitre, obtint du Pape d'être déchargé à jamais, lui et son Ordre, de la juridiction et du gouvernement des religieuses Dominicaines, sauf celles de Saint-Sixte et de Notre-Dame de Prouille.

Mais ce décret, péniblement arraché au Pape, fut depuis, sur les instances des Sœurs, révoqué par Clément IV, dans la Bulle *Afectu sincero*, datée de Viterbe en 1267.

Nous ne pouvons mieux faire ici, pour terminer et résumer l'exposé de l'administration du Bienheureux et en marquer le caractère et l'esprit, que de citer ces lignes du P. Mortier dans son remarquable ouvrage déjà cité : « Homme de bien, Jean le Teutonique avait instinct l'horreur du mal et le poursuivait à outrance. Le bienheureux Humbert de Romans lui donna, entre autres louanges, celle de *persecutor malitie*, « le persécuteur de la malice ».

» On sent, en effet, dans les Actes de ses Chapitres, l'empreinte de sa rigueur disciplinaire. Des sanctions pénitentielles sont infligées sans miséricorde à tous les délinquants, les plus élevés en dignité comme les plus humbles. S'il s'agit de pauvreté, il veut qu'elle soit réelle, le couvent, l'église doivent garder une apparence modeste. Il entend que rien ne sente la richesse comme seraient des viviers, des vignes, dont le produit ne paraîtrait pas nécessaire à la communauté. »

DERNIÈRES ANNÉES — MORT CULTE RELIGIEUX IMMÉMORIAL

Le bienheureux Jean avait désormais peu de temps à vivre. Après la célébration de son douzième Chapitre, en 1252, il reçut d'Innocent IV l'ordre de se rendre près du cardinal Hugues de Saint-Cher, légat en Allemagne.

Le serviteur de Dieu arriva à Colmar pour la fête de saint Laurent. Il était là sur le théâtre des prédications ardentes de sa jeunesse. Suivant son habitude, il prêcha avec zèle, mais subitement il se trouva réduit à l'impuissance. Sentant l'heure suprême approcher, il se rendit à Strasbourg, comme s'il eût voulu terminer son existence là où avait commencé son apostolat. Affaibli par le mal, il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et, dans la nuit du 4 au 5 novembre 1252, il rendit son âme à Dieu. Cette mort fut pour l'Ordre entier une cruelle épreuve et un deuil immense. Son corps fut déposé dans l'église des Dominicains de la ville.

A cette occasion, de nombreuses lettres arrivèrent d'illustres personnages, attestant les vertus et la sainteté du Bienheureux.

En 1260, le roi de Hongrie écrivait au bienheureux Humbert de Romans, Général de l'Ordre, que l'intercession du Bienheureux avait opéré de nombreux miracles : « Il a ressuscité un mort, guéri des paralytiques, rendu la vue aux aveugles. Nous-même, ajoutait le roi, dans de nombreuses et cruelles maladies, nous avons senti l'influence immédiate de sa présence. »

Quelque temps après, la reine Maria Lascaris, épouse de Bela IV, adressait aux religieux une lettre dans le même sens.

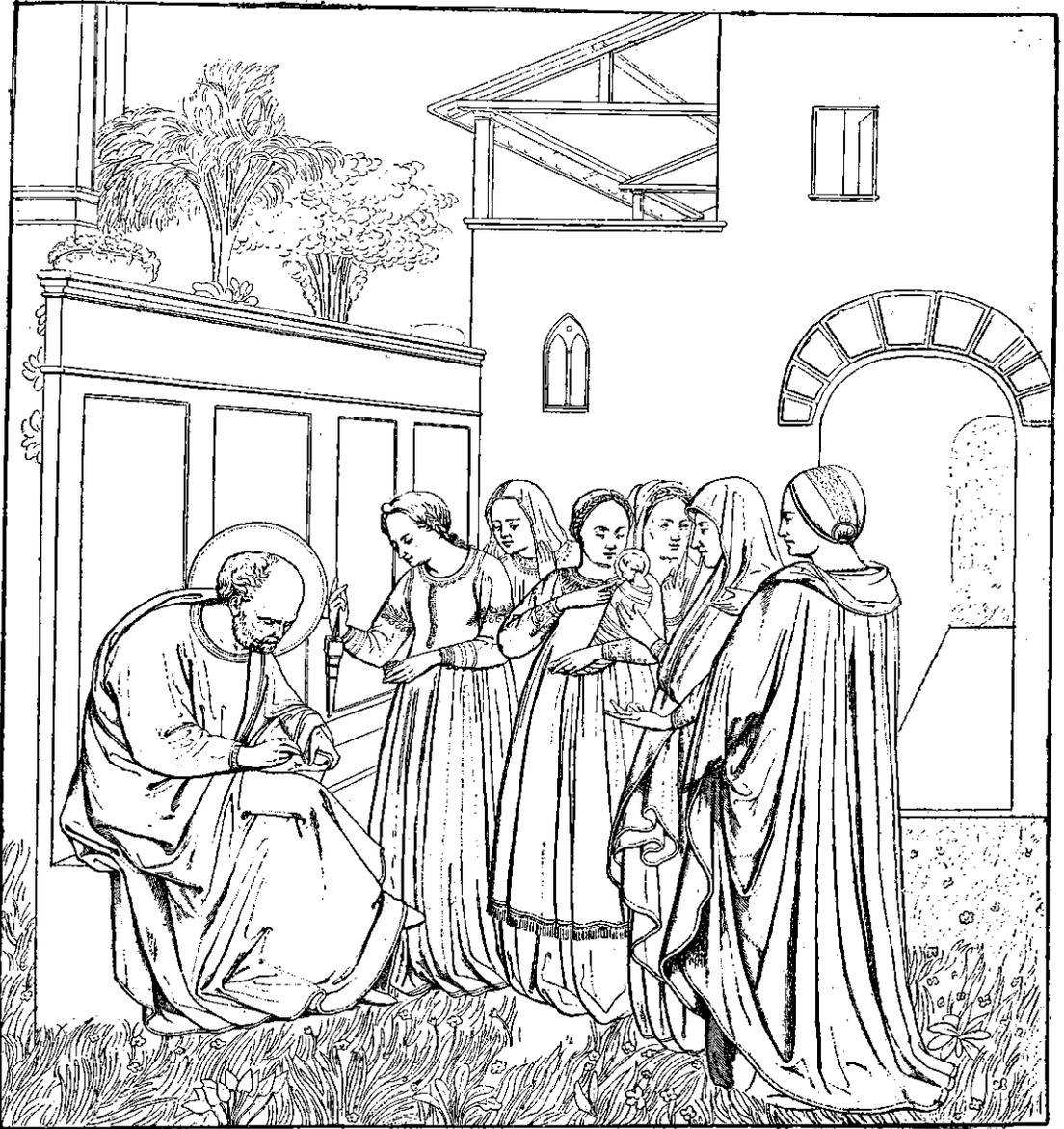
Le Bienheureux a été l'objet d'un culte religieux immémorial. Les documents abondent pour l'attester. Il jouit dans l'Ordre de saint Dominique du titre de Bienheureux. Ajoutons que le Chapitre général de l'Ordre tenu à Viterbe en 1904 a émis le vœu que l'on demande au Saint-Siège la reconnaissance du culte immémorial.

BIBLIOGRAPHIE

Année dominicaine, nouvelle série, le 4 novembre. — *Études sur les temps primitifs de l'Ordre de saint Dominique*, par le R. P. DANZAS, O. P. Oudin frères. — *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, par le P. MORTIER.

SAINT ZACHARIE

Fête le 5 novembre.



Saint Zacharie, encore muet, écrit le nom de Jean qui lui a été révélé par l'ange. (D'après la fresque de fra Angelico.)

Zacharie, issu de la famille d'Abias, appartenait à la tribu sacerdotale de Lévi, et selon la coutume introduite chez le peuple juif, il chercha une compagne parmi les filles d'Aaron; il eut le bonheur et la grâce de choisir Elisabeth, parente de la Sainte Vierge.

Le Saint-Esprit nous fait dans la Sainte Ecriture la description de ce ménage: « Ils étaient tous deux justes devant le Seigneur, marchant dans le chemin de tous ses commandements, et selon les prescriptions de la loi *sine querela*, sans donner lieu à aucune plainte. »

Cependant, aux yeux du monde, le mariage n'avait pas été béni, on le réputait presque malheu-

reux, car Elisabeth n'avait point d'enfants et la stérilité était réputée une honte chez le peuple juif. Les époux subirent l'opprobre de l'opinion avec patience; ils savaient que Dieu était avec eux, et comme les saintes femmes de la Bible, auxquelles le Seigneur fit attendre un fils pour la naissance duquel il voulait de longues prières, elle priaient et offrait l'épreuve.

Or, il arriva que le sort désigna le prêtre Zacharie pour pénétrer dans le Saint des saints et offrir le sacrifice; chaque semaine, le lévite chargé de cette sainte mission était désigné de cette façon.

A l'heure du sacrifice, il était donc entré au temple pour remplir ses fonctions, tenant l'encens,



Saint Zacharie reçoit de l'ange Gabriel la nouvelle qu'il sera père de saint Jean-Baptiste.

et la foule des fidèles se pressait au dehors afin d'unir ses prières à celles du prêtre.

C'est ordinairement lorsque les esprits sont ainsi tournés vers Dieu que le Seigneur manifeste ses grâces. A l'heure donc de la prière et du sacrifice, l'ange Gabriel apparut debout à droite de l'autel des parfums et Zacharie fut effrayé.

« Ne craignez point, dit l'ange, votre prière a été exaucée, Elisabeth, votre épouse, enfantera, elle aura un fils et vous le nommerez Jean. Vous serez dans le ravissement, et beaucoup se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira plusieurs enfants d'Israël au Seigneur, leur Dieu, et il marchera devant Lui dans l'esprit et la vertu d'Elie, afin d'unir les cœurs des pères à ceux des fils, de ramener les incrédules à la sagesse des justes, et de préparer ainsi au Seigneur un peuple parfait. »

« A quel signe, demanda-t-il, reconnaitrai-je que cela doit arriver ainsi, je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » Le signe ne se fit pas attendre.

« Je suis Gabriel, répondit l'ange, je me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour vous parler et vous annoncer cette bonne nouvelle, et voilà que vous serez muet et vous ne pourrez plus parler jusqu'au jour où ces choses arriveront; il en sera ainsi parce que vous n'avez pas cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps. »

Et sa langue fut nouée.

Cependant, la foule, impatiente, s'étonnait que le prêtre demeurât si longtemps derrière les voiles du Saint des saints, et l'on disait : « Il y a quelque chose d'extraordinaire. »

Aussi, dès que Zacharie sortit, on l'entoura pour

lui demander ce qui était arrivé, et lui aurait voulu répondre, mais il ne put articuler une parole, et à ce spectacle et aux signes qu'il faisait, le peuple éprouva le sentiment que quelque grande chose s'était accomplie.

Cependant, le temps de son ministère sacerdotal étant achevé, Zacharie céda l'encensoir à celui que le sort appelait à lui succéder et rentra dans sa maison; Elisabeth conçut dans sa vieillesse et ils partirent vers les montagnes, en leur maison d'Hébron, cacher aux regards des hommes le secret du miracle.

Zacharie et Elisabeth dans cette retraite rendaient grâces au Seigneur, et pendant cinq mois, les hommes ignorèrent la faveur dont ils étaient l'objet et, sans doute déjà, ils disaient la parole qui sera répétée à la naissance : « Que sera donc cet enfant? »

Au bout de cinq mois, l'ange Gabriel descendit de nouveau sur la terre et il se présenta à Nazareth, à la Vierge Marie :

« Voici, disait le messenger du ciel, que vous concevrez un fils et vous l'appellerez Jésus..... »

— Comment puis-je devenir mère? avait répondu la Vierge bénie entre toutes les femmes.

— L'Esprit-Saint descendra en vous et la vertu du Très-Haut s'étendra sur vous, et ce qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu. »

Or, elle ne demanda aucun signe de la vérité de cette étonnante nouvelle, mais l'ange le lui donna :

« Voici qu'Elisabeth ta parente a, elle aussi, conçu un fils en sa vieillesse, et celle qui était stérile est mère depuis six mois, car rien n'est impossible à Dieu. »

Et aussitôt, dit le texte sacré, Marie partit vers Hébron pour voir sa cousine Elisabeth auprès de laquelle l'ange l'avait conviée à se rendre.



Saint Zacharie assiste au mystère de la Visitation qui a lieu dans sa maison d'Hébron.

L'Écriture, en retraçant la scène de la Visitation ne fait pas mention de Zacharie. Il y assista cependant. Il comprit, au tressaillement de son fils dans le sein maternel, que la mère des vivants était venue visiter sa demeure; mais son mutisme persistant l'empêcha de joindre ses accents à ceux d'Elisabeth.

L'heure approchait néanmoins où les promesses du ciel allaient, se réalisant dans leur plénitude, permettre à Zacharie de rompre le silence.

Lorsque le temps de l'enfantement fut arrivé, Elisabeth mit au monde un fils. A la nouvelle de cet événement inattendu, les voisins et les parents qui ne connaissaient point la prédiction de l'ange et n'avaient pu pénétrer le secret de la Visitation, vinrent en foule admirer la merveille qui s'accomplissait en la nativité de saint Jean-Baptiste, et ils faisaient éclater leur joie en bénissant le Seigneur.

Le huitième jour, ils se réunirent pour circoncire le nouveau-né, et, d'un commun accord, ils l'appellèrent Zacharie, du nom de son père. Mais Elisabeth s'opposa vivement à ce choix, et, d'une voix inspirée, elle répondit: « Non, on l'appellera Jean. »

Cette résistance imprévue provoqua une profonde surprise dans l'assemblée et l'on se récria en disant: « Il n'y a personne dans la famille qui porte ce nom. »

Zacharie, le père de l'enfant, assistait à la contestation et, malgré la prérogative attachée à l'autorité paternelle, son mutisme l'empêchait de donner son avis. On résolut de le choisir pour juge du conflit et on l'interrogea par signe pour connaître le nom qu'il voulait donner à l'enfant.

Mais lui, demandant des tablettes, écrivit: « Jean est le nom qu'il doit porter. »

Au même instant, alors qu'autour de lui on

s'étonnait de cette résolution étrange, sa bouche s'ouvrit tout à coup, sa langue se délia, et il parla en bénissant le Seigneur.

Ce nouveau prodige, qui venait s'ajouter à toutes les merveilles de la naissance miraculeuse de Jean-Baptiste, frappa d'effroi les assistants, et ils se retirèrent pleins de respect pour l'enfant que Dieu prédestinait d'une manière si éclatante.

Le bruit de ces événements se répandit dans toute la contrée et les échos redirent aux montagnes de Judée la gloire de Jean-Baptiste.

En cette journée bénie, les merveilles succédèrent sans interruption aux merveilles, et le père de l'enfant, Zacharie, en présence de la nombreuse parenté accourue pour les fêtes de la Circoncision, fut tout à coup saisi de l'Esprit-Saint, et, d'une voix prophétique, entonna le *Benedictus*. Ce cantique de joie et d'espérance a mérité l'honneur d'être reproduit tout entier par l'Évangile, et l'Église le fait réciter chaque jour à ses religieux et à ses clercs.

Il appartenait au père de Jean-Baptiste de résumer toutes les prophéties au moment où leur accomplissement était si proche, et, en présence du Précurseur et de la Mère du Christ, d'annoncer la venue prochaine du Messie. La Sainte Vierge assistait, en effet, à la naissance de Jean-Baptiste, si nous nous en rapportons au témoignage de la plupart des pères et des docteurs. Aussi, l'iconographie a-t-elle plus d'une fois représenté la Mère de Dieu portant le Précurseur entre ses bras, ce qui fait dire: « Jamais plus bel enfant eut-il plus belle porteuse! » à saint Bonaventure.

Zacharie chantait: « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël de ce qu'il a visité et racheté son peuple et nous a suscité une corne de salut dans la maison de David, comme il l'a promis dès les



Le Précurseur vient au monde, et chacun se demande : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » (Tableau de Carrache.)

temps les plus reculés par la bouche de ses saints prophètes. »

Puis, s'adressant au nouveau-né, dont la mission extraordinaire avait été dévoilée par tant de miracles, il ajouta : « Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut et tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies, pour donner au peuple la science du salut, et pour la rémission de ses péchés par les entrailles de la miséricorde divine; avec lesquelles est venu nous visiter le soleil se levant d'en haut pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, et diriger nos pas dans la voie du salut. »

Par une permission du ciel, Zacharie, dont le mutisme avait été le premier indice des grands événements qui allaient s'accomplir, dévoilait, par un chant inspiré, les secrets de la Providence divine.

La mission de Zacharie était remplie, Jean-Baptiste apparaissait au milieu des hommes et le monde attendait le Sauveur, dont le père du Précurseur avait chanté la venue prochaine.

Dès ce moment, l'Évangile ne fait plus mention de Zacharie, et l'on est obligé de recourir aux légendes populaires pour compléter sa vie.

Si l'on accepte une tradition fort répandue en Orient, et appuyée sur l'autorité de plusieurs pères de l'Église, à l'époque du massacre des Innocents, Elisabeth, avertie elle aussi par un ange, prit son enfant entre ses bras et s'enfuit la nuit dans les montagnes. Après une longue course, elle s'arrêta épuisée de fatigue, sans ressources et sans abri, elle ne douta point de la Providence divine, et comme un pic escarpé se dressait devant elle et l'empêchait de passer, d'une voix inspirée, elle s'écria : « Montagne de Dieu, recevez-moi avec mon fils. » A ces mots, la montagne s'entr'ouvrit avec respect

devant la mère et l'enfant qu'elle cacha dans son sein, et un ange, éclatant de lumière, descendit dans cette demeure improvisée pour être le gardien du Précurseur (1).

Cependant, les satellites d'Hérode arrivèrent à la maison de Zacharie, et ils réclamèrent le nouveau-né. Zacharie se trouvait ce jour-là dans le temple, et il était auprès de l'autel occupé à son ministère. Hérode le fit saisir par ses soldats et comparaître devant son tribunal. Il le somma d'indiquer le refuge qu'avait trouvé son fils. Zacharie refusa de répondre, et comme les menaces et les promesses étaient impuissantes à vaincre son silence obstiné, les soldats le conduisirent au temple, et ne reculant point devant ce dernier sacrilège, ils le tuèrent dans le vestibule de l'autel.

Le peuple attendait le pontife et, comme on ne le voyait point revenir, il entra dans le temple et il ne trouva que le cadavre de Zacharie.

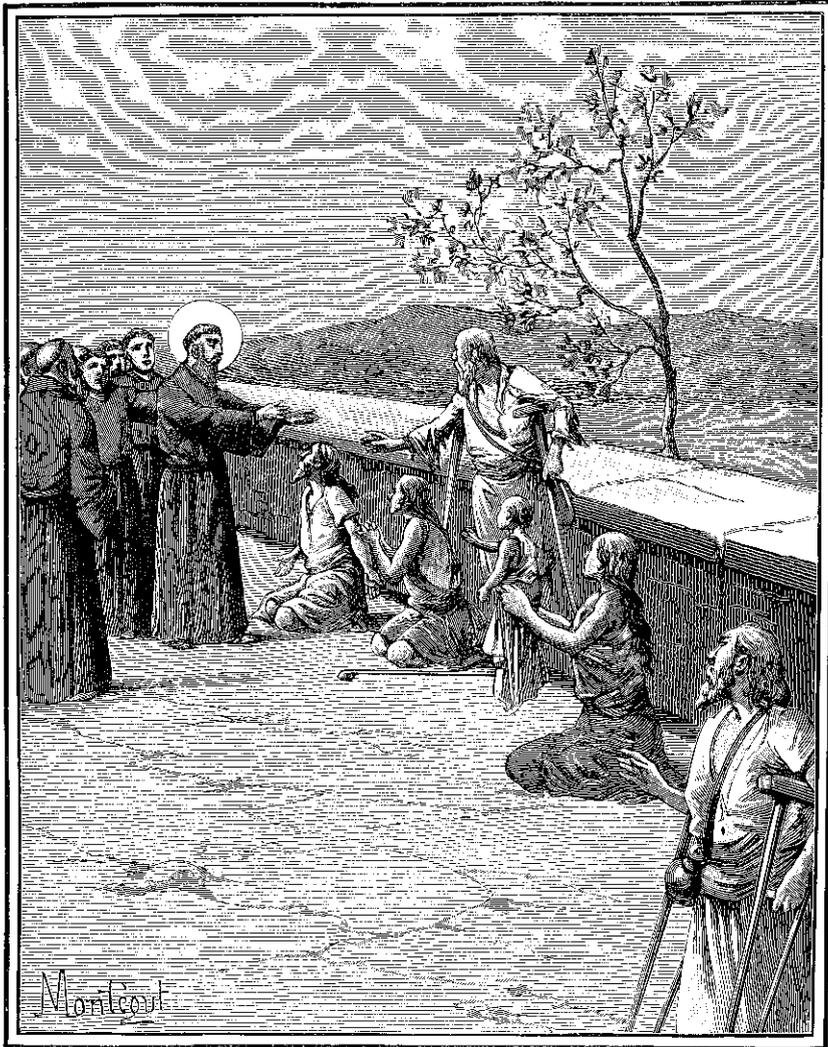
L'Église grecque honore Zacharie le 5 septembre comme un prêtre, un prophète et un martyr. En Occident, la fête a été fixée au 5 novembre, et dans plusieurs églises, on célèbre sa mémoire le même jour que celle de sainte Elisabeth.

L'Occident a eu le bonheur de posséder les reliques du père de Jean-Baptiste et, chaque année, le pèlerinage national de France à Rome peut aller vénérer à Venise le corps de saint Zacharie. Sa tête se trouve à Rome dans l'église de Saint-Jean de Latran, et Baronius rapporte que, plusieurs fois, il en est sorti du sang.

(1) Nous représentons dans la vie de sainte Elisabeth la copie d'une antique miniature du *ix^e* siècle qui vient à l'appui de cette tradition.

SAINT LÆTUS OU LIÉ

Fête le 5 novembre.



« Je n'ai ni or ni argent, dit le Saint aux malades,
mais au nom de Jésus-Christ, soyez guéris. »

ENFANCE DE SAINT LIÉ — VOCATION PRÉCOCE

Situé non loin de Mézières, l'élégant village de Mohon acquiert de jour en jour une importance plus grande, grâce aux progrès croissants de l'industrie. Mais la célébrité de Mohon remonte plus haut que les récentes découvertes de l'industrie, et depuis longtemps il était fameux par son pèlerinage de Saint-Lié, dont nous allons retracer la vie admirable et les vertus.

Saint Lié naquit dans le Berry vers la fin du 5^e siècle : ses parents, pauvres des biens de ce monde, mais riches de ceux du ciel, étaient de vrais chrétiens, remarquables par leur foi et

leur attachement à la religion catholique. Aussi donnèrent-ils à leur enfant une éducation conforme à leur croyance et commandée par elle. C'est ainsi qu'ils lui inspirèrent l'horreur du péché, la crainte de Dieu, puis, insensiblement, un grand mépris pour la terre et un désir ardent des biens éternels.

Le cœur du jeune Lié, que Dieu s'était choisi, était admirablement disposé pour recevoir de telles leçons ; ses progrès dans la vertu furent rapides et on le voyait souvent passer de longues heures en prières au pied des saints autels. Tant de vertus ne tardèrent point à recevoir leur récompense et Dieu appela son serviteur

dans la vie des parfaits. En effet, divinement inspiré, le jeune Lié, à peine âgé de douze ans, quitte le troupeau dont son père lui avait confié la garde, se rend dans un monastère de la Sologne et demande à l'abbé Trièce de le recevoir parmi ses religieux. Celui-ci l'écoute avec plaisir, mais, à la vue de son jeune âge, il le prie d'attendre encore un peu de temps. Ce refus ne fait qu'augmenter l'ardeur du jeune postulant : « Eh quoi, mon Père, s'écrie-t-il, voulez-vous que je demeure plus longtemps dans un monde où il y a tant de difficultés de servir Dieu et tant de dangers pour le salut? je suis jeune, c'est vrai, mais je me confie en Celui qui donne du courage aux faibles, et qui sait par sa grâce rendre son joug léger. »

Attendri par ces paroles, Trièce relève l'enfant, l'embrasse, lui demande son pays et son nom, et apprenant qu'il s'appelle Lié, il dit, en jouant sur ce nom : « C'est avec raison qu'on vous a donné un tel nom, puisque vous prenez la vraie route qui conduit au séjour des joies éternelles. » (Le nom de Lié, du latin *latus*, signifie joyeux.) Puis il le reçoit dans son monastère, l'instruit lui-même des obligations de son nouvel état et lui confère la tonsure des religieux.

LE JEUNE RELIGIEUX — SA FERVEUR ET SES VERTUS LE DIACONAT — LES ÉPREUVES

Lié n'a plus maintenant qu'un seul but : se sacrifier et pratiquer le plus parfaitement possible les vertus chrétiennes, et ce but, il le réalise pleinement.

La mortification devient sa vertu favorite. A voir les austérités et les pénitences qu'il s'impose, on le prendrait pour un grand pécheur. Son lit, c'est un dur plancher ou bien la terre nue; son habit, une robe, ou plutôt un sac sous lequel il cache un rude cilice; sa nourriture, du pain en petite quantité ou des racines; sa boisson ordinaire, de l'eau; souvent même il passe des jours entiers sans boire ni manger, et, joignant la charité à la mortification, il distribue secrètement aux pauvres ce dont il se prive. On a beau lui représenter qu'il se livre à des austérités excessives: « Oh! mon Père, dit-il à son abbé, j'ai offensé mon Dieu, il faut que j'expie mes péchés par la pénitence. »

Mais la mortification n'est point sa seule vertu : il les pratique toutes avec une admirable générosité. L'humilité lui inspire un grand mépris pour lui-même et une profonde estime pour ses frères; sa pureté le rapproche des anges; sa patience lui fait supporter avec joie les affronts les plus sanglants, tandis que sa modestie et sa douceur le rendent cher à tout le monde. Enfin, entraîné par sa ferveur, il marche à grands pas dans les voies de la sainteté : l'oraison, la prière, les jeûnes et les veilles font toutes ses délices.

Témoin d'une si haute perfection, Trièce engagea vivement le Bienheureux à recevoir les Ordres sacrés. Dans son humilité, Lié s'y refusa d'abord, mais, pressé par son supérieur, il se soumit humblement, reçut les Ordres inférieurs, puis le diaconat. Désireux de remplir avec soin les fonctions de sa charge, embrasé du feu de l'amour de Dieu et de l'amour des âmes, le jeune lévite allait souvent exercer son zèle au milieu des populations voisines du monastère. La force de sa prédication, jointe à la sainteté de sa vie, opérait des fruits merveilleux.

Mais, l'heure du sacrifice allait sonner pour lui et ajouter un nouveau lustre à son éclatante perfection. En effet, jaloux par ses frères à

cause de ses vertus, et faussement accusé auprès d'un supérieur trop crédule, Lié reçut l'ordre d'aller garder les troupeaux dans un désert éloigné de la maison. Parmi toutes les épreuves, le délaissement et le mépris des siens est une des plus sensibles et des plus douloureuses, mais le cœur du Saint était fortement attaché à la vertu et il n'eut que des paroles de bénédiction pour la main qui le frappait aussi injustement.

COMMENT LES SAINTS SE VENAGENT DE LEURS PERSÉCUTEURS — MIRACLES DE SAINT LIÉ

Or, saint Lié n'était jamais allé à la bergerie où on l'envoyait : il en ignorait même le chemin. Aussi demanda-t-il un guide pour le conduire auprès des troupeaux. L'abbé chargea de cette mission quelques-uns des religieux les plus passionnés contre lui. En agissant ainsi, Trièce était l'instrument de la Providence, qui voulait opérer des prodiges par notre héros, réprimer l'envie de ses frères, leur inspirer de meilleurs sentiments, ou du moins les couvrir de confusion.

Comme ils poursuivaient leur chemin dans le désert, par un juste châtement de la colère divine, ils furent tout à coup entourés de bêtes féroces. Saisis d'épouvante, les compagnons du Saint prennent la fuite; mais, sans se troubler, Lié les arrête : « Ne craignez rien, leur dit-il, car Dieu est assez puissant pour nous délivrer de ce danger. » Cependant, les féroces animaux poursuivent les fuyards et ils les auraient infailliblement dévorés si le Saint, rendant le bien pour le mal, à l'exemple du divin Maître, n'avait intercédé pour eux. A la rage des animaux, il opposa de loin le signe vainqueur et tout-puissant de la Croix, en même temps qu'il faisait cette prière : « Seigneur, qui avez délivré le prophète Daniel de la fureur des lions et les trois jeunes hommes de la fournaise de Babylone, ayez compassion de mes frères, hâtez-vous de les secourir. »

Sur-le-champ, les bêtes s'arrêtèrent et vinrent se jeter aux pieds de l'homme de Dieu, lui demandant, pour ainsi dire, pardon d'avoir voulu dévorer ses frères. A cette vue, les religieux reviennent sur leurs pas et se précipitent aux pieds de leur libérateur. Le Saint les relève avec bonté et les exhorte à avoir toujours confiance en Dieu, secours assuré de tous ceux qui l'invoquent. Enfin, une heure s'étant écoulée, il ordonna aux bêtes féroces de retourner dans leurs repaires.

On se remit en route pour la bergerie. Le chemin traversait un village. En cet endroit, les religieux rencontrèrent plusieurs mendiants infirmes, aveugles ou boiteux qui leur demandèrent l'aumône. Pauvres de Jésus-Christ, les moines n'avaient rien pour soulager ces misères corporelles; mais le Saint vint à leur aide : « Je n'ai ni or ni argent à vous donner, dit-il aux malheureux, mais, au nom de Jésus-Christ, soyez guéris. » Et ce disant, il les toucha tous en faisant le signe de la Croix, et ils furent guéris.

Tant de merveilles avaient produit une profonde impression sur les moines qui accompagnaient le pieux lévite. D'un côté, l'extraordinaire puissance du Bienheureux les confondait, et, de l'autre, ils étaient consternés à la pensée des calomnies qu'ils avaient répandues contre lui.

Dans leur trouble et leur confusion, ils prirent la fuite et revinrent au monastère raconter tout ce qui s'était passé. A ce récit, l'abbé ne peut contenir ses larmes; il gémit d'avoir prêté l'oreille aux faux rapports et donné un emploi si humiliant à un si grand serviteur de Dieu. Sur-

le-champ il veut réparer le mal, et part avec quelques religieux. À peine arrivé en présence de son disciple, il se prosterne à terre et lui demande pardon de son injustice. Notre Bienheureux, de son côté, se met à genoux devant Trièce, en disant : « J'ai péché contre vous, pardonnez-moi. »

Il y eut alors entre le maître et le disciple un véritable combat d'humilité; c'était à qui se reconnaîtrait le plus coupable. A la fin, saint Lié, ne pouvant souffrir que son abbé restât davantage dans la posture d'un suppliant, lui dit : « Qu'il vous pardonne, celui par le nom duquel vous vous êtes humilié. » Et le bon père, ayant répondu *Amen*, ils se relèvent l'un et l'autre et se donnent le baiser de paix et de réconciliation.

Saint Lié est reconduit en triomphe à la communauté. Les religieux se réjouissent de recouvrer leur frère qu'ils craignaient d'avoir perdu pour jamais et qui fut des lors entouré du respect et de la vénération de tous.

COMMENT SAINT LIÉ SE PROMÈNE DE DÉSERTS EN DÉSERTS
POUR CACHER SA SAINTETÉ — DERNIERS MOMENTS
— CULTE

Rentré au monastère, saint Lié fut comblé d'honneurs que lui attirèrent ses nombreux miracles; mais son humilité s'en effraya. Aussi, pour se dérober à ces témoignages d'estime, demanda-t-il à son abbé la permission de quitter le monastère. Il alla s'enfermer dans le monastère de Micy, appelé depuis de Saint-Mesmin, à quelques lieues d'Orléans.

Un grand nombre de moines vivaient dans cette communauté sous la direction du sage abbé Maximin. Le Saint, chargé de la modeste fonction de portier, s'y lia bientôt d'une étroite amitié avec l'un des plus fervents, saint Avit, prêtre et économiste du monastère. Les deux amis s'exaltaient à la ferveur par une émulation réciproque, mais comme leurs charges ne leur permettaient pas de se livrer à la contemplation autant qu'ils le désiraient, ils sortirent ensemble de Micy et se retirèrent dans la Seleque, en un désert fort écarté où ils vécurent quelque temps. Mais saint Maximin étant mort, les religieux de Micy vinrent chercher Avit et l'é lurent pour abbé. Lié aurait pu retourner avec lui au monastère, mais les honneurs lui faisaient peur, il préféra la solitude et accepta le sacrifice de la séparation. Bientôt même le désert de la Seleque, qui révélait ses vertus, ne lui suffit plus. Contrarié de ne pouvoir y vivre inconnu, il le quitta pour le bois d'Inatoire, appelé depuis la Forêt-aux-Loges, en deçà de la Loire, en Beauce. Là, s'étant bâti une pauvre cabane, il pratiqua dans la solitude une telle austerité qu'il s'y nourrissait uniquement de ce que la terre y produisait d'elle-même; il ne buvait que de l'eau et encore n'en prenait-il qu'avec mesure; sa vie était plutôt la vie d'un ange que celle d'un homme.

Mais, c'est en vain que la sainteté cherche à se

cacher : Dieu, qui se plaît à exalter les humbles, la révèle au monde. Le Bienheureux ne tarda pas à être trahi par un possédé qu'il guérit et qui annonça partout le prodige. A cette nouvelle, les foules envahirent la solitude, et le solitaire, reconnu, continua d'opérer ses miracles, guérissant les malades et distribuant aux pauvres les trésors qu'on ne lui permettait pas de refuser.

Mais ses derniers jours approchaient : il fut averti de l'heure de sa mort et eut le bonheur de revoir Trièce, son premier abbé, qui vint le visiter. A son arrivée, le solitaire lui dit : « Je vous remercie mille fois d'avoir bien voulu venir, ô vous qui m'avez enseigné la vertu, vous que je désirais voir avant de mourir. Vous avez été mon guide dans la vie religieuse; vous m'enverrez au ciel avant vous; je vous précéderai dans la gloire comme Jésus-Christ a daigné me le révéler : car, d'après l'avertissement que m'a donné l'auteur de toute sagesse, c'est dimanche prochain que doivent finir, pour moi, les combats et les épreuves de cette vie laborieuse. »

A ces mots, Trièce fondit en larmes; mais le Saint se réjouissait à la pensée qu'il allait bientôt posséder celui qui seul avait été l'objet de ses désirs. Il se recommanda aux prières du supérieur et de ses moines, leur marqua le lieu de sa sépulture, se munit du Corps et du Sang de Jésus-Christ, puis, arrivé au terme de sa carrière, il dit encore, mais d'une voix mourante : « Mon âme se confond, ô mon Dieu, dans le souvenir de vos bontés et de vos miséricordes; daignez me recevoir dans vos tabernacles éternels. »

Ainsi mourut notre Bienheureux, un jour de dimanche, comme il l'avait prédit, le 3 novembre de l'an 534.

L'abbé Trièce, avec ses religieux, fit les funérailles du saint solitaire, et le mit dans un tombeau qu'il s'était lui-même préparé en son ermitage de la Forêt-aux-Loges. Les miracles se multiplièrent sur ce tombeau où demeura longtemps le corps de saint Lié. On y bâtit une chapelle en son honneur, et il s'y forma un village considérable qui porte encore aujourd'hui son nom. Plus tard, ses saintes reliques furent transférées au château de Pithivier. Vers le xvi^e siècle, la paroisse de Mohon en reçut la portion la plus considérable et devint dès lors l'objet d'un pèlerinage très fréquenté, surtout les lundis de Pâques et de la Pentecôte (1).

ORAISON

O Dieu qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la fête de saint Lié, faites, nous vous en supplions, qu'à son exemple et par son intercession, nous méprisions les choses de la terre et que nous aimions celles du ciel.

(1) Extrait de la notice sur saint Lié, son histoire et son culte, par l'abbé Noiret. — Mézières, 1870.

SAINT VULGAN, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR

PATRON DE LA VILLE DE LENS, AU DIOCÈSE D'ARRAS

Fête le 5 novembre.

LE SAINT DE CANTORBÉRY

Saint Vulgan naquit au VI^e siècle, au sein d'une des nobles et chrétiennes familles de la ville de Cantorbéry, en Angleterre. Visiblement, Dieu l'appela à de grandes choses. Après avoir été enfant modèle et jeune homme irréprochable, il étonna le monde, dans son âge mûr, par ses vertus parfaites. Il avait été d'ailleurs à bonne école, ayant eu, pour se former, les leçons et les exemples du bienheureux Quirien, évêque de Cantorbéry.

Il fut ordonné prêtre. Alors il devint, non seulement l'ornement du clergé, mais la providence de son pays. Ses prières, en effet, et son énergie repoussent loin des murs de sa ville natale les Barbares, Saxons et autres, qui en faisaient le siège; il convertit Danus, leur redoutable chef; il rend la vue à une femme aveugle; il délivre un possédé; en un mot, ses vertus et ses miracles en font le « Saint de Cantorbéry, » auprès de qui l'on accourt de tous les points de l'Angleterre.

Mais Vulgan, craignant le subtil poison de la vaine gloire, se cacha dans un désert pour y vivre avec ses trois compagnons, *Colomban, Rauric et Quilien*, de jeûnes, de macérations et de prières.

SEPT ANS CHEZ LES MORINS

Dieu le voulait ailleurs que dans la solitude. Un ange vint donc, une nuit, l'avertir que Dieu l'appela en France, pour y prêcher l'Évangile. Il obéit sur l'heure. Sacré évêque par le bienheureux Quirien, il se dirige, avec Rauric et Quilien, vers le port (probablement celui de Douvres,) où il doit s'embarquer. De nouveaux miracles prouvent sa mission d'apôtre. La pieuse Albuède lui donne l'hospitalité; il la récompense en la guérissant de sa paralysie; une tempête menace son embarcation; il l'apaise d'un signe de croix. Bref, il prend terre au village de Wissant et se met à l'œuvre. C'est d'abord la Morinie, avec ses deux villes principales, Boulogne et Théroouanne, qu'il ramène à la religion de Jésus-Christ; mais il dut employer sept ans de prières et de mortifications, sept ans d'ardentes prédications et d'éclatants miracles. Il avait, du moins, vaincu le vieil engouement des Morins pour l'idolâtrie.

SÉJOUR A LENS ET RETRAITE A ARRAS

De la Morinie, Vulgan passa en Artois. Il séjourna particulièrement à Lens, où ses travaux produisirent d'admirables fruits de conversion et de salut. Lens, qui l'obtiendra plus tard pour son patron tutélaire, ne cessera jamais de lui en être reconnaissant.

Mais l'âge était venu, et l'Apôtre était fatigué. S'étant donc rendu dans la bruyante cité d'Arras, il demanda et obtint de l'évêque d'alors une petite solitude à l'entrée du monastère de Saint-Vaast. C'est là qu'il voulait se préparer à mourir. Il ne quitta son ermitage qu'une seule fois. Un prêtre de ses amis, agonisant dans le voisinage, voulut le voir. Il vint, pria, le guérit, et regagna sa cel-

lule pour y finir ses jours dans la pénitence, la contemplation et l'extase.

SA MORT PRÉDESTINÉE

Un soir, il se vit tout à coup environné de lumière, et, distinctement, il entendit une voix mystérieuse qui lui disait : « Vulgan, bon serviteur de Dieu, venez recevoir la récompense de vos travaux. » Il se jeta à genoux, et remercia Dieu le reste de la nuit. Le jour se levait à peine qu'il faisait venir près de lui Rauric, Quilien et le prêtre du lieu, pour leur communiquer le message dont le ciel l'avait favorisé.

Une fièvre ardente et une défaillance universelle le saisissent. C'était l'indice d'une fin prochaine. Prévenus, les habitants d'Arras accourent en foule, se recommandent aux prières du saint agonisant, et reçoivent religieusement ses dernières recommandations. Vulgan embrasse ses deux compagnons et demande le saint Viatique. La ferveur illumine son visage. Sans doute, il fit son action de grâces dans le ciel, car, aussitôt la pieuse cérémonie terminée, il ferma les yeux et s'éteignit en souriant.

C'était le 2 novembre de l'an 570 selon les uns, ou de l'an 572 selon les autres.

Son corps fut inhumé au milieu d'un grand concours de peuple, dans l'église que les gens d'Arras appelaient alors « Terme des bons hommes. »

LE PATRON DES LENSOIS

Dieu ne tarda pas à glorifier la mémoire de son serviteur. De toutes parts, on vint implorer le secours de Vulgan, et le bon saint répondit par des miracles nombreux. « Voix du peuple, voix de Dieu, » dit-on. Le peuple réclama pour lui les honneurs de l'autel; l'autorité épiscopale les accorda. Aussitôt, ses restes vénérés furent levés de terre et offerts à la vénération des fidèles. En même temps, la fête de *saint Vulgan* était fixée au 5 novembre.

Les précieuses reliques furent accordées à la ville de Lens.

D'une voix unanime, ville et Chapitre acclamèrent saint Vulgan patron de leur cité, et tel sera l'attachement des habitants pour leur bienfaiteur du ciel, qu'un jour, ayant reconquis Lens sur les Espagnols, les Français exigèrent, dans le traité de paix, que le corps de leur saint patron leur soit rendu.

LES RELIQUES MIRACULEUSES

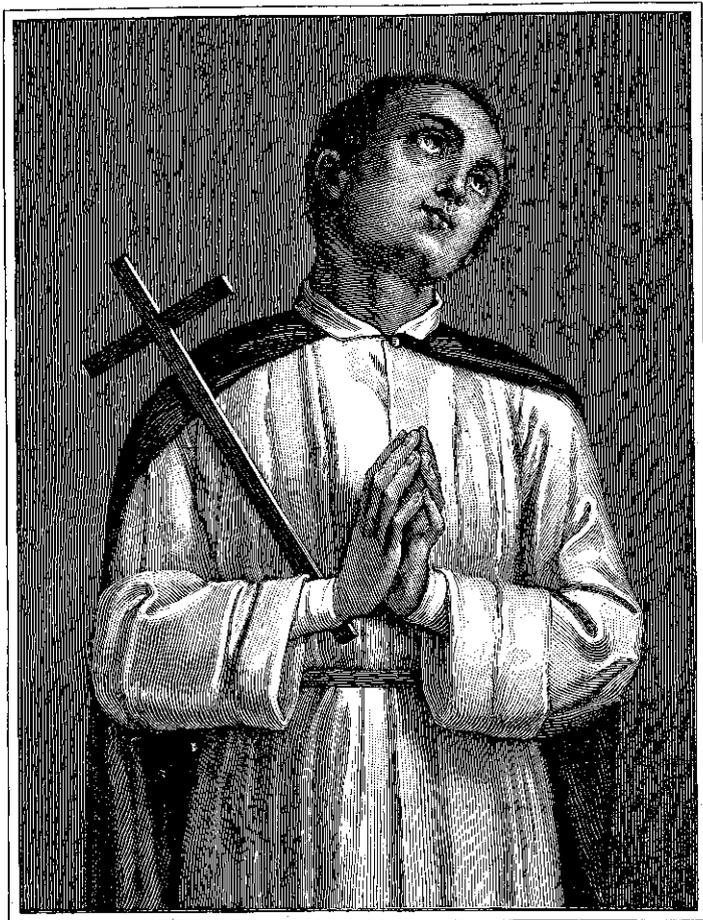
Les pèlerins affluent sans cesse au tombeau de saint Vulgan. Ils le prient pour obtenir la guérison de maladies graves, telles que : coliques, gravelles, ruptures, fièvres, maladies contagieuses et épidémiques, maladies d'enfants; ils l'invoquent particulièrement contre la peste.

Il ne se passe pas de jour qu'on ne vienne, suivant l'expression populaire, « servir » saint Vulgan, dans sa chapelle. Les mères, surtout, se distinguent par leur dévotion et leur persévérante confiance à lui recommander leurs enfants malades.

LE BIENHEUREUX MARTIN DE PORRÈS

Tertiaire profès de l'Ordre de Saint-Dominique (1579-1639).

Fête le 5 novembre.



Portrait du Bienheureux en prière.

(D'après une gravure ancienne.)

LA ville de Lima, capitale du Pérou, n'est pas célèbre seulement par la douceur de son climat, l'importance de son commerce ou la richesse des mines d'or qu'on exploite dans les flancs des Cordillères auxquelles elle est adossée; les saints qui l'ont illustrée : sainte Rose, le bienheureux Massias et le bienheureux Martin de Porrès sont pour elle une gloire autrement pure et autrement durable.

La vie du bienheureux Martin est si merveilleuse que nous aurions hésité à en raconter certains traits, si nous n'avions pas eu pour garants les documents mêmes de la béatification qui sont toujours vérifiés avec un soin minutieux.

NAISSANCE — UN BARBIER COMME ON EN VOIT PEU

Martin de Porrès naquit à Lima le 9 décembre 1579. Son père, originaire de Burgos en Espagne, était chevalier de l'Ordre illustre d'Alcantara, et ayant été amené en Amérique pour y remplir une charge publique, il s'était marié avec une indigène, originaire de Panama, nommée Anne Vélasquez. L'enfant, à peine né, déplut fort au chevalier parce qu'il avait les traits et le teint de sa mère qui était négresse; il le prit en dégoût, rougissant de lui comme d'un fils dégénéré de la noblesse de son sang.

Mais les desseins du ciel sont tout autres que

ceux des hommes et Dieu allait combler de grâces le pauvre petit nègre. De bonne heure il montra des dispositions exceptionnelles pour la piété et la vertu. Il avait surtout une grande compassion pour les pauvres, leur distribuait les provisions qu'il pouvait se procurer et se privait lui-même afin de leur être agréable. Sa mère avait beau lui en faire des reproches, le frapper même, il n'en continuait pas moins ses charités.

Au lieu de le mettre aux études, comme le réclamait son rang, son père lui fit apprendre le métier de barbier. Le jeune homme se soumit avec docilité, et telle était sa charité envers ses semblables qu'il travaillait pour rien, ou s'il exigeait quelque chose des plus fortunés, il distribuait tout en aumônes. Pour lui, il se contentait d'un peu de pain comme nourriture. Dès cette époque, non seulement on le voyait assister chaque jour à la sainte messe, mais il faisait encore de nombreux exercices de piété. Il avait demandé à celui qui le logeait de lui réserver la chambre la plus incommode et la plus retirée afin d'y jouir de la solitude et de pouvoir durant la nuit et souvent une partie de la journée se livrer à son exercice préféré de l'oraison.

Son hôte, intrigué de voir de la lumière dans sa chambre toute la nuit et curieux de savoir ce qu'il faisait, se prit à regarder par le trou de la serrure et le surprit à genoux, abîmé dans la contemplation et une sorte d'extase.

FRÈRE CONVERS DOMINICAIN — SES AUSTÉRITÉS

Le monde n'était pas digne de posséder une âme si noble et si généreuse. C'est pourquoi une *voix miraculeuse* de la Reine du ciel, que Martin avait honorée tout spécialement depuis son enfance, l'appela dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, les plus vénérés de tous les religieux du Nouveau Monde, pour la sainteté de leurs mœurs et l'héroïsme de leur charité. Il ne rougit pas d'y être admis dans l'humble condition de simple Tertiaire et de Frère convers.

En vain son père prétendit-il s'opposer à son généreux dessein, comme déshonorant pour la noblesse de son nom. Martin insista tant qu'il obtint enfin la permission désirée. Il n'avait alors que seize ans. Dans le cloître, il donna des exemples de renoncement peu ordinaires. Un jour, le supérieur le surprend aux pieds d'un religieux qui l'avait offensé. Interrogé sur ce qu'il faisait : « Ah! mon Père, répondit-il avec simplicité, ce bon maître, quoique ce ne soit pas le premier jour de Carême, m'a mis la cendre sur le front, en me faisant connaître mes misères et mes péchés, pour que je n'en perde jamais le souvenir, et, n'étant pas digne de lui baiser les mains, je lui baise les pieds pour acquitter ma dette de reconnaissance. »

Martin ne rompt le jeûne, toute l'année, qu'avec un peu de pain et d'eau et quelques légumes, les jours de fête. La terre nue lui sert de lit, après les fatigues de la journée; il porte une chaîne de fer, et un horrible cilice le couvre de la tête aux pieds, et, comme si ces instruments de mortification ne suffisaient pas, il se donne chaque jour cent coups avec une discipline armée de fer. La première partie de cette flagellation, il l'offre en expiation de ses fautes, la seconde pour le soulagement des âmes du Purgatoire et la troisième pour les péchés des hommes. En se servant du fouet, on l'entendait s'écrier : « Viens ici, chien de mulâtre, est-ce ainsi que tu correspondes aux bienfaits de Dieu qui t'a appelé à la foi catholique et à la vie religieuse, alors que tu ne mérites

que l'enfer? » Lorsque, ensuite, il sent quelque répugnance : « Ah! tu fuis, tu trembles, chien de mulâtre. Vis donc bien, sers Dieu et corrige-toi. »

Cet affreux régime fait frémir notre délicatesse, mais c'est ainsi que les saints sont arrivés à une vertu héroïque, et Martin l'a suivi jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans.

UN INFIRMIER MODÈLE

Autant le serviteur de Dieu était rude pour lui-même, autant il était bon et charitable pour ses semblables. Toute sa vie il exerça la charge d'infirmier et fut pour les malades d'une tendresse pourrait-on dire maternelle. Il les soignait avec un rare dévouement et une délicatesse exceptionnelle. C'est ainsi que pendant une épidémie qui sévit dans la ville de Lima, il eut à donner des soins presque seul à soixante de ses Frères et à un nombre considérable de ses concitoyens. Il passait au chevet des malades, non seulement le jour, mais encore les nuits tout entières, administrant les remèdes, mais surtout procurant aux mourants les consolations dernières de la religion.

Dès cette époque, Dieu lui accorda le don des miracles. Il lui suffisait souvent de toucher les infirmes de la main pour les guérir. Quand la lassitude le forçait à prendre un peu de repos et qu'un malade l'appelait, il arrivait immédiatement, même si la distance l'empêchait d'entendre quoi que ce soit; souvent aussi il savait par une lumière céleste qu'un malade réclamait ses soins, sans même qu'il ne dit rien.

FR. MARTIN FONDE UNE VASTE HÔTELLERIE

La grande œuvre du Fr. Martin fut la fondation de la *Pia Casa* pour les orphelins, les vagabonds et tous les délaissés.

La ville de Lima, la plus riche cité du Nouveau Monde, était aussi le théâtre de la plus noire misère. Les quatre cinquièmes de la population se composaient de nègres d'Afrique, d'aventuriers et de spéculateurs de toutes sortes, gens sans aveu qui venaient de toutes les parties du globe afin d'y chercher fortune. On comprend que ces espérances fussent souvent trompées, et, comme dans tous les pays où l'aisance n'est pas le résultat d'un travail honnête, les grosses fortunes étaient souvent aussi vite englouties qu'elles avaient été amassées, en sorte que la ville de l'or n'était guère qu'un vaste dépôt de mendicité. Il faut ajouter que les conquérants ne voyaient souvent dans leur nouvelle patrie qu'un théâtre facile pour assouvir leur ambition; presque tous ceux qui exerçaient une charge royale en profitaient pour pressurer les malheureux indigènes et retourner dans leurs pays afin de jouir du fruit de leurs dépredations.

De là une foule de mendiants, d'orphelins, etc. Fr. Martin fut touché de cette profonde misère et résolut de la secourir. Avec l'aide d'un riche négociant qui lui fournit une somme de deux cents mille pesetas, et de plusieurs autres riches personnages, il établit un vaste établissement qu'il appela maison de *Sainte-Croix*, et trouva moyen d'en assurer l'avenir, grâce à des dons généreux. Ce fut la première maison de ce genre que vit le Nouveau Monde, sur le modèle de laquelle s'en élevèrent cent autres dans la suite.

Ce n'est pas tout. Pour sauver des jeunes filles de bonne famille, poussées par la misère dans une vie de déshonneur, il procure à vingt-sept d'entre elles en une seule année, avec une dot de

quatre mille écus (21 000 francs), un honnête établissement.

D'autres fois, ce sont des familles jadis opulentes mais tombées depuis dans la misère, que Fr. Martin secourt abondamment, afin de leur épargner l'humiliation de tendre la main. Il n'oublie pas non plus les prisonniers pour dettes et brise leurs chaînes en satisfaisant aux engagements qu'ils avaient contractés envers leurs créanciers.

FR. MARTIN SECOURT LES VOYAGEURS ET MÊME LES ANIMAUX

Il y a plus; les pauvres voyageurs eux-mêmes n'échappent pas à sa sollicitude; dans ces immenses contrées, il fait planter le long des voies publiques un nombre considérable d'arbres fruitiers, afin, dit-il, « que les pauvres qui voyagent trouvent à chaque pas de quoi se rassasier, sans être tentés de voler les fruits d'autrui ». Après deux siècles, ces arbres existent encore comme un monument perpétuel de la charité d'un simple Frère convers, et ils portent toujours des fruits abondants et savoureux. N'est-ce pas là un des traits les plus touchants de l'amour que le christianisme inspire pour ses semblables?

Cette compassion de Fr. Martin pour tout ce qui souffre s'étend même aux animaux. Il nourrit ceux qui ont faim, défend ceux que l'on maltraite et ressuscite ceux qui sont morts, en disant : « Hélas! ce sont aussi de chères petites créatures de Dieu. »

Quand il s'agit d'animaux nuisibles, il les rend inoffensifs, faisant ainsi cesser le droit de les tuer. Ne croirait-on pas lire une page de l'histoire de saint François d'Assise? Un jour qu'il se promenait dans le jardin du couvent en faisant sa méditation, une sorte de vautour grièvement blessé à la patte par la balle d'un chasseur vint s'abattre à ses pieds. Martin regarda avec pitié la pauvre créature, la prit doucement et lui appliqua un bandage pour la soulager et la guérir. Chose singulière, le carnassier devint doux et traitable comme une colombe; il resta dans le jardin et faisait la joie de tous les religieux; chaque fois que son bienfaiteur apparaissait, il allait à sa rencontre et voletait autour de lui en signe de joie.

ASSAULTS DU DÉMON

Fr. Martin, comme plus tard le curé d'Ars et tant d'autres serviteurs de Dieu, eut à combattre le démon, furieux de sa sainteté et du bien qu'il opérait. Une nuit que le vénérable religieux était en prière avec un autre Frère nommé Fulano de Miranda, il se fit tout à coup un grand bruit et on entendit de profonds gémissements. Bientôt, les quatre murs de la cellule où se trouvaient les deux religieux furent secoués comme par un tremblement de terre, pendant que quelqu'un frappait de grands coups. En même temps, Fr. Martin est agité si violemment par une force invisible qu'il tombe comme mort. Alors éclate un vaste incendie, les flammes s'élèvent du plancher jusqu'au plafond, une épaisse fumée se dégage de partout, en sorte que le Bienheureux paraissait devoir être étouffé et consumé. Mais en un instant toute cette fantasmagorie diabolique s'évanouit.

Le serviteur de Dieu eut à soutenir plusieurs autres fois des assauts du démon qui se montrait à lui sous forme visible. A la suite de ces apparitions, le P. André de Lison, confesseur du Bienheureux et maître des novices, disait à ces

jeunes gens : « Nous savons maintenant que ce mulâtre est un Saint. »

FR. MARTIN LIT DANS LES CŒURS

Quand on avait besoin de lumières et de conseils, on recourait au Fr. Martin. On s'adressait à lui, non seulement du Pérou, mais encore de toutes les Amériques. Les saints, en effet, sont des flambeaux qui éclairent et rayonnent au loin. Des évêques et archevêques lui demandent ses lumières pour les affaires de leurs églises, les vice-rois de cinq empires le consultent sur les difficultés d'Etat les plus compliquées et les plus graves. Il n'est pas jusqu'aux négociants qui ne veuillent avoir son avis avant d'entreprendre une affaire importante. En ce temps-là, Charles V régnait en Espagne, Jean III en Portugal, Henri VIII en Angleterre et François Ier en France, mais aucun de ces princes, sous les voûtes dorées de son palais, ne reçut des honneurs aussi grands que cet humble Frère convers dans sa pauvre cellule.

Dieu lui avait donné de pénétrer dans les consciences et d'en dévoiler les secrets. Le procès de béatification nous en a laissé plusieurs exemples. La femme d'un certain Auguste Galari entra un jour dans l'église pour y entendre la sainte messe. Le Bienheureux vint la trouver et lui dit : « Pensez-vous que ce soit bien de vous procurer une fausse clé pour voler votre mari? Donnez-la moi, car je me charge de vous procurer ce dont vous avez besoin. Cette femme fut stupéfaite de cette apostrophe, mais ayant réfléchi que Dieu lui parlait par la bouche de son serviteur, elle n'hésita pas à obéir et à lui donner la clé dont elle se servait subrepticement.

Il y avait à l'hôpital un étranger gravement malade qui feignait d'être catholique bien qu'il n'eût jamais été baptisé. Son état empira tellement qu'il fut bientôt aux portes du tombeau. Durant la nuit, Fr. Martin parut tout à coup dans la salle, bien que les portes en fussent fermées et dit à l'infirmier de garde : « Cet homme n'est pas baptisé et il va mourir. » Le malade, en effet, avait perdu connaissance, mais le Bienheureux le fit revenir à lui et lui suggéra si fortement la pensée des fins dernières, que, touché par la grâce, le mourant demanda de lui-même d'embrasser la vraie foi et reçut le baptême dans des sentiments de grande contrition.

Parmi les novices, il y avait un certain Fr. Cyprien, chétif, malingre et si contrefait qu'on l'avait surnommé le *vilain*. Le Bienheureux en ayant eu connaissance, reprit vivement ceux qui se moquaient de ce disgracié en disant : « Vous donnez à ce jeune homme le surnom de vilain, sachez donc qu'il sera un jour plus beau que vous et fera grand honneur à notre Ordre. » En effet, après une longue maladie, ce frère grandit en taille et encore plus en science et en vertu. Il remplit dans la suite des emplois très honorables avec beaucoup de distinction et finit par être nommé évêque de Guamanga.

Le Bienheureux avait coutume de correspondre par lettres avec le saint Fr. Massias, qui a été placé lui aussi sur les autels et vivait dans le second couvent des Dominicains, celui de la Magdalena, situé à l'autre extrémité de la ville. Tous deux s'estimaient beaucoup et rivalisaient de zèle dans les saintes austérités et l'exercice de la charité chrétienne. Quand ils se trouvaient ensemble, ils échangeaient des conversations toutes célestes et s'excitaient mutuellement à avancer dans la perfection. Un jour, Fr. Martin écrivant à son

ami confia le pli sans y mettre de cachet à un pauvre malheureux qu'il secourait de ses aumônes. Le jeune homme, poussé par la curiosité, voulut lire la lettre, mais l'indiscrétion n'échappa pas au bienheureux Massias, qui lui aussi était doué d'une vue surnaturelle. Il lui fit donc une admonestation très bienveillante, le renvoya en lui donnant un petit cadeau et en lui recommandant de ne pas recommencer. De son côté, il lui confia un pli de réponse sans y mettre le cachet. Le jeune homme, voulant savoir si le Bienheureux Massias n'avertissait pas son ami de l'indiscrétion commise, lut la lettre et la replia soigneusement avant de la remettre, mais Fr. Martin lui dit à brûle-pourpoint : « N'était-ce pas assez d'avoir lu ma lettre sans prendre encore connaissance de celle de Fr. Massias, alors surtout qu'il t'avait averti de la faute ? » Le jeune homme s'enfuit devant ce reproche et ne reparut plus de quelques jours.

DONS DES LANGUES ET DE SUBTILITÉ

Comme saint François Xavier, Fr. Martin jouit du don merveilleux des langues. Non seulement il parlait, sans les avoir apprises, les langues des peuples civilisés, mais encore les idiomes des barbares, des nègres d'Afrique et des peuplades d'Amérique. Un jour, un jeune créole de Lima qui avait voyagé dans différentes contrées et était revenu, depuis peu, de la Chine où il avait habité quelque temps, rencontrant le Fr. Martin, lui racontait certaines singularités de ce peuple. Le serviteur de Dieu lui répondit en langue chinoise avec une telle facilité et un accent si pur, que le jeune homme en fut émerveillé.

Ce qui est non moins singulier, c'est qu'il possède les dons d'agilité et de subtilité; il passe comme l'éclair de la campagne à la ville et de la ville à la campagne. Les Péruviens l'appelaient communément *le Frère qui vole*.

Un jour qu'il avait à soigner un malade d'un érysipèle très douloureux, il lui ordonna de laver la partie malade avec du sang de poulet afin d'adoucir la douleur, et comme le pauvre infirme faisait des objections en disant que c'était un remède inutile, Fr. Martin lui dit : « Je suis sûr que cela vous fera du bien, car je l'ai vu appliquer à l'hôpital de Bayonne en France. » Or, il n'avait jamais vécu en Europe.

Un autre jour, le supérieur avait confié au bon Frère une trentaine de jeunes novices afin de les conduire en promenade sur les collines de « los Amanches », en recommandant de rentrer au couvent à une heure déterminée. La bande joyeuse s'étant attardée ne pouvait revenir pour l'heure fixée. On s'en aperçut trop tard, et comme Fr. Martin était très obéissant, il en fut contristé. Tout à coup, s'étant recueilli un instant, il s'écria d'un air de commandement : « Jeunes gens, suivez-moi. » Au même moment, tous se trouvèrent à la porte du couvent, sans s'être aperçus ni du chemin parcouru ni de la porte de la ville par où il fallait passer.

MORT ÉDIFIANTE

Comme beaucoup d'autres saints personnages, Fr. Martin eut connaissance du moment de sa

mort. Un peu avant, il avait revêtu, contrairement à son habitude, un habit tout neuf, et comme on lui en faisait compliment, il répondit : « C'est avec ce vêtement qu'on m'ensevelira. » Bientôt, en effet, il fut pris de fièvre, et comme le médecin conseillait d'égorger deux poulets afin de les appliquer tout saignants sur la tête du malade, celui-ci répondit : « Je vous en prie, ne privez pas ces pauvres créatures de la vie, cela ne servirait de rien, puisque l'heure de ma mort est arrivée. »

En effet, la fièvre ne fit que s'aggraver, mais le Bienheureux, au lieu de s'occuper de ses souffrances, restait plongé dans la prière et la contemplation. Il eut la joie d'être assisté visiblement par la Sainte Vierge, saint Dominique et saint Vincent Ferrier qui vinrent le reconforter.

La ville de Lima fut dans la consternation en apprenant que le saint Frère était en danger de mort. Les principaux personnages vinrent le visiter, entre autres le vice-roi don Pierre Fernandez de Bobadilla. Celui-ci baisa la main du religieux avec respect et le pria d'obtenir de Dieu pour lui la grâce de bien remplir ses graves obligations.

Fr. Martin demanda instamment qu'on lui administrât les derniers sacrements de la Sainte Eglise, fit assembler autour de son lit ses Frères en religion, s'accusa devant tous d'avoir souvent donné le mauvais exemple et en demanda humblement pardon. Puis il se replongea dans la prière, et ayant fait réciter à haute voix le Symbole, lorsqu'on fut arrivé à ces mots : « Et il s'est fait Homme », il laissa retomber sur sa poitrine le crucifix qu'il tenait en main et expira doucement. C'était le 3 novembre 1639, à 9 heures du soir.

Les prodiges qui se produisirent nombreux au simple toucher de ses vêtements et de la bière prouvèrent clairement qu'il jouissait de la gloire éternelle. Les autorités durent mettre une garde autour de son cadavre, tant était grande la foule qui se pressait dans la chambre où il reposait. Tous ceux qui défilèrent devant la bière furent frappés du parfum céleste qu'exhalaient les saintes reliques.

A la demande du roi Philippe IV d'Espagne, de l'archevêque de Lima et d'un grand nombre de prélats espagnols et américains, le pape Clément IV, après avoir consulté la Sacrée Congrégation des Rites, introduisit la cause de Fr. Martin le 10 septembre 1668. Le décret de béatification fut rendu par le pape Grégoire XVI, en 1836.

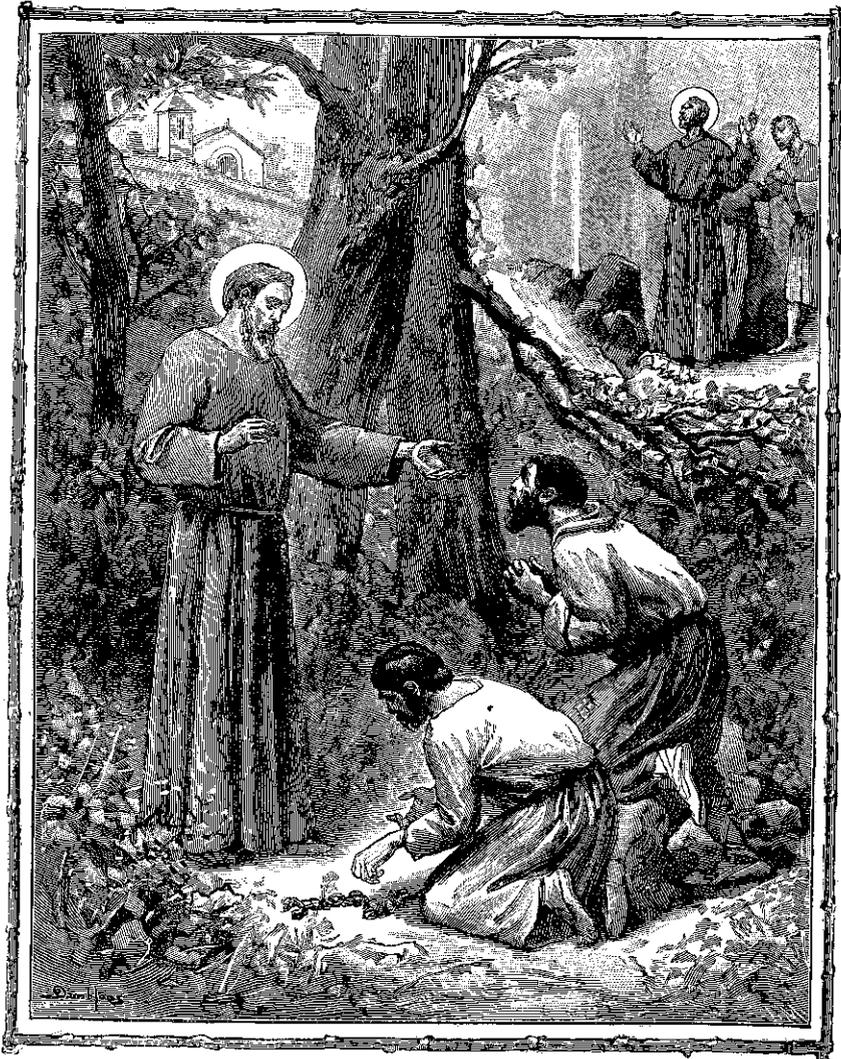
SOURCES CONSULTÉES

Documents du procès de béatification. — *Vita del B. Martino de Porrès*, Terziario professo dell'Ordine de Predicatori nella provincia di S. Giovanni Battista del Perù. Roma, dalla tipografia Salviucci, 1837. — Les desseins de la divine miséricorde sur les Amériques, panégyrique du bienheureux Martin de Porrès, Tertiaire profès de l'Ordre des Frères Prêcheurs, par le R. P. JOACHIM VENTURA DE RAULICA, ancien général de l'Ordre des Théatins. Paris, Adrien Le Clère et Cie, libraires, rue Cassette, 1863.

SAINT LÉONARD

MOINE, PATRON DES PRISONNIERS

Fête le 6 novembre.



Saint Léonard accueille les prisonniers — La fontaine miraculeuse.

Les Francs venaient de faire la conquête des Gaules, Clovis, leur chef, apprenant que les Allemands s'avançaient pour leur disputer la possession de cette belle contrée, se porta à leur rencontre et les rejoignit près de Tolbiac. Un combat terrible s'engagea entre ces deux peuples également braves et également jaloux de leur gloire et de leur liberté. Bientôt la victoire paraît assurée aux Allemands. En ce moment suprême, Clovis encore païen se rappelle le Dieu de Clotilde, son épouse, et il s'écrie : « O Dieu que Clotilde dit être le seul vrai, je n'ai plus d'autre

secours que vous; si vous me donnez la victoire je croirai en vous et me ferai baptiser en votre nom. »

Le Christ entendit ce cri de détresse, et Clovis, revenu de son expédition, s'empressa de tenir sa promesse. Il se fit instruire de la religion chrétienne par saint Vaast, moine des environs de Toul; et dans la nuit de Noël 496, il alla avec trois mille guerriers et grands de la cour abjurer les erreurs du paganisme et recevoir l'onction sainte du baptême.

Parmi les jeunes seigneurs qui eurent le bon-

heur de participer à cette régénération surnaturelle, nous devons signaler Léonard, issu d'une illustre famille, et dont le père était le favori de Clovis.

SAINT LÉONARD SE FAIT DISCIPLE DE SAINT REMI

Après son baptême, Léonard, poussé par une inspiration divine, résolut d'abandonner son prince terrestre pour se consacrer au service du Roi du ciel. Il dit adieu aux splendeurs et aux pompes mondaines, afin de voler plus librement vers la conquête des biens éternels, et vint fixer sa demeure auprès de l'apôtre des Francs, le grand saint Remi.

SES VERTUS

Attentif à écouter les avis et les conseils d'un si habile maître, Léonard marcha à grands pas dans la voie de la vertu. Son historien fait son éloge en peu de mots : il était, dit-il, affable dans ses entretiens, fidèle à tenir ses promesses, prodige dans ses aumônes, modeste en ses réponses, si humble et si simple en tout ce qu'il faisait, qu'on l'aurait plutôt pris pour le fils d'un homme pauvre que pour celui d'un riche seigneur. Mais Dieu, qui se plaît à exalter les humbles, ainsi qu'il est écrit : *Qui se humiliat exaltabitur*, voulut faire briller aux yeux du monde cette lumière jusque-là cachée sous le boisseau ; il l'honora bientôt du don des miracles. Tandis que notre Saint répandait par ses discours le baume de la consolation sur les âmes affligées et qu'il les guérissait de la lèpre du péché, il rendait par le signe de la Croix et l'efficacité de ses prières la santé aux corps accablés par les maladies et les infirmités.

IL REFUSE UN ÉVÊCHÉ

Clovis, informé par la voix publique des merveilles opérées par saint Léonard, le fit venir auprès de lui et le supplia humblement de ne point s'éloigner de la cour avant qu'il l'eût fait pourvoir d'un évêché. Alors le serviteur de Dieu fit au roi cette belle réponse : « Si, à l'exemple de mes aïeux, j'avais voulu servir les rois de France, sans nul doute, j'aurais trouvé auprès de vous et puissance et honneurs. Mais, après avoir sacrifié les gloires et les vaines pompes de ce monde, je ne puis, en ce jour, accepter les honneurs dont vous voulez me combler. Souffrez, ô puissant prince, que je me retire dans la solitude pour me consacrer dans la pauvreté au service de mon unique Roi et Seigneur Jésus-Christ. »

Le prince franc, non moins étonné qu'édifié de voir en ce jeune seigneur un si grand détachement des dignités terrestres, le pressa de lui demander quelque autre grâce. Saint Léonard, jaloux de procurer la gloire de Dieu et de travailler au salut des âmes, demanda le pouvoir de visiter les prisons et d'en délivrer les captifs jugés dignes de cette faveur.

Le roi accéda volontiers aux désirs du Saint et le laissa libre de suivre l'impulsion de la grâce.

IL ÉVANGÉLISE LE BERRY

Après avoir refusé la charge épiscopale, saint Léonard se retira à Orléans, auprès de saint Mesmin, cet illustre fondateur de l'abbaye de Micy. Il demeura quelque temps avec lui, s'instruisit de toutes les règles de la vie monastique et prit ensuite le chemin de l'Aquitaine pour y

chercher un lieu solitaire où il pût se livrer à la prière et à la contemplation des choses célestes. Il passa par le Berry. Il trouva là des hommes encore enfoncés dans les erreurs du paganisme et ensevelis dans les ombres de la mort. Il leur annonça l'Évangile de Jésus-Christ et eut la joie de voir ses prédications couronnées de succès. Les nombreux miracles qu'il opéra en cette contrée contribuèrent grandement à produire ces heureux résultats. À sa voix, les démons sortaient du corps des possédés ; les aveugles, les sourds, les boiteux et tous les impotents qui venaient le trouver s'en retournaient complètement guéris.

VIE ÉRÉMITIQUE

De là, saint Léonard se retira dans la forêt de Pauvain, non loin de Limoges. C'était un lieu vraiment fait pour la vie solitaire, où le bruit, le tracas, les préoccupations du monde, ne pouvaient trouver accès ; aussi notre Saint le choisit-il pour le lieu de sa retraite. Il s'y bâtit un petit ermitage et y mena pendant vingt ans une vie plus angélique qu'humaine. Quelles furent alors les actions de ce grand Saint ? Dieu, pour qui rien n'est caché, en fut le seul témoin. Cependant, nous pouvons présumer que sa vie fut une oraison et une pénitence continuelles, et qu'il sortait quelquefois de sa retraite pour aller évangéliser les peuples d'alentour.

Mais, enfin, Dieu voulut, par un miracle éclatant, montrer au monde cet ange terrestre.

SAINT LÉONARD ET LA FAMILLE ROYALE

Un de nos rois (peut-être Théodebert, roi d'Austrasie) était venu chasser en la forêt de Pauvain, alors renommée par l'abondance du gibier. La reine, qui l'accompagnait et attendait prochainement la naissance d'un fils, tomba gravement malade.

Ses douleurs furent si violentes que les médecins, même les plus habiles, furent impuissants à la soulager, de sorte qu'il ne lui restait plus aucune espérance de vie. La cour tout entière était plongée dans une grande tristesse et dans un profond abattement ; l'on n'entendait plus que des cris, des pleurs et des lamentations. Informé de ce qui se passait, le saint solitaire se rendit au château où se trouvait la reine mourante et demanda à parler au prince. Théodebert n'eut pas plutôt appris la visite du serviteur de Dieu, qu'il accourut et lui adressa la parole en ces termes : « O vénéré Père, qui êtes-vous, quelle est votre patrie, quelle cause vous fait venir ici ? — Je suis Franc d'origine, répondit le Saint. Averti de vbs angoisses par les cris de désespoir de toute la cour, je viens adoucir et soulager vos peines. — Connaissez-vous l'art de la médecine ? reprit le roi. — Nullement, mais le Christ est assez puissant pour me permettre de faire de nombreuses guérisons sans que j'aie besoin de recourir aux remèdes employés par les médecins. »

Le serviteur de Dieu se jette alors à genoux et obtient par ses prières l'heureuse délivrance et la parfaite guérison de la reine. On ne saurait dire combien la nouvelle de ce prodige inattendu remplit de joie toute la cour, et quelles actions de grâces l'on rendit à Dieu pour un bienfait si grand.

Mais après le tribut de louanges rendu au Seigneur, l'auteur de tout bien, Théodebert vou-

lut se montrer reconnaissant envers le saint solitaire. Il lui offrit des vases précieux d'or et d'argent, avec d'autres magnifiques présents. L'homme de Dieu répondit avec une sainte liberté : « Je n'ai nul besoin des richesses et de l'or de ce monde, car j'ai tout laissé pour servir Jésus-Christ. Le don de Dieu ne s'acquiert pas à prix d'argent, mais il est accordé aux fidèles par les mérites de la foi. Distribuez donc aux pauvres, aux veuves et aux orphelins, ces biens dont vous voulez m'enrichir, et achetez ainsi le ciel par des aumônes. Pour moi, ajouta le Saint, j'attends du Christ une récompense plus précieuse que l'or et l'argent, et telle est la raison qui m'a fait retirer dans ces lieux déserts et qui me fait refuser vos présents. »

DON QUE LUI FAIT LE ROI

Le roi, fort édifié de la générosité du saint ermite, le pria d'accepter au moins la forêt de Pauvain et d'en disposer comme il le jugerait convenable pour la gloire de Dieu. Léonard, sachant que le prince s'affligerait de son refus, lui dit : « Excellent roi, que puis-je faire d'une si grande étendue de terrain ? Souffrez que je n'accepte qu'une partie de cette immense forêt. » Les lettres de la donation en furent dressées sur-le-champ, et, pour perpétuer le souvenir de ce don royal, tout ce canton fut ceint d'un mur de pierres auprès duquel on voyait autrefois de belles croix chargées de menottes et d'autres chaînes que des malheureux captifs, délivrés de leur prison, grâce à l'intercession de saint Léonard, y avaient apportées.

Ce lieu fut appelé *Noblat* (*Nobiliacum*), tant à cause de la noblesse du très illustre donateur qu'à cause de l'exemption de tout impôt qui le rendait extrêmement noble. C'est de cette même terre que les habitants de la ville de Saint-Léonard-de-Noblat tiraient leurs privilèges, confirmés dans la suite par la plupart des rois de France.

NOTRE-DAME SOUS LES ARBRES

Notre Saint ayant donc accepté à titre de don une partie de la forêt de Pauvain, résolut de placer cette terre sous la protection de la reine du ciel. A cet effet, il fit bâtir sur le haut de la montagne une église dédiée à la Très Sainte Vierge sous le vocable de *Notre-Dame sous les arbres*. Dans cette même église, il érigea un autel à la mémoire de son bien-aimé maître saint Remi, que l'Eglise venait d'inscrire au catalogue des saints. Ce fut sur cette montagne et dans cette église que saint Léonard voulut passer le reste de ses jours dans la prière et la pénitence. Il ne quittait sa retraite que pour aller visiter le tombeau de saint Martial, premier évêque de Limoges et grand apôtre de l'Aquitaine. Deux religieux étaient venus se joindre à lui et partager sa paisible solitude, et quand il s'absentait pour son pèlerinage à Limoges, ces fervents disciples ne cessaient pas de chanter les louanges du Verbe Eternel et de la Vierge Marie.

FONTAINE MIRACULEUSE

Les deux compagnons de notre Saint étaient obligés, pour se procurer de l'eau, d'aller la chercher à plus d'une lieue de leur ermitage. Ils eurent recours à leur Père et le supplièrent de pourvoir à ce besoin. Saint Léonard leur ordonna de creuser une fosse en forme de puits, ensuite

il se mit en prière et demanda à la divine Bonté qui avait fait jaillir l'eau du rocher d'Horeb en faveur des Israélites de vouloir renouveler pour ses serviteurs les merveilles accomplies autrefois sous Moïse.

La prière du Saint ne fut pas plus tôt achevée, qu'une source abondante sortit de terre, et cette source miraculeuse est encore si vive, qu'elle sert aujourd'hui aux habitants du lieu.

LA SOLITUDE ENVAHIE

Saint Léonard aurait voulu vivre seul en cet ermitage avec ses deux disciples. Mais le flambeau placé sur le chandelier peut-il ne pas projeter au loin sa lumière ? La ville située sur la hauteur peut-elle ne pas être aperçue de ceux qui sont au pied de la montagne ? Saint Léonard faisait tant de miracles, que la renommée de ses vertus volait par toute la Guyenne, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, et attirait à sa cellule une foule nombreuse de visiteurs. Une infinité de malades se faisaient conduire à lui pour recouvrer la santé du corps : d'autres venaient entendre ses paroles et recevoir de lui le baume de la consolation. Mais, au milieu de tous ces travaux, saint Léonard s'occupait surtout à retirer les captifs de leur prison, estimant que c'était honorer davantage Notre-Seigneur d'accomplir ces paroles de l'Evangile : *J'étais prisonnier et vous m'avez visité. Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, je le considère comme fait à moi-même*. Dieu montra clairement à son serviteur combien ce dévouement lui était agréable. Les prisonniers échappés de leur cachot venaient trouver le saint ermite, lui apportaient leurs menottes, leurs chaînes et leurs fers ; ensuite ils se prosternaient à ses pieds, lui faisaient le sacrifice de leur vie, résolus à demeurer avec lui. « Nous ne voulons plus subir le joug du monde, lui disaient-ils, ô Père, vous nous avez délivrés de ces chaînes de fer, achevez votre œuvre et rompez les liens dont le démon voudrait nous charger. » Notre Saint apprenait alors à ses nouveaux hôtes à honorer, à aimer et à servir Dieu, et leur faisait part du champ que la libéralité du roi lui avait octroyé, afin qu'ils le cultivassent et vécussent du fruit de leur travail.

L'APOSTOLAT DE L'EXEMPLE — SANCTIFICATION DE SA FAMILLE

Attirés par la renommée du saint solitaire, grand nombre de ses parents et de ses proches vendirent leurs biens, en distribuèrent le prix aux pauvres et se rendirent en Limousin auprès du Saint, afin d'apprendre de lui le chemin de la vertu. Saint Léonard, les voyant arriver vers lui, leur dit : « Que voulez-vous de moi, mes amis ? Je me suis séparé de vous et vous voulez maintenant me suivre jusqu'en ces lieux déserts ?.. Plaise à Dieu que vous puissiez me chercher de la sorte jusqu'aux portes du ciel !... »

— O vénéré Père, s'écrièrent les pieux sollicités, accordez-nous la faveur de vivre auprès de vous, montrez-nous le chemin qui seul conduit à Dieu, et apprenez-nous à marcher dans ces voies glorieuses de l'éternité. — Mes bien-aimés, répondit le Saint, craignez le Seigneur, mettez en lui votre confiance, et sachez qu'il n'abandonne jamais ceux qui veulent se reposer en lui. Dieu vous a fait sortir du tumulte, des embarras et des préoccupations de ce monde trompeur, pour vous mener par ces chemins et

ces lieux déserts à la patrie bienheureuse. Remerciez-le de cet immense bienfait, et servez-le ici dans la joie : *Servite Domino in lætitia.*

Après ces salutaires exhortations, saint Léonard partagea la forêt en sept cantons et les leur distribua, en leur recommandant de travailler de leurs mains et de faire l'aumône aux veuves, aux orphelins et à tous les pèlerins pauvres.

MORT TEMPORELLE ET VIE ÉTERNELLE

Enfin, après avoir servi fidèlement son Dieu sur la terre, après une vie chargée de mérites pour le ciel, l'âme de saint Léonard, ornée des perles de toutes les vertus, quitta cette terre pour aller jouir de la gloire céleste et recevoir la couronne réservée à tous ceux qui ont combattu le bon combat. Sa mort arriva le sixième jour de novembre 559, selon Trithème. Son corps fut déposé avec grande pompe par ses disciples dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la Très Sainte Vierge et de son glorieux maître saint Remi, évêque de Reims. Les miracles ne tardèrent pas à se multiplier dans ce sanctuaire béni. Par l'intercession du Saint, les aveugles voyaient, les lépreux étaient guéris, les boiteux et les paralytiques marchaient, les démons étaient chassés du corps des possédés. Les pèlerins trouvaient sur ce tombeau un soulagement tant à leurs maux corporels qu'à leurs souffrances intérieures et spirituelles.

SON CULTE

Tant de merveilles ne manquèrent pas d'attirer les foules. La petite chapelle bâtie sur le sommet de la montagne ne pouvait plus contenir le nombre des pieux visiteurs qui se pressaient chaque jour autour des saintes reliques. Il fallut à notre Saint un monument plus digne de sa gloire. Les prêtres de Noblat, d'après un avertissement qu'ils reçurent du ciel, résolurent de lui élever une magnifique basilique. Avis en fut donné au peuple, et on ordonna un jeûne de trois jours, afin qu'il plût à Notre-Seigneur de faire connaître le lieu où devraient être vénérées les reliques de son serviteur. Le ciel ne tarda pas à donner la réponse désirée. Dans la nuit du troisième jour, une neige abondante couvrit toute la campagne, à l'exception de l'endroit où devait être bâtie l'église de Saint-Léonard.

A la vue de ce prodige éclatant, les habitants de Noblat rendirent à Dieu des actions de grâce et tous s'empressèrent de contribuer à l'érection du monument.

Le temple, édifié en très peu de temps, put recevoir les glorieux restes du saint confesseur. La translation du corps se fit en présence d'une foule

nombreuse de pèlerins, au milieu des hymnes et des chants d'allégresse.

Les reliques du Saint ont toujours été gardées avec le plus grand soin et la plus grande vénération, malgré les ravages du temps et des révolutions.

L'église actuelle de Saint-Léonard possède dans trois riches reliquaires : 1° le chef bien conservé ; 2° un bras entier ; 3° plusieurs autres ossements et une grande quantité de poussière du corps du Saint. Le chef est porté processionnellement dans la ville une fois par an, et, chaque sept ans, toutes les reliques sont exposées, pendant sept semaines, de Pâques à la Trinité, à la vénération des fidèles et des nombreux pèlerins. Cette pratique, qui date de l'an 1403, est appelée dans le pays l'*ostentation*, ou la *vote*, à cause des vœux que chaque pèlerin vient déposer auprès de ces restes bénis.

NOMBREUX MIRACLES — CAPTIFS DÉLIVRÉS

Les miracles qui se sont opérés par l'intercession de saint Léonard sont si nombreux, qu'il faudrait un volume pour les rapporter tous ; nous nous bornerons ici à en citer deux seulement.

Près de Noblat, un homme, fort dévot à saint Léonard, fut pris par un seigneur barbare et jeté dans une fosse, pieds et mains liés. Le tyran avait placé des gardes à la porte de la prison, afin d'empêcher saint Léonard de lui ravir sa victime. Le captif se met en prière et se recommande à son puissant protecteur. Au milieu de la nuit, une lumière plus éclatante que le soleil brille dans la prison. Les gardes, effrayés, tombent évanouis. Une voix se fait alors entendre ; saint Léonard apparaît au captif, lui ôte ses chaînes, et, le prenant par la main, il le tire de cet horrible cachot où il était détenu, sans que personne l'en pût empêcher.

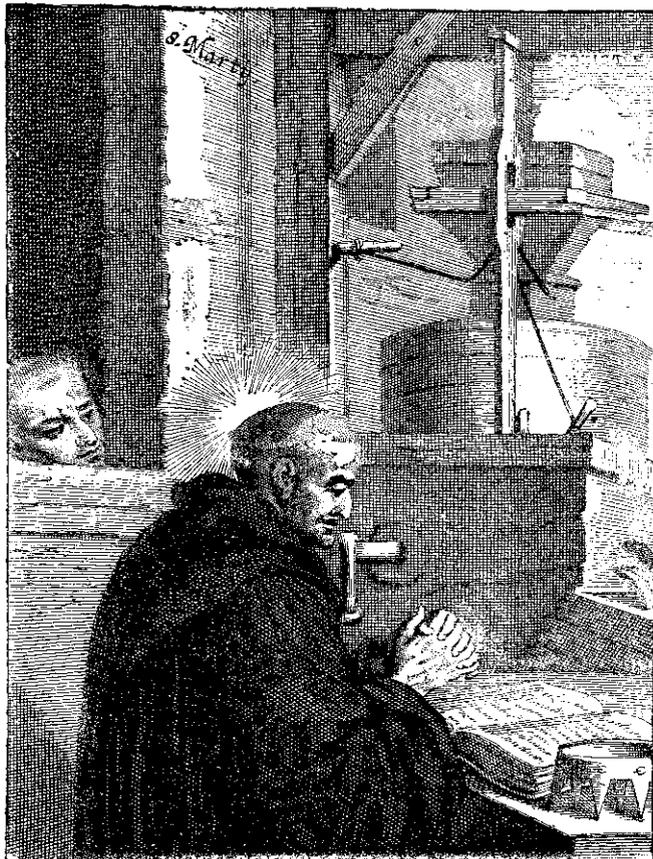
Un autre miracle, non moins éclatant, attribué à saint Léonard, est la délivrance de Martel, sire de Bacqueville, au pays de Caux, dans le XVI^e siècle. Il avait été fait prisonnier par les Turcs avec deux autres seigneurs français. Les mauvais traitements dont on l'accablait lui faisaient déjà entrevoir l'heure de sa mort. L'esclave qui le gardait vint même un jour l'avertir qu'il ne tarderait pas à subir le dernier supplice. Martel, loin de tout secours humain, met en Dieu toute sa confiance, se recommande à l'intercession de saint Léonard et lui fait vœu, s'il recouvre la liberté, de faire bâtir une chapelle en son honneur. Le prisonnier s'endort, et le matin à son réveil il se trouve, portant encore ses fers aux pieds, à l'entrée de sa seigneurie.

Des miracles semblables opérés par saint Léonard se sont renouvelés fréquemment dans la suite des siècles ; il en est même qui se sont passés dans une époque peu reculée de la nôtre.

SAINT WINOC

PRINCE BRETON ET MOINE BÉNÉDICTIN, PATRON DE BERGUES

Fête le 6 novembre.



Saint Winoc devenu vieux, voulait encore tourner la meule pour moudre le grain du monastère. Dieu récompensa sa bonne volonté par un miracle. Après quelques tours, la meule tournait toute seule, poussée par la main invisible des anges, et le saint vieillard consacrait son temps à la prière.

UNE FÉPINIÈRE DE SAINTS — LE FILS D'UN ROI BRETON

Un des essaims les plus féconds de l'inépuisable monastère de Luxeuil, fondé par saint Colomban, fut celui que dirigeait au septième siècle l'illustre saint Bertin. Aussi habile dans la direction des âmes que diligent dans la transformation en plaine fertile du vaste marais au centre duquel il s'établit dans l'île de Sithiu (aujourd'hui la ville de Saint-Omer), le serviteur de Dieu, par sa grande sainteté, attira sous la règle de saint Benoît, une multitude de moines, parmi lesquels vingt-deux sont vénérés dans l'Eglise.

Quelques années seulement après la fondation de l'abbaye, alors que saint Bertin avait déjà cent cinquante moines sous sa direction, quatre jeunes hommes de la Bretagne armoricaine venaient le prier de les admettre au nombre de ses religieux. C'étaient

Brodanoc, Ingénoc, Madoc et Winoc. Le plus jeune des quatre, Winoc, était fils de saint Judicaël, roi breton. Né sur les marches du trône, il n'en connut pas les gloires éphémères. Dès ses plus tendres années il se fit remarquer par son grand amour pour Dieu et le mépris des choses du monde. Il vivait dans le siècle comme n'y vivant pas. Toujours calme et recueilli au milieu des bruits et des agitations de la cour, il ne pensait qu'à son Père du ciel, le roi des rois, et à la Très Sainte Vierge, sa mère, la reine des Anges et des hommes. Le petit Saint aimait beaucoup son Dieu, pour lui il renonçait volontiers à tous les plaisirs; mais c'était peu pour son grand cœur: il aurait voulu se donner lui-même tout entier par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Dieu l'encouragea dans ce généreux dessein et le jeune prince résolut de quitter la cour. Il fit part de son projet à trois autres pieux

jeunes gens et les engagea à faire de même. Sa proposition fut acceptée avec enthousiasme. Tous quatre quittèrent leurs parents et leur patrie, se recommandèrent à Dieu et aux saints anges gardiens et s'acheminèrent vers Sithiu. Saint Bertin les reçut avec bonheur au nombre de ses novices, car il reconnut en eux des hommes vraiment épris de l'amour de Dieu.

NOVICIAT D'UN JEUNE PRINCE — SON AMBITION

Winoc, qui avait préféré la tonsure monacale à la couronne du roi son père, et la verge de la règle au sceptre royal, fut en peu de temps un modèle pour tous. Placé au milieu des vertueux moines et stimulé par leurs exemples, il voulut les imiter et devenir un saint. « De faibles femmes, des hommes délicats méritent par leurs vertus la couronne des bienheureux, et nous, jeunes et pleins de forces, nous n'aurions pas le courage de les imiter ? » disait autrefois le grand saint Augustin. Cette pensée, si capable de relever et de fortifier les courages abattus, donna à l'Église un protecteur de plus dans le ciel, car Winoc devint un grand saint, illustre par sa profonde humilité et ses nombreux miracles. Se taire, se cacher, être ignoré et compté pour rien, renoncer au désir de paraître, faire toujours les choses les plus pénibles, tel fut le but que voulut atteindre et qu'atteignit, en effet, le jeune prince devenu moine. Bien qu'issu de famille royale, jamais il ne se crut plus que les autres. Il ne désirait qu'une chose, n'avait qu'une seule ambition : être le plus humble de tous. Saint Bertin, heureux de rencontrer tant de vertus dans le prince breton, ne cessait d'en bénir le Seigneur. Une telle lumière ne devait pas rester cachée au fond d'un monastère ; Dieu donna à l'illustre abbé l'occasion de la manifester.

LES QUATRE MAÇONS — HOPITAL DE WORMHOUDT CE QUE C'EST QU'UN CHRÉTIEN

Hermar, illustre par ses vertus autant que par ses richesses, désireux d'obtenir plus tard une place au ciel dans la terre des vivants, donna à saint Bertin, dit Surlus, une grande étendue de terrain appelée Wormhoudt. Le saint abbé y envoya aussitôt les quatre moines bretons afin d'y fonder des hôpitaux pour les serviteurs de Jésus-Christ.

Ce ne fut pas sans peine qu'ils quittèrent leur abbé, mais l'obéissance avait parlé, ils partirent aussitôt. Tant que dura le voyage, ils ne cessèrent de prier Dieu pour la conversion des pécheurs et le succès de leur mission.

Arrivés à Wormhoudt, les serviteurs de Dieu se mirent à l'œuvre. Il s'agissait de bâtir un grand hôpital. L'ouvrage était immense, mais ils y mirent peu de temps. Avant de commencer leur travail, ils s'agenouillaient et priaient avec ferveur, demandant à Dieu de leur venir en aide et de bénir leurs efforts. Pendant qu'ils taillaient les pierres et préparaient les matériaux, leurs cœurs se détachaient des choses terrestres et s'élevaient vers le ciel. Ils savaient, les saints moines, que les édifices matériels qu'on élève ne sont qu'une figure de cet édifice

spirituel que tout chrétien doit élever en son cœur, édifice de vertus et de perfection.

Le jour, ils travaillaient sans cesse ; la nuit, ils priaient et prenaient un peu de repos. Aussitôt que la maison de Dieu fut terminée, les pieux moines y reçurent les pauvres. Dire avec quelle charité ils les soignaient serait impossible. Sous l'enveloppe fragile du corps humain, ils savaient découvrir une âme immortelle, ils savaient que tout chrétien est le frère de Notre-Seigneur et le temple du Saint-Esprit.

De jour en jour, les serviteurs du Christ croissaient en vertus ; étrangers aux biens de la terre, ils ne vivaient plus que pour le ciel. L'heure de la séparation sonna bientôt, et Brodanoc, Ingenoc et Madoc furent admis au festin de l'Époux céleste.

Winoc survécut longtemps encore à ses frères d'armes. La petite communauté de Wormhoudt avait reçu de nouveaux membres, il en fut élu supérieur. Obligé de travailler à la fois à sa propre sanctification et à celle de ses enfants spirituels, il marcha à pas de géant dans le chemin de la sainteté. Toujours il regardait en avant et examinait quelles vertus il avait encore à acquérir. Quand il lui arrivait de se laisser aller à quelques faiblesses, il s'humiliait simplement, disait à Dieu que, sans le secours de sa grâce, il ferait bien pis encore, lui demandait pardon et se remettait à l'œuvre avec une ardeur nouvelle. C'est ainsi qu'il ne faut jamais se décourager dans le chemin de la vertu, mais se relever aussitôt si on a fait une chute et reprendre sa marche avec plus de vigilance et d'énergie.

Tout supérieur qu'il était, notre Saint se plaisait à servir ses frères et à prendre pour lui les choses les plus pénibles.

UNE ÉTRANGE MEULE DE MOULIN ET UN CURIEUX

Cependant, le serviteur du Christ était devenu vieux et ses membres, usés par le travail et la mortification, commençaient à se raidir. Son ardeur infatigable et son amour de la souffrance lui firent affronter une nouvelle occupation. Il se chargea de tourner la meule et de moudre le blé pour ses frères. Dieu voulut récompenser son courage et sa fidélité. Quand le saint vieillard avait fait faire quelques tours à la meule, il la laissait tourner seule et les mains et les yeux levés au ciel, il priait son Sauveur, adorait son Dieu et restait de longues heures en oraison pendant que la meule, mue par une force divine, tournait avec une grande rapidité.

Chaque jour, la quantité de farine moulue par le Saint était si grande que les religieux ne savaient que penser d'un meunier si habile. L'un d'entre eux voulut savoir ce qui se passait. Il vint à l'endroit où travaillait Winoc et, appliquant son œil à la serrure, il vit la meule tourner seule pendant que le Saint priait. Mais la meule, aussitôt aperçue, s'arrêta subitement et le pauvre curieux tombe à la renverse, frappé de cécité. Il ne peut plus marcher, on le porte dans sa cellule. Le lendemain, il se présente à saint Winoc, lui confesse sa faute et lui demande pardon de sa curiosité. Le vieillard, touché de son repentir, fait le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle qui s'ouvrent aussitôt à la lumière.

« Winoc, dit son biographe, était comme Nathanaël, un véritable Israélite, en qui il n'y avait aucune ruse. » Pendant qu'il était supérieur, il préférait se faire obéir avec amour plutôt qu'avec crainte, et il aimait mieux servir que d'être servi.

Nous avons fait connaître sa merveilleuse humilité. D'une foi robuste, d'une espérance ferme, d'une charité qui savait sans cesse se donner, il était toujours souriant, toujours bon, toujours affable. L'homme de Dieu se distinguait encore par sa prudence dans ses conseils, par sa sagesse et par son courage invincible dans les entreprises. Il ne vivait que du ciel, ne pensait qu'à Dieu, ne parlait que de Dieu. Avec saint Paul, il désirait mourir pour vivre avec le Christ. « Seigneur, répétait-il souvent, attirez mon âme à vous, afin que je puisse mieux bénir votre saint nom. » Dieu écouta enfin les soupirs de son serviteur, et, le 6 novembre 717, les anges vinrent recueillir sa belle âme pour la présenter à Dieu. Le corps du Saint fut enseveli à Wormhoudt.

LES FLAMMES RESPECTUEUSES

Peu de temps après la mort de Winoc, pendant que les religieux faisaient la sieste, une petite maison, attenante à l'église, prend feu. Les flammes, activées par un vent violent, pénètrent dans l'église, consumant tout, réduisent tout en cendres. Seul, le tombeau de saint Winoc et les ornements qui l'entourent ne sont pas atteints. Dieu ne permet pas que le feu touche au corps d'un Saint qui avait, pendant sa vie, vaincu si glorieusement les flammes de ses passions et les feux de l'enfer.

Après l'incendie, le peuple vint en foule au lieu du sinistre pour pleurer sur les restes de son père qu'il croyait consumés. Mais quel n'est pas son étonnement quand, au milieu des débris des constructions, il aperçoit le tombeau du Saint, conservé intact. Dans l'élan de son amour, la foule veut retirer du milieu des cendres les glorieux restes de l'abbé, et les porter loin de là, jusqu'à ce que l'oratoire soit reconstruit. Mais le tombeau devient tout à coup si lourd qu'on ne peut le soulever. L'admiration redouble, les chants de triomphe recommencent. Que faire? « Peut-être que Dieu ne veut pas que nous portions les reliques de notre Père dans un endroit éloigné, dit un des assistants, prions le divin Maître de nous faire connaître sa volonté. » Le peuple alors s'agenouille et quatre hommes emportent sans effort le corps de saint Winoc dans un jardin adhérent à l'église. Les prodiges s'y renouvelèrent et le Saint y fut plus honoré que jamais.

LES DEUX FLÈCHES DE FEU

« Puisque j'ai commencé, je publierai les louanges de mon Dieu », dit l'humble moine qui a écrit la vie de saint Winoc et dont nous résumons le récit.

Un boiteux, affligé d'un tremblement continu de la tête et des mains, confiant dans les mérites et la puissance de saint Winoc, se fit porter à son tombeau. C'était le Samedi-Saint, à l'heure où les moines chantaient les matines de la fête de Pâques.

Le pauvre infirme priait et pleurait devant les reliques du Saint et demandait sa guérison. Tout à coup, une lumière éblouissante l'environne, deux flèches de feu pénètrent dans ses oreilles, le sang jaillit avec abondance, et, ô merveille! l'heureux miraculé se relève parfaitement guéri. Comme le boiteux du temple, guéri par saint Pierre au nom de Jésus, il est rempli de joie. Il court, il saute, se prosterne avec amour devant les restes glorieux de saint Winoc, ne cesse de raconter à tous sa guérison et de chanter la puissance et la miséricorde de son bienfaiteur. « Remarquez, je vous prie, ajoute son biographe, quelle dut être, dès lors, parmi le peuple, la célébrité de ce Saint, si puissant en miracles. Quelle gloire a dans le ciel celui qui est si glorieux sur la terre! »

Louer les saints, c'est louer Celui qui fait les saints. Voici encore d'autres miracles que Dieu opéra par Winoc, son grand serviteur.

LE DIABLE BATTU — UN MERVEILLEUX CAPUCHON

Gérard, homme d'une grande dévotion pour saint Winoc, fit restaurer l'église consacrée au saint moine. Cette bonne œuvre déplut beaucoup à l'ennemi de tout bien, que saint Winoc avait si bien su vaincre, et il fit tous ses efforts pour en empêcher la réalisation. Il précipita un jour du haut de l'édifice un ouvrier maçon qui resta étendu sans mouvement sur le sol. On le crut mort et on demanda avec confiance à saint Winoc de sauver ce malheureux. Ses prières furent exaucées : le maçon se releva sain et sauf. En reconnaissance, Gérard fit don à saint Winoc de son patrimoine et de sa villa de Spirliaque (Eperlecques).

Un autre jour, les moines du couvent n'ont pour dire la messe qu'un calice en verre brisé. Pendant qu'ils supplient le Saint de venir à leur aide, un frère lave de son mieux avec de l'eau le calice brisé et, à la grande joie de tous, le calice se trouve complètement réparé.

Une autre fois, c'est une église qui s'écroule. Tout est brisé et réduit en poussière. Seule, une vieilleuse, placée en l'honneur de saint Winoc, est retrouvée intacte. L'huile même n'est pas répandue.

Mais voici un fait bien plus merveilleux encore et qui montre le respect qu'on doit avoir pour les restes précieux des saints :

C'était le jour des Rogations. Le peuple, pour attirer les bénédictions du ciel sur les récoltes, fit une longue procession avec la châsse contenant des reliques de saint Winoc. Les porteurs de ce précieux fardeau accomplirent leur charge avec négligence et rentrèrent au monastère bien avant dans la nuit. Le frère sacristain, s'étant aperçu que la châsse avait été brisée et que les reliques n'y étaient plus, fut très affligé de la perte de cet inestimable trésor. Il ordonna qu'on se mit aussitôt en recherche jusqu'au matin. Ce fut en vain, on n'en trouva aucune trace.

Le *chevecier*, tout désolé de cette perte, ne savait plus que faire. Il porta par hasard la main à son capuchon, et, ô prodige! ces reliques qu'on avait tant cherchées, y étaient. Plus étonné que tout autre, il affirma qu'il ne s'en était pas aperçu et que lui-

même ne les y avait pas mises. On ne douta plus dès lors qu'il y avait là une intervention de saint Winoc.

Le glorieux confesseur du Christ a brillé par bien d'autres miracles, mais le récit en serait trop long. Contentons-nous de dire qu'on ne l'invoque jamais en vain.

A l'époque des invasions normandes, les reliques de saint Winoc ont été transportées de Wormhout à Saint-Omer, mais en 900, Baudoin, comte de Flandre, enleva le corps de saint Winoc, malgré la vive opposition du bon peuple de Saint-Omer, et le fit mettre dans une église de Bergues qu'il avait fait construire et dédié au Saint. C'est là qu'on peut encore vénérer les reliques de ce grand serviteur de Jésus-Christ.

CONFRÉRIE DE SAINT WINOC

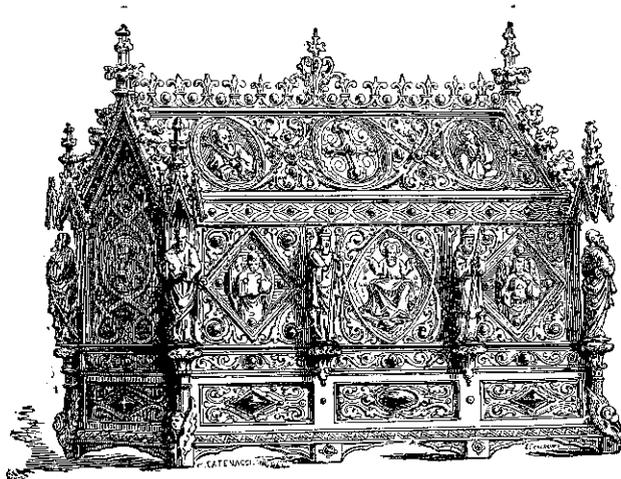
Le vénérable doyen de Bergues, qui a déployé tant de zèle pour propager le culte de saint Winoc, nous envoie des détails intéressants sur la Confrérie

du Saint. Elle prit naissance au XVI^e siècle. Son but était d'entretenir et de propager la dévotion des fidèles envers saint Winoc. Presque tous les habitants en faisaient partie. Les notables de la ville tenaient à honneur de s'y faire inscrire. Vint la révolution qui abolit cette confrérie.

L'évêque de Cambrai la rétablit en 1820. En 1854, elle comptait cinq cents membres, actuellement elle en a plus de dix-huit cents. En 1870, prévoyant les horreurs de la guerre, cinq cents soldats se firent inscrire dans la Confrérie, deux ou trois seulement moururent sur les champs de bataille.

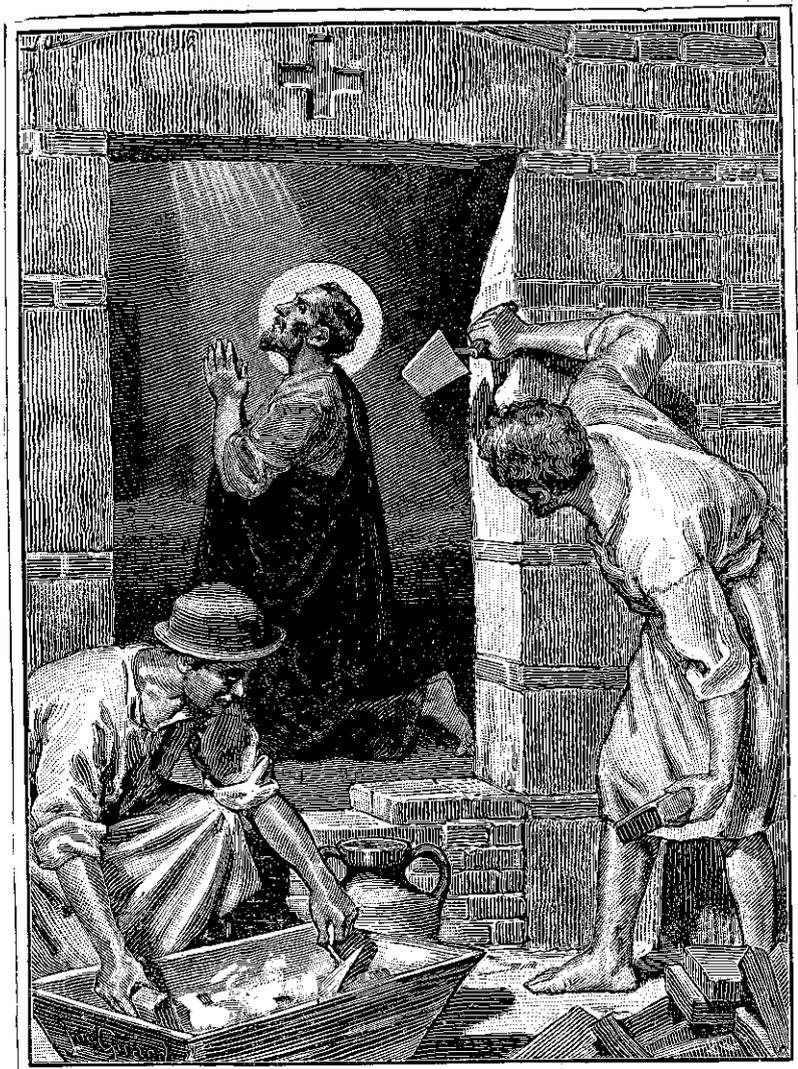
Cette Confrérie, enrichie de privilèges tant spirituels que temporels, est digne d'attirer l'attention des fidèles. Une messe, à laquelle tous les confrères assistent, est célébrée aussitôt après le décès de chaque membre. On gagne quarante jours d'indulgence le jour de la fête de saint Winoc et de la Sainte Trinité.

On a remarqué qu'aucun des membres de la Confrérie n'était mort sans donner de grandes espérances de salut; et il est certain que tous sont protégés d'une manière visible par leur patron.



SAINT LÉONIEN, RECLUS A VIENNE

Fête le 6 et le 13 novembre.



Les maçons préparent la clôture étroite où saint Léonien passera sa vie.

LES RECLUS

Presque aux premiers âges de l'Eglise, nous trouvons de saints reclus établis aux portes des villes les plus importantes de la Gaule.

Les reclus étaient des ermites qui se condamnaient à une clôture étroite, comme l'indique leur nom. Ils furent contemporains des moines de la Thébaïde, mais c'est au ^ve siècle qu'on les voit mieux apparaître dans l'histoire, pour se perpétuer à travers le moyen âge et arriver même assez avant dans les temps modernes.

L'esprit de pénitence chrétienne a des inspira-

tions aussi diverses que sublimes; il y a eu et il y aura toujours dans l'Eglise de ces phénomènes particuliers, respectés des fidèles, ridiculisés par l'homme irréflecti ou incroyant qui ne comprend rien aux choses d'en haut.

Les reclus sont un fruit de l'Evangile, comme les moines et les cénobites, comme les Ordres religieux.

Ces héros du christianisme s'ensevelissent eux-mêmes, entraînent vivants dans leur sépulcre! Ils sacrifiaient leur liberté; sans sortir de la vie, ils cessaient de vivre parmi les hommes, pour vivre parfaitement avec Dieu!

Une coutume pieuse et des plus touchantes existait à Vienne à l'époque où nous nous trouvons. Elle consistait à entretenir hors des murs de la cité un personnage d'une sainteté éminente et choisi entre un grand nombre, pour vaquer, dans une retraite absolue, aux saints exercices de la pénitence et de la vie contemplative. Confident des secrets et des perplexités les plus intimes du cœur humain, le reclus se faisait auprès de Dieu, dans le saint abandon de la prière, l'interprète des vœux et des besoins de chacun. Le sublime ascète était là, comme une citadelle protégeant la ville, la nuit et le jour.

On logeait les reclus, dit Chorier, hors de la cité, comme de généreux soldats, en des postes avancés, pour soutenir les premiers efforts des ennemis invisibles et pour veiller à la garde du peuple qui faisait sa force de leurs vertus.

De hautes murailles entouraient ces maisons de prières qui, le plus souvent, ne renfermaient qu'un seul cénobite, ou deux au plus; encore le second n'y entrait qu'au moment où le premier, arrivé à un grand âge, désirait se former un successeur. Quand le clergé avait installé le pieux reclus dans cette espèce de tombeau, on en murait la porte sur laquelle le sceau de l'évêque était placé, mais on y laissait une petite fenêtre par où, sans se montrer, il recevait sa nourriture quotidienne et correspondait avec les personnes qui lui demandaient des conseils. Par une autre fenêtre, il pouvait assister aux offices célébrés dans l'église à laquelle appartenait sa cellule.

Les Bollandistes estiment que ces reclus exerçaient les fonctions de grands pénitenciers; les évêques apportaient le plus grand soin pour que ces austères fonctions fussent remplies par des âmes d'élite.

Parmi les reclus de la ville de Vienne, il faut nommer saint Aignan, qui fut plus tard évêque d'Orléans et repoussa Attila, et saint Theudère, qui fonda l'abbaye de Saint-Chef.

UN COMPATRIOTE DE SAINT MARTIN

Le reclus le plus célèbre de la cité viennoise vécut aux temps de saint Mamert et de saint Avit. Léonien était né à Sabarie, en Pannonie, aujourd'hui Steinamanger ou Szombathely, ville épiscopale de la Hongrie, déjà illustrée par la naissance de saint Martin, évêque de Tours.

Il fut enlevé de son pays par les barbares qui l'amenèrent captif dans les Gaules. Léonien, ayant recouvré la liberté, n'en profita que pour en faire l'entier sacrifice au Seigneur.

Ce fut, croit-on, dans l'abbaye de saint Symphorien, à Autun, qu'il consacra à Dieu les prémices de sa jeunesse. Puis il vint à Vienne, où il resta près de quarante ans si étroitement enfermé dans une cellule particulière qu'à peine était-il connu de visage de ceux qui accouraient de toutes parts pour le consulter, tant était grande sa réputation de sainteté et de doctrine.

Léonien, quittant Autun pour Vienne, venait, semble-t-il, habiter près des terres de sa famille.

Il succédait au moins médiatement, dans le reclusoir, à saint Aignan que l'on a dit être son frère.

A cette époque, on trouvait des familles romaines sur tous les points de l'empire. Celles qui s'étaient fixées près des frontières furent écrasées sous le poids des invasions, et, comme le raisin sous le pressoir, versèrent à flots l'or et le sang. Dans leur rang, Rome prit des soldats, les barbares des esclaves, la foi des martyrs et des saints.

La famille de Léonien était-elle originaire de Vienne ou s'y était-elle réfugiée? Était-il parent d'un autre Léonien, frère de saint Aignan, né dans les environs de Vienne, avec lequel il a été confondu? On est réduit à des conjectures, surtout lorsque l'on sait que saint Martin, comme lui né à Sabarie, avait une résidence dans la capitale de la province viennoise. Ce nom de Léonien était commun dans cette ville; il était porté à cette époque par un archidiacre de l'évêque saint Avit.

Toutefois, il n'est pas possible d'admettre, avec l'auteur d'une vie de saint Aignan, que cet évêque fut le frère de saint Léonien le reclus. Le premier vivait au moins cinquante ans avant le second. Saint Aignan comptait de nombreuses années d'épiscopat, lorsqu'en 451 il délivra par ses prières la ville d'Orléans des fureurs d'Attila, tandis qu'il est probable que les jours de Léonien se prolongèrent au delà de 500. Cette fausse affirmation a cependant pour base une tradition ancienne; au ^x^e siècle, les deux Saints étaient, en souvenir de leur parenté, honorés dans la même chapelle.

VERTUS DE LÉONNIEN

Le bienheureux Léonien se fixa dans Vienne près de l'église de Saint-Pierre, hors les murs de la ville. La langue humaine ne peut exprimer jusqu'ou furent portés l'abnégation, l'humilité, l'esprit de détachement, de ce saint homme. Vous l'eussiez vu toujours plongé dans l'oraison, toujours baigné de larmes, toujours le cœur affermi dans une douce paix, dans une tendre confiance en Dieu.

Il est à peine croyable combien modique était la nourriture dont il savait se contenter et jusqu'à quel point il se plaisait à pratiquer la pauvreté de l'Évangile.

Ce saint reclus ne prenait un peu de repos que sur un rude cilice, et souvent ses jours comme ses nuits s'écoulaient dans une abstinence complète.

Comme le bruit de sa sainteté lui attirait de nombreuses visites, il avait soin, retiré dans le secret de sa cellule, d'en ouvrir une petite fenêtre pour donner à ceux qui le faisaient confident de leurs peines les plus salutaires avis. Il avait reçu de la libéralité de Jésus-Christ une prudence si rare, un don de discernement si parfait et une si onctueuse parole que ses pieuses exhortations étaient toujours merveilleusement en rapport avec les besoins de ceux qui venaient le consulter.

On ne saurait dire combien de cœurs abattus il releva vers les célestes espérances et à combien d'âmes brisées par les revers et les cruelles déceptions de la vie il sut rendre la paix des enfants de Dieu. Et tout cela parce que le Bienheureux savait, comme le grand Apôtre, se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

La cellule de Léonien était devenue un lieu de pèlerinage. Non seulement il dirigeait un grand nombre de moines établis autour de sa cellule, mais il gouvernait encore et maintenait sous une admirable discipline soixante religieuses cloîtrées dans un monastère à l'intérieur de la ville. Les ermitages bâtis autour de la demeure de Léonien furent, à ce que l'on croit, les commencements de la célèbre abbaye de Saint-Pierre, située près des portes de la ville de Vienne, qui place le nom de Saint en tête de la liste de ses abbés.

Quant à l'autre monastère de religieuses établi dans l'intérieur même de la ville, c'était, à n'en pas douter, celui de Saint-André-le-Haut.

Léonien, dans la fondation de ses monastères, avait eu pour collaborateur le duc Ansemond, homme illustre, personnage non moins distingué par sa piété que par sa haute position, avec qui l'archevêque de Vienne, saint Avit, paraît avoir eu les relations les plus intimes.

Ansemond était du nombre de ces grands seigneurs apanagés par la conquête, à qui, sous le titre de ducs, les rois francs et bourguignons confiaient le gouvernement supérieur d'une province composée de plusieurs comtés.

Une charte, tirée des archives de l'Eglise de Vienne, nous donne une haute idée de la puissance, des richesses et de la piété de ce personnage. Cette donation ou ce testament, comme on disait alors, est adressé par Ansemond et sa femme Anseubane à leur fille Rémila, qui avait pris le voile, sous le nom d'Eugénie, dans un monastère de la ville, dont sa tante, Eubonne, était abbesse (1). Agissant avec l'agrément du Sénat de Vienne, ils disposaient en sa faveur d'une portion de leurs biens, à la charge par elle d'accomplir le vœu qu'ils avaient fait de construire en l'honneur de l'apôtre saint André un monastère destiné à leur sépulture (2). Ils rappellent qu'ils ont déjà bâti un monastère en l'honneur de saint Pierre, à Beauchamp, hors des murs de la ville, de façon qu'elle soit protégée tant au dedans que dehors par les reliques des saints. Et, pour l'entier accomplissement de cette œuvre, ils donnent les cours et jardins qu'ils possèdent non loin du lieu dit « de Mars » et tout ce qui leur revient par droit d'héritage en ces quartiers, afin que leur fille y établisse un monastère, vivant sous la règle de saint Léonien, dans laquelle elle a été nourrie. Ils l'invitent à faire expédition des actes nécessaires pour que le monastère appartienne à la mère Eglise de Vienne et soit compris dans l'héritage qu'ils lui ont légué.

Déjà dans la vie de saint Sigismond, roi de Bourgogne, martyr en 517, il est parlé avec honneur d'Ansemond, fidèle à ce prince jusqu'à sa mort. Ce fut à lui que s'adressa l'abbé de Saint-Maurice d'Agaune, afin d'obtenir du roi mérovingien Théodebert la permission de retirer du puits où ils avaient été jetés, près d'Orléans, les restes du roi

de Bourgogne et de sa malheureuse famille, pour les transporter et les réunir aux tombeaux des saints martyrs thébéens.

Les vertus d'Ansemond avaient trouvé grâce devant les féroces enfants de Clovis, et, s'il ne conserva pas le gouvernement qu'il tenait des rois burgondes, ses jours du moins s'achevèrent en paix dans la ville qu'il avait enrichie de ses fondations pieuses.

LA THÉBAÏDE A VIENNE

A cette époque, les institutions monastiques prenaient dans Vienne un développement extraordinaire, qui devait parvenir à son apogée au siècle suivant.

Au delà du Rhône, dans les monastères connus sous le nom collectif de Griniaciens, il y avait 400 religieux. Le plus considérable de ces couvents était celui dans lequel reposait les restes du bienheureux martyr Ferréol.

Ces monastères étaient si renommés, que Sidoine Apollinaire proposait, pour modèle de régularité, les statuts, soit des Pères de Lérins, soit des Pères Griniaciens. C'est de là que, lors de la fondation de l'abbaye d'Agaune, furent appelés par le roi Sigismond une partie des moines qui, sous la conduite de saint Hymnimond, commencèrent la *Laus perennis* ou prière ininterrompue auprès des restes sacrés de saint Maurice et de sa légion invincible.

30 religieuses habitaient le couvent de Sainte-Colombe; près de 500 moines peuplaient le monastère de Saint-Pierre, situé au midi de la ville; il y en avait 50 dans celui de Saint-Jean-Baptiste; 50 dans celui des Saints-Gervais et Prottais et un pareil nombre dans celui de Saint-Vincent; 30 dans celui de Saint-Marcel; 25 veuves dans celui de Sainte-Blandine; 100 religieuses dans celui de Saint-André-le-Haut; autant de religieuses dans celui de Saint-André-le-Bas; 40 dans celui de Saint-Nizier, évêque de cette ville, et dans le monastère de Saint-Martin, 150 moines; c'est-à-dire qu'il y avait à Vienne et aux environs plus de 1200 moines et près de 300 religieuses, sans parler de plusieurs autres maisons conventuelles répandues dans le diocèse.

Un clergé considérable célébrait l'office divin jour et nuit dans l'église cathédrale, où les chœurs étaient dirigés par l'illustre Claudien Mamert, auteur du *Vexilla Regis* et du *Pange Lingua* de la croix. Vienne alors était vraiment la cité sainte, *Vienna civitas sancta*.

LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Léonien avait passé quarante ans dans la retraite qu'il s'était choisie et qu'il chérissait, s'immolant tout entier au Seigneur dans l'ardeur de son amour. Enfin, sentant que le cours de son pèlerinage s'abrégait, il élevait son âme vers Dieu avec de plus ardents désirs, et, plus persévérant dans la contemplation à mesure qu'il se voyait plus rapproché du seuil de l'éternelle vie, il ne se résignait plus qu'avec peine à tourner son attention sur autre chose que le ciel.

La vivacité de sa foi lui rendait familière la

(1) Saint-André-le-Haut.

(2) Saint-André-le-Bas, où se trouve encore l'inscription tumulaire du duc Ansemond.

présence divine. Il voyait dans les saintes demeures, par l'impatience de ses désirs, les phalanges des esprits bienheureux, l'auréole éclatante des apôtres, les glorieux trophées des martyrs, et son âme en était ravie, inondée de joie. Aucune harmonie, aucune saveur d'ici-bas n'eût été capable de le distraire de la pensée de Jésus-Christ. L'homme de Dieu se consumait en ces douces et laborieuses extases lorsqu'il se sentit atteint des dernières langueurs; la mesure de ses œuvres était pleine et débordante, son âme prit son vol pour les célestes régions (13 novembre 303).

O homme mille fois heureux! il est enfin venu, le jour d'éternelle félicité! La voilà donc, la cité sainte, après laquelle vous avez tant soupiré; les anges vous accueillent sur le seuil de la patrie! Vos larmes sont taries désormais! Jouissez de votre bonheur, possédez ce Dieu vers lequel tendaient vos plus ardents désirs!

LE PRÉSENT D'UN SAINT

On rapporte dans la vie de saint Eugend ou Oyan, abbé de Condat, écrite par un de ses disciples peu d'années après sa mort, arrivée en 510, que ce saint abbé avait coutume de se servir, même en été, d'un scapulaire ou d'un froc en peau de chèvre que lui avait envoyé, en gage d'amitié fraternelle, Léonien, abbé de la ville de Vienne, homme distingué par sa sainteté.

Longtemps on a conservé à l'abbaye, depuis cathédrale de Saint-Claude, ce scapulaire ou cilice. On attribuait à ce vêtement une puissance miraculeuse. La ceinture, relique des deux saints abbés, a opéré plusieurs guérisons. Une des plus célèbres eut lieu, en 1601, en faveur d'une femme calviniste en danger de mort. Cette femme, nommée Pétronille Birod, se convertit à la foi catholique avec toute sa famille.

LE TOMBEAU DE SAINT LÉONNIEN

Il ne reste que quelques parcelles du corps de saint Léonien. Mais son tombeau, vide de sa dépouille sacrée, existe; et, considéré comme un des plus anciens sarcophages de la Gaule, il mérite, à tous égards, l'attention de l'archéologue chrétien. Ce tombeau, primitivement placé dans l'église abbatiale de Saint-Pierre, a été transporté dans l'église Saint-Maurice de Vienne.

Il consiste en un sarcophage de marbre blanc, composé d'une auge dont les deux faces sont ornées de paons qui becquettent des tiges chargées de grappes s'échappant à droite et à gauche des parois d'un vase. Les paons sont l'emblème de l'immortalité à cause de l'incorruptibilité attribuée à la chair de cet oiseau par la croyance populaire, fausse il est vrai, mais dont fait mention saint Augustin dans son livre de la *Cité de Dieu*. Ce motif, emprunté aux catacombes de Rome, où il

aurait pris naissance, se retrouve sur plusieurs monuments de l'époque mérovingienne.

Le couvercle de cette auge est occupé d'un côté par l'épithaphe et de l'autre par un ornement en imbrication, au milieu duquel se détache le monogramme du Christ, cantonné de l'alpha et de l'oméga et accompagné de deux palmes sur lesquelles sont posées deux colombes.

CULTE DE SAINT LÉONNIEN

Au XIII^e siècle, le corps de saint Léonien fut solennellement relevé par ordre d'Innocent IV, qui commit deux cardinaux pour présider cette cérémonie. C'étaient Hugues de Saint-Cher, Dominicain, du titre de Sainte-Sabine, et Guillaume de Saint-Facond, du titre des Douze Apôtres. Dans un Bref, envoyé à l'abbé et aux religieux de Saint-Pierre de Vienne, le Souverain Pontife accordait 100 jours d'indulgence à ceux qui visiteraient le monastère au jour de la révélation de saint Léonien.

Louis, fils de Charles VII, depuis Louis XI, n'étant encore que dauphin, fit restaurer la chapelle du saint abbé. Plus tard, par lettres patentes, datées de Lyon, au mois de mai 1476, il donnait au couvent de Saint-Pierre la dime de blé et de vin qui lui appartenait dans le village de Saint-Georges d'Espéranche. On y rappelle la singulière dévotion que ce prince avait à saint Aignan et à saint Léonien et qu'il avait fait construire en leur honneur une chapelle d'ouvrage somptueux et magnifique à la droite du grand-autel.

En outre, Louis XI fit placer le corps du bienheureux abbé dans une chasse d'argent, fonda une Messe quotidienne dans cette chapelle et ordonna qu'une lampe y serait perpétuellement allumée. Cette chasse devint la proie des bandes huguenotes qui dissipèrent les ossements du Saint. La Révolution française acheva leur œuvre de profanation. La basilique où reposait l'illustre reclus a été transformée en musée.

La mémoire du juste est toujours en bénédiction. Le diocèse de Grenoble, héritier de l'antique siège de Vienne, célèbre la fête de saint Léonien le 6 novembre. Récemment, en 1904, le culte immémorial rendu à ce serviteur de Dieu a été confirmé par décret de Notre Saint Père le Pape Pie X, heureusement régnant.

SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES, t. I^{er} : *Vita sancti Eugendi*. — MABILLON, *Acta sanctorum*, O. B. — SIRMOND, *Lettres de saint Avit*. — *Chronique de saint Adon*. — CHORIER, *Antiquités de Vienne*. — CHARVET, *Mémoires sur l'abbaye de Saint-André-le-Haut*. — ALLMER et de TERREBASSE, *Inscriptions de Vienne*. — Bréviaires de Vienne, 1522, 1678, 1783. — Offices propres du diocèse de Grenoble, 1904.

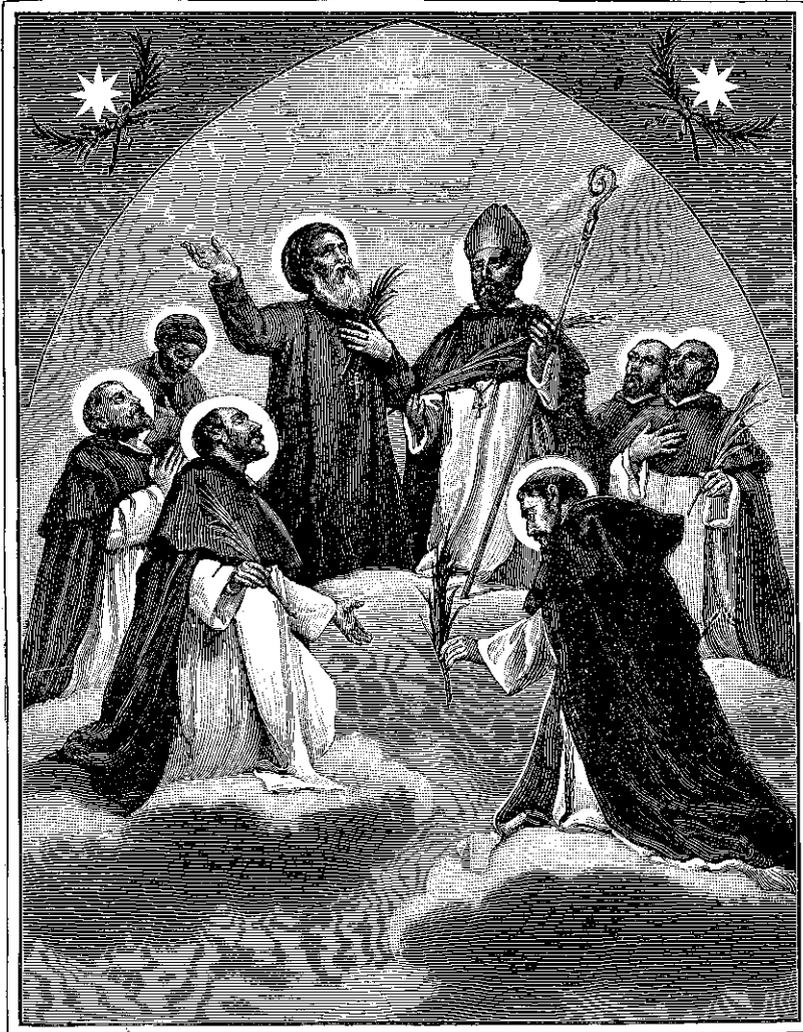
E. V.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS GIL DE FRÉDÉRICH

DOMINICAIN MARTYRISÉ AU TONKIN

14 décembre 1702 — 22 janvier 1745.

Fête le 6 novembre.



Les huit martyrs tonkinois de l'Ordre de Saint-Dominique entrent dans la gloire.

(Tableau exécuté pour les fêtes de la béatification qui eurent lieu à Saint-Pierre en 1906.)

ENFANCE — DOMINICAIN A QUINZE ANS
DÉSIR D'ÊTRE MISSIONNAIRE

L'histoire de l'évangélisation du Tonkin n'est qu'un long et douloureux martyrologe. Depuis l'époque où, pour la première fois, les missionnaires abordèrent en cette région, c'est-à-dire depuis le milieu du ^{xvi}^e siècle jusqu'à l'occupation des Français en 1883, on peut dire que la persécution y a sévi sans interruption, violente et sangninaire, avec des apaisements plus ou moins longs.

Le Bienheureux dont nous allons raconter l'histoire et dont l'apostolat est une des plus belles pages du christianisme au Tonkin naquit à Tortosa, ville de la Catalogne, le 14 décembre 1702. Son père s'appelait Antoine Gil de Frédéric y Roses. Il fut baptisé le jour même, et reçut les noms de Joseph, Bonaventure, Jean-Baptiste, Félix, Thomas, Joachim.

L'enfant eut le bonheur de ne jamais connaître le monde, car, à l'âge de quinze ans, il revêtit la robe blanche des Dominicains, au noviciat de Villa de Exempo, et prit alors le nom de François. On

sait, en effet, que les religieux, en revêtant le saint habit, changent de nom, comme pour symboliser la nouvelle vie qu'ils embrassent désormais. L'année suivante, il fut jugé digne de faire sa profession.

Dieu lui mit dès lors au cœur la résolution d'aller annoncer son nom parmi les peuples infidèles. Mais il devait avant tout se préparer des armes pour les combats futurs. Il cultiva donc les sciences sacrées, surtout celles de philosophie, de théologie et d'Écriture Sainte. L'Ordre de Saint-Dominique fut toujours doctrinal, aussi l'étude y a-t-elle une place de choix. C'est avec raison que Dominico Pescioli disait : « Bien peu dans notre Ordre sont devenus des saints qui en même temps n'aient pas été des savants. »

Le sacerdoce fut le digne couronnement de ses études et de ses vertus religieuses; il obtint également le titre de lecteur ès arts. Mais à mesure qu'il avançait en âge, sa vocation de missionnaire se précisait, et, à force d'instances, il obtint de partir en 1729 pour les îles Philippines avec un groupe de vingt-quatre religieux. Il eut vite fait d'apprendre la langue du pays, et, deux ans après son arrivée, il fut choisi comme secrétaire du provincial.

Ce n'était pas ce qu'il avait rêvé; il ne cessa donc de demander très humblement et comme une faveur insigne d'être envoyé sur un champ d'action plus périlleux. Le provincial, voyant que c'était vraiment la grâce de Dieu qui le poussait, lui permit, le 42 mars 1735, de partir pour le Tonkin. Il n'y aborda que le 28 août.

UN ZÉLÉ MISSIONNAIRE — LES AMES AVANT TOUT SES AUSTÉRITÉS

Selon une coutume des missionnaires en ces pays, il changea de nom et prit celui de P. Té. Ses supérieurs l'envoyèrent d'abord dans la *Maison de Dieu* afin d'y apprendre la langue tonkinoise et de s'initier aux mœurs du pays. Les *Maisons de Dieu* sont une institution toute spéciale aux missions de l'Extrême-Orient. Elles furent établies par Mgr de la Motte-Lambert, fondateur des Missions étrangères de Paris et premier évêque de la Cochinchine, puis approuvées par le pape Clément X. Ce sont des résidences pour tout le personnel d'un district; les ressources y sont communes et les nouveaux missionnaires viennent s'y former à leur futur ministère; ce sont également des asiles pour les malades et les vieillards, des refuges en temps de persécution et des écoles de catéchistes.

En cinq mois, le P. François avait fait des progrès suffisants dans la langue tonkinoise et on put lui confier la mission des territoires de Giao-Thuy, Cand-Din, etc, en tout quarante chrétientés environ. Ses compagnons et ses domestiques ont été unanimes à attester la vaillance de son zèle pour la propagation de l'Évangile, malgré la peine de mort dont était menacé tout missionnaire convaincu de prosélytisme.

Un jour qu'il était tombé gravement malade dans le village de Ké-Mên, on le ramenait en barque jusqu'à Luc-Thuy pour y être soigné, lorsque les chrétiens de la localité voisine vinrent à sa rencontre et le prièrent d'aller confesser un malade qui réclamait son secours. Le domestique du Père et ses autres compagnons, sachant combien grave était son état de santé, les renvoyèrent à un autre missionnaire; mais François, plaçant le salut d'une âme au-dessus de tout, coupa court aux objections par ces belles paroles : « Quand

Jésus sur la Croix était sur le point de rendre l'âme, il remit les péchés du bon larron; je veux donc me rendre au chevet de ce mourant. » Ce sont là les sentiments d'un véritable apôtre.

Il visitait toutes ses chrétientés deux fois l'an : du Carême à la saison des moissons et de la fête de saint Dominique à l'Avent. Quand il était à sa résidence, il entendait ordinairement les confessions jusqu'à minuit et célébrait les Saints Mystères à l'aube. Pendant ses moments de loisir, il priaient en se promenant; souvent aussi il se flagellait pour le salut de ses chers chrétiens.

Un de ses serviteurs a déclaré avoir vu la discipline dont il usait fréquemment; elle était longue de trois coudées et se terminait par de petits crochets de fer recourbés en forme d'hameçon qui lui déchiraient la chair. Il pratiquait l'abstinence toute l'année, et le Carême il ne faisait qu'un repas au milieu du jour.

Sa connaissance de la doctrine sacrée était si profonde que ses confrères et même les vicaires apostoliques recouraient constamment à lui dans leurs difficultés. Il possédait la langue chinoise presque aussi parfaitement que les indigènes : aussi avait-il l'occasion de donner souvent autour de lui des éclaircissements.

CAPTURE DU BIENHEUREUX IL EST CONDUIT DANS LA CAPITAL

Il y avait deux ans seulement que le P. François travaillait au Tonkin oriental. Le 2 août 1737, il se trouvait dans la *Maison de Dieu* avec ses domestiques. Par un pressentiment qui ne pouvait venir que du ciel, il les avertit de ne pas se préoccuper de lui si les persécuteurs envahissaient l'établissement, mais de fuir. Les chrétiens de Bach-Trach étaient accourus nombreux ce jour-là. « Que désirez-vous? leur avait-il demandé. — Nous venons entendre la Messe. — Je ne sais si ce sera possible, répondit le Père. »

En effet, un prêtre des idoles nommé Thay-Thinh, accompagné de satellites, vint assiéger la maison. Le Bienheureux recommanda aux personnes qui se trouvaient là de s'enfuir par la voie la plus sûre. « Moi-même, dit-il, je m'élançai vers la porte, mais je la trouvai gardée. En ce péril, je me retirai dans ma chambre et me recommandai à saint Joseph. Les satellites alors arrivèrent de tous les côtés à la fois. Voyant qu'il n'y avait pas d'issue, j'ouvris la porte et me présentai en disant : Me voici. Aussitôt, ils s'emparèrent de moi, me lièrent les bras, me conduisirent à la barque qu'ils avaient amenée et m'y ligotèrent.

Cependant, on se hâta de diriger le captif sur la capitale, appelée Ket-Cho. Le voyage fut très pénible, car le missionnaire était miné par la fièvre, et comme il pouvait difficilement marcher, on le porta tout ligoté jusqu'à l'embarcation qui devait l'amener jusqu'à la résidence royale. Là, on le laissa quatre ou cinq jours dans un corps de garde, n'ayant qu'un escabeau pour se reposer et grelottant de fièvre.

Les chrétiens de l'endroit étant allés le voir, le trouvèrent gisant sur le lit d'un soldat, exposé à la pluie et au vent et recouvert d'un vêtement très court, avec son rosaire au cou. Puis on le conduisit dans la prison qui était faite de bambous mal joints et exposée à toutes les intempéries; aussi François pensa y rendre l'âme, tant il était affaibli par la fièvre et les privations. Cependant, des chrétiennes dévouées lui apportaient quelques soulagements, en payant les geôliers. Une vieille dame et sa sœur, encore païennes, obtinrent

même qu'il passât une partie de la journée dans leur maison qui était contiguë à la prison, mais il était toujours surveillé de près par ses gardiens.

COMPARUTION AU TRIBUNAL SON ZÈLE PENDANT SA CAPTIVITÉ

Aux premiers jours de novembre 1737, François fut appelé au tribunal pour y être interrogé, spécialement sur le lieu de sa capture. On voulait, en effet, impliquer dans le procès les chrétiens de Luc-Thuy où il avait été capturé, car il était défendu de loger un chef de la religion étrangère; mais il sut toujours répondre de façon à ne compromettre personne, pas même les païens.

Le lendemain, il dut se présenter de nouveau devant le juge. On le fit venir au milieu du jour, sous un soleil de feu. Il allait pieds nus, et ses chaînes avaient occasionné des plaies béantes qui étaient envenimées encore par la chaleur torride. En passant devant un temple dédié aux mânes des ancêtres, on lui ordonna de se découvrir. Il refusa fièrement, à la grande admiration des soldats. Comme l'audience n'eut pas lieu ce jour-là, les soldats se répandirent dans une auberge voisine pour y boire et laissèrent le saint martyr à la porte. Il y eut bientôt autour de lui un immense attroupement de gens qui le tournaient en dérision. Mais une chose lui causa plus d'amertume que tous les mépris, c'était de voir tracer par terre des croix sur lesquelles on voulait le forcer à marcher. Lui, se prosternait humblement et les baisait avec amour.

Ces scènes hideuses se répétèrent toutes les fois qu'il était amené au tribunal, et cela dura sept années! Comme on connaissait le chemin qu'il devait suivre, on le semait de croix faites avec des bambous, afin de le forcer à les piétiner. D'autre part, les soldats, avides d'argent, le menaçaient très souvent de le priver de ses vêtements, s'il ne leur versait des subsides.

Il n'y a pas, en effet, de nation plus vénale que les Tonkinois et les Annamites. Honneur, religion, fidélité, tout est vendu au plus offrant. La cause la plus désespérée triomphe presque toujours avec les arguments d'espèces sonnantes.

Cependant, les privations répétées, les longues marches sous un ciel de feu, envenimaient ses plaies qui lui causaient de cuisantes douleurs; presque tout son corps en était couvert; aussi devint-il incapable de faire un pas. Les deux païennes qui le soignaient en profitèrent pour obtenir des soldats, à prix d'argent, qu'il fût soigné chez elles sous la garde d'un des leurs. Il put ainsi voir, la nuit surtout, les chrétiens de la ville, les consoler, les fortifier. Lui-même reçut la visite d'un prêtre indigène qui venait sous le couvert de la médecine et put ainsi se confesser. Plus tard, il aura même la consolation de célébrer le Saint-Sacrifice.

Plusieurs fois néanmoins, le gardien de la prison, furieux de ne pas recevoir assez d'argent, le faisait lier à un piquet et l'empêchait de sortir. Il défendait même qu'on vint le visiter. Mais avec un bon pourboire il s'apaisait toujours, de sorte que le Bienheureux put exercer son zèle, soit auprès de ses co-détenus qu'il catéchisait, soit auprès des chrétiens qui venaient vers lui en grand nombre, car il y avait pénurie de missionnaires. Durant l'année 1740, il entendit plus de 1 200 confessions et donna au moins 30 fois le baptême. L'année suivante, le nombre des confessions s'élevait à 2767 et celui des baptêmes à 92, dont la moitié d'adultes. En mars de la même année, il

obtint, grâce à une forte somme d'argent, d'avoir le pouvoir de circuler dans la capitale pour y exercer son apostolat.

NÔBLE ATTITUDE DU BIENHEUREUX PROCÈS QUI TRAINE EN LONGUEUR

Voici un spécimen des interrogatoires qu'on lui faisait subir. Ses réponses si nobles nous font remonter aux plus beaux jours de l'ère des persécutions.

— Comment t'appelles-tu?

— François.

— D'où viens-tu et où étais-tu auparavant?

— Voilà déjà quatre ans que je suis dans ce royaume, j'en ai passé deux en prison et les deux autres je les ai employés à prêcher la sainte loi, allant d'un endroit à un autre; quant aux maisons où j'ai séjourné, je ne les indiquerai pas.

— Tu les dois nommer, sinon tu recevras vingt coups de maillet.

— Ce n'est pas un crime d'être chrétien, je ne dirai donc rien; si vous me frappez, je souffrirai en paix.....

— Est-ce antiraisnable de te couper la tête?

— Sans doute, mais si vous le faites en haine de la foi, j'en serai bien aise.

On voulut, dans l'audience du 22 juillet, lui faire piétiner un crucifix en métal, une statuette de la Sainte Vierge en ivoire et une gravure de la Madone du Saint-Rosaire. François aussitôt se mit à genoux pour vénérer ces pieux objets. Le juge lui demanda :

— Qu'est-ce que ces images?

— Le crucifix représente Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme et mort pour nous racheter de nos péchés; les deux autres emblèmes sont des images de la Sainte Vierge qui mit au monde Notre-Seigneur crucifié.

— Après la mort, où comptes-tu aller?

— Au ciel, pour y jouir de la béatitude éternelle.

— Est-il vrai qu'on peut monter au ciel?

— Si ce n'était pas, me serais-je exposé à être décapité?

— Qu'en sais-tu?

— C'est Dieu qui l'a dit et il ne trompe pas.

On lui présenta le maillet pour briser lui-même les saintes images; il le repoussa avec indignation. Un prêtre des idoles voulut le faire à sa place, mais le Bienheureux leur fit un bouclier de son propre corps.

UN COMPAGNON DE CAPTIVITÉ CONDAMNATION A LA DÉCAPITATION

Cependant, le procès traînait en longueur à cause de l'état de trouble où se trouvait le royaume. En décembre 1743, le Bienheureux apprit qu'un autre Dominicain, le P. Mathieu Leziniana, venait d'être capturé, lui aussi, dans le village où lui-même avait été pris sept ans auparavant. Ils eurent la joie d'être réunis le 5 juin 1744. Le P. François célébra le Saint Sacrifice et donna la communion à son compagnon.

Enfin, le jour de la délivrance et du triomphe approchait. Le 21 janvier 1745, on vint lire le décret d'accusation aux confesseurs de la foi. Le P. François était condamné à mort, tandis que le P. Mathieu devait subir la détention perpétuelle.

On se figure aisément la joie qu'éprouva le Bienheureux de se voir à la veille du martyre, après huit années de prison et de souffrances. Aussitôt que cette nouvelle se fut divulguée, les chrétiens accoururent en grand nombre pour visi-

ter les prisonniers. L'exécution devait avoir lieu le 22 janvier. Les fidèles pleuraient et le suppliaient de demander sa grâce au roi, mais il refusa constamment, se disant heureux du sort que Dieu lui ménageait. La nuit qui précéda le grand jour fut passée en prières avec les fidèles. Il remercia tous ceux qui lui avaient fait du bien et demanda pardon de ses offenses; comme tous les assistants versaient d'abondantes larmes, il pleura lui aussi, tant il était ému de quitter ses chrétiens et tant il était heureux d'aller au ciel. François s'était fait préparer un habit pour le moment du supplice; il le bénit et le revêtit avant même qu'il fût complètement achevé. A l'aube du 22, il prit avec le P. Mathieu une tasse de chocolat; ce fut leur dernier repas. Le bienheureux demanda qu'au moment de son supplice on récitât le Symbole des Apôtres comme une preuve de la foi pour laquelle il donnait son sang. Puis il visita les autres prisonniers et leur fit distribuer une bonne portion de riz et quelques pièces d'argent.

SENTENCE DÉFINITIVE — VERS LE SUPPLICE

Le soleil dardait ses rayons brûlants sur la campagne pendant que les martyrs s'avançaient pieds nus, les mains attachées par une corde dont les satellites tenaient l'autre bout. Dix ou douze condamnés de droit commun étaient aussi du cortège. Une double haie de soldats, l'épée hors du fourreau, les entouraient, contenant avec peine l'immense multitude accourue à ce spectacle. La route est longue qui conduit au lieu des exécutions, situé à l'autre bout de la ville, et les mandarins proposèrent au P. François de le faire porter en palanquin, mais il refusa en disant « que pour aller au ciel, point n'est besoin d'un moyen de transport ». On lut alors le décret royal qui condamnait le P. François à la peine de mort et le P. Mathieu à la détention perpétuelle, mais celui-ci obtint, à force d'instances, de recevoir le même châtimement que son confrère, ce qu'on lui accorda.

Quand on fut arrivé sur la place de Don-Mo, les sbires plantèrent deux poteaux, qu'on appelle *caoc* en tonkinois, étendirent sur le sol une belle natte afin de s'y asseoir suivant l'usage oriental, puis ils attachèrent les condamnés aux *caocs*, de façon cependant à leur laisser la liberté de leurs mouvements. Ceux-ci en profitèrent pour s'agenouiller et prier avec ferveur.

A ce moment, le ciel, qui avait été serein, s'obscurcit tout à coup; une pluie fine commença à tomber, répandant comme une sorte de mélancolie sur la campagne.

Les mandarins s'approchèrent des saints martyrs et leur demandèrent s'ils voulaient vivre ou mourir.

— Nous sommes prêts à faire la volonté de Dieu.

— En ce cas, vous mourrez.

D'autres mandarins s'approchèrent pour les exciter à crier grâce, sachant bien que, selon l'usage du pays, on pouvait l'obtenir jusqu'au dernier instant. Un mandarin lettré, ayant fait une croix avec un roseau, la plaça devant eux et dit : « On vous mettra en liberté si vous frappez cette croix, autrement on vous décapitera. »

— Nous ne frapperons pas la croix; si tu veux nous couper la tête, c'est ton affaire.

Les chrétiens présents pleuraient tous devant tant d'héroïsme, et les païens eux-mêmes criaient que mettre à mort ces hommes de bien était une

injustice. Une vieille femme idolâtre pria même ses dieux de les sauver. « Protégez, je vous prie, ces deux hommes remplis de douceur. »

Il y avait là un certain Ou-Tu, domestique des Pères Jésuites, qui lui-même avait déjà été condamné à garder pendant plusieurs années les éléphants royaux. Ils lui donnèrent 600 pièces de monnaie afin qu'il les distribuât aux bourreaux qui de droit étaient les gardiens de la prison. Exemple admirable de pardon des injures! Vers les 4 heures du soir, les exécuteurs commencèrent à faire la toilette des condamnés; ils lièrent au sommet de la tête une partie des cheveux et taillèrent ceux qui retombaient sur la nuque. Celui qui devait mettre à mort le P. François lui dit : « Père Té (c'était son nom tonkinois), je te vénère, aussi je n'ose..... mais je dois le faire par ordre du mandarin; redresse-toi afin que je puisse te lier au caoc. » Alors les deux religieux se donnèrent réciproquement l'absolution sacramentelle, et on les attacha solidement au piquet, après les avoir délivrés de leurs liens. Le moment suprême était arrivé. Il se fit dans la foule un religieux silence; les deux Bienheureux échangèrent un dernier regard : c'était l'adieu définitif sur la terre avec l'espérance de se retrouver dans quelques instants au ciel.

L'oncle du roi qui était présent donna le signal, et les bourreaux qui se tenaient fixes à quelques mètres derrière le caoc se précipitèrent, selon l'usage du pays, avec une rapidité vertigineuse, pendant que les instruments faisaient un bruit d'enfer, et les deux sabres s'abattirent simultanément, tranchant d'un seul coup les deux têtes qui roulèrent à terre au milieu d'un ruisseau de sang.

A ce moment, le ciel, qui jusque-là était sombre et semé de nuages d'un gris violacé, se découvrit, laissant percer les rayons du soleil, et deux blanches colombes, symboles de paix, vinrent voltiger au-dessus des têtes des Bienheureux. Aussitôt la foule, qui était restée silencieuse devant ce spectacle dramatique, se mit à crier. En même temps, tout le monde se précipita dans l'enceinte malgré les soldats; les uns trempaient des morceaux d'étoffe dans le sang, d'autres embrassaient les corps saints, d'autres enfin cherchaient à se procurer quelque objet qui leur eût appartenu; on enleva même les poteaux où ils étaient attachés.

Les chrétiens de Luc-Thuy avaient député, pour recueillir les corps, deux catéchistes. Grande fut la douleur de ces derniers lorsque, franchissant le flot humain, ils ne les trouvèrent pas. Un chrétien s'était emparé des restes du P. Mathieu; ceux du P. François étaient au pouvoir d'un sorcier; il fallut employer la force pour les leur arracher. On les plaça sur une barque pour les emmener à Luc-Thuy. Ils furent déposés dans l'église du village, devant l'autel du Rosaire, en présence du vicaire apostolique et de plusieurs missionnaires.

La cause des Bienheureux fut approuvée le 17 avril 1904 par le pape Pie X.

On ne les béatifia solennellement que le 20 mai 1906, avec six autres Dominicains martyrisés au Tonkin.

SOURCES CONSULTÉES

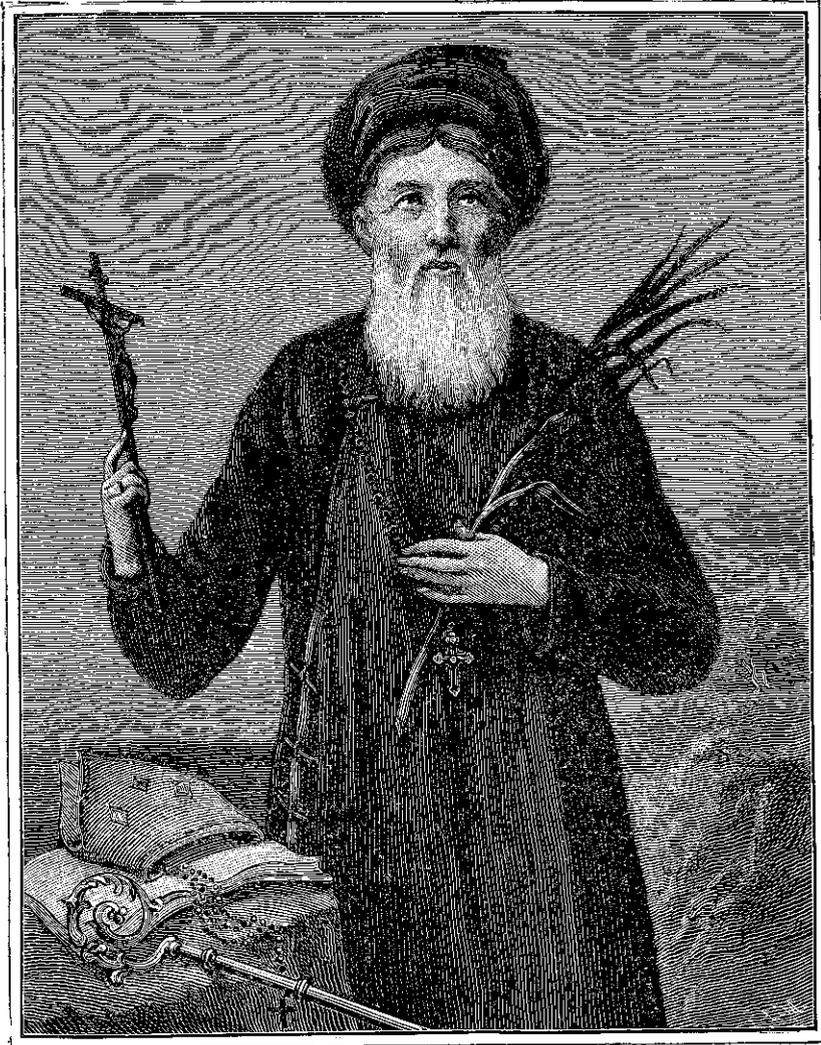
Gli otto martiri tonchinesi dell'ordine di S. Domenico, dall P. Giuseppe Clementi. Roma, Tipografia Poliglotta della S. C. de Propaganda Fide, 1906. — *Racconto storico della cattura prigionia et morte gloriosa de 'Servi di Dio i PP. Francesco Gil de Frederick e Matteo Lexiniana*. Roma, Mainardi, 1746.

LE BIENHEUREUX JÉRÔME HERMOSILLA

ÉVÊQUE DOMINICAIN MARTYRISÉ AU TONKIN

30 SEPTEMBRE 1800 — 20 OCTOBRE 1861

Fête le 6 novembre.



Portrait du Bienheureux, en habit tonkinois, exécuté par les ordres de M^{sr} Antoine Colomer, son successeur au Vicariat du Tonkin oriental, et offert, en 1887, au Pape Léon XIII.

NAISSANCE — DÉPART POUR LES MISSIONS

On a comparé le règne de Tu-Duc, qui gouverna l'Annam et le Tonkin de 1851 à 1883, à celui des plus féroces persécuteurs de l'empire romain. Ce prince, en effet, fit couler à flots le sang des chrétiens et s'acharna d'une façon plus spéciale contre les missionnaires, afin de tarir la source du sacer-

doce et de l'apostolat. Une des plus nobles victimes de cette persécution fut le Bienheureux dont nous allons raconter la vie.

Jérôme Hermosilla est un enfant de la catholique Espagne; il naquit à S. Domingo de la Calzada, diocèse de Calahorra, le 30 septembre 1800. Il n'avait que quinze ans quand il entra au couvent des Dominicains à Valence. Dès cette époque,

Dieu lui inspira le désir de se consacrer à l'œuvre des missions. Après son ordination sacerdotale, ses supérieurs l'envoyèrent aux Philippines pour y attendre le moment favorable de passer au Tonkin, car il était défendu aux missionnaires, sous les peines les plus sévères, de pénétrer dans ce royaume. Une heureuse occasion se présenta bientôt à lui; trois prêtres des Missions étrangères de Paris se rendaient aussi dans ce royaume, il monta avec eux sur un navire de pêche, le 3 mai 1829, et arriva sans grandes difficultés au poste de Trung-Ling.

Peu après l'arrivée du jeune missionnaire le roi Minh-Dang ordonnait par un édit, d'abattre toutes les églises et de remettre aux autorités les livres de prières, images, etc.; en même temps, il enjoignait aux mandarins de rechercher les chrétiens et de les forcer à piétiner les croix. Dans des instructions secrètes, il ajoutait : « Si vous voulez exterminer cette race de coquins, prenez la hache et frappez sur les racines, par conséquent, détruisez les églises, les maisons religieuses, arrêtez les prêtres plutôt par ruse que par violence.... »

Le zèle du P. Jérôme dans ces conjonctures difficiles ne se démentit pas un instant. Il allait, malgré tous les dangers, d'une chrétienté à l'autre, afin de porter à tous les secours de son ministère.

Le vicaire apostolique, M^r Ignace Delgrado, qui avait déjà apprécié les qualités éminentes du jeune missionnaire, le nomma son pro-vicaire. A partir de ce moment, le ministère du P. Jérôme fut plus actif encore et plus fécond.

Les voyages en ces contrées sont rendus très pénibles par le manque de routes et la fréquence des marais qu'il faut traverser à pied ou sur le traditionnel palanquin; néanmoins, les cours d'eau étant très nombreux dans la région du Delta, le voyageur a la facilité d'aller souvent en barque; mais les missionnaires avaient à lutter surtout contre les embûches que leur tendaient les indigènes afin de les livrer aux mandarins. Le 17 avril 1738, une désagréable aventure, arrivée à un catéchiste, rendit plus difficile encore le moyen d'échapper aux recherches de la police. Ce dernier avait été surpris, fouillé et trouvé porteur des Saintes Huiles et de six lettres adressées à différents missionnaires; il y en avait une pour le P. Jérôme. Le gouverneur de la province ayant été informé de ce fait, flaira une bonne occasion de faire sa cour à son souverain. Il lui envoya les lettres confisquées; le prince entra dans une violente colère en voyant que, malgré tous ses édits, les missionnaires qu'il croyait anéantis circulaient encore librement dans ses Etats. Sur-le-champ il disgracia le gouverneur, et envoya pour le remplacer le mandarin Le-Van-Duc, l'ennemi le plus acharné du Christianisme.

Bientôt M^r Ignace Delgrado et deux autres missionnaires furent arrêtés et mis à mort.

INCROYABLES AVENTURES CONSÉCRATION ÉPISCOPALE AU MILIEU DES BOIS

Pour remplacer le vicaire apostolique qui venait de mourir, on jeta les yeux sur le P. Jérôme. Son intelligence, la connaissance qu'il avait de la langue, son expérience du pays et des habitants, et surtout ses vertus éminentes le rendaient digne de cet honneur. A cette nouvelle, le saint missionnaire se mit à pleurer amèrement, mais, considérant que pareille dignité était avant tout un fardeau dans la circonstance présente, il se soumit à la volonté de Dieu. Le pape Grégoire XVI lui avait conféré le titre épiscopal de Miletopoli, mais la

difficulté était de trouver un prélat consécrateur. Le plus voisin, M^r Retord, se trouvait dans le Tonkin occidental. Il résolut d'aller le trouver. Le gouverneur, ayant eu vent de ce voyage, crut que l'occasion était arrivée de se saisir de cet étranger, et il dépêcha ses plus fins limiers avec ordre de l'amener vivant.

Le Bienheureux dut user de précautions inouïes pour n'être pas pris; il se cachait de jour dans les cavernes ou les forêts, et voyageait la nuit, mais ses ennemis étaient sur sa piste. Il eut des aventures telles qu'il n'aurait pas pu échapper sans une protection spéciale de Dieu.

Une nuit qu'il venait de quitter sa retraite, un de ses serviteurs, envoyé en éclaireur, revint bientôt sur ses pas : « Père, lui dit-il, sauvez-vous, l'ennemi est là. » Le saint missionnaire n'eut que le temps de se jeter dans un terrain couvert de ronces et d'épines et de s'y cacher pendant que ses ennemis fouillaient les environs.

Souvent les persécuteurs le suivirent de si près qu'on percevait distinctement le son de leur voix, mais il leur échappa toujours, grâce à son habileté et à la protection spéciale de Marie à qui il se recommandait fréquemment.

Un jour qu'il avait à passer par un endroit très dangereux où la police devait presque infailliblement se saisir de lui, il eut l'ingénieuse idée de s'étendre sur un brancard dont on se sert pour les morts, et se fit ainsi porter par deux hommes. Ses ennemis, trompés par ce stratagème, laissèrent passer sans difficulté le prétendu défunt.

Au moment de toucher au terme, il faillit tomber dans une embuscade. Pour passer inaperçu, il dut prendre la place et le costume de son domestique, aller à pied, et, selon l'usage des palefreniers tonkinois qui accompagnent leur maître, tenir la queue du cheval durant tout le voyage. Il arriva ainsi à destination, brisé de fatigue, les pieds ensanglantés et grelottant de fièvre. Mais jamais il ne laissait échapper une plainte et souffrait tout pour l'amour de Jésus-Christ. M^r Retord l'accueillit avec la plus grande joie, mais le saint missionnaire dut garder le lit plusieurs jours, et c'est ainsi qu'il fit sa retraite préparatoire de consécration épiscopale. La cérémonie eut lieu le 25 avril 1841, au milieu d'une forêt et en présence de quelques chrétiens.

UN ÉVÊQUE SELON SAINT PAUL — DANS UNE CAVERNE

M^r Hermosilla déployait un zèle infatigable pour visiter les principales chrétientés de son vicariat, qui était très étendu. Les missionnaires de ces contrées, laissés seuls durant des mois sous un climat déprimant, exposés à toutes les privations, toujours sur le qui-vive afin d'échapper aux persécutions, avaient besoin eux-mêmes de voir leur pasteur. L'évêque le savait et il allait porter à tous des paroles d'encouragement, de paix et de charité.

Il ne craignait pas de rabaisser sa dignité en se prodiguant auprès des simples fidèles. Les Tonkinois doivent être soutenus dans leur foi par une sollicitude de tous les instants. Leur volonté est, en effet, essentiellement mobile et leur caractère d'une inconstance désespérante. Ils n'aiment pas les choses sérieuses. Aussi les missionnaires ont-ils beaucoup de peine à leur inculquer les vérités chrétiennes, et plus de peine encore à les faire persévérer dans la pratique religieuse. Le Bienheureux se prodiguait auprès de ses chers enfants, leur adressant la parole de Dieu, les encourageant, leur administrant le sacrement de Confirmation.

Dans les dernières années de sa vie surtout, les fidèles lui avaient voué un véritable culte. La majesté de ce vieillard à longue barbe blanche, la sérénité de sa figure, les dangers qu'il avait courus, surtout sa douceur et sa bonté paternelle frappaient vivement l'esprit de ce peuple simple. On l'appelait familièrement en espagnol le *senor viejo*, le vénérable vieillard.

Les païens cependant étaient toujours aux aguets. Un jour que le Bienheureux se trouvait à Huan-Dan, les mandarins envahissent le pays. L'évêque se tourne vers les chrétiens terrorisés et leur demande s'il n'y a pas un refuge dans le village. « Père, répondent-ils, il y a bien une grotte creusée dans un rocher, mais c'est une retraite peu sûre. » Deux chrétiens l'y conduisent en pleurant; bientôt les soldats arrivent en poussant de grands cris. « Nous sommes sûrs que le diable étranger est ici; nous devons le trouver. Ce disant, ils fouillent dans tous les coins, passent devant la caverne, mais, voyant l'entrée recouverte de toiles d'araignées, ils n'y pénètrent pas et s'en retournent confus à la grande joie des chrétiens. Dieu protégeait visiblement son serviteur et le gardait pour le troupeau qui lui était confié.

UN FÉROCE PERSÉCUTEUR — CAPTURÉ ET RACHETÉ UN MANDARIN MYSTIFIÉ

La persécution religieuse qui n'avait pas cessé d'agiter ce malheureux royaume allait prendre un caractère de cruauté plus grande encore, sous le gouvernement du trop fameux Tu-Duc, monté sur le trône en 1834. Il promulgua un décret en vertu duquel chacun de ses sujets devait se rendre à la résidence du mandarin, afin d'y offrir un sacrifice aux dieux tutélaires, quiconque ne se présenterait pas serait considéré comme chrétien. En même temps, on promettait 300 onces (2400 francs) au dénonciateur d'un Européen et 100 onces (800 francs) à celui qui arrêterait un prêtre indigène. Non seulement on détruisait les églises et les résidences des missionnaires, mais on ordonnait de combler les puits, les souterrains et autres lieux pouvant abriter les chrétiens.

M^{sr} Hermosilla ne se doutait pas du nouveau fléau qui venait de s'abattre sur la malheureuse Eglise tonkinoise. Aussi tomba-t-il dans une embuscade en se rendant dans la province de Noi-Bai. Ses ennemis le chargèrent de chaînes et le conduisirent dans une prison obscure et malsaine, où il resta quatre jours, n'ayant qu'un peu de riz pour nourriture. Il aurait dû être jugé alors et condamné infailliblement, mais, au Tonkin, l'argent jouit d'un pouvoir mystérieux qui fait fléchir toutes les lois.

Le coadjuteur de M^{sr} Jérôme ayant appris son arrestation, envoya un prêtre indigène avec mission d'engager des pourparlers avec le grand mandarin de la justice. En même temps, les chrétiens faisaient monter vers le ciel des prières ferventes pour la délivrance de leur Père. Le garde des sceaux consentit à traiter et à délivrer le saint évêque, moyennant le paiement de 8 400 réaux, c'est-à-dire un peu plus de 2 000 francs de notre monnaie.

Le 28 janvier 1836, le Bienheureux était de nouveau au milieu des siens à Dong-Xuyen. Quelques mois après, le 7 août 1836, en revenant de Cao-Xa, où il était allé s'entretenir avec M^{sr} Melchior Garcia Sampedro, il faillit être capturé de nouveau, quoiqu'il eût pris la précaution de voyager de nuit. A la vue des ennemis, il eut la présence d'esprit de descendre de son hamac et de s'enfuir,

pendant que son vieux serviteur, nommé Doan, prenait sa place; le mandarin ne s'étant pas aperçu de la substitution, fit avancer les porteurs et se montra très obséquieux envers celui qu'il croyait être le grand chef de la religion. Quelle ne fut pas sa surprise, en arrivant à destination, de se trouver en face du vieux Doan que tout le monde connaissait! Une fois encore, M^{sr} Hermosilla avait échappé au péril.

Cependant, cette persécution inhumaine et la mort de plusieurs sujets espagnols, déterminèrent la France et l'Espagne à envoyer en 1838 une expédition contre le Tonkin; la direction en était confiée à l'amiral Rigault de Genouilly. Après quatre ans de lutte, Tu-Duc, devant le succès de nos armes, la perte de Saïgon et de trois provinces, devait signer un traité, confirmé en 1864 par une ambassade annamite venue à Paris, et qui nous assurait, outre une forte indemnité, la possession de Saïgon et le protectorat sur la Cochinchine et l'Annam.

Mais cette invasion étrangère surexcita davantage encore la haine des indigènes contre les chrétiens. M^{sr} Hermosilla se retira à Môt, où vivaient cachés deux autres missionnaires, les Pères Pierre Almato et Gaspard Gonzalès. Les chrétiens firent tout ce qu'ils purent pour rendre cette retraite sûre. Ils creusèrent une fosse profonde afin que le serviteur de Dieu pût s'y enfoncer en cas de péril.

PRESQUE ASPHYXIÉ — SCÈNE ÉMOTIONNANTE

Cette précaution n'était pas inutile, car, quelques jours après son arrivée, les soldats, avertis sans doute, accouraient. L'évêque n'eut que le temps de se jeter dans la fosse. Il y resta plusieurs heures, les pieds dans la fange, et faillit y mourir par suite du manque d'air et des exhalaisons fétides.

Désormais, il n'y avait plus de retraites assurées, et l'on arrêtait chaque jour quelque missionnaire. Un prêtre indigène nommé Dô venait même d'être décapité. L'évêque ayant fait recueillir ses restes, les fit porter à Môt et vint lui-même à la rencontre des précieuses reliques. Avant de les déposer dans le tombeau qui leur avait été préparé, il ordonna au catéchiste Khang de revêtir le corps des habits sacerdotaux et de réunir la tête au tronc.

Ici se place une scène d'une grande émuevante. Après avoir revêtu le surplis et l'étole, l'évêque s'approcha du corps saint, en présence des assistants, et élevant la voix, il s'écria : « Père Dô, mon cher frère, te souviens-tu du jour où je t'ai imposé le caractère sacerdotal? » Aussitôt le mort ouvrit de grands yeux, regarda fixement le prélat pendant un instant et les referma lentement. Tous les assistants manifestaient une grande surprise. Alors l'homme de Dieu, d'une voix qui tremblait d'émotion, prononça encore ces paroles : « Cher Père Dô, tu es monté au ciel avant moi, souviens-toi de ton évêque, car bientôt il va te suivre. » Le glorieux martyr ouvrit de nouveau les yeux tout grands et les referma. Après avoir récité les prières, l'évêque se retira, laissant les catéchistes ensevelir le martyr devant sa porte.

AU MILIEU DES PÊCHEURS — TRAHISON — CAPTURE

La résidence de Môt fut incendiée le 2 octobre 1861. M^{sr} Hermosilla se réfugia au milieu de pêcheurs chrétiens, non loin de la capitale, afin d'y attendre des jours plus calmes. Le bienheureux Berrio-Ochoa et un autre missionnaire, poursuivis eux aussi, étaient venus partager sa retraite.

Malgré les recherches actives faites pour les découvrir, les trois missionnaires auraient pu déjouer les ruses des ennemis si un traître ne les avait pas livrés.

Ce traître fut un soldat de Hai-Duong, qui avait été condamné à la bastonnade, s'était enfui pour se soustraire au châtement et, après avoir erré longtemps dans la campagne, était venu trouver les pêcheurs, les suppliant avec larmes de le recevoir. Ceux-ci y consentirent, mais leur acte de charité devait être mal récompensé, car une querelle ayant surgi entre deux pêcheurs, l'un d'eux fit allusion aux évêques cachés dans les barques. Le soldat comprit et entrevit là une occasion facile d'obtenir sa grâce et une riche récompense. Il se hâta d'aller trouver le préfet de la ville qui ne perdit pas de temps. A la vue des soldats qui arrivaient nombreux, les Bienheureux essayèrent de s'échapper en barque. M^r Berrio-Ochoa et le P. Almato purent s'enfuir, mais M^r Hermosilla fut bientôt rejoint. En présentant ses mains aux chaînes, il dit au mandarin : « Je suis ton captif, mais je te supplie de laisser aller en paix ces pauvres pêcheurs ; c'est ma famille bien-aimée, ne leur fais aucun mal. » L'officier lui accorda cette grâce.

ENFERMÉ DANS UNE CAGE — AU TRIBUNAL

C'était le 20 octobre 1861, à midi. On dirigea les prisonniers vers Hai-Duong. A l'entrée de la ville, on étendit par terre un grand crucifix qu'ils devaient fouler aux pieds. Le saint évêque, se tournant vers le mandarin avec une noble dignité, lui dit : « Ou bien tu enlèveras ce crucifix, ou bien je n'entrerai pas dans la cité. » Cette fière attitude frappa vivement les soldats et l'is enlevèrent la croix.

Arrivés à la forteresse, les prisonniers furent enfermés dans une cage de fer. Les confesseurs y souffrirent beaucoup, car ces cages n'avaient que 1^m,20 de hauteur sur 1^m,40 de longueur, en sorte que, ne pouvant se coucher ni se tenir debout, ils devaient rester courbés à moitié. Le Bienheureux, en entrant dans sa cage, fit une longue prière et baisa avec amour son instrument de supplice. Le jour même il subit un premier interrogatoire.

— Pourquoi es-tu venu au Tonkin ?

— Pour faire connaître à ses habitants Jésus-Christ, Fils de Dieu, mort pour les péchés des hommes.

— Quelle est ta condition ?

— Je suis prêtre et évêque.

— Depuis quand es-tu dans ce pays ?

— Depuis de longues années.

— Tu es âgé ?

— Comme tu le vois (il avait soixante et un ans).

— Nos lois défendent votre culte.

— Je le sais, mais ce sont des lois injustes.

Cependant, M^r Berrio-Ochoa ayant été arrêté lui aussi avec le P. Almato, tous deux furent soumis au même supplice que M^r Hermosilla. Malgré la défense qui était faite de communiquer avec eux, un prêtre indigène put les visiter en accompagnant le médecin de service et leur apporter la Sainte Eucharistie, ce qui leur causa une grande joie.

Même en prison, le noble captif ne laissait pas s'éteindre la flamme de zèle qui le dévorait. Il y avait près de lui un condamné politique enfermé dans une cage. Ce dernier fut si touché par les vertus et les discours du saint évêque qu'il consentit à recevoir le baptême.

Dans un second interrogatoire, le juge leur ayant demandé d'abjurer la foi, M^r Hermosilla répondit au nom de ses compagnons que jamais ils ne commettraient cette infamie.

LA DÉCAPITATION — LA COURONNE

L'exécution des trois prisonniers fut fixée au 1^{er} novembre 1861.

Les cages furent portées par les sbires au milieu de la place qui entoure la forteresse; là se forma le funèbre cortège. En tête, marchaient les exécuteurs, suivis de 500 gardes, avec leur tams-tams, leurs trompettes et leurs étendards; un soldat portait, fixé à un long manche, un écriteau avec les noms des trois condamnés et le motif de leur condamnation. La cage du bienheureux Jérôme était portée la première. Devant, marchait le préfet de la justice monté sur un éléphant superbe; deux autres éléphants s'avançaient de flanc. Les mandarins, en litière ou à cheval, fermaient le cortège. Une foule énorme s'étageait sur tout le passage. Les confesseurs priaient et M^r Hermosilla de temps en temps donnait sa bénédiction. Quand on fut arrivé au lieu du supplice, situé hors des murs, les confesseurs demandèrent encore un moment pour se recueillir et prier; puis le bienheureux Jérôme dit aux exécuteurs : « Maintenant, faites votre office. » On ouvrit les cages et pendant que M^r Hermosilla sortait de la sienne, les rapaces mandarins lui arrachèrent l'un sa croix pectorale, l'autre son anneau.

Après avoir étendu par terre, selon un usage du pays, des toiles blanches et planté autant de piquets que de condamnés, les soldats y attachèrent les confesseurs si étroitement que leurs mains se gonflèrent. On exécuta un roulement de tam-tam, les trompettes sonnèrent et, au milieu du silence général, un des mandarins s'écria : « Peuple de ce pays, sachez que quiconque sera surpris à tremper quelque objet dans le sang des condamnés sera déferé à la justice; quiconque aura pleuré sera condamné. »

Les instruments de musique résonnèrent de nouveau, le préfet de la justice donna le signal, les sabres s'abattirent et les trois têtes roulèrent en même temps sur le sol. C'était le 1^{er} novembre 1861.

Malgré toutes les défenses, les spectateurs chrétiens et païens se précipitèrent sur les corps et payèrent les soldats pour en obtenir une relique des martyrs.

Les corps des Bienheureux restèrent plus de vingt-quatre heures sans sépulture par ordre des autorités, et leurs têtes, ayant été placées dans des corbeilles d'osier, furent attachées à un poteau et exposées en public pendant trois jours.

Les chrétiens parvinrent néanmoins à s'en emparer par ruse. Elles furent enfermées dans trois vases de terre cuite. Les corps avaient été ensevelis au lieu même du supplice.

Les restes du bienheureux Jérôme furent transportés par ordre du vicaire apostolique, M^r Antoine Colomer, à Hai-Duong, où ils sont encore l'objet d'une grande vénération.

Sa béatification fut célébrée solennellement par le pape Pie X, le 20 mai 1906, en même temps que celle de ses deux compagnons et de cinq autres Dominicains martyrisés au Tonkin.

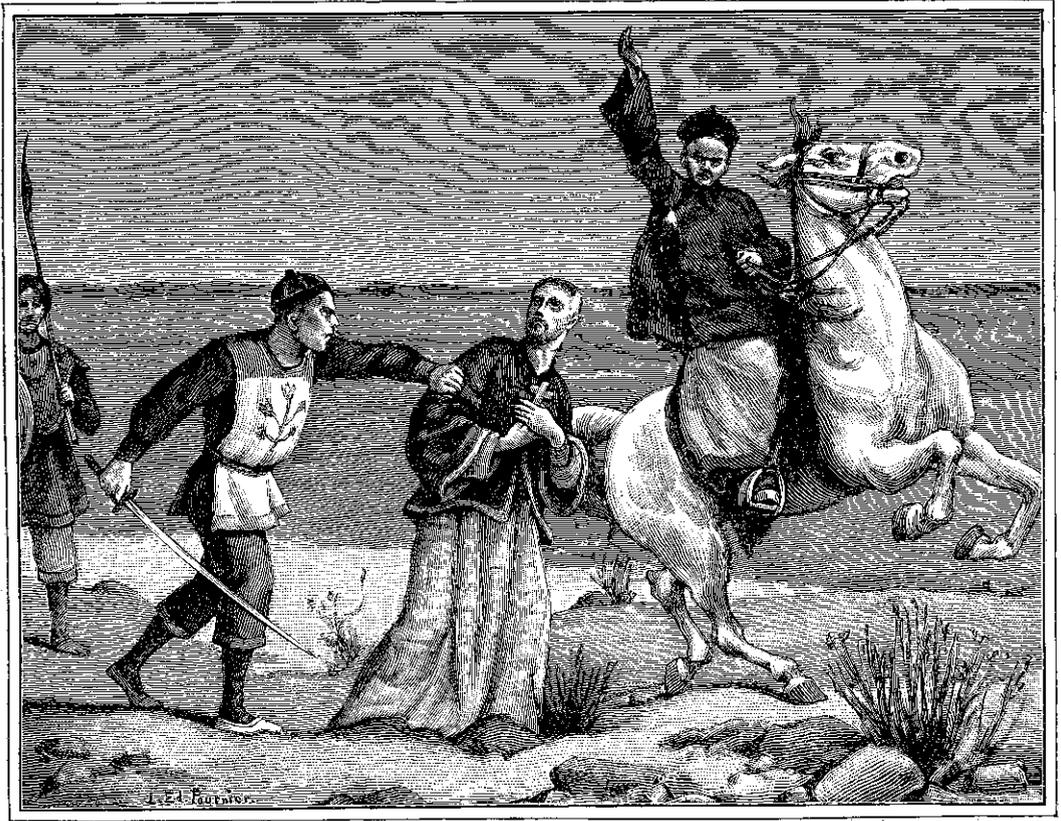
SOURCES

Gli otto martiri Tonchinesi dell'Ordine di S. Domenico dall' P. Giuseppe Clementi. Roma, Tipografia poliglotta della S. C. di Propaganda Fide, 1906.

LE BIENHEUREUX HYACINTHE CASTANEDA

Dominicain martyrisé au Tonkin (1743-1773).

Fête le 6 novembre.



Le Bienheureux, capturé, est conduit en prison par trois soldats qui le brutalisent.

NAISSANCE — DÉPART POUR LES MISSIONS

A neuf lieues de Valence, en Espagne, sur les flancs d'une gracieuse colline d'où s'échappent de clairs ruisseaux qui vont fertiliser la plaine voisine, au milieu des arbres et des vignes, s'élève la petite ville de Filippo, l'antique Setabis.

C'est là que vint au monde, le 13 janvier 1743, Hyacinthe Castaneda, d'une famille profondément chrétienne; son père exerçait la charge de notaire apostolique et deux de ses frères devinrent prêtres. Il était encore tout jeune lorsque le P. Gabriel Ferrandiez, religieux de grande vertu, dit à sa mère: « Prenez soin de cet enfant, un jour il sera la gloire de l'Ordre dominicain. »

Hyacinthe entra, en effet, chez les Frères Prê-

cheurs, y fit de brillantes études et, à l'âge de dix-huit ans, sollicita avec instance la faveur de partir pour les missions d'Extrême-Orient. Son plus grand sacrifice fut de quitter sa mère bien-aimée qui ne pouvait se consoler à la pensée de le perdre; il était déjà en route pour le port de Cadix qu'elle cherchait encore par ses lettres à le détourner de sa généreuse résolution. Mais Hyacinthe sut faire taire en lui la voix de la nature pour n'écouter que celle de la grâce.

A cette époque les voyages sur mer étaient beaucoup plus longs et dangereux que de nos jours. Le *Neptune*, qui emportait le jeune missionnaire, n'arriva aux Philippines qu'après deux années de navigation pénible, ayant essayé de violentes tempêtes et failli échouer quatre fois sur des bancs de sable.

A Manille, où il se rendit, Hyacinthe unit l'étude des sciences sacrées à celle des langues orientales. Il avait à peine vingt-trois ans quand il fut ordonné prêtre et envoyé en Chine. Le 13 décembre 1763 il débarqua à Macao, le seul port ouvert aux Européens. A cette époque, il était défendu à ces derniers de pénétrer dans l'intérieur de l'empire, et les mandarins avaient l'ordre de surveiller rigoureusement la côte pour s'emparer des étrangers qui oseraient pénétrer sur le territoire du Fils du Ciel. Il fallait donc pour débarquer en Chine user de ruses, emprunter le costume et les mœurs indigènes et se confier à des guides expérimentés. Mais ceux-ci étaient peu nombreux ou peu sûrs, car un édit les menaçait de peines sévères : le fouet, la confiscation des biens et une note d'infamie infligée à toute la famille.

Le P. Hyacinthe, accompagné d'un autre Dominicain, réussit néanmoins à franchir le détroit dans une jonque et à aborder près de Kou-Keu, capitale de la province de Fo-Kien.

Il se familiarisa rapidement avec la langue chinoise populaire et ne tarda pas à se livrer au ministère apostolique. Vers cette époque, les Dominicains desservaient 98 chrétientés qui comptaient plus de 8 000 fidèles et 401 églises, mais la persécution avait réduits les missionnaires au petit nombre de huit. Il y avait trois ans que le P. Hyacinthe travaillait avec zèle au milieu de ces populations, lorsque, le 17 juillet 1769, revenant de visiter un malade avec le P. Lavilla, il tomba dans une embuscade que lui avait dressée un mandarin apostat. Celui-ci commença par leur demander une forte rançon pour leur délivrance, et comme ils ne purent la lui fournir, il les dénonça au mandarin de Fo-Gau.

ARRESTATION — EXPULSÉS DE CHINE

Les deux missionnaires furent arrêtés et conduits par une troupe de soldats dans les prisons publiques dont ils ne sortirent que pour subir cinq interrogatoires successifs. Les juges voulaient les convaincre d'avoir troublé la paix publique, mais les missionnaires déclarèrent avec fermeté que leur unique dessein, en pénétrant dans l'empire, avait été de prêcher, d'enseigner et de répandre la vraie et sainte loi de Dieu, tout en n'ignorant pas que c'était un délit puni par le Code chinois.

Le gouverneur et les dix mandarins qui l'assistaient, après avoir appris de leur bouche les commandements de Dieu, se contentèrent de les condamner au bannissement, avec menace d'avoir la tête coupée en cas de récidive. Ils ne furent néanmoins relâchés et conduits à Macao sous bonne escorte le 30 octobre, les géoliers les ayant retenus le plus longtemps possible afin de leur extorquer le peu d'argent qui leur restait.

HYACINTHE SE REND AU TONKIN

Cependant, le P. Hyacinthe n'était pas homme à rester inactif et à se reposer longtemps. Il accepta avec bonheur l'offre que lui fit le procureur des missions, le P. J.-B. Rios, de se rendre

au Tonkin. Le 9 février 1770, il s'embarqua sur une jonque chinoise et aborda le 22 à Ke-Buy. Il eut vite fait de s'initier à la langue tonkinoise, à cause de ses nombreuses analogies avec le chinois qu'il parlait avec aisance, et put en très peu de temps administrer le district de Phu-Thai, composé de plus de 60 chrétientés et d'environ 13 ou 14 000 fidèles.

Sa santé avait été très ébranlée par les privations antérieures, mais son zèle était si apostolique qu'il ne s'accordait aucun repos. Chaque matin, après la célébration de la Messe, il prêchait ; pendant la journée il assemblait souvent les fidèles pour leur expliquer l'Évangile ; la visite des chrétientés et l'administration des sacrements aux malades prenaient le reste de son temps. Il tenait une liste exacte de tous les pauvres de son district et leur procurait du riz et de l'argent. Il y avait trois ans qu'il se dévouait à ce pénible ministère lorsque, étant allé rendre visite au P. Lavilla, il lui manifesta le pressentiment de sa prochaine capture. « Cher ami, lui dit-il, j'ai vu en songe qu'on me faisait prisonnier. » Mystérieuse coïncidence ! L'événement était à la veille de se réaliser.

CAPTURÉ — ENFERMÉ DANS UNE CAGE ÉTROITE

Au Tonkin et dans tout l'Extrême-Orient en général, les missionnaires étaient détestés au double titre d'étrangers et de prédicateurs d'une religion nouvelle. Aussi depuis leur apparition en ces contrées, c'est-à-dire depuis le milieu du xv^e siècle, époque à laquelle les Portugais abordèrent à Macao, ils ne cessèrent d'être inquiétés. Néanmoins la persécution n'alla pas tout d'abord jusqu'à l'effusion du sang : le martyrologe tonkinois s'ouvre en 1723 avec la condamnation de deux Pères Jésuites ; depuis lors, les victimes se succédèrent nombreuses jusqu'à l'occupation française en 1883. Le P. Hyacinthe allait être de ces victimes.

En revenant de porter les derniers sacrements à un moribond en juillet 1773, il crut s'apercevoir qu'il était poursuivi. En effet, trois agents du mandarin Lè-Dò donnaient la chasse à la barque où il se tenait avec ses catéchistes. A la vue du péril, le Père fit jeter dans le fleuve les saintes huiles afin de les préserver de la profanation, commanda à ses gens de faire force de rames et d'aborder sur la rive opposée. Pendant que les domestiques s'enfuyaient, le bienheureux, miné par la fièvre, les suivait de loin à travers les marais et tomba bientôt épuisé. Le domestique qui l'accompagnait le prit alors sur ses épaules, le porta jusqu'au village païen de Ke-Gia, entra dans la première case dont il trouva la porte ouverte et offrit 15 taëls à la propriétaire pour qu'elle consentit à cacher le P. Hyacinthe. Celle-ci le fit entrer dans un grand coffre de bois ; il était temps, car le domestique en sortant de la maison se trouva en présence des agents qui l'arrêtaient.

— Où est ton maître ?

— Il s'est enfui, je ne sais où.

L'un des policiers, saisissant alors son sabre, le menaça en disant :

— Si tu ne parles pas, je te couperai la tête.

Le domestique ne se laissa pas émouvoir, mais le propriétaire de la maison étant survenu, sa femme ne put s'empêcher de lui raconter ce qui était arrivé. Craignant d'être compromis, il dit aux soldats :

— L'étranger est caché ici. Venez avec moi, je vous le livrerai.

Le P. Hyacinthe fut appréhendé et dut suivre les soldats; malgré son état de fièvre on le fit marcher tout un jour à travers des terrains marécageux. Aussi en arrivant à la résidence du mandarin fut-il pris d'une syncope, restant pendant trois jours dans un état de prostration complète.

Lui-même nous apprend tout ce qu'il souffrit dans une lettre qu'il adressa au P. Estevan le 30 juillet 1773 :

« Vous devez savoir que je tombai le 12 juillet entre les mains du mandarin Lê-Dò. Cette disgrâce me fut particulièrement pénible à cause des souffrances que j'eus à endurer. Celui qui me fit prisonnier ne semblait pas se douter de l'état de faiblesse où je me trouvais, car il me poussait et me menaçait constamment de son sabre. Dieu sait combien de fois je tombai dans la boue; on me fit passer un étang ou une rivière, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, puis il fallut avancer dans les ronces et les pierres, en sorte que j'avais les pieds tout ensanglantés. Enfin j'étais tellement hors d'haleine que je pouvais à peine prononcer le nom de Jésus..... »

» Je bénis néanmoins Dieu et Notre-Seigneur qui ne me délaissa pas dans mes afflictions. Mes geôliers me gardèrent trois jours dans une misérable chambre, et malgré qu'on me servit un peu de *morisquet*, c'est-à-dire du riz cuit à l'eau et de *manea* (mélange fait avec du poisson gâté), je ne pouvais avaler quoi que ce fût..... »

Le mandarin Lê-Dò avait compté recevoir des chrétiens une somme importante pour la rançon de leur chef, mais, se voyant déçu dans ses espérances, il informa le sous-préfet de Xich-Bich de ce qui était arrivé.

Celui-ci se fit amener le prisonnier et lui dit :

— Si tu veux être remis en liberté, demande à tes chrétiens de m'apporter pour ta rançon trois mille pièces de monnaie.

Le missionnaire lui répondit :

— Sache que je ne m'ai même pas un sapèque. Si tu veux me rendre la liberté, tant mieux, sinon je suis prêt à être conduit devant le roi et à subir la décapitation ou tout autre tourment.

Cependant le vicaire provincial, ayant appris son arrestation, se préoccupait de le faire mettre en liberté. Le bienheureux lui écrivit :

« Si mes geôliers se contentent de 30 livres d'argent ou d'un peu plus, donnez-les; mais s'ils réclament davantage, ne vous préoccupez aucunement de ma personne. Dieu a déjà eu pitié de moi; s'il me permet de souffrir pour son nom, je lui en rends de continuelles actions de grâces. » Il défendit également aux chrétiens de se dépouiller pour lui.

Le 5 août, le mandarin, voyant que la rançon ne venait pas, fit enfermer son prisonnier dans

une cage. La cage était une sorte de coffre rectangulaire ou carré. Le dessous et le dessus étaient formés d'une ou de plusieurs planches; les côtés consistaient en barreaux de bambous.

Celle du P. Hyacinthe était si étroite et si basse qu'il devait s'y tenir accroupi et les jambes croisées. Pendant le jour on l'exposait dans la cour du palais, à la grande joie des indigènes qui restaient des heures entières à le considérer. Le saint missionnaire en profitait pour leur parler de Dieu, leur expliquer les vérités de la religion et les exhorter à se convertir. Quelques-uns lui disaient alors à moitié convaincus :

— Ce que tu enseignes paraît conforme à la raison, mais qu'y pouvons-nous si le roi prohibe ta religion ?

D'autres s'en allaient en se moquant de lui; mais ce qui le faisait souffrir surtout, c'était d'être exposé, à peine vêtu et sans pouvoir bouger, à toutes les intempéries de la saison. Sa sérénité n'en était pourtant pas altérée. Il écrivait, en effet, le 31 août, au vicaire provincial :

« Je reste enfermé jour et nuit dans une cage si étroite que je m'y tiens les jambes croisées; je n'en sors qu'un instant au moment du repas. Toutefois Notre-Seigneur m'assiste bien. Béni soit Dieu..... »

UN COMPAGNON DE CAPTIVITÉ

Le 1^{er} octobre 1773, un prêtre indigène, Vincent Liem, avait été arrêté, lui aussi, conduit à la sous-préfecture et enfermé dans une cage à côté du P. Hyacinthe.

Les deux prisonniers furent alors dirigés sur la ville de Hien-Nam, chef-lieu de la province; mais le préfet, embarrassé du cadeau qu'on lui faisait, résolut de les conduire à Ket-Cho (Ha-Noi) où résidait la cour. Pour donner un caractère plus imposant à l'entrée dans la capitale, il fit construire deux cages toutes neuves qu'on peignit en rouge et sur lesquelles on fixa un petit drapeau avec cette inscription : *Chef principal de la loi portugaise* (1).

Le cortège, composé d'un détachement important de soldats, ayant en tête le préfet qui marchait avec la gravité d'un triomphateur, défila à travers les rues principales de Ha-Noi, au milieu d'une foule de curieux qui insultaient les captifs ou les accablaient de quolibets.

DEVANT LE ROI

Le lendemain les deux prisonniers furent conduits en présence du roi qui, s'adressant au P. Hyacinthe, lui posa quelques questions :

— Pourquoi es-tu venu dans ce royaume ?

— Pour enseigner la loi du vrai Dieu et faire en sorte que ceux qui la connaîtront l'observent et jouissent après la mort de la vie éternelle.

— Ne valait-il pas mieux que tu prêches dans ton royaume ?

— Dans mon pays, le roi et tous ses sujets la

(1) Quand les premiers Européens entrèrent au Tonkin, venant du Portugal, aux yeux des indigènes chrétien et portugais étaient synonymes.

pratiquent depuis de longs siècles; aussi les prédicateurs n'y sont-ils pas aussi nécessaires. Nous devons donc, nous, ministres du Seigneur, aller dans les royaumes étrangers, afin d'y instruire les peuples qui ne connaissent pas encore le vrai Dieu.....

Le roi lui ordonna de célébrer en sa présence quelque cérémonie religieuse. Le P. Hyacinthe s'excusait, disant qu'il lui manquait les objets indispensables, mais le roi lui expliqua qu'il se contenterait de peu de choses. Alors le bienheureux s'étant fait apporter les ornements sacrés qu'on lui avait saisis, les revêtit, prit un crucifix qu'il baisa avec respect, se mit à genoux et récita l'acte de contrition et le symbole des Apôtres.

Pendant toute cette cérémonie, le roi se promenait en disant :

— Tout cela est raisonnable.

Il lui adressa ensuite des questions futiles comme celles-ci :

— Comment est vêtu ton roi? Quand il sort de son palais, se sert-il d'une ombrelle ou d'un éventail? Va-t-il en palankin ou à pied? J'ai entendu dire que le roi de Portugal possède une baignoire en cristal pour l'été, est-ce vrai? etc.

Après cette entrevue, le monarque exprima le désir de garder prisonnier le P. Vincent qui était indigène et de faire décapiter le P. Hyacinthe. Mais le premier s'écria avec force :

— Nous sommes tous deux ministres de la même loi, par conséquent qu'on nous acquitte ou qu'on nous unisse dans la condamnation.

De son côté la reine, poussée par une irrésistible curiosité, voulut voir le P. Hyacinthe et l'interroger. Pour satisfaire à ce caprice, le Père revêtit les ornements sacrés et récita quelques prières.

La souveraine lui dit alors :

— S'il en est comme tu le prétends, vous autres avec votre loi, vous monterez au ciel et nous, qui vénérons les idoles, descendrons en enfer?

— Oui, tous ceux qui ne veulent pas connaître la loi de Dieu ou refusent de la pratiquer iront en enfer.

— Donc, toi, tu iras au ciel et le roi ira en enfer?

— Sans aucun doute, à moins qu'il ne se convertisse.

SENTENCE CAPITALE — MARTYRE

Selon le désir du roi, la cause des deux confesseurs fut menée très rapidement; le 4 novembre 1773 les juges rendirent la sentence définitive. Les deux bienheureux étaient condamnés à mort comme maîtres de la loi portugaise, c'est-à-dire comme chrétiens; quant aux deux domestiques du P. Vincent, qui avaient été arrêtés eux aussi, on les réservait pour soigner les éléphants royaux avec faculté de se racheter moyennant 60 taëls (environ 500 francs).

La sentence devait être exécutée le même jour, mais les mandarins attendirent jusqu'au 7 novembre.

De bonne heure les exécuteurs se présentèrent à la prison, firent sortir les deux confesseurs de leur cage et les conduisirent enchaînés près de la porte principale du palais afin d'y entendre la lecture de l'arrêt.

De là on les mena hors des murs, sur une grande place réservée aux exécutions; une foule énorme était accourue pour jouir de ce spectacle. Les deux bienheureux, avant d'affronter le combat suprême, se prosternèrent une dernière fois pour prier avec ferveur, firent ensuite leur confession en latin et se donnèrent mutuellement l'absolution sacramentelle. Les bourreaux les ayant invités à quitter leurs vêtements, ils obéirent et les leur distribuèrent comme gage de leur pardon.

Deux *caocs* ou pieux furent fixés en terre; après qu'ils les y eurent attachés solidement, les bourreaux s'approchèrent de leurs victimes, s'inclinèrent profondément, selon un usage de ce pays, et leur dirent: « O bienheureux, nous vous demandons pardon, mais nous devons accomplir notre devoir. » Le président donna le signal de l'exécution en ouvrant et refermant son éventail.

Les deux sabres s'abattirent simultanément. La tête du P. Vincent fut tranchée d'un seul coup, mais il n'en fut pas de même pour le P. Hyacinthe. Le bourreau pris de peur voulait s'enfuir, mais les soldats le ramenèrent de force et le forcèrent à donner un second coup pour faire tomber la tête de sa victime. Pour conjurer le mauvais sort auquel son esprit superstitieux se croyait voué, il but avidement le sang du martyr afin de se le rendre propice.

Le P. Hyacinthe n'avait que trente ans, neuf mois et vingt-cinq jours. Son corps fut transporté par les chrétiens dans le village de Tru-Ling et déposé dans l'église de Saint-Dominique en présence du vicaire apostolique et de cinq autres religieux Dominicains. La nouvelle de ce martyre ne fut connue en Espagne que deux années plus tard, le 25 avril 1775.

La vieille mère du bienheureux, qui vivait encore, assista, on devine avec quelle émotion, au *Te Deum* d'actions de grâces qui fut chanté dans l'église des Frères Prêcheurs de Filippo.

La béatification du P. Hyacinthe et du P. Vincent fut célébrée solennellement par le pape Pie X, en même temps que celle de six autres Dominicains martyrisés au Tonkin, le 20 mai 1906.

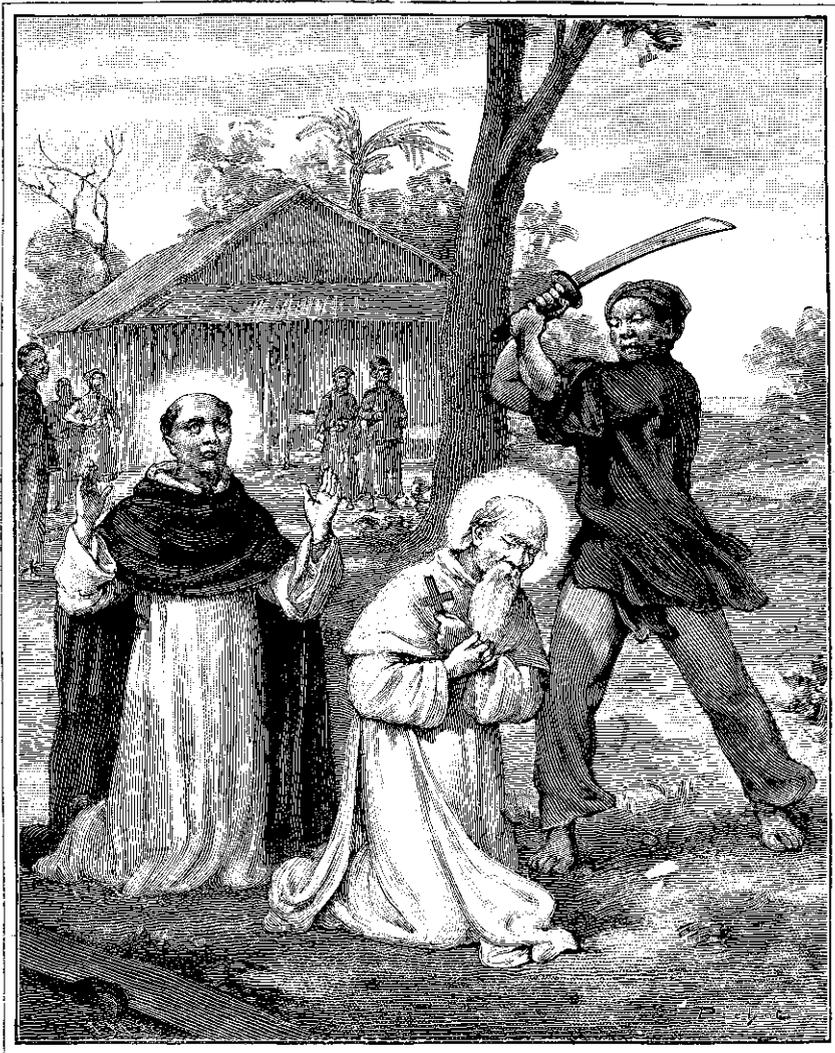
SOURCES

Gli otto martiri Tonchinesi dell'Ordine di S. Dominico, dall P. GIUSEPPA CLEMENTI, Roma. Tipografia Poliglotta della S. C. de Propaganda Fide, 1906.

LE BIENHEUREUX JOSEPH CANH

Médecin annamite, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, martyrisé le 5 septembre 1838.

Fête le 6 novembre.



Martyres des Bienheureux Joseph Canh et Pierre Tu.

UN MÉDECIN CHRÉTIEN

CE grand serviteur de Dieu naquit en 1765, à Hang-Van, dans le Tonkin. Les témoins de sa vie nous disent que ses mœurs furent toujours exemplaires, soit dans le célibat, soit dans la vie conjugale. Depuis de longues années, il avait fixé son domicile à Tho-Hà. Il y exerçait l'art de la médecine, avec une habileté et un dévouement qui le rendaient cher à toute la population, aussi bien païenne que chrétienne.

Il n'y a pas, dans l'Annam, de ces institutions publiques destinées à enseigner scientifiquement la médecine et à conférer officiellement le droit

de l'exercer, comme nous le voyons partout en Occident. Le médecin se forme lui-même par son propre génie, ses propres goûts, ses inclinations bienfaisantes et son expérience personnelle, ou en se constituant disciple d'un autre médecin déjà renommé, dont il reçoit les conseils et observe la méthode pour le traitement de chaque maladie.

Le principal et pour ainsi dire unique moyen en usage, afin de se rendre compte du caractère des maladies, c'est de tâter le pouls du malade, non seulement au bras, selon la méthode ordinaire, mais aux pieds ou en d'autres parties du corps. Certains médecins acquièrent, sous ce rapport, une telle habileté, qu'il ne leur faut rien autre

pour reconnaître les maladies les plus cachées.

Comme remède, les richesses du règne minéral sont inconnues et celles du règne animal très peu utilisées; c'est le règne végétal qui est la grande ressource. Les diverses vertus des plantes, employées séparément ou combinées entre elles, servent à tout, administrées aux malades en décoction, sous forme de breuvage. En dehors même de la médecine professionnelle, il y a, dans certaines familles, pour l'emploi des simples, certains secrets qui se transmettent de père en fils, et qu'on met au service des malades de la maison et du voisinage: empirisme non seulement toléré, mais recherché et, de fait, parfois très salutaire.

Le médecin de profession ne se contente pas de prescrire les remèdes: il les applique, il en surveille l'effet, ce qui l'astreint à de fréquentes visites et à de longues séances; de médecin, il s'est fait infirmier, garde-malade et est devenu pour ainsi dire membre de la famille.

On comprend quels avantages ce mode d'assistance offrait à notre Bienheureux pour exercer son zèle, non seulement en portant de vive voix les messages du chef de la mission et en baptisant les enfants païens moribonds ou même les adultes convenablement disposés, mais en étudiant les dispositions morales de ses malades et de l'entourage pour les initier peu à peu aux mystères du salut.

Ce fut là pendant de longues années le rôle et on peut dire l'apostolat du Bienheureux.

TERTIAIRE DOMINICAIN

Le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, moins connu peut-être, mais non moins illustre que celui de Saint-François, enrôla un nombre incalculable de jeunes filles, de veuves, de gens mariés, qui voulaient pratiquer dans le monde, autant que possible, les observances de la vie religieuse. « L'histoire de l'institution du Tiers-Ordre, dit le P. Larcordaire, est une des plus belles choses qu'on puisse lire. Elle a produit des saints sur tous les degrés de la vie humaine, depuis le trône jusqu'à l'escabeau, avec une telle abondance, que le désert et le cloître pourraient s'en montrer jaloux. »

Quand on a médité ce caractère du Tiers-Ordre, on comprend que les Dominicains qui évangélisèrent le Japon, l'immense empire chinois et le royaume d'Annam, aient eu soin toujours d'établir à côté d'eux une Fraternité du Tiers-Ordre et d'y faire entrer les âmes privilégiées qu'ils voyaient éprises d'amour pour la perfection religieuse et pour l'apostolat. Le développement de cette institution fut singulièrement favorisé par cet esprit d'association qui caractérise les peuples d'Extrême-Orient. Nulle part comme en Chine ou au Japon, les citoyens n'éprouvent un instinct aussi impérieux de se réunir et de mettre en commun leurs énergies pour mieux procurer le bien de la société.

Le bienheureux Joseph Cánh, épris de perfection et voulant se donner plus complètement à Dieu, fut heureux de se faire inscrire dans cette pieuse Société. Il en accomplissait les obligations avec une scrupuleuse fidélité et était un modèle parmi les fidèles de son district; aussi lui témoignait-on une entière confiance et l'avait-on appelé à gérer les biens de l'église à laquelle il appartenait et dont il était l'honneur et l'édification.

ARRESTATION ET INTERROGATOIRES

Malheureusement, cette popularité même exposait le bienheureux Joseph aux plus graves périls

dans les temps de persécution; et voilà pourquoi il avait résolu de transférer son domicile à Ninh-Tai; mais au moment où il allait monter dans la barque qui devait le soustraire au danger, il fut signalé comme étant un des chrétiens les plus influents du pays, qu'il était urgent, par suite, d'appréhender et d'immoler.

Joseph se vit donc arrêté et renfermé dans la prison de Ninh-Tai. Il y était depuis quelques jours seulement, quand lui furent adjoints, comme compagnons de captivité, le bienheureux Pierre Tu, Dominicain indigène: les bienheureux Augustin Moy, Etienne Vinh et Thomas Dè, tous trois Tertiaires; les bienheureux Dominique Uy et François-Xavier Mau, catéchistes, membres aussi du Tiers-Ordre dominicain. On peut juger combien fut profonde, dans les horreurs de la prison, la joie de notre bienheureux Joseph Cánh, de ce vénérable vieillard de soixante-treize ans, en se voyant réuni à ses frères dans le Christ. Son âme ardente avait soif du martyre; aussi demandait-il à Dieu avec ferveur de mourir courageusement pour la foi, escorté de ses six compagnons.

Le tribunal criminel de la province s'étant réuni, les confesseurs de la foi furent cités devant les juges et sommés par eux de renoncer à Jésus-Christ. Mais le P. Pierre Tu, qui, déjà dans la prison, avait exhorté ses compagnons à demeurer fermes dans la foi, renouvela ses exhortations devant le tribunal, encourageant les prisonniers à ne pas obtempérer aux ordres impies des mandarins.

Ceux-ci eurent vite compris qu'ils n'obtiendraient rien tant que le bienheureux Pierre assisterait à l'audience; aussi le firent-ils reconduire en prison et prirent-ils le parti de séparer les chrétiens les uns des autres, pour les interroger et les tenter successivement. Ils espéraient que l'isolement les rendrait moins fermes dans leur résistance aux ordres sacrilèges du roi; heureusement qu'ils étaient dans une pleine illusion.

Le premier à confesser la foi fut le bienheureux Dominique Uy, catéchiste, qui servait d'auxiliaire au bienheureux Tu.

— Marche sur la croix, lui dirent les juges.

— Vous, juges, répondit avec à-propos le pieux jeune homme, oseriez-vous fouler aux pieds l'image de votre roi? Eh bien! moi, je ne marcherai pas sur l'image de mon Sauveur.

Et comme on lui déclara qu'on lui ferait trancher la tête s'il s'opiniâtrait dans son refus, il sortit de l'audience rempli d'une joie extrême, et il dit à haute voix à ses compagnons qui allaient à leur tour comparaître devant les juges: « Mes frères, j'ai obtenu une grande grâce; bientôt je serai martyrisé! »

Le bienheureux François-Xavier Mau fit preuve du même courage en confessant sa foi; il ne craignit pas de se glorifier de son titre de catéchiste et de sa tendre affection pour le bienheureux Pierre Tu.

Le bienheureux Thomas Dè fit cette réponse aux juges qui lui intimaient de marcher sur la croix: « J'adore la croix, je ne la foulerai pas aux pieds. Je suis prêt à souffrir tous les tourments dont vous avez menacé notre prêtre. »

Les juges ne réussirent pas mieux auprès des autres confesseurs de la foi. Quand vint le tour du bienheureux Joseph Cánh, ils lui commandèrent d'un ton menaçant de fouler aux pieds le signe auguste de notre Rédemption. Le vénérable vieillard, pour toute réponse, s'agenouilla dévotement devant la croix et la couvrit de baisers, montrant ainsi éloquemment quels étaient les sentiments

de son âme et les désirs intimes de son cœur. Cette première audience fut donc, pour la religion catholique, l'occasion d'une grande victoire, qui se renouvela aussi souvent que les juges firent comparaître devant eux les sept vaillants chrétiens. Le bienheureux Joseph fut spécialement l'objet de leurs interrogatoires insidieux à cause de son grand âge qui, espéraient-ils, rendrait ses réponses embarrassées et confuses, ses résolutions timides et chancelantes; mais le courageux vieillard repoussa nettement, avec indignation, les offres que les juges lui faisaient de le remettre en liberté à des conditions honteuses et sacrilèges. Sur toute la ligne, la satanique habileté des persécuteurs était déjouée et confondue.

NOBLE CONDUITE DU BIENHEUREUX JOSEPH

Les juges, un jour, voulurent connaître quelques-unes des prières que récitaient les chrétiens et qui communiquaient à l'âme des martyrs une constance et une force si évidemment surhumaines. Alors le bienheureux Joseph Cánh commença à réciter les litanies des saints. Tout d'abord, les juges l'écoutèrent avec indifférence; mais quand le vieillard fut arrivé à ce verset: « *Ut regibus et principibus nostris pacem et veram concordiam atque victoriam donare digneris*, nous vous prions, Seigneur, de donner à nos rois et à nos princes la paix et la vraie concorde et la victoire », ils éclatèrent de rire et crurent que ce pauvre chrétien, si avancé en âge, avait perdu la raison. Evidemment, les persécuteurs ne comprirent pas et ne pouvaient comprendre la sublimité de cet esprit de foi et de charité qui fait demander à Dieu la paix, même pour les tyrans les plus haineux et les plus altérés du sang chrétien.

Cinq jours après, les juges firent comparaître de nouveau le courageux vieillard, et, simulant une grande compassion pour son âge, ils cherchèrent encore à lui persuader de reprendre sa liberté, à la seule condition de fouler aux pieds la croix du divin Sauveur. Le bienheureux Joseph, on le comprend, opposa un énergique refus. Alors les persécuteurs résolurent de recourir à la violence pour le contraindre à marcher, au moins un tant soit peu, sur une croix placée devant lui, afin que cette obéissance aux ordres impies du roi, bien que purement apparente et forcée, permit de le remettre en liberté. En conséquence, deux gardiens reçurent l'ordre de l'enlever par violence et de lui faire poser les pieds sur le crucifix étendu à terre. Mais l'intrépide athlète du Christ s'efforça si bien de replier les jambes en arrière, qu'il resta suspendu aux bras des gardiens et ne toucha aucunement, même de l'extrémité des pieds, le symbole sacré de notre Rédemption.

Pris de colère, les juges le firent battre violemment à coups de verges; mais voyant qu'ils ne pouvaient vaincre l'indomptable énergie de cet homme décrépît, ils lui adressèrent cette demande :

— Tu tiens donc absolument à mourir?

— Je vous demande, dit-il, une seule grâce, ô juges : c'est de me faire mourir en même temps que mon prêtre.

Ses désirs furent exaucés, car les juges, ayant éprouvé contre le bienheureux Pierre Tu toutes les ressources de leur astuce, y compris la promesse de le faire mandarin s'il abjurait, reçurent cette belle réponse : « Comme les bons soldats, s'ils meurent ou sont blessés sur le champ de bataille,

sont dignes de toute louange, tandis que les lâches ne méritent que châtiments, ainsi moi, voulant être un bon soldat, je ne désertai jamais la milice de Jésus-Christ. »

CONDAMNATION DES CONFESSEURS

Alors les juges, convaincus de l'inanité de leurs efforts pour faire tomber les deux confesseurs dans l'apostasie, rendirent, le 27 juillet 1838, une sentence dans laquelle ils demandaient au roi de condamner à la strangulation le P. Pierre Tu et le vieux médecin Joseph Cánh. Pour les cinq autres confesseurs de la foi, ils s'exprimaient en ces termes : « Uy et Mau, qui ont toujours été les serviteurs de Van-Tu (nom annamite du bienheureux Pierre), ainsi que Dê, Vinh et Moy, refusent pareillement de marcher sur la croix. Evidemment, ils restent attachés à cette religion, loin de vouloir y renoncer. Nous proposons donc d'appliquer à ces cinq malfaiteurs les sévérités édictées par la loi, à savoir : qu'ils reçoivent d'abord cent coups de verge et qu'ils soient ensuite exilés à trois mille milles, dans la province de Bench-Dinh, où ils seront punis des travaux forcés. »

La décision des juges, ils le remarquaient dans leur sentence, était conforme aux décrets de Minh-Manh. Le tyran, en effet, n'avait menacé de la peine de mort que les prêtres chrétiens; l'exil et les travaux forcés devaient seuls châtier la prétendue impiété des simples fidèles. Mais, oubliés de sa propre loi et entraîné par sa haine, Minh-Manh rendit le 2 août un arrêt dans lequel il était dit : « Ces hommes qui, depuis longtemps, suivent la religion de Jésus-Christ, c'est-à-dire Uy, Man, Dê, Moy, Vinh, tous ces cinq malfaiteurs doivent soigneusement être gardés en prison, pour qu'ils soient ensuite étranglés. »

La peine de la strangulation parut trop douce au roi pour le bienheureux Joseph Cánh; car il le croyait, vu sa science et la noblesse de son caractère, élevé au sacerdoce comme le bienheureux Pierre Tu; il ordonna donc de lui trancher la tête, supplice considéré comme bien plus infamant que celui de la strangulation, et réservé pour cela aux plus insignes coupables.

Cette sentence du roi ne fut pas immédiatement connue à Ninh-Tai; elle n'y parvint qu'après plus d'un mois. Pendant ce temps, les glorieux témoins du Christ ne cessèrent, dans leur étroite prison, de pratiquer héroïquement les vertus chrétiennes. La joie de leur âme se trahissait sur leur visage et dans leurs conversations avec les chrétiens qui venaient les visiter. La divine Providence envoya au bienheureux Pierre un prêtre, le P. Phuong, qui, moyennant une somme de 7 francs versée au mandarin, obtint de pénétrer dans la prison. Il entendit la confession du bienheureux Pierre, dont il reçut à son tour les bienfaits du sacrement de Pénitence.

Les autres prisonniers du Christ se confessèrent au bienheureux Pierre Tu, à plusieurs reprises, pour mieux se préparer au supplice.

GLORIEUX MARTYRE DU BIENHEUREUX JOSEPH CANH

Enfin le décret royal parvint à Ninh-Tai le matin du 5 septembre 1838; les juges s'empressèrent de le publier et résolurent d'exécuter ce jour-là même, sans délai, la sentence de mort portée contre le bienheureux Pierre et le vénérable médecin Joseph. L'un et l'autre, à cette nouvelle, furent remplis d'une sainte allégresse. Enfin,

il leur était donné de verser leur sang pour Jésus-Christ et pour la foi! Le bienheureux Pierre Tu distribua des aumônes aux prisonniers, donna une somme de 35 francs aux bourreaux, revêtit son habit de Frère Prêcheur, prit entre ses bras un beau crucifix qui avait été sa plus grande consolation pendant sa captivité, et se mit en prière en attendant l'heure tant désirée.

Le bienheureux Joseph Cánh, lui aussi, se revêtit des blanches livrées dominicaines pour marcher à la mort. Les mandarins, fort surpris, lui demandèrent ce que signifiait cet habit : « C'est celui du Tiers Ordre auquel j'appartiens; ces vêtements blancs représentent la pureté que nous apprécions tous grandement; cet autre objet que je tiens en main est la croix. Le roi me commande de la fouler aux pieds; à ce prix, il me pardonnerait et me sauverait la vie. Mais moi je ne veux pas le faire, et voilà pourquoi je mourrai pour cette sainte croix que je désire avoir sous les yeux et porter avec moi en allant à la mort. »

Les mandarins exaucèrent ses désirs et le conduisirent au martyre vêtu de l'habit du Tiers Ordre, portant le crucifix entre ses mains. Avant le départ pour le lieu du supplice, le vénérable Joseph expliqua pendant une heure à la foule qui l'entourait les principales vérités de notre sainte religion, continuant ainsi, jusqu'au dernier moment, cet apostolat de la vérité et de la charité qu'il avait si courageusement et si fructueusement pratiqué dans tout le cours de sa vie.

Enfin le cortège se forma, et les deux frères en saint Dominique, le bienheureux Pierre Tu et le bienheureux Joseph Cánh, le long du chemin, se prirent à réciter d'une voix haute les litanies des Saints; ils ne se lassèrent pas de remercier du fond de leur cœur la divine Providence qui leur accordait la grâce si précieuse de mourir pour la cause de la foi.

Le bienheureux Joseph marchait allègrement, sans appui d'aucune sorte, portant sur ses épaules une cangue très lourde; son attitude et son courage étaient un objet d'admiration pour tous les mandarins et pour l'immense foule de chrétiens et d'infidèles accourus afin de voir comment savent mourir les disciples d'un Dieu crucifié. Le bienheureux Pierre était porté sur une litière par des gardes, de sorte que, dominant la foule, il lui était facile de parler avec tous ceux qui le saluaient respectueusement et lui demandaient sa dernière bénédiction. Ennuyés de cet empressement des spectateurs, les gardiens les éloignaient à coups de verge.

Le cortège arriva au lieu appelé Xai-Bong; c'est là que la sentence du roi devait être exécutée; on ôta au bienheureux Pierre ses lourdes chaînes et il s'agenouilla. On enleva ensuite au bienheureux Joseph sa pénible cangue et, à son tour, il se mit à genoux. Alors le mandarin donna le signal du supplice. La tête du bienheureux Pierre fut tranchée au second coup seulement, celle du bienheu-

reux Joseph tomba dès le premier coup; et leurs âmes s'envolèrent ensemble au paradis pour recevoir la couronne promise au sacrifice de la vie comme témoignage suprême de foi et d'amour.

CULTE RENDU AUX MARTYRS

Les chrétiens recueillirent leur sang avec le respect dû à d'aussi vaillants champions de la vérité; la croix du bienheureux Pierre fut prise par un mandarin chrétien qui en fit don au bienheureux Jérôme Hermosilla, plus tard martyrisé lui-même pour la foi (1861) (1); quant au corps du saint prêtre et Frère Prêcheur, il fut enseveli dans un village chrétien de la province septentrionale, appelé Nghia-Vu, sur l'emplacement de l'église sacrilègement détruite pendant la persécution.

Le corps du bienheureux Joseph Cánh fut enseveli sur le lieu même du martyre; mais, quelque temps après, le bienheureux Hermosilla le fit enlever et porter dans sa patrie, là même où avait été bâtie l'église détruite, hélas! elle aussi, par la persécution. Aujourd'hui, les ossements du martyr se trouvent dans l'église de La; c'est M^{re} Dominique Liem qui les y transféra le 29 avril 1844.

Divers merveilleux prodiges accompagnèrent et suivirent la mort des deux martyrs. Mais le plus célèbre est celui dont furent témoins ceux qui transportèrent les dépouilles du bienheureux Joseph à Tho-Hà. Les chrétiens qui accompagnaient ces saintes reliques se virent dans l'impossibilité de traverser le gué du fleuve Can-Cho, que les eaux avaient démesurément grossi. Sans perdre courage, ils s'adressèrent alors avec ferveur au serviteur de Dieu dont ils portaient les vénérables dépouilles, et ce ne fut pas en vain; car voici les eaux du fleuve qui tout à coup s'abaissent, et la traversée devient facile, sans même qu'on ait besoin de recourir à des barques.

Le bienheureux Joseph Cánh a été béatifié solennellement par le pape Léon XIII, le 27 mai 1900 avec 77 autres martyrs de l'Extrême-Orient.

Puisse cet admirable et glorieux martyr attirer, non seulement sur les contrées où il a vécu, prié, travaillé, souffert, versé son sang, mais aussi sur nous tous, l'abondance des grâces divines. Puisse-t-il surtout nous obtenir de Jésus et de Marie, une si bonne et sainte vie chrétienne qu'elle mérite d'être couronnée par une meilleure et plus sainte mort.

SOURCE CONSULTÉE

Extraits d'une notice sur le bienheureux Joseph Cánh, imprimerie de la « Propagande », Rome 1908, gracieusement communiquée par les RR. PP. Dominicains.

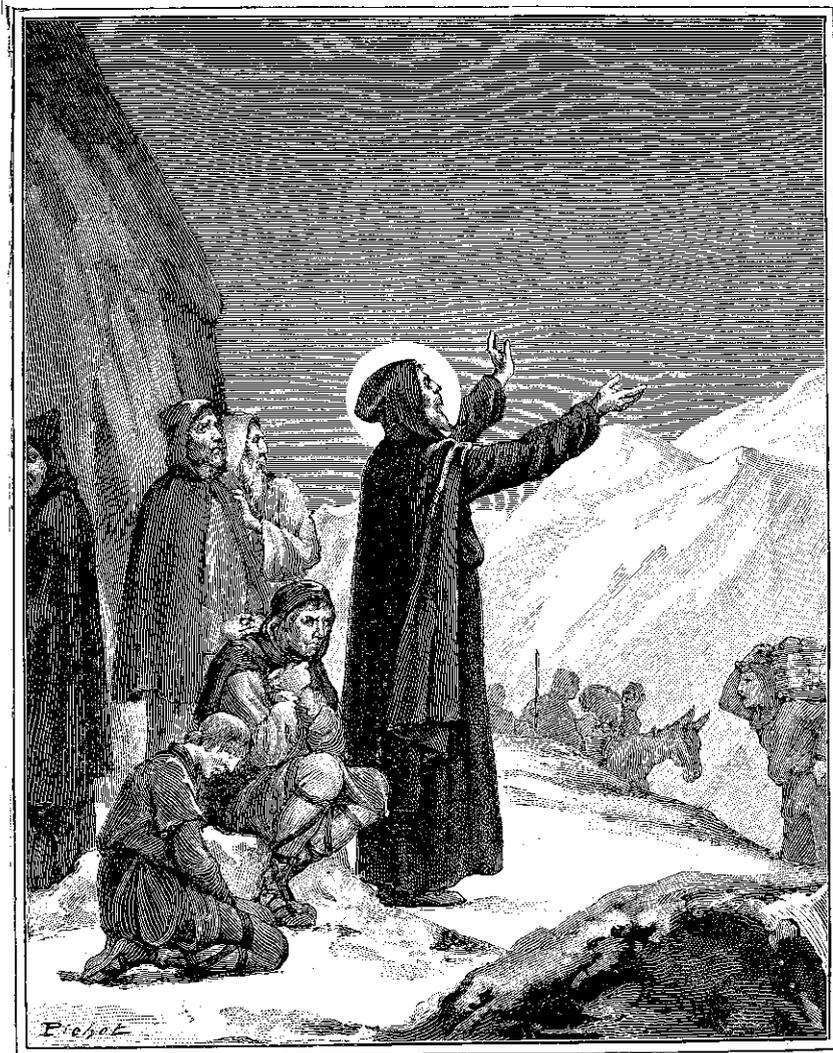
(1) Voir n° 1420.



SAINT ÉTIENNE D'AGDE,

évêque d'Apt (975-1046).

Fête le 6 novembre.



Saint Étienne, égaré avec ses compagnons et mourant de faim, voit des inconnus lui apporter d'abondantes provisions.

NAISSANCE ET ÉDUCATION
FORMATION ECCLÉSIASTIQUE

SAINTETIENNE naquit à Agde (Hérault), en 975, d'une famille qui occupait un rang honorable dans la cité. Le nom d'Étienne, qu'il reçut au baptême, fut un heureux présage du zèle ardent et de l'éminente charité qui devaient le distinguer un jour. L'Église d'Agde se signalait, d'ail-

leurs, depuis longtemps par sa dévotion au premier martyr, à qui elle avait dédié sa cathédrale.

Tout en continuant à vivre au sein de sa famille, l'enfant dut suivre, en qualité d'externe, les cours de l'école monastique attenante à l'abbaye voisine de Saint-Sever, et c'est là qu'il acquit l'instruction et l'éducation conformes à son rang et dont aucun fils de famille noble n'était alors dépourvu.

Le monastère avait été jadis construit, près de l'embouchure de l'Hérault, par un riche Syrien, nommé Sever, que le désir de la perfection évangélique avait poussé à abandonner ses biens et sa patrie. C'est là que, en dehors de notre saint Etienne, s'était formé l'illustre saint Maixent, qui avait évangélisé le Poitou et qui donna son nom à l'une de ses villes.

Doué d'une intelligence vive et facile, que servait une heureuse mémoire, Etienne s'initia rapidement aux études que l'on faisait alors dans les écoles monastiques. Outre le latin, plusieurs de ses biographes modernes lui ont fait apprendre à Agde le grec et l'hébreu. Rien ne nous dit qu'il ait jamais su cette dernière langue ; quant au grec, son premier historien, qui était en même temps son contemporain, nous assure de la manière la plus explicite que le Saint l'apprit au cours d'un voyage en Terre Sainte et qu'il se consacra même assez longtemps, sans doute dans un couvent grec d'Orient, à l'étude de cette langue.

Celle-ci devait lui servir pour une science plus élevée, celle des Saintes Ecritures, dont il fit son étude de prédilection. Il enseigna même à son tour, et avec une grande maîtrise, du moins à ce que l'on peut conclure d'une expression un peu ambiguë, il est vrai, de son premier biographe.

VOYAGES EN TERRE SAINTE

Nous venons de devancer quelque peu les événements. A peine adolescent, Etienne avait quitté sa ville natale, appelé ailleurs par un gentilhomme de sa parenté. Il n'était pas encore engagé dans les Ordres sacrés, et tout laisse même croire qu'il n'avait pas fait profession monastique, comme on le lui attribue gratuitement. Du reste, son premier biographe n'écrit pas un mot qui puisse donner à entendre qu'Etienne ait jamais été religieux.

C'est de cette nouvelle résidence que nous ne connaissons pas qu'Etienne entreprit un premier voyage en Palestine. C'était avant l'année 1010, qui vit et l'élevation de notre Saint au siège épiscopal d'Apt, et la destruction par les musulmans de l'église du Saint-Sépulchre et d'autres sanctuaires qui étaient encore debout lors de sa première visite. Etienne était pourtant déjà prêtre, ce qui permet de supposer qu'il avait alors de vingt-cinq à trente ans.

Pendant ce voyage, qui dura longtemps, il se prosterna avec dévotion dans les sanctuaires élevés sur les lieux qui avaient été témoins de la vie et de la mort de Notre-Seigneur, apprit la langue grecque et se familiarisa avec elle, au point de s'exprimer dans cet idiome étranger avec la même facilité que s'il l'avait parlé depuis son enfance.

Un peu plus tard, lorsqu'il avait déjà reçu la consécration épiscopale, Etienne partit une seconde fois pour les Lieux Saints, mais la maladie le contraignit de rebrousser chemin. Enfin, dans son extrême vieillesse, il reprit encore une fois le projet qui lui tenait tant à cœur, et, malgré tous les obstacles, il parvint de nouveau à Jérusalem.

Lui, qui ne calculait jamais avec l'argent, dépensa des sommes considérables à soulager les chrétiens de Palestine, à racheter les captifs, à entretenir ses compagnons de voyage, à faire restaurer les sanctuaires ; et pourtant, remarque son biographe qui en fut témoin, à son retour il rapportait deux fois plus d'argent qu'il n'en avait pris, tant le Seigneur avait approuvé et béni ses largesses.

EVÊQUE D'APT — SA FERMETÉ ET SA BONTÉ

L'humble Etienne s'efforçait vainement de cacher les vertus dont son âme était ornée. Dieu se plut à révéler tout ce que cette apparente simplicité recouvrait de délicatesse et de grandeur.

L'Eglise d'Apt, dans le département actuel de Vaucluse, venait de perdre son évêque, Ilhogou ou Hilbod, qui, pendant onze années environ, l'avait gouvernée avec sagesse. Du consentement unanime de tous, saint Etienne fut désigné pour le remplacer. Il fut élu ou du moins sacré le 16 décembre de l'année 1010. Cet honneur ne changea rien à la simplicité de sa vie, prêt qu'il était à remplir tous les devoirs de sa charge avec son zèle et son dévouement coutumiers.

De graves difficultés attendaient, dès le début, le nouveau pontife. A la vigilance ordinaire pour conserver intact le dépôt de la foi, à la protection à donner aux petits et aux faibles, vinrent se joindre des embarras concernant l'administration temporelle. Pendant tout le cours de son épiscopat, le Saint appliqua tout son soin et toute sa fermeté à remédier aux causes principales de ces maux. Il fallait ressaisir les biens dont les seigneurs avaient injustement dépouillé les clercs, les pauvres et les églises ; il fallait aussi prévenir tout nouvel empiétement. Saint Etienne n'hésita pas à faire son devoir, mais il souleva contre lui la colère des principales familles de sa ville épiscopale, qui ne lui épargnèrent point les outrages et les injures.

Cependant, il sut tempérer son énergique fermeté par une grande bonté et une douceur à laquelle on ne put résister. Nul ne sut mieux pardonner à ses ennemis. Oubliant la peine qu'ils lui avaient causée, ne songeant qu'au bien qu'il pouvait leur faire, il les invitait à sa table. Vaincus par tant de bonté, ils comprirent alors que Dieu le leur avait envoyé comme un ange tutélaire pour les corriger et les guider.

L'influence de notre Saint sur son clergé fut profonde ; elle s'exerça particulièrement sur les clercs qui formaient sa famille épiscopale, et dont l'un d'eux nous a laissé le récit si captivant de la vie du saint prélat.

A côté de ceux-ci, il y avait les chanoines ou clercs chargés de chanter l'office canonial à la cathédrale. Le relâchement s'était glissé dans leurs rangs. Une salutaire réaction ne tarda pas, heureusement, à s'opérer. Ce fut la fondation des chanoines réguliers ou des clercs qui revenaient à l'ancienne discipline de la vie en commun. Ils s'astreignaient même à observer l'obéissance envers un supérieur, à garder la pauvreté volontaire et les autres pratiques de la vie reli-

gieuse. Saint Etienne encouragea cette réforme en souscrivant, l'année 1019, à l'acte par lequel le pape Benoît VIII institua la vie commune parmi les chanoines de la cathédrale de Gironne, en Espagne.

La défense des droits de l'Eglise retrouva en lui un ferme champion, lorsque l'abbaye de Roses, en Catalogne, vit tous ses biens envahis peu à peu par les seigneurs des environs. L'abbé et les religieux implorèrent la protection du même pape Benoît VIII, qui, n'ayant rien obtenu des seigneurs, ordonna à un certain nombre d'évêques de se réunir en Concile pour les obliger à restituer. Quatre évêques seulement répondirent à l'appel, parmi lesquels notre saint Etienne.

PÈLERINAGE A ROME MALADIE ET GUÉRISON MIRACULEUSE

En partant une seconde fois pour le pèlerinage de Terre Sainte, l'évêque d'Apt voulut passer par Rome, afin d'y recevoir la bénédiction du Souverain Pontife et d'y prier au tombeau des saints apôtres. L'épreuve l'y attendait. La peste ravageait alors la Ville Eternelle et lui enleva toute sa compagnie, ainsi que tous ses domestiques. Atteint lui-même grièvement dans l'hospice de Saint-Laurent et placé entre la vie et la mort, il ne dut son salut qu'aux soins charitables de Gunfrid, évêque de Volterra (1014-1037), qui le fit transporter dans sa ville épiscopale et consacra à sa guérison de longs soins et une inépuisable sollicitude.

Tandis qu'il était encore en convalescence, entouré des soins et de la sympathie des habitants de Volterra, dans le silence d'une nuit profonde, alors que le sommeil avait déserté ses paupières, Etienne vit tout à coup devant lui la Sainte Vierge, accompagnée de sainte Lucie et de sainte Agnès. La Mère de Dieu rendit à son dévot serviteur les forces qu'il avait perdues depuis si longtemps, et elle lui enjoignit de retourner à Apt pour y relever son ancienne église cathédrale qui lui était consacrée et qu'avait détruite une invasion de barbares.

Le saint évêque revint dans son diocèse ; mais, à la vue des ruines de son église, des désastres de l'invasion, un profond découragement le saisit. Il retomba bientôt malade et fut ainsi dans l'impuissance d'exécuter l'ordre qu'il avait miraculeusement reçu.

Cependant, la Reine des cieux voulait tenir de la main de ce pieux serviteur la reconstruction de son temple. Elle lui députa, cette fois, un prêtre vénérable, qui lui renouela l'ordre déjà donné. Consolé et fortifié, Etienne se mit à préparer cette œuvre importante, mais il ne crut pas devoir attendre l'achèvement de son église pour reprendre le projet si cher à son cœur. Voyant les travaux déjà avancés et leur continuité assurée par de généreuses offrandes, il partit une seconde fois pour la Terre Sainte. Ce fut très probablement entre les années 1032 et 1038 qu'il accomplit ce second pèlerinage.

En 1038, il était de retour des Lieux Saints, et il put consacrer l'église de Sainte-Marie la Neuve, sa nouvelle cathédrale, qu'une pieuse dame avait dotée d'une partie de ses biens.

LUTTE POUR LA DÉFENSE DES DROITS DE L'ÉGLISE

L'influence de saint Etienne s'étendit au delà des limites de son diocèse ; il prit part à tous les Conciles, à toutes les réunions importantes qui eurent pour but de chercher un remède au relâchement et aux misères morales de son temps.

Ce fut à l'ascendant de sa vertu que l'on dut la donation que fit Elbert, seigneur de Saïgnon, de l'abbaye de Saint-Eusèbe, dont ses ancêtres s'étaient emparés. A la tête des religieux qui vinrent prendre possession du couvent se trouvait un moine de très grand mérite, Durand, qui devint ensuite évêque de Vence. Le 3 octobre de l'année 1032, le saint pontife avait consacré l'église rurale de Saint-Michel, sur le territoire de Saïgnon.

Le 15 octobre 1040, il fut au nombre des vingt-deux évêques qui assistèrent le pape Benoît IX, lorsque celui-ci consacra l'église du monastère Saint-Victor, à Marseille. Au mois de septembre de l'année suivante, il souscrivit avec quelques évêques de la région à l'acte de réformation de l'Eglise d'Avignon.

Quatre chanoines de cette Eglise, désirant réagir contre le relâchement de la vie cléricale, avaient demandé à leur évêque l'abbaye de Saint-Ruf pour s'y retirer et y vivre selon une règle commune. Le prélat consentit à leur demande et leur accorda l'abbaye avec ses dépendances et ses revenus. L'institution des chanoines de Saint-Ruf eut une action salutaire sur plusieurs Eglises de France. Ils formèrent une Congrégation fameuse et très répandue en France, en Italie et en Espagne.

D'autres causes de désordre, plus funestes encore, nécessitèrent, elles aussi, l'intervention des évêques à cette époque. Les querelles constantes des seigneurs entre eux, l'oppression qu'ils faisaient peser sur le peuple, leurs vexations contre le clergé, leurs guerres continuelles jetaient partout le trouble et la ruine. En 1041, une assemblée se tint dans les plaines de Tulujes, près de Perpignan. On y fit des règlements pour mettre un frein à ces guerres particulières. Telle fut l'origine de la *Trêve de Dieu*.

L'œuvre commencée à Tulujes fut reprise et confirmée l'année suivante, sur un autre point du Midi. Le 4 septembre 1042, un Concile se réunit à Saint-Gilles à cet effet. La présence de notre Saint est signalée aussi en divers Conciles de moindre importance qui se tinrent les années suivantes. N'oublions pourtant pas de signaler qu'en 1044 il signa à l'acte de donation de l'église Saint-Promase, à Forcalquier, que le comte de Provence, Bertrand, concéda à l'abbaye de Saint-Victor, en y ajoutant des revenus fort considérables.

VERTUS DU SAINT

Les qualités naturelles s'étaient développées en saint Etienne, purifiées et ennoblies par le christianisme, éprouvées et fortifiées par le manquement des affaires. Ses vertus morales jetèrent un éclat plus vif encore.

Humble malgré la grandeur de sa situa-

tion, il fut aussi très ferme et ne craignit pas de résister même aux puissants pour la défense des droits de son Eglise.

Avec la générosité des âmes d'élite, il s'était donné à Dieu sans partage dès sa jeunesse; il ne sut jamais rien distraire du don qu'il avait fait de lui-même. Au milieu des soucis et des luttes, pendant les pénibles trajets de lointains pèlerinages, il consacrait une grande partie de son temps à la prière. « Nous pouvons l'assurer sous la foi du serment, dit son biographe qui l'avait beaucoup connu, nous ne vîmes jamais personne si régulier à la psalmodie quotidienne, si assidu aux veilles, si continu dans ses méditations. »

A certaines époques de l'année, principalement pendant le Carême, qu'il observait avec une grande austérité, il se retirait dans le domaine épiscopal des Tourettes, séparé de l'agitation des affaires, il s'appartenait davantage à lui-même et pouvait se donner plus entièrement à Dieu.

Il pratiqua l'aumône, selon la dignité de son rang. Sa générosité s'épancha abondamment dans le sein des malheureux.

Il fut l'apôtre de la bonté, cette fleur délicate de la charité chrétienne. Au milieu de ses frères en religion, il savait donner à l'entretien un tour vif et attrayant. Il captivait par le charme aimable de ses conversations. La bonté l'avait rendu pleinement maître de lui-même, mettant son âme à l'abri des emportements qui troublent et bouleversent le cœur, des défaillances qui l'affaiblissent et l'abattent.

Insensible à l'injure, oublieux de l'outrage, il ne songeait qu'à gagner le cœur de ses frères. Et lorsque l'accomplissement de son devoir causait d'inévitables froissements, sa charité trouvait et appliquait avec délicatesse le remède à ces maux. Rien ne pouvait résister à l'attrait de sa douceur; elle savait lui conquérir et lui ramener les plus opiniâtres adversaires. Aussi, les églises d'Apt et d'Agde, dans les offices divers par lesquels elles le glorifient, nous invitent-elles à demander à Dieu, par son entremise, cette vertu du pardon des injures, cette douceur dont il fut un des apôtres.

SES MIRACLES

Etienne reçut aussi en partage cette portion de la puissance divine promise aux pacifiques qui seront appelés les fils de Dieu. Les voies ordinaires de la Providence ne leur suffirent pas. Dieu déroge pour eux aux lois communes qu'il a tracées; pour eux et par leur intermédiaire, il opère des miracles.

L'historien de notre Saint rapporte quelques-uns de ces prodiges dont il n'a pas été le témoin et qu'il relate seulement par oui-dire.

Parmi ces derniers, citons deux ou trois faits, qui ont du reste entre eux plusieurs traits d'analogie. A Toulouse, c'est un clerc qui se rallume pour guider le Saint au milieu de la nuit, au moment où il sort de l'église Saint-Sernin. Dans sa ville épiscopale, une lumière céleste l'éclaire tandis qu'il passe la nuit dans son église pour réciter l'office du Carême.

« Il se rendait un jour au Puy, pour vénérer le sanctuaire de la Très Sainte Vierge, lorsque, égaré au milieu des montagnes pleines de neige et manquant, lui et les siens, de toute nourriture pour réparer leurs forces épuisées, ils virent venir au-devant d'eux des inconnus qui portaient d'abondantes provisions, envoyées par un seigneur du voisinage, divinement averti de sa présence. »

MORT DE SAINT ÉTIENNE

Miné par la fièvre, Etienne se sentit bientôt au terme de sa course. Rien de plus touchant, dans sa naïve simplicité, que le récit que nous a laissé de la mort du saint évêque le fidèle témoin de ses vertus :

« L'an de grâce 1046, la trente-sixième année de sa consécration épiscopale, la soixante et onzième de sa vie, il ressentit de nouveau les atteintes d'une fièvre dont il avait souffert fréquemment dans les dernières années. La violence du mal l'étendit sur son lit. Après avoir fait assembler ses disciples et les dignitaires de son Eglise, il fit sa profession de foi avec de vifs sentiments de piété. Puis il reçut les saintes onctions et, avec la plus grande sérénité d'esprit, il annonça que sa mort était prochaine. Comme il avait presque tout distribué aux pauvres, il partagea le peu qui lui restait entre ses serviteurs et son Eglise.

» Il donna ensuite à tous ceux qui le veillaient le baiser de paix comme gage suprême de son affection. Alors, avec une grande joie, il reçut le saint Viatique, se munit du signe de la croix, et les bras étendus vers le ciel : « Sainte Marie, secourez-moi », dit-il, et il passa ainsi au Christ par une mort bienheureuse. C'était le 6 novembre. »

Ainsi mourut cet humble enfant de la ville d'Agde, dont le savoir, la fermeté de caractère et l'éminente douceur avaient fait un grand prélat. Aimé de tous, il fut universellement regretté; aimé de Dieu, il fut bientôt placé sur les autels.

Sa fête se célébrait, dans le diocèse d'Apt, le 6 novembre. Il en était de même dans l'ancien diocèse d'Agde. Le rite était double majeur. La légende qui se lisait jadis dans les bréviaires d'Apt et d'Agde a été insérée intégralement dans le nouveau propre du diocèse de Montpellier.

La dépouille mortelle de saint Etienne fut déposée dans la crypte de l'église qu'il avait fait reconstruire, et n'en fut jamais retirée. Telle est la tradition de la ville d'Apt.

Mgr de Foresta se préoccupa, au milieu des luttes qu'il soutenait glorieusement contre le jansénisme, d'exhumer les restes de son saint prédécesseur. Le prévôt du Chapitre, l'archidiacre Chastan, fut chargé de diriger les fouilles, en novembre 1747; mais ses recherches demeurèrent infructueuses.

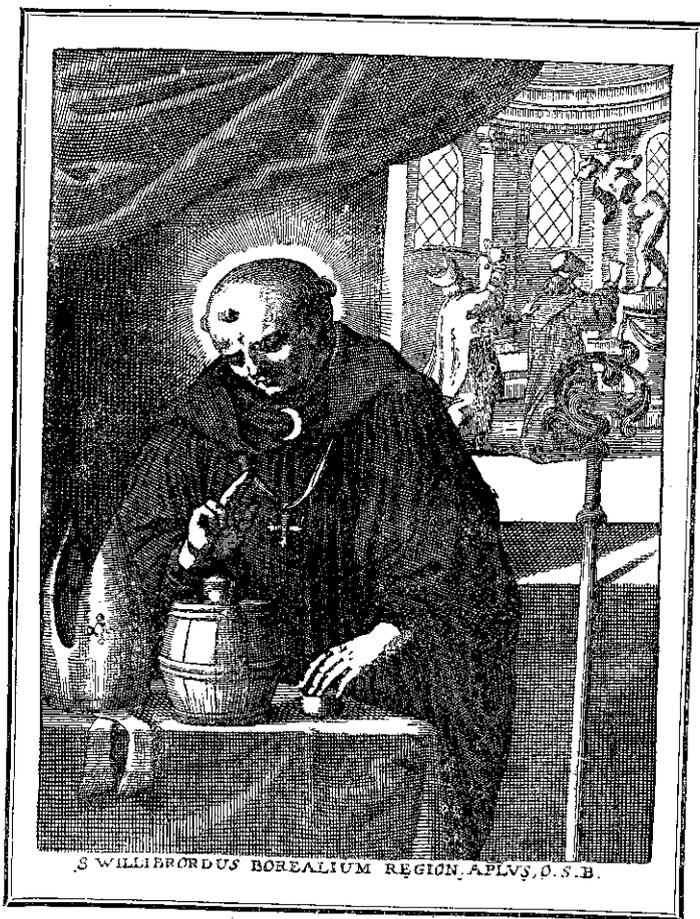
SOURCES CONSULTÉES

L. BÉDOS, *Vie de saint Etienne d'Agde, évêque d'Apt*. Montpellier, 1898. — J.-H. ALBANES, *Gallia christiana novissima. Province d'Aix*. Montbéliard, 1899, t. I^{er}, p. 215-219. — *Acta sanctorum*, t. III, novembris, p. 309-314.

SAINT WILLIBRORD

APOTRE DE LA HOLLANDE

Fête le 7 novembre.



Saint Willibrord, apôtre de la Hollande, multiplie le vin par sa bénédiction.

L'ASTRE PROPHÉTIQUE

Au milieu du VII^e siècle, vivaient en Angleterre, dans le Northumberland, Wilgis et sa pieuse femme. L'or ne brillait point chez eux, mais la sainte charité les avait toujours étroitement unis entre eux, et bien plus étroitement encore avec Dieu. Pleins de piété, ils avaient demandé un fils au ciel, et le ciel semblait les exaucer.

Une nuit, la femme de Wilgis eut un songe. Tandis qu'au firmament les astres brillaient silencieusement, un autre astre éclatant apparut dans les airs et descendit dans sa demeure. Pendant qu'elle le considérait attentivement, le météore vint se poser sur ses lèvres, puis, pénétrant dans sa poitrine, la rendit resplendissante comme l'albâtre.

Le songe merveilleux fut rapporté à un saint ermite des environs : « Cet astre, répondit-il, figure le flambeau de vérité que cette dame donnera bientôt au monde. Elle enfantera un fils qui dissipera chez un grand peuple les ténèbres de l'erreur. »

LES HEUREUX CHOIX

L'enfant naquit; au baptême il fut appelé Willibrord, c'est-à-dire pain du salut. A peine sut-il marcher que son père le conduisit au monastère bénédictin de Ripon.

Mais, embrasé lui-même du feu de l'Esprit-Saint, Wilgis quitta le monde, alla s'établir sur une montagne, afin de se rapprocher davantage du ciel dont sa pensée ne devait plus s'éloigner. Il y vécut dans le jeûne, la prière, les saintes

veilles et la pénitence, au milieu d'âmes privilégiées qui vinrent se joindre à lui; et quand il mourut, on exaltait partout sa sainteté et ses miracles.

Cependant Willibrord, après avoir grandi sous la direction de saint Wilfrid, ne sentit en son âme que dégoût pour le monde et, imitant l'exemple de son père, il se consacra à Dieu dans la vie monastique.

EN IRLANDE

A cette époque, la renommée des écoles d'Irlande était grande. Désireux d'approfondir en son âme la connaissance de Dieu et la science de la sainteté, Willibrord obtint d'y être envoyé. On choisit le monastère de Melfont. Il y passa douze ans sous la direction de maîtres habiles, tels que saint Egbert et saint Wichbert, étudiant les sciences sacrées et préparant ainsi en lui cette lumière qui devait amener à l'Église un grand peuple.

MISSIONNAIRE

À l'âge de trente-trois ans, il fut ordonné prêtre. Alors il sentit redoubler en lui un feu qu'il avait toujours éprouvé : le zèle des âmes.

Chez les Barbares du Nord la moisson était grande, mais les ouvriers apostoliques faisaient défaut : Willibrord propose à quelques-uns de ses frères d'aller évangéliser la Frise. Douze compagnons s'unissent à lui et, munis de la bénédiction de saint Egbert, leur abbé, ils s'embarquent, les uns pour recueillir la palme du martyre, d'autres de riches et longs travaux, tous, des âmes à Jésus-Christ.

CHEZ LES FRISONS

La conversion de la Frise était difficile. Souvent des missionnaires francs ou gaulois avaient tenté l'évangélisation de ce peuple barbare; mais, ennemis des Francs, les Frisons se figuraient que se soumettre à la religion que pratiquaient leurs adversaires, c'était se soumettre à leur joug.

Ils n'étaient cependant pas beaucoup mieux disposés à recevoir les missionnaires des autres nations. Deux moines anglais, Ewald le Blanc et Ewald le Noir, venaient de tenter leur conversion, mais ils n'avaient réussi qu'à obtenir la couronne des martyrs.

Nos saints missionnaires abordèrent heureusement à l'embouchure du Rhin; puis, remontant le cours du fleuve, ils parvinrent à Utrecht. Toute la Frise citérieure venait d'être soumise à l'épée de Pépin d'Héristal. Le cruel Radbod, qui tyrannisait le pays et en empêchait la conversion, avait été refoulé dans la Frise ultérieure.

Les missionnaires, heureux de voir l'apostolat s'offrir ainsi à eux plus libre, vinrent demander la protection du duc d'Austrasie. Joyeux de leur projet, Pépin leur promit d'user de tout son pouvoir en leur faveur. Dieu bénissait la France quand la France savait se servir de sa puissance pour le salut des peuples.

LA BÉNÉDICTION DU PAPE

Saint Willibrord et ses compagnons commencèrent à l'instant leurs prédications, et Dieu bénissait merveilleusement leurs travaux. Néanmoins, pour les rendre plus féconds, Pépin voulut que Willibrord allât à Rome faire consacrer sa mission par la puissante bénédiction du Souverain Pontife.

Willibrord fut reçu avec une sainte joie par Sergius I^{er}, qui le combla de ses bénédictions, et

lui donna des reliques pour les églises que Dieu lui ferait la grâce d'élever bientôt.

Cependant, durant l'absence du Saint, ses compagnons avaient choisi l'un d'entre eux, saint Switbert, et l'avaient envoyé en Angleterre recevoir la consécration épiscopale des mains de saint Wilfrid d'York, alors exilé dans le royaume de Mercie.

Mais, au retour de Willibrord, Switbert alla s'établir dans la Frise citérieure.

SAINT CLÉMENT WILLIBRORD DEVENU ÉVÊQUE D'UTRECHT

Notre Saint se remit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur : les conversions étaient nombreuses, et bientôt il fit élever une chapelle à Utrecht, et y déposa une insigne relique de la vraie Croix.

Le peuple chrétien, croissant de jour en jour, supplia Pépin d'Héristal d'envoyer l'apôtre à Rome pour y recevoir le sacre des évêques. L'humilité du saint missionnaire dut céder devant les désirs unanimes du peuple et du prince; il se mit en route pour la Ville Eternelle.

Sergius, averti par un ange du retour de l'apôtre des Frisons, le reçut avec honneur, l'ordonna archevêque d'Utrecht, lui mit le pallium et lui imposa le nom de Clément.

Après quatorze jours passés à Rome, Clément Willibrord reprit le chemin de sa mission. De retour au milieu de ses enfants, il se mit à édifier des églises et des monastères, afin d'assurer la durée de ses pacifiques conquêtes.

LE REFUS DES DANOIS

Désireux de sauver le plus d'âmes possible, il franchit les frontières des Francs pour aller porter la foi du Christ au féroce Radbod et à ses sujets, mais ce fut en vain. Néanmoins, le tyran le renvoya sain et sauf. Le missionnaire tourna ses regards vers un autre peuple non moins barbare, les Danois.

Dans ce pays régnait alors Ongond. Sa cruauté surpassait celle des fauves, et la dureté de son cœur celle des rochers. Le Saint prêcha d'abord en liberté, mais quand Ongond eut appris qu'il s'agissait d'abandonner le culte des idoles, il le chassa avec colère. Willibrord se retira, mais il emmenait avec lui une trentaine d'enfants qu'il instruisit et dont il baptisa la plupart en route, dans la crainte que l'ennemi des âmes ne suscitât contre lui les fureurs de l'Océan.

L'ÎLE SACRÉE

En effet, une tempête les força à s'arrêter dans l'île de Fosiland (Helgoland).

C'était une île sacrée pour les païens du Nord et le foyer de la religion germanique. On y accourait de tous les pays voisins pour y vénérer une idole nommée Fosit. Le dieu, disait-on, faisait mourir quiconque tuait un animal dans cette île. Là aussi se trouvait une fontaine où personne ne puisait de l'eau sans un profond silence. C'est toujours par la terreur que le démon veut saisir les âmes. Le sanguinaire Radbod se trouvait alors dans l'île et se chargeait d'exécuter lui-même la vengeance de son dieu.

Afin de montrer l'imposture de Satan, Willibrord ordonna à ses compagnons de tuer des animaux pour leur nourriture; et, conduisant à la fontaine trois jeunes Danois qui n'étaient pas encore baptisés, il les délivra du joug de Satan avec cette même eau dont se servait le père du mensonge pour retenir les hommes sous son pouvoir funeste.

Les païens, effrayés, attendirent la vengeance de leur dieu, mais en vain.

Cependant Radbod fut averti : « Des étrangers, lui dit-on, ont profané la fontaine sacrée et tué des animaux, et le dieu n'est pas encore vengé. » A cette nouvelle, la colère du vieux roi ne connut plus de bornes. Durant trois jours et trois fois par jour, il fit jeter le sort pour désigner des victimes à son dieu. Mais le sort tomba une seule fois sur un compagnon du Saint qui fut à l'instant martyrisé.

Radbod fit ensuite comparaître Willibrord devant lui et lui demanda compte de sa conduite. Le Saint en profita pour lui parler de Dieu, de la vanité des idoles et des terribles supplices de l'enfer, mais le tyran endurci ne se convertit pas. Cependant, il renvoya avec honneur le missionnaire auprès de Pépin.

DÉSASTRES D'UNE INVASION

Le duc d'Austrasie fut ravi de le voir, et le félicita d'avoir échappé à tant de périls. Clément Willibrord parcourut de nouveau toutes les campagnes, villes et villages qu'il avait déjà évangélisés.

Des riches, afin de se retirer dans un monastère, venaient déposer leurs biens aux pieds de l'apôtre, et celui-ci, avec ces richesses, fondait de nouvelles abbayes et des églises. Sa chrétienté était florissante.

Mais un grand orage allait éclater. Pépin d'Héristal meurt l'an 714; le vieux et farouche Radbod jure de se venger des défaites que les Francs lui ont infligées. Il accepte avec joie l'alliance que Chilpéric II, roi de Neustrie, lui propose contre Charles Martel.

A sa voix, des bandes de barbares accourent comme des oiseaux de proie et se mettent aussitôt en campagne. Charles Martel arrive avec ses troupes, mais il est vaincu; les principaux chefs de son armée périssent sous ses yeux. Les barbares, victorieux, dévastent les provinces du Rhin; cependant, ne voyant pas arriver l'armée des Neustriens, ils acceptent l'or que les Austrasiens leur offrent et se retirent. Alors Charles Martel, après avoir formé une nouvelle armée, et battu deux fois les Neustriens, marche contre les Frisons, met Radbod en déroute, et la Frise tout entière, devenue sujette des Francs, se trouve ouverte aux missionnaires de l'Évangile.

L'IDOLATRE LIVRÉ A SATAN

Saint Willibrord put reprendre ses courses apostoliques, relevant partout les chrétientés détruites par le fer des barbares, semant la parole divine dans les contrées d'où Radbod l'avait autrefois repoussé.

Mais ce n'était point sans fatigue et sans danger.

Étant un jour dans l'île des Walacres, au lieu où s'éleva depuis Notre-Dame de Middlebourg, il fit abattre l'idole qui s'y trouvait. A cette vue, le gardien de l'idole brandit son épée, et déchargea sur la tête du Saint un tel coup que le sang sortit en abondance.

Les amis du Saint s'apprêtaient à faire expier au barbare sa cruauté, l'apôtre les arrêta et pardonna au coupable. Le malheureux ne se convertit point, et Dieu permit au démon de s'emparer de lui. Trois jours après, il mourut dans les cruelles tortures que lui infligeait le maître infernal qu'il avait si fidèlement servi.

Dans une course apostolique le saint évêque et ses compagnons, harassés de fatigue, entrèrent chez un Frison. Celui-ci les reçut avec bonheur, mais, à son grand déplaisir, il n'avait pas une goutte de vin à leur offrir. Les missionnaires en avaient heureusement quelques fioles, le Saint les bénit et il y eut assez de vin pour quarante personnes.

Un autre jour, pour abrégier sa route, il voulut suivre un petit sentier qui traversait le champ d'un riche propriétaire. Mais un gardien était là qui s'y opposa et même injuria fortement le Saint. Celui-ci se retira, laissant libre cours à la colère du gardien; mais le lendemain, le malheureux étant revenu au même endroit, la main de Dieu le frappa et il mourut subitement.

LA SOIF DE L'OR PUNIE PAR LA SOIF DU CORPS

Une autre fois, Willibrord hâta sa marche à travers la Frise pour aller accomplir l'œuvre de Dieu. Il s'arrêta près de riches et vastes pâturages et pria le possesseur de ces domaines de laisser prendre aux chevaux de la petite caravane quelque peu de nourriture et de repos. Mais le riche était avare, et sa réponse fut un refus. En vain le Saint insista-t-il, lui représentant que Dieu lui rendrait l'aumône faite aux messagers de sa parole; tout fut inutile.

Néanmoins, en signe d'amitié, Willibrord lui offrit à boire dans sa coupe.

« Quel bien puis-je retirer de votre alliance? lui dit l'avare. Je ne boirai pas.

— En vérité, lui répondit le Saint, vous ne boirez pas. » Et il s'éloigna avec ses compagnons.

Il était déjà loin quand le riche, rentrant chez lui, fut saisi d'une soif ardente; il voulut se désaltérer, mais il eut beau porter le breuvage à ses lèvres, il ne put pas boire. Sa poitrine desséchée le faisait souffrir horriblement, et l'art était impuissant à le guérir.

L'année suivante, la miséricorde divine ramenait le Saint par le même chemin. L'infortuné riche, l'ayant appris, courut se jeter à ses genoux, implorant pardon et guérison. Le serviteur de Dieu le reçut avec bonté et, après avoir versé et béni un peu de vin dans une coupe, il le lui présenta. A l'instant le malade fut guéri.

LES MERVEILLES DE LA CHARITÉ

Tout pauvre qu'il était, le Saint savait toujours donner. Il fit un jour la rencontre d'une douzaine de mendiants qui lui tendirent la main. Il n'avait qu'un petit flacon de vin, il commanda à son compagnon de donner à boire à chacun et, quand ils eurent tout bu, le flacon se trouva tout aussi plein qu'auparavant.

Ce miracle de la multiplication du vin, il le renouvela plusieurs fois dans les monastères pauvres.

Un jour il reçut, à l'abbaye d'Epternach, un messenger qui l'appelle en toute hâte à Trèves dans un monastère de religieuses.

Il part à l'instant. La communauté était décimée par une épidémie. Beaucoup étaient mortes, les autres s'attendaient à les suivre bientôt. Emu de compassion pour les épouses du Christ, il se met en prières, offre le Saint Sacrifice et, ayant fait de l'eau bénite, il l'envoie aux malades et en fait asperger le monastère.

A peine son ordre est-il accompli que le fléau disparaît, que les religieuses malades se lèvent guéries.

Si le Saint semait partout les bienfaits, le démon ne restait pas inactif. Cet ennemi des âmes entra un jour dans la maison d'une famille nouvellement convertie. Sa rage était grande de la voir abandonner son culte, aussi la tourmentait-il cruellement : aliments, vêtements, objets nécessaires à la vie, il jetait tout dans le feu. Le père et la mère avaient un petit enfant au berceau; une nuit, Satan s'en empara et le jeta dans le feu. Réveillés par les cris de la victime, les parents accourent et l'arrachent à grand-peine du milieu des flammes.

Des prêtres furent plusieurs fois appelés à faire des exorcismes, mais le malin esprit refusa de sortir.

Enfin, les malheureux eurent recours à leur saint évêque qui leur envoya de l'eau bénite et leur fit dire : « Eloignez de votre demeure tout ce qui s'y trouve et aspergez chaque objet d'eau bénite. »

Il fut ainsi fait et l'on n'eut pas plutôt sorti les objets de la maison que celle-ci prit feu et se consuma dans les flammes.

Une nouvelle habitation s'éleva bientôt à l'emplacement de la première; on eut soin de la faire bénir auparavant, et le démon n'y revint plus.

LES DUNES DE HOLLANDE

D'après une ancienne tradition que l'on aimait autrefois à se raconter en Hollande, comme les vagues furieuses de l'Océan venaient souvent jeter la dévastation sur le rivage et à une assez grande distance dans l'intérieur des terres, notre Saint, plein de confiance en la miséricorde de celui qui avait fixé des bornes à l'Océan et qui en avait calmé la fureur, suivit longtemps le rivage, traçant un sillon avec son bâton, et partout où il avait passé, la terre s'élevait, formant ces *dunes* contre lesquelles viennent se briser les flots de la mer du Nord.

SAINT WILLIBROD ET SAINT BONIFACE
L'APÔTRE DE L'ALLEMAGNE

Un missionnaire que la persécution de Radbod avait obligé de s'éloigner de la Frise et de retourner en Angleterre, saint Winfrid, appelé plus tard saint Boniface, en apprenant la victoire de Charles Martel, était venu se joindre à saint Willibrord après être allé chercher les bénédictions du Pape.

Durant trois ans, il partagea les pénibles travaux de notre Saint. Celui-ci, heureux de son

zèle, lui manifesta un jour le désir de l'associer à la charge épiscopale. Winfrid ne répondit pas, mais le lendemain, on le chercha en vain. Les desseins de son ami avaient effrayé son humilité; durant la nuit, il avait pris le chemin de la Thuringe pour y prêcher Jésus-Christ.

Un jour, cependant, il devait continuer les travaux de Willibrord et consacrer, par son sang, la fertilité de cette mission.

LA MORT DE SAINT WILLIBROD

Cependant, Clément Willibrord, courbé sous le poids des travaux apostoliques et de l'âge, s'avancait vers l'éternité. Se voyant privé de celui dont il voulait faire son coadjuteur et son successeur, il choisit à sa place un de ses compagnons.

Il passa encore quelques années au milieu de ceux qu'il avait convertis et qu'il appelait ses enfants, goûtant dans la joie le fruit de ses fatigues. Enfin, chargé de mérites devant Dieu et des bénédictions de son peuple, il s'endormit doucement dans le Seigneur, au monastère d'Epternach, le 7 novembre 739, à l'âge de quatrevingt un ans.

UN TOMBEAU GLORIEUX

La foule, accourue de tous côtés à ses funérailles, témoignait par ses larmes l'affection qu'elle lui portait.

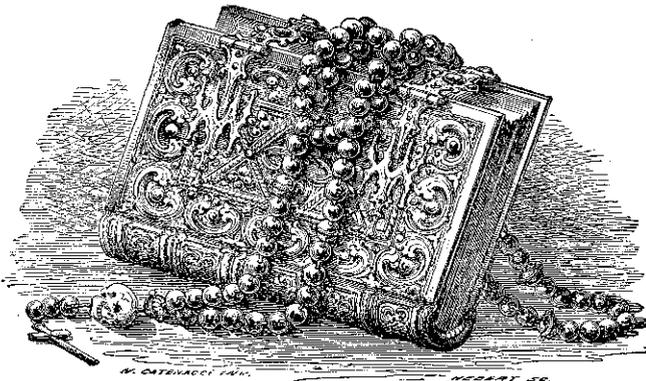
Un sarcophage de marbre avait été préparé pour recevoir le corps du saint apôtre de la Hollande; mais quand on voulut l'y déposer, on s'aperçut qu'il était d'un demi-pied trop court. On essaya en vain de disposer le corps de différentes manières; mais soudain le sarcophage s'agrandit d'un pied, et une odeur suave se répandit dans toute l'église.

Ce parfum se manifesta souvent dans la cellule du Saint.

Au moment où son âme s'échappa de son corps, deux de ses disciples la virent éclatante de gloire monter au ciel au milieu des concerts angéliques.

Un grand nombre de miracles s'opèrent bientôt sur son tombeau. L'huile de la lampe qui brûlait à son trépas guérit beaucoup de malades, et sur le lit où il mourut une vive lumière apparut plusieurs fois pour rendre témoignage à sa gloire.

Ainsi pendant cinquante ans d'apostolat et avec l'aide de ses douze compagnons, saint Willibrord avait tiré la Hollande des ténèbres du paganisme, l'avait préservée de la fureur de l'Océan et avait assuré pour longtemps son avenir chrétien par la fondation de nombreux monastères.



SAINT RESTITUT, DISCIPLE DE NOTRE-SEIGNEUR

PREMIER ÉVÊQUE DE SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX

Fête le 7 novembre.



Jésus guérit l'aveugle-né. — Saint Restitut (l'aveugle-né) jeté sur un navire sans agrès, avec saint Lazare et les saintes Marie, est conduit vers la Provence. — Les païens abandonnent leurs temples pour adorer le vrai Dieu.

LE PÈLERINAGE DES AVEUGLES

Au sommet d'un riant plateau, assis au bord du Rhône, dans l'ancien pays des Tricastins, au diocèse actuel de Valence, s'élève, gracieuse et fière dans son architecture romane, une église du ix^e siècle, dédiée à saint Restitut.

Les archéologues la regardent comme un des plus beaux monuments de la contrée. Ses murs, témoins muets de luttes sanglantes engagées à

leur ombre, sont demeurés debout. Une large frise ornée couronne leur crête et supporte le toit. Des médaillons, rongés par le temps, laissent encore entrevoir des personnages représentant les signes du zodiaque, les cavaliers de la mort et les anges du jugement.

Cette église, visitée aujourd'hui des seuls antiquaires, était, aux âges de foi, le rendez-vous d'une multitude de malades, parmi lesquels on remarquait surtout des aveugles. C'était vérita-

blement le pèlerinage des aveugles. Là, en effet, reposaient, dans un riche tombeau de marbre gris, supporté par quatre colonnettes, les reliques de saint Restitut, « l'aveugle-né » de l'Évangile, guéri par Notre-Seigneur lui-même.

IDENTITÉ DE SAINT RESTITUT
ET DE L'AVEUGLE-NÉ DE L'ÉVANGILE

La tradition constante de l'Église Tricastine, appuyée sur des monuments liturgiques dignes de foi, a toujours regardé son premier évêque, saint Restitut, comme le véritable Sidoine, l'aveugle-né, dont saint Jean raconte la guérison au chapitre neuvième de son Évangile.

Le nouveau disciple du Christ aurait pris le nom de Restitut : « *Restitutus lumini*, rendu à la lumière », en souvenir du miracle accompli en sa faveur par le divin Maître.

Cette version remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle a été insérée dans le nouveau Bréviaire de Valence, après l'adoption de la liturgie romaine en 1853.

L'historien de l'Église de Saint-Paul nous a conservé, au sujet de cette légende, le souvenir d'un fait assez significatif.

Au commencement de l'année 1603, sous l'épiscopat d'Antoine Lucros, les chanoines de Saint-Paul, voulant faire reflourir l'antique dévotion du peuple tricastin, à saint Restitut, publièrent, sous la direction d'un illustre compositeur, l'office noté du saint aveugle. L'évêque méditait depuis longtemps de supprimer cette légende de son bréviaire.

Un jour qu'il officiait pontificalement à la cathédrale, le chantre vint lui porter l'antienne du Saint. L'évêque refusa de l'entonner. « Il se fâcha beaucoup, ajoute l'historien, mais par une juste punition de Dieu, dans le même instant, une terreur extraordinaire s'empara de son esprit; ses membres furent saisis d'un tremblement général; une sueur froide se répandit sur son corps; il en perdit la parole et demeura quelque temps immobile. Il resta dans cet état jusqu'à ce que, ayant reconnu sa faute, il en demanda pardon à Dieu et à saint Restitut, et promit de faire imprimer son office.

A l'instant, il reprit ses forces et put continuer les Vêpres comme on les avait commencées.

Soixante-dix ans après l'épiscopat d'Antoine Lucros, Pierre de Lambert donna une nouvelle édition des offices de l'Église de Saint-Paul. Il fit des corrections, mais il se garda bien de toucher aux leçons de saint Restitut. « Nous n'avons point oublié, dit-il, dans la préface du nouveau Bréviaire, la punition infligée à l'un de nos prédécesseurs, pour avoir osé révoquer en doute la vérité de cette légende. Au reste, ajoute-t-il, les Tricastins n'ont jamais cessé de croire que le bienheureux Restitut ne soit réellement l'aveugle-né de l'Évangile; ils l'ont toujours honoré comme le premier de leurs évêques. »

L'ancien bréviaire de cette Église a consacré cette tradition respectable. L'office qu'il renferme en l'honneur de notre Saint rappelle à chaque page le souvenir de sa guérison miraculeuse, de son apostolat en Provence, de ses travaux dans l'Église Tricastine, de sa mort à Albe et de la translation de ses reliques dans l'église qui porte son nom.

Tout le monde sait aussi que, dans les anciennes litanies du même Bréviaire, saint Restitut est invoqué immédiatement après les Apôtres et les Évangélistes: tant il est vrai que les fidèles de Saint-Paul-Trois-Châteaux l'ont toujours honoré

comme l'un des premiers disciples de Jésus-Christ et confondu dans tous les siècles avec l'aveugle de naissance miraculeusement guéri par le Sauveur.

Les miracles sans nombre opérés au tombeau du Saint sont là, d'ailleurs, pour confirmer cette croyance séculaire.

INNOCENCE ET MISÈRE — LA GUÉRISON

Les premières années de saint Restitut nous sont racontées en deux mots dans l'Évangile même, avec cette simplicité et ce charme plein de grâce, qui se retrouvent à toutes les pages des Livres sacrés.

Il était né d'une famille pauvre, ayant peine à vivre. L'Évangéliste nous le représente, en effet, demandant l'aumône au bord du chemin, près des portes de Jérusalem.

Mais cette pauvreté était rehaussée, dans sa famille, par une grande vertu. Notre-Seigneur rend témoignage devant ses Apôtres que ni lui, ni ses parents, n'avaient commis de péché grave digne d'un châtement temporel.

L'histoire de la première visite de Notre-Seigneur est une des plus touchantes.

C'était aux dernières semaines de la vie publique de Jésus; le divin Maître était retourné à Jérusalem; il venait d'assister à la solennité des Tabernacles. Cette fête se célébrait au commencement de l'automne et durait huit jours. Le huitième jour, le peuple quittait les tentes de feuillage à l'ombre desquelles il avait passé une semaine, en souvenir du séjour de ses aïeux sous les pavillons de Moïse au désert. Il se rendait en foule aux portiques du temple et assistait au sacrifice du matin.

Après l'immolation des victimes, un prêtre se rendait à la fontaine de Siloë et y puisait trois mesures d'eau dans une coupe d'or. Il revenait ensuite au temple, précédé des lévites. Le chœur le recevait au son des trompettes sacrées et le conduisait à l'autel.

Aux deux angles étaient placées deux coupes d'argent: l'une vide, l'autre remplie de vin. Le prêtre mêlait au vin l'eau qu'il venait de puiser, et les répandait sur l'autel, pendant que le peuple, portant à la main des palmes et des branches de myrte, chantait le cantique de la délivrance.

Ce fut le lendemain de cette fête que Notre-Seigneur rencontra sur son chemin l'aveugle-né. Jérusalem était encore peuplée d'étrangers venus à la solennité; aussi, les pauvres se pressaient-ils nombreux aux portes de la ville.

Jésus s'arrêta au milieu d'eux. Parmi ces malheureux, se trouvait un aveugle de naissance. Sa tenue modeste, le ton suppliant de sa voix émuèrent les Apôtres; ils s'adressèrent à Jésus: « Maître, qui donc a péché de cet homme ou de ses parents, pour qu'il soit né aveugle? »

— Ni lui, ni ses parents, répondit Jésus; cela est arrivé afin que les œuvres de Dieu éclatent dans sa personne.

» Il faut, pendant qu'il est jour, continua-t-il, que j'accomplisse les œuvres de Celui qui m'a envoyé. La nuit vient où personne ne peut travailler. Or, tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Ayant prononcé ces mots, il cracha à terre, et formant de la boue avec sa salive, il l'étendit sur les yeux de l'aveugle. Il lui dit ensuite: « Va te laver à la piscine de Siloë. »

Le mont de Siloë devait être dans toutes les bouches après la cérémonie de la veille. C'était là,

d'ailleurs, que se rendaient toutes les femmes du quartier du Temple pour puiser de l'eau. La foule était nombreuse.

« L'aveugle alla s'y laver et il revint aussitôt, voyant clair, continue l'Évangéliste.

» Ses voisins et ceux qui auparavant l'avaient vu demandant l'aumône s'interrogeaient :

« N'est-ce point l'homme qui était assis et qui mendiait ?

— C'est lui, répondaient les uns.

— Nullement, ajoutaient les autres. C'est quelqu'un qui lui ressemble. »

Mais l'aveugle répondait : « C'est bien moi.

— Comment donc tes yeux sont-ils ouverts, lui demandaient-ils encore ?

— Celui que l'on nomme Jésus, répondit l'aveugle, a fait de la boue; il l'a étendue sur mes yeux et m'a dit : « Va te laver à la piscine de Siloé. » J'y suis allé, je me suis lavé et j'y vois.

— Et lui, où est-il ? » ajoutèrent-ils.

« Je ne sais pas », répondit ce dernier.

On conduisit aux Pharisiens cet aveugle guéri. C'était un jour de sabbat que Jésus avait détrempé du limon et ouvert les yeux de l'aveugle.

Les Pharisiens l'interrogèrent à leur tour sur la façon dont il avait recouvré la vue.

« Il m'a enduit les yeux de boue, je me suis lavé et j'y vois », répondit celui-ci.

« Cet homme ne saurait être l'envoyé de Dieu, dirent alors quelques-uns des Pharisiens; il n'observe point le sabbat.

— Comment cependant un pécheur peut-il opérer de tels prodiges », objectèrent d'autres ?

Ils étaient fort divisés. De nouveau, ils interpellèrent l'aveugle :

« Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ?

— C'est un prophète », répondit celui-ci.

Les juifs se refusaient à croire que cet homme eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue. Ils firent appeler ses parents et leur adressèrent cette question :

« Est-ce là votre fils que vous prétendez aveugle de naissance ? Comment se fait-il qu'il y voie maintenant ?

— Nous savons parfaitement que c'est là notre fils, répondirent-ils, et nous savons également qu'il est né aveugle. Comment y voit-il maintenant ? C'est ce que nous ignorons. Quel est celui qui lui a ouvert les yeux ? Nous l'ignorons aussi. Interrogez-le. Il est d'âge à s'expliquer lui-même, sur ce qui le regarde. »

Les parents parlaient ainsi, ajoute l'Évangéliste, parce qu'ils redoutaient la colère des juifs. Ceux-ci, en effet, avaient déjà décrétoé entre eux, que quiconque reconnaît Jésus pour le Christ serait chassé de la synagogue. Ce fut le motif qui porta les parents à dire : « Il est d'âge à s'expliquer lui-même, interrogez-le. »

SECOND INTERROGATOIRE

En conséquence, les Pharisiens firent appeler une seconde fois l'aveugle guéri :

« Rends gloire à Dieu, lui dirent-ils, nous avons acquis l'assurance que l'homme dont tu parles est un pécheur.

— J'ignore s'il est pécheur, répondit l'aveugle, mais je sais une chose : j'étais aveugle et maintenant je vois.

— Que t'a-t-il donc fait ? reprirent-ils. Par quel moyen t'a-t-il ouvert les yeux ?

— Je vous l'ai déjà raconté, reparti ce dernier, et vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous

l'entendre encore ? Avez-vous aussi l'intention de devenir ses disciples ? »

A ces mots, ils l'accablèrent de malédictions : « Sois son disciple, toi ! Pour nous, nous sommes les disciples de Moïse, quant à celui-ci, nous ne savons d'où il vient.

— Alors qu'il m'a ouvert les yeux, il est étonnant que vous ne compreniez point d'où il vient, reprit l'aveugle-né. Nous savons, en effet, que Dieu n'écoute point les pécheurs, tandis qu'il exauce celui qui l'adore et fait sa volonté. Or, on n'a jamais entendu dire que qui que ce soit ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance. Si cet homme ne venait point de Dieu, il n'aurait pu rien faire.

— Comment, s'écrièrent les Pharisiens, tu es un fils de péché et tu prétends nous donner des leçons ? » Et ils le chassèrent de la synagogue.

SECONDE VISITE DE JÉSUS

Telle fut la courageuse confession de l'aveugle. Il ne connaissait point encore son bienfaiteur, mais il rendait témoignage de sa sainteté. Quand le divin Maître se fut fait connaître à lui, il s'attacha à ses pas et devint un de ses plus fervents disciples.

Le bruit qu'on l'avait expulsé de la synagogue parvint aux oreilles de Jésus, continue l'Évangile.

Il le rencontra une autre fois et lui dit :

« Crois-tu au Fils de Dieu ?

— Qui donc est-il pour que je croie en lui », demande l'aveugle guéri ?

Jésus lui dit : « Tu l'as déjà vu. Celui qui te parle en ce moment est celui-là même.

— Je crois, Seigneur », s'écria alors cet homme. Et il tomba à genoux pour l'adorer.

Et Jésus fit cette réflexion : « C'est un jugement que ma venue en ce monde; et il est tel, que les aveugles voient clair, et que ceux qui voient clair tombent dans l'aveuglement. »

Banni de la synagogue, chargé de l'anathème légal, le nouveau disciple persista dans sa profession de foi énergique. Ni les demandes captieuses, ni les intimidations calculées ne le purent séparer de Jésus.

Il le suivit partout : Dans son dernier voyage à Jéricho et à Béthanie, à son retour à Jérusalem et à sa Passion. Désormais, il annoncera partout que Celui qui l'a guéri est le Messie promis.

Il recueillit avec les autres disciples du Christ les derniers enseignements du divin Ressuscité. Il assista à la fête de la Pentecôte à Jérusalem, et reçut, de la bouche de la Sainte Vierge, les conseils maternels que cette Mère donna aux apôtres avant leur dispersion.

Puis saint Pierre partagea entre les douze, les provinces du monde entier : et les douze bateliers, devenus des sauveurs, s'élançèrent à la conquête de l'univers. Un grand nombre de disciples suivirent les apôtres dans les différents pays où ils se rendirent : saint Marc accompagna saint Pierre ; saint Luc et saint Barnabé s'attachèrent à saint Paul.

Saint Restitut demeura quelques années encore en Palestine auprès de saint Jacques ; mais Dieu le destinait à évangéliser le beau pays de France, en compagnie des amis de Béthanie.

L'ÉVANGÉLISATION DE LA GAULE PAR LES APOTRES

Les relations commerciales et politiques mêmes, entre la Palestine et la Gaule, étaient fréquentes à cette époque. Des vaisseaux chargés de blé sillonnaient la Méditerranée entre Marseille et

Joppé. C'était en Gaule qu'Hérode Antipas, le meurtrier de Jean-Baptiste, et Pilate, le lâche juge de Jésus, avaient été envoyés en exil.

Les Gaulois, d'ailleurs, formaient la garde d'honneur des rois de Judée depuis Hérode le Grand.

Mais cet échange de communications devait fournir à la Gaule des visites plus dignes de mémoire.

Saint Pierre, à peine installé à Rome, y envoyait vers l'année 46, sept évêques ordonnés de ses mains : saint Trophime, saint Saturnin, saint Sergius Paulus, saint Martial, saint Austremonne, saint Gatien et saint Valère.

Vers le même temps, une petite barque jetait sur les côtes de Provence un nouvel essaim de missionnaires.

La légère embarcation chassée de la Judée par la persécution, mais conduite par les anges, avait quitté les beaux rivages qui s'étendent du Carmel aux bouches du Nil. Les vents la poussèrent doucement à travers les flots, qui semblaient s'ouvrir à son approche.

Elle portait dans ses flancs étroits toute la famille de Béthanie et quelques disciples qui s'étaient attachés à sa fortune. Au nombre des heureux compagnons de Lazare, de Marthe et de Marie, se trouvaient saint Maximin et saint Restitut.

BÉTHANIE EN PROVENCE L'ÉGLISE TRICASTINE

Dieu préparait à ses amis de Béthanie un asile plus hospitalier sur les côtes de Provence.

La Provence n'était plus à cette époque une contrée barbare. Les premiers conquérants lui avaient apporté de la Grèce l'urbanité d'Athènes, et ses derniers maîtres y avaient introduit la culture de Rome.

Les témoins du Christ, exilés, s'empressèrent d'annoncer aux peuples qui les recevaient, les grands événements du Calvaire. Ils se dispersèrent à cet effet dans les villes les plus importantes de la région. Lazare se fixa à Marseille et Maximin à Aix, Marthe s'établit à Tarascon et Madeleine se retira au désert de la Baume.

Dans ces conjonctures, l'antique capitale des Tricastins ne pouvait être oubliée. Les Tricastins, fièrement campés sur leur mamelon qui domine le Rhône, avaient maintenu leur indépendance contre les bandes de Béllovèse et les armées d'Annibal. Soumis par Jules César, ils avaient vu leur capitale devenir, sous Auguste, la résidence du préfet du prétoire des Gaules.

Augusta Tricastinorum ou Tricastinum était donc au 1^{er} siècle une ville importante à l'égal de Marseille, d'Aix et de Tarascon. Elle eut aussi son apôtre, et ce fut au témoignage de la Tradition, saint Restitut, l'aveugle-né de l'Évangile.

MIRACLES DU SAINT — SA MORT

L'histoire est muette sur les premiers travaux du Saint dans son nouveau pays. Restitut dut y trouver, comme autrefois à Jérusalem, des contradicteurs et des sceptiques, quand il parlait du Christ qui l'avait guéri. Mais il y rencontra aussi des fidèles et des amis. Quand, parlant à ces vieux guerriers des miracles accomplis par Jésus, il leur montrait ses yeux ouverts à la lumière, sous les doigts du divin Maître, ses

paupières se remplissaient de larmes, et cette prédication toute simple opérait des merveilles.

Un petit troupeau se forma bientôt auprès de ce témoin vivant du Sauveur. La croix fut plantée par lui, non loin du *Fan-Jou* (*Fanum-Jovis*), le temple de Jupiter, et les Tricastins ne tardèrent pas à désertier l'autel des divinités de l'Olympe, pour se réunir auprès de celui du Dieu du Calvaire.

La tradition montre encore, auprès de la chapelle de sainte Juste, une fontaine, à laquelle le Saint venait puiser de l'eau pour baptiser les nouveaux chrétiens. C'est avec cette même eau qu'il lavait les yeux des aveugles accourus en foule auprès de lui, et qu'il les guérissait.

Nous ne savons combien d'années saint Restitut demeura au milieu de sa première Eglise. Le Saint la quittait souvent pour aller annoncer, dans les villes de la Provence, la bonne nouvelle: Aix, Apt, Nîmes, Viviers et d'autres encore ont conservé le souvenir du saint aveugle.

Ce fut sans doute dans une de ces visites qu'il recut, des mains de saint Trophime, l'un des évêques envoyés en Gaule par saint Pierre, la consécration épiscopale. Peut-être même avait-il été revêtu de ce caractère sacré en Judée, avant son départ pour la Gaule? Toujours est-il que les catalogues des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux le donnent en tête de leurs listes comme le fondateur et le premier évêque de ce siège.

Le saint missionnaire mourut dans une de ses courses apostoliques, dans la petite ville d'Albe (*Alba Helviorum*, aujourd'hui Aps), non loin de Saint-Paul-Trois-Châteaux; cette cité eut les honneurs d'un siège épiscopal, transféré à Viviers, l'an 411.

Les reliques du saint évêque furent rapportées à Tricastinum et déposées dans une chapelle hors de l'enceinte de la ville.

Il se forma bientôt, auprès de la petite chapelle, un village qui, aujourd'hui encore, porte le nom de Saint-Resstitut.

Charlemagne, dans un voyage en Provence, visita le tombeau, et reconstruisit la chapelle, qui fut rebâtie de nouveau l'an 1249.

En 1465, Etienne Genevès, évêque de Saint-Paul, ouvrit le tombeau et détacha une partie des reliques qu'il transporta dans la cathédrale. Il scella de nouveau le sépulcre, institua, en souvenir de cette découverte, la fête de l'Invention du corps de saint Restitut, fixée pour sa cathédrale et son diocèse, au 10 avril.

Cette même année, Louis XI se rendit à Saint-Resstitut, avec une suite nombreuse et y laissa des présents considérables.

En 1516, la guérison célèbre de l'aveugle Pierre Gros, obtenue par l'intercession de saint Restitut, détermina l'évêque Guillaume Adhémar à fonder dans la chapelle du Saint un chapitre de six prêtres.

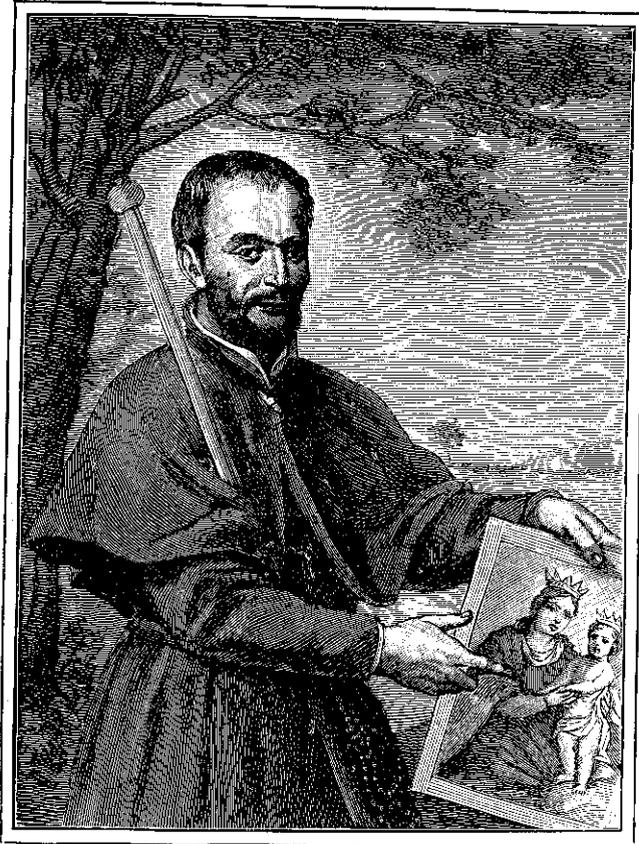
Cette magnificence ne devait pas être de longue durée. Depuis sept ans, Calvin était né. Les fanatiques partisans du sectaire de Genève se répandirent bientôt dans les riches vallées de la Drôme et, en 1561, ils profanèrent le tombeau du Saint, brûlèrent les reliques et en jetèrent les cendres au vent.

La chapelle du Saint demeura néanmoins debout: son souvenir surtout reste encore vivant au milieu du peuple qu'il évangélisa.

LE BIENHEUREUX ANTOINE BALDINUCCI

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 7 novembre.



Portrait du bienheureux Antoine Baldinucci avec sa Madone miraculeuse.

PREMIÈRES ANNÉES

Le 19 juin 1665, Antoine Baldinucci naquit à Florence, au sein d'une illustre et chrétienne famille. Les vertus de son enfance et de son adolescence l'ont fait souvent comparer à saint Louis de Gonzague, auquel il conserva toujours la plus tendre dévotion. « Il n'eut pas plutôt appris à connaître Dieu, a-t-on dit de lui, qu'il se prit à l'aimer. » Dès l'âge de sept ans, malgré le froid de l'hiver qui ensanglantait ses petites mains, il se levait chaque nuit et priait longuement à genoux, et les bras en croix.

Sa Première Communion le laissa dans une extase qui se renouvelait chaque fois qu'il s'approchait de la Sainte Table.

Son éducation avait été confiée aux Pères Jésuites de San-Giovanino, à Florence. Quoique souvent interrompues par la maladie, les études qu'il fit sous leur direction furent brillantes. A

l'âge de seize ans, il quittait le collège et se disposait à aller rejoindre un de ses frères qui l'avait précédé au noviciat des Pères Dominicains de Fiesole.

L'HISTOIRE D'UNE VOCATION RELIGIEUSE

Avant de prendre une détermination aussi grave, il voulut faire une retraite, et s'adressa à un Père Jésuite. La retraite finie, il allait quitter le couvent, confirmé dans ses résolutions, lorsque Notre-Seigneur lui fit savoir au pied de l'autel qu'il le voulait, non point dans la milice de saint Dominique, mais bien dans celle de saint Ignace.

Quelques jours après, le saint jeune homme prenait l'habit des Jésuites au noviciat de Saint-André, à Rome. Au milieu de cette fervente jeunesse, il apparut à tous comme un modèle de perfection. Son maître des novices l'avait nommé l'ange du noviciat.

Nous ne le suivrons pas à travers les quinze

années de sa formation religieuse. Après de brillantes études théologiques et l'exercice prolongé du professorat, nous le retrouvons à trente-trois ans au second noviciat de Florence, prêtre, et se livrant irrévocablement à Dieu par la profession solennelle des quatre vœux qu'il prononça le 15 août 1698.

« Jamais, dira-t-il plus tard à un de ses amis intimes, jamais dans ma vie je n'ai goûté de si douces consolations qu'en ce jour de mes derniers vœux. Quel ineffable bonheur de vivre en religieux ! mais quelle sécurité et quelle consolation plus grande encore ce sera, un jour, de pouvoir mourir sous les saintes livrées de la religion ! »

APPEL AUX MISSIONS

Sa santé demeurait fort délicate, et ce n'était point sans peine qu'il avait pu supporter les fatigues du noviciat et du scolasticat. Aussi ce fut un cri de stupeur, quand on apprit que le jeune religieux avait obtenu du provincial la charge des rudes missions des campagnes en Italie.

Et cependant, ce fardeau si lourd, Antoine le portera l'espace de vingt ans. Il évitera autant qu'il le pourra le ministère des grandes cathédrales, pour se livrer tout entier à ses chères campagnes. « Un seul sermon de Carême, disait-il, me fatigue plus que toute une journée de missions. »

A l'exception de trois années, durant lesquelles il demeura à Viterbe, il passa le reste de sa vie au collège de Frascati. C'est de là qu'il rayonnait pour donner ses missions dans une trentaine de diocèses différents.

POPULATIONS A ÉVANGÉLISER

A cette époque, l'aspect de l'Italie était fort triste. Le missionnaire rencontrait partout des jeunes gens qui ignoraient jusqu'aux premières notions de la religion. La dépravation était à son comble. La foi s'en était allée, chassée par une grossière impiété à laquelle s'alliait une étrange superstition.

Mais le grand ennemi que le Bienheureux allait avoir à combattre, c'était l'esprit de vengeance. A chaque instant, la contrée était ensanguantée par des batailles en règle auxquelles prenaient part des villages entiers. A un endroit, en la seule fête de l'Assomption, un homme avait tué trois de ses ennemis et blessé gravement deux autres. « Ailleurs, rapporte un historien, une femme disait hautement qu'elle préférerait se livrer au diable pour l'éternité plutôt que de sauter en passant une de ses ennemies. »

Bref, il se commettait tant de crimes abominables, qu'un prêtre entendant un jour les confessions, pendant la mission du P. Balduino, quitta brusquement le confessionnal et s'enfuit épouvanté.

C'était là le champ que le Bienheureux avait demandé à défricher.

COMMENT PRÉCHAIT LE P. BALDUINUCCI

Chacune de ses missions durait au moins huit à dix jours. Il prêchait cinq à six fois chaque jour, sans compter les colloques publics ou prières adressées, selon l'usage italien, à Notre-Seigneur ou à la Très Sainte Vierge Marie.

« Le soir, raconte l'auteur de sa vie, il faisait un sermon spécial pour les hommes. Puis, il s'armait d'une discipline de fer et se flagellait jusqu'au sang, avec une telle rigueur que toute

l'assistance sanglotait et criait : Assez, assez !... Certains soirs, quand il voyait son auditoire bien disposé, il faisait remettre une discipline à chacun de ses auditeurs ; et alors, au signal donné, c'était un exercice général de pénitence, accompagné de gémissements et de ce cri répété sous toutes les formes : Pitié, mon Dieu ! Pardon pour tant de péchés (1). »

Quelquefois, les pénitents se rangeaient en procession et allaient en foule (on en a compté quatre mille) se flageller sur la place publique. Il attirait autour de sa chaire jusqu'à plus de 30 000 auditeurs. Dans une circonstance, on vit plus de 60 000 personnes prendre part à la communion générale qui terminait la mission. Quand la foule était trop grande, il prêchait en plein air.

L'évangélisation des ouailles ne lui faisait point oublier les soins à donner aux pasteurs. A la suite des entretiens qu'il leur adressait, on vit dans plus d'une église les prêtres demander pardon aux fidèles des scandales de leur vie passée.

LA MADONE DU P. BALDUINUCCI

Le P. Balduino était très dévot à la Vierge pour ne point l'intéresser au succès de ses prédications. Il portait avec lui une petite copie de l'image de Notre-Dame du Chêne vénérée à Poggio Prato, près de Montepulciano, et la faisait exposer solennellement dans les églises pendant le cours de ses missions. Cette Madone n'avait point d'histoire ; le Bienheureux l'avait fait peindre par un jeune artiste peu habile, mais fort dévot à Marie, qui produisit un chef-d'œuvre de sentiment chrétien.

Le peuple accourait en foule pour vénérer la sainte image. Les prières ne cessaient point le jour ni la nuit. On la couvrait de bijoux et d'exvoto de grand prix.

Au départ du Père, on se disputait l'honneur de la porter. Quand le voyage se faisait par eau, des barques richement pavoisées lui faisaient cortège. Devait-elle passer dans un pays abrupt ou difficile, la hache ou la mine lui frayait un passage. « Quand vous porteriez votre Vierge à travers les airs, disait au Bienheureux le gouverneur de Sussino, vous ne pourriez faire passer une procession par un sentier si raide et si escarpé. » Quelques jours après, cependant, la procession se fit, grâce à l'enthousiasme populaire qui, dans l'intervalle, avait accompli des merveilles.

« On a remarqué, rapporte son historien, que jamais la pluie ne tomba sur la Vierge, quelque menaçant que fût le temps. Un jour que le Bienheureux la portait lui-même en procession, l'eau vint à tomber ; mais le Père, voyant que ni lui, ni la Madone ne se mouillaient, donna ordre aux nombreux fidèles qui l'accompagnaient de se grouper le plus près possible de la sainte image. Ils obéirent, et pas une goutte d'eau ne tomba sur eux. »

La Madone devenait de plus en plus populaire. A la fin de sa vie, le P. Balduino eut la consolation de lui voir décerner les honneurs du couronnement par le pape Clément XI. Les fêtes durèrent huit jours et eurent un éclat incomparable. A la procession qui avait commencé au milieu des chants et des acclamations de la

(1) Ces pénitences publiques, qui étonnent aujourd'hui notre mollesse et notre tiédeur, étaient d'un usage fréquent aux siècles de foi.

foule, il vint un moment où toutes les voix se turent. « Personne, a raconté le Bienheureux, n'était plus en état de chanter les louanges de la Vierge; tout le monde pleurait. »

Cette Madone se conserve encore de nos jours dans l'église de la Compagnie de Jésus, à Frascati, près de Rome.

AU CONFESSIOUNAL

Le Bienheureux achevait là les conversions commencées par sa parole apostolique. Lorsqu'il descendait de chaire, épuisé de fatigue, il allait s'asseoir au saint tribunal et y passait la plus grande partie de la nuit; Dieu lui avait accordé un don merveilleux, celui de toucher les cœurs. Les pécheurs sortaient de là transformés et allaient s'accuser publiquement de leurs fautes les plus cachées et des péchés que, jusqu'alors, ils n'avaient osé confier à aucun prêtre sous le secret de la confession.

Souvent, Dieu lui permit de lire au fond des consciences. Il faisait lui-même la confession de ceux qui voulaient cacher leurs péchés, et renvoyait, sans vouloir les entendre, ceux dont les dispositions n'étaient pas sincères. « Est-ce tout? demandait-il un jour à un pauvre homme qui achevait sa confession. — Oui, mon Père, c'est tout. — Eh bien! et le bois que vous avez volé dans telle châtaigneraie? » Le pénitent se souvint alors que, de longues années auparavant, il avait, en effet, dans les circonstances indiquées, volé du bois pour se construire une hutte.

L'ŒUVRE ACCOMPLIE

Partout où passait le saint missionnaire, on voyait le pays se renouveler. Les unions illégitimes, si fréquentes alors, disparaissaient. Les vocations religieuses se multipliaient. A la suite d'une mission, cinquante jeunes filles entrèrent ensemble au couvent.

Souvent, le Bienheureux fit faire d'importantes restitutions, supprima les bals, les réunions nocturnes, fit disparaître les pratiques superstitieuses auxquelles tant d'âmes restaient enchaînées.

Une de ses plus grandes joies était d'opérer des réconciliations. On ne saurait dire toutes celles qu'il suscita. Il allait à travers les foules, le crucifix à la main, invitant tous les ennemis à venir déposer leur haine au pied de l'image du Sauveur. Ceux qui résistaient, ou cherchaient à s'écartier, le Père les appelait par leur nom. Bientôt le mouvement était général. On voyait des adversaires qui s'étaient haïs de longues années se chercher dans la foule pour s'embrasser et se demander pardon réciproquement « avec tant d'humilité et de sincère bienfaisance qu'on ne pouvait distinguer l'offenseur et l'offensé. »

LA VIE DU MISSIONNAIRE

Il n'était sorte de privations auxquelles il ne fût accoutumé. Hiver comme été, il voyageait à pied, et même pieds nus. Il portait lui-même dans un paquet tous les objets nécessaires au Saint Sacrifice. Quant aux vêtements, il n'en avait pas d'autres que ceux qu'il portait sur lui.

Jamais il ne sortait sans être accompagné d'un religieux ou d'un prêtre séculier. « Il tenait, disait-il, à avoir sans cesse un témoin de ses actions et un censeur de son travail. »

Quelques légumes faisaient sa nourriture ordinaire. Un jour de Pâques, on eut beaucoup de

peine à lui faire ajouter à son maigre repas un œuf béni.

La nuit, les quelques heures de repos qu'il s'accordait au sortir du confessionnal, il les prenait d'ordinaire sur une simple planche.

Plus d'une fois, il se trouva, comme Notre-Seigneur, sans avoir où reposer sa tête. Un jour que tout le monde l'abandonnait, un bandit vint lui apporter un matelas, afin qu'il ne fût pas réduit à dormir sur la terre nue. Une autre fois, dans une circonstance analogue, ce fut un petit enfant qui alla ramasser du bois sec et fit du feu pour sécher ses habits.

LE RELIGIEUX — LE SAINT

Dur à l'excès pour lui-même, le Bienheureux était plein de ménagements pour les autres. On le vit plus d'une fois faire trêve à ses mortifications, pour engager ses compagnons à l'imiter.

D'un naturel vif et ardent, il était parvenu à un tel empire sur lui-même qu'on ne lui voyait jamais, même dans les circonstances les plus fâcheuses, donner la moindre marque d'impatience.

Son humilité était à toute épreuve. Un religieux le mortifia un jour publiquement dans une église et en termes absolument inconvenants. L'humble missionnaire alla aussitôt s'agenouiller aux pieds de son correcteur, lequel, tout confus, s'écria : « Il faut que ce soit un grand saint. »

Grand saint, il l'était certainement. Lorsqu'il mourut, le guide de son âme put affirmer avec serment qu'il n'avait jamais pu découvrir en lui aucune faute de propos délibéré.

A TRAVERS LES MIRACLES

Dieu se plut souvent à manifester par des prodiges la sainteté de son serviteur.

Il pénétrait dans les églises les portes closes. Le sacristain d'Ortona, qui voulait l'empêcher de passer la nuit au pied de l'autel, avait beau, le soir venu, verrouiller avec soin toutes les portes, à son retour, le matin, il trouvait toutes les serrures bien fermées, mais le Père était en prières à genoux dans l'église.

« Il venait, dit son historien, de donner la mission à Carpineto, patrie de Léon XIII, où la noble famille Pecci lui avait accordé l'hospitalité, et il devait de là se rendre à Anagni pour y recommencer les saints exercices. Vivement affligé de son départ, le peuple qu'il venait d'évangéliser voulut l'accompagner processionnellement, mais Dieu vint au secours de son humilité : à peine les fidèles se furent-ils groupés autour de lui qu'il disparut à leurs regards et se trouva transporté à Anagni, qui est situé à cinq milles de là. »

Il arriva qu'on le vit agir en deux endroits à la fois. « Cela n'est pas possible, le Père ne prêche pas à la cathédrale, disait un berger qui portait des fromages à Velletri, il est en ce moment dans notre hutte à confesser mes compagnons. » On insista. Le bonhomme se fâcha et en vint à parier dix de ses fromages que le Père ne se trouvait pas à Velletri. Vérification faite, il perdit son pari.

Parfois, du haut de la chaire, il demandait à Dieu des prodiges pour toucher le cœur des pécheurs. Un jour que le cortège qui l'accompagnait à Gulianello passait près d'un bois d'ormes, chargés d'un feuillage abondant, le Père s'arrêta et se mit à prêcher sur l'enfer.

Tout à coup, montrant du doigt un des plus grands de ces arbres. « Voulez-vous voir ici, s'écrie-t-il, dans une trop faible image, combien

d'âmes tombent en ce moment dans les flammes éternelles? Eh bien! regardez cet arbre immense et comptez les feuilles qui en tombent.»

Et voilà que, subitement, sans le moindre souffle de vent, les feuilles tombent, tombent si pressées qu'elles forment bientôt un épais tapis sur le sol autour du prédicateur, pendant qu'une clameur d'effroi s'élevait du sein de la foule qui demeurait les yeux fixés avec terreur sur l'arbre presque entièrement dénudé.

PERSÉCUTIONS DIABOLIQUES

L'enfer tenta plus d'une fois de lui faire expier ces triomphes de la grâce.

La nuit, le Père était précipité de son lit et roué de coups. Quand il prêchait, des bruits étranges, aboiements de chiens, mugissements de taureaux, grognements d'animaux immondes venaient couvrir sa voix. C'était l'heure où les possédés venaient l'assaillir. Mais, d'ordinaire, il lui suffisait d'un signe de croix pour faire échouer tous ces stratagèmes.

Il prêchait un jour dans l'église de Civita-Ducale devant un auditoire immense. Tout d'un coup, après une pluie insuffisante pour amener un résultat pareil, il se produit une véritable inondation; les flots envahissent la place, pénètrent jusque dans l'intérieur de l'église avec tant de force qu'ils vont submerger les fidèles.

Mais le Père a tout compris; il découvre à l'auditoire l'auteur du méfait, et, par une ouverture dans le mur de l'église, fait échapper l'eau qui disparaît comme elle était venue. « Jamais, dit son historien, jamais exercice ne se fit avec plus de ferveur et de componction, et cet événement ne contribua pas peu au bon succès de la mission.»

A la fin d'août 1717, le pape Clément XI l'appela à Sonnino pour assister un condamné qui refusait de voir le prêtre. « Je vais mourir, dit le Bienheureux », et il partit à pied pour obéir au Pape.

Quand il eut converti le criminel qui allait mourir, il entreprit, dans les environs de la ville, une série de prédications. Mais il avait trop présumé de ses forces.

Au début de la mission de Pophi, il dut s'aliter. Le seigneur du lieu, Livio de Carolis, le recueillit chez lui et n'épargna rien pour le guérir; mais l'heure de la récompense était venue. Le Bienheureux mourut après une longue agonie en répétant les noms de Jésus et de Marie. Il fut enterré au milieu d'un immense concours de peuple dans l'église des Récollets de Pophi.

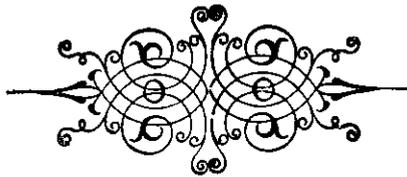
Dès 1748, on commença le procès de béatification qui vient de se terminer en 1893.

L'honneur d'inscrire au catalogue des bienheureux le nom du P. Balducci était réservé à N. T. S. P. le Pape Léon XIII, dont la famille conserve avec fierté le souvenir de l'hospitalité qu'il lui fut donné d'accorder au saint missionnaire lors de son passage à Carpineto.

BIBLIOGRAPHIE

Petite vie illustrée du bienheureux A. Balducci, S. J., par un Père de la même Compagnie. Gladbach, librairie Kühlen, 1893.

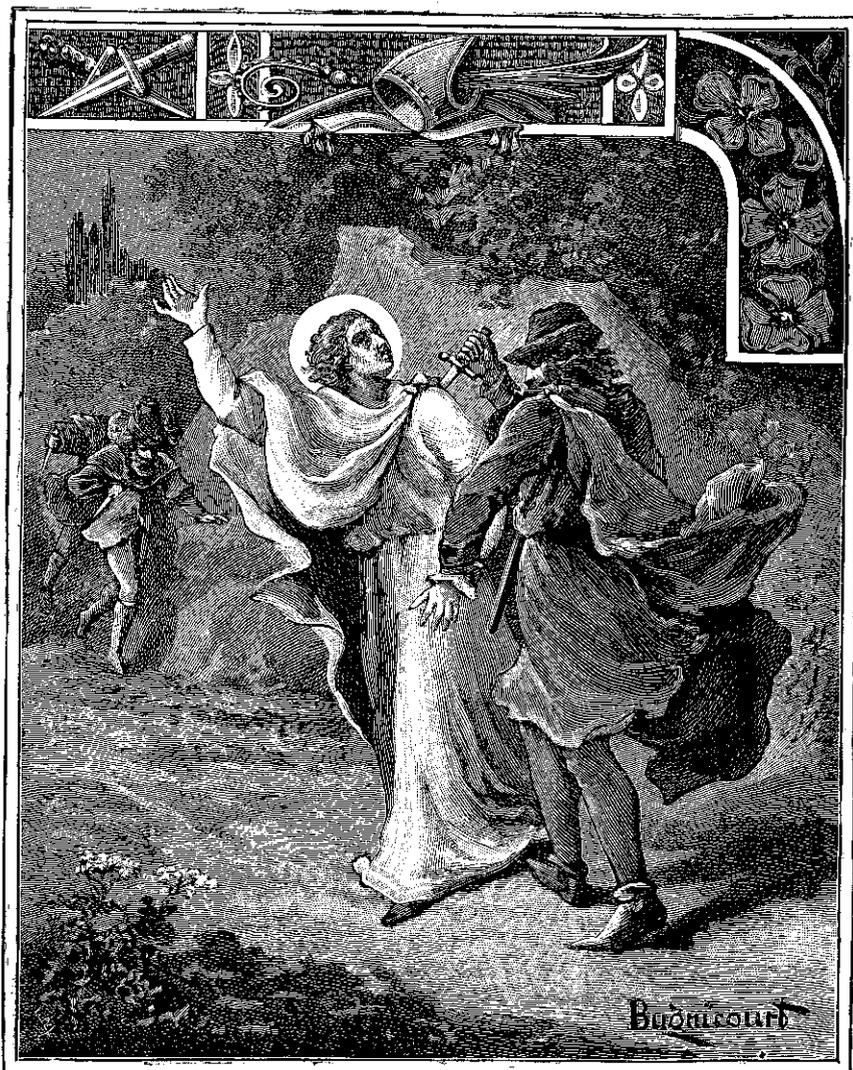
Compendio della vita del B. A. Balducci missionario D. C. D. G., scritto dal P. Galletti della medesima Compagnia. Roma, A. Befani, 1893.



SAINT ENGELBERT

ARCHEVÊQUE DE COLOGNE, MARTYR

Fête le 7 novembre.



Saint Engelbert, frappé pour la défense des libertés de l'Église, prie Dieu de pardonner à ses meurtriers.

« A Cologne, saint Engelbert, évêque, n'a pas craint de subir le martyre pour défendre la liberté de l'Église et pour obéir à l'Église romaine. » Tel est l'éloge bref, mais glorieux, que fait de ce saint le martyrologe romain.

Le XIII^e siècle est une époque féconde en sainteté; saint Engelbert y réclame modestement sa place. Tandis que saint François d'Assise et saint

Dominique brillaient du plus vif éclat et enrichissaient l'Église de deux familles nouvelles, saint Engelbert, à Cologne, montrait aux grands leurs devoirs et se faisait le soutien des petits et des faibles. Son nom semblait lui indiquer sa mission: Engelbert signifie *liberté d'ange*, et notre Saint mourut pour la défense des libertés de l'Église. Il poussa jusqu'à l'héroïsme l'amour de la justice

et l'attachement au Saint-Siège. Le Pape Honorius III lui en rendait le témoignage en apprenant sa mort : « Engelbert, disait-il, est mort pour avoir obéi au Saint-Siège. »

SA FAMILLE — SES DÉBUTS

Engelbert naquit à Berg, sur les bords du Rhin, en Westphalie, vers l'an 1180. Son père était comte de Berg, sa mère était fille du comte de Gueldre, et deux de ses oncles venaient d'occuper le siège archiepiscopal de Cologne. Dieu avait donné à cette famille la noblesse et les richesses, il allait lui donner un saint.

Dès ses premières années, Engelbert se fit remarquer par un naturel sérieux qui n'excluait en rien les grâces de l'enfance. Sa figure angélique reflétait l'innocence et l'humilité de son cœur.

Il paraissait s'accommoder à toutes les humeurs et aux conditions diverses des personnes avec qui il s'entretenait, comme si déjà la Providence lui eût donné conscience de ses hautes destinées, dans lesquelles son grand art devait consister à maîtriser l'esprit des hommes par des moyens appropriés à leurs caractères.

Ses parents, remarquant en lui d'aussi heureuses qualités, le destinèrent de bonne heure à l'état ecclésiastique.

Malheureusement, leur choix n'était pas tout à fait désintéressé. Engelbert, en effet, était encore sur les bancs de l'école, que ses parents lui firent donner d'importantes charges ecclésiastiques.

C'était un abus fréquent à cette époque où les princes s'attribuaient souvent le droit de disposer des biens de l'Église à leur gré et selon leur caprice.

Engelbert accepta d'abord, mais il reconnut vite ses torts, et, peu après, comme on lui offrait l'évêché de Munster, il mit en avant le prétexte de son jeune âge et de son inexpérience, et déclina ces offres prématurées : ce fut en refusant ainsi l'épiscopat qu'il commença à s'en rendre digne.

L'ÉGLISE DE COLOGNE — ENGELBERT ARCHEVÊQUE

L'enfer s'acharnait contre l'Église de Cologne, et il semblait que cette ville de saints fût vouée à des divisions et à des luttes sans fin. Deux fois déjà, le Pape Innocent III avait dû intervenir et déposer les évêques Adolphe et Thierry, qui s'attachaient à des empereurs excommuniés par le Saint-Siège. Adolphe intriguait pour reprendre son siège, Thierry cherchait les moyens de le conserver lorsque le Pape les excluait définitivement l'un et l'autre et laissa aux fidèles la liberté de se choisir eux-mêmes un autre archevêque. Tous les yeux se tournèrent du côté de saint Engelbert. Cette fois, il n'y avait pas à hésiter : il s'agissait de rétablir la paix dans une Église livrée depuis dix ans à des troubles dont on ne pouvait encore prévoir la fin : Engelbert accepta. Il avait environ trente-cinq ans.

Son premier acte fut de se ranger du parti de l'empereur Frédéric II, dont l'élection avait été approuvée par le Saint-Siège.

Cependant ses ennemis avaient résolu de l'arrêter à toute force. Ne pouvant détourner le peuple de sa résolution d'élire Engelbert, ils avaient envahi le diocèse avec des troupes nombreuses, s'étaient bâti une forteresse, d'où ils se préparaient à tout dévaster.

L'archevêque prit les moyens que sa prudence et sa sagesse lui suggérèrent pour apaiser

les envahisseurs ; mais les voies de la douceur n'aboutirent pas à calmer les esprits. Saint Engelbert, qui avait reçu le pouvoir temporel en même temps que le pouvoir spirituel sur le diocèse de Cologne, se vit obligé alors de repousser la force par la force. Sa petite armée marcha contre Thierry, comte de Clèves, et contre Wabram, duc de Limbourg et comte de Luxembourg. Les deux comtes furent battus, leur forteresse détruite et désormais personne n'osa plus s'attaquer au saint archevêque de Cologne.

Enfin, Dieu rendait la paix à cette malheureuse Église et le démon était vaincu.

SAINT ENGELBERT GOUVERNEUR D'ALLEMAGNE

Saint Engelbert était occupé à relever les ruines accumulées dans son diocèse, lorsque sa réputation de prudence et de justice parvint à l'empereur Frédéric II. Celui-ci, ne pouvant alors quitter son royaume de Sicile, n'hésita pas à confier au saint archevêque la tutelle de son fils Henri et l'administration de tout l'empire en deçà des Alpes. Saint Engelbert mit fin aux troubles civils qui désolaient cette contrée, et lorsque, en avril 1220, il sacra le jeune Henri roi de Germanie, l'Allemagne jouissait d'une paix profonde.

L'univers entier estimait saint Engelbert. Jean de Brienne, roi de Jérusalem, ne voulut pas retourner dans ses États avant d'avoir visité le Saint et d'avoir reçu ses conseils. Les rois de France, d'Angleterre, de Bohême, de Hongrie, lui envoyèrent leurs présents ; les Sarrasins même, dit son historien, sans le connaître autrement que sur la foi d'une vague rumeur, le redoutaient.

SAINT ENGELBERT ET LES PAUVRES

Même au sein des honneurs, le pieux prélat eut toujours une prédilection spéciale pour les pauvres. Souvent, il lui arriva, au milieu d'une assemblée, d'appeler un pauvre qu'il venait d'apercevoir dans la foule, et de lui demander s'il ne désirait rien de lui. Aussi, les pauvres recouraient-ils à leur archevêque comme à un père.

Un jour, une veuve vint le supplier de lui désigner un avocat pour la défendre. Mais l'archevêque connaissait l'avarice des avocats et, voulant éviter à cette veuve une ruine certaine : « Défendez vous-même votre cause, lui dit-il ; ne connaissez-vous pas vos intérêts mieux que personne ? » Comme son entourage protestait qu'on allait contre les lois établies : « Cela nous empêchera-t-il, répliqua le Saint, de comprendre cette femme ? » La veuve fut écoutée et son bien lui fut rendu.

Un autre jour, saint Engelbert partait en voyage. Sur l'escalier du palais, il rencontre un homme qui demande justice d'un vol. L'archevêque s'arrête aussitôt et, sur l'escalier même, il se fait tout raconter. Son écuyer vient le presser de partir ; mais lui, sans paraître remarquer les instances du serviteur, écoute jusqu'au bout l'infortuné marchand, puis, lui donnant un billet : « Va, lui dit-il, et montre ce billet au ravisseur. S'il refuse de restituer ton bien, reviens ici, et moi-même je t'en rendrai la somme. » Le marchand se retira, confiant dans la crainte que le nom seul de l'archevêque de Cologne inspirait à tous les malfaiteurs.

Tandis que saint Engelbert voyageait en Allemagne, il vit venir à lui une autre veuve, le sup-

pliant, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui faire rendre son bien. Le Saint s'arrêta pour écouter ses plaintes; puis : « Madame, lui dit-il, le bien que vous réclamez vous a été enlevé par les juges en toute justice, et depuis, il a été donné à mon Eglise. Mais j'ai pitié de votre misère, et pour l'amour de Dieu que vous avez invoqué, je vous l'abandonne. »

SAINTE ENGELBERT ET LES RELIGIEUX

Mais parmi les pauvres, les favoris de saint Engelbert étaient les religieux, voués pour l'amour de Jésus-Christ à la pauvreté volontaire, et les prêtres dans l'indigence. Il voyait en eux d'autres Christ; aussi la vue d'un prêtre dans la misère le touchait-il profondément : « Comment, se disait-il, Notre-Seigneur peut-il être ainsi abandonné? » Et il lui donnait ses habits, l'invitait à sa table, lui offrait son couvert le plus riche et voulait le servir lui-même.

L'affabilité, l'abandon avec lesquels il traitait les religieux et les prêtres témoignaient de la joie qu'il éprouvait à les soulager. Jamais il n'était plus heureux que s'il pouvait leur rendre quelque service.

On raconte que les Dominicains et les Franciscains se présentant aux portes de Cologne pour s'établir dans cette ville, le peuple se souleva contre eux et voulut les chasser. « Ne sont-ce pas là, disait-on, les moines pervers prédits par sainte Hildegarde, qui doivent corrompre le clergé et mettre notre ville en danger? — Si la prophétie de sainte Hildegarde vient de Dieu, répondit l'archevêque, vous ne sauriez empêcher qu'elle s'accomplisse; si elle ne vient pas de Dieu, vous n'avez rien à craindre. Restez donc en paix. » Et les religieux s'établirent à Cologne. On croit que la prophétie de sainte Hildegarde désignait le moine apostat Luther et ses disciples.

En un temps de famine, après avoir distribué au peuple toutes ses provisions, saint Engelbert fit venir du blé des provinces voisines, mais les religieux furent les premiers servis : « Il convient, disait-il, de servir Jésus-Christ en premier lieu. »

TENDRE PIÉTÉ DE SAINT ENGELBERT

Il est beau d'admirer les œuvres extérieures que Dieu accomplit par ses saints, mais il est encore plus beau de contempler dans leurs âmes le travail intérieur de la grâce.

Saint Engelbert a montré beaucoup de prudence et beaucoup de vigueur dans l'administration de son diocèse et le gouvernement de l'Allemagne; c'est une gloire, sans doute, mais une gloire assurément inférieure à celle que lui a mérité sa profonde et tendre piété. Plusieurs fois, on le trouva pleurant à chaudes larmes à la pensée des souffrances de l'Homme-Dieu. Chaque infortuné lui rappelait ce divin modèle : aussi suffisait-il de se trouver dans le malheur pour être son enfant.

Le Saint a toujours eu pour la Mère de Dieu un amour très ardent. Au milieu même des occupations nombreuses de sa vie publique, il aimait à visiter les sanctuaires de la Très Sainte Vierge, et, chaque mercredi, il jeûnait en son honneur.

Mais il eût manqué quelque chose à la gloire de saint Engelbert, s'il ne fût passé par la souffrance. Une de ses plus grandes épreuves fut la calomnie répandue contre lui. Dieu voulait ainsi l'exercer à la patience et le préparer à des persécutions plus violentes dans lesquelles il devait cueillir glorieusement la palme du martyre.

Saint Engelbert avait un cousin nommé Frédéric, comte d'Isseberg, qui avait quitté l'habit ecclésiastique pour prendre l'épée et avait fini par se faire nommer avoué de l'abbaye d'Essen. L'avoué était chargé de défendre le monastère devant les tribunaux et de pourvoir à son matériel. Mais Frédéric profita de sa position pour arrondir sa fortune aux dépens de l'abbaye.

Plusieurs fois les religieuses portèrent plainte à l'archevêque Thierry; mais ne pouvant rien obtenir, elles s'adressèrent à Rome. Le Pape chargea saint Engelbert, qui avait succédé à Thierry, de remédier aux désordres et même de destituer l'avoué si les autres moyens ne suffisaient pas.

Le Pape avait parlé, saint Engelbert résolut d'agir contre son propre parent. Poussant la générosité jusqu'à l'excès, il offrit à son cousin une honorable pension, en le suppliant de mettre fin à ses injustices. Mais celui-ci ne voulut rien entendre. L'archevêque lui fit alors connaître l'ordre qu'il avait reçu de Rome. A cette nouvelle, Frédéric entra dans une grande colère, et, voyant dans son cousin un obstacle à ses rapines, il jura de le perdre.

Il mit dans son complot les princes voisins et solda une bande de misérables pour exécuter son projet.

LE COMLOT EST DÉCOUVERT

Afin de mieux cacher ses plans, Frédéric vint au rendez-vous que lui avait donné l'archevêque dans la ville de Zoest. On traita des moyens de rétablir l'ordre, et le scélérat feignit de tout accepter; il simula même des airs de bienveillance à l'égard de son cousin.

Mais, le soir même, saint Engelbert recevait de divers côtés des lettres où on lui dévoilait la conspiration. Le Saint ne voulut rien y croire; il foula même aux pieds et jeta au feu les lettres accusatrices. Cependant, l'évêque de Minden, qui connaissait Frédéric, supplia saint Engelbert de se mettre en garde, pour le bien de son diocèse et de l'Eglise entière. Le Saint ne voulut prendre aucune mesure; toutefois, il se remit entre les mains de la divine Providence, et se prépara à tout événement par une confession générale où il ne put retenir ses larmes.

Les évêques de Munster et d'Osnabrück vinrent le confirmer dans la persuasion qu'il avait de l'innocence de Frédéric. Mais c'était une ruse : les deux prélats s'étaient eux-mêmes laissés corrompre par le comte d'Isseberg.

Saint Engelbert voulut lui-même s'assurer de ce qu'on lui rapportait et il alla trouver Frédéric.

LE MARTYRE

L'archevêque montra tant de douceur et d'affection que le comte ne put lui refuser de le suivre quelques jours après à la diète de Nuremberg.

Est-il enfin touché? va-t-il renoncer à son projet criminel? Loin de là. Pendant cette entrevue, il n'a fait qu'observer le Saint, afin de disposer ses gens pour l'assassiner. Il sait maintenant que l'archevêque doit aller consacrer une église à Schwelm; il prend ses sicaires, s'embarque sur la route et, là, il attend.

Cependant, la conscience de ce malheureux était rongée par le remords. Lorsqu'il vit approcher le Saint du lieu de l'embuscade, il ne put retenir

ce cri : « Malheur à moi ! Misérable que je suis ! Ah ? qu'ai-je voulu faire ! Tuer mon maître et mon parent ! » Mais, se ravissant aussitôt : « Tuez-le, s'écria-t-il avec rage, tuez-le, c'est un voleur ; il a déshérité les nobles, il n'a eu de pitié pour personne ; tuez-le ! » Les assassins se précipitèrent sur le saint prélat avec une fureur sauvage, tandis que saint Engelbert, avec le calme et la sérénité de l'innocence : « Par saint Pierre, demanda-t-il, de quel crime m'accusez-vous ? » Puis il étendit la main pour les bénir et tomba percé de coups. Les bourreaux s'acharnèrent sur le Saint jusqu'à le transpercer de 47 coups d'épée, et, après avoir déchiré ses habits, ils le laissèrent mort dans les ténèbres de la nuit. C'était le 7 novembre 1225.

Dieu punit de tels crimes, même dès ici-bas, d'une façon terrible. A la vue du cadavre mutilé de son cousin, Frédéric s'enfuit d'horreur, le désespoir dans l'âme, en répétant partout : « Malheureux, malheureux ! Qu'ai-je fait ? C'en est trop ! C'en est trop ! » Judas avait eu les mêmes sentiments après avoir trahi le divin Maître.

Les autres meurtriers périrent tous misérablement.

Pendant un soldat qui s'était enfui vint raconter à Schwelm le martyre de saint Engelbert. Les restes précieux de l'archevêque furent exposés pendant plusieurs jours à la vénération des

fidèles de cette ville. De là, ils furent transportés à Berg, puis à Cologne dans l'église Saint-Pierre, que le Saint avait lui-même fait bâtir.

De nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau. Aussi les fidèles de Cologne voulurent-ils l'honorer d'un culte spécial. Chaque année, la veille du 7 novembre, où le Saint avait été martyrisé, on sonnait le carillon comme aux veilles des grandes fêtes. Bientôt on lui rendit le culte des saints, et, dans la suite, son nom a été inscrit au martyrologe romain.

O saint Engelbert, du haut du ciel où vous réglez, protégez l'Eglise de Jésus-Christ pour laquelle vous avez donné votre sang sur la terre ; inspirez à tous ceux qui vous invoqueront un attachement sans réserve au Vicaire de Jésus-Christ, et faites que nous allions tous vous rejoindre dans l'Eglise triomphante où nous nous réjouirons éternellement avec vous. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Amen.

SOURCES

SURIUS. *Vitæ Sanctorum*, t. XI, au 7 novembre. Cet auteur publie une vie très exacte de saint Engelbert, écrite par Césaire de Heisterbach, qui vivait dans le même temps et dans le même diocèse. — Bollandistes. *Acta Sanct.*, t. VII de juin, p. 538. — *Gallia christiana*, t. III, col. 687-690.

FLEURS DES SAINTS

Au numéro précédent, nous avons raconté d'une manière succincte la vie de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé. Voici encore quelques traits de cette existence si humble et si merveilleuse à la fois.

LA BIENHEUREUSE JEANNE-MARIE DE MAILLÉ ET LES ENFANTS

La Bienheureuse aimait beaucoup les enfants. L'innocence de cet âge la charmait. Elle les attirait autour d'elle et se plaisait, à mesure qu'ils grandissaient, à les instruire dans la piété ; elle leur apprenait à dire souvent ces paroles : « Dieu soit loué ! Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Les petits enfants eux-mêmes, ne sachant encore que bégayer, témoignaient une grande joie en la voyant ; ils gesticulaient, semblaient vouloir l'embrasser et faisaient des efforts pour dire le premier mot de l'invocation : « Loué ! Loué ! »

DÉVOTION ▲ LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

C'était la dévotion spéciale de Marie de Maillé, celle qui, pour elle, dominait toutes les autres. Elle avait sans cesse devant les yeux les plaies sacrées du Rédempteur, sa mort ignominieuse et cruelle, sa croix adorable, les instruments de ses souffrances.

Dans le désir de mieux ressembler à son céleste Epoux, elle était saintement éprise de l'amour de la souffrance et des croix. Les douleurs qu'il lui arrivait fréquemment de ressentir dans tout son corps, elle les appelait, en riant, ses petites douceurs. La pensée des plaies de Notre-Seigneur

était sa force, et souvent elle avait sur les lèvres ce vers latin :

Vulnera quinque Dei sunt medicina mei.
Les cinq plaies de mon Dieu, voilà mon remède.

LA BIENHEUREUSE SOIGNE LES LÉPREUX

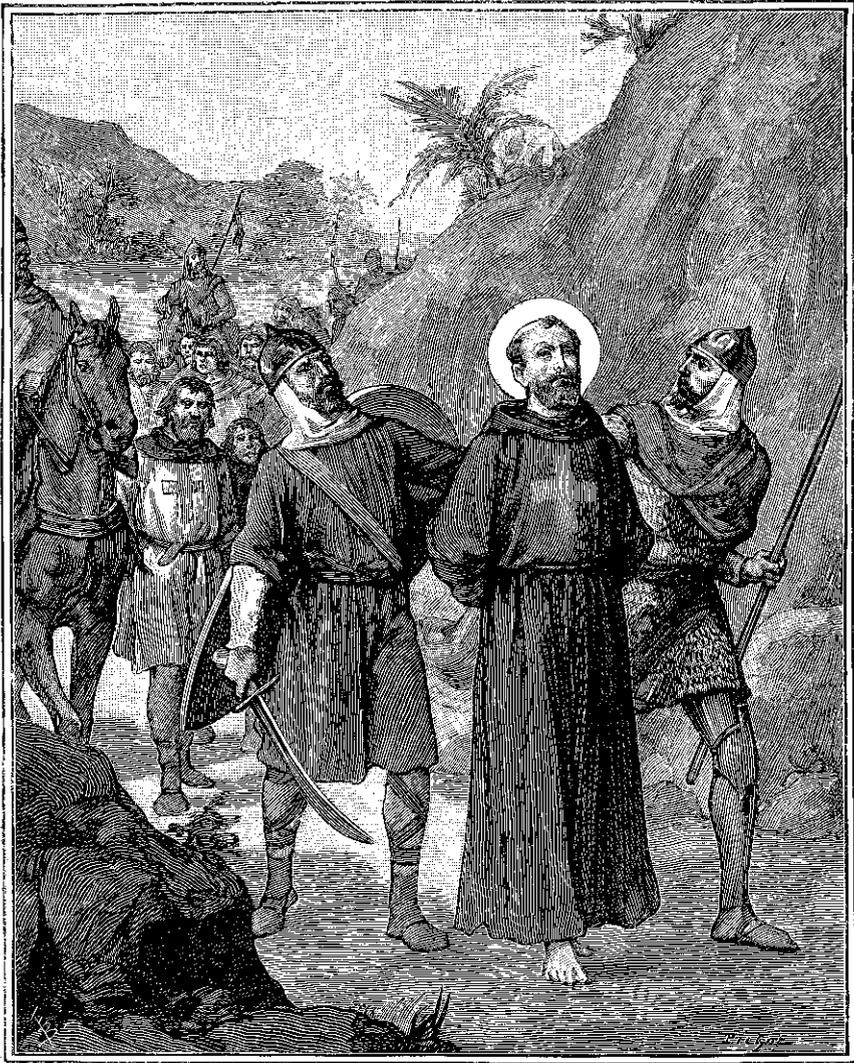
Elle s'était dévouée spécialement au service des malades les plus délaissés, qu'elle appelait ses seigneurs ; mais, dans ses affections, elle donna sa préférence aux lépreux. Maladie effrayante et contagieuse, la lèpre, très répandue à cette époque, rebutait les âmes les plus intrépides et les plus chrétiennes. On recueillait ces malheureux dans les léproseries, habitations éloignées des villes et des bourgades. Mais tous cependant n'y étaient pas admis. La bienheureuse Jeanne-Marie les visitait, sans s'effrayer du danger de la contagion : elle entraînait dans leurs demeures, leur servait les secours qu'elle avait recueillis pour eux, préparait leur lit, nettoyait leur chambre, et de ses mains pansait leurs plaies.

PRIÈRE A LA BIENHEUREUSE

Seigneur Jésus-Christ, vous qui aimez l'humilité et la charité, et qui, après avoir embrasé la bienheureuse Jeanne-Marie des flammes de votre amour, l'avez comblée de dons célestes et lui avez appris à mépriser les prospérités de ce monde, accordez-nous la grâce de l'honorer dignement, en imitant son humilité, sa charité et son mépris des choses de la terre, vous qui vivez et réglez avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SAINT ERNEST. ABBÉ DE ZWIFULDA, MARTYR

Fête le 7 novembre.



Saint Ernest emmené en captivité.

RENCONTRE DES TROIS FRÈRES

Vers l'an 1124, se rencontraient à l'abbaye de Zwifulda, dans le Wurtemberg, unis par un même désir de servir Dieu dans l'état monastique, trois frères d'illustre naissance.

C'étaient les fils du baron de Stuzzlingen ou Steisslingen, Othon, Adalbert et Ernest.

Ces deux derniers, quoique beaucoup plus jeunes que leur frère Othon — Ernest devait avoir alors environ douze ans, — avaient déjà passé cinq ou six années dans le monastère.

Ils y étaient plus que de simples écoliers.

Leurs pieux parents les avaient placés là, dès l'âge le plus tendre, pour les soustraire aux influences du monde et leur procurer, auprès des religieux, le bienfait d'une solide instruction. On les avait revêtus d'une toge monastique, et ils vivaient ainsi, en quelque manière, de la vie des moines Bénédictins, suivant, sous le nom d'*Oblats*, des règles adaptées à leur âge et à leur condition.

Ce leur fut, sans nul doute, un grand sujet de joie d'apprendre un jour que leur frère aîné venait les rejoindre.

Othon avait, jusque-là, vécu dans le monde.

Il avait reçu, dans des écoles spéciales, une éducation conforme à son rang, puis, en âge de porter les armes, il s'était enrôlé dans la milice qui faisait vœu de défendre le tombeau du Christ, et, en qualité de croisé, avait accompli deux fois déjà le pèlerinage de Jérusalem.

Comme souvenir, il en rapportait un trésor de reliques qu'il destinait à l'abbaye de Zwifulda : un morceau du vêtement de la Très Sainte Vierge, une parcelle de la vraie Croix, quelques ossements de saints apôtres. Il avait obtenu ces présents du patriarche de Jérusalem, Warmond, dont il avait su conquérir les bonnes grâces.

Non content d'offrir cet insigne cadeau au monastère bénédictin, Othon lui fit don, en outre, de plusieurs propriétés, notamment d'une chapelle dédiée à saint Pierre, située sur ses domaines, et enfin, il lui consacra sa personne et sa vie en demandant à être reçu comme religieux. Utric, troisième abbé du monastère, l'accueillit avec bonté, et, dès ce jour, les trois frères connurent dans sa vérité cette parole des Saintes Ecritures : *Qu'il est doux et agréable à des frères d'habiter ensemble*, surtout dans un couvent, au service du même Dieu!

ERNEST ABBÉ

Ernest, qui avait reçu de la nature, au dire de son biographe, « une âme bonne et un esprit très docile », tira grand profit des leçons de ses maîtres. Ses études terminées, il voulut continuer de demeurer sous leur conduite et embrassa auprès d'eux la règle austère de saint Benoît.

Après sa profession, il reprit les études qu'il avait interrompues pendant le temps de sa préparation immédiate à la vie religieuse. Les humanités n'étaient pas négligées à Zwifulda, et l'on dit qu'Ernest réussissait également dans les compositions poétiques, oratoires et philosophiques. Néanmoins, son attrait favori l'inclinait vers les Livres Saints, et bientôt il était passé maître dans leur explication. Il s'achemina de cette manière vers le sacerdoce.

Sa prudence, sa piété, sa douceur, sa science et toutes les vertus monastiques brillant en lui du plus vif éclat, lui concilièrent les suffrages et la confiance des religieux, et, en 1141, ils l'élirent, d'un commun accord, abbé du monastère, à la place de l'abbé Berthold que sa modestie poussait à démissionner.

Ernest se vit donc chargé, par le choix de ses frères, d'une communauté très nombreuse. Environ 70 profès de chœur, un groupe beaucoup plus considérable encore de frères convers, un monastère de femmes situé près de là, comptant 60 religieux et également soumis à ses soins, portaient à près de 260 le nombre des âmes placées sous sa direction.

La tâche était écrasante, surtout si l'on y ajoute les vastes propriétés à administrer, les droits de l'abbaye à défendre contre d'injustes adversaires, et les difficultés inhérentes à tout gouvernement.

Ernest se montra à la hauteur de sa charge et sut faire régner, dans toute sa vigueur, la discipline monastique.

Voici ce que les annales de Zwifulda signalent de plus saillant parmi les actes de sa régence :

Aussitôt élu, Ernest satisfit à la demande des religieux de Neresheim, l'abbaye voisine, en leur choisissant, parmi ses subordonnés, un successeur à leur abbé défunt. D'excellentes relations unissaient d'ailleurs les deux monastères.

Puis il montra sa prudence en soumettant à l'épreuve, par l'eau froide, autorisée à cette époque et regardée comme probante, deux corps saints que Berthold, le précédent abbé démissionnaire, lui ramenait à son retour d'un voyage en Belgique. Ces reliques étaient, paraît-il, celles de deux vierges martyres, compagnes de sainte Ursule.

En 1144, mourut, pleine de mérites, Salomé, l'épouse de Boleslas, roi de Pologne, née princesse de Berg, et dont la famille semble avoir été alliée à celle de saint Ernest. C'était une bienfaitrice insigne de l'abbaye de Zwifulda. Othon, frère aîné d'Ernest, avait été une fois envoyé près d'elle, par ordre de ses supérieurs, pour l'intérêt du monastère, et elle lui avait remis une relique d'un prix inestimable, un doigt du protomartyr saint Etienne.

Saint Ernest ne manqua pas au devoir de la reconnaissance. Il rappela les nombreux bienfaits de cette princesse et décida d'honorer sa mémoire et celle de son mari, au même titre que celle des fondateurs, et de lui accorder les mêmes prières.

DÉPART POUR LA CROISADE

Ernest était depuis six ans à la tête de son monastère, lorsqu'en 1147 l'annonce d'une prochaine Croisade vint le faire tressaillir.

Une citadelle chrétienne, Edesse, était malheureusement tombée aux mains de l'émir musulman d'Alep, nommé Zengui (1143). Les patriarchats voisins de Jérusalem et d'Antioche étaient menacés d'un sort semblable. Le tombeau du Christ, si chèrement reconquis cinquante ans auparavant, allait donc retourner aux mains des infidèles. A tout prix, il fallait conjurer ce péril.

Sur le désir du pape Eugène III, à la voix de saint Bernard, voici que la France et l'Allemagne se lèvent, et que leurs souverains, Louis VII le Jeune et Conrad III, prennent la croix. A leur suite, d'innombrables guerriers, nobles et gens du peuple, s'apprentent à marcher.

Le saint abbé apprend tout cela. Il nourrissait déjà depuis longtemps dans son cœur le secret désir du martyre, et si, avant ou pendant son abbatiat, il avait écrit un opuscule intitulé : *Louange aux martyrs*, ce n'était pas sans une arrière-pensée de suivre leurs exemples. Le pape Eugène III, qui brûlait d'envoyer en Orient, non seulement des soldats pour combattre, mais aussi des prêtres pour prêcher, s'il se pouvait, les infidèles eux-mêmes, mit fin à toutes les hésitations de saint Ernest, en lui mandant d'accompagner à la Croisade l'évêque Othon de Freisingen, frère de Conrad III, et en lui conférant le titre de *docteur des Gentils*. Il le constituait ainsi missionnaire, croisé pacifique, pour l'évangélisation des Sarrasins de Palestine.

On s'explique assez aisément ces attentions particulières du Pape : la renommée de saint Ernest était parvenue à la cour romaine par l'entremise du cardinal légat Théodwin, qui, venu peu auparavant à Zwifulda pour consacrer l'église des moniales, avait eu l'occasion de s'entretenir longuement avec le saint abbé et de connaître ainsi ses rêves d'apostolat.

Sans perdre un instant, Ernest obéit aux ordres du Souverain Pontife qui répondaient si bien aux aspirations de son cœur.

Il résigne ses fonctions d'abbé, et, après avoir remis à Berthold la conduite du monastère, il

part, laissant pour dernier adieu à ses frères ces belles paroles : « Puissé-je trouver le martyre dans ce voyage! Comment, cela m'importe peu. Dussé-je être foulé sous les pas des chevaux, j'en serais heureux, pourvu que je mérite de souffrir pour l'amour de Jésus! »

CONTRETEMPS, DÉBOIRES ET DÉFAITE

En cours de route, Ernest eut, comme les autres croisés, tout à souhait, les souffrances qu'il avait désirées.

On connaît le sort malheureux de cette expédition. Qu'on se représente deux armées, chacune d'au moins cent mille hommes, celle de Conrad, empereur d'Allemagne, et celle de Louis VII le Jeune, roi de France, se suivant à quinze jours de distance à travers la Germanie, la Hongrie et l'empire grec, mal disciplinées, traînant à leur suite, pour comble de malheur, beaucoup de femmes qui avaient voulu suivre leurs maris à la Croisade.

Tant bien que mal, les gens de Conrad étaient arrivés à quelques jours de Constantinople, quand un incident fâcheux vint jeter la consternation dans leurs rangs.

Une nuit qu'ils campaient dans la vallée de Chérobacques, entre deux paisibles fleuves dont les bords rians les avaient charmés, un affreux orage se déchaîna, une pluie diluvienne changea soudain les deux fleuves en torrents, les fit déborder, inonda toute la vallée, arrachant les tentes, entraînant les animaux et les bagages. Beaucoup d'hommes et de chevaux périrent. Les autres se réfugièrent sur les collines voisines, dans des camps demeurés intacts. C'était dans la nuit qui précède la Nativité de Marie, remarque le chroniqueur, témoin et victime de ce désastre. « Le matin venu, nous récitâmes à la messe le *Gaudeamus* au milieu d'une profonde tristesse, en versant des larmes et en poussant des gémissements. »

Les Grecs faisaient aux croisés toutes les avanies. Ils avaient des Latins une telle horreur, qu'ils lavaient et purifiaient les autels où un prêtre latin avait dit la messe, comme si son contact l'eût souillé.

Depuis les gens du peuple jusqu'à l'empereur Manuel Comnène, c'était à qui duperait le plus habilement ces étrangers. Souvent on mêlait de la chaux à la farine qu'on leur vendait; on leur extorquait leur argent, on dévalisait les imprudents qui s'écartaient du gros de l'armée.

Le plus mauvais service que les Grecs leur rendirent, ce fut de leur donner des guides à travers l'Asie Mineure.

Munis d'ordres perfides, ceux-ci, au lieu de les diriger vers les provinces méridionales, mieux habitées et plus riches, les détournèrent de leur route, leur firent prendre à l'Est le chemin de la Cappadoce, pays désert et stérile, et quand ils les eurent engagés dans les gorges du Taurus, ils disparurent tous en une nuit, abandonnant leurs victimes à la merci des Turcs, non sans avoir pris soin d'informer à l'avance ces derniers de la bonne aubaine qu'ils leur ménageaient.

Allemands et Français connurent bientôt à leurs dépens ce qu'était la bonne foi des Grecs et ce que valaient leurs protestations d'amitié.

Dans ces conditions, l'armée de Conrad courait au devant d'une défaite. La rencontre avec les Turcs eut lieu aux environs d'Iconium, et le choc fut si désastreux pour les croisés, que, d'après certains chroniqueurs, un dixième seulement

de leurs troupes put échapper au carnage.

Avec ces misérables débris, Conrad découragé alla rejoindre l'armée de Louis VII aux environs de Nicée.

ERNEST EST FAIT PRISONNIER

Saint Ernest, toujours en la compagnie de l'évêque Othon de Freisingen, frère de l'empereur, avait traversé toutes ces péripéties et pris part à toutes ces souffrances.

Une dernière défaite l'attendait.

Quatorze mille hommes de l'armée de Conrad voulurent prendre les devants, sous la conduite d'Othon, dans la direction de Jérusalem. Ernest suivit son évêque.

Mal leur advint de s'éloigner ainsi des autres croisés. Un dimanche qu'ils reposaient tranquillement, après plusieurs journées de marche, en un site très agréable, sur les bords de la mer, leur camp fut tout à coup cerné par des bandes innombrables de Turcs. Conduits par un des émirs que le roi des Perses Ambronius avait mis sur pied pour combattre les chrétiens, ces barbares se jettent sur eux, massacrent sans pitié tous ceux qui veulent résister, arrêtent et font prisonniers les fuyards, et c'est à grand-peine qu'Othon de Freisingen avec quelques compagnons seulement parvient à se sauver sur une embarcation.

Saint Ernest ne périt pas dans ce carnage horrible, mais, blessé, il fut compris parmi les captifs dont le nombre s'élevait à huit mille. Beaucoup d'entre eux furent égorgés sur place ou ne tardèrent pas à succomber aux mauvais traitements.

Une coutume bizarre des vainqueurs orientaux voulait que, parmi les prisonniers, l'on fit un choix : les plus distingués, les plus beaux, les plus forts étaient mis à part pour être offerts au roi dont les émirs étaient les tributaires.

L'Écriture ne nous apprend-elle pas que Nabuchodonosor fit lui-même un choix semblable parmi les captifs de Babylone?

Voilà comment Ernest, que son caractère de prêtre et sa distinction naturelle désignaient à l'attention de l'émir, fut dirigé sans retard sur La Mecque, où était alors le roi des Perses Ambronius, venu là par dévotion envers Mahomet, ou plus probablement par peur des croisés, assuré qu'il était qu'ils n'iraient jamais le chercher si loin.

Les compagnons d'Ernest — ils étaient quatre cents — franchirent à petites journées les espaces immenses qui les séparaient de l'Arabie et de la métropole mahométane.

Comme des brebis destinées à la boucherie, on les présenta à Ambronius. « Ne craignez pas, leur dit d'abord celui-ci d'un ton de bienveillance. Ne gémissiez pas comme des captifs. Je ne vous veux aucun mal, et si vous consentez à embrasser la religion de Mahomet, vous serez délivrés de vos liens et je vous procurerai des dignités et des richesses. »

MARTYRE DE SAINT ERNEST

Ernest crut de son devoir de prémunir contre ces fallacieuses avances ses compagnons d'armes, et de les engager à subir le martyre plutôt que de renier leur foi, fût-ce même par un semblant d'adhésion aux propositions du roi. Aucun d'eux, que nous sachions, ne se rendit coupable du crime d'apostasie.

Le saint abbé, livré à des satellites inhumains,

passa par tous les supplices que leur cruauté pouvait inventer. On croit qu'il fut ainsi tourmenté plusieurs jours, sinon plusieurs semaines. Ce qui est hors de doute, c'est le raffinement des tortures employées.

En dernier lieu, ces barbares lui arrachèrent la peau du sommet de la tête, et, après l'avoir ainsi décoiffé au moyen d'affreuses incisions, ils lui ouvrirent le ventre. Ensuite, enroulant à un pieu fixé en terre l'extrémité de ses entrailles pendantes, comme il respirait encore, ils le forcèrent à tourner autour du pal jusqu'à ce qu'il tombât inanimé.

Tel fut, d'après le récit d'un témoin fidèle, le prêtre Marsilius, le glorieux témoignage que rendit à Jésus-Christ saint Ernest, digne, ajoute un auteur, de recevoir la triple auréole de vierge, de docteur et de martyr.

Huit autres prisonniers versèrent leur sang le même jour et pour la même cause, animés par les exhortations et les exemples du saint abbé.

Marsilius, que nous avons déjà nommé et qui assistait à leur dernier combat, était un prêtre arménien catholique très fermement attaché à la foi romaine. C'est lui qui, pour trente pièces d'or, racheta en même temps le corps de saint Ernest, qu'il arracha de la sorte aux profanations des barbares et à la voracité des oiseaux de proie, et onze prisonniers vivants qu'avait épargnés la fureur des Turcs.

Allemands de nation, les onze témoins revinrent en leur pays, virent Berthold, l'abbé de Zwifulda, auxquels ils retracèrent les détails du martyre de son vénérable prédécesseur. Ils lui remirent aussi la lettre du prêtre Marsilius adressée aux moines de Zwifulda et racontant plus brièvement cette passion.

C'est à ces deux sources principales qu'ont puisé les sept ou huit historiens religieux de Zwifulda, qui, dans la suite, à des dates diverses, entreprirent de célébrer dans leurs annales les louanges de saint Ernest.

RELIQUES ET CULTE

Le martyre de saint Ernest eut lieu, au témoignage des nécrologes et des martyrologes conservés à l'abbaye de Zwifulda, le 7 novembre 1147. « Peu de temps après avoir été confié à la terre, son saint corps, ajoute Marsilius, a été transporté par les chrétiens à Antioche; il y est enseveli maintenant dans un sanctuaire voisin de l'église des Saints Apôtres Simon et Jude, et son tombeau s'illustre par des miracles. »

Les saintes reliques n'en étaient pas à leur dernière translation. Aujourd'hui, en effet, l'on vénère à Salzbourg, à l'autel de la Sainte Vierge, dans l'église de la Trinité, qui est l'église du Séminaire ecclésiastique, un précieux reliquaire portant l'inscription : *Ossements de saint Ernest, martyr.*

On sait, d'autre part, que le corps de ce saint Ernest fut donné en présent, le 23 septembre 1694, à l'archevêque de Salzbourg par Antoine Flo-

rianus, prince de Liechtenstein, et qu'il fut recu dans cette cité au milieu de grandes démonstrations de joie, au chant du *Te Deum* et au bruit du canon, le 6 juin 1700.

L'acte de donation, rédigé en bonne et due forme (6 juin 1694), à Rome, sous la garantie et le sceau du Cardinal Vicaire, témoigne que le saint corps a été exhumé, par autorisation du Souverain Pontife, du cimetière de Sainte-Hélène.

Ici, à regret, nous avouons ne pouvoir renouer à l'aide de documents la tradition relative au corps de saint Ernest, depuis son séjour à Antioche jusqu'à son passage au cimetière de Sainte-Hélène. Il y a néanmoins beaucoup à conjecturer que les reliques honorées à Salzbourg ne sont pas autres que celles si glorieuses de l'abbé de Zwifulda.

Saint Ernest fut toujours honoré d'un culte public au monastère de Zwifulda. Il était nommé dans les martyrologes et invoqué aux litanies des Saints. Ses images et ses statues étaient couronnées de l'auréole, et son nom était toujours porté par un de ses religieux dans le but d'honorer sa mémoire.

Qui ne sait aussi combien est répandu, non seulement en Allemagne, mais encore en France et dans presque toute la chrétienté, le nom du saint martyr?

À l'intention de ces nombreux clients de saint Ernest, disons en terminant cette notice que de persévérants efforts ont été tentés, surtout entre l'année 1620 et 1650, pour obtenir sa canonisation selon les formes prescrites au xviii^e siècle par le pape Urbain VIII.

Le manque de ressources suffisantes, les guerres, les périls quotidiens auxquels furent à cette époque exposés les moines de Zwifulda, les contraignirent à suspendre leurs démarches, et la cause fut par là même entravée.

Dieu veuille qu'elle soit un jour reprise et que saint Ernest obtienne en cour de Rome, non une canonisation solennelle, elle ne lui est pas nécessaire, car il a de temps immémorial porté le titre de saint, mais la reconnaissance canonique du culte dont il a toujours joui.

Malheureusement, les moines de Zwifulda ne sont plus là pour lui offrir ce témoignage de filiale vénération. Leur abbaye fut supprimée en 1803, convertie en hospice pour les aliénés. La bibliothèque du couvent fut transportée à Stuttgart.

SOURCES CONSULTÉES

Annales Zwiefaltenses, par ARSÈNE SULGER, 1698. (Biblioth. N^{le} : M. 544). — *Vita Sancti Ernesti, quinti abbatis Zwifuldæ in Suevia*, par NORBERT HECKER, abbé du monastère en 1763, manuscrit envoyé par l'auteur aux Grands Bollandistes, à Anvers. — Récit de la seconde croisade dans la *vie de saint Bernard*, par l'abbé VACANDAR, t. II. — *Les Premières Croisades et le Royaume Latin de Jérusalem*. Paris. 1879, etc.



SAINT GODEFROY, ÉVÊQUE D'AMIENS

fête le 8 novembre.



L'intendant du saint évêque, indigné en voyant la table envahie par les malheureux lépreux de la ville, se plaint amèrement de la largesse de Godefroy

DES PARENTS CHRÉTIENS

Saint Godefroy naquit en 1066, au village de Moulicourt, dans le Soissonnais. Son père, Frodon, et sa mère, Elisabeth, étaient d'excellents chrétiens, pleins de foi et de dévouement. De condition aisée, ils consacraient leurs revenus de leurs terres au soulagement des pauvres, à l'embellissement des églises et au soutien des monastères. Celui de Notre-Dame de Nogent avait leur prédilection. Le généreux Frodon, après lui avoir donné une foule de biens, s'y donna lui-même, et passa dans le cloître ses vieux jours, pendant que sa femme continuait dans le monde ses œuvres de piété. L'heureuse mère vécut assez pour voir son fils devenir abbé du même couvent. Mais il faut dire d'abord la façon merveilleuse dont ils reçurent du ciel leur cher fils Godefroy.

L'ENFANT DE L'HOSPITALITÉ ET DE LA PRIÈRE

Près de Péronne, sur une charmante colline, s'élevait alors un florissant monastère, dédié au

martyr saint Quentin. L'abbaye a disparu, mais le souvenir s'en est gardé chez les gens du pays. Aussi appellent-ils le petit village du mont Saint-Quentin, qui s'est élevé sur ses ruines, du nom de l'Abby, corruption du mot *abbaye*.

A cette époque était supérieur un saint homme de Dieu, Godefroy, grand-oncle du chef des Croisés, l'illustre Godefroy de Bouillon.

Un jour qu'il voyageait dans le Soissonnais, il vint demander l'hospitalité au noble Frodon, dont la maison était ouverte aux pauvres, aux religieux et aux pèlerins. Il y fut reçu avec honneur, et les premiers devoirs de l'hospitalité une fois remplis, la conversation s'engagea. On parla d'abord des Saintes Ecritures, de la gloire des justes, du mépris des biens de ce monde, du bonheur éternel; puis, l'abbé demanda entre autres choses à ses hôtes s'ils n'avaient pas consacré quelque fils au service de Dieu. Ils en avaient deux, et depuis dix ans, ils n'en avaient point eu d'autre; aussi répondirent-ils avec un soupir que leurs deux premiers fils étaient dans la milice

séculière et qu'ils espéraient peu désormais pouvoir offrir un enfant à Dieu. « Pourquoi n'en demanderiez-vous pas un au Seigneur par des prières et des bonnes œuvres? » dit l'abbé. Et il leur promit que Dieu les exaucerait.

Les pieux parents redoublent alors leurs bienfaits en faveur des pauvres. Ils offrent deux champs aux religieux du mont Saint-Quentin. Les moines implorent le ciel par des jeûnes, des veilles et par de nombreuses messes.

Dieu exauça leur demande, et quelque temps après, un enfant naissait de celle qu'on croyait désormais stérile. Elisabeth mettait au monde un autre Jean-Baptiste.

AU MONASTÈRE

L'enfant fut aussitôt porté au monastère pour y être offert au Seigneur, comme autrefois Samuel. L'abbé Godefroy le tint lui-même sur les fonts du baptême et lui donna son nom.

Puis l'enfant, élevé avec soin par sa pieuse mère, grandit dans l'innocence et la piété.

A cinq ans, ses parents vinrent le conduire à l'abbaye.

Il était désormais à Dieu, tout entier, pour toujours.

Il donna bientôt des marques de la sainteté à laquelle il devait parvenir, car, un jour, une vieille grue lui donna un si formidable coup de bec entre les yeux, que l'on crut bien sa vue à jamais perdue et peut-être sa vie.

Mais l'enfant se contenta d'invoquer le nom de Jésus et de tracer sur la plaie saignante le signe de la Croix; à l'instant même, elle disparut et ne laissa qu'une petite cicatrice qui lui resta toute la vie, comme pour perpétuer le souvenir de cette merveille.

Cependant, Godefroy faisait de jour en jour de grands progrès dans les sciences et dans la sainteté. Comme une terre longtemps brûlée par le soleil reçoit avidement la pluie du ciel, dit son historien, Nicolas, moine de Nogent, ainsi son âme s'ouvrait aux grâces de Dieu; et son abbé le regardait comme un champ fécond dont les fleurs annonçaient une ample moisson.

Malgré sa jeunesse, Godefroy fut bien vite un modèle pour les religieux ses frères. L'étude et la psalmodie remplissaient ses journées, et ses nuits étaient consacrées aux veilles et à la prière. Il y avait au monastère, près de l'infirmerie et du dortoir, deux oratoires dédiés à saint Thomas l'apôtre et à saint Égidius; c'était là, qu'à l'insu de ses frères, il passait une longue partie de ses nuits.

Son jeûne était presque perpétuel, il le prolongeait souvent jusqu'au soir; alors seulement, il prenait un peu de pain et d'eau. Mais les vertus qui rehaussaient davantage en lui étaient la prudence, l'humilité et la charité. C'est pourquoi l'abbé lui confia différentes charges importantes. D'abord infirmier, il reçut ensuite la charge des hôtes et des pauvres; enfin, on lui confia toute l'économie de l'abbaye.

Il s'acquitta de tout en véritable saint, et personne n'eut jamais à murmurer contre lui.

Il n'oubliait pas sa famille de la terre et ce fut grâce à ses prières et à ses douces paroles que son frère Odon quitta l'armée pour le rejoindre au monastère, où il vécut fort saintement.

RESTAURATION DE L'ABBAYE DE NOGENT

Vingt ans s'étaient écoulés depuis le jour de son entrée en religion, l'abbé voulut qu'il reçut

la prêtrise. Cet ordre lui causa une grande répugnance tant il s'estimait indigne de fonctions si sublimes; cependant, il obéit et se rendit à Nogent, où l'évêque Rathaud lui imposa les mains.

Peu de temps après, l'archevêque de Reims voulut faire reflleurir l'abbaye de Notre-Dame-de-Nogent, au diocèse de Laon, qui allait s'éteignant comme une lampe sans huile, car elle comptait à peine six religieux et deux petits enfants. De concert avec les évêques de sa province, il chercha un homme qui put rendre la vie au monastère mourant; leur choix unanime tomba sur Godefroy. Pour prévenir toute résistance, ils firent approuver leur élection par le roi Philippe I^{er} et, munis de son autorité, ils obligèrent le nouvel abbé, malgré ses plaintes, malgré les regrets de tous ses frères du mont Saint-Quentin, à prendre possession de sa charge.

Godefroy, arrivé à Nogent, trouva tout en désordre: l'église en ruines, les cellules presque abattues, les biens aliénés, et partout des ronces et des épines. Sans découragement, il se mit à l'œuvre, répara l'église, construisit des dortoirs, recouvra les biens usurpés, et surtout fit observer la règle monastique avec ferveur, à l'aide de plusieurs jeunes hommes, qui vinrent recevoir l'habit de ses mains. Puis d'autres arrivèrent en foule, dit l'historien, comme les abeilles qui se jettent sur le thym ou le cytis en fleurs.

Deux abbés même, Lambert, de Florigny, et Walrad, de Saint-Nicolas de Ribemont, quittèrent leurs dignités pour terminer leur vie sous son obéissance, comme de simples moines; et au bout de peu de temps, Notre-Dame-de-Nogent était une des plus florissantes abbayes.

DÉSINTÉRESSEMENT ET VIGUEUR — MIRACLES

Manassé, archevêque de Reims, voulut ensuite le mettre à la tête de l'abbaye de Saint-Rémi, dans sa ville archiépiscopale. Mais Godefroy refusa toujours, et comme on le pressait plus fort, il protesta qu'il voulait observer fidèlement le canon du Concile de Nicée « ne voulant ni ne pouvant mépriser une épouse pauvre pour une autre plus riche. » Tous admirèrent un tel désintéressement, et le Saint continua à gouverner sa chère abbaye.

Sa tendresse pour ses enfants ne l'empêchait point d'être sévère lorsqu'il s'agissait de l'obéissance. Un jour, l'économe du couvent refusa, malgré ses ordres, de prêter la selle de son cheval à un homme qui en avait besoin. L'abbé fit allumer un grand feu et y jeta lui-même cette selle en présence de tous les religieux.

La sainteté du Bienheureux se manifestait dans toutes ses actions; Dieu se plut à y ajouter l'éclat des miracles.

Tout le pays souffrait d'une sécheresse terrible. Les rivières étaient à sec; les animaux mouraient de soif, et les moissons brûlées menaçaient la contrée d'une famine prochaine. L'évêque de Soissons appelle à lui l'abbé de Nogent, lui demande ce qu'il faut faire. Sur son conseil, il ordonne par tout le diocèse un jeûne général, pour les hommes et pour les animaux comme autrefois à Ninive. Au jour fixé, une foule immense arrive à Soissons et se rend à l'église de Saint-Etienne, où l'évêque invite le Saint à prêcher. Godefroy parle avec onction, touche les assistants de repentir et leur promet une pluie abondante. En effet, il parlait encore que le ciel se couvrit de nuages et que la pluie désirée vint rendre la vie à tout le pays.

C'est pourquoi, lorsque Gervin, évêque d'Amiens, quitta de lui-même son siège, le clergé et le peuple de la ville choisirent, pour le remplacer, Godefroy, abbé de Nogent. Le roi Philippe I^{er}, heureux d'un tel choix, l'approuva pleinement; Godefroy seul n'était pas de cet avis. Il ne se rendit qu'à l'injonction du Concile de Troyes, présidé par Richard, légat du Pape, auquel les délégués d'Amiens avaient porté l'affaire.

Manassé, archevêque de Reims, le sacra dans cette ville, assisté de Lambert, évêque d'Arras, et de Jean de Thérouanne.

Les deux évêques qui assistaient au sacre le conduisirent ensuite dans sa ville épiscopale. L'humble prélat voulut y entrer pieds nus. Il marcha ainsi depuis l'église de Saint-Acheul jusqu'à celle du bienheureux Firmin, à la grande édification de tous les fidèles, venus à sa rencontre.

LE PÈRE DES MALHEUREUX

Le nouvel évêque ne cessa jamais d'être moine au fond du cœur; il en garda même l'habit, et mena une vie toute simple et tout éloignée du faste. Sa position lui donnait plus de ressources pour secourir les pauvres, dont il devint le père. Sa maison leur était toujours ouverte, et chaque jour, treize d'entre eux étaient admis à manger à sa table. C'était un bonheur sans égal pour lui de leur laver les pieds et de les servir de ses propres mains.

Les lépreux, que tous avaient à dégoût, lui étaient chers. Un jour, ils l'attendirent en certain nombre à la porte de l'église Saint-Firmin. Le Saint les vit, marcha au milieu d'eux, se recommanda à leurs prières, puis donna ordre à son intendant de leur préparer à manger. Celui-ci, pressé d'ailleurs, oublia la chose, et, trois ou quatre heures plus tard, les clochettes des lépreux vinrent frapper les oreilles de l'évêque; il descendit aussitôt vers eux, apprit avec douleur la négligence de son intendant et, ne trouvant point d'argent sur soi, car il avait déjà tout donné, courut à la cuisine, prit le repas qui s'y trouvait préparé, le vint apporter aux malheureux qui le reçurent avec joie.

SAINTE GODEFROY SOUTIEN LES DROITS DE SON ÉVÊCHÉ

Il eut à cette époque à soutenir un procès pour maintenir sa juridiction sur les moines de Saint-Valéry, qui prétendaient à tort que leur monastère ne dépendait pas de lui. Condamnés par l'archevêque de Reims, les moines en appelèrent au Pape, et Godefroy dut se rendre à Rome pour soutenir ses droits.

Au passage des Alpes, il trouva au milieu des neiges une pauvre femme sur le point de mourir. Ses compagnons étaient loin devant lui. Il se dépouilla de son manteau, en revêtit la malheureuse et puis rejoignit son escorte, tout transi de froid, car il n'avait gardé que son cilice et sa coulle monastique.

Mais les moines l'avaient précédé à Rome et avaient circonvenu plusieurs juges ecclésiastiques qui mirent tout en œuvre pour obtenir du pape Pascal II une sentence en leur faveur. L'évêque d'Amiens, voyant la tournure que prenaient les affaires, s'écria: « Si l'iniquité triomphe ainsi de la justice, je préfère renoncer à mon

évêché et vivre en simple particulier que de laisser perdre à mon Eglise le moindre de ses droits. » Et il quitta la cour romaine pour faire un pèlerinage à Bari.

Cependant Pascal II, après avoir admiré la fermeté du saint évêque, examina lui-même soigneusement toute cette affaire et reconnut les droits de l'évêque d'Amiens sur l'abbaye de Saint-Valéry.

PÈLERINAGE A BARI

A Bari, Godefroy passa de longues heures en prières auprès des reliques sacrées de saint Nicolas de Myre. Il y célébra le Saint Sacrifice, et l'évêque du lieu, qui le prit en grande estime et vénération, lui donna une fiole de l'huile miraculeuse qui suinte du corps du Saint. Godefroy reçut avec bonheur ce précieux trésor; il le suspendit à son cou et, durant le voyage, il échappa à tous les dangers.

Comme il repassait par Rome, le Souverain Pontife l'arrêta, et lui ayant fait un accueil plein de respect, lui donna des lettres pontificales, en vertu desquelles les moines de Saint-Valéry devaient lui rendre obéissance comme à leur père et à leur pasteur. Le Saint reprit alors le chemin de son diocèse; il se rendit à Saint-Valéry, les moines lui demandèrent pardon humblement et, depuis, se montrèrent fidèles sous son obéissance.

LE CULTE DES SAINTS

L'évêque s'empressa de reprendre le ministère de la parole de Dieu. Un jour, il anima tellement les fidèles à honorer les saints, et en particulier saint Firmin, dont les reliques étaient vénérées dans cette église, que tous vinrent apporter à l'envi de l'or, de l'argent, des perles, des boucles d'oreilles, des bracelets, des anneaux. Une chasse magnifique fut faite avec ces dons généreux, et l'on fit la translation des reliques avec la plus grande solennité.

Godefroy fit rendre les mêmes honneurs à saint Sauve, qui avait été, comme saint Firmin, évêque d'Amiens, et à beaucoup d'autres encore. Sa dévotion ne tarda pas à avoir sa récompense.

Pendant vingt jours de suite, le ciel était demeuré si couvert et si obscur, que la Picardie semblait devoir être inondée bientôt par la persistance des pluies. Saint Godefroy prit les reliques de saint Firmin entre ses mains, et la sérénité reparut enfin à la grande joie des habitants de la Picardie.

GODEFROY PRÉSIDE UN CONCILE ET S'ENFUIT A LA GRANDE CHARTREUSE

A ce même temps, le pape Pascal II fut fait traîtreusement prisonnier par l'empereur d'Allemagne, Henri V. Guy, archevêque de Vienne, qui plus tard devint le pape Calixte II, réunit un Concile national des évêques de France, pour chercher un remède à la situation pénible de l'Eglise et de son chef. Godefroy fut un des plus pressés à s'y rendre, sur l'invitation même du prélat, qui l'aimait tout particulièrement.

L'archevêque, qui avait la langue embarrassée, lui céda même la présidence de la sainte assemblée, ce dont il s'acquitta à l'admiration de tous.

Après le Concile, il visita la célèbre abbaye de Cluny, puis rentra dans sa ville épiscopale, mais ce fut pour peu de temps. Il apprit la ferveur des moines de la Grande Chartreuse, et, dégoûté

des affaires et du monde, il quitta tout pour s'y aller ensevelir dans le silence et la solitude.

Le prieur Guigues n'osa point le recevoir au nombre de ses religieux, sachant bien que le Souverain Pontife n'accorderait point cette permission; mais il lui donna une cellule comme aux autres Frères; le Saint y passa quelques mois dans la plus grande ferveur.

Les Amiénois ne le voyant point revenir, allèrent exposer leur situation au Concile de Beauvais et demandèrent un autre pasteur. Le légat apostolique, Conon, qui le présidait, leur reprocha amèrement de s'être rendus indignes d'un tel évêque et pasteur, et jura qu'ils n'en auraient point d'autre tant que Godefroy serait vivant; qu'ils eussent en conséquence à le chercher.

LE PASTEUR RENDU A SON TROUPEAU

En même temps arrivait au Concile une lettre du fugitif, qui suppliait les évêques d'accepter sa démission, parce qu'il était indigne d'une telle charge et qu'il avait détruit par sa conduite et ses mauvais exemples ce que ses instructions et ses avis avaient pu édifier.

Une telle humilité toucha profondément tous les cœurs, et les prélats, loin de consentir à sa démission lui députèrent Henri, abbé du mont Saint-Quentin, et Herbert, moine de Cluny, pour le prier ou plutôt pour lui commander de revenir à la tête de son troupeau.

Ce fut en pleurant qu'il partit de sa délicieuse solitude de la Chartreuse et revint à Amiens, où le peuple accourut à sa rencontre comme au jour de sa première entrée.

Il recommença bientôt ses prédications apostoliques. Un jour des Cendres, il défendit, selon la coutume de l'Eglise à cette époque, l'usage de la viande jusqu'au jour de Pâques. La plupart des hommes transgressèrent cette défense avec un certain éclat. L'évêque l'apprit, mais ne dit rien jusqu'au Jeudi-Saint où il reprocha aux coupables leur désobéissance et leur défendit de communier jusqu'au lundi suivant.

Cette punition fut un coup de foudre pour les malheureux qui se voyaient privés de la communion aux solennités pascales.

Toutefois, un seul voulut enfreindre la défense, il prit des habits de femme et vint se présenter à l'autel. Mais, ô prodige, à peine a-t-il reçu le corps de Jésus-Christ, qu'il tombe à la renverse et ne peut garder la nourriture céleste qu'il a voulu prendre indignement. Il avoue son crime, et proclame par des douleurs terribles qu'il souffre qu'il ne faut point désobéir à son évêque.

LA COMMUNE D'AMIENS

A l'exemple de plusieurs autres villes, les bourgeois d'Amiens voulurent se rendre libres et s'ériger en commune. Quatre seigneurs dominaient dans la ville : l'évêque, son délégué, appelé vidame, le C^{te} Enguerrand de Coucy et le délégué du roi, appelé châtelain, parce qu'il possédait un château-fort.

L'évêque et son vidame s'empressèrent d'accorder au peuple la liberté qu'il demandait; mais les deux autres seigneurs opposèrent une longue résistance. Pendant deux ans, une guerre intestine fit couler le sang des fidèles aux yeux du pasteur désolé. A la fin, le château-fort fut

pris, et, par ordre du roi et de l'évêque, rasé immédiatement.

NOUVEAU DÉSIR DE LA SOLITUDE

Après les désordres de la guerre, les désordres des mœurs vinrent encore affliger le cœur de notre Saint. Mais jamais il ne cessa de lutter contre eux avec vigueur. Comme il voyait ses paroles presque sans effet, il leur annonça, au nom de saint Firmin, pour qui il avait une grande dévotion, que Dieu s'apprêtait à les punir. En effet, la veille de saint Barthélémy, un immense incendie consuma toute la ville à l'exception de l'église Saint-Firmin, du palais épiscopal et de quelques pauvres maisons; ce châtement exemplaire arrêta les désordres pendant deux ans.

Cependant le saint évêque sentait qu'il approchait de la tombe. Un jour qu'il était allé conférer avec Jean, évêque de Thérouanne, de choses spirituelles et de l'état de l'Eglise, celui-ci le pria d'avoir la charité d'offrir le Saint Sacrifice pour lui quand il apprendrait sa mort et de venir lui rendre les derniers devoirs.

« Non, répondit-il, il n'en sera pas ainsi, car je dois partir le premier; aussi, je vous supplie de m'accorder vous-même ce que vous me demandiez à l'instant. »

Il prédisait vrai, car Jean de Thérouanne vécut encore quinze ans après lui.

Au milieu des difficultés de sa charge, la pensée de la Grande Chartreuse lui venait souvent à l'esprit et au cœur.

Du reste, il se sentait mourir, et il ne voulait pas mourir dans son diocèse à cause des troubles qui l'agitaient alors.

SA BIENHEUREUSE MORT

Dieu exauça son désir, et ce fut à Soissons qu'il mourut. Il se rendait à Reims pour traiter de quelque affaire avec Raoul le Vert, archevêque de cette ville.

Le vénérable Odon, restaurateur de l'abbaye de Saint-Crépin, apprit qu'il était de passage à Soissons. Le monastère était près de la ville, il invita donc le saint évêque à venir célébrer sur leur tombeau la fête des glorieux martyrs Saint Crépin et saint Crépinien. Godefroy officia solennellement dans l'église de l'abbaye. Malgré la fièvre qui le tourmentait, il passa près des saintes reliques une grande partie de la journée.

Le lendemain, sans prendre garde au mal qui faisait des progrès, il voulut partir, malgré les efforts de tous.

Mais à deux lieues du monastère, il se vit obligé de s'arrêter, la fièvre ne lui permettait plus de faire un pas.

On le porta au village le plus proche, où il reposa quelque temps; puis l'abbé de Saint-Crépin l'envoya chercher, et le saint évêque revint mourant au monastère. Il vécut encore trois jours, reçut les sacrements de la main de Lisiard, évêque de Soissons, puis, ayant dit adieu aux Frères, il rendit en paix sa sainte âme au Créateur, le 8 novembre 1115, heureux d'échanger ce triste monde qui passe contre la bienheureuse éternité.

Le corps sacré fut enseveli dans le Chapitre du couvent; mais plus tard, Joscelin, évêque de Soissons, le fit transporter à l'église devant le grand autel, où il opéra de nombreux miracles.

BIENHEUREUX JEAN DUNS SCOT

Frère Mineur (1274-1308).

(Fête le 8 novembre.)

PREMIÈRES ANNÉES.

C'EST EN Irlande que notre Bienheureux vit le jour, en 1274. Il ne porta d'abord que le nom de Jean, mais dans le cours même de sa vie, on le surnomma Duns Scot, en souvenir de sa patrie, et c'est presque uniquement sous ce nom qu'il sera désormais connu.

D'aucuns prétendent qu'il serait né à Dunsé, dans le comté de Berwich, au sud de l'Ecosse actuelle, d'où ce double surnom, Duns Scot. Mais en ce temps-là, la verte Erin

était aussi appelée Ecosse, et l'opinion qui fait naître Jean dans ce pays est plus généralement admise.

Quoi qu'il en soit de la question d'origine, il est certain que toute la contrée connue maintenant sous le nom de Grande-Bretagne méritait encore, à la fin du XIII^e siècle, le beau titre d'*île des Saints*, et le petit Jean, doué d'ailleurs d'une intelligence plus qu'ordinaire, ressentit sans nul doute la salutaire influence de cette atmosphère surnaturelle.

Dès sa plus tendre enfance, il était employé à



Duns Scot et les principaux Maîtres de la scolastique.

(D'après une gravure de Cologne, communiquée par le P. Postulateur des Frères Mineurs.)

la garde des troupeaux. Un disciple de François d'Assise le rencontrant un jour sur son chemin, et frappé sans doute par sa physionomie ouverte

et intelligente, lui récita l'Oraison dominicale. Jean ne l'eut pas plutôt entendue qu'il la répéta sans hésitation aucune. Dès lors, remarquent ses histo-

riens, il prit le goût de la prière jusqu'à inviter ses petits compagnons à s'y appliquer avec lui.

Du reste, il ne devait pas rester longtemps dans le monde : soit qu'un fait extraordinaire lui ait révélé sa vocation, soit qu'il ait senti l'appel de Dieu d'une manière plus simple, mais non moins efficace, il est sûr que, bien jeune encore, il se consacra à Dieu dans l'Ordre de Saint-François.

Du vivant même du grand patriarche, ses disciples avaient fondé leurs premiers couvents dans la Grande-Bretagne. A l'époque où Jean Duns Scot vint se joindre à eux, ils étaient nombreux, et, qui mieux est, ils n'avaient rien perdu de leur ferveur.

UNIVERSITÉ D'OXFORD — L'ÉTUDIANT PASSÉ MAÎTRE

En ces temps du moyen âge dont on a souvent médité, il y avait dans un grand nombre de villes des Universités florissantes. Sous l'œil vigilant de l'Eglise, avec le concours des Ordres religieux, même récemment fondés, comme les Dominicains et les Franciscains, d'illustres professeurs distribuaient leurs leçons à une jeunesse nombreuse, turbulente parfois, studieuse dans son ensemble.

Ce fut à une de ces écoles, et non la moindre, à Oxford, que Duns Scot vint étudier d'abord et prendre ses grades.

Son intelligence, sa mémoire, toutes ses facultés, en un mot, lui méritèrent bien vite une place à part. Cependant l'histoire nous apprend qu'il rencontra de telles difficultés qu'il en fut, un moment, découragé.

Un jour, dans un de ces moments pénibles, il s'était comme assoupi devant son modeste bureau, lorsqu'il lui sembla voir la bienheureuse Mère de Dieu qui le consolait et lui donnait l'assurance que tous les obstacles s'évanouiraient devant lui, à condition qu'il consacrerait ses travaux et sa science à l'honorer, à publier ses vertus et ses mérites.

C'était demander à Jean une chose qu'il avait déjà beaucoup à cœur. Revenu à lui, il promit de toujours agir pour la plus grande gloire de Dieu et de son auguste Mère.

L'événement prouva bientôt que Jean n'avait pas été le jouet d'une illusion. Ses progrès furent si rapides dans les diverses branches qu'il ne tarda pas à dépasser les maîtres vieillissés dans l'étude et l'enseignement, si bien que lui-même, à peine âgé de vingt ans, passa du banc de l'élève à la chaire du professeur.

Bientôt son enseignement éclipsa celui de ses confrères; les élèves se groupèrent en foule autour de lui; ils accouraient de partout, même des contrées les plus éloignées, tellement que, au dire de graves auteurs, l'Université d'Oxford n'avait jamais vu de si beaux jours. Vers la fin du XIII^e siècle, on y comptait jusqu'à 30 000 étudiants.

Le maître se faisait surtout remarquer par la perspicacité de son intelligence. Grâce à elle, Duns Scot pénétrait en un instant dans les secrets de la science sacrée, théologie, Ecriture sainte; il apercevait du premier coup le faible d'un raisonnement; il résolvait comme en se jouant les arguments plus ou moins spécieux par lesquels on voulait l'arrêter ou l'embarrasser. C'est de là que

lui est venu le nom de *docteur subtil* sous lequel il est universellement connu.

LE PRÉDICATEUR

Dans son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, le Bienheureux ne gardait pas pour l'auditoire d'élite qui se pressait autour de sa chaire les trésors de science qui étaient en lui. Comme ses illustres devanciers, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, qui nous ont laissé, avec de nombreux et profonds traités sur les sciences sacrées, des sermons où la piété le dispute à la sublimité des pensées, Duns Scot prêchait au peuple.

Il se faisait remarquer par la ferveur de ses exhortations; son éloquence, dit un de ses historiens, était comme un torrent impétueux à qui rien ne résiste; il entraînait les âmes à Dieu. « On eût dit, ajoute naïvement le même auteur, qu'il avait attaché ces âmes comme avec des chaînes invisibles et qu'il pouvait ainsi les conduire où il lui plaisait. »

A l'occasion, le miracle venait ajouter encore à la puissance de la parole et de la sainteté. Un jour, une telle multitude se pressait autour de lui, que tous n'auraient pu ni l'entendre ni même le voir. Alors, non seulement le prédicateur, mais encore la chaire sur laquelle il se trouvait furent miraculeusement élevés et soutenus en l'air tant que dura le sermon.

Un trait nous fera comprendre comment il savait mettre à la portée de ses auditeurs les vérités même les plus difficiles.

Un jour, pendant qu'il était encore en Angleterre, il rencontra dans la campagne un paysan qui semait de l'orge, mais qui, fortement en colère contre ses bœufs, s'en prenait à Dieu et blasphémait horriblement. Jean le reprend doucement, lui parle des dangers auxquels il s'expose, de l'enfer qu'il se prépare, s'il continue dans cette voie funeste.

— Oh! dit le paysan, inutile de tant parler! Dieu sait parfaitement si, en fin de compte, je serai sauvé ou damné; quoi que je fasse, je ne changerai pas cette connaissance qu'il a de mon avenir éternel.

— Très bien, mon ami, répond Duns Scot; mais, s'il en est ainsi que vous le dites, si la connaissance de l'avenir qui est dans le Tout-Puissant a ainsi réglé d'avance les choses, pourquoi vous donner tant de peine? Pourquoi labourer, semer, moissonner? En somme, Dieu sait bien si vous aurez ou non une belle récolte; votre travail ne changera rien à ce qu'il a prévu; reposez-vous donc et attendez....

Cette simple réflexion fit comprendre suffisamment au brave homme que la prescience divine ne nuit en rien à la liberté de l'homme, que le salut éternel de chacun ne dépend, en dernière analyse, que de sa bonne volonté, Dieu donnant toujours de son côté les grâces nécessaires.

LE DIVIN ENFANT

On a vu plus haut comment la Très Sainte Vierge daigna sinon lui apparaître, du moins lui

faire comprendre, dans une espèce d'extase, qu'elle avait exaucé ses prières. Les faveurs célestes ne s'arrêtèrent pas là.

La générosité de Scot dans le service de Dieu grandissant en proportion qu'il entrevoyait plus clairement ce que l'homme doit au Créateur, il accomplissait avec une perfection de jour en jour plus grande tous ses devoirs de religieux et de prêtre et, comme Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, l'âme du grand docteur était souvent inondée de consolations.

Un jour, c'était en la fête de la Nativité du Sauveur, Scot se trouvait comme ravi dans la contemplation du grand mystère de l'Incarnation. « Oh! répétait-il, en empruntant les paroles de l'Épouse des Cantiques, oh! vous qui êtes devenu mon frère aujourd'hui, qui me donnera de pouvoir vous contempler dans les bras de votre Mère, qui est aussi la mienne? Quand pourrai-je vous trouver seul, dehors, afin de vous couvrir à mon aise de baisers! »

Et pendant qu'il se laisse aller à ces transports, voilà que le divin Enfant lui apparaît. Jean le reconnaît à l'instant et se lève pour le suivre et le prendre dans ses bras.

Que sa vie, à partir de ce moment, ait été encore plus fervente, inutile de le dire. C'est ce qu'il passe ordinairement dans les âmes privilégiées; les grâces d'en haut, loin de les enorgueillir, les détachent davantage d'elles-mêmes, les rendent plus humbles, par conséquent les unissent plus étroitement à Dieu pour le reste de leur vie.

SCOT ET LA DOCTRINE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Mais il est temps de parler de la mission spéciale que la Providence avait réservé à Jean Duns Scot dans l'Église et de faire voir comment il l'a remplie.

De tout temps les fidèles ont cru que la Sainte Vierge Mère de Dieu avait été favorisée de grâces toutes spéciales. Parmi ces grâces, les Pères et les docteurs de l'Église plaçaient l'exemption de la tache originelle, l'Immaculée Conception. Cependant, au moyen âge, la croyance à cette vérité était comme obscurcie : il avait fallu combattre les erreurs de Pélagé et autres hérétiques qui niaient la nécessité de la grâce, l'universalité du péché originel.... on avait fortement inculqué ces points de la doctrine chrétienne, laissant un peu de côté l'exception, qui ne fait, pourtant, que confirmer la règle.

Dès le temps qu'il enseigna à Oxford, Duns Scot affirma hautement cette exception en faveur de la bienheureuse Vierge.

Il eût été tout à fait indigne du Fils de Dieu fait homme, dit en substance notre docteur, qu'il fût redevable de son corps et de la nature humaine à une créature qui aurait été, même un instant, sous l'empire du démon, son mortel ennemi. Oui, supposé que ce fût en la puissance de Dieu, il convenait absolument que celle qui devait être la Mère de son Fils incarné ait été toujours sans la moindre tache. *Decuit.*

Mais qui oserait nier que Dieu pût faire une exception à la loi commune? Tous les descen-

dants d'Adam naissent avec la faute originelle, c'est-à-dire que leur âme n'est pas ornée de la grâce sanctifiante; mais, pour un cas spécial, le Tout-Puissant ne peut-il pas donner cette grâce à une âme au moment même où elle est créée et unie au corps qu'elle doit animer? Ce n'est pas plus difficile, pour Dieu, de le faire en ce moment que quelques mois plus tard : il était donc en son pouvoir de le faire. *Potuit.*

Mais si cela ne dépassait pas la puissance de Dieu et s'il était raisonnable qu'il agit de la sorte pour l'honneur de la Mère et du Fils, ne doit-on pas conclure qu'il en a été ainsi? *Ergo fecit.*

C'était la conclusion que tirait Duns Scot, en s'appuyant sur l'Écriture Sainte et sur la Tradition; ce fut le sentiment qu'il développa et qu'il fit accepter facilement autour de lui, le peuple chrétien aussi bien que l'Église enseignante, ayant toujours dans l'esprit et le cœur, quand il s'agit de Marie le mot de saint Bernard : *De Maria nunquam satis.* On ne donnera jamais trop de louanges à la Mère du Verbe incarné.

DUNS SCOT A PARIS — LA GRANDE THÈSE

Quoique la doctrine de l'Immaculée Conception fût généralement admise, elle avait des adversaires. On discutait la question dans les écoles, à l'Université de Paris surtout.

Les Frères Mineurs, gardant avec amour le sentiment de leur illustre fondateur — en 1219, au célèbre *Chapitre des Nattes*, François avait fait décréter qu'on célébrerait chaque samedi, dans toutes les maisons de l'Ordre, une messe en l'honneur de la conception de Marie, — les Frères Mineurs donc soutenaient avec ardeur le glorieux privilège de la Très Sainte Vierge. D'autres le leur reprochaient jusqu'à les accuser d'hérésie.... Pour ne pas laisser la discussion s'envenimer, le Pape décréta — du moins par ses légats — qu'il y aurait une séance solennelle et publique à la Sorbonne pour éclaircir la question.

Duns Scot serait-il venu d'Oxford à Paris précisément dans ce but? Quelques-uns l'ont pensé. Ce qui est certain, c'est qu'il fut chargé de présenter la thèse et de la défendre contre toutes les objections des adversaires.

Assurément, aucune mission ne pouvait lui être plus agréable. Il se prépara au grand jour par l'étude sans doute, mais aussi par la prière. Au moment même où il se rendait à la séance, racontent certains auteurs, il rencontra sur son passage une image de la Sainte Vierge. Se mettre à genoux pour faire une dernière prière et implorer encore le secours de celle dont il va proclamer la gloire, c'est une chose toute naturelle. *Dignare me laudare te Virgo sacrata.* O Vierge sainte, permettez-moi de chanter vos louanges. Donnez-moi de le faire comme vous le méritez; soutenez-moi contre ceux qui nient vos privilèges!

C'est de tout son cœur que Scot prie la Vierge bénie. Cependant il n'est prosterné que devant une froide statue de marbre. Et voilà que, pourtant, en signe d'assentiment, comme gage de protection, la statue incline la tête et sourit. Elle

garda désormais cette attitude, ajoutent les historiens qui racontent le fait, et jusqu'à la Révolution de 1789, le peuple de Paris l'entoura d'un culte spécial, en souvenir de l'événement.

La grande discussion eut lieu, devant une assemblée d'élite que présidaient les légats. La thèse du docteur de Marie fut péremptoire, quoiqu'il la présentât avec une grande modestie. Nombreux aussi furent les arguments contraires! Et ceux qui les apportaient les firent valoir avec un réel talent.

Duns Scot sut si bien résoudre toutes les difficultés, dénouer tous les sophismes, éclaircir tous les doutes qu'il n'y eut plus d'hésitation possible. Non seulement ce n'était pas une hérésie de soutenir que Marie avait été conçue sans la tache originelle, mais c'était une doctrine sûre, insinuée dans l'Écriture, affirmée par la Tradition et absolument conforme à l'esprit de l'Église et au sentiment du peuple chrétien.

L'Université de Paris abonda pleinement dans ce sens. Bientôt, elle décréta que personne ne pourrait recevoir les grades sans avoir fait le serment de défendre l'Immaculée Conception de la Vierge Mère de Dieu. Et chaque année cette fête fut célébrée par la docte assemblée. L'évêque de Paris chantait la messe, et un docteur donnait le sermon de circonstance. Le grand annaliste Wading, nous donne ces détails, en ajoutant cette particularité: « Quand la fête tombait un dimanche, la cérémonie avait lieu chez les Dominicains; autrement, c'était dans l'église des Franciscains. »

A partir de ce moment, la réputation de Duns Scot n'eut en quelque sorte plus de bornes. En souvenir de la facilité et de la précision avec lesquelles il avait répondu à toutes les objections, il ne fut plus appelé que le *Docteur subtil*, ou encore *Doctor Marianus* le Docteur de Marie.

Ajoutons qu'on n'avait pas été moins édifié de sa vertu qu'étonné de son intelligence et de sa science.

LA SAINTE OBÉISSANCE — COLOGNE

Quelque temps après ce grand événement, Duns Scot prenait un peu de récréation avec un certain nombre de ses disciples. La tradition a mentionné le lieu: ils étaient sur le *Pré-aux-Clercs*, lorsqu'un courrier lui remet une lettre d'obédience. Le Ministre général de l'Ordre l'envoyait à Cologne.

Sans faire la moindre réflexion, sans rentrer à Paris pour prendre congé de ses frères, saluer ses amis, ou recueillir ses manuscrits..... aussitôt, le grand docteur se met en route vers sa nouvelle destination. « L'obéissance m'y envoie, dit-il simplement à ceux qui l'entourent et s'étonnent; Dieu a parlé par la voix de mon supérieur, cela suffit! » Et il part.

Quelle était l'intention du Général en cette circonstance? Pourquoi enlever à l'Université la plus célèbre du monde, un homme comme Duns Scot? On ne peut pas croire qu'il craignait pour sa vertu: son humilité, son esprit d'obéissance étaient connus de tous. Mais, à la requête des échevins et de l'archevêque même de Cologne, le Ministre général manda à Scot de se rendre dans

cette ville pour y enseigner la saine doctrine et réuter des hérétiques — appelés *béguards* — qui y faisaient beaucoup de mal, en même temps que pour jeter les fondements d'une nouvelle Université.

Dès qu'on apprit qu'il approchait de la ville, non seulement les Mineurs ses Frères, mais tout le clergé et la noblesse vinrent au-devant de lui, suivis d'une grande multitude de peuple. Au son des cloches et au chant des hymnes et des cantiques sacrés, on le conduisit jusqu'au couvent. Il commença aussitôt à enseigner, soit par des sermons au peuple, soit dans des leçons de théologie à un auditoire d'élite, car on le fit monter immédiatement sur la chaire du professeur.

Ce serait le cas de parler un peu de sa doctrine, de ses écrits. Contentons-nous de rappeler sur le sujet, le mot d'un ancien auteur, cité par Wading, « que jamais on n'a trouvé rien à redire pas plus dans son enseignement oral que dans ses ouvrages, s'il semble avoir parfois des opinions qui paraissent en désaccord avec les autres docteurs, il ne les exprime jamais qu'avec une extrême modestie, comme avec timidité, et en même temps, il les appuie sur des raisons solides. »

SA BIENHEUREUSE MORT

Duns Scot n'avait que trente-quatre ans. Il semblait, en conséquence, qu'il pouvait encore compter sur de longs jours, et, à cette époque comme maintenant, on aurait cru qu'un religieux à la fois si savant et si pieux était comme nécessaire à l'Église; que Dieu ne pouvait pas encore l'appeler à lui.

Mais combien les jugements divins sont différents de ceux des hommes! La vie et la mort de Duns Scot en sont une preuve après bien d'autres.

En peu d'années, il avait, comme dit l'Écriture, accompli une longue carrière: le 8 novembre 1308, quelques mois à peine après son arrivée à Cologne, il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Dès le lendemain, il fut enseveli dans l'église du couvent des Franciscains, au milieu d'un immense concours de peuple, et la vénération universelle lui décerna le titre de bienheureux qu'il porte encore aujourd'hui dans l'Ordre de Saint-François. Ce culte a survécu aux temps et aux révolutions diverses; en 1710, l'évêque de Nole, en Campanie, après un procès canonique en forme, a déclaré que ce culte était de tout point conforme aux règles tracées par Urbain VIII. Actuellement, le postulateur général de l'Ordre des Frères Mineurs, s'appuyant sur une foule de témoignages et encouragé par les lettres d'un grand nombre d'évêques du monde entier, est en instance auprès du Saint-Siège pour faire reconnaître officiellement le culte immémorial rendu au bienheureux Jean Duns Scot, le docteur de l'Immaculée Conception.

SOURCES CONSULTÉES

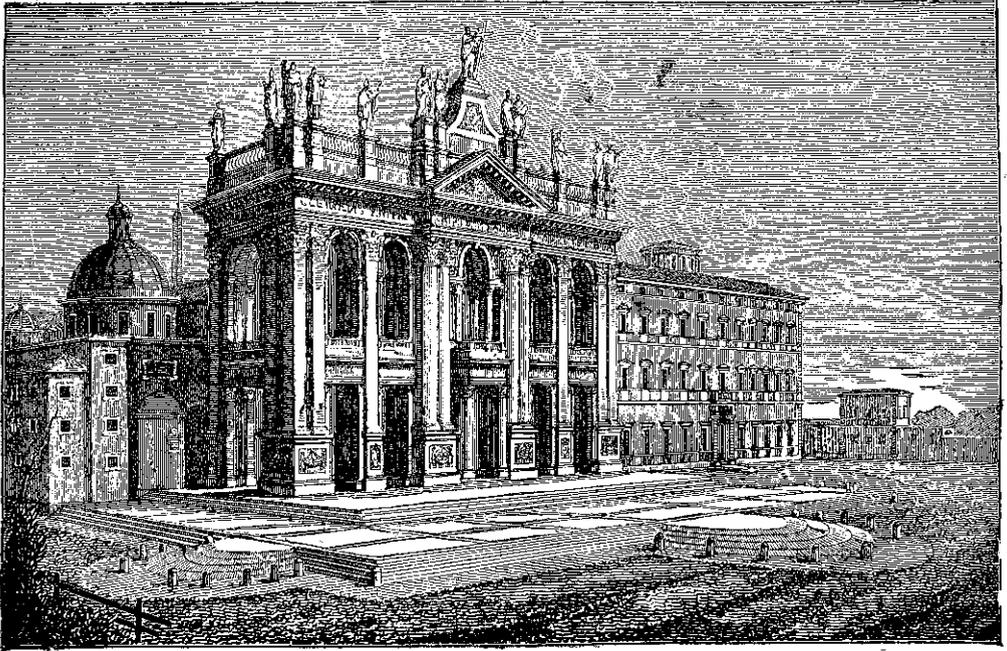
Annales Minorum, P. LUCAS WADINGUS, t. III. — *Le Palmier séraphique*, t. XI. — *B. Joannis Duns Scoti compendium vitæ*, Quaracchi, 1907.

DÉDICACE DE LA BASILIQUE DU TRÈS SAINT-SAUVEUR

OU DE SAINT JEAN-DE-LATRAN

CATHÉDRALE DE ROME, MÈRE ET MAÎTRESSE DE TOUTES LES ÉGLISES DU MONDE

Fête le 9 novembre.



Facade principale de la basilique de Saint-Jean-de-Latran ; à droite le palais apostolique.

LES PREMIÈRES ÉGLISES

Dieu, partout présent, peut être adoré, invoqué et béni sur tous les points de son domaine, qui est l'univers entier. Il a voulu néanmoins qu'il y eût des lieux spécialement consacrés à son service, entourés d'un plus grand respect de la part des hommes, des lieux où les fidèles pussent se réunir avec plus de tranquillité et de recueillement, où les cérémonies du culte divin pussent se célébrer avec tout l'ordre et toute la pompe qui conviennent.

C'est ainsi que dans l'ancienne loi il commanda à Moïse de faire construire le tabernacle, et qu'il agréa plus tard la construction du fameux temple de Jérusalem bâti par Salomon, promettant d'écouter favorablement les prières qu'on lui adresserait dans cet édifice sacré.

La première église chrétienne fut, sans contredit, la *Cénacle*, « cette salle grande et décorée », comme l'appelle l'Évangéliste, où Jésus-Christ institua la Sainte-Eucharistie, la veille de sa passion, à Jérusalem.

Au temps des apôtres, les nouveaux chrétiens, obligés ordinairement de tenir leurs réunions dans les maisons particulières, s'assemblaient aussi de préférence dans le *Cénacle* ou salle à manger, parce que c'était la pièce la plus vaste des maisons antiques.

Bientôt la violence des persécutions obligea nos pères dans la foi à se réfugier dans les catacombes pour prier ensemble, et ils assistaient aux saints

mystères dans de très petites chapelles souterraines à la lumière des lampes, au milieu des tombeaux des martyrs et des autres chrétiens décédés. Cependant, dès que la persécution se ralentissait et leur laissait une liberté relative, ils construisaient des oratoires et autres édifices destinés au culte; mais on ne pouvait guère compter sur leur durée. La terrible persécution de Dioclétien commença par la destruction de l'église de Nicomédie et de tous les édifices semblables que l'on avait osé élever dans l'empire. Ce ne fut qu'après le triomphe de la Croix sous Constantin, que les chrétiens purent construire des églises durables et magnifiques. La première et la principale fut la basilique du Sauveur au Latran.

NOM ET SYMBOLISME DES ÉGLISES

Les chrétiens ne donnèrent pas à leurs édifices religieux le nom de temple, alors usité par les païens pour les sanctuaires idolâtriques; ils les appelèrent simplement *églises*, *ecclesia*, mot grec qui veut dire *assemblée*. Ils les nommèrent aussi *basiliques* (*maison royale*), à cause de la ressemblance de leur forme avec les basiliques civiles, vastes édifices publics où les magistrats réunissaient le peuple pour rendre la justice, pour les marchés, etc.

Dès que les temps le leur permirent, les disciples de Jésus-Christ se plurent à embellir et à orner leurs églises; ils regardèrent comme une manifes-

tation de piété ce soin de la maison de Dieu. Que le froid protestantisme ne s'en étonne point : nos églises de pierre sont en effet la figure de l'Eglise spirituelle, cité mystique, dont le fondement est le Christ et dont les pierres sont les fidèles. Figure de l'Eglise militante, l'église matérielle est aussi la figure de l'Eglise triomphante, la figure du palais éternel du ciel, où Jésus-Christ règne au milieu des saints. N'est-elle pas sur la terre la maison de Dieu, où Jésus-Christ réside personnellement, caché dans le sacrement de son amour ? Enfin n'est-il pas juste de consacrer ainsi d'une manière plus spéciale certaines richesses de ce monde au Dieu qui a tout créé et à qui tout appartient ? N'est-il pas juste de payer ce tribut au Souverain Roi ?

A la vue de la splendeur et de la richesse des églises, ne disons donc pas avec Judas : « A quoi bon cette perte ? » mais que la beauté de la maison de la prière nous fasse songer à la grandeur et à la beauté du Dieu qu'on y adore.

COMMENT FUT FONDÉE LA BASILIQUE DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN

Depuis bientôt trois siècles, Rome voyait couler le sang des martyrs. Des milliers et des milliers de chrétiens étaient morts dans les supplices plutôt que de renoncer à Jésus-Christ ; ils avaient légué intact à leurs successeurs le trésor de la vraie foi et le nombre des fidèles était allé en augmentant. Le jour du triomphe et de la paix était proche. Cependant, en 312, Rome gémissait encore sous la sanginaire tyrannie de Maxence, et le pape saint Marcel, condamné par le persécuteur à garder des bêtes féroces, était mort dans cet esclavage en 310. Saint Eusèbe, bientôt exilé, puis saint Melchiade avaient succédé à saint Marcel. Alors Dieu envoya au secours de Rome un jeune prince, déjà favorable aux chrétiens, c'était Constantin. Il arrivait de notre pays des Gaules, à la tête d'une vaillante armée de 40 000 soldats. Le tyran l'attendait, à l'abri des remparts de Rome, avec une armée de 170 000 hommes ! Cependant Constantin s'avance vers les rives du Tibre ; le 27 octobre, il campait sur le penchant du mont Marius, en face du pont Milvius. Vers midi, il vit se dessiner dans le ciel une croix éclatante de lumière, sur laquelle on lisait en lettres de feu : *In hoc signo vinces*, « Tu vaincras par ce signe. » En grec : EN ΘΥΡΩ ΝΙΚΑ. Toute l'armée fut témoin du prodige. La nuit suivante, Jésus-Christ se manifesta en songe à Constantin et lui ordonna de mettre la croix sur ses drapeaux. Dès le lendemain une longue croix, au bras de laquelle flottait un riche étendard, orné des premières lettres grecques du nom de Jésus-Christ, dominait les aigles romaines et conduisait les légions de Constantin à la victoire.

Maxence s'était porté avec toutes ses forces au devant de son ennemi, ses bataillons sont enfoncés, les plus braves de ses guerriers tombent sous le glaive, les autres s'enfuient en désordre, beaucoup se noient dans le Tibre, un pont s'écroule sous les pas des fuyards, Maxence tombe lui-même dans les flots et périt. Constantin entre en vainqueur dans Rome délivrée, au milieu d'une foule immense qui l'acclame, et le Sénat lui dresse un arc de triomphe qui subsiste encore aujourd'hui.

Bientôt le jeune vainqueur, reconnaissant envers le Christ, rendait un édit qui accordait aux Chrétiens la paix et la liberté.

Toutefois il n'osa point encore recevoir lui-même le baptême ni faire dès ce moment profession publique de christianisme, et même, ô faiblesse de la nature humaine (si nous en croyons des historiens sérieux, d'accord avec la tradition romaine) peu

d'années après, le prince, cédant à la pernicieuse influence de sa femme, la païenne Fausta, prêta l'oreille aux réclamations du parti idolâtrique et l'on craignit un instant de revoir les mauvais jours de Maxence. Mais Dieu soumit bientôt cette âme qui voulait regimber contre l'aiguillon de sa grâce : une lèpre hideuse et douloureuse couvrit le corps du héros, qui sollicita en vain les secours de la science humaine. Les théurges païens lui proposèrent comme remède infailible un bain pris dans le sang chaud d'enfants égorgés. Déjà on avait réuni au palais quelques jeunes enfants, mais en entendant leurs cris et les gémissements de leurs mères, le cœur de Constantin s'émut : « Je préfère souffrir toute ma vie, dit-il, plutôt que de laisser immoler ces innocents ».

La nuit suivante, saint Pierre et saint Paul lui apparurent, ils lui ordonnèrent d'appeler le pontife Sylvestre et de recevoir le baptême de sa main, l'assurant que son corps serait guéri en même temps que son âme. Saint Sylvestre, successeur du Pape saint Melchiade, s'était réfugié au mont Soracte ; il fut amené à Constantin et l'empereur en recevant le baptême au palais de Latran se trouva parfaitement guéri (1).

Après sa conversion, Constantin le Grand donna au Souverain Pontife, pour sa résidence, le palais impérial de Latran. Ce palais avait jadis appartenu au patricien *Lateranus* mis à mort par Néron ; depuis il avait fait partie du domaine des empereurs et avait servi en dernier lieu de demeure à Fausta.

A côté du palais, l'empereur ordonna de construire une splendide basilique au Sauveur Jésus-Christ.

SPLENDEUR DE LA NOUVELLE BASILIQUE

« L'emplacement de cette basilique, dit Mgr Gerbet (2), se trouva être bien choisi. De l'éminence où elle s'élevait, d'un côté elle dominait une grande partie de la campagne romaine (où tant de martyrs reposaient dans les catacombes) ; de l'autre, elle voyait, à une distance peu considérable, les trois monuments païens au-dessus desquels le christianisme désirait le plus arborer la croix ; sur le Capitole, le temple de Jupiter, métropole de l'idolâtrie ; sur le mont Palatin, le palais des vieux Césars, du fond duquel étaient sortis tant de décrets sanguinaires contre les chrétiens ; et, plus près encore, le Colysée où ils avaient tant souffert. A la beauté de la situation, s'unirent dès l'origine, dans l'église de Latran, les richesses et les décorations de l'art. Elle fut saluée du nom de *Basilique d'or*, par une sorte d'acclamation populaire, à la vue de ses ornements splendides, qui contrastaient si fort avec les sombres arceaux et les autels nus des catacombes. »

Au frontispice de l'édifice brillait une statue d'argent représentant le Sauveur assis sur une chaire et pesant cent vingt livres. Autour de lui étaient rangées les statues des douze apôtres, portant des couronnes d'argent massif. Dans l'abside, Sauveur était représenté sur un trône d'or entouré de quatre anges d'argent portant une croix à main. La statue du Sauveur pesait cent quarante livres. Celle de chacun des anges était du poids de cent cinq livres. Les yeux étaient des rubis. Les deux soubassements de ces groupes de statues étaient en argent repoussé, d'un travail remarquable.

(1) Voir pour la discussion de ces faits, *Darras, Hist. générale de l'Eglise*, tome IX, page 72, etc.

(2) *Esquisse de Rome chrétienne*. Chap. IV.

Devant l'autel principal, brillait un lampadaire d'or pur, du poids de trente livres, orné de quatre-vingts dauphins de la bouche desquels sortait la lumière; on y brûlait constamment une huile très précieuse et parfumée. La voûte était ornée de lames d'or imbriquées, sur une surface de cinq cents pieds. On comptait sept autels d'argent, travaillés au marteau et pesant chacun deux cents livres. Dans la nef droite furent placés quarante lampadaires d'argent, dans la nef gauche, vingt-cinq lampadaires de même métal. Devant les sept autels étaient sept candélabres de cuivre doré, à pieds sculptés, avec ornements d'argent, portant les noms des douze prophètes.

La basilique reçut encore trois bénitiers d'argent en forme d'anne, pesant chacun trois cents livres:

sept grandes patènes d'or, sept calices d'or, un calice d'or et de corail enrichi d'émeraudes et d'améthystes, vingt calices et vingt burettes d'argent, etc.

La pieuse munificence des Romains et de leur empereur enrichit l'église du Latran d'une foule d'autres objets d'art, dont nous ne faisons pas ici l'énumération de peur de fatiguer le lecteur. Constantin compléta et perpétua ces largesses en assignant à sa basilique de nombreuses fermes et propriétés, dont les revenus devaient servir, à perpétuité, à l'entretien de l'édifice et du clergé qui y était attaché, aux frais du service divin et au soulagement des pauvres.

Près de la basilique fut construit le baptistère de Saint-Jean, appelé aussi de Constantin, et où se



La Croix apparaît à Constantin.

plaça pour fontaine baptismale une vaste urne en basalte vert qui avait servi, dit-on, au baptême de l'empereur.

DÉDICACE

Quand l'édifice fut achevé, le Souverain Pontife, pour la première fois dans l'Eglise, put procéder à la dédicace et consécration de la basilique aux yeux du peuple romain, avec toute la splendeur et la solennité des cérémonies saintes et des prières publiques. Ce jour à jamais célèbre fut le 9 novembre de l'an 324.

Les Saintes Ecritures nous apprennent qu'au moment de la dédicace du temple de Salomon, Dieu manifesta sa gloire et sa protection en enveloppant l'édifice sacré d'une nuée miraculeuse. Suivant une antique tradition, le Seigneur témoigna qu'il avait pour agréable l'offrande de la basilique constantinienne, d'une manière plus surprenante encore: le peuple romain vit apparaître tout à coup, sur le point le plus élevé de la tribune, la resplendissante image du Rédempteur; en même temps on entendit ces mots: *Pax vobis.* (La paix soit avec vous.)

Saint Sylvestre plaça dans la basilique l'autel de

bois, en forme de coffre, qui avait servi à saint Pierre et à ses successeurs. Il décréta que le Pape seul pourrait désormais célébrer la sainte messe sur cet autel, et que tous les autres autels devraient être de pierre. Il investit cette église du titre de cathédrale de Rome, et y établit sa chaire pontificale. Comme l'autorité de Vicaire de Jésus-Christ et de chef suprême de l'Eglise universelle est attachée à la qualité de successeur de saint Pierre, premier évêque de Rome, il en résulte que l'insigne basilique du Sauveur au Latran est la première en dignité de toutes les églises. Tel est le sens de l'inscription qu'on lit sur ses murs: SACROSANCTA LATERANENSIS ECCLESIA OMNIUM URBIS ET ORBIS ECCLESiarUM MATER ET CAPUT: *La très sainte église de Latran, mère et matresse de toutes les églises de Rome et du monde.*

Constantin fit élever à cette même époque et dota également de rentes nombreuses plusieurs autres basiliques magnifiques, entre autres les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Devenu maître de tout l'empire par ses victoires sur Lucinius d'abord son collègue, puis son ennemi, le premier empereur chrétien, considérant sans doute que Rome n'était pas trop grande pour la seule majesté du Souverain Pontife, père de tous les

chrétiens, alla fonder pour lui-même une nouvelle capitale, une Rome orientale, qu'il appela Constantinople ou ville de Constantin.

SEIZE SIÈCLES

Depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis bientôt seize siècles, l'histoire de la basilique Constantienne du Latran est intimement liée à l'histoire de Rome et de toute l'Eglise catholique. (Cette histoire d'un édifice remplit tout un livre, publié récemment à Rome). Le palais contigu à la basilique a servi de demeure aux Souverains Pontifes pendant plus de mille ans. Ils ont depuis fixé leur résidence ordinaire au palais du Vatican près de Saint-Pierre ; mais Saint-Jean de Latran a gardé sa dignité de cathédrale de Rome. Plus de vingt-quatre conciles, dont cinq œcuméniques, s'y sont réunis.

Tous les saints qui, pendant une si longue série de siècles, ont vécu à Rome ou y sont venus en pèlerins, ont prié dans ce sanctuaire célèbre. Quel admirable cortège : depuis saint Sylvestre, saint Athanase, saint Jérôme, saint Augustin, jusqu'à saint Benoît Labre et à des serviteurs de Dieu plus récents encore ; cortège dans lequel nous pouvons saluer saint Léon le Grand, saint Grégoire le Grand, saint Léandre d'Espagne, saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, saint Adrien 1^{er} et saint Léon III, les amis de Charlemagne qui reçut l'hospitalité au palais voisins, saint Grégoire VII, saint Bernard et tant d'autres.

En 1210, un mendiant d'Assise se présenta au pape Innocent III pour obtenir l'approbation de la règle qu'il suivait avec ses compagnons. Le Pape hésitait, mais, la nuit suivante il vit en songe « la basilique de saint Jean, la mère église du monde entier (figure de l'Eglise catholique) prête à s'écrouler. Elle s'inclinait déjà et menaçait de couvrir le sol de ses ruines, lorsque le mendiant d'Assise accourut, le soutint de ses vigoureuses épaules et la redressa ». Dès lors le Père commun des fidèles n'hésita plus, il donna à l'Ordre de saint François d'Assise une approbation de vive voix, plus tard confirmée par une bulle d'Honorius III.

Peu après, saint Dominique venait également à Rome demander l'approbation de son Ordre naissant. Triste et inquiet en présence des difficultés qu'il rencontrait, il pria dans le silence de la nuit, « quand il s'endormit, et vit en songe Jésus-Christ se préparant à exterminer les méchants et les superbes et apaisé par la Vierge qui présentait deux hommes à son Fils. L'un de ces hommes était Dominique lui-même, l'autre lui était inconnu. Mais le lendemain, comme il se rendait dès l'aube du jour à la basilique de Latran, il aperçut un mendiant couvert de haillons et priant avec une extrême fer-

veur. Il reconnut aussitôt en lui l'individu de la vision. S'élançant alors dans ses bras et le serrant sur son sein, Dominique s'écria : « Tu es mon compagnon et mon frère, nous courons dans la même voie ; restons unis, et aucun adversaire ne prévautra contre nous ». Or le mendiant était saint François d'Assise, et depuis ce moment, ils n'eurent plus qu'une âme dans le Seigneur ». (M. Th. de Bussièrès, *Les sept basiliques de Rome*.) — Saint François ne tarda pas à compter plus de 5 000 disciples et l'Ordre des Frères Prêcheurs se répandit également dans toute l'Europe avec une rapidité merveilleuse.

En 496, saint Gélase fit construire à côté de la basilique un monastère (dont le cloître a été admirablement rebâti au XIII^e siècle) et y établit des chanoines-réguliers de Saint-Augustin, pour desservir l'église et y chanter l'office canonial. Ils y ont rempli ces fonctions pendant plusieurs siècles, ont été ensuite transférés au couvent de Sainte-Marie de la Paix et remplacés par des chanoines séculiers, qui ont rang de prélats. — Lucius II, en l'année 1144, a dédié additionnellement la basilique sous l'invocation de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Jean l'Evangéliste.

RESTAURATIONS

Pendant tant d'années d'existence, la basilique du Sauveur a subi de nombreux désastres qui ont exigé des réparations plus ou moins considérables. Elle fut quelquefois pillée, elle fut à moitié renversée par un tremblement de terre en 896, presque entièrement détruite par un incendie qui dura trois jours en 1308, mais ces malheurs furent successivement réparés par la généreuse sollicitude des papes, les offrandes des princes et des fidèles. Enfin de nos jours, le pape Léon XIII, dépouillé de ses Etats, retenu captif par la révolution, a trouvé dans sa pauvreté des ressources pour faire reconstruire l'abside avec une splendeur royale.

Parm les reliques précieuses de saint Jean de Latran, on vénéra la table sur laquelle Notre-Seigneur institua la Sainte Eucharistie à la dernière Cène : la coupe dans laquelle, par ordre de Domitien, on fit boire du poison à l'apôtre saint Jean, sans que l'évangéliste en subit aucun mal ; les têtes de saint Pierre et de saint Paul ; un morceau du manteau de pourpre dont le Sauveur fut couvert par dérision durant sa passion, etc. Près de là, on gravit à genoux l'escalier du palais de Pilate, par où Notre-Seigneur est monté ; il a été apporté de Jérusalem par sainte Hélène.

Chaque année, des jeunes gens de toutes les nations reçoivent les Ordres sacrés dans l'antique basilique et vont ensuite porter au loin la lumière de Jésus-Christ.



SAINT ANDRÉ AVELLINO

QUE L'ON INVOQUE CONTRE LA MORT SUBITE ET IMPRÉVUE

Fête le 10 novembre.



Par une grande tempête, André Avellino revenait de porter les sacrements à un malade, la violence de l'orage éteignit le flambeau de ses compagnons, et l'on ne pouvait plus retrouver le chemin; mais soudain le corps du saint s'illumina, un éclat miraculeux éclaira le chemin, et en même temps l'eau s'écartait, et ils passaient au milieu des torrents de pluie sans être mouillés.

Les Saints sont tous, au milieu des orages de ce monde, des phares bienfaisants pour préserver ceux qui les suivent dans les bonnes œuvres.

(La vie qui suit est écrite par un prélat qui s'efforce de propager la dévotion à saint Avellino, sur laquelle il a écrit un opuscule, approuvé par Mgr de Caval.)

Où sont en France les fidèles qui connaissent saint André Avellino, ou, du moins, qui l'invoquent, comme un protecteur puissant contre la mort subite et imprévue (1) ?

Et cependant, saint André Avellino jouit à Rome d'une confiance bien méritée sous ce rapport. Il y est l'objet d'un culte spécial, qui se manifeste par des neuvaines, des triduum, etc. En effet, ce grand Saint, qui fut frappé d'apoplexie, en disant la Sainte Messe, intercède auprès de Dieu pour que ses dévots serviteurs ne soient pas surpris par une mort imprévue.

Nous ne saurions donc trop recommander à tous les fidèles (tous, en effet, doivent craindre la mort imprévue) la dévotion à saint André Avellino, dévotion trop peu connue, trop peu pratiquée jusqu'ici dans nos contrées, dévotion douce, consolante, et qui peut contribuer puissamment à nous faire obtenir la grâce d'une sainte mort.

André Avellino (2) naquit en 1521, dans le royaume de Naples, de Jean Avellino et de Marguerite Apella, son épouse. Tous deux, excellents chrétiens, formèrent de bonne heure leur enfant à la pratique de la vertu. Son oncle, archiprêtre du lieu de sa naissance, lui enseigna les éléments de la grammaire. Dès son enfance, André donna des marques éclatantes de sainteté. Parvenu à l'adolescence, il quitta la maison paternelle, pour se livrer à l'étude des lettres, et passa, dans ce genre d'occupation, les années dangereuses de cet âge, sans jamais perdre de vue la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse.

Il était déjà entré dans l'état ecclésiastique, quand il se rendit à Naples, pour étudier la science du droit. Il y obtint le grade de docteur, et élevé sur ces entrefaites à la dignité sacerdotale, il exerça les fonctions d'avocat, mais seulement devant les tribunaux ecclésiastiques, et dans les causes de quelques particuliers, suivant les prescriptions des saints Canons. Un jour, qu'un léger mensonge lui était échappé dans l'exercice de ses fonctions, il tomba par hasard sur ces paroles de la Sainte Ecriture : *Os quod mentitur, occidit animam*, et fut saisi alors

(1) L'auteur de cet écrit avoue bien franchement être arrivé à l'âge de plus de quarante ans, sans avoir su que saint André Avellino fût invoqué contre ce genre de mort. Il confesse avec la même simplicité que les frayeurs qu'il éprouvait, en pensant à la mort subite, se sont calmées, depuis qu'il a eu le bonheur de se recommander chaque jour à ce grand serviteur de Dieu; et il espère obtenir, par son intercession, l'insigne faveur de recevoir, dans de saintes dispositions, les derniers sacrements à l'heure de la mort.

(2) L'auteur s'est servi, pour rédiger cette notice, des leçons du Bréviaire romain, de la Bulle de canonisation, et de l'ouvrage intitulé : *Vie des Pères, Martyrs, etc.*, par Godescard, édition augmentée par Mgr Doney, évêque de Montauban.

d'une si vive douleur et d'un tel repentir de sa faute, qu'il forma soudain le projet de renoncer à ses fonctions d'avocat. Ce qu'ayant fait, il se consacra tout entier au culte divin et au saint ministère.

Les vertus ecclésiastiques dont il donna l'exemple, le signalèrent à l'attention de l'archevêque de Naples, qui le chargea de la direction d'un couvent de religieuses. S'étant attiré dans cette charge la haine d'hommes pervers, notre Saint échappa une première fois à une tentative de meurtre; mais bientôt, frappé par un sicaire de trois coups de stilet à la figure, il supporta avec un grand calme l'atrocité de cet attentat.

ANDRÉ SE FAIT RELIGIEUX

Animé alors du désir d'une vie plus parfaite, il demanda humblement à être admis au nombre des Clercs réguliers, c'est-à-dire des Théatins, qui le reçurent et lui donnèrent le nom d'André, qu'il avait demandé instamment de prendre, à cause du grand amour qu'il avait pour la Croix.

Entré dans une nouvelle voie, André s'exerça avec un zèle de plus en plus grand aux pratiques de la vertu, et se lia par deux vœux difficiles : l'un, de résister continuellement à sa volonté propre, l'autre de faire toujours de nouveaux progrès dans la carrière de la perfection chrétienne. On admirait son zèle pour la mortification extérieure, et la sévérité avec laquelle il traitait son corps; mais ce qu'on admirait surtout en lui, c'était son amour pour l'abjection, et son ardeur à se dépouiller du vieil homme.

Observateur assidu de la discipline régulière, André en devint le zélé promoteur, quand il fut mis à la tête de ses Frères. Tout ce qui lui restait de temps en dehors des devoirs de son office et des prescriptions de sa règle, il l'employait à la prière et au salut des âmes. En entendant les confessions, il se fit remarquer par une piété et une prudence admirables; et en se livrant fréquemment, dans les villes et les bourgs qui avoisinent Naples, aux œuvres du ministère évangélique, il obtint de grands succès spirituels. Dieu se plut même à illustrer par des prodiges l'ardente charité de son serviteur envers le prochain.

Une nuit que, par une grande tempête, André revenait de confesser un malade, la violence de la pluie et du vent éteignit le flambeau qui servait à l'éclairer; non seulement ses compagnons et lui ne reçurent aucune goutte d'eau au milieu des torrents de pluie qui tombaient, mais encore il arriva que notre Saint, grâce à une vive splendeur qui jaillissait miraculeusement de son corps, servit de guide, au sein des plus profondes ténèbres, à ceux qui l'accompagnaient. Il pratiqua à un haut degré la mortification, la patience, l'abjection et la haine de soi-même. Il supporta avec

calme la mort violente dont son neveu fut victime, réprima dans les siens tout désir de vengeance, et alla jusqu'à implorer la protection et la miséricorde des juges en faveur des meurtriers.

Plein de zèle pour la sanctification des prêtres, André voulait rétablir dans le clergé l'esprit dont les apôtres avaient été animés. Il fut appelé à Milan et à Plaisance pour y établir des maisons de son Ordre. Dieu bénit ses entreprises. Dans la première de ces deux villes, il assista de ses conseils saint Charles Borromée, et dans la seconde, il établit une maison de pénitentes qui devint, grâce à son zèle ardent et à l'action féconde de l'Esprit-Saint, une sorte de paradis.

Rempli d'une singulière dévotion envers la Sainte Vierge, André fut admis à jouir de l'entretien des anges qu'il entendit chanter, pendant qu'il récitait le saint office.

ANDRÉ FRAPPÉ D'APOPLEXIE

Enfin, après des exemples héroïques de vertu, célèbre par le don de prophétie qui lui révéla les secrets des cœurs, les choses éloignées et les choses futures, épuisé de travaux, âgé de 88 ans, André fut subitement frappé d'apoplexie au moment où, commençant à célébrer avec sa ferveur ordinaire le Saint Sacrifice de la messe, il répétait pour la troisième fois les paroles : *Introibo ad altare Dei*. Le coup fut tellement soudain que, sans le secours de son serviteur de messe, André serait tombé par terre, si toutefois avait pu tomber, comme dit Clément XI dans sa Bulle de canonisation, *ce vieillard intrépide que la vieillesse avait saisi au service du Christ, et que le dernier jour trouvait combattant pour le Sauveur...*

Les assistants accoururent aussitôt pour venir à son aide. Les Pères Théatins, avertis à temps, l'emportèrent dans leur maison contiguë à l'église, et lui ôtèrent les vêtements sacrés dont il était revêtu. On lui administra plusieurs remèdes qui ne produisirent aucun effet. La violence du mal lui avait enlevé l'usage de la parole, mais n'avait nullement altéré sa raison, ainsi qu'on put s'en convaincre, en lui voyant faire des signes et des gestes par lesquels il manifestait son désir ardent d'être porté devant le maître-autel. Le Supérieur lui ayant demandé si c'était pour recevoir la Sainte Eucharistie, André baissa deux fois la tête, en signe d'affirmation, et continua de manifester ce même désir, jusqu'à ce qu'il eût obtenu la promesse qu'on satisferait à sa demande. Mais, préalablement, on voulut le transporter dans sa chambre pour qu'il pût y recevoir les soins convenables. Les médecins arrivèrent et déclarèrent que le malade n'avait plus que quelques heures à vivre; alors on s'empressa de lui administrer le Saint Viatique et le sacrement de l'Extrême-Onction.

Quelque violent que fût son mal, André con-

serva, par une faveur singulière de Dieu, sa liberté d'esprit pleine et entière; si bien qu'ayant vu de loin le Saint-Sacrement dans les mains du prêtre, il donna des signes extraordinaires de piété et de dévotion, il fit tous les efforts possibles pour sortir de son lit, afin de recevoir, le front dans la poussière, le Dieu de gloire qui venait le visiter. La violence du mal et l'ordre du Supérieur empêchèrent notre Saint d'exécuter son désir.

Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, André goûta un peu de repos pendant quelques heures. Des religieux et des séculiers entrèrent dans sa chambre, et demandèrent sa bénédiction. Le malade indiqua qu'il les reconnaissait parfaitement, et daigna accéder à leurs vœux. Plus d'une fois, il avait prédit que, pendant son agonie, il aurait un rude combat à soutenir contre l'ennemi du genre humain. Lorsque ceux qui l'assistaient virent son visage se contracter, comme sous l'empire de la crainte, et se couvrir d'un nuage de tristesse, ils crurent que l'heure du combat prédit était arrivée et prièrent pour lui avec ferveur. André, de son côté, ayant fixé plusieurs fois avec une grande fermeté les yeux sur une image très pieuse suspendue à la muraille de sa chambre, recouvra bientôt sa tranquillité accoutumée; et son âme joyeuse et triomphante s'envola vers le ciel pour y recevoir la couronne du bon combat qu'il avait combattu.

Lorsque André se fut endormi dans le Seigneur, le bruit de sa sainteté se répandit de tous côtés. Béatifié par le pape Urbain VIII, en 1628, il fut canonisé, c'est-à-dire inscrit solennellement au nombre des saints par le pape Clément VI, en 1712, après la constatation de huit miracles éclatants, dont trois furent approuvés par le même Pontife. Choisi par la Sicile et par la ville de Naples pour être un de leurs patrons, André y est l'objet d'un culte particulier. Sa fête obligatoire, et du rit *semi-double* pour toute l'Eglise, a été élevée au rit *double* pour l'Italie, et se célèbre le 10 novembre. Son corps repose à Naples dans l'église Saint-Paul (1).

(1) Saint André Avellino a composé plusieurs ouvrages de piété, qui ont été imprimés en cinq volumes in-4° à Naples, en 1733 et 1734.

Le premier volume renferme : 1° un traité de la prière; 2° une exposition de l'oraison dominicale; 3° des réflexions sur les prières les plus usitées dans l'Eglise en l'honneur de la Sainte Vierge; 4° un commentaire sur l'épître de saint Jacques.

On trouve dans le second volume : 1° un traité de renoncement au monde; 2° des commentaires sur le psaume CXVIII et sur le psaume XLV; 3° un traité sur les huit béatitudes.

Des homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année, et de tous les jours de Carême, forment le troisième volume.

Le quatrième contient un traité intitulé : *Les Exercices de l'esprit*; des méditations, des avis à une religieuse, une explication des dons du Saint-Esprit, une dissertation sur le péché originel.

Le cinquième volume est composé de divers

Dieu ne s'est pas contenté d'établir pour les maux physiques qui peuvent fondre sur nous des remèdes naturels destinés à les prévenir ou à les combattre. Il a fait plus : dans sa miséricordieuse bonté à notre égard, il a mis à notre disposition des moyens surnaturels qui peuvent soulager ou guérir, non seulement nos maux

spirituels, mais encore nos maux temporels eux-mêmes. L'invocation des saints, nos frères du ciel, qui, comme nous, ont connu la douleur et la souffrance, est un de ces moyens, moyen puissant qui n'est peut-être pas aussi usité en France que dans d'autres contrées catholiques. Le jansénisme ayant exercé chez nous, sur le culte des saints, des influences funestes, dont nous ressentons encore les effets, il se trouve que des chrétiens, instruits d'ailleurs, semblent



Saint André, prononçant ces paroles du commencement de la messe : J'entrerai près de l'autel du Seigneur, frappé d'apoplexie, tombe dans les bras de son servant.

ignorer ce que l'on sait si bien en Italie, et surtout à Rome, à savoir qu'il n'est guère de maladies, ou de besoins temporels de l'ordre même le plus vulgaire, dans lesquels on ne puisse recourir, avec plus ou moins de fruit, à l'intercession de tel ou tel saint en particulier.

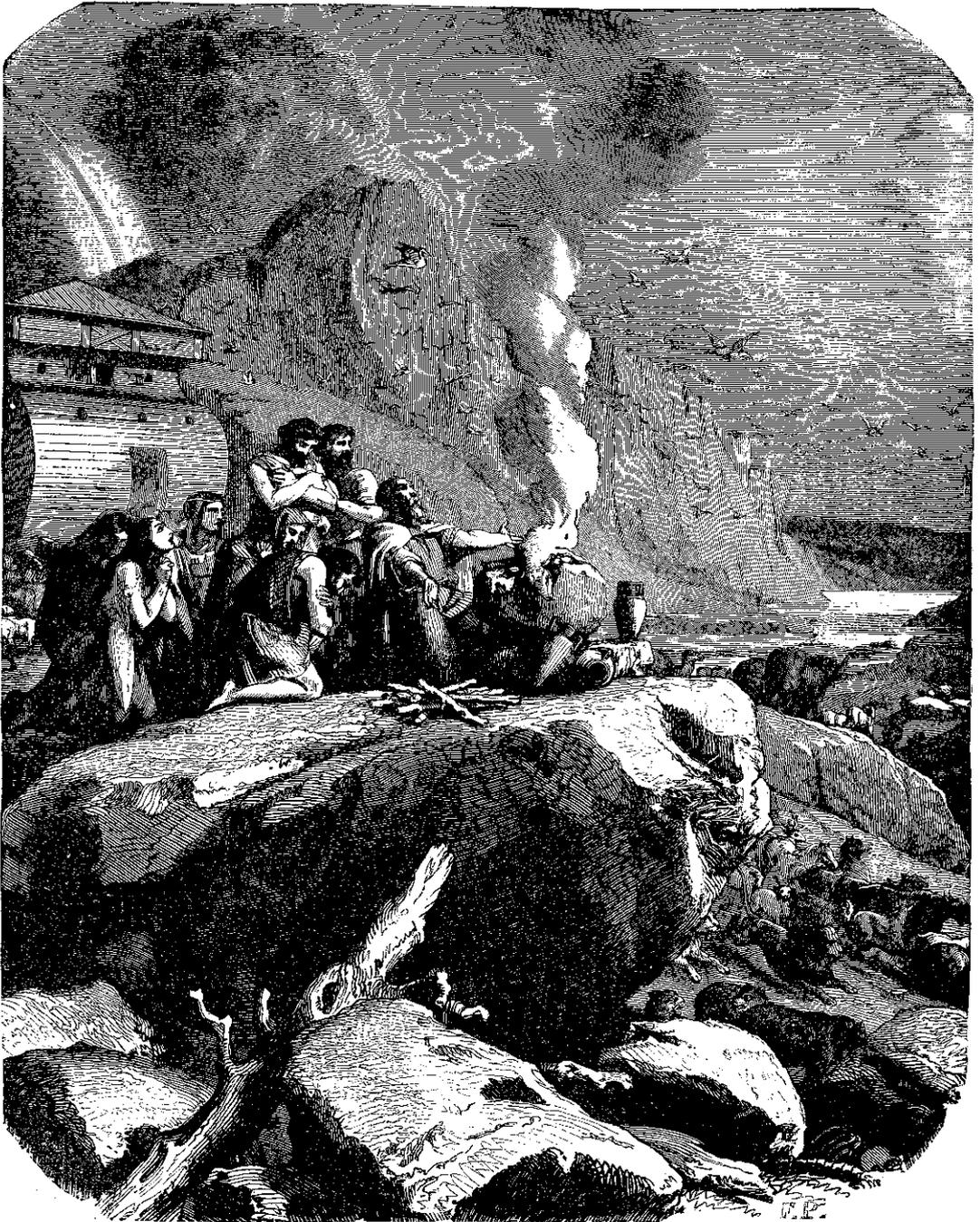
traités, qui ont pour objet l'humilité, l'amour de Dieu et du prochain, la miséricorde de Dieu, et plusieurs vertus chrétiennes.

Nous avons aussi de saint André Avellino des lettres très intéressantes, qui ont été imprimées à Naples, en 1732, en deux volumes in-4°. Voyez le P. de Tracy. Nous n'avons fait qu'abrégé la notice qu'il a donnée des ouvrages de saint André Avellino. (*Vies des Pères, Martyrs, etc.*)

Où sont dans nos villes (les campagnes sont généralement plus chrétiennes, plus traditionnelles), où sont, en dehors des dévots et des gens du peuple, les fidèles qui, par exemple, s'adressent à saint Antoine de Padoue pour retrouver un objet perdu, se recommandent à saint Hubert contre la rage, recourent à saint Roch contre la peste, à sainte Apolline contre les maux de dents, à saint Liboire contre la pierre, à sainte Lucie contre les maux d'yeux, etc? Ainsi, pour obtenir la plus précieuse de toutes les grâces, puisqu'elle décidera de notre sort éternel, la grâce d'une bonne mort, on invoque saint Joseph, sainte Barbe et saint André Avellino.

LE PATRIARCHE NOÉ, SECOND PÈRE DU GENRE HUMAIN

Fête le 10 novembre.



Après être resté dans l'arche pendant une année entière, Noé en sortit avec sa famille et tous les animaux qu'il y avait renfermés. Il offrit aussitôt un sacrifice au Seigneur qui lui promit de ne plus maudire le genre humain, et lui donna, comme gage de son alliance, l'arc-en-ciel qu'on voit paraître dans les nues.

L'Eglise fait aujourd'hui mémoire du patriarche Noé, parmi les justes de l'Ancien Testament. Les catholiques n'ignorent pas, en effet, que si nous autres chrétiens, nous sommes sauvés par Jésus-Christ, c'est par le même Jésus-Christ Rédempteur, dont ils espéraient la venue suivant les promesses divines, que les justes de l'Ancien Testament ont été sauvés. Seulement, ils ont dû attendre, dans les limbes, que la dette de notre rançon eût été effectivement payée par le Sauveur sur la Croix. Ces âmes justes, rendues bienheureuses par la visite du Rédempteur, l'ont ensuite suivi dans le ciel, comme un trophée de victoire, au jour glorieux de son Ascension.

LE MONDE DURANT QUINZE SIÈCLES

On sait comment nos premiers parents, Adam et Eve, créés par Dieu dans l'état d'innocence et d'immortalité, se firent chasser du paradis terrestre par leur désobéissance. Ce premier péché attira la malédiction de Dieu sur cette terre d'exil, où l'homme doit désormais gagner son pain à la sueur de son front, en attendant le jour inévitable de la mort corporelle.

Cain, fils aîné d'Adam et d'Eve, tue par jalousie son frère, l'innocent Abel, et continue désormais sa vie maudite comme un fugitif, agité de continuelles frayeurs ; mais Dieu console Adam par la naissance de Seth, héritier des promesses divines.

Les hommes se multiplient rapidement sur la terre. Mais on les voit dès lors, comme il en sera toujours depuis, se diviser en deux sociétés : les uns, comme la plupart des descendants de Seth, fidèles aux traditions de la révélation primitive et aux enseignements de leur père Adam, alors repentant de sa faute, suivent les règles d'une conscience droite, rendent hommage au Créateur et sanctifient le septième jour de la semaine. On les appelle les *enfants de Dieu*.

Les autres, au contraire, comme la plupart des fils de Cain, ne songent qu'à la satisfaction de leurs sens et tournent toute leur activité et leur intelligence vers le progrès matériel, qui peut favoriser les jouissances temporelles. On les appelle les *enfants des hommes*.

Ainsi se passeront environ quinze cents ans.

Alors, la corruption commença à envahir même la société des *enfants de Dieu*. Voici comment :

Les hommes de cette société, entrant en relations plus fréquentes avec les familles dépravées des *enfants des hommes*, cédèrent à la tentation de préférer la beauté corporelle à la beauté de la vertu et de la bonne éducation et choisirent des épouses parmi les *filles des hommes*. Ces femmes sans mœurs apportèrent la dépravation dans leurs nouvelles familles et élevèrent des enfants dignes d'elles. Ainsi la ruine de la famille amena la ruine de la société.

La corruption, l'oppression impie du faible par le fort, la licence, la violence brutale, qui régnerent alors dans le monde, furent épouvantables ; à ce point que les hommes d'aujourd'hui, d'un tempérament plus chétif et d'une activité plus bornée, ne sont pas capables de pareils crimes. En effet, avant le déluge, la nature entière avait une vigueur, une force, une sève qu'elle a perdues depuis. Les hommes d'alors, d'une taille supérieure à la nôtre, pouvaient vivre plusieurs siècles.

Le Créateur ne ménagea pas les avertissements à l'humanité coupable. Dieu dit : « Mon esprit ne demeurera pas avec l'homme pour toujours, parce qu'il est chair, et les jours de l'homme seront de cent vingt ans. » C'est-à-dire que Dieu, dans sa bonté, donnait à l'humanité un répit de

cent vingt ans pour faire pénitence et écarter le grand châtement mérité par ses crimes.

VERBES DE NOÉ — DIEU LUI PARLE

Il y avait alors dans le monde un homme juste, qui évitait la corruption générale et servait Dieu dans la droiture de son cœur ; c'était un patriarche de la race de Seth, il était fils de Lamech et s'appelait *Noé*, nom qui signifie *repos* ou *soulagement*. « Celui-là, avait dit son père à sa naissance, nous soulagera parmi nos travaux et les œuvres de nos mains dans la terre que l'Eternel a maudite. »

« Dieu, dit l'Écriture, voyant que la malice des hommes qui vivaient sur la terre était extrême, et que toutes les pensées de leurs cœurs étaient en tout temps appliquées au mal, se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre ; et, touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il dit : J'exterminerai de la surface de la terre l'homme que j'ai créé, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis ce qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel : car je me repens de les avoir faits. »

Sans doute, Dieu, pour qui l'avenir n'a rien de caché et qui sait d'avance tout le résultat de ses œuvres, ne peut se repentir au sens propre du mot ; mais l'Écriture emploie cette manière de parler pour nous faire mieux comprendre l'indignation de la justice divine en présence de l'extrême malice des hommes.

Mais pourquoi frapper aussi les animaux ? — Parce qu'ils ont été créés pour l'homme et que l'homme disparaissant, ils deviennent inutiles. C'est aussi pour faire comprendre aux hommes la gravité du péché, puisqu'il attire la malédiction de Dieu sur toute la nature.

Mais *Noé trouva grâce devant le Seigneur*, ajoute l'Écriture. *Juste et parfait dans ses voies, il marchait avec Dieu.*

A l'époque de la première menace de Dieu aux hommes coupables, Noé avait quatre cent quatre-vingts ans. Son père, Lamech, qui avait eu l'avantage de vivre cinquante-six ans avec Adam, le premier homme, avait alors six cent soixante-douze ans, et ne mourut que cent cinq ans plus tard, c'est-à-dire une quinzaine d'années seulement avant le déluge.

Noé avait cinq cents ans quand Dieu lui donna successivement trois fils : Sem, Cham et Japhet.

CONSTRUCTION DE L'ARCHE — OBSTINATION DES HOMMES

Cependant, les hommes ne profitaient point, pour se convertir, du long siècle de délai que la justice divine leur avait offert avant le grand et universel châtement. Et Dieu dit à Noé : « La fin de toute chair est arrivée devant moi, parce que la terre est remplie de crimes par les hommes. Je les exterminerai de la terre. »

« Fais-toi une arche en bois bien travaillé (on peut traduire aussi *en bois de cyprès*) ; tu la partageras en compartiments, et l'enduriras de bitume à l'intérieur et à l'extérieur. Sa longueur sera de trois cents coudées, sa largeur de cinquante, sa hauteur de trente. »

« Tu y pratiqueras une fenêtre. Le comble aura une coudée de hauteur. Tu lui ouvriras une porte au côté. Enfin, tu partageras toute l'arche en premier, second et troisième étages. »

« Et voilà que moi je répandrai ensuite sur la terre les eaux du déluge, pour détruire toute chair vivante sous le ciel ; tout ce qui est sur la terre périra. »

« Mais j'établirai mon alliance avec toi. Tu

entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi. »

Il lui commanda de prendre dans l'arche des couples de toutes les espèces d'animaux afin d'en conserver la race dans le monde. Et il ajouta : « Tu feras donc provision dans l'arche des aliments nécessaires pour la nourriture de ta famille et de tous ces animaux. »

« Et Noé, dit l'Écriture, fit tout ce que Dieu lui avait commandé. »

Il commença donc la construction de cet immense vaisseau qui devait sauver sa famille.

Moïse ne dit point en quelle année précise Dieu donna au patriarche cet ordre de commencer les travaux de l'arche. On pense que ce fut au moins soixante-dix ans ou peut-être cent ans avant la catastrophe diluvienne.

La construction d'un pareil bâtiment dut exciter l'attention générale. Noé dut évidemment y employer de nombreux ouvriers. C'était comme une longue et perpétuelle annonce du châtimeut qui se préparait, et Noé y ajoutait de vive voix les prédictions que Dieu lui avait faites.

Mais, nous dit l'apôtre saint Pierre, *les hommes n'y crurent point encore; présumant toujours sans se convertir de la patience de Dieu qu'ils attendaient, ils mangeaient et buvaient jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche.* »

« Les avis du patriarche furent méconnus, dit Notre-Seigneur; les hommes passèrent les jours qui précédèrent le déluge à leurs occupations ou à leurs plaisirs accoutumés; ils mangeaient, ils buvaient, les pères mariaient leurs fils et leurs filles, jusqu'à l'instant où Noé entra dans l'arche. Le déluge survint et engloutit la race humaine tout entière. »

Hélas! n'en est-il pas ainsi encore aujourd'hui? Sans doute, le monde n'est pas menacé d'un déluge universel; mais chaque homme ne sait-il pas que la vie humaine est courte désormais sur la terre? Chacun ne sait-il pas que la mort l'attend dans peu d'années, peut-être dans peu de mois, et pourtant l'on vit comme si l'on ne devait jamais mourir. On ne se préoccupe que des biens et des plaisirs de ce monde, et puis un jour, la mort arrive soudain et on perd tout.

LE DÉLUGE

Enfin, après cent vingt ans de patience, la justice du Très-Haut s'appesantit sur l'humanité coupable.

L'arche était prête et Dieu dit à Noé : « Entre dans l'arche, toi et ta famille, car je t'ai vu juste devant moi au milieu de cette génération. Et, de tous les animaux purs, prends sept couples mâles et femelles, et des animaux impurs (*ceux que l'on n'offrirait point en sacrifice*) prends deux couples. Et des volatiles du ciel prends également six couples, afin que la race en soit conservée sur la terre.

» Encore sept jours, et je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits, et je détruirai de dessus la surface de la terre toutes les créatures que j'ai faites. »

Noé obéit aux ordres de l'Éternel. Dès que le septième jour parut, il entra dans l'arche, avec ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, sa femme, et les trois femmes de ses fils. Il fit entrer également des couples de tous les animaux qui vivent sur la terre et de tous les oiseaux qui volent dans les airs. Sans doute que Dieu, par sa puissance, lui amena toute cette multitude. Ensuite Dieu ferma la porte en dehors.

Quelques esprits superficiels ont prétendu que

l'arche de Noé n'aurait jamais pu contenir tant d'animaux. L'objection est sans valeur, comme l'ont démontré plusieurs savants modernes, en calculant les dimensions de l'arche, d'après les indications mêmes de Moïse. La mesure dont il parle, la *coudée égyptienne*, nous est connue : la contenance de l'arche était de plus de deux millions soixante-quinze mille pieds cubes. Il y avait de la place et de reste pour tout ce qui devait y entrer.

C'était l'an 600 de l'âge de Noé, on était au dix-septième jour du mois d'avril : à l'époque de la belle saison, par conséquent, et loin des pluies d'hiver.

« Ce jour-là même, continue l'historien sacré, toutes les sources du grand abîme furent rompues et lesataractes du ciel furent ouvertes; la pluie tomba sur la terre durant quarante jours et quarante nuits; les eaux se multiplièrent et élevèrent l'arche, qui monta au-dessus des terres les plus élevées. L'inondation croissait toujours et couvrait tout, en sorte que l'arche voguait sur les eaux.

» Les eaux se grossirent si prodigieusement que toutes les plus hautes montagnes qui sont sous les cieux en furent couvertes. Et quand les eaux eurent gagné le sommet de ces montagnes, elles s'élevèrent encore de quinze coudées plus haut. Et toute chair qui vivait sur la terre fut détruite, oiseaux, animaux sauvages et domestiques, et tous les reptiles qui rampent sur la terre, et tous les hommes. Tout ce qui avait soufflé de vie sur la partie aride du globe mourut....., depuis l'homme jusqu'à la bête; depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel : tout y fut détruit; Noé resta seul et ce qui était avec lui dans l'arche. »

Quel spectacle épouvantable : les villes englouties, les campagnes envahies, les hommes, les animaux, les oiseaux fuyant avec effroi, sous la tempête, vers les montagnes élevées, se disputant les derniers sommets accessibles, atteints à leur tour par les flots impitoyables, et, après les derniers cris de désespoir, l'unique bruit des vagues qui mugissent et se choquent sur le tombeau de l'humanité.

Voilà à quoi sert à l'homme de se révolter contre le Tout-Puissant.

Quelques-uns ont encore demandé ici d'où avait pu sortir une si grande masse d'eau? Ils oublièrent que, primitivement, la terre était entièrement environnée d'eau, et que l'œuvre de Dieu, au second et au troisième jour de la création, fut précisément de faire apparaître au milieu des mers la terre ferme et habitable. Les profondeurs de la terre et l'immensité de l'atmosphère gardaient ces réservoirs.

Quant à ces hautes montagnes, qui furent dépassées de quinze coudées par le déluge, quelles étaient-elles? On ne saurait le dire, car la terre subit alors de grands bouleversements géologiques, et on ne sait lesquelles de nos montagnes actuelles sont antérieures à cette catastrophe ou se sont formées alors.

Et que penser du sort éternel de tant de milliers de personnes qui périrent dans ce cataclysme? Dieu est miséricordieux, même dans ses justes châtimeuts : il est à croire que, lorsqu'ils virent éclater enfin le fléau qu'ils avaient méprisé, lorsqu'ils se virent sur le point de périr sans remède, beaucoup de ces malheureux se repentirent de leurs péchés, et s'ils perdirent la vie du corps ils sauvèrent du moins leurs âmes.

Ces âmes allèrent attendre aux limbes la venue

du Messie libérateur. « Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Pierre, étant mort en la chair, mais vivant selon l'esprit, alla en celui-ci prêcher aux esprits qui étaient en prison, qui avaient été incrédules autrefois, lorsqu'au temps de Noé, ils comptaient sur la patience de Dieu. » (I. Petr. III, 20.) L'âme du Fils de Dieu, mort sur la croix, en descendant aux limbes leur apporta la délivrance.

Toutefois, les plus orgueilleux ne profitèrent même pas de ces dernières heures et périrent dans leur obstination en blasphémant. « Dieu ne s'est point apaisé, dit l'*Ecclésiastique*, en faveur des antiques géants, qui s'étaient révoltés dans la confiance de leur force. »

Les eaux du déluge couvrirent les plus hautes montagnes durant 150 jours.

« Cependant, dit Moïse, Dieu se souvint de Noé et de tous les êtres vivants renfermés avec lui dans l'arche. Il fit souffler sur la terre un vent violent dont l'action diminua peu à peu le volume des eaux. Les sources de l'abîme et les cataractes des cieux avaient été fermées; et la pluie avait cessé de tomber. Après 150 jours de stagnation, les eaux commencèrent à décroître. Et le vingt-septième jour du septième mois (septembre), l'arche se reposa sur les montagnes de l'Arménie.

Le niveau de l'inondation continuait à descendre, et au premier jour de décembre, le sommet des montagnes commença à paraître.

Quarante jours s'écoulèrent encore, et Noé lâcha par la fenêtre de l'arche un corbeau qui ne revint plus..... Il fit alors sortir une colombe; celle-ci ne trouvant pas un lieu où se reposer, car les plaines étaient encore couvertes d'eau, revint près de Noé, qui, avançant la main, la prit et la réintégra dans l'arche. Sept jours après, il renouvela cette épreuve et la colombe revint vers le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier avec ses feuilles vertes. Noé comprit que l'eau s'était retirée de la terre. Il attendit néanmoins sept autres jours et lâcha de nouveau la colombe qui, cette fois, ne revint plus.

Alors, Noé, ouvrant le toit de l'arche, vit que la surface de la terre était débarrassée des eaux. Ce ne fut pourtant qu'un mois après qu'il reçut de Dieu le signal de la délivrance. « Sors de l'arche, lui dit le Seigneur, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils. Remets en liberté tous les animaux, oiseaux et reptiles enfermés avec toi, prends possession de la terre, croissez et multipliez-vous..... »

NOÉ ET SA FAMILLE REPEUPLENT LA TERRE

Ainsi Noé et sa famille et tous les animaux reprirent possession de la terre. Noé, prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, offrit

un holocauste au Seigneur. Et Dieu, songeant à la divine victime du Calvaire qui devait venir un jour expier les péchés des hommes, agréa ce sacrifice. Il promit qu'il n'enverrait plus de déluge universel.

Puis, il bénit Noé et ses fils. « Croissez, dit-il, et multipliez-vous et remplissez la terre. Étendez votre empire sur tous les animaux terrestres, sur tous les oiseaux du ciel, sur les poissons des mers. Qu'ils tremblent devant vous, car je les soumetts à votre puissance. Tout ce qui a mouvement et vie pourra vous servir de nourriture, je vous l'accorde à cet effet, aussi bien que les légumes des champs. Je vous défends toutefois de manger le sang avec la chair de la victime, car je vengerai votre sang sur les animaux qui l'auront versé; je le vengerai sur l'homme, sur votre frère lui-même. Quiconque aura versé le sang humain donnera le sien en expiation, car l'homme a été fait à l'image de Dieu. »

Ainsi Noé, second père du genre humain, est remis en possession de la terre. Toutefois, le grand bouleversement qu'elle venait de subir avait altéré les anciennes conditions des climats et affaibli la vitalité de la nature. Aussi voyons-nous, dès lors, commencer l'usage de la viande et du vin, dont les générations vigoureuses d'avant le déluge ne se servaient point. Ce qui n'empêchera pas cependant la vie des hommes de diminuer rapidement de durée.

Noé, véritable père de l'agriculture, se livre à ce métier par excellence de l'humanité. Il cultive la vigne et s'enivre un jour, par surprise, ignorant la force du vin. Cham le rencontre endormi, sous sa tente, dans une tenue inconvenante et se moque de son père. Mais Sem et Japhet le recouvrent modestement, et à son réveil, Noé les bénit au nom du Seigneur, tandis qu'une longue malédiction pèsera sur la postérité de Cham, de qui descendent la plupart des nègres.

Tous les hommes actuellement sur la terre descendent de Sem, de Cham ou de Japhet. De la race de Sem est sortie la Très Sainte Vierge Marie, Mère de notre divin Sauveur Jésus-Christ.

La postérité de Japhet, nombreuse, active et intelligente, a peuplé l'Europe et domine presque partout dans l'univers. Le fils aîné de Japhet fut Gomer, père des Gomeriens ou Kymris, race vigoureuse d'où sont sortis nos aïeux les Gaulois et les Francs.

Noé vécut encore 350 ans après le déluge, toujours fidèle à Dieu, et mourut à son tour à l'âge de 950 ans.

Son âme attendit dans les limbes la venue de Jésus-Christ et monta au ciel avec lui le jour de l'Ascension.

LE BIENHEUREUX ROBERT D'UZÈS, DOMINICAIN

Fête le 10 novembre et le 4 juin.



« Et l'aigle vola de mon côté, et, quand il fut près de moi, il me tendit le livre.... »

SA FAMILLE — SON ENFANCE

Le bienheureux Robert, de la très noble et très illustre famille d'Uzès, naquit au château de ses pères vers 1263. Après Dieu, il dut l'existence à Décan II, seigneur d'Uzès, et à Ermengarde, fille de Bernard Pelet, seigneur d'Alais. Deux frères et deux sœurs l'avaient précédé dans la vie.

Décan et Ermengarde étaient pieux et charitables. Riches des biens de la terre, ils étaient encore plus riches des dons du ciel. Le Seigneur les avait bénis en récompense de l'hospitalité généreuse donnée aux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. C'est le bienheureux Robert lui-même qui nous l'apprend dans le récit de ses visions.

Robert fut initié de bonne heure à la pratique

de toutes les vertus chrétiennes. Sa mère surtout s'appliqua à l'élever dans la crainte et l'amour de Dieu. Elle corroborait ses leçons par les exemples les plus édifiants. Sa vie était vraiment le livre ouvert où l'enfant apprenait à régler la sienne.

A cette école, le petit Robert acquit la plus solide piété. Lorsque sa mère le conduisait à l'église, c'était plaisir de le voir se mettre à genoux, joindre ses petites mains et, le corps immobile et les yeux modestement baissés, prier de tout son cœur. On aurait dit un ange. Si longs que fussent les offices, il ne s'ennuyait jamais. Plus d'une fois, il lui arriva de demander à sa mère la permission de prolonger ses prières au pied des saints autels. Heureuse de ces dispositions, la pieuse Ermenegarde se rendait aux désirs de son enfant.

A l'âge de sept ans, Robert commença ses premières études. En même temps, Dieu le favorisa de visions surnaturelles. « Ces visions, nous dit-il, commencèrent dans la maison paternelle, alors que je recevais les premières leçons de l'enfance (1). »

Plus tard, Robert vint en la ville d'Avignon achever ses études des arts libéraux et s'initier aux sciences philosophiques. Mais bientôt, à l'exemple de saint Dominique, il abandonna l'étude de la philosophie pour s'adonner à celle de la théologie et de l'Écriture Sainte. Ces sciences sacrées perfectionnèrent sa vertu et la firent briller d'un éclat plus vif. Il était réellement le modèle des étudiants.

Ce qui le distinguait par-dessus tout, c'était son amour des pauvres.

PRÊTRE ET APOÏRE

Il fut ordonné prêtre à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il nous l'apprend lui-même avec une humilité charmante. « Au sortir de l'adolescence, malgré mon indignité, je fus élevé aux honneurs du sacerdoce (2). »

Aussitôt dévoré du zèle des âmes, il se mit à parcourir le Comtat-Venaissin, la Provence, le Languedoc, le Tricastin, prêchant partout la vraie parole de vie.

L'ardeur de son zèle fut encore attisée par la vision suivante :

« J'étais à Orange, écrit-il. Un vendredi, je m'étais rendu à l'église des Frères Prêcheurs pour y entendre l'explication de l'Évangile. En attendant la grand'messe, à laquelle devait se donner l'homélie, j'assistai à une messe basse. Après l'élevation je me prosternai pour adorer le corps du Seigneur et prier avec plus de ferveur. Voilà que, tout à coup, je vis le ciel étoilé et, au milieu, planant dans les airs, un grand aigle roux, portant autour de la tête une auréole d'or semblable à celle qui orne les images des saints. Cet aigle allait de l'Orient à l'Occident, et il tenait entre ses serres un livre fermé. « Seigneur, mon Dieu, demandé-je, que signifie cet aigle ? » Et l'Esprit du Seigneur me dit au dedans de moi-même : « Cet aigle, c'est le bienheureux Jean l'Évangéliste. » Et l'aigle vola de mon côté, et, quand il fut près de moi, il me tendit le livre. Et en même temps, l'Esprit du Seigneur me dit : « Voici que le Sauveur Jésus te donne la grâce des visions et des révélations (3). »

Cette grâce, le bienheureux Robert d'Uzès l'avait reçue depuis longtemps; mais ici, elle lui fut donnée avec surabondance.

A la suite de cette vision, en effet, l'Esprit du Seigneur s'empara de notre prophète avec plus de véhémence que jamais. Il lui dit : « Entre dans Avignon, prêches-y et commence par ces mots : Aux armes! aux armes! car la glace brûle et le feu est glacé, c'est-à-dire, le peuple, répandu comme l'eau, brûle, mais, hélas! les successeurs des apôtres sur lesquels le Seigneur fit descendre le feu de l'Esprit-Saint sont de glace (4). »

Il prêcha avec tant d'ardeur et s'éleva avec tant

de force contre les vices et les erreurs des habitants de cette ville, qu'il souleva contre lui une violente émeute. Sa vie fut un moment en danger. Une troupe de forcenés se jeta sur lui et l'aurait mis à mort si Dieu, qui le destinait à d'autres travaux, ne l'eût arraché de leurs mains homicides.

IL RENONÇA AUX BIENS DE LA TERRE

Pour remplir plus librement sa mission, notre Bienheureux vendit ses biens qui étaient considérables et en versa le prix dans le sein des pauvres.

Désormais, plus rien ne le détournera de la prédication. Aussi s'y adonne-t-il avec une nouvelle ardeur. Il va de ville en ville, de bourg en bourg, de village en village, jetant partout la divine semence et ramenant ou fortifiant les âmes dans les voies du salut. Ni le froid, ni la chaleur, ni la fatigue, ni la persécution ne peuvent l'arrêter. Animé du même zèle que saint Paul, il s'écrie : « Des âmes! Des âmes! Donnez-moi des âmes! »

IL ENTRE DANS L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Cependant le bienheureux Robert d'Uzès n'était pas encore satisfait. Il lui fallait une vie plus parfaite. Après avoir renoncé aux biens de la terre, il voulait renoncer à soi-même et entrer dans quelque Ordre religieux. Celui des Frères Prêcheurs l'attirait de préférence. Il lui semblait qu'il pourrait satisfaire là toutes les aspirations de son âme. La contemplation et la prédication, telle était sa vie. Or, tel est aussi le but de l'Ordre de Saint-Dominique. Cet Ordre a toujours fait à la vie contemplative une part extrêmement large, et l'oraison, loin de mettre des bornes à son ministère, lui donne un aliment proportionné à sa grandeur.

Il vint donc frapper à la porte du couvent des Frères Prêcheurs d'Avignon et fut admis dans leurs rangs. Il accomplit cet acte important en l'année 1292.

Revêtu des blanches livrées des enfants de saint Dominique, Fr. Robert s'élança, comme un géant, dans les voies de la perfection. Humilité, obéissance, modestie, pureté, douceur, patience, affabilité, pauvreté, charité, dévouement, toutes les vertus chrétiennes et religieuses brillèrent en lui d'un éclat extraordinaire.

SA PROFESSION

On hésita néanmoins avant de l'admettre à faire profession. L'esprit de prophétie qui tourmentait cette âme, d'où venait-il? L'apôtre saint Jean a dit : « Ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez-le pour savoir s'il vient de Dieu, car beaucoup de faux prophètes s'élèveront dans le monde (1). » Plusieurs croyaient que Fr. Robert était le jouet d'une illusion. Les Pères d'Avignon jugèrent donc à propos de le soumettre à l'examen du Chapitre provincial qui devait se tenir cette année-là (1293) à Carcassonne.

A toutes les questions qui lui furent posées, Fr. Robert d'Uzès répondit avec tant de science, de sagesse et de modestie que les examinateurs l'admirent à l'unanimité et avec éloges à la profession.

SES PRÉDICATIONS A TRAVERS L'EUROPE

De retour à Avignon, notre saint religieux reprit son double ministère d'apôtre et de pro-

(1) *Cæperunt autem hæc fieri dum in domo patris puerilibus studiis erudiret.* (Lib. Visionum.)

(2) *Adolescentia transactis annis, licet immeritus recepi sanctum sacerdotium.* (Lib. Vis., n° 2.)

(3) Lib. Vis., n° 46.

(4) Lib. Sermonum, n° 1.

(1) S. Jean, 1^{re} Ép., iv, 1.

phète. Fort de l'approbation de ses supérieurs, dit Echard, il parcourt la France, l'Italie et l'Allemagne, annonçant à tous les oracles du Seigneur et prêchant partout la pénitence. Ni la pourpre royale, ni la colère des grands et du peuple ne lui firent peur. Pour lui, les contradictions et les persécutions n'étaient rien. Il sut dire, malgré tout, la vérité aux Papes et aux rois, aux évêques et aux prêtres, aux réguliers et aux séculiers, aux riches et aux pauvres; il cria anathème aux vices et aux crimes de tout âge et de toute condition. Les visions continuelles qu'il avait sur le déplorable état de l'Eglise et de la société à cette époque excitaient son zèle et lui donnaient un courage indomptable.

HARDIESSE DE SA PAROLE

Citons quelques extraits de ses sermons, ils nous feront mieux comprendre la sainte hardiesse de notre apôtre.

« Ecoutez, pasteurs du troupeau du Seigneur (1), prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche. Je ne vous dirai rien de moi-même; je vous annoncerai seulement ce qu'il plaira au Seigneur de me faire entendre au son de mon cœur.

« Vous portez le nom de pasteurs, et cependant vous délaissez votre troupeau. D'où vient cela? Les brebis ne vous ont pas été données pour les pâturages, mais les pâturages pour les brebis. Pourquoi donc laissez-vous les brebis mourir de faim, tandis que vous regorgez de biens? Il y en aurait assez pour vous et pour elles, si vous étiez des dispensateurs équitables. Vous vous bâtissez des maisons somptueuses, vous les meublez avec un luxe inoui, vous vivez dans le faste et l'indolence, vous faites des amas d'or et d'argent. Toutes ces richesses s'élèvent pour vous condamner; car ce n'est pas à la sueur de votre front que vous les avez gagnées : c'est le sang de l'agneau sans tache qui vous les a acquises. Pourquoi abusez-vous ainsi de l'héritage du Christ? Vous ne cherchez que vos intérêts matériels. Cette conduite est inique. Ainsi l'ont jugé ceux dont vous occupez la place. Prenez garde, rien n'est caché à celui qui scrute les reins et les cœurs. Il sait les prières qu'on fait pour obtenir des bénéfices et il voit l'argent qu'on donne sous main. »

PERSÉCUTIONS ET CHATIMENTS

On ne s'étonnera pas si ces reproches soulevaient des tempêtes et attireraient toutes sortes de persécutions au bienheureux Robert d'Uzès. Mais ces persécutions, tous les prophètes du Seigneur ont eu à les souffrir. La vérité est parfois dure à entendre, et la nature s'accommode fort mal de ses conseils. De là des colères, des menaces et des persécutions.

Mais le Seigneur, qui a toujours soutenu et encouragé ses prophètes, soutenait et encourageait le bienheureux P. Robert.

« Mon serviteur, lui dit-il, ne crains rien. Malgré leurs colères et leurs menaces, ne te lasse pas de leur annoncer mes oracles. Dis-leur, à ces pasteurs infidèles (2) : « A cause de vos péchés et de vos abominations, je vous livrerai, vous et mon peuple, aux mains de mes ennemis, et cette vigne de ma prédilection, je la laisserai

fouler aux pieds d'hommes immondes. Les églises seront souillées, les calices pollués, et des profanes se revêtiront des ornements sacerdotaux; les linges sacrés serviront à recevoir des ordures, les autels seront renversés, et l'on offrira des sacrifices à l'antique serpent. C'est ainsi que ma maison sera détruite à cause de vous qui jetez dans l'apostasie les enfants de ma bien-aimée. »

Ezéchiël et Jérémie ont-ils fait entendre des accents plus émouvants et plus terribles? Mais pas plus que ceux des prophètes d'Israël, les avertissements du bienheureux Robert d'Uzès ne furent écoutés.

« Le Seigneur ne l'a pas envoyé, répondaient les prévaricateurs (1). Il s'élève contre nous, il veut nous faire changer notre manière de vivre; mais ne sait-il pas que nous faisons tout cela pour l'honneur de l'Eglise. » Et pour lui fermer la bouche on le dénonça de toutes parts à ses supérieurs.

Cependant, les événements ne devaient pas tarder à donner raison au P. Robert. Les exactions, les injustices et les violences de Philippe le Bel en France, les factions sanglantes des Guelfes et des Gibelins en Italie, surtout à Rome, le schisme de Louis de Bavière en Allemagne, les excès de Pierre le Cruel en Espagne se chargèrent d'accomplir les prédictions de notre prophète. Dire tout ce que, dans ces temps troublés, la religion, les Souverains Pontifes, les évêques et le clergé eurent à souffrir d'avaries, d'humiliations, d'outrages, de persécutions, est impossible. La scène sacrilège d'Anagni peut seule en donner une idée.

PRISON, PLAINTES ET CONSOLATIONS

Les supérieurs du P. Robert ne pouvaient prévoir ces tristes événements. Effrayés ou fatigués des dénonciations sans cesse renouvelées de certains évêques et d'autres grands personnages, et peut-être irrités des remontrances parfois sévères que leur faisait à eux-mêmes le saint religieux, ils résolurent d'intervenir et d'empêcher leur prophète de parler. Ils lui défendirent de sortir de son couvent; ils le tinrent même en prison.

Le serviteur de Dieu se soumit humblement à cette pénitence imméritée. Il ne put s'empêcher cependant de se plaindre à Notre-Seigneur.

« Me voici, Seigneur Jésus (2), dans la prison où il vous a plu de m'enfermer. J'étais venu me soumettre à la douceur de votre joug et déposer, pour l'amour de vous, ma volonté entre les mains d'un homme. A cet homme, devenu mon supérieur, j'ai proposé ce que vous m'ordonniez de lui dire. Sur le conseil de quelques-uns des Frères, il a refusé de m'entendre, me traitant d'halluciné et de perturbateur. Vous savez, Seigneur, s'il a dit vrai, vous qui m'avez envoyé. Je vous en supplie, ne vous mettez pas en colère contre lui, ni contre ses conseillers, mais pardonnez-leur miséricordieusement.

— Mon serviteur, console-toi, lui dit le Seigneur (3), prends patience et bois comme un vin délicieux tout ce qu'on dira et fera contre toi. Un temps viendra où tes frères changeront de sentiments à ton sujet. Ce sera le jour où les hommes verront s'accomplir les choses que tu as annoncées. »

(1) Lib. Serm., n° 48.

(2) Lib. Serm., n° 21.

(1) Lib. Serm., n° 21.

(2) Lib. Serm., n° 27.

(3) Lib. Serm., n° 29.

En effet, l'Ordre des Frères Prêcheurs, disent les nouveaux éditeurs de l'*Année Dominicaine* (1), se glorifie maintenant d'avoir possédé dans son sein un tel prophète, un si illustre serviteur de Dieu. »

ÉPREUVES INTÉRIEURES

A l'épreuve extérieure, Dieu ajouta l'épreuve intérieure. Il permit que le démon tourmentât cette sainte âme. Des doutes sur les principales vérités de la foi s'élevèrent dans son esprit. Satan s'efforçait de lui faire croire que tout cela était absurde, et le dissuadait de placer son espérance en Jésus-Christ. « Il n'est pas Dieu, lui disait-il, et c'est folie d'attendre une autre vie. » Le bienheureux Père priait de toute l'ardeur de son âme et se déchirait la chair par de rudes disciplines afin d'exciter la pitié de Dieu. Dieu, en effet, touché de tant de ferveur, prenait compassion de son serviteur. Il mettait en fuite l'esprit de ténèbres, et le saint religieux retrouvait la paix. Alors, il éclatait en mille protestations de fidélité et d'amour.

PROPHÉTIES ET MIRACLES

Les supérieurs du P. Robert, témoins de la profonde humilité et de la douce patience du prisonnier, en furent vivement touchés, ouvrirent les yeux et reconnurent, à n'en plus douter, que l'esprit de prophétie qui l'animait était vraiment de Dieu.

Rendu à la liberté, le saint prophète continua à faire connaître les oracles du Seigneur. Il révéla les principaux malheurs qui ont désolé l'Eglise du Christ. La captivité de la papauté en Avignon, le grand schisme d'Occident, l'invasion des Turcs jusqu'au cœur de l'Europe, les hérésies de Wicléf et de Jean Huss, et l'hérésie plus terrible de Luther furent successivement l'objet de ses prophéties. Il prédit aussi la terrible peste qui dévasta l'Europe en 1348, la guerre de Cent Ans qui ensanglanta la France, la lutte désastreuse entre la maison d'Autriche et celle de Nassau et beaucoup d'autres événements tristement célèbres dans l'histoire.

De nombreux miracles accompagnaient les pas

(1) *Année Dominicaine*, nouvelle édition, 4 juin, p. 97.

du grand prophète. Les cœurs n'avaient rien de caché pour lui, et les infirmités humaines disparaissaient au contact de sa main bénie ou par la vertu de ses ferventes prières.

SA MORT — SES FUNÉRAILLES — SON CULTE

Le P. Robert d'Uzès était déjà mûr pour le ciel.

« Le Seigneur, lisons-nous dans l'*Année Dominicaine* (1), semble avoir hâte parfois de rappeler à lui ses plus fidèles serviteurs et de les retirer d'un monde indigne de les posséder. Notre bienheureux P. Robert d'Uzès fut de ce nombre. Il y avait à peine quatre ans qu'il était dans l'Ordre, lorsque la mort l'enleva à l'Eglise, dont il était, à cette heure, l'une des plus brillantes lumières. »

Cette mort prochaine, l'homme de Dieu l'avait prédite. Elle arriva en 1296, à Metz, à son retour du Chapitre général de Strasbourg. Il reçut la sépulture au couvent des Frères Prêcheurs de Metz et y reposa jusqu'en 1301. Cette année-là, ses précieux restes furent transportés à Avignon, par ordre du Révérendissime P. Bernard de Juzie, ancien provincial de Provence, récemment élu Général à Cologne.

Les miracles que le bienheureux Robert d'Uzès avait semés sur sa route pendant sa vie éclatèrent pareillement après sa mort. Tandis qu'on le conduisait à sa dernière demeure, son cercueil s'éleva dans les airs et se dirigea, invisiblement soutenu par les anges, vers le lieu de la sépulture. Arrivé au-dessus de la tombe, il redescendit lentement et se placa de lui-même à l'endroit qui lui avait été préparé.

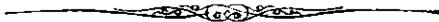
Dieu exaltait ainsi son fidèle serviteur pour réparer, en quelque sorte, les humiliations qu'il avait eu à subir dans ce même couvent d'Avignon.

La gloire du bienheureux Robert d'Uzès alla toujours croissant. Quelques années plus tard, on transféra ses ossements sacrés dans une des chapelles de l'église conventuelle, où ils furent exposés à la vénération des fidèles.

Le culte public dont ces saintes reliques furent alors honorées a traversé les siècles et s'est perpétué jusqu'à nos jours.

On invoque le bienheureux Robert d'Uzès surtout pour la conversion des pécheurs.

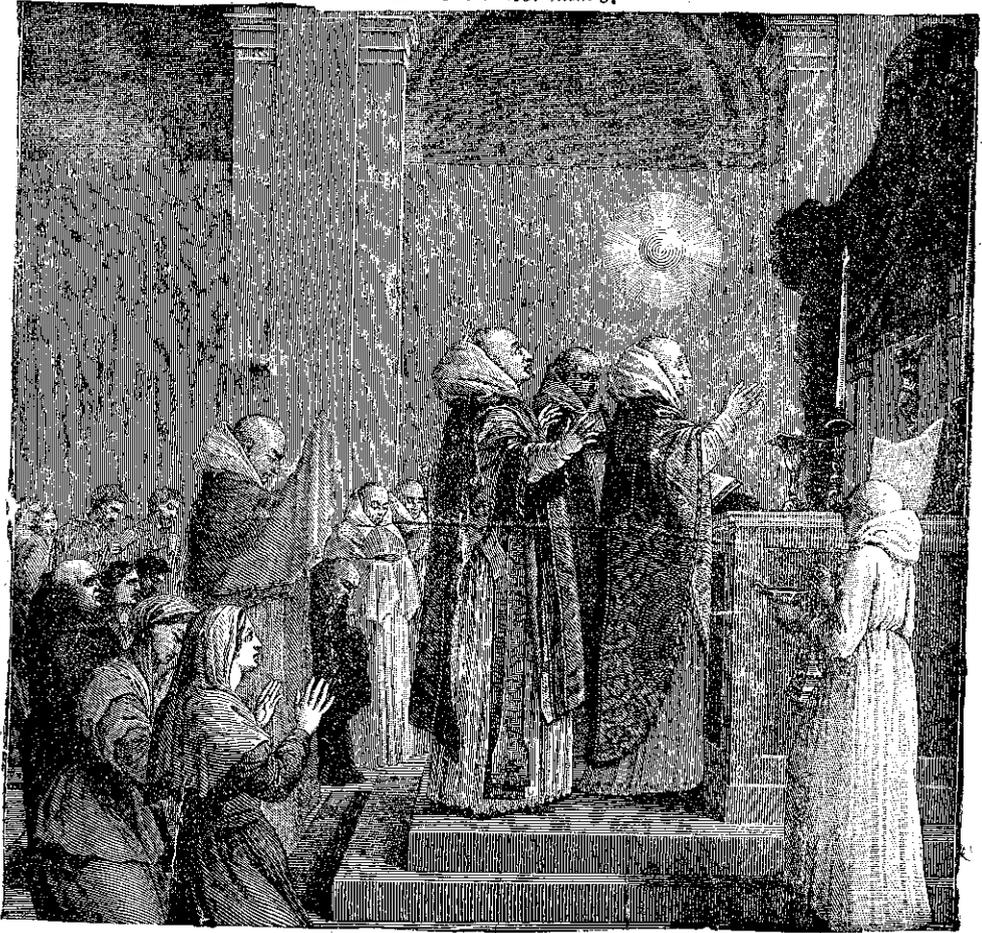
(1) *Année Dominicaine*, 4 juin, p. 99.



SAINT MARTIN

PATRON DE LA FRANCE

Fête le 11 novembre.



Un globe de feu paraît sur la tête de saint Martin, pendant qu'il célèbre la messe.

Fragment du tableau de Le Sueur (Vie de saint Martin, Mame éd. Tours).

Martin naquit à Sabarie, en Pannonie (Hongrie), de parents nobles et païens; son père, vétéran des armées romaines, avait exercé la charge de tribun militaire et unissait dans son esprit l'amour de son état à la haine du christianisme. Cependant, l'âme de Martin enfant fut captivée par le spectacle des vertus des chrétiens, et leurs exemples l'emportèrent sur les préjugés de son éducation, en sorte qu'à dix ans, à l'insu de ses parents, il obtint d'être mis au nombre des catéchumènes.

Deux ans après, il voulut fuir la maison paternelle pour s'ensevelir au désert, où il avait entendu dire que les solitaires se livraient aux austérités de la perfection chrétienne; mais la faiblesse de son âge ne lui permit pas alors d'exécuter ce dessin.

Son père, païen, ne voulait pas lui permettre d'embrasser une religion qui ordonnait d'aimer

ses ennemis; cette religion lui paraissait en opposition avec l'idée qu'il se faisait de l'honneur militaire, et, lorsqu'un édit de l'empereur Constant appela les fils des vétérans sous les armes, le vieux soldat saisit avec empressement cette occasion de détourner son fils du Christ, et, sans compter avec ses quatorze ans, il l'enrôla.

Martin, désolé, quitta les réunions des chrétiens, mais n'oublia pas les leçons du Christ. Dans les armées romaines, le fils d'un tribun était de suite élevé au rang de *circitor*, qui correspond à celui de sous-officier. Cette dignité, au lieu de lui donner la vanité propre à la jeunesse, lui servit d'occasion pour exercer la patience et la douceur envers ses inférieurs, au point de vouloir brosser les habits et nettoyer les chaussures de son servan d'armes; il le faisait manger avec lui, lui présentait les aliments et lui rendait plus de bons offices qu'il n'en recevait. Les

soldats le chérissaient tous, et prétendaient qu'il menait dans les camps la vie du moine, non celle du militaire.

Par un hiver tellement rigoureux que plusieurs périssaient de froid, la troupe à laquelle appartenait Martin entra dans la ville d'Amiens; or, il y avait à la porte de cette ville un mendiant presque nu, il pouvait à peine tendre la main, tant ses membres étaient glacés, et chacun passait, sans se préoccuper de ses cris; les plus compatissants le plaignaient. Le jeune officier fut touché par cette affreuse misère; mais, que peut-il faire? Il n'a que son manteau de service, la chlamyde romaine; il saisit son glaive, sans hésiter, et, divisant cette chlamyde en deux parts, il en donne la moitié au mendiant et se drape, comme il peut, de l'autre morceau (1).

La nuit suivante, pendant le sommeil, un spectacle magnifique se déroula devant ses yeux. Le Christ lui apparaissait, les anges plaçaient sur les épaules divines la chlamyde, et le Sauveur disait aux milices célestes, en leur montrant Martin :

« Martin, encore catéchumène, m'a fait don de ce vêtement. »

A son réveil, le catéchumène versa un torrent de larmes, fut pris d'un immense désir du baptême et jura de donner toute sa vie au Seigneur qui récompense si merveilleusement ce qu'on fait pour lui.

On croit que Martin put se faire baptiser à cette époque, mais il ne put encore quitter le service.

Les Allemands ayant commencé une invasion des Gaules, du côté du Rhin, le César Julien appela toutes ses légions pour les repousser. Martin était alors commandant de deux compagnies, il combattit vaillamment; on prit d'assaut la forteresse Roucarum et l'on campa sur les rives du Rhin.

Martin fut brave entre tous; il fallait que le futur patron de la France fût un valeureux soldat.

Après la victoire, l'empereur fit faire devant lui une distribution d'argent aux soldats, afin de récompenser leur courage, et lorsque le tour de Martin arriva, au moment de toucher la part plus considérable réservée aux officiers, celui-ci, jugeant l'occasion propice, se détourna du trésor et, s'adressant à Julien, lui dit à haute voix :

« Jusqu'ici, ô prince, j'ai combattu pour toi; souffre que, désormais, je combatte pour mon Dieu.

— Voilà ta récompense, répondit l'empereur en montrant l'argent.

— Que ceux qui doivent encore batailler le prennent, car, pour moi, je deviens soldat du Christ et je ne dois plus verser de sang. »

A cette déclaration précise, Julien, qu'on devait bientôt surnommer *l'apostat*, bondit de fureur.

« Lâche! s'écria-t-il avec toute l'autorité de son rang, c'est la peur que t'inspire le combat de demain, et non ton zèle pour Dieu qui te fait quitter les enseignes.

— Moi, lâche! reprit Martin indigné, eh bien! empereur, ordonne, et demain, sans armes, je me tiendrai droit en face de l'ennemi, je pénétrerai dans ses rangs, et, si je reviens sain et sauf, ce

sera, non par le secours d'un casque ou d'un bouclier, mais par le seul nom de Jésus. »

Le défi fut accepté : Martin, étroitement gardé pendant cette nuit, la passa entièrement en prières, et le matin, il se préparait à affronter la mort.

Mais Dieu, qui déjoue par les moyens les plus inattendus les plans du démon, disposa, cette nuit-là même, de telle sorte les esprits tenaces des Allemands, que, avant l'aurore, ils apportaient à l'empereur leur entière soumission.

La bataille ayant été ainsi évitée, Martin, qui avait, d'ailleurs, achevé les années ordinaires du service, fut libre.

SAINT MARTIN DISCIPLE DE SAINT HILAIRE

Le grand Hilaire, évêque de Poitiers, revenait de son exil en Orient et brillait sur les Gaules comme un phare lumineux. Le soldat des bords du Rhin fut attiré par cette lumière, et Martin, devenu libre, vint se jeter à ses pieds et se donner à lui pour disciple.

Le génie d'Hilaire devina aussitôt le trésor que le ciel lui envoyait, et, pour l'attacher irrévocablement à son Eglise, il voulut lui imposer le diaconat; mais ses instances se brisèrent devant l'inexorable humilité du Saint; à peine parvint-il, à force de supplications, à lui faire accepter la charge d'exorciste; c'était la moindre des dignités de l'Eglise, mais elle le liait pour toujours au diocèse de Poitiers.

Cependant, Martin, averti par un ange, demanda à saint Hilaire de le bénir et retourna au pays lointain de sa naissance, en Pannonie, pour tenter de convertir les siens. Il retrouva son père et sa mère; mais, ni les solides arguments, ni les larmes ne purent vaincre l'obstination de son père; il est rare que ceux qui ont persécuté des vocations trouvent miséricorde. Quant à sa mère, qui avait favorisé autrefois les saints desirs de son fils, elle eut, au contraire, le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité et de se convertir.

Après cette conquête si précieuse pour son cœur, l'apôtre étendit le cercle de sa prédication autour de la cité; il parcourut les bourgs, prêchant Jésus-Christ, et il irrita tellement les hérétiques ariens, qu'ils se saisirent de sa personne et le fustigèrent. Martin montra une grande joie d'avoir pu souffrir pour Jésus-Christ, et son père, le vieux tribun militaire, faillit mourir de honte, en apprenant que, non seulement son fils, soldat comme lui, avait subi ce supplice déshonorant sans se défendre, mais en pardonnant.

C'est à son retour à Poitiers que saint Martin fonda le célèbre monastère de Ligugé, dont on voit du chemin de fer les ruines restaurées, lorsqu'on quitte la ville pour se rendre à Bordeaux, et c'est là qu'il réalisa, enfin, ses desirs de solitude; or, parmi les disciples que sa sainteté avait attirés en ce lieu, se trouvait un jeune catéchumène, de nature malade, qu'un violent accès de fièvre emporta un jour subitement pendant son absence. A son retour, saint Martin trouve les Frères plongés dans la consternation; il se précipite dans la cellule du défunt, et là, pensant que son cher fils, mort sans baptême, était pour toujours privé de la vision béatifique de Dieu, il veut forcer la mort à lâcher sa proie. Il s'étend sur le cadavre, commence à prier avec larmes. Dieu pouvait-il résister devant une foi si vive? Martin aurait-il espéré en vain? Averti par un souffle de l'Esprit, soudain il se relève et, les yeux fixés sur ceux du défunt, il attend patiem-

(1) Une tradition populaire rapporte que l'inexorable discipline romaine fit condamner sévèrement le circitor Martin pour ce fait: il fut attaché au pilori, malgré la rigueur du froid. Le soleil vint aussitôt le reconforter, et telle serait l'origine de l'été de la Saint-Martin.

ment durant deux heures entières l'effet de ses supplications. Enfin, il jette un cri d'actions de grâces. Ces yeux, fermés par la mort, venaient de s'ouvrir; ce corps inanimé venait de tressaillir, le catéchumène était ressuscité. (*Gravure de la quatrième page.*)

A quelque temps de là, le serviteur d'un noble Romain s'étant pendu de désespoir, le Saint le ramenait des portes de l'enfer.

Des miracles aussi éclatants se racontaient au loin; les malades venaient en foule et il les guérissait.

SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS

L'évêque de Tours mourut, les habitants jetèrent aussitôt les yeux sur l'homme de Dieu et résolurent de l'enlever à l'Eglise de Poitiers, mais ils savaient qu'on ne pourrait le contraindre à un tel honneur que par force. Voici leur stratagème. Un Tourangeau, nommé Rouvic, se précipita effaré dans la cellule du Saint, en criant: « Ma femme se meurt, venez l'assister; vous seul pouvez la guérir. » Martin, obéissant à un mouvement de charité, suivit Rouvic; on marcha longtemps, jusqu'à ce qu'on fût parvenu hors du territoire de Poitiers, et alors, des Tourangeaux armés sortirent d'une embuscade et amenèrent le Saint, bien garrotté, pour le proclamer évêque et le faire sacrer dans la cathédrale. Ce procédé n'est plus dans nos mœurs.

Sur la chaire des pontifes, le moine ne renonça à aucune de ses austérités; mais ses vertus cessèrent d'être cachées, et il devint le grand évêque des Gaules, le thaumaturge de son temps et le patron perpétuel de la France.

Il y avait encore beaucoup de païens dans notre pays, surtout dans les campagnes; saint Martin, pendant plusieurs années; parcourut en missionnaire, non seulement son diocèse, mais encore une grande partie des Gaules, renversant les idoles et les autels païens, multipliant les miracles pour attester la vérité de notre foi, chassant les démons, et amenant à Jésus-Christ des multitudes d'âmes.

Un trait de la vie de saint Martin montre l'assistance de Dieu sur ses pontifes, dans la question du culte à rendre aux saints. Chaque printemps, les paysans venaient orner un tombeau de fleurs, assurant que c'était le tombeau d'un illustre martyr. Martin demanda le nom et les actes du martyr, et nul ne pouvait lui répondre; alors il eut la hardiesse de s'adresser au mort: « Qui que tu sois, martyr ou non, s'écria-t-il, au milieu du peuple étonné, au nom de Dieu, dis-nous qui tu es? » A peine eut-il achevé qu'une ombre épouvantable se dressa, et elle disait, d'une voix qui saisit le peuple de terreur: « Je suis l'âme d'un voleur mis à mort pour ses crimes; je n'ai rien de commun avec les martyrs, car, tandis qu'ils se réjouissent dans le ciel, moi je brûle dans l'enfer. »

Les paysans détruisirent aussitôt le tombeau et l'autel, et admirèrent davantage le grand évêque.

Racontons quelques-uns de ses miracles.

Un jour, il voit au loin une procession païenne qui s'avance vers lui avec ses voiles de pourpre et portant une idole; l'homme de Dieu trace une croix dans l'air, et, soudain, la troupe s'arrête, immobile comme les statues de pierre; les porteurs de l'idole font un violent effort pour avancer, et les voici emportés comme par un tourbillon, et ils tournent avec une rapidité ver-

tigineuse jusqu'au moment où ils jettent leur fardeau.

Cependant, ils cherchent la cause d'une aussi étrange mésaventure, et voient Martin...

Un pin gigantesque était consacré au diable; Martin veut le renverser. Les païens mettent l'épée à la main pour empêcher ce sacrilège; mais, se ravisant, ils disent au Saint: Puisque tu as tant de confiance en ton Dieu, nous couperons l'arbre nous-mêmes, à condition que tu le recevras sur tes épaules lorsqu'il tombera. » La condition est acceptée; on lui attache les pieds ensemble, par crainte d'une évocation, et l'on commence à scier le pin. Puis quand, avec un fracas horrible, l'arbre gigantesque fondit sur lui, Martin fit rapidement un signe de croix, et soudain le pin, déjà à la moitié de sa course, se redressa et alla tomber du côté des idolâtres.

Une autre fois, il rencontra une colonne fort élevée surmontée d'une idole; il voulut aussitôt l'abattre, mais il n'avait point les instruments nécessaires; il eut recours à l'oraison. Aussitôt, à la vue de toute l'assistance, une autre colonne parut dans l'air, elle tomba sur la première, et la réduisit en poudre, ainsi que son idole.

SAINT MARTIN ET LES EMPEREURS

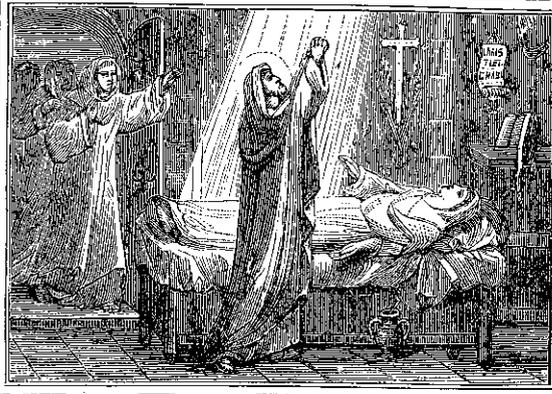
Or, à cette époque, la corruption régnait partout, et gagnait même certains membres du clergé; quelques évêques courtisans soumettaient leur dignité et leur autorité aux caprices de l'empereur Maxime et courbaient le front devant ce parvenu. Martin conserva la fermeté d'un apôtre; invité souvent à la table de l'empereur, il déclina toujours ses offres, disant qu'il aurait honte de siéger à côté du barbare qui avait chassé deux princes légitimes, l'un du trône, l'autre de ce monde. Cependant, pour obtenir la grâce de deux innocents condamnés à mort, il accepta un jour l'invitation; mais, au milieu du repas, l'intendant étant venu, suivant la coutume, présenter une coupe à l'empereur, celui-ci, afin de marquer sa déférence pour le saint évêque, la lui offrit aussitôt, pensant bien qu'il la lui présenterait ensuite. Martin but et la tendit à son clerc, estimant que, dans toute cette brillante assemblée, aucun n'était plus digne de boire après lui que ce petit clerc, consacré à Dieu.

L'empereur Valentinien, prince d'une humeur farouche, avait constamment refusé depuis plusieurs jours de voir le Saint; il avait expressément défendu à ses gardes de le laisser entrer. Martin ne se découragea pas; il s'arma de la prière et du jeûne, et, au bout de sept jours, se présenta au palais. Chose étonnante: toutes les portes étaient ouvertes, aucun garde ne l'arrêta, et il parvint jusqu'au prince. Celui-ci, étonné, gourmanda ses officiers, puis, se renfermant dans un morne silence, ne répondit à aucune des questions de l'homme de Dieu, ne se levant même pas pour le recevoir. Un accident étrange modifia bientôt son attitude; en effet, une vaste flamme environnait tout à coup son siège; il se leva, plus prompt que l'animal sous l'aiguillon, et accueillant le Saint avec une grande bienveillance, il lui accorda tout ce qu'il demandait.

Le démon considérait Martin comme son plus terrible ennemi.

« Partout où tu iras, quoi que tu entreprennes, lui avait dit le mauvais, tu me trouveras contre toi.

— Le Seigneur est mon aide et je ne craindrai pas, » répondit Martin.



LACOSTE. A.

Le combat fut terrible entre ces deux athlètes, qui semblaient renouveler sur la terre la lutte de saint Michel et de Satan.

Une nuit, le prince des ténèbres lui apparut, vêtu en roi, une couronne d'or et de pierreries sur la tête :

« Martin, disait-il d'une voix douce, je suis le Christ et je viens me manifester à toi avant tous les autres. »

Le Saint, un moment troublé, le regarde et le chasse en disant :

« Jamais mon Jésus n'a dit qu'il viendrait couvert de pourpre; jamais je ne croirai que celui-là soit le Christ qui vient sans porter les stigmates sacrés de la Croix. »

Une autre fois, le diable lui apparut sous la forme du grand Jupiter, pour le railler de ce qu'il avait reçu des pécheurs dans son monastère.

« Crois-tu donc que Dieu pardonne à ceux qui sont une fois tombés? » lui disait-il en ricanant.

Dans sa confiance au Christ, Martin lui répond :

« Si toi-même, ô misérable! tu pouvais un seul instant cesser de tromper les hommes et te repentir, je me fais fort d'obtenir ton pardon auprès de mon Seigneur Jésus. »

Le temps est enfin arrivé où le Martyr va recevoir la récompense de ses travaux.

C'est à Candé, ville du diocèse de Tours, qu'il tomba subitement malade et fut bientôt réduit à la dernière extrémité. A cette vue, ses disciples gémissent et pleurent :

« Pourquoi nous quittez-vous, ô Père bien-aimé! à quelles mains allez-vous confier votre troupeau désolé? Voici que les loups envahissent le bercail, qui nous défendra de leurs morsures? Pourquoi nous quittez-vous? »

Emu par ces paroles, le Saint hésite un moment entre l'espérance de s'unir bientôt à Jésus-Christ et l'amour qu'il a pour ses fils.

« O Seigneur, s'écrie-t-il, si tout pauvre et chétif que je suis, votre peuple a besoin de moi, je ne refuse pas les labeurs; mais que votre volonté soit faite! »

Apercevant le démon, son ennemi, qui rôdait :

« Que fais-tu là, bête cruelle? je n'ai rien en moi qui t'appartienne, c'est le sein d'Abraham qui me recevra tout entier. »

Soudain, son visage devint radieux comme celui d'un ange. Ses traits contractés par la douleur se détendirent. Saint Martin venait d'expirer. La Gaule avait perdu sur la terre son grand thaumaturge, pour retrouver dans le ciel, pendant tous les siècles, un puissant protecteur. Au siècle suivant, les nombreux miracles opérés à son tombeau contribuèrent puissamment à la conversion des Francs; et tous les vrais Français ont le devoir d'invoquer saint Martin comme grand patron de la France après saint Michel.



SAINT MARTIN, PAPE ET MARTYR

Fête le 12 novembre



Théodore Calliopas, chambellan de l'empereur Constant, entouré de satellites en armes, vient trouver le pape saint Martin, avec le rescrit impérial leur enjoignant de procéder à son expulsion.

SAINT MARTIN ÉLU DE DIEU
POUR COMBATTRE LE MONOTHÉLISME

Le bienheureux Martin, premier pape de ce nom, naquit à Todi, ville de Toscane. A la mort de Théodore 1^{er}, le clergé et le peuple romain, qui connaissaient depuis longtemps la science, la vertu et la sainteté de Martin, le choisirent unanimement pour remplacer le Pontife défunt sur la Chaire apostolique.

Les temps étaient mauvais, le nouveau pape savait qu'en acceptant la dignité pontificale, il sacrifiait le repos et la tranquillité de sa vie; peut-être entrevoyait-il déjà la couronne du martyre qui l'attendait après six ans de règne.

Depuis un certain nombre d'années, l'hérésie d'Eutychès, solennellement condamnée au Concile général de Chalcédoine, et un moment déconcertée par les anathèmes de l'univers catholique, relevait la tête avec insolence. Pour donner le

change et surprendre plus facilement l'âme des fidèles, les fauteurs de l'hérésie l'avaient habilement déguisée en modifiant plusieurs points de leur doctrine, car il ne coûte rien aux hérétiques d'ajouter ou de retrancher à leurs dogmes.

D'ailleurs, le monothélisme, nom que prenait la nouvelle erreur, attaquait surtout le mystère de l'Incarnation, comme précédemment l'avait fait Eutychès. En se rapportant au symbole des sectaires, la divinité du Verbe ne se serait pas unie à l'humanité dans la personne de Jésus-Christ, mais la nature humaine aurait été, pour ainsi dire, absorbée, aurait disparu dans la divinité. En réalité, il n'y aurait pas eu d'Homme-Dieu, et, par conséquent, la Rédemption n'eût pas été possible.

CÉSAR S'ÉRIGE EN PONTIFE

En Orient, la terre classique de l'hérésie, la nouvelle doctrine jouissait à la fois du double

appui de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle : Paul, patriarche de Byzance, et l'empereur Constant II se vantaient d'être ses deux principaux soutiens.

Or, deux choses leur déplurent dans l'élection de saint Martin I^{er}. D'abord la personne de l'élu, qu'ils connaissaient depuis sa légation à Constantinople où il avait déployé un courage au-dessus de tout éloge; en second lieu, le clergé romain n'avait ni sollicité ni attendu la ratification impériale avant de procéder au sacre du nouveau Pape.

Néanmoins, l'empereur dissimula son ressentiment. Ce singulier docteur de l'Eglise envoya même au Souverain Pontife un décret dogmatique, qu'il avait rendu de sa propre autorité, afin de terminer les controverses entre les catholiques et les hérétiques. L'édit imposait silence aux deux partis, sous peine de confiscation, d'exil, de mort même. « Ceux qui contreviendront à notre ordonnance, disait le prince, encourront l'indignation impériale. S'ils sont évêques ou clercs, ils seront déposés; s'ils ont embrassé la vie monastique, ils seront excommuniés et chassés de leurs demeures. »

Le saint Pape rejeta avec indignation les ridicules et sacrilèges édits du César byzantin, qui rappellent si bien les usurpations impies de tous les gouvernements persécuteurs. Il fit plus : ayant réuni à Rome les évêques d'Occident, au nombre de cent cinq, il fulmina une nouvelle sentence de condamnation contre le patriarche d'Alexandrie, Cyrus, ceux de Constantinople, Sergius, Phyrus Paul, et les nouveautés scandaleuses qu'ils avaient la prétention de faire prévaloir contre la foi immaculée.

TENTATIVE D'ASSASSINAT

En apprenant les événements de Rome, Constant ne put se contenir davantage et il résolut de perdre le Pape. A cette fin, il envoya en Italie l'évêque Olympius avec la mission de répandre partout la doctrine du patriarche de Constantinople. « J'ai appris, ajoute-t-il, que l'évêque de Rome, Martin, se montre hostile à mon décret. Si vous trouvez l'armée bien disposée, faites arrêter ce Martin, et donnez l'ordre que mon édit soit reçu dans toutes les églises. Si l'armée vous paraît suspecte, patientez en silence, jusqu'à ce que vous puissiez vous assurer de la province et avoir sous la main des soldats prêts à vous obéir. — Ne perdez pas de vue que Rome et Ravenne doivent être les premières à recevoir notre décret orthodoxe. »

Olympius arriva à Rome pendant le Concile. Selon les instructions de l'empereur, il essaya de soulever l'armée et le peuple. Mais ses négociations restèrent sans succès, les fidèles Romains, unis d'esprit et de cœur au pasteur suprême, déjouèrent les manœuvres et les basses intrigues de l'envoyé byzantin. Vaincu de ce côté, Olympius feignit hypocritement avoir renoncé à ses mauvais desseins.

Or, un jour, comme le Pontife célébrait solennellement les Saints Mystères dans la basilique de la Mère de Dieu, ordinairement désignée sous le nom de Sainte Marie *ad Presepe*, l'exarque se présenta à la communion. Il avait ordonné à son écuyer de se tenir auprès de lui et de poignarder le bienheureux Pape, quand celui-ci s'approcherait, tenant en main la Sainte Hostie. Mais le Dieu tout-puissant, qui entoure les fidèles de sa protection et les délivre de tout mal, permit que le serviteur de l'exarque fût frappé d'une

cécité momentanée. Il ne put distinguer le pontife quand celui-ci s'approcha d'Olympius pour lui donner le baiser de paix et le faire participer au banquet eucharistique. A ce signe, l'exarque, reconnaissant l'intervention divine, vint se jeter aux pieds du Pape, lui révéla les ordres qu'il avait apportés de Constantinople et se réconcilia avec lui; puis il quitta Rome avec l'armée pour aller combattre les Sarrasins qui ravageaient la Sicile. Mais la peste et l'ennemi décimèrent ses troupes, et lui-même périt victime de la maladie.

COMMENT LE BIENHEUREUX PAPE MARTIN TOMBA AUX MAINS DE CALLIOPAS ET COMMENT ON L'EMMENA A CONSTANTINOPLE

La mauvaise issue d'une première entreprise ne déconcerta point l'empereur Constant. Il investit Théodore Calliopas, son chambellan, de l'exarchat de Ravenne, et l'envoya en Italie avec le commandement d'enlever le Pape et de le traîner jusqu'à la ville impériale.

L'entourage du prince ne manqua pas de trouver des raisons propres à colorer les violences dont le maître allait se rendre coupable à l'égard du Souverain Pontife. Les uns accusaient ce dernier de nestorianisme, et prétendaient qu'il enlevait à Marie son titre glorieux de Mère de Dieu. D'autres le chargeaient du crime de haute trahison, disant qu'il avait fait passer de l'argent aux Sarrasins de Sicile. Martin avait, en effet, envoyé des sommes considérables dans ce pays, pour racheter les malheureux chrétiens tombés aux mains des infidèles. Cet acte de charité paternelle devenait un forfait aux yeux de ses ennemis.

Le Pape se trouvait malade dans le palais de Latran lorsque le ministre de l'empereur arriva à Rome. Calliopas n'osa pas accomplir sur-le-champ l'infâme mission dont il était chargé; il craignait que le Souverain Pontife n'eût organisé quelque résistance. Certes, il eût été facile à Martin de soulever les fidèles de Rome, qui auraient renvoyé le courtisan à son maître après l'avoir châtié d'une manière exemplaire.

Une perquisition faite dans le palais de Latran ayant rassuré l'exarque sur les sentiments du Pontife, il vint à l'église avec des satellites en armes. Il y trouva le bienheureux Pape au milieu de son clergé. Calliopas remit à ses derniers un rescrit impérial où l'empereur leur enjoignait de procéder à la déposition canonique de Martin dont les doctrines hérétiques scandalisaient l'univers.

Mais les clercs, protestant unanimement, s'écrièrent :

« Anathème à quiconque dira que Martin n'a pas gardé intact le dépôt de la foi. — Moi aussi, répondit Calliopas, qui tremblait de tous ses membres, moi aussi je professe la foi des Romains; il faut cependant que j'exécute les ordres de l'empereur. » Le Pape, le rassurant, lui promit de le suivre jusqu'à Constantinople; il demanda seulement la faveur de pouvoir emmener avec lui quelques-uns de ses clercs. Cette requête lui fut ostensiblement accordée, mais l'exarque se réservait d'en éluder l'effet. Il fit embarquer secrètement le Pape sur le Tibre pendant la nuit, et lorsque la flottille eut quitté Rome, les portes de la ville furent fermées au dévouement des fidèles qui voulaient aller rejoindre leur maître. On ne laissa avec lui que six serviteurs et un jeune secrétaire.

Arrivé à l'île de Naxos, les bourreaux du bienheureux Pape y relâchèrent et il lui fut permis de

descendre à terre. Pendant la traversée, il avait enduré des souffrances atroces sans parvenir à toucher le cœur de ses féroces gardiens. On lui avait refusé toute espèce de soulagement, même celui de sortir un instant du vaisseau dans les différents ports où l'on avait fait halte.

Cependant, les évêques et les fidèles de l'île accouraient en foule auprès du saint Pontife, lui prodiguant les marques de la plus profonde vénération. On lui apportait aussi des présents afin de soulager son dénuement et sa détresse; mais les soldats s'emparaient des offrandes des pieux chrétiens qu'ils renvoyaient brutalement, après les avoir chargés d'injures. Ils en vinrent jusqu'à frapper quelques-uns de ces courageux fidèles en leur disant : « Qui aime cet évêque est ennemi de l'Etat. » L'homme de Dieu sentait plus vivement les mauvais traitements infligés à ses bienfaiteurs que les douleurs, pourtant si aiguës, dont son corps était tourmenté.

Enfin, le Pape quitta Naxos et arriva à Constantinople. Depuis le matin jusqu'à 4 heures du soir, on le laissa, dans le port, couché sur un misérable grabat, et exposé à l'insolence d'une populace en délire. Durant tout le jour, les hérétiques et les païens purent venir insulter à leur aise l'auguste Vicaire de Jésus-Christ. Vers le coucher du soleil, des soldats tirèrent le saint Pontife du navire, et l'ayant déposé sur un brancard, ils l'emportèrent dans la prison Prandevica. Il y resta trois mois sans parler à d'autres personnes qu'à son geôlier.

SAINT MARTIN AU TRIBUNAL DE CONSTANT II

Quand le jour choisi pour le jugement fut venu, les gardes transportèrent saint Martin dans l'appartement du trésorier impérial, nommé Bucoléon, où le Sénat s'était réuni pour examiner la cause du Souverain Pontife, ou plutôt pour outrager Notre-Seigneur en la personne de son Vicaire. La maladie qui le torturait ne lui permettait pas de se tenir debout, le trésorier l'exigea cependant, et il ordonna à deux soldats de maintenir le Saint dans cette posture.

Puis, du haut du tribunal d'où il présidait l'assemblée, Bucoléon apostropha le Pontife en ces termes : « Dis, misérable, quel mal t'a fait l'empereur ? A-t-il confisqué tes biens ? Peux-tu lui reprocher sa tyrannie ? » Le Vicaire du Christ ne répondit point. « Tu ne réponds pas au ministre de l'empereur ? Eh bien ! tes accusateurs vont entrer. » Aussitôt, comme au tribunal de Caïphe, une foule de témoins se présentèrent pour déposer contre l'innocent. La plupart étaient des soldats, et le reste appartenait à la lie du peuple.

A leur vue, le Pape sourit tristement; et, se tournant vers le président, lui dit : « Sont-ce là vos témoins ? est-ce là votre procédure ? » Puis, comme on les faisait jurer sur le livre des Évangiles, touché de compassion pour ces malheureux, il s'écria : « Je vous en supplie, au nom de Dieu, dispensez-les d'un serment sacrilège; qu'ils disent ce qu'ils voudront, et faites vous-même ce qui vous est ordonné. »

Le premier des accusateurs, parlant sous la foi du serment, dit en désignant le Pape de la main : « Si cet homme avait cinquante têtes, il mériterait de les perdre toutes pour avoir conspiré en Occident de concert avec l'exarque Olympius contre l'empire et l'empereur. » Martin voulut se défendre en faisant observer qu'il n'avait jamais traité les intérêts de l'empereur en matière politique; mais qu'il n'avait pu lui obéir

en ce qui touche la foi. Il fut bientôt interrompu par l'un des juges qui lui dit : « Ne nous parle pas ici de la foi; il est question de crime d'Etat. Nous sommes tous chrétiens et orthodoxes, les Romains et nous. — Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, repartit Martin; toutefois, au jour terrible du jugement, je rendrai témoignage contre vous sur ce point. »

L'interrogation dura longtemps encore. Les réponses du Pontife étaient si écrasantes pour les accusateurs et les juges que le trésorier était hors de lui. Il s'adressa, plein de rage, au consul Innocentius qui faisait l'office d'interprète entre le Pape et les Grecs parce que ces derniers n'entendaient pas le latin : « Pourquoi, s'écria-t-il, nous répètes-tu ce qu'il dit. » Telle était la justice au tribunal de Byzance.

OUTRAGE — PRISON — SENTENCE D'EXIL

Cependant Bucoléon, après avoir fait à l'empereur un récit détaillé de l'inique interrogatoire et avoir pris ses ordres, revint auprès du martyr. Un soldat, sur son commandement, déchira le manteau du Pape qu'il dépouilla de ses ornements pontificaux. Réduit à une nudité presque complète, Martin fut chargé de fers et traîné à travers les rues de la ville. Au milieu de ces souffrances et de ces opprobres, il conservait la paix du cœur et la même sérénité de visage qu'il avait lorsqu'il offrait les Saints Mystères entouré des clercs et des fidèles.

Arrivé au prétoire, on lui mit aux pieds des fers plus lourds et on le jeta dans la prison destinée aux voleurs et aux assassins.

Sur cette entrefaite, le patriarche hérétique Paul étant tombé malade, l'empereur l'alla voir, et lui raconta les supplices que l'on avait infligés au Pape. Paul, le premier auteur de ce crime, se tournant vers la muraille, se mit à gémir : « Malheur à moi, dit-il, c'est ce qui va mettre le sceau à ma condamnation. » Et il expira quelques jours plus tard.

Durant trois mois, le Pape vécut dans un cachot à côté des scélérats et des bandits. Personne ne lui témoigna la moindre compassion, à l'exception de la femme et de la fille du geôlier. Un jour que le Pontife souffrait plus qu'à l'ordinaire, ces chrétiennes courageuses, à l'insu de tous les gardiens, le retirèrent du cachot et le gardèrent un jour entier dans leur propre demeure, lui prodiguant les soins les plus charitables.

Enfin, un jour, le scribe Sayoleba ouvrit la porte de la prison et dit à Martin : « J'ai ordre de vous transférer dans ma demeure pour y attendre les instructions que, d'ici à deux jours, Bucoléon me transmettra. — Où veut-on définitivement me conduire, » demanda le Pape ? Bucoléon refusa de lui répondre. « Du moins, laissez-moi dans cette prison jusqu'au moment de partir pour l'exil. — Je ne le peux, » repartit le scribe. Le vénérable Pontife réunit une dernière fois ses compagnons de captivité, il leur donna le baiser de paix et il suivit son nouveau geôlier.

A quelque temps de là, l'auguste prisonnier était embarqué, dans le plus grand secret, sur un navire qui le transporta en Chersonèse, la Crimée actuelle. Autrefois saint Clément y avait été relégué par l'empereur Trajan.

DERNIÈRES SOUFFRANCES DE SAINT MARTIN — SA MORT

Sur cette terre barbare, séparé du reste des hommes, le bienheureux Martin eut à supporter toutes les rigueurs de l'exil. « La famine et la

disette, écrivait-il au clergé de Rome, sont telles en ce pays qu'on parle de pain sans jamais en voir. Si l'on ne nous envoie quelque secours de l'Italie ou du Pont, nous ne tarderons pas à succomber. Il nous est impossible de nous procurer ici des vivres pour nous soutenir. Envoyez-nous promptement ce que vous pouvez de blé, de vin et d'huile. A Rome, saint Pierre nourrit les étrangers eux-mêmes; j'espère qu'il aura pitié de celui qui l'a servi, du moins un peu de temps, et qui maintenant vit dans un tel exil et une telle affliction. »

Cet exil ne fut pas de longue durée. Dieu appela au ciel le glorieux martyr environ quatre mois après son arrivée en Chersonèse.

De nombreux miracles s'opérèrent sur ses reliques conservées pendant un certain laps de temps dans une église de la ville de Chersonèse. Plus tard, on les transféra à Rome, où on les vénère encore de nos jours, dans l'église de Saint-Martin de Tours.

COMMENT LE SEIGNEUR VENGEA SAINT MARTIN

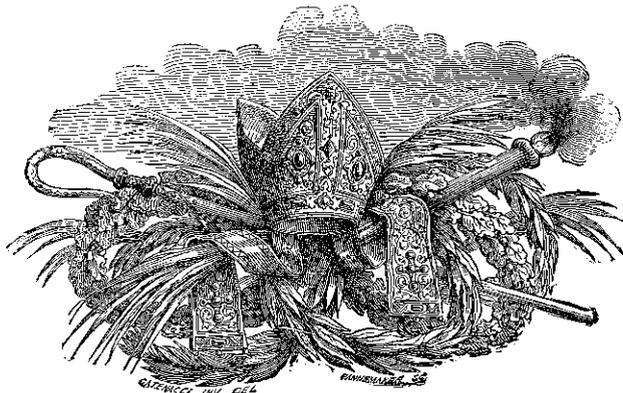
Malheur à l'homme, soit prince, soit sujet, qui ose lever une main sacrilège contre le Vicaire de Jésus-Christ. Il tombera sous les coups réservés aux parricides par le ciel vengeur.

Cette loi de l'histoire se vérifia d'une façon terrible en la personne de Constantin II, le bourreau de l'héroïque pontife Martin. Son règne ne

fut qu'un tissu de calamités, de désordres et de défaites. Ses armes furent constamment vaincues, en Orient, par les musulmans, en Occident par les Sarrasins et les Lombards. Il devint lui-même tellement exécration à son peuple, qu'il prit la résolution d'abandonner Constantinople et de reporter le siège de l'empire à Rome. Quand il voulut accomplir son projet, le peuple se souleva; ce fut au milieu des huées et des malédictions que le tyran s'enfuit de son pays natal.

Sur le territoire italien, il se trouva en face des Lombards qui lui firent subir de sanglantes défaites. En guise de représailles, il livra Rome au pillage, ses troupes saccagèrent la Ville Eternelle durant douze jours consécutifs. Mais ne pouvant tenir tête aux ennemis, il quitta le continent et vint chercher un refuge à Syracuse. C'est là qu'il trouva une fin bien digne de couronner sa misérable vie.

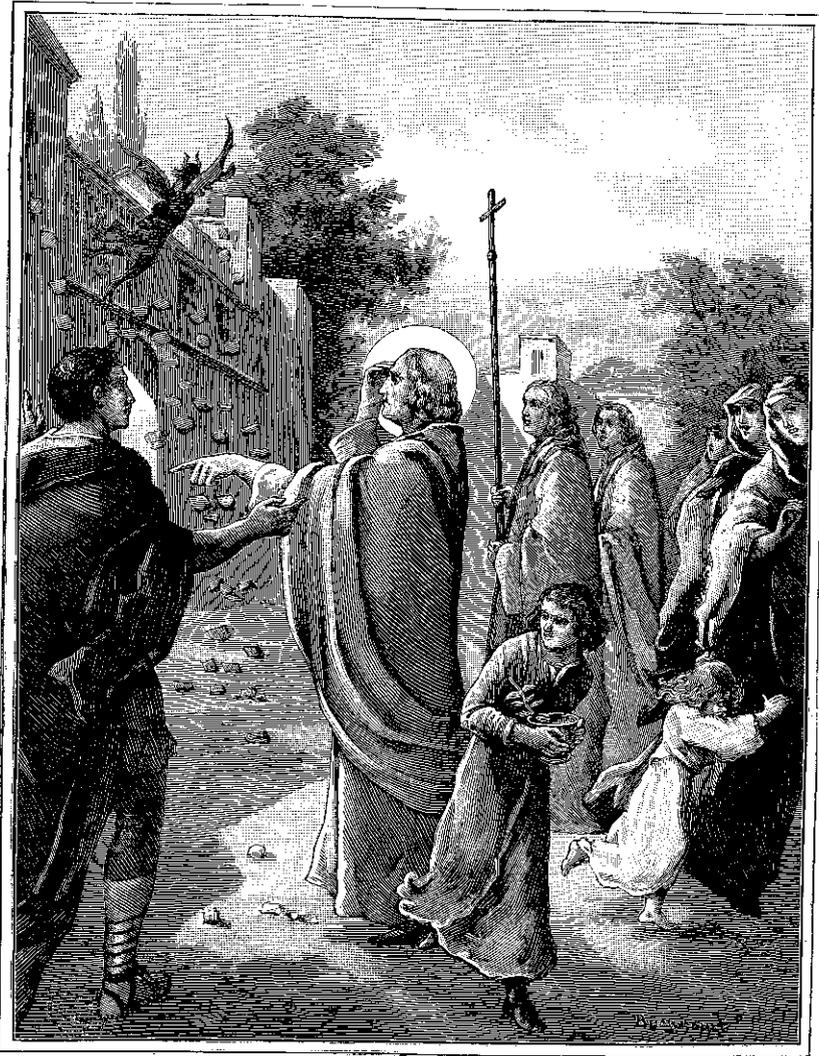
Le 23 juillet 668, pendant qu'il était au bain, l'officier de service, nommé André, fils du patrice Troïus, qui avait joué un rôle dans l'interrogatoire de saint Martin, saisit une lourde aiguière de bronze, lui fendit le crâne d'un seul coup et prit la fuite. Quelques instants après, les serviteurs entrèrent et trouvèrent leur maître noyé dans l'eau et le sang. Ainsi mourut dans la trentehuitième année de son âge, la vingt-septième de son règne, un prince qui emportait au tombeau une mémoire abhorrée.



SAINT ÉMILIEN

MOINE ET ABBÉ DE LA COGULLA

Fête le 12 novembre.



Saint Emilien chasse le démon de la demeure du sénateur Honorius.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Saint Emilien, un des patrons de l'Espagne, a eu, comme saint Benoît, saint François d'Assise et bien d'autres, l'avantage d'avoir pour biographe un Saint, éminent en science et en piété, l'évêque de Saragosse, saint Braulio. En tête de sa préface, ce dernier prend la peine d'indiquer lui-même comment il a composé la vie de son héros :

des renseignements très précis lui ont été fournis par trois disciples mêmes du grand solitaire que l'Eglise a mis sur les autels.

Notre Saint naquit donc vers 460, en Espagne, à Berceo, petit village de la Rioja, province qui s'étend des deux côtés de l'Ebre, entre la vieille Castille, la Navarre et l'Aragon. Ses parents lui ayant confié, tout jeune encore, la garde de leur troupeau, il put contempler à loisir les beautés

de la nature. Les mystérieuses harmonies des bois frappèrent sans doute la jeune imagination du petit Emilien, car nous le voyons tâcher de leur faire écho et de rivaliser avec elles. Il s'amusa, à l'instar des bergers, ses compagnons, à toucher de la guitare, tout en ayant l'œil sur ses brebis. Innocent exercice, passe-temps agréable qui habitua son âme à s'élever au-dessus des tristes réalités de ce monde et la préparait en même temps à vibrer plus tard sous la touche divine de l'Esprit-Saint.

Un jour qu'il se livrait à son amusement favori, un mystérieux sommeil s'empara de ses sens pendant lequel Dieu daigna se révéler à son âme. Celui qui crée les cœurs purs sait, comme dit saint Braulio, quand il lui plaît, prendre les moyens de les attirer vers lui. A peine éveillé, Emilien, laissant houlette et guitare, n'eut plus d'autre désir que de se livrer à la contemplation des choses célestes et de marcher dans la voie des conseils évangéliques. Mais, abandonné à ses propres lumières, seul, pauvre, ignorant, que pouvait-il ? Il résolut de chercher un homme de Dieu, entendu dans les choses spirituelles, qui pût lui servir de directeur et de guide dans le nouveau chemin où il voulait s'engager.

IL SE FIT MOINE

SOUS LA CONDUITE D'UN SAINT SOLITAIRE NOMMÉ FÉLIX

Emilien ne tarda pas à trouver l'homme de son choix. Dans le désert même où il menait paître son troupeau, sur le flanc d'une montagne appelée Bilbio, vivait un vieil ermite du nom de Félix, qui jouissait dans le pays d'une grande réputation de sainteté et de doctrine. Notre adolescent alla frapper à la porte de son oratoire en lui demandant, comme c'était l'usage autrefois parmi les moines, de vouloir bien l'admettre comme son humble serviteur. L'accueil fut des plus bienveillants. Félix, heureux de trouver une âme toute prête comme une tendre fleur à s'ouvrir aux rayons de la grâce, se mit en devoir de la cultiver avec les plus grands soins. Il l'instruisit d'abord à fond des vérités de notre sainte religion, puis, peu à peu, il l'initia aux différents exercices de la vie ascétique. Sous un maître aussi expérimenté, le jeune novice fit de rapides progrès dans la vertu. Grâce à une vigilance continue sur lui-même, unie aux actes de mortification les plus sensibles à la nature, on vit bientôt briller en lui toutes les vertus qui distinguent le fervent religieux.

IL QUITTE SON MAÎTRE

POUR VIVRE COMPLÈTEMENT EN ERMITTE — TENTATIONS

À cet athlète déjà armé pour les grandes luttes, il fallait désormais un autre terrain de combat. Ayant donc fait ses adieux à son vénéré maître et demandé sa bénédiction, il s'en alla chercher un endroit où il pût mener sa vie de moine dans une solitude absolue.

A Suso, près de Berceo, lieu de sa naissance, il y avait un petit coin de terre tout à fait retiré et inhabité. Saint Emilien le trouvant de son goût s'y installa et y vécut quelque temps dans une contemplation continue et une austérité de vie extraordinaire. C'est à peine s'il s'accordait le nécessaire pour ne pas mourir. Mais le parfum de sainteté qui s'échappait de sa personne, semblable à celui de l'humble violette des bois qu'il fréquentait, trahit vite sa présence en ces lieux et lui attira nombre de pieux visiteurs. Le solitaire, troublé dans son recueillement et résolu à fuir entièrement tout commerce avec les

hommes, s'enfonça plus avant dans le désert et s'établit dans la cordillère la « Demanda », au sommet d'un monticule nommé Distercio, d'un accès difficile et très exposé aux intempéries des saisons. Il y avait là une grotte naturelle. Il s'y construisit un petit oratoire pour vaquer plus aisément à ses exercices de dévotion.

Durant l'espace de quarante ans, ce fut son unique demeure; il y vécut, n'ayant pour compagnons de sa solitude que les anges et les petits oiseaux, ses amis. Tout son temps se partageait entre la prière et les pratiques de mortification, et toute sa nourriture se composait d'herbes et de racines sauvages. Joignez à cela tout ce qu'il dut souffrir de l'inclémence de l'air, des pluies, de la neige, sur ces hauteurs froides et dénudées, et vous aurez une idée de sa pénitence. Mais le saint ermite comptait pour rien toutes ces souffrances, tant il avait au cœur l'ardent désir d'imiter la Passion de notre Sauveur. Au reste, Dieu était avec lui, l'inondant de faveurs spirituelles et l'encourageant visiblement dans son genre de vie, et c'est ainsi que, montant peu à peu de degrés de la perfection, il arriva au sommet de la contemplation où son âme goûta d'ineffables délices.

Malheureusement, ces joies enivrantes de la vie d'union furent pour le Saint de courte durée. Dieu, en effet, qui aime à éprouver ses serviteurs pour les tenir dans l'humilité et aussi pour leur ouvrir une nouvelle source de mérites, permit au démon de soumettre à la tentation son fidèle Emilien. L'antique ennemi du genre humain se mit à l'œuvre avec ardeur et livra au nouvel Antoine les assauts les plus terribles : séductions, menaces, violences, il n'épargna rien pour triompher de sa constance et le faire tomber dans le péché, mais peines inutiles; l'homme de Dieu, fort de l'appui que la grâce divine lui donna, résista victorieusement à toutes ces attaques et, de la sorte, Satan, honteux de sa défaite, dut battre en retraite, laissant son vainqueur plus aguerri et plus attaché que jamais à sa sublime vocation qu'il s'appliquait à suivre avec une ferveur tous les jours plus grande.

L'ÉVÊQUE DIDYME DE TARRAZONE L'ORDONNE PRÊTRE ET LUI CONFIE UNE DES PAROISSES DE SON DIOCÈSE

Mais cette lumière brillait d'un éclat trop vif dans le désert pour ne pas attirer les regards des hommes. Il n'était bruit dans le pays que de la sainteté du pieux solitaire. Tout le monde était avide de le voir et de l'entendre. Chaque jour amenait à son humble oratoire une foule de gens venus pour lui demander conseil et se recommander à ses prières.

L'évêque du lieu, Didyme de Tarrazone, désireux de se rendre compte par lui-même de l'exactitude des prodiges qu'on prêtait au Saint, le manda à sa maison épiscopale. Charmé autant qu'édifié de l'entretien qu'il eut avec le saint solitaire, le prélat résolut de lui conférer les Ordres sacrés.

Saint Emilien aurait bien voulu, par humilité, décliner pareil honneur, mais, l'évêque insistant, il dut s'incliner devant l'appel de Dieu manifesté par la volonté de son ministre.

Celui-ci fit plus. Persuadé qu'il avait rencontré là une âme remplie de l'esprit de Dieu et toute désireuse de communiquer l'amour dont elle était elle-même embrasée, aussitôt après l'ordination, il l'obligea à prendre à sa charge une de ses paroisses, Berceo, qui l'avait vu maître. Le moine devenu pasteur prit à cœur son nouvel

emploi. Plein de sollicitude pour les brebis confiées à ses soins, il s'occupa d'abord de leur distribuer le pain de la doctrine chrétienne. Bien qu'il n'eût point le don de l'éloquence, il réussit cependant avec l'aide de Dieu à inspirer à son troupeau dans des instructions simples, mais claires et solides, le désir de se sanctifier de plus en plus par une pratique exacte des devoirs religieux.

Au reste, la vie tout angélique qu'il menait lui-même n'était-elle pas pour ses paroissiens une prédication vivante de la vertu, et combien plus éloquente que tous les beaux discours qu'il aurait pu leur adresser? Modèle des pasteurs, il était tout à tous, selon la parole de saint Paul. Sans omettre les exercices de dévotion et de pénitence qu'il pratiquait au désert, il trouvait moyen de rendre mille petits services à son troupeau bien-aimé, visitant les malades, consolant les uns, animant les autres et donnant sans compter aux pauvres. Aussi ses ouailles, dociles à ses enseignements et édifiées par son exemple, entrèrent-elles résolument dans la voie du bien, donnant ainsi à leur pasteur la plus douce consolation que son cœur pût ambitionner ici-bas.

Mais le zèle des saints ne connaît point de bornes. Afligé de l'avarice sordide avec laquelle quelques clercs de son entourage traitaient les biens ecclésiastiques, saint Emilien se décida à attaquer de front ce vice déplorable de la simonie. Aussi bien, qui pouvait être plus autorisé à entreprendre cette réforme que celui qui versait tout le contenu de sa bourse dans le sein des malheureux? Il se mit donc à l'œuvre et après de longs et pénibles efforts, il eut la joie de voir son intervention couronnée de succès.

QUELQUES ENVIEUX LE DÉNONCENT À L'ÉVÊQUE QUI LE PRIVE DE SA CHARGE DE CURÉ

Comme bien l'on pense, cette réforme ne se fit pas sans irriter profondément ceux qu'elle privait d'une source de lucre abondante et inépuisable. Blessés dans leurs plus chers intérêts, quelques uns allèrent, par esprit de vengeance, porter plainte à l'évêque, accusant leur curé de dissiper les biens de l'Eglise. La délation ne pouvait trouver un terrain mieux préparé, car le prélat était alors mal disposé à son égard. C'est pourquoi, sans daigner même entendre l'accusé, Didyme le priva immédiatement de sa charge. Un affront aussi indigne qu'injuste eût révolté tout autre homme, mais saint Emilien sut le supporter avec le plus grand calme et sans en paraître même offensé, tant il avait soif d'humiliations et d'abaissements. Il en vint même à se féliciter de son malheur. N'allait-il pas pouvoir de nouveau s'envoler vers sa chère solitude, qu'il n'avait, du reste, quittée qu'avec des larmes de regret. Bien vite, il reprit le chemin de son oratoire à la grande tristesse de ses anciens paroissiens. La contemplation des choses célestes avec les autres exercices de la vie solitaire redevinrent son unique occupation, comme si aucun événement n'était venu l'en distraire.

IL LUTTE CORPS À CORPS AVEC LE DÉMON

Cependant, Satan ne voyait pas sans un profond dépit la douce quiétude de saint Emilien, pas plus que sa marche en avant aussi sûre que rapide dans le sentier de la perfection. Il résolut donc de mettre tout en œuvre pour arrêter ces progrès. Il lui livra alors une guerre de tous les

instants. Tantôt, il lui suggère de mauvaises pensées pour le faire tomber dans le vice impur, tantôt pour le tourmenter et le forcer à se rendre à ses sollicitations, il met le feu au lit du Saint, au moment où il va se coucher. Vains efforts! Le cœur d'Emilien reste aussi impassible devant les insinuations que devant les menaces parce qu'il n'écoute que les inspirations de son Dieu, à qui il est intimement uni dans une prière humble et persévérante. Cependant, de guerre lasse, le démon veut tenter un suprême effort. Il emprunte donc une forme humaine et se présente ainsi au saint solitaire en lui lançant ce défi : « C'est maintenant que nous allons voir lequel de nous est le plus fort. » A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il se jette avec impétuosité sur le chevalier du Christ. Celui-ci soutient vaillamment le choc. Ce fut alors, de part et d'autre, une lutte corps à corps vive et ardente. Mais enfin, à bout de forces, le solitaire se sentant faiblir, s'écria en levant les yeux au ciel : « O Jésus, venez à mon secours! » A ce nom terrible, Satan lâche prise, la terre s'ouvre pour le recevoir et il rentre honteusement au fond des enfers.

PUISSANCE DE SAINT ÉMILIEN SUR LES DÉMONS SES MIRACLES

Cette victoire si décisive sur le démon donna pour toujours au vaillant soldat du Christ une paix d'autant plus goûtée qu'elle avait été plus chèrement gagnée. A partir de ce jour, non seulement il n'eut plus rien à souffrir de son ennemi, mais Dieu lui-même, en récompense d'une fidélité et d'une constance si généreuse, lui accorda le pouvoir de le chasser des corps des possédés. Nous en voyons la preuve dans les nombreux miracles de ce genre qu'il opéra à cette époque de sa vie. Un jour, il délivra un démoniaque, esclave de Tiuntus, homme d'un rang élevé, de cinq démons qui le tourmentaient lui et toute sa famille. Le démon craignait tant notre Saint que, rien qu'à son approche, il s'enfuyait en toute hâte. Parfois cependant, il cherchait à résister au grand thaumaturge comme il arriva dans le cas suivant.

On raconte que dans une ville voisine du pays de saint Emilien, appelée Parpalines, vivait un riche sénateur nommé Honorius. Or, la maison de celui-ci se trouvait hantée par un démon qui ne laissait aucun moment de repos aux hôtes du logis, les inquiétant de mille façons, salissant tout et faisant un affreux vacarme. Ayant entendu parler de l'homme de Dieu et de son merveilleux pouvoir sur les démons, notre pauvre sénateur s'en fut lui demander secours pour le débarrasser de ce voisinage si incommode. Saint Emilien, toujours prêt à rendre service, accéda volontiers à sa prière. Il se rendit donc au lieu indiqué, mais avant de faire quoi que ce soit, il ordonna un jeûne de trois jours, puis cette pénitence accomplie, notre Saint, accompagné du clergé de la paroisse, revint à la maison infestée qu'il aspergea d'eau bénite d'un bout à l'autre. Satan y séjournait depuis plusieurs années, aussi lui répugnait-il beaucoup d'être obligé de s'en aller. Il tenta donc de se défendre, et, pour cela, il ne trouva rien de mieux que de lancer des cailloux à son ennemi pour tâcher de l'éloigner. Mais Emilien ne se laissa pas intimider, et, s'armant du signe de la croix, il lui signifia qu'il fallait déguerpir au plus vite. Le démon céda enfin devant le signe du salut et s'enfuit précipitamment, délivrant ainsi l'habitation de son odieuse présence.

DE NOMBREUX DISCIPLES VIENNENT SE PLACER SOUS SA
DIRECTION — IL FONDE SON MONASTÈRE DE LA COGULLA
ET MEURT VERS 574 — SES RELIQUES

Ce miracle, joint aux guérisons sans nombre qu'il accomplit devant la foule, contribua beaucoup à augmenter la réputation de sainteté dont il jouissait déjà dans tout le pays environnant. Aussi, bien que son genre de vie fût peu attrayant, vit-il venir à lui quelques disciples, parmi lesquels plusieurs femmes, demandant à partager ses saints labours et à se placer sous sa direction. Bientôt, leur nombre s'augmenta dans une telle proportion qu'il dut songer à construire des bâtiments pour les recevoir. Aidé donc par les aumônes des fidèles, il édifia un beau monastère qu'on appela la Cogulla et y forma deux communautés, l'une de religieux et l'autre de religieuses. Dieu lui donna d'y vivre encore plusieurs années comme chef spirituel ou abbé, faisant la joie et le bonheur de tous par son aimable simplicité et sa bonté charmante. C'est là que, plein de vertus et de mérites, il mourut âgé de plus de cent ans. Il est, avec saint Jacques, un des grands patrons de l'Espagne, titre qu'il a gagné pour être apparu plusieurs fois sur le champ de bataille l'épée à la main et luttant contre les Maures.

En 1500, Garcia 1^{er}, roi de Navarre, voulut transporter le corps du Saint à Najera, sa capitale, au milieu d'un grand concours de fidèles, mais il se heurta à un obstacle insurmontable : il fut impossible de remuer l'urne sacrée. Voyant dans ce fait miraculeux une indication de la Providence, le pieux roi se désista de son projet, mais il voulut cependant payer son tribut de reconnaissance aux reliques du grand Saint de son pays. Dans ce but, il reconstruisit magnifiquement, pour les recevoir, l'ancien monastère qui, détruit et restauré plusieurs fois depuis lors, subsiste encore aujourd'hui, plus beau et plus grand que jamais. Après avoir été durant des siècles la demeure des moines bénédictins, il est devenu la propriété des Augustins espagnols déchaussés (Filipinos), ainsi appelés parce qu'ils se destinent en Espagne exclusivement aux missions d'outre-mer et particulièrement aux îles Philippines.

SOURCES CONSULTÉES

Cronica de la Orden de San Benito, Yepès.
San Millan de la Cogulla. Boceto historico (Toribio)
Madrid, 1883.
— Saint Braulio : *Vita S. Emiliani*, (Migne).
Mabillon. *Acta Sanctorum Ord. S. Bened.*, t. 1^{er}.

SAINT JULIEN, ÉVÊQUE DE VIENNE

Fête le 22 avril.

Saint Avit, archevêque de Vienne, venait de mourir, laissant dans la désolation le clergé et le peuple de sa ville épiscopale. Il était difficile de remplacer un prêtre aussi illustre, défenseur intrépide de la foi catholique, remarquable par son éloquence, honoré de la confiance des rois; on crut lui trouver un digne successeur en la personne de Julien, ecclésiastique distingué par sa science et sa piété et déjà avancé en âge.

Julien avait été diacre de saint Avit et employé par lui en d'honorables circonstances. Dans une de ses lettres, saint Avit parle du vénérable diacre Julien, que Sigismond, roi des Burgondes, avait envoyé au pape saint Symmaque pour demander, de la part de ce prince, des reliques destinées à la dédicace de l'église du monastère d'Agaune en Valois.

Promu à l'épiscopat, Julien assista, le 23 juin 533, au deuxième Concile d'Orléans, où l'on rédigea plusieurs Canons de discipline. 26 évêques y furent présents, parmi lesquels il y en a plusieurs que l'Église honore comme saints.

Il ne reste aucun récit des actions et de la mort de saint Julien, quoique l'Église l'ait inscrit au catalogue des bienheureux à cause de ses vertus et de la sainteté de sa vie. Il s'endormit dans le Seigneur le 22 avril, vers 554, après un épiscopat d'environ neuf années. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre et eut pour successeur saint Domnin.

Les dévastations protestantes et le vandalisme révolutionnaire ont causé la perte des reliques des saints archevêques de Vienne. Ainsi, on n'a

de saint Avit que sa bague épiscopale, conservée au musée de Lyon comme un objet profane. Par un hasard providentiel, quelques ossements de saint Julien, son successeur, ont échappé au pillage. Ils étaient cachés et fermés dans le maître-autel de l'église Saint-Pierre avec d'autres reliques. Ce fut le P. Berlioz, gardien des Capucins de Vienne, qui les recueillit, et, après la Révolution, en fit reconnaître l'authenticité. Ces restes précieux se trouvent aujourd'hui dans l'église Saint-Maurice.

Outre les reliques de saint Julien, on a encore quelques ossements de saint Didier, de saint Mamert et de saint Théobald, archevêques de Vienne. C'est bien peu, en comparaison de la longue liste des pontifes viennois dont 31 ont mérité d'être inscrits parmi ceux que l'Église honore d'un culte public. Il est vrai qu'on a retrouvé enveloppés sous les plis d'une étoffe de soie verte et renfermés dans un immense reliquaire des ossements nombreux, mais ils n'ont point d'inscription, et la soie qui les renferme n'a ni sceau ni témoignage. Selon toutes probabilités, ces ossements appartiennent à de saints évêques; toutefois, en l'absence de preuves évidentes, on s'est abstenu d'offrir ces reliques à la vénération des fidèles.

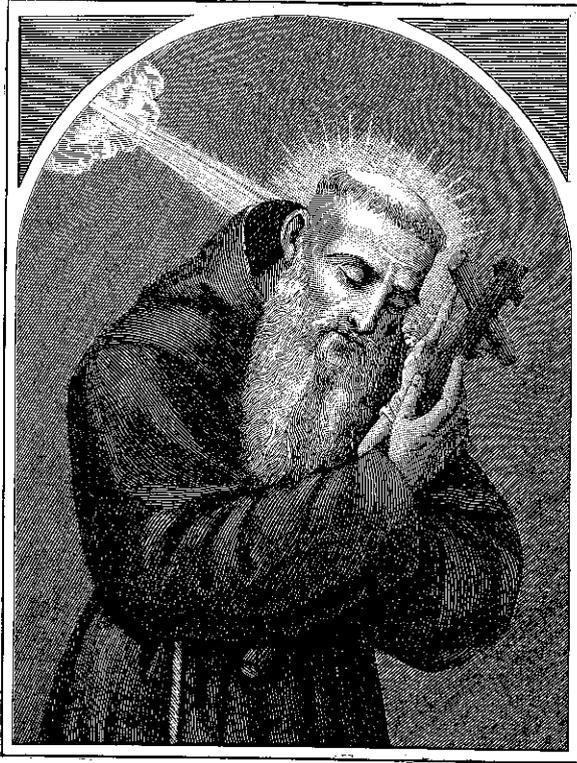
SOURCES CONSULTÉES :

SIRMOND, *Notes sur saint Avit.* — LE LIÈVRE, *Antiquité de la sainte église de Vienne.* — ROBIN, *Notice sur les reliques conservées à Saint-Maurice de Vienne.*

LE BIENHEUREUX DIÉGO JOSEPH DE CADIX

DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS

Fête le 12 novembre.



Portrait authentique du Bienheureux.

C'est au milieu du xviii^e siècle, le 29 mars 1743, au milieu de ce siècle impie et frivole, que naquit Diégo Joseph, de don Joseph Lopez Caamagno et de doña Maria Perez de Rendon.

Ses parents, enfants de cette terre d'Espagne qui a su, à travers les tourmentes des siècles, conserver intacte sa foi, joignaient à la noblesse du sang et à la fortune les richesses et la noblesse de la vertu.

Ils étaient estimés de tous à Ubrique, où ils résidaient. L'enfant vint au monde à Cadix pendant un voyage de ses parents, et il fut baptisé dans la cathédrale de cette ville.

A mesure que Diégo Joseph grandit, on put remarquer en lui les germes de vertus précoces : il allait dans les rues modeste et recueilli, son plus grand bonheur était de prier devant les autels où il savait déjà que résidait son Dieu, son plus vif désir était, le matin, de pouvoir servir la messe, et on le vit parfois attendre devant les portes fermées de l'église le moment de leur ouverture, afin qu'un autre ne pût lui prendre sa place.

ÉPREUVES

Confié par ses parents aux soins de maîtres habiles dans les sciences humaines, Diégo Joseph ne répondit pas aux espérances nombreuses qu'avaient données sa naissance et ses premières années. Lent à comprendre et à retenir, il éprouvait, de plus, une insurmontable difficulté à exprimer le peu qu'il savait, de sorte qu'après lui avoir prodigué leur temps et leurs peines, ses maîtres durent le rendre à sa famille. « Votre fils, dirent-ils, a peut-être des chances de réussir dans les arts et dans l'armée, mais à coup sur, il n'est pas fait pour les belles lettres. »

Qui dira ce que dut endurer le cœur du pauvre enfant devant cette humiliation suprême, précédée de tant d'autres que ne lui avaient pas épargnées ses condisciples étourdis !

A cet âge si tendre — Diégo avait treize ans, — le cœur plus qu'à tout autre époque de la vie est sensible à l'injure et exposé à ne pas la pardonner. Diégo, lui, pardonna et accepta généreusement l'épreuve.

Une fois rentré dans sa famille, il se remit à ses longues et ferventes prières, assista à l'office divin, servit la messe et devint l'hôte assidu de l'église. Il aimait surtout à prier dans l'église des Capucins d'Ubrique. Ces religieux, connaissant l'honorabilité de la famille de Diégo, l'admettaient de tout cœur dans leur couvent, heureux de procurer à sa jeunesse quelques charmes et quelques distractions.

Le monastère des Franciscains était donc devenu pour l'enfant une seconde demeure, il allait et venait dans les longs cloîtres, s'édifiant au spectacle des vertus dont il était le témoin.

Il y avait parmi tous les moines un bon vieux Frère du nom de Julien, à la figure austère et recueillie; on le voyait toujours le chapelet à la main, heureux d'envoyer à la Vierge Marie, pendant les derniers instants de sa longue vie, l'Àze de Gabriel, « cette parole d'amour qu'en disant toujours, on ne répète jamais ». Certes, Frère Julien n'avait rien de ce qui attire l'enfance, et pourtant le jeune Diégo se sentait invinciblement attiré vers lui. Le bon Frère, de son côté, goûtait le plus grand plaisir dans la société du petit étranger; quand il le voyait venir, son front se déridait et il abandonnait ses méditations pour causer familièrement avec lui. Ils parlaient de Dieu, et Diégo voyait toujours venir avec peine la fin de ces saints entretiens. « Encore, frère Julien, s'écriait-il, encore pour l'amour de Dieu! » et le vieillard attendri reprenait le cours de ses pieux entretiens.

VOCATION

L'heure approchait cependant où Dieu allait lui parler lui-même et lui montrer sa voie. Un jour, après avoir lu la vie de saint Fidèle de Sigmaringen, martyr capucin, il sentit son cœur s'enflammer d'une ardeur toute nouvelle, et, poussé par l'Esprit-Saint, il déclara à ses parents son désir d'être missionnaire dans l'Ordre de Saint-François. C'est en vain que ceux-ci, étonnés d'une telle proposition, s'efforcent de la combattre, Diégo Joseph persévère à répéter qu'il sera Capucin.

Son père, poussé à bout, se décide enfin à le conduire au Gardien du couvent d'Ubrique, mais, comme il fallait s'y attendre, l'examen de l'enfant aboutit à un échec; il ne savait rien ou presque rien, et ses paroles étaient rendues inintelligibles par le bégayement dont il était affligé: le Gardien ne put l'admettre.

Ce fut quelque temps après cette nouvelle humiliation, qui ne le découragea pas, que Diégo fit l'acte de foi sublime que nous allons raconter. Un jour qu'il ne pouvait sans doute retenir une leçon, il court à l'église, monte à l'autel et, frappant à la porte du tabernacle, s'écrie: « Mon Dieu, enseignez-moi; vous, et j'apprendrai! » Dieu ne pouvait résister à une telle prière: il enseigna et l'enfant apprit. Voici de quelle façon merveilleuse: Diégo pria à Cadix, dans l'église des Capucins, quand soudain il se sentit transporté dans un monde nouveau où brillaient toutes les splendeurs du ciel. Des anges l'entouraient et leurs voix harmonieuses chantaient au fils de Caamagno: Viens, sois des nôtres! Au même instant, l'Esprit-Saint le pénétrait et voici que la science remplissait son âme de célestes lumières.

Au sortir de cette vision, Diégo était transformé. Il se présenta au provincial des Capucins, alors de passage à Cadix. Celui-ci l'interrogea lui-même

et le trouva si instruit dans les choses divines et humaines, qu'il n'hésita pas à l'envoyer au noviciat de Séville.

Diégo avait alors quatorze ans et demi. Seize mois et demi après, le fervent novice se donnait tout à Dieu par les vœux perpétuels.

LE PRÊTRE ET L'APÔTRE

Et pourtant ces grandes choses qu'avaient faites dans son âme la main du Tout-Puissant n'étaient que le prélude d'autres choses plus grandes encore, qu'elle allait opérer en lui et par lui dans la suite.

Après huit années d'études philosophiques et théologiques, pendant lesquelles il étonna ses maîtres par la vivacité de son esprit, sa prodigieuse mémoire, le charme de sa parole et de sa diction, Diégo Joseph gravit les degrés de cet autel où jadis il avait tant de fois assisté le prêtre; il les gravit les mains innocentes et le cœur pur, comme au jour de son baptême.

Quand Diégo descendit de l'autel, prêt à partir où l'enverraient ses supérieurs, mais désirant au fond de son cœur la plus humble et la plus rude mission, lui qui ne s'estimait bon qu'à prêcher dans des bourgades inconnues, reçut, avec le titre de missionnaire apostolique, l'ordre de commencer la longue prédication qui prendra sa vie entière.

Bientôt on le voit dans les chaires des plus grandes villes et des cathédrales les plus fameuses. A sa voix, les foules accourent de tous côtés, se suspendent à ses lèvres, pleurent et se convertissent.

Ses succès cependant n'enflaient point son cœur: il s'en alarmait, pleurait devant Dieu de son incapacité, et suppliait le Seigneur de lui faire donner par ses supérieurs une mission plus modeste.

C'est dans une de ces oraisons pleines de l'humilité si chère au cœur de Dieu, que le Christ apparut soudain à Diégo. Une lourde croix pesait sur lui, et sous ce faix énorme il allait succomber, quand le Saint s'élança pour le soutenir. « Mon Dieu, s'écria-t-il, qu'est-ce donc, et pourquoi voulez-vous tomber? — Eh! ne faut-il pas que je tombe, répondez Jésus, puisque toi, que j'avais choisi pour me soutenir, tu songes lâchement à m'abandonner, « au détriment de mes pauvres brebis égarées! »

Une autre fois encore, le Christ lui apparut, suivi des bienheureux Pierre et Paul et lui dit: « Courage, mon fils, je t'établis prédicateur de mes mystères divins! »

Ce même fait est raconté avec une légère variante: saint Pierre et saint Paul se présentent devant le Bienheureux: « Ne crains rien, lui dirent-ils, va et prêche! La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux et nous, les apôtres de la première heure, nous avons supplié le Père céleste de donner au monde vieillissant un apôtre semblable à nous, et c'est toi qui est l'élu de la grâce. » Ils me mirent dans les mains un livre et un bâton, ajoutait le Bienheureux en racontant cette vision, m'embrasèrent, me saluèrent du doux nom de frère et remontèrent au séjour de l'éternelle béatitude.

Fortifié par ces consolantes visions, sûr de faire la volonté de Dieu, confiant dans la grâce, Diégo Joseph se relança dans la lutte; on le vit parcourir l'Espagne entière, paraissant tantôt sous les toits des plus modestes églises, tantôt sous les lambris dorés des chapelles royales, où tous, petits et grands, s'entendaient dire par lui

la vérité; on le vénérât comme un oracle. Et comment ne l'auraient-ils pas vénéré, comment n'auraient-ils pas mis en pratique ses enseignements quand ils le voyaient manifestement favorisé de Dieu?

On raconte, et deux fois, au milieu d'un immense auditoire, le fait s'est reproduit, qu'une colombe vint se poser sur son épaule, un jour qu'il prêchait à Obrique et qu'une petite fille l'apercevait la première, s'écria : « Maman, vois-tu une colombe sur les épaules du P. Diégo? »

Dieu signalait ainsi l'apôtre à l'attention des hommes. Ceux-ci ne se méprirent point sur la sainteté du P. Diégo et, malgré lui, ils le comblèrent d'honneurs.

Déjà aumônier de la marine espagnole, Diégo Joseph se vit nommer prédicateur de Sa Majesté Catholique; toutes les Académies inscrivirent son nom parmi ceux de leurs membres, toutes les Universités le nommaient docteur, plusieurs Chapitres de cathédrales célèbres tenaient comme à un honneur bien grand qu'il eût au moins sa place marquée dans leur sein, et des villes populeuses le nommaient Alcade ou maître honoraire. Le pape Pie VI, pour récompenser son mérite et favoriser son apostolat lui accorda le pouvoir de donner cent cinquante jours d'indulgences aux fidèles qui assistaient à ses sermons, et le pouvoir pontifical de répartir cinq mille indulgences plénières à son choix dans le cours de ses missions.

Les plus grandes villes d'Espagne inscrivaient le P. Diégo au nombre des 24 chevaliers de la cité, et aux diocèses qui le voulaient pour évêque, Charles III devait répondre : « il est l'évêque de tout le royaume. »

Et ces honneurs magnifiques, il les méritait aussi bien par la science que par la sainteté.

Il connaissait l'Écriture Sainte par cœur, disent les historiens de sa vie, et la Somme de saint Thomas était entièrement gravée dans sa mémoire. Les docteurs de l'Eglise et tous les auteurs sacrés avaient été compulsés, étudiés, retenus par lui. Les sciences étrangères à son état et à son ministère ne lui étaient pas moins connues, il parlait stratégie avec les soldats, théologie avec les prêtres, littérature avec les hommes de lettres, et tous demeuraient stupéfaits de la profondeur et de la lucidité de son intelligence, illuminée par la sagesse divine.

Ses sermons conservés manuscrits forment un recueil de quinze volumes in-folio. On compte 3000 discours et plus, dont un très grand nombre sur la Sainte Vierge. La mission providentielle de cet incomparable sauveur d'âmes fut d'empêcher en Espagne l'envahissement de l'impiété voltairienne et c'est pour cela que ses œuvres forment un arsenal puissant contre toutes les attaques du satanisme du dernier siècle.

DES MIRACLES OPÉRÉS PAR LE SAINT PRÉDICATEUR

« Le Christ montant aux cieux, a dit Clément XIV, enrichit les hommes de ses dons, mais s'il se montre prodigue envers tous ceux qui l'invoquent, c'est plus particulièrement pour quelques uns de ses élus qui vont à lui avec simplicité et qui le recherchent de toute l'ardeur de leur âme, qu'il est riche en miséricorde. » En agissant ainsi, il veut glorifier ceux qui se sont uniquement appliqués à procurer sa gloire.

Diégo était un de ces élus, dont l'âme n'avait qu'un amour, celui de Dieu; qu'un désir, celui de voir sa gloire agrandie, et c'est pourquoi Dieu

le glorifia de son vivant par le don des miracles. Il ouvrit à son serviteur les voiles de l'avenir et ceux qui cachent le fond des cœurs, et il lui permit de suspendre les lois ordinaires de la nature. Que de traits on pourrait citer comme preuves de cette vue et de ce pouvoir extraordinaires du serviteur de Dieu; deux ou trois suffiront.

Étant à Séville, le P. Diégo fut un jour prié par une noble dame de venir baptiser l'enfant qu'elle attendait, aussitôt qu'il aurait vu le jour. « J'irai, répondit-il, et vous l'appellerez Marie de la Paix. » Peu de temps après, une fille naissait à cette dame.

Un autre jour que le P. Diégo était en voyage, il s'arrêta dans une chaumière pour se reposer, et la foule des habitants apprenant son arrivée, accourut et l'entoura. Soudain on amène au Père une pauvre femme aveugle et paralytique dont les traits décharnés font pitié : « Père, crie la foule, récitez sur elle les Évangiles, guérissez-la! — Bien volontiers », répond le Père. À peine ces mots sont-ils prononcés, que les yeux de la malade s'ouvrent, que ses membres recouvrent leur liberté : « Je vois, je marche », s'écrie-t-elle, tandis que les bonnes gens enthousiasmés font une ovation à l'humble fils de saint François qui s'en défend en disant : « Remerciez-t-on les instruments dont on se sert? »

À Séville, l'intrépide missionnaire avait réussi, de concert avec l'archevêque de cette ville à fermer les théâtres et les lieux de divertissement mauvais; mais son triomphe avait été de courte durée. Les hommes de plaisir complotèrent bientôt de rouvrir le théâtre, et pour se venger du Capucin, et afin d'attirer la foule, ils firent jouer une de ces pièces tapageuses qui, alors comme aujourd'hui, introduisaient le prêtre sur la scène pour le tourner en dérision.

Désolé, le Bienheureux n'écouta que son zèle et s'écria dans un de ses sermons : « Vous avez ri de l'honneur du sacerdoce. Vous avez applaudi aux outrages qui s'adressaient à cette robe. Malheureux! il viendra des jours, et ils ne sont pas éloignés, où vous appellerez le prêtre près de votre couche, et le prêtre ne viendra pas! O Séville! quel terrible châtement t'est réservé! »

Les esprits forts de la ville, apprenant cette prédiction, se mirent à sourire. Cependant elle s'accomplit, et peu de temps après Séville fut décimée par la peste, sans que le clergé put suffire à porter aux mourants les secours de la religion.

DES VERTUS DU P. DIÉGO

On s'étonne en lisant la vie des saints des choses éclatantes qu'ils ont faites, et pourquoi donc s'étonner?

Tout cela n'a-t-il pas été prédit dans ce verset de l'Écriture : Celui qui s'exalte sera abaissé, celui qui s'abaisse sera exalté. » C'est un fait remarquable, les saints les plus humbles ont leur vie semée de faits, de miracles qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Si Diégo Joseph étonna son pays par les prodiges qu'opérait sa prière, ce fut à son humilité qu'il le dut. « Si les hommes pouvaient lire dans mon intérieur, écrivait-il à un ami, ils verraient que je suis le plus misérable des pécheurs! » Il écrivait cela, et c'était à lui que les pécheurs devaient leur conversion. « Seigneur, murmurait-il, quand les foules électrisées le suivaient au chant de l'hosanna, pourquoi tant de vent pour si peu de poussière? »

Une autre fois, lui le savant illustre, il prononçait cette parole sublime : « On me regarde comme un grand savant! quelle dérision! petit enfant, on m'appelait un âne. La même épithète me convient toujours parfaitement. « Où puisait-il donc cette humilité? Il la trouvait dans l'amour de Jésus doux et humble de cœur : « Mon cœur est là », disait-il en montrant le tabernacle et d'autres fois, plein d'une ardeur céleste, ils s'écriait avec des accents de séraphin : « O Amour crucifié pour moi, vous êtes ma vie, mes délices, mon amour, mon tout? Je vous aime, ô Jésus! Je vous aime, vous êtes mon Bien-Aimé! »

La Sainte Vierge avait après Jésus la plus grande part à sa tendresse, il allait à elle comme un fils à sa mère.

Le seul nom de Marie faisait jaillir ses larmes et il avait à chaque heure un souvenir pour celle qu'il aimait tant. Aussi que de prodiges opérait-il par Marie!

Après la Mère du Christ, c'était son Epouse, l'Eglise, qu'il chérissait davantage. Au temps où le Saint prêchait, un ennemi acharné, le voltairianisme la déchirait et Diégo, ne se contentant pas de panser les plaies par son amour, la défendait en chaire de sa parole indignée et faisait brûler publiquement les ouvrages de d'Alembert et de Voltaire.

On raconte des traits admirables de son obéissance. Nous n'en citerons qu'un.

A la fin d'une de ses missions, le P. Diégo Joseph reçut de ses supérieurs l'ordre de quitter la ville où il se trouvait pour aller en évangéliser une autre. Il neigeait, un vent violent soufflait : le religieux voulut partir quand même et malgré les instances de l'évêque. Comme on lui demandait : « Que va penser le peuple en vous voyant vous éloigner par ce temps de bourrasque? — Le peuple, répondit-il, pensera que je fais un acte d'obéissance. »

Que dire de sa mortification? Ses vêtements cachaient un cilice de fer, il avait les bras et les pieds serrés dans des bracelets de fer, et portait sur la poitrine une croix de fer armée de cinq pointes acérées qui lui déchiraient la chair.

MORT DU PÈRE DIÉGO

Après avoir ainsi vécu, Diégo Joseph pouvait mourir. Il soupirait, comme saint Paul, après

l'heure de sa délivrance, il avait soif de posséder son Dieu, de le voir face à face comme il est. Le Seigneur, lui aussi, désirait cueillir pour le ciel cette fleur de la terre qu'aucun vent d'icibas n'avait pu courber, qu'aucune poussière n'avait souillée. Ce fut le 6 mars 1801 que Diégo Joseph entendit pour la première fois la voix du Bien Aimé qui l'appelait à lui.

Le 19 du même mois, jour qui devait plus tard être consacré à honorer un de ses patrons, saint Joseph, il s'alita chez un de ses amis qui lui donnait l'hospitalité depuis peu de temps. Et comme les médecins, inquiets, prescrivait les plus énergiques remèdes : « Messieurs, leur dit-il, la dernière maladie est incurable!..... » et au Frère Joseph, son infirmier : « Quel beau jour, mon frère, que celui de l'Annonciation pour aller au ciel! Jésus, Jésus, répétait-il en baisant son crucifix, vous savez que je vous aime! »

La veille de l'Annonciation, le P. Diégo pria le Frère garde-malade de lui lire la Passion de Notre-Seigneur; quand la lecture fut terminée, sentant l'heure de partir venue, il demanda pardon au Frère pour tous les scandales qu'il avait pu lui donner, le pria de le bénir, et voulant terminer sa vie par un acte sublime d'obéissance, attendit pour passer de cette terre d'exil en la patrie qu'il en eût reçu la permission.

On était au 24 mars 1801, le Saint qui venait de mourir avait cinquante-huit ans d'âge et quarante-trois ans de vie religieuse.

BÉATIFICATION DU PÈRE DIÉGO

A peine mort, le P. Diégo Joseph sembla vouloir par des miracles nombreux annoncer à la catholique Espagne qui le pleurait qu'elle avait au ciel un protecteur de plus. Mais ce ne fut que le 24 avril 1894 qu'il reçut ce titre officiel.

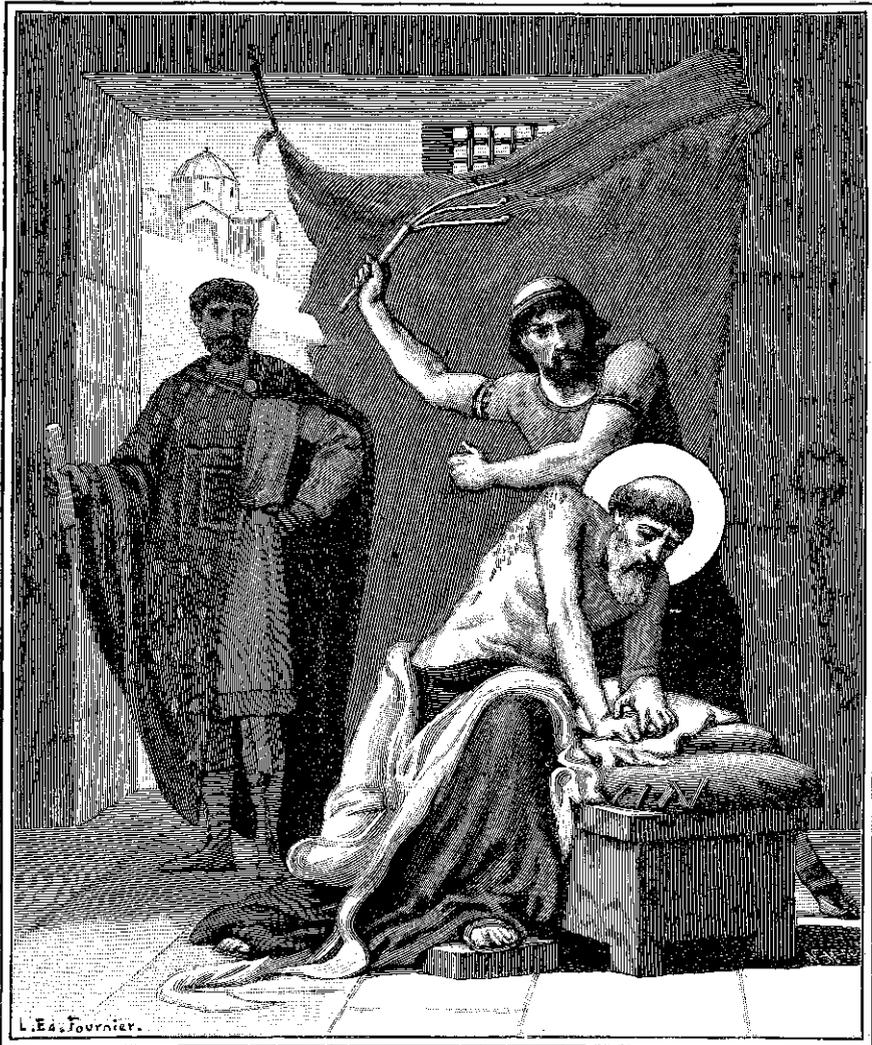
Ce jour-là, en effet, devant une foule immense dans laquelle on comptait 13 000 Espagnols, Léon XIII mit au rang des Bienheureux Diégo Joseph de Cadix, l'humble Capucin.

« O bienheureux Diégo Joseph, donnez-nous pour aimer le Christ un peu de cet amour dont votre âme était débordante, donnez-nous pour défendre l'Eglise, un peu de cette force qui vous fit vaincre et humilier ses ennemis! Ainsi soit-il. »



SAINT THÉODORE STUDITE

Fête le 12 novembre.



Sur l'ordre de l'empereur, saint Théodore est frappé à coups de nerfs de bœuf.

THÉODORE SUCCÈDE A SAINT PLATON

Saint Théodore Studite naquit à Constantinople, en 759, vers la fin du règne de Constantin Copronyme. Sa famille était noble et il comptait parmi ses proches plusieurs des premiers dignitaires de l'empire. Surtout, il était le neveu d'un saint, le saint abbé Platon, higoumène du monastère de Saccudion qu'il avait lui-même fondé non loin de Constantinople.

Théodore grandit sous son égide. A cette école, il fit de tels progrès qu'il passe à bon droit pour avoir été l'un des plus savants de son siècle et

de son pays. De bonne heure, il embrassa la profession monastique, et fut toujours pour les religieux, ses frères, un modèle de régularité et de ferveur.

C'est ce qui porta saint Platon, gravement malade, à en faire son successeur pour la conduite du monastère, et, ensuite revenu à la santé, il refusa de rien changer à ces dispositions, quelles que fussent les instances de l'humble abbé Théodore pour rendre à son oncle son ancienne charge.

Les moines de Saccudion applaudirent unanimement à ce choix, et n'eurent qu'à s'en féli-

citer. Théodore suivit fidèlement les traces de son saint oncle, qu'il continua de regarder comme son guide et son modèle.

NOUVEAU JEAN-BAPTISTE

A dater de son élection (794), Théodore voit son nom mêlé à toutes les luttes religieuses de son temps, et son histoire se rattache étroitement à celle des trop fameux empereurs de Byzance. Il eut affaire successivement avec Constantin Porphyrogénète, petit-fils de Constantin Copronyme, avec l'impératrice Irène, avec les empereurs Nicéphore, Michel Curoplate, Léon l'Arménien et Michel le Bègue, tour à tour persécuté et exilé, soutenu et gracié par eux.

A peine élu abbé de Saccudion, il nous apparaît vis-à-vis du petit-fils de Copronyme comme un autre Jean-Baptiste.

Constantin, dit Porphyrogénète, élevé dans la religion catholique par Irène, sa mère, oublieux de ses devoirs, était devenu l'esclave de ses passions, et, peu satisfait de la jeune Arménienne que sa mère lui avait imposée pour épouse, il la répudia pour se fiancer Théodote, parente de saint Théodore et de saint Platon. Un acte aussi scandaleux révolta ces deux moines, et sans tenir compte des liens de parenté qui les unissaient à Théodote, en face même du silence du patriarche de Constantinople, Taraise, ils eurent la hardiesse de blâmer hautement les mœurs de l'empereur et se séparèrent de la communion du patriarche.

Constantin ne négligea rien pour les gagner : il leur envoya des messagers, des lettres, des promesses ; il les menaça, s'ils ne se taisaient, de l'exil, du fouet, de la mutilation de leurs membres. Ses sollicitations et ses menaces durèrent un an et trouvèrent toujours également inflexibles les deux censeurs. Furieux, l'empereur mit Platon en prison et exila Théodore à Thessalonique, pieds et mains liés, avec onze de ses moines, après les avoir indignement fait fouetter jusqu'au sang.

Saint Théodore adressa au pape saint Léon III un récit de son voyage et de ses souffrances. Celui-ci y répondit par une lettre pleine de louanges sur sa fermeté et sa constance.

L'empereur ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes : sa mère, l'ambitieuse Irène, avide de régner en sa place, le fit saisir par des conjurés qui lui crevèrent les yeux avec tant de cruauté qu'il en mourut. Presque aussitôt, la nouvelle impératrice rappelait de l'exil et faisait sortir de prison les serviteurs de Dieu persécutés par ses fils. Théodore et Platon revinrent ainsi à leur monastère.

STUDE — TRACASSERIES DE NICÉPHORE

Ils ne tardèrent pas à être inquiétés par les Sarrasins qui, de temps à autre, poussaient leurs incursions jusqu'aux abords de la grande ville.

Dans la perspective d'attaques et d'ennuis incessants, ils jugèrent bon d'abandonner la place, et Théodore, à la tête de ses moines, s'en

vint habiter, dans Constantinople même, l'antique monastère de Studé (1), que les précédents empereurs s'étaient chargé de dépeupler.

Il lui rendit son ancienne splendeur, et eut bientôt la joie d'y grouper jusqu'à mille moines à la fois. Il y fit régner une discipline admirable et y mit en honneur la piété, l'amour de l'étude et l'ardeur au travail des mains.

Les uns écrivaient des ouvrages, d'autres approfondissaient les mystères des Ecritures, d'autres composaient des hymnes, des cantiques pour aider la piété de leurs frères. Tous se livraient à des occupations manuelles, moyen efficace pour entretenir l'humilité et subvenir aux besoins de la communauté ; il y avait dans l'intérieur du monastère des maçons, des charpentiers, des forgerons, des tisserands, des cordonniers, des corderiers, et, en travaillant, ils chantaient des hymnes et des psaumes.

Tous manifestaient envers saint Théodore la plus grande déférence. Saint Platon lui-même, malgré son grand âge et son passé, continua de lui obéir comme l'eût fait le dernier des moines.

Cependant, sur le siège impérial, sujet à de si rapides bouleversements, un Arabe, du nom de Nicéphore, avait déjà remplacé l'impératrice Irène, et, par ses impiétés et ses débauches, la faisait beaucoup regretter.

Entre lui et les moines, la paix ne pouvait être de longue durée. A propos de l'élection d'un patriarche à Constantinople, il consulta un jour saint Théodore et saint Platon, mais il agit au rebours de leur avis.

Puis, il lui prit fantaisie de faire réhabiliter par le nouvel élu, le prêtre Joseph, une de ses créatures, jadis excommunié pour avoir approuvé et béni, au mépris des lois de l'Eglise, le mariage illégitime de son prédécesseur Constantin, qui avait divorcé.

C'était remettre en question la licéité de ce divorce, et l'empereur actuel, qui n'avait ni foi ni loi, eût été enchanté d'avoir sur ce point des décisions conformes à ses mœurs licencieuses.

Théodore et Platon, on le conçoit, lui résistèrent en face, comme ils s'étaient opposés à Constantin Porphyrogénète.

Ils anathématisèrent le Concile des quinze évêques à la solde de Nicéphore, qui, par condescendance servile, souscrivirent à quelques-unes de ses prétentions.

D'où un second exil. Saint Théodore deviendra coutumier du fait, car il en subira encore plusieurs. Cette fois, il est séparé de saint Platon, relégué dans une île déserte et livré à d'indignes traitements.

De loin comme de près, il ne cesse de protester contre les excès du tyran, et ses lettres à saint Léon III, aux patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, à ses moines, marquent l'énergie et la constance de son zèle.

Le monastère de Studé est dans le même temps envahi par les gardes de l'empereur, qui interrogent les moines sur leurs sentiments, leur font

(1) De là, le surnom de Studite donné à saint Théodore.

des promesses et des menaces pour les amener à trahir leur abbé : ceux-ci sont, pour la plupart, emprisonnés ou bannis.

Ce triste état de choses ne prit fin qu'à la mort de Nicéphore, qui périt dans une expédition contre les Bulgares.

Son successeur, Michel Curopalate, était catholique et, ce qui est plus rare sur le trône de Byzance, rempli de zèle pour la religion. Son premier soin fut de rappeler saint Théodore, saint Platon et les autres exilés. Malheureusement, ce bon empereur ne gouverna que deux ans, et son paisible passage ne rendit que plus douloureux le contraste avec le règne suivant, sous lequel recommença la persécution des iconoclastes.

PERSÉCUTION DES ICONOCLASTES

UN BOURREAU COMPATISSANT — SUPPLICE VÉRITABLE

L'hérésie des iconoclastes ou des briseurs d'images, remontait au siècle précédent. Un empereur, nommé Léon l'Isaurien, l'avait inaugurée. Un autre Léon, surnommé l'Arménien, le successeur de Michel, allait la renouveler.

A peine sur le trône, il opéra avec beaucoup d'aisance un changement de patriarce, remplace l'orthodoxe par un hérétique, l'un de ses écuyers, et réunit aussitôt un Synode où il fait condamner comme idolâtrique le culte des images des saints. Un moine inconnu lui aurait, dit-on, promis un long règne s'il marchait sur les traces de Léon l'Isaurien.

Il avait compté sans le zèle intrépide du Stodite. Dès que les émissaires de l'empereur eurent commencé à outrager de toutes manières les images de Notre-Seigneur et des Saints, celui-ci, pour réparer autant qu'il dépendait de lui ce scandale, fit porter solennellement par ses moines, à la procession des Rameaux, les images vénérées, et tous y chantaient une hymne qui commençait par ces mots : « Nous vénérons votre image très pure..... »

L'empereur l'ayant appris, menaçait Théodore du fouet et même de la mort, mais le saint abbé n'en devint que plus hardi à défendre la saine doctrine.

Il adressa aux Conciles réunis par le patriarche hérétique d'énergiques protestations de sa foi.

Pendant, les profanations se multipliaient : on effaçait sous une couche de chaux les peintures de toutes les églises, on brisait les vases sacrés lorsqu'ils étaient ornés de symboles et de figurines, on détruisait à coups de hache les tableaux peints sur bois et on les jetait au feu. Des musulmans n'eussent pas montré plus d'impunité : « Spectacle lamentable, écrit saint Théodore dans une lettre au patriarche d'Alexandrie, de voir ainsi les églises de Dieu dépouillées de leur parure propre et défigurées. »

Les personnes n'étaient pas plus épargnées que les images. Les tenants de l'orthodoxie étaient flagellés, mis en prison, bannis. Beaucoup, hélas ! même parmi les membres du clergé, se déshonorèrent par de honteuses défections.

Saint Théodore, avec ses moines, fut de ceux

qui ne fléchirent pas le genou devant Baal, et c'est pourquoi l'empereur l'exila en Mysie et l'enferma dans le vieux château de Métope, près de la ville d'Apollonie.

Par ses lettres, saint Théodore continua à soutenir la doctrine catholique.

Après lui avoir fait subir un an d'emprisonnement, le tyran jugea prudent de l'éloigner davantage encore et le reléqua à Bonite, en Natolie, avec ordre de le frapper de verges.

Le commissaire, Nicétas, qui devait remplir l'office de bourreau, ordonna à saint Théodore de se dépouiller de ses vêtements, mais, lorsqu'il vit ses épaules décharnées et ses membres amaigris par d'incessantes austérités, il fut saisi de respect et de compassion. Alors, il dit aux gardes qui se trouvaient avec lui qu'il était seul chargé d'exécuter les ordres de l'empereur, et qu'il tenait à agir seul. S'enfermant alors dans le cachot où était le Saint, il lui jeta sur les épaules une peau de mouton, sur laquelle il se mit à frapper à coups redoublés, de façon à terrifier ceux qui l'entendaient du dehors et à leur donner l'illusion d'une exécution en règle. Puis, avec une lancette, il se piqua le bras, et teignit de son propre sang les extrémités du fouet pour faire croire qu'il avait mis en pièces le corps de sa victime. Cette démonstration tint lieu de supplice.

En même temps, le geôlier laissait à saint Théodore une grande liberté, et ce dernier put entretenir encore avec ses fidèles une courageuse correspondance, affermissant les uns dans le bien, retenant ceux qui étaient sur le point de tomber, reprenant les égarés.

Par malheur, une de ses lettres fut un jour interceptée et lui valut cette fois un véritable martyre. L'empereur ordonna de le frapper à coups de nerfs de bœuf. Il subit cette torture sans proférer une plainte, mais ses souffrances furent telles qu'il y aurait succombé sans des personnes charitables qui vinrent panser ses blessures.

Voici les impressions qu'il communique à ses religieux, à la suite de l'exécution :

« Au commencement de mes luttes pour la vérité, j'ai rencontré les actes des martyrs en douze volumes, et, après cette lecture, je n'ose plus dire que j'ai souffert quelque chose pour Jésus-Christ.

» Réjouissez-vous, néanmoins, bien chers pères et frères, car voici des nouvelles pleines de joie. Nous avons été de nouveau jugés dignes, malgré notre indignité, de confesser la belle confession. Dans notre néant, nous avons vu à terre le sang de nos chairs épuisées ; nous avons contemplé les plaies, l'inflammation, et autres conséquences. N'est-ce point de la joie ? N'est-ce point de l'allégresse spirituelle ?

» Le Fr. Nicolas, qui était avec moi, n'avait rien souffert d'aussi terrible depuis son incarcération. Pour moi, dans ma bassesse et ma misère, saisi par des fièvres violentes et des douleurs difficiles à supporter, peu s'en est fallu que je n'aie désespéré de vivre. Pourtant, le Dieu bon a eu quelque pitié de moi, le Fr. Nicolas y ayant

contribué en ce qu'il a pu, bien que les plaies subsistent encore, et que je n'aie pas obtenu une parfaite guérison. »

Trois ans entiers, nos deux prisonniers languirent dans le même cachot. Puis, saint Théodore fut relégué vingt mois encore dans une prison de Smyrne et fouetté de nouveau. S'il n'acquiesce point la palme du martyre par l'effusion de tout son sang, il en eut du moins le mérite devant Dieu et devant les hommes.

Une révolution de palais renversa Léon l'Arménien, qui fut assassiné, et mit en sa place Michel le Bègue. Celui-ci, non qu'il honorât les saintes images, mais en haine de son prédécesseur, rappela les exilés. Saint Théodore s'empressa de lui adresser une lettre d'actions de grâces, dans laquelle il le suppose catholique et l'exhorte à travailler à la paix de l'Eglise.

Le retour du saint confesseur à Constantinople fut un triomphe. Chacun regardait comme une bénédiction de le loger ou de lui rendre quelque service; ses biographes assurent qu'il accomplit plusieurs miracles au cours de ce voyage. Il rassembla de nouveau au monastère de Stude les moines qu'une longue persécution de sept ans avait dispersés. Il obtint du nouvel empereur, dont les intentions n'étaient cependant pas aussi pures qu'il le croyait, le rétablissement des saintes images dans toutes les églises de l'empire, sauf celles de Constantinople.

Mais le zèle de saint Théodore ne pouvant admettre cette restriction, les images furent remises en honneur dans l'église du monastère de Stude.

Michel le Bègue ne tarda pas à manifester ses véritables sentiments envers la religion. Il proférait vis-à-vis d'elle une profonde indifférence, mais cela ne l'empêcha point de renouveler bientôt les violences de son prédécesseur. Ignorant au point de pouvoir à peine épeler son nom, ce singulier souverain ne voulait pas qu'on apprit à lire aux enfants. Avec la même logique et par les mêmes raisonnements, il proscrivit le culte des saintes images, sous prétexte que lui-même n'avait jamais honoré aucune image.

Saint Théodore comprit que l'Eglise n'avait à attendre de ce prince que les injures et la persécution. Il profita de la tolérance relative des premiers temps de son règne pour travailler en secret, par des écrits et des conférences, à ramener au sein de l'Eglise ceux que le démon avait entraînés au mépris des saintes images.

L'une des plus éclatantes conversions qu'il procura fut celle d'un certain Théoctiste, lequel enseignait auparavant que la Sainte Vierge n'était née ni de l'homme ni de la femme, mais était comme Dieu de toute éternité, que Jésus-Christ n'avait pas été crucifié, que les démons seraient sauvés, qu'un moine pouvait retirer des enfers cent cinquante damnés, et d'autres erreurs du même genre.

Les succès mêmes de Théodore auprès des hérétiques exaspérèrent l'empereur, et, tout exagénéraire qu'il était, le saint abbé dut prendre encore le chemin de l'exil. L'ancienne cité de Prusias, Brousse, en Bithynie, l'accueillit avec

vénération. Le laïque Moschus le reçut dans sa maison. Le patriarche catholique Nicéphore, tenu à l'écart de son siège et retiré en cette ville, fut tout heureux de revoir un si vaillant serviteur de Dieu, et rendit des hommages extraordinaires à sa vertu.

MORT DE SAINT THÉODORE

En dernier lieu, saint Théodore vint avec son fidèle disciple Nicolas, dans la péninsule de saint Tryphon, sur les côtes de Bithynie. Là, ils communiquaient avec les saints solitaires qui peuplaient alors le mont Olympe, avec saint Joannice en particulier, et ensemble, ils imploraient le secours de Dieu pour la malheureuse Eglise de Constantinople.

Quelques disciples, probablement d'anciens moines de Stude, se groupèrent autour de lui, et une communauté régulière allait se reconstituer, quand Dieu jugea bon, dans ses mystérieux desseins, de lui ravir son chef, parvenu à l'âge de soixante-sept ans.

Au commencement de novembre de l'an 826, saint Théodore se sentit gravement atteint. Le 6 de ce même mois, il célébra pour la dernière fois le Saint Sacrifice.

A la nouvelle de sa maladie, des évêques, des abbés, un grand nombre de moines et de personnes pieuses accoururent pour le voir encore.

Il retrouva assez de force pour dicter à ses fils spirituels un testament rempli d'enseignements salutaires et qui a été conservé parmi ses écrits. Il y recommande aux moines de remplir leurs devoirs avec ferveur, de n'avoir rien en propre, d'abandonner le soin de leur temporel à des intendants consciencieux, de ne s'occuper que du bien des âmes, d'éviter à table toute immortification, de ne point garder d'argent et de distribuer leur superflu aux pauvres. Ces sages recommandations et d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer, furent recueillies sur ses lèvres mourantes comme des paroles du ciel, et servirent longtemps de règle aux moines de Bithynie et de Constantinople.

Le 11 novembre, le saint abbé reçut, au milieu de ses frères, pressés autour de sa couche, les derniers sacrements. Il mourut, tandis qu'ils récitaient pour lui le beau psaume cent dix-huitième.

Quand la guerre contre les saintes images eut enfin cessé, dix-huit ans après la mort de Théodore Studite, son corps put être ramené en grande pompe à Constantinople, où le patriarche saint Méthode l'escorta avec son clergé, les grands de la cour et une foule innombrable, jusqu'à l'église du monastère de Stude, le 26 janvier 845. C'est là qu'on déposa ses restes, à côté de ceux de saint Platon, son oncle.

SOURCES CONSULTÉES

La persécution iconoclaste d'après la correspondance de saint Théodore Studite, par l'abbé TOUGARD, Paris, 1891. — *Vies des Pères, martyrs, et autres principaux saints*, par ALBAN BUTLER. — *Vies des Saints*, par ADRIEN BAILLET. — *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par ROHRBACHER, etc.

un vieux chroniqueur, la place à ce petit soleil que Dieu donnait aux hommes pour les éclairer de la lumière de la grâce et de la vraie foi ».

Saint Ménalque, frère de Théagne et archevêque d'Edimbourg, administra le Baptême à son neveu et, pour honorer la mémoire d'un de ses parents, saint Livin martyr et évêque de Dublin, lui donna le nom de Liévin qui signifie « cher ami ». L'enfant ne devait-il pas être un jour de ceux auxquels, dans la belle partialité de son amour pour ses apôtres, le Christ murmure : *Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis ?*

La tradition populaire rapporte que, au moment du baptême, Dieu par un nouveau prodige a ratifié cette amitié : une colonne de lumière serait descendue sur la tête du nouveau chrétien pendant que des voix célestes chantaient : « Voici le bien-aimé de Dieu et des hommes et sa mémoire sera en bénédiction. »

ÉDUCATION DU JEUNE LIÉVIN

Animé d'une piété ardente, l'enfant se livra de bonne heure aux exercices de la prière et de la mortification sous le regard et d'après les conseils de sa pieuse mère. Combien de pleurs seraient épargnés aux yeux des mères et de déchirements à leurs cœurs, si toutes, comme Agalmie, savaient, dès le berceau, cultiver la grâce que Dieu met dans l'âme de l'enfant au baptême !

La raison précoce de Liévin, secondée par d'heureuses dispositions naturelles, se développait avec ses vertus. Son père lui donna comme précepteur un prêtre dont la piété égalait le savoir. Il se nommait Bénigne. Peut-être était-ce un de ces milliers de moines dont la surprenante activité intellectuelle rendit à jamais célèbres, en Irlande, les vastes monastères de Bangor ou de Clonard.

Sous un tel guide, l'enfant fit de rapides progrès dans les lettres chrétiennes et profanes. Modeste, ses succès ne firent pas oublier à l'humble adolescent que toute sagesse vient de Dieu, et souvent on surprenait sur ses lèvres la prière de Salomon : « O Seigneur, accordez-moi cette sagesse qui siège devant votre trône ! » Et Dieu la lui donna abondante.

Son intelligence, qu'avait eue un jugement droit et un tact exquis, pénétrait à fond les beautés des Saintes Écritures ; la lecture des psaumes et des Évangiles faisait ses délices et sa parole s'embaumait d'un parfum biblique. Le souffle poétique qui s'échappait en accents impétueux des lèvres des hommes de sa race s'adoucissait dans sa bouche au doux parler des poètes anciens, et l'harmonie des hymnes qu'épancha son chaste cœur devait lui mériter un jour le titre de « Barde missionnaire ».

TRIOMPHES SUR L'ENFER ET SUR LA MORT

Dieu donne les saints en modèles au monde, mais il a fait le monde pour les saints, il leur appartient et tout leur y est soumis. Avec la grâce de Dieu, l'innocence d'un enfant commande même aux enfers et à la mort.

A neuf ans, selon l'hagiographe Boniface, le jeune prince délivre, par la seule imposition des

maines, deux possédés, dont l'un avait tué trois hommes, l'autre sa femme et ses enfants. Peu après, sa nourrice Salvia tombe malade, si gravement, dit le chroniqueur, que tout espoir humain est bientôt perdu. « Seul Liévin, déclare la malade, peut me tirer de cette extrémité. » Elle l'appelle, et le Saint accourt en toute hâte soulager l'âme de celle qui prit soin de son corps. Malgré la rapidité de sa course, quand il arrive Salvia n'est plus ! Alors, armé de cette foi qui transporte les montagnes, l'adolescent s'adresse à Celui qui donne la vie et la reprend. « Seigneur, lui dit-il, s'il est utile à votre gloire et à la félicité de cette âme qu'elle revienne en ce monde, exaucez notre prière ? » Et soudain, Salvia se lève et bénit avec les témoins du miracle la miséricorde de Dieu.

LE DÉSERT

Le récit de ces merveilles fut bientôt dans toutes les bouches. La cour elle-même s'en entretenait et célébrait la sainteté du jeune thaumaturge. Mais la louange est un subtil poison qui pénètre l'airain des cœurs les mieux trempés ! Méprisant ces triomphes humains, Liévin sut se souvenir que la première de toutes les gloires, celle de Dieu, fleurit dans l'humble oubli des solitudes.

La perte des siens le rendait libre des liens de la chair et du sang. Il brisa avec le monde et les grandes espérances promises à ses talents et à sa naissance. Avec Follian, Hélié et Kilian, trois amis qui désormais le suivront partout, il se retira en un désert, y vécut dans la prière et les austérités, sans autre nourriture, dit le Bréviaire de Gand, que des fruits et des herbes sauvages.

Excellent poète, habile calligraphe, il composait des hymnes, transcrivait les livres sacrés, heureux de procurer avec le profit qu'il retirait de ces travaux, quelques soulagements aux pauvres.

Dans le calme de cette retraite, Dieu le préparait à sa mission et lui fit pénétrer, durant les longues méditations, ces secrets de la sainteté qui fait les héros de l'esprit et de l'apostolat.

VOYAGE EN ANGLETERRE

L'heure vint cependant où Dieu tira de dessous le boisseau la lumière qui s'y était volontairement cachée. Les supplications du roi Coloman, avide de régler sa conduite sur les conseils d'un saint, et plus encore le désir de travailler à réformer les abus qui désolaient l'entourage du monarque, arrachèrent Liévin à son désert et il vint à la cour. Mais les desseins de Dieu l'appelaient ailleurs. A peine entré dans l'appartement qu'on lui destinait, un ange lui apparut. « Salut, Liévin, mon frère, lui dit-il. Dieu le veut, partez d'ici, allez en Angleterre trouver l'évêque Augustin. » Aussitôt, le Saint abandonne la cour, et, suivi de ses trois disciples, se met en route pour le pays des Anglo-Saxons.

Un nouveau prodige aurait marqué ce voyage. Sur le point de traverser la mer d'Irlande on ne put trouver d'embarcation, lorsqu'un adolescent d'une beauté ravissante se présente aux voyageurs perplexes. « Suivez-moi, leur dit-il, je suis celui que Dieu a commis à votre garde, hâtons-nous d'aller

où vous le désirez », et « ils marchèrent, suivant l'ancien chroniqueur, sur le dos de la mer, sans mouiller le pied », les flots, un instant solidifiés, se déployaient ainsi qu'un tapis de verdure émaillé de fleurs.

Le siège archiepiscopal de Cantorbéry était alors occupé par saint Augustin, le moine Bénédictin, que, en 596, saint Grégoire le Grand avait envoyé à la conquête pacifique des populations anglo-saxonnes. Là, comme chez les Francs, une reine chrétienne avait préparé les voies à l'Évangile, et la conversion du peuple y avait suivi de près celle du roi Ethelbert son époux.

Cinq ans, le grand apôtre retint près de lui les jeunes Irlandais, les initiant aux sciences, à la sainteté et à l'apostolat; puis, triomphant de ses humbles résistances, il donna l'onction sacerdotale à Liévin et le renvoya dans sa patrie se vouer au salut des âmes.

L'ART D'ÊTRE ÉVÊQUE

A peine fut-il de retour dans l'île des saints que l'archevêque Ménélaque mourut, et Dieu, par la voix du peuple, désigna Liévin comme successeur de son oncle. Pendant la consécration du nouvel évêque, une couronne d'or et de pierres entrelacées de roses étincela, selon la légende, sur sa tête, comme si Dieu par ce miracle avait voulu couronner d'avance le front du futur martyr.

Dès lors il fut tout à tous, doux avec les pauvres, énergique avec les puissants; l'argent le trouvait incorruptible. En avait-il besoin, lui qui, tout évêque qu'il était, continuait à vivre comme les plus humbles de ses ouailles, se contentait d'un peu de pain saupoudré de cendres pour en altérer le goût? lui qui, sous ses riches ornements, portait le plus rude cilice? Les malheureux et les malades étaient ses préférés. Il les visitait, leur lavait les pieds, pansait les plaies de leurs corps comme celles de leurs âmes, et souvent l'attouchement de ses vêtements, son ombre même, leur obtenait la guérison.

Un nommé Abdias, perçu de tous ses membres, reçut un jour la visite du saint archevêque. A peine, dit le biographe, Liévin fut-il entré qu'une vertu secrète, semblable à celle qui s'échappait autrefois des vêtements du Sauveur, émana de lui. « Qui donc est entré ici, s'écrie le malade? Est-ce Dieu ou un de ses anges? car je me sens parfaitement rétabli? — Frère, se contenta de répondre l'humble prélat, donnez-moi un peu d'eau à boire, car je suis bien fatigué? » On devine avec quelle allégresse le pauvre homme courut chercher le verre d'eau demandé.

Le vaste diocèse de Liévin s'étendait jusqu'à la mer, et souvent les pêcheurs de la côte voyaient l'ardent pasteur visiter leurs cabanes. Un jour, une violente tempête s'était levée et menaçait d'engloutir un navire qu'on apercevait au large; telle était la force de l'ouragan que personne n'osait porter secours aux malheureux qui le montaient. C'étaient peut-être des âmes qui se perdaient! A cette pensée Liévin s'élança, les flots s'abaissent devant lui, sur son commandement la mer se calme et il ramène sains et saufs au rivage les heureux passagers.

Depuis des siècles, l'Irlande était devenue comme le Séminaire des missions germaniques. Chaque année, des essaims d'apôtres sortaient de cette ruche de sainteté et allaient porter au loin le miel de la parole évangélique.

Depuis longtemps, son prosélytisme dévorant poussait Liévin à prendre rang parmi ces phalanges apostoliques. Aussi, au premier appel de Dieu, il confia l'administration de son diocèse à l'archidiacre Sylvain, et, suivi de ses disciples, se met en mer. Au dire de la tradition, le serviteur de Dieu débarqua au pays des Morins, près du village de Merck-Saint-Liévin. De là, durant quatre ans, il rayonne à travers la Morinie, s'arrête souvent dans sa vieille métropole, à Théroouanne, où l'attirent les vertus et la sainteté d'un grand apôtre: l'évêque saint Omer.

Sur l'ordre du ciel, il monte alors vers le Nord. Sur sa route, il épand à pleines mains la semence évangélique; guérit les malades, chasse les démons et arrive enfin au port de Gand qui va devenir le point central de ses courses apostoliques.

L'apôtre de la future capitale des Flandres, saint Amand, avait élevé à Gand une célèbre abbaye où l'on vénérât la dépouille du grand pénitent saint Bavon. Pendant trente jours consécutifs, Liévin offrit la Messe sur son tombeau, y fit à Dieu le sacrifice de sa vie, et s'y reposa de ses fatigues dans la prière et dans la douce intimité d'une sainte affection qu'il y voua pour toujours à l'abbé du monastère, saint Floribert; tant il est vrai que, loin de détruire la sainte union des âmes, l'amour de Dieu, en accroissant au cœur la pureté, ouvre une porte plus large à tous les sentiments nobles et sérieux.

Ainsi fortifié, il poursuit son œuvre d'apostolat, et ses courses lointaines le conduisent jusqu'aux plaines de la Zélande. Partout il édifie par son exemple, étonne par son zèle, convertit par ses discours et ses miracles. Les cités et les villages entendent tour à tour sa voix, les démons eux-mêmes confessent sa puissance et proclament qu'un tel saint aura bientôt détruit leur domination dans ce pays.

LE « BARDE MISSIONNAIRE »

Un attrait mystérieux, le secret pressentiment sans doute de son triomphe sanglant, attirait Liévin vers les contrées sauvages du Brabant qui semblaient alors l'asile suprême de la barbarie. Longtemps il parcourut le pays en missionnaire et en évêque, y fit du fruit, mais, dit Baillet, ce fut plutôt par sa patience et sa douceur, par le mérite de sa prière et de ses pénitences, que par la force de ses discours.

Deux sœurs de la plus haute noblesse, Berne et Craphilde, qu'il avait conquises à la foi de Jésus-Christ, y donnèrent l'hospitalité au serviteur de Dieu, et le Bréviaire de Gand assure que, en retour de leur générosité, saint Liévin rendit la vue au fils de Craphilde aveugle depuis quinze ans. Leur demeure devint comme un centre autour duquel se groupèrent bientôt les autres convertis.

Cependant, les moines de l'abbaye de Gand se souvenaient de l'ardent apôtre; l'abbé Floribert ne cessait de lui envoyer des vivres et de délicats présents, et priait l'évêque d'écrire enfin l'épithaphe qu'à son départ du monastère il avait promise à saint Bavon.

Le pieux poète, surmontant son humilité, la lui fit parvenir. Il accompagna son envoi d'une épître dans laquelle il décrivait ses souffrances apostoliques, prophétisait avec un accent d'enthousiasme lyrique son prochain martyr, et terminait en promettant à ses vers la longue durée que méritait, suivant le mot de Dom Pitra, « ce chant du cygne martyr ».

L'AURORE DU MARTYRE

C'était une mission dangereuse que la conversion d'un barbare, chrétien par ses ancêtres, mais que la violence de son tempérament et la férocité de ses passions avaient ramené peu à peu à l'idolâtrie, idolâtrie superficielle il est vrai, car, insouciant au renversement de ses arbres sacrés, il défendait ses vices avec plus d'énergie que ses dieux. Rien de terrible comme ses colères lorsqu'il se sentait traqué dans ses plaisirs et ses passions. « Alors, dit un historien, c'était la bête qui se débattait contre le joug et dont la résistance était d'autant plus furieuse que la main du dompteur était plus ferme. »

Les persécutions qu'endurait saint Liévin étaient la conséquence nécessaire de son zèle à extirper les vices et à protester contre toute iniquité. Un jour, en pleine assemblée chrétienne, un évergumène armé d'une tenaille s'élança sur le courageux missionnaire, lui arrache la langue et la jette par mépris à son chien. A l'instant même, dit le vieil hagiographe, la terre s'entr'ouvre, un tourbillon de flammes dévore le coupable, pendant qu'un nouveau prodige rend à l'évêque l'usage de la parole. Peu de temps après, un autre impie lève la main sur le serviteur de Dieu, mais son bras reste suspendu en l'air et ne retrouve le mouvement qu'à la prière du Saint. Une voix céleste se serait alors fait entendre : « Réjouis-toi, Liévin, mon bien-aimé, demain je te recevrai dans mon royaume. »

LA VISITE DU MAÎTRE

Le lendemain, sachant le jour de sa mort arrivé, l'évêque se prépara dans la prière à cueillir la palme du martyre, et de célestes visions vinrent fortifier son courage.

Pendant ce temps, des hommes de chair et de sang tramaient sa mort et se dirigeaient, la rage

au cœur, vers la retraite de la victime. Le bruit de leurs armes avertit l'évêque de leur approche. Il se lève, s'avance à leur rencontre, et, à cette heure suprême, comme autrefois le Christ en croix, il ne sait qu'implorer de Dieu le pardon de ses bourreaux.

« Que cherchez-vous, frères, leur dit-il, venez-vous demander la grâce de Dieu? demandez, elle vous sera donnée! »

Mais déjà les assassins lui plongent leurs armes dans le corps, et leur brutalité n'est satisfaite que lorsque la tête du martyr est tombée sous le glaive.

La pieuse Craphaïlde, portant son plus jeune enfant dans ses bras, assistait à l'horrible meurtre. Son indignation éclata en reproches sévères contre les lâches assassins. Les barbares furieux le massacrèrent avec son fils et Dieu cueillit ces deux premières roses de l'Évangile épanouies sur l'épine de la barbarie, pour en parer au ciel la couronne de leur père spirituel, l'apôtre martyr.

CULTE DE SAINT LIÉVIN

Les miracles se multiplièrent sur le tombeau du Saint. Théodoric, évêque de Cambrai, fit lever le corps du martyr et déposa ses restes dans une chasse magnifique. Les pèlerins affluèrent bientôt à Haultem, lieu de l'exécution. Un jour, un empereur d'Allemagne, Henri II, y vint pour profaner les reliques; il y trouva sa conversion.

Dans la suite des âges, pour soustraire le corps de saint Liévin aux dangers des guerres dont la Flandre fut si souvent le théâtre, on le transporta à Gand.

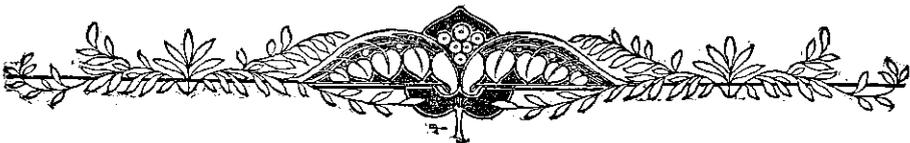
Son culte devint célèbre, non seulement dans les Flandres, mais aussi dans le Cambrésis et toute la Morinie.

Le village de Merck-Saint-Liévin reçut de l'église de Haultem, en souvenir de son protecteur, un fragment considérable du bras du martyr. Près de cette relique vénérée, les marins de la côte qui va de Dunkerque à Montreuil viennent chaque année nombreux accomplir des vœux et demander la protection de celui qui, durant sa vie, commandait en maître aux flots courroucés.

Puisse l'héroïque apôtre protéger aussi tous ceux qui naviguent sur la mer orageuse de ce monde et diriger leur barque vers le port des éternelles félicités.

SOURCES CONSULTÉES

Ghesquières, *Acta sanctorum Belgii*, die 12 nov. — MALBRANCO, t. I, ch. III. — R. P. LECLERCQ, *Vie de saint Liévin*, édit. de 1654, Lille, ADRIEN BAILLET, t. III.



SAINT BRICE

ÉVÊQUE DE TOURS

Fête le 13 novembre.



Saint Brice sous le coup d'une noire calomnie, prouve son innocence par un miracle; il porte dans le pan de son habit des charbons enflammés qui ne consomment point l'étoffe du vêtement; cependant cela ne fit pas encore taire les haines et le Saint dû aller en exil.

L'INNOCENCE CONSERVÉE ET L'INNOCENCE RECOUVRÉE

Parmi les saints qui ont illustré l'Eglise sur la terre et nous ont précédés dans le ciel en nous marquant la route à suivre, il en est un grand nombre dont la vie a toujours été très vertueuse et très pure; depuis leur berceau nous les voyons monter de vertus en vertus jusqu'à la plus sublime perfection; ils suivent tout droit leur beau chemin, sans s'écarter, sans tomber, sans s'arrêter. Oh! le magnifique spectacle et que leur sort est digne d'envie! Plût à Dieu que nous ayons tous marché ainsi!

Mais quand nous jetons un regard sur notre propre vie, sur la route que nous avons parcourue, si différente de celle de ces héros chrétiens, une pensée de découragement s'empare parfois de nous, et nous disons: Je ne serai jamais un saint. Arriverai-je même à me sauver? Eh bien, c'est là une pensée très injurieuse à la toute puissante bonté de Dieu et à l'efficacité de sa grâce. Il n'y a pas d'état de péché si affreux dont on ne puisse sortir par une conversion sincère, ni de défauts si invétérés dont on ne puisse arriver à se corriger. La vie des saints elle-même nous en offre des exemples pleins d'encouragement. S'il y a des saints qui ont toujours été saints, il y en a eu aussi, — et ce n'est pas une merveille moins grande, — qui n'ont pas toujours été des saints, qui

même ont été de grands pécheurs, ou encore, chose parfois plus dangereuse, ont vécu dans la tiédeur. — puis ils se sont sincèrement et généreusement convertis, Dieu leur a pardonné, ils se sont corrigés, ils sont devenus des saints et même de grands saints: témoins saint Paul, saint Augustin, sainte Madeleine, sainte Pélagie, sainte Marguerite de Corone et tant d'autres; témoins aussi ce saint Brice dont nous allons raconter la vie, avec ses fautes et sa pénitence. Et alors il faudra bien avouer que si nous ne devenons pas nous-mêmes des saints, nous n'avons point d'excuse.

ENFANCE DE BRICE

Nous n'avons pas de renseignements précis sur le lieu où naquit le jeune Brice. D'après un récit populaire, il était né à Nevers; fils d'un comte de cette ville, il avait été, par l'ordre cruel de son père, exposé dans son berceau, comme Moïse, sur les flots de la Loire débordée. Saint Martin l'aurait recueilli sur le rivage, à Tours, où le courant des eaux avait porté le fragile esquif, l'aurait élevé avec la bonté d'un père, et enfin mis au nombre de ses moines. D'autres, ne racontant rien de ce naufrage, affirment que Brice était de la ville même de Tours.

Toujours est-il qu'il fut élevé par saint Martin

dans le monastère de Marmoutiers. Le Saint, remarquant dans son disciple d'heureuses dispositions et une intelligence plus qu'ordinaire, prit grand soin de l'instruire. Il le fit ensuite chanoine et diacre de l'église de Tours.

INGRATITUDE DE BRICE ENVERS SAINT MARTIN

Malheureusement, le disciple ne répondit pas aux espérances que saint Martin avaient fondées sur lui. Au lieu de reconnaître par une soumission et une régularité plus grandes toutes les bontés qu'on avait eues pour lui, le jeune religieux, oubliant les devoirs de son saint état, se laissa aller à toutes les irrégularités d'un caractère violent, ennemi de toute règle et de toute contrainte.

La sainteté de son admirable maître l'exaspérait, parce qu'elle était une censure continuelle de sa dissipation et de son désœuvrement. Aussi se livrait-il contre lui à des manques de respect fréquents, surtout lorsque le saint évêque lui reprochait sa conduite, et suivant l'expression de saint Grégoire de Tours, son penchant pour les choses faciles.

Un jour, un malade attiré par la renommée des miracles de saint Martin, se présente au monastère pour implorer sa guérison; sur la petite place qui entoure la cellule du Bienheureux, il rencontre Brice, et lui dit avec la plus grande simplicité : « J'attends le Saint, et je ne sais où il est ni ce qu'il fait.

— Si c'est ce radoteur que tu cherches, répond Brice, tiens, regarde là-bas, le voilà selon sa coutume qui contemple le ciel à la façon des insensés. »

Tout joyeux d'avoir trouvé saint Martin, le pauvre infirme ne prend pas garde à cette moquerie; il va trouver le thaumaturge; sa foi est récompensée et il obtient sa guérison.

Le saint évêque s'approche alors de son diacre : « Brice, lui dit-il tout à coup, tu me prends donc pour un radoteur? — Mais, je n'ai jamais tenu un pareil propos, répondit Brice, tout honteux et interdit. — Est-ce que mon oreille n'était pas près de ta bouche pendant que tu disais cela, répond saint Martin. En vérité, je te le dis, j'ai prié pour toi, et j'ai obtenu de Dieu que tu me succèdes sur le siège de Tours, mais sache-le bien, tu auras dans cet épiscopat de bien grandes épreuves à souffrir. » Et il se retira gravement. Mais l'annonce de cet épiscopat et de ces épreuves fit rire le jeune et léger moine; il alla raconter cette prophétie aux Frères, et il répétait en s'en moquant: « N'avais-je pas raison de dire qu'il radotait? »

Cependant, saint Martin prenait patience; il savait par révélation que Dieu avait écouté favorablement les prières qu'il lui adressait pour la conversion de son diacre, et, dans l'espérance d'un meilleur avenir, il conféra à cet ecclésiastique l'honneur du sacerdoce.

Mais, hélas! le moment fixé par la miséricorde de Dieu n'est pas venu encore. Au lieu de se corriger en entrant dans des fonctions si saintes, Brice devint plus hardi dans ses outrages, plus irrégulier et plus insensé dans sa conduite.

LUTTE D'UN SAINT ET D'UN PÉCHEUR

Brice, recueilli par saint Martin et élevé dans le monastère, n'avait jamais rien possédé avant d'entrer dans la cléricature; cependant, usant et abusant des revenus de l'Église, qu'il devait mettre en commun avec les autres clercs, il se met à entretenir des chevaux, il se procure des esclaves, qu'il achète parmi les prisonniers de guerre enlevés sur les terres des Barbares de Germanie et vendus à l'encan

par les soldats romains, leurs vainqueurs. Il entretenait une superbe habitation; quelques-uns disent encore qu'il se procura un beau domaine à la campagne et qu'il aimait à y perdre son temps dans la dissipation et le plaisir, vivant plutôt en cavalier qu'en bon ecclésiastique.

Saint Martin le reprenait souvent. Le clergé de Tours suppliait le saint évêque de déposer du sacerdoce ce prêtre indigne de ses saintes fonctions et de le chasser de son Église. Saint Martin, confiant dans la promesse que Dieu lui avait faite, patienta encore.

Un jour, il avait réprimandé Brice plus sévèrement que de coutume. Le lendemain, pendant qu'il était assis dans la petite cour qui entourait sa cellule, il voit tout à coup, sur le haut d'un rocher qui domine le monastère, deux démons qui crient de toutes leurs forces: « Courage, courage, Brice! » Je crois, dit Sulpice-Sévère, historien de saint Martin, qu'ils voyaient de loin approcher le malheureux et savaient quelle rage ils avaient mise dans son cœur.

Brice, en effet, arrive devant le Saint, furieux des reproches qui lui ont été adressés si justement la veille, et surtout excité par les démons qui l'encouragent; il vomit contre Martin un torrent d'injures. La colère le jette dans une sorte d'égarément; peu s'en faut qu'il n'en vienne à lever la main sur le saint vieillard.

Le vénérable évêque reste calme et impassible; il fait tous ses efforts pour apaiser son disciple à force de douceur et de tendresse affectueuse. Brice n'entend rien, sa colère redouble, et les injures s'échappent encore plus furieuses de sa bouche: « Je suis plus saint que toi, s'écrie-t-il, car moi j'ai été élevé dès mes premières années dans le monastère et j'y ai grandi, sous ta propre direction, au milieu des enseignements sacrés de l'Église, toi qui me réprimandes sans cesse, toi, Martin, et tu ne pourrais le nier, tu as commencé par la vie licencieuse du soldat, et maintenant tu te livres à de vaines superstitions, à des extravagances et des radotages ridicules. »

Après un flot d'autres injures plus cruelles encore, que Sulpice-Sévère aime mieux passer sous silence, Brice se retire. Martin ne lui avait pas répondu de nouveau; c'était inutile, mais il adressait au Seigneur d'ardentes prières pour son ingrat et malheureux disciple. Bientôt, il sembla qu'il était enfin exaucé. Il voit Brice revenir, la tête baissée, le visage rouge; le coupable se jette à ses genoux et lui demande pardon, en versant des larmes. Martin ouvrit ses bras de père au nouvel enfant prodigue.

Ce bon mouvement était sincère, la grâce sollicitait visiblement cet homme; mais hélas! il y résista bientôt, la mauvaise nature reprit peu à peu le dessus, et Brice retomba dans ses égarements.

De nouveau, on demande à saint Martin de le chasser du presbytère et de le déposer de ses fonctions. « Jésus-Christ a bien souffert Judas, pour quoi, moi, ne souffrirais-je pas Brice? » répondit Martin. Et il attendit encore. Sa douceur, ses bons avis, et surtout les prières qu'il adressait à Dieu, devaient avoir la victoire. Peu à peu, Brice revint à de meilleurs sentiments, sa transformation ne fut pas l'œuvre d'un jour, mais saint Martin eut la joie de la voir s'opérer graduellement, et il quitta cette terre avec l'assurance qu'elle serait bientôt complète.

Après la mort du grand évêque, l'église de Tours fit pendant vingt jours des prières pour l'élection d'un bon successeur. Le choix tomba sur Brice. La première partie de la prophétie de saint Martin était accomplie.

A peine eut-il reçu la consécration épiscopale, Brice devint un autre homme. La grâce de Dieu, qui, depuis un certain temps déjà, le pressait, et l'avait rendu plus doux et plus édifiant, opère à ce moment d'une façon plus puissante et plus complète. Le nouvel évêque se souvient des instructions de son maître, comprenant qu'il est d'autant plus obligé à la perfection qu'il a été davantage une occasion de scandale, il se donne tout entier à Dieu. Ce n'est plus ce même Brice, jadis si attaché aux vaines frivolités du monde; il gémit sur sa conduite passée, réforme sa manière de vivre et fait paraître des vertus dignes d'un saint évêque.

Souvent, nous dit l'historien, il se retirait au monastère pour s'y livrer aux pratiques de la pénitence, suivant en cela les traces de son maître. Il s'était fait creuser une grotte sombre au-dessus de celle qu'avait habitée le saint homme, et là il exploitait par les larmes et les mortifications les dérèglements de sa vie passée. On admira dès lors en lui le même zèle et la même ardeur que saint Martin avait fait éclater pour la gloire de Dieu et le salut des âmes: de tous points, il parut digne de succéder à un si grand saint.

Veillant avec un soin scrupuleux à remplir tous les devoirs d'un bon prélat, il se mit à visiter en détail tout son diocèse pour y répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ et y maintenir l'esprit de religion. Il n'y eut point de hameau si petit, si inconnu qui ne reçût sa visite tout aussi bien que les villes et les bourgs plus importants.

LA PROPHÉTIE DE SAINT MARTIN ACHÈVE DE SE RÉALISER

Mais, dès le commencement de son épiscopat, la prophétie de son saint maître sur les épreuves qui l'attendaient avait reçu déjà en partie son accomplissement. Plusieurs prélats, qui avaient été comme lui disciples de saint Martin, et avaient été témoins de ses frivolités et de son ancienne conduite envers son maître, s'élevèrent avec force contre son élévation à l'épiscopat. Ils ignoraient combien la grâce de Dieu avait changé cet homme, et combien le Brice d'aujourd'hui différerait de celui d'autrefois.

L'évêque de Tours accepta cette contradiction avec la plus grande humilité; il savait qu'il n'avait que trop à expier pour ses mauvais exemples passés. Il ne répondit à ses accusateurs que par un redoublement de piété, de ferveur et de zèle, qui, bientôt, fit taire toutes les critiques.

Mais ce n'était là que le prélude des épreuves bien plus terribles qu'il devait subir plus tard, et dont nous reparlerons plus loin.

En attendant, Brice voulut, pour compenser un peu les outrages dont il avait accablé la personne de saint Martin, lui rendre les honneurs dus à sa mémoire et à ses reliques. Le corps du Saint, amené de Candes, où le patron des Gaules était mort, avait été déposé solennellement dans un petit oratoire dédié à saint Etienne, premier martyr.

Les peuples y accouraient de toutes parts à cause des nombreux miracles qui se faisaient sur le tombeau du saint confesseur, et l'oratoire devint trop petit pour contenir la foule de pèlerins qui s'y pressaient. Aussi, en 408, onze ans après la mort du Bienheureux, Brice fit bâtir sur le saint tombeau une petite basilique: il y mit deux cents moines, choisis parmi les deux mille qui avaient assisté aux funérailles de saint Martin. C'est cette petite chapelle, bâtie par saint Brice, qui fut l'origine de cette fameuse basilique de Saint-Martin, un des plus beaux, un des plus vénérables sanctuaires que pos-

sedait la France. Cette chapelle fut, plus tard, en 487, enfermée dans une immense église que fit bâtir saint Perpetuus, successeur de saint Brice sur le siège de Tours.

Brice accomplissait tous ces travaux en esprit de pénitence, en vue de réparer ses manquements envers le Saint; du haut du ciel, son bienheureux maître l'affermissait chaque jour dans une vertu de plus en plus grande, qui le rendit plus fort pour le moment de la tribulation.

NOUVELLES ÉPREUVES ET PATIENCE ADMIRABLE DE SAINT BRICE

Pendant toute la durée de son épiscopat, l'évêque fut en butte à toutes sortes de calomnies; il les supporta toujours avec une patience à toute épreuve, et en esprit de réparation. Au reste, sa vie exemplaire ne tardait pas à faire tomber les insinuations menteuses que la malveillance cherchait sans cesse à accréditer contre sa conduite.

Toutefois, l'enfer ne se tint pas pour battu. Voici qu'à la trente-troisième année de son épiscopat, il s'élève contre l'humble et vénérable vieillard une accusation des plus lamentables; calomnie d'autant plus injurieuse et plus injuste, qu'elle s'attaquait à la vertu qu'il avait le plus aimée, tellement que, même dans sa jeunesse, alors qu'il était colere, orgueilleux et ami du faste, sa chasteté était restée irréprochable et à l'abri de tout soupçon. Or, ce fut précisément cette nouvelle calomnie qui eut le plus de succès, et le plus satanique triomphe auprès du public. Le peuple, trompé, voulait le lapider. On lui disait: « L'hypocrisie de ta conduite cachait depuis longtemps tes désordres; mais, maintenant, nous te connaissons, et Dieu ne permet plus que nous souillions nos lèvres en baisant tes indignes mains. »

Le pauvre évêque ne perdit point patience dans une telle épreuve. « Je suis absolument innocent du crime dont on m'accuse, se disait-il en lui-même, mais j'ai commis tant d'autres fautes jadis, qu'il est bien juste que je m'humilie et fasse pénitence devant Dieu. » Néanmoins, pour l'honneur de l'épiscopat, il ne convenait pas qu'il laissât le peuple dans une erreur aussi déplorable. Il convoqua donc ses accusateurs à l'église, ainsi que tous les fidèles. Là, en présence de tout le monde, il place des charbons allumés dans un pan de sa robe, et les serrant contre sa poitrine, il s'avance, accompagné du peuple, jusqu'au tombeau de saint Martin. Il jette alors les charbons à terre, et montrant son vêtement sans aucune trace de brûlure, il s'écrie: « De même que vous voyez ce vêtement épargné par le feu, de même je suis absolument pur des crimes dont on m'accuse. »

Le miracle était indiscutable, la justification était éclatante, Dieu lui-même était intervenu. Tout le peuple aurait dû saluer par des acclamations de joie l'innocence de son évêque. Il n'en fut rien. Singulière puissance de la calomnie envenimée par Satan! On refuse de croire à l'évidence, on accable le pontife d'injures et on le chasse de la ville. La seconde partie de la prophétie de saint Martin était accomplie: « Saches que tu souffriras beaucoup de choses dans ton épiscopat. »

Les habitants de Tours choisirent pour évêque le prêtre Justinien.

SAINT BRICE SE REND A ROME — SA MORT

Saint Brice, chassé de son siège épiscopal, était parti pour Rome, il allait porter sa cause au tribunal du Pape et demander justice; il marchait à

par la porte opposée. Après l'enterrement, le saint évêque reprit possession de son siège et gouverna ensuite paisiblement l'église de Tours pendant sept années, donnant à ses fidèles l'exemple des vertus les plus parfaites. Ceux mêmes qui l'avaient accusé le plus violemment, vaincus par l'ascendant de sa sainteté, firent très humblement leur soumission, et ce fut au milieu de l'édification générale et accompagné par les regrets de tout son peuple que Brice quitta la terre après quarante-sept années d'épiscopat, le 13 novembre 443.

Son corps fut déposé dans l'église qu'il avait fait bâtir sur le tombeau de saint Martin. Vers l'an 580, saint Grégoire de Tours le fit transporter à Clermont, en Auvergne, et le mit auprès de saint Gal, son oncle.

Saint Brice est patron de Tours et de Saint-Brissson, en Morvan, ainsi que de plusieurs autres églises, principalement en Touraine et en Artois.

par la porte opposée. Après l'enterrement, le saint évêque reprit possession de son siège et gouverna ensuite paisiblement l'église de Tours pendant sept années, donnant à ses fidèles l'exemple des vertus les plus parfaites. Ceux mêmes qui l'avaient accusé le plus violemment, vaincus par l'ascendant de sa sainteté, firent très humblement leur soumission, et ce fut au milieu de l'édification générale et accompagné par les regrets de tout son peuple que Brice quitta la terre après quarante-sept années d'épiscopat, le 13 novembre 443.

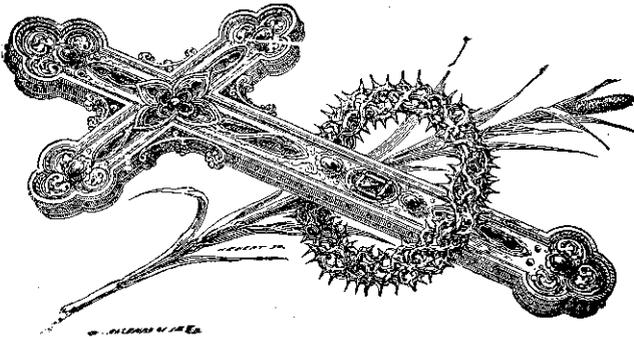
Son corps fut déposé dans l'église qu'il avait fait bâtir sur le tombeau de saint Martin. Vers l'an 580, saint Grégoire de Tours le fit transporter à Clermont, en Auvergne, et le mit auprès de saint Gal, son oncle.

Saint Brice est patron de Tours et de Saint-Brissson, en Morvan, ainsi que de plusieurs autres églises, principalement en Touraine et en Artois.

Saint Brice est patron de Tours et de Saint-Brissson, en Morvan, ainsi que de plusieurs autres églises, principalement en Touraine et en Artois.

UN AUTRE SAINT DU MÊME NOM

Deux siècles plus tard, le nom de Brice fut illustré par un autre serviteur de Dieu. C'était un moine de l'abbaye de Micy, au diocèse d'Orléans. Après s'être longtemps exercé aux vertus religieuses dans la vie claustrale, il obtint l'autorisation d'aller se consacrer entièrement à la vie contemplative dans la solitude de Passais, en Normandie (diocèse de Séez). Il y passa le reste de ses jours dans une grande austérité et une grande ferveur, et mourut dans un âge avancé. Une église remplaça plus tard la cellule témoin de ses vertus, et un bourg se forma autour de ce sanctuaire devenu un lieu de pèlerinage. L'ermite saint Brice est le patron de ce village et de plusieurs autres paroisses; et on célèbre sa fête le 9 août.



SAINT DIÉGO, OU DIDACE, FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

Fête le 13 novembre.

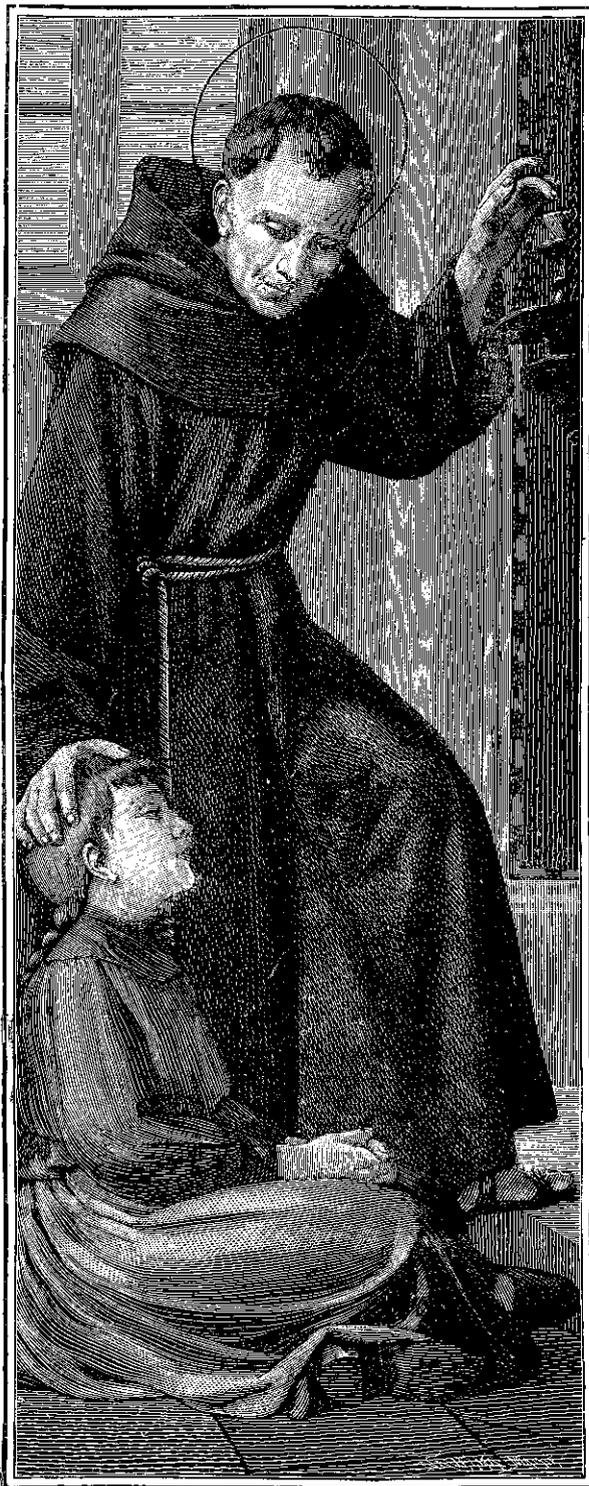
Dans la bulle de canonisation du bienheureux Didace, le pape Sixte V se plaît à faire ressortir les mérites de la pauvreté volontaire aux yeux de Dieu. Souvent, en effet, dans les desseins de la sagesse éternelle, les instruments les plus faibles en apparence sont destinés à confondre les puissants et les superbes. Dieu s'en sert de préférence pour opérer ses plus grandes œuvres.

La vie de cet humble Frère convers de l'Ordre de Saint-François en est un exemple frappant.

NAISSANCE DE DIDACE — ATTRAITES POUR LA SOLITUDE

Il naquit vers la fin du xiv^e siècle, à Saint-Nicolas-del-Puerto, petit bourg du diocèse de Séville en Andalousie. Ses parents peu favorisés des biens de la fortune, vivaient heureux du travail de leurs mains. C'était une de ces bonnes familles, comme on en rencontre encore aujourd'hui dans la catholique Espagne, familles laborieuses et austères, pleines de foi et de confiance en Dieu et en Marie. ●

Leur union fut bénie. Ils eurent un fils, enfant prédestiné, auquel ils donnè-



Diégo guérit une enfant malade. (Tableau de Bravi.)

rent au baptême le nom de Diégo, synonyme, en espagnol, de Jacques, le grand apôtre des Espagnes, dont les reliques, sont, au jourd'hui encore en grande vénération à Compostelle.

Cette fleur du ciel, entourée des soins les plus délicats grandit rapidement et son parfum s'exhalait de plus en plus suave, car, dès ses jeunes années, Diégo donnait des marques de sa sainteté future. Ses délices étaient dans la souffrance, la retraite et l'oraison. Son esprit et son cœur savouraient à plaisir la pensée salutaire de la Passion du Christ, et l'enfant de douze ans pouvait déjà dire avec l'Apôtre que toute sa science, c'était Jésus, et Jésus crucifié.

Encore adolescent, l'amour de la prière éveille en son cœur un vif attrait pour la vie solitaire. Il entend parler d'un saint prêtre qui vivait dans le voisinage à l'exemple des anciens Pères du désert; il court à lui et se met sous sa conduite. Désormais, plus libre de suivre les inspirations de la grâce, il s'adonne avec ardeur à la prière, à la méditation, à la pénitence. Son âme voulait être libre dans les élans

de sa ferveur et de son amour pour Jésus-Christ, mais en lui, comme en tous les fils d'Adam, le corps réclamait contre les élans de l'âme, le corps voulait son repos, son bien-être, la satisfaction de ses appétits et de ses passions. Or, Diégo voulait que l'âme fût maîtresse du corps, comme il convient, et pour habituer le corps à obéir, malgré ses répugnances, il le domptait par des mortifications sans nombre.

A la vie contemplative, le maître et son disciple mêlaient la vie active, suivant les conseils des Pères de la Thébaïde, afin de ne pas fatiguer l'âme par une contemplation continuelle. Ils travaillent tantôt à la culture d'un petit jardin, tantôt à fabriquer des corbeilles de joncs ou de cueillers de bois, qu'ils donnaient gratuitement à leurs bienfaiteurs, ou vendaient pour en distribuer le prix en aumônes.

Assurément cette conduite était excellente, mais Dieu appelait son jeune serviteur à un état de vie encore plus régulier et plus parfait.

DIEU L'APPELLE DANS L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Dès 1409, le bienheureux Pierre Santoyo, regardé à juste titre comme le principal promoteur de l'Observance franciscaine en Espagne, avait fondé divers couvents, où la règle primitive du pauvre d'Assise était pratiquée dans toute sa rigueur. L'une de ces fondations s'établit à Arrizafa, près de Cordoue, et bientôt la réputation de sainteté du bienheureux réformateur et des fils de saint François se répandit au loin. Diégo voulut devenir leur frère, et, pour s'y préparer, il s'exerçait à la pauvreté parfaite.

Un jour, il revenait de vendre ses corbeilles de jonc au village. Chemin faisant, ses yeux aperçoivent à terre une bourse bien garnie. C'est un piège du démon, se dit-il, n'y touchons pas ! Il passe ; bientôt, il rencontre un pauvre mendiant, déguenillé et mourant de faim : « Cher ami, lui dit-il, Dieu a pris soin de vous. A quelques pas d'ici, vous trouverez une bourse garnie, et si l'on ne peut en découvrir le propriétaire, vous en profiterez. »

Le jour arrive enfin où Diégo va réaliser le pieux dessein qu'il mûrit dans son cœur, il remercie le vénérable prêtre qui l'avait pris sous sa direction des soins qu'il lui a prodigués, l'embrasse en fils reconnaissant, adresse aux siens ses derniers adieux dans le bourg de Saint-Nicolas. La nuit venue, il quitte secrètement le toit paternel où tant de justes affections auraient pu le retenir. D'un pas alerte, il part pour le monastère de Saint-François d'Arrizafa. La route est longue, mais le jeune Diégo ne s'aperçoit pas de la distance qu'il franchit, il est tout entier à la joie : bientôt il sera l'enfant du pauvre d'Assise.

Il arrive au couvent et demande avec humilité à être reçu en qualité de Frère laïque (ou convers). On l'accepte. Peu après, on lui donne l'habit, et le voilà novice. Quel servent novice ! Il se distingue entre tous les Frères par son empressement à pratiquer la Règle et les constitutions de l'Ordre ; les emplois les plus vils sont ceux qu'il recherche. Nul ne le surpasse en pauvreté, en charité, en obéissance, en mortification. Jamais oisif, toujours priant. Les vertus du séraphique Père reluisent d'un merveilleux éclat en cet humble Frère convers. Aussi, le Seigneur se plaît à se communiquer à lui dans l'oraison. Souvent, on le voit en extase, il s'instruit à l'école du divin Maître sur les plus grands mystères de la foi, si bien que des docteurs viennent le consulter, lui, humble Frère laïque, sur les ques-

tions de la plus haute théologie. A tous, il répond avec la même profondeur et la même clarté. Les savants docteurs s'en retournaient stupéfaits et surtout profondément édifiés par une vertu si grande, basée sur tant de simplicité et d'humilité.

SA CHARITÉ POUR LE PROCHAIN — SES AUSTÉRITÉS

L'amour de Dieu ne va pas sans l'amour du prochain ; aussi Diégo, que nous appellerons maintenant Fr. Didace, était rempli d'un tel esprit de charité envers ses frères, envers les pécheurs, envers les pauvres et tous ceux qui le fréquentaient, qu'un mot de sa bouche suffisait pour calmer les discordes, pour exciter ceux-ci au repentir, ceux-là à la confiance, d'autres à la joie et à la patience.

Les indigents partageaient toujours ses repas ; ce n'était pas assez, il quêtait pour subvenir à leur misère. N'avait-il plus rien à leur distribuer, il pleurait avec eux et les consolait par des paroles si fortifiantes et si douces qu'un saint seul sait dire.

Peu de temps après son admission, les supérieurs lui confièrent la charge de portier. Les pauvres en furent très heureux. Jamais Fr. Didace ne les renvoyait sans secours, et comme certains Frères du couvent lui reprochaient sa prodigalité : « Ne craignez rien, leur répondait-il humblement, Dieu ne peut que bénir ces sortes d'abus ; loin de ruiner la communauté, ces aumônes lui attireront les bénédictions du ciel, car le bien fait aux pauvres est fait à Jésus-Christ. »

Dieu récompensa la charité du saint portier par des miracles. Tantôt le pain se multipliait entre ses mains, tantôt il guérissait les malades qui venaient se recommander à lui. Un autre jour, le ciel se chargea de justifier sa charité devant certains Frères mécontents qui le blâmaient de gaspiller ainsi les aumônes des bienfaiteurs : « Voyez, dit-il, en leur montrant sa corbeille, ce sont des fleurs que je porte. » Les Frères s'approchent, regardent, ô prodige ! les pains s'étaient soudain changés en roses fraîches, dont le parfum céleste se répandait dans tout le monastère. On se garda bien, dans la suite, d'importuner Fr. Didace au sujet de ses prodigalités charitables ; chacun eut pour lui tous les égards qu'inspire la plus haute sainteté.

Mais le Frère ne paraissait point s'apercevoir de l'estime dont on l'entourait. Bien persuadé qu'il était le dernier et le serviteur de tous, admis par grâce au couvent, il livrait une guerre constante à l'amour-propre, ce vice enraciné dans notre nature déçue, et il sut si bien en amortir l'aiguillon, que jamais on ne le vit froissé ou mécontent de quoi que ce fût. Jamais de susceptibilité, jamais de dépit, jamais de bouderie secrète. Affable, calme, sobre dans ses paroles, il conservait, en toute circonstance, sa modération et sa douceur à l'égard des autres.

Cette égalité d'âme suppose une grande énergie de volonté, un parfait renoncement à ses goûts personnels, en un mot, une grande mortification intérieure. Il n'était pas moins courageux dans la mortification extérieure : il affligeait son corps par des jeûnes fréquents, au pain et à l'eau, par une continuelle abstinence, par des disciplines sanglantes et quotidiennes, par des veilles prolongées et renouvelées toutes les nuits, tellement, qu'il est impossible qu'il ait pu supporter tant de fatigues et de privations sans un secours particulier de Dieu.

Une nuit d'hiver, tourmenté par le démon de la concupiscence, il alla se plonger dans l'eau

glacée, pour éteindre en lui-même le feu des passions. Jamais il ne se servit de chaussures; sa robe de bure était très pauvre, les pièces n'y manquaient pas, mais il était toujours décent dans sa tenue, et son maintien extérieur reflétait bien les dispositions dont son âme était remplie.

Un esprit d'oraison permanent se joignait à cette rigoureuse pénitence et rendait toutes les actions de notre Saint parfaites aux yeux de Dieu. La Passion de Jésus-Christ et la divine Eucharistie étaient les sujets préférés de ses méditations. Souvent, il méditait les bras en croix, pour mieux se pénétrer de la pensée du Sauveur expirant pour nous au Calvaire. Il portait constamment une croix de bois dans sa main, pour ne jamais perdre le souvenir de celle du Christ. La vue d'un crucifix suffisait parfois pour le faire entrer en extase. Sa ferveur était la même à l'égard du Très Saint-Sacrement : quand il s'approchait du banquet sacré, la joie débordait de son cœur, l'amour divin l'embrassait tellement qu'il ne pouvait retenir ses larmes. D'autres fois, Jésus venait le visiter et le consoler quand il présentait l'encens à l'autel; un parfum suave s'exhalait alors de sa personne et embaumait tous les assistants.

Sa dévotion à la Mère de Jésus-Christ n'était pas moins vive. En son honneur il jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis et les vigiles de ses fêtes. Il voulait voir tous les cœurs battre à l'unisson du sien pour chanter les gloires de cette Reine toute-puissante. Une lampe brûlait dans l'église, devant l'image de la Vierge. Fr. Didace se servait de l'huile de cette lampe pour guérir les malades, et, par ce pieux stratagème, il rapportait à la gloire de Marie les prodiges qu'il opérait lui-même.

IL SAUVE UN ENFANT DES FLAMMES

Le gardien du couvent d'Arrizafa envoya un jour Fr. Didace avec un compagnon à Séville. Ils arrivent et sont reçus chez un de leurs bienfaiteurs.

Près de là, vivait une pauvre veuve, boulangère de son métier. Elle n'avait qu'un fils, âgé de sept ans. L'enfant avait commis une faute, et, par crainte de la verge, était allé se cacher au fond du four au pain. Le sommeil l'y surprit. A l'heure ordinaire, la boulangère vient apprêter le four, l'emplit de bois, y met le feu. L'enfant, réveillé par le feu, pousse des cris déchirants; en l'entendant, sa mère, éperdue, tombe évanouie.

Revenue à elle, mais affolée par la douleur, elle court à travers les rues de la cité et crie à tout venant d'aller sauver son fils. Fr. Didace entend cette mère éplorée, il vient, la console. « Allez, dit-il, vous prosterner devant l'autel de la Vierge à l'église, et priez avec ferveur. »

Le Saint se rend près du four embrasé, suivi de son compagnon et d'une foule immense. Il se met à genoux, adresse au ciel une courte et fervente prière, et se relevant : « Jeune enfant, cria-t-il, je te l'ordonne, au nom de Jésus crucifié, sors de cette fournaise. » L'enfant apparaît soudain, traversant joyeux les charbons enflammés, et sort, sain et sauf, sans la moindre brûlure. La foule, étonnée, crie au miracle. Fr. Didace attribue tout à la puissance de la Vierge; au milieu des acclamations, il conduit l'enfant jusqu'à l'autel où sa mère priait, le consacre à Marie, et le rend enfin à sa mère, qui n'en pouvait croire ses yeux et répandait son cœur en actions de grâces.

DIDACE, MISSIONNAIRE ET SUPÉRIEUR DE COUVENT

Quelque temps après sa profession, ses supérieurs l'envoyèrent aux îles Canaries. Ces îles récemment découvertes par le chevalier français, Jean de Béthencourt, en 1402, avaient été évangélisées d'abord par le P. Pierre Bonthier de Saint-Join, Franciscain, et Jean Leverrier, prêtre franciscain du Tiers-Ordre de Saint-François, tous deux compagnons du pieux chevalier dans cette expédition. Ils implorèrent le secours des Frères Mineurs de l'Observance, et ceux-ci répondirent avec empressement à leur appel. En 1422, ils formèrent leur premier couvent dans l'île de Fortaventure. Le P. Jean Béze, vicaire de la mission des Canaries, en fut le premier gardien. A sa mort, tous les suffrages se portèrent sur l'humble Fr. Didace, et on lui envoya l'ordre de venir à Fortaventure, en qualité de gardien de ce couvent. Fortaventure était devenu comme le centre de la mission; c'était un poste important, mais les Pères jugèrent, avec raison, que la science infuse suppléerait avantageusement dans le Fr. Didace à ce qui lui manquait de science acquise; d'autre part, son éminente sainteté suffisait pour légitimer cette exception aux règles ordinaires, qui éloignent les Frères convers de toute prélatrice dans leur Ordre. C'était une rude épreuve pour l'humble Fr. Didace, mais l'obéissance marquait la volonté de Dieu, et Didace se soumit. L'espérance de trouver le martyr au milieu des indigènes idolâtres soutenait son courage. Il s'y préparait par un martyr de chaque jour, se flagellant jusqu'au sang pour la conversion des païens.

Il part donc, accompagné du P. Jean de Santorcaz, qui sera un jour son successeur. Fr. Didace prend la houlette de gardien en cette île lointaine et justifie l'exception faite en sa faveur. Sage, prudent et pieux, il est la règle vivante du couvent. Zélé lui-même pour le salut des âmes, il communique à ses frères sa générosité et son ardeur apostoliques. Jésus est le modèle qu'il cherche à imiter; comme ce bon Pasteur, on le voit courir après les brebis égarées, il entre dans les huttes des habitants de l'île, leur inspire la crainte et l'amour du vrai Dieu, les instruit, les prépare au baptême, et donne chaque jour de nouveaux enfants à l'Église.

Ces labeurs ne lui suffisent pas, il brûle du désir de verser son sang pour Jésus-Christ; dans ce dessein, il s'embarque pour la Grande Canarie, il veut y porter le premier le flambeau de l'Évangile; mais Dieu voulait conserver son serviteur à Fortaventure pour le salut d'un plus grand nombre. Une tempête survint, les matelots rebroussèrent chemin. Fr. Didace reconnut la volonté de Dieu et continua sa vie apostolique. Le prestige de sa sainteté et ses fréquents miracles contribuèrent à ramener des foules d'âmes au bercail de l'Église romaine.

RETOUR EN ESPAGNE — NOUVEAUX MIRACLES SÉJOUR A ROME

Quatre ans se passèrent dans ces rudes labeurs, et Fr. Didace fut rappelé en Espagne. Il demeura d'abord au couvent de Notre-Dame de Lorette, à trois ou quatre heures de Séville, et partit de là avec son compagnon pour San Lucar de Barameda. La route est longue et pénible, son compagnon ne se tient plus de fatigue; de provisions, ils n'en ont point : « Courage, mon frère, lui dit Fr. Didace, prions avec confiance, Dieu prendra soin de nous. » Ils prient ensemble, et, soudain,

voici qu'à l'ombre d'un arbre, ils trouvent enveloppés dans une serviette d'une éclatante blancheur, du pain, du vin, du poisson et une orange. « Rendons grâces au Seigneur, dit Fr. Didace, voici qu'il nous envoie par ses anges de quoi nous reconforter. » Après avoir pris ces mets célestes, ils reprirent leur route avec une nouvelle vigueur, l'âme remplie des plus douces consolations.

On célébrait, l'année suivante à Rome, le grand jubilé et la canonisation du Bienheureux Bernardin de Sienne. Saint Jean de Capistran, vicaire général de la province cismontaine, convoqua à ces grandes solennités les Observants des deux familles. Quatre mille Frères Mineurs environ répondirent à son appel. Fr. Didace s'y trouva auprès du P. Jacques de la Marche et de plusieurs autres disciples de saint François, qui devaient bientôt à leur tour être placés sur les autels. Dire la joie de notre Saint durant son séjour dans la Ville Eternelle, sa ferveur dans la visite des sanctuaires, sa piété dans la vénération des reliques, des saints apôtres et des martyrs, est chose impossible.

Un grand nombre des religieux, accourus à Rome, furent frappés de maladie. Le couvent de l'Ara-Cœli fut transformé en une vaste infirmerie. Le P. Alphonse de Castro fut saisi à son tour, c'était le compagnon du Fr. Didace. On vit en cette circonstance éclater la charité de cet humble Frère convers; le gardien d'Ara-Cœli en fut si touché, qu'il crut n'avoir rien de mieux à faire que de le nommer directeur de cette grande infirmerie. Fr. Didace accepta avec joie et reconnaissance une charge qui répondait si bien aux inclinations de son cœur; pendant trois mois, il s'en acquitta avec un zèle infatigable. Malgré la disette qui désolait la ville, jamais ses malades ne manquaient du nécessaire; une foule de pauvres recourait aussi à lui pendant la famine; à tous il donnait du pain. Tant d'aumônes ne lui auraient pas été possibles, si, par un miracle permanent, le pain, les remèdes, les vivres de toute sorte ne s'étaient multipliés entre ses mains.

Sa compassion pour les membres souffrants du Christ allait jusqu'à l'héroïsme. Un Frère le surprit un jour suçant les plaies d'un jeune homme tout couvert d'une lèpre hideuse. Déconcerté, le Saint essaya de cacher sa vertu en disant: « Mon frère, c'est ainsi que l'on guérit cette maladie. » Le lépreux guérit en effet. Beaucoup d'autres malades soignés à l'Ara-Cœli durent leur guérison aux prières de leur saint infirmier. Un peu d'eau puisée par lui au puits voisin, un signe de Croix fait avec l'huile de la lampe de la Vierge sur le front des infirmes, suffisaient pour leur rendre la santé, et Fr. Didace les invitait à remercier Marie, leur bienfaitrice.

DERNIÈRES ANNÉES DU FR. DIDACE

Les solennités de la canonisation terminées, Fr. Didace revint en Espagne, au couvent de Séville, d'où, peu après, il obtint d'aller séjourner quelques semaines à celui de Notre-Dame de Saldéda, le premier de la réforme de l'Observance, en Espagne. Enfin, le P. Rodriguez d'Ocage, vice-provincial de Castille, l'emmena avec lui au monastère de Sainte-Marie-de-Jésus, à Alcalá de Hénarès, qu'Alphonse Cortelle, archevêque de Tolède, avait fait restaurer, c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie. Fr. Didace y fut encore un modèle de toutes les vertus recommandées par le séraphique Père

saint François. Son exemple entraînait, et chacun enviait sa ferveur et sa piété. Jamais, en sa présence, on ne se serait permis le moindre murmure contre les supérieurs ou la moindre offense à la charité; et si parfois quelque Frère s'y laissait aller, Fr. Didace savait redresser ses paroles ou sa conduite, mais avec tant de mansuétude et de bonté, que ceux qu'il corrigeait ainsi, loin de s'en montrer froissés, en étaient, au contraire, très édifiés.

On ne comptait plus ses miracles ni ses extases; il ne se passait pas un jour sans qu'il opérât quelque prodige.

Dieu se charge de glorifier les âmes humbles, Fr. Didace cherchait à s'effacer en toutes ses actions; mais son nom était déjà célèbre dans toute l'Espagne; partout on le vénérait comme un saint. Enfin, chargé d'années et mûr pour le ciel, il se vit atteint au bras d'une plaie mortelle. Il comprit que Dieu allait le rappeler à lui; il était toujours prêt à paraître devant le Souverain Juge, néanmoins, il voulut s'y préparer mieux encore par la réception des sacrements de la Sainte Eglise.

Le mal fit de rapides progrès, et déjà le râle de l'agonie se faisait entendre. Les Frères accoururent auprès de lui: « Pardonnez-moi, mes Frères, leur dit-il les larmes aux yeux, si je vous ai offensés ou mésestimés en quelque une de mes actions, et priez pour que Dieu me reçoive bientôt dans le sein de sa miséricorde. » Il demanda ensuite qu'on lui donnât, pour l'amour de Jésus-Christ, le plus pauvre habit de la communauté, afin de mourir en vrai fils de saint François. On satisfait à sa demande; il rayonnait de joie, il voyait venir la mort sans crainte. Après un moment de silence, il prit dans ses mains la croix de bois qu'il ne quittait jamais, la pressa fortement sur ses lèvres et sur son cœur et dit en latin cette belle prière: « *Dulce lignum, dulces clavos, dulcia ferens pondera*: Que vous êtes doux à mon âme, ô bois, ô clous bénis, qui avez porté un fardeau si précieux! » Il alla achever cette hymne dans le ciel, aux pieds de Jésus-Christ; il avait partagé ses souffrances ici-bas, Jésus le conviait maintenant aux joies éternelles.

Sa mort fit une grande impression sur tous les Frères. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute la ville; ce fut une consternation générale. Les pauvres surtout pleuraient en lui leur père et leur ami. Les funérailles furent un triomphe, les miracles se multipliaient sur le passage du cercueil. On l'ensevelit d'abord dans la salle capitulaire du couvent; mais la piété des fidèles pour le serviteur de Dieu allant toujours croissant, on satisfait quelques années après à leur juste requête en transférant ses restes vénérés dans une chapelle de l'église du couvent. Quel ne fut pas l'étonnement de tous, quand, au moment de l'exhumation, on trouva son corps parfaitement conservé. Ce nouveau miracle excita encore davantage la dévotion des fidèles. Les prodiges qui s'opérèrent sur la tombe du Saint sont innombrables. Don Carlos lui-même, fils de Philippe II, roi d'Espagne, se voyant à l'article de la mort dans Alcalá, dut sa guérison instantanée au bienheureux Didace dont on lui fit vénérer les reliques.

En reconnaissance de cette insigne faveur, Philippe II demanda à Rome d'introduire la cause de la canonisation de ce grand serviteur de Dieu. Sixte V répondit à ses vœux, et, le 2 juillet 1388, inscrivit Didace au catalogue des saints. Innocent XI inséra son office dans le bréviaire romain, à la date du 13 novembre.

SAINT STANISLAS KOSTKA

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 13 novembre.



L'Enfant Jésus apparaît à saint Stanislas.

(D'après le tableau de Cignaroli.)

L'ANGE DE ROTSCOVO

Cet angélique enfant, qui en peu d'années devait arriver à une si haute sainteté, naquit en Pologne le 28 octobre 1550, au château de Rotscovo. Son père, Jean Kostka, était sénateur et héritier d'une des plus nobles familles du royaume ; sa mère, Marguerite Kriska, sœur du

palatin de Mazonie, appartenait à une noblesse non moins illustre.

Dès ses plus tendres années, Stanislas était si pieux, si doux, si pur, si modeste et en même temps si gracieux de visage, que son père et sa mère l'appelaient leur petit *ange*, et les domestiques du château le respectaient comme un saint. Si par hasard, dans la conversation, quelque

convive étranger ou quelque cavalier de passage s'oubliait jusqu'à dire en sa présence une parole inconvenante, le saint enfant en éprouvait une telle horreur qu'il s'évanouissait. Aussi son père avait-il soin de prier ses hôtes de veiller sur leurs paroles.

AU COLLÈGE DE VIENNE — LES DEUX FRÈRES

Après avoir commencé avec succès ses études au château paternel, Stanislas, âgé de quatorze ans, fut envoyé avec Paul, son frère aîné, continuer son éducation à Vienne, au collège de la noblesse dirigé par les Jésuites.

Un précepteur, nommé Bilinski, accompagnait les deux jeunes seigneurs polonais. Cet homme méritait malheureusement trop peu la confiance dont les parents de Stanislas l'avaient honoré ; il se montra d'une regrettable faiblesse envers Paul Kostka, qui, bien différent de son frère, était alors tout épris du monde, de ses plaisirs et de ses vanités. C'est ainsi qu'il lui laissa choisir un appartement dans l'hôtel d'un hérétique luthérien, uniquement parce qu'il était situé dans le plus beau quartier de la ville.

Stanislas, affligé de loger chez un ennemi de la sainte Eglise, en profita pour fuir le monde davantage. Chaque matin, avant la classe, il faisait sa méditation dans l'église des Jésuites et il y revenait le soir adorer le Maître de toute vraie science. Quand il avait un peu de temps libre, c'est encore à l'église qu'il se rendait. Plusieurs fois on l'y trouva ravi en extase. La nuit, il se levait pour prier, même pendant l'hiver.

Il suivait les cours avec assiduité, travaillait consciencieusement et avec ardeur, et le succès couronnait ses efforts, sans nuire à son humilité et à sa piété.

Il évitait comme la peste la société des jeunes gens de mœurs frivoles et légères ; sa meilleure récréation était de s'entretenir de sujets religieux avec les plus pieux et les plus exemplaires de ses condisciples.

Sans orgueil et sans vanité, il évitait de se poser en fils de grand seigneur, et sortait sans laquais, à moins que son gouverneur ne l'obligeât à s'en faire accompagner. Il portait des vêtements simples et pauvres, sans gants ni fourrures même durant les grands froids. Il ne reculait point devant les occupations les plus humbles, au point de balayer parfois la chambre de son frère.

L'austérité et une tendre dévotion à Marie servaient de rempart à sa chasteté. Il récitait chaque jour le chapelet avec recueillement. Il avait l'adresse de jeûner souvent sans qu'on s'en aperçût et se flagellait en secret par de rudes disciplines.

Cependant son frère et son gouverneur, irrités de ses vertus qui condamnaient leur frivolité, s'efforcèrent de le pervertir. « Hé ! quoi ? Stanislas, lui disaient-ils, pensez-vous que nous ne voulions pas nous sauver aussi bien que vous ? Avez-vous assez de présomption pour croire que, parmi tant de personnes de qualité que nous voyons à Vienne, vous soyez le seul qui viviez bien ? On ne doit pas vivre dans le monde comme dans un cloître. La dévotion d'un homme du monde n'est pas celle d'un moine ; elle doit être cachée dans son cœur et ne paraître qu'autant qu'il est nécessaire pour faire voir qu'on n'est pas sans religion. Comment comptez-vous plaire à Dieu en désobéissant sur tant de points à votre gouverneur et à votre frère ? Ne refusez donc pas de vous vêtir proprement et de venir dans les

assemblées, où, en vous divertissant avec nous, vous vous formerez l'esprit et apprendrez le monde. »

Stanislas répondit qu'il n'était pas fait pour le monde. Il savait qu'une chose est nécessaire pour tous, pour l'homme du monde aussi bien que pour le religieux, c'est de sauver son âme !

Le jeune étudiant continua donc son genre de vie. Il communiait tous les dimanches et à chaque fête solennelle.

GRAVE MALADIE — COMMUNION MIRACULEUSE LA SAINTE VIERGE LE GUÉRIT

Un autre genre d'épreuve vint exercer sa vertu : il tomba si dangereusement malade, que les médecins désespérèrent de sa vie. Stanislas était résigné à tout, mais le farouche luthérien chez qui il logeait refusait de laisser apporter la Sainte Eucharistie au jeune malade dans sa maison. Ni Paul, ni Bilinski n'osaient insister. Le démon, de son côté, attaqua visiblement le saint jeune homme. Plusieurs fois, il lui apparut dans sa chambre sous la forme d'un gros chien noir qui se jetait sur lui pour le dévorer : mais chaque fois Stanislas le chassa en faisant le signe de la Croix.

Il se souvint avoir lu que ceux qui invoquent sainte Barbe reçoivent la grâce de ne point mourir sans sacrements ; et il se mit à invoquer avec ferveur cette vierge martyre.

Une des nuits suivantes, pendant que la violence du mal empêchait Stanislas de dormir, la sainte apparut près de son lit, accompagnée de deux anges d'un éclat merveilleux. L'un d'eux portait la Sainte Eucharistie. A cette vue, le jeune malade, recueillant ses forces, se mit à genoux sur son lit, avertit son gouverneur qui le veillait, d'adorer avec lui son Sauveur, et il reçut la communion des mains de l'ange.

Après cette faveur divine, Stanislas, embrasé d'amour divin, ne songeait plus qu'au ciel. De fait, l'heure de son dernier soupir ne semblait pas éloignée, lorsque la Sainte Vierge daigna lui apparaître à son tour. La Mère de Dieu tenait son divin Fils entre ses bras ; elle le déposa un instant sur le lit du malade. Celui-ci, ravi d'un si grand trésor, eût souhaité le posséder à jamais. Mais la Reine du ciel, reprenant son Fils, dit à Stanislas que les jours du bonheur éternel n'étaient pas encore arrivés pour lui, et qu'il devait le mériter en entrant dans la Compagnie de Jésus.

VOGATION ET FUITE

Une rapide guérison suivit cette merveille ; peu de jours après, Stanislas pouvait se lever et se rendre à l'église pour remercier Dieu. Il raconta à son directeur la faveur dont il venait d'être l'objet, et lui exposa son désir d'être reçu dans l'Ordre des Jésuites. Celui-ci approuva son dessein.

Le jeune seigneur s'empressa d'aller s'offrir au Père Provincial des Jésuites, à Vienne, il supplia même le cardinal Commendon, légat du Saint-Siège, d'intervenir en sa faveur ; mais, ni le Provincial, ni le Cardinal n'osèrent accéder à ses désirs, par crainte des ennus que la famille du jeune homme pourrait susciter à la Compagnie.

Stanislas, sachant bien que ni son frère, ni son gouverneur ne lui accorderaient jamais l'autorisation de se faire jésuite, résolut de quitter Vienne, et d'aller se présenter au Père Canisius, provincial de la Haute Allemagne.

Mais comment échapper à son frère, dont la surveillance devenait de plus en plus rigoureuse et sévère? Paul le traitait avec une grande dureté. Un jour qu'il lui parlait encore plus rudement et menaçait de le frapper, Stanislas lui répondit : « Si vous continuez à en agir ainsi, je serai obligé de me séparer de vous et d'en avertir nos parents. — Allez où vous voudrez, repartit Paul, je ne m'en soucie nullement. »

Stanislas ne se le fait pas répéter deux fois. Il passe une grande partie de la nuit suivante en prière, se lève de grand matin, va communier à l'église des Jésuites, prie le Père Antoine de lui donner une lettre de recommandation, sort de la ville de Vienne, et marchant toujours à pied, s'engage sur la longue route qui mène à Augsburg. Bientôt il rencontre un mendiant, auquel il donne sa tunique; il se revêt alors d'un mauvais pardessus de toile et, un bâton à la main, il continue sa marche.

Le soir, Paul Kostka, ne le voyant pas rentrer à la maison est très affligé. Il craint que ses mauvais traitements n'aient engagé son frère à s'enfuir ou à se cacher. Dès le lendemain, de concert avec Bilinski, il le cherche dans toute la ville de Vienne. Peine inutile. Alors, les deux Polonais et leur hôte hérétique montent dans une voiture et s'élancent à la poursuite du fugitif, précisément sur la route d'Augsbourg.

Comme Stanislas allait à pied, ils ne tardent pas à le rejoindre; mais ils ne le reconnaissent pas sous ses habits de mendiant, et continuent leur course.

Étonnés de ne pas le rencontrer, ils se demandent si le jeune homme qu'ils ont dépassé ne serait pas Stanislas; ils reviennent sur leurs pas, et prennent un chemin de traverse où Stanislas venait de s'engager. Ils allaient l'atteindre, lorsque leurs chevaux se raidissent sur le sol et refusent obstinément d'avancer. Alors ils se décident à reprendre la direction de Vienne et les chevaux de repartir au galop.

De retour à Vienne, Bilinski recevait la visite d'un ami de Stanislas qui lui apportait la lettre suivante, trouvée dans un de ses livres : « Ne cherchez point d'autres raisons à ma fuite que le dessein où je suis de me retirer du monde, et de suivre la vocation de Dieu qui m'appelle dans la Compagnie de Jésus. Si mon père et mon frère m'aiment comme ils doivent m'aimer, ils ne trouveront pas mauvais que je me sois éloigné d'eux pour chercher la seule chose qui peut faire le bonheur de ma vie. Quand mon père songera comment il a souvent déclaré qu'il ne souffrirait jamais de me voir entrer dans un Ordre religieux, il comprendra facilement que je ne pouvais lui déclarer mon projet sans me mettre dans l'impuissance de l'exécuter. Je devais donc le tenir secret. Et je l'assure qu'un jour il me saura bon gré, de lui avoir ôté, par mon éloignement, l'occasion de s'opposer à mon bien et à la volonté de Dieu. »

LA COMMUNION DANS UN TEMPLE PROTESTANT STANISLAS A ROME

Après avoir fait cent quatre-vingt-trois lieues à pied, Stanislas entra dans Augsburg. Apprenant que le Père provincial des Jésuites était à Dillingen, il part pour cette ville. En route, il s'arrête dans un village et va droit à l'église; elle était pleine de monde, mais hélas! c'était des hérétiques, qui s'étaient emparés de cette église et en avaient fait leur temple. Pendant que le

saint voyageur pleurait sur cette profanation, et exprimait à Dieu ses regrets de ne pouvoir communier en ce lieu comme il l'avait souhaité, des anges lui apparurent, escortant l'un d'entre eux qui portait la Sainte Eucharistie. Le saint jeune homme reçut la communion de la main de l'ange et offrit à son Sauveur les élans de sa reconnaissance et de son amour.

A Dillingen, il fut parfaitement accueilli par le Père provincial. Les Jésuites tenaient une collège dans cette ville. Chargé de servir les pensionnaires, le jeune seigneur polonais s'acquitta de ces fonctions vulgaires avec autant de charité que d'humilité. Après quelques semaines de cette épreuve, le Père provincial le jugea digne d'être admis dans la Compagnie. Mais, pour éviter les obstacles que pouvait lui susciter sa famille, il l'envoya faire son noviciat à Rome.

C'était un voyage de deux cent soixante lieues, que Stanislas accomplit à pied, avec deux autres jeunes religieux. Forêts, plaines, montagnes, torrents, chaleur ou froid, rien n'arrêta son courage, tant était grand son désir d'être fidèle à sa vocation et de se consacrer complètement à Jésus-Christ.

Arrivé à Rome, il alla se jeter aux pieds du supérieur général des Jésuites. C'était alors l'illustre saint François de Borgia. Celui-ci accueil lit en père le jeune exilé et lui donna l'habit religieux le jour de la fête de saint Simon et de saint Jude, de l'année 1567.

La joie de Stanislas, en se voyant enfin revêtu de l'habit religieux, fut immense. « Que nous sommes heureux, mes frères! disait-il à ses compagnons de noviciat. Dieu est tout à nous et nous sommes tout à Dieu. La vie que nous menons ici ressemble à celle des saints dans le ciel; Dieu nous tient lieu de toutes choses comme à eux. Ils font toujours la volonté de Dieu, il en est de même de nous, si nous pratiquons fidèlement l'obéissance. Sans doute, les saints n'ont aucune peine en cette soumission et nous en avons, mais c'est afin d'augmenter chaque jour le trésor de nos mérites... Oh! que la vie des hommes du siècle est différente de celle-là! Quelque chose qu'ils donnent à Dieu, ils lui donnent toujours très peu, parce qu'ils ne se donnent pas eux-mêmes. »

LETTRE A SON PÈRE

Cependant le père de Stanislas ne tarda pas à apprendre comment son fils s'était fait jésuite à Rome. Il lui écrivit des lettres pleines de reproches et d'injures; il l'accusait d'avoir déshonoré la noblesse de sa famille en s'enfuyant de Vienne sous les haillons d'un mendiant, en embrassant une profession indigne de sa haute naissance et des richesses de sa famille. Enfin il lui déclarait que si jamais il rentrait en Pologne, il saurait le châtier d'une manière exemplaire.

Stanislas, qui avait toujours eu pour son père un respect plein de tendresse, fut ému jusqu'aux larmes en voyant ses préventions et sa douleur. Mais, confiant en Dieu, son premier Père, il écrivit à son père de la terre, ces lignes touchantes :

« Je serais inconsolable si j'avais mérité votre colère et les reproches que vous m'adressez, par quelque mauvaise action. Mais je vous l'avoue, je ne puis avoir honte de celles dont vous me blâmez, et par lesquelles vous prétendez que j'ai déshonoré mon nom. Il y a longtemps que j'ai mis ma gloire à obéir à Dieu et à embrasser la croix de Jésus-Christ. J'y ai trouvé tant de douceur, que je ne puis me persuader, qu'aimant

vos enfants comme vous faites, vous voudriez me priver d'un bien que je ne changerai pas pour toutes les couronnes du monde. »

NOVICIAT — FERVEUR ET VERTUS

De fait, le fervent novice, sans se laisser ébranler par cette tentation, ne songea qu'à prier Dieu de protéger ses parents et à devenir lui-même un parfait religieux.

Avec quelle docilité et quelle exactitude il employait tous les moyens que la vie religieuse met à la disposition des âmes pour avancer dans la vertu. Aussi, en dix mois, fit-il plus de progrès que d'autres en cinquante ans. Son obéissance absolue et sa parfaite observance de la règle lui permettaient de s'immoler sans cesse à Dieu.

Cette âme si pure, qui avait conservé l'innocence de son baptême, avait cependant soif d'expiations et de sacrifices. Il portait habituellement le cilice, se flagellait jusqu'au sang et jeûnait souvent, aussi souvent que lui permettait le maître des novices : car il soumettait à l'approbation de son directeur toutes ses austérités, sachant bien que nul sacrifice n'est plus agréable à Dieu que celui de notre propre volonté.

La noblesse de sa famille, le courage dont lui-même avait fait preuve pour suivre sa vocation, ses brillantes qualités ne lui donnaient point d'orgueil ; il était le plus humble, le plus charitable, le plus empressé à rendre service aux frères et à se charger des emplois les plus vulgaires de la maison. Un jour qu'un autre novice le louait de sa haute naissance : « C'est peu de chose, répondit-il, d'être grand en ce monde où tout est si petit. Il n'y a point de vraie grandeur que celle qui vient de la grâce de Jésus-Christ, par laquelle nous sommes faits enfants de Dieu et héritiers de son royaume. Faible avantage que d'être né avec des biens qu'on n'emporte point en mourant. Rien ne nous fait riches que ce que l'on ne peut nous ôter. »

Aussi, après avoir quitté sans regret les grandes richesses de sa famille, il ne s'attachait pas, comme il arrive parfois, aux petits objets à son usage comme livres, meubles, images et autres choses semblables. Tout son cœur était à Dieu, et l'amour divin le remplissait entièrement.

Nous avons vu quelle était son assiduité à la prière, dans le monde. Une fois dans le couvent, on peut dire que sa vie fut comme une oraison perpétuelle. Modeste dans ses regards et ami du silence, il était sans cesse uni à Dieu, même au milieu des occupations matérielles. Et quand il se trouvait au pied des autels, il se sentait parfois embrasé d'un si grand feu d'amour divin, que sa poitrine elle-même devenait brûlante : il lui arriva d'être obligé de sortir au grand air, et d'appliquer des linges mouillés sur sa poitrine pour obtenir un rafraîchissement indispensable à sa santé.

LE SERVITEUR DE MARIE — L'ASSOMPTION CÉLÉBRÉE AU CIEL

Sa dévotion à la Sainte Vierge n'était pas moins admirable. « Il était si passionné pour sa gloire, dit un de ses historiens, qu'il avait fait une étude particulière de tout ce que les auteurs ont dit de plus sublime et de plus propre à donner une haute idée de sa grandeur. » Il

parlait de cette divine Mère avec un charme qui ravissait ses auditeurs, et ne commençait jamais une action sans l'invoquer.

L'année de son noviciat n'était pas encore terminée, quand la Reine du ciel jugea digne du paradis cette fleur dont les parfums embaumaient la terre. Quelques jours avant la fête de l'Assomption, Stanislas dit à un Père : « Ah ! mon Père, que ce fut un heureux jour pour les Saints que celui où la Sainte Vierge entra dans le ciel ! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire par quelque réjouissance aussi bien que nous ; j'espère voir la première fête qu'ils en feront. »

Déjà, à la suite d'une belle exhortation du P. Canisius sur la préparation à la mort, Fr. Stanislas avait dit à un autre novice : « Cette exhortation est un salutaire avertissement pour tout le monde ; mais pour moi, qui dois mourir durant ce mois, c'est vraiment la voix de Dieu. »

On n'attachait point d'importance à ces paroles, tant il paraissait alors plein de vie et de santé, mais lui se préparait en silence.

On rapporte que le 10 août, fête de saint Laurent, il alla communier, portant sur sa poitrine une lettre, dans laquelle il suppliait la Sainte Vierge de lui obtenir la grâce de mourir avant le beau jour de son Assomption. Le soir, il dit sa coupole au milieu du réfectoire, baisa les pieds de tous les religieux, leur demanda en aumône le pain qu'il devait manger, et ensuite alla servir à la cuisine. Il n'avait pas terminé cet office d'humilité, quand il se sentit saisi de la fièvre.

Le médecin, appelé le lendemain, crut à une indisposition passagère ; mais Stanislas dit au Père recteur qu'il mourrait avant quatre jours. En effet, une hémorragie étant survenue, l'état du malade empira rapidement, et devint bientôt sans remède. Après avoir reçu les derniers sacrements, le saint jeune homme demanda d'être placé à terre pour y mourir. Il ne s'entretint plus qu'avec Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, baisant souvent les plaies du crucifix et exprimant sa joie d'aller au ciel.

Enfin, la nuit qui précède le jour de l'Assomption, vers trois heures du matin, la Sainte Vierge vint elle-même chercher l'âme de cet enfant d'adoption pour la conduire à la fête éternelle du ciel.

Stanislas avait dix-huit ans.

En voyant la multitude qui se pressait à ses funérailles et baisait ses pieds, François Tolet, plus tard cardinal, s'écria : « Voilà sans doute une chose merveilleuse, qu'un petit novice polonais, qui vient de mourir, se fasse honorer dans la ville de Rome comme un Saint. »

Les miracles obtenus à son tombeau le firent déclarer Bienheureux par le pape Clément VIII, dès l'an 1604, et son culte devint populaire, surtout en Pologne. Paul Koslka se convertit peu d'années après la mort de Stanislas, qui pria pour lui au ciel. Toute sa vie, il voulut faire pénitence des mauvais traitements qu'il avait infligés à son admirable frère. Il mourut lui-même en odeur de sainteté, âgé d'environ soixante ans.

Le tombeau de saint Stanislas Kostka est vénéré dans l'église de Saint-André à Rome. Plusieurs lampes y brûlent constamment.

O saint jeune homme, protégez la jeunesse chrétienne contre les séductions et les persécutions actuelles ; obtenez à l'Eglise romaine le triomphe et la liberté.

SAINT KILIEN, ÉVÊQUE, APOTRE DE L'ARTOIS

Fête le 13 novembre.



Saint Kilien, avant de partir pour évangéliser l'Artois, se retire auprès de saint Fiacre dans les solitudes de la Brie pour s'entretenir avec lui des choses de Dieu.

Saint Kilien fut envoyé de Dieu dans notre pays au VII^e siècle, au moment de la renaissance et de la propagation du druidisme qui reprenait son influence dans les campagnes. « Les guirlandes votives ornaient encore les arbres sacrés. Le voyageur rencontrait sur sa route des temples ouverts, où fumaient les charbons du sacrifice, des statues debout, et à leurs pieds des autels sacrilèges (1). » Aussi fallut-il un apôtre zélé,

ardent et pur comme Kilien, pour opérer des conversions durables dans ces populations encore sauvages et grossières.

PREMIÈRES ANNÉES

Saint Kilien descendait d'une famille royale d'Irlande. Son père était très riche et très puissant. Le jeune enfant voyait donc s'ouvrir devant lui un avenir brillant, une vie féconde en plaisirs. Mais loin d'attacher son cœur à toutes ces

(1) Ozanam.

délices, notre Saint écoutait la voix de Dieu et joignait à une solide piété un grand esprit de mortification même dans l'âge le plus tendre. La pensée du salut le préoccupait toujours; mais elle ne lui faisait pas négliger le reste. Kilien étudiait très sérieusement pour acquérir les connaissances nécessaires à son rang; il était le modèle de tous les enfants de son âge. Le spectacle de cette tendre et belle âme, combattant vaillamment l'enfer, ravit le cœur de Dieu, qui attira à lui le jeune enfant, en le détachant du monde. Aussi quand vint le moment de choisir une condition, Kilien abandonna sa famille et se retira dans un monastère. Le monde, il est vrai, ne comprenait pas ce mystère d'abnégation et se moquait; mais notre Saint jouissait déjà des consolations du Seigneur.

LE RELIGIEUX ET LE PRÊTRE

Kilien entra donc au noviciat, et, dès les premiers jours, il fut le modèle de tous, parce qu'il se montra le plus avide d'humiliations et de renoncement, le plus ardent au service de Dieu. Sa piété n'était pourtant ni triste ni ennuyeuse. Son visage, sans cesse souriant, inspirait la confiance et lui attirait tous les cœurs. Il était affable, toujours prêt à rendre service, mais aussi veillant scrupuleusement sur le moindre de ses actes. En un mot, on voyait déjà en lui l'apôtre qui donne au prochain ses biens, ses forces, son temps, sa vie, et ne garde pour lui que les souffrances et l'espérance du ciel. Malgré son extrême désir de se cacher, Kilien fut bientôt vénéré de tous. Pendant son noviciat, il avait acquis une science solide, et Dieu, voyant son humilité, lui avait communiqué de grandes lumières. Aussi ses supérieurs, heureux de posséder un si bon religieux, le firent élever à la sublime dignité du sacerdoce. Avec quelle foi le jeune prêtre célébrait cet adorable mystère! que de larmes coulaient de ses yeux quand il tenait la sainte Hostie entre ses doigts! Lui seul pourrait dire quels suaves entretiens il eut alors avec son Dieu. Mais l'apôtre ne s'appartient pas, il se doit tout entier au prochain. Aussi Dieu, qui préparait son serviteur aux durs labeurs de l'apostolat, donna bientôt à son zèle l'occasion de se signaler.

KILIEN SUPÉRIEUR

A la mort de leur abbé, les moines jetèrent les yeux sur Kilien pour le remplacer. Après bien des refus, l'humble religieux se soumit. Sous sa direction, le monastère devint bientôt célèbre par sa prospérité et la ferveur de ses habitants. Le supérieur en était la règle vivante, et ses exemples, plus que ses exhortations, entraînaient tous les religieux vers la perfection. La grâce du ciel coulait dans les cœurs des moines comme la rosée sur une colline et, de là, se répandait dans toute la contrée. En effet, le spectacle de leur vie recueillie et laborieuse était un sujet d'édification pour les populations. Souvent notre Saint parcourait le pays, et à sa parole enflammée les âmes infidèles ou égarées par le péché se convertissaient en grand nombre. Son style n'était point pompeux ni recherché, mais il laissait parler son cœur, et il manifestait simplement les lumières qu'il avait reçues dans ses longs entretiens avec Dieu. Cela ne suffisait pas encore à son zèle; il visitait les maisons des pauvres qui vivaient autour du monastère et leur portait quelques aumônes en même temps qu'il les entretenait de leurs affaires éternelles.

ÉPISCOPAT

Sur ces entrefaites, l'évêque du lieu vint à mourir; des ambitieux menaçaient de ravager cette église désolée, mais Dieu ne permit point à leurs projets d'aboutir. Le clergé et le peuple, d'une voix unanime, demandèrent saint Kilien comme pasteur. A cette nouvelle, l'humble moine fut atterré, et il refusa nettement la dignité qui lui était offerte. Larmes et supplications, rien ne put l'ébranler. A genoux lui-même, il suppliait le Seigneur de changer la volonté de ce peuple. Cependant, après une longue résistance, Kilien devint hésitant, et, devant l'unanimité de l'élection, il se demanda si ses refus obstinés n'allaient pas contre la volonté de Dieu; enfin il céda, prenant sur ses épaules le nouveau fardeau qu'on lui imposait. Les honneurs et tous les avantages de l'épiscopat n'étaient rien pour lui; il ne voyait que les terribles responsabilités de cette charge.

Devenu évêque, saint Kilien n'avait point oublié son monastère: il y revenait de temps en temps pour y pratiquer toutes les vertus de la vie commune. Selon la coutume parmi les religieux, chacun, à tour de rôle, sans en excepter les supérieurs, remplissait les divers offices du monastère. C'est ainsi que saint Kilien, quand son tour arrivait, descendait à la boulangerie, et, avec une simplicité admirable, pétrissait la farine et faisait cuire le pain.

Un jour que le prélat était occupé à remplir cet office, le feu prit à la boulangerie et atteignit le pain destiné au repas de la communauté. Kilien, ne consultant que sa charité, s'abandonne à la Providence de Dieu, dont il invoque le nom, et se précipite au milieu des flammes. Le feu le respecte et s'éteint comme par enchantement. A cette vue, un cri de reconnaissance s'échappe de toutes les poitrines, mais l'admiration redouble encore quand on aperçoit, au milieu du four, de magnifiques pains sur lesquels l'incendie n'avait laissé aucune trace. Le bruit du miracle se répandit dans toute la contrée, et l'on se félicitait d'avoir pour pasteur un si grand ami de Dieu.

FUITE

Mais cette joie fut de courte durée, car la louange qui volait de bouche en bouche blessait l'humilité du Saint qui s'en voyait l'objet. La voix de Dieu l'appelle et lui demande de briser tous les liens qui l'attachent encore à la patrie terrestre. Kilien n'hésite plus, il fuit ce sol, ce monastère, cette église qu'il avait tant aimés. « Si je fuis, c'est pour vous obéir, ô mon Dieu, disait le Saint; veuillez donc vous-même sur ce troupeau. »

Kilien devint ainsi simple évêque apostolique, et il parcourut les déserts et les montagnes de l'Irlande, n'ayant plus d'abri ni d'aliment assuré pour soutenir ses forces. Rencontrait-il sur son chemin un sanctuaire? il y passait des heures devant Dieu. Arrivé dans une ville, il visitait d'abord Notre-Seigneur dans ses temples; puis, s'oubliant lui-même, il courait aux hôpitaux les plus pauvres. Sa vue réjouissait les infirmes, et son cœur trouvait toujours quelque bonne parole pour édifier et consoler. Les malheureux célébraient à l'envi ce généreux bienfaiteur, et bientôt son nom fut connu en tous lieux.

Les guérisons que Dieu accordait à sa foi et à sa prière augmentèrent encore sa réputation, et, pour échapper aux honneurs et à l'estime du monde qui semblait le poursuivre, le serviteur de Dieu se vit contraint de fuir une seconde fois

et de chercher une retraite plus profonde et plus lointaine.

ROME

Depuis longtemps, le saint évêque éprouvait un vif désir de visiter les tombeaux des deux grands champions de la foi, Pierre et Paul. Ce fut donc vers Rome qu'il dirigea ses pas, à travers mille dangers et mille souffrances. Une fois dans la Ville Eternelle, il se livra tout entier à la prière.

Le souvenir des martyrs enthousiasmait son âme, et il recherchait leurs traces avec avidité. Les superbes palais n'attiraient nullement son attention. Parcourir les sanctuaires aux heures de la prière, assister aux cérémonies pleines de cette majesté et de cet éclat que la religion sait donner à son culte étaient son unique occupation. Cette vie de piété et de foi répondait si bien aux désirs de son âme qu'il résolut de demeurer à Rome.

« Ici sera mon séjour, disait-il; j'y vivrai sous le regard de Dieu. » Mais bientôt sa renommée se répandit. On connut sa noble origine, sa qualité d'évêque, les sacrifices qu'il s'était imposés, et on se disputa l'honneur de le posséder. Les monastères lui ouvrirent leurs portes, le pape Honorius lui témoigna des marques d'estime et de vénération.

Cependant, la volonté de Dieu n'était pas qu'il demeurât dans la Ville Eternelle jusqu'à la fin de sa vie. Après onze ans passés dans un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, le Saint connut les desseins particuliers que Dieu avait sur lui : il se sentit appelé à évangéliser la terre des Gaules. Le Seigneur lui faisait entendre sa voix, il résolut de correspondre à cet appel.

LES DEUX MOINES

Kilien connaissait de réputation l'évêque de Meaux, saint Faron, et un pieux solitaire de ses parents, appelé Fiacre. Ce fut auprès d'eux qu'il se rendit. Autant les Romains étaient tristes du départ de notre Saint, autant sa venue causa de joie au digne évêque de Meaux. Saint Kilien reprit dans ce nouveau séjour sa vie de prières et de mortifications. Parfois il se rendait au désert où saint Fiacre s'était bâti un ermitage et vivait dans le travail et la prière. Kilien venait y chercher des leçons de vertu, et, de son côté, le solitaire saluait avec amour ce religieux dont il admirait la sainteté; il l'introduisait dans sa grotte austère; là, ils faisaient ensemble une pieuse lecture et passaient la nuit en prières. L'aurore les trouvait encore à genoux, absorbés dans la contemplation de Dieu. Saint Kilien était arrivé au terme de ses désirs: il eût voulu finir ses jours dans cette solitude que la prière et les entretiens avec le ciel venaient sans cesse charmer et embellir. Mais Dieu en avait décidé autrement. Déjà, à plusieurs reprises, il avait demandé à son serviteur de laisser les douceurs de la contemplation pour les labeurs de l'apostolat. De nouveau, cet appel divin allait se faire entendre.

Saint Aubert, alors évêque de Cambrai et d'Arras, cherchait partout des apôtres zélés pour l'aider à évangéliser les pays encore barbares et païens confiés à sa sollicitude pastorale, et, dans ce but, il s'adressait aux autres évêques, leur demandant des ouvriers pour la moisson des âmes. Saint Faron, de Meaux, jeta les yeux sur Kilien, et, usant de son autorité, il lui ordonna d'aller sans crainte se mettre à la disposition de saint Aubert et prêcher l'Evangile aux populations nombreuses de l'Artois.

Le Saint obéit, et, quittant sa chère solitude, il se dirigea en toute hâte vers le nouveau théâtre de son zèle apostolique et de ses combats.

LE COMTE EULFES

A travers les épaisses forêts du Soissonnais, dans ces lieux sauvages qu'il devait traverser, bien des tribulations attendaient le futur apôtre de l'Artois. Les païens, qui voyaient en lui l'ennemi de leurs dieux, l'accablaient d'injures et souvent de coups. Il avait pour abri les arbres, et pour nourriture les fruits sauvages.

Un jour cependant, exténué de fatigue, Kilien frappe à la porte d'un château. Le comte Eulfes, seigneur de l'endroit, était grand admirateur de la sainteté de Kilien, mais la Providence, qui avait ses desseins secrets, permit que ce jour-là le noble comte fût absent.

A la vue de ce moine humble et pauvre, la comtesse refuse l'entrée de sa demeure. Kilien demande cependant l'aumône de quelque aliment pour soutenir ses forces épuisées. A cette prière, l'hôtesse se contente de répondre durement: « Il y a près d'ici une rivière; si vous avez soif, allez vous y rafraîchir. Je n'ai rien à vous donner à boire. — Qu'il soit donc fait comme vous l'avez dit, » réplique doucement le Saint, et il quitte cette maison inhospitalière.

Le vœu de Kilien reçut aussitôt son accomplissement. A peine s'était-il éloigné que le comte arrive, fatigué par une chasse ardente. Les serviteurs l'entourent; il demande à boire. Mais on ne peut le satisfaire, les caves, remplies de vin, sont maintenant à sec. Le comte, qui examine lui-même, ne peut en croire ses yeux. « Les dieux, dit-il, seront passés par ma maison. »

« Seigneur, dit un serviteur, il y a quelques instants, j'ai vu entrer ici un chrétien qui demandait l'aumône et on l'a cruellement rejeté. — C'est sans doute Kilien que j'attends avec impatience et le Dieu des chrétiens a voulu me punir de l'outrage fait à son ministre, » et il donne ordre de courir après l'apôtre et de le remener en toute hâte.

Pendant ce temps, Kilien priait pour ceux qui l'avaient traité si mal; tout à coup il se voit entouré d'esclaves qui, sur l'ordre du comte, leur maître, le reconduisent au château.

A sa prière, les caves se remplirent de vins excellents, et ce nouveau prodige acheva de convertir les âmes. Tous prièrent le saint de les instruire, aucun ne résista à la grâce du Christ, et tous embrassèrent généreusement la vraie religion. La présence de Kilien était désormais inutile, il abandonne ces lieux en bénissant le Seigneur qui l'avait conduit par des voies admirables.

NOUVEL ÉPISCOPAT

Kilien était impatientement attendu, saint Aubert lui donna toutes les instructions convenables au nouveau ministère qu'il allait entreprendre et bénit le vaillant missionnaire.

Le comte Eulfes possédait, à Aubigny, de grands territoires; il résolut d'en donner une partie à Kilien pour toutes les bonnes œuvres que le saint apôtre méditait. La Scarpe coulait au milieu de cette propriété, on y voyait un petit oratoire. Plein de reconnaissance pour une offre si généreuse, le Saint la mit à profit pour construire une église à ses nouveaux fidèles. Bientôt, l'édifice s'éleva. De nombreux esclaves se pressèrent autour des chantiers. Ces pauvres gens

SAINT EUGÈNE DE DEUIL

ÈVÈQUE DE TOLÈDE ET MARTYR

Fête le 13 novembre.



Découverte du corps de saint Eugène dans le lac Marchais.

SON ORIGINE — SON APOSTOLAT EN ESPAGNE

La vie de saint Eugène, un des apôtres des premiers siècles de l'Église, ne nous est connue que dans ses grandes lignes, mais le souvenir de cet intrépide missionnaire est demeuré célèbre en Gaule et en Espagne, et l'histoire de son culte et de ses reliques à travers les siècles est des plus intéressantes à étudier.

Eugenius Marcellus, de l'illustre famille des

Marcellus, dont un des membres combattit Annibal et mérita d'être nommé l'Épée de Rome, naquit vers l'an 15 de l'ère chrétienne, sous le règne de Tibère. Sa mère, Claudia Xantippe, lui fit donner une éducation élevée. Il excella bientôt dans les lettres et dans les sciences humaines.

Le ciel lui accorda un bienfait plus excellent que celui de sa haute naissance. Il fut, à Rome, disciple de l'apôtre saint Pierre. Peut-être est-il le Marcellus qui, aidé de deux dames romaines,

Anastasia et Basilisse, détacha de la croix le corps du Prince des apôtres, martyrisé sur le Janicule, et l'ensevelit dans les catacombes.

Lorsque saint Denys l'Aréopagite, converti à Athènes par les prédications de saint Paul, reçut à Rome, du pape saint Clément, la mission d'évangéliser les Gaules, Eugène lui fut adjoint comme compagnon de son apostolat avec les saints Martial, Saturnin, Lucien et plusieurs autres. Denys se dirigea vers Paris, Saturnin fonda l'église de Toulouse, Martial fut l'apôtre de l'Aquitaine ; Eugène fut envoyé par saint Denys jusqu'en Espagne et fut sacré évêque de Tolède. Il se mit à parcourir la péninsule, annonçant la vérité sainte avec une ardeur infatigable, et confirmant sa doctrine par des miracles éclatants. Des conversions nombreuses furent la récompense de son zèle. A sa voix, les chrétiens surgissaient de toutes parts. Aussi, l'évêque appelé, à cause des fruits merveilleux de sa prédication, *le second apôtre de l'Espagne*, éleva, dans la ville de Tolède, une église qu'il dédia à saint Etienne, premier martyr.

Il consacra des prêtres chargés de l'aider dans son ministère. Il avait appris aux fidèles à réciter l'Oraison dominicale. Il ne dédaigna pas de faire servir au bien des âmes sa connaissance des lettres. Pour gagner ceux que charmaient la sagesse humaine, il traduisit en vers, en la paraphrasant, l'Oraison dominicale que les fidèles récitaient en commun.

Dieu avait béni ses efforts. Nulle église n'était plus prospère que celle que la Providence avait confiée à ses soins.

SON VOYAGE DANS LES GAULES

Cependant, l'évêque de Tolède se sentait pressé d'un ardent désir. Il aimait tendrement le saint pontife Denys. Il eût été heureux de réjouir son âme en lui faisant le récit des merveilleuses conquêtes de sa parole apostolique. Il quitta donc un jour son église de Tolède et se mit en route. Il traversa les Gaules, répandant partout sur son passage la bonne semence de l'Evangile. Mais la consolation de revoir son Père et son ami ne devait pas lui être donnée en ce monde. Il arrivait à peu de distance de Paris lorsqu'il apprit le martyre du saint pontife Denys et de ses deux disciples, Rustique et Eleuthère.

On était au temps de Domitien. D'après ses ordres, Sisinnius Fescenninus, gouverneur du nord de la Gaule, avait traduit l'apôtre de Lutèce à son tribunal. Celui-ci confessa noblement sa foi. Il eut la tête tranchée sur la colline de Montmartre ou mont des Martyrs. On sait le miracle qui accompagna son martyre. Le corps inanimé du Saint se leva tout à coup, et, prenant sa tête ensanglantée dans ses mains, il descendit la colline et la porta d'un pas assuré à deux milles environ de distance. Les restes des serviteurs de Dieu furent recueillis et ensevelis par une noble matrone du nom de Catulla.

Eugène rendit gloire à Dieu de cette mort héroïque. On l'entendit célébrer avec grande éloquence dans les assemblées des fidèles les vertus et les combats du docteur de l'Aréopage. On a conservé une hymne dans laquelle il exaltait le triomphe céleste du martyr. Sans doute, son cœur était brisé de douleur à la pensée de ne plus revoir celui dont l'amitié et la sainteté l'avaient attiré d'une région si lointaine. Mais l'allégresse l'emportait en son âme. Panégyriste éloquent de saint Denys non moins qu'apôtre intrépide de la foi chrétienne, il ne cessait d'enflammer l'ardeur des fidèles.

SON MARTYRE

La renommée de ses prédications parvint jusqu'au préfet Sisinnius Fescenninus. Celui-ci, plein de haine pour le nom chrétien, fit rechercher le pieux vieillard. Eugène tomba entre les mains des sicaires envoyés à sa poursuite à Deuil, à quatre milles de Paris (1). Apostés de tous les côtés à la fois, ils le surprirent dans une assemblée de fidèles.

« Quel Dieu adores-tu, lui demandèrent les suppôts du procureur ?

— Je suis chrétien, répondit-il, et je demeure fidèle au Christ de toutes les forces de mon âme. »

Ces barbares sont saisis d'admiration devant cette fière réponse et sont émus à l'aspect vénérable du vieillard. Ils mettent tout en œuvre pour l'engager à sacrifier aux idoles et à échapper au péril qui le menace.

Mais le confesseur de la foi est inébranlable. Il déclare hautement que dans son cœur il n'adore qu'un seul Dieu et qu'il lui sera fidèle jusqu'au dernier instant.

« Seigneur Jésus, s'écrie-t-il dans une prière sublime, vous qui possédez la sagesse et la vertu de Dieu, et qui permettez que les ennemis de votre nom dominent un instant sur ceux qui le confessent, afin que ceux-ci, par leurs souffrances, obtiennent la gloire incorruptible d'une vie sans fin, je vous consacre cette lutte suprême. Je vous rends grâce de ce que vous avez bien voulu m'instruire, dès l'enfance, de vos vérités saintes, afin que je les répande comme un pasteur fidèle sur votre peuple. Je vous demande que vous daigniez m'assister encore, moi, votre pauvre serviteur, dans le dernier assaut que l'enfer me livre, et me faire mériter d'être couronné dans la louange et la confession de votre nom. »

Cette prière finie, Eugène livra sa tête vénérable aux licteurs, et bientôt le très invincible athlète du Christ eut la tête tranchée et alla rejoindre au ciel saint Denys, son Père et son ami.

Il subit le martyre le 15 novembre en l'an du Christ 95.

LES RESTES DU SAINT AU LAC MARCHAIS

Les persécuteurs, craignant que les restes du martyr n'excitassent la dévotion des chrétiens, les précipitèrent la nuit suivante et clandestinement dans les eaux du lac Marchais, tout près du lieu du martyre, à Deuil.

Ce lac, qu'il ne faut pas confondre avec le lac d'Enghien, comme l'ont fait plusieurs auteurs, était alors environné de vastes forêts et plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Le corps de saint Eugène y demeura enseveli pendant six cents ans ignoré et oublié, mais miraculeusement préservé de la corruption. Chaque année, jusqu'au siècle dernier, les eaux du lac prenaient à certain jour une teinte rouge, que les fidèles, après la découverte des reliques, attribuaient à tort ou à raison au sang du martyr. Ces eaux ont eu et ont encore une vertu curative dans laquelle les chrétiens de la contrée ont une confiance très justifiée par de nombreuses guérisons.

DÉCOUVERTE DU CORPS DU MARTYR

Cependant, la Providence, en tenant secrète la présence du corps du martyr dans les eaux du

(1) Diocèse de Versailles. V. *Saint Eugène et le culte de ses reliques à travers les siècles*, par l'abbé TESSIER, curé de Deuil.

lac, ne voulait pas dérober à tout jamais ce trésor à la terre. Après six cents ans d'obscurité, la gloire de saint Eugène éclata tout à coup.

Au commencement du VII^e siècle, un homme riche, nommé Ercold, était possesseur d'une villa sur les bords du lac Marchais. Atteint d'un mal d'yeux pour la guérison duquel il avait essayé tous les remèdes, il eut, pendant son sommeil, une vision. Un vieillard vénérable — c'était saint Denys l'Aréopagite — lui apparut et lui tint ce langage : « Lève-toi, et, guéri de l'infirmité qui t'accable, va au lac qui touche à ton domaine, et, là, tu trouveras le corps de notre frère et compagnon de notre apostolat, Eugène; tu le retireras des eaux avec honneur, et tu lui donneras une sépulture qui soit digne de lui; car, par son patronage, des grâces abondantes de salut seront accordées à ce lieu, et de nombreux miracles seront opérés par son intercession. »

Ercold se lève. Il est guéri subitement. Emu et plein de joie, il appelle toute sa maison et, suivi d'un très grand nombre de fidèles, il accourt vers le lac. Il en explore les eaux et y trouve, comme il lui avait été révélé, le corps du martyr, dans un tel état de conservation qu'on l'eût cru décapité du jour même.

Un sarcophage neuf fut aussitôt préparé. On y plaça le corps en l'entourant de toutes les marques de respect et on se mit en devoir de le conduire au monastère de Saint-Denys, afin de lui donner là une sépulture digne de lui. Mais les bœufs attelés au char qui porte la sainte dépouille refusent d'avancer. En vain, on les excite, on les frappe, aucune force ne peut les ébranler. Ercold et ses compagnons, à ce spectacle, tombent à genoux, conjurant le Seigneur de leur révéler quel devait être le lieu de la sépulture du martyr. Tous les bœufs sont alors dételés à l'exception de deux. Et voici qu'à la prière du peuple, les deux animaux se mettent en marche et vont d'un pas rapide, sans être conduits par personne, mais dirigés par la volonté divine. Ils arrivent au champ d'Ercold, là où s'élevait aujourd'hui l'église de Deuil, et s'arrêtent, refusant d'avancer, afin de marquer le lieu que le ciel a choisi. Ercold y fit aussitôt ensevelir le corps du bienheureux martyr, et bientôt un oratoire abrita cette sépulture qui vit la gloire du Saint éclater par de nombreux miracles.

LA GUÉRISON D'HÉTILON

La guérison d'Hétilon, chambellan à la cour de Pépin le Bref, devait donner une grande notoriété au nouveau sanctuaire. Atteint d'une maladie qui lui avait fait perdre la vue, ce seigneur avait envoyé des messagers aux sanctuaires les plus célèbres, avec mission de demander pour lui des prières et de faire de riches offrandes. Ils venaient d'arriver au monastère de Saint-Denis, lorsque le saint apôtre de Paris apparut à Hétilon, demeuré au palais de Lermoria : « Lève-toi, lui dit-il, ô mon frère, autant qu'il te sera possible, hâte ta course, sans plus tarder, vers le sanctuaire de notre frère et compagnon d'armes Eugène, et, par l'intercession de celui dont le corps repose au village de Deuil, à deux milles environ de distance de notre propre sanctuaire, tu recouvreras l'usage de tes sens et tu obtiendras une entière guérison. »

Hétilon se rendit sans retard au tombeau du saint martyr, et y obtint, en effet, sa guérison. Il publia partout la merveilleuse protection du Saint, dont le corps reposait à Deuil. D'autres faveurs insignes, obtenues par son intercession,

amenèrent à son sanctuaire des malades des contrées même très éloignées. Reims, Evreux, Rouen, Lyon lui envoyèrent de pieux pèlerins, qui proclamèrent partout les bienfaits et la gloire de saint Eugène.

LES RELIQUES DE SAINT EUGÈNE A SAINT-DENYS

Deuil ne devait pas garder longtemps son trésor. Un nouveau miracle allait transférer ailleurs les restes du martyr.

Vers l'an 850, les moines de Deuil se rendirent un jour, sans doute à l'occasion de quelque calamité publique, au monastère de Saint-Denys, en portant processionnellement la châsse de saint Eugène. Pendant la messe, la châsse avait été déposée sur un autel. Lorsque les prières furent terminées, ils voulurent reprendre leur précieux fardeau. Mais aucune force ne put parvenir à soulever le corps du saint martyr. Le ciel manifestait sa volonté. Bien qu'à grand regret, les moines de Deuil durent abandonner là les reliques de leur Saint. Les événements montrèrent dans la suite combien cette translation avait été providentielle. Peu de temps après, les Normands envahirent cette partie de la France et saccagèrent Paris. Mais ils épargnèrent le monastère de Saint-Denys, dont les religieux se rachetèrent en payant une énorme rançon.

Saint Denys, qui avait révélé l'existence du corps de saint Eugène, avait ainsi voulu le défendre contre les profanations des barbares.

A Saint-Denys, les reliques de saint Eugène furent placées dans un oratoire spécial. La basilique ne devait pas garder longtemps son précieux dépôt. Les Normands reparurent en 859. les moines, pour éviter les profanations, transportèrent furtivement les reliques des premiers apôtres de la Gaule dans une de leurs terres, à Nogent-sur-Seine. De 887 à 890, nous les retrouvons à Reims, d'où elles revinrent peu après à Saint-Denys.

Dieu permettait la pérégrination de ces reliques sacrées, afin que leur culte s'étendit au loin et produisit en plusieurs contrées une nouvelle efflorescence de vertus chrétiennes.

SAINTE EUGÈNE ET SAINT GÉRARD DE BROGNE

Un jour, un seigneur belge, Gérard, frappa à la porte du monastère de Saint-Denys. Il était envoyé par Bérenger, C^{te} de Namur, auprès de Robert, C^{te} de Paris, pour traiter d'affaires importantes. Ce personnage de haute vertu, qui devait être placé un jour sur les autels, venait d'achever à Brogne, près de Namur, la construction d'une église élevée par ordre du ciel. Saint Pierre et saint Paul lui avaient tracé le plan de l'édifice qui devait être dédié au prince des apôtres et « au saint martyr Eugène ». Gérard avait doté richement cette église et avait formé le projet d'y adjoindre un monastère, dans lequel il se consacrerait lui-même au service de Dieu.

Comme il entra à Saint-Denys, on chantait au chœur la commémoration de saint Eugène. Cette coïncidence le frappa : « Ne serait-ce pas, se demanda-t-il, le saint martyr que Dieu a désigné pour être le patron de mon église de Brogne ? »

Il interroge les moines et bientôt aucun doute ne subsiste en son esprit. Il supplie les religieux de lui permettre d'enrichir son église des reliques du martyr. Les moines refusent d'abord..... mais Gérard multiplie ses instances, et va jusqu'à

promettre d'entrer au monastère de Saint-Denys si sa prière est exaucée. On lui accorde enfin l'objet de ses desirs à condition qu'il fondera à Brogne, avec une colonie de Saint-Denys, un nouveau monastère bénédictin.

Gérard ayant accompli sa mission près du C^o de Paris, et près de Bérenger, à Namur, revint en toute hâte à Saint-Denys et obtint d'être admis parmi les moines. Il fit en peu de temps de tels progrès dans la vie cénobitique, que bientôt il devint une des lumières du monastère. On ne put lui refuser alors la demande réitérée d'emporter à Brogne une relique tant convoitée. Il partit donc, emportant un ossement d'un des bras de saint Eugène. Le voyage s'accomplit comme en cachette, car à cette époque on craignait autant pour de tels trésors la cupidité indiscrète des chrétiens que la fureur des barbares. Sans cette précaution, que de populations eussent obligé les moines à laisser dans leur église les reliques des serviteurs de Dieu.

Étant arrivé en Belgique, Gérard déposa les reliques à Cuvigny, afin de se rendre à Liège et d'obtenir de l'évêque Robert l'ordonnance qui devait en reconnaître l'authenticité. Saint Gérard avait confié la chasse aux soins de deux moines connus de lui depuis longtemps, qui gardaient au sanctuaire de Cuvigny le corps du saint abbé Venant. Une nuit, l'un d'eux, vaincu par le sommeil, ne se leva pas pour les Laudes. Saint Venant lui apparut, le visage irrité, et, le frappant à coups de verges, lui reprocha sa négligence. « Si la révérence qui m'est due ne t'aiguillonne pas, comment la présence du martyr Eugène qui t'est confié ne t'émeut-elle pas au moins ? Ignoreres-tu ses mérites ? N'éclatent-ils pas dans les rangs lumineux des saints, comme le soleil parmi les astres ? Debout, te dis-je, debout au plus vite. Et ce que tu aurais dû faire tôt, hâte-toi de le faire au moins tard. » Le moine se souvint de la correction et se livra à une prière que les devoirs de la charité seuls pouvaient interrompre.

Gérard ayant obtenu de l'évêque les approbations nécessaires, transporta au plus vite les reliques du Saint à Brogne. Les faveurs les plus signalées ne tardèrent pas à marquer leur présence en ce lieu. Le concours des pèlerins s'accrut rapidement, tellement que la jalousie de quelques clercs des environs en fut excitée. Ils intrigèrent auprès de l'évêque de Liège jusqu'à le faire douter de l'authenticité des reliques. Le ciel intervint encore une fois. Le Pontife fut tout à coup saisi de douleurs cruelles qui le firent se tordre en affreuses convulsions. Il n'obtint sa guérison qu'en envoyant un de ses chapelains offrir deux cierges à la chasse de saint Eugène. Aussi il se fit lui-même l'apôtre de la dévotion au saint martyr, racontant ce qui lui était arrivé, et établissant sa fête obligatoire dans le décanat où se trouve l'église de Brogne.

LE CORPS DE SAINT EUGÈNE A TOLÈDE

Cependant le saint martyr, dont les reliques étaient une source de faveurs précieuses pour la

France et pour la Belgique, voulut être aussi le bienfaiteur de l'Espagne dont il avait été l'apôtre.

Déjà, en 1136, le roi Alphonse VII avait obtenu du roi Louis VII dit le Jeune, son gendre, un bras du saint martyr pour la cathédrale de Tolède. Au xvi^e siècle (1565), Dom Pierre Manrique, chapelain trésorier de la même église, vint en France, envoyé par Philippe II, afin de solliciter du roi Charles IX le corps même du Saint pour l'église dont il avait été le fondateur et le premier archevêque. Les négociations durèrent longtemps. Il fallut lutter contre les résistances du cardinal Charles de Lorraine, abbé de Saint-Denys. A cette époque désolée par le protestantisme, ce prélat voyait avec peine s'éloigner de la France un Saint qui était un de ses protecteurs. « C'était chose bien répréhensible, disait-il, dans des temps aussi troublés, de donner le corps d'un Saint pour lequel on avait tant de dévotion, surtout quand il y avait lieu d'espérer que, grâce à l'intercession dudit Saint, Dieu voudrait bien pardonner tous les péchés qui, sans aucun doute, étaient la cause des troubles qui affligeaient la France. »

Charles IX céda enfin, dans le but de rendre durable la paix entre les deux nations. Le corps fut solennellement remis par le roi lui-même aux envoyés de l'Espagne à Bordeaux en présence de l'archevêque. L'Espagne reçut avec allégresse le trésor qui lui était donné. Des fêtes splendides furent célébrées sur tout le parcours que traversa le cortège formé autour de la chasse de saint Eugène. Le roi Philippe II vint à Tolède. Il porta lui-même un instant sur ses épaules la chasse du martyr et l'accompagna pieds nus jusqu'à la cathédrale, au milieu d'une affluence considérable et de pompes religieuses dont rien n'avait jamais égalé la magnificence. Les reliques reposent aujourd'hui dans la chapelle du *sacramentum*, qui est d'une richesse prodigieuse, à la place d'honneur, dans une chasse d'argent massif, au milieu des autres chasses qui constituent l'admirable trésor de la cathédrale de Tolède.

LES RELIQUES DE SAINT EUGÈNE A DEUIL

Saint-Denys avait gardé quelques reliques. En 1761, l'abbé Martin, curé de Deuil, obtint pour le lieu du martyre du Saint un ossement de l'un des bras. La Révolution ruina le trésor de Saint-Denys, et jeta au vent les cendres du martyr. La relique de Deuil fut conservée et rendue au culte. L'église de Deuil a été depuis restaurée.

Une confrérie en l'honneur du Saint y a été érigée en 1869. En 1882, un oratoire a été érigé sur le bord du lac Marchais et les pèlerins s'y rendent chaque année pour les fêtes du saint martyr.

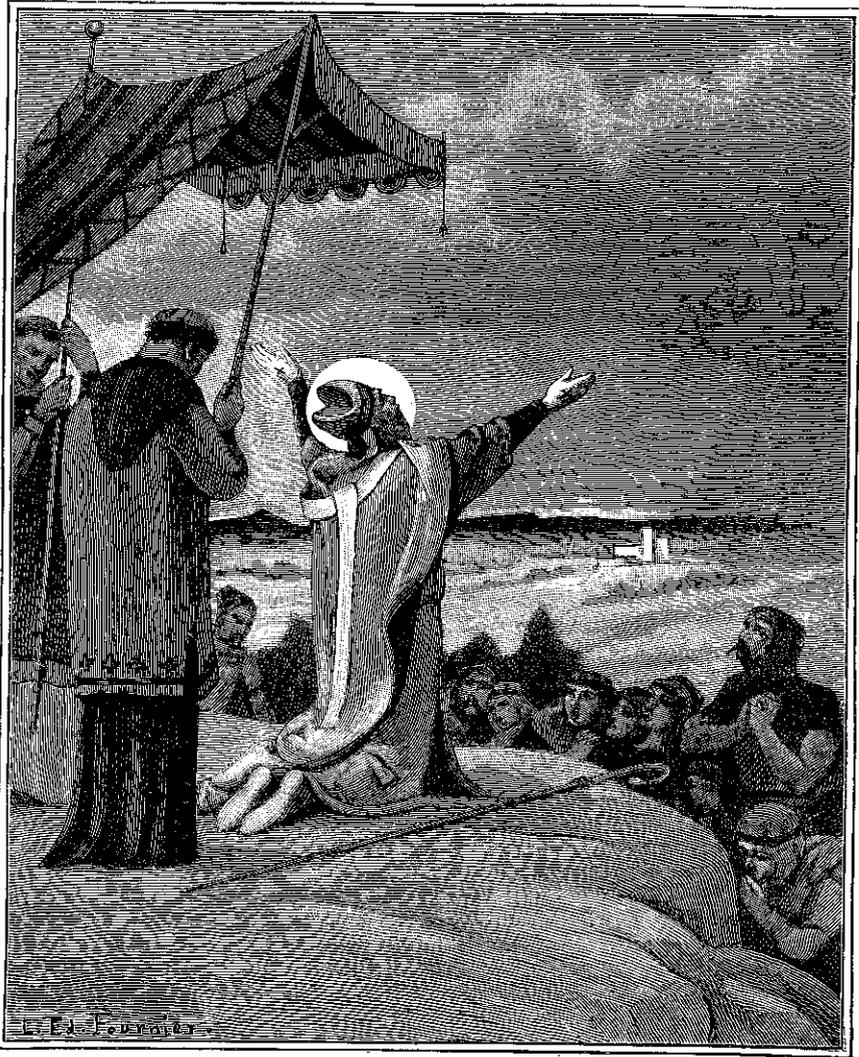
On conserve également des reliques du martyr à l'église de Longpont, si riche en corps saints, et à l'église Saint-Eugène, de Paris.

Au mois de novembre 1895, la paroisse de Deuil a célébré, par de magnifiques fêtes, le dix-huitième centenaire du martyre de son illustre patron.

SAINT QUINTIEN

EVÊQUE DE RODEZ ET DE CLERMONT

Fête le 13 novembre.



**A l'ardente prière de saint Quintien,
une pluie abondante met fin à une sécheresse désastreuse.**

COMMENT SAINT QUINTIEN VINT DANS LE ROUERQUE

Voici l'une des plus grandes figures de l'épiscopat dans les Gaules au VI^e siècle, l'un des types les plus accomplis de ces pontifes des temps mérovingiens, qui furent, dans toute la force du terme, les *pères de leurs peuples* et les *défenseurs de leur cité*.

Saint Quintien naquit en Afrique; neveu de Fauste, évêque de Præsidium, il grandit sous ses yeux et fut instruit par ses soins, dans la

même école et au même temps que le saint jeune homme qui devait être plus tard une des plus brillantes lumières de l'Eglise d'Afrique, l'illustre saint Fulgence.

Compagnon et émule de ce futur docteur, Quintien devint, lui aussi, un savant que ses connaissances étendues mettront à même de fonder et de diriger l'école épiscopale d'Auvergne.

Il subit, en compagnie de son oncle Fauste, les rigueurs de la persécution des Vandales, dut quitter avec lui la ville de Præsidium, s'exiler

en un désert, sur les bords de la mer. Là, le saint évêque vit venir à lui un groupe nombreux de catholiques, prêtres et laïques, confesseurs de la foi ; il les réunit en communauté et se trouva ainsi à la tête d'un monastère.

Quelques années plus tard, la persécution redoublant de violence sous le nouveau roi des Vandales, Trasamond (496), les hôtes de cette sainte retraite furent de nouveau troublés, dispersés, exilés.

C'est ce qui amena en nos contrées Quintien, heureux de trouver dans les Gaules la paix que lui refusait son pays natal.

Il s'établit chez les Ruthènes, les ancêtres des habitants du Rouergue.

Après quelques années de vie ignorée, l'éclat de sa science, l'austérité de ses mœurs, l'ardeur de sa charité, le signalèrent à l'attention du peuple de Rodez, qui, depuis vingt ans, était privé de pasteur. Il fut nommé évêque.

Aux acclamations de toute la ville et du diocèse, il monta sur le siège épiscopal de Rodez, vers l'an 500. Dès ce moment, l'unique préoccupation de notre Saint sera de travailler à l'extension du règne de Dieu et à la glorification de son saint Nom.

SOUÇONS DES VISIGOTHS — EXIL DE QUINTIEN

Saint Quintien débuta par un acte de piété filiale envers l'un de ses prédécesseurs, saint Amans, premier évêque de Rodez. Les reliques de ce Saint étaient comme oubliées dans un coin obscur d'une pauvre église. Quintien fit construire pour les recevoir la basilique de Saint-Amans. Il effectua lui-même la translation de ce précieux corps, en la solennité des saints Pierre et Paul, au milieu d'un immense concours de fidèles, de prêtres, d'abbés et d'évêques.

Chose étrange ! s'il faut en croire saint Grégoire de Tours, la translation, bien que destinée à honorer sa mémoire, n'aurait pas été agréable à saint Amans. Une nuit, il apparut à saint Quintien et lui dit : « Puisque vous avez eu la témérité d'enlever mes restes du lieu où ils reposaient, je vous enlèverai vous-même de cette ville et vous serez exilé dans un autre pays, cependant, vous conserverez la dignité dont vous êtes honoré. »

Quoi qu'il en soit de cette vision et de cette prédiction, l'histoire est là pour nous dire qu'après dix ans du plus fructueux apostolat parmi les Ruthènes, saint Quintien fut contraint de quitter son Eglise et de fuir au pays des Arvernes.

Ses ennemis — les vrais apôtres en rencontrent toujours — ne pouvant attaquer sa vie privée ni sa doctrine qui défiaient toute critique, l'accusèrent de travailler à ruiner la domination des Visigoths, maîtres du Rouergue, et de conspirer pour livrer aux Francs la ville de Rodez.

Francs et Visigoths étaient adversaires acharnés. Et, remarque saint Grégoire de Tours, historien de l'époque, les populations religieuses du midi des Gaules, soumises depuis un siècle au pouvoir des Visigoths qui professaient l'hérésie arienne et persécutaient la vraie religion, appelaient secrètement de leurs vœux le triomphe des armes franques. Les Francs baptisés avec Clovis étaient catholiques, vaillants et disciplinés. Leur jeune roi protégeait les églises, se montrait soumis aux évêques, venait d'être décoré par le pape Anastase II du titre de *défenseur de la foi*.

C'en était assez pour que les catholiques du Midi, et, à leur tête, l'évêque Quintien, regardassent les Francs comme des libérateurs. De là à conspirer, à tramer la ruine des Visigoths et le renversement de leur royaume, il y avait un abîme.

Les Visigoths, qui connaissaient les secrètes aspirations des Aquitains, accueillirent comme vérités de foi toutes les calomnies lancées contre l'évêque Quintien et jurèrent sa perte. Celui-ci, pour leur éviter un crime et un sacrilège, se déroba à leurs embûches par une retraite précipitée, sortit de sa ville épiscopale au milieu de la nuit, entouré seulement de quelques serviteurs fidèles, et, pour bien prouver qu'il n'avait aucun rapport direct avec les Francs, il vint habiter dans la capitale de l'Auvergne, dont le territoire, bien qu'appartenant aux Visigoths, jouissait cependant d'une certaine indépendance.

Toute sa vie, saint Quintien sera un exilé.

ACCUEIL FAIT A L'EXILÉ

Il est accueilli comme un frère par l'évêque de Clermont.

L'hospitalité la plus généreuse était de tradition en cet évêché. Vingt ans auparavant, dans des circonstances analogues, un autre illustre exilé, saint Aproncule, évêque de Langres, y avait trouvé un honorable asile.

« L'église d'Auvergne est assez riche pour nourrir deux évêques, dit à Quintien le saint pontife Eufraise. Je suis heureux de pouvoir exercer à votre égard la divine charité et la sainte fraternité que saint Paul recommande à tous, mais surtout aux prêtres du Seigneur (1). »

Aussitôt, il mit à sa disposition, pour subvenir à ses besoins, plusieurs terres et quelques vignes, propriétés de son église. Nicet, évêque de Lyon, lui abandonna aussi les revenus dont il jouissait en Auvergne, et ainsi, les deux prélats rivalisèrent de soins touchants vis-à-vis de l'exilé, doublement vénérable par sa sainteté et ses malheurs.

Pendant ce temps, les Visigoths recevaient le juste châtement, semble-t-il, de leur infâme conduite. Vaincus par les Francs à la bataille de Vouillé (507), ils perdaient à la fois l'Auvergne, le Rouergue et une bonne partie du midi de la Gaule.

Clovis rendit aux catholiques leur pleine liberté. Suivant quelques historiens, il aurait rétabli Quintien sur le siège de Rodez.

Dans l'hypothèse de cet heureux retour, le vénérable évêque aurait repris pour quatre années seulement la direction de son diocèse, car, à la mort de Clovis, en 511, le Rouergue retomba sous la domination arienne, et Quintien fut forcé de reprendre le chemin de l'exil. Il revint à Clermont, où il avait été si bien reçu quelques années plus tôt.

UN INTRIGANT

En 515, saint Eufraise mourut, plein de jours et de mérites, la vingt-cinquième année de son épiscopat. Après trois jours de prières et de jeûnes, le clergé et le peuple s'assemblèrent, suivant la coutume, dans l'église cathédrale, pour lui nommer un successeur. Les hésitations ne furent pas de longue durée.

(1) L'abbé S. M. MOSNIER, *Les saints d'Auvergne: Saint Quintien*.

Depuis dix ans, on avait eu l'occasion d'apprécier cet évêque étranger, qui édifiait toute la province par sa piété, sa science et ses vertus. D'une commune acclamation, il fut invité à prendre le siège de saint Austremonne et de saint Eufraise. Le pacte était conclu; il ne restait plus qu'à y apposer le sceau du roi Thierry, lorsque, à l'étonnement de tous, un sénateur, nommé Apollinaire, envoya dire que le roi Thierry l'avait établi évêque de Clermont, et fit, en effet, peu après, son entrée solennelle, revêtu des ornements épiscopaux, entouré d'un imposant cortège de clercs et de guerriers francs.

Voici ce qui s'était passé :

Tandis que par des prières au Saint-Esprit l'on préparait l'élection, le fils même de saint Sidoine Apollinaire (1), l'ancien évêque de Clermont avant saint Eufraise, se précipitait à la cour du roi d'Austrasie, faisait connaître à ce dernier la mort de l'évêque de Clermont, et exposait ses prétendus titres à la succession.

En même temps, l'ambitieux patricien envoyait auprès de Quintien, le seul rival sérieux qu'il eût à redouter, sa sœur Alcime et sa femme Placidine.

Les deux femmes exposèrent les desirs d'Apollinaire: « Les infirmités de votre vieillisse, dirent-elles à Quintien, ne vous permettraient pas de supporter le lourd fardeau de l'épiscopat. Du reste, vous jouissez depuis longtemps des honneurs attachés à cette dignité, permettez donc qu'Apollinaire en ait la charge. Il vous sera soumis; c'est vous qui commanderez, et lui se fera un devoir et un plaisir de vous obéir en tout point. »

Quintien ne taxa pas d'ambitieuses les menées d'Apollinaire; il ne comprenait pas qu'on pût rechercher le lourd fardeau de l'épiscopat. « Ce que vous me demandez ne dépend pas de moi, répondit-il simplement aux deux envoyées. Pour moi, je ne désire qu'une seule chose, c'est de pouvoir continuer à vivre en paix dans le recueillement et la prière. »

Ces humbles paroles furent aussitôt rapportées à Apollinaire qui se hâta de les répéter au roi Thierry. « Voyez-vous, lui dit-il, Quintien abdique en ma faveur ses droits sur l'église d'Auvergne. » Pour appuyer sa requête, il promit une forte somme d'argent et d'autres riches présents. L'avare mérovingien se laissa corrompre; il délivra les lettres qui ordoonnaient au peuple de Clermont de reconnaître Apollinaire pour évêque, et ainsi, par voie d'intrigue et de honteuse simonie, le fils dégénéré d'un saint atteignait l'objet de ses convoitises coupables.

Dieu ne lui permit pas de jouir longtemps de son succès. Apollinaire n'occupa que quatre mois le siège de Clermont, et mourut sans avoir eu le loisir de causer grand préjudice à son Eglise.

LES INJUSTICES DE PROCLUS — EVÊQUE INSTITUTEUR

Quintien dut, sur les desirs réitérés du clergé, du peuple et même du roi, prendre possession du siège vacant. Le respect et l'affection de ses

(1) Dans les premiers siècles de l'Eglise, on ordonnait quelquefois pour prêtres et même pour évêques des hommes mariés, recommandables par leurs talents et leur sainteté. Mais alors, les époux, d'un commun consentement, devaient se séparer pour toujours, et la femme prenait le voile dans un monastère. (Note de M. l'abbé SERVIÈRES, dans *Les Saints du Rouergue*.)

fidèles l'entourèrent dès les premiers jours. Seuls, quelques égarés, créatures de l'évêque simoniacque Apollinaire, s'attachèrent à lui susciter des difficultés et à faire souffrir son cœur de père.

A leur tête se signalait Proculus, ancien ouvrier forgeron, qui, en quittant la forge pour le sanctuaire, avait conservé les instincts grossiers de sa première condition. L'évêque précédent l'avait nommé archidiacre, chargé, à ce titre, de l'administration des biens du diocèse.

Ce malheureux avait vu avec peine l'élévation de saint Quintien, parce qu'il le savait capable de réprimer tous les abus, et personnellement, il avait, plus que tout autre, sujet de le redouter. Il sut le lui faire sentir.

Percevant tous les revenus, il n'en donnait à l'évêque qu'une minime partie, à peine de quoi suffire à sa subsistance journalière. Rien n'était plus facile à Quintien que de démettre Proculus de ses fonctions et de faire cesser un si monstrueux abus.

Par bonté, cependant, et parce que son intérêt personnel était seul en cause, il ne voulut pas dénoncer publiquement l'infâme conduite d'un de ses prêtres; il aimait mieux souffrir l'injustice en silence, laissant à Dieu le soin de venger l'injure.

Mais bientôt la chose fut connue au dehors, le peuple se souleva et chassa l'indigne Proculus, qui périt misérablement au siège de Lovolatruin.

Saint Quintien, libre de ces embarras, tourna vers l'instruction de ses clercs et de son peuple tout l'effort de son zèle. Les troubles de la guerre, les invasions continuelles des barbares avaient relégué au dernier plan toute préoccupation littéraire parmi les populations gallo-romaines. Bien rares étaient les esprits cultivés encore épris de l'amour des belles-lettres. Le clergé lui-même était atteint de cette ignorance; il gémissait de cette décadence intellectuelle, sans être à même d'y remédier.

L'évêque de Clermont se ressouvint de l'instruction choisie qu'il avait reçue dans les écoles d'Afrique, et ne dédaigna pas de se faire instituteur pour le bien de ses fidèles. Il ouvrit lui-même une école dans son palais, rassembla ceux de ses jeunes clercs qu'il jugea le plus aptes à de solides études et se mit à les enseigner.

Plus tard, il se fit aider par quelques prêtres instruits, et ainsi fut fondée la fameuse école épiscopale d'Auvergne, qui subsista jusqu'au moyen-âge; au bout de quelques années, elle était devenue si célèbre dans les Gaules, que, de tous côtés, les évêques lui demandaient des hommes de talent pour gouverner leurs églises ou fonder des monastères; les rois francs y venaient chercher des prêtres et des conseillers pour leur cour. Un célèbre écrivain moderne va jusqu'à dire (1), écrit l'abbé Mosnier, que les monarques austrasiens établirent comme une sorte de redevance la glorieuse obligation pour l'Auvergne de fournir de temps en temps un certain nombre de clercs instruits, qu'ils dispersaient ensuite dans les différentes églises de la France orientale.

Outre cette race de savants qu'il éleva, l'évêque fit surgir du sol fécond de l'Auvergne des pépinières de saints, nous voulons dire des monastères. Son épiscopat fut l'âge d'or de la vie religieuse en cette contrée. On ne comptait plus les

(1) Guizot. *Histoire de la civilisation de la France*.

couvents, et la ferveur croissait avec le nombre. Saint Quintien veillait à leur donner de sages réglemens, les visitait souvent, fortifiait de ses exhortations et de ses exemples les âmes d'élite qui y florissaient.

Le peuple n'était pas sans subir les salutaires influences de tant de foyers de sainteté qui couvraient ses villes et ses campagnes, et ainsi, de l'évêque aux moines, des moines aux simples fidèles, descendait une sève abondante de piété, de religion, qui vivifiait cet heureux diocèse. Une douce paix y régnait, quand vinrent fondre sur lui des malheurs aussi terribles qu'imprévus. L'Eglise d'Auvergne faillit périr sous le coup d'une nouvelle invasion de Barbares.

LE DÉFENSEUR DE LA CITÉ

Jusque vers l'an 520, l'Auvergne n'avait pas eu trop à souffrir de la domination franque. Mais alors, le roi Thierry jeta un œil d'envie sur les richesses accumulées en cette province par quatre siècles de civilisation. Partout de belles villas étalant leurs portiques de marbre, de riches cités, des terres fertiles et bien cultivées.

« Tôt ou tard, je les aurai », se dit le cupide mérovingien.

L'occasion se présenta bientôt. Tandis qu'il guerroyait en Germanie, le bruit se répandit tout à coup qu'il avait été tué. Aussitôt, ses frères, les fils de Clovis, qui, eux aussi, jetaient les yeux sur l'Auvergne, de se précipiter à la curée. Childebart, roi de Paris, s'empara de la province, mais bientôt, apprenant que Thierry était toujours vivant, il lui abandonna sa conquête.

Au lieu de punir son frère Childebart, le seul coupable, Thierry, qui cherchait un prétexte, s'en prit à l'Auvergne de l'injure qu'il avait reçue. Il la taxa d'infidélité à son égard et jura de se venger.

Ses soldats, privés depuis quelques mois du plaisir de piller, menaçaient de désertir, s'il ne les conduisait, à la suite de Childebart et de Clotaire, à une fructueuse expédition contre la Bourgogne : « J'ai mieux à vous offrir, leur dit Thierry. Je vous mènerai en un pays où vous trouverez de l'or, de l'argent, des troupeaux, des vêtements et des meubles précieux. Suivez-moi en Auvergne et je vous livre tout le butin. Le sol et les habitants, tout sera à vous. »

C'en fut fait de l'Auvergne. Une nuée de Francs, comme autant de vautours, s'abattirent sur elle. Les magnifiques campagnes semées de somptueuses villas furent entièrement ravagées.

On cernait les bourgs, on envahissait les maisons, on chassait les habitants comme un vil troupeau sur la place publique : là, on séparait ceux que leurs forces ou leurs aptitudes rendaient propres à devenir esclaves ; les autres, sans ressources, demi-nus, fuyaient dans les montagnes. Puis, les barbares se disputaient les captifs et le butin, et quand il ne restait plus rien à piller, ils mettaient le feu aux demeures.

Que fit saint Quintien dans cette effroyable tourmente ? Comme les ennemis approchaient de Clermont, il prit l'initiative d'une vigoureuse résistance : un siège en règle commença. Il ordonna des prières publiques, des jeûnes, des processions de pénitence, promettant aux malheureux assiégés que Dieu saurait anéantir la fureur de leurs ennemis. Lui-même fut l'âme de la défense. « Il était très âgé et accablé d'infirmités, dit saint Grégoire de Tours, cependant,

il veillait à tout. Chaque jour, on le voyait se traîner avec grand-peine pour encourager les combattants et parcourir les remparts. »

Il se levait même la nuit pour mieux s'assurer de la vigilance des gardes.

Thierry était loin de s'attendre à cette résistance. Le ciel vint en aide aux assiégés, au moment même où tout semblait désespéré pour eux.

Le roi, prêtant l'oreille aux sages représentations de ses lieutenants qui l'engagea à épargner un si saint pontife, accepta la soumission des assiégés et défendit tout pillage en la ville de Clermont. Personne ne douta, ajoute Grégoire de Tours, que ce dénouement si heureux ne fût l'effet des efforts et des prières de Quintien.

A la guerre succédèrent la famine et une misère affreuse. Quintien déploya pour les soulager une charité que ses contemporains qualifient de *magnifique*, vendit les vases sacrés de son église et le peu d'objets précieux qui lui restait pour procurer du pain à tant d'affamés, multiplia ses largesses, en un mot, ne négligea rien pour adoucir les rudes épreuves de ses enfans.

Le détail de ses actes de charité nous entrainerait trop loin. Bornons-nous à retracer le miracle qui fait l'objet de notre gravure.

LA PLUIE MIRACULEUSE

Une extrême sécheresse désolait le territoire de Clermont et l'Auvergne tout entière. Le soleil brûlait tout. Les récoltes périssaient sur pied, les animaux ne trouvaient plus de nourriture. Avec quelle ferveur les habitants de la Limagne célébrèrent cette année-là les processions des Rogations, dont la pieuse coutume avait été introduite quarante ans auparavant en Auvergne par Sidoine Apollinaire ! Chacun des trois jours qui précédèrent l'Ascension, l'évêque s'unit à son peuple dans une ardente supplication, et parcourut avec lui les campagnes arides, au chant des psaumes et des litanies.

Dieu semblait sourd à tant de prières. La procession du troisième jour touchait à son terme, et rien ne faisait présager la pluie.

« Père saint, se mit à crier au bienheureux pontife la foule inspirée, nous mettons en vous notre dernier espoir. Récitez pour nous les divines oraisons de l'Eglise, et nous avons confiance que vous serez exaucé. »

Docile à la voix de son peuple, Quintien étend par terre son manteau, sur lequel il se prosterna au milieu du chemin. Après avoir longtemps prié, il entonne ce verset, que répéta la foule : « Seigneur, écoutez notre voix, pardonnez à votre peuple et donnez la pluie à la terre. »

L'effet de cette suprême instance ne se fit pas attendre ; le ciel s'obscurcit, les nuées s'amoncèrent sur toute la Limagne ; les fidèles rebroussement chemin. La procession n'avait pas encore atteint les portes de la ville, qu'une pluie torrentielle commençait à tomber. Dieu s'était laissé fléchir à la prière de son serviteur.

Saint Quintien fut appelé à l'éternelle récompense le 10 novembre de l'an 527.

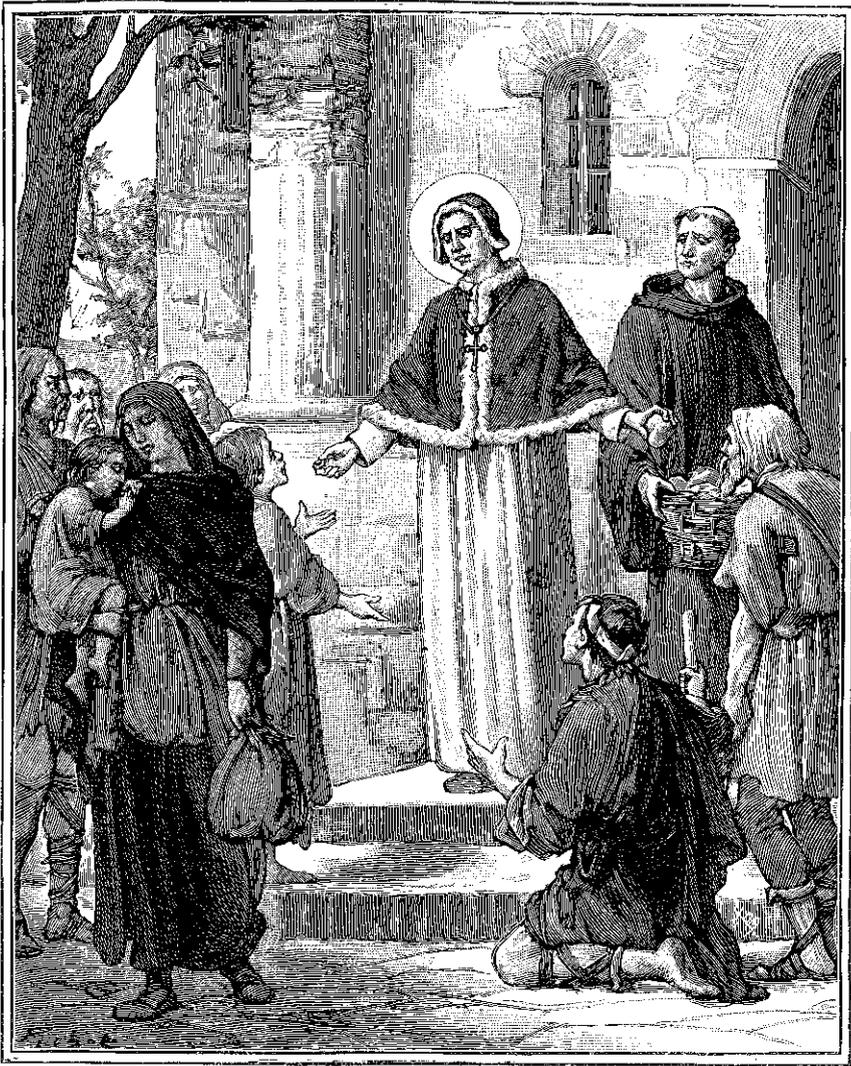
Depuis l'adoption en France de la liturgie romaine, sa fête a été transférée du 10 novembre au 13 du même mois.

SOURCES CONSULTÉES

Les saints d'Auvergne, par l'abbé S.-M. MOSNIER.
— *Les saints du Rouergue*, par l'abbé SERVIÈRES.
— *Saincts et saintes d'Auvergne et de Velay*, par Messire JACQUES BRANCHE.

SAINT NICOLAS I^{ER}, LE GRAND, PAPE

Fête le 13 novembre.



Le dévouement et la charité du pape saint Nicolas I^{er} viennent au secours des Romains.

ÉLECTION DE NICOLAS I^{ER} — ASSAUT DE COURTOISIE

Quinze jours après la mort du pape Benoît III, le 24 avril 858, le clergé de Rome, les grands, le peuple, assemblés pour l'élection de son successeur, après quelques heures seulement de délibération, nommèrent à l'unanimité le diacre Nicolas, Romain de naissance, fils de Théodore, magistrat d'un des quartiers de la ville. On courut le chercher à la basilique de Saint-Pierre, où il s'était caché, dans le sentiment qu'il avait de son indignité, et on le conduisit en triomphe au palais de Latran, où il fut intronisé.

L'élu avait les qualités qui font les grands Pontifes. Outre les vertus recherchées de tous les saints et qu'il pratiquait depuis sa plus tendre enfance, patience, humilité, pureté, il possédait une science peu commune, une prudence, une sûreté de jugement telles que, de ses deux prédécesseurs, Léon IV et Benoît III, le premier n'avait pas hésité à le créer archidiacre et à le mettre ainsi à la tête de l'administration romaine; le second en avait fait son conseiller le plus intime, et ne prenait aucune décision sans lui demander préalablement son avis.

Ce qui distinguait surtout le nouveau Pontife,

c'était le sentiment très profond qu'il avait des devoirs de sa charge et des droits de la papauté. On en aura bien des preuves au cours de cette notice.

Son élection fut accueillie avec un immense enthousiasme. Rome entière se couronna de fleurs; des hymnes, des cantiques, des acclamations sans nombre retentirent.

Le roi de Germanie, Louis II, petit-fils de Louis le Débonnaire, se trouvait à peu de distance de la Ville Eternelle qu'il venait de quitter quand il apprit la mort inopinée de Benoît III. Il revint précipitamment sur ses pas et put féliciter le nouveau Pape. Il y eut assaut de courtoisie entre les deux souverains.

Nicolas reçut Louis II en un festin donné dans le *trichlinium* du palais du Latran, le combla de marques d'affection et l'embrassa comme un fils bien-aimé. Le prince, à son tour, accueillit le Souverain Pontife dans la visite que celui-ci lui rendit deux jours après à son campement de *Tor di Quinto*. L'entrevue fut pleine de prévenances de la part du roi : non seulement il alla au-devant du seigneur Pape et lui offrit des présents, mais il tint son cheval par la bride, la distance d'un trait d'arc, à son arrivée et à son départ.

Ces signes d'amitié entre le Pape et l'empereur des Romains ne pouvaient être que de très heureux augures.

CHARITÉ DU NOUVEAU PAPE

La première année de son pontificat fournit à Nicolas I^{er} une éclatante occasion de montrer l'amour qu'il portait à son peuple.

« Le 30 octobre 858, d'après le *Liber pontificalis*, le Tibre déborda dans les campagnes; ses eaux gonflées par les pluies se précipitèrent dans Rome par la porte dite de Sainte-Agathe, et en une heure remplirent toute la ville. La basilique de Saint-Laurent-in-Lucina fut inondée; la nappe liquide s'étendit rapidement, gagna le monastère de Saint-Sylvestre, la basilique de Saint-Denys, dont tous les degrés extérieurs furent entièrement submergés, ainsi que la via Lata et la basilique de Sainte-Marie Mère de Dieu, située sur ce point. L'eau s'y éleva à une telle hauteur qu'elle dépassait le sommet des portes de cette église; toutes les rues et les places, jusqu'au *clivus argentarii* (1), furent inondées; le flot montait sans cesse, jusqu'à ce que, se précipitant par le portique de l'église Saint-Marc, il se déversa en torrent impétueux dans le *cloaca Pallacini*, au-dessous du monastère de Saint-Laurent. A partir de ce moment, le terrible fléau perdit de son intensité, et, après d'immenses désastres, reentra peu à peu dans son lit, mais une seconde inondation succéda bientôt à la première, et, le 27 décembre suivant, les mêmes horreurs se renouvelèrent pour la ville de Rome et les campagnes voisines. Les maisons furent renversées, les champs dévastés, les arbres déracinés et toutes les cultures perdues.

» Le dévouement et la charité du bienheureux Pontife suppléèrent à tout, réparèrent toutes les ruines et soulagèrent toutes les infortunes. Il ouvrit, près de Sainte-Marie in Cosmedin, un large et spacieux hospice où il recueillit sur le premier moment toutes les victimes du fléau. »

Là ne se borna point la libéralité du pontife Nicolas. « Il avait fait dresser, poursuit le *Liber pontificalis*, une liste de tous les aveugles, boiteux, paralytiques, auxquels leurs infirmités ne

permettaient point de se rendre aux divers établissements où se faisait la distribution des vivres et des aumônes. Dans chaque région de la ville, des personnes désignées par le Pape leur portaient des secours à domicile.

» Pour tous ceux qui pouvaient marcher, il inventa un moyen de régulariser les distributions qui leur étaient faites et de s'assurer que personne n'était oublié. Il les partagea en sept catégories répondant aux sept jours de la semaine. Il fit frapper des jetons portant sur la face le nom du Pontife et sur le revers l'indication du jour de la semaine pour lequel chaque jeton était valable. La première série, ou dimanche, était figurée par un seul point saillant au milieu du jeton, la seconde par deux points, et ainsi de suite jusqu'au samedi. Tous ceux qui étaient porteurs de ces jetons savaient ainsi quel était le jour où ils devaient se présenter pour recevoir, soit en nature, soit en argent, le secours hebdomadaire, en sorte qu'il n'y eut pas dans toute la ville un seul pauvre qui ne vécût des bienfaits du saint Pape. »

Que d'autres initiatives dues au zèle charitable de ce Pape que la reconnaissance des peuples a décoré du nom de Grand!

Les pèlerins qui venaient à Saint-Pierre, les indigents qui s'abritaient nombreux sous ses vastes portiques, n'avaient point d'eau pour étancher leur soif. Le Pape l'apprend, et aussitôt, aux frais du trésor pontifical, il fait reconstruire l'aqueduc en ruines qui autrefois amenait l'eau jusqu'à la basilique vaticane.

La ville d'Ostie récemment réédifiée par le pape Grégoire IV n'était pas assez garantie, disait-on, contre les incursions des Sarrasins, qui parfois dévastaient ces côtes. Par ordre de Nicolas I^{er}, les remparts en furent renouvelés, munis de tours énormes, pourvus d'engins de guerre, gardés par une troupe nombreuse, en sorte que cette cité devint pour tout le voisinage une protection et un lieu de refuge.

SAINT NICOLAS ET LES AFFAIRES D'ORIENT

Peu après son élévation, saint Nicolas inaugura les luttes fameuses où s'est surtout révélé sa grande âme.

Constantinople en donne le signal lorsque, chassant ignominieusement de son siège le patriarche saint Ignace, le patrice Bardas, oncle de l'empereur et son premier ministre, prétend le remplacer au mépris de toute règle par Photius, simple laïque, ordonné presque du jour au lendemain prêtre et évêque.

A quelque temps de là, Nicolas, ignorant encore ce qui s'était passé, voit arriver à lui des rives du Bosphore une pompeuse ambassade chargée de présents magnifiques; elle offre une patène d'or enrichie de diamants et d'émeraudes, un parement de pourpre destiné à l'autel de la Confession de saint Pierre et racontant dans une broderie rehaussée de pierres fines l'histoire du Sauveur. En même temps, l'on présentait au Pape deux lettres, l'une de l'empereur, l'autre de Photius, cette dernière surtout remplie des protestations de la foi la plus orthodoxe, et où l'on disait en substance qu'Ignace, patriarche de Constantinople, à cause de son grand âge et de sa mauvaise santé, s'était de son plein gré retiré dans un de ses monastères; dès lors, le clergé, les métropolitains assemblés, l'empereur lui-même, contraints de lui trouver un successeur, avaient chargé Photius du « fardeau terrible de

(1) Aujourd'hui *via di Marforio*.

l'épiscopat, en dépit de ses protestations et de ses larmes ». En conséquence, on demandait au Pontife de vouloir bien reconnaître et la renonciation d'Ignace et l'élection de Photius.

C'était bien le cas de répéter le mot fameux du poète : *Timeo Danaos....* (Je redoute les Grecs). Le Pape ne se laissa surprendre ni par les présents ni par le ton respectueux des messages. Il soupçonna, au contraire, quelque artifice et nomma deux légats qu'il envoya à Constantinople avec l'ordre formel d'examiner l'affaire et de lui en rapporter les détails, sans rien décider d'eux-mêmes au sujet d'Ignace ni de Photius.

Cette conduite était pleine de sagesse.

On sait ce qui malheureusement advint. Les légats, indignement traités, séquestrés pendant trois mois, engagés de toute manière à trahir leur mission, après avoir d'abord résisté avec la plus noble énergie, se laissèrent enfin corrompre au point de permettre qu'on falsifiât les lettres du Pape et de présider un Concile de 320 évêques qui conclut à la déposition du patriarche légitime.

Au bout de quinze mois, ils revenaient à Rome, et, à les en croire, tout en Orient s'était passé pour le mieux.

Néanmoins, Nicolas ne tarda pas à s'apercevoir que ses légats avaient outrepassé leurs droits. Il vit, d'après les actes du Synode de Constantinople, d'après les lettres de l'empereur et de Photius, que, malgré sa défense, on avait rendu sur le point en litige une décision définitive et fait précisément le contraire de ce qu'il avait ordonné.

Il désavoua tout d'abord ses deux envoyés en attendant que, dans un Concile, il prononçât canoniquement contre eux l'anathème et une sentence de déposition.

Puis il adressa à Photius et à son impérial protecteur, Michel III, des lettres dont tous les historiens ont reconnu la noble énergie et que quelques-uns regardent encore aujourd'hui comme ce qui a jamais été écrit de plus beau et de plus élevé au sujet des privilèges de l'Eglise romaine.

Voici le début de la lettre à l'empereur :

« Nous avions déjà rédigé pour vous une lettre telle qu'un fils très illustre en reçoit d'un père affectueux et d'un prêtre de Dieu, telle que les évêques du Siège apostolique ont l'habitude d'en envoyer aux empereurs, lorsque votre légat, le glorieux protospathar Michel, Nous a remis la lettre de Votre Magnificence. Comme cette lettre est pleine de blasphèmes et d'injures, Notre joie s'est transformée en tristesse, des larmes ont étouffé Notre voix. Nous avions attendu des raisins d'une bonne vigne, Nous n'avons reçu que des fruits sauvages. Notre style s'est senti de ce changement, et Nous avons cru devoir appliquer les remèdes convenables sur la plaie découverte. »

Alors, avec calme et dignité, conscient de son autorité souveraine, le Pape relève une à une les insolences du monarque d'Orient :

« Vos prédécesseurs, les Valentinien, les Marcien, les Justinien, les Constantin et les Irène, dit-il, se contentaient d'adresser aux Souverains pontifes des prières et des exhortations. Ils disaient tous : Nous vous demandons, Nous vous prions, Nous vous invitons. Vous, au contraire, comme si vous étiez seulement l'héritier de leur empire et nullement de leur bienveillance et de leur respect, vous intimez des ordres, vous commandez comme à quelqu'un de vos sujets. »

S'élevant ensuite à des considérations moins

personnelles, il lui dit : « Ecoutez Notre voix. Ecoutez-Nous dans cette vie, afin de ne pas Nous voir devenir votre accusateur au jugement dernier.... »

» Les privilèges de Notre Siège ou de l'Eglise sont perpétuels : ils ont été plantés et enracinés par Dieu lui-même. On peut les heurter, mais non les changer ; on peut les attaquer, mais non les détruire. Ils furent avant votre avènement à l'empire, ils restent, grâce à Dieu, intacts ; ils resteront après vous, et, tant que le nom du Christ sera prêché, ils ne cesseront de subsister immuables. »

Ce fier langage ne fut pas entendu. On ne sait si le léger empereur prit même la peine de lire la missive du pape Nicolas. Photius trouva moyen de la falsifier et d'en dénaturer le texte avant qu'il ne parvint sous ses yeux.

Elle produisit néanmoins son effet, et l'on connut en Orient par d'autres lettres que le Pape adressa en même temps aux patriarches d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche, cette ferme déclaration : « Nous ne consentons nullement ni à l'élection de Photius ni à la déposition d'Ignace, et Nous refusons de rien ratifier avant que la cause ait été canoniquement jugée devant Notre tribunal. » Un an après, le jugement était rendu en un Concile réuni à Saint-Jean de Latran. Ignace était rétabli sur son siège, Photius déposé et excommunié.

Dans sa rage, Photius voulut user de représailles envers le pape Nicolas et fabriqua de toutes pièces les actes d'un Concile dans lequel Nicolas aurait été déposé et excommunié. C'est un chef-d'œuvre d'imagination et de fourberie, unique dans l'histoire. Dans cette assemblée imaginaire, Photius joue une sorte de comédie dont il est le principal acteur. Il fait paraître des accusateurs qui chargent de crimes le Pontife romain et demandent justice au Concile. Des témoins à charge appuient ces accusations. Cependant Photius intervient, prend le parti de Nicolas, dit qu'il ne faut pas condamner ainsi un absent. Mais les évêques de ce prétendu Concile réfutent triomphalement ces raisons, et, en fin de jugement, Nicolas est anathématisé.

Le fait le plus inouï, c'est que Photius voulut se servir de ces actes comme si le Concile eût été réel : il trouva parmi ses partisans vingt et un évêques pour apposer leur seing ; il y ajouta de lui-même environ mille fausses signatures, entre autres celle de l'empereur, et il eut l'audace d'envoyer ce factum à l'empereur d'Occident, Louis II, qui, peu auparavant, Photius le savait, s'était trouvé en délicatesse avec la cour de Rome, pour le pousser à marcher contre le pape Nicolas.

Vains efforts ! Avant que ces actes mensongers ne lui parvinssent, Louis avait fait sa réconciliation avec le Pape, et celui-ci, rappelé à Dieu le 13 novembre 867, était plus que jamais à l'abri des calomnies de son adversaire. Il triomphait au ciel, tandis que Photius, dont on avait démasqué la fourberie, prenait piteusement le chemin d'un obscur monastère qui allait devenir pour longtemps sa prison.

SAINT NICOLAS ET LES AFFAIRES D'OCCIDENT

L'Occident donnait alors au saint Pontife presque autant de sollicitudes que l'Orient.

Un petit-fils de Louis le Débonnaire, Lothaire, roi de Lorraine, avait répudié son épouse légitime, Theutberge, sur de vains prétextes, pour

épouser Waldrade, l'une de ses maîtresses, et il avait trouvé deux prélats complaisants approuvant cette union scandaleuse. La reine disgraciée en appela au jugement du Pape.

Celui-ci montra dans six lettres successives que rien ne justifiait la séparation opérée par le roi, et, pour donner plus de poids à ses réclamations, il nomma, comme pour les affaires d'Orient, deux légats chargés d'informer sur les lieux et de présider un Synode qui soumettrait ses décrets à son approbation.

Ici encore, il fut trahi par ses légats. Ce que voyant, il agit avec une fermeté qui fit trembler les coupables. Lui-même réunit à Rome un Concile, annula les décisions prises par les deux légats prévaricateurs, déposa les deux archevêques qui avaient autorisé le divorce, se laissa bloquer dans Rome par Louis II, frère de Lothaire, qui voulait prendre à main armée la défense de son frère, continua d'exiger le rétablissement de Theutberge et l'éloignement de Waldrade, et jusqu'à sa mort soutint les droits de la reine légitime et du mariage chrétien méconnus.

Ce n'est que sous le successeur de Nicolas, Adrien II, que Lothaire vint au Mont-Cassin faire amende honorable.

Un autre conflit, vers la même époque, surgit en Gaule entre Hincmar, archevêque de Reims, et Rothade, évêque de Soissons, son suffragant. Le métropolitain était allé vite en besogne. Rothade, en ayant appelé au Pape des accusations portées contre lui et refusant, pour cette cause, de se rendre au Concile de Soissons où le convoquait Hincmar, fut par ce dernier déposé, excommunié, enfermé dans un couvent et transféré dans un autre diocèse. Saint Nicolas intervint, rappela qu'il aurait fallu attendre le jugement de Rome avant de destituer un évêque, quels que fussent d'ailleurs ses torts, puis, jugeant lui-même Rothade moins coupable que ne le prétendaient ses accusateurs, il obligea Hincmar à le réintégrer sur son siège.

Jean, archevêque de Ravenne, ne fut pas plus heureux dans sa lutte contre Rome.

Il agissait en tyran vis-à-vis de ses fidèles et de ses prêtres, excommuniait les uns, spoliait les autres, enfin refusait de se présenter aux Conciles quand le Pape l'y invitait.

« Je le briserai, ce contempteur de tout droit, » se dit le pape Nicolas. Il le somma trois fois par lettres de venir au Concile, et, sur son refus, il l'excommunia.

Jean de Ravenne implora pour sa vengeance l'appui du roi Louis II; il l'obtint, mais inutilement, car à peine les officiers impériaux que le roi lui avait donnés pour l'escorter à Rome furent-ils devant le Pape que celui-ci les dompta par un seul de ses affectueux reproches, capables de désarmer les plus furieux. « Eh quoi, leur dit-il, vous communiquez avec un excommunié! Ne craignez-vous pas d'encourir la même sentence? »

Les officiers avouèrent qu'ils avaient agi par ignorance, et le Pape accueillit avec bonté leur repentir. En même temps, il fit au coupable de nouvelles avances; mais celui-ci les méprisa et retourna à Ravenne. Aussitôt on vit accourir de cette ville une députation de sénateurs qui venaient prier le Pape de se rendre au milieu d'eux pour instruire leur cause et les délivrer.

Le Souverain Pontife n'eut qu'à apparaître, et tout rentra dans l'ordre.

A en juger d'après ce qui précède, le zèle du saint Pontife fut bien mal servi; il semble qu'il n'ait rencontré partout qu'oppositions, trahisons ou ingratitude. Qu'on ne croie pas néanmoins que ce glorieux pontificat de neuf années ait été exempt de consolations. Dans le temps même où il soutenait, au milieu de tant de difficultés, la liberté de l'Eglise et l'honneur de l'épiscopat, l'incomparable saint Nicolas appelait à Rome, pour leur conférer la consécration épiscopale, les deux convertisseurs des Slaves, saint Cyrille et saint Méthode.

Il envoya saint Anscaire aux Suédois, aux Danois et aux autres peuples du Nord, qui accueillent favorablement ce messager de la bonne nouvelle. Eric le Jeune, roi de Danemark, quoique non encore converti, adresse au Pape des présents et lui fait part de ses bonnes dispositions. Nicolas l'en remercie, le félicite de la foi qu'il manifeste même avant le Baptême et l'assure qu'il prie Dieu chaque jour pour sa prochaine adhésion à la religion catholique.

En 866, Nicolas le Grand goûta une joie plus grande encore lorsqu'il apprit la conversion en masse du peuple bulgare.

Bogoris, le roi, avait été effrayé et touché à la vue d'un tableau du jugement dernier que lui avait peint un moine nommé Méthodius: il demanda bientôt le Baptême. Les grands de sa cour l'ayant appris se révoltèrent; il les défit comme par miracle dans un combat, mit à mort cinquante-deux des plus rebelles et parla aux autres avec tant de force des beautés et des avantages du christianisme, qu'il les entraîna et, avec eux, tout le peuple dans les voies de la vérité.

Saint Nicolas fut leur premier législateur. C'est vers lui que les convertis se tournèrent d'abord pour lui demander des prêtres, des évêques, et pour avoir la solution de mille difficultés que suscitait pour eux un changement si imprévu de religion. Avec une condescendance toute paternelle, il répondit à leurs questions dans une lettre en 106 articles qui est un véritable traité de théologie et de droit.

C'est d'ailleurs ainsi que cet infatigable apôtre en agissait avec tous ceux qui ne pouvaient venir le consulter; il trouvait le temps de répondre avec une étonnante érudition à d'innombrables lettres qui lui demandaient lumière et conseil; on a conservé plus de cent de ces lettres pleines de doctrine, et Anastase le Bibliothécaire avait lu plus de deux cents de ces lettres, dont quatre ou cinq suffiraient à remplir un in-quarto de moyenne grosseur ».

Malgré cette volumineuse correspondance, Nicolas attirait à lui des pèlerins du monde entier, donnait à tous l'accès le plus facile, accordait journellement des audiences qui, quelquefois, duraient des heures entières, et chacun des visiteurs se retirait émerveillé de la sûreté de direction, de la sagesse, de la dignité et surtout de la sainteté de ce grand Pape, l'un de ceux incontestablement qui ont le plus honoré la Chaire de saint Pierre.

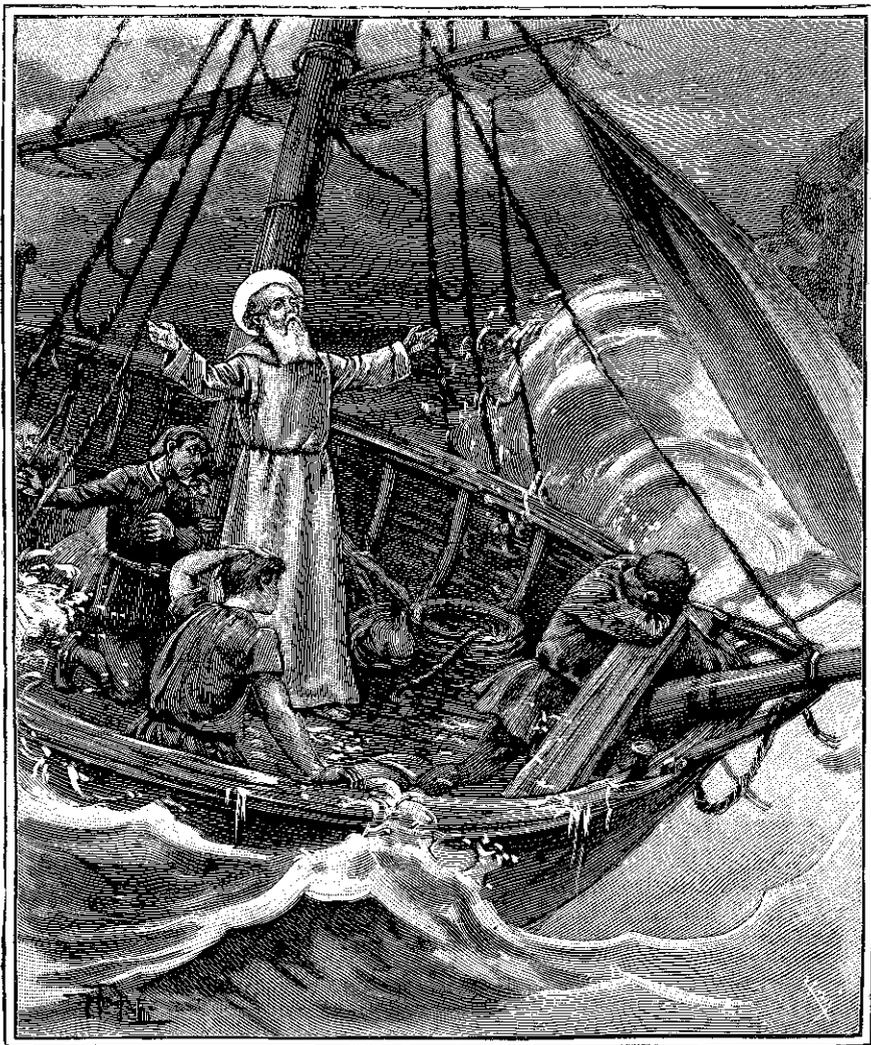
SOURCES CONSULTÉES

Saint Nicolas I^{er}, par JULES ROY, dans la collection *Les Saints*, Lecoffre. — *Vies des Saints*, par BAILLET. — *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, par ROHRBACHER. — *Histoire de Photius*, par l'abbé JAGER, etc.

SAINT ABBON

ABBÉ DE FLEURY-SUR-LOIRE, MARTYR

Fête le 13 novembre.



Saint Abbon, surpris par la tempête, invoque le secours du ciel.

SIÈCLE DE FER — L'OBLAT

Chaque siècle a eu ses faiblesses, ses misères, ses fautes. Le x^e n'est pas celui qui laisse après lui la moins triste impression, et sans vouloir se livrer sur son compte à des doléances stériles, sans exagérer ses torts, l'on peut souscrire, croyons-nous, au jugement de Baronius, qui l'appelle *« siècle de fer, pour l'aspérité de ses mœurs et sa stérilité; siècle de plomb, pour l'ignominie de*

ses désordres; siècle d'obscurité, pour la rareté de ses écrivains ».

Il n'en est que plus attrayant de connaître les Saints de cette malheureuse époque, ceux qui, par leur science et leur vertu, ont su s'élever au-dessus des vulgarités et de l'ignorance de leurs contemporains. Abbon, abbé de Fleury-sur-Loire, est excellemment l'un de ceux-là.

Il naquit entre 940 et 945, dans les environs d'Orléans. Ses parents, Lætus et Ermengarde, le

formèrent de bonne heure à la piété, bien plus par leurs exemples que par leurs leçons. A peine âgé de quatorze ans, Abbon fut conduit par eux au monastère déjà célèbre de Fleury-sur-Loire, pour y être offert au Seigneur. La donation, l'oblation comme on disait alors, n'engageait point l'avenir de l'enfant : il restait maître d'opter, en temps voulu, pour le siècle ou pour le cloître. En attendant, Abbon reçut une éducation choisie. On éloignait des jeunes *Oblats* jusqu'au soupçon du mal, et « le plus grand prince, dit un contemporain, n'est pas élevé avec plus de soin dans le palais des rois que l'enfant le plus obscur à Cluny ».

Abbon était doué d'une si heureuse mémoire qu'il retenait les leçons de ses maîtres après les avoir entendues une seule fois. Sans dédaigner de prendre part aux ébats de ses petits compagnons, il se plaisait plus encore en la compagnie des vétérans du monastère ; il les interrogeait et achevait de s'instruire auprès d'eux. Sa vocation s'affermait de jour en jour, et il eut enfin la joie de faire profession, sous la règle de saint Benoît, auprès des ossements sacrés du patriarche des moines d'Occident, que le monastère de Fleury abritait depuis près de trois siècles.

FONDS DE BIBLIOTHÈQUE PHILOSOPHE, MATHÉMATICIEN, ASTRONOME

Le talent d'Abbon, sa vaste érudition, le charme de son langage, furent bientôt si appréciés qu'on le mit sans hésiter à la tête de l'école de Fleury, « l'une des métropoles intellectuelles du moyen âge ». Tous y avaient accès, les étrangers comme les religieux, les laïques aussi bien que les clercs, et si énorme que paraisse ce chiffre, le jeune professeur groupa autour de sa chaire jusqu'à cinq mille écoliers.

L'enseignement qu'il distribuait n'était pas purement gratuit. *Deux manuscrits* à fournir à l'abbaye, tel était pour chaque étudiant étranger le prix de la pension. En ce temps où la disette de ressources intellectuelles se faisait cruellement sentir, à la suite des ravages insensés des Normands qui se servaient des vieux rouleaux de parchemin pillés dans les abbayes pour allumer le feu ou pour garnir les selles de leurs chevaux, faire présent d'un livre à un monastère, c'était lui offrir un trésor. On le déposait sur l'autel comme une offrande sacrée. Abbon, par une ingénieuse innovation, exigea de ses élèves ce tribut annuel, et ainsi commença à se reconstituer la fameuse bibliothèque de Fleury, dont les dépouilles enrichissent encore aujourd'hui la bibliothèque vaticane.

Notre Saint ne fut pas un simple bibliophile, il fut en outre un travailleur acharné. Ses maîtres ne lui avaient point fait suivre tous les cours des arts libéraux, des lettres et des sciences alors étudiées ; il y suppléa par ses recherches personnelles, et il apprit presque seul la rhétorique et la géométrie.

Pour se perfectionner dans les diverses branches de l'enseignement, il n'hésita pas à abandonner quelque temps sa chaire et à redevenir élève dans les écoles supérieures renommées et florissantes de Paris et de Reims. En cette dernière ville, il assista aux cours du savant Gerbert, surnommé le *grand docteur*, lequel devint Pape sous le nom de Sylvestre II, et il coudoya sur les bancs de l'école Robert, le futur roi de France, qui l'honora de son amitié.

De retour en son monastère des bords de la Loire, il complète par l'étude de la musique le

cercle de ses connaissances. Il devient dès lors l'érudite accompli, capable d'exercer sa plume en tous les genres. Des écrits variés attestent la fécondité et l'étendue de sa science.

MER EN FURIE — DEUX ANS EN ANGLETERRE

D'outre-Manche arriva un jour à Fleury-sur-Loire un message inattendu. Saint Oswald, évêque de Worcester, un ami de l'abbaye, qui se souvenait être venu autrefois retremper sa ferveur auprès des moines, demandait avec une suprême instance un abbé et un *scolastique* pour l'un de ses monastères menacé de ruine si l'on n'y portait un prompt secours, celui de Ramsey, à vingt lieues environ de Londres. Telle était la célébrité de Fleury, que de France, d'Angleterre, de Germanie, l'on se disputait ses professeurs.

Il semblait difficile de résister à la prière du prélat de Worcester : l'abbé de Fleury, pourtant, ne prétendait obliger à l'exil aucun de ses religieux. Abbon s'offrit spontanément pour aller diriger l'école du monastère anglais.

Il s'imposait à lui-même un rude sacrifice : quitter pour l'inconnu sa chère abbaye de Fleury, ses livres, ses Frères ! Mais il ne calculait pas avec le dévouement et il partit ; traversant le pays des Morins, il gagna les côtes de la mer du Nord et attendit, au lieu appelé aujourd'hui Calais et qui n'était alors qu'un village, un vent favorable.

L'attente fut longue. Un mois entier, la tempête sévit sur ces rivages, empêchant de mettre à la voile. Abbon commençait à croire que le ciel s'opposait à son départ.

Pourtant, un matin, les flots étaient apaisés : tout promettait une heureuse navigation : neuf vaisseaux partirent en même temps et gagnèrent le large. Mais soudain, le ciel s'assombrit, les vents se déchainèrent, le navire perd son gracieux équilibre et il devient impossible de le gouverner. Un nouveau sujet de terreur s'ajoute à tant d'autres ; des marsouins et des *porcs marins* apparaissent au travers des vagues tumultueuses ; même, plusieurs cétacés laissent apercevoir leur formidable groupe « à la hauteur qu'atteignent les plus grands toits », raconte Aimoin, historien du temps. Six navires sur neuf firent naufrage.

Abbon échappa comme par miracle à la mort, sur l'un des trois bâtiments préservés. La dévotion populaire en a fait l'un des patrons des marins en détresse.

Notre Saint arriva à Ramsey dans les premiers mois de l'année 987. Il n'était encore que diacre. Son premier soin fut de réorganiser les études et de discipliner fortement l'école qui n'attendait pour prospérer que cette vigoureuse impulsion.

L'un des travaux que saint Abbon mit le plus en honneur à Ramsey fut la rédaction des *Vies des Saints*. Dunstan, archevêque de Cantorbéry, brillait de l'éclat des miracles, et il n'était bruit que de ses vertus. Le scolastique de Fleury décida l'un de ses plus chers disciples à écrire la biographie du pieux prélat. Lui-même donna l'exemple, et, malgré ses multiples occupations, il légua à la postérité les actes de saint Edmond, roi des Angles et martyr.

Non content de développer l'école de Ramsey, l'infatigable professeur en ouvrit plusieurs autres dans les monastères d'York, de Bury-Saint-Edmund's et de Cantorbéry. Il fonda également celle de Cambridge, appelée plus tard à une grande illustration. Il rendait de la sorte à l'Angleterre, retombée dans une telle ignorance que beaucoup de prêtres savaient à peine le latin, le bienfait

de l'instruction que le bienheureux Alcuin était venu apporter à la France deux siècles plus tôt.

Après de multiples services rendus, il abandonna volontiers en d'autres mains l'œuvre qu'il venait d'affermir, et revint humblement à Fleury-sur-Loire, au premier signal de son abbé.

Saint Oswald l'avait ordonné prêtre peu de temps auparavant.

ABBÉ DE FLEURY

Il était à peine arrivé en son monastère, que l'abbé qui l'avait rappelé vint à mourir. Abbon fut élu en sa place et investi, malgré ses répugnances, de la dignité abbatiale. Cette charge dut lui offrir plus d'épines que d'honneurs : il était sans doute pénible à cet ami des lettres d'avoir à s'occuper de mille soins matériels, à subvenir aux besoins des Frères, à administrer de vastes propriétés, à rappeler au devoir ceux qui étaient tentés de s'en écarter et à châtier les infractions. Il ne faillit pas à sa tâche.

Tout entier aux exigences de sa charge, le Saint n'eut garde d'oublier ses chères études. On assure même que, dès qu'il fut placé à la tête de l'abbaye, il devint, par son travail, « très habile dans les Ecritures et dans la patristique », sciences si nécessaires à ceux qui ont charge d'âmes.

La transcription des manuscrits occupait encore une partie de ses loisirs. Dans tout monastère bien organisé, une salle spéciale nommée *scriptorium* était réservée aux copistes. L'on y voyait souvent saint Abbon, entouré de volumineux manuscrits grecs et latins, toujours lisant ou écrivant, distribuant le travail à ses disciples, les stimulant par sa parole et son exemple.

Heureux abbé, s'il n'eût eu qu'à diriger ainsi son paisible troupeau dans les sentiers de la science et de la perfection ! Mais quelques écrits d'Abbon trahissent d'autres préoccupations et de grandes souffrances :

— Je n'ai pour nourriture chaque jour que le pain de la tribulation et les eaux de l'angoisse, dit-il dans une lettre aux rois Hugues Capet et Robert ; je suis déchiré par la dent acérée des envieux et des perfides qui veulent me supplanter et aboient méchamment autour de moi, quoiqu'ils ne puissent me reprocher que d'avoir défendu le *sénat des moines*.....

RECOURS A ROME — MISSION DE CONFIANCE

Ces ennemis de l'abbé de Fleury étaient, hélas ! ceux qui, par état, eussent dû plutôt se constituer ses défenseurs. C'était, entre autres, Arnulphe, l'évêque d'Orléans, dont les moines de Fleury étaient les diocésains.

Le conflit s'apaisa. Mais, instruit par l'expérience et pour éviter le retour de regrettables démêlés, Abbon désira une *exemption* qui devait le soustraire à la juridiction épiscopale et ne le faire relever que du Saint-Siège.

Voilà pourquoi nous allons le voir prendre trois fois le chemin de Rome. A un premier voyage, il trouva sur le trône pontifical Jean XV, pontife pieux et érudit, zélé pour tout ce qui concernait la discipline ecclésiastique. Celui-ci ne crut pas devoir condescendre de suite aux vœux d'Abbon et n'accorda point l'exemption sollicitée : l'humble abbé se soumit comme le font les saints, sans murmure ni aigreur, sans cesser toutefois d'espérer gain de cause en un temps plus opportun.

Le zèle du bien de son abbaye le ramenait, en 996, aux pieds du Saint-Père, quand il apprit,

en chemin, que le pape Jean XV venait de rendre son âme à Dieu. Il poursuivit néanmoins sa route vers la Ville Eternelle, car il avait à cœur de rendre ses hommages aux tombeaux des saints apôtres. Le futur Pape n'était pas encore élu lorsqu'il repartit, mais bientôt une mission délicate que lui confiait le roi de France lui imposa un troisième pèlerinage à Rome et lui procura la joie de venir baiser les pieds du nouveau Pape, Grégoire V.

Cette marque de confiance de Robert le Pieux envers saint Abbon est tout à l'honneur de l'un et de l'autre. Le monarque avait eu la faiblesse d'épouser, contrairement aux lois de l'Eglise, une de ses parentes, et l'abbé de Fleury, son ami de longue date, mais non son adulateur, l'en avait repris sévèrement. Loin de s'offenser de cette franchise, le roi Robert écouta religieusement les reproches d'Abbon, se déclara prêt à réparer le scandale et choisit même le Saint pour être son médiateur auprès du Pape, dans l'importante affaire de son mariage, non pour faire ratifier une union qu'il savait nulle de plein droit, mais afin d'obtenir de Rome les délais nécessaires à ses arrangements.

Abbon n'atteignit Grégoire V qu'en terre d'exil, à Spolète, où l'avait relégué un antipape.

— Votre arrivée réjouit mon cœur, lui dit le Souverain Pontife. La renommée m'avait appris que vous excelliez dans la sagesse divine et humaine et qu'aucune amitié n'a eu assez d'empire sur vous pour vous faire abdiquer les droits de l'équité..... Or, sachez que j'accueille favorablement votre ambassade et que je me prêterai à vos désirs. C'est à vous de demander, à moi d'accorder dans les limites du possible.

On ne pouvait se montrer plus accueillant. Le Pape retint huit jours près de sa personne l'abbé de Fleury, l'admit fréquemment à sa table, l'interrogea beaucoup sur les affaires de France, le traita, pour tout dire, en ami et en frère. Inutile d'ajouter que les négociations d'Abbon à propos du mariage du roi eurent le succès qu'on en attendait. Le Pape consentit à temporiser. Il n'usa de rigueur envers le roi de France que plus tard, lorsqu'il vit que la douceur avait été inefficace.

TERREURS DE L'AN 1000

Nul ne sait le jour ni l'heure de la fin du monde. — Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments dont mon Père s'est réservé la disposition, dit Notre-Seigneur aux apôtres trop inquiets de l'avenir.

Malgré cet avertissement, nos pères du ^xe siècle voulurent arracher à Dieu ses secrets et, s'emparant d'un texte de l'Apocalypse, faussement interprété par eux : « Je vis un ange.... qui prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et le lia pour *mille ans*..... », ils conclurent qu'au bout de mille ans, le dragon briserait ses liens, l'antéchrist paraîtrait et l'univers croulerait sur ses fondements. Ils décidèrent donc que l'an 1000 serait la date de la fin du monde.

A mesure qu'approchait l'heure fatale, l'effroi de tous redoubla. De faux prophètes surgirent çà et là, prédisant les plus tristes calamités. Chaque événement fâcheux était regardé comme le prélude de fléaux plus redoutables encore. Une invasion des Hongrois chez les peuples méridionaux mit le comble aux terreurs.

Toute activité cessa. A quoi bon travailler, puisqu'on allait mourir ? Les tribunaux furent déserts ; pourquoi recourir aux juges humains,

si le grand Juge des vivants et des morts devait prochainement apparaître? Toute guerre fut suspendue, toute rivalité oubliée. En revanche, les prières, les aumônes, les pieuses fondations se multiplièrent.

Vint enfin la date si redoutée. Le bruit s'était accrédité que le monde finirait quand l'Annonciation coïnciderait avec le Vendredi-Saint. Le cas se présentait en 992. Les fidèles, glacés d'épouvante, remplissaient ce jour-là les églises. Le lendemain on fut tout étonné de se trouver encore en vie. On accusa les calculs d'inexactitude et l'on resta en suspens jusqu'en l'an mille. Aux derniers jours de cette année fatidique, le monde subsistait encore. Beaucoup néanmoins s'opiniâtrèrent dans leur frayeur.

— Les mille ans doivent être comptés non à partir de l'Incarnation, mais à partir de la mort du Sauveur, disaient-ils.

Et ils reculèrent de trente-trois années l'époque de la conflagration universelle. Et ils continuèrent à redouter et à trembler.

L'Eglise combattit de tout son pouvoir cette superstition funeste à beaucoup d'égards. Saint Abbon fut parmi ceux qui gardèrent leur sang-froid en ces circonstances et qui, soit dans leurs assemblées conciliaires, soit dans leurs écrits, parlèrent et agirent avec une foi entière dans l'avenir.

— Dans ma première jeunesse, déclare-t-il, j'ai entendu prêcher devant le peuple dans l'église de Paris qu'aussitôt que les mille ans seront accomplis, l'antéchrist viendra et, peu de temps après, le jugement universel. J'ai combattu de toutes mes forces cette opinion, à l'aide des évangiles, de l'Apocalypse et du livre de Daniel.

ABBON MARTYRISÉ PAR LES SIENS

Sur la rive droite de la Garonne, à égale distance de Bordeaux et d'Agen, se trouvait le prieuré de la Réole, soumis de temps immémorial à la juridiction du monastère de Fleury.

Le relâchement s'était malheureusement introduit dans les mœurs des moines de la Réole. Il n'existait plus parmi eux, dit Aimoin, ni frein religieux ni trace de bonne conduite. L'abbé de Fleury seul pouvait porter remède à un tel mal. Son autorité légitime, sa longue expérience, sa sainteté lui permettaient de tenter, avec quelque chance de succès, une réforme. Il ne se faisait pas illusion sur les périls auxquels cette tâche ingrate l'exposait.

— J'irai à la Réole, disait-il un jour en riant à ceux qui le pressaient de s'y rendre, quand je serai seul de la vie.

Ce bon mot, qui avait égayé ses frères, put être regardé comme une prophétie.

Abbon fit sa première visite à la Réole au début de l'année 1004. Sans rien brusquer, il essaya, par de bonnes paroles et de sages prescriptions, de ramener les moines gascons à leur ancienne ferveur. Il crut qu'il suffirait, pour les maintenir dans le bien, de laisser auprès d'eux, vivants modèles de vertu et de régularité, quelques-uns des religieux de Fleury qui l'avaient accompagné.

Ses prévisions furent trompées; le mal s'accrut précisément de ce que saint Abbon avait pensé devoir être un remède : le démon souffla la discorde entre les religieux de France, comme on appelait les moines de Fleury, et les Aquitains. La race, la langue, les habitudes, le caractère, différaient tellement entre eux, et, d'autre part, l'esprit surnaturel n'était pas là pour effacer toutes

ces divergences, adoucir ces aspérités! L'animosité prit de telles proportions que les Francs, inférieurs en nombre et redoutant des extrémités fâcheuses, désertèrent le prieuré et regagnèrent leur monastère.

Saint Abbon attribua à un mouvement de faiblesse cette retraite de ceux qu'il avait chargés d'implanter la réforme. Il en envoya d'autres, stimulant leur courage. Ceux-ci ne furent pas mieux accueillis.

Abbon accourut alors et trouva la communauté rebelle en pleine effervescence. Dès le surlendemain de son arrivée, au jour de la fête de saint Martin, il se voit obligé de reprendre vivement un moine gascon pour grave infraction à la règle. Ce sujet peu éditant, et au mépris de toutes les prescriptions monastiques, était sorti du cloître et avait joyeusement festoyé toute la journée, célébrant à sa façon avec les paysans d'alentour ce que l'on appelait les *fêtes martinales*, lesquelles n'étaient en réalité que le coup de vin après les vendanges. Abbon avait affaire à un suppôt de Satan, qui, outré de dépit, se fit l'âme d'un complot qui ne tendait à rien moins qu'à se débarrasser des religieux d'origine franque.

Le 13 novembre, fête de saint Brice, disciple de saint Martin, une collision inévitable se produit entre les deux partis rivaux. La querelle s'envenime; Français et Gascons ne gardent plus aucun ménagement; les pierres volent, le sang coule. Le bienheureux Père n'était pas témoin de cette triste scène, qui l'eût profondément affligé. Il était alors dans le cloître, loin du champ du combat, et dictait en ce moment quelques opérations sur le *Comput*, une de ses études favorites.

A la nouvelle de l'émeute, il sort, son stylet et ses tablettes en main. Il vole vers les combattants afin de s'interposer et de prévenir tout excès fatal. Mais, à mi-chemin, un forcené du parti opposé aux moines de Fleury, un Gascon dont le nom et la qualité restèrent toujours ignorés, le blessa si violemment d'un coup de lance au bras gauche, que le fer atteignit même les côtes. Le Saint, frappé à mort, chancela sans laisser échapper aucune plainte.

Aimoin, son futur biographe, se trouvait près de lui. Aussi avons-nous sur cette scène navrante des détails précis. Le fidèle disciple voit du sang sur le seuil de la maison où l'on a ramené Abbon.

— En quel endroit de votre corps avez-vous été frappé? demande Aimoin.

L'abbé lève le bras, pour montrer sa blessure. Aussitôt, un flot de sang jaillit de la région des côtes et inonde la manche de sa large pelisse.

Le blessé, calme, presque souriant, uniquement préoccupé de mettre fin à la sauvage mêlée, n'en achève pas moins de perdre son sang. Au milieu de son agonie, il console ses disciples atterrés et les exhorte à l'oubli des injures. Ses dernières paroles sont celles-ci :

— Seigneur, ayez pitié de moi et du monastère, et de la Congrégation que vous m'avez permis de gouverner jusqu'à ce jour.

Les émeutiers, honteux de leur succès homicide, fuient en toute hâte la maison de Dieu profanée et ensanglantée, laissant les moines de Fleury seuls maîtres du couvent, face à face avec le cadavre de leur bien-aimé Père. Qu'on juge de la désolation de ceux-ci!

Abbon fut enseveli par leurs soins dans la crypte du prieuré de la Réole.

D'après l'*Histoire de saint Abbon*, par l'abbé J.-B. PARDIAC.

SAINT LAURENT

ARCHEVÊQUE DE DUBLIN

Fête le 14 novembre.



Saint Laurent se préparait à célébrer le Saint Sacrifice à Cantorbéry, à l'endroit même où saint Thomas Becket avait été assassiné, lorsqu'un fou furieux se précipite sur lui. Il lui assène un coup formidable sur la tête qui le fait tomber inanimé sur les marches de l'autel.

ILLUSTRE ORIGINE DE SAINT LAURENT — IL REÇOIT SON NOM DU CIEL

L'île des saints et des martyrs, l'héroïque Irlande, était, au XII^e siècle, partagée en quatre provinces. Chacune d'elles obéissait à un roi indépendant. Mais le manque d'unité dans le gouvernement de ce pays finit par susciter des guerres civiles, que le roi d'Angleterre, Henri II, fit habilement tourner à son avantage. En 1175, il annexa l'Irlande à ses états. Jusqu'au schisme anglican, elle jouit d'une tranquillité relative. Ses malheurs datent de cette époque néfaste, mais ils n'ont pu abattre son courage. Depuis quatre siècles les catholiques irlandais présentent au monde entier le spectacle d'une fidélité invincible aux croyances de leurs ancêtres.

Le saint évêque, dont nous écrivons la vie, était fils de Maurice O'Ahuatails, duc de Leinster. Il naquit au commencement du XII^e siècle dans la ville de Dublin. Son père n'était pas alors dans les meilleurs termes avec le comte Donat de Kildara. Ne voulant pas que l'ombre même d'une discorde vint troubler la joie apportée à la maison ducale par la naissance du jeune prince, il offre à Donat de lui servir de

parrain : « Je veux, ajoutait-il, que l'enfant porte le nom d'O'Connor. »

Donat accepte la proposition avec empressement, ce pardon mutuel était comme un gage de bénédiction qui brillait sur le berceau du nouveau-né. On se rend à l'église, où doit avoir lieu la cérémonie du baptême. Tout à coup, survient un saint personnage, que toute la région regardait à juste titre comme inspiré d'en haut — « Arrêtez ! s'écria-t-il ; le nom de cet enfant est écrit au livre de vie. Laurent, voilà ce nom ! Dieu exige qu'il n'en ait point d'autre, pour marquer la gloire qui lui est réservée dans son Eglise. »

L'embarras du comte est à son comble. Quel moyen de concilier la volonté divine avec le désir du prince ? — « Soyez sans crainte, ajoute le prophète, j'avertirai moi-même le duc et il ne résistera pas à l'ordre du ciel. » — Tranquillisé par ces paroles, Donat impose à son pupille le nom de Laurent.

L'AMBASSADEUR — LE JEUNE CLERC

Parvenu à l'âge de dix ans, le jeune Laurent dut accomplir une mission périlleuse, qui lui ouvrit la carrière ecclésiastique.

Par suite de démêlés survenus entre le duc de Leinster et le puissant Dermot, la guerre était à la veille d'éclater. Pour prévenir les désastres d'une invasion, Maurice députa Laurent à son rival. Il espérait que la voix de l'innocence et de la candeur serait plus éloquente que les négociations d'un habile diplomate. Son espoir fut déçu : à peine l'enfant a-t-il dépassé la frontière, que sans daigner le voir ni l'entendre, Dermot le fait déporter dans un lieu aride et désert, où il est privé même du nécessaire.

A cette nouvelle, Maurice indigné, menace Dermot de mettre à mort douze de ses soldats, prisonniers de guerre s'il ne lui rend son fils sur le champ. Celui-ci préfère cette dernière alternative et confie le jeune homme à l'évêque de Glendenoeh, qui s'était fait l'arbitre des deux souverains. L'intelligence pénétrante de l'enfant, son goût pour le culte divin frappa singulièrement le prélat ; il ne put résister au désir de le retenir auprès de lui et douze jours durant, il l'instruisit des mystères de la foi. Laurent profita si bien des leçons, que ce court espace de temps lui suffit à se convaincre du néant des avantages temporels et de la stabilité des seuls biens spirituels.

Il ne balance pas dans le choix du parti à prendre et lorsque son père veut le ramener à la cour : « Ne cherchez plus, lui dit-il respectueusement, à me procurer une place honorable dans la société. Si tel est votre bon plaisir, je m'engagerai dans la milice du Christ. » — Maurice était chrétien ; il comprenait que la prière et le sacrifice volontaire des âmes pures sont la meilleure sauvegarde des états. Aussi lui permit-il, après avoir imploré sur lui l'intercession de saint Coëngin, archevêque de Dublin, de se consacrer à Dieu dans la cléricature.

IL EST PRÉPOSÉ A L'ABBAYE DE GLANDENOCH

L'évêque de Glendenoeh mourut, après avoir dirigé les premiers pas de son fervent disciple dans la sainteté. Laurent ressentit vivement cette perte ; sa reconnaissance ne se borna pas à le pleurer ; chaque jour, il recommandait à Dieu l'âme de son bienfaiteur et il ne cessa de prier pour lui que lorsqu'il eut connu par révélation, sa délivrance du purgatoire.

A vingt-cinq ans, il est choisi, malgré sa résistance, pour gouverner l'abbaye de Glendenoeh. Saint Coëngin l'avait fondée autrefois, et depuis, la munificence des princes en avait fait le plus riche monastère d'Irlande. Saint Laurent ne conçut aucun sentiment de vaine gloire de cette élévation. D'ailleurs, n'avait-il pas abandonné déjà la plus brillante fortune pour obéir à l'appel de Dieu ? Un abbé, vraiment digne de ce nom, doit se considérer comme le serviteur de ses frères. Aussi, le bienheureux fut-il un modèle d'humilité pendant les quatre années de son administration.

La famine s'étant déclarée en Irlande, il ouvrit aux indigents les greniers du couvent. Dieu seul connaît le nombre de personnes que sa charité compatissante préserva du fléau. Les tribulations ne lui manquèrent pas à l'abbaye de Glendenoeh. Sans parler de la responsabilité, qui constitue la plus lourde charge assumée par un supérieur, il eut à supporter les colosses de plusieurs de ses subordonnés. Ces esprits turbulents ne pouvaient se résoudre à entrer dans la voie de perfection qui leur était indiquée ; c'est pourquoi ils cherchèrent à dénigrer leur abbé de toutes les façons possibles. Mais leurs attaques ne servirent qu'à relever davantage la vertu et la patience de l'homme de Dieu.

Non loin du monastère de Glendenoeh, une troupe de bandits avait établi son repaire. Le chef de ces malfaiteurs était un noble dégénéré qui ne rougissait pas de tourner contre la société les armes qu'il aurait dû employer à la défendre. Personne ne trouvait grâce devant sa brutalité, pas plus le clerc que le laïc.

Un jour, les moines de Glendenoeh travaillaient à la moisson, de concert avec les paysans des alentours, lorsqu'ils sont assaillis par la horde des scélérats. Dans l'impossibilité de résister par la force, ils sont accablés de mauvais traitements ; quelques-uns même sont frappés à mort.

Saint Laurent, mis au courant du forfait, se dirige vers l'église du monastère et s'adressant à Dieu : « Protecteur des opprimés, dit-il, à vous je laisse le soin de venger l'outrage que vous avez reçu dans la personne de vos serviteurs. Mais, parce que vous unissez la miséricorde à la justice, daignez convertir les coupables en les punissant. » Trois jours après, on apprit que les auteurs du crime étaient découverts. Leur chef subit la peine capitale et donna en mourant, des marques du plus sincère repentir.

SAINT LAURENT, ARCHEVÊQUE DE DUBLIN — LES CHANOINES RÉGULIERS

La mort presque simultanée de l'évêque de Glendenoeh et de l'archevêque de Dublin, fournit au Bienheureux l'occasion de montrer le peu de cas qu'il faisait des honneurs. Ces deux prélatures lui furent offertes : il les refuse l'une après l'autre. A Glendenoeh, on respecte sa volonté, mais à Dublin, le peuple, désireux d'avoir à sa tête un si digne pasteur, revient à la charge.

A force d'instances, l'adhésion de saint Laurent est obtenue, et Gélase, primat d'Irlande, vient lui-même le sacrer à Dublin. Sous le gouvernement du nouvel archevêque, le diocèse entre dans une prospérité inconnue depuis saint Coëngin. Des réformes salutaires sont établies ; les cérémonies liturgiques. la psalmodie, le chant avaient beaucoup souffert sous l'administration de son prédécesseur ; la piété et la vigilante fermeté du nouvel évêque leur rendent bientôt leur nouvel éclat.

Il entreprit aussi la transformation des chanoines séculiers en réguliers. Pour que ce nouvel ordre de choses fût durable, le consentement du Saint-Siège était requis. Deux chanoines partirent donc pour Rome et en revinrent avec l'autorisation du Pape.

L'archevêque adopta lui-même le premier le genre de vie monastique auquel il invitait ses chanoines, il voulut faire partie de la nouvelle communauté et il en partageait les exercices avec une scrupuleuse régularité. Il pouvait se croire encore à la tête de son abbaye de Glendenoeh. La prière et la pénitence étaient ses deux grandes armes contre le prince des ténèbres, et dans ses discours il ne manquait pas d'en recommander l'usage.

Il n'était pas rare de le trouver à genoux devant un crucifix et s'entretenant plein d'amour avec son divin modèle. Trois fois le jour, par son ordre, un serviteur le flagellait jusqu'au sang. C'est ainsi que par les mortifications du corps, il conservait son âme pure et sainte.

SAC DE DUBLIN

La conduite extérieure de notre Saint n'est pas moins remarquable. A la chaire comme au palais épiscopal, il est vraiment le père nourricier de sa

nombreuse famille. Les âmes reçoivent de sa bouche la doctrine vivifiante et sont prévenues contre le venir de l'erreur et du vice; ses mains répandent autour de lui d'abondantes aumônes.

Cependant, malgré les efforts de son zèle, il fut un temps où son troupeau se montra rebelle à sa voix. Les désordres en vinrent à un tel point que l'archevêque menaça la ville d'une destruction prochaine, si elle ne revenait à Dieu.

Moins heureux que Jonas, il eut la douleur de voir se réaliser la prédiction. Le fils de Dermot, qui soutenait Henri II, s'empare de Dublin, qu'il saccage de fond en comble. C'est à peine si la cathédrale, grâce aux réclamations de l'archevêque, échappe à l'incendie.

Aussi attentif au bien temporel qu'aux besoins spirituels de son peuple, saint Laurent ne se ménage point durant la catastrophe. A ceux qui n'ont plus espoir de guérison il administre les derniers sacrements; les blessés, les malheureux trouvent en lui secours et consolations.

L'histoire dit que cette leçon terrible ouvrit les yeux aux fidèles et les réveilla de leur torpeur.

UN BOURREAU NAÏF

La ville de Dublin restaurée, saint Laurent fit le voyage d'Angleterre, afin d'intercéder auprès du roi en faveur de la pauvre Irlande, sur laquelle commençait à peser le joug britannique.

Les pèlerins affluaient alors au tombeau de saint Thomas Becket, attirés par les nombreux miracles qui s'y opéraient. Le Bienheureux ne resta pas en arrière de ce mouvement général; il vint à Cantorbéry et pria longuement le martyr des droits de l'Eglise.

Dans sa piété, il voulut dire la sainte messe à l'endroit même où le primat d'Angleterre avait été assassiné. Déjà, il avait revêtu les ornements pontificaux et se préparait à monter à l'autel, lorsqu'un fou furieux, apprenant qu'il était vénéré à l'égal d'un saint, croit lui rendre service en lui faisant partager le sort de saint Thomas Becket. Armé d'une massue, il fend la foule avec impétuosité. On se demande ce que va faire cet insensé; en vain essaie-t-on de l'arrêter, il parvient jusqu'à saint Laurent et lui assène à la tête un violent coup de sa massue.

L'archevêque tombe évanoui; le sang ruisselle à flots de sa blessure. « De l'eau! de l'eau! » telle est sa première parole, lorsqu'il reprend connaissance. Un vase rempli d'eau lui est présenté. Il le bénit, récite le *Pater* et ordonne de verser le liquide sur la plaie. La guérison suit instantanément l'application du remède, et le Saint, après avoir rendu grâce à Dieu et obtenu l'élargissement de son meurtrier, célèbre le saint sacrifice.

UNE TEMPÊTE APAISÉE — L'ÉGLISE DE LA SAINTE VIERGE

La grande dévotion de saint Laurent envers la Reine des Anges lui inspira l'heureuse idée de lui élever un temple dans sa ville archiepiscopale. Depuis sa nomination cette pensée le poursuivait partout; des travaux avaient même été entrepris à cet effet, mais des difficultés insurmontables le forcèrent de les interrompre.

La Mère de Dieu lui fournit les moyens de mener cette affaire à bonne fin, au moment qu'il s'y attendait le moins. Dans un de ses fréquents voyages sur la mer d'Irlande, le vaisseau qui le portait allait toucher la côte d'Angleterre, quand un violent coup de vent le rejeta en plein océan; sans un miracle, le navire était perdu, car la tempête se déchainait

avec fureur. De grands seigneurs avaient tenu à honneur d'accompagner notre Saint. A la vue de son sang froid et de son impassibilité qui contrastait avec l'effolement des autres passagers, connaissant d'ailleurs son éminente sainteté, ils le supplient de calmer les flots courroucés: « Je vous promets de la part de la Vierge Marie, leur dit-il en regardant le ciel, que vous serez délivrés de ce péril, si vous faites vœu de coopérer à l'achèvement de la basilique commencée en son honneur. » Tous le jurent et saint Laurent fait le signe de la croix sur la mer, aussitôt le calme succède à l'agitation. Des cris de joie partent de toutes les poitrines, et l'humble thaumaturge, pour détourner l'attention de sa personne, entonne l'hymne d'actions de grâces.

Trois mois après, il consacrait l'église de Notre-Dame de Dublin.

SAINTE LAURENT, LÉGAT DU SAINT-SIÈGE EN IRLANDE — RÉSURRECTION D'UN PRÊTRE

Peu après cet événement, les devoirs de sa charge l'appellèrent à Rome. Le renom de ses vertus l'y avait précédé. On l'admira bien plus lorsque, au milieu d'une assemblée d'évêques, présidée par le Pape, il éleva la voix contre l'ingérence des souverains anglais dans les affaires ecclésiastiques de la Grande-Bretagne. Le souverain Pontife confia sans hésiter la fonction de légat d'Irlande à ce digne évêque des Anselme et des Thomas Becket.

Muni de la bénédiction papale comme d'un bouclier, saint Laurent reprit la route de la patrie, brûlant d'un nouveau zèle pour Jésus-Christ et sa divine épouse, l'Eglise catholique. Arrivé à Dublin, il apprend que l'un des membres les plus distingués de son clergé vient de rendre l'âme. Les liens de la plus sainte affection l'unissaient au prêtre dont on lui annonçait la mort; maintes fois il en avait reçu des services signalés pour l'administration du diocèse. Le bien des âmes allait beaucoup souffrir de cette fin prématurée.

Le saint court à la maison du défunt, prie quelques instants et touche le corps déjà glacé qui revient à la vie. Le ressuscité promène ses regards autour de lui, puis s'adressant aux personnes présentes: « Je viens de paraître devant le Juge suprême, dit-il d'une voix qui ne laisse aucune place au doute. Auprès du tribunal, les témoins à charge et à décharge, je veux dire les démons comme aussi les bons anges d'oposaient contre moi ou en ma faveur. La Sainte Vierge me servait d'avocate. Bref, j'ignore quel eût été le résultat de cette redoutable procédure, car au moment même où le Juge allait prononcer la sentence définitive, les prières de notre bienheureux pasteur ont rappelé mon âme sur la terre. »

UN DIABLE QUI CONVERTIT UN HOMME SANS LE VOULOIR

Le fait que l'on va lire montrera comment saint Laurent avait le don de discerner les esprits et quels moyens ingénieux et délicats sa charité lui inspirait pour retirer les âmes du péché.

Deux évêques suffragants et l'abbé de Glandenoch, neveu du Saint, l'accompagnaient dans sa tournée pastorale. Parvenus au sommet d'une colline que surmontaient quelques rares habitations, nos voyageurs s'arrêtèrent un instant pour prendre du repos. Sur ces entrefaites, on vient les avertir qu'une femme du voisinage est tourmentée par l'esprit mauvais — « Allez! dit l'archevêque à l'abbé de Glandenoch, allez délivrer cette malheureuse! » — Celui-ci avoue qu'une pareille tâche est au-dessus de ses forces; l'évêque de Kildara tient le même

langage, mais Clément de Wicklow s'y prête de bonne grâce. Il se rend auprès de la possédée qui, en l'apercevant, vomit contre lui un torrent d'injures et lui reproche de mener une vie peu édifiante. Couvert de confusion, Clément retourne vers le Saint et lui expose son impuissance — « Dieu veut que je l'exorcise moi-même, lui répond-il; qu'on l'amène en ce lieu! » — Sa demande satisfaite, il trace le signe de la croix sur la poitrine de l'énergumène, et le démon s'enfuit en poussant des hurlements terribles.

Quant à l'évêque de Wiklow, il profita de la leçon que lui avait faite saint Laurent par le démon lui-même; il confessa ses fautes et dès lors sa conduite fut des plus exemplaires.

SAINT LAURENT INTERVIENT ENTRE L'ANGLETERRE ET L'IRLANDE — IL MEURT EN NORMANDIE

Henri II, mécontent des Irlandais, ne cachait pas son intention d'opérer une descente sur les côtes de leur île, « pour laver dans le sang, disait-il, les torts que m'ont faits ces manants. » Il se promettait d'exécuter ses menaces après l'expédition de Normandie où ses deux fils révoltés avaient pris les armes contre lui.

Alarmé du danger que courent ses compatriotes, saint Laurent s'embarque pour l'Angleterre et va droit à la cour. Ses réclamations ne sont pas écoutées. Le vertueux prélat ne perd pas confiance; il suit le monarque à Calais et en Normandie, espérant toujours fléchir le meurtrier de saint Thomas Becket.

Cependant, épuisé par les fatigues d'un long voyage, il est contraint de s'arrêter au monastère d'Eu. Son état de souffrance se complique encore d'une maladie, que les médecins déclarent sans remède. Avant de mourir, il veut pourtant terminer l'affaire pour laquelle il était venu en France. Il charge son neveu d'adresser à Henri II une nouvelle

requête en faveur de l'Irlande. Cette fois, le prince anglais laisse tomber son injuste courroux. Désormais, la mort n'a plus rien que d'attrayant pour le saint prélat, qui rend son âme à Dieu après avoir épargné à sa patrie les horreurs de la guerre (1181).

DIEU MANIFESTE LA GLOIRE DE SON SERVITEUR

La sainte Écriture dit de Notre Seigneur : *Son sépulcre sera glorieux*. Ne peut-on pas appliquer cette prophétie d'Isaïe à saint Laurent, qui opéra plus de miracles après sa mort que pendant sa vie?

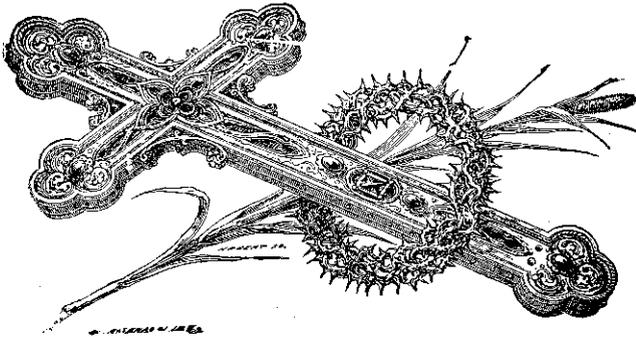
En voici quelques uns entre mille :

Au moment de son trépas, une auréole lumineuse apparut au-dessus du monastère de Notre-Dame d'Eu. En même temps, un avertissement surnaturel, plus rapide et plus sûr que nos télégraphes modernes, apprenait à plusieurs habitants de Dublin l'heure et le jour de cette bienheureuse mort.

Deux enfants, l'un de dix ans, l'autre encore en bas âge, s'étaient noyés; ils ressuscitèrent à l'attouchement de ses reliques. — On ne pourrait énumérer toutes les guérisons obtenues par son intercession, tous les possédés qu'il délivra des entraves diaboliques.

Ces prodiges déterminèrent Honorius III, quarante ans après, à ranger ce digne pontife parmi les saints.

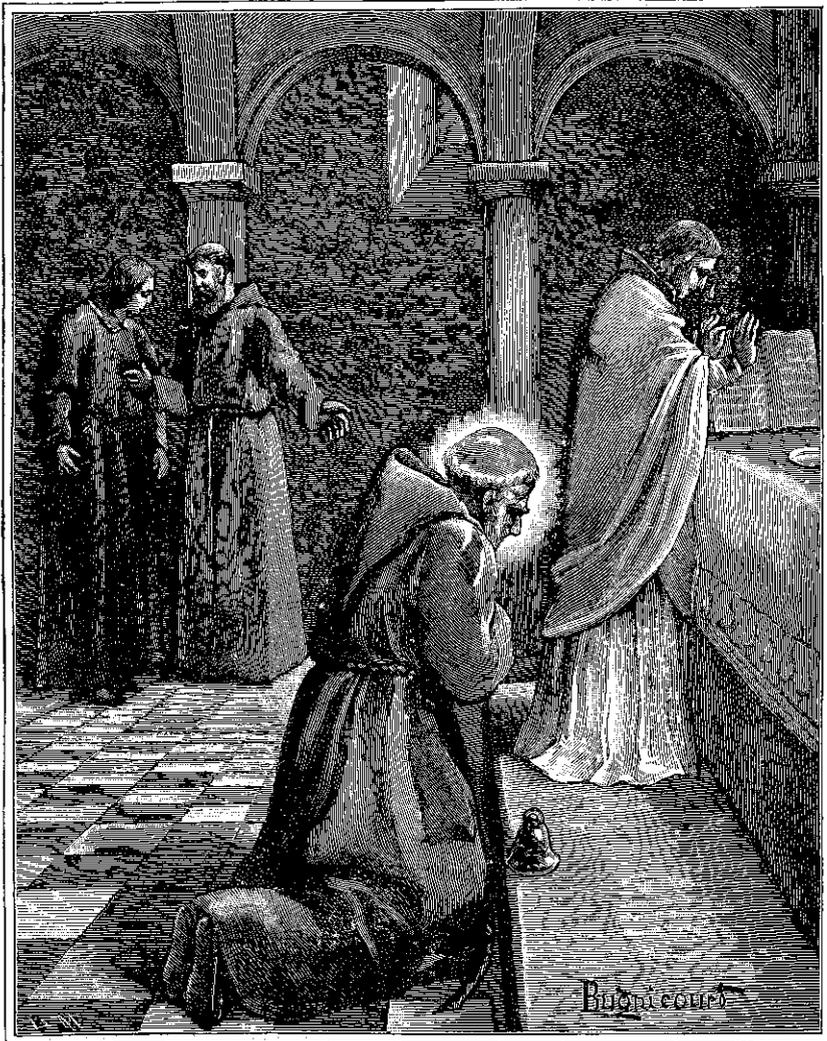
Enseveli sur la terre étrangère, saint Laurent n'oublie pas du haut du ciel sa patrie terrestre, non plus que le pays de France qui a reçu son dernier soupir. Il voit les maux que ces deux contrées endurent pour la foi qui fut la sienne, et sans aucun doute, il n'assiste pas impassible à la lutte que se livrent le camp de la vérité et celui du mensonge et de l'erreur. Si l'Irlande, malgré tant de glorieux protecteurs, dont il est un des premiers, a été si longtemps, si cruellement persécutée, c'est que Dieu a voulu opposer un peuple de martyrs aux nations apostates.



BIENHEUREUX GABRIEL FERRETTI

FRÈRE-MINEUR DE L'OBSERVANCE (1385-1456)

Fête le 14 novembre.



Le Bienheureux, de passage à Foligno, ne dédaigne pas, quoique Provincial, de servir la messe : il considère cet acte comme une sublime fonction.

UN ANCÊTRE DE PIE IX

Cinq années après la naissance du grand apôtre de l'Italie, saint Bernardin de Sienne, la ville d'Ancône donnait le jour au bienheureux Gabriel, de l'illustre famille des Ferretti. Il était le second fils du comte Liverotto, qui remplit avec honneur la charge de président de la République de Florence, puis de celle de Gènes.

La famille des Mastai-Ferretti, à laquelle appartenait le saint et vénéré pontife Pie IX, est une branche issue des Ferretti d'Ancône.

L'enfant se montra docile aux leçons de ses pieux parents. Des ses plus tendres années, il éprouva un grand attrait pour la solitude et la prière, ainsi que le marquent ses anciens biographes. Il avait fait de rapides progrès dans les lettres humaines et dans la vertu, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans, il vint demander l'habit de Saint-François aux Frères Mineurs de l'Observance, dans la province des Marches.

Entre toutes les vertus qui sont l'apanage du religieux voué à la prière et au soin des âmes, l'humilité était celle que préférait le jeune ser-

viteur de Dieu et il en fit la règle constante de ses actions. Ses biographes nous parlent de sa parfaite obéissance, de son amour de la pauvreté, de son attention scrupuleuse à garder jusqu'aux moindres observances de la règle, mais ils vantent surtout l'humilité de son cœur, le soin qu'il prenait de faire oublier ses talents et ses vertus, ses industries pour passer inaperçu, non seulement au milieu du monde, mais dans le couvent même, au milieu de ses frères, afin de n'appartenir qu'à Jésus et à Marie.

APOSTOLAT ET SAINTETÉ

Gabriel avait vingt-cinq ans quand il fut ordonné prêtre. Il s'appliqua avec zèle au ministère apostolique et évangélisa toutes les villes de la Marche d'Ancône. De nombreux miracles donnaient à sa parole une force irrésistible, et les foules accouraient à sa rencontre pour trouver auprès de lui les remèdes aux maladies du corps et de l'âme.

Après quinze années de rudes labeurs, le Bienheureux fut nommé gardien du couvent d'Ancône. Loin de s'enorgueillir d'une si haute charge, il en prenait occasion pour servir ses frères avec plus d'humilité que par le passé. Il allait par la ville, quêtant de porte en porte pour les besoins de la communauté. Dans le couvent, il affectionnait les charges viles et répugnantes et remplissait avec joie tous les offices les plus pénibles. Par son exemple, il entraînait tous ses frères à une observance parfaite de la règle et les animait d'une admirable ferveur pour Jésus et sa sainte Mère.

LA COURONNE FRANCISCAINNE

La formation des jeunes religieux était pour lui l'objet d'une constante sollicitude. Il s'efforçait de développer en eux les plus solides vertus en leur inspirant pour la Très Sainte Vierge l'amour ardent dont il était animé. A tous, il recommandait la récitation de la Couronne franciscaine que la Reine des Anges avait elle-même apportée à un jeune religieux de l'Observance, quelques années auparavant.

En 1422, un jeune homme très dévot à l'auguste Mère de Dieu fut admis au noviciat. Il avait l'habitude d'offrir chaque jour à sa divine Mère une couronne de fleurs. Le démon, jaloux de sa piété, l'assaillit d'une forte tentation de rentrer dans le siècle, et lui représenta que, dans le cloître, il ne serait plus libre de satisfaire sa dévotion. Le jeune homme, simple et droit, se laissa tromper et se disposait même à quitter le noviciat quand la Sainte Vierge daigna se montrer à son fidèle serviteur pour l'éclairer et le consoler. « Garde-toi, lui dit-elle, de t'attrister. Je vais t'apprendre à me tresser une couronne bien plus belle que cette guirlande de roses; offre-moi désormais une couronne, non de ces fleurs qui passent si vite, mais de pieuses prières qui me seront très agréables. » Elle lui dit alors de réciter chaque jour, pour honorer chacune de ses sept allégresses, dix fois la Salutation angélique et une fois l'Oraison dominicale.

Cette pratique se répandit bientôt dans l'Ordre entier et fut la source de grâces signalées. Voulant montrer une fois de plus combien cette dévotion lui était agréable, la Sainte-Vierge permit le prodige que nous allons raconter.

Comme saint Bernardin, saint Jean de Capistran et tous les illustres prédicateurs de cette époque, le bienheureux Gabriel avait une grande confiance en cette pratique et la recommandait vivement aux religieux dont il avait la garde.

Il avait prescrit à un jeune novice nommé Louis d'Albe de rendre chaque jour ce tribut de louanges à Marie avant le dîner. Quoique celui-ci s'en acquittât avec la plus grande fidélité, il lui arriva un jour de l'oublier. Le Bienheureux en ayant été mystérieusement informé, lui ordonna de se lever de table et de se rendre à la chapelle pour réparer son oubli. Le novice s'y rendit aussitôt et récita la couronne avec toute la ferveur de son âme.

Comme il tardait à revenir, le bienheureux Gabriel envoya le Frère qui servait au réfectoire, afin de savoir ce que faisait le novice. Grande fut la surprise du Frère servant, quand il vit au-dessus de la tête du novice un ange qui enfilait à un fil d'or dix roses et un lis pour chaque dizaine que celui-ci récitait. Tout saisi d'admiration, il demeurait immobile à sa place, ne songeant plus à aller informer le supérieur.

Après quelques moments d'attente, celui-ci envoya un second, puis un troisième religieux, et n'en voyant revenir aucun, il se rendit lui-même à la chapelle où tous les religieux furent témoins de cette merveilleuse vision. Dès que le novice eut achevé sa prière, l'ange déposa sur sa tête cette couronne de lis et de roses et disparut. Mais un parfum suave embauma la chapelle, et, durant de nombreuses années on y respira l'odeur des roses et des lis.

LE PROVINCIAL

Le prodige accrut encore la tendre dévotion du bienheureux Gabriel envers la Très Sainte Vierge. Marie, de son côté, récompensa l'amour filial de son fidèle serviteur par les apparitions et les suaves entretiens dont elle le favorisa. Souvent elle apparaissait à Gabriel, environnée de lumière, escortée d'une légion d'anges, et elle daigna même déposer son divin Fils entre ses bras. Aussi notre Bienheureux faisait-il ses délices de la vie d'oraison, et il unissait les travaux de la prédication, du salut des âmes, du dévouement à ses frères à une vie admirable de contemplation et de prière.

C'est ainsi que la dévotion à Marie lui faisait trouver le repos dans le travail.

En 1433, il lui fallut renoncer à la tranquillité de son monastère et à son amour de la retraite pour devenir provincial de la Marche, à la grande joie de tous les religieux. Il accepta avec courage le fardeau que l'obéissance lui imposait et s'appliqua à faire fleurir les observances religieuses dans toutes les maisons de la province, surtout en ce qui touchait à la sainte pauvreté, cette vertu si chère à l'illustre patriarche, saint François d'Assise. Il se rendait à pied d'une maison à l'autre, quand il allait faire ses visites régulières. Partout il donnait l'exemple de la régularité et du silence. Toujours le premier au chœur et à tous les exercices, il s'efforçait, avec un zèle inouï, de remplir toutes les obligations de sa charge.

Aussi les vocations se multiplièrent à tel point, sous son gouvernement, qu'il fallut établir de nouvelles communautés.

Voulant gagner, à son tour, l'indulgence de la Portioncule, le bienheureux Gabriel se mit en route pour Assise, à pied et sans compagnon, pauvrement vêtu et cachant à tous sa dignité. En passant à Foligno, il s'arrêta chez les Franciscains de Saint-Barthélemy. C'était à l'heure des messes. Le P. sacristain l'aperçut, priant humblement dans un coin de la chapelle. Le prenant pour un Frère lai, il lui ordonna de servir une messe, ce que le Bienheureux accepta avec empressement. Peu après, le Gardien du couvent passant par là, le reconnut, et, plein de confusion, fit de sévères reproches au Père sacristain pour avoir manqué à ce point de respect envers le Provincial des Marches. Mais le P. Gabriel étant survenu, ne se contenta pas de prendre la défense du sacristain, il le remercia avec effusion de l'honneur qu'il lui avait fait : « Servir une messe, dit-il, est une fonction sublime dont les anges se tiendraient pour très honorés ; ne blâmez donc point ce Père de m'avoir fait un tel honneur. »

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DU BIENHEUREUX

Dieu, qui voulait donner à son serviteur toutes les couronnes, ne lui épargna point les épreuves ni les souffrances du cœur. Redevenu, dans ses dernières années, gardien du couvent d'Ancône, il fut accusé par un de ses religieux auprès de saint Jacques de la Marche, alors provincial, pour une chose de peu d'importance. Saint Jacques

lui donna pour pénitence de faire sa coulpe et de prendre la discipline devant la communauté. Le serviteur de Dieu accomplit cette pénitence avec joie, et pour en témoigner sa reconnaissance à saint Jacques de la Marche, il lui envoya un petit présent et une lettre de remerciements pour la salutaire correction qu'il en avait reçue. Saint Jacques de la Marche fut très touché des paroles affectueuses du Bienheureux, et il se reprocha d'avoir usé de trop de sévérité à son égard. A partir de ce jour, il reconnut le mérite du serviteur de Dieu, et, après sa mort, il en écrivit au Pape et travailla avec zèle au procès de sa canonisation.

Le bienheureux Gabriel Ferretti termina sa sainte et laborieuse carrière au couvent d'Ancône, le 12 novembre 1436, ainsi qu'en fait foi l'épithaphe qui fut placée sur son tombeau par les soins de son neveu, le P. Bernardin Ferretti. Il fut assisté dans ses derniers moments par le bienheureux Georges d'Albe et par saint Jacques de la Marche, qui prononça ensuite son oraison funèbre. De nombreux miracles se sont opérés depuis à son tombeau, et son corps s'est conservé jusqu'à nos jours exempt de corruption. Benoît XIV a approuvé, en 1753, le culte immémorial qui lui était rendu.

AUTEURS CONSULTÉS.

Lauréole séraphique, t. IV., p. 274 et suiv. Procès de béatification, 1752. — *Vie du bienheureux Gabriel Ferretti*, par VINCENT MARIE FERRETTI, Rome 1753. — *Les petits Bollandistes*, t. XIII, 14 novembre.

SAINT CÉRAT, ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Fête le 6 juin.

ORIGINE, ÉDUCATION, ÉPISCOPAT

Cérat, Cérase, ou encore Cérélius, paraît avoir gouverné l'Eglise de Grenoble de 441 à 452, période qui correspond à l'arrivée des Burgondes dans sa ville épiscopale. Il était de race patricienne; ses parents, établis dans l'Allobrogie depuis de longues années, le mirent durant sa jeunesse sous la direction de saint Ambroise, évêque de Milan. Cérat fit auprès d'un maître si illustre l'apprentissage de l'épiscopat. De retour dans sa ville natale, il fut choisi pour en être le pasteur, après la mort de l'évêque Vitalien.

Saint Cérat, selon plusieurs savants, est le même que l'évêque Cérélius qui figure une première fois, en 441, au nombre des seize évêques qui souscrivirent au Concile d'Orange, et qui, tous, à l'exception de saint Eucher, évêque de Lyon, paraissent avoir eu leur siège dans la Viennoise, la deuxième Narbonnaise ou les Alpes maritimes; une deuxième fois, en tête d'une lettre écrite en 451 à saint Léon, par trois prélats des mêmes provinces, et enfin une troisième fois, dans une lettre adressée à ce même Pape, par Eusèbe de Milan, en 452.

Saint Léon le Grand avait eu soin de faire passer dans les Gaules sa lettre à saint Flavian, sur l'hérésie d'Eutychès. Cérat, Salonius, évêque de Genève, et son frère saint Vérain, évêque de Vence, écrivirent à ce Pape une lettre de remerciement

pour cette définition dogmatique qui, par leurs soins, fut répandue dans les Gaules.

LUTTE CONTRE L'ARIANISME, EXIL ET MORT

Animé d'un ardent esprit de zèle, le saint évêque entama avec les Ariens de très vives controverses.

Un jour, comme il expliquait le dogme de la Trinité divine, quelques-uns de ses auditeurs soulevèrent des objections captieuses auxquelles il ne put répondre de façon à les convaincre. Encouragé par ce succès, un philosophe arien se lève à son tour et formule d'audacieuses propositions contre la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cérat comprend que la conviction de son auditoire est ébranlée; après avoir adressé au ciel une muette invocation, il reprend la parole, réfute les arguments de son adversaire et pousse dans l'ardeur de sa foi d'éloquents et persuasives paroles qui jettent son contradicteur à ses pieds et le forcent à abjurer ses erreurs et à confesser publiquement la vérité catholique.

De pareilles victoires ne pouvaient qu'exaspérer les prêtres de l'arianisme. Excités par leurs sollicitations, les chefs burgondes chassèrent le saint prélat, qui, accompagné de ses deux diacres Gervais et Protais, dut prendre le chemin de l'exil. Se rappelant les paroles du Sauveur : « Quand vous serez chassés d'une ville, fuyez

dans une autre », il se réfugia dans un district de la troisième Aquitaine, appelé le pays d'As-tarac. C'est là, dans la maison d'une pauvre femme, nommée Sancta, que l'évêque de Grenoble acheva sa carrière au milieu de la religieuse vénération des fidèles attirés auprès de sa retraite par la renommée de ses nombreux miracles.

SÉPULTURE — MIRACLES ET TRANSLATION

Les restes sacrés du saint évêque furent portés dans l'église de Saint-André, hors les murs du bourg de Simorre, au diocèse d'Eause, aujourd'hui Auch, et on les déposa dans un tombeau de marbre.

Le suaire ou linceul du vénéré pasteur, déployé comme étendard pendant les orages, apaisa souvent les tempêtes et rendit à l'air sa tranquillité.

Des miracles insignes s'opéraient auprès de cette tombe sacrée; ils furent si nombreux que les habitants de Simorre voulurent posséder dans l'enceinte de leur petite cité les reliques du saint évêque. Avant d'entreprendre cette translation, on fit des prières solennelles. Les clercs et les moines s'apprêtèrent à ouvrir le tombeau, les barres de fer qui le fermaient furent brisées, et une suave odeur se répandit dans toute l'église. Ceux qui étaient venus pour transporter les reliques du Saint, saisis de respect, n'osaient aller de l'avant. Enfin, bannissant toute crainte, ils levèrent le couvercle du tombeau, prirent les restes vénérables de l'évêque de Grenoble et les déposèrent sur un voile précieux. Une chaleur extraordinaire et une lassitude inexplicable qu'éprouvèrent tout à coup les porteurs des saintes reliques allaient encore leur faire abandonner leur pieux projet; car ces divers prodiges étaient interprétés comme une manifestation de la volonté du Saint de rester dans son premier tombeau. Alors, un moine, se jetant à genoux, fit tout haut cette prière : « Bienheureux Cérat, avec l'aide de Dieu, vous demeurerez toujours avec nous, et nous-mêmes, nous serons toujours vos serviteurs fidèles. » Le courage revint aux porteurs; on entonna des hymnes et des cantiques, et les dépouilles sacrées du saint évêque furent déposées avec de grands honneurs dans l'église des Bénédictins de Simorre.

LES DEUX SACRISTAINS

Voici ce qui arriva à deux sacristains de l'église où le bienheureux Cérat était inhumé. Le premier, nommé Gectard, jeune encore et d'une conduite peu régulière, avait mérité d'être réprimandé vivement et à différentes fois par les prêtres de l'église de Simorre. Un jour qu'il s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire pour sonner les cloches et renouveler l'huile de la lampe, saint Cérat, vêtu d'une robe blanche, se présenta devant lui, tenant une verge à la main, et lui dit ces paroles : « Gectard, pourquoi ne tenez-vous pas compte des admonestations de vos Pères? » Le Saint disparut aussitôt; mais Gectard, saisi d'effroi à la suite de cette vision, tomba dangereusement malade. Le malheureux sacristain fit alors pénitence de ses fautes, et, après avoir invoqué le

bienheureux Cérat, obtint sa guérison. En reconnaissance de cette faveur insigne, il fit don de la chasse d'argent dans laquelle le corps du Saint est gardé encore de nos jours.

Le second sacristain s'appelait Giralde : c'était un homme d'une grande humilité et d'une vertu éminente. La fidélité au service de Dieu et du saint évêque lui méritèrent de servir d'instrument aux miracles que le bienheureux Cérat opérait.

Un paralytique, en se traînant sur les mains, était arrivé jusqu'aux portes de l'église; là, étendu par terre, il pria depuis longtemps, demandant au saint confesseur guérison de ses infirmités. Saint Cérat daigna lui apparaître et lui adressa ces paroles : « Va trouver le sacristain de mon église, Giralde, et dis-lui que je t'envoie afin qu'il te guérisse. »

De grand matin, Giralde se rendait à l'église; l'infirme, qui ne le connaissait point, lui dit : « Je vous en prie, faites-moi connaître le sacristain Giralde. » Celui-ci répondit : « C'est moi qui suis Giralde. » Alors, le paralytique lui exposa sa demande : « Notre glorieux père saint Cérat a daigné m'apparaître malgré mon indignité et mes fautes, et m'a commandé de venir à vous afin que vous me guérissiez. » Et Giralde répondit : « Si c'est lui qui t'a envoyé, sois guéri. » Aussitôt le pieux sacristain fait tenir l'infirme debout et lui rend l'usage de ses membres. Cet homme, en remerciement de sa guérison, fit faire deux croix d'argent, un encensoir, la table et le rétable de l'autel du Saint, et fit don encore d'une précieuse image d'argent qui représentait la Sainte Vierge,

CULTE ET RELIQUES

Les reliques de saint Cérat reposent dans une chasse en argent dans l'ancienne église abbatiale de Simorre au diocèse d'Auch. Dans ce siècle, M^{sr} de la Croix d'Azolette, archevêque de cette ville, en donna une partie à M^{sr} de Bruillard, évêque de Grenoble. D'anciens martyrologes placent la fête et la mort de saint Cérat, évêque de Grenoble, au 6 juin. Molanus et le moine Wandalbert les marquent au même jour. Un de ces martyrologes, celui de l'abbaye de Gellone, date du ix^e siècle. Quelques hagiographes lui donnent le titre de martyr à cause des persécutions qu'il souffrit de la part des ariens; mais il est honoré à Grenoble comme confesseur; en effet, il est mort sans répandre son sang.

On célèbre aussi la fête de saint Cérat à Auch et à Tarbes. On confond quelquefois saint Cérat, évêque de Grenoble, avec saint Cérose, évêque d'Eause, siège épiscopal transféré à Auch. Quelques-uns même ont cherché à les identifier; diverses difficultés chronologiques s'y opposent. Une fête qui se célèbre le 11 mars paraît être spéciale à ce dernier évêque.

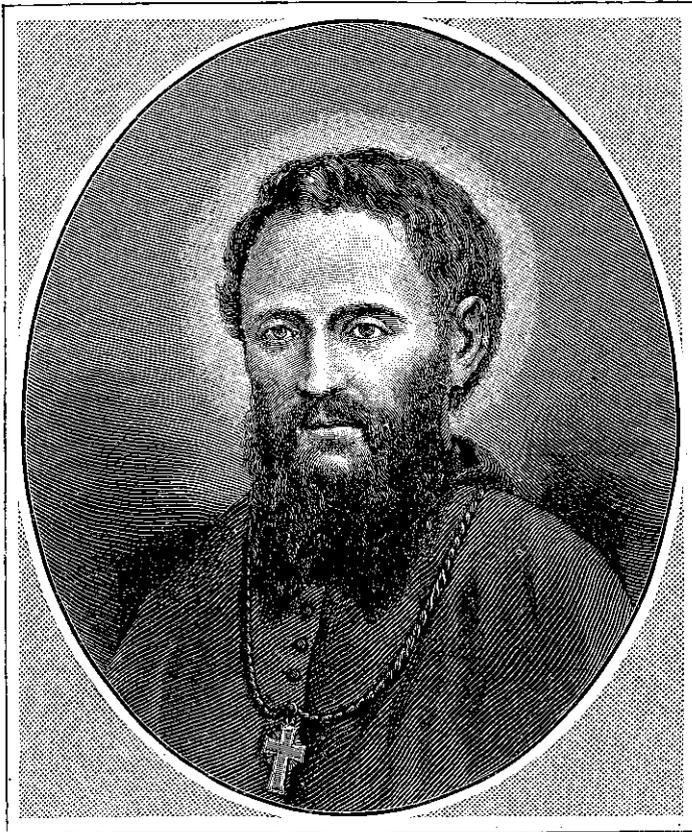
SOURCES CONSULTÉES

Propre de Grenoble et Ancien Bréviaire de Simorre. — *Bollandistes* : juin. — *Revue des Alpes*. 1858. — *Histoire de Grenoble*, par PRUDHOMME. — DOM PIOLIN, etc.

LE BIENHEUREUX ÉTIENNE-THÉODORE CUENOT

Évêque de Metellopolis, martyr au Tonkin (1802-1861).

Fête le 14 novembre.



Portrait authentique du bienheureux évêque.

ENFANCE — LES ÉPREUVES D'UNE VOCATION

GRAND N'EST pas une banale figure que celle d'Étienne-Théodore Cuenot. Issu de cette vieille race de paysans des montagnes comtoises qui se distingue encore aujourd'hui par son indomptable énergie chrétienne, il naquit au Béliou, diocèse de Besançon, le 8 février 1802. Le Concordat n'avait pas encore rouvert les églises, et le futur martyr reçut le baptême dans une grange. Il était l'aîné des onze enfants d'Alexandre Cuenot et d'Éléonore Risse, honnêtes cultivateurs dont l'aisance disparut bientôt à la suite des guerres et des cataclysmes.

À l'école du village, Étienne-Théodore se montra si brillamment doué que son curé le distingua et le fit accepter dans une école ouverte par l'abbé Maillot, curé d'Ouvans. C'était une de ces petites écoles paroissiales destinées à assurer le recru-

tement du clergé, en attendant qu'on pût rétablir des Petits Séminaires. Le futur évêque y entra au mois d'octobre 1815. Trois ans plus tard, il passait à l'école de Cerneux-Monnot, établie auprès d'un sanctuaire de Notre-Dame de Lorette tendrement vénéré de cette population depuis le milieu du xv^e siècle. La ruine de sa famille interrompit ses études, mais, grâce à son cousin, l'abbé Cuenot, directeur au Grand Séminaire de Besançon, il put les reprendre, faire sa rhétorique et sa philosophie dans le Petit Séminaire d'Ornans. L'injustice sans nom de nos modernes sectaires a dépouillé le diocèse de ce Séminaire, où l'on aimait à retrouver les traces du futur martyr.

Enfin, Étienne-Théodore fut admis au Grand Séminaire de Besançon. On raconte qu'il y fit son entrée revêtu d'une « redingote » que sa mère, trop pauvre pour acheter de l'étoffe neuve, lui avait taillée dans sa robe de noce.

M. Chevroton, directeur du Séminaire de Besançon, a raconté que le nouveau séminariste se montrait « posé et réfléchi, observateur fidèle de la discipline, patient et courageux dans les difficultés des études, qu'il primait la plupart de ses condisciples et les eût dépassés davantage si la maladie ne l'eût obligé d'interrompre ses cours ». Mais le directeur Cuenot jugea autrement son jeune cousin : il le trouvait trop débordant d'imagination et s'opposait à son attrait apostolique, qu'il n'hésitait pas à attribuer « à l'orgueil et au démon ».

Etienne-Théodore, sur le jugement de ce parent malavisé, dut quitter le Séminaire, et, ajourné au moment de l'ordination au sous-diaconat, attendit les événements en entrant comme précepteur dans une famille des plus distinguées de son pays, chez le comte de Tinseau. Déjà il sollicite son admission au Séminaire des Missions étrangères, mais le supérieur lui répond « qu'on ne reçoit que les ecclésiastiques déjà engagés dans les Ordres sacrés; que, en attendant, le séminariste pouvait se préparer par la prière, la modestie, le travail, à améliorer ses bonnes dispositions ».

Afin de mieux atteindre le résultat qui lui est ainsi proposé, notre séminariste entre dans la Société de la *Retraite chrétienne*, que vient de fonder, au milieu même des orages révolutionnaires, son compatriote, le vénérable Antoine-Sylvestre Receveur.

C'est là, à Aix-en-Provence, qu'il est ordonné sous-diacre, le 26 février 1825; diacre le 19 mars, prêtre le 24 septembre de la même année, Etienne-Théodore n'a pas renoncé à ses projets apostoliques. Mais ce n'est qu'au bout de dix-huit mois qu'il parvint à convaincre de la réalité de l'appel divin son sévère cousin, le directeur. Enfin, le 23 juin 1827, il entra au Séminaire des Missions étrangères, et, le 27 janvier 1828, il quittait cette sainte maison pour aller s'embarquer à Bordeaux, destiné aux missions de Cochinchine.

L'APOSTOLAT DU BIENHEUREUX

Arrivé à Macao au mois d'octobre 1828, M. Cuenot revêtit le costume annamite, et, après quatre-vingt-trois jours de route, le 24 juillet 1829, il parvenait enfin dans le champ d'apostolat qui lui était destiné. La paix religieuse régnait encore en Cochinchine, mais des indices très sûrs faisaient prévoir la persécution prochaine. M. Cuenot est d'abord envoyé au Séminaire de Lai-thieu : il y enseigne le latin en même temps qu'il apprend l'annamite. Au bout de deux ans, il commence à être employé « en administration », et, moins d'un an après, son évêque pouvait écrire : « M. Cuenot travaille à force à la conversion des païens, il y réussit parfaitement. »

Malheureusement, la santé du missionnaire ne répondait pas à son zèle. Quatre fois en quatre ans, il est à l'article de la mort; mais enfin le fort tempérament du montagnard comtois finit par s'acclimater à la Cochinchine. Il était temps. Précisément alors, au début de 1833, paraissait le premier grand édit de persécution. L'évêque, pensant que la tourmente serait passagère, résolut

de passer au Siam avec les huit missionnaires européens, laissant dix-sept prêtres indigènes, qui pourraient plus facilement desservir les chrétiens du pays. Maltraités au Siam et presque captifs, les missionnaires s'évadent et, après la navigation la plus périlleuse, parviennent à Singapour.

Là, M^{sr} Taberd, voyant la persécution durer et estimant qu'il était trop compromis pour rentrer en Cochinchine, où il était signalé comme espion et rebelle, voulut donner un chef à son Eglise désolée. Le missionnaire franc-comtois, à peine âgé de trente-trois ans, fut choisi par lui pour cette périlleuse mission; M^{sr} Taberd l'obtint comme coadjuteur et le sacra évêque de Metellopolis. C'était le 3 mai 1835.

L'ÉVÊQUE

Le coadjuteur est dès lors au premier plan et devient le véritable chef du diocèse. Il rentre en Cochinchine, grâce à la complicité d'un capitaine de vaisseau français, qui le fait passer pour le médecin du bord, et n'est connu que sous le nom annamite de Thè. Pour se soustraire aux persécutions, il vit caché, tantôt chez un chrétien, tantôt chez un autre, ne se nourrissant que de riz, d'herbes, de pousses de bambous, de poisson et de cette répugnante saumure annamite, le *Nuoc-Man*.

Du fond de sa retraite, cependant, l'évêque agissait; avec un coup d'œil profond, il estima que la première nécessité était de multiplier le clergé indigène. Il parvint à organiser deux Séminaires et ordonna à chacun de ses prêtres d'avoir autour de lui quelques enfants auxquels il enseignerait les rudiments du latin et de la théologie. Grâce à ce zèle et malgré la persécution, M^{sr} Cuenot laissait lors de son martyre cinquante-six prêtres annamites, alors qu'il en avait trouvé dix-sept lors de son sacre.

La mort de Minh-Mang, arrivée le 20 janvier 1841, occasionna une sorte d'accalmie dans la persécution.

Le zèle de M^{sr} Cuenot enflamma ses prêtres et ses chrétiens au point que, malgré les rigueurs de la persécution, le chiffre des bouddhistes convertis s'éleva d'année en année. Le moral des chrétiens fut relevé, ceux qui avaient fléchi devant les persécutions revinrent en foule, et en même temps l'évêque faisait commencer l'évangélisation des tribus sauvages qui habitaient la partie occidentale de son vicariat. Bientôt il fallut diviser le diocèse de M^{sr} Cuenot; en 1844 fut érigé le vicariat de la Basse-Cochinchine, puis, en 1850, celui du Nord; il ne restait à M^{sr} Cuenot que la Cochinchine orientale.

Et ce labour est fourni par un homme dont la constitution est affaiblie par des névralgies et des rhumatismes dont il souffre presque continuellement. Il crache le sang, et même, en 1845, une fièvre pernicieuse le met en grave danger. Mais son énergie est toujours la même : « Ce qui me fait estimer ma position, écrit-il alors, c'est que je n'ai pas encore perdu l'espoir d'avoir la tête coupée par le sabre des persécuteurs. Si vous

saviez combien peu je crains les tenailles rougies au feu, les cordes, les couteaux, les sabres et les fers, vous demanderiez tous les jours au bon Dieu qu'il m'accorde enfin d'être mis en pièces et pilé dans un mortier pour la gloire de son nom. »

« Si je voyais les archers à ma porte, écrivait-il encore, le cœur me battrait à grands coups, mais ce serait de joie et non pas de peur. Quand on voit ses confrères et ses amis y passer l'un après l'autre, il est dur d'être laissé presque seul comme un rebut indigne. » Et ce désir saintement jaloux du martyr, il en renouvelle souvent l'expression : « S'il m'arrive d'être dénoncé en règle, je me livrerai sur-le-champ pour empêcher les recherches, le pillage et l'apostasie. C'est une chose bien arrêtée, et c'est peut-être pour me préparer à un tel événement que le bon Dieu m'envoie tant de croix. »

Nous sommes en 1853; il y a dix-huit ans que M^{re} Cuenot est entré en Cochinchine comme évêque, dix-huit ans que la persécution sévit; le vice-roi du Binh-Dinh y apporte alors un acharnement sans pareil. Le programme de ce sauvage est étrangement parallèle à celui des soi-disant civilisés qui nous gouvernent : 1° Qu'on ne laissât à chaque famille chrétienne que trois arpents de terre; 2° qu'on défendit aux catholiques et aux païens de se rien prêter mutuellement; 3° qu'on prohibât toute alliance entre chrétiens et idolâtres; 4° qu'on interdît aux néophytes l'usage des barques pour le commerce; 5° qu'on fermât à leur négoce l'entrée des pays sauvages; 6° enfin, que dans tous les villages où il y avait des catholiques on établît un professeur de superstitions qui imposerait ses doctrines par l'enseignement et par la force, avec injonction à tous les habitants de suivre ses cours. » On voit que nos tyrans d'aujourd'hui ne sont pas les inventeurs de la politique de famine matérielle et d'empoisonnement par l'instruction.

Les visites domiciliaires se multiplient. On recherche les moindres objets européens pouvant mettre sur les traces des missionnaires, mais le vice-roi en est pour son iniquité. L'évêque voit l'ennemi de près, mais il parvient à échapper au blocus. En 1855, il est caché à Gia-Ruu avec son provicaire, M. Herrengt, qui mourut en 1863, puis à Go-Thi. En juin 1856, M^{re} Cuenot tombe malade; il est si épuisé qu'il se trouve parfois dans l'impossibilité même de célébrer la Sainte Messe ou de dicter un ordre. « Mais, dans ce naufrage presque total de l'homme, écrit M. l'abbé Launay, le zélé postulateur de la cause du martyr, la volonté surnage, elle lutte avec une incroyable apté: l'évêque veut demeurer le chef du vicariat, il veut rester à son poste; dût-il être seul, dût-il être arrêté, emprisonné, martyr, rien ne l'éloignera. Tel un grand arbre dépouillé de ses fleurs, de ses feuilles, de ses branches, ne gardant plus qu'un tronc rugueux et des racines presque deséchées, mais si solidement enfoncé dans le sol qu'aucune tempête ne peut l'arracher, tel l'inébranlable vieillard en sa résidence de Go-Thi. » Cinq ans se passent de la sorte. En vain la persécution redouble de violence, en vain des prêtres

et des chrétiens, cherchant un refuge à Saïgon, dont les Français viennent de s'emparer (août 1861), s'efforcent de décider leur évêque à les suivre. L'inflexible vieillard, montrant sublime cet opiniâtre entêtement comtois dont son cousin lui faisait jadis reproche, reste ferme et intraitable en répondant doucement : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

L'ARRESTATION

Go-Thi ne tarda pas à être signalé comme un refuge de missionnaires; le 24 octobre 1861, l'évêque doit fuir et se rendre à Go-Boy. Il est accompagné de l'acolyte Tuyen, de l'étudiant Nghiem et de Qua, procureur de la mission. Une chrétienne nommée Luu les reçoit en sa maison.

Le dimanche suivant, 27 octobre, l'évêque achevait à peine la célébration du Saint Sacrifice que le sous-préfet arriva sans bruit dans une barque et fit cerner la maison, qui sans doute lui avait été signalée. L'évêque eut le temps de disparaître dans une cachette préparée dans le grenier à riz; Tuyen et Nghiem l'y suivirent. Mais le sous-préfet, entrant dans la maison, aperçut le calice, le missel et les ornements, qu'on n'avait pas eu le temps de faire disparaître. Il s'en saisit avec une joie non déguisée et fit fouiller la maison. Sur le toit, on trouva Qua; le sous-préfet le fit mettre à la cangue, ainsi que Marie Luu et la chrétienne Quan, propriétaire de la maison voisine.

Pendant, les recherches se continuèrent sans résultat jusqu'au lundi soir. C'est alors seulement que l'évêque et ses deux compagnons, n'ayant rien pris depuis trente-six heures, se décidèrent à sortir. Aussitôt ils furent saisis et étroitement garrottés. L'évêque fut renversé par les soldats, qui lui lièrent étroitement les mains et les pieds avec une corde en cocotier. M^{re} Cuenot leur dit doucement :

— Ai-je donc pris la fuite pour que vous me garrotiez si fort?

Ne semble-t-il pas entendre là la parole du Maître à Judas : « Ami, pourquoi êtes-vous venu ici? »

Le sous-préfet eut honte de tant de douceur; il fit délier le captif, l'invita à s'asseoir et se contenta de le faire attacher par un pied. Le premier soin de l'évêque est alors de demander son bréviaire; on le lui rend, et, sans plus de souci de l'avenir, M^{re} Cuenot se met aussitôt à réciter l'office divin.

En même temps, on arrêtait et mettait à la cangue une dizaine de chrétiens et de chrétiennes du voisinage, et l'évêque déclarait que lui seul était responsable de tout et « que ces gens ne connaissaient rien à cette affaire ». Le mardi matin, les captifs reçurent leur nourriture. La faiblesse de M^{re} Cuenot était telle qu'il ne put que prendre un peu d'eau.

Pendant, les soldats fabriquaient une cage pour y enfermer le « chef » des chrétiens, et le préfet averti envoyait cinquante hommes pour assurer le transfert paisible d'une aussi importante capture. On était alors à l'époque de l'inondation. A certains passages plus mauvais, le colonel montait sur la cage, dont les porteurs

avaient de l'eau jusqu'aux hanches; le prisonnier était entièrement mouillé par la pluie, qui durait depuis plusieurs heures.

Dans tous les villages qu'on traversait, les habitants, avertis au son de la trompette, venaient contempler avec curiosité l'illustre prisonnier; beaucoup l'insultaient. A la nuit close, on arriva à la citadelle de Binh-Dinh; le préfet adressa aussitôt les prisonniers au gouverneur. Qua, Tuyen et Nghiem reçurent immédiatement trente coups de rotin; les autres prisonniers furent dispersés dans diverses prisons. Le soin de nourrir l'évêque fut remis à un caporal nommé Phuong.

LE MARTYR

Le lendemain matin, l'évêque, toujours dans sa cage, comparut devant plusieurs mandarins. M^{sr} Cuenot répondit avec fermeté; d'ailleurs, il n'était pas besoin de l'inculper d'un délit quelconque; sa qualité suffisait, selon les décrets royaux. Aussi le grand mandarin, après l'avoir fait transférer dans l'écurie des éléphants de guerre, ne le fit-il plus comparaître.

Phuong se montra charitable, généreux et désintéressé. A sa demande, le mandarin interdit les visites des curieux, qui fatiguaient le pauvre vieillard. Phuong lui apportait deux fois le jour des aliments préparés par sa femme; mais bientôt une dysenterie très grave affaiblit beaucoup le prélat, son estomac refusa à peu près tout service, et le préfet, averti par Phuong, fit extraire le prisonnier de sa cage et le laissa coucher sur la planche qui sert de lit aux prisonniers ordinaires. M^{sr} Cuenot reçut le médecin annamite qu'on lui envoya. Avec une grande patience, il accepta tous les remèdes; mais, sentant son état empirer, il s'y refusa à la fin. Le grand mandarin fit fustiger Tuyen et Nghiem, afin d'obliger l'évêque à accepter les potions; M^{sr} Cuenot se soumit, mais son état ne fit que s'en aggraver. L'épuisement, le long trajet fait sous la pluie avaient réduit le pauvre vieillard à un état duquel les bons soins de Phuong et les remèdes annamites devaient être impuissants à le guérir. En vain le prêtre indigène Bun, enfermé dans la même prison, essaya-t-il de pénétrer jusqu'à l'évêque; en vain pressa-t-on la sentence de mort. Dieu évita à son vaillant athlète le suprême combat, et, martyr comme le pape saint Marcel, martyr comme nos prêtres que les jacobins de 1793 firent mourir de misère et de maladie sur les pontons de l'île d'Aix, Etienne-Théodore Cuenot, évêque de Metellopolis, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, dans la soixantième année de son âge, la trente-sixième de son apostolat et la vingt-sixième de son épiscopat, mourut solitaire dans son cachot, vers minuit, le 14 novembre 1861.

Le lendemain matin arrivait de Hué l'ordre de

soumettre l'évêque à une torture sévère et de le décapiter. On ne jugea pas utile d'exécuter cette sentence sur un cadavre, et le corps de l'évêque, lié entre quatre bambous dans sa couverture, fut inhumé dans un endroit qu'on ignore. Deux mois plus tard, les compagnons de l'évêque furent tous condamnés à mort. L'ordre comportait aussi de déterrer l'évêque et de jeter son cadavre au fleuve. Des chrétiens prièrent en secret les soldats de leur prélever quelques ossements du martyr, mais les soldats ne tinrent pas leur promesse. La barbe, les cheveux et les vêtements de l'Européen étaient intacts; « son corps, dirent-ils, était couché comme s'il eût dormi », ses jambes étaient encore flexibles. Phuong déclara que le vent faisait voltiger la barbe et les cheveux de l'évêque. Son corps était aussi frais qu'au moment de la mort; tous remarquèrent la beauté du visage, et cela est d'autant plus étonnant que les bambous qui servaient de cercueil avaient pourri et répandaient une mauvaise odeur.

L'ordre sacrilège fut exécuté, et le cadavre fut jeté dans les flots, en face d'un hameau appelé Phong. On dit que des pêcheurs le retrouvèrent et l'inhumèrent dans un marécage désert, en vertu de cette croyance très forte chez les Annamites qu'enterrer un noyé porte bonheur; d'autres disent l'avoir vu flotter sur les eaux. Quoi qu'il en soit, cette inestimable relique n'a pu être retrouvée.

La pieuse Société des Missions étrangères n'eut garde de laisser dans l'ombre une aussi admirable vie. Dès 1869, la cause de béatification de M^{sr} Etienne-Théodore Cuenot était présentée en cour de Rome, et, le 9 mai 1878, Léon XIII le proclamait vénérable. Enfin, le 13 décembre 1908, Notre Saint-Père Pie X faisait lire en sa présence le décret proclamant que, le martyre constaté, on pouvait sûrement, *tuto*, procéder à la béatification de l'évêque de Metellopolis. La Franche-Comté, si glorieuse déjà des bienheureux Joseph Marchand et François-Isidore Gagelin, allait donc avoir encore la joie de voir glorifier deux de ses enfants, le bienheureux Etienne-Théodore Cuenot et le bienheureux Pierre-François Néron.

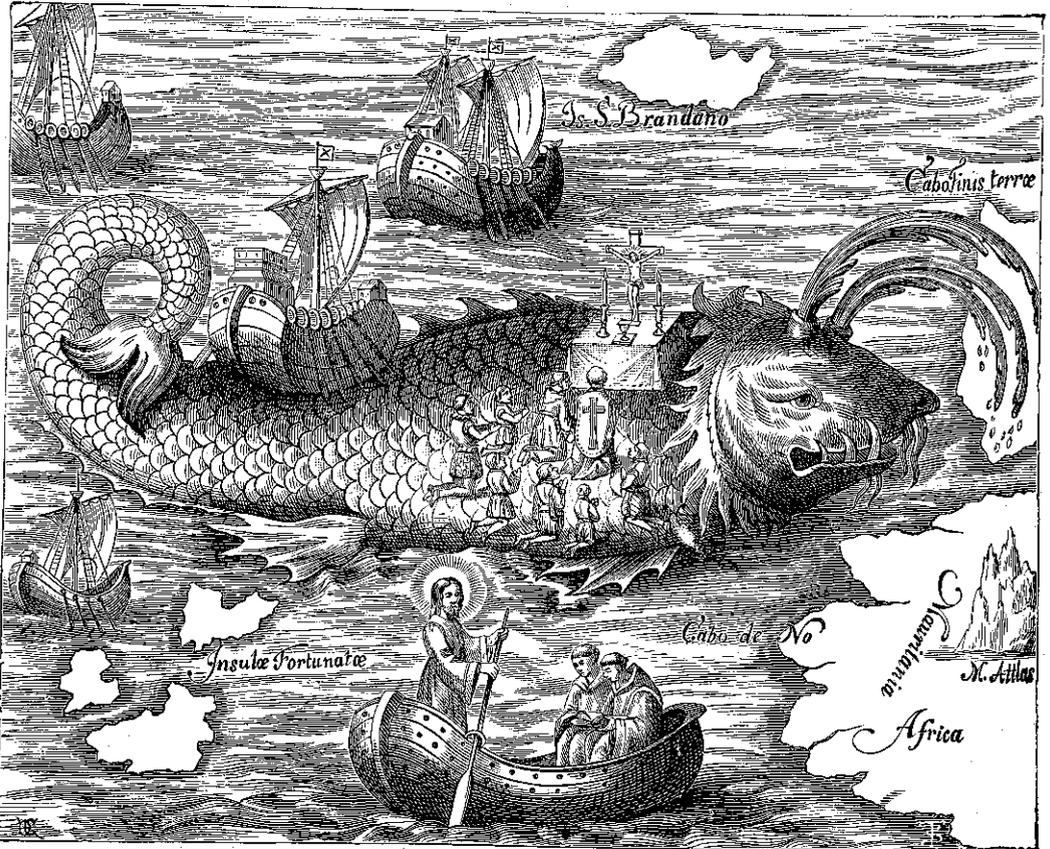
Le portrait du bienheureux évêque a été conservé; le front large et élevé révèle l'intelligence pratique et la fermeté; la bouche, fortement accentuée, dénote l'énergie comtoise; mais, en même temps, le prélat, d'une ascétique maigreur, que sa longue barbe frisée ne peut dissimuler, avec ses pommettes saillantes et osseuses, est bien l'évêque dont la santé est ruinée par la maladie et les souffrances morales et matérielles. Dans ce vénérable visage, il n'y a plus de vivants que les yeux: leur regard vif semble percer les lointains de l'avenir et défier la rage des persécuteurs; c'est la lame d'acier trempé qui apparaît à travers le fourreau usé par trente-six ans d'apostolat et de persécutions.

A. P.

SAINT MALO

MOINE ET ÉVÈQUE D'ALETH

Fête le 15 novembre



NOMS, PARENTS, ÉDUCATION DE SAINT MALO

Saint Malo, appelé aussi Maclou ou Machut, naquit dans la Grande-Bretagne, d'une famille très chrétienne et très noble, qui habitait le comté de Gwent. Sa mère avait quarante ans quand elle le mit au monde miraculeusement, dans l'église du monastère de Lancarvan, où elle était venue assister aux offices de la nuit de Pâques, selon la pieuse coutume de cette époque.

Saint Brendan, abbé de ce monastère, baptisa l'enfant et le prit sous sa protection spéciale : il voulut lui servir de père et lui procurer tous les bienfaits d'une éducation profondément religieuse. Pour cela, il l'admit au nombre des enfants qui faisaient partie de l'école monastique.

Le petit Malo s'instruisit rapidement dans la science des lettres; on le voyait grave, pieux, assidu au travail, et tellement embrasé de l'amour de Dieu, qu'au plus fort de l'hiver, alors que ses compagnons grelottaient de froid, il était obligé de quitter son manteau, et l'on observait la sueur parler continuellement sur son front et sur son vi age.

IL EST SAUVÉ MIRACULEUSEMENT DES EAUX

Un jour que les enfants de l'école monastique étaient allés prendre leurs ébats sur le bord de la mer, Malo, au lieu de jouer, s'endormit paisiblement sur un amas d'algues. Quand ses compagnons retournèrent au monastère, ils ne remarquèrent point sa disparition.

Cependant, le reflux étant survenu surprit l'enfant dans son sommeil : l'eau de la mer l'entoura bientôt de toutes parts; mais, ô prodige, à mesure que les vagues s'élevaient, l'endroit où s'était placé notre Saint s'élevait et s'agrandissait lui-même, de telle sorte qu'il se forma un petit îlot, sur lequel l'enfant était en sûreté.

Or, les compagnons de Malo étaient réunis au monastère pour réciter en chœur, avec les moines, l'office des Vêpres; leur maître, s'apercevant alors de son absence, leur demanda où il était.

« Il est venu avec nous sur la plage, répondirent les enfants; il s'y est endormi pendant notre récréation, et lorsque nous avons cessé nos jeux, nous ne l'avons point revu. »

A ces mots, le maître se mit à verser des

larmes et à gémir amèrement : « Hélas ! disait-il, la mer l'a englouti ! Oh ! combien il eût été préférable pour moi de ne l'avoir jamais connu, que d'en être privé si cruellement avant que Dieu ait réalisé en lui ce que je désirais. »

Quand l'office de Vêpres fut achevé, tous allèrent au rivage pour rechercher le cadavre de Malo ; et voici qu'à leurs yeux étonnés apparaissait une île qu'ils n'avaient jamais vue auparavant ; mais ils ne découvrent aucune trace de l'enfant perdu. Aussi, après avoir poursuivi leurs investigations jusqu'à la nuit, ils revinrent tout tristes à l'abbaye, où ils chantèrent pour son âme l'office des morts.

Pour surcroît d'affliction, cette nuit-là même, des hommes arrivèrent au monastère, et dirent à saint Brendan : « Les parents de Malo nous ont envoyés auprès de toi réclamer leur enfant en aussi bonne santé qu'il était lorsqu'ils te l'ont confié. »

L'abbé leur répondit : « Les malheurs qui fondent sur moi accablent mon âme : retournez dire à ceux qui vous ont envoyés que leur fils vit avec le Père dans l'éternité. »

Vers l'aurore, tandis que saint Brendan était encore plongé dans sa douleur, un ange lui apparut et lui dit : « Brendan, rassure-toi ! Celui que tu pleures comme mort vit par la grâce de Dieu ; il est dans l'île nouvellement sortie de la mer, que tu as vue hier. »

Consolé par ces paroles, le saint abbé remercia le Seigneur, et annonça la nouvelle à ses frères, au moment où ils se réunirent pour le chant de Laudes. Tous ensemble, ils allèrent de nouveau à la mer, et virent en effet Malo à genoux dans son île, occupé à chanter des hymnes.

Le maître était au comble de la joie ; il lui tardait d'embrasser le fils chéri qu'il avait cru perdu ; mais celui-ci demanda qu'on le laissât un jour entier dans le lieu où l'avait mis la Providence :

« Remettez-moi seulement mon psautier, dit-il, et si vous n'avez pas d'autre moyen de me l'envoyer, confiez-le à la mer ; Dieu, qui m'a sauvé des eaux, saura me l'amener intact. »

En effet, le psautier, mis sur les vagues, fut miraculeusement porté jusqu'au Saint, qui passa toute cette journée en prières.

Saint Brendan fit aussitôt avertir les parents, qui accoururent voir la merveille accomplie en faveur de leur enfant, et, le jour suivant, une petite barque envoyée vers Malo le ramena sain et sauf au monastère.

IL SE FAIT MOINE ET EST ORDONNÉ PRÊTRE

Alors saint Brendan remit son jeune disciple entre les mains de son père, ainsi que celui-ci l'avait demandé ; mais le jeune Malo ne voulut point consentir à quitter le cloître où s'étaient écoulées si paisiblement ses premières années. Il protesta avec énergie que son dessein était de devenir religieux et de se séparer à jamais du monde pour l'amour de Dieu, à l'exemple de son maître.

Il reçut donc l'habit monastique et s'adonna avec une ferveur exemplaire à la pratique de toutes les vertus. Chaque jour, il allait prier dans son îlot miraculeux, et le reste du temps, il se livrait à l'étude ou à la contemplation dans l'abbaye.

Saint Brendan, voyant avec satisfaction les choses extraordinaires que Dieu opérait en lui, voulut le faire ordonner prêtre. Saint Malo était

trop humble pour accepter sans difficulté cette sublime dignité ; mais l'obéissance eut le dessus : il reçut l'imposition des mains et fut consacré au service des autels.

Pendant son ordination, tous les assistants virent une blanche colombe reposer sur son épaule droite, et disparaître à la fin sous la forme d'une flamme.

VOYAGE SUR MER — MESSE SUR LE DOS D'UNE BALEINE

Vers cette époque, Dieu inspira à saint Brendan d'entreprendre un voyage sur mer, à la recherche de l'île Yma, où, disait-on, les hommes menaient une vie angélique. Le saint abbé voulut avoir Malo pour compagnon ; celui-ci répondit :

« Maître, je vous suivrai partout où vous irez. » Ils s'embarquèrent donc avec beaucoup d'autres moines ou fidèles, et ils quittèrent leur patrie.

Ils naviguèrent pendant sept ans, courant plusieurs hasards et endurant de grandes fatigues. C'est alors que Dieu opéra par son serviteur les miracles les plus étonnants. Je n'en citerai qu'un :

Le jour de Pâques de la septième année, se trouvant en pleine mer, et désirant célébrer le Saint Sacrifice, Malo vit une petite île fort peu élevée au-dessus des vagues et couverte de sable. Il descendit sur ce rivage et y chanta la messe solennellement.

Quand il fut arrivé à l'*Agnus Dei*, voici que tout à coup l'île se mit à trembler et à s'ébranler d'une façon extraordinaire. Saint Malo cependant, sans se troubler, acheva tranquillement la célébration des Saints Mystères, et remonta après tous ses compagnons dans le navire ; en ce moment, ils s'aperçurent que ce qu'ils avaient pris pour une île était le dos d'une baleine que Dieu leur avait envoyée, pour leur procurer le bienfait de la Sainte Messe.

RETOUR AU COUVENT ET NOUVEAUX PÈLERINAGES

Enfin, le vaisseau vint aborder aux côtes d'où il était parti sept ans auparavant, et les voyageurs allèrent raconter partout les prodiges dont ils avaient été témoins.

Saint Malo rentra en son monastère avec son maître, et y reprit sa vie de pénitence et de prière. Mais Notre-Seigneur, qui avait des vues particulières sur son âme, et qui voulait le mener par des voies extraordinaires dans la sainteté, lui fit connaître bientôt qu'il l'appelait à de nouveaux pèlerinages.

Entendant un jour, dans un sermon, citer ces paroles de l'Évangile : « Quiconque n'abandonne pas son père, sa mère, sa famille et ses possessions pour l'amour de moi, ne peut être mon disciple, » Malo se les appliqua strictement à lui-même, et, sans plus de délais, il alla trouver immédiatement saint Brendan, lui demanda sa bénédiction, et lui manifesta son dessein de partir pour de lointains et pieux voyages.

Le maître fut d'abord attristé de cette résolution, mais, ne tardant pas à y reconnaître la volonté de Dieu, il consentit à la séparation ; il bénit avec tendresse son saint disciple, et lui dit :

« Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit toujours avec toi dans ton voyage ! Qu'il dirige tes pas, qu'il te donne la force contre l'ennemi, et les clés du royaume des cieux, comme il a fait pour les apôtres et leurs imitateurs. »

NOTRE-SEIGNEUR, PILOTE DE SAINT MALO

Trente-trois condisciples de saint Malo l'accompagnèrent, et s'embarquèrent avec lui en chan-

tant les litanies et des cantiques à la louange de Dieu.

Tandis qu'ils voguaient en pleine mer, Jésus-Christ, qui s'était fait le pilote du navire, les interrogea sur le motif et sur le but de leur voyage. Saint Malo répondit : « Nous avons abandonné notre patrie pour trouver la vie éternelle en servant le Dieu tout-puissant; nous avons abandonné nos parents afin d'avoir l'Eglise pour mère ici-bas et Dieu pour père dans le ciel. Enfin, nous désirons aller chez les Bretons de la Gaule, pourvu que Dieu nous accorde une heureuse traversée.

— Mes enfants, ne craignez rien, répliqua le divin Pilote : Dieu est avec vous, et sa Providence vous dirige. »

A ces mots, le Saint reconnut le Seigneur dans la personne de celui qui lui parlait, et, tout pénétré d'amour et de respect, il se prosterna à ses pieds; mais quelque temps après, s'étant relevé, il se trouva seul avec ses compagnons : le pilote avait disparu, et le vaisseau abordait aux côtés de l'île de Césembre, à quelques kilomètres du continent et en face de la ville qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Malo.

VICTOIRE SUR UN DRAGON

Un saint prêtre du nom de Festivus, qui dirigeait, dans l'île de Césembre, une école fort célèbre et très fréquentée, avait été averti par un ange de l'arrivée de Malo et de ses compagnons. Il alla donc au-devant de nos pieux voyageurs, et les accueillit avec des transports d'allégresse.

Or, il y avait près du rivage une caverne qui servait de repaire à un cruel dragon; le monstre avait déjà dévoré trois des enfants de l'école. Comme saint Malo, après avoir débarqué, dirigeait ses pas vers cette caverne sans y prendre garde, les habitants de l'île l'avertirent du danger; mais le Saint, poussé par l'esprit de Dieu, s'avança toujours sans rien craindre; soudain, l'horrible bête fit entendre son sifflement, et déjà on la voyait sur le point de se jeter sur le serviteur de Dieu, lorsque celui-ci, la touchant du bout de son bâton, lui enjoignit, au nom du Seigneur, de quitter ces lieux et de ne plus faire de mal à personne.

Et aussitôt, à la grande admiration de tous ceux qui étaient présents, la terrible bête inclina la tête, se mit à ramper vers la mer et disparut dans les flots.

Saint Malo pénétra alors dans la caverne, et, frappant le roc de son bâton, en fit jaillir une source limpide qui coule encore aujourd'hui.

SAINTE MALO A ALETH — SES VERTUS EXTRAORDINAIRES

Ensuite, il passa dans l'Armorique et vint à Aleth : de nombreux disciples ne tardèrent pas à accourir se mettre sous sa conduite et à former plusieurs monastères, tant d'hommes que de femmes.

Ayant établi solidement tous ces couvents, saint Malo se retira, avec son compagnon saint Rivan, dans une solitude d'où il dirigeait une communauté de prêtres. Là, il se livra à la pénitence et à la mortification jusqu'au degré le plus héroïque. Sa nourriture consistait en un peu de pain, d'eau et de légumes; il portait constamment un rude cilice hérissé de pointes aiguës, et couchait sur la terre nue, et fuyait tout entretien avec les femmes.

La psalmodie et l'oraison faisaient toutes ses

délices, et comme rien ne le détournait de la conversation céleste, il avait continuellement son cœur et son esprit dans le ciel.

Sa libéralité envers les pauvres le poussait à donner tout ce qu'il avait. Un jour qu'il ne lui restait plus qu'une moitié de pain, il l'offrit à un pèlerin qui lui demandait l'aumône. A l'heure du repas, son compagnon Rivan, ne trouvant rien à manger, se plaignit amèrement en disant : « Tout le monde ici, excepté moi, a de quoi se sustenter : c'en est trop; je ne puis supporter davantage ce genre de vie.

— Jésus-Christ, répondit saint Malo, abonde en toutes sortes de biens; il préparera à ses serviteurs la nourriture qui leur est nécessaire. »

A peine achevait-il ces mots qu'un des religieux du monastère voisin apporta une grande quantité de provisions, ce qui émerveilla saint Rivan et le remplit de confusion.

DIVERS AUTRES PRODIGES

Saint Malo, allant un jour visiter dans son ermitage son disciple saint Domnec, rencontra un pauvre paysan, caché dans un fossé et pleurant à chaudes larmes.

« Que faites-vous là? lui demanda l'homme de Dieu.

— J'étais occupé à garder une truie et ses huit petits, qui appartiennent à Domnec, mais la truie est morte depuis trois jours, et je n'ose plus réparer en la présence de mon maître. »

Emu de compassion pour ce malheureux inconsolable, saint Malo touche de son bâton la truie, qui se relève soudain pleine de vigueur et de vie.

Une autre fois, passant par un petit village, un enfant, muet de naissance, vient à lui : saint Malo, voyant qu'il ne pouvait ouvrir la bouche, ni faire entendre le moindre son, trace sur ses lèvres le signe de la Croix avec son doigt mouillé de salive, et aussitôt l'enfant se met à parler.

IL EST ÉLU ET SACRÉ ÉVÊQUE D'ALETH

La renommée de saint Malo se répandit bien vite dans tout le pays; on l'acclamait universellement comme un saint et comme un protecteur. Aussi, le prince Judicael, qui gouvernait la Bretagne, ayant oui raconter les merveilles opérées par le serviteur de Dieu, le fit venir à sa cour.

Celui-ci, se rendant aux désirs du monarque, vint avec sept de ses disciples. A l'entrée du palais, un possédé du démon se mit à faire des contorsions et à grincer des dents en présence du Saint; mais Malo, s'approchant de lui, lui toucha les lèvres du doigt, et soudain le démon sortit du corps de ce malheureux qui recouvra en même temps l'usage de la parole.

Ce miracle attira l'attention de tous les officiers de la cour, et le clergé et le peuple furent unanimes à demander au roi Judicael de leur donner le Saint pour évêque.

Le prince ratifia les vœux si légitimes de ses sujets, et ayant obtenu le consentement de saint Malo lui-même, il l'envoya au tombeau de saint Martin à Tours, avec des lettres dans lesquelles il demandait à l'évêque de cette ville de lui conférer le sacre épiscopal.

Malo arriva donc à Tours : prévenus déjà en sa faveur, les prêtres et les fidèles l'accueillirent avec des transports de joie et des marques de la plus grande vénération. Il reçut l'ordination sainte et l'enthousiasme fut au comble, lorsque l'on vit une colombe se reposer pendant la cérémonie sur l'épaule du serviteur de Dieu.

Le nouvel évêque revint ensuite au palais de Judicael, et ce prince fut tellement ému au récit des merveilles de sainteté qui lui furent rapportées au sujet de Malo, qu'il abdiqua aussitôt, dit adieu au monde, et se livra à une vie de pénitence.

Quant à saint Malo, il alla prendre possession de son siège d'Aleth, qu'il occupa l'espace de quarante ans, donnant les exemples de la plus haute vertu et du plus généreux dévouement.

VERTUS D'UN EVÊQUE

Jusqu'à quel degré saint Malo porta la mortification, combien d'heures il passa pendant la nuit en prière, combien il donna en aumônes aux pauvres et aux mendiants, Dieu seul peut le savoir. Ses macérations, ses veilles, ses disciplines effrayaient les plus vertueux. « Le jeûne, dit un biographe, était sa principale nourriture. »

Et que dire de son esprit de prière? Dans ses voyages, ou dans les visites qu'il faisait aux monastères, par exemple à l'abbaye de Saint-Colomban à Luxeuil, il s'unissait à Dieu pendant la route, soit en chantant, soit en priant. Enfin, il n'y avait pas une minute qu'il ne sût faire tourner à son profit ou au bien des âmes.

Pour récompenser cette vertu héroïque, Dieu semait les miracles sous les pas de son serviteur. Un jour, en rentrant de voyage, il se dirige vers son église pour y prier; mais la porte était fermée et l'on ne trouvait pas les clés. Saint Malo trace le signe de la Croix sur la serrure, et immédiatement, la porte s'ouvre toute seule.

Il guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts. Il n'est peut-être pas de saint qui ait opéré plus de prodiges, et des prodiges aussi extraordinaires.

Saint Malo délivra aussi un grand nombre de possédés par sa seule présence; sa charité s'étendait à tous, sa tendresse paternelle embrassait tous les malheureux, et dans toutes ses actions, il était guidé par le zèle de la gloire de Dieu et l'amour du prochain.

Un cordonnier, qui travaillait le dimanche, fut soudain puni par Dieu, et vit ses mains paralysées et contractées, comme châtement de son péché. Reconnaisant sa faute, il alla le lendemain s'en accuser à son évêque, et celui-ci, après lui avoir fait promettre de ne plus violer désormais le jour du Seigneur, le guérit entièrement de son infirmité.

TROIS MIRACLES LE JOUR DE PAQUES

Saint Malo se trouvait pour le jour de Pâques à l'église de Corseult : une foule innombrable était accourue pour le voir, et désirait entendre sa messe. Mais malheureusement, il n'y avait ni vin ni calice pour offrir le Saint Sacrifice.

Cependant, tandis que le peuple attendait, on vint avertir le saint évêque qu'un jeune homme, de noble famille, avait été trouvé mort, et que ses parents étaient plongés dans la désolation.

Malo, toujours charitable, demanda ce qu'on voulait qu'il fit. Et tous les assistants de répondre :

« Ressuscitez ce jeune homme, ô vous, qui êtes juste, et dont les prières obtiennent tant de miracles.

— Ce n'est pas moi, répartit le Saint, mais c'est Dieu seul qui peut, s'il le veut, le rappeler à la vie. »

Puis, vaincu par les instances de la foule : « Apportez ici le cadavre, » dit-il. Et lorsque le

corps eut été déposé dans l'église, saint Malo, se prosternant longtemps, supplia le Seigneur de faire éclater sa miséricorde. Tout à coup, le mort se leva, et le serviteur de Dieu, le prenant par la main, le rendit plein de vie à ses parents.

L'enthousiasme était général, et la joie la plus vive éclatait de toutes parts. Mais les transports d'admiration et d'allégresse redoublèrent encore, lorsque saint Malo, pour célébrer la messe, changea de l'eau en vin, et une pierre en calice; car, ainsi que nous l'avons dit, il n'y avait ni vin ni calice dans cette église, et, sans ce double miracle, le peuple fidèle, malgré son pieux désir, eût été privé d'entendre la messe le jour de Pâques.

PUNITION D'UN VOLEUR

Saint Malo se promenant un jour hors des murs d'Aleth, le long du fleuve Renc, vit venir à lui un méchant homme qui, après l'avoir accablé d'outrages et d'injures, lui enleva son manteau.

Le serviteur de Dieu se laissa faire sans se plaindre; mais, la nuit suivante, la femme et la fille du voleur devinrent muettes et aveugles.

Terrifié par ce châtement, cet homme s'empressa de renvoyer au Saint son manteau. Il vint lui-même demander pardon et amena son épouse avec sa fille, pour implorer leur guérison. Saint Malo se mit en prières, et, à peine eut-il béni ces malheureuses, qu'elles furent délivrées de leur cécité et de leur surdité.

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT MALO — SA MORT

Vers la fin de sa vie, notre Saint, persécuté par des gens mal intentionnés, entreprit un pèlerinage en Aquitaine; il s'embarqua avec trente-trois compagnons et suivit les côtes de la Gaule, s'arrêtant aux ports principaux pour pècher et faire du bien aux âmes : il opéra beaucoup de prodiges et bâtit un grand nombre de monastères dans cette course apostolique. Enfin, après être demeuré quelque temps dans l'île d'Aix, près de La Rochelle, il arriva au but de son voyage.

L'évêque du lieu, saint Léonce, le reçut comme un prophète et comme un envoyé du Seigneur, et, en effet, la contrée tout entière ne tarda pas à reconnaître le prix du trésor qui lui était donné dans la personne de Malo.

Une jeune fille avait été mordue par un serpent venimeux : la blessure s'était enflée considérablement, et chacun s'attendait à la voir mourir bientôt, lorsque l'on eut la pensée de recourir au serviteur de Dieu : celui-ci se mit en prières, puis, prenant une feuille de lierre, il la porta d'abord à sa bouche et l'appliqua ensuite sur la plaie de cette jeune fille; et au même instant, tout le venin s'écoula au dehors, et la malheureuse se trouva complètement guérie.

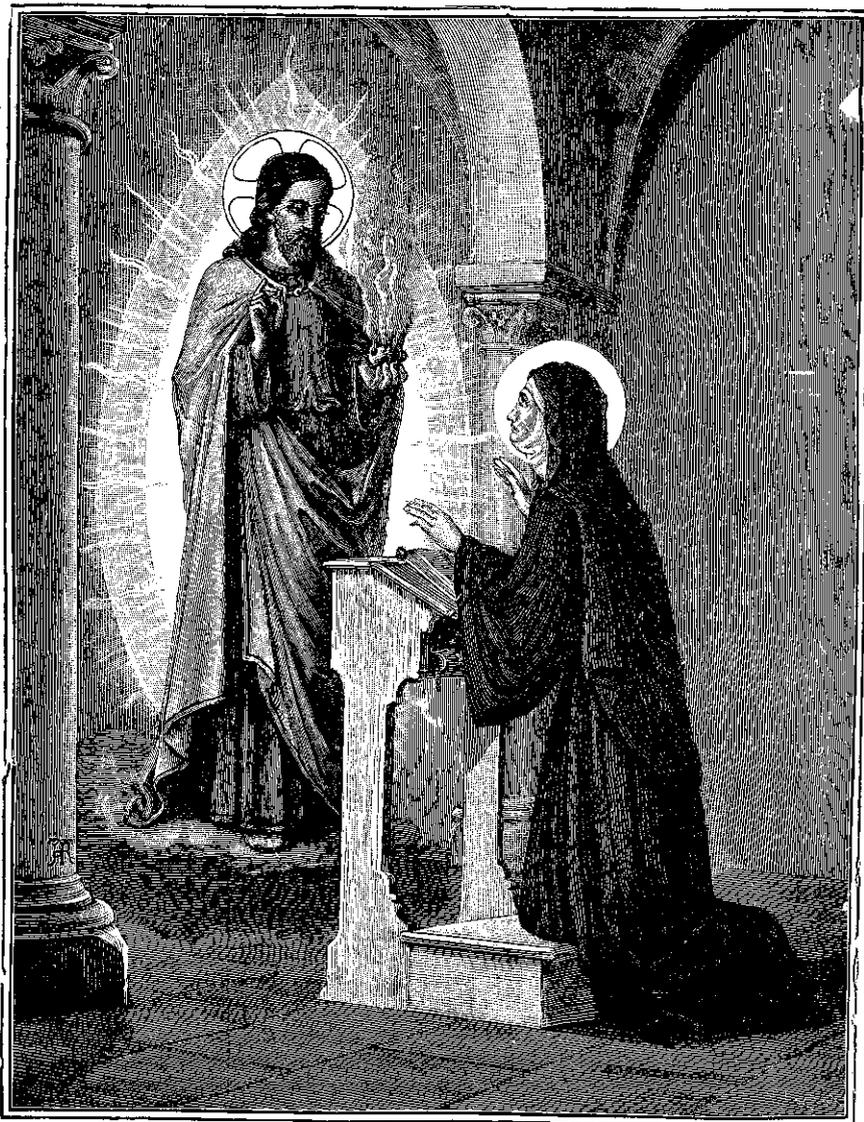
Après être demeuré sept ans en Aquitaine, saint Malo revint en Bretagne. Lorsqu'il fit son entrée à Aleth, la pluie qui, depuis longtemps, n'était pas tombée en ce pays, vint en grande abondance arroser et fertiliser la terre. Puis, de nouveau, il alla trouver saint Léonce à Archinglay, et c'est en cette ville de la Saintonge que ce grand serviteur de Dieu s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau furent innombrables. On en peut voir le récit dans la vie inédite de saint Malo, publiée par le R. P. dom Plaine, Bénédictin de la Congrégation de France.

SAINTE GERTRUDE, VIERGE ET RELIGIEUSE

DE L'ORDRE DE SAINT BENOIT

Fête le 15 novembre.



Notre-Seigneur présente à sainte Gertrude son divin Cœur, sous la forme d'un encensoir d'où s'échappent des colonnes d'encens vers le Père céleste.

UNE BÉNÉDICTINE DE CINQ ANS
LA JEUNE SAVANTE ET LA JEUNE SAINTE

Gertrude, que la science, l'amour divin et ses communications intimes avec Dieu devaient rendre célèbre parmi toutes les filles de saint Benoît, naquit vers l'an 1264, à Eisleben, ville du comté de Mansfeld, en Saxe.

Jésus-Christ, qui voulait faire de cette âme

d'élite une des fleurs de sa couronne, la prévint dès son enfance de grâces de choix.

Pour satisfaire son désir de se consacrer à Dieu, ses nobles et pieux parents l'offrirent généreusement aux Bénédictines de Helfta. Gertrude n'avait que cinq ans. Elle appartient dès ce moment tout entière au céleste Epoux des vierges. Elle était humble, obéissante, docile et singulièrement amie du recueillement et de la prière. Sa

gaieté simple et naïve, sa charité pleine de prévenance et de douceur la rendaient chère à toutes les religieuses du couvent, en même temps que son exquise pureté la rendait aimable aux regards du Roi des anges.

On s'aperçut bientôt que Dieu l'avait douée d'une intelligence extraordinaire et on lui permit de se livrer à son attrait pour les études, sous la direction des religieuses les plus capables. Elle apprit la langue latine et étudia les sept arts libéraux, dont le programme embrassait tout l'enseignement primaire et secondaire de cette époque.

La pénétration de son esprit, la facilité de sa mémoire, favorisées par la limpide pureté de son cœur, hâtaient ses progrès. La piété dans son âme marchait d'abord de pair avec l'étude. Cependant quand elle se fut livrée avec ardeur à l'étude de la rhétorique et de la philosophie, elle commença à prendre trop de goût à ces sciences profanes, ce qui diminua la ferveur de sa dévotion. Notre-Seigneur daigna lui apparaître et lui reprocher sévèrement sa faute. Gertrude ouvrit les yeux sur son imprudence, et resta si confuse d'avoir donné place dans son cœur à des goûts qui n'étaient pas purement pour Dieu, qu'elle ne pouvait se supporter elle-même.

Dès lors, elle ne s'occupa plus que de sciences sacrées. Elle se mit à étudier l'Écriture Sainte et la théologie, et à lire les écrits des saints Pères. Au reste, sa manière de se livrer à ce travail ressemblait bien plus à une méditation spirituelle qu'à une étude proprement dite. « Elle ne pouvait se rassasier, dit son historien, de la douceur admirable qu'elle goûtait dans la contemplation et dans la recherche de cette lumière qui est cachée sous le sens de l'Écriture, laquelle lui étant plus douce que le miel, et plus agréable que l'harmonie des concerts, remplissait son cœur d'une joie et d'une satisfaction presque continuelle. »

Elle acquit ainsi une doctrine spirituelle abondante et sûre, qui fut merveilleusement accrue par les enseignements directs qu'elle reçut du divin Maître; son zèle apostolique s'en servit avec fruit pour l'instruction de ses Sœurs et le bien de beaucoup d'âmes.

LE VRAI MAÎTRE — LA PRÉSENCE DE DIEU

Elle avait vingt ans quand Notre-Seigneur voulut lui-même lui servir de maître, et lui apprendre des vérités qu'on ne saurait trouver dans les livres. La veille de la Purification de Notre-Dame, il la remplit de lumières si pures et si abondantes que toute sa vie antérieure, pourtant si parfaite aux yeux de ses Sœurs, ne lui semblait plus à elle-même qu'un temps de ténèbres et de vanités. Cette faveur fut suivie d'une union si intime avec Dieu, qu'elle ne perdait plus jamais de vue sa très douce et très aimable présence, même au milieu des occupations les plus diverses.

Il y avait dans le même monastère une autre religieuse, émule de Gertrude dans la perfection : c'était sainte Mechtilde. Un jour Mechtilde, chantant au chœur, aperçut Jésus-Christ sur un trône élevé et Gertrude qui se promenait autour de lui, les yeux sans cesse fixés sur la face du divin Maître, de quel côté qu'elle allât et tout en s'acquittant avec un soin très exact des divers emplois dont elle était chargée. Mechtilde resta tout étonnée d'un pareil spectacle, mais le Sauveur lui dit : « C'est là l'image de la vie que

mène ma chère Gertrude devant mes yeux : elle marche toujours en ma présence; elle ne donne ni relâche à ses désirs, ni trêve aux empressements qu'elle a de connaître ce qui est le plus selon mon cœur; et aussitôt qu'elle l'a pu connaître elle l'exécute avec soin et fidélité. Elle n'en reste pas là toutefois, mais cherche immédiatement quelque nouveau désir de ma volonté, pour redoubler de zèle et pratiquer de nouveaux actes de vertus. Et ainsi toute sa vie n'est qu'un enchaînement de louanges consacrées à mon honneur et à ma gloire. »

Notre-Seigneur, sa gloire et la satisfaction de sa divine volonté, tel était l'unique objet des préoccupations de Gertrude; elle envisageait tout à ce point de vue; elle ne se servait des choses créées et même des dons si rares qu'elle avait reçus de Dieu que dans ce but. Rien pour elle-même, rien pour sa propre satisfaction, rien pour sa propre gloire, mais tout pour Dieu. Dans ses habits, dans ses meubles, dans ses livres, dans toutes les choses à son usage, elle ne recherchait ni la curiosité, ni la magnificence, ni la satisfaction de ses sens, mais uniquement la nécessité ou l'utilité, et aimait d'autant plus une chose qu'elle lui servait davantage à honorer Dieu.

Lui donnait-on quelque objet dont elle avait besoin? elle le recevait comme de la main de Dieu même. Enfin cette fidèle épouse du Christ considérait sa propre personne comme la propriété de Dieu, et c'est pour l'amour de Lui, qu'elle subvenait aux nécessités de son corps et de son âme. Elle se regardait comme un objet consacré au culte divin, de telle sorte que c'eût été une espèce de vol et d'impiété que de ne pas s'employer uniquement à la gloire de son Souverain Maître et de se rechercher elle-même en quoi que ce soit.

GERTRUDE ET LA SAINTE EUCHARISTIE

La sainte Eucharistie était comme le centre de la piété de sainte Gertrude, c'était le foyer où sa ferveur se renouvelait le plus souvent possible. Toutes les actions qu'elle accomplissait le matin avant la communion, elle les offrait à Notre-Seigneur comme des préparations pour s'approcher plus dignement de la sainte Table; et toutes celles qui suivaient la communion, dans le reste de la journée, elle les lui offrait comme autant d'actions de grâces pour l'inestimable bienfait qu'elle avait reçu en communiant.

Un jour, au moment d'aller communier, se croyant moins bien préparée qu'à l'ordinaire, elle se disait à elle-même : « Voici que déjà l'Époux t'appelle, comment feras-tu pour aller au-devant de lui, encore si peu parée des ornements des mérites qui lui plaisent? » Alors, s'humiliant profondément de sa faiblesse et de son indignité, et, mettant toute sa confiance dans l'infinie bonté de Dieu, elle ajoutait : « A quoi bon retarder? quand même tu aurais mille ans à t'appliquer, tu ne pourrais néanmoins te préparer dignement, n'ayant absolument rien de toi-même qui puisse suffire à une préparation si magnifique et si difficile; mais j'avancerai au contraire au-devant de lui avec humilité et confiance, et lorsqu'il m'aura vue de loin, mon doux Sauveur, touché de son propre amour, sera assez puissant pour m'envoyer les ornements qui me manquent. »

Elle s'avança donc, toute pénétrée de ces sentiments, et Notre-Seigneur lui apparut, le visage

plein de miséricorde. Dans une vision symbolique, elle se vit revêtir d'une robe violette, figure de l'humilité; d'un ornement vert, figure de l'espérance; d'un manteau d'or, symbole de charité; d'une couronne de pierreries, figure de la joie que Jésus éprouve à régner sur un cœur qui est tout à lui: ainsi parée, elle reçut son divin Roi.

Une autre fois, comme elle allait communier, elle dit à notre Sauveur: « O Seigneur! qu'allez-vous me donner? — Et le Sauveur lui répondit: Moi-même tout entier, avec toute mon essence divine, comme la Vierge, ma Mère, me reçut à l'Annonciation. »

Dans une autre circonstance, la Sainte venait de communier, et pendant qu'elle était profondément recueillie dans son action de grâces, Notre-Seigneur se présenta devant elle sous la forme d'un pélican se perçant la poitrine pour abreuver ses poussins de son sang. « Seigneur, dit Gertrude, que voulez-vous m'apprendre par cette vision? — Je veux te faire considérer, dit Jésus, qu'en t'offrant un don si auguste, je suis pressé par de si grands sentiments d'amour, que, s'il n'était pas inconvenant de parler de la sorte, j'oserais avancer qu'après avoir fait ce présent aux hommes, je préférerais demeurer mort dans le tombeau, que de voir l'âme aimante s'abstenir de ce fruit de ma libéralité; c'est enfin, pour te faire envisager combien est excellente la manière dont ton âme est vivifiée par la vie éternelle en prenant cet aliment divin, puisqu'elle l'est à la manière du petit pélican qui reçoit la vie du sang qui découle du cœur de son père. »

Puissions-nous, à l'exemple de sainte Gertrude, offrir souvent cette satisfaction à l'amour immense du Sauveur, en allant le recevoir dans l'Eucharistie aussi fréquemment qu'il nous sera permis. Mais combien nous devons nous efforcer de purifier de plus en plus notre âme, pour la rendre moins indigne de la visite de son divin Roi! Gertrude méditait un jour sur la vigilance avec laquelle nous devons surveiller notre langue, destinée à recevoir le précieux mystère du Christ, et une lumière d'en haut l'instruisit par cette comparaison :

« Si quelqu'un, qui ne veille pas sur sa bouche touchant les paroles vaines, fausses, honteuses, médisantes ou autres semblables, approche sans repentir et sans pénitence de la communion sainte, celui-là reçoit Jésus-Christ (autant qu'il est en lui) de la même manière que celui qui accablait d'une grêle de pierres l'hôte qui vient chez lui, au moment de franchir le seuil de sa maison, ou bien qui lui briserait la tête avec un marteau de fer. — Que celui qui lit cette comparaison, ajoute Gertrude, considère avec un profond sentiment de compassion le rapport qu'il y a entre une si grande cruauté de notre part, et une si grande bonté de la part du Seigneur; qu'il regarde si celui qui vient pour le salut de l'homme avec tant de douceur mérite d'être persécuté avec une si dure barbarie par ceux qu'il vient sauver; et ce que je dis des péchés de la langue, on peut en dire de même de tous les autres péchés. »

La sainte religieuse assistait chaque matin avec une grande ferveur et un immense respect au Saint Sacrifice de la messe. Un jour, s'unissant au prêtre au moment de l'élévation de la Sainte Hostie, elle offrait elle-même cette Victime sans tache à Dieu le Père, comme une digne réparation de tous ses péchés; elle sentit que Jésus-Christ avait daigné présenter lui-même à son

Père l'âme de sa servante. Et pendant qu'elle se confondait en actions de grâces pour une si grande bonté, Jésus-Christ lui fit comprendre cette vérité: chaque fois qu'un fidèle assiste avec dévotion au Saint Sacrifice de la messe, en songeant quelle Victime s'immole pour notre salut sur l'autel, Dieu le Père le regarde avec miséricorde, à cause de sa complaisance pour l'Hostie trois fois sainte qui lui est offerte.

LE CŒUR DE JÉSUS ET LE CŒUR DE GERTRUDE

Le divin Maître sembla préluder avec sainte Gertrude aux révélations qu'il fit plus tard à la Bienheureuse Marguerite-Marie sur la dévotion à son Cœur Sacré. Souvent il lui en découvrit les merveilles, et le lui ouvrit comme un refuge assuré, comme une source inépuisable de grâces. Une fois il lui présenta son divin Cœur, sous la forme d'un encensoir d'or, duquel montaient vers le Père céleste autant de colonnes d'un encens très odorant qu'il y a de classes d'hommes pour lesquels Jésus a donné sa vie.

Un jour que la Sainte priait et qu'elle faisait ses efforts pour prier avec attention, elle ne laissait pas de souffrir, par un effet de la faiblesse humaine, plusieurs distractions; cela la jeta dans une grande affliction, et elle se disait en elle-même: « Ah! quel fruit peut-on espérer d'un pareil exercice fait avec tant d'égarement d'esprit! »

Alors Jésus, pour la consoler, lui présenta son Cœur sous la figure d'une lampe ardente et lui dit: « Voilà mon Cœur, les délices de la Très Sainte Trinité: je te le présente, afin que tu lui demandes avec confiance d'accomplir en toi tout ce que tu n'es pas capable d'opérer toi-même; recommande-lui toutes tes actions pour qu'il les rende parfaites à mes yeux; il sera désormais toujours prêt à te secourir et à réparer les défauts de ta négligence. »

« Mon Seigneur Jésus-Christ, disait parfois la Sainte, je vous en supplie, par votre cœur transpercé d'une lance, percez le mien des traits de votre amour. »

Une fois qu'elle venait d'adresser au divin Sauveur une prière semblable: « Je sentis à l'instant, dit-elle, que ma prière était exaucée, car je vis que de la plaie de la main droite du crucifix, il sortait un rayon de feu, comme une flèche aiguë, qui fit une blessure à mon cœur, et depuis ce temps jusqu'à présent, ô mon Dieu, je n'ai jamais senti que vous vous soyez écarté de mon cœur. Chaque fois que je rentrais en moi-même, j'étais assurée de vous y trouver présent, parce que vous aviez blessé mon cœur d'une plaie d'amour si profonde, que malgré mon indignité, vous ne me quittiez pas.

O amour, ô mon Roi, ô mon Dieu, à l'heure de ma mort, prenez-moi sous la protection de votre Sacré-Cœur divin! O amour, mon cœur se porte vers le vôtre avec un ardeur qui fait son tourment; ouvrez-moi l'entrée salutaire de votre aimable Cœur: voilà le mien, possédez-le, unissez-le à votre divin Cœur. O Jésus, que votre Cœur déifié, déjà percé pour mon amour et ouvert sans cesse à tous les pécheurs, soit le premier lieu de leur refuge, et celui de mon âme au sortir de son corps. »

Dans un autre passage de ses écrits, remerciant le Seigneur de toutes ses bontés, Gertrude continue en ces termes: « A tant de faveurs vous avez ajouté une marque inestimable de votre amitié et de votre familiarité envers moi, en me

donnant en diverses manières votre Sacré-Cœur, pour être la source abondante de toutes mes délices; tantôt vous me le donniez purement d'un don gratuit, tantôt par une marque plus sensible de votre familiarité, vous échangeiez le Vôtre avec le mien. »

Une fois, Gertrude se sentit miraculeusement attirée dans le Cœur de Jésus, et s'y reposa pendant une heure dans les délices d'une merveilleuse extase. « Il n'y a qu'elle, dit le livre de ses Révélations, qui sache ce qu'elle a senti, ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a goûté, et ce qu'elle a touché du Verbe de vie; il n'y a qu'elle, dis-je, et Jésus-Christ, l'époux des âmes qui l'aiment, Jésus-Christ, le Dieu béni dans tous les siècles par-dessus toutes choses, et qui a bien voulu l'élever à une union si sublime et si excellente. »

Enfin ce très miséricordieux Sauveur dit un jour à sainte Mechtilde, compagne et imitatrice de notre Sainte : « Vous ne sauriez jamais me trouver dans un lieu qui me plaise et me convienne davantage que dans le Sacrement de l'autel et dans le cœur de Gertrude ma bien-aimée. »

HUMILITÉ ET SOUFFRANCE

Malgré tant de faveurs extraordinaires, on n'a jamais pu apercevoir en elle, dit son historien, aucun mouvement d'orgueil ou de complaisance en elle-même. Elle envisageait jusqu'au fond ses défauts pour s'en humilier sans cesse de plus en plus. Plus les grâces qu'elle recevait étaient grandes, plus elle s'humiliait devant l'infinie bonté de Dieu, reconnaissant qu'elle devait tout à sa pure miséricorde, et se regardant comme la plus ingrate et par suite la plus méprisable des créatures. « Ah! Seigneur, s'écriait-elle un jour, parmi tous les miracles que vous opérez, celui qui me semble le plus grand, c'est de voir que la terre soutient une misérable pécheresse telle que je suis! »

Comme toutes les âmes qui aiment ardemment Notre-Seigneur, elle avait un extrême désir de souffrir pour lui; tellement que rien ne lui paraissait plus triste que de n'avoir rien à endurer pour son amour. Aussi s'imposait-elle des mortifications rigoureuses et acceptait-elle avec bonheur les maladies que Dieu lui envoyait.

La Passion du Sauveur était l'objet principal et incessant de ses méditations. Le Divin Maître lui donna souvent de vives lumières sur l'immensité et l'étendue de ses souffrances; il grava spirituellement ses plaies dans le cœur de Gertrude.

Un vendredi-saint, cette bienheureuse épouse du Christ dit à son divin Roi : « Enseignez-moi, je vous prie, ô l'unique espérance de mon âme, par quels moyens, je pourrais mieux reconnaître le bienfait de votre sainte Passion? »

Jésus lui répondit : « Quiconque renonce à son propre sens et se soumet à l'avis des autres, me console de ma captivité et des outrages qui l'accompagnèrent.

» S'avouer humblement coupable, quand on est accusé, c'est dignement reconnaître l'amour qui me fit accepter une injuste sentence.

» C'est me faire oublier ma flagellation que de se priver de satisfactions sensuelles. Obéir à un

supérieur exigeant, c'est rendre moins lourde à ma tête sa couronne d'épines. Qui se dépense pour le prochain, au delà de ses forces, honore d'une manière parfaite l'extension violente de mes bras sur la croix. Et celui-là me dédommage des angoisses de ma mort qui ne recule pas devant la souffrance ou l'ignominie pour tirer une âme du péché (1). »

ZÈLE DES AMES — DERNIÈRE MALADIE

Ce zèle pour le salut des âmes, rachetées par le sang de Jésus, dévorait l'âme de Gertrude. C'est avec des torrents de larmes qu'elle priait pour le salut des pécheurs au pied du Crucifix ou devant le Saint-Sacrement. Ses lettres et ses exhortations n'avaient d'autre but que de procurer la gloire de Dieu et de le faire aimer. C'est également pour cela que, sur l'ordre du Sauveur, elle écrivit le beau livre de ses *Exercices spirituels* (2), et le second livre des *Insinuations de la divine piété* : C'est le sublime exposé de ses communications avec Dieu.

« Elle avait reçu de Dieu, dit son historien, une manière de parler si sage, si agréable aux auditeurs, et si remplie de force et de consolation, qu'elle pénétrait jusqu'au plus profond des cœurs. Elle obligeait les âmes à quitter les vanités du monde pour ne songer qu'à leur salut... Elle consolait les affligés avec une grande compassion, et elle ajoutait de nouvelles ardeurs à ceux qui brûlaient déjà de l'amour divin. »

Par ses paroles et ses exemples elle forma un grand nombre de religieuses à la perfection monastique.

Dieu acheva d'orner cette belle âme par une très douloureuse maladie qui la crucifia durant cinq mois; loin de donner aucun signe de tristesse et d'impatience, elle paraissait d'autant plus contente qu'elle souffrait davantage. Elle était si unie à Notre-Seigneur qu'elle semblait n'avoir d'autre esprit que le sien.

Les Sœurs, désolées de perdre une telle Mère, firent une neuvaine à saint Liévin pour obtenir sa guérison; mais le Saint, apparaissant à une religieuse, lui dit : « Quand le Roi veut couronner la reine, il n'appartient pas à un soldat de l'en empêcher. »

Enfin vers l'an 1334, elle vit ce divin Roi venir au-devant d'elle, accompagné de la Sainte Vierge et de saint Jean, envers qui elle avait toujours eu une dévotion spéciale; un magnifique cortège de bienheureux les suivait. Elle aperçut aussi les démons sous des formes hideuses et horribles, mais honteusement enchaînés comme des vaincus. Et sainte Mechtilde vit l'âme victorieuse de Gertrude s'envoler tout droit vers le Cœur de Jésus. D'autres personnes pieuses eurent révélation qu'à ce même moment, plusieurs âmes du purgatoire avaient été délivrées par ses mérites, pour lui tenir compagnie dans son entrée triomphale au séjour des bienheureux.

(1) *L'année de sainte Gertrude* par le R. Père Cros. S. J., p. 149. — Chez Regault, 28, rue des Balances, Toulouse.

(2) *Les Exercices spirituels de sainte Gertrude*, traduits par dom Guéranger. — Chez Oudin, Poitiers.

SAINTE CÉRONNE, VIERGE

Fête le 15 novembre.



Sainte Céronne et son frère Suffranus reçoivent le Baptême. — La Sainte voit venir à elle, dans la solitude, un grand nombre de vierges avec lesquelles elle fonde un monastère. — Elle devient aveugle.

L'humble vierge, dont nous esquissons la vie, naquit au commencement du ^v^e siècle. Elle vint au monde dans la petite bourgade de Cornillan, près de Béziers, ce pays enchanteur, dont la poésie a si gracieusement célébré les charmes. Le père de Céronne se nommait Olympius et la mère Sarrabia. Ils étaient riches des biens de la fortune; aux richesses étaient venus s'ajouter les honneurs. Mais il leur manquait une chose bien autrement précieuse que les trésors péris-

sables de ce monde, il leur manquait la foi chrétienne.

LE CHRISTIANISME DANS LES GAULES
AUX PREMIERS SIÈCLES

Cette foi chrétienne, ils avaient été à même de la connaître et d'en admirer la sublime pureté et les généreux dévouements. Nous savons, en effet, par des traditions d'une authen-

tivité incontestable, que de nombreux disciples des apôtres, apôtres eux-mêmes au cœur ardent et brûlant de charité, avaient sillonné la Gaule dans tous les sens. La bonne semence de l'Évangile avait été accompagnée presque partout de nombreux et éclatants miracles, qui en attestaient la véracité et la divinité. Saint Serge-Paul avait, dès le milieu du premier siècle de notre ère, fondé l'Église de Narbonne, dont il fut le premier évêque. En peu de temps, cette église était devenue florissante et son illustre pontife, parcourant les contrées environnantes, avait fait entendre ses prédications à Béziers et remplacé dans cette ville les temples païens par des oratoires chrétiens. Il avait choisi et placé saint Aphrodise à la tête de cette Église nouvelle pour achever son œuvre. Plus tard, il est vrai, les persécutions étaient venues, et çà et là, le sang des martyrs avait coulé; mais le christianisme, loin d'en être ébranlé à la manière des institutions humaines, n'avait fait que s'affermir et s'étendre avec une fécondité merveilleuse. La douceur et le calme des vierges et des confesseurs de la foi au milieu des tourments et en face de la mort leur avaient suscité des sympathies et une admiration incomparable.

LES PARENTS DE NOTRE SAINTE RESENT ATTACHÉS AU CULTE DES IDOLES

Cependant, beaucoup de familles encore, et parmi ces familles quelques-unes des plus notables, étaient demeurées attachées au culte des idoles. La religion païenne était si facile et si conforme aux passions vicieuses du cœur humain. La pureté du christianisme, au contraire, exigeait bien des renoncements et, si en retour elle promettait et procurait la paix de l'âme dès cette vie, sa récompense principale n'était pas de ce monde. On comprend dès lors pourquoi les parents de Céronne avaient obstinément fermé leur cœur à la persuasion de la vérité. Cette famille se composait du père, de la mère et de plusieurs enfants.

Où la jeune fille avait puisé ses sentiments chrétiens? nous ne le savons pas; mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle rencontra du côté de ses parents un obstacle insurmontable.

Jamais ils ne permettraient à aucun de leurs enfants d'abandonner un culte qu'ils chérissaient. Quand leur fille aurait l'âge requis, ils lui trouveraient un époux, dévoué comme eux au paganisme, et elle n'aurait pas à exprimer son avis sur ce sujet.

COMMENT LA PROVIDENCE VIENT AU SECOURS DE CEUX QUI PLACENT EN ELLE LEUR CONFIANCE

Céronne, dit le Bréviaire dans son office (1), était dans sa famille comme une fleur, comme une rose au milieu des épines. Sans appui, sans liberté, sans guide, qu'allait-elle devenir? Elle souffrait et gémissait en secret.

S'enfuir au loin pour rendre toutes les recherches inutiles et suivre la voix de sa conscience, elle y avait bien songé. Malgré les répugnances très douloureuses de la nature à la pensée de quitter les siens pour toujours, elle ne voyait pas d'autre issue possible. D'un caractère généreux et prêt au sacrifice, peut-être eût-elle déjà mis ce projet à exécution. Mais une chose la retenait: quels dangers de toutes sortes

ne manquerait pas de courir, sur des chemins inconnus, une jeune fille dans toute la fraîcheur de la jeunesse?

Elle avait prié longtemps et réfléchi, elle pria encore avec plus de ferveur et s'abandonna avec une entière confiance à la protection divine. Le secours du ciel ne devait pas se faire longtemps attendre.

Suffranus ou Sophronius, ou Vulfrain, l'un de ses frères plus âgé qu'elle, lui avait témoigné une affection fraternelle plus délicate et plus dévouée. Encouragée de la sorte, elle crut pouvoir lui confier les sentiments intimes de son cœur et lui parler de la religion qu'elle voulait embrasser. Autant qu'elle en était capable, Céronne lui en exposa les principaux dogmes, lui demandant s'il ne consentirait pas à l'accompagner et à la protéger dans sa fuite devenue indispensable pour recevoir le saint baptême.

La cause était gagnée; la grâce divine avait éclairé et touché le cœur de Suffranus. Peu de jours après, le frère et la sœur, renoncant ensemble aux espérances d'un avenir brillant selon le monde, quittaient secrètement le toit paternel.

Ils s'en allaient dans une autre contrée de la Gaule, marchant à la garde de la Providence, par des chemins détournés et inconnus, souvent au prix des plus rudes fatigues. Leur foi seule les soutenait dans l'épreuve.

Arrivés à Bordeaux, c'est-à-dire au but qu'ils s'étaient proposé, ils allèrent trouver l'évêque de cette ville, lui racontèrent les motifs de leur fuite et leur grand désir de recevoir le baptême et d'être instruits plus amplement des vérités chrétiennes. Le pontife les accueillit avec la bonté d'un père, les encouragea dans leurs généreuses résolutions et les fit instruire, selon qu'ils le lui avaient demandé.

Quand le temps de l'épreuve fut accompli, les deux néophytes reçurent ensemble le sacrement de la régénération. Ils étaient au comble de l'allégresse.

Tous ceux qui ont goûté les véritables joies spirituelles, récompense ordinaire du don de soi-même à Dieu, avouent sans peine que ces joies surpassent toutes les délices de la vie du monde. Suffranus et sa sœur, tout inondés de ces joies célestes, croyaient n'avoir rien fait pour mériter une telle faveur. Aussi leur vie fut-elle, à partir de ce jour, une vie toute de recueillement et d'édification.

LA CONSÉCRATION DU SACERDOCE LE VOILE DES VIERGES

Quelques semaines, peut-être quelques mois, s'étaient écoulés depuis leur baptême; toujours pénétrés des mêmes sentiments de reconnaissance envers le Seigneur et ne sachant comment l'exprimer, Suffranus et Céronne retournèrent trouver l'évêque, leur père et leur ami. Ils avaient une nouvelle faveur à lui demander. Ne pouvaient-ils pas se donner à Dieu d'une manière plus parfaite encore, l'un, par la consécration sacerdotale, l'autre en recevant le voile des vierges. Ils brûlaient du zèle d'exercer l'apostolat et de gagner à leur tour des âmes à Jésus-Christ. Le pontife, heureux de voir ces nouveaux chrétiens tout remplis de la grâce de l'Esprit-Saint, ne trouva point d'obstacle à la réalisation de leurs désirs. Il les fit instruire de nouveau et préparer avec soin, comme il l'avait fait dès leur arrivée à Bordeaux. Suffranus reçut l'onction du sacerdoce et Céronne l'insigne extérieur de sa consécration

(1) Bréviaire propre du diocèse de Séz.

virginale. Il serait difficile de dire lequel des deux était le plus triomphant lorsqu'ils reçurent ces nouvelles faveurs; à vrai dire, ils jouissaient du bonheur l'un de l'autre et leur joie était sans mélange. Le nouveau prêtre montait à l'autel pour offrir le sacrifice de l'Agneau sans tache, et la vierge contemplait ce frère bien-aimé avec une sorte de ravissement, unie aux mêmes intentions et priant avec toute la ferveur dont elle était capable. Leurs journées étaient ensuite partagées entre la visite des malades, l'instruction des ignorants et des pauvres, le travail et les prières faites en commun. Ils passèrent ainsi plusieurs années dans la paix la plus profonde. Leur vie tout angélique, leur charité toujours prête à secourir les membres souffrants de Jésus-Christ, était l'édification de tous. C'est ainsi qu'ils répandaient autour d'eux la bonne odeur des vertus chrétiennes, et les fidèles, qui avaient su de bonne heure les apprécier, se réjouissaient de les posséder au milieu d'eux.

UNE GRANDE ÉPREUVE — LA SÉPARATION MORT DE SUFFRANIUS

Mais, disent les historiens de leur vie, dont les témoignages ont été recueillis avec le plus grand soin (1), l'ennemi des âmes voyait avec rage les fruits abondants de l'apostolat des deux serviteurs de Dieu. Et Dieu, qui récompense parfois la ferveur de ses saints en les appelant à de nouveaux combats et à de plus grands sacrifices, afin d'augmenter pour le ciel, dans une mesure très abondante, leurs mérites et leur récompense, Dieu permit au démon d'exercer une partie de sa méchanceté. Des personnes, inspirées par on ne sait quel sentiment de basse envie, répandirent habilement la calomnie la plus noire contre Céronne et Suffranus. Ils avaient usurpé, disaient-ils, leurs titres apparents de frère et de sœur pour vivre ensemble dans le crime, et s'ils avaient fui loin de la demeure qui avaient abrité leur jeunesse, ce n'était que pour vivre plus à l'aise. Ces bruits perfides se répandirent peu à peu, malgré que rien ne pût donner prise à d'aussi abominables suppositions. Les pieux fidèles, qui les connaissaient depuis longtemps, se gardèrent bien d'y ajouter foi; ils auraient voulu consoler les innocentes victimes de cette accusation.

Mais le coup était porté, et la blessure était si profonde qu'elle semblait inguérissable. Le frère et la sœur, qui eussent volontiers donné leur vie pour le salut des misérables calomnieurs, ne pouvaient supporter la pensée d'être l'objet du moindre scandale. Ils eurent recours à la prière, à cette arme faible en apparence, toute-puissante en réalité, quand elle est accompagnée de l'humilité et de la confiance: N'est-ce pas elle qui les avait sauvés de la corruption païenne? C'est elle qui les ferait triompher encore de l'ennemi invisible, qui avait déchainé contre eux cette tempête. Ils comprirent bientôt qu'ils devaient se séparer, pour s'en aller là où l'esprit de Dieu les conduirait. Mais ils voulurent auparavant recevoir une dernière fois les conseils paternels et la bénédiction de l'évêque de Bordeaux. Celui-ci leur prodigua toutes les consolations de sa tendresse et les bénit.

Alors Suffranus et Céronne, répandant d'abondantes larmes, se firent leurs adieux pour

ne plus se revoir en ce monde. La séparation était un sacrifice extrêmement douloureux pour ces deux âmes si délicates, si bien faites pour se comprendre. Ils le faisaient avec un cœur brisé, tout en l'acceptant avec résignation pour le salut des âmes à convertir. La mort de l'un d'eux leur eût semblé un sacrifice moins douloureux. Suffranus se dirigea vers Rome, où il visita le tombeau des apôtres, et mourut saintement très peu de temps après.

SAINTE CÉRONNE VIENT SE FIXER AU DIOCÈSE DE SÉEZ

Sainte Céronne s'était dirigée vers l'ouest de la Gaule; elle traversa, non sans de grandes fatigues, les pays qui se trouvaient au nord de l'Aquitaine, et arriva au diocèse de Séez, vers l'an 440.

Elle se retira dans la solitude sur le mont Romigny, près de Mortagne. C'est là que Dieu l'avait appelée pour exercer l'apostolat. On ne tarda pas, en effet, dans le voisinage, à remarquer la sainteté de sa vie et à venir solliciter ses conseils. Elle en profitait pour communiquer à tous les élans de sa charité.

C'est alors que de pieuses vierges, remplies d'admiration pour ses vertus, lui demandèrent de les diriger dans la voie où elle marchait elle-même. Elle accepta et forma avec elles une sorte de communauté, dont elle fut en même temps le modèle, la supérieure et la mère.

Ce fut là, nous disent les historiens de la contrée, le premier monastère du diocèse de Séez, que déjà plusieurs saints avaient évangélisé.

La Sainte fit élever tout près de son monastère un oratoire en l'honneur de saint Marcel, pape et martyr. Plus tard, elle fit construire une église ou chapelle un peu plus loin, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'église dédiée à son culte. Elle aimait à y venir prier avec ses compagnes pour la conversion des idolâtres, qui se trouvaient encore çà et là dans le pays. Ceux-ci, attirés par la renommée de sa vie, venaient écouter les sages instructions qu'elle se plaisait à leur donner. Non seulement elle leur exposait les dogmes de la foi, mais elle ne manquait pas de les consoler dans leurs peines et leurs afflictions. Aussi venaient-ils en grand nombre et souvent de très loin. Quand ils s'en retournaient dans leurs familles, ils étaient gagnés à Jésus-Christ.

Telle était la récompense magnifique que Dieu accordait à ses prières et aux sacrifices qu'il lui avait demandés dans le passé.

UNE DERNIÈRE ÉPREUVE

De nombreuses années s'étaient écoulées dans cette vie de prières, de travail et d'apostolat. Céronne allait bientôt recevoir au ciel la récompense de son zèle et de son amour pour son céleste Epoux.

Mais, auparavant, une dernière épreuve lui était réservée. La pieuse vierge devint aveugle. Elle accepta cette infirmité avec une douce résignation. Et, pendant que ses yeux demeuraient fermés au spectacle des choses de ce monde, les regards de son âme s'illuminaient davantage aux clartés et aux joies de la vérité éternelle. Chaque jour elle ne manquait pas de se rendre à ses oratoires pour y passer de longues heures dans la contemplation et la prière.

Les deux modestes sanctuaires étaient distants l'un de l'autre d'environ deux cents pas. Afin de

(1) M. l'abbé Blin, dans son excellent ouvrage de la vie des Saints du diocèse de Séez. 2 vol. in-8°.

rendre ce trajet plus facile, la sainte aveugle avait fait tendre de l'un à l'autre un fil de fer qui servait à guider ses pas chancelants. On rapporte que plusieurs fois des enfants ou des bergers rompirent par malice ce fil conducteur, qui toujours se trouva miraculeusement renoué.

Enfin, vint l'heure ardemment désirée, l'heure de la délivrance et du triomphe pour les saints. Sainte Céronne mourut en 490, et le Bréviaire fixe la date de sa mort au quinzième jour de novembre.

NOMBREUX MIRACLES A SON TOMBEAU — SON CORPS EST PRÉSERVÉ DE LA CORRUPTION

Le corps de la Sainte fut inhumé par ses compagnes dans le petit oratoire dédié à saint Marcel. De nombreuses guérisons s'opérèrent autour de son tombeau. On y conduisait un grand nombre de malades; ils venaient avec confiance réclamer l'intercession puissante de celle qu'ils avaient connue autrefois; la plupart s'en retournaient guéris et pleins de reconnaissance pour leur bienfaitrice.

Cependant, ses religieuses, craignant, à cause même de ces miracles, qu'on ne cherchât à leur ravir le corps de leur fondatrice, sans qu'elles pussent le défendre, le firent transporter dans l'église plus éloignée, autour de laquelle une agglomération nombreuse s'était formée peu à peu. Là, les prodiges continuèrent, et on ne saurait dire combien de malades atteints de la fièvre recouvrèrent la santé.

Pendant les siècles qui suivirent, des pirates venus du Nord ayant dévasté ces contrées, les fidèles s'étaient trouvés dispersés, les églises pillées et dévastées. — Saint Adelin, évêque de Séez au ix^e siècle, vint, guidé par une inspiration céleste, reconnaître le tombeau de sainte Céronne. Il trouva, après trois cents ans écoulés, son corps dans un état de conservation parfaite et sans aucune trace de corruption. Il le déposa dans une châsse, digne d'un si riche trésor, et le porta triomphalement au milieu d'un grand concours de peuple, pour le placer dans une basilique qu'il avait fait élever en son honneur. Cette basilique fut détruite vers le xii^e siècle et remplacée par l'église paroissiale actuelle de Sainte-Céronne.

Vers cette même époque, les Anglais, maîtres de cette partie de la France, prirent la sainte relique et la châsse qui la contenait pour les transporter au Mont Saint-Michel. Quelques années plus tard seulement ils consentirent à rendre un des bras de la Sainte à l'église qu'ils avaient dépouillée. Cette relique est la seule connue, la seule qu'on possède aujourd'hui.

UN PROFANATEUR SACRILÈGE — CULTE DE SAINTE CÉRONNE — NOUVEAUX MIRACLES A SON TOMBEAU

Pendant la tourmente révolutionnaire, un habitant de Mortagne, poussé par une sorte de haine satanique contre tout ce qui était religieux, vint à Sainte-Céronne, arracha les reliques de l'autel et les jeta sur le pavé en blasphémant. Elles furent recueillies aussitôt par de pieuses personnes qui les conservèrent avec le plus grand respect et les remirent aux mains de l'autorité ecclésiastique dès que le calme fut rétabli. Quant au profanateur, il devait subir le châtement de son impiété sacrilège; il fut atteint et mourut d'une horrible maladie.

C'est autour de ce tombeau de sainte Céronne, placé au milieu du sanctuaire de l'église paroissiale qui porte son nom, tombeau dont l'authenticité est bien constatée, c'est auprès de ces reliques vénérées que des pèlerins nombreux viennent chaque année solliciter les grâces temporelles et spirituelles dont ils ont besoin. On peut assurer, dit un témoin oculaire et digne de foi, que ceux qui prient avec confiance obtiennent bien souvent les faveurs sollicitées. Il serait facile de citer à l'appui bon nombre de faits merveilleux.

Ici, c'est une jeune fille atteinte d'une affection de poitrine, épuisée par une fièvre très longue contre laquelle sont venus échouer tous les efforts de la science médicale. On apporte à la malade un linge mouillé dans l'eau de la fontaine de sainte Céronne; elle s'en baigne le visage et la fièvre disparaît aussitôt. La jeune fille recouvre ses forces et la santé (1).

Plus tard, c'est une enfant atteinte d'une fièvre cérébrale; chaque jour, elle éprouve de violents frissons, qui font craindre pour sa vie. Sa faiblesse est extrême. Elle souffre ainsi depuis six semaines environ. La pauvre mère, désolée, vient en pèlerinage au tombeau de la Sainte. Quelle n'est pas sa surprise et son émotion en rentrant chez elle! Elle trouve son enfant toute joyeuse et jouant dans son lit. La malade était parfaitement guérie.

La ville de Narbonne, dit M. l'abbé Blin, que nous avons cité plus haut, possédait autrefois un oratoire dédié à sainte Céronne et à saint Sophronius son frère. Les fidèles avaient une grande confiance dans leur protection; ils venaient en pèlerinage invoquer ces deux saints pour obtenir la guérison des maladies de la fièvre. Tout fait croire que cette chapelle fut renversée par les hordes révolutionnaires à la fin du siècle dernier.

Le diocèse de Séez, où sainte Céronne passa la seconde partie de sa vie et qu'elle édifica par ses exemples et ses vertus, célèbre sa fête le 15 novembre, sous le rite double.

On représente la Sainte revêtue de l'habit religieux, avec un long scapulaire sur ses vêtements. Le front et la gorge sont ornés d'un bandeau de lin blanc et la tête est couverte d'un long voile. Elle tient à la main le livre des Evangiles, livre où elle puisa la doctrine céleste qu'elle répandit dans cette contrée, dont elle fut l'apôtre et le salut.

PRIÈRE

O Dieu, qui êtes la couronne des vierges et le repos des âmes chastes, daignez, par l'intercession de la bienheureuse vierge Céronne, écouter favorablement les prières de ceux qui vous implorent, et faites que nos âmes, soupirant avec ardeur après l'accomplissement de vos promesses, soient remplies de l'abondance de votre charité! Nous vous le demandons, par Jésus-Christ votre Fils et Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SOURCES

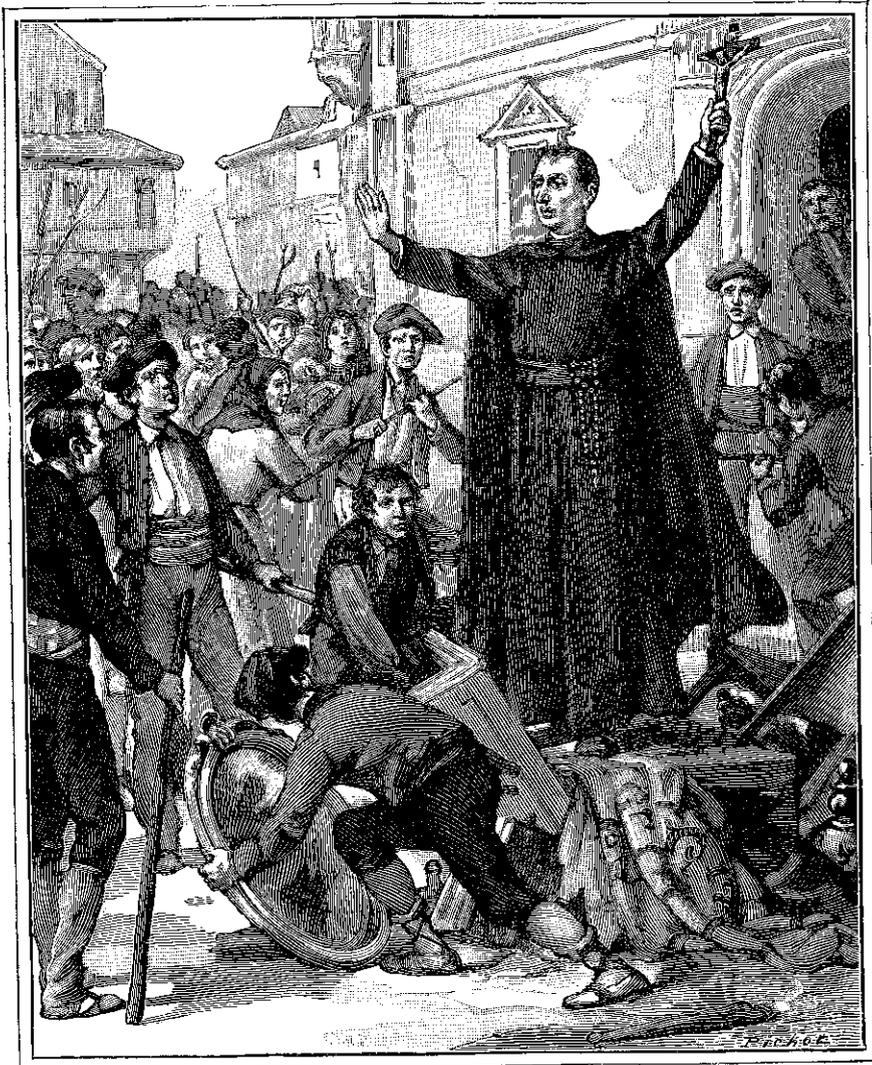
Bréviaire propre du diocèse de Séez. — Abbé BLIN, *Vies des saints du diocèse de Séez et histoire de leur culte*, 2 vol. in-8°. Laigle, 1873. Le savant hagiographe a consulté pour ce travail plusieurs manuscrits et les traditions locales.

(1) La dévotion populaire attribuée à l'eau de cette fontaine la vertu de guérir la fièvre.

LE VÉNÉRABLE JOSEPH-MARIE PIGNATELLI

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, 1737-1814

Première partie (1737-1773.)



Le vénérable Pignatelli harangue la foule et disperse les émeutiers.

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fondé dans l'église de Montmartre, à Paris, le 15 août 1534, par saint Ignace de Loyola et ses six compagnons, et approuvé en 1543 par le pape Paul III, cet Ordre religieux avait pour but principal la lutte contre l'hérésie sous toutes ses formes. Quelque immense que fût sa tâche, il n'y faillit pas. Le protestantisme d'abord, le jansénisme ensuite, et, plus tard, le philosophisme antichrétien, n'eurent pas d'adversaires plus redoutables. Ouvrages et publications de toutes sortes, enseignement à tous les degrés, depuis

l'école primaire jusqu'aux Universités savantes, prédications et missions, les Jésuites ne négligèrent rien pour atteindre leur but. Leur succès fut d'autant plus considérable qu'ils se multiplièrent plus rapidement et qu'ils comptèrent dans leurs rangs l'élite de la science et de la vertu pendant plus de deux siècles.

Une telle force au service d'une telle influence ne pouvait que soulever la haine des ennemis de l'Eglise. Vers le milieu du xviii^e siècle, les inimitiés éparses se coalisèrent en un vaste complot contre l'Institut. Elles trouvèrent ou firent naître, dans les divers Etats catholiques de l'Europe, des

ministres décidés à servir leurs projets. On vit successivement Pombal, en Portugal (1759), Choiseul, en France (1764), d'Aranda, en Espagne (1767), Tanucci, à Naples (1767), prononcer la déchéance de la Compagnie, disperser ou expulser ses membres, et confisquer tous ses biens. Les choses en vinrent au comble quand, le 21 juillet 1773, le pape Clément XIV, cédant à la pression des cours catholiques et à la menace d'un schisme, crut devoir sacrifier à la paix de l'Église un Ordre qu'il estimait d'ailleurs hautement.

C'est au milieu de ces douloureuses conjonctures que vécut et se sanctifia le serviteur de Dieu dont nous entreprenons la biographie. Il fallait les rappeler sommairement, parce que sa vie y a été si étroitement mêlée, qu'en faire le récit, c'est raconter l'histoire de la Compagnie de Jésus elle-même pendant un demi-siècle.

PREMIÈRES ANNÉES

Joseph-Marie Pignatelli naquit à Saragosse, en Espagne, le 17 décembre 1737, la septième année du pontificat de Clément XII et la trente-septième du règne de Philippe V. Son père, don Antoine Pignatelli, et sa mère dona Maria Montcayo y Blanes, étaient de race illustre et portaient tous deux dans leurs armes une couronne comtale. Des nombreux enfants qui naquirent de leur union, plusieurs moururent en bas âge, deux entrèrent dans le clergé séculier, deux se firent Jésuites, et deux autres, les aînés, don Joachim et dona Maria-Françoise, restèrent dans le monde. Joseph avait à peine sept ans et donnait déjà des signes d'une grande piété, quand il perdit successivement son père et sa mère. L'enfant et son frère Nicolas furent alors confiés à la sœur aînée, mariée depuis peu à Naples et devenue comtesse d'Acerra. Ils retrouvèrent auprès d'elle l'atmosphère de foi vive qui avait été celle du foyer paternel; aussi Joseph fit-il, à Naples, de nouveaux progrès dans la vertu. A l'âge d'environ douze ans, on le renvoya en Espagne et il entra, comme interne, au collège des Pères Jésuites de Saragosse. Dès le jour de son arrivée, il résolut de mener de front le travail de l'étude et celui de sa sanctification. Les résultats de ses efforts ne se firent pas attendre. Le recueillement lui devint bientôt habituel, et, grâce à la communion fréquente et à la visite journalière au Très Saint Sacrement, il acquit un esprit de prière très développé. Mais, ce qui était plus remarquable encore chez un enfant de son âge, c'était son amour de la mortification. Le fruit de cette vertu fut, chez Joseph, une angélique pureté dont l'éclat rayonnait jusque sur son visage.

On eut vite fait de deviner, au collège, que Dieu avait sur cette âme des vues particulières. Aussi, personne ne fut-il surpris de l'entendre déclarer, au terme de ses premières études, qu'il serait prêtre et Jésuite. Le 8 mai 1753, il entra au noviciat de Tarragone, en Catalogne. Il n'avait pas encore seize ans.

LE NOVICIAT

Avec le noviciat, les exigences de la grâce allaient se faire plus impérieuses. Joseph le comprit. Toute son application fut, dès lors, de plier sa nature à la pratique parfaite des vertus religieuses et de se pénétrer de l'esprit de la Compagnie. Il lui en coûta d'abord de se faire à la grossièreté du costume, à la pauvreté de la cellule, à la bassesse des emplois. Mais plus la besogne était rude, plus il y mettait d'ardeur. C'était un

usage alors que les novices allassent passer un mois dans un hôpital pour y soigner les malades. La première fois qu'il s'y rendit, Joseph s'attarda sans doute trop longtemps auprès d'un pauvre infirme dont les ulcères répandaient une odeur insupportable. Sa délicatesse naturelle n'y tint pas, et il tomba en défaillance auprès du lit. Il fallut l'emporter; mais, à peine rentré au noviciat et revenu à lui, il a honte de sa faiblesse et supplie le Père recteur de le renvoyer à l'hôpital. Il y retrouve son malade, lui lave délicatement les plaies qu'il baise ensuite, fait son lit et l'entretient, pendant une heure, de pensées pieuses. La nature était domptée.

Une autre fois, c'était son tour d'aller par les rues de la ville, une besace sur le dos, mendier le pain nécessaire à nourrir les pauvres. Au détour d'une rue, Joseph tombe soudain au milieu d'un cercle nombreux de jeunes gentilshommes de sa connaissance. Les quolibets aussitôt de pleuvoir et les moqueries de s'entrecroiser. Il ne s'en émeut pas et se prête même de bonne grâce aux plaisanteries; puis, se tournant vers les rieurs: « Messieurs, leur dit-il, riez tant qu'il vous plaira. Seulement, quand vous aurez fini, sachez que vous me devez chacun votre pièce pour mes pauvres. Il n'est pas juste que je vous amuse sans profit. » La collecte fut faite, en effet, et rapporta gros au Frère quêteur.

C'est ainsi que, pendant deux années, le saint jeune homme travailla à se vaincre et à briser sa nature aux rudes vertus de la vie religieuse. Il y réussit si bien qu'à peine âgé de dix-huit ans, il était déjà un modèle achevé d'abnégation. Aussi, le 9 mai 1755, fut-il admis, à l'unanimité des voix, à prononcer ses premiers vœux.

L'ÉTUDIANT — LE PROFESSEUR — L'APÔTRE

L'heure était venue des études sérieuses, préparatoires à l'apostolat. A Manrèse d'abord, en Catalogne, il fit complètement son éducation littéraire, y ajoutant une étude approfondie de l'éloquence et des langues latine et grecque. De Manrèse, il passa à Calatayud, dans la province d'Aragon, pour y faire ses études philosophiques. Une épreuve l'y attendait qui, supportée courageusement pendant trois ans, ne contribua pas peu à son avancement spirituel. Pour des motifs restés inconnus, le recteur du collège et le professeur de philosophie se montrèrent pleins de prévention contre lui. Ce ne furent constamment qu'observations sévères, réprimandes et humiliations. On le jugea même d'une intelligence au-dessous du médiocre, lui pour qui ses maîtres de Manrèse n'avaient pas eu assez d'admiration. Joseph eut l'humilité de ne pas s'en étonner. On ne surprit jamais sur ses lèvres une parole de plainte ou de récrimination. Il profitait, au contraire, des reproches, en redoublant de zèle au travail, et il faisait chaque jour une humble prière pour obtenir de Dieu la grâce de n'être pas indigne de sa vocation. Cependant, le moment vint de sa pleine justification. Au terme des études philosophiques, une thèse portant sur toutes les matières du cours devait être soutenue en public. A l'étonnement général, ce fut Joseph qu'on en chargea. Il obéit simplement et se prépara, non pas à prendre une revanche personnelle, mais à faire honneur à ses maîtres et à son collège. Son exposé lumineux, son argumentation serrée et la précision de ses réponses lui méritèrent à maintes reprises les applaudissements de l'auditoire. De ce jour, on le devine, ses supérieurs changèrent

complètement d'avis sur son compte. Il fut jugé digne d'entrer sans retard en théologie, et partit pour Saragosse vers la fin de l'année 1758.

Avec quelle ardeur il approfondit pendant quatre ans cette science divine, la plus nécessaire au prêtre, ses biographes se plaisent à le raconter. Disons seulement qu'il chercha avant tout, dans la connaissance plus parfaite de Dieu, un aliment à sa vie de prière, et un moyen d'être utile aux âmes. Mais la théologie reposant, comme sur une base, sur le fondement de la Sainte Ecriture, il voulut aussi se la rendre familière et ne recula pas, pour cela, devant l'étude de l'hébreu, du syriaque et du chaldéen. Songeant alors qu'un prêtre ne doit être savant que pour mieux être apôtre, il se mit aussi à apprendre le français, l'italien, l'anglais et l'allemand, qu'il parla bientôt avec une élégante facilité. Tant de connaissances diverses réunies dans un jeune homme de vingt-cinq ans pourraient étonner si l'on ne savait que Joseph était doué d'une mémoire prodigieuse. Après trois mois, il pouvait répéter mot à mot les explications données en classe par son professeur.

Cependant, tant de travail et une vie de continuelles austérités finirent par ébranler sa santé déjà frêle, et, sur l'ordre du médecin, il fallut le condamner à un repos absolu. Il se soumit humblement et se consola par la pensée qu'il pourrait consacrer de plus longues heures à la méditation. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi dans les douceurs du tête-à-tête avec Dieu. Puis on lui confia la classe des petits dans le collège de Saragosse. Il y fut maître aussi parfait qu'il avait été parfait étudiant. Ses industries variées pour exciter l'émulation des élèves, son dévouement pour tous, son zèle pour éveiller en eux une piété solide, surtout la sainteté de sa vie lui acquirent en peu de temps un ascendant irrésistible.

C'est sans doute pendant la période de son professorat qu'il fut ordonné prêtre. Il estima, dès lors, que de nouveaux devoirs s'imposaient à lui. Longues heures de confessionnal, prédications ardentes en plein air, aux carrefours des rues, visites journalières aux hôpitaux et aux prisons, se partageaient les heures de répit que lui laissaient ses fonctions de professeur. Les prisonniers surtout, et, parmi eux, les condamnés à mort, avaient ses prédilections. Il n'en approchait aucun qu'il ne le réconciliât avec Dieu, aussi l'appelaient-on communément le « Père des pendus ».

SÉDITION APAISÉE

On était en 1766. Une disette, voisine de la famine, sévissait dans toute la province d'Aragon. Des campagnes avoisinantes, les populations s'étaient portées en masse à Saragosse, réclamant du pain et des vivres. Le gouverneur de la ville, pris lui-même au dépourvu, ne suffisait qu'à grand-peine à satisfaire les affamés. Soudain, le bruit se répand que les greniers publics regorgent de provisions, mais que le gouverneur les tient fermés afin de mieux exploiter la misère publique. Une sédition éclate. Le gouverneur n'a que le temps de fuir, son palais est saccagé, et on va y mettre le feu quand le P. Joseph, instruit de ce qui se passe, accourt, tenant un grand crucifix à la main. Du haut d'un amas de meubles brisés il harangue aussitôt la foule, et sa parole de feu, ses adjurations pressantes, le prestige de sa sainteté, connue de tous, finissent par avoir raison de la fureur populaire. En moins d'une heure, tout était rentré dans l'ordre.

Nous touchons maintenant au complot haineux qui aboutira bientôt à la ruine de la Compagnie de Jésus en Espagne. L'heure est venue d'en dire un mot

LE COMLOT CONTRE LES JÉSUITES SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE EN ESPAGNE

La campagne menée alors contre les Pères avait commencé déjà sous Ferdinand VI, successeur de Philippe V (1746-1759). On les avait accusés de vouloir confisquer à leur profit les provinces du Paraguay et de l'Uruguay pour y faire régner un empereur à leur dévotion. Mais Ferdinand n'avait tenu aucun compte de ces inventions absurdes. Lorsque, à sa mort, en 1759, l'infant Don Carlos passa du trône de Naples au trône d'Espagne, sous le nom de Charles III, il y apporta une vive sympathie pour la Compagnie. La reine, sa femme; la reine mère, Elisabeth Farnèse, et surtout le ministre Squillaci, partageaient ses sentiments. La nouvelle qu'il apprit, en arrivant à Madrid, de la suppression de l'Institut en Portugal, n'y changea rien. Mais quand, plus tard, après la mort de la reine et de la reine-mère, et à la suite de l'émeute de Madrid, il se laissa circonvenir par les émissaires de Pombal et de Choiseul, quand surtout il se résigna à congédier son ministre, les mauvais jours de la Compagnie commencèrent, et Squillaci put dire, en s'embarquant pour l'Italie: « Je pars, mais les Pères de la Compagnie me suivront bientôt. » D'Aranda, le nouveau ministre, n'allait pas tarder à vérifier cette prédiction.

Il commença par persuader au roi que les Jésuites étaient les auteurs de la sédition de Madrid. Il lui confia ensuite, sous le sceau du secret, qu'ils conspiraient contre lui et répandaient partout un ouvrage de leur composition, où l'on prétendait prouver qu'il n'était pas le fils légitime de Philippe V, mais le bâtard d'Elisabeth Farnèse et d'un de ses courtisans. Pour corser le complot, il imagina de glisser dans les bagages de deux Jésuites arrivant d'Amérique des papiers compromettants et le fameux ouvrage en question: *De la bâtardise de Charles III*. Un paquet analogue fut subrepticement introduit dans le cabinet de travail du recteur du collège de Madrid. Tout cela fut saisi, bien entendu, et montré au roi, qui en fut atterré. C'en était trop, il fallait sévir.

Le 17 février 1767 fut signé un édit qui supprimait la Compagnie de Jésus de tous les domaines de la monarchie espagnole, ordonnait l'expulsion de ses membres et confisquait tous ses biens. Deux mois environ furent employés à en donner communication aux autorités d'Espagne et d'Amérique, et le matin du 3 avril suivant, à la même heure et sans qu'ils eussent été prévenus, 6500 Jésuites furent appréhendés dans leurs couvents et déportés. On accordait seulement à chacun une pension annuelle de 500 francs. D'Aranda triomphait.

L'ÉDIT A SARAGOSSE — EXIL DES PÈRES

Rien n'avait percé, à Saragosse, de toutes ces menées souterraines; aussi les Pères du collège dormaient-ils profondément quand, à l'aurore du 3 avril, leur couvent fut cerné et envahi par la troupe en armes. Tous les religieux furent conduits au réfectoire, où on leur donna lecture du décret d'expulsion. Un coup de foudre éclatant au milieu de la salle n'eût pas produit plus d'émotion que cette nouvelle. Le P. Pignatelli demeura

calme sous l'orage, et quand, en considération de son frère Joachim, alors ambassadeur d'Espagne à Paris, on lui offrit de rester à Saragosse, il déclara que rien au monde ne pourrait le séparer de ses frères en religion. Le lendemain, 4 avril, après avoir une dernière fois célébré la Sainte Messe, les Pères furent entassés sur des chariots et, n'emportant avec eux qu'un peu de linge, ils partirent pour Tarragone. Il y avait environ 200 kilomètres à parcourir, et les routes étaient défoncées par les pluies de mars; aussi le trajet fut-il des plus pénibles. Le soir, on couchait sur la terre nue. A Tarragone, les exilés de la province d'Aragon se trouvèrent réunis au nombre de plus de 600. Le P. Pignatelli avait été repris en route par son ancienne fatigue, et il crachait abondamment le sang. Comme on insistait à nouveau pour le décider à rester: « Si je dois mourir, répondit-il, que ce soit au milieu de mes frères. »

Le 28 avril, les Pères furent embarqués sur treize mauvais brigantins et, deux jours plus tard, on faisait voile vers l'Italie. Nul ne saura jamais les souffrances endurées par les exilés pendant cette traversée. Enfermés dans d'étroits taudis, privés d'air, à peine nourris, d'ailleurs, et torturés presque tous par le mal de mer, ils subirent un martyre de sept jours. Le P. Pignatelli qui avait, malgré sa jeunesse, été investi de pleins pouvoirs par le Père provincial resté en Espagne, se multiplia, dès lors, plus encore auprès de ses frères, et eut la joie de les sentir forts.

Après un douloureux voyage autour de la Corse et des tentatives infructueuses de débarquement à Bastia, à Ajaccio et en plusieurs autres endroits occupés plus ou moins par les bandes du fameux agitateur Paoli, on reçut de Gènes l'autorisation de se fixer à San Bonifacio.

SAN BONIFACIO

San Bonifacio est une bourgade située sur le rocher à pic qui termine la partie méridionale de la Corse, vrai nid d'aigles penché sur la mer. Il fallut toute l'intelligence et l'inépuisable dévouement du P. Pignatelli pour y loger les 600 religieux exilés. Il convertit d'abord en dortoirs les quatre grandes chapelles de l'endroit. Il groupa ensuite les religieux par maisons, afin de faciliter la vie régulière, puis il s'occupa de la grosse question des vivres. La ville en manquait. Il passa contrat avec des pêcheurs napolitains pour la fourniture du poisson, acheta un troupeau en Sardaigne, établit des moulins à moudre le blé, des fours à cuire le pain, des ateliers de couture et de cordonnerie, etc. Pour mener toutes choses à bien, il ne craignait pas de payer largement de sa personne. On le vit plusieurs fois conduire le troupeau à la montagne ou nettoyer l'étable des animaux, ce qui ne l'empêchait pas de distribuer chaque jour à tous ses religieux la bonne parole et de consacrer encore de longues heures à la prière. Mais, ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut de rétablir dans son intégrité la vie régulière; heures de silence, heures de travail, heures d'oraison se partagèrent le temps, comme naguère, dans les couvents d'Aragon. Bref, grâce à son inlassable activité, on vit reflourir le désert et se renouveler les merveilles de l'ancienne Thébéide.

NOUVEL EXIL

On en était là quand on apprit la nouvelle de la cession de la Corse à la France (1768). Tout

était à redouter du gouvernement de Choiseul. Un vaisseau arriva, en effet, le 6 septembre, porteur d'un ordre du ministre. Les Jésuites devaient évacuer Saint-Bonifacio dans l'espace de quarante-huit heures. Il n'y avait pas une minute à perdre. La colonie des 600 religieux fut prête, à l'heure marquée, pour son nouvel exil. Installée sur cinq mauvais bateaux, on la transporta, par une mer démontée, jusqu'à Gènes, d'où le P. Pignatelli organisa, à travers les Apennins, les duchés de Parme, de Modène et de Bologne, la longue marche qui devait conduire les Pères à Ferrare. Il fallut recommencer là tout le travail d'aménagement et de réorganisation régulière de San Bonifacio. Le P. Pignatelli en fut, cette fois encore, la cheville ouvrière. Puis, tout étant mis en ordre, il partit pour Rome, afin d'y rendre compte au P. Ricci, Supérieur général, de l'état des provinces dispersées. Celui-ci fut émerveillé de tout ce qu'il apprit, et il comprit vite quels trésors de prudence, de courage et d'humilité Dieu avait déposés dans l'âme du P. Pignatelli. Il lui fit part de ses appréhensions sur l'avenir de la Compagnie et lui recommanda d'être jusqu'au bout le gardien de ses frères. Fortifié par cette visite, le P. Joseph revint à Ferrare et y prononça, le 2 février 1771, en présence de tous ses religieux et d'une foule nombreuse, ses vœux solennels. C'était l'affirmation publique de son attachement à sa famille religieuse, à l'heure même où celle-ci allait sombrer tout entière dans un dernier naufrage.

BREF DE SUPPRESSION (1773)

Les événements avaient marché, en effet. Le 2 février 1769 était mort le pape Clément XIII. Un mois avant sa mort, les quatre cours de France, d'Espagne, de Portugal et de Naples l'avaient sommé d'en finir avec la Compagnie, mais il leur avait opposé un refus plein de dignité. Son successeur, Clément XIV, ne put longtemps résister à leurs nouvelles et plus audacieuses menaces. Pour éviter un schisme et rendre la paix à l'Église, il crut devoir signer, le 21 juillet 1773, le Bref, resté fameux, qui supprimait la Compagnie de Jésus dans tout l'univers chrétien. Lecture en fut donnée aux Jésuites de Ferrare le 28 août de la même année. Nul coup ne pouvait leur être plus cruel. Tant qu'il ne s'était agi que d'exil, leur cœur n'avait pas faibli; il leur restait malgré tout leur vie religieuse. Mais cette fois, c'était la ruine de cette vie religieuse elle-même. Le P. Pignatelli tomba à genoux, pria quelques instants en silence, et, fort de son obéissance au Vicaire de Jésus-Christ, il se releva en disant: « Volonté du Pape, consigne de Dieu! » Son unique préoccupation fut alors de fortifier ses frères. « Mes frères, leur dit-il, vous saurez, au milieu du monde où vous allez rentrer, mener encore la vie pauvre, humble et mortifiée qui a été la vôtre jusqu'ici. Nous pouvons, du moins, nous rendre ce témoignage que ce n'est pas par notre faute que cette calamité s'est abattue sur nous. » Les Pères se donnèrent alors l'accolade suprême et se dispersèrent.

Désormais la vie du P. Pignatelli sera marquée par de tous autres événements, sans cesser d'être la vie d'un saint. Loin de sa famille religieuse, il restera dans le monde le modèle des vertus du cloître et quand, avec le retour de la paix, il pourra rentrer dans sa communauté, il n'aura rien à changer à sa vie. C'est ce que montrera la seconde partie.

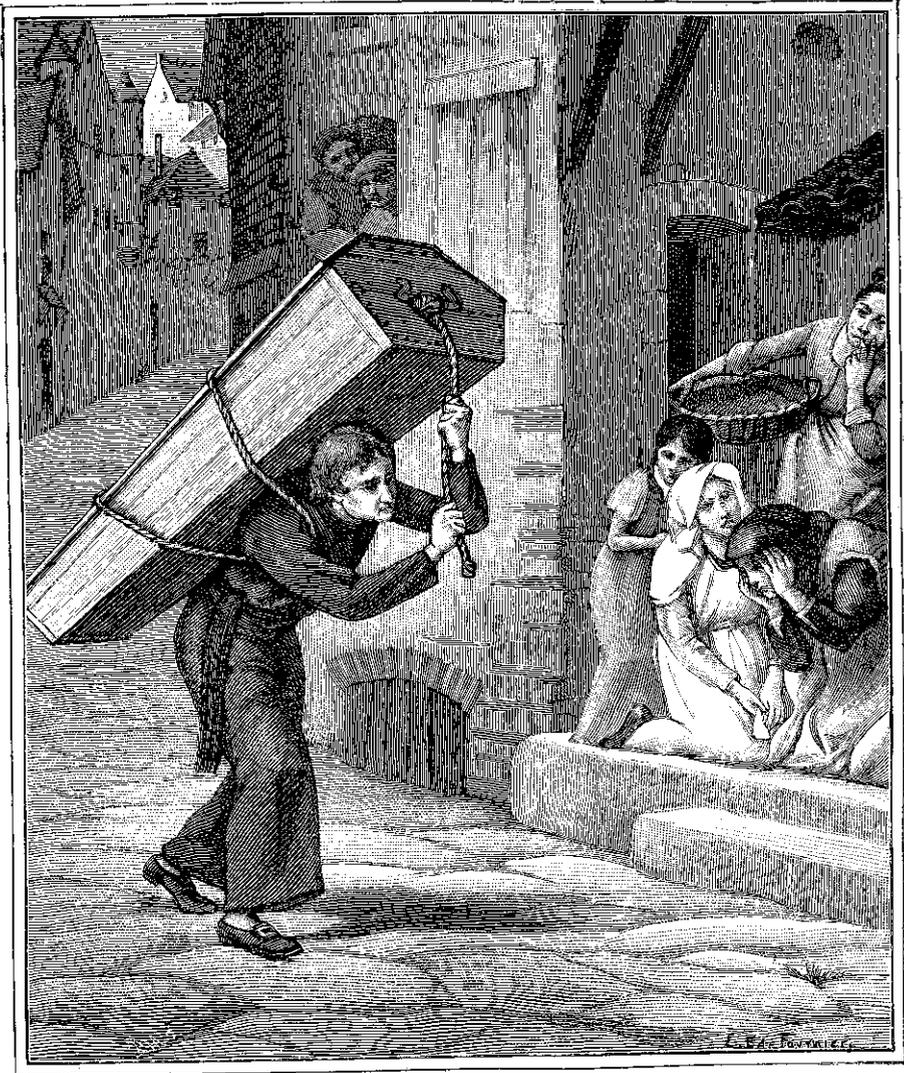
(A suivre.)

LE VÉNÉRABLE JOSEPH-MARIE PIGNATELLI

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(17 décembre 1737 — 15 novembre 1811.)

II^e PARTIE



On le vit ployant sous le poids d'un cercueil.

VINGT-QUATRE ANS D'EXIL MORAL ACTIVITÉ APOSTOLIQUE

Au lendemain du décret pontifical de 1773, les Jésuites, relevés de leurs vœux et rendus à la vie séculière, durent se disperser. Le P. Pignatelli reçut l'ordre de la cour d'Espagne d'aller résider à Bologne, dans la maison du commissaire royal. Sa première préoccupation, sous l'œil même de son gardien, fut de dresser le plan de sa nouvelle vie : il resterait religieux au milieu du monde, et, quoi qu'il lui en pût coûter, il garderait scrupuleusement l'esprit de sa Congrégation. Tout mi-

nistère public lui était interdit, il en profita pour s'adonner plus complètement à la prière, à l'étude et aux œuvres de bienfaisance privée. Ces travaux le mirent en relation avec la haute société bolognaise et il eut vite fait de prendre sur elle un ascendant dont se servit son zèle. Peu à peu on s'habitua à recourir à lui ; il devint le conseiller de tous, l'arbitre des conflits, le pacificateur des discordes, l'apôtre, en un mot, de la classe dirigeante. Nombreux furent les fruits de sa discrète activité. Un exemple entre cent en fera comprendre la nature. Une grande dame, plus riche encore d'intelligence que de biens, s'était laissée séduire par

les idées de Voltaire, et, au détriment de la religion, affichait, dans les salons d'alors, la plus cynique impiété. Il sut s'introduire auprès d'elle, gagner son estime d'abord, sa confiance ensuite, et finit par la ramener à une vie d'édification qu'elle garda jusqu'à la mort.

Ses frères dispersés furent aussi l'objet de sa sollicitude. Malgré la modique pension que continuait à leur servir l'Espagne, ils étaient pauvres, pour la plupart, indignes même. Le Père voulut être leur providence. Argent, provisions, vêtements, emplois rémunérateurs, il réussit à leur tout procurer.

Cependant, toute régulière et sainte que fût sa vie, il gardait au cœur la nostalgie du couvent et se montrait en toutes circonstances anxieux d'y rentrer. On sait par quel heureux concours d'événements le décret de Clément XIV n'avait pu être publié en Russie. Catherine II s'y était toujours opposée et elle avait même obtenu du Pape la permission de conserver la Compagnie dans ses Etats. En apprenant cette nouvelle, le P. Pignatelli conçut aussitôt le projet de se retirer en Russie. Fort de l'approbation de Pie VI, il allait partir, quand sa santé, subitement compromise, l'en empêcha. Cet accident lui était survenu à la suite de la grande peine que lui causait la conduite mondaine et excentrique de son frère Nicolas et surtout de la haine implacable qu'il lui avait vouée.

Contraint de rester à Bologne, il y continua, pendant de longues années, son existence de dévouement. En 1796, le général Bonaparte s'empara de la ville et porta, contre les Jésuites espagnols, un décret d'expulsion. Le Père fut assez heureux pour le faire rapporter et pour se concilier même la protection du jeune conquérant.

Son zèle se tourna alors vers les nombreux émigrés, évêques, prêtres, nobles de tout nom, que la Révolution avait chassés de France et que le duché de Parme avait largement accueillis. Sa générosité à leur endroit n'eût d'égale que la délicatesse dont il sut l'entourer. « Un jour, écrit la marquise de Forbin des Issarts, le Père apprit qu'un de mes enfants avait mal à la jambe; il vint pour le bénir. Mais, tandis qu'il lui prodiguait ses amitiés, il glissa sous la couverture un sachet rebondi. L'appartement était obscur et nous recevions beaucoup de visites. Le serviteur de Dieu espérait sans doute, grâce à ces circonstances, égarer notre conviction. Toujours est-il qu'après son départ je découvris la précieuse bourse. Elle contenait douze cents francs en or. Ce fut notre salut. »

A COLORNO

ZÈLE AUPRÈS DES MALADES ET DES PAUVRES

Tandis que le P. Pignatelli consacrait ainsi son temps aux œuvres de la charité, un événement important pour sa famille religieuse s'était passé non loin de lui. Peuille-ère n'y avait-il pas été étranger. Le duc Ferdinand de Parme, désireux de réparer la mauvaise action commise par son prédécesseur, avait écrit, le 23 juillet 1793, à Catherine II et au Père Vicaire des Jésuites en Russie. Il leur demandait des religieux pour rétablir l'Institut dans sa principauté. Leur présence était jugée par lui indispensable à l'éducation de la jeunesse et au succès de beaucoup d'autres œuvres d'apostolat. Le pape Pie VI, consulté, avait pleinement approuvé le projet, et la cour d'Espagne n'y mettait pas obstacle.

On devine avec quel empressement les Jésuites

russe répondirent à l'appel du prince. Trois Pères arrivèrent donc à Parme, et, sous la direction du P. Manevati, y fondèrent plusieurs collèges. Peu de temps après, le P. Manevati mourut. Son successeur, le P. Panizzoni, appela auprès de lui, de Bologne où il se trouvait toujours, le P. Pignatelli. Grande fut la joie de ce dernier au reçu de sa lettre. Il mit rapidement ordre à ses affaires et s'en vint à Parme. On était en 1797; le 6 juillet, il renouvela solennellement ses vœux dans l'église de Saint-Roch, et, sans retard, se remit aux pratiques de la vie régulière. Pendant deux ans il ne quitta pas le collège, mais quand, en 1799, on établit à Colorno le Noviciat de l'Ordre renaissant, c'est lui qui fut choisi comme maître des novices. Nul choix ne pouvait être plus heureux.

Le 16 novembre arrivèrent les premiers postulants. Le noviciat était fondé. Dès lors, la vie religieuse s'y épanouit en une magnifique développement; l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, le travail, la prière y étaient pratiqués avec une généreuse émulation. Doué d'une prudence rare et d'un esprit de discernement qui tenait du miracle, le Père Maître conduisait chaque âme par les chemins de la sagesse. Il était, d'ailleurs, l'exemple vivant de la perfection qu'il prêchait. Souvent on le voyait, le balai à la main, faire la propreté dans la maison, ou bien il se joignait aux frères pour laver la vaisselle, ou encore, sous prétexte de les former de plus près, il les conduisait en personne par les rues de la ville et mendiait, de porte en porte, le pain des pauvres. On le surprit même à la cuisine remplaçant un frère coadjuteur fatigué, et nulle raison ne put l'en empêcher pendant trois jours.

Nous venons de parler des pauvres. Ils étaient nombreux à Colorno. Touché de leur misère, le vénérable Père n'eût pas de repos qu'il ne leur eût construit un hôpital. Une trentaine de malades y furent reçus. Le Père eut pour eux des attentions exquises. Deux fois le jour il les visitait, s'entretenait familièrement avec eux et leur rendait, avec joie, les services les plus abjects. Une épidémie pestilentielle ayant éclaté sur toute la contrée, l'hôpital reçut de nouveaux hôtes et le Père se prodigua auprès d'eux. Jour et nuit il était à leur chevet, ne les quittant que pour courir, à la hâte, au secours de ceux qui n'avaient pu être hospitalisés. Un moment la mortalité fut telle que les paysans, effrayés, refusèrent de soigner leurs malades et même d'enterrer les cadavres. Le Père suffit à tout, et plus d'une fois on le vit, ployant sous le poids d'un cercueil, se diriger, à travers la ville déserte, vers le champ des morts.

Tant d'héroïsme ne le mit pas à l'abri de critiques malveillantes. Il eût pu, d'un mot, les faire cesser; il préféra se taire et se contenta du témoignage, reçu dans une révélation, que tous les pestiférés morts à l'hôpital étaient sauvés. D'ailleurs, les grâces surnaturelles que Dieu semait sous ses pas le justifiaient assez. Il rencontre un jour dans la rue un homme de superbe santé : « Mon ami, lui dit-il, allez vite à l'hôpital, faites-vous-y préparer un lit. Je vous reverrai ce soir. » L'inconnu obéit, se confesse, reçoit la Sainte Communion et meurt le lendemain d'une fièvre pernicieuse. « La grande merveille ! disait le Père à ceux qui s'étonnaient de sa clairvoyance surnaturelle, Dieu a bien fait parler l'ânesse de Balaam ! »

Les malades ne lui faisaient pas oublier les pauvres de la campagne. Par tous les temps il partait, pieds nus et les épaules chargées de provisions. Un soir il trouva sur le bord de la route une pauvre vieille en haillons et à moitié para-

Lysée; il la fit relever et porter à son logis. Ce n'était qu'une cabane ouverte à tous les vents, avec, pour lit, une botte de paille moisie. Touché de compassion, il lui procura une demeure convenable, se chargea de son entretien et lui promit de la revoir souvent. Sous cette enveloppe misérable, une âme de sainte se cachait. Le Père se fit son directeur, et elle parvint bientôt à une perfection si haute qu'elle parlait de Dieu avec la science d'une bienheureuse.

Est-il besoin de faire remarquer qu'une vie si sainte attirait au P. Pignatelli une vénération universelle? De tous côtés on venait le consulter et se recommander à ses prières. Le duc de Parme surtout avait pour lui un vrai culte. Il l'appelait ouvertement le *Saint*. Le Père, cependant, n'était pas toujours tendre à son égard. Ayant appris qu'il avait, par crainte de l'invasion, prêté son concours au gouvernement français qui exilait Pie VI, il lui en fit une sévère remontrance. Et comme le duc s'excusait en disant que Bonaparte menaçait d'occuper ses Etats : « Prince, reprit-il, c'était le langage des Juifs au sujet de Notre-Seigneur. Ils disaient aussi : les Romains viendront et s'empareront de notre pays. » Ferdinand fit pénitence, et peu de temps après il mourait saintement entre les bras du Vénéral, qui voyait son âme monter en Paradis.

PROVINCIAL D'ITALIE

Sur ces entrefaites, une lettre de son Supérieur général, datée de Saint-Petersbourg, vint surprendre le P. Joseph à Colorno. Elle l'établissait provincial de l'Ordre restauré, en Italie. Vaines furent les démarches qu'il tenta pour échapper à ce qu'il appelait « un grand malheur » ; le Pape ratifia la nomination, et il fallut se soumettre. Un second courrier lui apportait, presque au même moment, une nouvelle plus pénible encore. Son frère Nicolas était mourant, et on l'appelait, en hâte, auprès de sa couche. Nous avons dit la douloureuse mésentente qui, du fait de ce dernier, existait entre les deux frères. Sans perdre un instant, le P. Joseph se mit en route. Arrivé à Venise, où le malade agonisait, il entra humblement dans sa chambre, se jeta au pied du lit, et, avec une voix brisée par les sanglots, il le conjura de ne pas lui refuser un suprême embrassement. L'obstiné fut vaincu; il reconnut sa faute, en demanda pardon, et sollicita, comme gage de la réconciliation, la grâce d'être entendu en confession par le Père lui-même. Il en fut ainsi fait, et, quelques jours plus tard, après avoir renouvelé ses vœux solennels de religion, le moribond expirait dans les sentiments d'une admirable piété. Le Vénéral avoua, le soir même, à son compagnon de route, que l'âme de Nicolas était en Purgatoire et qu'elle souffrait beaucoup. « Faites demain la Communion pour lui, ajouta-t-il, et hâtons-nous de lui appliquer les suffrages. » Il fut dans la suite averti de sa délivrance.

Ce devoir de piété fraternelle rempli, le serviteur de Dieu se préoccupa sans retard de ses nouvelles fonctions. Des pourparlers étaient depuis peu engagés entre les Jésuites et Ferdinand IV au sujet du rétablissement de la Compagnie dans le royaume de Naples. Une lettre, signée de Ferdinand, fut adressée à Pie VII, sollicitant « l'appréciable faveur de voir l'Institut relevé de ses ruines » dans ses Etats. Le Pape répondit de grand cœur, le 30 juillet 1804, à cette pieuse requête; il ressuscitait la Compagnie et lui rendait tous les privilèges dont elle avait joui avant sa suppression.

Le Père provincial, au comble de la joie, fit aussitôt trois fondations dans Naples : la maison des exercices, le collège des nobles et le grand collège. C'est dans ce dernier qu'il établit sa résidence. L'habit de la Congrégation fut repris par tous les Pères, et les sécularisés vinrent en grand nombre implorer leur réadmission.

La vie religieuse une fois assurée, le Père songea aux œuvres d'apostolat. Le grand collège avait, en quelques mois, atteint le chiffre de douze cents élèves; il lui donna un corps professoral aussi distingué par l'expérience que par le savoir. Des missions furent prêchées par les religieux dans tous les quartiers de la ville; la chapelle du collège vit se réunir périodiquement une foule d'ignorants auxquels le Père provincial enseignait lui-même le catéchisme, et quand, au mois de mai 1805, la maison professe put être fondée et que la vaste église du *Gesù nuovo* fut restituée à la Congrégation, il y fit fleurir le ministère sacerdotal sous toutes ses formes.

Mais, à Naples comme à Colorno, le Vénéral garda ses préférences pour les pauvres et les prisonniers. Chaque dimanche on le voyait, suivi des professeurs et de beaucoup d'élèves du collège, la besace sur le dos et le chapelet à la main, mendier le pain de ses chers indigents. On disait, pour annoncer son passage : le Saint arrive.

La pauvreté pour laquelle il était si compatissant, il la pratiquait lui-même et la faisait pratiquer à ses frères avec une extrême rigueur. Dieu l'en récompensa souvent par d'admirables prodiges. Un tremblement de terre ayant gravement endommagé les bâtiments du collège, les réparations exigèrent des sommes considérables. Or, l'économe n'avait rien en caisse. Le Père ne s'en émut pas; de son petit tiroir, où il n'avait déposé que quelques écus, il tira, au fur et à mesure des besoins, des trésors abondants. « Je n'y comprends rien, avouait-il lui-même, mais j'y puis, moins il se vide. Le bon Dieu est vraiment miséricordieux pour nous. »

Ce même tremblement de terre, survenu en 1805, avait été pour le Père l'occasion d'une faveur plus précieuse encore. Il avait été averti surnaturellement du cataclysme. Quand l'heure en fut proche, il donna l'ordre au Fr. Grassi, son secrétaire, de ne pas quitter sa chambre et se retira lui-même à la chapelle. Soudain les secousses commencèrent; le secrétaire effrayé s'enfuit vers la cour. Il arrivait sur le seuil de la porte quand, une lourde corniche tombe à ses pieds et le couvre de poussière. Se souvenant de la parole du Père, il regagne la chambre en toute hâte. Le calme rétabli, celui-ci vint le retrouver : — « Eh bien! mon frère, lui dit-il, vous savez maintenant ce qu'il peut en coûter de ne pas obéir; ne l'oubliez plus. » Ce fait a été consigné au procès canonique, comme le précédent, d'ailleurs.

ENCORE L'EXIL

Cependant un nouvel orage menaçait l'Ordre en Italie. Masséna, à la tête d'une puissante armée française, entra, au commencement de 1806, dans le royaume de Naples et en occupa la capitale. Ferdinand dut se réfugier en Sicile, et Joseph Bonaparte fut proclamé roi à sa place. Un ordre venu de Paris enjoignait à ce dernier de dissoudre la Compagnie et d'expulser du territoire les religieux de nationalité étrangère. Il fut obéi, et le P. Pignatelli, qui était Espagnol, partit à nouveau pour l'exil. A la tête d'une nombreuse caravane, il se dirigea, à petites journées, vers Rome et les

Etats pontificaux. L'accueil du pape Pie VII fut paternel; il accorda volontiers asile aux proscrits et, tout en leur recommandant de quitter leur habit religieux et d'éviter toute démonstration bruyante, leur fit ménager un local dans les dépendances de Gesù et du Collège romain.

Les Jésuites, au nombre de soixante-dix, s'effacèrent autant que possible et, pour éviter au Pape des difficultés, portèrent surtout leur activité en dehors de Rome. Ils s'établirent successivement à Orvieto, Tivoli, Amélie, Sezze, Anagni, Marino, Palestrina et ailleurs. A force d'essaimer, la communauté de Rome ne se composa bientôt plus que de quelques Pères âgés.

SAINT-PANTALÉON

Réduits au chiffre minime que nous avons dit, les Jésuites n'avaient plus besoin d'une installation aussi vaste que celle du Collège romain. Le Collège, d'ailleurs, et le Gesù étaient trop en vue, et les Pères en souffraient. Le vénérable Pignatelli chercha donc une retraite plus modeste. Il la trouva, sur les pentes de l'Esquilin, près du Colisée, dans le vieil hospice de Saint-Pantaléon, plus connu sous le nom d'hospice du Bon-Conseil. Perdue au milieu de pauvres maisons, dans un quartier isolé, cette résidence le mettrait peut-être à l'abri des poursuites obstinées des ennemis de l'Institut. Il la loua donc, organisa toutes choses sur le pied d'une rigoureuse pauvreté, et, le 3 mars 1807, ses Frères et lui y firent silencieusement leur entrée. A dater de ce jour, le Père n'aura plus qu'une double préoccupation : préparer son âme au grand voyage de l'éternité et soulager les pauvres de toutes sortes.

Il entrevoyait, en effet, sa fin prochaine. Aussi l'histoire de ces quatre dernières années est-elle surtout l'histoire de ses vertus.

L'amour de Dieu s'accrut en lui de merveilleuse façon, et il ne cessa plus de prier. Souvent il fallait le secouer avec force pour le rappeler à lui, et, plus souvent encore, le Frère exciteur, en donnant le signal du réveil, le retrouvait, à genoux, dans l'endroit où il l'avait laissé la veille. Son visage, au sortir de l'oraison, était tout éblouissant d'une surnaturelle clarté, et, tandis qu'il célébrait la Sainte Messe, on le voyait parfois s'élever de plusieurs palmes au-dessus du sol.

Non moins admirable était son esprit de pauvreté. Sa cellule, la plus incommode de toute la maison, était d'un dénûment absolu. Il ne porta jamais un vêtement neuf, se contentant des soutanes ou manteaux mis au rebut par les autres Pères. Son chapeau n'avait plus ni poils ni couleur; il ne consentit pourtant pas à le remplacer. Quelque temps qu'il fit, il n'accepta jamais qu'une seule paire de souliers. Il appelait la pauvreté « le rempart de la religion », et il exhorta constamment ses religieux à y être fidèles.

Que dire de sa mortification? De santé délicate, il n'en observa pas moins un jeûne presque continu. On ne comprenait pas, autour de lui, comment il pouvait se soutenir. Il dormait sur une planche parsemée de pointes acérées; il s'infligeait, plusieurs fois le jour, de sanglantes disciplines, et le procès canonique atteste qu'il eut toujours sur sa chair de rudes chaînes de fer.

Son humilité le mettait aux pieds de tous. Jamais il ne dit un mot qui pût rappeler sa naissance illustre ou les services rendus par lui à son

Ordre. Rien ne lui fut plus pénible que les honneurs dont on l'entoura vers la fin de sa vie. Le Pape ayant voulu le faire cardinal il faillit en mourir de confusion. Un arrêté de police prescrivit un jour le balayage des rues. Il s'y conforma avec une scrupuleuse obéissance et balaya pendant une heure et demie.

Quant à son amour pour les pauvres, il lui inspira des actes de charité que Dieu récompensa souvent par des miracles. Nous avons parlé de son tiroir d'abondance. Un évêque, Mgr Cerneti, raconte ce fait dont il fut témoin. Le Père avait donné à une famille éprouvée les derniers écus qui lui restaient; soudain, le Père procureur vient lui demander l'argent nécessaire pour payer un fournisseur. Le tiroir est vide. Que faire? Le Vénérable prie quelques instants en silence, puis, plongeant la main dans le tiroir, il en retire un rouleau de pièces d'or. Une autre fois, sur la place du Collège romain, un jeune homme bien mis lui demande l'aumône. Hélas! il n'a rien. Il lève les yeux au ciel, prie et remet au solliciteur un écu d'or, en disant : « Prenez ce que le bon Dieu vous envoie. » Le Pape, les cardinaux, les prêtres, les communautés, spoliés à la suite de l'invasion de Rome par les Français, reçurent de lui des secours considérables.

LES DERNIERS JOURS — LA MORT

Cependant le jour de la récompense approchait. Averti surnaturellement, le Père alla faire ses adieux aux bienfaiteurs, mit ordre à ses affaires, rendit une dernière visite à ses pauvres, auxquels il donna ce qui lui restait, et rentra pour ne plus sortir. Son état devint vite inquiétant. On fit une neuvaine, et, sans en avertir personne, un religieux fit le sacrifice de sa vie pour la guérison du cher malade. Celui-ci, se faisant transporter chez lui : « Qu'avez-vous fait, lui dit-il, et pourquoi vous opposer à la volonté de Dieu? Sachez que je vais mourir, que vous me remplacerez et que vous verrez même après vous trois successeurs. » C'est ce qui arriva.

Pendant ces derniers jours, il fut assailli de mille manières par le démon, jeté hors du lit et roué de coups. Un matin qu'il paraissait triste, on lui en demanda la cause : « C'est que ma chambre est remplie de démons », répondit-il. On pria et ils s'éloignèrent.

Enfin, vers le soir du 13 novembre 1844, après avoir reçu les derniers sacrements, il entra en agonie et rendit tranquillement son âme à Dieu. Il avait soixante-quatorze ans, dont cinquante-huit de vie religieuse. Il fut déposé d'abord dans l'église du Bon-Conseil et transporté, sous le pontificat de Léon XIII, dans les caveaux du Gesù, où il repose encore. Sa mort fut connue surnaturellement de plusieurs personnes qui le virent monter droit au ciel. Son renom de sainteté détermina ses frères à instruire un procès canonique sur sa vie et ses vertus. La cause introduite fut acceptée par Grégoire XVI le 30 septembre 1842. Elle vient d'être reprise et aboutira sans doute bientôt à la béatification.

BIBLIOGRAPHIE

Vie du vénérable serviteur de Dieu, Joseph, Marie Pignatelli, par le P. BOUFFIER. Lecoffre-Paris.

LE BIENHEUREUX FRÈRE LÉON

Secrétaire et confesseur de saint François († 1271).

Fête le 15 novembre.



En présence du bienheureux Frère Léon, saint François reçoit les sacrés stigmates.

HUMBLES DÉBUTS D'UNE GRANDE OEUVRE

CELUI des disciples de François d'Assise qui lui fut le plus cher, et dont on a dit qu'il fut son saint Jean, ne vint le trouver que dans le cours de l'année 1210. Après s'être rendu à Rome avec ses douze premiers compagnons et avoir obtenu du pape Innocent III l'approbation de sa règle, Fran-

çois s'était réfugié dans une petite cabane abandonnée, à quelque distance d'Assise.

Rivo torto, ainsi s'appelait l'endroit, à cause d'un petit ruisseau qui descendait des montagnes voisines et serpentait ensuite dans la plaine, *Rivo torto* n'était rien moins qu'un couvent. Les nouveaux religieux y étaient si à l'étroit, que François, pour mettre un certain ordre dans leur société,

avait écrit sur les murs intérieurs de la cabane le nom de chacun d'eux, indiquant ainsi la place que tous devaient occuper.

De là, le petit groupe se transporta à la Portioncule et sur le terrain avoisinant, où l'on pouvait dresser des tentes et recevoir de nouvelles vocations. Parmi elles se trouvait le Fr. Léon.

Entre l'âme et le corps de ce nouveau disciple, dit M. l'abbé Lemonnier, il y avait un entier contraste. Son corps était fort et robuste ; son âme était la douceur, la réserve, la pureté même. François discerna bien vite ce qu'il y avait de délicatesse cachée sous cette enveloppe un peu épaisse ; il voulut n'avoir aucun secret pour lui et le faire assister, comme un chaste témoin, aux plus intimes mystères de sa vie surnaturelle. Souvent il se servit de lui pour écrire ses lettres, ses conseils ; ce qui prouve davantage encore la confiance qu'il avait en lui, il l'avait pris pour son confesseur.

Quelle direction, au saint tribunal, Léon donna-t-il à François ? L'histoire ne nous l'a pas dit. Mais, en retour, plus d'une fois elle nous montre François formant à la vertu son cher disciple.

LA SAINTE MESSE

Dans une chronique manuscrite très ancienne, conservée à la Bibliothèque vaticane, un certain Fr. Pierre raconte ce qui suit pour l'avoir entendu lui-même de la bouche du Fr. Léon :

« Quand j'étais encore jeune prêtre, disait celui-ci, j'avais coutume de prolonger la célébration de la sainte messe ; j'y goûtais des consolations divines, et il m'était doux de savourer longtemps les douceurs célestes. Un jour, le bienheureux François m'appela et me dit familièrement.

» — Mon fils, Frère Léon, suis mon conseil : célèbre convenablement les saints mystères, mais ne sois pas trop long à l'autel et conforme-toi aux autres prêtres. Si le Seigneur te fait quelque grâce, la messe finie, retire-toi dans ta cellule ; là, médite et jouis à ton aise des consolations divines, si le ciel te les envoie. Je crois cette méthode plus convenable et plus sûre, car, en présence des assistants, on peut s'exposer facilement à quelque pensée de vaine gloire ou autre mauvais sentiment, et il peut arriver aussi qu'on fatigue les auditeurs. »

LA JOIE PARFAITE

Un jour, racontent les *Fioretti*, François allait de Pérouse à Sainte-Marie des Anges avec Fr. Léon. C'était pendant l'hiver, et le froid tourmentait les deux voyageurs au costume assez primitif.

— Frère Léon, dit à un certain moment François, interpellant son compagnon qui marchait devant lui, Frère Léon, quand même les Frères Mineurs donneraient sur toute la terre un grand exemple de sainteté et de bonne édification, cependant écris et note soigneusement que là n'est pas encore la joie parfaite.

Après avoir gardé le silence quelques instants pour lui laisser le loisir de méditer ses paroles, François reprit :

— O Frère Léon, quand même le Frère Mineur rendrait la vue aux aveugles, redresserait les contrefaits, chasserait les démons, rendrait l'ouïe aux sourds et la marche aux paralytiques, ferait parler les muets et ressusciterait les morts de quatre jours, écris que ce n'est pas en cela qu'est la joie parfaite.

Nouveau silence du maître pour laisser réfléchir le disciple, puis, à haute voix :

— O Frère Léon, si le Frère Mineur savait toutes les langues, et toutes les sciences, et toutes les écritures ; s'il savait prophétiser et révéler non seulement les choses futures, mais aussi les secrets des consciences et des âmes, écris que là n'est pas la joie parfaite.

Pendant quelque temps, nos deux voyageurs continuent leur route sans rien dire.

— O Frère Léon, s'écrie un peu plus loin François ; Frère Léon, chère petite brebis de Dieu, alors même que le Frère Mineur parlerait la langue des anges, saurait le cours des astres, connaîtrait la vertu des plantes ; alors même que les propriétés des oiseaux, des poissons, de tous les animaux lui seraient connues, écris que là n'est pas la joie parfaite.

Bien plus, continue peu après François, ô Frère Léon, lors même que le Frère Mineur saurait si bien prêcher qu'il convertirait tous les infidèles à la foi du Christ, écris que là n'est pas la joie parfaite.

De plus en plus étonné, Fr. Léon écoutait, mais François semblait n'avoir plus rien à dire. Alors le disciple prit la parole :

— Père, pour l'amour de Dieu, je te prie de me dire où est la joie parfaite.

Et François répondit :

— Quand nous arriverons à Sainte-Marie des Anges, transis de froid, souillés de boue, tourmentés de faim, et que nous frapperons à la porte du couvent, si le portier arrive tout irrité nous demander qui nous sommes, et, sur notre réponse que nous sommes deux Frères, qu'il nous dise : « Vous mentez : vous êtes plutôt deux coquins qui allez trompant le monde et volant les aumônes des pauvres, allez-vous-en ! » et s'il nous laisse dehors, affamés, dans la neige et avec le froid, et que nous supportions tout cela sans nous troubler et sans murmurer ; si nous pensons avec humilité que ce portier nous connaît vraiment et que c'est Dieu qui le fait parler ainsi, ô Frère Léon, écris et note avec soin, voilà la joie parfaite.

Si cependant, à cause de la nuit qui approche, nous recommençons à frapper et que le portier en colère sorte et nous chasse avec des outrages et des soufflets ; si nous supportons cela avec patience, allégresse et amour, écris que là est la joie parfaite.

Et si nous insistons encore, suppliant avec larmes qu'on nous donne au moins l'hospitalité jusqu'au matin, et que le portier, de plus en plus courroucé, sorte avec un gros bâton noueux, nous jette par terre, nous roule dans la boue et la neige, en nous rouant de coups ; si nous supportons ces mauvais traitements avec patience et allégresse, pensant aux souffrances du Christ béni, ô Frère Léon, voilà la joie parfaite !

Maintenant, écoute la conclusion, ô Frère

Léon. Au-dessus de toutes les grâces et de tous les dons du Saint-Esprit, ceux que le Christ accorde à ses amis, c'est de se vaincre soi-même et de supporter volontiers, pour l'amour du Christ, les peines et les opprobres. En effet, de tous les autres dons de Dieu nous ne pouvons nous glorifier, parce qu'ils ne sont pas nôtres, mais viennent de Dieu. Mais de nos croix, de nos tribulations et de nos afflictions, nous pouvons nous glorifier, car c'est de nous, et c'est ainsi que dit saint Paul : « Je ne veux me glorifier de rien d'autre que de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

L'OFFICE IMPROVISÉ — LEÇON D'HUMILITÉ

Un jour, saint François se trouvait avec son ami Léon dans une sorte d'ermitage où ils n'avaient pas de bréviaire pour réciter l'office divin. Ne pouvant se faire à l'idée de manquer à ce grave devoir, François proposa à son compagnon de remplacer l'office par une prière alternée qu'il lui suggérerait.

— Je dirai donc, commença saint François : « O Frère François, tu as fait tant de mal et tant de péchés dans le siècle que tu es digne de l'enfer ! » Et toi, Frère Léon, tu répondras : « C'est une chose vraie ! Tu mérites l'enfer le plus profond. »

— Volontiers, Père ! répondit avec une simplicité de colombe l'humble Frère.

Et François de commencer :

— Frère François, tu as fait tant de péchés dans le siècle que tu es digne de l'enfer !

Mais le Fr. Léon répondit :

— Dieu fera par toi tant de bien que tu iras en paradis !

— Mais que dis-tu ? répliqua François. N'as-tu pas compris que, quand je dis : « François, tu as fait tant de mal que ta place est parmi les maudits », tu dois répondre : « Vraiment, tu n'as mérité que la malédiction » ? Allons, recommençons, et ne te trompe plus.

Léon promit de répéter exactement la leçon.

François, en se frappant la poitrine et en répandant des larmes, s'écria :

— O mon Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, j'ai commis contre toi tant d'iniquités que je suis digne de ta malédiction !

— O Frère François, s'écria à son tour Léon, Dieu t'accordera tant de grâces que, parmi les bénis, tu seras particulièrement béni !

Après de vifs reproches à son disciple de ce qu'il avait transgressé ses ordres, François confesse de nouveau ses crimes, s'avouant indigne des miséricordes divines. Mais la réponse du Fr. Léon est encore une fois opposée à celle qu'il lui avait dictée une minute auparavant. Alors, il s'indigne doucement :

— Et pourquoi as-tu la présomption de dire le contraire de ce que je t'avais commandé ? demande-t-il à Léon.

— Dieu sait, Père, répond celui-ci, que chaque fois j'avais décidé, dans mon cœur, de faire comme tu le voulais, mais Dieu m'a fait parler différemment.

Une fois encore, François expose à Léon

ce qu'il attend de lui. Avec la même sincérité, Léon promet de se prêter à ce qu'il désire.

— O Frère François, dit le séraphique Père, petit homme méchant, oses-tu croire que Dieu te fera miséricorde ?

— Oui, et bien plus que cela, reprend Léon ; tu recevras beaucoup de grâces ; par toi, d'autres en recevront en grand nombre, et Dieu t'exaltera et glorifiera pendant l'éternité, car celui qui s'humilie sera élevé. Et je ne puis dire autrement, ajoute-t-il, pour expliquer sa désobéissance, parce que c'est Dieu qui parle par ma bouche.

SUR LE MONT ALVERNE

L'Alverne est le nom d'une montagne sur laquelle se trouvait une propriété offerte à saint François par le comte Orlando ; le Saint envoya Léon avec quelques autres Frères la visiter, et quand il sut que c'était un lieu très propre à la contemplation, il s'y rendit lui-même. Il y séjourna à plusieurs reprises, s'adonnant avec plus de ferveur que partout ailleurs à la prière et à la pénitence. La dernière fois qu'il s'y retira, en compagnie du Fr. Léon, pendant l'automne de 1224, il y reçut les sacrés stigmates de la Passion.

Bien des fois, Fr. Léon trouva son bien-aimé Père élevé de terre, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien de ce qui se passait ici-bas. Souvent, dans ces circonstances, Léon couvrait de ses baisers et de ses larmes les pieds de François, sans que celui-ci s'en aperçût.

Et quand François était trop élevé au-dessus du sol, qu'il atteignait, dépassait même le sommet des arbres de la forêt ; quand Léon le perdait de vue, le pauvre Frère se prosternait la face contre terre, répétant avec humilité et ferveur ces quelques mots : « Seigneur, ayez pitié de moi, faites-moi miséricorde à cause des mérites de ce saint homme ! »

Sur la sainte montagne, Léon avait pour cellule une petite grotte naturelle, voisine d'une caverne plus profonde qu'avait choisie saint François. Les deux excavations communiquaient par une ouverture sur laquelle, pendant la nuit, on appliquait quelques vieilles planches.

Une nuit que Fr. Léon s'était assoupi, après avoir longtemps prié, il fut tout à coup réveillé par un bruit de paroles qui venait de la caverne voisine. Très étonné, le Frère s'approche de l'ouverture, et à travers les planches disjointes il aperçoit une vive lumière qui semble venir du haut de la grotte. Doucement, il enlève une planche. Quelle n'est pas sa surprise au spectacle qui s'offre à ses yeux !

Ravi en extase, élevé de plusieurs coudées au-dessus de la terre, François est là, les yeux tournés vers le ciel, les bras étendus et, sur sa tête, une flamme immense, aussi douce qu'ardente, semble sortir du sommet de la voûte, descendre le long des parois de la caverne et former comme un dôme pour abriter le serviteur de Dieu. Une voix se fait entendre de la mystérieuse flamme, mais Léon ne peut comprendre ce qu'elle dit. Puis la flamme diminue, et le

séraphique patriarche se rapproche insensiblement du sol.

LA LETTRE DE SAINT FRANÇOIS

Un jour, Fr. Léon se trouva tourmenté par une grande peine d'esprit. De ce que le pauvre Frère n'osait découvrir sa peine à François, on serait porté à croire que précisément Léon était troublé à son sujet. Il se disait donc que le moyen de se délivrer de cette tentation serait d'avoir quelques mots écrits de la main même de François.

Il n'osait pourtant pas manifester ce désir. Heureusement, le séraphique Père n'était pas tellement plongé dans la contemplation des choses célestes qu'il ne s'aperçût des tristesses d'ici-bas.

Sans que Léon lui eût parlé ni de son épreuve ni de son désir, François lui demanda une plume, du papier et de l'encre ; puis, de sa main marquée des sacrés stigmates de Jésus crucifié, il écrit ces quelques lignes :

« Que le Seigneur te bénisse et te garde ; qu'il te montre son visage et qu'il ait pitié de toi ; qu'il tourne vers toi ses regards et qu'il te donne la paix ! Frère Léon, que le Seigneur te comble de ses bénédictions ! »

Et il signe en mettant, à la place de son nom, la lettre *tau T*, figure de la croix.

— Prends ce papier, lui dit-il, et garde-le jusqu'à ton dernier jour.

L'heureux Frère était au comble de ses vœux ; la tentation était vaine ; le calme en même temps revenait dans son âme.

On conserve au *Sagro Convento*, à Assise, l'original de cette bénédiction ; actuellement encore on constate ce que saint Bonaventure remarquait déjà, que ceux qui en portent sur eux avec foi une copie reçoivent des grâces précieuses.

PRÉDILECTION DE SAINT FRANÇOIS POUR LE FR. LÉON

Saint François aurait voulu cacher à tous les merveilles que le Tout-Puissant avait opérées en lui, mais ce lui fut impossible. Si peu de personnes, même parmi ses disciples, furent au courant de ces merveilles, en sa qualité de confesseur du Saint, Léon connut tout en détail.

Du reste, les stigmates faisaient cruellement souffrir François. Pour apaiser un peu la douleur qu'il en ressentait, chaque jour, excepté le vendredi, Léon mettait de petites pièces de linge entre les clous et la chair, soit pour recueillir le sang, soit pour empêcher, lorsque son maître faisait quelques pas, un frottement par trop pénible.

Le bon Père n'était pas insensible à l'affectueux dévouement de son cher disciple. Quelquefois, pour le récompenser, il plaçait sur le cœur de Léon sa propre main marquée du sceau du grand Roi ; Léon en éprouvait une telle abondance de joie intérieure, un tel surcroît de ferveur, qu'il se croyait chaque fois comme sur le point d'expirer.

Quelques jours avant de mourir, François lui donna une dernière et bien touchante preuve de son affection. Une nuit, Léon était seul au chevet de François. Une pensée lui

traverse l'esprit : « Il va bientôt mourir, se dit-il à lui-même, ma vie va être dépouillée. Ce me serait une grande consolation si je pouvais avoir la tunique qu'il porte en ce moment. »

Il semblait à ce bon fils que son âme aurait moins froid dans la suite, s'il pouvait envelopper son corps de cette relique. Mais il avait bien trop de réserve pour exprimer un tel désir. François fut obligé d'aller au-devant, comme il l'avait fait bien des fois :

— Mon fils, lui dit-il, après l'avoir fait approcher, je te donne ma tunique. Regarde-la comme t'appartenant ; je la porterai encore pendant les quelques jours que je dois vivre ; elle te sera remise après ma mort.

Fr. Léon ne sut exprimer sa reconnaissance que par des larmes et des sanglots.

DERNIÈRES ÉPREUVES CONSOLATION SUPRÊME

Léon avait hérité de la pauvre tunique de saint François : on peut dire qu'il hérita aussi de son esprit. A la demande du Chapitre général de 1244, il écrivit, de concert avec les Fr. Ange et Rufin, une *Vie de saint François*. C'est la légende des *Trois Compagnons*, une des sources authentiques pour l'histoire des origines de l'Ordre franciscain.

Mais, auparavant, Léon avait combattu généreusement pour maintenir dans cet Ordre l'esprit de son fondateur. Fr. Elie avait surpris la bonne foi du pape Grégoire IX. Sous prétexte d'honorer saint François, il faisait bâtir, à Assise, un monument peu en rapport avec l'esprit de l'Ordre. Pour avoir l'argent nécessaire, il en exigeait des provinciaux, et sur le chantier, à côté des constructions commencées, il avait fait installer un grand bassin de pierre pour solliciter les aumônes des fidèles.

Ceux des compagnons du Saint qui survivaient s'entretenaient un jour avec tristesse de ces événements ; ils se demandaient s'il n'y avait pas lieu d'aller détruire ce bassin. Tout à coup, les yeux pleins de larmes, le bienheureux Fr. Egide se tourne vers Fr. Léon :

— Si tu es mort déjà, lui dit-il, va et brise-le sans crainte ; mais si tu vis encore, reste tranquille ; autrement tu t'exposerais à de terribles persécutions.

Léon n'hésita pas : cette urne de porphyre était réduite en morceaux quelques moments après. Mais aussi, comme Egide le lui avait prédit, Léon fut cruellement frappé de verges et chassé de la ville. Il y revint cependant, puisque, en 1250, il était au petit monastère de Saint-Damien, assistant aux derniers moments de sainte Claire, comme il avait assisté au trépas de saint François.

Il survécut près d'un demi-siècle à son séraphique Père ; il ne mourut qu'en 1271, le 14 ou le 15 novembre. Ses restes vénérés reposent dans la même basilique que ceux de saint François ; jusque dans la mort, il convenait qu'ils ne fussent pas séparés.

SOURCES CONSULTÉES

LEMONNIER, *Histoire de saint François d'Assise*. — Fioretti ; *Analecta franciscana*, t. III.

SAINT EDMOND, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

Fête le 16 novembre.



Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry.

L'excellent docteur saint Edmond, l'honneur de l'Université de Paris et l'ornement de la nation anglaise, naquit au village d'Abingdon, de parents plus riches en vertus qu'en biens d'icibas.

Edouard, son père, se retira, du consentement de sa femme, au monastère d'Evesham, où, après avoir vécu dans l'observance étroite de sa règle, il mourut en odeur de sainteté.

Mabile, sa mère, contrainte de demeurer dans le monde pour veiller sur ses enfants, fut le modèle de toutes les mères chrétiennes.

Dès que son fils aîné Edmond fut en âge de pratiquer la vertu, la pieuse Mabile l'accoutuma à une vie austère. Elle le faisait jeûner le vendredi au pain et à l'eau, le revêtait quelquefois

d'un petit cilice et, par de petits présents, l'engageait doucement à la mortification et à la pénitence.

Lorsqu'elle l'envoya avec son frère Robert étudier à Paris, craignant que le feu de la jeunesse ne leur fit perdre le trésor inestimable de la chasteté, elle leur donna encore à chacun un cilice, leur recommandant de le porter deux ou trois fois la semaine.

Le bienheureux Edmond, tant en Angleterre qu'à Paris, correspondit parfaitement aux soins d'une mère si prudente. Il était un modèle de douceur, de modestie et de dévotion. On ne le voyait presque jamais qu'à l'école, à l'église ou dans sa chambre.

La prière et l'étude, hors les soins indispen-

sables du corps, partageaient tout son temps, et il ne manquait pas les dimanches et les jours de fête de réciter le Psautier tout entier.

Il avait ordinairement sur les lèvres cette belle maxime, digne d'être gravée en lettres d'or : « Si d'un côté je voyais le péché et de l'autre l'enfer, je descendrais plus volontiers en enfer que de commettre un seul péché. »

NOTRE-SEIGNEUR LUI APPARAÎT

L'amour de Jésus-Christ Enfant était profondément enraciné dans son cœur; il pensait souvent à lui, et cet aimable Sauveur ne l'oubliait pas de son côté, mais veillait assidûment à tous ses besoins.

Edmond en reçut un jour une insigne faveur. En se promenant avec d'autres écoliers, il s'était écarté un moment de la compagnie, pour ne pas entendre certains discours peu charitables ou peu honnêtes; ce divin Enfant lui apparut avec une beauté ravissante, et, jetant sur lui un regard plein d'amour, il dit ces paroles : « Je vous salue, mon bien-aimé. »

Edmond fut surpris d'une salutation si obligeante, et demeura tout interdit sans répondre.

Mais le Sauveur ajouta : « Ne me reconnaissez-vous donc pas ? »

— Je n'ai pas cet honneur, lui dit Edmond, je me persuade même que vous me prenez pour un autre et que vous ne me connaissez pas non plus.

— Comment peut-il se faire, lui répliqua le petit Jésus, que vous ne me connaissiez pas, moi qui me tiens toujours à vos côtés quand vous êtes à l'école, et qui vous accompagne partout où vous allez ? Regardez sur mon visage, et voyez ce qui est écrit. »

Le Saint leva les yeux et lut sur le front du Sauveur ces mots écrits en caractères célestes : **Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.**

« Voilà mon nom, continua cet Enfant adorable; gravez-le profondément dans votre cœur; pendant la nuit, imprimez-le sur votre front, et il vous préservera de la mort subite, vous et tous ceux qui feront la même chose. »

Jésus disparut alors, laissant le bienheureux Edmond comblé d'une joie inconcevable.

Depuis, il eut une dévotion particulière envers la passion de Notre-Seigneur, et il en fit l'occupation continuelle de son esprit.

MORT DE SA MÈRE

La mère de notre Saint, étant tombée gravement malade et jugeant bien que son heure dernière approchait, rappela au plus tôt ce cher fils de Paris, pour lui donner sa bénédiction.

Edmond la reçut avec un profond respect et pria ensuite cette bonne mère de la donner aussi à son frère et à ses sœurs. « Cela n'est pas nécessaire, mon fils, répondit-elle, je les ai tous bénis en votre personne, d'autant plus que Dieu vous a choisis pour les rendre participants des bénédictions du ciel. »

En effet, le Seigneur lui avait révélé, la nuit précédente, à quel degré de sainteté Edmond arriverait un jour, et elle l'avait vu en songe portant sur la tête une couronne d'épines, qui envoyait ses flammes vers les cieux.

UN BON FRÈRE

La pieuse Mabile recommanda ensuite à son cher Edmond d'avoir soin de son frère et de veiller particulièrement sur la vertu de ses sœurs.

Leur extrême beauté lui faisant craindre pour elles les périls où elles seraient exposées dans le siècle, il leur proposa de se faire religieuses.

Elles y consentirent volontiers. Alors, ce frère dévoué adressa une fervente prière à Dieu et se dirigea vers un pauvre monastère où il savait que l'observance était gardée dans toute son intégrité. Dès que la prieure le vit, elle l'appela par son nom, quoi qu'elle ne le connût point, et, prévenant sa demande que le Seigneur lui avait révélée, elle lui dit qu'il pouvait amener ses sœurs et qu'on les recevrait avec joie.

CONSÉCRATION A MARIE

Edmond se consacra d'abord à Dieu et à la Sainte Vierge par le vœu de chasteté. Il choisit pour cet acte solennel un jour et un sanctuaire dédiés à la Mère de Dieu, et voici comment il accomplit cette donation de lui-même : il vint à un autel de Marie, déposa au pied de sa statue deux anneaux préparés d'avance et autour desquels il avait fait graver la salutation de l'ange. Edmond prononça alors son vœu de chasteté perpétuelle, prit ensuite un des anneaux qu'il mit au doigt de l'image sainte, comme gage de ses serments et d'une alliance désormais irrévocable, et plaça à son propre doigt l'autre anneau qu'il conserva jusqu'à la mort. Depuis cette époque, Marie ne cessa de le protéger, et de son côté, il fut toujours fidèle à celle qu'il appelait sa souveraine, sa gardienne, son épouse, sa mère.

PROGRÈS DANS SES ÉTUDES

Edmond revint à Paris pour achever ses études. Il était amoureux des sciences, mais il n'avait pas moins d'ardeur pour la vertu. Il étudiait comme s'il eût dû toujours vivre, et il vivait comme s'il eût dû mourir le lendemain; l'étude lui faisait mépriser la vanité, les plaisirs des sens, et la vertu remplissait son âme de lumières célestes qui la rendaient capable de pénétrer les vérités les plus sublimes.

Aussi, par cet heureux concert, il se rendit si savant qu'il fut l'admiration, non seulement de ses condisciples, mais encore de ses maîtres, et qu'on le considéra comme un prodige de doctrine et d'érudition, en même temps que la pureté et l'innocence de sa vie le rendait un miracle de sainteté.

UN MAÎTRE ADMIRABLE

Quand Edmond eut reçu les premiers grades de la Faculté de Paris, il y enseigna les belles-lettres avec une grande réputation.

Dans cet emploi, son désintéressement faisait l'admiration de tous ses élèves. Quand ces derniers étaient dans la nécessité, il les soulageait de ses aumônes, et, un jour, il en prit un qui était malade et coucha six semaines auprès de son lit pour l'assister. Il en guérit un autre d'un mal plus cruel qu'il avait au bras, en lui disant : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ te guérisse. »

Son ardeur pour porter ses disciples à la vertu n'était pas moins grande; il leur faisait souvent de pressantes exhortations sur les obligations qu'ils avaient de vivre en chrétiens. Il fit même élever à la Sainte Vierge une chapelle où il les menait à la messe.

Il disait tous les jours, en l'honneur de cette Reine des anges et de saint Jean l'évangéliste, la prière *O intemerata*, et une fois qu'il l'avait omise, il en fut repris par ce disciple bien-aimé de Jésus. Saint Jean, le premier des fils adop-

tifs de Marie, est le protecteur et le modèle de tous ceux qui choisissent la Sainte Vierge pour mère.

UNE SUBLIME LEÇON DE GÉOMÉTRIE

Pendant qu'Edmond enseignait la géométrie et qu'il s'appliquait à en résoudre les problèmes, sa mère lui apparut en songe et lui demanda ce que signifiait toutes ces figures auxquelles il se rendait si attentif. Comme il ne savait que répondre, elle lui prit la main et y imprima trois cercles qui représentaient la Sainte Trinité disant : « Laissez, mon fils, toutes les figures qui font maintenant votre occupation, et ne pensez plus qu'à celle-ci. »

Le Saint comprit bien ce que cela voulait dire, et s'appliqua aussitôt à l'étude de la théologie.

EDMOND REDEVIENT ÉLÈVE

Après avoir enseigné six ans les arts libéraux, il retourna donc en classe comme un simple disciple. En étudiant, il s'adressait à la Sainte Vierge, *Trône de la sagesse*, avec tant de ferveur que son esprit entraînait quelquefois dans la douceur de la contemplation.

Il ne prenait jamais la Bible pour la lire sans la baiser avec respect.

Tous les jours il assistait aux Matines à Saint-Merry, et demeurait ensuite fort longtemps en prières, avec larmes et gémissements, au pied d'un autel de la Mère de Dieu. De là, il se rendait aux écoles sans prendre aucun repos. On rapporte qu'il vendait quelquefois ses livres pour faire l'aumône aux pauvres, car c'est aux claires fontaines de Jésus-Christ qu'il puisait surtout ses lumières et la doctrine céleste.

IL EST REÇU DOCTEUR

C'est par ces actes de religion autant que par l'étude que saint Edmond se rendit digne du grade de docteur. Il fallut néanmoins le forcer à recevoir ce titre, parce que son humilité lui faisait croire qu'il ne méritait pas un si grand honneur.

Il employa aussitôt cette nouvelle dignité au profit du prochain, comme s'il n'était né que pour l'utilité des autres. En même temps que ses leçons éclairaient l'esprit de ses auditeurs, elles attendrissaient leur cœur; plusieurs, touchés des exhortations enflammées de l'amour divin qu'il mêlait parmi ses discussions, quittèrent des bénéfices considérables et des dignités ecclésiastiques pour embrasser la vie religieuse.

PROFESSEUR ET PRÉDICATEUR

Une nuit, saint Edmond vit dans un songe prophétique un grand feu remplir la salle où il enseignait publiquement, et de ce feu jaillirent sept flambeaux qui s'envolèrent au dehors.

Le lendemain, sept de ses disciples se joignirent à l'abbé de Cîteaux, venu pour l'écouter, et allèrent recevoir l'habit dans son monastère.

Une autre fois qu'il devait traiter de la Très Sainte Trinité, il s'endormit dans sa chaire en attendant l'ouverture de la leçon; pendant son sommeil, il vit une colombe descendre du ciel et lui apporter une hostie dans la bouche. A son réveil, il parla d'une manière si sublime du mystère adorable de la Trinité, que ses auditeurs s'aperçurent bientôt que leur maître était sous une impression extraordinaire de l'Esprit de Dieu.

Saint Edmond, élevé à la dignité du sacerdoce, s'appliqua aussi à la prédication, et ses sermons étaient tellement animés du zèle apostolique,

qu'il surmontait les résistances des pécheurs les plus endurcis. Pendant qu'il distribuait au peuple la parole de Dieu, il tenait ordinairement à la main un crucifix qu'il contemplait de temps à autre, tantôt pleurant, tantôt souriant. Ces pleurs, disait-il à ses amis, provenaient de ce que, d'un si grand nombre d'auditeurs, il en voyait si peu bien faire, alors même que tous connaissaient les commandements de Dieu et de l'Eglise, et avaient devant les yeux l'exemple de Notre-Seigneur et de ses saints. Toutefois, il faisait paraître assez souvent un visage joyeux, en pensant à l'amour divin et à toutes les grâces que le sacrifice du Calvaire avait méritées au genre humain.

IL REDOUBLE SES AUSTÉRITÉS

Saint Edmond avait, dès son enfance, jeûné au pain et à l'eau les vendredis et depuis la Septuagésime jusqu'au Carême; après sa promotion au sacerdoce, il ne mangeait plus qu'une fois le jour. Il gardait une abstinence si rigoureuse, qu'elle semblait dépasser les forces humaines. Il s'abstenait même souvent de boire, tellement que ses lèvres se fendaient, et son corps devint si sec que ses cheveux et sa barbe tombèrent.

On le voyait presque toujours en oraison. Il adorait souvent Notre-Seigneur par ces paroles : *Adoramus te, Christe*, qu'il répétait à chacune de ses plaies.

On rapporte que, pendant trois ans, il ne se coucha jamais dans son lit, et qu'il dormait, tantôt étendu sur un banc ou sur la terre nue, tantôt assis, afin de faire souffrir son corps même en lui donnant du repos.

SON DÉSINTÉRESSEMENT

Plusieurs prélats s'efforcèrent de l'attirer auprès d'eux, et lui offrirent de riches bénéfices qu'il refusa; cependant, pour avoir plus de liberté de s'appliquer au ministère de la prédication, sans être à charge à personne, il accepta, bien qu'avec beaucoup de peine, et seulement sur l'instance que lui en firent ses amis, la trésorerie de l'église de Salisbury. Son mépris pour l'or et l'argent était tel qu'il n'en touchait que pour faire l'aumône. Il se reposait de sa recette et de sa dépense sur son économe, et ne lui en demandait point de compte, pourvu qu'il fût libéral envers les pauvres.

IL EST ÉLU ARCHEVÊQUE

Le pape, informé de la sainteté et du zèle d'Edmond pour la gloire de Jésus-Christ, lui envoya une mission apostolique pour prêcher la croisade contre les hérétiques, avec le pouvoir d'exiger des Eglises ce qui serait nécessaire pour son voyage.

Le siège de Cantorbéry étant devenu vacant, Sa Sainteté y nomma le célèbre prédicateur; mais il se cacha pour éviter cet honneur. Il fit de grandes résistances lorsqu'on l'eut trouvé; cependant, comme on lui montra qu'il ne pouvait plus s'opposer à ce choix sans offenser Dieu, il se laissa conduire à son siège archiepiscopal.

Ayant été sacré, aux applaudissements de tout le peuple, il se montra digne pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Les besoins spirituels et corporels de ceux qui lui étaient confiés faisaient l'objet de sa plus grande attention. Il était le nourricier des pauvres, le père des orphelins, le soutien des veuves, l'asile des persécutés, le soulagement des malades. Il dotait les filles qui n'avaient pas de quoi se pourvoir, et appliquait à

ses œuvres de charité, outre son propre revenu, les amendes de son officialité.

Saint Edmond persécutait le vice partout et sans faiblesse; mais en même temps, il travaillait partout à gagner les pécheurs et à les amener à la pénitence.

SES SOUFFRANCES POUR LA DÉFENSE DE L'ÉGLISE

Telle fut la vie de Saint Edmond pendant qu'il jouit paisiblement de son siège; mais, parce qu'il était agréable à Dieu et chéri du ciel, il fallait qu'il fût éprouvé dans la fournaise de la tribulation.

En effet, comme il se montra inflexible dans la défense des droits de l'Église et des immunités ecclésiastiques, il incurrit tellement l'indignation du roi, des seigneurs, des évêques lâches et complaisants et de son Chapitre même, qu'ils lui firent mille sortes d'outrages et de persécutions.

Ces tempêtes le battaient, mais ne l'abattaient pas; au contraire, il en triomphait, au point de demeurer aussi paisible que s'il n'eût rien enduré, et de chérir tendrement ses propres persécuteurs, en leur faisant toutes sortes d'amitiés. Et à ceux qui s'en étonnaient, il répondait: « Quand même ils me couperaient les deux bras et me crèveraient les deux yeux, je les aimerais toujours; de même que les enfants ne doivent pas haïr leurs mères qui leur donnent dans la maladie une médecine désagréable, de même je ne dois pas haïr mes ennemis qui me procurent les moyens de remédier à mes secrètes maladies. Sur la Croix, Notre-Seigneur n'avait plus de libre que la langue; cependant, il sut bien l'employer pour pardonner à ses bourreaux. »

Saint Edmond comparait encore les injures de ses persécuteurs au miel sauvage dont saint Jean vivait dans le désert, qui avait en même temps de l'aigreur et de la douceur. Cependant, comme il voyait que sa patience opiniâtrait les esprits et qu'on ne lui laissait plus la liberté de remplir ses fonctions épiscopales, il eut recours à Dieu, qui lui inspira de se retirer en France, l'asile des prélats persécutés.

Avant son départ, il fit encore plusieurs miracles pour prouver son innocence. Lorsqu'il fut sur le point de s'embarquer, son illustre prédécesseur, saint Thomas Becket, cet admirable archevêque qui lui avait laissé un si bel exemple de la vigueur et du zèle apostoliques, lui apparut et l'exhorta à avoir toujours bon courage, l'assurant que, dans peu de temps, il recevrait la récompense de tous ses travaux.

Edmond sortit donc secrètement d'Angleterre, et se retira dans l'abbaye de Pontigny, de l'Ordre

de Cîteaux, où il fut reçu avec toute la révérence due à son caractère et à son éminente vertu.

SA SAINTE MORT

Dans sa retraite, saint Edmond s'adonna à la contemplation, ne faisant que prier, lire, écrire et prêchant quelquefois dans les lieux circonvoisins.

A la prière des religieux, il composa un livre où il donna de profitables enseignements pour la vie monastique. Etant tombé malade, notre Saint reconnut bientôt que son heure dernière était arrivée; il demanda le saint Viatique.

Dès qu'il aperçut la Sainte Hostie entre les mains du prêtre, il étendit les bras vers l'objet de son amour, en s'écriant avec une extrême confiance: « Vous êtes, Seigneur, celui en qui j'ai cru, vous êtes celui que j'ai prêché et annoncé à votre peuple, selon la vérité de votre Évangile. Je vous prends à témoin que je n'ai cherché sur la terre que vous seul et que tout mon désir a été d'accomplir votre sainte volonté; c'est encore ce que je souhaite maintenant au-dessus de toutes choses; faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Ceux qui se trouvèrent présents furent tout surpris de l'entendre parler de la sorte, parce qu'il semblait, par ses gestes, ses regards, et le ton de sa voix, qu'il vit réellement Jésus-Christ en forme humaine.

Après avoir reçu la Très Sainte Eucharistie, Edmond demeura toute la journée dans une grande joie. Il semblait qu'il ne fût pas malade, car plus ses membres s'affaiblissaient, plus il sentait son âme se fortifier par de nouvelles grâces. Enfin, sans donner aucun signe de mort ni jeter aucun soupir, il rendit sa belle âme à Dieu, le 16 novembre de l'année 1240. La nuit qui précéda son décès, un saint homme eut une révélation de sa gloire et de la vénération qu'il méritait sur la terre.

La multitude des miracles opérés à son tombeau décidèrent le pape Innocent IV à inscrire Edmond au catalogue des saints, dès l'an 1247. La translation des reliques fut faite solennellement en présence du roi de France, saint Louis, accompagné de toute sa cour. Le corps du saint évêque fut retrouvé intact et sans corruption; on le déposa dans une magnifique châsse resplendissante d'or, de cristal et de pierreries, et posée sur quatre colonnes de bronze. Dès lors, les pèlerins accoururent nombreux de France et d'Angleterre au tombeau de saint Edmond. Aujourd'hui encore, la magnifique église de Pontigny conserve ces saintes reliques, plus précieuses que l'or et échappées comme par miracle aux ravages du temps et des inpies.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS

Fête le 17 novembre.



**Saint Grégoire de Tours miraculeusement guéri au tombeau de saint Martin
Il arrête un orage.**

PREMIÈRES ANNÉES ET ÉTUDES DE SAINT GRÉGOIRE

Le 30 novembre 539, en la fête de saint André, Georges-Florent-Grégoire commençait en Auvergne le cours de sa vie mortelle. Sa famille, illustre déjà par sa noblesse et par ses richesses,

l'était encore plus par sa sainteté. Grégoire était neveu de saint Gal de Clermont, arrière-petit-fils de saint Grégoire de Langres, petit-neveu de saint Nicétus de Lyon, et comptait parmi ses ancêtres saint Vettius Epagathus, qui subit le martyre avec sainte Blandine et saint Pothin.

« Ainsi, écrit saint Odon de Cluny, rose plus gracieuse que sa tige, Grégoire devait un jour renvoyer sur ses ancêtres son propre éclat, augmenté de la noblesse qu'ils lui avaient transmise. »

Ce fils des saints commença vers l'âge de huit ans ses études, sous la direction de son oncle, saint Nicétus. Ses premières lectures furent les livres de Josué et de Tobie. Cet attrait pour la littérature sacrée fut développé d'abord par saint Gal de Clermont et, plus tard, par saint Avit, son successeur. Descendant d'une race de saints, disciple de saints, nourri par l'étude des livres sacrés, Grégoire ne pouvait qu'avancer vers la sainteté. « Grâce aux maîtres de mon adolescence, dit-il, et au goût qu'ils m'inspirèrent pour les études chrétiennes, j'eus l'insigne bonheur de connaître la Rédemption du monde par Notre-Seigneur Jésus-Christ et les grâces ineffables réservées à ceux qui suivent l'Époux en portant sa croix. » Ainsi, fidèle aux premières inspirations de son enfance, Grégoire de Tours ne concevait pas qu'un disciple de Jésus-Christ pût s'attarder dans les sentiers de la mythologie et préférer les fables des auteurs païens aux merveilleux récits de l'hagiographie. « La merveille des merveilles, dit-il, n'est-elle pas pour nous la prédication évangélique qui se continue par les miracles des saints ? »

IL GUÉRIT MIRACULEUSEMENT SON PÈRE

Bien jeune encore, Grégoire donna des signes de sa future sainteté. Une première fois, il guérit son père d'une grave maladie en plaçant sous son chevet une tablette où était écrit le nom de Jésus. Peu de temps après, la maladie revint jeter le trouble dans la famille. Une nuit, un ange apparut au fils de Florentius : « As-tu lu le livre de Tobie ? lui demanda-t-il. — Non, répond Grégoire, pas encore. — Alors, lis-le, et tu verras comment le jeune Tobie guérit son père ; suis son exemple, et le tien sera sauvé. » A son réveil, l'enfant suit le conseil céleste, prend du fiel de poisson, et son père recouvre la santé.

GRÉGOIRE EST GUÉRI PLUSIEURS FOIS PAR DES PÉLERINAGES

Dans sa jeunesse, Grégoire fut atteint par la maladie. On recourut, pour le sauver, aux grands remèdes de cette époque de foi. C'était auprès des tombeaux des martyrs et des confesseurs qu'on allait demander une guérison que la science humaine ne pouvait procurer. Grégoire se fit porter au tombeau de saint Allyre. Il avait confiance. Il se soumet à la volonté divine, et, dans un élan d'amour, il promet à Dieu d'entrer à son service si sa prière est exaucée. Dieu lui rend la santé, et Grégoire, fidèle à son vœu, se présente à saint Avitus, qui l'admet au nombre de ses clercs en lui donnant la tonsure. Une autre fois, le jeune Arverne vit encore ses jours en danger : « J'étais presque à l'agonie, dit-il, lorsque j'invoquai le bienheureux Martin ; son nom sortit avec une prière de mes lèvres mourantes. » L'amélioration se fait sentir, et Grégoire demande à être porté à Tours, au tombeau du protecteur des Gaules. Ses parents, ses amis veulent le dissuader d'un projet qui paraît insensé ; mais, ne pouvant triompher de sa résistance, ils veulent du moins l'accompagner. Dieu, qui voulait éprouver la foi du malade et le rapprocher, par une guérison plus éclatante, du but prédestiné de sa vie, permit que, pendant le trajet, Grégoire fût réduit à la dernière extrémité. Ses amis veulent retourner :

« Si Dieu vous appelle à lui, disent-ils, vous

aurez la consolation de mourir sous le toit paternel ; si vous guérissez, vous aurez le loisir de faire votre pèlerinage plus tard ; de toutes façons, nous ne pouvons vous laisser mourir dans ce désert. »

« Ces paroles, dit saint Grégoire, me perçaient le cœur, je fondis en larmes, et je leur dis : « Je vous adjure, par le Dieu tout-puissant et par son jugement, de consentir à ce que je vous demande. Si je mérite de voir la basilique du bienheureux Martin, je rends grâces à Dieu ; sinon, portez-y mon cadavre pour l'y ensevelir. »

Il fallut se laisser fléchir, et Dieu récompensa la foi de Grégoire en lui accordant une guérison complète.

Un clerc, nommé Armentarius, très versé dans l'Écriture Sainte, l'avait accompagné. Une maladie l'avait réduit à un état d'idiotisme presque complet. Un matin, Grégoire appelle un de ses domestiques. Armentarius se présente : « Seigneur, dit-il, je préparerai tout, vous n'avez qu'à ordonner. » Grégoire, étonné, demande des explications. « Ce que je sais, répond le jeune clerc, c'est que je me porte très bien, mais ce que je ne sais pas, c'est comment et d'où je suis venu ici. » En effet, une double guérison avait eu lieu, et, depuis, saint Martin n'eut pas d'apôtre plus fervent que Grégoire. Plus tard, lorsqu'il aura pris rang parmi les pontifes, il dira au médecin qui désespère de sa guérison : « Vous avez épuisé tous les secrets de votre art, mais j'ai un excellent remède dont je veux vous donner la recette : allez prendre la poussière du tombeau de mon seigneur saint Martin, et faites-m'en une potion. » C'est par de semblables moyens que Grégoire triomphait de la maladie et recouvrait assez de forces pour combattre encore longtemps le bon combat.

IL EST NOMMÉ ÉVÊQUE DE TOURS

Le siège de Tours était alors occupé par le bienheureux Euphrone. Chargé d'ans et de mérites, le saint pontife s'endormit dans le Seigneur. Lorsqu'il fallut lui choisir un successeur, le nom de Grégoire sortit de toutes les bouches. Une députation fut envoyée à Metz, à la cour du roi Sigebert où Grégoire se trouvait alors. Son humilité repoussa le fardeau qu'on voulait lui imposer, mais la volonté de Dieu était manifeste, il fallut consentir. Quelques jours après, Oegidius, successeur de saint Remy, lui conféra l'onction épiscopale.

L'entrée du nouvel évêque dans sa ville fut un triomphe. Saint Fortunat, que les Gaules et l'Italie appelaient le prêtre de Poitiers, le Virgile chrétien, écrivait aux habitants de Tours : « Applaudissez, peuples heureux, qui possédez enfin le nouvel objet de vos désirs. Votre pontife est arrivé. Il se nomme Grégoire, nom prédestiné qui signifie bon pasteur. Désormais, les agneaux du Christ seront à l'abri de l'invasion ennemie, il les gouvernera dans la joie du Seigneur sous l'autorité des clés de Pierre. Une auréole de lumière entoure son front, c'est un rayonnement nouveau émané des sphères supérieures où brillent l'héroïque Athanase, l'illustre Hilaire, la riche pauvreté de Martin, la douceur d'Ambroise, la resplendissante figure d'Augustin. »

Au moment où Grégoire prenait la houlette de saint Martin, la Gaule était déchirée par les rivalités des descendants de Clovis. Alors l'évêque était non seulement le père spirituel de son diocèse, mais le défenseur né de son troupeau, son

protecteur le plus puissant, même dans l'ordre civil. Alors comme aujourd'hui, les grands voulaient dominer les évêques, et, en la personne des évêques, c'était l'Eglise qu'ils voulaient abaisser, soit en contestant ses droits, soit en voulant la faire entrer dans leurs voies coupables. Grégoire est évêque, il sera donc le pasteur et le défenseur de son peuple ; malgré tout, il saura maintenir les droits de l'Eglise, et faire entendre aux rois des paroles de justice et d'équité. Aussi, la conduite de tels pasteurs a-t-elle fait dire que la France avait été formée par ses évêques.

En 575, Chilpéric s'étant emparé de la Touraine, demande à l'évêque de lui livrer le duc Boson qui s'était réfugié dans l'église de Saint-Martin, jouissant du droit d'asile. Grégoire résiste aux menaces et a recours à son arme habituelle, la prière. Dieu, pour l'encourager, guérit sur-le-champ une femme infirme depuis douze ans. Les ministres du roi insistent et l'évêque leur répond que saint Martin saura bien défendre sa basilique. On veut passer outre, mais la prédiction de l'homme de Dieu se vérifie ; l'envoyé de Chilpéric succombe bientôt à une maladie soudaine. Ainsi, la vertu de saint Martin et l'énergie des évêques forçaient les rois francs à respecter la justice et l'humanité au milieu de leurs guerres civiles.

SAINT GRÉGOIRE ET SAINT PRÉTEXTAT

Ce fut surtout au comité réuni pour juger saint Prétextat que Grégoire montra qu'il était évêque. Chilpéric et Frédégonde avaient tout mis en œuvre pour faire condamner et déposer le prélat. On avait trouvé de faux témoins et même des évêques courtisans avaient promis leurs voix. Seul, Grégoire se montra juste et indépendant : « Souvenez-vous, seigneurs et frères dans le sacerdoce, dit-il, souvenez-vous des paroles du prophète : si le guetteur voyant venir l'ennemi ne sonne point de la trompette, il répondra de l'âme des victimes. Ne restez pas muets, parlez haut, mettez devant les yeux du roi son injustice, de peur qu'il n'arrive quelque catastrophe dont vous seriez responsables. » Deux évêques ambitieux rapportèrent au roi les paroles de l'évêque de Tours qui fut aussitôt mandé devant Chilpéric. Les promesses et les menaces ne purent rien sur l'indépendance du Saint, et il parvint même à ramener pour un moment le roi dans les voies de la justice. La nuit suivante on viendra lui offrir honneurs et richesses s'il veut, avec les autres évêques, parler en faveur du roi contre l'évêque de Rouen : « Je ferai ce que le Seigneur me commande, répondra-t-il, et je parlerai conformément aux saints canons. »

Cependant l'injustice triompha, Prétextat fut relégué en exil. Peu de temps après, il fut rapelé dans sa ville épiscopale, mais ce fut pour y tomber martyr sous les coups des meurtriers armés par Frédégonde. Après cette triste séance, Grégoire quittait le palais royal pour retourner en sa province. Son compagnon de route, saint Salvius d'Albi, l'arrête et, lui montrant la demeure du roi : « Ne voyez-vous rien sur le palais, lui demande-t-il. — J'y vois, dit Grégoire, le nouveau belvédère que Chilpéric y a fait construire. — Moi, continua Salvius, j'y vois le glaive du Seigneur prêt à frapper cette maison. » Terrible menace qui devait bientôt s'accomplir.

Lorsqu'il monta sur le siège de Poitiers, saint Hilaire, voulant donner à son troupeau sa ligne de conduite, avait dit : « Je suis évêque. » Grégoire, s'inspirant de la conduite du grand docteur,

avait dit, lui aussi : « Je suis évêque. » Pour sauvegarder les droits de la justice, pour conserver à l'Eglise sa liberté, il avait résisté à Chilpéric et à Frédégonde. Son langage apostolique lui avait attiré la colère de la reine qui avait dès lors juré sa perte.

Une odieuse calomnie fut portée contre lui et un concile fut convoqué pour juger l'évêque de Tours. De faux amis envoyés par Frédégonde lui conseillèrent de fuir en emportant ce qu'il avait de plus précieux. Mais le Saint découvrit l'artifice, et loin d'y succomber, il fut un des premiers à se rendre au Concile. Son innocence fut prouvée et il rentra dans les bonnes grâces de Chilpéric. Il n'usa de cette faveur que pour demander la grâce du clerc qui l'avait calomnié.

Saint Grégoire avait pour ami saint Fortunat de Poitiers qui a chanté sa consécration et son entrée dans la ville de Tours ; la vie de notre Saint se trouve mêlée à celle de sainte Radegonde, et c'est à sa plume que nous devons le récit des funérailles de la pieuse reine.

SA DÉVOTION AUX SAINTS

Saint Grégoire avait une grande dévotion aux saints et il portait toujours suspendues à son cou des reliques de Notre-Dame et de son seigneur saint Martin. Ce culte des saints lui avait été transmis par sa famille. C'est par leur protection que son père, arraché à sa patrie pour suivre le roi Théodebert comme otage, avait échappé aux dangers des éléments et des hommes de guerre.

Grégoire n'était encore que diacre lorsque le ciel se servit de lui pour faire rendre plus d'honneur aux saints. Un de ses concitoyens gardait avec beaucoup de négligence quelques parcelles du tombeau de saint Martin. Il tomba dangereusement malade, et une nuit, un personnage au visage terrible lui apparut : « Si tu veux guérir, dit-il, porte au diacre Grégoire les reliques que tu gardes avec tant de négligence. »

Allant un jour de Bourgoigne en Auvergne, le diacre, devenu évêque, fut surpris par une épouvantable tempête. Prenant alors ses reliques, il les présenta à la nuée qui venait fondre sur lui et aussitôt la sérénité de l'atmosphère se rétablit. A ce prodige, Grégoire eut une pensée de vaine gloire, mais son cheval trébucha et le Saint ayant reconnu à ce signe une punition divine, en demanda aussitôt pardon à Dieu.

Il avait donc une confiance sans bornes en saint Martin. Le démon fit tous ses efforts pour le détourner de cette dévotion. C'était le jour de Noël ; Grégoire, avec son clergé, se rendait à la basilique du bienheureux confesseur pour y célébrer les saints mystères. Un possédé furieux se jette au-devant de la procession : « C'est en vain, dit-il, que vous implorez le secours de Martin, il vous a abandonnés à cause de vos péchés. Ce n'est plus à Tours, c'est à Rome qu'il fait des miracles. » Ces paroles jettent les assistants dans la douleur et tous vont prier avec larmes devant le tombeau de leur apôtre et protecteur. Dieu, par un miracle, découvrit les impostures de l'esprit de mensonge. Un malade, paralysé depuis trois ans, s'étant approché du tombeau du saint, recouvra tout à coup l'usage de ses membres. Aussitôt le peuple fait retentir ses actions de grâces : « Chassez la crainte de vos cœurs, dit l'évêque, le bienheureux confesseur habite encore parmi nous. N'ajoutez pas foi aux paroles du démon, il est menteur dès le commencement et la vérité n'habite pas en lui. »

Dieu témoignait par des prodiges combien les

honneurs rendus par Grégoire aux reliques des saints lui étaient agréables. L'évêque allait consacrer un oratoire. Les prêtres et les clercs, revêtus d'ornements sacrés, portaient les reliques de saint Saturnin et de saint Martin. Tout à coup, une lumière surnaturelle resplendit. Les habitants, éblouis, tombèrent la face contre terre. Grégoire les releva : « Rappelez-vous, leur dit-il, qu'un globe de feu s'échappa du chef de notre bienheureux protecteur. Le prodige qui vient de s'accomplir nous montre que nos saints sont toujours avec nous. Gloire à Dieu, béni soit celui qui vient en son nom; le Seigneur notre Dieu nous a illuminés. »

Au don des miracles, il joignait celui de discerner les esprits. Son humilité était telle qu'il se jugeait indigne d'écrire les prodiges de saint Martin; et il fallut qu'un ordre du ciel lui enjoignit de les rédiger, sous peine d'encourir l'indignation divine.

GRÉGOIRE A ROME

Vers les dernières années de sa vie, Grégoire vint visiter le pontife romain. Il pria humblement prosterné devant le tombeau des bienheureux apôtres Pierre et Paul quand un homme de haute stature, à la physionomie noble et douce, s'approcha de lui et le considéra attentivement. C'était le pape saint Grégoire le Grand. Prévenu de l'arrivée de l'évêque de Tours, il regardait cet homme dont la vertu et l'éloquence, célébrées par Fortunat, étaient connues de toute l'Italie. Le contraste d'une taille si exiguë (celle du Saint était en effet petite) avec tant d'éminentes qualités lui vint à l'esprit et il admirait

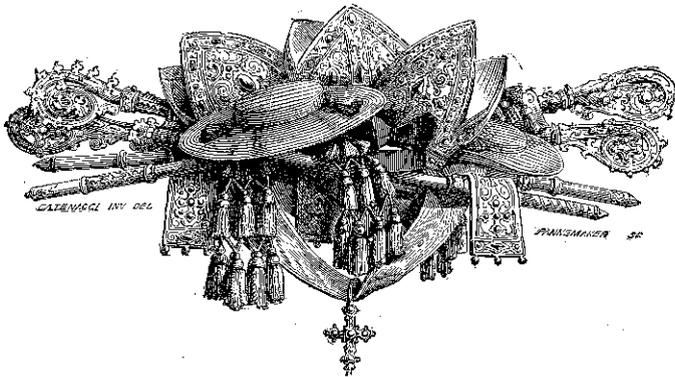
les secrètes dispositions de la Providence qui choisit parfois les plus humbles instruments pour opérer les plus grandes choses. Cependant l'évêque de Tours se relève et, regardant le Souverain Pontife d'un air inspiré : « Nous ne nous sommes pas créés, dit-il, et le Dieu qui nous a faits est le même dans les grands que dans les petits. » Cette réponse émut et ravit le pape qui redoubla de soins pour son hôte, et lui offrit à son départ une chaire dorée pour son église de Tours.

SA MORT

Un si grand et si laborieux pontificat dura vingt et un ans, et, le 19 novembre 594, en l'octave de saint Martin, Grégoire de Tours alla jouir de la récompense éternelle. Il avait demandé à être enterré en un lieu où tout le monde pût passer sur sa tombe. Mais son clergé n'y voulut pas consentir et mit son corps à côté de celui de saint Martin pendant que son âme partageait la même gloire dans le ciel.

SES ÉCRITS

Saint Grégoire de Tours ne fut pas seulement un grand saint, un grand évêque, mais encore l'historien de la nation des Francs; aussi mérita-t-il d'être appelé le père de notre histoire. Ses écrits commencent par une profession de foi au dogme de la Très Sainte Trinité. On y trouve l'histoire civile mêlée avec l'histoire de l'Eglise; il raconte les combats des rois contre les nations ennemies, ceux des martyrs contre les persécuteurs, et enfin ceux de l'Eglise contre les hérétiques.



SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE

Fête le 17 novembre.



Saint Grégoire reçoit l'apparition de la Sainte Vierge et de l'apôtre saint Jean. — Il met un terme au débordement du Lycus. — Il convertit un prêtre païen en déplaçant une énorme pierre par la vertu de sa foi.

Grégoire, célèbre par sa science, mais plus encore par le grand nombre de miracles qu'il a opérés, fut surnommé de son vivant *thaumaturge*, c'est-à-dire faiseur de miracles. Il naquit à Néocésarée, dans le Pont, de parents nobles et riches, mais païens. Il perdit son père à l'âge de quatorze ans, et il nous apprend lui-même qu'à cette époque, un rayon de la grâce illumina son âme et lui fit comprendre la fausseté de la religion païenne.

Sa mère lui fit suivre le plan d'études que son père, avant de mourir, avait eu la précaution de tracer. Destiné au barreau, Grégoire apprit la rhétorique, où il acquit les plus légitimes succès, la langue latine et le droit romain. Mais son âme avait un tel culte pour la vérité, qu'il ne pouvait se résoudre à louer, même par manière d'exercice oratoire, une chose qui n'eût pas été réellement louable. La Providence allait bientôt conduire cette âme droite à la pleine vérité.

Origène, le grand docteur chrétien d'Alexandrie, enseignait alors à Césarée de Palestine. La sœur de Grégoire, ayant épousé un assesseur du gouverneur de Césarée, partit pour cette ville, et Grégoire l'y accompagna avec son frère Athénodore. Bientôt, il connut Origène, et alla l'entendre. Le philosophe chrétien, admirant la belle intelligence du jeune étranger, s'employa avec zèle à lui expliquer les incomparables beautés du christianisme.

L'éloquence et la grande vertu d'Origène fascinèrent Grégoire. Il ne pensa plus aux études profanes et se mit à suivre les leçons d'Origène. Le maître et le disciple s'aimèrent bientôt comme autrefois David et Jonathas. Nous possédons encore dans les écrits de saint Grégoire lui-même le magnifique plan d'études que lui fit suivre son illustre maître. « Comme un habile agriculteur, dit-il, sonde en tous sens le terrain qu'il veut défricher, ainsi Origène creusait et pénétrait les sentiments de ses disciples, les interrogeant et comparant leurs réponses. Après les avoir préparés à recevoir la semence de la vérité, il leur enseignait les diverses parties de la philosophie. Venait ensuite l'étude de la connaissance de Dieu; là, Origène s'efforçait de montrer à ses disciples à quels errements s'était laissé aller l'esprit humain avec les seules lumières de la raison. Il posait comme principe que, sur Dieu, il fallait ne s'en rapporter qu'à Dieu lui-même et aux prophètes qu'il avait inspirés.

SON SÉJOUR A ALEXANDRIE

Cependant, la persécution de Maximin ayant forcé Origène à s'éloigner de Césarée, Grégoire, sans doute par les conseils de son maître, vint à Alexandrie continuer ses études. Quoique simple catéchumène, sa conduite fut si régulière que les autres étudiants la prirent pour une censure tacite de la leur. Dans leur méchanceté, ils suscitèrent contre lui une misérable femme qui s'en vint demander à Grégoire, occupé à traiter des questions de philosophie avec ses amis, le payement de ce qu'il lui devait pour ses complaisances. Les amis de Grégoire, entendant de pareilles paroles, s'apprêtaient à chasser cette malheureuse, mais lui, conservant toute la sérénité de son âme : « Donnez-lui, dit-il à un de ses amis, ce qu'elle demande, afin que nous puissions continuer notre démonstration. » Devant cette réponse, quelques-uns de ses amis commencèrent à former des soupçons sur son innocence, mais ils furent bientôt dissipés. A peine cette femme eut-elle reçu l'argent que le démon s'empara d'elle. Les yeux hagards, la bouche écumante, elle se roule à terre dans d'horribles convulsions; Grégoire, touché de compassion, invoque le Christ en sa faveur et force le démon à s'enfuir aussitôt. Ce fut le premier miracle de saint Grégoire.

IL PRONONCE LE PANÉGYRIQUE D'ORIGÈNE

Le feu de la persécution ayant cessé, Origène put revenir à Césarée, et Grégoire ne tarda pas à venir le rejoindre. Il acheva de s'instruire dans les mystères de la religion chrétienne, et, après avoir reçu le baptême, il se disposa à retourner dans sa patrie. Avant de repartir, il voulut faire, en présence d'une nombreuse assemblée, ses adieux au maître chéri, qui, par sa science, ses conseils et ses exemples, lui avait appris à adorer

le vrai Dieu, seul digne d'honneur et de louange. Le discours qu'il prononça en cette circonstance est regardé avec raison comme un des plus beaux qui soient parvenus jusqu'à nous.

IL EST FAIT ÈVÈQUE DE NÉOCÉSARÉE

A peine arrivé à Néocésarée, Grégoire reçut une lettre d'Origène, dans laquelle ce grand génie se plaît à l'appeler son seigneur très saint et son véritable fils. « Servez-vous, lui dit-il, des talents que vous avez reçus du Seigneur pour la défense de la religion du Christ, et pour cela, ayez surtout soin de joindre la prière à l'étude. » Ce conseil fut fidèlement suivi par saint Grégoire. La prière fut la grande arme dont il se servit, et c'est par elle qu'il a opéré tant de miracles et converti un si grand nombre d'idolâtres.

Les compatriotes de Grégoire, jaloux de posséder un homme si distingué, lui offrirent, pour se l'attacher, les premières places de la cité. Mais, touché de la grâce de Dieu, Grégoire suivit le conseil de l'Évangile, vendit tout ce qu'il possédait, en distribua le prix aux pauvres et se retira dans la solitude pour converser seul à seul avec Dieu. Phédime, métropolitain de la province du Pont, évêque très pieux et doué de l'esprit de prophétie, résolut d'élever Grégoire à l'épiscopat. Instruit des intentions de Phédime, Grégoire se mit à errer de solitude en solitude, pour éviter la lourde charge dont sa modestie s'effrayait. Mais Phédime persista dans ses projets, et ordonna à Grégoire d'accepter l'évêché de Néocésarée, ville qui comptait une infinité d'idolâtres et seulement dix-sept chrétiens.

Grégoire, poussé à bout, et craignant de résister à l'appel de Dieu, se soumit enfin, mais il pria Phédime de lui accorder quelque temps pour se préparer à recevoir l'onction sainte. Redoublant alors de jeûnes et de mortifications, il pria le Seigneur avec larmes de lui prêter aide et secours pour convertir le peuple confié à ses soins, et pour le préserver des atteintes de ceux qui mêlaient leurs erreurs à la pure doctrine de Jésus-Christ.

LA TRÈS SAINTE VIERGE ET SAINT JEAN LUI APPARAISSENT

Une nuit qu'il se trouvait en prières, la Sainte Vierge, Mère de Dieu, accompagnée de l'apôtre saint Jean, lui apparurent et le rassurèrent sur les craintes excessives qu'il avait. Après l'avoir consolé, saint Jean, sur l'ordre de la Sainte Vierge, montra à Grégoire ce qu'il fallait croire sur les mystères de la Très Sainte Trinité et de l'Incarnation, pour ne point tomber dans l'erreur.

Grégoire s'empressa d'écrire ce que l'apôtre bien-aimé venait de lui révéler. Cet écrit est connu sous le nom de symbole de saint Grégoire. L'attachement des fidèles de Néocésarée pour ce symbole était tel que saint Grégoire, en mourant, le leur légua comme un précieux héritage, ce qui empêcha cette Eglise de tomber dans les erreurs des Pélagiens.

Fortifié par cette vision, et délivré de ses angoisses, saint Grégoire, comme un vaillant athlète, muni des armes de la prière et de la vérité, ne résista plus à la voix de Dieu, et se mit en route pour aller prendre possession de son diocèse. Pendant son voyage, la nuit le surprit, et une pluie violente l'obligea de s'abriter avec sa suite dans un temple d'idoles qui se trouvait sur son chemin. Ce temple était renommé

dans toute la contrée pour les réponses que les démons rendaient à ceux qui venaient les consulter.

SON POUVOIR SUR LES DÉMONS

A peine saint Grégoire eut-il mis les pieds dans le temple que les démons, épouvantés, s'enfuirent. Le Saint purifia l'air par un signe de croix et se mit en devoir de chanter l'Office divin avec sa suite. Le jour étant venu, Grégoire continua sa route. Cependant, le prêtre des idoles, s'étant rendu dans le temple, fit les évocations accoutumées, mais les démons répondirent qu'il ne leur était plus permis d'entrer dans le temple, parce que l'homme qui y avait passé la nuit les forçait de s'éloigner.

Le prêtre des idoles, irrité, se mit à la poursuite de Grégoire, et l'ayant atteint, il le menaçait d'aller porter plainte aux magistrats et à l'empereur. Mais Grégoire lui répondit qu'il avait reçu de Dieu le pouvoir de chasser les démons. Le prêtre des idoles, surpris, pria Grégoire de montrer si sa puissance était véritable en ordonnant aux démons de rentrer dans le temple. Le Saint y consentit, et écrivit sur un morceau de parchemin ces simples mots : « Grégoire à Satan : Rentre. » Le prêtre prit le parchemin, alla le placer sur l'autel, et, aussitôt, les démons rentrèrent et rendirent leurs réponses.

Alors, rempli d'admiration, il vint trouver Grégoire, le priant de lui faire connaître ce Dieu à qui les démons eux-mêmes obéissent. Grégoire se mit alors à lui expliquer les vérités de la religion chrétienne, mais le païen refusait de croire le mystère de l'Incarnation. Grégoire lui répondit qu'on ne pouvait point prouver ce mystère par des paroles, mais seulement par des miracles. Le prêtre, montrant une énorme pierre, dit à Grégoire de la transporter par la seule puissance de la foi dans un lieu qu'il désignait. Grégoire, sans différer, donna l'ordre, et la pierre obéit. Ce miracle acheva la conversion du païen ; il abandonna sa famille, son pays, le culte des idoles, pour s'attacher à saint Grégoire, et devenir le compagnon de ses travaux.

NOMBREUSES CONVERSIONS

Arrivé dans sa ville épiscopale, il se mit, le même jour, à prêcher la parole de Dieu et convertit assez d'idolâtres pour former un groupe important de chrétiens fervents. Le lendemain, il guérit un grand nombre de malades, et en peu de temps, les conversions furent si nombreuses, que le saint évêque fut obligé de faire bâtir une église. Tous tinrent à cœur de contribuer, soit par leurs aumônes, soit par leur travail, à la construction de l'édifice. Les historiens rapportent que l'emplacement destiné à cette construction, resserré entre la rivière et une montagne, se trouvait insuffisant. Grégoire passa la nuit en prières et, le lendemain, on constata que la montagne s'était reculée, laissant toute la place désirable. Ainsi, le saint évêque vérifiait à la lettre la parole de l'Évangile : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Passez d'ici là ; et elle y passerait. » (Matth., 17, 19.) Plus tard, malgré les édits portés pour la démolition des églises, malgré un tremblement de terre, il n'y eut pas même une pierre d'enlevée à l'édifice de Grégoire.

L'observation des lois, la paix et la tranquillité devinrent les fruits des nombreuses conversions

opérées par saint Grégoire. Un grand accroissement de bien, une grande concorde et charité fut la récompense qu'ils obtinrent de celui qui promet tout le reste par surcroît à ceux qui cherchent d'abord son royaume.

IL DESSÈCHE UN LAC PAR SES PRIÈRES

Deux frères, ayant reçu en héritage un champ dans lequel se trouvait un étang, voulaient chacun avoir la possession complète de cet étang plutôt que de l'avoir en commun. Ils vinrent consulter saint Grégoire, qui tenta, inutilement, divers moyens de conciliation. Leur haine devint telle qu'ils résolurent de soutenir leurs droits par la force des armes. La veille du jour fixé pour le combat, le saint évêque, voulant prévenir l'effusion du sang, se mit en prières près du lac qui se dessécha aussitôt.

IL MET UN TERME AU DÉBORDEMENT DU LYCUS

Le Lycus, qui prend sa source dans les montagnes de l'Arménie, passait devant les murailles de Néocésarée. Pendant l'hiver, il débordait quelquefois avec tant d'impétuosité, qu'il emportait les moissons, les troupeaux, renversait les maisons, et réduisait les habitants à la plus complète misère. Saint Grégoire, ému de compassion pour son peuple, se rendit près du fleuve sur les bords duquel il planta son bâton, et ordonna aux eaux, de la part de Dieu, de ne jamais plus dépasser cette borne. Saint Grégoire de Nysse rapporte que, depuis lors, jusqu'au moment où il écrivait, il n'y avait pas eu de débordement. Le bâton lui-même prit racine et devint un arbre.

S'A CONDUITE PENDANT LA PERSÉCUTION

En l'an 230, et sous la persécution de l'empereur Dèce, saint Grégoire ne craignit pas de conseiller à son peuple de fuir la persécution, et lui-même se retira dans les montagnes voisines de Néocésarée. Cependant, plusieurs habitants, qui n'avaient pu fuir, souffrirent courageusement le martyre, et saint Grégoire eut le bonheur de voir tout son troupeau demeurer ferme dans la foi. La persécution terminée, Grégoire entreprit la visite de tout son diocèse. Il fit d'utiles réglemens pour réparer les abus et institua des fêtes anniversaires en l'honneur des martyrs qui, dans la dernière persécution, avaient confessé la foi de Jésus-Christ, au prix de leur sang.

IL ARRÊTE LA PESTE

Il arriva qu'un jour de fête consacré à honorer les faux dieux, il se fit à Néocésarée un grand concours d'infidèles qui s'y étaient rendus pour assister aux spectacles qui se donnaient sur le théâtre. La foule fut si grande que la place vint à manquer. Les acteurs et les musiciens ne pouvant se faire entendre, plusieurs des assistants s'écrièrent : « O Jupiter, fais-nous de la place ! » Grégoire envoya dire à ces païens : « Vous aurez bientôt plus de place que vous n'en souhaitez. »

En effet, peu de jours après, une terrible peste se déclara dans toute la province du Pont et fit un nombre immense de victimes. Le saint évêque obtint par ses ferventes prières la cessation du fléau à Néocésarée. Un grand nombre d'idolâtres se convertirent en voyant la puissance du serviteur de Dieu sur l'effrayante maladie.



La rivière débordée menace de détruire les maisons. Saint Grégoire plante son bâton sur le bord, et, désormais, l'eau ne dépassera plus cette limite imposée par un saint.

VERTUS DE SAINT GRÉGOIRE

D'après saint Basile, Grégoire était un homme doué de l'esprit des apôtres et des prophètes. Toute sa conduite portait l'empreinte de la perfection évangélique. Dans tous ses exercices de piété, il montrait le plus grand respect et le plus profond recueillement. Jamais il ne priait que la tête découverte ; il parlait avec simplicité et modestie ; il avait en horreur le mensonge, l'habileté et tous les détours qui ne s'accordent point avec l'exacte vérité. Il ne connaissait ni l'envie ni l'orgueil. Il ne pouvait supporter tout ce qui paraissait blesser la charité ou porter atteinte à la réputation du prochain. Toujours maître de lui-même, il ne se laissait jamais aller à la colère, il ne lui échappait même pas une parole qui annonçât de l'amertume.

SA MORT

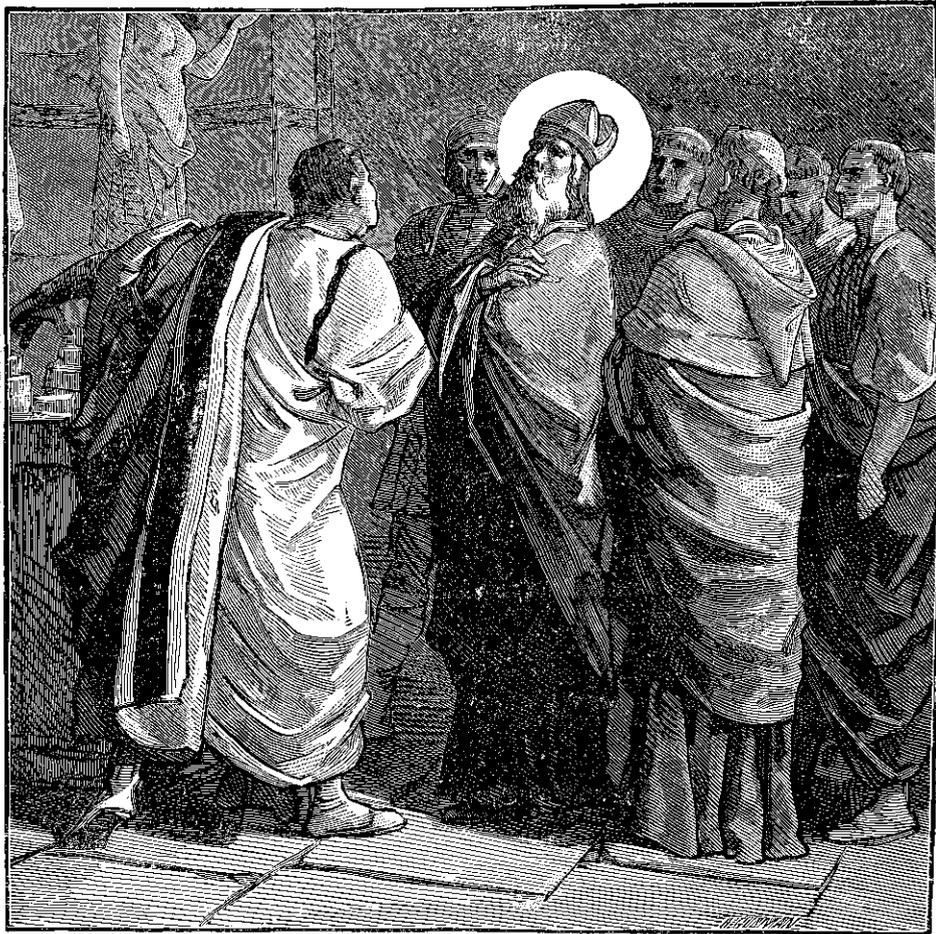
Saint Grégoire mourut vers l'an 270, le 17 novembre, jour choisi par l'Eglise pour célébrer sa

fête. Sentant qu'il allait mourir, il s'informa du nombre d'infidèles qui se trouvaient dans la ville : on n'en trouva que dix-sept. Il leva alors les yeux au ciel en soupirant ; il versa des larmes en pensant que la vraie religion n'était pas pratiquée par tous ceux qui avaient été confiés à ses soins. Mais, en même temps, il remerciait le Seigneur de ce que, n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens à son arrivée, il se trouvait seulement à sa mort dix-sept idolâtres. Il pria Dieu pour la conversion des uns et pour la persévérance des autres.

Il fit promettre alors à ses amis de ne point lui acheter un lieu particulier pour enterrer son corps, mais de le placer dans la sépulture commune. « Ayant toujours vécu comme un étranger sur la terre, disait-il, je ne voudrais pas perdre ce titre après ma mort. Aucun lieu ne doit porter le nom de Grégoire. La seule possession dont je sois jaloux est celle qui ne me fera soupçonner d'aucun attachement à la terre. » Après avoir dit ces mots, il rendit son âme à Dieu.

SAINT DENIS, ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE

Fête le 17 novembre



Saint Denis refuse d'offrir un sacrifice aux idoles.

DENIS, CONVERTI,
EST MIS SUR LE CHANDELIER DE L'ÉGLISE

Saint Denis, surnommé « le Grand » par la reconnaissance de l'Église grecque, et « le Docteur de l'Église catholique » par saint Athanase, naquit de parents riches et distingués, selon le monde. Alexandrie, sa ville natale, dont il ne devait pas être la moindre gloire, rivalisait alors avec Athènes en politesse et en instruction. Le jeune Denis, sans sortir de son pays, parcourut avec succès les différentes branches de la science profane; et un ardent désir d'apprendre le conduisit insensiblement à reconnaître le ridicule et l'impiété du paganisme dans lequel il était né. Les épîtres de saint Paul lui offrirent des charmes qu'il n'avait pas trouvés dans les écrits des philosophes. A cette sainte lecture, son cœur fut touché et son esprit éclairé. L'idolâtre était chré-

tien. « Je dus ma conversion, nous apprend-il lui-même, d'abord à une voix céleste que j'entendis dans une vision, puis à mon goût singulier pour les lectures réfléchies, à mon impartialité à examiner les diverses opinions du jour. »

Son changement fut parfait. Il voulut vivre dès lors pour Dieu seul, comme pour mieux jouir d'un trésor trop tard connu, trop tard aimé. Il foula aux pieds toute la gloire du monde, méprisa les brillants avantages d'une noble naissance, d'un rare mérite, de premières dignités déjà remplies avec éclat, en un mot du plus séduisant avenir, et se rangea parmi les nombreux disciples d'Origène, le chef de l'école des catéchèses d'Alexandrie. Ses rapides progrès dans la science sacrée et dans la piété le désignèrent bientôt pour le sacerdoce : et, en 231, sous la houlette de l'évêque Héraclas, il devint le maître de cette même école. Dix-sept ans après, à la mort d'Héraclas, il fut élevé sur le siège de saint Marc (248).

Le règne de l'empereur Philippe avait été favorable aux chrétiens. Mais cette paix fut troublée au moment même du sacre de saint Denis. Une persécution soulevée par la populace d'Alexandrie répandit le sang de plusieurs fidèles. Peu après, Déce massacra Philippe et prit la pourpre. La persécution, devenue générale, atteignit les dernières violences. Des chrétiens de tout âge, de tout sexe et de tout rang virent renouveler contre eux les tortures horribles de Néron. Beaucoup gagnèrent les montagnes et les bois où ils périrent de faim et de misère; d'autres, tombés dans leur fuite entre les mains des Sarrasins, furent condamnés à une servitude pire que la mort même. Mais, de tous ces maux, il n'y en eut point qui touchèrent plus vivement le saint évêque comme la défection des apostats. Heureusement, le scandale fut réparé par la constance invincible du plus grand nombre et par la conversion miraculeuse de plusieurs païens. La douceur, le courage des martyrs, produisaient sur l'esprit des bourreaux une telle impression, que, soudain, ceux-ci se déclaraient chrétiens et prêts à souffrir la mort la plus cruelle pour leur nouvelle religion.

Au commencement de l'année 250, les sanglants édits de Déce furent publiés à Alexandrie. Saint Denis ne négligea rien pour préparer au combat les soldats du Christ. Sabin, gouverneur d'Egypte, envoya des gardes pour se saisir de sa personne. Le Saint échappa en restant quatre jours caché dans sa propre maison, où les gardes ne vinrent pas le chercher, persuadés de ne l'y plus trouver. Ce délai écoulé, Denis, croyant la vigilance du persécuteur distraite, sortit dans le but de trouver une retraite plus sûre; mais Dieu en avait décidé autrement. Il tomba dans les mains des gardes avec tous ceux de sa suite, et fut conduit dans la petite ville de Taposiris. Un parti considérable de paysans, informés de l'arrestation, prennent les armes et volent au secours de leur évêque. Ils se présentent aux soldats, que leur attitude menaçante fait fuir, et se rendent maîtres des prisonniers. Ils enlèvent de force leur pieux pasteur, tout attristé de voir la palme du martyr lui échapper au dernier moment, et l'obligent, au nom de son troupeau, de pourvoir à sa sûreté personnelle.

Denis se retira dans un désert de la province de Marmorique en Libye; et s'y tint caché avec les prêtres Pierre et Baïus, ses fidèles compagnons d'exil, jusqu'en 251. Durant cet intervalle, il ne cessa de veiller sur son Eglise en souffrance; il lui envoyait des prêtres pour la consoler, des instructions pour soutenir sa foi en face des tourments.

SAINT DENIS TRAVAILLE AU RÉTABLISSEMENT
DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

De retour à Alexandrie, il eut à déplorer le schisme fomenté par Novatien contre le pape Corneille. Cet antipape tenta même de lui représenter son élection au siège de Rome comme des plus régulières et de l'attirer dans son parti. En retour, il en eut une réponse dont il n'eut pas lieu d'être satisfait : « Vous voudriez, lui écrivait-il entre autres choses, tout souffrir plutôt que de soulever un schisme dans l'Eglise. Mourir pour la défense de l'unité de l'Eglise est aussi glorieux, et même, selon moi, plus glorieux que de refuser aux dépens de sa vie de sacrifier aux

idoles, car il s'agit ici du bien général de l'épouse de Jésus-Christ. Si vous ramenez vos frères à l'unité, vous réparerez votre faute, vous la ferez oublier et vous mériterez de justes éloges. Si vous ne pouvez gagner les autres, vous sauvez du moins votre âme. » Le saint évêque écrivit à plusieurs reprises au clergé de Rome et aux confesseurs de la foi qui, abusés par les apparences, s'étaient déclarés en faveur du schisme. Ses exhortations eurent un plein succès auprès de ces derniers : avant la fin de l'année, les confesseurs renoncèrent au schisme. Comme l'Eglise, au dire de Novatien, n'avait pas le pouvoir de remettre certains péchés et conséquemment ne pouvait pas accorder le pardon aux apostats repentis de la présente persécution, saint Denis, pour bien témoigner de son horreur pour cette hérésie, ordonna dans les Eglises de sa juridiction de ne pas refuser la communion à ceux qui la demanderaient à l'heure de la mort.

SAGE CONDUITE DU SAINT JUSTIFIÉE PAR UN EFFET
DE LA MISÉRICORDE DIVINE

Fabien, évêque d'Antioche, paraissait incliner pour le rigorisme outré de Novatien envers ceux à qui les tortures avaient arraché une apostasie. Saint Denis lui écrivit plusieurs lettres à ce sujet. Dans l'une d'elles, il lui raconte le trait suivant à l'appui de sa doctrine : « Nous avions ici un saint vieillard, dont la conduite avait toujours été irréprochable. Durant la persécution, il eut le malheur de succomber et de sacrifier aux idoles. Depuis, il avait humblement confessé sa faute et en avait, mais en vain, sollicité le pardon. Une grave maladie survint. On craignit beaucoup pour sa vie. Il resta trois jours entiers sans parole et sans connaissance. Le quatrième jour, il reprit ses sens et appela son petit-fils : « Jusques à quand voulez-vous donc prolonger mes souffrances et ma vie? lui dit-il. Hâtez-vous de faire venir un prêtre pour m'admettre à la communion. » A peine avait-il achevé ces paroles, qu'il retomba dans sa léthargie. Le jeune homme courut chez un prêtre. Celui-ci, malade, hors d'état de sortir envoya l'Eucharistie par l'enfant, en lui recommandant de la détrempier pour l'administrer au mourant, car j'avais donné l'ordre de recevoir les moribonds pénitents à la paix de l'Eglise. A son retour, le jeune homme entendit son vieux père lui dire : « Enfin, mon fils, vous voilà! Le prêtre n'a pas pu vous accompagner; mais faites au plus vite ce qu'il vous a commandé et je ne serai plus retenu. » Le jeune homme humecta le Pain eucharistique et le plaça dans la bouche du vieillard, qui eut le temps de consommer peu à peu les Saintes Espèces et rendit l'âme aussitôt. « Dieu, ajoute saint Denis, lui conserva miraculeusement la vie pour ne pas le priver de la Sainte Communion. »

SAINT DENIS — PORPHYRE

Aux violences de la persécution, l'Eglise catholique opposait l'héroïsme de ses martyrs. Aux attaques de l'apostasie, elle répondait par la voix de ses Docteurs. Après Origène, Cyprien; après Cyprien, saint Denis d'Alexandrie, qui se chargea de réfuter les sophismes de Porphyre. Au moment même où ce dernier inaugurerait ouvertement sa lutte contre l'Eglise dans une antichambre du palais de Gallien, et écrivait des traités contre les chrétiens que les empereurs mettaient à mort, notre Saint lui répondait par une véritable encyclopédie catholique, dont il ne nous reste que de courts fragments conservés

par Eusèbe. L'illustre Docteur avait intitulé son ouvrage : *De la nature des choses*. Il y combattait victorieusement le panthéisme de son adversaire. « Qui donc, disait-il, pourra jamais croire sérieusement que cet immense édifice de l'univers, où éclatent partout les traces d'une intelligence créatrice, soit une agglomération d'atomes éternels, fortuitement rassemblés dans une divine et merveilleuse unité? Prenez l'homme en particulier, étudiez le mécanisme admirable de sa structure, et dites s'il est possible que l'agrégation inconsciente de molécules éternelles ait produit, dans une telle variété d'organes, une si constante harmonie, un si prodigieux concert! »

LE MILLÉNARISME COMBATTU PAR SAINT DENIS CONFÉRENCE D'ARSINOÉ

Certains passages de l'Apocalypse mal entendus donnèrent lieu au millénarisme, erreur qui consistait à croire que Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec ses élus avant le jour du jugement. Les uns, abominables hérétiques, pensaient avec Cérinthe que ce règne s'écoulerait dans la jouissance des plaisirs sensuels; les catholiques millénaires croyaient, au contraire, à des joies spirituelles. L'Église toléra d'abord cette opinion. Népos, l'évêque des Arsinoïtes, plus pieux que prudent, avait répandu dans cette partie de l'Égypte la doctrine du millénarisme entendue dans ce dernier sens. Mais le grand évêque d'Alexandrie veillait avec une sollicitude et un zèle infatigables à l'intégrité de la foi. Pour réfuter cette nouveauté dangereuse, il fit un voyage dans l'Église d'Arsinoé, où il provoqua les millénaires à une conférence publique. Il nous en raconte lui-même l'heureuse issue. « Enfin, dit-il, quand tous les témoignages de l'Écriture, successivement passés en revue, eurent porté la lumière dans les esprits, Coracion, le chef du parti millénaire, déclara publiquement devant toute l'assemblée et prit Dieu à témoin qu'il abandonnait son opinion, la condamnait et ne l'enseignerait plus jamais aux fidèles, avouant que mes arguments l'avaient surabondamment convaincu. Ses paroles furent accueillies par des applaudissements unanimes, et tous les frères se donnèrent le baiser de paix dans l'unité d'une même foi. »

Le millénarisme survécut cependant à la conférence d'Arsinoé. Peu après, saint Denis écrivait, pour le combattre, son traité *Des promesses*, mentionné par Eusèbe. Les armes de notre Saint contre les frères égarés dans l'hérésie, étaient une douce persuasion, une paternelle remontrance. Plein de clémence, il n'en venait aux menaces de rigueur que devant une mauvaise foi et une obstination manifestes.

Quand le pape Étienne menaçait les Africains de les exclure de la communion catholique s'ils persistaient à vouloir rebaptiser les hérétiques, il lui écrivit les lettres les plus pressantes pour l'engager à suspendre encore l'exécution de cette menace.

LE SAINT REPARAIT DEVANT LES MAGISTRATS DE L'EMPIRE — SECOND EXIL

En 257, Valérien renouvela les édits de persécution contre les chrétiens. Emilien, préfet d'Égypte, fidèle aux ordres impériaux, s'empressa de faire arrêter Denis avec le prêtre Maxime, les diacres Fauste, Eusèbe et Quérémon, pour les amener à sacrifier aux dieux conservateurs de l'empire : « Tous les hommes, lui répondit le grand évêque, n'adorent pas les

mêmes divinités. Pour nous, nous adorons le vrai Dieu qui a créé l'univers et qui a donné l'empire à Valérien et à Gallien. Nous lui offrons sans cesse des prières pour la paix et pour la prospérité du règne de ses princes. » Vainement le préfet essayait-il de leur persuader de joindre au culte de leur Dieu celui des divinités de l'empire. Enfin, il les exila à Képhron, en Libye, et défendit en même temps aux chrétiens de fréquenter les cimetières ou plutôt les tombeaux de leurs martyrs. Saint Denis, l'intrépide apôtre de Jésus-Christ, convertit au christianisme les païens de la région où les persécuteurs l'avaient relégué. Le préfet, voyant ses propres mesures tourner au détriment des dieux de l'empire, ordonna de le conduire avec ses compagnons à Collouthion, dans la Maréote.

Cette nouvelle destination rapprochait d'Alexandrie le saint évêque et le mettait dès lors à portée d'entretenir avec son Église désolée une correspondance plus suivie pour l'instruction de son peuple.

IL RENTRE DANS ALEXANDRIE LES MALHEURS DE CETTE ÉGLISE

En 260, la captivité de Valérien chez les Perses changea la face des affaires. Les nouveaux édits de Gallien rendirent la paix à l'Église, et permirent à saint Denis de revenir librement au milieu de son troupeau. Cette paix, cependant si nécessaire, ne dura pas longtemps. Le préfet Emilien, maître des magasins d'Alexandrie, les greniers de l'empire romain, se fit proclamer empereur. A peine avait-il été défait par Théodote et mis à mort à Rome sous les yeux de Gallien, que de nouveaux malheurs fondaient sur Alexandrie. L'esclave d'un magistrat eut une rixe avec un soldat pour une bagatelle. Arrêté, il fut sévèrement battu pour lui faire expier l'injure qu'on prétendait avoir été faite au légionnaire. La populace s'émeute prend parti pour l'esclave et assaille les légions romaines dans leurs casernements. La troupe attaquée riposte à coups d'épée et de lance. Les rues sont bientôt jonchées de cadavres. La conduite pacifique des chrétiens ne les garantit point de la violence. La confusion était si grande qu'on ne pouvait sans danger sortir ni rester chez soi. Sous un soleil torride, les rues deviennent un foyer d'infection et la peste envahit la cité.

Des troubles, des massacres aussi fréquents brisaient le cœur de saint Denis. Ce que la fureur du bourreau avait épargné de son troupeau, il le vit décimer par ce fléau dont les ravages se firent sentir plusieurs années. Il procura à ses chers pestiférés tous les secours, tous les soulagements que son ingénieuse charité lui inspirait. L'évêque et les fidèles se multiplièrent pour faire face à tous les besoins. Voici en quels termes saint Denis, dans son sermon du jour de Pâques (253), parle du dévouement que les chrétiens montrèrent en cette douloureuse circonstance : « Combien d'entre nos frères, oubliant le soin de leur propre conservation, n'écoutant que la voix de la charité, se sont audacieusement établis au chevet des malades, ont assisté les moribonds, porté des médicaments aux victimes! Quelques-uns, comme s'ils avaient attiré à eux et absorbé la contagion, sont morts à côté de ceux qu'ils avaient guéris. Des prêtres, des diacres, de pieux laïques ont succombé de la sorte, héros de la charité!

» Pensez-vous que ce genre de mort soit beaucoup moins glorieux que le martyre! Soulevant

dans leurs bras, appuyant sur leur poitrine le corps des saints, nos chrétiens leur ferment la bouche et les yeux, les portent sur leurs épaules, les lavent soigneusement, les revêtent de leur dernière parure, et, après leur avoir donné le baiser de paix, les déposent dans le tombeau. Le lendemain, victimes de leur dévouement, ils meurent à leur tour, et d'autres frères leur rendent les mêmes honneurs. »

LE DÉFENSEUR DE LA FOI DE NOUVEAU SUR
LA BRÈCHE — SABELLIUS

Saint Denis était partout à la lutte : devant les hérésies comme devant les tribunaux, en exil comme auprès de ses fidèles atteints de la peste. Une erreur plus dangereuse que celle des millénaires venait de surgir dans la Lybie cyrénaïque : Sabellius de Ptolémaïde, disciple de Noët de Symrne, renouvelait les blasphèmes de Praxéas sur le dogme de la Sainte Trinité, en niant la distinction des personnes divines. Notre Saint, dont la juridiction s'étendait sur les Eglises de la Pentapole, représenta d'abord doucement à l'auteur de cette hérésie la voie criminelle où il s'engageait, et le pressa vivement de rentrer dans l'unité de la croyance universelle. Ses efforts furent vains. Alors, il n'hésita pas à le condamner avec tous ses adhérents dans un Concile qu'il réunit dans sa ville épiscopale (261). En même temps, il en informait le pape Sixte II par une lettre dont on conserve encore un fragment. A partir de ce moment, le saint évêque d'Alexandrie insista plus vivement que jamais dans ses traités et ses discours sur la distinction des trois personnes au sein de l'auguste Trinité. La controverse devenait chaque jour plus ardente. Les textes des Ecritures étaient cités de part et d'autre dans le débat. A propos d'une comparaison appliquée à la distinction du Père et du Fils, plusieurs comprirent mal le grand docteur et prirent de là l'occasion de l'accuser d'hérésie auprès du pape saint Denis, son homonyme, successeur de saint Sixte. Le Souverain Pontife lui en écrivit

aussitôt afin qu'il eût à expliquer sa doctrine et à se justifier des erreurs qu'on lui imputait. Le patriarche d'Alexandrie répondit en protestant de sa foi au Verbe « consubstantiel. » Il expliqua, dans son « Apologie à Denis, évêque de Rome » et dans un traité spécial, les raisons qui l'avaient porté à insister plus particulièrement sur les preuves de la distinction des personnes dans la Sainte Trinité pour répondre à l'hérésie de Sabellius. Sa justification fut complète; car son attachement à la saine doctrine ne s'était point démenti, et, plus tard, saint Athanase se servira de son nom et de sa parole pour confondre les ariens.

DERNIER COMBAT
IL REMPORTE L'IMMORTELE COURONNÉ

Peu avant sa mort, il défendit une dernière fois la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ contre Paul de Samosate, évêque d'Antioche. Il fut invité à venir présider le Concile réuni dans cette ville (264) pour la condamnation de l'évêque hérésiarque; mais son grand âge et ses infirmités ne lui ayant pas permis de s'y rendre, il réfuta par lettres les nouvelles erreurs : « Le Verbe s'est fait chair, sans division ni partage, écrivait le saint patriarche. On ne distingue point en lui deux personnes comme si le Verbe habitait dans l'homme et ne lui fût pas uni. Comment osez-vous donc appeler Jésus-Christ un homme distingué par son génie, lui vrai Dieu, adoré par toutes les créatures avec le Père et le Saint-Esprit, incarné dans le sein de la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu? » Saint Denis est un des premiers qui aient donné à la Vierge Immaculée le nom de Mère de Dieu.

Le glorieux évêque s'endormit en paix dans le Seigneur, vers la fin de l'année 265, après avoir gouverné sa chère Eglise d'Alexandrie pendant près de dix-sept années. « Les fidèles d'Alexandrie gardèrent en grande vénération la mémoire de leur pasteur, dit saint Epiphane, et lui dédièrent une église. »



LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE SAVOIE

MARQUISE DE MONTFERRAT, RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Fête le 17 novembre.



Jésus-Christ présente à la bienheureuse Marguerite de Savoie trois dards où sont écrits : « Calomnie, Infirmité, Persécution, » et lui dit de choisir. Elle demande les trois.

NAISSANCE DE MARGUERITE

A l'époque où le grand schisme d'Occident désolait l'Eglise, Jésus-Christ voulut montrer à son épouse mystique qu'il ne l'abandonnait pas, en suscitant parmi ses enfants de nombreux saints.

Issue de la royale maison de Savoie, l'une des plus anciennes et pendant longtemps l'une des plus religieuses de l'Europe, la bienheureuse Margue-

rite naquit, en 1384, de Catherine de Genève et d'Amédée de Savoie, prince d'Achaïe, de Morée et de Piémont. Elle reçut une éducation vraiment digne de son rang. Sa docilité, son intelligence, sa piété, tout en elle annonçait une grande et religieuse princesse.

MARIAGE AVEC LE MARQUIS DE MONTFERRAT

Elle était jeune encore quand elle eut le bon-

heur d'entendre les sermons de saint Vincent Ferrier et de jouir même parfois de la sainte conversation de cet homme extraordinaire dont la parole apostolique remua toute l'Europe occidentale. Secondée dans ses pures inclinations par les discours enflammés de ce grand saint, elle ressentit bientôt un souverain attrait pour la virginité. Elle ne désirait avoir d'autre époux que Jésus-Christ, l'Époux incomparable des vierges. Elle sut cependant vaincre ses répugnances et sacrifier ses nobles désirs à l'intérêt du bien public. Des guerres cruelles et souvent réitérées ensanglantaient depuis longtemps le Piémont et le marquisat de Montferrat. Le mariage de la vertueuse Marguerite avec le marquis Théodore était le seul moyen de mettre un terme à ces querelles désastreuses, et de cimenter une alliance durable entre deux familles longtemps ennemies. Le sacrifice fut pénible pour Marguerite, mais poussée par l'horreur de voir couler le sang de ses sujets aussi bien que par son obéissance et son humilité, elle consentit à épouser Théodore que la mort prématurée de sa première femme venait de laisser veuf, avec un fils au berceau.

Dans ce mariage, jamais elle ne faillit à aucun de ses devoirs. Elle traitait ses domestiques comme des fils, mais elle ne manquait pas de sévérité, quand ils se rendaient indignes d'une telle mère. Elle veillait à ce que les commandements de Dieu et de l'Eglise fussent exactement observés parmi eux. Elle leur faisait faire leur prière, fréquenter les églises et accomplir leurs devoirs de chrétiens, en s'approchant des sacrements aux principales solennités de l'année. Jamais elle ne souffrit le jurement, le blasphème, la débauche et l'incontinence parmi eux, et lorsqu'elle s'apercevait qu'un domestique était sujet à ces dérèglements, elle le chassait aussitôt, de peur que sa compagnie et son exemple ne devinssent contagieux. Pour elle, assidue à l'oraison et à toutes sortes de mortifications, elle observait rigoureusement le jeûne et l'abstinence de l'Eglise et faisait ses délices d'être au pied des autels, d'assister à tous les exercices de piété publics et de s'approcher fréquemment des sacrements.

SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES

Comme Dieu ne lui donna point d'enfants, elle adopta les pauvres pour ses enfants. Qui pourrait compter les familles qu'elle a protégées contre l'inconstance de la fortune, les pauvres qu'elle a nourris, les vieillards et les malades qu'elle a assistés jusqu'à la mort! Que de veuves a-t-elle préservées de la dernière misère par ses charités et sa protection! Que de jeunes filles pauvres elle a préservées du vice et de l'enfer en leur procurant généreusement une dot qui leur permettait de contracter un honnête et légitime mariage! Que d'orphelins elle a entretenus jusqu'à ce qu'ils fussent en état de gagner leur vie! Chaque jour, son palais était envahi par une multitude de pauvres, et il était beau de voir cette grande princesse au milieu de ces malheureux, les consolant et leur distribuant elle-même de généreuses aumônes. Cette foule n'offrirait pas encore un champ assez vaste à son incomparable générosité. Elle envoyait chercher les pauvres honteux et se faisait faire un rapport fidèle sur toutes les familles qui étaient dans la misère et relevait leur fortune. Quand ses propres richesses ne purent plus suffire à tant de libéralités, des assemblées de charité composées des plus riches et des plus nobles dames de ses Etats surgirent

par ses soins dans toute l'étendue du marquisat.

SA MODESTIE ET SES PÉNITENCES

Sur ces entrefaites, le marquis Théodore fut nommé gouverneur de la république de Gènes. Marguerite fut donc obligée de faire, avec lui, une entrée dans cette ville avec une magnificence et une pompe vraiment royales. Dans tout l'appareil de cette grande fête, rien n'était comparable à l'humilité et à la modestie qui paraissaient sur le visage de la princesse. Il semblait que Dieu ne lui eût accordé de si grands honneurs que pour lui procurer le mérite d'en mépriser le faste et de rester humble au milieu de l'éclat et de la gloire.

Dieu, qui voulait la sanctifier davantage, lui ménageait à Gènes de nouveaux entretiens avec saint Vincent Ferrier. Le saint missionnaire prêchait alors dans cette ville; elle assista à tous les exercices publics de piété qui s'y firent par l'ordre du saint, et fut particulièrement touchée par une exhortation pleine de feu sur ces paroles de saint Paul (Rom., XII, 1) : *Je vous prie, par la miséricorde de Dieu, de rendre vos corps une hostie vivante et agréable à Dieu.* Elle résolut de commencer, dès ce jour, une nouvelle vie d'humiliations et de pénitence, afin de mourir au monde et à toutes ses délicatesses.

MORT DU MARQUIS THÉODORE — RÉGENCE DE MARGUERITE

La Providence, toutefois, lui ménageait une grande épreuve; mais si son cœur allait être brisé par ce douloureux événement, il allait en même temps reconquérir sa liberté pour renoncer au monde. Son époux, le marquis Théodore, mourut à l'apogée de sa gloire, dans un âge encore robuste. Marguerite ressentit d'autant plus vivement la douleur de cette séparation, que pendant les quinze ans qu'ils avaient vécu ensemble, jamais le moindre différend n'avait troublé la concorde et la paix de leur union. Elle l'avait toujours chéri tendrement, mais d'un amour qui n'avait d'autre but que de l'engager doucement dans la pratique de la plus solide piété. Elle supporta cette perte avec une admirable résignation à la volonté de Dieu, avec calme, sans impatience, sans récriminations, sans désespoir.

Une fois délivrée des liens du mariage, qu'elle n'avait acceptés qu'à regret, elle fit vœu de chasteté perpétuelle et s'appliqua à tous les devoirs que saint Paul exige des veuves, c'est-à-dire de bien gouverner leur famille, d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur, d'espérer uniquement en Dieu, vivres sans reproche, s'adonner aux bonnes œuvres et persévérer nuit et jour dans la prière et l'oraison.

Son palais devint comme un sanctuaire où le vice et le dérèglement n'osaient paraître. Obligée d'accepter la régence jusqu'à ce que son beau-fils fût en âge de gouverner, elle ne composa son Conseil que des plus sages et des plus vertueux vieillards du marquisat. Elle s'appliqua surtout avec succès à y faire fleurir la paix, la justice et la religion. Par ses soins, ses aumônes et son infatigable activité, de nouvelles églises s'élevèrent de toutes parts, les anciennes furent réparées, les autels ornés et enrichis. L'office divin prit une splendeur jusqu'alors inconnue, et de nombreux hôpitaux surgirent sur divers points de ses Etats. La paix fut rétablie au dedans comme au dehors : il y avait longtemps que Montferrat n'avait pas joui d'une telle tranquillité.

D'autre part, Marguerite s'appliqua à donner au fils que le marquis avait eu de sa première

épouse, Jeanne de Bar, une éducation digne d'un grand prince chrétien, le formant elle-même sur les maximes de l'Évangile. Non contente de lui donner de sages précepteurs, comme il était déjà en âge de profiter de cet enseignement pratique, elle le fit assister à tous les Conseils d'État, afin de former son jugement sur les conseillers irréprochables qu'elle avait choisis. Malgré toutes ses occupations, elle ne négligeait aucune de ses mortifications ordinaires.

ELLE RENONCE AU MONDE

Il était à souhaiter qu'une telle régente tint pendant longtemps encore les rênes du gouvernement. Mais le monde était trop petit pour sa grande âme. Dieu seul était capable de la remplir. Avec une telle mère, le jeune marquis, son beau-fils, fut bientôt en état de régner. Elle se déchargea sur lui du poids du gouvernement. Les larmes du jeune prince, les instances des grands, les supplications du peuple, tout fut inutile contre la décision énergique de Marguerite. Foulant aux pieds sa couronne et renonçant pour jamais aux grandeurs et aux richesses du monde, elle se retira dans la ville d'Albe pour y vivre dans le silence, la mortification et les bonnes œuvres.

REFUS D'UN SECOND MARIAGE

ELLE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

La renommée de sa charité et de ses autres vertus s'était répandue dans toute l'Italie. Elle croyait avoir trouvé la tranquillité pour jamais, lorsqu'un jour elle reçut dans son palais d'Albe une ambassade du duc de Milan, Philippe-Marie. Ce prince, charmé du génie, de la sagesse et de la sainteté de Marguerite, venait solliciter l'honneur de lui offrir sa main : « J'ai fait vœu de chasteté, répondit la pieuse veuve, je ne puis avoir d'autre époux que Jésus-Christ. »

Le duc ne se découragea pas d'un refus qu'il pensait vaincre facilement. Il demanda et obtint du pape Martin V la dispense de ce vœu et renvoya son ambassade à la princesse, avec le bref de Sa Sainteté. Elle refusa de nouveau avec une constance invincible : « Lorsque j'ai fait ce vœu, répondit-elle, je n'ai pas agi par précipitation ou par légèreté, mais avec une volonté bien déterminée de n'avoir rien à voir avec la chair et le monde. » Elle s'excusa en même temps auprès du pape de n'avoir pas usé de son bref, mais celui-ci, qui ne l'avait accordé que par condescendance aux prières du duc de Milan, fut tellement charmé de sa résistance, qu'il lui écrivit pour lui témoigner sa satisfaction.

Cependant, cette résolution lui attira bien des calomnies de la part de ceux qui prenaient les intérêts du duc. Ils firent tout ce qu'ils purent pour noircir sa réputation et la faire passer pour une opiniâtre, ou pour une dévote sans esprit, ou pour une femme qui aimait sa liberté et qui avait ailleurs des engagements criminels. Elle souffrit généreusement cette persécution sans se défendre et sans permettre qu'on la défendît, ne voulant d'autres justifications que ses œuvres. Fidèle aux conseils de saint Vincent Ferrier qui lui apparut, elle entra alors dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et y attira avec elle plusieurs dames des plus riches et des plus nobles de l'Italie. Son palais d'Albe fut transformé en monastère où elles vécurent en communauté. Le palais ne tarda pas à devenir trop étroit pour la foule des personnes pieuses qui venaient se placer sous sa direction. Elle obtint alors du pape Eugène IV

la prévôté des Humiliés, appelée Sainte-Madeleine-du-Bourget, qui fut cédée à ses religieuses.

EFFRAYANTE VISION — CHATIMENT DES HYPOCRITES

Une Sœur de sa congrégation, étant venue à mourir, lui apparut le lendemain. La malheureuse lui déclara qu'elle était condamnée à brûler éternellement dans les flammes de l'enfer pour avoir fait toutes ses actions dans un esprit de vanité et par pure hypocrisie. Ramassant ensuite de ses mains brûlantes une poignée de poussière, elle la dispersa dans l'air et disparut. Elle voulait lui montrer par là que la vie des âmes vaines et orgueilleuses n'est qu'un peu de poussière qu'un vent emporte et réduit au néant. Heureusement, cette pauvre âme n'avait été qu'une exception parmi les compagnes de notre sainte religieuse qui toutes s'appliquaient sincèrement à la vertu dans un véritable désir de plaire à Dieu et de sauver leur âme.

APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR — TRIBULATIONS

La Sainte fut tellement effrayée de cette vision que, craignant d'être elle-même au nombre des réprouvés, elle passa plusieurs jours dans des jeûnes et des mortifications terribles, et versant des torrents de larmes pour s'attirer la miséricorde de Dieu et arrêter le bras de sa colère qu'elle croyait tout prêt à s'appesantir sur elle. Notre-Seigneur eut alors pitié de sa servante. Il lui apparut tout resplendissant, environné d'une foule d'esprits bienheureux, et lui présenta trois lances, dont l'une s'appelait *calomnie*, l'autre *infirmité* et la troisième *persécution*. « Voilà trois voies assurées de salut, lui dit notre cher Rédempteur, choisis celle qui te convient le mieux. » Les anges qui accompagnaient Jésus avertirent la Bienheureuse de ne pas choisir, mais de se livrer entièrement à la volonté de Dieu. Marguerite, ivre de joie, les demanda toutes trois et la vision disparut. Ce choix héroïque eut aussitôt son effet. Dès le lendemain, une troupe de libertins qui ne pouvaient supporter la grandeur de ses vertus, mit tout en œuvre pour en ternir l'éclat. On répandit toutes sortes de faux bruits dans la ville : médisances, calomnies, rien ne fut épargné pour noircir sa réputation. Marguerite était, au dire de ces libertins, une femme de mauvaise vie qui cachait ses dérèglements au dehors par l'éclat des bonnes œuvres; elle était une hypocrite, une sorcière, une visionnaire, qui abusait de la simplicité de ses compagnes pour les tromper. Il n'était, en un mot, aucun crime horrible dont elle ne fût déclarée coupable. Aussitôt après l'apparition de Notre-Seigneur, elle se sentit aussi attaquée par l'infirmité, de la goutte, qu'elle garda jusqu'à sa mort. Des maladies très aiguës s'unirent aux douleurs cuisantes de la goutte et se succédèrent sans lui donner de relâche, pendant tout le reste de sa vie. Toutes ces souffrances allaient chaque jour en augmentant; elle les supporta avec une patience admirable. Un jour, cependant, sa nature, à bout de force, crut qu'elle allait succomber sous leur intensité toujours croissante; alors la Sainte Vierge Marie lui apparut, la consola et lui inspira une force et une vigueur toutes célestes. Enfin, Marguerite fut persécutée, non seulement en sa personne par les insultes qu'on venait souvent lui faire, mais encore dans ses religieuses et dans la personne même de son directeur qui fut mis deux fois en prison sur de fausses accusations, et pour avoir soutenu la religion contre les entreprises d'une politique

mondaine. Jésus-Christ prenait un plaisir singulier à voir la constance, la résignation et même la joie de son héroïque servante au milieu de toutes ses croix; il la consolait néanmoins dans les temps où elle était le plus accablée, pour lui faire sentir qu'il ne l'abandonnait pas. Un jour que la goutte, plus cruelle que d'ordinaire, lui causait des douleurs insupportables, on lui fit venir un vase rempli d'un vin particulier pour en tempérer la violence. Marguerite, suivant les inclinations de sa charité, le fit distribuer aux autres malades. Elle s'oubliait elle-même pour les autres, mais Dieu ne l'oublia pas : quand tous les malades furent servis, le vase se trouva rempli comme auparavant.

ELLE FONDE UNE ABBAYE

Cependant Marguerite, dans son humilité et son amour de Dieu, croyait n'avoir encore rien fait pour le service d'un tel maître, infiniment digne d'être aimé et servi. Il lui sembla que ce n'était pas assez des pratiques de pénitence et de dévotion du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, qu'elle avait embrassé depuis trente ans, elle persuada à ses compagnes de se faire religieuses du même Institut. Munie de l'autorisation du pape et du général de l'Ordre, elle bâtit donc un couvent régulier qu'elle dota des richesses que ses aumônes lui avaient laissées. Peu de temps après, une bulle du pape unissait à ce monastère l'abbaye de Notre-Dame des Grâces, fondée en 1016, par Aliprand, duc de Milan. Elle y entra avec toutes les Sœurs de sa congrégation, et, après avoir reçu l'habit religieux, elle s'engagea par un vœu solennel à la règle de saint Augustin et aux constitutions de saint Dominique. Elle avait renoncé à cinq couronnes, savoir : à celle d'Achaïe, de Morée et de Piémont qui étaient l'héritage du duc de Savoie, son père; à celle de Genève, qu'elle pouvait revendiquer du côté de sa mère, et à celle de Montferrat, qu'elle portait comme douairière du marquis Théodore son mari. Elle s'était aussi dépouillée de tous ses revenus en faveur de son monastère; mais ce qui est plus étonnant, c'est que toute grande princesse qu'elle était, elle se fit la plus pauvre de toutes. Les habits les plus usés, les aliments les plus grossiers, les meubles les moins commodes, avaient ses préférences.

Durant son noviciat, elle pratiqua une obéissance digne d'admiration. On l'obligea à renoncer à quelques satisfactions innocentes qui servaient à la récréer dans ses plus grandes souffrances; on lui ôta tout ce qu'elle avait de plus cher au monde; mais jamais on ne trouva en elle la moindre résistance. Elle n'avait pas d'autre volonté que celle des supérieurs et ne croyait pas qu'il fût permis de raisonner sur ce qu'on lui demandait.

Nommée supérieure, malgré les répugnances de son humilité, elle ne s'opposa pas à son élection, par soumission et par abnégation de son propre jugement; mais dans l'office même de prieure elle se faisait la plus petite des Sœurs.

ELLE REÇOIT LES DONS DE PROPHÉTIE ET DE MIRACLES TEMPÊTE APAISÉE

En récompense de tant de vertus, la sainte religieuse reçut le don de prophétie, le don des miracles et la grâce des guérisons surnaturelles. Toutes les puissances de l'air paraissaient un jour s'être liguées pour susciter une effroyable tempête. De gros nuages noirs venus de toutes les directions avaient en un instant obscurci le

ciel : le vent soufflait, les éclairs sillonnaient les nues, la foudre grondait avec un fracas épouvantable et l'air, dans le lointain, paraissait tout en feu. Cette tempête avait déjà commencé à briser les arbres et à incendier les forêts; plusieurs maisons voisines d'Albe avaient même été renversées ou brûlées. Dans ce péril extrême, les habitants d'Albe, voyant leur ville menacée d'une ruine générale, eurent recours à notre Bienheureuse. A peine Marguerite eut-elle commencé sa prière que l'orage cessa tout à coup, et on entendit les démons crier dans l'air : *Maudite Marguerite, qui nous a empêchés d'achever ce que nous avions commencé!*

PRODIGES MERVEILLEUX QUI ACCOMPAGNENT SA MORT

Les dernières années de la bienheureuse Marguerite furent remplies d'indicibles consolations. Elle était constamment en extase, et Dieu la favorisait de nombreuses visions, dans lesquelles elle voyait l'avenir. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de quatre-vingt-trois ans, il plut enfin à Dieu de couronner ses travaux par une merveilleuse mort. Plusieurs signes éclatants firent voir dès ici-bas la grandeur de son mérite et l'éminence de la gloire qu'elle allait posséder dans le ciel. Quelques nuits avant sa mort, on vit paraître un astre brillant au-dessus de sa chambre. L'avant-veille, Notre-Seigneur l'honora de sa visite, et elle fit de grands efforts sur son lit de douleur pour aller se mettre dans ses bras. A peine Notre-Seigneur avait-il disparu, qu'une lumière éblouissante remplit toute la chambre où elle se trouvait, et les religieuses entendaient comme une troupe de passants qui s'approchaient de la Sainte : c'étaient des esprits bienheureux qui venaient l'inviter aux noces de l'Agneau. Le jour de sainte Cécile, toute sa chambre fut remplie de douces mélodies et d'une musique admirable, qui n'était formée que de voix célestes. Lorsqu'on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, le confesseur, le médecin et tous les assistants virent, à genoux d'un côté du lit, une religieuse inconnue, d'une grâce et d'une majesté extraordinaires. Revêtue de l'habit de saint Dominique, elle assista à toute la cérémonie et disparut ensuite sans que personne osât lui demander qui elle était. Quelques instants avant son décès, les Sœurs qui étaient présentes entendirent autour de son lit deux chœurs de vierges chanter tour à tour avec une douceur merveilleuse les louanges du Tout-Puissant. A la même heure, c'est-à-dire vers minuit, toutes les rues de la ville d'Albe retentirent de touchants et suaves accents. Plusieurs personnes furent réveillées par ces douces mélodies, et parcoururent la ville pour savoir d'où venait cette musique toute divine. Leurs recherches ne furent pas vaines. Elles virent une magnifique procession composée par des vierges resplendissantes de lumière, ayant chacune un flambeau à la main. Émerveillées et ivres de joie à la vue d'un si beau spectacle, elles suivirent le magnifique convoi jusqu'à la porte du monastère où la bienheureuse Marguerite rendait le dernier soupir. Alors, toutes les vierges disparurent, emportant avec elles l'âme glorieuse de cette fille de lumière.

C'était le 23 novembre 1464. Son corps fut enterré dans la crypte commune, aux pieds des autres Sœurs, comme elle l'avait demandé par humilité. Son tombeau n'ayant pas été fermé, on trouva, dix-huit jours après, son corps exempt de toute corruption, aussi flexible que si elle eût été encore en vie, et exhalant une odeur très agréable.

SAINT AIGNAN

ÈVÈQUE ET LIBÉRATEUR D'ORLÉANS

Fête le 17 novembre.



Saint Aignall devant Attila.

À l'iv^e siècle, on rencontrait des familles romaines sur tous les points de l'empire. Celles qui s'étaient fixées près des frontières furent écrasées sous le poids des invasions et, comme le raisin sous le pressoir, versèrent à flots l'or et le sang. Dans leur rang, Rome prit des soldats, les barbares des esclaves, la foi des martyrs.

Une de ces familles, transplantée sous le ciel de la Pannonie, vivait vers l'an 350 à Sabarie, aujourd'hui Steinamanger, dans la Hongrie. Elle se composait d'un jeune patricien, de sa femme et de leur unique enfant qui s'appelait Léonien. Ils étaient chrétiens tous les trois et Dieu, pour les conduire aux joies du ciel, ne leur ménagea pas les chagrins sur la terre.

En 355, l'infortuné Léonien, à peine âgé de dix ans, fut pris par une troupe de Burgondes et traîné dans la Transjurane. L'année suivante, ses parents persécutés par les Goths ariens durent prendre à leur tour le chemin de l'exil. L'espoir de retrouver

leur fils bien-aimé les attira vers l'Occident : ils vinrent dans la Gaule et s'établirent à Vienne, sur les bords du Rhône. Dieu ne rendit pas Léonien à leur tendresse ; toutefois, en 358, un événement heureux ramena la joie dans leur foyer ; ce fut la naissance d'un nouvel enfant auquel ils donnèrent le nom d'Aignan.

L'enfance d'Aignan fut l'objet des affections les plus vives et des soins les plus délicats : elle s'écoula heureuse, riante et prospère, entourée des caresses maternelles, embaumée des parfums de la piété.

Sa jeunesse fut encore plus vertueuse. Il la passa tout entière au Vieux-Château, près de Vienne. Dans ce lieu solitaire, presque désert, sa vie mortifiée n'eut d'abord que les anges pour témoins et pour admirateurs ; mais bientôt les pèlerins accoururent et chaque jour le jeune ermite dut ravir quelque temps à la prière, à la méditation, à l'étude des Saintes Lettres, pour verser l'aumône dans la

main des pauvres et les bons conseils dans le cœur de tous.

AIGNAN DEVIENT ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Vivre ignoré dans une solitude, sous l'œil de Dieu, loin du regard des hommes, rien de mieux pour avancer à grands pas dans le chemin de la sainteté; mais y demeurer tout seul, à la vue de pèlerins nombreux, sans lumière, sans soutien, à l'âge de vingt ans, c'était peut-être s'exposer à quelque chute, à quelque égarement de l'amour-propre : Aignan le craignit. Le désir de fuir un pareil danger l'arracha à sa patrie, à ses parents, à ses amis : il quitta sa retraite et vint se placer sous la conduite de saint Euverte, évêque d'Orléans.

Ce pieux prélat ne tarda pas à discerner les vertus de son nouveau disciple. Il lui conféra le sacerdoce et le plaça à la tête du monastère de Saint-Laurent-des-Orgerils situé aux portes de la ville. La sagesse que le jeune prêtre déploya dans la direction de sa communauté, le talent, la sainteté dont il fit preuve, le désignèrent aux yeux de l'évêque pour de plus hautes fonctions.

Saint Euverte avançait en âge. Pour éviter les désordres qui menaçaient d'éclater à sa mort, lorsqu'il s'agirait de lui donner un successeur, il ordonna de procéder de son vivant à l'élection canonique. Il proposa d'élire Aignan, mais divers personnages très influents dans son diocèse mirent en avant un grand nombre d'autres ecclésiastiques, et le choix ne put être fait. Après trois jours de jeûne et de prière, un enfant qui ne savait pas encore parler fut chargé de plonger sa petite main dans l'urne où se trouvaient les noms des prêtres proposés pour l'épiscopat. L'enfant tira le nom d'Aignan. Aussitôt sa langue se délia et par trois fois il s'écria, de la voix la plus claire : « Aignan est évêque par le choix de Dieu. ! »

A ce miracle, le peuple salua par de vives acclamations l'élui du Seigneur. D'autres merveilles augmentèrent encore son enthousiasme. Trois fois en effet, sur l'ordre de saint Euverte, un clerc ouvrit le livre des Saintes Ecritures et trois fois le premier verset qui tomba sous les yeux du lecteur fut l'expression la plus évidente de la Volonté divine. Il lut au Psautier : « *Heureux, Seigneur, celui que vous avez choisi et que vous avez élevé ; il habitera dans vos parvis (1)* » ; dans Saint Paul : « *Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis (2)* ; » et dans l'Evangile : « *Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle (3)*. »

Saint Euverte consacra lui-même saint Aignan. Le nouveau pontife était digne de monter sur le trône épiscopal de saint Euverte. La mitre ne pouvait mieux se reposer que sur un front couronné déjà de la triple auréole de la vertu, de la science et du génie.

Le nouvel évêque avait alors trente ans : c'était en 388.

Peu de jours après, il fit son entrée solennelle dans Orléans et sollicita du gouverneur, qui se nommait Agrippin, la mise en liberté de tous les prisonniers. Agrippin ne trouva pas cette demande raisonnable et refusa. Une heure après, dans l'église, une pierre lui tombait sur la tête. Aignan accourut, guérit sa blessure et obtint alors la faveur qu'il demandait. En souvenir de cet événement, les évêques d'Orléans conservèrent longtemps le privi-

lège d'ouvrir aux criminels la porte des prisons, le jour de leur entrée solennelle dans la ville.

TRAVAUX DE SAINT AIGNAN

Rassuré sur le sort de son troupeau, depuis que sa houlette était passée entre les mains d'Aignan, saint Euverte ne tarda pas à prier le Seigneur de briser les fragiles liens qui le retenaient encore sur la terre. Il fut bientôt exaucé. Son âme s'envola vers le ciel le 7 septembre 390, et son corps fut déposé en dehors de la ville, sur les domaines du sénateur Tétradius. Il s'y éleva plus tard une église et un prieuré placés l'une et l'autre sous son vocable. Saint Aignan, devenu seul pasteur, s'appliqua avec plus de zèle que jamais aux devoirs de sa charge. Il mit la dernière main à la basilique de Sainte-Croix élevée par son prédécesseur, et rendit miraculeusement la vie à l'architecte Mellius qui était tombé du faite de cet édifice.

Mais l'œuvre capitale de saint Aignan, celle qui occupa les longues années de son laborieux épiscopat, ce furent la conversion des idolâtres et la diffusion du christianisme sur ce sol gaulois où déjà se répandaient à flots pressés les Barbares vomis par la Germanie. La religion féroce des Germains, unie aux superstitions druidiques et à la dépravation du paganisme romain, aurait promptement conduit la Gaule à l'état sauvage. Or Dieu voulait élever en ce pays une nation de choix, la France dont Charlemagne et saint Louis feront un jour la perle du monde. Le christianisme seul pouvait opérer cette merveille : il fallait qu'il fût assez solidement établi en Gaule, pour soutenir les populations vaincues, civiliser les vainqueurs et en faire un seul et grand peuple.

Lorsque saint Aignan reçut la consécration épiscopale, saint Martin arrivait presque au terme de sa carrière. Leur mission était la même; Dieu leur demandait de christianiser tout à fait la Gaule, avant le complet établissement des Francs. Saint Aignan répondit à cet appel. Il prêcha constamment soit dans son diocèse, soit aux environs avec un succès merveilleux.

Mais déjà les deux tiers des Gaules étaient plus ou moins au pouvoir des Barbares, Francs, Burgondes, Visigoths.

INVASION DES BARBARES — ATILLA, LE FLÉAU DE DIEU

En 450, Genséric, roi des Vandales, et Attila, roi des Huns, se ligèrent contre l'empire d'Occident. Le premier, fixé dans l'Afrique, devait porter ses coups sur l'Italie et chasser Valentinien III de sa capitale : le second, campé au delà du Danube, devait s'emparer de la Gaule et détruire en Espagne le royaume des Visigoths. Au mois de mars 451, les six cent mille barbares conduits par Attila, après avoir traversé l'Allemagne du Sud, franchirent le Rhin et se jetèrent sur les Gaules comme une vaste inondation de fer et de feu. La ville de Metz fut prise d'assaut, le 7 avril, samedi-saint ; les habitants furent massacrés, les prêtres égorgés aux pieds des autels, les maisons incendiées. Trèves, Strasbourg, Langres, Arras, Cambrai, eurent le même sort. Reims envahi, fut sauvé par le martyr de son évêque, saint Nicaise. Paris fut préservé par sainte Geneviève. Le flot dévastateur avançant toujours vers le midi se porta sur Orléans. Les populations épouvantées se demandaient si l'on ne voyait pas approcher les derniers jours du monde.

Orléans n'avait pas de garnison capable de résister à la multitude immense des envahisseurs. Encore quelques semaines et cette ville florissante ne sera

1. Psaume 64, 5.

2. 1 Ad. Corinth. 3, 11.

3. Saint Mathieu 16, 18.

qu'un monceau de ruines couvrant les tombeaux de ses habitants; mais saint Aignan à lui seul valait une armée. Il ordonne à son peuple des pénitences et des prières, et soutient son courage. Lui-même, bravant mille dangers, court à travers les Gaules au devant du général romain Aétius qui était allé chercher du secours en Italie.

Il le rejoignit à Arles. Le général vint à la rencontre de l'évêque jusqu'à la porte de son palais et il le reçut avec une déférence et des égards qu'il n'avait pas l'habitude de prodiguer aux ministres de l'autel. L'évêque d'Orléans lui expliqua le péril de cette ville et de tout le centre des Gaules, il le supplia d'activer le plus possible ses préparatifs et de voler au devant de l'ennemi. Aétius hésitait, il craignait d'affronter si tôt et avec des forces insuffisantes la grande armée d'Attila. Alors saint Aignan lui dit d'un ton prophétique : « Mon fils, je vous prédis, de la part du Seigneur, que si le huitième jour avant les calendes de juillet (23 juin) vous n'êtes pas venu à notre secours, la bête féroce aura dévoré mon troupeau. — J'y serai », répondit Aétius, et sur cette parole, Aignan s'en retourna consoler et encourager son peuple.

En route, il revit la ville de Vienne, qui lui rappelait les heureux jours de son enfance. Son frère Léonien y avait terminé sa vie, laissant une mémoire bénie. Rendu à la liberté par son maître Burgonde, ce digne frère d'Aignan avait choisi pour unique maître le Seigneur, en se faisant moine à l'abbaye de Saint-Symphorien d'Autun. Elu abbé, son humilité ne lui avait pas permis de garder longtemps cette charge, il avait bientôt donné sa démission et s'était retiré près de Vienne dans un ermitage qu'il construisit de ses mains. C'est là qu'une sainte mort avait terminé, vers l'année 410, sa pieuse vie. A l'endroit sanctifié par ses derniers moments et ses héroïques vertus, ses disciples construisirent l'abbaye de Saint-Pierre, et les martyrologes français l'inscrivirent dans leurs colonnes, à la date du 16 novembre.

Aignan recueillit avec une joie bien vive ces pieux souvenirs d'un frère, dont il n'avait jamais connu que le nom.

Ayant appris qu'un des plus nobles habitants de la ville se trouvait depuis plusieurs heures en agonie, prêt à rendre l'âme, il le visita, fit sur lui le signe de la croix, et le guérit. Ce malade était saint Mamert : il monta peu après sur le siège archiépiscopal de Vienne et établit les prières des Rogations.

Ce miracle à peine opéré, l'évêque d'Orléans s'empressa de quitter une ville où la réputation de sa sainteté attachait tout le monde à ses pas. Au reste, le temps pressait, car les nouvelles venues du Nord annonçaient que le *Fleau de Dieu* approchait de la Loire et frappait chaque jour de nouveaux coups.

Aignan ne s'arrêta qu'un instant au milieu des moines d'Arnay-le-Duc (Côte-d'Or), mais il eut le temps de rendre la vue à leur abbé qui en était privé depuis trente ans.

Durant ce voyage, Dieu avait rendu à son serviteur les forces dont la vieillesse avait dénué son corps. Ce secours du ciel ne fut assurément pas inutile, car à peine Orléans recevait-il son pasteur que les hordes d'Attila l'entouraient d'un cercle de fer.

SIÈGE D'ORLÉANS

Le siège fut poussé avec une activité incroyable. Les Huns ne savaient pas tirer grand profit des machines de guerre, mais personne ne pouvait

paraître sur les remparts sans être criblé de leurs flèches. La tactique d'Attila était des plus simples : la moitié de son armée donnait continuellement l'assaut et l'autre moitié ajustait les défenseurs qui se montraient au-dessus des murailles pour repousser les assaillants. Chaque flèche partie du camp barbare faisait un vide dans les rangs des assiégés ; en peu de jours, ceux-ci virent tomber l'élite de leurs défenseurs. Aétius et son armée n'apparaissaient nulle part. Le général romain était retenu dans le midi par les hésitations du roi des Visigoths, Théodoric, qui craignait une invasion des Vandales et prétendait rester à Toulouse pour défendre ses Etats.

Il fallut la persuasive éloquence du sénateur arverne Avitus pour le décider à se liguier contre l'ennemi commun, ce qui était le seul espoir de salut pour les Gaules.

En attendant les jours s'écoulaient, les assiégeants redoublaient d'activité, les défenseurs d'Orléans, décimés par les fatigues et par les flèches de l'ennemi, se décourageaient. Ils accusaient leur saint évêque de les avoir trompés en les engageant à une résistance inutile par la promesse de secours imaginaires. Mais la foi de saint Aignan ne se laissait pas ébranler. « Mes enfants, disait-il, ne désespérez pas de Dieu. Il ne faut qu'un moment au Seigneur pour disperser des bataillons ! Invoquez sa miséricorde, et soyez sûrs qu'elle ne vous fera pas défaut. J'en ai la promesse certaine. »

Il comptait beaucoup plus sur le secours de Dieu que sur la valeur de soldats découragés ou improvisés.

Il convoqua son peuple pour une procession solennelle, où l'on porta les reliques des saints, à travers les rues de la ville et le long des remparts.

Lui-même ne cessait de prier : il ne quittait presque jamais les marches de l'autel qu'il arrosait de ses larmes, il ne mangeait pour ainsi dire plus, il se refusait tout repos. De temps en temps, il demandait si l'on ne voyait pas les cavaliers d'Aétius dans la plaine, mais les regards avides qui plongeaient dans l'horizon n'en rapportaient jamais la réponse désirée. Un soldat courageux s'offrit alors pour essayer de franchir les lignes ennemies et aller presser l'arrivée des troupes romaines ; l'évêque le chargea de dire au général ces seuls mots : « Si vous ne venez pas aujourd'hui, demain il sera trop tard. »

On n'eut jamais des nouvelles de ce messager et les Romains ne parurent point.

Cependant la ville ne pouvait plus résister, les portes s'ébranlaient, les remparts menaçaient de crouler et les habitants n'attendaient plus que la mort. C'est alors que Dieu intervint directement, en faveur de ces malheureux, en considération de leur pasteur. Il souffla la tempête dans l'atmosphère et rassembla sur le camp d'Attila tous les nuages épars aux quatre coins des cieux. Un orage effroyable éclata : l'eau pénétra sous toutes les tentes et inonda tous les chariots. Les Huns ne purent mettre leurs armes à couvert, et la pluie mouilla la corde de leurs arcs. Pendant trois jours, ils furent obligés de suspendre les opérations du siège.

DÉLIVRANCE D'ORLÉANS

Orléans put respirer un moment et reprendre ses forces : mais cette suspension d'armes ne fut pas de longue durée. Le 22 juin, le temps se remit au beau et les Barbares se disposèrent à l'attaque.

La prise de la ville était imminente.

Saint Aignan résolut d'aller trouver Attila, pour

essayer de calmer sa colère, eut lui demander d'épargner la cité. Il n'ignorait pas que les Huns venaient de massacrer, à Reims, l'archevêque saint Nicaise, mais que lui importait de périr, si du moins, par sa mort, il pouvait acheter le salut de son troupeau ? Il sortit donc de la ville accompagné par les larmes et les vœux de ses fidèles. Il demanda aux guerriers barbares de le conduire à leur chef, et marcha avec assurance vers la tente qui couvrait le fléau de Dieu, mais Attila, sûr de la victoire, refusa de l'entendre.

Le Saint revint accablé de douleur au milieu de son peuple. La consternation fut grande en apprenant l'impitoyable dureté du Barbare : désormais, c'était fini, les remparts ne tenaient plus, ils allaient céder au premier assaut. Demain, le fer et la flamme dévoreront Orléans.

Mais le Saint ne tremblait pas, car il espérait dans le Dieu des armées. Il passa la nuit en prières au pied de l'autel. Le lendemain, 23 juin, le soleil se leva magnifique : était-ce pour éclairer un grand désastre ? Tout portait à le croire. Dès les premières heures, l'attaque des Huns commença avec fureur. Bientôt des cris de désespoir retentirent parmi les derniers défenseurs de la place ; plusieurs portes, longtemps ébranlées, venaient de céder. Un flot d'ennemis s'y précipitait pendant que d'autres escaladaient les remparts. A l'exception de quelques braves qui combattaient encore dans les rues, toute la population, éperdue, se pressait dans l'église, autour de son pasteur.

« Montez, dit celui-ci à un soldat, montez sur la plus haute tour et regardez si la miséricorde divine ne nous envoie pas de défenseurs. » Rien n'apparaissait, on vint le lui dire. « Priez encore, reprit-il, ne cessez de prier. Je vous assure qu'en cette présente journée, le secours de Dieu nous arrivera. » On monta de nouveau sur la tour, on regarda : partout des ennemis, rien que des ennemis. La vigie redescendit bientôt, annonçant qu'un nuage de poussière s'élevait à l'horizon. « C'est le secours du Seigneur ! » s'écria l'évêque.

En effet, c'était Aétius, qui accourait à toute bride à la tête de ses meilleurs cavaliers. Il se souvenait que le 23 juin était le dernier terme fixé par le saint évêque.

A sa suite, chevauchaient le roi des Visigoths et ses deux fils conduisant les escadrons couverts de peaux. Romains et Visigoths se précipitèrent sur les Huns, massés en désordre aux portes et dans les rues de la ville. Empêchés de manœuvrer par leur multitude elle-même, les Huns tombaient par milliers sous le glaive et la lance des assaillants ; ils s'entretuaient eux-mêmes en voulant se dégager et s'ouvrir un passage. Les habitants électrisés les écrasaient de projectiles. Des milliers se noyèrent dans la Loire, en s'enfuyant devant les Romains.

Vaincu au milieu de sa victoire, le Fléau de Dieu recula. Son armée était encore innombrable : il la poussa vers le Rhin sans s'occuper des prisonniers qu'elle laissait. Le sort de ces captifs livrés à la vengeance des habitants n'était pas douteux ; on voulait les égorger, mais l'évêque intervint, et il leur sauva la vie.

Le combat d'Orléans fut suivi bientôt d'une autre bataille beaucoup plus sanglante dans les champs catalauniques (Châlons). Les Romains, aidés par les Visigoths de Théodoric, les Francs de Mérovée, et les Burgondes de Gondicaire, y remportèrent un succès décisif sur la multitude des Huns. Cent soixante-quinze mille morts restèrent sur la place ; et la Gaule, pour le moment du moins, put reposer en

sécurité. Longtemps la ville d'Orléans célébra cette délivrance par une fête annuelle. Dans des temps plus modernes, Orléans décida encore une fois du sort de nos aïeux, et la gloire plus récente de Jeanne d'Arc fit oublier un peu celle de saint Aignan.

MORT DE SAINT AIGNAN

Du nord au midi, on applaudit à ce triomphe : partout la reconnaissance populaire exalta les héros qui venaient de repousser l'envahisseur. Saint Aignan eut sa part dans cette ovation. Sa sagesse avait deviné le plan de campagne d'Attila, ses prières avaient valu la victoire aux armes romaines : il fut élevé le premier sur le pavois de la renommée.

On lui prodigua les éloges les plus pompeux : les titres les plus flatteurs devinrent désormais inséparables de son nom. Il fut appelé le mur inexpugnable des Gaules, le véritable père du peuple, le soutien de la patrie, le protecteur et le second fondateur d'Orléans.

Un nouveau prodige vint encore augmenter la reconnaissance du peuple. Les ravages causés par la guerre et le passage de deux armées immenses, ne laissaient espérer ni moissons ni vendanges. Après avoir sauvé le peuple du glaive il fallait le sauver de la faim. Un matin, sous la main bénissante du pontife, les pampres des coteaux reverdirent et se chargèrent de raisins : en même temps, la plaine se couronna d'épis ondoyants, et les arbres se couvrirent de fruits magnifiques. La récolte fut splendide, et les Orléanais qui, la veille encore, redoutaient la famine, se trouvèrent en état d'expédier dans les provinces voisines d'immenses convois de vivres.

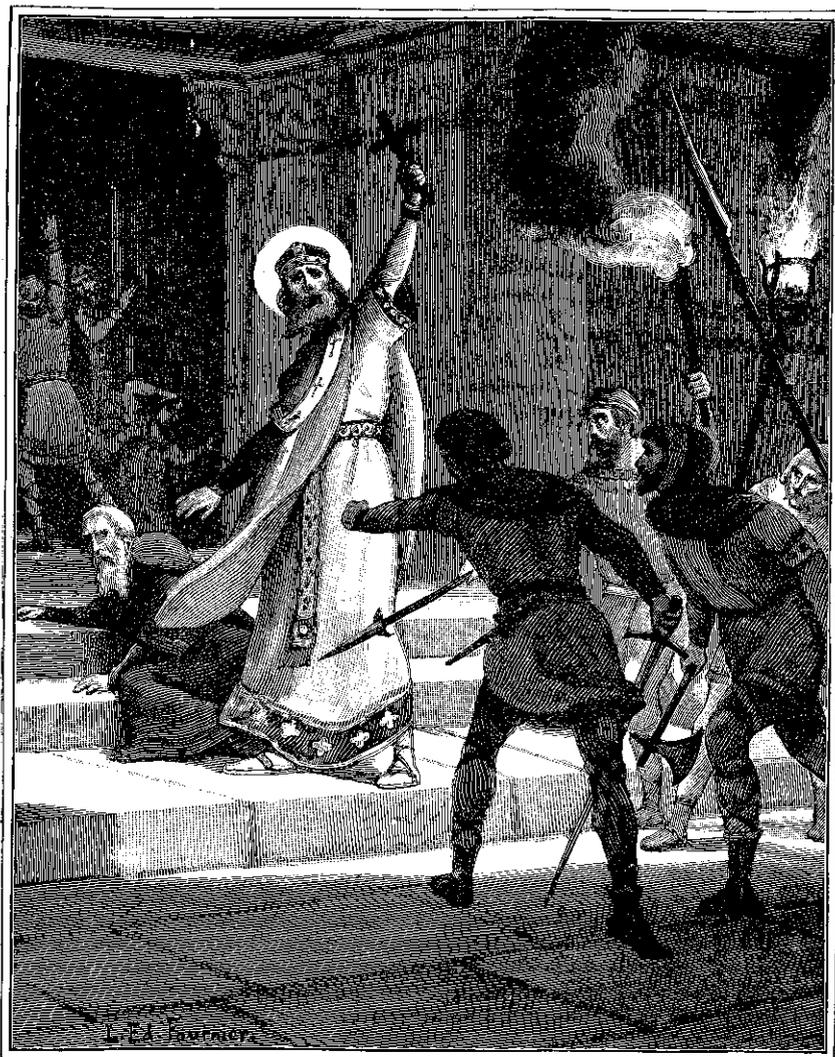
Saint Aignan ne fut plus conservé que deux ans à l'affection de son peuple. La mort l'atteignit le 17 novembre 453, à l'âge de 95 ans.

La guérison instantanée de trois enfants gravement malades, et la résurrection d'un quatrième, rendirent illustre le tombeau où son corps fut déposé dans l'église abbatiale de Saint-Laurent des Orgerils. Il y resta jusque sous le règne de Robert-le-Pieux. Ce prince, vainqueur de ses ennemis près de Beaune, grâce à la protection de saint Aignan, lui éleva à Orléans une magnifique église. Au jour de sa consécration, les reliques du saint pontife, placées dans une chasse d'argent, y furent transportées en présence du roi, de sept évêques et de l'illustre abbé de Cluny, saint Odilon. Pareille translation eut lieu au XIII^e siècle : le bienheureux Philippe Béruyer, archevêque de Bourges, autrefois titulaire du siège d'Orléans, présida cette imposante cérémonie à laquelle saint Louis fut heureux d'assister avec les princes Louis et Philippe ses fils.

Mais ces restes d'un saint que les rois vénéraient trouvèrent dans les Vandales du XVI^e siècle d'implacables ennemis. En 1562, les calvinistes, maîtres d'Orléans, se firent un devoir d'expurger les églises des pieuses reliques que le culte du vrai monde chrétien n'a jamais cessé d'honorer : ils jetèrent dans les flammes le corps de saint Aignan. Quelques rares ossements échappèrent seuls à cette profanation ; mais qu'importe ? Si les protestants nous ont privés des reliques d'un grand saint, ils n'ont pu nous ravir sa protection. Cette protection nous reste. Puisse-t-elle devenir de plus en plus efficace ! Puisse celui qui rejeta les Huns hors des Gaules, éloigner de la France chrétienne les petits barbares de toutes sortes qui l'envahissent, la ravagent et l'écrasent.

SAINT HUGUES D'AVALON, EVÊQUE DE LINCOLN

Fête le 17 novembre.



Saint Hugues protège les juifs contre la fureur de la foule.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT HUGUES

Parmi les familles féodales du Dauphiné, paraît, au XI^e siècle, la famille d'Avalon. Elle possédait, dans la vallée du Grésivaudan, un château fort dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une tour.

C'est dans ce château que naquit, en 1140, Hugues, futur évêque de Lincoln. Son père, Guillaume d'Avalon, avait épousé Anne, fille du seigneur de Theys. De cette union naquirent trois enfants : Pierre, Guillaume et Hugues.

Pendant que les deux aînés, fidèles aux traditions chevaleresques de la famille, embrassaient la vie militaire, le plus jeune fut préparé à une destinée plus parfaite et plus haute.

Hugues perdit sa mère de bonne heure, et, à peine eut-il atteint sa huitième année, qu'il entra avec son père dans une maison de Chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, située à Villard-Benoît, près du château d'Avalon. Plus tard, quand il fut évêque de Lincoln, il racontait dans l'épanchement de l'amitié ces commencements de sa vie.

« Je n'ai jamais goûté les joies du monde; dès que je connus les premiers éléments des lettres, mon père partagea son patrimoine entre ses enfants; la part qui me revenait, il l'apporta à la Congrégation des Clercs réguliers. Peu après, renonçant à tout ce qu'il possédait pour se ranger au nombre des soldats du Christ, lui, qui

depuis longtemps, menait au milieu du siècle une vie angélique, il prit l'habit religieux et il se fit le compagnon de sa nouvelle carrière.

» Dans le territoire de Grenoble se trouvait une église desservie par des Chanoines Réguliers, au nombre de sept. Mon père avait pour elle un attrait spécial, parce qu'elle limitait son château et ses terres. C'est là que nous allâmes.

» Au nombre de ces chanoines, un vieillard se distinguait entre ses confrères par sa vertu et par sa science. Les gentilshommes du voisinage lui confiaient avec empressement leurs fils pour leur enseigner les lettres ecclésiastiques et profanes, et les former aux bonnes mœurs.

» M'ayant pris en affection, tantôt il me caressait avec tendresse, tantôt il me donnait d'utiles et salutaires conseils, et toujours il cherchait à allumer dans mon jeune cœur l'amour de la vraie science spirituelle. Tandis que les enfants de mon âge se livraient à de fréquentes récréations, il me répétait avec une douceur toute paternelle : Mon fils, ne vous laissez pas séduire par la légèreté et l'insouciance de vos camarades, laissez-les jouer; leurs jeux violents ne conviennent pas à votre vocation, et il ajoutait : Mon cher Hugues, c'est pour Jésus-Christ que je vous élève. »

Vers l'âge de quinze ans, Hugues fut admis à la profession religieuse et quitta l'école pour le cloître des Chanoines Réguliers. Là, il studia avec soin la théologie, et plusieurs années après, ordonné diacre, il fut chargé de l'administration du prieuré de Saint-Maximin, voisin de celui de Villard-Benoît. Un prêtre partageait avec lui cette charge, remplissant les fonctions sacrées, tandis que le jeune chanoine visitait les pauvres, instruisait les enfants, soignait et consolait les malades.

LA GRANDE CHARTREUSE

En face de Villard-Benoît et de Saint-Maximin s'étend, sur la rive droite de l'Isère, une chaîne de montagnes aux pentes abruptes, formant comme une colossale forteresse; c'est le massif de la Chartreuse. Là, dans les profondeurs de la solitude, était venu s'abriter, un siècle auparavant, maître Bruno, de Cologne. Depuis lors, sa famille religieuse avait prospéré, et la règle cartusienne était devenue célèbre dans la chrétienté tout entière.

Le plus grand désir d'Hugues était d'aller visiter cette nouvelle Thébaïde. Sur ses instances répétées, son prieur consentit à l'y accompagner. La vue seule de la Chartreuse remplit son âme d'admiration; il contemplait cette solitude qui, loin des bruits de la terre, semblait planer au dessus des nuages et toucher au ciel.

Mais, au lieu de l'accueil bienveillant qu'il attendait de Dom Basile, général de l'Ordre, celui-ci le reçut avec des paroles sévères, vraisemblablement pour éprouver cette vocation naissante. Hugues, rebuté, mais non découragé, quitta la Chartreuse, se promettant d'y revenir avec plus de succès.

En vain, son supérieur chercha-t-il à l'en dissuader, en vain employa-t-il les paroles les plus fortes et les plus tendres, il resta inébranlable. Enfin, en 1163, Hugues put exécuter son projet; il avait alors vingt-trois ans.

HUGUES EST ORDONNÉ PRÊTRE

Lorsqu'il eut fait profession, on le chargea de soigner un religieux infirme à qui l'âge ne per-

mettait pas de sortir de sa cellule. Hugues avait pour ce vieillard les attentions d'un fils pour son père.

Or, un jour, l'évêque de Grenoble, Jean de Sassenage, vint au couvent pour y faire une ordination. Le religieux malade, pour éprouver son infirmier qui se préparait à recevoir le sacerdoce, lui dit : « Hugues, mon fils, voici le moment où vous pouvez devenir prêtre, il vous suffit d'y consentir. »

A ces mots, Hugues tressaillit; il n'avait pas de joie plus douce que celle de s'approcher de l'autel. Il répondit avec candeur et simplicité :

— O mon Père, il n'y a rien en ce monde que je désire davantage!

— Que dites-vous? reprit le moine, qui aurait pu vous croire capable d'une telle hardiesse? N'avez-vous pas lu souvent cette parole : celui qui ne refuse pas le sacerdoce n'est pas digne de le recevoir? Et vous, loin de le refuser, vous êtes avide de ce ministère redoutable!

Effrayé par ces reproches, Hugues tombe aux pieds du vieillard et demande pardon de sa présomption. A cette vue, le vénérable malade est touché jusqu'au fond de l'âme :

— Relevez-vous, mon enfant, relevez-vous. Ne soyez point troublé, vous que je ne veux plus appeler mon fils, mais mon seigneur. Je connais les sentiments qui ont dicté vos paroles; aussi, je vous le dis, bientôt vous serez prêtre, et, au jour fixé par Dieu, vous serez évêque.

Après dix ans passés dans la paix de la cellule, Hugues dut accepter la charge de procureur. Ces nouvelles fonctions l'obligeaient à résider à la maison-basse où les Frères convers étaient sous sa direction. Quand il remontait au couvent, pour assister aux offices des dimanches et des fêtes principales, avant d'entrer au chœur, il ôtait son manteau; puis, s'adressant aux mille préoccupations qui l'absorbaient, il leur disait agréablement : « Restez ici avec mon manteau; après l'office, je vous reprendrai. »

LE PRIEUR DE WITHAM

Après le meurtre de saint Thomas Becket, le roi d'Angleterre, Henri II, en expiation de son crime, avait fondé à Witham, dans le comté de Somerset, un couvent de Chartreux. Mais ce premier essai ne réussit pas, et l'entreprise allait être abandonnée, lorsque Humbert III, comte de Maurienne, vint trouver le roi et lui donna le conseil suivant :

« Seigneur, il y a dans la maison de la Grande Chartreuse un moine illustre par sa naissance, mais bien plus grand par ses vertus : on le nomme Hugues d'Avalon. Si le nouveau monastère a le bonheur de le posséder, il assurera sa prospérité, et je ne doute point qu'il ne soit un jour la gloire de l'Église d'Angleterre. Mais ses confrères le laisseront difficilement partir, et lui-même n'y consentira que malgré lui et contraint par l'obéissance. »

Le roi goûta ce conseil. Il envoya au monastère les plus habiles négociateurs qui s'adjoignirent l'évêque de Grenoble, Jean de Sassenage. Tout arriva comme l'avait annoncé le comte de Maurienne. L'obéissance seule parvint à vaincre les résistances de saint Hugues.

Il n'accepta la dignité abbatiale que sur l'ordre formel de ses supérieurs et de son évêque.

Arrivé en Angleterre, Hugues se présenta au roi qui le fit conduire en grande pompe à Witham. Les religieux le reçurent comme un

ange qui leur apportait la paix et la tranquillité. Une ère de prospérité s'ouvrait en effet pour le monastère.

Henri II avait pour ce grand et saint moine une sorte de culte.

Il s'était embarqué pour revenir de Normandie en Angleterre, malgré les observations des marins qui craignaient une tempête. Dès la première veille, un vent furieux soulève la mer, le vaisseau est sur le point de sombrer, chacun se désespère et voit la mort inévitable.

Au milieu de ce trouble, le roi s'écrie tout à coup : « Oh ! si mon Chartreux Hugues veillait maintenant, s'il priaït dans sa cellule ou s'il était avec ses Frères à l'Office divin, Dieu ne m'oublierait pas. O Dieu ! vous que le prieur de Witham sert en toute sincérité, ayez égard à ses mérites ! Malgré les péchés qui nous attirent ce fléau, faites-nous miséricorde ! »

A l'instant, le vent tombe, la mer s'apaise, et le navire gagne heureusement le rivage.

L'ÉVÊQUE DE LINCOLN

En 1185, l'évêché de Lincoln devint vacant.

Aussitôt, sur les instances unanimes du clergé et des fidèles, des messagers envoyés à la Grande Chartreuse demandèrent à Jancelin, général de l'Ordre, de faire droit aux prières de tout un peuple qui réclamait Hugues pour évêque. Dom Jancelin y consentit, et les délégués repassèrent la mer en toute hâte. Hugues accepta malgré lui la lourde charge de l'épiscopat et fut sacré à Westminster, le 21 septembre 1186, jour de la fête de saint Mathieu, par Baudoin, archevêque de Cantorbéry.

Le nouvel évêque, répudiant toute idée de luxe et de bien-être, resta toujours moine, avec la même austérité de vie, les mêmes vêtements du cloître, sauf l'anneau et les ornements prescrits par le cérémonial.

Les pauvres eurent toujours la plus grande place dans son cœur ; il les visitait avec tendresse, les consolait dans leurs peines et donnait tout pour soulager leur misère. Rencontrait-il à l'écart un lépreux que tout le monde fuyait, il s'approchait de lui l'embrassait avec charité, et parfois le guérissait.

Le saint évêque témoignait une bonté toute spéciale aux petits enfants ; il les caressait doucement comme autrefois son vieux père l'avait caressé sur ses genoux.

Il en choisissait quelques-uns qu'il faisait élever et qu'il envoyait aux écoles. Presque tous ces privilégiés entrèrent dans la cléricature et furent pourvus de bénéfices par leur protecteur.

LA MESSE DE SAINT-HUGUES

La tendre dévotion de saint Hugues envers la Sainte Eucharistie lui valut plus d'une fois, à l'autel, des faveurs extraordinaires.

En 1195, le lendemain de la Toussaint, un clerc récitait dévotement à l'église le psautier pour le repos de l'âme de son père, mort à la croisade. Pendant qu'il priaït, une voix venue de l'autel se fit entendre : « Levez-vous, mon fils, et allez promptement trouver l'évêque de Lincoln. Vous lui direz, de la part de Dieu, de donner à l'archevêque de Cantorbéry de sérieux avertissements pour la réforme de son troupeau. La divine Majesté est offensée par un trop grand nombre de fautes. La colère de Dieu ne sera arrêtée que par une prompt correction. »

Le clerc, par deux fois, reçut le même ordre ; il hésitait encore, lorsque, rentré dans sa demeure, la voix mystérieuse l'appelle :

— Allez trouver le vénérable évêque de Lincoln, et annoncez-lui ce que je vous ai confié.

— Mais, répond le clerc, comment un homme d'un si grand mérite aura-t-il foi en mes paroles ?

— Il vous croira sans hésiter, ajoute la voix ; vous n'aurez qu'à lui raconter ce que vous verrez sur l'autel pendant sa messe.

Le clerc part aussitôt et se dirige vers le manoir de Bugden, où se trouvait alors saint Hugues, qui se disposait à célébrer, entouré de nombreux ecclésiastiques. Au moment de la consécration, quand l'évêque prononçait les divines paroles, le clerc voit apparaître entre les mains du pontife un enfant d'une beauté ravissante ; à la communion, la même apparition se montre à lui ; c'était l'Enfant-Dieu manifestant sa présence réelle.

Après la messe, le clerc fait à Hugues le récit fidèle de tout ce qu'il a vu et entendu. Le Saint recueille attentivement ces confidences demande au clerc d'en garder le secret, et se met en mesure d'exécuter les volontés divines.

SAINT HUGUES ET RICHARD CŒUR DE LION

Vers la fin de l'année 1197, l'archevêque de Cantorbéry fut chargé par Richard d'obtenir du clergé les subsides nécessaires pour faire face aux dépenses de la guerre contre la France. L'assemblée générale des barons et des évêques d'Angleterre se réunit à Oxford. Chacun d'eux, d'après le projet mis en avant, devait fournir au roi et équiper à ses frais un nombre assez considérable d'hommes d'armes.

L'évêque de Lincoln refusa, motivant son refus par les prérogatives de son église, qui devait fournir un certain contingent, mais seulement à l'intérieur, et non à l'extérieur de l'Angleterre.

A cette nouvelle, Richard entra dans une violente colère et ordonna de confisquer les biens de l'évêque de Lincoln.

Persuadé qu'une explication courtoise et franche dissiperait tout malentendu, Hugues vint trouver le roi aux Andelys, en Normandie. C'était le 28 août, fête de saint Augustin. Richard, au moment de l'arrivée du prélat, entendait la messe dans la chapelle de son château. Le chœur chantait la prose : *Ave, inculte præsul Christi, flos pulcherrime!* Salut, illustre pontife du Christ, fleur éclatante !

L'évêque de Lincoln entre alors, s'approche de Richard et le salue. Le roi lui jette un regard courroucé et détourne la tête sans répondre.

— Seigneur roi, dit l'évêque, donnez-moi le baiser de paix.

Richard demeure impassible. Hugues saisit le manteau du roi et le secoue doucement :

— Vous me devez le baiser de paix dit-il encore, car je suis venu de bien loin pour vous trouver.

— Non, répond le roi, vous ne le méritez pas.

L'évêque alors secoue plus vivement le manteau, et réplique :

— Si bien, je l'ai mérité. Allons, embrassez-moi.

Richard n'y tient plus, il est désarmé. Il se rend à ces accents pleins de bonté et embrasse son vainqueur.

SAINT HUGUES ET JEAN SANS TERRE

Le successeur de Richard Cœur de Lion fut son frère Jean sans Terre. La visite que ce prince fit aux tombeaux de ses prédécesseurs

offrit à saint Hugues une excellente occasion de lui donner les leçons les plus opportunes. Sous le porche de l'église abbatiale de Fontevrault, l'évêque arrêta le souverain pour lui faire admirer une représentation du Jugement dernier : « On a bien raison, disait-il, de placer ces sculptures à l'entrée des églises. Les fidèles sont ainsi avertis de demander à Dieu le pardon de leurs péchés afin d'échapper à l'enfer et de parvenir au ciel. »

Puis, pour compléter cet enseignement, il prit le prince par la main et lui montra les rois qui figuraient parmi les réprouvés à la gauche du souverain Juge. « Ayez toujours cette image devant les yeux, dit-il, et que les éternels supplices réservés aux mauvais princes vous reviennent sans cesse à la mémoire. »

A son tour, le prince prit la main de l'évêque et le conduisit vers la muraille opposée. Là, se voyaient les rois couronnés de gloire dans le ciel : « Seigneur évêque, dit-il, voilà plutôt ceux qu'il faut me montrer. C'est leur exemple que je me propose de suivre afin de prendre place un jour dans leur compagnie. »

SAINT HUGUES ET LES JUIFS

Si saint Hugues ménageait à propos de bonnes et courageuses leçons aux souverains, il savait à l'occasion agir avec non moins de fermeté à l'égard des sujets.

On le vit, un jour d'émeute, protéger les juifs dont la vie était en danger, et tenir tête à tout un peuple égaré. C'est qu'en Angleterre, plus qu'ailleurs peut-être, les juifs, par leurs exactions, excitaient le mécontentement des chrétiens. Un soulèvement venait de se produire à Lincoln, et les juifs affolés s'étaient réfugiés dans la cathédrale, la foule les y suivit, prête à les massacrer. Mais l'évêque était là, voulant épargner à son troupeau la honte d'un forfait réprouvé par la charité de Jésus-Christ. Il paraît, s'avance vers les révoltés, leur parle avec force, fait appel à leurs sentiments d'humanité et déclare même que, pour arriver jusqu'à leurs victimes, ils devront auparavant passer sur son corps.

A l'instant, la multitude se calme, sa fureur tombe et un grand crime est évité.

VISITE AU PAYS NATAL — LES DERNIERS JOURS

Au mois de mai de l'année 1200, un traité de paix, passé entre Philippe-Auguste et Jean sans Terre, mit fin à la guerre qui divisait leurs royaumes. Hugues en profita pour revoir, avant de mourir, sa terre natale. Il traversa successivement Paris, Troyes, Dijon, Lyon et Vienne.

Le 24 juin, il arrivait à Grenoble. A son approche, les habitants sortirent en foule hors des remparts, ayant à leur tête l'évêque de la ville, le vénérable Jean de Sassenage; on conduisit Hugues à l'église Saint-Jean où il chanta la grand'messe, à l'issue de laquelle il prêcha avec onction et éloquence, heureux de se retrouver au milieu des siens. Il

baptisa ensuite le fils de son frère Guillaume, que l'évêque de Grenoble tint sur les fonts.

Le lendemain, il prit le chemin de la Grande Chartreuse: la route était à peine tracée, et ils arrivèrent après de longues fatigues au couvent. Hugues resta trois jours dans cette solitude bénie, suivant avec assiduité tous les exercices des religieux.

Les pauvres des environs, qu'il avait soignés autrefois, se présentèrent en foule pour revoir encore leur père et leur ami, et lui les accueillait avec tendresse comme des frères bien-aimés. Avant son départ, il fit de grandes largesses à la chapelle et lui donna un reliquaire d'argent dont il se servait dans les consécration d'églises; puis, il dit adieu à la sainte maison qu'il ne devait plus revoir.

Le château d'Avalon, Villard-Benoît et la paroisse de Saint-Maximin le réclamaient à leur tour.

Mais déjà sa vie d'ici-bas touchait à son terme: on le ramena à Londres, malade et épuisé par la fièvre. Dieu rappelait à lui son serviteur. Il reçut l'Extrême-Onction le jour de Saint-Mathieu, anniversaire de celui de son sacre.

Enfin, le 16 novembre, à l'heure de Complies, le prieur de Westminster, le doyen de Saint-Paul et plusieurs prêtres de Lincoln l'entouraient et recueillaient ses dernières paroles. Hugues, étendit sa main défaillante et les bénit; mais eux, se penchant vers lui, disaient: « Priez Dieu de donner à votre Eglise un digne pasteur. » Il put encore répondre: « Qu'il le fasse! » Puis il entra en agonie. Aussitôt, pour condescendre à son désir, on l'étendit sur une croix de cendres qu'on avait formée sur le plancher de sa chambre, et, pendant la récitation du cantique de Siméon, *Nunc dimittis*, il rendit le dernier soupir.

A la nouvelle de sa mort, tout le peuple fut consterné. Des prêtres le transportèrent sur les épaules dans sa ville épiscopale. Les rois d'Angleterre et d'Ecosse voulurent eux-mêmes prendre part à cette triste cérémonie. Trois archevêques, quinze évêques et plus de cent abbés assistèrent à ses funérailles. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau, et vingt ans après, Honorius III le mit au rang des Saints.

Le corps de saint Hugues fut conservé dans la cathédrale de Lincoln jusqu'au schisme de Henri VIII. Alors ses précieuses reliques furent profanées et la châsse confisquée. La Grande Chartreuse possède cependant un fragment d'os et l'étoile du Saint. En Angleterre, la Chartreuse de Parkminster est placée sous le patronage de saint Hugues; et de nos jours, on a transformé en chapelle la vieille tour du château d'Avalon.

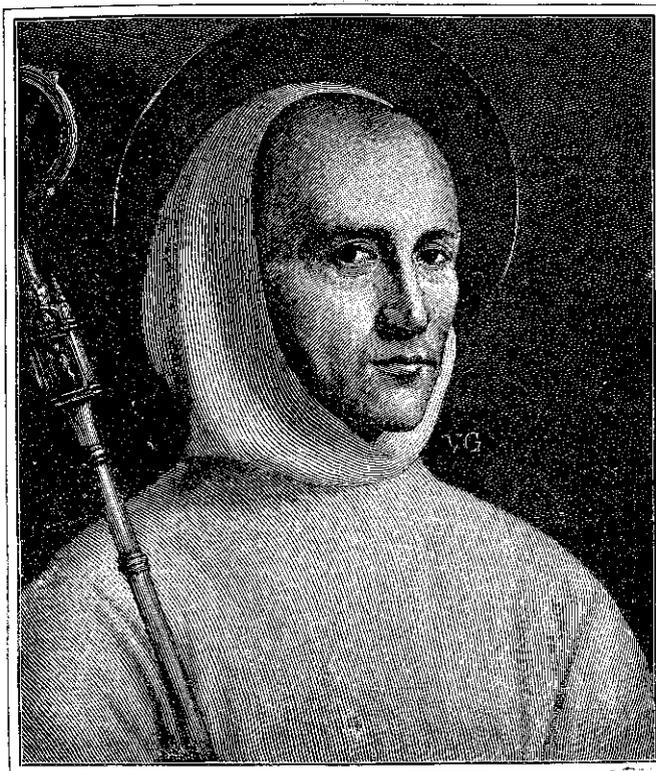
E. V

SOURCES CONSULTÉES

Extrait de la vie de saint Hugues, par un religieux de la Grande Chartreuse, 1890. — Saint Hugues d'Avalon, par M^r CHARLES BELLET, 1891. — Abrégé de la vie de saint Hugues, par un Chartreux, 1895. — Semaine religieuse de Grenoble, 1869, etc.

SAINT HUGUES. ÉVÊQUE DE LINCOLN (1140-1200)

Fête le 17 novembre.



Portrait du Saint.

(Photographie du tableau de Louis de Parme, conservé à la galerie nationale de Londres.)

UN grand théologien anglican, devenu ensuite un grand converti, le cardinal Newman, faisait cethumiliant aveu: « L'Eglise d'Angleterre n'a pas la marque de la sainteté. » Depuis qu'elle a brisé les liens qui l'unissaient à Rome, l'Eglise anglicane, en effet, n'a plus de saints. Pourtant elle en eut autrefois, au temps de sa fidélité. Parmi eux, celui dont on va lire la vie occupe une place de choix.

PREMIÈRES ANNÉES — LE DIACRE

Saint Hugues d'Avalon, ou de Lincoln, Français de naissance et Anglais d'adoption, naquit l'an 1140, au château d'Avalon, en pleine vallée du Grésivaudan, aux confins de la Savoie et du Dauphiné, de Guillaume d'Avalon et d'Anne, sa femme.

Son père, après avoir passé une partie de sa vie dans les camps, aspirait maintenant à la solitude et lui en donna le goût. De sa mère il tint une piété affectueuse, mais n'excluant pas la fermeté.

Cette noble dame vécut assez pour pouvoir diriger la première éducation de son fils. Celui-ci avait huit ans lorsqu'elle mourut. Alors le seigneur

d'Avalon distribua sa fortune entre ses fils aînés et confia au petit Hugues son intention d'entrer chez les Chanoines réguliers de Saint-Augustin établis à Villards-Benoît, dans les environs. L'enfant voulut le suivre, et tous deux se présentèrent un jour au prieur qui les accueillit, l'un comme novice et l'autre comme postulant. Bientôt le père se consacrait solennellement à Dieu. Hugues, de son côté, reçut la tonsure. Ses progrès dans la vertu et les sciences sacrées furent si rapides, que, à l'âge de quinze ans, on lui permit de prononcer ses vœux de religion. Peu après, son père rendait le dernier soupir.

Ordonné diacre, avec dispense, à dix-neuf ans, sur la demande unanime des religieux de Villards-Benoît, Hugues était ensuite envoyé dans la paroisse de Saint-Maximin, en compagnie d'un prêtre de son Ordre. Il fit là tant de bien par sa parole éloquente, que l'on venait de plusieurs lieues pour l'entendre.

L'abbaye de la Grande-Chartreuse, alors en pleine prospérité, se trouvait à proximité de Saint-Maximin. Le jeune diacre obtint d'y faire une retraite. Cette solitude lui plut à tel point, qu'il sollicita l'abbé de l'admettre parmi ses moines.

Mais le prieur de Villards-Benoit refusa son consentement, et Hugues dut se résigner à différer l'exécution de son saint projet. Cependant Dieu l'appela à la Chartreuse; il se chargea de l'y ramener.

A force de prières, notre diacre décida ses supérieurs à se séparer de lui. Il s'en fut donc pour la seconde fois frapper à la porte de la Grande-Chartreuse qui lui fut aussitôt ouverte.

LE CHARTREUX

Un an après son entrée, Hugues fut admis à la profession perpétuelle, et un peu plus tard ordonné prêtre. Quelques jours avant l'ordination un vieux moine lui annonça qu'il deviendrait évêque. Mais, pour le moment, le nouveau prêtre ne songeait guère à l'épiscopat : son unique souci était de bien pratiquer la règle et d'édifier ses Frères.

Il vécut ainsi dix ans oublié des hommes, heureux de servir Dieu. Ses supérieurs néanmoins avaient remarqué ses qualités et lui imposèrent la charge importante de procureur du monastère, en 1173. Il devenait par là directeur des Frères convers et devait s'occuper des affaires matérielles du couvent.

Il exerçait ses fonctions depuis sept ans, lorsque, certain jour, se présentèrent des envoyés du roi d'Angleterre Henry II. Ces personnages étaient porteurs de lettres dans lesquelles leur maître demandait Hugues d'Avalon comme prieur d'un monastère chartreux qu'il voulait établir à Witham.

PRIEUR DE WITHAM

Henry II expiait alors le meurtre de saint Thomas Becket, assassiné par son ordre. Ce martyr des droits de l'Eglise, après ses nombreux démêlés avec le roi, s'était enfui en France, puis avait obtenu la permission de rentrer à Canterbury. Mais l'exil n'avait point affaibli l'énergie de l'archevêque qui continuait, après son retour, à s'opposer aux empiétements sacrilèges d'Henry. C'était là, au gré du roi, une audace insupportable. « Qui me délivrera de l'insolence de ce prêtre ? » s'écriait un jour écrit ce prince irascible et violent. Paroles trop vite prises à la lettre par des courtisans intéressés ! Le 29 décembre, Thomas tombait sous les coups de meurtriers, en soupirant ces mots : « Je suis prêt à mourir pour le Seigneur ; puisse mon sang rendre à l'Eglise paix et liberté ! »

Henry II, frappé des censures de l'Eglise, reconnut sa faute et en exprima le regret. Les légats du Pape lui imposèrent diverses pénitences, parmi lesquelles l'obligation de visiter la Palestine. Le roi ne pouvant accomplir ce pèlerinage, on le remplaça par l'obligation de fonder deux couvents de Chartreux, à Liget, en Touraine, et à Witham, en Angleterre, dans le comté de Bath, au diocèse de Somerset.

Les premiers religieux envoyés à Witham s'étaient découragés devant d'inextricables difficultés. Henry II demanda conseil aux gentils-hommes de son entourage. L'un d'eux, Hubert de Maurienne, lui vanta la piété et le rare savoir de Dom Hugues d'Avalon. C'est alors que le roi avait dépêché à la Grande-Chartreuse ses ambassadeurs.

L'abbé de la Chartreuse hésitait à laisser partir son procureur. Celui-ci, de son côté, était trop humble pour ne pas trembler à la pensée de la dignité qu'on voulait lui conférer. Mais l'évêque de Grenoble, Jean de Sassenage, Chartreux lui-

même, intervint et les décida à se conformer à la volonté de Dieu. Hugues se résigna par obéissance. Il s'embarqua donc pour l'Angleterre, désormais son champ d'apostolat.

Il fallait d'abord bâtir un monastère, car on ne pouvait indéfiniment habiter les quelques huttes de chaume mises à la disposition des moines. Henry II avait promis des subsides, mais paraissait avoir oublié ses promesses. Sans timidité ni colère, le prieur de Witham les lui rappela. Dès ce moment, le fougueux Plantagenet tomba sous le charme de saint Hugues.

Bientôt les postulants affluèrent à Witham, attirés par la sainteté du prieur et par le bon renom de ses religieux.

La Providence allait maintenant obliger notre Saint à une séparation plus douloureuse et à un sacrifice plus grand.

L'ÉVÊQUE (1186)

L'évêché de Lincoln avait beaucoup souffert de l'immixtion de Henry II dans les choses ecclésiastiques. En 1173, ce prince avait nommé au siège de Lincoln, vacant depuis six ans, son fils illégitime Geoffrey, personnage fort peu onctueux et qui, de plus, n'avait reçu aucun Ordre sacré. Le Pape fit de justes réclamations, et l'on dut remplacer, non sans récriminer, Geoffrey par Walter de Coutances qui, d'ailleurs, fut bientôt transféré à l'archevêché de Rouen (1185).

Au mois de mai 1186, le roi pria les chanoines de Lincoln de procéder à une nouvelle élection. Les membres du Chapitre n'ayant pu se mettre d'accord, il intervint et proposa l'homme de son choix, qui n'était autre que le prieur de Witham. L'archevêque de Canterbury approuva l'idée. Quelques récalcitrants objectèrent, il est vrai, que le bon prieur ignorait la langue et les coutumes du pays; mais leurs résistances finirent par tomber, et Dom Hugues fut élu, à l'unanimité, évêque de Lincoln.

Obtenir son consentement fut chose malaisée. Il ne se résigna à le donner que sur l'ordre de l'abbé de la Grande-Chartreuse. Il fut consacré à Westminster, dans la chapelle de Sainte-Catherine, le 21 septembre 1186.

Pendant la nuit qui précéda cette cérémonie, le futur évêque entendit, durant son sommeil, une voix qui disait : « Tu vas sauver ton peuple avec l'aide du Christ. »

Il convient de signaler aussi à cette occasion une assez curieuse anecdote, celle du « cygne de saint Hugues ». Peu de temps après sa consécration, le nouveau pontife s'était rendu à Stow, propriété de sa messe et dont les fermiers lui offrirent un superbe cygne, blanc comme neige, qu'ils venaient de capturer. Le volatile, jusque-là fort revêche, se laissa caresser par le prélat et, dès ce moment, se constitua gardien de son maître, se tenant en sentinelle à la porte de sa chambre. Quiconque désirait entrer devait auparavant passer en présence du cerbère improvisé.

Cela durait tant que l'évêque résidait à Stow; saint Hugues parti, le cygne regagnait l'étang du parc et y vivait en parfait sauvage. Quand l'évêque devait revenir, le cygne manifestait sa joie une semaine à l'avance par des battements d'ailes. Lors de sa dernière visite, l'oiseau refusa de manger et parut mélancolique. C'était un présage. En effet, six mois plus tard, saint Hugues mourait.

Il n'était bruit, dans le pays, que de ce cygne merveilleux. Un poète du xii^e siècle eut même l'idée de chanter en vers latins sa fidélité.

Le nouvel évêque se rendait compte de l'état lamentable de son diocèse; aussi son premier soin fut-il de lui donner un bon clergé. Il fonda dans sa ville épiscopale une école de théologie qui devint célèbre et dont il surveillait de près les études. Il voulut connaître en particulier chacun de ses prêtres et ne donner un bénéfice à aucun ecclésiastique dont il ne fût sûr. Ces réformes lui valurent une grande estime. L'archevêque de Canterbury, Baudoin, ne craignit pas de le consulter dans une affaire épineuse.

Tout semblait marcher à souhait; mais la paix fut troublée par un de ces incidents fréquents alors. Un chanoine de Lincoln étant mort, des courtisans peu scrupuleux suggérèrent à Henry II de demander pour l'un d'entre eux le bénéfice vacant. La chose parut très naturelle au roi qui fit, auprès de l'évêque, une démarche en ce sens. Il avait compté sans la fermeté de saint Hugues qui répondit par un refus, déclarant que le roi avait bien d'autres moyens de récompenser les personnes de sa cour. Henry n'était pas, on le sait, d'humeur fort douce, et se fâcha incontinent. Il manda l'évêque en sa présence et le reçut avec une froideur significative. Hugues ne se déconcerta pas, attendit que le monarque voulût bien parler, puis, à son tour, il exposa les motifs de sa conduite avec tant de clarté et de calme que le roi jugea bon de capituler.

La cathédrale de Lincoln était dans un pitoyable état. Notre Saint s'occupa de la rebâtir sur un plus vaste plan. Les bonnes volontés le secondèrent et lui-même mit souvent la main à l'ouvrage. L'entreprise put être ainsi menée à bonne fin, et la cathédrale, une des plus remarquables de l'Angleterre, fut dédiée à la Très Sainte Vierge.

ZÈLE APOSTOLIQUE DU SAINT

Ces divers travaux ne faisaient point oublier à saint Hugues un des principaux devoirs du pasteur : la visite fréquente de son troupeau. Jamais il n'hésita à se déranger pour donner le sacrement de confirmation. Il venait un jour de consacrer une église et se préparait à se reposer lorsqu'il vit approcher une bande d'enfants qui voulaient être confirmés. Il les accueillit aussitôt paternellement et les confirma séance tenante sans omettre un seul détail des rubriques.

Selon la coutume de l'époque, lorsque la venue de l'évêque était signalée, les fidèles accouraient des alentours pour lui demander la confirmation s'ils ne l'avaient déjà reçue. Dans ces circonstances, saint Hugues descendit plus d'une fois de cheval et célébra les cérémonies liturgiques avec autant de ferveur que s'il eût été dans sa cathédrale. Il lui arriva souvent d'avoir à dissiper certains préjugés populaires.

Il passait un jour dans un village, lorsqu'un paysan, qui conduisait un enfant par la main, l'accosta. Le Saint, croyant que l'enfant désirait être confirmé, s'apprêtait à le satisfaire, mais le paysan lui dit : « Ce n'est point de cela qu'il s'agit, mon fils est déjà confirmé. » Le brave homme voulait seulement que l'évêque changeât le nom de son enfant, persuadé que ce changement de nom opérerait un changement de destinée. Saint Hugues le reprit sévèrement, lui montra son erreur et lui imposa une pénitence.

Cette sévérité nécessaire n'allait pas sans une grande bonté d'âme qui se manifestait surtout à l'égard des petits enfants et des lépreux. Un

enfant d'Alconbury avait avalé un morceau de fer avec lequel il jouait. L'objet s'était arrêté dans sa gorge et menaçait de l'étouffer. On le conduisit à saint Hugues qui se trouvait là de passage. Celui-ci traça un signe de croix sur la bouche du pauvre petit, et l'on put aussitôt extraire la cause du mal.

Il y avait, au XII^e siècle, des lépreux en Europe. Le diocèse de Lincoln en avait sa part. La charité de l'évêque allait à ces malheureux. Il prenait plaisir à en réunir de temps à autre une douzaine dans sa chambre, à l'insu des domestiques. Là, il leur lavait et baisait les pieds, leur servait un repas et les renvoyait avec une aumône. Il les visitait souvent dans leurs léproseries, les réconfortant par ses bonnes paroles, les embrassant comme des frères.

— Vous êtes, leur disait-il, des fleurs du paradis, de précieuses gemmes dans la couronne du Roi des cieux. Ayez confiance : notre Sauveur transformera votre corps et le rendra glorieux comme le sien.

Sa charité s'étendait encore aux défunts. Il priait et faisait beaucoup prier pour les âmes du Purgatoire. Les prêtres de son diocèse avaient ordre de n'ensevelir personne sans l'avertir, lorsqu'il se trouvait dans les environs. Alors il se rendait lui-même auprès du cercueil et procédait aux cérémonies funèbres. En voyage, s'il rencontrait un enterrement, il mettait pied à terre, s'agenouillait un instant, puis suivait le cercueil en récitant les prières liturgiques.

LE RÉFORMATEUR RELIGIEUX

Henry II mourait en juillet 1189, laissant le trône à son fils, Richard I^{er} Cœur de Lion, qui se faisait couronner, en septembre, à Westminster. Ce prince, de caractère impétueux, eut le tort de vouloir s'immiscer, comme son père, dans les affaires ecclésiastiques. Mais saint Hugues saura s'opposer à ses injustes prétentions.

Dieu destinait, du reste, son serviteur à réformer le clergé de son temps, trop asservi aux volontés des souverains temporels.

Nommé légat du pape Célestin III en 1195 pour conduire une enquête sur certains actes reprochés à Geoffrey, le fils de Henry II, dont il a déjà été question, il vit sa mission confirmée et étendue d'une manière miraculeuse. Un jour du mois de novembre 1195, un jeune clerc était agenouillé devant un autel dédié à la Sainte Vierge, lorsque soudain une voix lui dit : « Lève-toi, mon fils, et va trouver l'évêque de Lincoln. Dis-lui, de la part de Dieu, qu'il doit attirer l'attention de l'archevêque de Canturbery sur l'état du clergé en Angleterre. » Ce clerc hésitait, mais la voix se fit pressante, et il obéit. Il vint donc trouver saint Hugues, qui, à ce moment, disait la messe, et arriva à l'élévation. Le jeune ecclésiastique vit alors l'Hostie se transformer en un enfant d'une merveilleuse beauté. La messe terminée, il fit part de sa mission au prélat et lui rapporta le prodige dont il venait d'être témoin. D'autres miracles encore montrèrent que le message venait vraiment du ciel.

D'ailleurs, la colère de Dieu éclatait. En 1195, la peste faisait partout des ravages augmentés par la famine. Richard I^{er}, en guerre avec Philippe-Auguste, pressurait le peuple pour avoir des ressources. Cela ne suffisant pas, il prétendit imposer aux évêques de son royaume l'obligation d'équiper et d'entretenir chacun à leurs frais une troupe de 300 cavaliers, et cela durant un an. Plus

sieurs, parmi lesquels l'archevêque de Canturbery, eurent la faiblesse d'accepter. L'évêque de Lincoln était d'une autre trempe : il déclara qu'il ne toucherait jamais aux biens de son église pour un tel usage. L'évêque de Salisbury suivit son exemple.

Le roi, hors de lui, ordonna la confiscation des domaines des deux prélats. L'ordre fut exécuté pour l'évêque de Salisbury, mais les officiers de la couronne n'osèrent s'attaquer à saint Hugues.

Près d'un an se passa dans l'expectative, de décembre 1197 à septembre 1198. Saint Hugues s'en fut alors à Rouen, où se trouvait Richard, et finit, non sans difficulté, par régler le différend sans toutefois rien abandonner de ses droits. Il prit même tant d'empire sur le roi que celui-ci avouait ensuite : « Vraiment, si tous les prélats de l'Eglise lui ressemblaient, il n'est prince ou souverain dans la chrétienté qui osât lever la tête en présence d'un évêque. »

Ce n'était là qu'un mot. Richard convoitait toujours les biens ecclésiastiques. Cela devint manifeste lorsque, vers la fin de 1198, il eut l'idée de remplacer ses ambassadeurs à l'étranger, dont le train lui coûtait cher, par des prêtres riches et nantis de bons revenus. Il s'avisait de choisir, pour cette substitution, les chanoines de Lincoln réputés distingués et habiles. L'archevêque de Canturbery, interrogé, entra dans ces vues et s'offrit à faire des ouvertures à son suffragant de Lincoln. Ce dernier, surpris de la démarche, fit savoir au primat que ces combinaisons étaient contraires aux saints Canons et qu'il ne les accepterait à aucun prix.

Le roi, irrité, répondit à ce refus par un édit décrétant la confiscation des biens de l'évêque ; les anciennes complications recommencèrent.

Une seconde fois, saint Hugues se disposa à parler à l'intraitable monarque. Auparavant, il réunit à Bugden ses archidiacres et ses doyens, leur enjoignant de prononcer une sentence, d'excommunication contre ceux qui, au nom du roi, oseraient mettre la main sur les domaines de son Eglise. Il partit ensuite pour la France.

En Normandie, où il arriva en février 1199, il rencontra le légat du Pape, Pierre de Capoue, qui venait de faire conclure une trêve de cinq ans entre Français et Anglais. Vers la fin du Carême, il était à Angers, attendant une occasion d'entretenir Richard I^{er} qui y résidait à ce moment.

Là-dessus le roi fut blessé dans une échauffourée, au château de Châlus, et, la plaie s'étant

envenimée, il expira le 6 avril 1199, dans de pieux sentiments.

LA MORT

Saint Hugues retourna à Lincoln ; mais, comme s'il avait le pressentiment de sa propre fin, il fit une dernière visite à Witham et ensuite se rendit à la Grande Chartreuse, où il demeura trois semaines. De là il rentra en Angleterre en passant par Cîteaux et l'abbaye de Clairmarais, près de Saint-Omer. A peine arrivé à Londres, il se sentit atteint de la fièvre et dut s'aliter. Il ne devait plus revoir son diocèse ; la maladie fit en peu de temps de rapides progrès, et le malade reçut l'Extrême-Onction. Sur le point de mourir, il se fit revêtir de son cilice et coucher sur un lit de cendre.

Dans la nuit du 15 au 16 novembre, il fut averti en songe qu'il mourrait le lendemain, jour octave de la fête de saint Martin. En effet, à l'heure de Complies, tandis que les chanoines chantaient au chœur le *Nunc dimittis*, le 16 novembre 1200, il rendit doucement son âme à Dieu.

La nuit suivante, l'archidiacre de Northampton, Richard, le vit, pendant son sommeil, qui montait aux cieux.

Le corps fut transporté en grande pompe à Lincoln. De nombreux miracles eurent lieu sur son passage. Une femme, aveugle depuis de longues années, recouvra soudain la vue en approchant ses yeux du cercueil. Un gentilhomme de Lindsey, très connu à Lincoln, avait un bras tellement rongé par un cancer que l'os était à nu. Il demanda à saint Hugues la grâce de sa guérison. Sa prière fut exaucée ; l'os du bras se recouvrit de chair et la peau revint sur ce membre que les médecins avaient désespéré de jamais guérir. Il y eut, de ce fait, de nombreux témoins.

Dieu faisait ainsi éclater la sainteté de son serviteur. Aussi, le 17 février 1220, le pape Honorius III signa-t-il la Bulle de canonisation de Hugues, évêque de Lincoln. La célébration de sa fête fut fixée au 17 novembre.

Prions Dieu de redonner à l'Angleterre une belle floraison de saints en hâtant le retour de ce pays à l'unité catholique.

SOURCES

H. THURSTON, S. J. : *The life of saint Hugh of Lincoln*. Un vol., Burns and Oates london, 1898.

Hilda naquit au cours de cet exil ; elle était donc de race royale. Le vénérable Bède nous rapporte un rêve singulier que sa mère eut quelque temps auparavant. Il lui semblait qu'elle avait perdu son mari ; au milieu des recherches qu'elle faisait pour le retrouver, elle entr'ouvrit son vêtement et découvrit sur elle une pierre précieuse d'un éclat si particulier, que la Bretagne tout entière était illuminée de ses feux. Le rêve s'accomplit en tous points : Hémeric fut assassiné par les espions d'Ethelfred ; pour consoler la pauvre femme au milieu de sa cruelle douleur, Dieu lui donna une petite fille qu'elle nomma Hilda, c'est-à-dire « lumière », et cette enfant fut vraiment une lumière céleste pour toute la contrée.

CONVERSION AU CHRISTIANISME

Au milieu de ses pérégrinations, Edwin avait rencontré Ethelburga, fille d'Ethelbert, roi de Kent, et il avait été ravi de sa beauté. Après la mort d'Ethelfred, tué dans un combat, Edwin, ayant été reconnu roi de Northumbrie, envoya des ambassadeurs demander sa main, mais la princesse, qui avait été baptisée par saint Augustin dont elle était restée la fille spirituelle, répondit qu'elle ne voulait pas s'unir à un païen. Edwin fit dire qu'il n'entreprendrait jamais rien contre la foi chrétienne, que la reine et sa suite auraient toute liberté pour la pratiquer. Il ajoutait qu'il allait étudier sérieusement la religion chrétienne et que, s'il la trouvait supérieure à celle dans laquelle il avait été élevé, il l'embrasserait. Ethelburga vit là un moyen de gagner à Dieu, non seulement une âme, mais toute une nation, et elle se mit en route, accompagnée de saint Paulin, un des moines envoyés en Angleterre par saint Grégoire ; il venait d'être consacré évêque d'York. Paulin bénit l'union d'Edwin et d'Ethelburga. Le Pape Boniface leur écrivit des lettres de félicitations et envoya à la reine un miroir d'argent et un peigne d'ivoire incrusté d'or ; ces dons furent retrouvés en 1872 à l'abbaye de Whitby, Ethelburga les ayant sans doute remis dans la suite à sa nièce Hilda. Celle-ci vivant auprès de son oncle et de sa tante, connu à la cour saint Paulin qui l'instruisit dans la foi chrétienne ; aux fêtes de Pâques 627, elle fut solennellement baptisée au milieu d'une brillante assistance de rois et de princes.

Le roi Edwin s'était converti lui aussi, mais six ans plus tard en 633 ; il fut tué dans la guerre entreprise contre le roi païen Penda.

La reine Ethelburga, probablement avec Hilda, s'enfuit sous la protection de saint Paulin vers le Kent, sa patrie, et le christianisme, qui commençait à devenir florissant dans la Northumbrie, en fut complètement arraché.

L'année qui s'écoula entre la mort de saint Edwin et l'arrivée au trône de saint Oswald fut si terrible que les Northumbriens la désignèrent sous le nom d'« année maudite ». Saint Oswald, neveu d'Edwin, renversa le tyran et monta sur le trône. La paix fut enfin rétablie, les exilés regagnèrent leurs demeures : Hilda avait alors vingt et un ans.

Le premier soin de saint Oswald fut de demander aux moines écossais d'Iona des religieux pour renouveler la foi parmi le peuple. On envoya d'abord un moine d'un caractère dur et sévère, qui considérait les Saxons comme des êtres incapables de vertu ; il dut retourner à son monastère. Aidan, dont le cœur saignait à la vue des malheureux Northumbriens errants, sans pasteur, demanda à venir au milieu d'eux avec l'espérance d'adoucir leur rude et sauvage nature et de les conduire au Christ. La mission réussit admirablement ; il se fit aimer de tous, et particulièrement du roi, qui l'accompagnait partout à titre d'interprète, car Aidan ne savait alors que fort peu d'anglais. Durant ses fréquents séjours à la cour, il se lia d'amitié avec sainte Hilda et commença à l'initier à la perfection.

Cependant, le saint roi Oswald, pendant une guerre avec le roi Penda, avait été tué (5 août 642). Oswy, jeune homme de trente ans, lui succéda et partagea son royaume avec Oswin, de la famille d'Aella, et parent de Hilda.

VOCATION RELIGIEUSE

Depuis son jeune âge, Hilda désirait se consacrer au Seigneur ; au milieu de tous les troubles qui agitaient son pays, elle ne pourra mettre ce projet à exécution qu'à l'âge de trente-trois ans. Demandée souvent en mariage à cause de son éclatante beauté, elle s'y refusa toujours, voulant se rendre en France et y rejoindre à l'abbaye de Chelles sa sœur Hereswinda, dont le martyrologe gallican dit : « Le 20 septembre, on célèbre la mémoire de sainte Hereswinda dans le monastère de Chelles, au territoire de Paris. Étant reine en Angleterre, elle renonça, pour l'amour du Christ, au sceptre, à la couronne, et se rendit au célèbre monastère, où, après avoir donné d'admirables exemples de piété, d'humilité et de stricte observance de la règle, elle s'endormit doucement dans le Seigneur et mérita la couronne éternelle. »

Enfin, en 647, tous les obstacles ayant disparu, Hilda se dirigea vers la côte où un bateau l'attendait pour la conduire en France ; il lui semblait que cette séparation de son pays serait un sacrifice agréable au Seigneur, mais Aidan, informé, l'envoya quérir en toute hâte, car il avait toujours compté sur elle dans sa pensée pour développer la vie monastique qu'il avait cherché à implanter à Hartlepool.

Hilda se laissa convaincre, abandonna le projet qui avait été l'espoir et la consolation de sa vie, et Aidan l'installa sur les bords de la Wear dans une petite propriété où elle pouvait vivre avec quelques compagnes ; ce don d'Aidan et cette nécessité où il se trouva de procurer un abri à Hilda nous prouvent qu'elle avait rigoureusement tout quitté pour suivre l'appel du Seigneur.

Non loin de là était le premier monastère de Northumbrie, un couvent établi par sainte Bees à Hartlepool, sur la côte de Durham. Sainte Bees, princesse irlandaise, ayant fait vœu de virginité, avait reçu, dit-

ou, d'un ange un bracelet marqué d'une croix, et le céleste messager lui avait dit :

— Recevez ce don qui vous est envoyé par le Seigneur pour que vous n'oubliez jamais que vous lui êtes consacrée, et qu'il est votre époux.

Réputée pour la plus belle femme du pays, elle avait été demandée en mariage par le roi de Norwège en personne. La veille des noces, au milieu du tumulte de la fête, elle s'était enfuie, avait eu le bonheur de trouver dans le port une barque qu'elle avait mise à la voile. Elle débarqua en Northumbrie et vécut près de Whiteaven dans une solitude d'où elle ne sortait que pour venir en aide aux malheureux et soigner les malades. Bientôt des pirates infestèrent la côte. Sainte Bees fut obligée de se réfugier à Hartlepool. Au milieu de ses courses apostoliques, Aidan la rencontra, elle se plaça sous sa direction et en reçut une règle de vie ainsi que le voile des vierges.

Hilda et Bees devinrent promptement amies ; la première était heureuse de trouver dans la seconde une directrice dans cette vie monastique, à laquelle elle avait tant aspiré sans l'avoir vue de près, et Bees avait une joie profonde à initier à la vie de l'âme une nature si droite, si énergique, douée de toutes les qualités nécessaires au commandement.

SAINTE HILDA EST NOMMÉE ABBESSE

Quand la formation religieuse de notre sainte princesse fut terminée, sainte Bees, qui n'avait quitté sa solitude qu'à regret, demanda à saint Aidan d'y retourner, Hilda étant capable de prendre à son tour la direction des âmes. Quand cette décision lui fut communiquée, la pauvre Hilda fut plongée dans une peine profonde : l'humilité étant le propre de la sainteté, celle qui obéissait avec tant de joie se croyait indigne de commander. Mais Aidan avait parlé ; Hilda savait qu'il n'y avait qu'à obéir, et ce lui fut une croix bien pesante qu'elle accepta néanmoins en esprit de sacrifice et par amour pour les âmes. Quand tout fut réglé, sainte Bees se retira à Tadcaster, à douze milles d'York, et y continua son ascension dans la sainteté. Elle conserva toujours le plus tendre attachement à la petite communauté ; chaque année, elle venait la visiter, et quand Hilda fut frappée par la maladie, nous voyons sainte Bees accourir auprès d'elle et l'entourer de ses soins.

Ce fut avec joie que les religieuses d'Hartlepool apprirent les nouvelles fonctions de Hilda auprès d'elles ; Bède qualifie leurs sentiments à l'égard de leur nouvelle abbesse d'« immenso amore », d'amour immense.

Bède insiste tout particulièrement sur la stricte observance que sut faire respecter la sainte abbesse, sur la paix et la charité qu'elle parvint à faire régner parmi ses filles, d'une nature pourtant si rude et si indépendante. En faire des solitaires, des ermites eut été beaucoup plus aisé pour leur ferveur que de les plier à la vie de communauté. Hilda maintint dans son couvent la plus stricte pauvreté ; aucune religieuse ne possédait rien en propre ; toutes vivaient ensemble quelle que fût leur origine. A cette

époque, cela semblait tout naturel, puisque dans les grandes pièces des anciens châteaux, seigneurs, grandes dames, servantes, travaillaient de compagnie et ne se distinguaient que par la richesse ou la simplicité de leurs ajustements.

Si la vie en commun était dans les habitudes du temps, elle n'empêchait pas les nobles Saxons de traiter leurs inférieurs avec dureté et cruauté, oublieux qu'ils étaient que Dieu ne fait pas acception de personnes. Les jeunes filles qui arrivaient au couvent, appelées par la grâce, n'avaient pas la moindre idée de l'existence qui les y attendait, aussi fallait-il autant de tact que de prudence pour assouplir les caractères. A Whitby, plus tard, il faudra séparer complètement les novices des professes et leur interdire tout rapport entre elles, car la paix de ces dernières aurait eu trop à en souffrir.

Les religieuses d'Hartlepool eurent sûrement l'occasion de pratiquer maintes fois la charité envers les pauvres marins échappés aux naufrages, si fréquents aujourd'hui encore sur cette côte inhospitalière. Les pêcheurs des environs recouraient en toutes circonstances à l'abbaye qu'ils regardaient un peu comme leur propriété, et Hilda considérait sûrement ce petit coin de terre comme devant être sa demeure pour jamais. Mais Dieu avait sur elle d'autres desseins.

UN VŒU ROYAL — FONDATION DE WITBY

Le monarque païen Penda ne pouvait voir sans jalousie la paix qui régnait en Northumbrie ; il fit subir à Oswy vexations sur vexations ; celui-ci, pour prévenir la guerre, lui répondait par des présents. La situation étant devenue intolérable, Oswy fit vœu, s'il remportait la victoire, de consacrer sa fille à Dieu et de donner douze propriétés pour la fondation d'un monastère. Contre toute espérance humaine, Oswy fut victorieux et Penda mourut au milieu du combat. Aussitôt le roi, fidèle à sa promesse, apporta à sainte Hilda sa fille Elfleda, enfant d'un an à peine, tendre fleur offerte au Seigneur dans sa pureté et son innocence. Restait à accomplir la seconde partie du vœu : Oswy réunit à cette intention une assemblée pour décider où devait être construit le monastère, ex-voto immortel de sa victoire. A l'unanimité, on désigna Streatenshalch (l'île de Beacon). C'était une plate-forme qui, s'élevant de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer, présentait un emplacement parfait pour l'érection d'un semblable établissement, et aucune communauté ne pouvait être mieux indiquée pour y être appelée que celle de la princesse Hilda. En 630, le roi Edwin avait fait construire là, pour les pêcheurs, une église sous le vocable de Saint-Pierre. Au sommet du rocher était un phare, autant pour permettre la surveillance de l'océan que pour venir en aide aux navigateurs surpris en mer par la nuit.

Hilda accepta avec joie la proposition du prince ; elle voyait dans sa réalisation la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le monastère fut aussitôt commencé dans de superbes proportions, avec une église magni-

fique. Hilda venait constamment surveiller et diriger les constructions, car, malgré toute leur bonne volonté, les ouvriers n'avaient aucune connaissance des besoins de la vie religieuse.

En 657, l'abbesse vint s'y établir avec dix religieuses ; quitter Hartlepool fut pour elle un déchirement ; c'est là qu'elle avait été initiée aux suavités de la vie religieuse ; là que reposait, dans l'attente de la résurrection, le corps de sa mère, Lady Breguswith, qui était venue finir ses jours en paix auprès d'elle, là enfin qu'était vivant plus que partout ailleurs le souvenir d'Aidan. Il y était mort le 31 août 651.

LA VIE A WITBY — MORT DE LA SAINTE

A leur arrivée, les religieuses eurent affaire à un bien désagréable voisinage. Le rocher si longtemps inhabité se trouva être le repaire d'une quantité effrayante de serpents, de reptiles de toute sorte : grand émoi parmi les pauvres malheureuses qui ne pouvaient faire un pas au milieu des hautes herbes sans en rencontrer. Sainte Hilda se mit en prières ; tous les reptiles s'enfuirent et se précipitèrent du haut du rocher sur la plage où nous les voyons encore aujourd'hui pétrifiés ; c'est l'explication que la légende donne des pétrifications curieuses que l'on trouve en cet endroit ; depuis lors, on n'a jamais vu un seul serpent dans l'île de Beacon.

La magnifique abbaye, peuplée de religieuses zélées, devint bientôt un centre où tous venaient demander conseil et appui. Les paysans des environs ne désignaient l'abbesse que sous le nom de « Mère », les hommes les plus distingués et les plus doctes venaient trouver celle que Fuller disait être « la femme la plus instruite de son temps ». Le vénérable Bède, parlant des rois, des chevaliers, des évêques, des docteurs et des princes qui la consultaient, dit : « Non seulement ils venaient demander ses avis, mais encore ils les suivaient. »

Witby n'était pas un simple monastère de religieuses, mais une abbaye mixte comme celles d'Ely, de Coldingham, de Wimbourne. A cette époque, il n'eût pas été prudent pour des femmes de vivre isolées ; les moines, séparés par une clôture rigoureuse, protégeaient les religieuses, veillaient à leurs intérêts matériels, à la culture de leurs propriétés et n'avaient d'autres rapports avec elles que ceux nécessités par l'administration des sacrements. L'abbesse, accompagnée d'une ancienne religieuse traitait les affaires avec le prieur ou l'économe. Les couvents étaient absolument distincts, ainsi que le chœur des religieux et des religieuses, qui n'avaient aucune communication.

Les trésors des églises étaient alors d'une richesse considérable, bien que les pauvres fussent abondamment secourus, tant était grande la vivacité de la foi à cette époque. Moines, prêtres et évêques ne rougissaient pas de ciseler les métaux précieux pour embellir le culte. Pendant ce temps, les religieuses brodaient les tissus de prix pour les

ornements. Sainte Hilda excellait dans ce genre de travail avant même d'être religieuse. Lorsqu'elle vivait encore dans le monde, elle trouvait son bonheur à confectionner pour le culte des ornements d'un grand prix.

Les études intellectuelles étaient florissantes : cinq des disciples de Hilda devinrent évêques, le plus fameux d'entre eux fut saint Jean de Beverley. Elle compta parmi ses sujets le premier poète anglo-saxon, le fameux Caedmon. C'était d'abord un pauvre vacher bien triste de n'avoir pas de voix et de ne pouvoir chanter. Un soir qu'il s'était endormi plus mélancolique que de coutume, il entendit une voix qui lui disait :

— Chante !

Il répondit :

— Je ne puis.

La voix renouvela son ordre, et Caedmon s'écria :

— Mais je ne puis pas, je ne connais aucun chant !

Et la voix reprit :

— Chante Dieu et la création, sa grandeur et sa puissance !

Dès lors il fut poète et chanta ! Reçu au monastère par Hilda, il devint un moine des plus fervents, il mit en vers une partie des Ecritures, et composa des chants si pieux sur l'éternité, qu'il convertit beaucoup de gens. Son talent venait directement de Dieu, sa mort fut douce comme un hymne mélodieux.

Disons un mot ici du fameux Parlement de Witby ; on y traita la question de savoir si on voulait s'unir à Rome pour la célébration de la Pâque, ou suivre l'ancienne coutume celtique. Plusieurs évêques voulaient le maintien de la tradition locale, mais le roi fit très justement observer que ce n'était pas aux évêques celtes que Notre-Seigneur avait remis les clés du royaume des cieux, mais à saint Pierre et en sa personne à tous les évêques de Rome ; que, en conséquence, il fallait s'unir à Rome ; plusieurs évêques furent de cet avis qui prévalut.

Quelques évêques celtes, et avec eux Hilda, tenaient si opiniâtrement à l'ancienne coutume qu'on se demande si la longue et cruelle maladie dont elle souffrit pendant six ans ne fut pas permise par Dieu pour lui accorder d'expier ici-bas sa ténacité.

Elle mourut le 15 août 680 ; sainte Bees, qui se trouvait à treize milles de Witby, vit, dans la nuit, les cieux ouverts, et l'âme de Hilda qui y entra escortée par les anges.

La grande abbesse resta enterrée dans l'église de Witby jusqu'à la destruction du monastère par les Danois ; ses restes précieux furent alors transportés à Glastonburg.

Au moment de la conquête, l'ancienne abbaye fut restaurée par William Perey, et fut jusqu'à la Réforme une des plus florissantes abbayes bénédictines.

SOURCE CONSULTÉE

Sainte Hilda et son temps, London, catholic Truth Society.

SAINT ROMAIN, DIACRE & MARTYR

Fête le 18 novembre.



Saint Romain, au milieu des supplices, appelle un enfant en témoignage de la vérité chrétienne.

LES PREMIÈRES ANNÉES — ÉDIT DE PERSÉCUTION

Saint Romain était originaire de Palestine. Son biographe ne nous apprend rien sur ses premières années, mais l'on croit avec fondement qu'il fut élevé de bonne heure dans la foi de l'Eglise romaine et nourri dans la saine doctrine de la vérité. Toujours est-il qu'il se distingua bientôt par une éminente vertu et excella dans l'art de l'éloquence.

Enrôlé dans la milice des clercs, il exerçait à Césarée les fonctions saintes du diacre. Il se trouvait à Antioche quand Dioclétien, aiguillonné par la haine fanatique du féroce Galère, porta un premier édit de persécution pour enlever aux chrétiens leurs églises et livrer aux flammes, sans distinction d'ordre ni de rang, les adorateurs de Jésus-Christ.

Galère avait hérité de sa mère, druidesse exaltée de la Dacie, une haine farouche contre les chrétiens, au point qu'il surpassa en cruauté,

dit Lactance, les bêtes les plus féroces. Lorsque Dioclétien et Maximien, son collègue, furent forcés d'abdiquer, ils nommèrent deux Augustes : Galère et Constance-Chlore reçurent, le premier l'Orient, et le second l'Occident en partage. Pour assouvir cette haine qu'il couvait depuis longtemps dans le secret de son cœur, Galère se hâta de promulguer un édit sanguinaire : « Nul ne peut vivre, s'il ne renie le Christ! »

Le décret de persécution était à peine porté que les préfets de ce maître implacable embrasèrent avec zèle ses ordres. Et l'on vit bientôt un grand nombre d'églises s'ébranler sous les pics des démolisseurs païens et tomber en ruines. Les idolâtres couraient en foule aux autels païens pour n'être pas confondus avec les disciples de Jésus-Christ. On voyait même des chrétiens succomber à la terreur et trahir leur foi. Romain, en présence de ce spectacle navrant, ne se contenta plus de déplorer dans son âme ce malheur ; il protesta hautement et fit connaître

l'énormité des crimes qui s'élevaient contre Dieu. Mais quand il eut vu quelques lâches ministres du vrai Dieu se joindre à la foule idolâtre pour brûler des grains d'encens devant des dieux de pierre, il ne put contenir son indignation. Il rassembla dans l'église d'Antioche les chrétiens que la crainte des châtimens avait gagnés, et là, il leur parla avec tant de force et d'onction qu'il releva leur courage et fit passer dans leurs âmes l'ardeur sainte et le feu sacré qui embrasaient la sienne.

DANS L'ÉGLISE D'ANTIOCHE

Asclépiade, préfet d'Antioche, crut que le moment était favorable pour forcer les chrétiens à sacrifier aux dieux ou les ensevelir tous d'un même coup sous les ruines de leur basilique. Il ordonne donc à ses soldats de se porter sur l'église et de faire exécuter les ordres de l'empereur romain. Lui-même se dispose à les y rejoindre. Le zèle sacrilège qui le pousse à détruire le Saint des saints lui fait choisir les armes les plus propres à briser les portes du sanctuaire et à renverser l'autel de Jésus-Christ.

Mais Romain, averti de l'arrivée des soldats, prévient les fidèles que les ennemis viennent en armes. « Ne vous laissez pas ébranler, leur dit-il, mais songez à réparer, par une généreuse confession de votre foi, vos défaillances passées. » Alors c'est un bataillon intrépide de mères et d'époux, d'enfants et de vierges, qui se forme et jure de mourir pour la foi plutôt que de laisser profaner l'asile le plus inviolable, le temple du Seigneur. Les soldats se présentent, mais les chrétiens leur opposent une énergique résistance. Les uns, emportés par leur zèle, les repoussent par la violence, les autres, forts de l'appui du Très-Haut, présentent avec confiance leur poitrine nue aux coups des profanateurs.

Vaincus, les soldats se retirent et font avertir Asclépiade qui envoie de nouveaux ordres : « Qu'on arrête Romain, s'écrie-t-il; c'est lui qui a été l'instigateur de la révolte, il répondra pour ce peuple en délire. » Romain se présente de lui-même aux mains des soldats. Il demande qu'on l'enchaîne et suit sans contrainte jusqu'au palais du préfet les envoyés d'Asclépiade. Bien plus, la soif du martyre qui dévore son âme lui fait devancer ceux qui le mènent, et, arrivés au prétoire, les gardes s'étonnent et demandent : « Où est le coupable? » C'est lui-même, en effet, qui traîne à sa suite le bourreau.

INTERROGATOIRE — CHEVALET — ONGLES DE FER

Le voilà donc debout devant le tribunal du tyran. L'interrogatoire commence.

« Monstre infâme, s'écrie Asclépiade, c'est toi qui as perverti cette foule ignorante et lui as persuadé de résister aux lois du sérénissime Galère! Ignores-tu le malheur qui les menace? Est-ce donc le spectacle que tu nous prépares : la ruine de notre prestige et Antioche noyée dans une mer de sang? Une telle conduite est une révolte manifeste, et avant de frapper les victimes de tes criminelles séductions, il est juste que la honte de ce forfait retombe en premier lieu sur toi. »

Romain ne désavoue pas le crime qu'on lui impute. Il ne saurait se soustraire à l'honneur d'être immolé pour ce troupeau choisi qu'il affectionne, ou au moins de les fortifier par son exemple, en arrosant de son sang la semence de

la vérité qu'il a déposée dans leurs âmes. « Oui, je mérite les tourments dont vous me menacez, et je suis prêt à souffrir tout ce qu'il vous plaira d'inventer pour exercer votre cruauté. »

Irrité de cette réponse : « Qu'on l'étende sur un chevalet, s'écrie Asclépiade, qu'on lui déchire les entrailles avec des ongles de fer. » Mais, aveuglé par la colère, le préfet semble seul ignorer que Romain appartient à une riche famille, renommée par sa noblesse; il oublie également le rang qu'occupe dans la ville son illustre victime et ses nombreux mérites personnels. Les bourreaux, par respect pour Romain, n'osent porter la main sur lui. Ils rappellent à Asclépiade sa noble origine.

Celui-ci retire son ordre; mais semblable au vautour qui, contraint de lâcher sa proie, ne fonde sur elle qu'avec plus de rapacité pour l'étreindre plus fortement dans ses serres, ainsi ce juge tyrannique, non moins cruel que cet oiseau de proie, ne retire son ordre que pour porter un coup plus inhumain : « Je veux, dit-il à Romain, vous punir en homme de qualité. » Et il ordonne qu'on le frappe à coups redoublés avec des foudres armés de pointes de fer et de plomb. Romain est soumis à cet affreux supplice; mais il semble impassible, et loin de courber les épaules sous cette grêle de plomb, il relève la tête pour témoigner de sa noblesse, maintenant surtout qu'il a la gloire de mêler son sang à celui de Jésus-Christ. Il parle au juge avec beaucoup de liberté, mais c'est pour lui dire que la véritable noblesse consiste à servir Dieu.

Le préfet devient de plus en plus furieux et, pour assouvir sa cruauté, sa rage lui fait inventer de nouvelles tortures. Toujours maître de lui-même, Romain demeure intrépide au milieu des supplices; il n'élève la voix que pour implorer le secours du Très-Haut et confesser le nom ineffable de Jésus-Christ.

Asclépiade croit de son devoir de prendre sous sa protection les dieux du paganisme. Il prête donc sa voix à ces statues muettes et s'érige en défenseur de ses divinités. Mais c'est en vain qu'il s'efforce de faire triompher leur cause. En voulant faire l'apologie des dieux il n'aboutit qu'à étaler au grand jour les turpitudes les plus honteuses. A ce discours perfide, Romain n'oppose qu'un mot : « Jamais je n'obéirai à un prince quand il m'ordonnera de transgresser la loi de Jésus-Christ. »

Le juge regarde ces paroles comme une insulte. Il commande que le Saint soit suspendu au chevalet et qu'on lui déchire les chairs. Aussitôt de noirs crochets de fer lui labourent les flancs et tracent dans tout son corps de larges et sanglants sillons. Les os sont mis à nu. Ce spectacle attendrissant n'amollit en rien la dureté de son tyrannique bourreau. Il lui fait encore déchirer les joues et le visage. Et Romain, que l'aiguillon de la douleur ne peut vaincre, mais qui trouve dans les supplices mêmes de nouveaux sujets de force, conserve au milieu de cet atroce tourment une grande tranquillité d'âme. Les flots de sang qui jaillissent de ses plaies ne peuvent étouffer sa voix. Il remercie le juge : « C'était trop peu d'une bouche pour confesser le Christ, vous m'en avez ouvert cent autres, Dieu soit loué! »

Cependant, les bourreaux sont haletants; ils ruissellent de sueur et, lassés par la constance inébranlable de Romain, ils demandent en grâce un instant de repos.

Mais, tandis que le saint martyr laisse s'épa-

nour librement sur son front la joie qui inonde son âme, l'œil morne d'Asclépiade s'assombrit de plus en plus. Il cherche autour de lui et il ne trouve rien. Il roule dans son esprit des projets homicides; il veut faire retomber son courroux sur les chrétiens rebelles, et venger noblement la cause de ses dieux. Dans son égarement, il appelle à son aide son imagination pour inventer de nouvelles tortures.

Il fait suspendre les tourments et, dans un discours plein de fureur, il menace le saint martyr de le faire brûler vif.

Mais Romain ne se laisse pas plus effrayer par cette menace que par les précédentes. Il continue sans se déconcerter à instruire de la foi les témoins de son martyre. Il prêché à tous la grandeur de la religion chrétienne, et sa voix, que le sang de ses blessures béantes remplit d'une éloquence invincible, a le secret de toucher les cœurs les plus endurcis.

L'INNOCENCE ET LA VÉRITÉ

Cependant, Romain ne peut dévoiler à son gré les profondeurs des dogmes chrétiens. Il sait qu'on ne doit point livrer les saints mystères aux chiens; mais, se ressouvenant de cette parole du Roi-Propète que : « Dieu sait tirer sa louange de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle », il propose à Asclépiade de s'en rapporter au jugement d'un enfant et de recueillir sur ses lèvres innocentes la vérité toute simple et toute pure, telle que la lui dictera sa nature ingénue : « Donnons-nous un arbitre, lui dit-il, et voyons quels attraits séduisent les premiers élans d'une âme, à son entrée dans la vie. » La proposition est acceptée.

Dans la foule des enfants qui se rangent en un instant autour du tribunal, pour avoir le bonheur de plaire au saint Enfant Jésus, le juge en fait choisir un tout jeune. Il se nomme Barulas et vient d'atteindre sa septième année.

Romain lui demande : « Est-il plus raisonnable d'adorer un seul Dieu que d'en adorer des milliers ? »

Il se fait aussitôt un silence profond; chacun veut entendre la réponse de l'enfant et sa profession de foi. Mais Barulas sourit et répond sans hésiter : « Il n'y a qu'un seul Dieu, on ne doit pas en adorer plusieurs. »

Le tyran, exaspéré, peut à peine surmonter sa colère : « Qui donc t'a inspiré cette réponse ? » Et l'enfant de répondre aimablement : « C'est ma mère, et Dieu l'a appris à ma mère. — Qu'on amène aussi la mère, s'écrie Asclépiade, et que la mort de l'enfant qu'elle a si mal élevé soit son supplice. » Et en disant ces mots, le juge fait attacher l'enfant sur un instrument de torture. Ce tendre agneau est dépouillé de ses vêtements, et présentée à la fureur criminelle d'un tyran sans nom ses chairs à peine formées. On le flagelle si cruellement que la terre se recouvre bientôt d'une rosée sanglante. Les assistants fondent en larmes. Les entrailles de toutes les mères se soulèvent contre le juge, et chacune maudit le sein qui a engendré pareille vipère. Seule, la mère de Barulas ne partage pas l'émotion commune; son âme est, au contraire, remplie d'une sainte joie. Elle n'a qu'un regret : Que n'a-t-elle sept fils, comme la mère des Machabées! Joyeuse, elle offrirait ses sept victimes au Seigneur et les placerait elle-même sur l'autel du sacrifice. Mais, si elle n'a qu'un fils, elle l'offre généreusement. « O mon très doux enfant, ô ma

vie, il dépend de toi de fournir à ta mère une abondante moisson de gloire. »

Les ardeurs de la torture arrachent à son enfant un cri : il demande à boire. La mère l'a entendu. Elle le regarde d'un œil sévère, craignant une défaillance, puis elle relève son courage par ces paroles : « Ne crains rien, mon enfant, bientôt tu boiras à la source d'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle, que ton cœur n'ait plus qu'une soif, celle de voir le Christ ! »

Ainsi parlait la mère! Mais le juge, courroucé, pour se soustraire à la honte qui retombe sur lui, ordonne que le jeune enfant soit jeté en prison et que Romain, l'auteur de tous ces maux, expie cette nouvelle faute par des supplices plus cruels que les premiers. En un instant, ses plaies sont rouvertes et la terre se rougit de son sang. Romain se rit de leurs menaces insensées et raille la lâcheté des bourreaux : « Qu'on allume les feux du bûcher et que Romain soit brûlé vif », s'écrie Asclépiade. On emmène le courageux martyr. Mais, avant de quitter le prétoire, Romain jette un regard sur le juge et lui dit : « Il m'est glorieux de mourir, mais j'en appelle au tribunal de Jésus-Christ, mon Dieu, qui, tôt ou tard, vengera son ministre. »

L'AGNEAU IMMOLÉ

Arrivé sur le lieu du supplice, Romain promène ses regards sur la foule assemblée. Il se trouve en face du jeune Barulas.

Pour en finir avec ses victimes, Asclépiade a voulu réunir dans une même mort le maître et le disciple de la vérité.

Le jeune enfant est condamné à avoir la tête tranchée. Sa mère a eu la gloire de le porter elle-même dans ses bras. Elle le baise tendrement, l'encourage par ses paroles et se recommande à ses prières. Mais la voix du juge se fait entendre et le bourreau réclame sa victime. La glorieuse mère imprime un dernier baiser sur le front de son fils : « Adieu, très doux fils, adieu, lui dit-elle. »

Et, en disant ces mots, elle livre avec un cœur viril cette hostie innocente, ce tendre agneau. Tandis que l'exécuteur inhumain plonge son glaive dans le cœur du jeune enfant, la pieuse mère, instruite à chanter les sacrés Cantiques de David, accompagnée de ses prières l'âme de son cher fils que les anges emportent au ciel : « Celui-ci, ô mon Dieu, est votre serviteur, et le fils de votre servante. » Et elle étend son voile pour recueillir le sang du jeune martyr.

BUCHER NOYÉ

Mais un nouveau spectacle attire les regards. A quelques pas de là, on voit se dresser un bûcher. De vils esclaves, noircis par la fumée, s'agitent tout autour pour rassembler le bois, et afin d'activer les ardeurs du feu, ils l'arrosent de poix brûlante.

Le saint martyr va devenir la proie des flammes. Déjà il a les mains liées derrière le dos. Il élève la voix : « Ce n'est pas le martyre que Dieu me réserve, je ne dois pas être brûlé. » Et ses paroles sont suivies d'un violent coup de tonnerre. Un orage éclate subitement, et, en un moment, le torrent de ses eaux ensevelit les feux du bûcher.

FUREUR DU JUGE — LANGUE COUPÉE

Le préfet ne peut contenir sa rage : « Jusques à quand, s'écrie-t-il, serons-nous le jouet de cet

habile magicien? Où dois-je porter mes coups? Si je lui fais trancher la tête, peut-être viendra-t-elle se réunir d'elle-même au cou et couronner ses épaules avec une nouvelle gloire! Qu'on amène un de ces hommes habiles à couper, qui sache séparer les nerfs des nœuds qui les rassemblent. Qu'on lui arrache d'abord la langue.»

Sur l'ordre d'Asclépiade, on amène un médecin, appelé Ariston, renommé pour son art. Celui-ci ordonne à Romain de sortir la langue. Et Romain se prête de bonne grâce à ce nouveau tourment. Ariston plonge sa main dans la bouche du saint martyr, et touche du doigt les organes de la voix. Il tire le plus qu'il peut hors de la bouche la langue de Romain, il introduit son scalpel jusqu'au fond du gosier et coupe lentement chacun des muscles. L'atrocité des souffrances n'arrache pas un cri à la malheureuse victime. Des flots de sang s'échappent de ses plaies affreuses, et Romain contemple avec bonheur cette pourpre éclatante qui lui ouvre l'entrée du ciel où règne le Roi des rois.

Le juge inique savoure déjà les délices du triomphe. Il fait préparer un autel devant son tribunal et sur l'autel quelques grains d'encens et des charbons ardents. Romain s'avance et souffle sur le feu. Asclépiade sourit avec mépris. Il n'a plus à redouter les traits d'éloquence qui tout à l'heure encore transperçaient son âme et il raille le saint martyr : « Parle maintenant, lui dit-il, et dis-nous tes fureurs. »

ROMAIN PARLE SANS LANGUE

Soudain Romain pousse un profond soupir : « A qui parle du Christ, la langue n'a jamais fait défaut. » Et il commence, au grand étonnement de tous, un long discours rempli d'une sainte éloquence. Sa voix vibre avec une nouvelle force, et elle émet des sons plus doux. C'est un langage mystique, c'est une poésie divine qui respire le parfum de la grâce. C'est, en un mot, l'Esprit-Saint lui-même ou le Verbe Eternel du Père qui parle par sa bouche sans langue.

Le juge se rendra-t-il enfin à des prodiges si évidents? A son tour saint Romain le provoque. Mais Asclépiade repousse le défi. Il est au paroxysme de la colère. Il ne peut s'expliquer la cause d'un phénomène si étrange. Sur qui doit-il porter ses coups? Sur les bourreaux impuissants ou sur lui-même? Il ne le sait.

Il appelle Ariston et l'accuse de s'être laissé corrompre. Mais il n'allègue que de vaines rai-

sons qui trahissent le délire de la fureur. Il ne veut pas se rendre à l'évidence et s'avouer vaincu. Ariston est contraint de réfuter par les faits ses coupables soupçons et les accusations mensongères dont il est l'objet. « Sonde toi-même, lui dit-il, les profondeurs de sa gorge et cherche cette langue qui t'accable de ses traits. Tu ne saurais en trouver même les racines. — Est-ce son propre sang qui coule sur sa poitrine? demande encore le juge. — Oui, c'est bien mon vrai sang, reprend Romain : me voici, regarde. » Et après un discours plein d'une force divine, il termine par ces mots qui seront ses dernières paroles. « Maintenant je rentre dans le silence. La fin de mes maux est arrivée, je vais recevoir la gloire de la passion et la palme du triomphe. »

LE SAINT MARTYR EST ÉTRANGLÉ

« Approchez, lecteurs, s'écrie le juge d'un ton plein de rage, emmenez dans le cachot des condamnés cette victime insolente. »

Romain salue une dernière fois les fidèles qui l'entourent et se livre aux mains de ses bourreaux. Mais ses forces, affaiblies par le sang qu'il a versé, ne lui permettent plus de courir comme au jour de son arrestation. Il marche péniblement, soutenu par les soldats qui redoutent de le voir tomber sur le chemin.

On arrive dans un antre profond, où ne pénètre jamais un rayon de soleil. C'est le noir cachot des suppliciés. Le saint martyr y passe quelques jours dans les plus atroces douleurs, attendant avec anxiété l'heure de sa délivrance. Elle ne tarda pas à sonner. Une nuit (c'était au temps où l'on célébrait les fêtes vicennales), alors que la ville se livrait à la débauche et aux plaisirs en l'honneur du prince, la prison s'ouvrit et le glorieux martyr périt par la main du licteur. On croit qu'il fut étranglé.

Son âme, dégagée des entraves de la chair, s'envola libre et joyeuse pour aller prendre place dans la glorieuse phalange des confesseurs de la foi.

C'était le 18 novembre de l'an 303.

Sa mémoire est restée chère aux fidèles d'Antioche, et son nom est entouré de la plus grande vénération. Saint Jean Chrysostome nous a laissé deux discours pleins d'éloquence, adressés à la louange du glorieux martyr saint Romain. Prudence a fait vibrer les cordes de sa lyre pour célébrer les merveilles qui font la gloire du vaillant confesseur de la foi.

SAINT ODON, ABBÉ DE CLUNY

Fête le 18 novembre.



Saint Odon offert à saint Martin par son père. — L'image du Christ s'incline vers saint Odon en extase. — En voyage, le Saint descendait de cheval pour y faire monter les pauvres et les vieillards.

UNE NUIT DE NOËL — LE PETIT ODON OFFERT
A SAINT MARTIN

Un seigneur, nommé Abbon, au ix^e siècle, avait son manoir dans le Maine, près du château du Loir.

C'était un homme de grand talent et de sainte vie; il avait beaucoup étudié l'histoire ancienne et savait par cœur une partie considérable du code justinien. Cette science du droit romain lui servait sans doute pour rendre la justice dans son domaine seigneurial; mais aussi, jointe à son équité, elle lui avait acquis une grande réputa-

tion, et on venait le consulter de loin, en le priant d'être l'arbitre de tous les démêlés. Tout lui souriait donc, et cependant Abbon était triste; il manquait quelque chose à son bonheur: Dieu ne lui avait point donné d'héritier.

Une nuit de Noël, il assistait à la messe dans la chapelle de son château. C'était à l'heure où la Sainte Eglise chante devant une crèche: Un petit enfant nous est né. Ces paroles, au lieu de réjouir Abbon, ne firent que raviver la blessure de son cœur:

« Seigneur, s'écria-t-il, par la vertu de votre naissance temporelle, par la fécondité de votre

sainte Mère, donnez-moi un fils, il sera vôtre. »

Cette prière fervente fut exaucée et, quelque temps après, son épouse mit au monde un enfant qu'on appela Odon. C'était en l'année 879.

Abbon, le vieux seigneur, se trouvait un jour seul près du berceau du petit enfant. Soudain, il prit son fils dans ses bras et, l'élevant vers le ciel, il s'écria : « Saint Martin, ô perle des prélats, recevez, je vous prie, cet enfant, et soyez son protecteur et son père. »

PREMIÈRES ANNÉES

UN MAL DE TÊTE MYSTÉRIeux

Cependant, Odon grandissait à l'ombre du foyer paternel, et en même temps, sous le regard de Dieu, son âme devenait plus forte ; elle s'épanouissait sous l'influence de la grâce divine, comme une jeune fleur sous les rayons du soleil. D'ailleurs, autour de lui, il ne trouvait que bons exemples à imiter : son père était un ferme chrétien qui ne craignait pas de faire lire l'Évangile à sa table tous les jours. Après plusieurs années de cette éducation énergique, l'enfant fut confié aux soins d'un prêtre sage et vertueux, qui se chargea de la compléter, en y adjoignant l'étude des lettres. Bientôt Odon devint un jeune homme accompli. Son père ne pouvait se lasser d'admirer les merveilleuses qualités dont la nature l'avait doué : « Non, se disait-il, Odon n'est pas fait pour le service des autels ; il est né pour briller à la cour des princes. Quel vaillant et preux chevalier nous en ferons ! » Et, oubliant ses promesses à Dieu et à saint Martin, Abbon mit son fils au service de Foulques, comte d'Anjou, puis, quelque temps après, il l'envoya à la cour de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine.

C'était mettre la piété du jeune homme à une rude épreuve. Les exercices des armes, les chasses bruyantes, tous les divertissements d'une cour avide de plaisirs, lui firent bientôt perdre de vue la pensée de Dieu, et une vie de dissipation succéda à la vie de prière et de recueillement qu'il avait jusque-là menée. Cependant, Dieu et ses saints protecteurs veillaient sur son âme ; Odon ne trouvait que fatigue dans tous ses délassements, il ne rencontrait qu'amertume là où il avait espéré trouver le bonheur. Puis, des songes venaient troubler sa conscience en lui montrant les dangers d'une vie mondaine. Dans son angoisse, il eut recours à la Vierge Marie.

C'était encore durant la nuit de Noël. Il se trouvait dans une église au moment où on allait commencer le chant de l'Office divin. Odon, se jetant à genoux, supplia la Vierge Mère de l'éclairer et de lui faire connaître la volonté de Dieu. À peine sa prière était-elle achevée, qu'il fut saisi d'un violent mal de tête ; sa douleur était si aiguë qu'il fut obligé de se soutenir pour ne pas tomber à la renverse. Il était alors âgé de seize ans et, pendant trois ans, ces souffrances ne discontinuèrent pas. On l'avait ramené à la maison paternelle. Abbon, témoin de ce mal mystérieux, reconnut enfin son erreur. Il raconta au jeune homme comment, tandis que celui-ci était encore au berceau, il l'avait offert secrètement à saint Martin. Alors Odon, divinement éclairé, ratifia cette consécration, et promit de se donner tout entier au service de ce grand Saint. A l'instant même, toute douleur de tête disparut comme par enchantement, et Odon partit joyeux pour Tours, où se trouvait le tombeau du célèbre thaumaturge.

Arrivé dans cette ville, Odon se joignit aux chanoines qui desservait l'église de Saint-Martin ; on le reçut avec grande joie, et Foulques, duc d'Anjou, qui avait pu apprécier ses belles qualités à la cour, lui fit bâtir, près de là, un ermitage et fonda un canonicat pour fournir à sa subsistance. Dans cette retraite, le Saint s'appliquait avec ardeur à l'oraison et à l'étude. Il priaït la nuit et lisait presque tout le jour. Quand le soir était venu, il se rendait auprès du tombeau de saint Martin ; puis, quand le sommeil venait interrompre sa prière, il étendait ses membres fatigués sur une pauvre natte qui lui servait de lit. Sa nourriture de chaque jour consistait en quelques fèves ou en quelques légumes grossiers qu'il mangeait avec son pain. Les autres chanoines le voyaient faire avec étonnement, et ils n'étaient pas loin de l'en blâmer : « Pourquoi tant de lectures, lui disaient-ils, et ne suffit-il pas de savoir les psaumes par cœur ? » Odon laissait dire, et il continuait sa vie austère et laborieuse.

Cependant, à l'étude de l'Écriture Sainte, il avait joint celle des auteurs profanes, et il prenait même un plaisir singulier à lire Virgile. Mais Dieu se chargea de lui faire comprendre, comme autrefois à saint Jérôme, la vanité de cette occupation. Pendant son sommeil, il lui sembla voir un vase antique, d'une beauté remarquable ; tandis qu'il admirait ce chef-d'œuvre, il en sortit une multitude de serpents dont ce vase était rempli. Le Saint, à son réveil, comprit la leçon divine, et il laissa de côté les poètes païens pour se livrer exclusivement à l'étude de l'Écriture Sainte et des Pères de l'Église.

VOCATION RELIGIEUSE

A QUOI PEUVENT SERVIR DES MIETTES DE PAIN

Sur ces entrefaites, Odon fit un voyage à Paris (901), non dans le but de satisfaire une vaine curiosité, mais poussé par son ardent amour pour les études. On le vit donc se joindre aux disciples et aux auditeurs d'un savant religieux de Saint-Germain-l'Auxerrois, nommé Rémi, qui expliquait publiquement les ouvrages de saint Augustin. De retour dans la ville de Saint-Martin, les chanoines, ses confrères, qui avaient appris à connaître tout le mérite d'Odon, vinrent le supplier de leur expliquer le livre des *Morales de saint Grégoire*. L'humilité de notre Saint en fut alarmée, et il se défendit, en protestant de son incapacité. Mais, la nuit suivante, saint Grégoire lui apparut dans l'église de Saint-Martin, et, lui mettant une plume entre les mains, il lui fit comprendre combien l'œuvre qu'on lui demandait serait agréable à Dieu. Alors, saint Odon n'hésita plus, et il composa un abrégé de l'ouvrage du grand docteur.

Cependant, la prière, l'étude des Pères de l'Église, et, en particulier, celle de la règle de saint Benoît, lui avaient inspiré un ardent désir de la vie religieuse. De concert avec un chevalier, nommé Adegim, désireux comme lui de se retirer dans la solitude, il résolut de mettre ses desirs à exécution. Tous deux commencèrent à explorer les monastères de la Gaule ; à cette époque désolée par les guerres civiles et les ravages des Normands, la vie monastique avait perdu de sa régularité et de sa ferveur. Aussi, Odon désespérait-il déjà de trouver l'asile que son âme avait rêvé, quand Dieu le conduisit d'une

manière toute providentielle au monastère de Baume, dans la Bourgogne. Ce monastère avait été fondé par saint Bernon, qui y avait apporté la règle réformée de saint Benoît d'Aniane. Le saint abbé reçut avec joie les deux novices que Dieu lui envoyait, et il leur donna l'habit monastique en l'année 909.

Adegrim, avec la permission de l'abbé, se retira dans un désert, et choisit pour sa demeure une caverne, où il vécut pendant trente ans dans la prière, l'austérité et le travail. Odon, à cause de sa sainteté et de sa science, fut chargé de former les novices à la perfection religieuse ; on l'appliqua aussi à l'instruction des enfants qu'on élevait alors dans le monastère. Il s'acquitta de ce double emploi avec un zèle et une prudence incomparables. Modèle du professeur, il ne se contentait pas d'orner l'esprit de ses élèves des connaissances humaines, mais il formait surtout leur cœur à l'amour de Jésus-Christ. Du reste, lui-même était une leçon vivante, et jamais la préoccupation des études ne lui fit négliger le moindre point de la règle et des constitutions.

Dieu se plut à manifester par un miracle combien cette exactitude de son serviteur lui était agréable. La coutume du monastère voulait que, par esprit de pauvreté, les religieux, avant la fin du repas, recueillissent, pour les manger, les miettes de pain qui se trouvaient sur la table ; mais, une fois la lecture achevée, ils ne pouvaient ni les manger, ni les laisser perdre. Or, un jour, il arriva qu'Odon, ayant déjà ces miettes dans la main, se disposait à les porter à la bouche, quand l'abbé donna le signal de cesser la lecture. Voilà notre saint bien embarrassé. L'obéissance ne lui permit ni de manger ces miettes de pain, ni de les laisser sur la table. Il les conserve dans sa main, mais après la prière, il se prosterne devant l'abbé pour lui demander pardon de cette transgression de la règle. Celui-ci, ne comprenant pas bien de quoi il s'agit, lui ordonne d'ouvrir la main. Le Saint obéit ; mais, ô merveille ! les miettes de pain s'étaient changées en perles précieuses, qui servirent depuis à orner les vases sacrés.

ODON PRÊTRE, PUIS ABBÉ DE CLUNY — LES PAUVRES, PORTIERS DU CIEL

Odon n'avait pas oublié la famille qu'il avait laissée dans le siècle ; il pria Dieu pour la sanctification de ses parents, et, ayant obtenu d'aller les visiter, il leur persuada de se donner entièrement à Jésus-Christ. Malgré leur âge avancé, ils renoncèrent au monde et entrèrent tous deux dans des monastères.

Il était à peine de retour, que saint Bernon l'envoya à Limoges, où l'évêque Turpin l'ordonna prêtre. Odon se croyait indigne du sacerdoce, aussi fallut-il presque l'obliger à recevoir cet honneur (926).

Saint Bernon voyait ses forces décliner ; sentant sa fin prochaine, il réunit tous les religieux autour de sa couche, et leur ordonna de se choisir un successeur. Aussitôt, ils s'écrièrent tous à l'envi que saint Odon serait leur abbé. Celui-ci reçut donc la bénédiction abbatiale : il était âgé de quarante-huit ans. Le nouvel abbé reçut le gouvernement de trois monastères : ceux de Cluny, de Massay, près de Vierzon, et de Déols du Bourg-Dieu, près de Châteauroux. Il choisit pour sa résidence celui de Cluny, et bientôt on y vit fleurir toutes les vertus religieuses, l'exacte observation de la règle, et la charité envers les pauvres.

La charité était, en effet, un des principaux caractères de la sainteté d'Odon. « Les pauvres, les aveugles et les estropiés, avait-il coutume de dire, nous ouvriront les portes du ciel ; gardons-nous bien de leur fermer notre porte sur la terre. » Et quand un serviteur de la maison les repoussait durement, Odon le réprimandait avec sévérité, et il disait au pauvre : « Quand il viendra à la porte du Paradis, rendez-lui la pareille. » Sa charité était ingénieuse : en voyage, s'il lui arrivait de rencontrer quelque enfant pauvre, il le faisait venir près de lui, l'invitait à chanter, et, en récompense de sa peine, il lui donnait une aumône abondante.

De même, il descendait de cheval pour y faire monter les malades et les vieillards. Ayant un jour rencontré, dans un voyage qu'il fit en Italie, une pauvre femme chargée d'un sac, il fut touché de compassion, et prenant le sac, il le plaça sur ses épaules et voulut le porter lui-même jusqu'à la demeure de cette indigente.

Tant de vertu et de charité lui attira l'estime et la vénération universelles ; la multitude se pressait autour de lui, et ses religieux eux-mêmes s'estimaient heureux de pouvoir baiser en secret le bord de son vêtement.

UN SANGLIER COMPLAISANT — EXEMPLES DE SILENCE

Dès son arrivée à Cluny, Odon s'occupa avec zèle de la restauration de ce monastère. Le grand nombre de religieux de tout rang et de toute condition, qui accoururent autour de lui, attirés par la renommée de sa sainte vie, rendit bientôt insuffisant le petit oratoire qui existait alors et était consacré à la Sainte Vierge. Odon fit construire une nouvelle église et il la dédia à Saint-Pierre : plus tard, saint Mayeul fit déposer dans une colonne, sous l'autel de cette église, un vase qui renfermait des reliques de saint Pierre et de saint Paul. Dieu envoya plusieurs fois miraculeusement les ressources nécessaires à la construction de cet édifice. Odon invita les évêques d'alentour et beaucoup d'autres personnages importants à assister à la consécration de son église ; le jour de la cérémonie venu, le saint abbé se demandait comment il pourrait traiter convenablement tant de monde, car les provisions du monastère étaient épuisées. La Providence se chargea de le tirer d'embarras ; un sanglier vint s'offrir de lui-même aux serviteurs du monastère, et on s'empressa de le mettre à la broche.

Saint Odon veillait sur tous ses religieux ; mais il s'occupait avec un soin tout particulier des enfants confiés à sa garde. A cette époque, en effet, la science et les écoles s'étaient réfugiées à l'ombre des cathédrales et des monastères. Le saint abbé s'appliquait à former ces jeunes âmes à l'amour de la vertu, éloignant d'eux tout ce qui aurait pu ternir leur innocence. Aussi, disait-on avec raison, que les fils des rois, dans le palais de leurs pères, n'auraient pu être élevés avec plus de soins, de tendresse et de vigilance.

C'était par le silence et le recueillement qu'Odon avait introduit la réforme dans ses communautés. Il savait que là où règne le silence, là aussi règnent la charité et la paix. C'est pourquoi les moines de Cluny l'observaient rigoureusement aux heures marquées par la règle, même lorsqu'ils étaient hors du monastère. Un religieux se trouvait une nuit à la campagne, et il s'était mis en prière, tandis que son cheval paissait librement. Survint un voleur qui s'empara de l'animal. C'était l'heure du silence, et le religieux aimait

mieux n'y pas manquer que d'appeler au secours. Le lendemain matin, on trouva le voleur immobile sur le cheval, à l'endroit même où il s'en était emparé. On le conduisit à saint Odon : celui-ci lui fit donner cinq sous d'argent, en disant qu'il était juste de récompenser celui qui s'était donné tant de peine toute la nuit.

Une autre fois, deux moines de Cluny furent pris par les Normands et emmenés par eux en captivité. Ils se nommaient Archimbald et Adalise. Les Normands les accablèrent de coups et de mauvais traitements ; mais jamais ces barbares ne purent les obliger de proférer une seule parole, que le temps du silence prescrit par la règle ne fût passé. Peut-être était-ce pousser trop loin l'observation de cette règle, mais enfin ces exemples de régularité nous montrent jusqu'à quel point la discipline était en vigueur à Cluny, sous le gouvernement de saint Odon.

LE CRUCIFIX DE SAINT ODON

Au milieu de l'église du monastère se trouvait un crucifix « d'une pierre aussi dure que le marbre. La croix en était en bois, et, au-dessus de la tête du Christ, nous disent les manuscrits de Saint-Martin d'Autun, une main, sortant du nuage, tenait suspendue une couronne de pierres. » Odon aimait à venir se prosterner devant cette image du Sauveur mourant pour y méditer sur la Passion. Or, un jour qu'il priaït avec ferveur, dans un saint ravissement, les mains étendues et les yeux tournés vers le ciel, on le vit s'élever au-dessus du sol, à la hauteur de trois coudées ; son visage rayonnait d'une joie surhumaine, on eût dit un bienheureux déjà en possession de la vision céleste. Les religieux, qui étaient venus pour s'édifier au spectacle de sa prière, purent le contempler ainsi immobile, durant l'espace d'une heure. Puis, l'image du Christ s'inclina profondément vers lui. « On a remarqué, disent les chroniqueurs déjà citées, que, depuis ce temps, la posture du Christ est celle d'un corps animé, quoique le divin Sauveur soit représenté ayant le côté ouvert. »

Ce crucifix précieux fut longtemps vénéré dans la cathédrale de Saint-Martin d'Autun où il opérait de nombreux miracles. Mutilé par les calvinistes, il se brisa, durant les mauvais jours de la Révolution, quand des forcenés voulurent l'enlever de son autel. On peut encore le vénérer cependant dans l'église de Saint-Symphorien, à Autun ; et la même église en possède une reproduction sur toile.

ZÈLE DE SAINT ODON — SES VOYAGES — L'EXACTITUDE RÉCOMPENSÉE

Odon avait une tâche providentielle à remplir : Dieu le destinait à être le réparateur de la discipline monastique, en France et même en Italie. C'est pourquoi nous allons le voir, maintenant, allant d'un monastère à l'autre, dans le but d'y introduire la réforme de Cluny. Trois fois, il fit le voyage de Rome, appelé dans cette ville par les papes Léon VII et Etienne VIII. Quand il érigeait une nouvelle communauté, comme aussi lorsqu'il parvenait à renouveler l'observance dans une communauté déjà établie, il se contentait d'y laisser un prieur, sans nommer un abbé particulier : tous ces monastères étaient sous la dépendance de l'abbé de Cluny ; on y suivait en

tous le régime, les statuts, les règlements, la discipline de Cluny, de sorte que Cluny devint bientôt la tête d'une Congrégation très florissante ; de Bénévent à l'Océan Atlantique, les plus importants monastères de l'Italie et des Gaules se félicitaient d'être soumis au gouvernement de saint Odon. C'était une innovation dans la forme extérieure de la vie religieuse, dont on put apprécier bientôt les heureux effets ; aussi, les Congrégations qui devaient prendre naissance un siècle plus tard, notamment celle de Cîteaux, suivirent cet exemple et furent érigées sur ce modèle.

Nous ne parlerons pas des difficultés que le Saint eut à vaincre pour arriver à son but, et dont il triompha par l'ascendant de sa douceur et de sa vertu. Du reste, Dieu l'assistait visiblement.

Il était à Rome, et on lui avait confié la mission d'introduire une discipline nouvelle parmi les moines de Saint-Paul-hors-les-murs. Tandis qu'il se trouvait dans ce couvent, l'abbé Baudoin le pria de faire des corrections et des observations au livre des *Dialogues de la vie de saint Martin*, composé par Sulpice Sévère. Saint Odon accepta et se mit à l'œuvre, aidé par un religieux qui travaillait sous sa direction. Quand vint l'heure de l'office, au premier coup de la cloche, les deux religieux laissèrent leur travail pour se rendre au chœur, afin d'obéir à la règle qui ordonne de tout quitter à ce signal. Le livre était demeuré ouvert. C'était durant la mauvaise saison, et la pluie tomba toute la nuit en telle abondance que l'endroit où était ce livre fut inondé. Cependant, le matin, on trouva le livre intact ; aucune lettre n'en avait été endommagée. Saint Odon ne voulut point qu'on lui attribuât ce prodige, mais il en référa tout l'honneur à saint Martin, dont la vie était écrite dans ce volume.

MORT DE SAINT ODON

Cependant, l'heure approchait où le serviteur de Dieu allait recevoir la récompense de ses travaux. A son dernier voyage de Rome, une fièvre violente et continue le saisit, et bientôt il fut à toute extrémité. Odon désirait vivement finir ses jours près du tombeau de saint Martin, où il avait goûté les premières joies de la piété. Tandis qu'il était couché sur son lit de souffrances, il vit en songe un personnage vénérable qui l'avertit de sa mort prochaine, et lui assura, de la part de saint Martin, qu'un délai lui était accordé pour se rendre à Tours. En effet, le malade fut bientôt en état de se mettre en route, et il arriva dans cette ville pour la fête de son saint patron. Il la célébra avec toute la ferveur et la tendresse de son cœur. Puis, le quatrième jour de l'octave, selon son attente et son désir, il retomba malade. Alors il ne songea plus qu'à se préparer à la mort, offrant sa vie à Dieu, et soupirant après le bonheur du ciel. Puis il donna sa bénédiction et ses avis aux moines qui étaient accourus de toutes parts pour profiter de ses derniers exemples, et, après avoir reçu la Sainte Eucharistie, il rendit son âme à Dieu, en invoquant Jésus-Christ et saint Martin. C'était le 18 novembre de l'an 942. Ses reliques furent brûlées en grande partie par les huguenots. Cependant, il nous reste encore son chef, que l'église de l'Isle-Jourdain, dans le diocèse d'Auch, se glorifie de posséder aujourd'hui.

VÉNÉRABLE PHILIPPINE-ROSE DUCHESNE

Religieuse du Sacré-Cœur (1769-1852).



Elle ouvrit une école dans la cabane d'un sauvage.

SA NAISSANCE — SES PREMIÈRES ANNÉES

PHILIPPINE-Rose Duchesne naquit le 29 août 1769, à Grenoble. Sa mère était une chrétienne convaincue ; son père, abandonnant la foi de ses ancêtres, suivit les idées philosophiques et libérales auxquelles nos Parlements prêtaient alors un téméraire appui. Il conserva cependant au fond de son cœur le respect de la religion, son esprit adhéra toujours à nos croyances fondamentales, mais il en négligea les devoirs essentiels. Si, sur le tard, il revint à Dieu, il le dut à l'ardente sollicitude de sa fille.

Douée d'une intelligence supérieure, Philippine fut placée chez les religieuses de la Visitation, à Sainte-Marie-d'en-Haut, afin d'y compléter son éducation que sa mère, absorbée par le soin de ses quatre enfants, ne pouvait plus continuer.

C'est là que Philippine eut le bonheur de faire sa Première Communion. Le jour où son Dieu se donna à elle pour la première fois, fut aussi celui où elle se donna à lui pour toujours, et, malgré son jeune âge, com-

prenant qu'elle ne pouvait être toute à Dieu que dans l'état religieux, elle résolut de l'embrasser.

PREMIÈRES ÉPREUVES

Connaissant les goûts de leur fille, les parents de la jeune pensionnaire y coupèrent court, en la rappelant auprès d'eux. Sa mère agissait ainsi par affection, tandis que son père y mêlait peut-être ses préventions de philosophe contre les Ordres monastiques. La jeune fille ne discuta pas un instant l'ordre paternel ; elle s'y soumit, comptant sur le temps, sa ferme résolution et la grâce de Dieu.

Ses parents espéraient conserver dans le siècle une fille si capable de s'y distinguer. L'heure de se prononcer et de parler arriva ; Philippine avait dix-sept ans. Ses parents voulurent la marier, la jeune fille refusa, disant qu'elle ne voulait avoir d'autre époux que Jésus, et, pour montrer que telle était bien sa résolution, elle renonça à toute réunion de plaisir et à toute parure superflue.

Un an s'écoula avant qu'elle pût mettre son projet à exécution, mais un jour, ayant obtenu d'aller faire une visite à Sainte-Marie-d'en-Haut, elle ne revint plus à la maison paternelle.

Elle prit le voile des Visitandines.

Le temps de faire profession arrivait pour la Vénérable, et déjà elle s'y disposait, quand son père, pressentant l'orage révolutionnaire qui allait éclater, la rappela au foyer paternel. Cette opposition consterna le cœur de la jeune fille, qui sollicita, mais en vain, l'autorisation d'aller à l'étranger continuer sa vie religieuse.

LA VÉNÉRABLE DUCHESNE PENDANT LA RÉVOLUTION

Abandonnant Grenoble, la famille Duchesne se fixa à Grane, dans la Drôme, où se trouvait leur domaine patrimonial. Philippine les y suivit. En ce temps de persécution où prier était considéré comme un délit digne de l'échafaud, la vénérable Duchesne ne retrancha rien à ses coutumes religieuses.

C'était trop peu pour la pieuse enfant. Elle revint à Grenoble où son premier soin fut d'aller revoir son cher monastère. Elle le trouva regorgeant de victimes destinées au bûcher. Prêtres, grands seigneurs, religieux, religieuses y étaient entassés pêle-mêle, maltraités par leurs gardiens, dénués de tout. Touchée de tant de misères, la jeune fille forma, avec deux ou trois compagnes, une association dans le but de procurer les secours corporels et spirituels aux confesseurs de la foi. On la vit alors pénétrer dans les plus noirs cachots, encourager et soigner les prisonniers. Elle fit plus, elle se fit apôtre, visitant les malades et s'efforçant de découvrir les cachettes où les prêtres se tenaient afin de procurer aux moribonds la consolation de recevoir les derniers sacrements.

ELLE RACHÈTE SAINTE-MARIE-D'EN-HAUT

La tourmente révolutionnaire passée, la vénérable Duchesne racheta le monastère de Sainte-Marie, dans le dessein d'y ramener les anciennes religieuses ; malheureusement, le projet échoua.

A quelque temps de là, elle reçut la visite d'un prêtre qui lui parla d'une Congrégation naissante dont le but était de rétablir la religion en France par l'éducation chrétienne. Son modèle était le Sacré-Cœur. Il fut aussitôt convenu qu'on écrirait au fondateur afin de l'informer que Sainte-Marie était libre, et le prier d'envoyer une petite colonie de cette Société.

Les pourparlers furent longs, l'attente féconde. Le monastère commença à faire de nouvelles recrues, et quand, plus de deux ans après, en décembre 1804, Mme Barat, accompagnée de trois religieuses, vint prendre possession de Sainte-Marie au nom du Sacré-Cœur, ce monastère comptait déjà quatre religieuses et un pensionnat de dix-huit élèves.

LE NOVICIAT AU SACRÉ-COEUR

La réunion des religieuses de Sainte-Marie

au Sacré-Cœur devait être préparée par un noviciat. Mme Barat fut chargée de cette mission. Mme Duchesne s'abandonna complètement entre les mains de sa supérieure, joignant à une prière continuelle des mortifications qui semblent excessives. Elle se nourrissait souvent de pain et d'eau, prenant les restes de la communauté ou des pensionnaires, jetant sur ces pauvres aliments de l'absinthe hachée ou d'autres plantes amères en union avec Jésus abreuvé de fiel.

Après son noviciat, Mme Duchesne fit sa profession religieuse le 21 novembre.

DÉSIR DES MISSIONS

Depuis sa première jeunesse, Mme Duchesne aspirait aux missions. Cet attrait ne fit que grandir et devint sa vraie vocation. Le jour de l'Épiphanie 1806, Dom Augustin de Lestrange, abbé de la Trappe, revenant d'Amérique, fit une visite à Sainte-Marie. Il parla aux religieuses de ce qu'il avait vu dans le Nouveau Monde. Partout le champ des âmes inculte ; d'immenses régions qui n'avaient jamais entendu parler de Dieu et de son Christ ; à peine quelques missionnaires perdus dans des savanes profondes. En entendant la parole de l'abbé, la vénérable Duchesne sentit en elle un appel irrésistible. Elle en fit part à Mme Barat qui se garda bien d'éteindre cette flamme. Mais comme le temps de se répandre au loin n'était pas encore venu :

— Attendez et priez, lui fut-il répondu.

Douze ans devaient s'écouler avant que Mme Barat prononçât le « partez » tant désiré.

Ce fut en 1817 que le P. Barat, son frère, engagea l'affaire dans une voie décisive. Il alla visiter Mgr Dubourg, évêque de la Louisiane, venu en Europe pour chercher des missionnaires, et à son passage à Bordeaux il lui parla du désir de sa sœur de se dévouer aux missions.

L'évêque alla visiter Mme Barat et lui manifesta le désir d'établir le Sacré-Cœur dans son vaste diocèse d'Amérique.

La Mère générale, hésitante, demandait un délai quand la vénérable Duchesne vint se jeter aux pieds de sa supérieure.

— Votre consentement, ma Mère, votre consentement ! s'écria-t-elle d'un ton suppliant.

Après un instant de recueillement :

— Eh bien ! je vous l'accorde, ma chère Philippine, et, dès ce moment, je vais m'occuper de vous chercher des compagnes.

Quand tout fut prêt pour le voyage, la vénérable Duchesne, accompagnée de deux autres religieuses de chœur et de deux Sœurs coadjutrices, se rendit à Bordeaux, où elles devaient s'embarquer. Ce fut le 21 mars 1818, un Samedi-Saint, qu'elle quitta la France pour ne plus la revoir.

Le voyage fut long et pénible ; la petite colonie n'atteignit la terre américaine que deux mois après, le 29 mai, fête du Sacré-Cœur.

A peine débarquée, la Vénérable se vit frappée par le scorbut, qui faillit lui ôter la vie. Dès sa guérison, elle s'empressa de se rendre à Saint-Louis, afin de recevoir les instructions de Mgr Dubourg.

« Rien de grand n'eut jamais de grands commencements », a dit le comte de Maistre. Si les couvents du Sacré-Cœur, qui couvrent aujourd'hui les deux Amériques jouissent de tout le confortable américain, nous allons voir combien difficiles furent leurs débuts.

Ne trouvant aucune maison à louer dans la ville de Saint-Louis, l'évêque assigna Saint-Charles comme résidence aux religieuses. C'était une vieille maison en bois, entourée de quelques arpents de terre.

La Vénérable ouvrit, dès le mois d'octobre, un pensionnat et une école gratuite pour les enfants pauvres. L'école fut vite remplie, mais quelle ignorance !

« Elles ne savent, écrit la vénérable Mère, en parlant des enfants, elles ne savent ni ce que c'est que l'enfer, ni ce que c'est que la personne de Notre-Seigneur. Quelques-unes vont même jusqu'à nous demander si nous avons vu l'enfer. »

Avec de telles élèves, la tâche était difficile ; les maîtresses se mirent résolument à l'œuvre et changèrent ces natures. Quand, après dix mois de travail incessant, elles purent présenter quelques enfants à la Première Communion, ces jeunes filles si orgueilleuses, si vaniteuses, étaient devenues douces, humbles, obéissantes.

Mme Duchesne avait compté sur les ressources du pensionnat pour vivre. Elle dut y renoncer. Tandis que l'école gratuite regorgeait, le pensionnat n'avait que trois élèves venues de Saint-Louis.

Dénuée de toutes ressources, l'œuvre ne pouvait que végéter. Monseigneur le comprit ; aussi, à la fin de l'année scolaire, il les transféra à Fleurissant, situé à quelques milles de Saint-Charles. La maison qui leur était destinée n'était pas plus riche que celle qu'elles venaient de quitter. Les ressources ne furent guère plus abondantes dans les commencements.

Là, comme à Saint-Charles, l'œuvre principale était l'éducation. Les résultats furent consolants, et les exemples que les pensionnaires avaient chaque jour sous les yeux portèrent des fruits. Des élèves protestantes se convertirent, des germes de vocation commencent à apparaître, et, un peu plus de deux ans après son arrivée, Mme Duchesne avait la consolation de pouvoir établir un noviciat en Amérique. A Pâques de l'année 1821, elle avait déjà cinq novices. Il y eut alors un tel élan vers le Sacré-Cœur que Monseigneur intervint pour réglementer l'admission des postulantes.

Cette même année, elle eut la joie d'ériger une église dédiée au Sacré-Cœur.

NOUVELLES FONDATIONS

Avant que le Sacré-Cœur put se développer dans le Nouveau Monde, la bienheureuse Barat voulait que l'Amérique fournit son contingent à la Congrégation. La condition étant remplie, il n'y avait plus qu'à aller de l'avant.

De Fleurissant, le Sacré-Cœur se transporta dans le sud de la Louisiane, près de la Nouvelle-Orléans, dans un endroit appelé « Le Grand-Coteau ». La maison et quelques

hectares de terre étaient donnés par une riche et pieuse veuve, qui désirait établir sur ses terres une maison religieuse pour l'instruction de la jeunesse.

Quand toutes les négociations furent terminées, la Vénérable désigna Mme Audé comme supérieure. Ce choix fut sanctionné à la condition qu'elle-même demeurerait supérieure des deux maisons.

Accompagnée d'une Sœur coadjutrice, Mme Audé se rendit à sa nouvelle mission, où elle devait trouver du renfort venant de France. L'année suivante, la Mère Duchesne alla visiter la nouvelle maison. Elle fut satisfaite du bien qu'on y avait fait en si peu de temps et encouragea les Sœurs à souffrir avec courage et surtout à être fidèles au règlement. Après trois semaines de séjour au Grand-Coteau, elle rentra à Fleurissant. Ce retour ne fut qu'une série d'épreuves et de péris mortels. Les eaux basses rendaient la navigation très difficile et périlleuse. Obligée de descendre à la Nouvelle-Orléans pour prendre le premier bateau en partance, elle se sentit atteinte d'un malaise inconnu. Elle s'embarqua cependant. A peine fut-elle sur le bateau que son mal devint plus violent et plus caractérisé. C'était la fièvre jaune. L'épidémie régnait sur le navire, plusieurs personnes étaient mortes du terrible fléau. Minée elle-même par la fièvre, la Vénérable eut la force de se lever et de soigner les autres. Ses souffrances ne furent pas stériles ; elle eut la consolation de préparer un passager mourant à recevoir le baptême, qu'elle lui administra au moment où il allait rendre le dernier soupir. A bout de force, ne pouvant plus dissimuler son mal, elle fut jugée incapable de continuer le voyage. On la descendit sur la rive avec une pensionnaire qui l'accompagnait. Toutes les portes se fermèrent devant elles. Elle se coucha alors sur le sable, se recommandant à Dieu, quand un brave homme, touché de compassion, lui offrit sa maison. Dès qu'elle se sentit mieux, elle s'embarqua de nouveau pour Fleurissant. Pendant tout ce long trajet, sa plus grande privation fut, comme elle l'explique, de ne pouvoir communier.

Grâce au développement du noviciat, la vénérable Duchesne put fonder encore deux autres maisons, l'une à Saint-Michel, à proximité de la Nouvelle-Orléans, en 1826, et une autre l'année suivante, à Saint-Louis même. Toujours c'était la pauvreté la plus stricte qui présidait à ces fondations. Si à Saint-Michel elles eurent dès le début une belle maison, du moins y manquèrent-elles des ustensiles les plus indispensables, et, faute d'assiettes, les religieuses en étaient réduites à faire cercle autour de la marmite où chacune puisait à tour de rôle.

En dix ans, de 1818 à 1828, la vénérable Mère Duchesne devait fonder six maisons, qui comprenaient ensemble 64 religieuses donnant l'instruction à plus de 350 enfants. Sur les 64 religieuses, 10 ou 15 seulement venaient de France, les autres étaient américaines.

LA VÉNÉRABLE DUCHESNE CHEZ LES POTOVATOMIES

Nous savons combien la vénérable Mère Duchesne souhaitait aller travailler chez les

sauvages. Ce désir se réalisa quand elle eut remis à la Mère Galitzin la charge du supérieurat. Elle fut envoyée chez les Potovatomies.

Les Potovatomies appartenait à la race rouge. Ils étaient chrétiens. Chassés de leur pays par le Congrès de l'Union américaine, ces pauvres Indiens avaient été refoulés à l'extrême Ouest du Missouri et parqués dans un petit territoire. Un prêtre les avait suivis. Mme Duchesne aurait voulu fonder au milieu d'eux une maison du Sacré-Cœur. C'était aussi l'avis du P. Semet, Jésuite, qui disait à la supérieure :

— Croyez que vous ne réussirez jamais dans ce pays, si vous ne fondez une maison au milieu des sauvages.

La fondation fut décidée.

Les commencements furent difficiles. Sans domicile, les religieuses acceptèrent la cabane d'un sauvage. Leur nourriture consistait en laitage, légumes, riz, pain de maïs. Elles ouvrirent une école où elles apprenaient aux jeunes filles à lire et à écrire, aux mères de famille à travailler.

Dieu se plaisait en ces âmes simples, et Mme Mathévon rapporte que deux fois la sainte Hostie, s'échappant des mains du prêtre, était allée se placer elle-même sur les lèvres d'une pauvre sauvagesse. Une Indienne racontait qu'elle avait été instruite de la foi par la Sainte Vierge. Un bon sauvage avait entendu son ange gardien lui parler et lui apprendre tout au long la Passion de Jésus-Christ. On assure, disait de son côté la courageuse missionnaire, que le cimetière des Potovatomies renferme des corps de saints. Mais la vie de privation qu'on menait au milieu des sauvages était trop dure pour une septuagénaire. La Mère générale la rappela à Saint-Charles.

— Les causes de mon rappel, disait-elle, sont connues de Dieu seul, cela suffit.

VERTUS DE LA VÉNÉRABLE DUCHESNE

La Mère Duchesne avait pour la règle un grand amour et ne souffrit jamais qu'on n'y changeât rien pour s'adapter à ces pays nouveaux.

Son humilité était vraie et sincère, sa pauvreté extrême. C'était le saint François d'Assise de la Société, nous disent les récits de ses contemporaines.

Quand elle eut déposé le supérieurat, elle demanda d'aller à Fleurissant, qui était la maison la plus pauvre. Sa chambre consistait dans un misérable réduit éclairé par une fenêtre où, en plus d'un endroit, le papier remplaçait les vitres. Son lit se composait d'un matelas de deux pouces d'épaisseur, qu'elle étendait le soir sur le plan-

cher. Été comme hiver, elle n'avait pour couverture qu'une vieille étoffe noire, figurant une croix, comme un drap mortuaire. Ses bas, ses souliers, ses robes n'étaient qu'un ramassis de pièces mises les unes sur les autres. Quelqu'un lui faisait-il don d'un vêtement, elle le mettait de côté pour s'en parer seulement le jour de la visite de la donatrice.

A ses jeûnes continuels, à ses privations de toutes sortes, elle ajoutait la discipline, mêlait à ses maigres aliments de l'absinthe ou autres plantes amères. Jamais elle ne voulut qu'on allumât le feu dans sa cellule, malgré le grand froid, et lorsque, dans sa dernière maladie, les religieuses qui la gardaient profitèrent d'un moment d'assoupissement de leur Mère pour introduire un poêle dans sa chambre, elle les en reprit très aimablement et demanda qu'il fût enlevé.

MORT DE LA VÉNÉRABLE

Pendant qu'elle était retirée à Fleurissant, priant et se mortifiant, l'œuvre du Sacré-Cœur se développait, et quand, le 18 novembre 1852, âgée de quatre-vingt-quatre ans, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, la Société comptait en Amérique 16 maisons dues, sinon à l'action personnelle, du moins à l'initiative première de la vénérable servante de Dieu.

Sentant que son heure approchait, elle répétait sans cesse : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie » ; ou encore : « Venez, Seigneur Jésus, venez, ne tardez pas. » A 10 heures du matin, on lui donna le Saint Viatique et l'Extrême-Onction, et, à midi, elle recevait la couronne que tant de vertus lui avaient méritée.

Son corps fut enseveli au milieu du jardin, à une place réservée à cette intention. Trois ans après, voulant transporter ses dépouilles dans un oratoire qu'on venait de faire bâtir, on procéda à l'exhumation. Le corps avait été déposé dans un sol humide et corrosif, on s'attendait à n'y trouver que les os. Grande fut l'admiration de l'assistance quand, à l'ouverture de cette tombe, la Vénérable apparut parfaitement conservée. La figure avait gardé une forme si reconnaissable qu'on s'empressa de la photographier pour perpétuer le témoignage de la protection divine sur ce corps que la pénitence avait, pour ainsi dire, spiritualisé.

Enfin, le 7 décembre 1909, on introduisit sa cause à Rome.

OUVRAGES CONSULTÉS

Vie de Mme Duchesne et Vie de Mme Barat, par Mgr BARNARD.



SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

Fête le 19 novembre.



Nous avons à raconter l'histoire d'une fille de roi qui fut au comble des joies de la terre et qui en connut les extrêmes misères, qui ne vécut que vingt-quatre ans et fut le modèle accompli des enfants et des fiancées, des épouses et des mères, des veuves et des religieuses, des riches et des pauvres, prompte à se sacrifier dans l'adversité comme dans la prospérité. Sainte Elisabeth eut pour père André II, roi de Hongrie, et pour mère Gertrude de Méranie. Elle vint au monde en l'an de grâce 1207, à Presbourg ; son baptême fut célébré avec une grande magnificence. On la porta à l'église sous un dais, formé des plus riches étoffes que l'on ait pu trouver.

Elisabeth n'avait encore que trois ans, et dès lors

elle donnait des marques non équivoques d'une sainteté précoce. Son cœur, en même temps que son esprit, s'ouvrait à tous les sentiments de la foi et à tous les préceptes de la charité. Les pauvres étaient ses meilleurs amis, et on se plaisait à remarquer que, depuis la naissance de cette enfant bénie, les guerres avaient cessé en Hongrie, les dissensions intérieures s'étaient apaisées, les excès et les blasphèmes étaient moins fréquents. Tant il est vrai qu'il suffit d'une âme sainte pour sanctifier tout un peuple. Prions Dieu qu'il nous donne des saints, et le monde sera sauvé.

Dieu, jaloux de la gloire de ses élus, entoura le berceau de l'humble Elisabeth d'une auréole de

poésie et de gloire populaire. Le landgrave duc de Thuringe, Hermann, favorisait de tout son pouvoir les savants et les poètes ; or l'un d'eux, le célèbre Khingsohr, connu dans toute la Germanie, inspiré sans doute d'en haut, avait dit un jour aux seigneurs d'Hesse et de Thuringe :

« Je vous apprendrai quelque chose de nouveau et de joyeux aussi ; je vois une belle étoile qui se lève en Hongrie et qui rayonne de là à Marbourg, et de Marbourg dans le monde entier. Sachez que, cette nuit même, il est né à Monseigneur le roi de Hongrie une fille qui sera donnée en mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte, et dont la sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté. »

Les assistants entendirent cette parole avec grande joie et allèrent la répéter au duc. Celui-ci, ayant su qu'en effet le roi de Hongrie avait eu une fille, s'enquit avec soin des dispositions de cette enfant, et apprit avec bonheur tout ce qu'on disait de sa sainteté. Un inconnu lui raconta qu'étant aveugle depuis quatre ans, il avait été subitement guéri par l'attouchement de la jeune princesse. « Toute la Hongrie, ajouta-t-il, se réjouit de cette enfant, car elle a apporté la paix avec elle ! »

C'en fut assez pour décider Hermann à demander la main de la jeune fille au nom de son fils Louis. Il envoya des ambassadeurs au roi de Hongrie, et celui-ci ayant favorablement accueilli leur demande, la petite Elisabeth, seulement âgée de quatre ans, leur fut amenée enveloppée d'une robe de soie brodée d'or et d'argent. On la coucha dans un berceau d'argent massif, et les ambassadeurs l'emmenèrent au milieu des larmes des parents, et du peuple qui la chérissait.

Les fiançailles furent célébrées aussitôt après l'arrivée des ambassadeurs. Il y eut des banquets et des fêtes somptueuses données au peuple, et dès lors, Louis, alors âgé de onze ans, et Elisabeth, élevés ensemble, partagèrent les mêmes jeux et ne firent plus qu'un cœur et qu'une âme.

La sainte enfant, chaque fois qu'elle le pouvait, entrait dans la chapelle du château, faisait ouvrir un grand psautier, bien qu'elle ne sût pas lire, puis, pliant ses petites mains et levant les yeux vers le ciel, elle se livrait avec un recueillement merveilleux à la méditation et à la prière.

Souvent elle conduisait ses amies au cimetière et leur disait :

« Souvenez-vous que nous ne serons un jour rien que de la poussière. Ces gens ont été vivants comme nous le sommes, et sont maintenant morts comme nous le serons ; c'est pourquoi il faut aimer Dieu. Mettons-nous à genoux, et dites avec moi « Seigneur, par votre mort cruelle et par votre chère Mère Marie, délivrez ces pauvres âmes de leur peine ; Seigneur, par vos cinq plaies sacrées, faites-nous sauver. »

Sa charité était sans bornes. Elle donnait tout ce qu'elle avait, et allait sans cesse dans les offices et les cuisines du château pour y ramasser des restes qu'elle portait avec soin aux pauvres affligés, ce qui éveillait déjà contre elle le mécontentement des officiers de la maison ducal.

Tous les jours elle cherchait quelque moyen de briser sa volonté dans les petites choses pour s'habituer aux grands sacrifices. Dans ses jeux, quand elle gagnait et que le succès la rendait toute joyeuse, elle cessait tout à coup en disant :

« Maintenant que je suis en veine de bonheur, je vais m'arrêter pour l'amour de Dieu. »

Elisabeth avait à peine atteint sa neuvième année quand elle perdit son beau-père, le landgrave Hermann, qui avait toujours été un père pour elle. Louis, son fiancé, était trop jeune encore pour gouverner par lui-même. Il était sous la surveillance de sa

mère, la duchesse Sophie, qui voyait avec déplaisir l'extrême dévotion d'Elisabeth et lui faisait d'amers reproches.

Un jour de l'Assomption, la duchesse Sophie emmena avec elle Agnès et Elisabeth, leur disant :

« Descendons à la ville, allons à l'église de notre chère Dame. Mettez vos plus beaux habits et vos couronnes d'or. Les jeunes princesses obéissent ; elles allèrent à l'église et se prosternèrent devant un grand crucifix. A la vue du Sauveur mourant, Elisabeth déposa sa couronne et se prosterna le visage contre terre.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit brusquement la duchesse. Qu'allez-vous faire de nouveau, mademoiselle Elisabeth ? Les demoiselles doivent se tenir droites, et ne pas se jeter par terre comme des folles ou comme de vieilles nonnes qui se laissent tomber à la façon de rosses fatiguées. Ne pouvez-vous pas faire comme nous au lieu de faire comme les enfants mal élevés. Est-ce que votre couronne est trop lourde ; à quoi sert de rester ainsi ployée en deux comme un paysan ? »

Elisabeth se releva humblement :

« Chère dame, ne m'en voulez pas. Voici devant mes yeux mon Dieu et mon Roi, ce doux et miséricordieux Jésus, qui est couronné d'épines aiguës, et moi qui ne suis qu'une vile créature, je resterais devant lui couronnée de perles, d'or et de pierreries ! ma couronne serait une dérision de la sienne ! »

Et aussitôt elle se mit à pleurer amèrement, car l'amour du Christ avait déjà blessé son tendre cœur. Elle se prosterna comme auparavant, et les deux autres princesses se virent obligées de faire comme elle pour éviter un contraste fâcheux ; ce qui leur aurait été aussi agréable de ne pas faire, ajoute le chroniqueur.

Non contents de l'injurier en public et en particulier, les officiers de la cour cherchèrent à détourner le jeune Louis de l'amour qu'il avait voué à Elisabeth. Ils disaient tout haut qu'une pareille béguine n'était pas faite pour leur prince, et qu'il fallait la renvoyer à son père. Mais Louis fut aussi sourd à leurs discours qu'il l'était à ceux de sa mère et de sa sœur Agnès. « Voyez-vous, leur dit-il, cette grande montagne en face de nous ? Eh bien, quand même vous me donneriez une quantité d'or plus considérable que cette masse gigantesque, je ne renverrais pas Elisabeth. » Son amour pour Elisabeth augmentait chaque jour. Il voyait avec joie et admiration ce qui lui attirait les sarcasmes du monde. Plus les méchants l'obsédaient de conseils perfides, plus il l'aimait, et bientôt il profita de toutes les occasions qui s'offraient à lui pour pouvoir, sans offenser sa mère, aller la consoler secrètement.

Enfin, en 1220, malgré tant d'oppositions, le mariage fut célébré au château de Warlebourg. Louis avait vingt ans ; Elisabeth n'en avait que treize. Tous deux étaient innocents, encore plus par le cœur que par l'âge ; tous deux étaient unis encore plus par la foi que par la tendresse ; ils s'aimèrent en Dieu, nous dit-on, d'un incroyable amour, et c'est pourquoi les saints anges demeuraient autour d'eux.

Louis était digne de la Sainte que Dieu lui avait donnée pour épouse. Sa mâle beauté était célèbre parmi ses contemporains, mais elle était surpassée par la beauté de son âme, intrépide en présence du danger. Il était modeste et pudique comme une jeune fille. Ce n'était cependant pas le fruit d'une jeunesse dérobée à tout péril, mais celui d'une volonté ferme et enracinée dans le bien. Livré à lui-même au moment d'entrer dans l'adolescence, maître à seize ans d'une des principautés les plus riches de l'Allemagne, entouré de tous les prestiges du pouvoir et du luxe, environné surtout de perfides conseillers

jamais il ne fléchit, jamais il ne ternit de l'ombre la plus légère la fidélité qu'il avait promise à Dieu, à lui-même et à celle qu'il aimait en Dieu.

Louis était, dans toute la vérité, un souverain chrétien. Passionné pour la justice, il employait toute la sévérité nécessaire pour punir les violeurs de ses lois. Il éloigna de la cour et priva de leurs emplois ceux qui opprimaient le peuple et étaient orgueilleux envers les pauvres. Les blasphémateurs étaient condamnés à porter pendant un certain temps un signe public d'ignominie. Inflexible envers ceux qui outrageaient la loi de Dieu, il était plein d'indulgence envers ceux qui lui manquaient à lui-même. Il était d'une prudence consommée et d'une véracité à toute épreuve. En un mot, toute sa vie pouvait se résumer dans la noble devise qu'il s'était choisie : *Piété, chasteté, justice.*

Elisabeth, de son côté, unissait en elle tous les avantages extérieurs de toutes les vertus qui pouvaient la rendre chère à son mari. Malgré sa grande jeunesse et la vivacité presque enfantine de son amour pour lui, elle n'oubliait jamais qu'il était son chef, comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, et elle lui était soumise. Du reste, il lui accordait une pleine liberté pour ses œuvres de prière et de charité, et elle, se confiant en sa piété et en la sagesse de son époux, ne lui cachait aucune de ses mortifications. Ils se faisaient mutuellement de douces exhortations pour avancer ensemble dans le chemin de la perfection, et cette sainte émulation les fortifiait et les maintenait dans le service de Dieu.

Elisabeth sentait que la grâce que Dieu lui avait faite en l'unissant à un si saint mari, l'obligeait à une fidélité plus grande envers son bienfaiteur céleste et son bonheur ne lui faisait pas oublier que nous sommes sur la terre pour souffrir, pour expier et pour mériter le ciel. Sous ses riches vêtements, elle portait toujours un cilice; tous les vendredis et chaque jour en carême, elle se faisait donner la discipline et reparaisait ensuite à la cour avec un visage joyeux, car elle détestait toute espèce d'exagération extérieure dans les œuvres de piété, et disait de ceux qui prennent en priant un visage morne et sévère :

« Ils ont l'air de vouloir épouvanter le bon Dieu; qu'ils lui donnent donc ce qu'ils peuvent de bon cœur. »

Le tendre amour d'Elisabeth envers les pauvres augmentait chaque jour. Elle donnait si rapidement tout ce qu'elle avait qu'il lui arriva souvent d'être obligée de prendre de ses propres vêtements pour soulager les malheureux.

De pauvres paysans étant venus se plaindre à elle que les serviteurs du duc leur avait enlevé tous leurs bestiaux, elle courut chez son époux et en obtint la restitution immédiate; après quoi elle s'écria :

« Le bétail leur est rendu, mais qui leur rendra leurs larmes ? »

Elisabeth aimait à porter aux pauvres non seulement l'argent mais les vivres. Un jour qu'elle descendait par un petit sentier très rude et que l'on montre encore, portant dans son manteau du pain, de la viande, des œufs et autres mets destinés aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari.

« Voyons ce que vous portez, lui dit-il. »

Et en même temps, il ouvre le manteau serré contre sa poitrine. Mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, ce qui le surprit d'autant plus, que ce n'était plus la saison des fleurs. Elisabeth se troublant, il voulut la rassurer; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix.

Parmi tous les malheureux, les lépreux étaient l'objet de la plus tendre sollicitude d'Elisabeth. Ayant rencontré un jour un de ces infortunés qui souffrait en outre d'une maladie de tête et dont l'aspect était horrible, elle le fit venir en secret, lui coupa elle-même les cheveux, le lava et pansa sa tête qu'elle tenait sur ses genoux.

Un jeudi-saint, elle rassembla un grand nombre de lépreux, leur lava les pieds et les mains, puis se prosternant devant eux, elle baisa humblement leurs plaies et leurs ulcères.

Une autre fois, pendant l'absence du duc, Elisabeth, ayant soigné les pauvres et les malades avec un redoublement de zèle, prit l'un d'eux, un pauvre petit lépreux que tout le monde rebutait, le baigna elle-même, l'oignit d'un onguent et le déposa dans son propre lit. Le duc était revenu sur ces entrefaites, et prévenu par sa mère, était prêt à se courroucer contre Elisabeth, quand, à la place de l'enfant lépreux, il vit Jésus-Christ lui-même crucifié et étendu dans le lit.

Sainte Elisabeth ayant établi dans la capitale de ses Etats, à Eisenach, un couvent de Franciscains, elle apprit par eux à connaître le Tiers-Ordre de Saint-François, et elle fut la première en Allemagne qui s'y associa. Elle en observa la règle avec une scrupuleuse fidélité.

Elle obéissait avec une grande humilité et une parfaite exactitude au bienheureux prêtre Conrad, directeur de sa conscience; elle lui faisait connaître son âme avec beaucoup de confiance et de sincérité, pour recevoir ses conseils.

Dieu se plaisait parfois à récompenser par des prodiges l'esprit de pauvreté et de détachement de son humble servante.

Un jour qu'il y avait à la cour de Thuringe une grande assemblée de seigneurs, le duc vint tout affligé auprès de sa femme, lui reprochant de n'avoir aucun vêtement richement brodé et qui leur fit honneur.

« Mon cher seigneur, il faut, répond la duchesse, que cela ne t'inquiète pas, car je suis bien résolue à ne jamais mettre ma gloire dans mes vêtements. Je saurai bien m'excuser envers ces seigneurs et je m'efforcerais de les traiter avec tant de gaieté et d'affabilité, que je leur plairai autant que si j'avais les plus beaux habits. »

Et aussitôt elle se met en prières, demandant à Dieu de lui venir en aide. Or, au grand étonnement du duc, elle parut revêtue d'un manteau de velours d'azur tout parsemé de perles. Questionnée par son époux, elle lui sourit doucement :

« Voilà, fit-elle, ce que sait faire le Seigneur quand cela lui plaît. »

Cependant le moment de l'épreuve arrivait. A l'appel du souverain Pontife, les princes chrétiens s'étaient armés pour aller combattre les infidèles, et le pieux et vaillant Louis s'était enrôlé des premiers dans la sainte milice.

Malgré sa trop légitime douleur, Elisabeth lui avait dit :

« Contre le gré de Dieu, je ne veux pas te garder. Que tu m'accorde la grâce de faire en tout sa volonté! je lui ai fait le sacrifice de toi et de moi-même. Que sa bonté veuille sur toi! que tout bonheur soit avec toi à jamais! Pars donc au nom de Dieu. »

Louis partit couvert des larmes de sa chère Elisabeth, pour qui le bonheur d'ici-bas était à jamais évanoui. En effet, Louis ne devait pas revenir : il mourut en route, laissant aux chevaliers qui l'entouraient le douloureux devoir de rapporter à Elisabeth les dernières paroles de tendresse qu'il prononça en pensant à elle.

De leur chaste et courte union, Louis et Elisabeth

avaient eu quatre enfants. Hermann, l'aîné, devait succéder à son père, sous la tutelle de ses oncles Henri et Conrad; mais ces hommes dénaturés, au lieu de protéger la veuve et les orphelins, chassèrent Elisabeth et ses enfants du palais, lui refusant d'emporter quoi que ce fût avec elle. La fille des rois descendit à pied le rude sentier qui menait à la ville. Elle portait dans ses bras son plus jeune enfant, qui n'avait pas deux mois; les trois autres, qui n'avaient pas voulu l'abandonner, la suivaient. Le froid était rigoureux. Elisabeth, au temps de sa grandeur, avait comblé les habitants d'Eisenach de ses bienfaits; aucun cependant, par crainte du duc Henri, ne voulut la recevoir. Elle ne trouva d'asile que dans l'étable aux pourceaux. Ce dernier degré d'humiliation ramena le calme dans son âme; elle sécha ses larmes, et elle se sentit remplie d'une joie surnaturelle. Elle entendit sonner matines chez les Franciscains, entra dans leur église, et là, elle épancha son âme dans les élans de la plus vive reconnaissance envers le Dieu pauvre et humilié qui l'appelait à l'honneur de partager ses opprobres.

Cependant, la vue de ses pauvres enfants, mourant de froid et de faim, ramena dans Elisabeth le sentiment de la douleur. Elle s'accusa alors d'être la cause de tant de maux. Elle attribuait à ses péchés un châtement si grand.

L'ingratitude humaine ne se montra jamais plus grande que chez les habitants d'Eisenach. Personne n'avait pitié de la jeune et infortunée duchesse.

Il y avait, entre autres, une vieille mendiante, affligée de plusieurs infirmités graves et qui avait été longtemps l'objet des soins d'Elisabeth. Un jour, que celle-ci passait un ruisseau bourbeux qui traverse Eisenach et sur lequel on avait jeté quelques pierres étroites pour aider les passants à le franchir, elle y rencontra cette même vieille qui, heurtant rudement la jeune et faible femme, la fit tomber :

« Tu n'as pas voulu vivre en duchesse pendant que tu l'étais; te voilà pauvre et couchée dans la boue; ce n'est pas moi qui te ramasserai. »

Elisabeth se releva en riant.

« Voilà, dit-elle, pour l'or et les pierreries que je portais autrefois. »

Cependant, la famille d'Elisabeth s'émut en apprenant ses épreuves, et, tour à tour, sa tante, l'abbesse Mathilde, et son oncle, l'évêque de Bamberg, lui donèrent asile à elle et à ses enfants. Ils voulurent même la décider à se remarier et à épouser l'empereur Frédéric II, mais autres étaient les pensées d'Elisabeth. Momentanément séparée du mari qu'elle avait tant aimé, elle n'avait plus de pensée que pour Dieu, et, dans son cœur de vingt ans, le dernier cri de la nature vaincue fut le dernier qu'elle poussa en revoyant les restes de son époux bien-aimé :

« Vous savez, ô mon Dieu ! combien j'ai aimé cet époux qui vous aimait tant; vous savez que j'aurais mille fois préféré à toutes les joies du monde sa présence qui m'était si délicieuse; vous savez que j'aurais voulu vivre toute ma vie dans la misère, lui pauvre et moi pauvre, mendiant de porte en porte le bonheur d'être avec lui, si vous l'aviez permis, ô mon Dieu ! Maintenant, je l'abandonne et je m'abandonne moi-même à votre volonté. Et je ne voudrais pas, quand même je le pourrais, racheter sa vie au prix d'un seul cheveu de ma tête, à moins que ce ne fût votre volonté, ô mon Dieu ! »

Les chevaliers qui avaient accompagné le duc Louis et ramené ses restes en Thuringe, ne purent voir sans indignation la conduite d'Henri et de Conrad à l'égard de leur sainte belle-sœur. Leurs remontrances et peut-être surtout leurs menaces

décidèrent les princes à lui rendre justice, à réintégrer le jeune landgraff Hermann dans ses droits héréditaires et à rappeler Elisabeth au château de la Wartebourg. Elisabeth n'eut pour eux que des paroles de douceur.

Du reste, le duc Henri, à qui appartenait de droit la régence pendant la minorité d'Hermann, la combla désormais d'égards et lui laissa une entière indépendance pour ses œuvres de piété et de charité. Elle prit l'habit de sainte Claire, la tunique grise et le cordon de saint François, conserva ce costume toute sa vie, et marcha désormais nu-pieds. Mais tout cela était peu, elle fit le sacrifice héroïque de se séparer de ses enfants. Deux de ses filles furent placées, suivant les mœurs catholiques de ce temps, dans des couvents, où elles prirent plus tard le voile; une autre était fiancée au duc de Brabant, et son fils aîné Hermann succéda à son père, sous la tutelle de son oncle.

Dès lors, cette sainte femme, cette princesse, cette veuve de vingt-deux ans put dire en toute vérité : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

En effet, cette âme, toujours si généreuse, devint plus généreuse encore. Elle remplaça ses deux fidèles compagnes, par des personnes acariâtres, dont le mauvais caractère devait lui permettre d'exercer la patience jusqu'à l'héroïsme, car elle se fit de maîtresse servante, et jamais servante ne fut aussi malmenée, injuriée par ses maîtres qu'Elisabeth, sans cesse accusée de ne savoir ni balayer, ni faire une soupe. Elle s'efforçait, au milieu de ses affronts, de dissimuler le don des miracles qui éclatait sans cesse sur les infirmes et sur les âmes délaissées.

Un jour, rapportent les chroniqueurs, qu'elle était malade et qu'elle semblait dormir retournée contre la muraille, une de ses compagnes entendit comme une douce mélodie s'échappant du gosier de la malade.

« O madame, lui dit-elle, que vous avez délicieusement chanté !

— Quoi ! répondit Elisabeth, as-tu donc entendu quelque chose ! Je te dirai qu'un charmant petit oiseau est venu se poser entre moi et la muraille; et il m'a chanté pendant longtemps d'une manière si douce et si suave, et il a tellement réjoui mon cœur et mon âme, qu'il m'a bien fallu chanter aussi. Il m'a révélé que je mourrais dans trois jours. »

C'était, sans doute, ajoute le chroniqueur, son ange gardien, qui venait lui annoncer les joies éternelles.

Ainsi miraculeusement avertie, Elisabeth se prépara aux noces de l'Agneau dans une prière continue. Elle purifia sa sainte âme par une confession nouvelle, reçut la Sainte Eucharistie et expira en prononçant ces paroles :

« O Marie ! viens à mon secours... Le moment arrive où Dieu appelle ses amis à ses noces... L'époux vient au-devant de l'épouse. Silence ! Silence ! »

C'était dans la nuit du 19 novembre 1231.

Les Pères Franciscains transportèrent son corps dans la chapelle de l'hôpital de Saint-François; il y resta exposé quatre jours entiers; il s'en exhalaient un suave et délicieux parfum. On l'ensevelit ensuite dans la chapelle même; les fidèles venaient prier sur son tombeau et obtenaient de nombreuses grâces; des sourds, des boiteux, des aveugles, et d'autres malheureux, atteints de toute espèce d'infirmités, s'en retournaient pleinement guéris. Alors, on remplaça la chapelle par une grande et magnifique église, et les reliques de sainte Elisabeth furent placées dans une belle châsse.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

Fête le 19 novembre.



Arrivée à la Wartbourg de l'ambassade du duc Hermann ramenant la petite Elisabeth fiancée au prince Louis.



Sainte Elisabeth donne à manger à ceux qui ont faim.



Elle offre à boire à ceux qui ont soif.

Au commencement du XIII^e siècle, Hermann, landgrave de Thuringe et de Hesse, comte palatin de Saxe, prince puissant et renommé, cherchait une fiancée pour son jeune fils Louis, âgé seulement de onze ans. Il apprit qu'une princesse veuait de naître en la maison royale de Hongrie, qu'elle avait nom Elisabeth, que sa piété et sa vertu précoces faisaient l'admiration de tout le royaume. C'en fut assez pour le décider à envoyer à André, roi de Hongrie, une ambassade composée de seigneurs et de nobles dames pour lui demander, au nom de son fils, la main de sa fille Elisabeth, et pour amener cette enfant, s'il était possible, en Thuringe.

L'entreprise réussit au delà de toute espérance : les ambassadeurs, accueillis avec beaucoup d'égards, ramenèrent au château du landgrave, à la Wartbourg, la gracieuse petite fille qui n'avait encore que quatre ans.

Le duc Hermann la prit dans ses bras, et la serra contre sa poitrine, il remercia Dieu de la lui avoir accordée.

Les fiançailles du jeune prince et de la petite princesse furent solennellement célébrées. A dater de ce jour, les deux enfants ne se quittèrent plus ; ils reçurent une commune éducation. Elisabeth appelait Louis *mon cher frère*, et lui l'appelait *ma mie* et aussi *ma chère sœur*.

Ils se gardèrent jusqu'au jour de leur union par le mariage une inviolable fidélité, en dépit des dissentiments que les ennemis d'Elisabeth, irrités de sa piété et de son éloignement pour les vanités de la cour, cherchaient à susciter dans le cœur de son fiancé.

L'époux que Dieu donna, en 1220, à la fille du roi de Hongrie était assurément digne d'elle et de son amour.

Une sainte émulation les animait tous deux au service de Dieu. Louis laissait à sa femme pleine et entière liberté pour les œuvres de miséricorde



Adieux de sainte Elisabeth à son époux partant pour la guerre sainte.



Sainte Elisabeth visite les malades.



Elle console les prisonniers.



Sainte Élisabeth, après la mort de son époux, est chassée du château de la Wartbourg.

ou les pratiques de pénitence auxquelles elle s'adonnait. Il se bornait à la retenir lorsque son zèle lui semblait l'entraîner trop loin. Ainsi, quand Elisabeth se levait la nuit et s'agenouillait auprès du lit conjugal pour vaquer à de longues oraisons, Louis l'en reprenait doucement : « Chère sœur, lui disait-il, ménage-toi et repose-toi un peu. »

Les nobles dispositions du prince en faisaient le défenseur né de tout ce qui touchait à la gloire de Dieu, et il était très aisé de prévoir qu'il serait des premiers à s'enrôler parmi les croisés que l'empereur Frédéric II requit, en 1227, pour le suivre en Terre Sainte.

L'enthousiasme était tel, à cette époque, pour ces chevaleresques expéditions qu'il ne restait au logis « que les morveux et les cendreaux » (*ceux qui restent dans la cendre au coin de leur feu*), comme le dit un poète du temps.

Mais quelle douleur pour le cœur d'Elisabeth à la pensée de se séparer de son cher époux ! La nouvelle de son prochain départ la fit tomber sans connaissance. Le duc s'efforça de la consoler.

Après beaucoup de larmes, Elisabeth lui dit : « Cher frère, si ce n'est pas malgré Dieu, reste avec moi. » Mais il lui répondit : « Chère sœur, permets-moi de partir, car c'est un vœu que j'ai fait à Dieu. » Alors, rentrée en elle-même, elle immola sa volonté à celle de Dieu, et lui dit : « Contre le gré de Dieu, je ne veux pas te garder. Que Dieu t'accorde la grâce de faire en tout sa volonté, je lui ai fait le sacrifice de toi et de moi-même. Pars donc au nom de Dieu. »

Quand vint le moment de la séparation, le sieur de Varilla, grand échançon, s'approcha du duc et lui dit : « Monseigneur, il est temps, laissez partir M^{me} la duchesse : il faut bien que cela soit. » A ces mots, les deux époux fondirent en larmes et s'embrassèrent avec des plaintes et des gémissements qui émurent tous les assistants.



Elle donne l'hospitalité aux pauvres.



Elle revêt les indigents.

Revenue à la Wartbourg, Elisabeth se dépouilla de son costume royal et prit l'habit des veuves qu'elle ne devait plus quitter.

L'éprouve allait fondre sur elle. A peine son mari eut-il mis le pied sur le navire qui l'emmenait en Palestine qu'il fut saisi d'une fièvre violente et mourut saintement après quelques jours de souffrance.

Elisabeth venait de mettre au jour son quatrième enfant quand on lui annonça l'affreuse nouvelle. On crut un moment qu'elle en deviendrait folle de douleur.

Elle se remit pourtant et reprit bientôt force et courage. C'était pour endurer de nouvelles tribulations. Privée de la protection de son époux, elle se trouva livrée sans défense à ses ennemis, qui n'attendaient que cette occasion pour la chasser elle et ses enfants du château de la Wartbourg. Elle était, disaient-ils, trop prodigue et trop bigote pour bien gouverner. Dès lors, joignant la cruauté à l'injustice, ils dépouillèrent de toutes ses possessions la malheureuse souveraine, la firent sortir avec ses quatre enfants orphelins et refermèrent sur elle les portes du château.

Rejetée de partout, elle ne trouva d'autre asile qu'une mesure où l'on gardait les pourceaux. Alors, elle remercia Dieu de lui avoir donné ce trait de ressemblance avec l'Enfant de Bethléem, et elle entreprit une vie admirable de patience, d'humilité et de charité.

Rehabilitée, elle refusa



Sainte Elisabeth glorifiée dans sa mort est portée solennellement à la cathédrale.



Sainte Elisabeth ensevelit les morts.

de retourner dans le royaume de son père, afin de conquérir plus sûrement, par une vie toute consacrée à Dieu, le royaume des cieux. Elle revêtit le grossier habit des tertiaires de Saint-François, sacrifia aux pauvres le peu qu'elle possédait, et, à défaut de richesses, leur donna son dévouement.

Deux ans plus tard, Dieu mit fin à ses souffrances ici-bas et l'appela au royaume des anges, le 19 novembre de l'année 1231. Avant de mourir, « elle prit son cœur entre ses mains, dit un manuscrit contemporain, et y lut tout ce qu'elle y pouvait lire; mais il n'y avait rien dont elle pût s'accuser, rien que la plus sincère contrition n'eût mille fois lavé ».

Ses funérailles furent un triomphe. Son visage avait recouvré la beauté que la maladie et la mort lui avaient un instant ravie; sa chair redevint tendre et flexible; un suave parfum s'exhalait de son corps virginal. Des princes, des religieux, les abbés des monastères voisins, l'escortèrent comme en triomphe à sa dernière demeure.

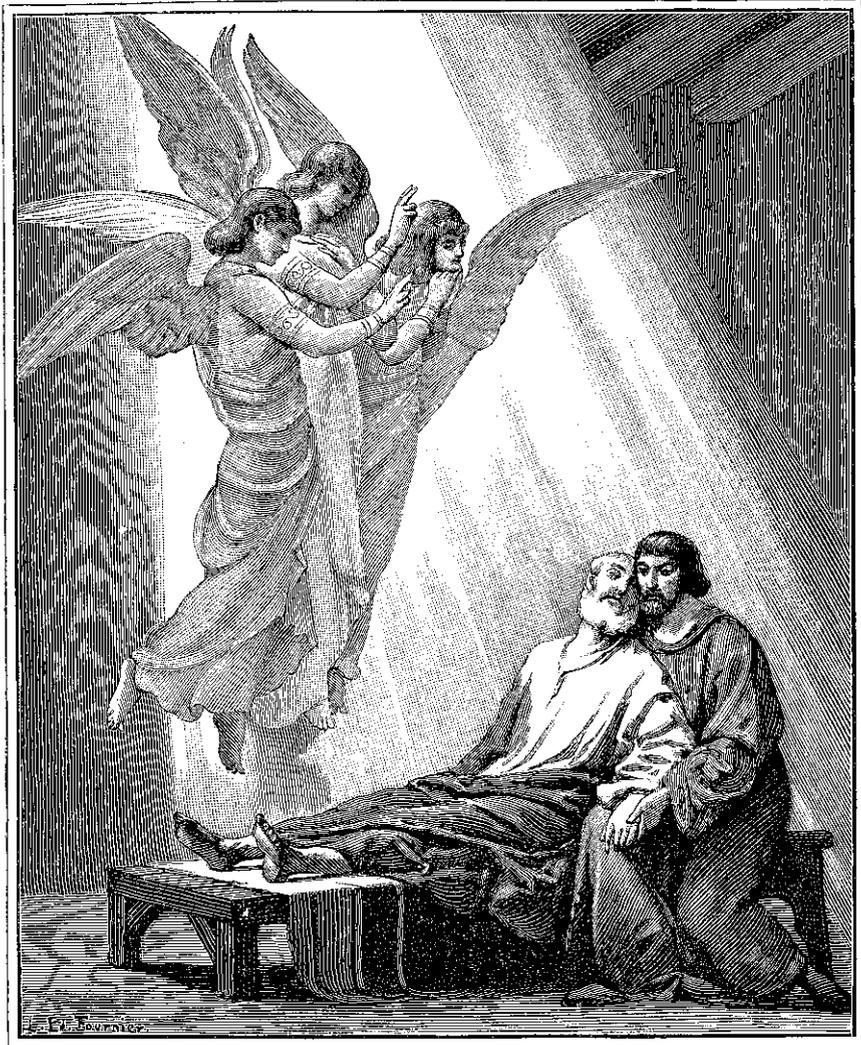
Pour elle, le temps de l'humiliation avait passé comme un songe. La gloire éternelle commençait au ciel, et même sur la terre, Dieu, par des miracles, par la dévotion des fidèles, par les décisions de l'Eglise, se plut aussitôt à exalter son humble servante.

(D'après l'Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, par le comte de MONTALEMBERT.)

LE BIENHEUREUX THOMAS UNZIO DE FOLIGNO

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 19 novembre.



**Le bienheureux Thomas reçoit la suprême bénédiction et le baiser d'adieu
du bienheureux Pierre, son maître spirituel.**

UN NOUVEAU JEAN-BAPTISTE — LE PETIT SOLITAIRE
JEUNESSE VIRGINALE

Un matin du mois d'août 1319, à Valmacinaia, petite ville de l'Ombrie, voisine de Nocera, une pieuse femme recevait la visite d'un ange, et le messager céleste lui prédisait la naissance d'un fils qui devait être, comme le saint Précurseur, « un envoyé du Seigneur ».

Quand vint au monde l'enfant de la promesse, on crut voir sous une enveloppe mortelle appa-

raître un habitant du ciel, tant le nouveau-né avait de délicatesse et de charmes. Dieu voulait donner à ses heureux parents une faible image de la beauté dont devait resplendir un jour son âme.

Entouré de deux sœurs et d'un frère qui plus tard vouèrent à Dieu leur virginité à l'exemple de leur aîné, Thomas, à la maison paternelle, partage son temps entre le travail et la prière. Bientôt l'amour de la solitude se révèle en cette nature avide de recueillement.

Il recherche de préférence les endroits peu fré-

quentés. Là, dans le silence, loin de tout regard, il s'adonne à l'oraison et se livre à ces transports d'amour dont il commence à savourer la douceur.

A l'âge de douze ans, il est admis à la Première Communion, et dans ce sang généreux du Christ « qui fait germer les vierges » il puise la force de sacrifier à jamais à Dieu son corps et son âme par le vœu de virginité. Désormais l'angélique enfant, devenu son propre bourreau, se refusera tout repos, toute satisfaction. Jeûnes, veilles, austérités de tous genres altéreront bien vite les attraits de sa riche nature qui effrayaient sa vertu; mais aussi il mènera pendant cinquante ans une existence parfaitement pure et conservera jusqu'à la mort l'innocence baptismale.

ADIEUX AU MONDE — LE DÉSERT — F. PIERRE

Thomas vient d'atteindre vingt-quatre ans. Pour fuir le monde dont il redoute le commerce, il se décide à tout abandonner. Sans plus tarder, il va se jeter aux pieds de ses parents et leur dévoile son projet. Malgré le coup mortel porté à leur cœur par cette révélation, il reçoit cette noble et courageuse réponse : « Allez, enfant, où Dieu vous appelle. Pouvons-nous résister à sa volonté ? » Une dernière étreinte, une suprême bénédiction, et le Bienheureux quitte pour toujours les seules amours qu'il possédait ici-bas. Le sacrifice est consommé.

Une fois seul, notre Saint tomba à genoux, leva au ciel ses mains innocentes et demanda à Dieu de disposer de lui selon sa volonté. Alors, disent les hagiographes, un ange lui apparut : « Thomas, lui dit-il, l'Éternel exauce tes prières. Gagne la montagne de Gualdo, proche de Nocera. Là, en un lieu solitaire, tu trouveras un pauvre moine. Il est grand serviteur de Dieu. Il a nom : F. Pierre. C'est le maître qui t'est destiné. Suis ses conseils et imite ses exemples.

La montagne de Gualdo, sur les flancs de laquelle s'élève aujourd'hui la petite ville de Rigali, était alors un désert affreux. L'hiver, le vent du Nord les convertissait en glacière; les chaleurs de l'été en faisaient une étuve.

C'est dans cette retraite sauvage que notre Bienheureux vécut durant vingt-quatre ans sous la direction du saint moine choisi par Dieu. Une des nombreuses grottes creusées dans le rocher au flanc de la montagne devint leur retraite. De nos jours, un sentier caillouteux appelé dans le pays « chemin des Saints » conduit à l'une d'entre elles désignée par la tradition locale comme étant celle des deux ermites.

A quelques pas de là s'élevait un petit oratoire qui se transforma plus tard en une belle et vaste église du titre de Saint-Pierre de Rigali, desservie par les religieux de l'abbaye de Saint-Donat de Gualdo.

Quand le bienheureux Pierre, le maître spirituel de notre Saint, mourut le 29 juin 1367, après avoir donné à son disciple le baiser d'adieu avec sa suprême bénédiction, Thomas, brisé de douleur, lui rendit les derniers devoirs et l'ensevelit à l'ombre du petit oratoire contigu à la grotte. Le corps du bienheureux Pierre fut depuis transporté à Gubbio, lieu de sa naissance, et enseveli dans l'église Saint-François.

ENSEVELI VIVANT

Les lieux témoins de cette mort rappelaient à Thomas des souvenirs trop douloureux. Il se résolut à les quitter et à fixer ailleurs sa retraite. Il se rapprocha de Gualdo et choisit dans le voisinage

une gorge profonde où courait, à travers une double haie de rochers, un torrent qui, desséché pendant l'été, gonflait subitement en hiver, débordait et charriait des blocs de granit et des troncs d'arbres. C'est dans ce lieu inhospitalier que se fixa Thomas. Il se construisit à quelques mètres au-dessus du lit du torrent une cabane faite de branchages entrelacés et enduits de terre glaise. Il la fit juste à sa taille en longueur et en hauteur, s'y enferma et en mura la porte sur lui, ne laissant à l'air qu'un étroit passage. Le Bienheureux était enseveli vivant!

Le silence qui enveloppe ce tombeau n'est troublé que par les prières, les soupirs et les transports d'amour qui s'exhalent du cœur du Saint. Il vit ainsi trois longues années. Sa nourriture, qu'il prend deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche, est le pain que lui apportent régulièrement quelques amis charitables. Les rares instants de sommeil qu'il se permet, il les prend debout ou appuyé contre la paroi de son sépulcre. Il n'a pour se garantir du froid que la tunique et le capuce des Tertiaires de Saint-François.

Au milieu de ces effrayantes austérités, le Saint goûte une joie parfaite. Les consolations célestes inondent son âme et Notre-Seigneur ou ses anges viennent le visiter dans son tombeau. Ils découvrent à ses yeux les mystères intimes des âmes pécheuses qui viennent à lui, et ces âmes converties reviennent à Dieu. Un jour, ils lui révèlent son propre avenir. Thomas se voit alors sur les places publiques, rappelant aux grands et aux peuples les devoirs oubliés de leur état, prêchant la concorde et la paix et tonnant contre les désordres. Cette vision, plusieurs fois renouvelée, le remplit de frayeur. Dieu préparait ainsi le Bienheureux à sa grande mission.

GUELPHES ET GIBELINS — LE NOUVEAU JONAS

L'Italie était alors le théâtre des longues luttes intestines des Guelfes et des Gibelins. Les deux partis entretenaient dans les populations des fermentations de haine qui ne tardaient pas à éclater en sanglantes représailles. L'exil des Papes à Avignon durait encore et la république de Florence en profitait pour organiser des soulèvements contre leur puissance temporelle en Italie. En vain Grégoire XI essayait-il de s'y opposer par tous les moyens : excommunication, interdit sur Florence, envoi en Italie d'une légion de mercenaires bretons. La guerre étant déchainée partout, elle arrait les uns contre les autres les citoyens d'une même cité, les membres d'une même famille. Le démon de la haine appelait à son aide celui de la volupté pour réduire ces malheureuses populations, et la corruption était devenue générale.

Dieu eut pitié de tant de maux, et pour y remédier il choisit le bienheureux Thomas. Une nuit, Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Va en Toscane porter à ces malheureuses populations des paroles de paix et de charité. — Seigneur, s'écrie le Saint tout effrayé, laissez votre serviteur vivre et mourir dans cette solitude. Je ne suis qu'un enfant qui ne sait encore que balbutier. Portez votre choix sur un autre. Je suis indigne et incapable de la mission que vous me confiez. — Ne crains rien, Thomas, je serai avec toi. Va, si tu refuses d'obéir, je saurai bien te contraindre à quitter ces lieux. » Cependant, le Bienheureux, épouvanté, tremble, hésite, supplie Dieu de lui épargner ce fardeau et attend sa réponse.

La calomnie vint le tirer de sa solitude.

Non loin de la retraite de Thomas vivait un autre

moine. Celui-ci, jaloux de la sainteté et des marques de vénération dont notre Bienheureux était l'objet, vint trouver l'évêque de Nocera, et, feignant les dehors de la charité chrétienne, déclara obéir à sa conscience en révélant à son pasteur que Thomas ne s'était pas confessé depuis trois ans. M^r Luca Ridolfucci, sans prendre le temps de contrôler ces dires, fait parvenir à notre Saint l'ordre de se rendre immédiatement auprès de lui sous peine d'excommunication. Le Bienheureux quitta sa cabane et s'achemina vers Nocera.

Arrivé devant son pasteur, il se jette à ses pieds. L'aspect austère du Bienheureux bouleverse le saint évêque; la sérénité et le calme qui de son âme se reflètent sur son visage plaident sa cause. D'un mot il réduit à néant une accusation privée de tout fondement et le saint évêque, ému jusqu'aux larmes en présence d'une sainteté si manifeste lui donne le baiser d'adieu et lui permet de s'enfermer à nouveau dans son ermitage.

Notre Saint, tout joyeux, se hâta d'obéir; mais soudain l'ange du Seigneur lui barra la route : « Dieu, dit le messager céleste, t'ordonne de quitter ces lieux et d'aller en Toscane prêcher et prophétiser. »

Thomas est épouvanté, car, hélas ! son indignité et son incapacité passent devant ses yeux comme un éclair. Son âme a comme un semblant de révolte; non, Dieu ne peut pas vouloir de lui pour une mission au-dessus de ses forces ! « Mon Dieu, s'écrie-t-il, prenez en considération ma misère. Hélas ! quel prédicateur, quel prophète avez-vous choisi. Jetez, ô Dieu, vos regards sur un plus digne. »

Mais Dieu se tait et Thomas prend ce silence pour une approbation. Alors, comme autrefois Jonas, il veut fuir devant l'Éternel; il ira chez les infidèles chercher le martyre et Dieu se contentera de son sang. Sa résolution est prise. Il part pour Ancône et monte sur un navire prêt à faire voile pour Jérusalem. Mais il est dit que Dieu ne sera pas vaincu. Il lui apparaît, dit la légende, avec un visage triste, des larmes dans les yeux et sans prononcer une parole. Le Bienheureux comprit et pleura longuement sa résistance. Dieu était vainqueur.

MISSIONS — ANCÔNE ET NOCERA

Thomas se prépare à partir en Toscane. Un nouvel ordre du ciel le retient dans les Marches qu'il doit évangéliser aussitôt. A Ancône, il prêche sur la place publique et dans les carrefours, il parcourt les rues et annonce à ceux mêmes qui ne veulent pas venir l'entendre les prochains et terribles châtiments de Dieu. Ce genre nouveau de prédication attire les foules. Beaucoup le raillent, beaucoup aussi, touchés par la grâce, reviennent à Dieu.

Il demeure à Ancône un mois environ, vivant dans une misérable cabane, en compagnie d'un pauvre moine à qui il avait demandé l'hospitalité. La misère régnait au logis. Le pain leur faisait défaut; l'eau était rare et le pauvre moine devait chaque jour aller à une grande distance la recueillir goutte à goutte. Mais Dieu récompensa par un prodige l'hôte généreux de son serviteur. Chaque matin, dit la légende, au sortir de sa cabane il trouvait devant sa porte un petit baril plein d'eau apporté là sans doute par la main des anges.

D'Ancône, Thomas passe en Ombrie et se rend à Nocera, sa patrie. Les discordes civiles, les haines, les désordres de toutes sortes font là, comme dans beaucoup d'autres villes, d'affreux ravages.

Le Saint est ému de pitié. Toutes ces âmes loin de Dieu semblent cependant n'attendre qu'un signe pour revenir à lui. Thomas le leur donne. L'Esprit-Saint met sur ses lèvres des paroles tour à tour terribles et consolantes. Il tonne, il pleure, il supplie, et la grâce touche les cœurs. Les haines disparaissent, les discordes s'apaisent, les passions s'éteignent; les larmes abondantes prouvent la sincérité du repentir, et l'on voit ce spectacle admirable de milliers de personnes confessant publiquement leurs fautes, demandant pardon avec larmes et se flagellant jusqu'au sang.

Un miracle vint, si l'on en croit une vieille chronique, confirmer ces nouveaux convertis dans leur retour à Dieu. Dans le palais du gouverneur de Nocera, une des colonnes qui soutenaient l'édifice s'était écroulé sur un jeune homme et lui avait brisé les jambes. On essaya de relever ou de rouler la colonne; vains efforts. Le bloc résista et la victime se débat dans d'horribles souffrances. Les cris de frayeur poussés par les témoins de cette scène lugubre attirèrent l'homme de Dieu qu'un hasard providentiel avait conduit en ces lieux. Devant ce triste spectacle, il se jette à genoux, invoque le Seigneur, puis saisissant la colonne il la roule et la redresse sans le moindre effort. Ce prodige fut pour les habitants de Nocera une preuve de la mission du Bienheureux. Nombre de pécheurs qui avaient résisté jusque-là revinrent à Dieu.

ASSISE — PÉROUSE ET SON LÉGAT — PERSÉCUTION

Thomas a goûté aux joies de l'apostolat. Désormais rien ne peut le retenir. Il vole partout où il y a des cœurs à ramener au devoir.

En 1371, il est à Assise, attiré sans doute par sa tendre dévotion à son bienheureux Père saint François, mais aussi par son ardent amour des âmes. Là encore les haines que les partis politiques ont excitées sont vivaces et la corruption y règne en souveraine. Peut-on s'en étonner? L'exemple, hélas ! vient de haut. L'évêque, un certain Thomas Ragani d'Amelia, affiche une conduite peu édifiante : le clergé suit l'évêque et le peuple se modèle sur ses pasteurs. Le Bienheureux se met à annoncer sur la place publique les jugements de Dieu et ses vengeances terribles. On ignore les fruits de cette mission, mais on peut croire que sa parole ardente ne se fit pas entendre en vain.

Quelques jours après, Thomas entre dans Pérouse, capitale de l'Ombrie. C'était à cette époque une cité de 40 à 50 000 âmes, aussi célèbre par sa corruption que par ses richesses. Sans peur, le saint attaque le vice en face et le flagelle principalement chez les grands, les clercs et les moines. Les pamphlets comme les raileries ne lui sont point épargnés. Un gentilhomme connu de toute la ville pour son audace et sa licence prend sur lui d'obliger le Bienheureux à partir. Il est présent à chacune de ses prédications, vomit contre lui les menaces et les injures et le traite de menteur, de fou et de scier. « Malheureux, lui dit un jour Thomas dans un mouvement de sainte indignation, fais pénitence pendant les quelques jours qui te restent encore à vivre, car la vengeance de Dieu va s'abattre sur toi. » Et il lui prophétise sa mort sous le couteau d'un assassin. Trois jours plus tard la prédiction était réalisée mais le misérable avait eu le temps de mettre ordre à sa conscience.

La peste de 1348 fit d'affreux ravages à Pérouse. Tout ce que la ville comptait de religieux fervents était accouru au chevet des pestiférés

porter, avec des paroles de consolation les soins les plus délicats et les plus dévoués. Ils étaient morts à la tâche. Les moines restés à l'abri de la contagion protégés par les murs de leurs couvents n'avaient de religieux que l'habit. Ils se sentirent atteints par les reproches du Bienheureux et s'entendirent avec le légat de Pérouse, dont Thomas avait encouru la haine, pour l'obliger à quitter la ville.

On ne sait pas exactement quel fut ce légat. Quelques-uns nomment le cardinal Burgence, d'autres l'abbé de Monte Maggiore, Gérard Dupuis. Jeune encore, il avait répudié la réserve qui sied aux gens d'Eglise et avait fait siennes les mœurs des camps. Il s'était entouré de 1500 lanciers et de 500 archers venus de la Grande-Bretagne, tous gens de rapines et de mœurs perdues. Le Saint s'était présenté devant lui et, par des paroles affectueuses, avait essayé de le ramener à des sentiments de foi et d'honneur. Blessé dans son orgueil, il avait défendu à Thomas de se présenter à nouveau devant lui. Le Bienheureux alors lui avait prêté une fin prochaine et ignominieuse. Son courage le fit battre de verges et trainer hors de la ville mais la prophétie s'accomplit à la lettre.

EN TOSCANE — CONNAISSANCE DES CONSCIENCES NOUVELLES PERSÉCUTIONS

Thomas quitta alors l'Ombrie et se dirigea vers la Toscane. La première ville qui eut l'honneur de recevoir sa visite fut Cortone. Il y fit entendre des paroles de paix, et Dieu, pour aider à sa mission, lui dévoila les secrets des cœurs.

Arezzo puis Sienne entendirent la voix de l'in-fatigable apôtre. Dans cette dernière ville le bienheureux est dénoncé à l'inquisiteur, qui le fait enfermer comme magicien après l'avoir soumis à la question. Mais un ange lui apparaît dans sa prison et le reconforte. Remis en liberté, il se venge en saint, guérit les infirmes et les lépreux et convertit les pécheurs les plus obstinés.

PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE

Le Bienheureux entreprit à cette époque un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Suivi de trois de ses disciples, il traversa les provinces du nord de l'Italie, la France, pénétra en Espagne et, après quatre mois de souffrances inouïes, vint s'agenouiller au tombeau du saint apôtre. Il y passa la première nuit dans une oraison continuelle, et les esprits célestes, dit la légende, remplirent le lieu saint et l'inondèrent d'une lumière céleste. En même temps, saint Jacques apparut aux yeux ravis de Thomas : « Dieu, lui dit l'apôtre, a pour agréable le pieux voyage que tu viens de faire en mon honneur, et les anges ont noté sur le livre de vie toutes les souffrances que tu as endurées pour moi. »

Le pieux pèlerin ne quitta la terre d'Espagne

qu'après avoir visité le célèbre sanctuaire de Montserrat et déposé sur les pieds de la Vierge noire le baiser de son filial amour.

RETOUR EN ITALIE — LA TOUSSAINT AU CIEL LA MORT

À peine de retour sur le sol de l'Italie, le Bienheureux reprend ses prédications. Tour à tour Pise, Gènes, Florence, Pérouse l'entendent et, dans chacune de ces villes, il a à subir de cruelles persécutions.

Mais sa mission ici-bas est achevée; Jésus-Christ lui apparaît et lui annonce son prochain départ pour le ciel : « Va à Foligno, lui dit-il, c'est le lieu que j'ai choisi pour ton repos. »

Désormais la pensée du ciel ne doit plus quitter l'homme de Dieu. Il se met en route pour Foligno. Il lui tarde de contempler le lieu qui doit être pour lui le vestibule du paradis. Il se hâte, et soudain au pied d'une colline qu'il vient de gravir il aperçoit la paisible cité encadrée dans un bouquet de verdure. Alors il tombe à genoux, lève au ciel ses mains et de son cœur une prière de reconnaissance s'échappe. Mais bientôt ses lèvres s'immobilisent, son regard se perd dans des régions lointaines qu'on devine ravissantes et ses oreilles perçoivent des mélodies d'un charme enivrant car les traits de son visage s'illuminent et respirent des joies inconnues ici-bas. Le Bienheureux était au ciel; il y assistait à la fête de la Toussaint que l'Eglise, ce jour-là, célébrait sur la terre.

On devine combien, après cette visite au Paradis le cœur du bienheureux soupirait après l'éternel repos. Cependant il devait vivre quatre ans encore à Foligno où il s'était réfugié dans l'hôpital de la Trinité.

Sa mort arriva le 15 septembre 1377; il était âgé de quatre-vingt-quinze ans et fut enterré dans le cloître des Augustins.

SON CULTE

Dieu multiplia les miracles sur le tombeau du Bienheureux. Les populations devant les décisions de l'Eglise, mirent Thomas au nombre des Saints. Plusieurs années après sa mort, quand on fit la reconnaissance de son corps pour le placer sur les autels, on le trouva parfaitement intact et exhalant une odeur de suaves parfums. C'était le 19 novembre. Sa fête, célébrée auparavant le 15 septembre, anniversaire de sa mort, fut reportée à cette date.

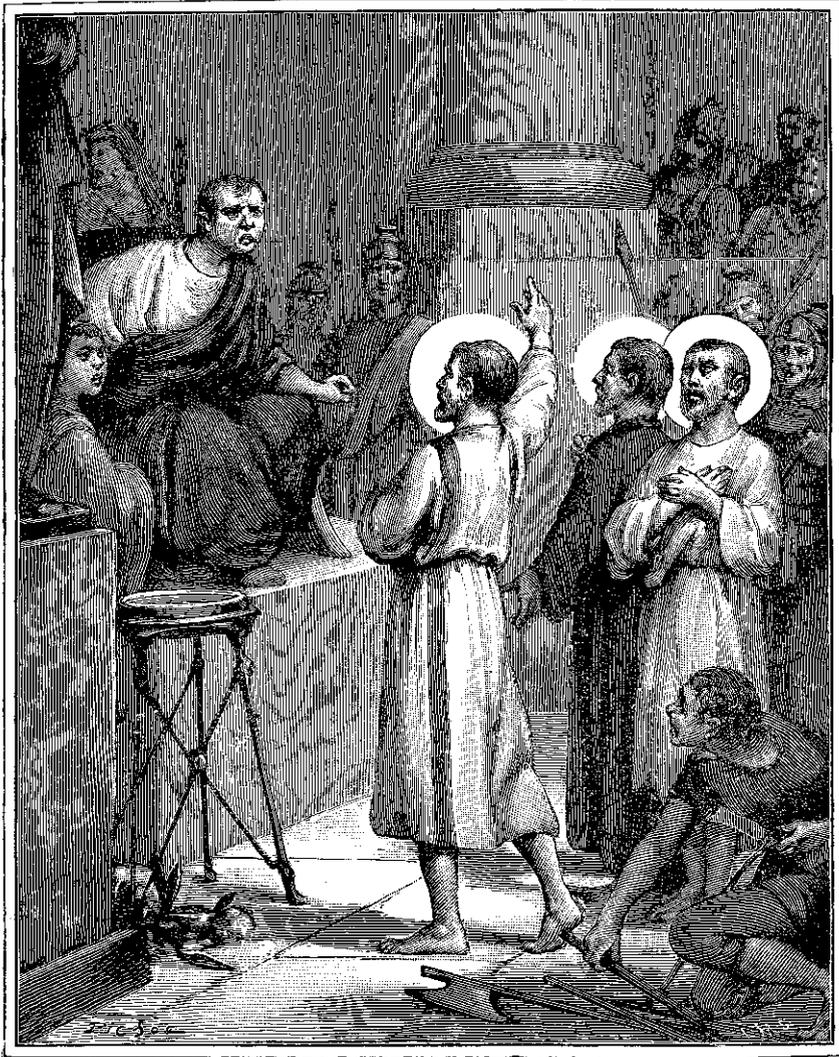
SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

Il profeta del secolo XIV. Il B. Tommaso Unzio et il suo tempo, par L.-C. AMONI. Assise, 1877.
Il B. Romana Iuzio et il suo tempo; par L. C. AMONI. Assise 1877. *Auréole séraphique*, t. IV. *Palmus séraphique*, t. 9.

SAINTS SÉVERIN, EXUPÈRE ET FÉLICIEN

martys de Vienne.

Fêtes les 19 et 27 novembre.



Sous l'empereur Aurélien, trois nobles citoyens de Vienne, Séverin, Exupère et Félicien, comparaissent devant le préfet et confessent leur foi.

LE CHRISTIANISME DANS LES GAULES

L'EVANGILE fut annoncé de bonne heure aux peuples des Gaules. C'est un fait incontestable que déjà dès le 1^{er} siècle de notre ère, non seulement la Gaule transalpine renfermait beaucoup de chrétiens isolés que le passage des légions romaines ou les relations de commerce y avait amenés des autres parties de l'empire, mais qu'elle comptait aussi plusieurs Eglises fondées par les disciples et les envoyés directs des apôtres.

La bonne nouvelle tombait sur une terre féconde, et les grandes cités gauloises, Lyon et Vienne, devinrent le siège d'importantes Eglises signalées par la ferveur de leurs premiers fidèles. Cependant, le triomphe de la foi était loin encore d'y paraître certain et définitif; tandis que partout ailleurs le christianisme étonne par ses progrès soudains et la grandeur de sa marche, si on l'étudie dans les Gaules, on est frappé de voir qu'il n'y eut que de faibles et laborieux commencements.

Puis vient l'ère des martyrs, à la fin du second

siècle, à laquelle préludait l'arrivée de nombreux missionnaires qui semblaient s'être donné rendez-vous dans les Gaules des quatre points du monde. Ils catéchisent et baptisent les peuples sur leur passage, se frayant partout des routes inconnues pour porter la doctrine de Jésus-Christ jusque dans les cantons les plus reculés de nos provinces.

LA PERSÉCUTION

La religion chrétienne vécut tout d'abord tolérée par les Romains, au même titre que les cultes des nations soumises.

Mais le jour vint où le nombre des chrétiens se multipliait sans cesse, la religion nouvelle sembla constituer un péril pour la religion officielle du peuple romain dont les chrétiens ne pouvaient reconnaître les nombreuses divinités.

On trouva dans l'arsenal des lois existantes une loi appelée *Lex Juliae Majestatis*, aux termes de laquelle étaient punis « tout acte et toute parole pouvant porter atteinte à la grandeur et à la majesté du peuple romain et de ses magistrats », formule vague qui se prêtait à tout et qu'on appliquait spécialement aux chrétiens, sous ce prétexte qu'une religion nouvelle jette toujours quelque trouble dans l'Etat.

En vertu de cette loi, des empereurs philosophes, Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, dont le règne avait été salué comme une ère de paix et de prospérité par les provinces conquises, versèrent légalement des flots de sang.

Les Eglises de Vienne et de Lyon payèrent les premières leur tribut à la persécution. Dans la seconde moitié du 1^{er} siècle, des exécutions sanglantes eurent lieu sur les bords du Rhône et de la Saône.

Le récit du supplice de ces premiers confesseurs de la foi fait le sujet de la lettre célèbre des fidèles de Vienne et de Lyon à leurs frères d'Asie et de Phrygie.

Aucune Eglise ne possède dans ses annales un récit plus touchant et en même temps plus authentique de ses humbles débuts.

Quarante-huit chrétiens moururent pendant cette cruelle épreuve, et parmi eux Blandine, Vettius Epagathus, Sanctus, diacre de Vienne, les uns sous la hache du licteur, les autres exposés aux bêtes de l'amphithéâtre.

LES MARTYRS DE VIENNE

La cité viennoise put s'enorgueillir encore d'autres triomphes durant et après cette persécution.

Les martyrologes, celui d'Adon entre autres, indiquent, au 8 du mois d'octobre, de nombreuses victimes immolées pour le Christ.

A Vienne, sous Aurélien, quinze soldats convertis par saint Savinien, évêque de Troyes, sont décapités par ordre de cet empereur. Plus tard, saint Ferréol et saint Julien illustrèrent par leur mort leur ville natale.

Enfin, la même année que souffrirent les martyrs de Lyon, Séverin, Exupère et Félicien répandirent leur sang pour la foi.

C'étaient trois citoyens de la ville de Vienne, distingués par leur noblesse, baptisés, dit-on, par le pape Sixte 1^{er}, lors d'un voyage qu'ils avaient fait à Rome, et considérés comme les principaux soutiens de la religion du Christ.

Arrêtés au nom de l'empereur, ils furent conduits devant le tribunal par une cohorte de soldats. Interrogés par le préteur de la ville, ils

confessèrent de vive voix et sans crainte aucune leur foi au Christ et à la Très Sainte Trinité.

Ni les menaces ni les promesses ne purent les décider à sacrifier aux idoles. Remplis de la grâce de l'Esprit-Saint, ils triomphèrent des tourments, inébranlables dans la foi de leur baptême.

Le temple d'Auguste et de Livie et le Panthéon viennois, dédié aux cent dieux, étaient proches de l'habitation des généreux soldats du Christ; ils y furent conduits, et, sur leur refus de sacrifier aux simulacres des *Césars très grands, très bons et éternels*, ils furent condamnés à mort.

Les outrages et les injures d'une vile populace ne purent les émouvoir, heureux de souffrir pour le divin Maître.

Arrivés au lieu du supplice, ils se mirent à genoux, et, après une dernière prière, les soldats s'approchèrent d'eux et leur tranchèrent la tête d'un coup d'épée. Les glorieux martyrs allèrent recevoir au ciel la couronne d'immortalité.

SÉPULTURE ET TRANSLATION

Les corps des martyrs, soustraits à la fureur des païens par la piété des fidèles, furent inhumés près de la ville, dans un champ nommé Brénier, aujourd'hui les Brosses, au delà du faubourg Pont-Evêque.

Lorsque l'ère des persécutions fut fermée, au temps de saint Paschase, évêque de Vienne (v^e siècle), les martyrs, dont la tombe était oubliée, apparurent plusieurs fois à un saint diacre appelé Tertius, et lui révélèrent l'époque et toutes les circonstances de leur passion.

A la suite de cette révélation, leurs reliques, transférées en grande cérémonie par le clergé et le peuple, obtinrent une sépulture plus convenable sous l'autel de la basilique de Saint-Romain, église voisine située vers la partie orientale de la ville.

Ils y demeurèrent jusqu'au jour où saint Bernard, archevêque de Vienne, plein de foi en leurs mérites, résolut de placer les restes des trois martyrs dans l'église abbatiale qu'il venait de fonder à Romans sur les bords de l'Isère. Il y avait choisi sa dernière demeure et voulait s'entourer dans la tombe des patronages les plus sûrs et les plus efficaces.

Les reliques des martyrs, retirées de l'église de Saint-Romain, furent transportées à Romans au milieu d'un nombreux cortège d'évêques, d'abbés et de princes; et placées dans la nouvelle église dédiée aux Saints-Apôtres et aux martyrs Séverin, Exupère et Félicien. Tous les évêques de la province de Vienne assistèrent à cette dédicace et à cette translation qui furent célébrées le 2 octobre de l'année 840.

PATRONS DE LA VILLE DE ROMANS

La châsse qui renfermait les reliques fut mise à la place d'honneur dans le sanctuaire même. Là se lisaient, sur les marbres de l'arcade tumulaire, l'inscription commémorative suivante.

« Cette sainte demeure est honorée de la présence de trois martyrs dont les noms sont inscrits sur le livre de vie. Heureuses victimes de la cause du Seigneur, ils reçurent les couronnes célestes dans la ville de Vienne. Transférés après de longues années, ils illustrent maintenant par leurs perpétuels miracles cet autel, ornement du temple qu'érigea un pieux archevêque, et qu'il dota d'un si précieux trésor. C'est ici que, se mettant pour l'éternité sous le patronage des mar-

tyrs, il quitta la vie; c'est dans cette enceinte sacrée qu'il reçut la sépulture.

» Que la miséricorde du Christ daigne à jamais s'étendre sur lui!

» Lecteur, qui désire savoir les noms de ces trois Bienheureux, apprends qu'ils se nomment Séverin, Exupère et Félicien. »

Cette inscription, en vers latins, est attribuée à Florus, diacre de l'Eglise de Lyon. Elle est antérieure à la canonisation de saint Barnard, et sort évidemment de la plume d'un contemporain, initié à tous les secrets de sa vie et à toutes les agitations de sa conscience. Il n'est pas ici question d'un saint, mais d'un prélat se mettant en suppliant sous le patronage de trois illustres martyrs, à côté desquels ses miracles futurs et la vénération des fidèles ne devaient le placer qu'un siècle plus tard.

Cependant, autour de l'abbaye ne tarda pas à se former, selon un usage presque constant, un village, puis une ville (1) qui grandit dans le respect et l'amour de ses glorieux patrons. On en trouve un intéressant témoignage, dès avant 1119, dans l'homélie de Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne, plus tard Pape sous le nom de Calixte II, homélie reproduite dans l'office de la translation de nos Saints. Que sont devenus les nombreux récits auxquels il est fait allusion et qui redisaient leurs héroïques combats? Leur trace nous est perdue.

LE MYSTÈRE DES TROIS DOMS

A plusieurs reprises, les Romains eurent recours à leurs saints patrons; quand la ville était assiégée, le peuple portait leurs reliques au-dessus des remparts, et l'ennemi prenait la fuite.

En 1504, le printemps fut d'une désolante sécheresse; pour apaiser le ciel, les Romains firent une procession générale, immédiatement suivie, le 15 juin, d'une pluie bienfaisante, et il fut décidé de représenter la vie des martyrs auxquels on en était redevable.

L'année suivante, la ville de Romans fut envahie par une peste qui s'annonçait avec les symptômes les plus sinistres.

Déjà au cours du siècle précédent, elle s'était vue exposée aux ravages de ce redoutable fléau. Sans prendre à la lettre cette assertion de l'historien Chorier que les étoffes de Romans tenaient lieu de monnaie par voie d'échange dans les Etats du Sophi et du Grand Seigneur, les relations commerciales de cette ville avec Marseille et le Levant, où s'écoulaient, en partie, les produits de sa fabrication, n'en sont pas moins certaines, et on peut y trouver une explication plausible du retour fréquent de la peste.

Quand la sécurité fut venue, les Romains songèrent à témoigner leur reconnaissance aux martyrs Séverin, Exupère et Félicien, dont ils avaient invoqué la puissante intercession. Ce fut par une pièce théâtrale qui reproduisait les actes de leur vie et le tableau de leurs glorieux tourments.

Ces représentations, dont on a retrouvé de nombreux extraits dans les archives dauphinoises, drames liturgiques, sous le nom de « vies, jeux, histoires », étaient destinées, durant ces époques de foi naïve, à rehausser l'éclat des solennités de

l'Eglise, à honorer Dieu et les saints, à leur témoigner surtout de la gratitude pour la délivrance d'un fléau.

La foi commune des acteurs et des spectateurs faisait de ces représentations comme une prédication vivante. C'était un enseignement donné par des tableaux d'une saisissante vérité; de plus, on y flagellait les vices et on y voyait même de cinquantaines critiques de mœurs, contre le despotisme de certains personnages, comme du reste dans les sculptures des façades de nos cathédrales gothiques.

Dans le mystère des Trois Doms, la scène se passait tantôt à Rome, tantôt à Vienne, d'autres fois dans les Alpes. On y voyait paraître quatre-vingt-seize acteurs, Dieu le Père, la Sainte Vierge; et grand nombre de personnages allégoriques, comme Dame Silence, Grâce céleste, etc.

Le mystère était divisé en trois journées, en l'honneur des trois doms ou seigneurs Séverin, Exupère et Félicien, tour à tour vainqueurs et victimes de leurs bourreaux. Enfin, après avoir rougi l'arène de leur sang, lorsqu'ils étaient arrivés au terme de leurs longues épreuves, la translation de la châsse des martyrs sur le théâtre même, servait d'épilogue à cette pieuse trilogie.

CULTE DES TROIS MARTYRS

De Romans, la dévotion envers les protecteurs de cette ville rayonnait sur toute la province du Dauphiné. Vienne, surtout, était fière de leur avoir donné le jour, et elle leur vouait un culte profond.

On croyait que la maison des saints martyrs était dans le quartier de Saint-Martin de Vienne, sur les bords de la Gère, près d'un carrefour appelé place du Bacon.

Le clergé de l'église primatiale y stationnait le deuxième jour des Rogations; en mémoire des trois Saints, trois couronnes de fleurs étaient préparées et attachées, l'une à la croix, les deux autres aux chandeliers des acolytes. Plus anciennement, ce même jour, on allait jusqu'à l'église de Saint-Romain où, pendant tant de siècles, avaient reposé les corps de nos martyrs.

Saint Félicien est le patron d'un gros bourg de l'Ardèche qui porte son nom. Cette église dépendait autrefois du diocèse de Vienne; les chanoines de Romans y vinrent deux fois, en grande pompe, portant avec eux la châsse des trois martyrs et celle de saint Barnard. La seconde fois, en 1052, il venaient prendre possession de l'église de Saint-Félicien, injustement détenue par des seigneurs du voisinage.

Les Eglises de Valence, Die, Grenoble et Viviers s'étaient de bonne heure unies à celle de Vienne dans le culte commun des Trois Martyrs. Leur fête est célébrée à Valence et à Romans le 28 novembre; à Vienne et à Grenoble, le 27 du même mois. En 1904, S. S. Pie X a concédé au diocèse de Grenoble un très bel office en leur honneur. Leur culte n'est donc pas près de s'éteindre, pas plus que le souvenir de leur mort glorieuse et de leurs bienfaits.

SOURCES CONSULTÉES

S. ADON, *Martyrologe*. — MABILLON, *Fragmenta*. — Les historiens de Vienne : LE LIÈVRE, CHORIER, CHARVET. — DE TERREBASSE, *Epitaphe des Trois Martyrs*. — PAUL-EMILE GIRAUD et ULYSSE CHEVALIER, *Mystère des Trois Doms*, joué à Romans en 1509. — Bréviaires de Vienne, 1522, 1678. — A. GROSELLIER, *Offices propres du diocèse de Grenoble*, 1904. E. V.

(1) Romans, chef-lieu de canton de la Drôme, 15 000 habitants. Selon tous les historiens, c'est à la fondation de cette abbaye, plus tard transformée en Chapitre, que la ville de Romans doit son origine. L'église romane de Saint-Barnard est une des plus remarquables du Sud-Est de la France.

FLEURS DES SAINTS

MANIÈRE DE VAINCRE LES PASSIONS

Un ancien solitaire étant un jour interrogé par ses disciples sur la manière de combattre les passions, leur répondit par cette figure (il était alors dans un lieu planté de cyprès). Il commanda à l'un de ses disciples d'arracher un petit cyprès qu'il lui montra, et le disciple l'arracha aussitôt, sans peine, d'une seule main. Il lui en assigna ensuite un autre un peu plus grand, qu'il arracha aussi, mais avec un peu plus d'effort, et en y mettant les deux mains. Pour en arracher un troisième, qui était plus fort, il fallut qu'un de ses compagnons lui aidât, et encore le firent-ils avec assez de difficulté. Enfin, l'ancien solitaire leur en marqua un qui était beaucoup plus gros. Tous les jeunes solitaires se mirent de concert et ne purent l'arracher. Alors le maître, prenant de là occasion de les instruire : « Voilà, mes chers enfants, leur dit-il, comme il en est de nos passions ; au commencement, quand elles ne sont pas encore enracinées, il est facile de les arracher, mais lorsque, par une longue habitude on leur a laissé prendre de profondes racines dans le cœur, il est très difficile de les dominer et de s'en rendre maître ; il faut donc travailler de bonne heure à les combattre.

SAINTE CONDESCENDANCE

Un vieillard vénérable consultait souvent le saint abbé Jean et oubliait toujours ce qu'il en avait appris. Y ayant été plusieurs fois sans jamais rien retenir de ses salutaires leçons, il resta un long intervalle sans y retourner. Le Saint lui en ayant demandé la raison : « J'ai craint de vous importuner inutilement, répondit-il. » Alors le saint abbé voulant l'instruire et lui faire comprendre que la charité est invariable et inépuisable dans ses sentiments, lui dit : « Allumez une lampe » ; il obéit. Ensuite, il lui en fit allumer plusieurs autres à cette lumière ; après quoi, il lui demanda si la lumière de cette première lampe avait souffert de la diminution en se communiquant à plusieurs. Le vieillard répondit que non. « Or, sachez, ajouta l'abbé Jean, que quand tous les solitaires du désert de Scéthé viendraient à ma cellule pour me consulter, je ne perdrais rien de ce que je pourrais leur communiquer, parce que je le puise dans le Cœur de Jésus-Christ. Venez donc toutes les fois que vous croirez en avoir besoin, et ne craignez jamais de m'importuner. »

POUR ÊTRE UN SAINT

Un religieux ayant consulté saint Macaire sur ce qu'il fallait faire pour être un saint, celui-ci l'envoya dire des injures à des sépulcres, et ensuite faire des compliments aux morts qui y étaient renfermés. Après quoi, il lui demanda : « Que vous ont-ils dit ? — Rien, répondit le religieux. — Or donc, continua le Saint, si comme ces morts vous êtes insensible aux injures et aux louanges, vous deviendrez un grand saint. »

Un jour que le même saint Macaire rentrait dans sa cellule, il y trouva un voleur qui chargeait sur un chameau tout ce qu'il pouvait emporter ; le Saint l'aïda sans être connu, lui donna encore une bêche qui lui avait échappé, ensuite, lui servit de guide dans le chemin, se disant à lui-même avec un saint détachement : « Nous n'avons rien apporté en venant au monde, et nous ne pouvons rien emporter quand nous en sortirons. Dieu me l'avait donné, Dieu permet qu'on me l'ôte ; que son saint nom soit béni en tout. »

DIEU TIENT COMPTE DE TOUTS NOS EFFORTS

Un saint religieux vivant dans la solitude avait sa cellule fort éloignée de l'endroit où il était obligé d'aller chercher de l'eau. Il se trouva un jour si fatigué du chemin que, ne pouvant plus se soutenir de lassitude, il dit en lui-même : « Qu'est-il nécessaire que je me donne tant de peine ? Il vaut bien mieux que j'aïlle demeurer auprès de l'eau et que j'y bâtisse ma cellule. » Une autre fois qu'il allait encore à l'eau avec sa cruche et qu'il songeait durant le chemin où il pourrait placer plus commodément sa cellule, il entendit derrière lui comme la voix d'un homme qui comptait, un, deux, trois, et continuait ainsi à compter à mesure que le solitaire marchait. Étonné que dans ce désert il y eût quelqu'un, il tourne la tête et ne voit personne. Il poursuit son chemin et entend de nouveau la même voix. Il se retourne une seconde fois et ne voit rien. La même chose étant arrivée une troisième fois et le solitaire ayant encore tourné la tête, il vit un jeune homme éclatant de lumière, qui lui dit : « Je suis l'ange du Seigneur, qui compte tous vos pas, afin qu'il n'y en ait aucun qui demeure sans récompense. » Et ayant dit ces paroles, il disparut. Dès ce moment, le saint religieux, au lieu de penser à approcher sa cellule de la fontaine, résolut d'aller demeurer plus loin, afin d'avoir à l'avenir et plus de peines et plus de mérites devant Dieu.

Soyons, nous aussi, persuadés que les plus petites choses, souffertes pour la gloire de Dieu, sont toujours d'un grand prix à ses yeux.

NE GARDEZ PAS DE RANCUNE

Saint Jean l'Aumônier ayant eu un jour une contestation avec le sénateur Nicétas, ils se séparèrent en mauvaise intelligence. Vers le soir, le Saint, affligé de ce différend, envoya un archiprêtre à Nicétas pour lui dire de sa part ces paroles : « Mon frère, le soleil est près de se coucher. » Le sénateur, frappé de ces mots, va le trouver ; aussitôt, ils se mirent à genoux tous deux l'un devant l'autre et s'embrassèrent tendrement. Le Saint lui dit : « Je vous assure que si je n'avais craint de rallumer votre colère, je serais allé vous trouver à l'instant. » Le sénateur lui en dit autant. Tous ceux qui étaient présents furent grandement édifiés de leurs sentiments.

SAINT FÉLIX DE VALOIS

FONDATEUR DES TRINITAIRES

Fête le 20 novembre.



Les captifs rachetés par les Trinitaires viennent en pèlerinage d'actions de grâces à Cerfroy avec leurs chaînes. Saint Félix et saint Jean de Matha les accompagnent.

(D'après une ancienne fresque du couvent des Mathurins, à Paris, détruit à la Révolution.)

NAISSANCE DE SAINT FÉLIX DE VALOIS

Dieu, toujours admirable en ses saints, sait les donner au monde au temps où ils sont le plus nécessaires au bien de la société. Ainsi, lorsque la barbarie regorgeait de pauvres captifs chrétiens, il sus-

cita saint Félix de Valois et saint Jean de Matha pour accomplir une œuvre qui fut certainement l'une des plus belles créations du génie catholique.

Félix de Valois naquit le 9 avril de l'an 1127, dans la ville de Saint-Quentin, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre.

Ses parents, plus recommandables encore par leurs vertus que par la noblesse de leur race, tenaient rang parmi les plus illustres familles du royaume. Son père, comte de Vermandois et de Valois, était le petit-fils du roi Henri I^{er}, et sa mère était fille de Thibaut III, comte de Champagne et de Blois. Ainsi, Félix, issu par son père d'un sang royal, pouvait légitimement prétendre à la couronne de France. Mais Dieu avait d'autres desseins sur lui.

En effet, au temps où sa mère le portait encore dans son sein, elle eut un songe où le Seigneur lui manifesta les futures destinées de son enfant.

Comme elle s'était endormie au pied d'un autel dédié à saint Hugues de Rouen, elle vit venir à elle la Mère de Dieu, tenant son divin Fils dans ses bras, et précédée d'un bel enfant qu'elle ne connaissait pas. Jésus, prenant alors la croix qu'il portait sur ses épaules, la donna à son jeune compagnon, et celui-ci lui offrit à son tour, avec beaucoup de grâce, une belle couronne de fleurs qu'il avait dans les mains.

Comme la pieuse princesse cherchait ce que cela pouvait signifier, saint Hugues lui apparut et lui dit de « s'estimer heureuse de devenir la mère d'un tel » fils, car le bel enfant qu'elle voyait était le sien. » Puis, il ajouta qu'il échangeait un jour les lys de France pour la croix de Jésus-Christ, mais qu'il la partagerait avec elle, afin de lui permettre de suivre avec lui la voie douloureuse du Calvaire. »

En effet, l'enfant, partageant alors sa croix, en donna la moitié à sa mère, qui se réveilla toute troublée de ce songe.

ENFANCE DE FÉLIX DE VALOIS — COMMENT IL FAIT TOMBER LA ROSÉE DU CIEL

Peu de temps après la naissance de notre Saint, une effroyable disette sévit dans tout le pays du Vermandois, et sema la mort et la désolation dans cette belle contrée.

Le comte, touché de la misère de ses sujets, commanda d'ouvrir les portes de son palais, et de distribuer d'abondantes aumônes à tous ceux qui demanderaient secours. Cependant, les pauvres devinrent si nombreux, que les provisions furent bientôt épuisées, et le généreux prince allait se voir exposé lui-même, avec sa famille, aux atteintes du terrible fléau.

Mais Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui. Un jour que la nourrice du petit Félix se trouvait à la distribution des vivres, elle eut la pensée de former, avec la main du petit prince, le signe de la croix sur le peu de pain qui restait. Alors, chose merveilleuse, ce pain se multiplia de telle sorte qu'on en put distribuer plusieurs jours de suite à tous les pauvres qui se présentaient. Ce que voyant, la nourrice lui fit aussi bénir les champs d'alentour, et les nuées du ciel, obéissant à la main de l'enfant, se répandirent aussitôt en douces pluies, et, fécondant la terre, ramenèrent l'abondance dans tout le pays. Que ne peut l'innocence d'un petit enfant sur le cœur de Dieu!

SAINY FÉLIX DE VALOIS CHEZ SON ONCLE THIBAUT DE CHARTRES — POURQUOI THIBAUT REFUSE SON CHAPEAU A UN ANGE DU CIEL

Quand il fut en âge de comprendre et de penser, Félix n'eut pas d'abord d'autre école que celle du foyer domestique. Il grandit sous les regards vigilants de ses parents qui lui inspirèrent, dès l'âge le plus tendre, l'amour et la pratique des vertus chrétiennes.

Ce fut en ce temps-là que le Souverain Pontife Innocent II se réfugia en France à cause du schisme

de l'antipape Anaclet, et vint demander l'hospitalité au comte Thibaut de Chartres, frère de la comtesse de Valois.

On conçoit la joie de cette pieuse princesse en apprenant cette bonne nouvelle. Elle s'empressa d'accourir se jeter aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, qui bénit son petit Félix avec une tendresse toute paternelle. Le grand saint Bernard, qui se trouvait là, fit mieux encore : inspiré sans doute par un ange de Dieu, il le prit dans ses bras et l'offrit à la Très Sainte Vierge Marie, la suppliant de le prendre désormais sous sa sauvegarde et sa protection.

On comprend les rapides progrès que Félix dut faire dans la vertu sous un si bon patronage.

Il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Docile de caractère, on ne vit jamais enfant plus obéissant à ses parents, plus doux envers ses semblables, et surtout plus charitable à l'égard des pauvres de Jésus-Christ; car la charité était sa vertu de prédilection.

En cela, du reste, il ne faisait que suivre les nobles exemples de ses parents, mais principalement de son oncle Thibaut qui passait pour le prince le plus magnifique et le plus charitable du royaume.

Les légendes racontent de beaux traits de la charité de Thibaut qui faisait toujours l'aumône le plus gracieusement et le plus joyeusement du monde.

Il aimait d'un amour tout particulier son neveu Félix qu'il avait nommé son grand *aumônier*, parce qu'il s'acquittait fort bien de cette charge.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble pendant un hiver rigoureux, ils rencontrèrent un pauvre presque nu et tout transi de froid, qui leur demanda l'aumône pour l'amour de Dieu. Le bon Thibaut, tout aussitôt touché de compassion, lui demanda ce qu'il voulait :

« Votre manteau, répondit le mendiant.

— Volontiers, répartit le prince, le voici ! que veux-tu encore ?

— Vos bagues, sire comte, sont bien belles !

— Tiens, les voilà ; désires-tu autre chose ?

— Hélas ! lui fut-il répondu, vous êtes riche, moi je suis pauvre, votre collier de chevalier ferait bien mon affaire.

— C'est juste, dit encore le comte sans se troubler, prends aussi mes gants, je te les donne de bon cœur ; est-ce tout ?

— Non, monseigneur, répéta pour la troisième fois le mendiant, je voudrais aussi votre chapeau.

— Oh ! pour cela, répondit Thibaut en riant, n'y pense plus, car si je te donnais mon chapeau, on verrait que je suis chauve, et l'on se moquerait de moi.»

Alors, le pauvre disparut, dit la légende, laissant à terre manteau, bagues, gants et collier ; et le bon Thibaut, tout joyeux d'avoir donné l'aumône à un ange du ciel, fit vœu avec Félix, son neveu, de ne jamais la refuser à qui la lui demanderait pour l'amour de Dieu.

EN QUELLE CIRCONSTANCE FÉLIX DE VALOIS ET SON ONCLE THIBAUT SECOURURENT UN LÉPREUX

On raconte qu'en s'en allant un jour visiter saint Bernard à Clairvaux, Félix de Valois et son oncle Thibaut rencontrèrent en chemin un pauvre lépreux. Aussitôt, le saint jeune homme descendit de cheval, et se mit en devoir de consoler cet infortuné par de douces paroles. Le comte Thibaut fut tout honteux de s'être laissé prévenir ; néanmoins, il se hâta de venir en aide à son neveu. Alors, prenant tous deux le lépreux dans leurs bras, ils le transportèrent

dans une maison voisine, où ils veillèrent à sa subsistance et vinrent souvent le visiter.

Cependant, le lépreux mourut et le comte Thibaut était absent.

Lorsqu'il revint, comme il ne savait rien de ce qui s'était passé, il alla pour visiter, selon sa coutume, le pauvre lépreux. Mais, quel fut son étonnement de le trouver parfaitement guéri et si resplendissant de lumière qu'il en fut ébloui!

« N'êtes-vous pas le lépreux? dit-il.

— Oui, c'est bien moi le lépreux que vous cherchez, lui fut-il répondu; et je viens maintenant vous remercier de vos bienfaits. Pour moi, comte Thibaut, vous êtes descendu de cheval avec votre neveu; pour vous, je descends des ciels où je jouis maintenant du bonheur éternel. Merci pour votre charité; je vous aiderai là haut de mes prières. »

En disant ces paroles, le lépreux s'en retourna au ciel, et le comte Thibaut renouvela sa promesse de toujours secourir son prochain.

Tel était le prince généreux auprès duquel notre Saint acquit un si tendre amour pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

FÉLIX DE VALOIS PART POUR CLAIRVAUX

Le jour arriva où le comte de Vermandois se vit obligé de se séparer de son cher fils. Tout ce que l'on pouvait apprendre dans la maison paternelle, Félix le savait; mais ce n'était pas suffisant pour un jeune homme de son rang. Du moins, son père voulut se donner la satisfaction de le placer sous la direction d'un maître aussi savant que saint: il l'envoya à Clairvaux où les princes du royaume envoyaient leurs enfants.

Nous connaissons déjà suffisamment notre Saint pour nous faire une idée des merveilles de sainteté qu'il dut accomplir sous la direction de saint Bernard. Non seulement il surpassa tous les jeunes compagnons de son âge en toutes sortes de perfections, mais il leur fut proposé par le maître comme le modèle sur lequel ils devaient se régler dans toutes leurs actions. Toutefois, à Clairvaux, comme à la maison de son père et de son oncle Thibaut, la charité envers le prochain était toujours la vertu la plus chère à son cœur.

Un jour qu'il se trouvait à Chartres, avec son maître saint Bernard, il rencontra par les rues de la ville un grand criminel que l'on conduisait au supplice. Touché de compassion, le saint jeune homme supplia son oncle de lui faire grâce de la vie. Mais Thibaut, aussi juste aux méchants qu'il était charitable aux bons, refusa, parce que, disait-il, cet homme était un danger continu pour la contrée. Félix, néanmoins, ne se tint pas pour battu: « Je ne sais, » dit-il de nouveau, quels crimes il a pu commettre, » mais ce que je sais, c'est que, si vous lui donnez la vie, il deviendra un grand serviteur de Dieu. »

Thibaut connaissait trop la vertu de son neveu pour ne pas ajouter foi à ses paroles; il pardonna donc au coupable qui prit bientôt l'habit au monastère de Clairvaux, et mourut quelques années après en odeur de sainteté.

SAINT FÉLIX DE VALOIS A LA COUR DE FRANCE — IL PART POUR LA CROISADE

La vie de l'homme est ainsi faite, qu'à peine s'attache-t-il à quelque chose, qu'il la faut aussitôt quitter. Il faut que, sur la terre, il poursuive son chemin; il peut cueillir une fleur en passant, mais ne peut s'arrêter qu'il n'ait atteint le but que Dieu lui a montré.

Pour saint Félix de Valois, il lui fallut échanger sa chère solitude de Clairvaux pour le séjour dan-

gereux de la cour. Son père le voulait ainsi, car le roi l'avait réclamé, et le comte de Valois ne pouvait refuser son fils au roi son proche parent.

Notre Saint ne démentit pas un instant la réputation qui l'avait précédé à Paris. Modèle des bons fils et des bons disciples, il devint le parfait modèle du bon chevalier chrétien. Il s'acquitta par ses vertus l'affection du monarque et la vénération des grands du royaume. Il était à la cour comme un ange envoyé du ciel; et Dieu, se plaisant à manifester sa sainteté par d'éclatants miracles, chacun l'aimait et voulait le voir.

On raconte que, dans un brillant tournoi donné par le roi aux princes, ducs et barons de son royaume, un noble chevalier tomba malheureusement de cheval et se tua sur le coup.

Félix fut touché des cris et des sanglots de cette noble assemblée, c'est pourquoi il demanda au Seigneur de vouloir bien faire un miracle, ce qu'il obtint aussitôt, tant il est vrai que la foi est toute-puissante auprès de Dieu. En effet, prenant le cadavre par la main, il lui commanda de se relever au nom de la Sainte-Trinité. Alors, celui qui était mort revint à la vie, et se précipita aux pieds de son libérateur, louant et bénissant Dieu.

Quand saint Bernard prêcha la croisade quelque temps après, Félix de Valois ne fut pas le dernier, comme on doit bien le penser, à prendre la croix. Il accompagna partout le roi, et lui, si humble et si doux aux pauvres, se rendit terrible aux mécréants. Toutefois, s'il était preux chevalier sur le champ de bataille, de retour au camp, il menait la vie austère de Clairvaux; joignant ainsi, disent les légendes, au courage militaire, la modestie et la retenue d'un religieux.

Après la malheureuse issue de la croisade, Félix de Valois revint à Paris, non sans avoir donné des preuves éclatantes de sa valeur, mais surtout de sa sainteté.

COMMENT FÉLIX DE VALOIS PRÉFÈRE LE DÉSERT A LA COUR DU ROI DE FRANCE

Il faut le dire cependant, les grandeurs et les richesses de la terre étaient insuffisantes à contenter un cœur tel que le sien. Vint donc le jour où, foulant aux pieds toutes les dignités et les honneurs du monde, il échangea la couronne de France pour la croix de Jésus-Christ; et sans même jeter un regard sur le brillant avenir auquel il renonçait pour toujours, il se retira dans le désert, ne respirant que l'amour de Dieu, ne voulant que lui seul pour tout héritage.

Dans la solitude, Félix sentit son esprit s'illuminer d'une foi nouvelle, et son cœur s'embraser d'un amour plus vaillant et plus fort; mais aussi, qu'il pourrait raconter les luttes mémorables qu'il eut à soutenir. Le démon, ne pouvant supporter plus longtemps l'éclat de ses vertus, lui livra une terrible guerre, mais le fidèle champion de Dieu savait combattre les bons combats; il redoublait d'austérité, mortifiait sa chair par les plus cruelles macérations, répandait ses larmes et ses prières devant le Seigneur.

Une misérable grotte remplaçait le magnifique palais de son père. Un âpre cilice tenait lieu des vêtements précieux d'autrefois, et lui, qui mangeait naguère à la table du roi de France, se nourrissait maintenant d'herbes amères.

Saint Félix de Valois renouvela dans son désert les merveilles de saint Antoine et de saint Hilarion; aussi, Dieu voulut-il lui accorder les mêmes faveurs qu'à ces grands solitaires. Un corbeau lui apportait tous les dimanches de sa part un pain du ciel.

Saint Félix de Valois vivait depuis quarante ans déjà dans un désert au diocèse de Meaux, lorsque Dieu lui envoya saint Jean de Matha, docteur de l'Université de Paris, et dont il voulait faire son compagnon. Ils ne s'étaient jamais vus, ils ne se connaissaient que de réputation; néanmoins, ils allèrent au-devant l'un de l'autre, s'em brassèrent avec effusion en s'appelant par leur propre nom.

Dieu seul sait ce qui se passa entre ces deux âmes d'élite. Ils se communiquèrent leurs pensées mutuelles. Saint Jean de Matha disait que Dieu ne l'avait conduit dans ce désert que pour s'instruire auprès d'un maître aussi sage et aussi expérimenté que Félix. Félix prétendait à son tour que Dieu ne lui avait envoyé un docteur consommé en science et en piété que pour en recevoir des leçons. Tous deux bénissaient le Seigneur de cette heureuse rencontre.

Saint Jean de Matha vécut quelque temps de la vie de saint Félix de Valois. Il priaït avec lui, mortifiait sa chair comme lui, unissait sa voix à la sienne pour chanter les louanges de Dieu, savourait ce que l'amitié la plus pure peut avoir ici-bas de plus délicieux. Ils faisaient tous deux leur veillée d'armes, car le temps était proche où Dieu allait les envoyer accomplir la mission qu'il leur avait destinée.

LE CERF MIRACULEUX — DÉPART POUR ROME

Un jour que nos deux saints solitaires s'entretenaient de Dieu et du paradis sur les bords d'une claire fontaine, ils virent venir se désaltérer à l'eau de la source un cerf blanc qui portait sur le front une croix bleue et rouge.

Comme saint Félix cherchait à expliquer ce mystère, saint Jean de Matha lui révéla que Dieu lui avait déjà manifesté sa volonté par un prodige analogue, et qu'il les conviait tous deux à fonder un Ordre nouveau pour la rédemption des captifs chrétiens.

Un nombre incalculable de ces malheureux mouraient en Barbarie dans des tortures atroces. On les vendait comme des bêtes de somme sur le marché public. On les faisait travailler tout le jour, exposés presque nus aux ardeurs du soleil d'Afrique. Et, lorsque, épuisés par les coups d'un maître impitoyable, ils ne voulaient point renier leur nom de chrétien, on les pendait, on leur arrachait les entrailles, on les brûlait vifs, ou encore on les enferrait par le ventre ou les épaules à des crocs fixés aux murs.

Au récit de ces souffrances inouïes, saint Félix de Valois sentit son cœur s'enflammer d'un immense désir de délivrer ces pauvres captifs, ou du moins de soulager leur martyre. C'était ce que voulait saint Jean de Matha, ou plutôt ce que Dieu lui avait ordonné d'accomplir.

Tandis qu'ils réfléchissaient tous deux sur ce sujet, ils reçurent l'un et l'autre en songe l'ordre, par trois fois répété, de se rendre auprès du Souverain Pontife; ils quittèrent donc sans hésiter leur grotte bien-aimée et s'acheminèrent un bâton à la main vers la Ville éternelle.

Le saint pape Innocent III fut miraculeusement averti de leur arrivée, un ange vêtu de blanc avec une croix bleue et rouge lui était apparu pendant son sommeil, tenant ses mains croisées sur la tête de deux captifs. Il reçut donc nos saints voyageurs comme des envoyés du Seigneur.

Inspiré de Dieu, il approuva tous leurs projets, les revêtit de l'habit que lui-même avait vu à l'ange, et les bénissant tendrement, il les envoya accomplir, au nom du Seigneur, leur sublime mission.

Après leur retour en France, saint Félix de Valois et saint Jean de Matha vécurent encore quelque temps ensemble, puis il fallut se séparer pour ne plus se revoir sur la terre.

Saint Jean de Matha retourna à Rome pour y établir une maison de l'Ordre. Saint Félix de Valois fut chargé du monastère de Cerfroy, bâti sur l'emplacement même où le cerf miraculeux était apparu.

D'illustres et nombreux disciples, sortis la plupart de l'Université de Paris, tels que Jean l'Anglais et Bérenger le Lépreux, vinrent bientôt se ranger sous la houlette du saint vieillard. Plein d'une sollicitude toute paternelle, il leur communiqua l'amour, le zèle, les ardeurs dont il était lui-même embrasé, et, prêchant plus encore par ses exemples, il les conduisit insensiblement à mener à Cerfroy une vie toute céleste. Dès lors, il ne faut plus s'étonner si la Mère de Dieu et les anges du ciel aimaient à leur venir tenir compagnie.

En effet, une nuit, qui était celle de la Nativité de la Sainte Vierge, le sacristain du monastère avait oublié de sonner les Matines. Saint Félix descendit néanmoins au chœur et le trouva tout environné d'éclatantes lumières. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il vit toutes les stalles occupées par des anges revêtus de l'habit de l'Ordre, en compagnie de la Vierge Marie qui les présidait.

Or, dès qu'il fut entré, la Mère de Dieu entonna l'antienne des Matines que les esprits bienheureux continuèrent dans une douce et suave harmonie.

Quant à lui, ne sachant plus s'il était sur la terre ou dans le paradis, il s'unit au chœur des anges pour chanter les louanges de Dieu. En mémoire de cette faveur, les Trinitaires ont le privilège de célébrer la messe à minuit le jour de la Nativité de Notre-Dame.

Toutefois, saint Félix de Valois n'exerça pas uniquement son zèle pour la gloire de Dieu et l'amour du prochain dans son monastère de Cerfroy. Il fonda en France plusieurs maisons de son Ordre, et ne pouvant aller racheter lui-même les captifs à cause des infirmités de sa vieillesse, il y envoya ses chers disciples. Ainsi, il eut par eux la consolation de rendre à leur patrie et à leur famille un grand nombre de ces malheureux.

MORT DE SAINT FÉLIX DE VALOIS

Le temps était proche où ce vaillant serviteur de Dieu allait recevoir la couronne du ciel pour prix de ses travaux et de ses bons combats.

Il apprit cette bienheureuse nouvelle par une révélation céleste, et son âme en fut tout inondée de joie. Épuisé par l'âge, par les labeurs de l'apostolat, par les austérités de la pénitence, il tomba malade. La mort n'était pas loin; il avait peine à penser à ses enfants qu'il allait laisser orphelins; toutefois, sa peine fut de courte durée, car la Vierge Marie lui apparut et lui promit de leur servir désormais de mère.

Dès lors, le saint vieillard n'avait plus rien à faire ici-bas. Dans un transport d'amour, il s'écria: « O » bienheureux le jour où j'ai quitté la cour pour le » désert. Bienheureuses les larmes que j'ai versées » et les austérités dont j'ai affligé mon corps; elles » me conduisent aujourd'hui à la bienheureuse » éternité..... » Puis, prenant son crucifix, il le pressa une dernière fois sur ses lèvres, et rendit doucement son âme à Dieu le 4 novembre 1212. Il avait alors quatre-vingt-cinq ans.

Dans le même instant, les cloches du monastère sonnèrent d'elles-mêmes, et le bienheureux Félix, tout rayonnant de gloire, apparut à saint Jean de Matha, qui était à Rome.



La vie de saint Félix de Valois est comme inséparable de celle de saint Jean de Matha, depuis la rencontre des deux saints. L'une et l'autre ont été racontées en d'admirables fresques qui décoraient autrefois l'église du couvent des Mathurins, à Paris. La Révolution a détruit le couvent; mais les fresques avaient été reproduites en une série d'eaux-fortes que nous donnons en partie dans cette notice, réservant la suite pour la Vie de saint Jean de Matha. La gravure ci-dessus est le frontispice du recueil : les deux saints contemplant l'ange que le pape Innocent III a vu pendant son sommeil, les mains croisées sur la tête de deux captifs.



RENCONTRE DE SAINT FÉLIX DE VALOIS
ET DE SAINT JEAN DE MATHA



LA CROIX ENTRE LES BOIS DU CERF
LE COUVENT DE CERFROID

Vers la fin du ^{xiii}^e siècle, dans une sombre vallée, au diocèse de Meaux, vivait un saint ermite, appelé Félix. Autrefois dans le monde et à la cour de France, il avait porté un nom illustre : Hugues de Valois, fils de Raoul IV, comte de Vermandois et de Valois, et petit-fils, par sa mère Eléonore, de Thibault III, comte de Blois et de Champagne. Au milieu des honneurs de la terre, il avait su toujours montrer à tous un parfait modèle de vie exemplairement chrétienne. Et lorsque la deuxième croisade eut été décidée sous l'influence irrésistible de la prédication apostolique de saint Bernard, le chevalier était parti, préluant ainsi à l'œuvre qui devait devenir le but unique de sa vie : la délivrance des chrétiens courbés sous le joug musulman.

La croisade malheureusement terminée, Hugues s'enfonça dans la retraite ; il change son nom en celui de Félix et il se sanctifia dans le jeûne, la prière, les plus dures austérités.

Or, un jour, il vit venir à lui un docteur de Paris, nommé Jean de Matha, amené dans ce désert par une inspiration de la divine Providence.

Les deux saints personnages ne savaient point encore les desseins de Dieu sur eux : ils résolurent toutefois de continuer ensemble l'œuvre de leur sanctification, déjà longuement avancée. Ensemble ils récitaient l'Office divin ; chaque jour, avec une admirable piété, ils célébraient la Sainte Messe ; ils donnaient à l'oraison une large part de leurs journées ; ils jeûnaient chaque jour à la façon des Pères du désert, ne prenant qu'un seul repas au coucher du soleil.

Dieu, qui a fait du recueillement, de la mortification et de la prière, les conditions nécessaires du succès de toute œuvre apostolique, voulait ainsi préparer ses deux serviteurs à la glorieuse mission qu'il allait leur confier.

La réputation de leurs vertus ayant franchi les bornes de leur désert, Félix de Valois et son compagnon virent se presser autour d'eux une multitude de fidèles qui réclamaient leurs prières et leur bénédiction. Et bientôt, sous la direction des deux solitaires, se forme une petite communauté de chrétiens plus fervents, voulant faire à si bonne école le noviciat de la vie érémitique.

Ce fut alors qu'eut lieu un éclatant miracle, par lequel Dieu manifesta aux anachorètes sa volonté de les voir se consacrer à un labeur moins ignoré.

Près de leurs cabanes, au bas de la colline, s'échappait une source aux eaux fraîches et limpides. Et, de la forêt voisine, un cerf d'une éclatante blancheur venait souvent étancher sa soif à cette fontaine.

Un jour où nos deux saints étaient, tout auprès, en conférence spirituelle, parlant de Dieu et des moyens d'aller à lui, ils virent soudain le cerf venir vers eux, portant dans son bois une croix bleue et rouge.

Félix, surpris de ce prodige, ne pouvait se l'expliquer. Jean de Matha lui rappela alors une vision qu'il avait eue à Paris, lors de sa première messe :

— Je vis, dit-il, quand j'élevais la Sainte Hostie, un ange tout vêtu de blanc, portant sur la poitrine une croix de couleur bleue et rouge : il avait les bras croisés et présentait les mains à deux captifs, l'un, chrétien, et l'autre, maure, qui étaient prosternés à ses pieds.

Le rapprochement de ces deux prodiges fut pour nos deux solitaires un trait de surnaturelle lumière : ils comprirent qu'ils devaient voler au secours des captifs que l'ange avait indiqués, et résolurent d'aller à Rome demander au Souverain Pontife une approbation et un encouragement.

Avant de partir, ils promirent à leurs frères de leur rapporter les ordres du Pape, de Dieu par conséquent, et donnèrent à leur couvent, formé de cavernes et de huttes, le nom de Cerfroid, en souvenir du cerf miraculeux et de la fraîche source où il venait se désaltérer.





ROME ET LE PAPE



LES TRINITAIRES CHEZ LES MAURES

Lorsqu'il s'était agi de porter au monde la bonne nouvelle de la vérité, en vertu de son autorité suprême, le Christ avait dit à ses apôtres : « Allez ! enseignez, baptisez ! Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ! » Et maintenant, il en est encore ainsi.

Quand, dans l'Eglise, une œuvre devient nécessaire, quand un peuple appelle les hérauts de l'Évangile, quand des malheureux imploront le secours des fidèles, c'est le Pape, Vicaire du Christ, envoyé par le Christ, qui, à son tour, confie aux missionnaires et aux apôtres leur mission de générosité et de dévouement. C'est lui qui les envoie comme lui-même il fut envoyé.

Or, ce fut au pape Innocent III que, le 6 septembre 1198, recoururent nos saints voyageurs. Ils avaient vaillamment accompli la route qui sépare Cerfroid de la Ville Éternelle. Et Félix de Valois lui-même, âgé de près de quatre-vingts ans, en avait supporté courageusement les fatigues, guidé et soutenu, disait-il, par l'ange du Seigneur chaque fois qu'il sentait faiblir ses énergies.

Ils firent au Souverain Pontife le récit de leur passé, des grâces et des inspirations dont Dieu les avait comblés et lui demandèrent l'institution d'un Ordre religieux qui se dévouât à la rédemption des captifs.

Innocent voulut consulter le ciel et ordonna des prières publiques. Il célébra lui-même solennellement le Saint Sacrifice de la messe, en présence du Sacré Collège et d'une foule immense.

Pendant l'office, la volonté de Dieu se manifesta une nouvelle fois.

Au moment de l'élévation, le Pape fut soudain couronné d'une éblouissante lumière, et l'ange à la croix bleue et rouge lui apparut, planant au-dessus de l'autel.

Innocent III rendit témoignage de ce prodige dans la Bulle qu'il publia bientôt pour annoncer la réalisation des désirs des saints anachorètes de Cerfroid et la fondation de l'Ordre de la Très Sainte Trinité pour la rédemption des captifs. Et il voulut donner lui-même à Félix et à Jean l'habit blanc à la croix bleue et rouge.

Pour bien comprendre le but et l'utilité du nouvel Ordre, il faut se rappeler quelle plaie et quel danger était pour les chrétiens du XII^e et du XIII^e siècle le voisinage des mahométans.

Sur les côtes africaines et jusqu'en Espagne, ces barbares, toujours en lutte contre le nom chrétien, entraînaient les vaincus et les prisonniers et les enchaînaient dans un dur esclavage. Seule l'apostasie pouvait rendre aux captifs leur liberté. « Un grand nombre, écrit Dom Marie-Bernard, cédaient tôt ou tard aux mauvais traitements ou au regret de la patrie perdue. Ni rois, ni princes, ni seigneurs ne s'occupaient de leur infortune ; le captif, tenu pour mort, demeurait comme enseveli sous le poids de ses chaînes, mais la religion se souvenait de lui, quand le monde entier l'avait abandonné, et la charité de quelques humbles prêtres se vouait à sa rédemption. »

Ces humbles prêtres, grands devant Dieu, héroïques devant les hommes, furent les solitaires de Cerfroid et leurs admirables disciples.

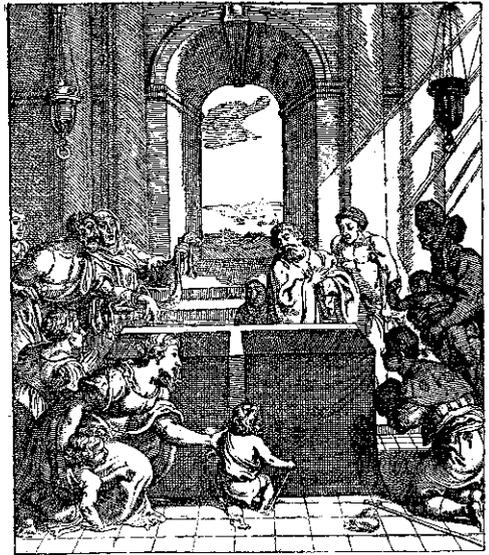
Et voici comment ils entreprirent leur œuvre de salut : le 31 mai 1199, les deux premiers Trinitaires, Jean l'Anglais et Jean Escot, s'embarquaient pour le Maroc, véritable entrepôt des esclaves chrétiens capturés sur les côtes d'Espagne, de Sicile et d'Italie.

Ils emportaient une lettre d'Innocent III, à Miramolin, roi des Marocains, et à son peuple. Dans cette lettre, le Pape présentait ainsi au redoutable sultan les Trinitaires et le but de leur venue sur la terre africaine : « Ces religieux doivent employer leurs revenus à la délivrance des chrétiens captifs. Ils peuvent acheter des païens esclaves et les échanger ensuite contre les chrétiens. Leurs œuvres sont donc profitables tant aux païens qu'aux chrétiens..... »





LE RACHAT DES CAPTIFS



LA MORT DE FÉLIX — SON TOMBEAU

Les saints voyageurs furent mieux accueillis qu'on n'eût osé l'espérer. Après un assez court séjour sur ces rives inhospitalières, ils revinrent à Marseille avec 186 esclaves rachetés avec les aumônes qu'ils avaient emportées à leur départ.

Leurs successeurs, fils comme eux de Félix de Valois et de Jean de Matha, imitèrent leur dévouement. Pendant plusieurs siècles, on les vit sur toutes les terres où se rencontrait quelque chaîne à briser. Plusieurs moururent martyrs de leur charité. D'autres, n'ayant plus d'argent pour payer les rançons exigées, se constituèrent eux-mêmes prisonniers, donnant leur liberté en échange de celle d'un pauvre chrétien.

Et l'on peut affirmer, d'après de sérieux documents, que l'Ordre de la Trinité ne délivra pas moins de 900 000 esclaves depuis sa fondation jusqu'à l'époque de la Révolution française.

Ce sont là de beaux états de service, surtout si l'on prend la peine d'examiner les prix, parfois fort élevés, des rançons exigées impitoyablement par les pirates turcs. Ces prix variaient suivant l'âge, la force, les aptitudes de l'esclave, surtout suivant la cupidité du maître. Les moindres étaient de 400 livres; mais cette somme pouvait s'élever jusqu'à 25 000 livres, comme il advint pour Michel Cervantès, l'illustre littérateur espagnol.

A ce prix, il fallait encore ajouter des droits considérables, des redevances supplémentaires, les frais de voyage; et l'on arrivait en moyenne, pour chaque rançon, à une somme de 6 000 francs de notre monnaie.

Il fallait donc à ces religieux, pour aboutir, une patience inépuisable, une charité sans limites, une foi indomptable.

Mais, de toutes ces vertus, leurs fondateurs leur avaient laissé l'entraînant exemple, et la sève vivifiante, qui, dans leurs labours, faisait germer et fleurir tant d'héroïsmes, avait sa source au désert de Cerfroid.

A quatre-vingts ans passés, l'apôtre ne peut plus affronter les longues traversées et multiplier les théâtres de son zèle. Mais, tant qu'il demeure ici-bas, il offre au ciel, pour le succès de l'apostolat de ses siens, ses souffrances, ses prières, et les ardeurs suprêmes de sa charité.

Félix de Valois ne pouvait songer à voler en Afrique au secours des captifs. Il revint à Cerfroid et s'appliqua à former, par ses exemples et ses conseils, les novices qui devaient être les premiers rejetons de l'Ordre naissant. Sous son impulsion, celui-ci prit un merveilleux développement. De nouveaux monastères furent élevés à Planel, Bourg-la-Reine, Metz, Etampes, Paris, etc.... Dieu manifestant par ses abondantes bénédictions combien lui était agréable le but de ces saints religieux.

Enfin, vint pour Félix l'heure de la récompense. Par une suprême grâce, il lui fut donné de revoir encore ici-bas son saint ami Jean de Matha, accouru de Rome pour recueillir les derniers avis et la suprême bénédiction du patriarche agonisant.

Quelque temps après le départ de Jean, Félix, ayant annoncé sa mort à ses disciples et leur laissant à tous de pressantes exhortations à la vertu et au dévouement, voulut recevoir les derniers sacrements. Puis, le 4 novembre 1212, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, il rendit sa sainte âme à Dieu. Ses dernières paroles furent un cri d'amour: « O Jésus! donnez-moi donc vos plaies sacrées, afin que je les presse encore une fois contre mes lèvres!..... »

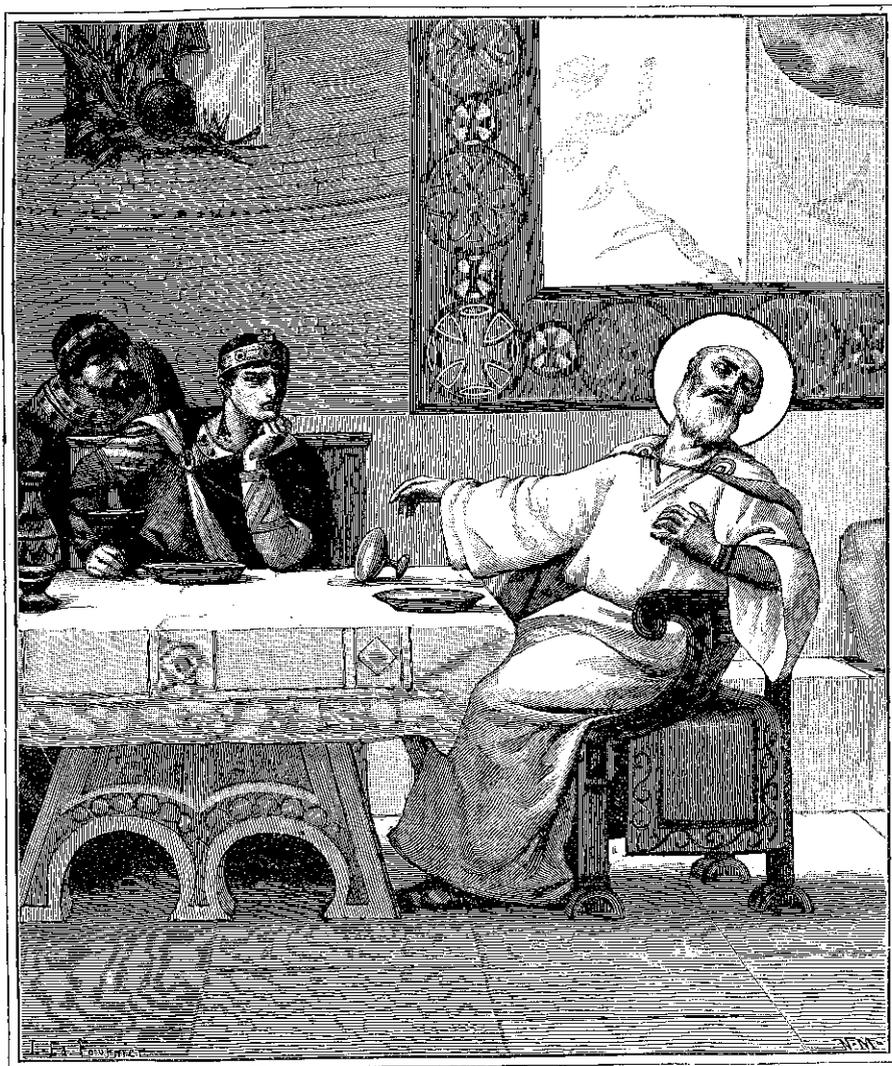
Son tombeau fut glorieux. Les guérisons s'y multiplièrent, surtout parmi les enfants atteints de maladies de langueur, pour lesquelles le Saint fut longtemps spécialement invoqué.

L'Eglise confirma le culte rendu par les peuples au solitaire de Cerfroid. En 1671, le pape Innocent, sur les instances de Louis XIV, donna à Félix de Valois place parmi les saints, et sa fête fut peu après étendue à l'Eglise universelle.



SAINT NERSÈS LE GRAND PATRIARCHE D'ARMÉNIE

Fête le 20 novembre.



Saint Nersès, à la table du roi Pap, meurt des suites d'un breuvage empoisonné.

NERSÈS A CÉSARÉE DE CAPPADOCE

Les récents massacres d'Arménie, les sanglantes hécatombes de 1895-1896 surtout, ont attiré sur cette malheureuse contrée, sinon la pitié des gouvernements et une protection efficace, du moins l'attention des historiens, et, de nos jours, de savants travaux sont venus mettre plus en lumière ses origines chrétiennes.

En particulier, l'*Histoire du catholicisme en Arménie jusqu'au v^e siècle*, de M. Weber, docteur en théologie et professeur d'apologétique à l'Uni-

versité de Fribourg, nous vaut de mieux connaître saint Nersès le Grand, le principal apôtre de l'Arménie après saint Grégoire l'Illuminateur (1).

Nersès était de la famille royale des Arsacides, et arrière-petit-neveu de l'Illuminateur, qui avait voulu que la dignité suprême de *catholicos* ou d'archevêque se perpétuât dans sa famille.

Il passa le temps de sa jeunesse loin de son pays natal, à Césarée, « la métropole littéraire

(1) Saint Grégoire l'Illuminateur, n° 1022 de notre collection des *Vies des Saints*.

aussi bien qu'administrative de la province de Cappadoce », car ses parents avaient voulu lui procurer le bienfait d'une solide éducation.

Nous aimerions à voir Nersès en rapport avec l'illustre saint Basile et son ami Grégoire de Nazianze, qui fréquentaient à la même époque les écoles de Césarée; nous le suivrions volontiers dans les visites qu'il dut faire en leur compagnie à sainte Emmélie, mère de saint Basile, et à sainte Macrine, son aïeule, pendant son séjour en cette ville. La Providence ménage souvent de ces heureuses liaisons entre ses serviteurs fidèles, mais l'histoire est muette sur cette partie de la vie de notre jeune étudiant.

On sait seulement que Césarée de Cappadoce avait tout ce qu'il faut pour rassurer, au point de vue de la doctrine et des mœurs, les parents de Nersès. Les païens y étaient l'infime minorité; leurs fêtes, leur culte avaient presque cessé. En revanche, l'enseignement qu'on y donnait était imprégné d'un esprit tout chrétien.

OFFICIER A LA COUR D'ARSACE

De Césarée, Nersès passa, comme d'ailleurs la plupart de ses condisciples, aux écoles célèbres de Constantinople, à l'Université, dirions-nous, pour achever de s'y instruire dans les lettres grecques.

Il ne se sentait pas encore la vocation à l'état ecclésiastique. Aussi, nous le voyons, dans cette dernière ville, épouser la fille d'un personnage distingué et entretenir de brillantes relations. Il eut bientôt un fils, qu'il nomma Isaac, son futur successeur sur le siège patriarcal d'Arménie.

La mort lui ravit sa chère épouse après trois ans seulement d'union, et douloureusement frappé de cette perte, il revint dans sa patrie, où il embrassa la profession des armes. Il servit à la cour et, de dignité en dignité, s'éleva jusqu'à celle de grand chambellan du roi Arsace dont il eut longtemps la confiance.

Déjà le jeune officier laissait apparaître le côté généreux de son caractère; sa charité était connue de tous. On l'avait surpris, nouveau saint Martin, partageant ses vêtements avec les pauvres. En outre, il pratiquait ouvertement, sans respect humain, sa religion, et il y avait à cela un réel courage dans une cour où l'esprit antichrétien était devenu, hélas! trop à la mode.

On était loin, en effet, des bonnes dispositions qui y régnaient un demi-siècle auparavant, lorsque le roi Tiridate venait de se convertir à la voix de saint Grégoire l'Illuminateur. La bonne entente existait alors entre la cour et le patriarcat. Elle s'était maintenue sous les deux fils du premier apôtre arménien, Aristakès et Verthanès, mais elle cessa sous son troisième successeur, Yousik, qui paya de sa vie l'indépendance de sa parole vis-à-vis du roi Tiran.

Quant au quatrième patriarche, il ne jouit de la paix, semble-t-il, que grâce à son silence prudent et à son inaction, mais l'entourage du roi et le roi lui-même n'en menaient pas une vie plus édifiante et étaient bien plutôt disposés

à combattre l'influence du catholicisme qu'à la soutenir.

Telle était la situation religieuse en Arménie, quand, vers l'an 352, le trône patriarcal vint à vaquer.

ÉLU PATRIARCHE — PREMIERS TRAVAUX

Chacun sentait que la cause catholique était en souffrance: on souhaitait, pour y remédier, un nouveau saint Grégoire; on crut l'avoir trouvé dans la personne de Nersès, et, dans l'assemblée réunie pour procéder à l'élection d'un patriarche, tous les suffrages se portèrent sur son nom: « Lui seul sera notre pasteur, s'écria-t-on de tous côtés; nul autre ne s'assoiera sur le siège épiscopal: Dieu le veut! »

Ses rares qualités, sa valeur, ses vertus lui avaient à ce point concilié l'estime générale, que le roi, la noblesse, le peuple ratifièrent ce choix, déclarant à l'envi que l'esprit de saint Grégoire reposait sur lui et qu'il était seul digne de lui succéder.

Étranger à ce mouvement, l'élu est le seul à y résister et tente de se soustraire par la fuite aux honneurs qui l'attendent. Mais le roi s'indigne, l'arrête et lui ôtant lui-même l'épée royale, marque distinctive de sa dignité, il commande qu'on le revête sur-le-champ de l'habit ecclésiastique.

Peu après, Nersès, se rendant enfin à des vœux si unanimes, était ordonné diacre, puis conduit, au milieu d'une pompe extraordinaire, à Césarée, pour y recevoir du métropolitain la consécration épiscopale.

Son élection fut pour le catholicisme en Arménie le signal d'un renouveau. Cette nation privilégiée, convertie en masse à la suite de son roi, avait la première offert au monde le spectacle, même avant l'apparition de Constantin, d'une nation officiellement chrétienne, gouvernée par un roi chrétien.

Mais une destruction si soudaine du paganisme en son sein ne pouvait aller sans des retours offensifs; le vieux levain fermentait encore; des défections nombreuses se produisirent parmi la noblesse, l'empire des passions reprit le dessus, des divisions intestines en furent la conséquence.

Le clergé de son côté tomba dans le relâchement et dans une profonde ignorance; le peuple enfin ne pouvait manquer de ressentir le contre-coup de ces désordres et il relevait çà et là les autels des faux dieux.

Nersès le Grand vit le mal et s'employa de suite à le guérir.

Son premier soin fut de réunir à Achtichat un Synode, d'y établir une nouvelle organisation ecclésiastique copiée sur celle de Césarée, d'y promulguer un symbole de la foi, de rendre obligatoires pour tous les Canons apostoliques.

Son zèle n'oublia rien. Les pratiques déjà en vigueur en Cappadoce touchant le mariage et le jeûne furent introduites en Arménie par le patriarche réformateur; il décida en outre l'érection d'hospices, d'hôpitaux, d'autres établissements charitables, et il ouvrit des écoles populaires où

l'on enseignerait à la jeunesse les langues grecque et syriaque. Il projeta aussi la fondation de plusieurs monastères.

L'œuvre de son épiscopat sera de poursuivre avec zèle et avec méthode l'exécution des Canons de ce Synode, et de réaliser, pour le plus grand bien de son Eglise, le plan de réforme conçu et fixé à Achtichat.

ÉPANOUISSEMENT DES OEUVRES DE NERSÈS

L'effet de ces sages dispositions ne tarda pas à se faire sentir. Grâce à la connaissance qu'ils acquirent du grec et du syriaque, les clercs étudièrent davantage la théologie; leur foi comme leur conduite s'en ressentit. En même temps, les écoles se remplissaient, et à côté des candidats aux Ordres sacrés, on vit se presser toute la jeunesse avide de savoir: certains de ces établissements groupaient jusqu'à cinq cents disciples.

Quant aux monastères, ils devinrent si nombreux qu'il n'y eut bientôt plus bourg de quelque importance qui ne se réjouit d'avoir le sien. Edifiés de préférence sur l'emplacement des anciens sanctuaires du paganisme, gardiens des reliques de quelque martyr, ces saints asiles deviennent des centres de pèlerinage et font oublier au peuple les souvenirs païens d'autrefois. Le recrutement est assuré par la réception de jeunes oblats.

Par l'austérité de leur vie, les cénobites exercent autour d'eux une salutaire influence: l'usage de la viande et du vin leur est interdit; des herbes, du pain et de l'eau constituent tout leur aliment. Leur principale occupation est de distribuer au peuple l'enseignement religieux en langue vulgaire et de stimuler sa piété et sa dévotion par l'éclat des offices et des cérémonies sacrées.

Mais l'œuvre qui rendit surtout populaire le patriarche Nersès, celle qui lui mérita le surnom de Grand, ce fut l'organisation intelligente de l'assistance publique, le soin des pauvres et des malades.

Les hôpitaux chrétiens, ces sanctuaires du dévouement et de l'abnégation, étaient encore chose inconnue en Arménie; beaucoup de malheureux, surtout parmi les esclaves, étaient abandonnés à leur infortune, lâchement délaissés par leurs maîtres.

Nersès chercha d'abord à relever leur courage en leur prêchant les espérances d'une vie meilleure, puis il pourvut par ses largesses au soulagement de toutes les misères.

D'après l'historien Faustus, les boiteux, les aveugles, les gouteux, les sourds, les paralytiques, les orphelins, les étrangers, les prisonniers furent secourus, chacun dans sa sphère, par une œuvre charitable appropriée à sa condition.

En même temps, Nersès intercédait pour eux auprès des riches, auxquels il rappelait le devoir de la charité et de l'aumône.

Son exemple fut pour beaucoup dans l'entraînement de charité chrétienne qui vivifia dès lors l'Arménie. Sa résidence était le rendez-vous de

tous ceux qui souffraient: « Comme Job, dit encore l'historien byzantin, il ouvrait sa porte au pèlerin, et comme le Christ, il invitait à venir à lui les estropiés et les aveugles. Jamais, ajoute-t-il, l'Arménie ne posséda un tel pasteur. »

EXILS

L'épreuve seule, cachet de toutes les grandes entreprises, faisait jusqu'ici défaut à l'œuvre de saint Nersès.

Elle lui vint du côté où peut-être il s'y attendait le moins, du roi Arsace, dont il avait été jadis le confident et l'ami. Tant que sa conscience et ses devoirs d'évêque ne furent point en jeu, le Saint prêta au trône son dévouement et ses services. C'est ainsi qu'en 353 il s'acquitta d'une ambassade à la cour de Byzance.

Mais, vers l'an 361, une rupture éclata entre la cour et le patriarcat, au point que le roi irrité exila saint Nersès et nomma à sa place un anti-catholique.

Ces soudaines mésintelligences eurent pour cause, dit-on, les réformes opérées en Arménie par le patriarche, et importées des pays grecs. A vrai dire, Nersès s'était beaucoup inspiré des institutions de tout genre introduites par saint Basile à Césarée, et la rivalité de race entre Grecs et Arméniens pouvait être pour quelque chose dans les répugnances du roi et des grands à admettre certaines règles disciplinaires pourtant si utiles.

Mais il y avait, ce semble, un autre motif à ce désaccord.

En 361, on était sous le règne néfaste de Julien l'Apostat. Celui-ci, préparant son expédition contre les Perses, réussit à effrayer le roi Arsace et même à l'obliger de prendre une part active aux opérations de la guerre. Semblable alliance entraînait d'autres conséquences fâcheuses pour la conduite du royaume. Le prince se crut tenu, pour ne pas déplaire à l'Apostat, de suivre sa politique de persécution contre les chrétiens.

On comprend que, devant une telle attitude, saint Nersès ne pouvait garder le silence, et ce furent ses courageuses protestations qui lui valurent l'exil.

Quel fut le lieu de sa retraite? Était-ce Césarée de Cappadoce ou Edesse de Syrie; c'est ce que l'on ignore. Mais ce que l'on peut affirmer, c'est que Nersès demeura un ferme champion de l'orthodoxie, au point qu'il mérita de subir un second bannissement dans son exil même.

Nersès, en effet, se trouva compris dans le décret de proscription que l'empereur de Constantinople, Valens, lança en 365 contre les évêques qui refusaient d'approuver le symbole de foi arienne proposé en 360 à l'assemblée de Rimini.

Cette violence eut un effet tout contraire à celui qu'en attendait son auteur; elle eut pour résultat de faire rentrer 59 évêques de l'Asie Mineure dans la communion du pape Libère. Nersès, par ses exhortations et son exemple, eut sa bonne part dans ce triomphe de l'Eglise, et ce qui est non moins certain, c'est que, grâce à lui,

l'arianisme ne pénétra point en Arménie.

Un moment, le saint patriarche crut rentrer en faveur auprès du roi. Celui-ci, qui s'était aliéné les grands de son royaume, ayant besoin d'appui et de conseils, rappela son catholicos et le pria d'intervenir pour ménager une réconciliation entre lui et la noblesse.

La tentative ne réussit qu'à demi, et le dévouement de Nersès ne le préserva pas d'un troisième décret de bannissement, porté contre lui quelques mois plus tard. Le roi avait eu l'idée de faire de la ville d'Arthakavan une cité de refuge pour les criminels : ceux-ci, on le vit bientôt, en usèrent largement, et la perspective d'échapper au châtimement était un encouragement pour le mal. Nersès crut devoir joindre ses protestations à celles de la noblesse, ce qui lui valut une nouvelle disgrâce et un nouvel exil.

Ces absences prolongées du pasteur — il fut ainsi tenu pendant près de neuf ans loin de son troupeau — n'empêchèrent point les chrétiens de l'Arménie de rester fermes dans leur foi, et les institutions charitables fondées par Nersès continuèrent à prospérer, tant ses instructions étaient entrées profondément dans les cœurs, tant ses œuvres avaient de vitalité.

MARTYRE DE SAINT NERSÈS

Cependant, les épreuves s'ajoutaient aux épreuves pour cette malheureuse Eglise. En 368, la guerre sévit avec toutes ses horreurs ; les Perses envahirent l'Arménie ; le roi Arsace fut fait prisonnier, et Sapor, tyran cruel, déclina une courte mais terrible persécution, voulant implanter sur le sol conquis la religion païenne. Il y eut des martyrs.

L'année suivante, l'ordre se rétablit. Un nouveau roi nommé Pap, aidé des Grecs, parvint à chasser l'ennemi de la surface du royaume, et l'un de ses premiers soins fut de rappeler Nersès, l'un des meilleurs soutiens de son trône chancelant.

Le catholicos reprit à la tête du diocèse sa difficile tâche et s'employa de tout son pouvoir à relever les ruines accumulées par la dernière guerre.

A la bataille décisive de Dzirav, il soutint par ses exhortations les soldats du roi Pap, repoussant du territoire les derniers Perses.

Cette fois encore, son dévouement ne fut payé que par l'ingratitude. Un impie attentat vint mettre fin à ses jours et ajouter à son titre de Grand celui de martyr.

Le jeune roi, qui professait, croit-on, l'erreur du macédonianisme — négation de la divinité de l'Esprit Saint, — s'attira par ses excès les reproches charitables du patriarche, qui ne transigeait jamais avec le devoir, et celui-ci, voyant l'inutilité de ses remontrances, n'hésita pas à interdire au prince l'entrée de l'église. Au lieu d'un Théodose le Grand, capable de s'humilier et de se repentir, Nersès ne trouva dans le roi Pap qu'un monarque orgueilleux, lequel voua au patriarche une haine mortelle et résolut de se venger.

Il usa pour cela de subterfuge, feignit une sorte de réconciliation, et, comme pour la cimenter, invita un jour à sa table son catholicos. Celui-ci ne pouvait s'y soustraire.

Le roi profita de la circonstance pour présenter lâchement à son convive un breuvage empoisonné.

C'était vers l'an 372 que ce crime se perpétrait et que tombait saint Nersès, victime de son énergie à réprimer les vices des grands. Il fut, comme on l'a justement remarqué, le Thomas Becket du IV^e siècle. Il y a entre ces deux saints une similitude frappante de vie, de courage et de martyre.

Grâce à son action, l'Arménie demeura, même sous la domination persane, une nation compacte, forte par son catholicisme.

Plus tard, hélas, le schisme vint l'affaiblir et disperser ses enfants, aujourd'hui mêlés sur toute la surface de l'empire turc aux musulmans qui les égorgent.

Puisse-t-elle, par un prompt retour à l'unité catholique, recouvrer son ancienne force et revoir les jours glorieux du patriarcat de saint Grégoire l'illuminateur et de saint Nersès le Grand !

SOURCES CONSULTÉES

Histoire du catholicisme en Arménie jusqu'au V^e siècle, par M. WEBER, professeur à l'Université de Fribourg. — Articles sur l'Arménie, dans le *Dictionnaire de théologie* de l'abbé VACANT, par le P. LOUIS PETIT, des Augustins de l'Assomption.



devenu maître en droit civil et canonique, il ouvrit lui aussi une école. Il lui suffisait pour cela, après licence obtenue du chancelier de l'église de Paris, de louer une salle appelée *Schola*, très sommairement meublée d'une chaise à estrade et d'un pupitre pour le maître — les étudiants s'asseyant par terre, — et là, d'attirer des disciples et de les enseigner.

On ne peut douter du succès de ce jeune docteur, dont la parole fraîche et vibrant groupait au pied de sa chaire de nombreux et fidèles disciples.

Malheureusement, beaucoup de ces écoles rassemblées au quartier latin n'avaient qu'une destinée éphémère : elles se fermaient aussi facilement qu'elles s'étaient ouvertes. Des troubles surgissaient-ils dans l'Université, la gent tumultueuse des écoliers se mettait-elle en révolte, les professeurs en renom, amis de la paix, s'éloignaient, supposé qu'un décret royal n'eût pas déjà ordonné la suppression des cours. C'est ce qui arriva en 1229. L'Université se vit dispersée, à la grande tristesse des maîtres et des disciples.

Jean se réfugia à Verceil, devenu depuis peu un foyer de vie intellectuelle intense. L'Université de Padoue venait d'y transporter ses écoles.

PRIS AU FILET

C'est là que le Bienheureux rencontra pour la première fois Maître Jourdain, Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

— Celui-ci, écrit un contemporain, allait aux centres universitaires, comme le pêcheur sur les rivières dans les endroits profonds, et, au bout de quelque temps, il était toujours sûr d'y faire bonne prise.

Sa sainteté, son éloquence, le charme qui s'attachait à sa personne fascinaient. Le Bienheureux en fit l'expérience et bientôt il se rangea à la suite des mille novices que le « très doux Père des Prêcheurs » revêtit des livrées dominicaines.

Gérard de Frachet rapporte en ces termes sa prise d'habit :

« Il y avait à Verceil un grand clerc, très versé dans la science du droit. Un jour, il apprit que certains écoliers de ses amis venaient d'entrer dans l'Ordre. Aussitôt, il laissa là ses livres ouverts et se mit à courir comme un insensé vers l'endroit habité par les Frères. En route, un ami le heurte et l'interroge :

— Je vais à Dieu, répond-il sans s'arrêter.

» Il entre, et apercevant le maître au milieu des siens, il arrache son riche manteau de soie, se prosterne la face contre terre, et dans son enthousiasme ne prononce que cette parole :

— Je suis de Dieu.

» Le maître ne fit aucune enquête et se contenta de lui répondre :

— Puisque vous êtes de Dieu, je vous consigne à Dieu.

» Et, le relevant, il lui donna l'habit. »

Jean de Verceil fit son noviciat au célèbre couvent de Saint-Nicolas de Bologne. Il fut présent à la translation des reliques de saint Dominique en 1233, sentit le parfum qui, à l'admiration de tous, s'exhalait de ces saints ossements, et déposa, lui aussi, un baiser de filiale tendresse sur la tête du saint.

Ces solennités furent le point de départ d'une nouvelle expansion de l'Ordre. Jean de Verceil fut appelé avec Philippe de Carisio à doter d'un couvent dominicain sa ville natale.

Le Bienheureux exerça à Verceil la charge de lecteur et premier docteur de l'école conventuelle, puis il fut nommé prieur. Son élection coïncide avec la construction de la nouvelle église et du couvent fondé par lui dans la ville, ce qui permet à ses biographes de lui en attribuer le mérite et l'honneur. Les parties les plus notables de cet édifice, le campanile et l'extérieur du chœur, ont subsisté jusqu'à nos jours. Ils s'élèvent à côté de l'église actuelle de Saint-Paul. Ce couvent de Verceil demeura l'asile de prédilection du Bienheureux. Il lui légua ses livres, ses reliques, sa ceinture, son bâton, comme derniers gages des liens particuliers qui l'avaient uni à cette maison. Ce bâton traditionnel, témoin muet de ses fatigues et de ses courses apostoliques, y fut longtemps vénéré avec un religieux respect.

En 1251, Jean de Verceil fut envoyé à Venise en messager de paix, chargé de ramener la ville à l'obéissance envers le Saint-Siège et de préparer les voies à la venue en personne du pape Innocent IV. Sa prudence assura le plein succès de cette pacifique ambassade.

Nous retrouvons en 1253 notre Saint au chapitre de Milan. C'est là que le bienheureux Humbert de Romans, récemment élu Maître général de l'Ordre, lie amitié avec Jean de Verceil, le nomme son vicaire et le charge de visiter en Hongrie et en Allemagne les couvents troublés par une invasion des Tartares. Même en France, la reine Blanche de Castille les redoutait et exprimait ses craintes à son fils saint Louis, qui répondit un jour :

— Ma mère, si les Tartares viennent sur nous, ou nous les rejeterons dans le Tartare (l'enfer), ou ils nous enverront tous au ciel.

Si ces sauvages étaient si redoutables à distance, que devait-il en être des pays infestés par leur présence ! Le Bienheureux n'y arriva qu'après mille fatigues et des périls de toutes sortes. On aimerait à le suivre dans les péripéties de ce grand voyage entrepris au nom de l'obéissance religieuse, voyage dont l'héroïsme laisse froids les auteurs de l'Ordre et qu'ils considèrent comme un simple devoir de leur vocation. Sa mission n'en était pas moins difficile à remplir. Visiteur, il devait non seulement vérifier si les ordres du Maître général étaient maintenus en vigueur, mais encore assurer un abri aux religieux que les barbares avaient chassés de ces lieux désolés et pourvoir au remplacement de ceux qui étaient tombés sous le coup du glaive.

Au retour de cette périlleuse mission, Jean de Verceil fut élu prieur à Bologne, puis provincial de Lombardie. Cette dernière mission fit de lui, suivant l'expression de Thomas de Cantimpré, un moine *itinerant*. Comme saint Dominique, Jean voyageait à pied, sans argent, confiant à la bonté paternelle de Dieu le soin de pourvoir à sa subsistance quotidienne, acceptant l'hospitalité aussi bien dans les demeures seigneuriales que dans les plus pauvres chaumières. Il lui arrivait d'être misérablement traité et d'avoir à ajouter aux jeûnes de règle, d'autres jeûnes forcés non moins méritoires. Les routes alors étaient peu sûres et à peine tracées.

Mais, au milieu de ces souffrances inhérentes à sa charge, quelle consolation pour notre Saint de contribuer par ce moyen à l'accroissement de son Ordre !

Nombre d'évêques sortirent des cloîtres dominicains de Lombardie.

Les Chroniques dominicaines rapportent la prodigieuse activité du bienheureux Jean durant son provincialat, son zèle pour l'extension de l'Ordre, son assistance au Chapitre de Valenciennes, dans les Flandres, où il contribua puissamment à l'organisation des études dominicaines, son retour en Lombardie où il est chargé de la répression de l'hérésie et de la croisade projetée par Urbain IV pour secourir les chrétiens d'Orient.

MAÎTRE DE L'ORDRE

Cependant, Humbert de Romans avait donné sa démission et le Chapitre général devait être convoqué à Paris en 1264, pour donner un père à la famille des Frères Prêcheurs. Jean de Verceil s'y rendit avec le secret espoir de se faire décharger du provincialat, dont le poids pesait lourdement sur ses épaules. Il en fut exonéré, en effet, mais, ô déception cruelle ! ce ne fut que pour se voir élevé au magistérat de l'Ordre.... Il fallut vaincre ses résistances et les alarmes de son humilité, et un vieil auteur rapporte qu'il ne fut pas « appelé à ce poste, mais porté de force et malgré lui ».

Jean de Verceil, malgré ses appréhensions, se montra digne de ses saints prédécesseurs.

Physiquement, ce vénérable sexagénaire était, en 1264, vif et alerte, et son robuste tempérament de montagnard lui permettait encore de rudes austérités. Fidèle observateur des Constitutions, il s'abstenait de viande, « se montrait fort modéré dans le boire et le manger, et très rigoureux envers lui-même ».

Ses dons intellectuels n'étaient pas moindres. C'était un homme d'un rare génie, grand canoniste, orateur profond et plein de charme, au dire des vieux auteurs.

Sa mémoire était prodigieuse : il retenait le nom et gardait le souvenir de tous les Frères et des séculiers auxquels il avait parlé une fois, bien qu'ils fussent de nations différentes et au milieu d'une grande variété d'offices et d'états : avantage inappréciable pour un Maître général qui doit sans cesse avoir présents à l'esprit et au cœur les intérêts spirituels et temporels de son immense famille.

Son gouvernement fut celui de la force alliée à la douceur. Défenseur des droits de l'Ordre, il n'hésitait pas à punir, même avec rigueur, s'il les voyait violés. Mais la mansuétude l'emportait chez lui sur la sévérité.

Il se choisit pour socius dans ses nombreux voyages à travers l'Europe Barthélemy de Faenza, religieux modèle. Un frère convers les accompagnait, portant leur léger bagage, quelques vêtements, le sceau du Maître général, les Saintes Ecritures, le Bréviaire, les Traités d'Humbert de Romans. Cet appareil de pauvreté était d'un grand exemple et un vivant rappel à l'Ordre pour ces religieux qui, à titre d'inquisiteurs ou de compagnons de voyage des évêques ou des légats, usaient largement, sur ce chapitre, des exemptions apostoliques.

On disait un jour du bienheureux Jean qu'en raison de son infirmité (il était un peu boiteux) et de son grand âge, il pourrait se dispenser lui-même de ces lois de l'Ordre :

— A Dieu ne plaise, mes frères, répondit-il, que je donne un tel exemple à ceux dont je dois être le modèle !

« PAS DE POISSON POUR LES LOMBARDS ! »

Nous fatiguerions le lecteur si nous voulions lui faire suivre le Bienheureux dans sa vie essen-

tiellement *itinérante*, visitant les couvents de France, d'Italie, d'Allemagne, présidant en 1265 un Chapitre à Montpellier, un autre à Trèves en 1266, un autre à Viterbe en 1268. Les Frères, ses contemporains, accoutumés pourtant aux longues et pénibles pérégrinations, sont restés émerveillés des distances franchies durant près de vingt ans par l'infatigable général, déjà courbé sous le poids des ans.

A son voyage en Allemagne se rattache l'anecdote suivante. Le Maître général cheminait à pied, son bâton à la main, et visitait les maisons de l'Ordre. Il avait soin d'arriver incognito dans les couvents afin de mieux observer de quelle manière étaient gardées les saintes règles. Un jour, il laissa ses compagnons hors de la ville et entra avec un seul Frère à l'heure du dîner dans un couvent important de l'Ordre. On demanda aux inconnus qui ils étaient.

— Des Frères lombards, répondirent-ils.

Sur ce renseignement, le Prieur commanda de leur donner une maigre hospitalité. L'ordre fut exécuté à la lettre et les voyageurs, mis à la dernière place de la table, furent assez mal traités. Or, le Maître de l'Ordre, voyant le Prieur et les Frères manger d'excellent poisson, tandis qu'on ne lui servait que des mets grossiers, dit au serviteur :

— Bon Frère, dites au Père Prieur d'avoir la charité de nous offrir un peu de ce poisson, car nous sommes fatigués et avons jeûné.

— Nous n'avons pas de poisson pour les Lombards, fit répondre le Prieur.

Le Maître général supporta cette injure avec patience. Le repas terminé, les compagnons du Maître frappèrent à la porte.

— Nous sommes les compagnons du Révérendissime Maître général, dirent-ils en entrant.

— Le Maître général, mais où est-il ?

— Quoi, ne s'est-il pas présenté à vous un Père âgé, appuyé sur son bâton.... et accompagné d'un socius..... ?

Les Frères du couvent virent alors leur méprise et en furent consternés. Mais il était trop tard. Le Maître général réunit la communauté pour le Chapitre et choisit pour thème de son discours : « Nous n'avons pas de poisson pour les Lombards. » Il en prit occasion pour recommander avec véhémence la charité fraternelle et, reprenant sévèrement le Prieur, il le déposa.

Jean de Verceil était revenu en Italie au printemps de 1267, et il inaugura le tombeau de saint Dominique, procédant à une nouvelle translation de ses dépouilles sacrées. Dépeindre l'émotion et les consolations divines qui inondèrent le cœur du bienheureux Jean en ce jour béni serait superflu. Une ancienne chronique rapporte que les astres du ciel eux-mêmes participèrent à cette fête dominicaine et qu'on vit briller sur l'église Saint-Nicolas une mystérieuse étoile qui disparut dès que le corps du Saint fut renfermé dans le tombeau.

DÉVOUEMENT AU PAPE — CHAPITRES GÉNÉRAUX

Le pape Clément IV, qui par affection pour l'Ordre portait le costume des Frères Prêcheurs sous ses ornements pontificaux, ne cessait de leur prodiguer ses faveurs.

Jean de Verceil, touché de tant de marques de bonté, vint à Viterbe, non seulement pour traiter de graves affaires, de l'envoi de missionnaires chez les Tartares et les Sarrasins en Afrique et aux Indes, mais aussi pour soutenir l'auguste vieillard dans ses épreuves et témoigner de sa filiale tendresse. Ce sentiment le porta à assembler en cette

ville son Chapitre général et à y établir sa résidence jusqu'à la mort du Pape.

C'est durant la longue et laborieuse vacance du Saint-Siège (novembre 1268 — septembre 1271), qu'il faut placer la candidature du bienheureux Jean au Pontificat. Bien qu'altérée par la légende, elle demeure vraisemblable. On raconte que le serviteur de Dieu dut à une indiscretion d'échapper à ce périlleux honneur. Il s'éloigna rapidement de Viterbe et reprit le fameux bâton de voyage qu'il ne déposa que peu de jours avant sa mort. On le vit à Paris, où il tint le Chapitre général, puis il visita les couvents de France.

Au printemps de l'année 1269, il s'achemina vers Aigues-Mortes afin d'assister au départ de saint Louis pour la Terre-Sainte. Quelques mois plus tard, il apprenait la mort du héros chrétien et le désastre de l'expédition sainte. Ramené d'Afrique, le corps de saint Louis s'arrêta quelque temps à Bologne dans l'église des Frères Prêcheurs, et Jean de Verceil récita sur le cercueil du pieux roi les prières de l'Eglise.

On retrouve encore l'expression de sa douleur dans l'assemblée capitulaire de Montpellier, demeurée célèbre dans les Annales dominicaines sous le nom de *Chapitre des larmes*. Après avoir accordé de nombreux suffrages, aux membres défunts de la famille royale et fait inscrire le nom de saint Louis au martyrologe dominicain, devant ainsi le jugement de l'Eglise, Jean de Verceil regagna l'Italie où le Souverain Pontife Grégoire X lui imposa une nouvelle mission pacificatrice à Gènes et à Venise. De là, oubliant son grand âge, le Bienheureux, toujours à pied, se rendit à Budapest en Hongrie, où l'avenir de l'Ordre, par suite des invasions barbares, semblait compromis; puis à Lyon où était convoqué le Concile œcuménique. Les Chroniques de l'Ordre ont conservé de touchantes anecdotes sur les rapports fraternels qui unissaient entre eux les Dominicains présents au Concile.

Le cardinal Pierre de Tarentaise, bien qu'attaché à la personne du Pape, demeurait fils dévoué de saint Dominique et manifestait en toute occasion sa déférence et sa filiale soumission au Maître général de l'Ordre. Celui-ci, de son côté, entourait son illustre frère des témoignages de respect dus à sa haute situation dans l'Eglise. Ces marques de vénération étaient fort à charge au cardinal dominicain. Un jour, se retournant vers notre Saint, au lieu de l'appeler « mon bon Père », selon sa coutume, il lui dit :

— Père, il ne convient pas que vous me traitiez de cette façon. Vous et moi, chacun au poste où Dieu nous a mis, ne sommes-nous pas tous les deux les serviteurs de nos frères ?

Peu après, Pierre de Tarentaise succédait à Grégoire X sous le nom d'Innocent V, mais son Pontificat ne dura que cinq mois. On peut imaginer la douleur de notre Saint en apprenant la mort de ce frère illustre et si aimé. Toutefois son grand cœur ne défaillit pas sous cette nouvelle épreuve, et il demeura le fidèle appui de la Papauté. Nicolas III lui conféra le titre de patriarche de Jérusalem, mais le bienheureux Jean, résolu de se soustraire à cette dignité dont il se jugeait indigne, profita de la circonstance pour se démettre de ses éminentes fonctions. Sa démission ne fut pas agréée et il dut porter le fardeau jusqu'à son dernier jour.

L'INFATIGABLE VIEILLARD

En 1279, nous le retrouvons à Paris, présidant l'Assemblée générale; il revient en Italie, reprend

la route de France, s'embarque pour l'Angleterre, où il préside en 1280 le Chapitre d'Oxford. Après un dernier séjour en Italie, l'intrépide Maître général voulut, malgré ses quatre-vingts ans, entreprendre une dernière fois le voyage d'Allemagne. C'était, au dire des contemporains, un spectacle touchant de voir ce vénérable vieillard parcourir ainsi à pied l'Angleterre, l'Italie, la France, l'Allemagne. A son approche, toute la population accourait pour recevoir sa bénédiction. Il s'en allait de couvent en couvent, prêchant partout la paix, la miséricorde, l'amour de l'Eglise, répétant sans cesse le doux refrain de l'apôtre saint Jean : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Jean de Verceil ne put, comme il l'aurait voulu, achever la visite canonique des couvents. Il quitta l'Allemagne avec une santé très ébranlée et se dirigea vers la France.

On vit alors, ainsi que le rapporte le R. P. Mothon auquel nous empruntons ces lignes, un spectacle qui rappelait les plus belles pages de l'âge biblique. Les religieux savaient combien il répugnait à leur Maître général d'user des montures et des chars, pros crits par les Constitutions. Leur piété filiale fut ingénieuse pour procurer à leur père un moyen de locomotion conforme à la règle. Le saint vieillard dans ses pérégrinations était toujours accompagné d'une escorte de religieux. On quittait chaque étape à pied, et lorsqu'on était sorti de la ville ou du bourg et que le bienheureux Jean, chancelant sous le poids de la fatigue et des ans, commençait à donner signe d'impuissance, ses enfants le plaçaient malgré lui dans une litière que les deux plus robustes portaient sur leurs épaules. Et le cortège s'avancait ainsi à travers la campagne, suivant les longs chemins qui menaient d'Allemagne en France. Jean de Verceil s'arrêta à Cologne, à Strasbourg. Ses forces décroissaient de jour en jour, mais lui, toujours souriant, voyait avec joie venir le jour de sa délivrance. Les saints voyageurs descendirent la Saône jusqu'à Lyon où l'on séjourna quelques semaines, puis on reprit le bateau jusqu'à Avignon.

Au mois de décembre, notre Saint était à Montpellier, se consacrant tout entier à la formation religieuse des jeunes novices. Au mois de septembre 1283, le Bienheureux, malgré un état de faiblesse toujours croissant, voulut profiter d'une saison plus clémente pour regagner l'Italie.

Il espérait parvenir à Bologne, y présider l'Assemblée capitulaire et finir ses jours dans le célèbre couvent où il avait consacré à Dieu sa jeunesse et ses premiers élans d'amour. Mais après deux journées de voyage, il sentit ses forces défaillir et dut s'arrêter dans une abbaye de l'Ordre de Cîteaux où il reçut la plus fraternelle hospitalité. Bientôt, sentant venir l'heure bénie de s'unir à son Dieu, Jean de Verceil manifesta le désir de retourner au couvent de Montpellier pour y mourir au milieu de ses Frères. Ses compagnons le transportèrent sur leurs épaules jusqu'à la ville.

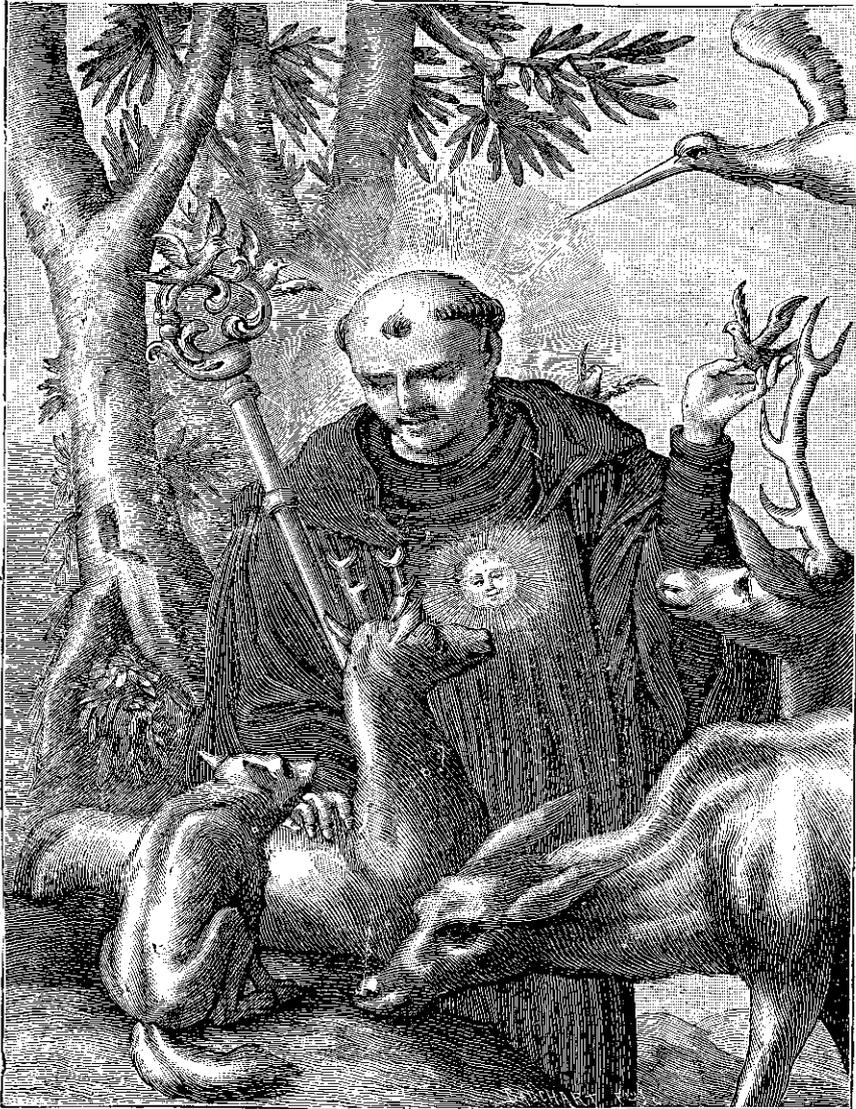
Le 20 novembre, il expira doucement dans les bras de ses frères, passant de la prière terrestre à l'union extatique du ciel. On lui éleva à la droite du maître-autel un beau mausolée qui a subsisté jusqu'à la destruction du couvent de Montpellier en 1562.

Extrait, par l'auteur, de l'attachante *Vie du bienheureux Jean de Verceil*, par MARGUERITE DE WAREQUIEL. Paris, Lethielleux.

SAINT COLOMBAN

FONDATEUR ET ABBÉ DE LUXEUIL

Fête le 21 novembre.



Saint Colomban caresse les bêtes sauvages dans la solitude. Il porte sur sa poitrine le soleil vu par sa mère.

ENFANCE ET JEUNESSE — SACRIFICE HÉROÏQUE

Ce merveilleux semeur de monastères, père spirituel de beaucoup de saints, est né au ^{vi} siècle, dans le comté de Leinster, en Irlande, pays converti depuis à peine deux siècles et dont la foi vaillante était déjà célèbre dans tout l'Occident.

Peu de temps avant de donner le jour à cet enfant prédestiné, sa pieuse mère le vit, dans un songe prophétique, étincelant comme le soleil, s'élever dans les nues, prendre sa course et illuminer toute la terre. A son réveil, frappée de ce qu'elle avait vu, elle se demandait ce que cela pouvait signifier, et en parla à plusieurs personnes éclairées; toutes furent unanimes à penser qu'elle aurait un fils béni du ciel, qui serait la lumière des peuples.

Colomban suivit l'école d'un monastère voisin et fit des progrès rapides dans la grammaire, la rhétorique et la géométrie.

Or, comme il était d'une rare beauté, le démon suborna plusieurs mauvaises créatures pour lui tendre des embûches, le jeune homme les déjoua. Mais, s'il restait au milieu du monde, les pièges et les périls pouvaient se renouveler tous les jours. C'est ce que Dieu lui avait fait entendre par la bouche d'une sainte recluse, que l'adolescent était allé visiter.

« Tu n'es pas plus fort que Samson, lui dit-elle, plus irréprochable que David, plus sage que Salomon, et ils se sont laissé surprendre. »

Colomban prit à l'instant même la résolution de quitter le monde.

Le principal obstacle à l'appel de Dieu fut sa mère, jusque-là son guide et son appui. Elle aimait tendrement son fils, comme beaucoup de mères, mais elle l'aimait un peu trop pour elle et pas assez entièrement pour Dieu. Elle se jeta à ses genoux, le suppliant avec larmes de ne pas la quitter.

« Ma mère, répondit Colomban, le cœur ému, mais inébranlable, ignorez-vous donc la parole du Sauveur : *« Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ? »*

Et il se dirigea vers la porte.

Sa mère courut se jeter en travers, s'étendit sur le seuil et dit à son fils :

« Non, jamais, je ne pourrai te laisser partir.

— Au revoir, au ciel, dit le jeune homme, car partout où je verrai le chemin du salut je veux le suivre. » Et il franchit le seuil en passant sur le corps de sa mère.

LE MONASTÈRE DE BENCHOR, EN IRLANDE

Colomban se retira à l'abbaye de Benchor, où plus de mille moines s'exerçaient à la perfection évangélique sous la direction de saint Commgall.

Son sacrifice avait été complet, il fut sans retour. Désormais tout à Dieu, il ne pensa plus au monde, si ce n'est pour le recommander à la miséricorde du Seigneur, il se livra avec ardeur à la mortification et la prière, donna de grands exemples de charité, de ferveur et d'obéissance.

Il étudia les Saintes Ecritures, en nourrit son âme et pénétra bien avant dans les secrets divins.

Après quelques années de cette formation spirituelle, moine brûlant du désir de faire connaître et aimer Jésus-Christ, il demanda à saint Commgall la permission d'aller partout où le Seigneur le conduirait.

Dieu avait inspiré la même pensée à plusieurs autres Frères, qui demandèrent la même permission; Commgall, reconnaissant la volonté du ciel, réunit la communauté; tous prièrent avec ferveur pour les missionnaires, le saint abbé les bénit et ils partirent au nombre de douze.

Arrivés sur le rivage, ils trouvèrent un vaisseau faisant voile pour l'Angleterre, et s'y embarquèrent.

Le spectacle de leurs vertus, l'éloquence entraînante et persuasive de Colomban firent beaucoup de bien en Angleterre. Mais c'est en France que Dieu les voulait, et il leur offrit bientôt l'occasion d'y passer.

DIEU DONNE COLOMBAN A LA FRANCE QUI AVAIT BESOIN DE COUVENTS ET DE SAINTS

L'Eglise catholique travaillait alors à former la nation française; c'était une tâche magnifique, mais longue et difficile. Au moment où saint Colomban arrivait dans notre pays, les mœurs y étaient encore barbares, les guerres civiles entre les trois royaumes français de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne étaient fréquentes, et les désordres qui renaissaient sans cesse envahissaient parfois le clergé et les couvents eux-mêmes.

Les moines irlandais s'avancèrent à travers les provinces des Francs; leur charité fraternelle, leur obéissance, leur modestie, leurs abstinences, leur mansuétude, édifièrent vivement les populations. La renommée de leurs vertus s'étendit au loin, on en parla à la cour de Sigebert, qui régnait alors sur l'Austrasie et la Bourgogne. Le roi fit venir Colomban et ses Frères, les pria de se fixer dans son territoire et leur donna l'ancien château d'Anegrai dans les Vosges. Il y avait eu jadis des habitants; mais, depuis le passage d'Attila et de ses barbares, ce n'était plus que quelques ruines au milieu d'une immense solitude boisée.

Les religieux transformèrent ces ruines en monastère et se mirent à défricher le terrain, mais, avant que ce sol pût fournir des aliments, leur pauvreté et leurs privations furent extrêmes. Bien souvent, ils n'avaient pour nourriture que des racines, des herbes sauvages, les feuilles et l'écorce des arbres.

Une fois même, après une journée de prières et de travail, quand vint l'heure de rompre le jeûne, les Frères ne trouvèrent rien à manger. Ils s'agenouillèrent et demandèrent à Jésus-Christ d'avoir pitié d'eux et de se souvenir de ses promesses.

Bientôt, ils aperçurent un homme qui arrivait au couvent avec des chevaux chargés de vivres. Il venait d'assez loin, poussé par une secrète inspiration de Dieu, et sollicitait des prières pour sa femme qui se mourait, dévorée par une fièvre brûlante.

Sur l'ordre de leur Père, les religieux se mettent en oraison, Colomban congédie le paysan et lui donne sa bénédiction. Celui-ci, de retour dans sa maison, trouve sa femme pleine de santé: la fièvre l'avait quittée à l'heure précise où les moines avaient prié pour elle.

Quand cette aumône fut épuisée, les Frères se virent de nouveau réduits aux feuilles et aux écorces des arbres.

Cela durait depuis neuf jours quand Dieu parla en songe à Carantoc, abbé de *Salix*, et lui demanda de la nourriture pour son serviteur Colomban qui souffrait de la faim dans la solitude d'Anegrai. L'abbé s'empresse de faire partir Marculphe, cellier du couvent, avec des chariots pleins de provisions.

Arrivé à l'entrée de la solitude, Marculphe, ne trouvant plus de chemin, ne sait où se diriger. Il suit ses chevaux, laissant à Dieu, qui l'avait appelé, le soin de les conduire. Les chevaux s'enfoncent dans le désert et viennent droit au monastère des Irlandais.

A partir de ce jour, les pèlerins affluèrent à la nouvelle abbaye pour se recommander aux prières de Colomban et en obtenir des miracles; et bientôt il y eut un chemin, car leurs pas le tracèrent.

Tout cela n'était guère du goût de Satan; il le fit bien voir.

Le bienheureux Père, s'étant enfoncé tout seul dans le bois pour y méditer les Saintes Ecritures, fut assailli par une violente tentation de découragement:

« Hé quoi! lui répétait intérieurement le démon, ne vaudrait-il pas mieux affronter les périls du monde que de t'exposer aux dangers dont te menacent ici les bêtes fauves? »

Le Saint s'efforçait de chasser cette pensée et multipliait sur son front les signes de croix, quand douze loups sortirent des fourrés et coururent à lui avec des hurlements affreux.

« Seigneur, venez à mon aide! s'écria-t-il, hâtez-vous de me secourir! »

Déjà, les loups l'entouraient et flairaient ses habits; le Saint, sans perdre confiance, continuait à prier, et les animaux sauvages se dispersèrent sans lui faire aucun mal.

Il venait de reprendre sa marche, lorsqu'il entend non loin de là les cris féroces d'une bande de brigands suèves, hommes de rapine et de meurtre, la terreur des populations.

Etaient-ce de vrais loups auxquels il venait d'échapper, entendait-il maintenant de vrais malfaiteurs, ou n'étaient-ce là que des fantômes diaboliques, le Saint ne le sut jamais bien. Quoi qu'il en soit, tout bruit cessa et il continua sa route.

Bientôt, ses regards aperçurent une grotte au milieu de roches escarpées.

Voici, se dit-il en lui-même, une cellule toute préparée; il gravit les rochers, entre dans la caverne, et se trouve en présence d'un ours qui le regarde avec des yeux terribles.

« Va-t'en et ne reviens plus en ce lieu », dit le Saint; l'animal baissa la tête, passa doucement devant lui et s'enfuit pour ne plus revenir.

Le moine Jonas, qui a vécu avec les premiers disciples de saint Colomban, et dont nous suivons le récit, nous le montre en plusieurs autres circonstances se faisant obéir des animaux sauvages et des oiseaux, et on a coutume de le représenter les caressant dans la solitude.

Colomban s'établit dans cette grotte, qui devint dès lors son lieu de retraite le plus aimé. C'est là, qu'échappant aux sollicitudes de sa charge de supérieur, il venait passer des journées entières dans le silence, l'oraison et se livrer aux pénitences les plus dures.

Un enfant de ceux qui étaient élevés au monastère, le petit Domoal, lui servait de messager entre le couvent et sa retraite. Un jour, Domoal se plaignait de l'absence d'eau.

« Creuse, au pied du rocher », dit le Père.

L'enfant obéit; pendant qu'il battait la pierre aride, Colomban priait et une source jaillit.

Cependant, une foule d'âmes généreuses étaient venues peu à peu se joindre à la colonie irlandaise et, l'affluence augmentant tous les jours, il fallut songer à une nouvelle fondation.

Colomban se mit à explorer sa solitude, afin de découvrir un site convenable. Il s'arrêta à Luxeuil, sur les ruines d'un autre ancien château ou camp romain, entouré de débris idolâtriques; jadis station thermale florissante, ce n'était plus depuis longtemps qu'un désert marécageux fréquenté seulement par les ours, les aurochs et les loups.

Une colonie d'Anegrai vint s'y établir, et ainsi fut fondée la grande abbaye de Luxeuil, qui devint l'une des plus fameuses des Gaules et dura jusqu'à la Révolution française, c'est-à-dire douze siècles.

Bientôt, Luxeuil, à son tour, fut trop étroit pour la multitude de ceux qu'attirait au monastère le désir de se donner à Dieu et d'assurer leur salut; on fonda un peu plus loin l'abbaye de Fontaines.

Colomban gouverna simultanément les trois monastères; ils contenaient ensemble six cents religieux dont les voix « aussi infatigables que celles des anges » se succédaient pour chanter jour et nuit sans interruption les louanges de Dieu. Et pendant que les uns vaquaient ainsi à la prière, les autres sans distinction de riches ou de pauvres, de nobles, et de serfs, travaillaient aux défrichements que Colomban dirigeait lui-même.

VIGUEUR — OBÉISSANCE — MIRACLES

C'est alors, dit le moine Jonas, que le bienheureux Père écrivit sa règle. C'était une règle énergique et sévère, comme il convenait aux hommes de cette époque (plus tard, l'Ordre de saint Colomban se fonda dans celui de saint Benoît); la verge et le fouet venaient au besoin réveiller la nature et rendre à eux-mêmes les volontaires de la milice de Jésus-Christ.

L'intrépide Irlandais unissait dans sa règle les grands et rudes travaux à un jeûne de tous les jours, genre de vie que ceux qui ont traité les moines de fainéants n'auraient pu supporter pendant une semaine. Colomban disait aussi à ses Frères:

« Les moines qui vivent en communauté doivent apprendre de l'un l'humilité, de l'autre la patience et devenir tous des modèles de vertus les uns pour les autres. »

Mais il insistait surtout sur l'obéissance, et le ciel n'hésita pas à confirmer ses conseils par des miracles. Un jour, on vint lui annoncer dans sa grotte, celle dont il avait chassé l'ours, que les Frères de Luxeuil étaient presque tous malades de la fièvre (car la culture n'avait pas encore eu le temps d'assainir cet endroit marécageux). Colomban leur envoya l'ordre de se lever et d'aller battre le blé dans l'aire. Chez un grand nombre, l'esprit d'obéissance fut plus fort que la maladie, et ils s'empressèrent d'obéir du mieux qu'ils purent. Or, en achevant le travail, ils sentirent avec joie qu'ils étaient tous guéris. Ceux, au contraire, qui n'avaient pas eu le courage d'obéir restèrent malades toute l'année, et c'est à grand-peine qu'ils échappèrent à la mort.

Le moine Gall avait été envoyé pêcher à la rivière de Bruschi; or, cette rivière n'avait que très peu de poissons, tandis qu'ils étaient fort nombreux dans celle de Loignon. Gall crut donc bien faire d'aller pêcher dans cette dernière. Il travailla tout le jour et ne put rien prendre. Colomban l'ayant vu revenir le soir les mains vides, lui reprocha sa désobéissance et le renvoya immédiatement à la rivière de Bruschi. Au premier coup de filet, les poissons s'y précipitèrent si nombreux qu'il eut grand-peine à les tirer.

Une année, au moment de la moisson, comme la pluie tombait en abondance, le saint abbé ordonne aux religieux d'aller couper le blé. Arrivé avec eux sur le terrain, il place quatre religieux des plus fervents en prière aux quatre coins du champ de blé, les nuages se divisent au-dessus de leurs têtes, les Frères moissonnent, sous l'éclat d'un soleil ardent, pendant que les prés voisins sont inondés de pluie.

COLOMBAN EXPULSÉ

Saint Colomban fit encore bien d'autres miracles; sa renommée et celle de ses disciples s'étant répandue dans toutes les Gaules, Thierry, petit-fils de Sigebert et de Brunehaut, devenu roi de Bourgogne, ou des Burgondes, comme on disait alors, venait souvent à Luxeuil. Le Saint lui rendait quelquefois ses visites aux villas royales les plus voisines.

Or, le jeune roi se laissait aller à ses passions et Colomban se mit à le reprendre avec beaucoup de courage et de fermeté; un jour même, comme Brunehaut lui présentait les enfants du roi, il refusa de les bénir, en disant: « Ils ne régneront jamais, ce sont des fils de péché. » Ce fut une grande colère à la cour, surtout dans le cœur de Brunehaut qui craignait de perdre son influence si une reine légitime entrait au palais.

Alors, on menace Colomban; mais, au repas, sans se troubler, le Saint refuse les mets que le roi lui fait apporter, il bénit les plats qui éclatent en morceaux en répandant tout ce qu'ils contenaient. Effrayés par ce miracle, Thierry, Brunehaut elle-même, demandent pardon au Saint, qui retourne à Luxeuil.

Ce n'était qu'une trêve, un orage se préparait et menaçait. Bientôt, Thierry vient au couvent, fait à l'abbé divers reproches, entre autres de ne pas laisser entrer les séculiers dans l'intérieur des bâtiments claustraux, et lui ordonne de partir. Colomban proteste qu'il ne sortirait que par la force, et le roi ordonne au leude Baudulphe de le saisir et de le conduire en exil.

En arrivant à Besançon, Colomban passa devant les fenêtres d'une prison remplie de malfaiteurs, il se mit à leur prêcher, les convertit, et leurs chaînes s'étant brisées miraculeusement à sa prière, il leur donna la liberté.

Son escorte, émerveillée, n'osa le conduire plus

loin, et le bienheureux Père s'empressa de revenir au milieu de ses enfants.

A cette nouvelle, le roi et son aïeule envoient une autre escouade à Luxeuil. Colomban, assis à l'entrée de l'église, lisait tranquillement les Ecritures; les soldats, le cherchant partout, passaient et repassaient devant lui sans le voir; enfin, Dieu fit cesser ce prodige, le chef d'abord, puis ses hommes d'armes, aperçurent le Bienheureux, et, saisis de respect et d'admiration, ils se retirèrent.

Peu de temps après, comme les Frères chantaient l'office, d'autres soldats, envoyés sous la conduite du comte Berthaire et de Baudulphe, envahissaient de nouveau la paisible abbaye.

« Homme de Dieu, dit le comte à l'abbé, nous vous prions d'obéir aux ordres que le roi nous charge de vous transmettre. Quittez ce pays et retournez en Irlande.

— J'ai abandonné ma patrie pour le service de Dieu, reparti Colomban, je ne dois plus y retourner. »

A ces mots, Berthaire et une partie de ses hommes se retirèrent, pendant que les autres soldats, se jetant aux pieds du Saint, le supplièrent d'avoir pitié d'eux : car ils devaient exécuter l'ordre du roi sous peine de mort. Alors Colomban crut devoir céder, il se tourna vers les Frères qui l'entouraient fondant en larmes, il les exhorta à persévérer et leur fit de tendres adieux. Tous voulaient le suivre dans son exil, mais cette faveur ne fut accordée qu'aux moines d'origine irlandaise ou britannique.

L'un d'eux, le saintvieillard Déicola (saint Delle), se sentit bientôt à bout de forces et dut s'arrêter. Revenu ensuite à la santé, il fonda l'abbaye de Lure.

Colomban poursuivit sa marche par Besançon, Autun, Avallon, semant partout les miracles sur sa route. A Autun, il chasse les démons du corps de douze possédés et annonce qu'avant trois ans, Thierry et ses enfants seront morts et Clotaire régnera sur tous les Francs; ce qui arriva comme il l'avait dit.

A Orléans, il reçoit l'hospitalité chez une femme syrienne et guérit son mari qui était aveugle. En Touraine, il oblige, par un miracle, les bateliers qui le conduisaient sur la Loire à s'arrêter et il va s'agenouiller avec joie sur le tombeau de saint Martin.

Enfin, il arrive à Nantes et avant de s'embarquer il envoie à ses fils et à leur nouvel abbé, saint Eustaise, un dernier adieu : « Mes larmes coulent, écrit-il, il faut et je veux les refouler; il ne sied pas à un bon soldat de pleurer en face de la bataille. » Après tout, ce qui nous arrive n'a rien de bien nouveau. N'est-ce pas ce que nous prêchions tous les jours? L'Evangile n'a été écrit que pour enseigner aux vrais disciples de Jésus Crucifié à le suivre la croix à la main. Nos adversaires sont nombreux, la guerre incessante, l'ennemi redoutable. Mais, sans adversaires point de lutte, et sans lutte point de couronne. Là où il y a lutte, il y a courage, vigilance, ferveur, patience, fidélité, sagesse, fermeté, prudence. En dehors de la lutte, misères et désastres... »

Colomban fut mis sur un navire irlandais qui devait le porter dans sa patrie. Mais Dieu envoya une grande tempête qui rejeta le vaisseau sur la côte nantaise. Le Saint, redevenu libre, se retira dans les Etats de Clotaire qui l'accueillit avec empressement et recut de lui l'annonce de ses futures victoires.

Quand le Saint arriva aux portes de Paris, un possédé accourut à lui en criant avec rage : « Que viens-tu faire ici, homme de Dieu? » Et Colomban de répondre : « Sors, esprit de pestilence, sors et n'afflige pas davantage un corps sanctifié par le baptême du Christ. » Cependant, le démon résistait et tordait sa malheureuse victime. « Cède à la puis-

sance infinie de Dieu, répétait le moine, tremble au nom de Jésus-Christ, » et Satan s'échappa en répandant une odeur fétide.

A Champigny, Colomban fut reçu à bras ouverts par Agnéric, noble seigneur franc, dont le fils Cagnoald était élevé à Luxeuil. Colomban bénit ses deux autres enfants, Faro, plus tard saint Faron, évêque de Meaux, et Burgondofara, qui devint sainte Fare, fondatrice et abbesse de Faremoutiers.

La bénédiction du Saint ne fut pas moins féconde sur les enfants d'Autharis, autre seigneur franc, qui lui donna l'hospitalité à Ussy-sur-Marne. L'un d'eux, Adon, devint le fondateur de l'abbaye de Jouarre, l'autre fonda celle de Reuil, et le troisième devint saint Ouen, archevêque de Rouen.

Colomban, continuant sa route vers le Nord, entra dans l'Austrasie gouvernée par le roi Théodebert, prêcha l'Evangile aux populations païennes des rives du Rhin et vint se fixer sur les bords du lac de Constance où il fonda le monastère de Brégentz.

Comme autrefois à Anegrai, les premiers temps furent rudes et semés d'épreuves entremêlées par la Providence de secours miraculeux.

Mais Thierry de Bourgogne vainquit son frère Théodebert d'Austrasie et s'empara de ses Etats; Colomban, obligé de fuir devant son ancien persécuteur, laissa en Suisse son disciple saint Gall fonder la fameuse abbaye qui porta plus tard son nom, Saint-Gall, et devint un grand centre religieux et intellectuel. Pour lui, âgé de 70 ans, suivi d'un seul compagnon, il franchit les Alpes et alla chercher asile en Italie.

DERNIÈRE FONDATION — IL MEURT EN ITALIE

Agilulphe, roi des Lombards, et la reine Théodelinde l'accueillirent avec bonté. Il leur demanda deux choses, un désert pour y mourir, et l'autorisation d'user ce qui lui restait de forces à convertir ceux des Lombards restés hérétiques ariens malgré leur exemple. Les augustes époux lui cédèrent le territoire de Bobbio, dans une gorge des Apennins, entre Gênes et Milan.

Le saint abbé y trouva une église dédiée à saint Pierre, lieu de pèlerinage, mais tombant en ruine. Il releva ce sanctuaire, vit accourir à lui une foule de disciples et fit de Bobbio le Luxeuil de l'Italie.

Le vénérable vieillard travailla de ses mains à la construction du couvent; on le vit une fois porter avec deux Pères seulement, par un sentier difficile, une poutre que trente hommes auraient eu de la peine à soulever.

Il sembla retrouver l'ardeur de ses premières années dans ses controverses avec les ariens et les schismatiques. Cependant, il sentait approcher la fin de sa carrière ici-bas. Un jour, il vit arriver son cher disciple Eustaise, abbé de Luxeuil, à la tête d'une ambassade envoyée par Clotaire, vainqueur de Brunehaut et devenu roi de tous les Francs, comme le Saint le lui avait prédit. Le roi le suppliait de revenir en France. Colomban se contenta de lui écrire pour le remercier, recommander à sa bienveillance ses fils de Luxeuil, l'exhorter à vivre plus chrétiennement qu'il ne faisait. Puis il s'endormit saintement dans le Seigneur, un an après la fondation de Bobbio.

Ainsi vécut et mourut cet homme qu'on surnomma « le roi des moines et le char de l'Eglise ».

Il laissait florissants tous ses monastères; ceux-ci, à leur tour, envoyèrent de nombreuses colonies sur divers points des Gaules; ce furent autant de centres de lumière, d'éducation, d'apostolat; il en sortit beaucoup de saints évêques; ce qui contribua grandement à la réforme du clergé et à la belle et chrétienne civilisation du peuple français.

SAINT JOSAPHAT KONCÉVITCH

ARCHEVÊQUE DE POLOTSK ET MARTYR

Fête le 21 novembre.

Au bréviaire fête le 14 novembre.



Triomphe de saint Josaphat au ciel.

(Tableau des fêtes de la Canonisation, en 1867.)

JEAN LE PETIT POLONAIS

L'an 1580, dans la ville de Vladimir, en Volhynie, pays polonais, on apportait à l'église Sainte-Parascève, vierge et martyre, un petit enfant, fils d'un Slave, et né sujet du roi de Pologne, que l'on désirait faire enfant de la Sainte Eglise romaine et fils adoptif de Dieu. Le baptême eut lieu selon le rite gréco-slave, et l'enfant reçut le nom du disciple bien-aimé : on l'appela Jean.

Gabriel Koncévitch, son père, était conseiller

municipal de Vladimir; il n'était pas des riches de ce monde, mais Dieu lui donnait Jean, et Jean valait mieux qu'un trésor. Quelques auteurs rattachent les Koncévitch de Vladimir à une famille noble dont le blason représentait une rose dans un écusson; mais il n'est pas de plus grande noblesse et de plus belle fleur que la sainteté, et Jean sera un saint.

Sa mère, Marine, était digne de former, la première, le cœur du futur évêque de Polotsk; elle y déposa les germes d'une vertu précoce, et veilla

avec une intelligente sollicitude sur leur développement. Jean était encore bien jeune, et déjà, lorsque sa mère inquiète de ses absences, le voulait retrouver, elle allait droit à l'église de Sainte-Parascève; elle était sûre d'y trouver l'enfant en prière. Il était doux et modeste; tous l'aimaient, son exemple attirait au bien les autres enfants. Le culte des images est très répandu dans l'église gréco-russe. Jean apprit à les peindre, et ce travail devint l'une de ses plus chères distractions.

Il fit des progrès rapides dans l'étude des langues russe et polonaise; l'instruction religieuse avait ses préférences, il apprit par cœur une grande partie de l'Office divin; il commença, dès lors, à le réciter chaque jour et garda cette pieuse coutume tout le reste de sa vie.

JEAN ENTRE DANS LE NÉGOCE

Ainsi se passèrent, et passèrent vite, l'enfance et la première jeunesse. Koncévitch fut alors placé par ses parents chez un riche négociant de Vilna. Le voilà dans une ville nouvelle, sur le chemin des biens terrestres, plein d'ardeur, loin de sa famille, menacé dans ses mœurs et dans sa foi. Jean fut fidèle à la grâce : énergique à fuir la dissipation, il s'applique à des lectures pieuses et à l'étude autant que ses occupations le lui permettent, et il est surtout constant dans ses prières. Son âme sembla grandir et sa vertu se fortifia.

Le schisme gréco-russe et le protestantisme étaient là qui travaillaient de concert à éloigner les fidèles du berceau de saint Pierre pour les faire tomber dans les filets de Satan. Jean n'hésita pas et s'attacha de toute l'énergie de son âme à l'Eglise catholique; il avait à peine vingt ans, que déjà sa plus grande peine était de voir les ravages du schisme et de l'hérésie. Il y avait à Vilna un couvent de Basiliens soumis au Saint-Siège; c'était le couvent de la Trinité. Koncévitch aimait à s'y rendre, à chanter avec les religieux, à servir à l'autel ou à sonner la cloche. Il fut aussi l'élève intelligent de deux Jésuites célèbres, qui enseignaient en langue slave la philosophie et la théologie.

APPEL DU MONDE ET APPEL DE DIEU

Les relations du jeune homme avec ces religieux et d'autres catholiques éminents, ses études sérieuses, et surtout sa vie loyalement chrétienne, avaient élevé peu à peu son cœur au-dessus des choses de ce monde, et il sentit grandir en son âme le désir de ne chercher que le seul bien véritable et parfait, le bien suprême, c'est-à-dire Dieu, et de se donner tout à lui. Mais, en même temps, le monde essayait de lui sourire; son patron, qui était très riche et n'avait pas d'enfant, charmé moins de l'habileté commerciale de Koncévitch, qui était fort ordinaire, que de ses rares vertus, résolut de l'attacher à sa maison; il lui offrit de le faire son fils adoptif et de le constituer l'héritier de sa fortune.

Dieu réservait de grandes grâces à son serviteur, mais attendait là sa générosité. Entre Dieu et le monde, Koncévitch préféra Dieu seul; il remercia son maître, reçut l'habit religieux au couvent de la Trinité, des mains de Pociéy, métropolitain de Kiev, et prit le nom de Josaphat.

AU COUVENT DE LA TRINITÉ

Fr. Josaphat s'était donné à Dieu sans arrière-pensée et sans réserve; il embrassa la vie religieuse dans toute sa perfection, et devint bientôt

le modèle des Frères. C'était commencer son apostolat : les âmes ferventes du couvent se rallièrent autour de lui, le nombre restreint des vocations augmenta rapidement, si bien que l'on peut considérer la maison de Vilna comme le berceau des Basiliens-Unis. Il y avait, près de l'église, une petite et étroite cellule; Josaphat s'y ensevelit pour mener une vie d'anachorète; il l'appela *le vestibule du paradis*.

Son temps fut partagé entre l'étude, la prière et la pénitence. Cent fois dans la journée, vous l'auriez entendu redire l'oraison jaculatoire si familière aux Orientaux : « Seigneur Jésus, ayez pitié de moi qui suis pécheur! » Parfois, elle lui échappait au milieu du sommeil. Oubliant le repos de la nuit, il passait des heures entières à s'entretenir affectueusement avec son Dieu, tantôt dans sa cellule, tantôt au cimetière voisin, où il se rendait souvent les pieds nus, malgré le froid le plus intense. Que de fois, on l'y trouva agenouillé sur une dalle ou sur la neige glacée, laissant échapper ce cri d'amour : « O mon Dieu, ôtez le schisme et donnez la paix à votre Eglise! » et mêlant à ses larmes son sang innocent.... Ses pieds crevassés étaient parfois rivos à une pierre glacée, il s'en apercevait à peine, tant la souffrance physique était absorbée par la douleur que lui causait la rupture de l'Eglise russe avec le centre de l'unité. Son genre de vie et toute sa manière d'être portaient le cachet d'une austérité peu commune, qui rappelait saint Basile, le fondateur de l'Ordre et son grand modèle. Religieux observateur des jeûnes si fréquents dans l'Eglise orientale, il se contentait d'aliments grossiers, s'abstenant de poisson, s'interdisant tout usage de la chair et du vin. Son sommeil était de courte durée; encore le prenait-il sur des planches nues. Outre un rude cilice qu'il ne quittait jamais, il se ceignait les reins d'une ceinture garnie de pointes qui pénétraient dans la chair. La veille des grandes fêtes surtout, ses austérités devenaient plus nombreuses et plus cruelles.

LE LOUP BERGER

Les merveilles accomplies par saint Josaphat au couvent de Vilna sont d'autant plus étonnantes que le supérieur de la communauté, l'archimandrite Samuel Sentschylo, était secrètement vendu au schisme, et ne s'occupait pas plus de la sanctification des Frères que de l'entretien matériel du couvent. Les schismatiques brûlaient d'envie d'attirer dans leur parti le jeune et fervent religieux qui avait si heureusement transformé la communauté. Et comme le fidèle religieux refusait avec indignation, l'archimandrite lui donna un soufflet.

Un autre jour, il fait mander Josaphat, sous prétexte de religion, dans une maison où l'attendaient secrètement trois schismatiques habiles. Ils reçoivent le Basilien à bras ouverts, lui adressent des discours les plus flatteurs sur sa science et ses vertus, lui montrent tout le monde disposé à le suivre : « Ayez donc pitié de l'Eglise ruthène, ajoutèrent-ils, sa vie est entre vos mains; dès que vous serez à notre tête, les divisions cesseront, et il n'y aura plus en ce pays de partisans du Saint-Siège. » En disant cela, ils se jetaient à ses genoux. Vains efforts! Alors, ils changent de tactique : l'un d'eux court à la porte, la ferme à clé et s'en constitue le gardien, tandis que les deux autres se préparent à arracher par les coups ce que les paroles n'ont pu obtenir : « Laissez-moi, dit Josaphat, demain, vous aurez ma réponse. »

« Rendu à la liberté, il revient au couvent : « Je sors de l'enfer, dit-il aux Frères; j'ai entendu des discours diaboliques qui me sollicitaient à trahir la foi. » Le lendemain, il dit aux schismatiques : « Je vous ai promis de consulter Dieu, je l'ai fait, et Dieu m'a dévoilé l'impénétrabilité de vos projets. »

CHATIMENT ET VENGEANCE

Le métropolitain de Kiev, informé de ces manœuvres, fit comparaître à son tribunal l'indigne archimandrite, le convainquit de trahison et le déposa. Il nomma pour lui succéder Joseph Routski, qu'il fit, en outre, son vicaire général.

La fureur fut grande dans le camp des schismatiques ; ils formèrent le complot d'envahir par la force le couvent et l'église. Mais les autorités locales, averties à temps, firent échouer le projet. La rage ne fit qu'augmenter ; dès que Josaphat paraissait dans la rue, les insultes, les pierres et la boue pleuvaient sur lui. Enfin, l'archevêque faillit être assassiné : il traversait un jour la place publique, quand un sicaire se précipita sur lui, le poignard à la main, l'archevêque ayant levé la main pour se défendre, eut deux doigts tranchés, la chaîne de sa croix et le col de sa soutane furent coupés. Heureusement, la blessure ne fut pas mortelle. L'assassin, jugé et condamné, mourut dans les sentiments du plus sincère repentir.

LE MOINE PRÊTRE

Cependant, Josaphat n'était encore que diacre ; il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la théologie, sous la direction du P. Fabricius, fut ordonné prêtre et devint l'apôtre de la contrée ; son temps était partagé entre les exercices de la vie religieuse, la prédication et la confession. Les schismatiques le représentèrent dans leurs caricatures sous la forme du diable, avec cette inscription : *Duchokhrat*, c'est-à-dire *le ravisseur d'âmes*. « Plût à Dieu, leur répondit Josaphat, que je puisse ravir vos âmes pour les lui présenter. »

Dieu semblait avoir accordé à son serviteur un attrait particulier pour assister les condamnés à mort. Il aimait surtout à visiter les pauvres malades, dans les réduits les plus obscurs et les plus repoussants. Il leur administrait les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, leur procurait des remèdes et de la nourriture, souvent même il leur lavait les pieds, parfois couverts d'ulcères.

Ravis de son zèle et de ses vertus, les seigneurs russes et polonais l'attiraient à l'envi dans leurs domaines ; plusieurs lui offrirent des monastères. Josaphat accepta celui de Bytène et y établit une communauté ; puis celui de Notre-Dame de Girovitzi, où il mit un noviciat.

Appelé à Vilna, par le nouvel archevêque de Kiev, Vélamine Boutski, il fut nommé archimandrite du couvent de la Trinité ; la communauté se composait presque uniquement de jeunes religieux, au nombre de soixante, de sorte que la sollicitude des différentes charges retombait sur le supérieur. Josaphat se multiplia. Ferme et doux, il savait plier les volontés, sans les brusquer et les briser.

Il continuait à travailler à la conversion des schismatiques : l'une de ses plus belles conquêtes fut le paladin de Novogrodek, Théodore Tychkévitch, le plus puissant seigneur de Lithuanie.

JOSAPHAT ARCHEVÊQUE

Josaphat avait trente-huit ans quand, le 12 novembre 1617, il fut sacré, à Vilna, archevêque de la ville de Polotsk. Il fut reçu avec enthousiasme

par ses diocésains, heureux d'avoir pour pasteur un homme de si grand mérite.

Deux choses sont nécessaires au clergé : la sainteté et la science. Le nouvel archevêque donna à ses prêtres des *Règles* excellentes, dont nous avons encore le texte, et que Sa Sainteté Léon XIII recommandait naguère aux Basiliens-Unis. Il appela en outre les Jésuites pour enseigner la théologie morale.

Son attention se porta également sur les églises et le culte divin. Les cérémonies du rite gréco-slave reprirent toute leur splendeur dans la cathédrale de Polotsk, complètement restaurée. Le zèle pontifical fit réparer de même les cathédrales de Vitebsk, d'Orcha, de Mohilev et de Mstislavl ; agrandit et dota le couvent des Basiliennes de Polotsk. Pour subvenir aux frais du culte et aux besoins des pauvres, il fut énergique à conserver intacts les biens de l'Eglise, et veilla à leur sage administration. Il ne se passait pas de jour sans qu'il admît quelques pauvres à sa table ; une fois, il alla jusqu'à engager son homophore (étole épiscopale), pour emprunter de l'argent en faveur d'une pauvre veuve qui avait besoin de secours, dans un moment où la caisse épiscopale était vide. Au reste, lui, qui était si libéral envers les pauvres et les églises, était parcimonieux pour lui-même, et la plus stricte pauvreté présidait à sa table.

C'était toujours l'austère Basilien du couvent de la Trinité. Dans une cérémonie pontificale, la chaîne de fer qu'il portait sur lui l'étreignait tellement qu'il se trouva mal, et put à peine se tenir debout. Rentré dans ses appartements, il dut appeler l'archidiacre Dorothee pour l'aider à la desserrer, et lui fit défense d'en dire mot à personne.

L'ÉMISSAIRE DE SATAN

Josaphat était archevêque depuis trois ans quand il fut convoqué avec plusieurs autres évêques à la Diète qui s'ouvrit à Varsovie en 1620. Le diable profita de l'absence des pasteurs pour envoyer les loups dévaster le bercail. Théophane, patriarche schismatique de Jérusalem, revenant de Moscou, où le sultan l'avait employé pour une négociation politique, passa par l'Ukraine et arriva à Kiev. Sur les instances des Cosaques, il consacra autant d'évêques schismatiques qu'il y avait de prélats catholiques du rite grec-uni. Le siège de Polotsk fut donné à Méléce Smotriski, esprit cultivé, mais surtout ambitieux et intrigant.

L'intrus se hâta d'envoyer ses émissaires dans toutes les villes du diocèse, avec des lettres pleines d'invectives contre l'*apostat* et *papiste* Josaphat, et contre le Saint-Siège. Josaphat s'empressa de revenir, porteur d'un décret de Sigismond, roi de Pologne, enjoignant à ses sujets de respecter l'autorité de leur évêque et de cesser toute communication avec le perturbateur et intrus Méléce.

Mais déjà les masses, poussées par d'habiles meneurs, étaient en fermentation. Quand le palatin Sokolinski eut notifié le décret royal à l'hôtel de ville, l'archevêque essaya de prendre la parole et de rappeler les rebelles à l'obéissance due à l'Eglise ; sa voix fut couverte par les vociférations des schismatiques, la foule se rua sur lui, et il aurait été infailliblement massacré, si la force armée n'était venue le dégager et le ramener sous bonne escorte au palais épiscopal.

L'archevêque répondit à ces violences par un redoublement de douceur et de bonté pour ses ennemis ; l'un d'eux fut touché et reconnu sa faute. C'était le conseiller Terlikowski. Quand il

se présenta à la cathédrale pour demander pardon à Dieu et à l'évêque, Josaphat le serra contre sa poitrine, et le conduisant à l'autel : « Seigneur, dit-il, en versant des larmes de joie, voici une brebis égarée que je viens de retrouver et que je vous recommande. » Polotsk recouvra un peu de calme; mais ce n'était qu'une trêve. Au reste, la propagande schismatique continuait activement dans le reste du diocèse.

LE MARTYRE

Dans le courant d'octobre 1623, Josaphat voulut aller faire sa visite pastorale à Vitebsk. Craignant pour sa vie, ses amis le supplièrent de remettre sa visite à plus tard, ou tout au moins d'accepter une escorte. L'archevêque ne voulut pas différer ni voyager autrement qu'avec la mansuétude épiscopale. Il ordonna de lui préparer un tombeau dans la cathédrale, et partit après avoir fait cette prière au pied de l'autel : « Seigneur, je sais que les ennemis de l'Union en veulent à ma vie; je vous l'offre de tout mon cœur, et puisse mon sang éteindre l'incendie causé par le schisme. »

On le reçut à Vitebsk avec des démonstrations hypocrites de respect, mais on tramait des complots contre sa vie : « Vous désirez ma perte, leur dit publiquement Josaphat du haut de la chaire; sur les fleuves, sur les ponts, dans les rues, dans les cités, partout, vous me tendez des pièges. Me voici maintenant au milieu de vous; plaise à Dieu que je puisse donner ma vie pour vous qui êtes mes brebis, pour la Sainte Union, pour le siège de Pierre qu'occupent les Souverains Pontifes, ses successeurs. »

Le soir du 11 novembre, il parlait au souper de sa mort prochaine, comme s'il se fût agit d'un festin. « Monseigneur, dit l'archidiacre Dorothée, vous devriez bien nous laisser un peu manger. — Ne craignez rien, reprit l'archevêque, ce n'est pas de votre mort, mais de la mienne, que je parle. »

Le lendemain matin, pendant que Josaphat priait à la chapelle de la Sainte Vierge, un prêtre apostat, qui traversait, en proférant des menaces, et malgré la défense qui lui en avait été faite, la cour du palais épiscopal, fut arrêté par les serviteurs et enfermé à la cuisine. Aussitôt, la foule s'ameute autour de l'évêché, envoie sur les serviteurs une grêle de pierres et de bâtons.

Informé du tumulte, l'archevêque fait mettre le détenu en liberté et rentre au palais. La foule, un moment satisfaite, paraît se calmer, mais ce n'est pas ce que voulaient les chefs; bientôt elle revient plus nombreuse, force l'entrée du palais, envahit le vestibule; l'archidiacre Dorothée reçoit dix-huit blessures à la tête; Cantacuzène, majordome du palais, tombe noyé dans son sang, et on le croit mort.

Aux cris des victimes, Josaphat accourt : « Mes enfants, dit-il aux assassins, pourquoi maltraitez-vous mes serviteurs, qui ne vous ont fait aucun mal? Si vous en voulez à ma personne, me voici! » Les sicaires demeurèrent immobiles et stupéfaits. Tout à coup, deux misérables s'élançant à travers la foule en criant : « A bas le suppôt des latins! à bas le papiste! » L'un d'eux, armé d'une perche, frappe le front de l'archevêque, l'autre lui assène un coup de hallebarde qui lui fend la tête. L'ar-

chevêque tombe, trouve encore la force de faire le signe de la Croix et dit : « O mon Dieu! » Ce furent ses dernières paroles. Les bourreaux s'acharnaient sur leur victime et lui déchiraient le visage; enfin, deux coups de fusil lui percèrent le crâne. Ainsi mourut Josaphat, le 12 novembre 1623; il n'avait que quarante-quatre ans.

Les schismatiques envahissent ensuite le palais, le pillent, le dévastent et vident les celliers. Echauffés par la boisson, ils reviennent au cadavre. Un chien fidèle le défendait; ils le tuent, et son sang se mêle au sang du martyr. En dépouillant le corps du pontife, ils ne sont pas peu surpris de trouver sur lui sa discipline teinte de sang, son cilice et sa terrible chaîne. Mais la fureur éloigne vite l'admiration; les outrages recommencent; femmes, vieillards, enfants, tous veulent être de la partie; on souille ses cheveux et sa barbe, on crache sur son visage, on déchire son corps. Enfin, ils lui attachent une corde aux pieds, le traînent dans les rues jusqu'au bord de la Dwina et le jettent dans le fleuve. Le corps du martyr reparut sur les flots; on le retira, on lui attacha au cou son cilice rempli de pierres, on le jeta de nouveau. Cette fois il disparut, et les schismatiques se crurent vainqueurs.

LE TRIOMPHE

Le 16 novembre, des pêcheurs catholiques, chargés de cette mission par leurs frères, furent assez heureux pour retrouver la précieuse dépouille de leur Père, et l'exposèrent dans l'église du château de Vitebsk. « Le visage était riant comme je ne l'avais jamais vu, a dit un converti; ce spectacle produisit sur moi une telle impression que je renonçai sur-le-champ au schisme, en déplorant le meurtre commis. » Une odeur céleste de lis et de roses remplissait l'église.

Une foule considérable, clergé, noblesse, bourgeois, vint de Polotsk, pour escorter le corps, qui fut transporté en grande pompe dans cette ville. A l'arrivée du cortège, tout le peuple se pressa autour du cercueil, les uns sanglotaient, les autres se frappaient la poitrine; ceux-ci imploraient la miséricorde divine, ceux-là suppliaient Josaphat de leur pardonner; les sanglots couvraient les chants funèbres. Durant plusieurs mois, le corps resta exposé dans la cathédrale de Sainte-Sophie, sans aucune décomposition; le visage, beau et souriant, répandant une odeur suave, comme au château de Vitebsk. Ce fut la conversion de bien des âmes.

Beaucoup de miracles se sont opérés par l'intercession du glorieux martyr; l'un des plus consolants fut la conversion de l'intrus Méléce. A partir du 12 novembre 1623, son âme n'eut plus de repos jusqu'au jour où, s'armant de courage, il fit le pas décisif; il consacra le reste de sa vie à la pénitence, à la prière et à la défense de l'Union.

Béatifié par Urbain VIII, saint Josaphat a été canonisé par Pie IX, de glorieuse mémoire, le 29 juin 1867. A cette nouvelle, la Russie a envoyé une Commission militaire s'emparer des reliques du martyr pour les emporter à Siedlice, et de là les séquestrer à Saint-Petersbourg. Mais l'âme de Josaphat triomphe dans le ciel.



LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE

Fête le 21 novembre.



Tableau de GAGLIARDI, dans l'église des Augustins à Rome.

- L'Évangile nous laisse ignorer dans quelles circonstances se fit l'éducation de la Vierge qui devait enfanter le Sauveur ; mais une très ancienne tradition orientale nous apprend que Marie fut présentée au temple, pour y être élevée dans la retraite et y vivre dans la piété, conformément à ce qui se voyait quelquefois chez les Juifs.

L'Évangile se tait absolument sur ce fait comme sur tous les autres de l'enfance de Marie. Ce silence est comme un voile de modestie que l'Esprit-Saint a jeté sur les premières années de la Vierge. Elle s'est préparée aux desseins du ciel sans bruit, sans éclat, tout occupée de piété, d'études et de vertus.

De plus, ce silence même fait ressortir plus vivement l'unique gloire de Marie, la prérogative incomparable de *Mère de Dieu*. Tout s'efface devant un pareil titre. Tout ce que l'Évangile nous rapporterait de la naissance, de la vie, de la mort de Marie, n'ajouterait rien à cette louange. Marie paraît et disparaît sous le seul nom de *Mère de Jésus*. Ce mot dit tout.

Cependant, la tradition est plus explicite. Les premiers chrétiens ne manquèrent pas d'attacher le plus filial intérêt à connaître toutes les particularités de la jeunesse de Marie. Les saints Pères en consignèrent les principaux traits dans leurs ouvrages. Saint Jérôme, saint Germain, archevêque de Constantinople, saint Grégoire de Nicomédie, saint Ambroise, saint Jean Damascène nous font connaître quelques détails dont l'Évangile ne parle pas. C'est d'après leurs écrits que nous donnons ce qui suit sur le mystère de la Présentation de la Sainte Vierge.

LES « OBLATI » DE L'ANCIEN TESTAMENT

Dans le temple de Jérusalem se trouvaient de vastes appartements séparés, où étaient élevés les enfants des deux sexes que leurs religieux parents avaient voués à Dieu. Leur vie était consacrée à la prière et à l'étude des Livres Saints. Ils aidaient aussi les lévites dans la préparation des sacrifices et dans certains détails du service intérieur. Le soin d'un vaste édifice, comme était le temple de Jérusalem, l'entretien et l'honneur du culte israélite exigeaient un grand nombre de serviteurs. Les Nathinéens n'étaient pas fâchés d'être aidés dans leurs emplois. Ces aides ne leur manquèrent jamais.

Les jeunes vierges surtout furent toujours très nombreuses. L'Écriture Sainte rapporte que, lorsque l'impie Héliodore, avec une troupe armée, pénétra dans le temple pour en voler les richesses, une foule de vierges qui s'y trouvaient coururent tout effrayées : les unes vers le grand-prêtre Onias, les autres aux portes et aux fenêtres, levant les mains au ciel avec des gémissements et des prières, pour implorer son secours contre les sacrilèges spoliateurs. C'était donc bien avant la présentation de Marie que le temple renfermait des vierges attachées à son service.

LE RACHAT DES VŒUX

Les enfants ainsi consacrés à Dieu étaient libres de quitter le temple vers l'âge de quinze ans. Leurs vœux ne les liaient que jusqu'à cet âge, et, moyennant une somme modique, on pouvait les racheter. Car, en Judée, la virginité n'était que la vertu d'une saison, et bientôt elle cédait la place aux obligations et aux vertus con-

jugales. C'est pourquoi l'on appelait ces vœux temporaires, un prêt fait au Seigneur.

En présentant son petit Samuel à Silo, Anne disait : « Je l'ai prêté au Seigneur. *Ego commodavi eum Domino.* »

DIFFÉRENCE ENTRE LE PRÊT ET LE DON

Sous l'ancienne loi, qui n'était qu'une ombre et une figure, Dieu ne demandait pas à son peuple l'héroïsme de la vertu. Il se contentait de ces prêts temporaires. Sous la loi nouvelle, il veut des âmes qui se donnent pour toujours. Marie comprit de bonne heure ces désirs de Celui qui devait être son Fils. Elle se donna entièrement à Dieu, le choisit comme son unique héritage, et se voua à perpétuité au service de son temple. Elle leva la première l'étendard de la virginité par un vœu jusque-là inouï. C'est sous cette bannière glorieuse que marchent tous ceux qui, comme Marie, ont immolé à Dieu, sans réserve, leur esprit, leur cœur et leur corps.

UN JOUR SANS AUBORE

Marie fut présentée au temple dès l'âge de trois ans. C'était l'âge voulu par la loi. Les enfants voués au Seigneur étaient conduits au temple, après avoir été sevrés et quand ils pouvaient se passer des soins indispensables de leur mère. Il en fut ainsi pour Samuel.

Mais, plus heureuse que Samuel, Marie, malgré sa grande jeunesse, se rendit parfaitement compte de l'acte qu'elle accomplissait. Elle avait l'usage parfait de sa raison depuis le premier instant de sa Conception Immaculée. Son intelligence ne connut pas les lents progrès de la nôtre. Formée dans la plénitude de la grâce, exempte du péché, elle fut également exempte des ténèbres et des ignorances que le péché produit dans notre âme. Comme ces belles régions que chérit le soleil, elle se trouva merveilleusement éclairée dès son entrée dans la vie.

LA CÉRÉMONIE DE LA PRÉSENTATION

Saint Jérôme nous donne quelques détails sur cette cérémonie. Saint Joachim et sainte Anne, munis de riches offrandes, se rendirent au temple, avec leur fille uniquement chère. Comme le temple était situé sur une petite élévation, il fallait gravir quinze degrés pour arriver à l'autel des holocaustes. Avant de monter, Anne et Joachim placèrent leur petite enfant sur le premier degré, et s'occupèrent de revêtir les habits propres à la cérémonie. Le grand-prêtre sortait au-devant d'eux pendant que les derniers sons des trompettes sacerdotales expiraient le long des portiques et que le sacrifice brûlait encore sur l'autel d'airain. Mais voilà que, tout à coup, la jeune vierge s'élança joyeuse, et monte seule, sans aide et sans guide, l'un après l'autre, tous les degrés, comme une grande personne, à la surprise de ses parents et du grand-prêtre. Le Seigneur laissait entrevoir par ce fait étonnant ce que l'on devait attendre de cette créature privilégiée.

Le sacrifice fut célébré selon toutes les prescriptions de la loi. Anne et Joachim laissèrent Marie à l'intérieur du temple, et retournèrent à leur maison.

D'après la tradition, ce fut le grand-prêtre Zacharie, le père du précurseur, qui reçut la sainte enfant et l'introduisit dans les parvis sacrés.

La gravure que nous reproduisons est empreinte des sentiments élevés que les siècles de foi inspiraient au cœur de nos artistes. La scène représente la Vierge enfant gravissant les degrés du temple. Elle monte avec un saint empressément, sans qu'aucune main la soutienne. Le grand-père Zacharie, étonné, s'efface avec respect sur son passage. Au bas de la scène, à droite et à gauche, Anne et Joachim. Le visage de sainte Anne reflète à la fois la joie de l'offrande et la douleur pieuse et recueillie d'un sacrifice qui coûte. Saint Joachim suit son heureux enfant d'un regard qui semble lire dans l'avenir toutes les destinées qui l'attendent. Les autres personnages, à la physionomie vivante et expressive, manifestent leur étonnement ou leur admiration pour cette enfant qui monte seule, avec allégresse, à l'autel de l'holocauste. Aucun d'eux ne fait attention aux joyeux ébats de deux petits chiens qui jouent sur le devant de la scène. Le peintre semble avoir placé là ces deux petits animaux pour donner plus d'unité à sa composition, en faisant ressortir davantage, par ce moyen, l'unique préoccupation de ses personnages que rien ne peut distraire. Sur le portique, trois groupes d'anges se penchent vers Marie, comme pour lui faire entendre ces paroles que David, voyant l'avenir, adressait à sa royale descendante : « *Audi, filia et vide, et inclina aurem tuam : Obliviscere populum tuum, et domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum.* Ecoute, ma fille, regarde même au mouvement de mes lèvres pour mieux saisir ma parole, et incline-moi une oreille attentive. Oublie ton peuple, quitte la maison de ton père, et le Roi des rois sera lui-même épris de tes spirituels attraits. »

UNE JOURNÉE SAINTEMENT REMPLIE

Marie se levait au chant du coq ; cet oiseau vigilant qui, au défaut de nos horloges sonnantes, disait aux anciens les heures matinales. Elle s'habillait en toute promptitude et avec une décence extrême, par respect pour ses anges gardiens et pour la présence universelle du Seigneur. Elle remerciait son Dieu d'avoir ajouté un nouveau jour à ses jours.

Après les ablutions d'usage, la Vierge se rendait avec ses compagnes à la tribune qui leur était réservée. Le soleil commençait à dorer de ses rayons naissants les montagnes de l'Arabie, le sacrifice brûlait sur l'autel d'airain au son des trompettes matinales, et Marie, la tête inclinée sous son voile, répétait avec ferveur les dix-huit oraisons d'Esdras, et demandait à Dieu avec tout Israël, ce Christ tant promis à la terre, et si lent à venir.

On chantait ensuite les derniers versets de ce beau psaume attribué aux prophètes Aggée et Zacharie :

« Le Seigneur délie ceux qui sont enchaînés, le Seigneur éclaire ceux qui sont aveugles.

» Le Seigneur relèvera ceux qui sont brisés, le Seigneur aime ceux qui sont justes.

» Le Seigneur régnera dans tous les siècles. Votre Dieu, ô Sion ! régnera dans toutes les races. »

Marie allait ensuite à ses occupations accoutumées. Elles étaient variées, selon les heures du jour. L'étude des Saintes Ecritures faisait ses délices. D'après saint Anselme, Marie possédait à fond la langue de Moïse, ce vieil hébreu dont

Josué se servit dans la vallée d'Ascalon pour arrêter le soleil, et dans laquelle Dieu traça de son doigt puissant « sur des pierres très épaisses » les dix commandements du décalogue. La prophétesse de la nouvelle loi, qui devait doter le nouveau Testament du cantique le plus suave et le plus beau, s'initiait aux hautes conceptions des voyants d'Israël, en étudiant l'idiome d'Anna et de Débora.

La décoration du temple, la confection des vêtements sacerdotaux, l'entretien des choses religieuses, ces mille travaux qui concernent les femmes étaient aussi l'objet des soins de Marie. Elle surpassait toutes les filles de son peuple par son adresse à filer le lin ; elle excellait dans la broderie et dans tous les ouvrages d'arts. De ce souvenir était venu l'antique usage des fiancées de lui offrir une quenouille entourée de bandellettes de pourpre et de lin. De là aussi le nom de fil de la Vierge qu'on donne encore à ces réseaux d'une éclatante blancheur qui voltigent sur les vallées, pendant les vaporeuses matinées de l'automne.

Voici, dit saint Jérôme, comment était divisée la journée de la jeune Vierge dans le temple :

Depuis l'aurore jusqu'à la troisième heure (neuf heures du matin), elle pria ; de la troisième heure jusqu'à la neuvième (trois heures du soir), elle s'appliquait au travail des mains ; après cela, elle se remettait de nouveau à la prière jusqu'à l'arrivée de l'ange qui lui apportait quelque nourriture. On la voyait toujours la première aux veilles prescrites par la loi. Dans l'étude de la loi, on la voyait la plus appliquée ; dans le chant des cantiques de David, la plus fervente ; la plus empressée dans les œuvres de charité ; la plus pure parmi les vierges ses compagnes ; la plus parfaite dans la pratique de toutes les vertus.

LES VISITES DE L'ADVERSITÉ

Selon les traditions les plus respectables, Marie avait onze ans quand elle apprit que son père Joachim touchait à sa dernière heure. Le saint vieillard demanda sa tendre enfant pour la bénir et pour mourir entre ses bras.

À peine la lampe mortuaire est-elle éteinte dans la maison de sainte Anne qu'il faut la rallumer de nouveau, et, cette fois, c'est pour sainte Anne elle-même. Marie descend une seconde fois à la maison paternelle, et ferme les paupières de sa mère.

D'après la tradition, ce fut après la mort de ses parents que Marie fit vœu de virginité perpétuelle. Sous l'ancienne loi, tant que leurs parents étaient en vie, les enfants n'étaient pas libres de disposer d'eux-mêmes, et leurs vœux n'étaient pas valables aux yeux de la loi de Moïse.

UN CAS EMBARRASSANT

Mais, quand la Vierge eut atteint sa quinzième année, elle fut appelée par le Conseil des prêtres à contracter une alliance. Ce projet de mariage jeta Marie dans un trouble extrême. Le vœu qu'elle avait fait causa une grande surprise. Elle s'était condamnée à la stérilité, c'est-à-dire à l'opprobre, état solennellement maudit par la loi de Moïse. Le grand-prêtre, embarrassé par un cas si extraordinaire, consulta le Seigneur. Le Seigneur commanda de rassembler les descendants de David, de leur faire déposer une verge dans le tabernacle, et que celui dont la verge fleurirait fût l'époux de Marie. C'est ainsi que

Joseph fut chargé par Dieu de garder la virginité de la Mère du Sauveur.

LA BASILIQUE JUSTINIENNE ET LA MOSQUÉE D'EL-AKSA

Au vi^e siècle, l'empereur Justinien construisit une basilique sur les ruines du temple, à l'endroit même où s'élevaient jadis les bâtiments habités par les vierges. Cette basilique fut dédiée au mystère de la Présentation.

TROIS MÉRITES

Nous empruntons, pour terminer, à l'abbé Demange, quelques pensées pieuses qui pourront servir de méditation pour le jour de la Présentation.

Ce mystère fait briller en Marie trois grands mérites : mérite de diligence la plus empressée, mérite de générosité la plus entière, mérite de persévérance la plus inviolable.

I. MÉRITE D'UN SAINT ET FILIAL EMPRESSEMENT

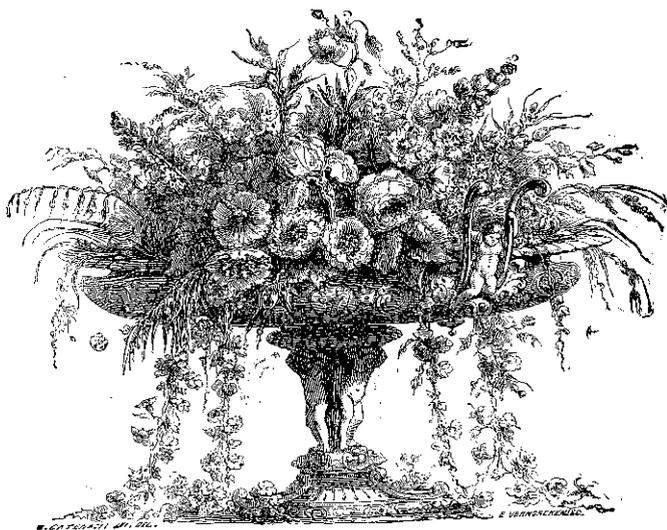
La grâce se hâte, dit saint Ambroise; elle ne connaît point les longs retardements; elle ignore les excuses de la lâcheté et de la mollesse : *Nescit tarda molimina Spiritus Sancti gracia*. Or, c'est de la sorte qu'agit la jeune Vierge dans sa consécration au Seigneur; consécration vraiment prompte et empressée, pour laquelle elle n'admet ni remise ni retard. A cet âge encore si tendre, si timide, où une faible enfant sent si vivement le besoin d'être auprès de sa mère, l'admirable Vierge, fidèle à l'appel d'en haut, au lieu de reculer, presse elle-même ses pieux parents d'exécuter leur promesse, et court en toute hâte s'offrir à son Dieu.

II. MÉRITE D'UNE GÉNÉROSITÉ COMPLÈTE

C'est un mérite d'autant plus précieux qu'il est plus rare. Communément, on se prête, mais on ne se donne pas sincèrement au bon Dieu. Ou, si l'on se donne, c'est trop souvent avec certaines réserves. En se donnant, on se retient. On veut toujours quelques ménagements, quelque rapine dans l'holocauste. On veut bien la foi chrétienne, mais pas si exigeante; la morale, mais adoucie; la religion et le service de Dieu, mais à condition qu'on n'en prendra qu'à son aise, sans gêne aucune, sans pénibles sacrifices. Or, ce n'est point avec ces honteuses réserves que la royale Enfant s'offre à son Dieu. Elle sait l'oracle qu'exprimera plus tard la plume du grand Augustin : *Totum te exigit qui totum te fecit*. Il vous veut tout entier, Celui qui vous a fait totalement.

III. MÉRITE D'UNE FIDÉLITÉ DESORMAIS INVIOLE

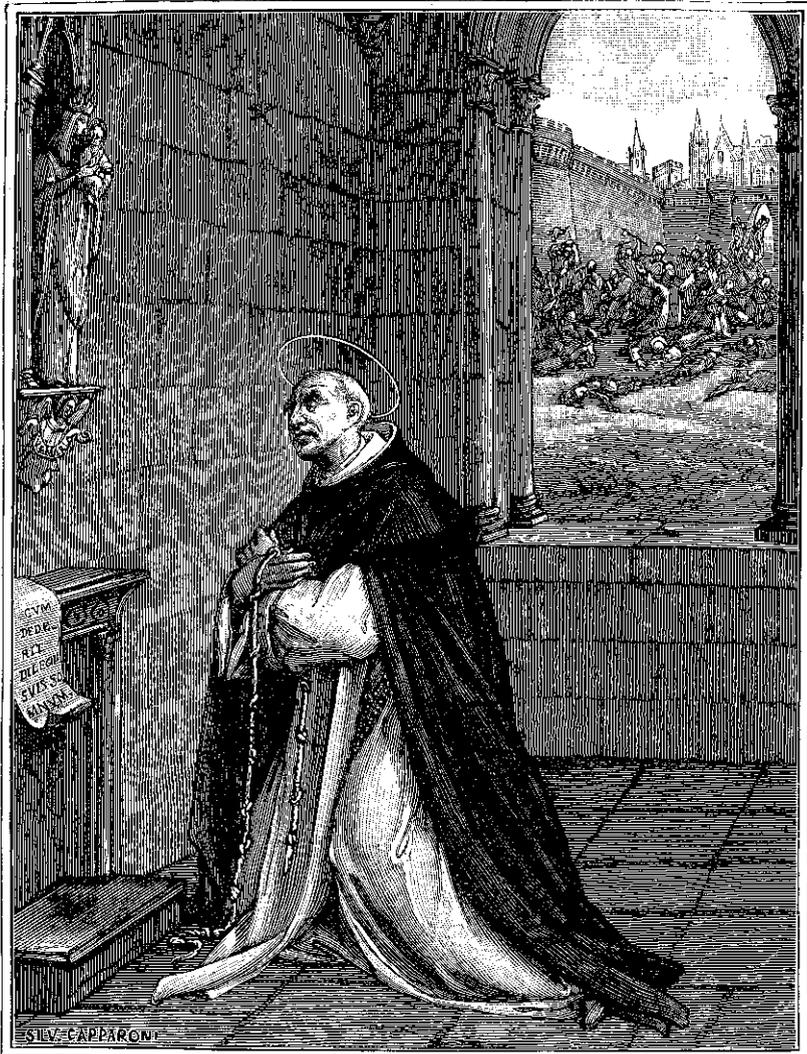
Une fois à Dieu, Marie y est pour toujours. Sa piété, sa ferveur ne se refroidissent point; son exactitude à tous ses devoirs ne se dément point; et sa générosité, au lieu de se ralentir, marche avec une ardeur toujours croissante. Ses progrès sont merveilleux. Aussi, l'Eglise lui chante cette louange : « *Multæ filiarum congregaverunt divitias, tu supergressa es universas*. Beaucoup d'âmes saintes, les vierges vos compagnes ont amassé d'immenses richesses spirituelles; mais vous, Vierge toujours plus fidèle, vous avez surpassé, sans mesure, toutes les plus méritantes. » Sous la rosée non interrompue des grâces toujours nouvelles dont le Saint-Esprit inonde son âme, Marie monte de vertus en vertus et devient le sanctuaire de toutes justices. Elle arriva à cette haute perfection qui était, pour elle, sa préparation prochaine à la Conception du Fils de Dieu.



LE BIENHEUREUX ROMÉE DE LIVIA

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fête le 21 novembre.



Le bienheureux Romée en prière devant Marie, dont il fut un si fidèle serviteur.

L'AMI DE JÉSUS ET DE MARIE

On pouvait lire, à la fin du XII^e siècle, dans l'église des Frères Prêcheurs, à Carcassonne, sur un tombeau de pierre placé à dessein en face de l'autel de la Vierge, cette simple mais éloquente inscription :

DANS CE TOMBEAU SONT LES OSSEMENTS
DU VÉNÉRABLE ROMÉE, QUI FUT L'ARCHE DE DIEU.
IL AIMA BEAUCOUP JÉSUS ET LA PIEUSE MARIE.

Ami de Jésus et de Marie, tel est le gracieux surnom que ses contemporains ont donné au bienheureux Romée et sous lequel la postérité a continué de le désigner.

Tel est bien aussi le trait distinctif de la vie de ce saint Frère Prêcheur, mort à Carcassonne en 1261.

« C'était un religieux dévôt entre les plus pieux, dit encore de lui un historien du XIV^e siècle, doux entre les plus doux, homme à l'aspect aimable, aux paroles suaves comme le miel, au

cœur tendre pour Dieu et pour les hommes. »

Le portrait serait achevé si l'on ajoutait que le bienheureux Romée fut un moine militant, ne craignant pas de se compromettre pour la cause de Dieu, sachant au besoin se faire expulser par la force, comme un religieux du ^x^e siècle.

C'est ce portrait que nous allons esquisser en résumant, avec la bienveillante autorisation de l'auteur, un opuscule du P. Hyacinthe Cormier, des Frères Prêcheurs.

FILS DE SAINT DOMINIQUE
FONDATION DU COUVENT DE LYON

Le bienheureux Romée naquit vers la fin du ^x^e siècle à Livia, petite ville d'origine romaine, limitrophe du Roussillon et autrefois chef-lieu de l'importante principauté de Cerdagne.

Selon les hagiographes, il fut, dès son enfance, élevé dans la plus tendre dévotion envers Marie, et quand l'âge eut développé en lui les dons de la nature avec ceux de la grâce, la candeur de son âme, la modestie de son maintien, l'affabilité de ses manières, révélèrent un homme appelé par la Providence à faire du bien aux âmes.

La Cerdagne confinait aux plaines du Languedoc, évangélisées alors par saint Dominique. Romée avait pu entendre parler de l'homme de Dieu ou même le voir dans le cours d'un de ses voyages, car Livia se trouvait sur l'une des voies de communication entre la Gaule narbonnaise et l'Espagne. En tout cas, le renom de l'Institut des Frères Prêcheurs, son but apostolique, son culte singulier envers Marie, furent autant d'attraits qui sollicitèrent le cœur de Romée, et il entra dans l'Ordre, probablement au couvent de Toulouse, où il fit profession.

Saint Dominique n'attendit pas longtemps pour employer à sa vigne ce généreux auxiliaire, car, peu de mois après, il le trouva si pénétré de l'esprit de sa vocation et si bien formé aux observations de l'Ordre, qu'il le jugea capable de présider à une fondation importante, celle du couvent de Lyon.

A cette époque déjà, le sanctuaire de Fourvières dominait la cité, comme un fort tutélaire et une couronne d'honneur; pour Dominique, l'enfant privilégié de Marie, c'était un aimant mystérieux. Puis, au point de vue stratégique, car il était en même temps un capitaine vaillant et sage, Lyon ouvrait à son action apostolique de nombreuses voies vers Paris et le Nord, Marseille et la Provence, les Alpes et l'Italie; c'était une position à prendre, après celles de Rome, de Paris, de Toulouse, qui avaient déjà leur couvent dominicain.

Arnaud de Toulouse et Romée de Livia furent donc désignés pour réaliser la fondation. Arnaud fut le premier prieur; Romée lui succéda. Tous deux jouirent des faveurs et de l'intimité de l'illustre prélat qui administra pendant trente-trois ans l'Eglise de Lyon, Raynaud de Forez. Tous deux travaillèrent avec le même esprit et le même zèle à remplir les intentions de Dominique.

Le couvent, établi sur une colline déserte en dehors des remparts, près d'une récluserie appelée *la Madelaine*, leur occasionna beaucoup de souffrances; l'endroit était insalubre, leur habitation isolée, mais le parfum d'édification que répandirent autour d'eux les religieux qui la peuplèrent porta les fidèles à leur procurer une installation plus saine et plus favorable à leur ministère, ce qui eut lieu, en effet, en 1235.

Bientôt saint Dominique, ayant fondé plus de soixante monastères dans l'espace de quelques années, jugea nécessaire de diviser son Ordre en provinces. Le couvent de Lyon fut rattaché à la province de Paris, et le bienheureux Romée revint à sa province d'origine, celle de Toulouse. Il n'y jouit pas longtemps de la vie de simple religieux, qui, sous la sauvegarde de l'obéissance, s'écoule si heureusement entre les offices du chœur, l'étude en cellule et les exercices du ministère des âmes.

Le provincial des Dominicains de Toulouse, Raymond de Felgar, ayant été promu aux honneurs de l'épiscopat, le bienheureux Jourdain, Général de l'Ordre, mit en sa place, comme un homme de sa confiance, hors ligne par le mérite, le bienheureux Romée de Livia.

A peine entré en fonctions, Romée fut appelé à siéger dans une assemblée auguste, le Chapitre général de Bologne, l'année 1233. Il était bien à sa place dans cette pléiade de savants et de saints qui ont illustré les premiers temps de l'Ordre dominicain et dont plusieurs ont mérité les honneurs des autels.

Le grand événement du Chapitre fut la translation des reliques de saint Dominique dans un sépulcre plus en rapport avec sa haute sainteté. Quoi qu'on réclamât depuis longtemps cet honneur pour le grand patriarche, ce ne fut pas sans angoisse que les Pères entreprirent le travail de l'exhumation, car, se disaient-ils, en quel état vont se trouver les restes mortels du Saint? N'est-il pas à craindre que les injures du tombeau n'aient réduit sa dépouille mortelle à un état bien peu digne de la place auguste qu'il occupe dans le cœur de ses enfants?....

Ils étaient donc là, rassemblés pendant la nuit, regardant en silence, et d'un visage pâle d'anxiété, ceux qui travaillaient à découvrir la tombe. Enfin, sous l'effort du marteau, la maçonnerie cède, le cercueil paraît aux regards.

O merveille! une odeur pure, délicieuse, céleste, s'en échappe; elle augmente à mesure que l'on découvre les reliques; elle s'attache aux mains qui les touchent, aux ceintures et aux vêtements qui s'en approchent, tellement que plusieurs jours après ils en seront imprégnés encore.

Qui parviendra à redire la ferveur admirable dont fut alors enflammé le cœur des religieux? Elle dut particulièrement être vive et douce dans l'âme de Romée, qui avait si bien connu le saint patriarche, et qui partout, à Toulouse, à Prouille, dans les contrées voisines, avait en quelque sorte respiré son esprit, recueilli les détails de ses vertus, vénéral la trace de ses pas.

Une circonstance inattendue servit à augmenter sa dévotion. Son *socius* (compagnon de voyage) rapportait une précieuse relique de saint Dominique, un de ses doigts, qu'il avait obtenu à force d'instances pour son couvent d'Avignon. Ils reprirent donc ensemble le chemin de la France, à pied, comme des pauvres, portant leur insigne trésor.

L'année suivante (1234), Romée eut la consolation de voir saint Dominique canonisé par le pape Grégoire IX, alors à Rieti.

Quelle joie filiale pour son cœur de chanter ses louanges, de lui ériger des autels!

Quel encouragement pour lui à faire fleurir ces observances monastiques, à propager cet

esprit de charité que le saint fondateur avait tant recommandés à ses novices sur son lit de mort!

VA-ET-VIENT COMMANDÉ PAR L'OBÉISSANCE
PIÉTÉ UTILE À TOUT

Déchargé du provincialat, nous voyons le bienheureux Romée assigné au couvent de Limoges, qui était une pépinière de saints.

En 1258, il prend part comme prédicateur général aux travaux du Chapitre provincial de Toulouse, où il est nommé prieur de Bordeaux, et, durant ce même priorat, il assiste au Chapitre général tenu à Toulouse par le bienheureux Humbert de Romans, Chapitre où se rédigeaient de sages règlements relatifs à la pauvreté.

Enfin, en 1260, l'obéissance assigne Romée, déjà brisé par les travaux, au couvent de Carcassonne, sa dernière demeure ici-bas.

On dirait, à le voir transféré ainsi de maison en maison, que les Maîtres généraux tenaient à donner sa vertu en exemple à tous les couvents de France. Il est temps de recueillir les témoignages que donnent de sa sainteté ses premiers biographes, trop sobres de détails à notre gré sur ce qui concerne les œuvres du bienheureux Romée.

« Il n'omit rien, écrit au XIV^e siècle le célèbre Bernard Guidon's, de ce qui peut servir à bien former la vie. Il était si mortifié dans ses sens depuis son noviciat qu'il bannit à jamais toute espèce de sensualité. Très ami des observances, il excitait fortement ses religieux par ses paroles et ses exemples à les garder fidèlement, et il mettait en ce point une grande vigilance.

» Son bonheur était de porter des vêtements vils; l'humilité du cœur et le mépris des choses temporelles lui fournissaient deux ailes pour s'élever sans cesse vers les trésors célestes. On voyait aussi en lui une grande pureté et sérénité de conscience. Il savait demeurer patient dans les adversités, ferme dans la confiance en Dieu, aimable et affectueux dans ses manières, affable dans ses paroles, facile à condescendre aux désirs d'autrui, autant que le lui permettaient les lois de la vie religieuse. Par toutes ces vertus exemplaires, il a mérité d'être comparé aux plus illustres saints de son Ordre. »

Sa piété affectueuse et forte envers Jésus et Marie servait à maintenir en lui cette parfaite égalité d'humeur et de vertu.

« Il ne pouvait se rassasier de réciter la Salutation angélique, dit encore un autre historien, tellement qu'il la redisait mille fois par jour « en fléchissant les genoux ».

Le mystère de l'Incarnation remplissait son cœur et assaisonnait tous ses discours. Lorsqu'il arrivait à ce verset du psaume CXXVI: *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini Filii, merces fructus ventris*, qu'il traduisait à peu près ainsi: *Consolez-vous, âme chrétienne, quand le Seigneur aura donné à ses bien-aimés le repos du salut, ils auront pour héritage la possession même du Fils de Dieu, de celui qui s'est fait, par son Incarnation, le fruit de la Vierge, il éprouvait une telle jubilation, qu'il aurait voulu le garder toujours sur les lèvres.*

« Quand il récitait l'office de la Bienheureuse Vierge avec un autre Frère, alternant les versets de ce psaume, il faisait en sorte que le verset favori lui revint à prononcer, et s'il arrivait qu'il échût à l'autre, il le lui ravissait en toute hâte pour le dire à sa place, car il éprouvait une vive conso-

lation à l'avoir sur les lèvres, et en jouissait beaucoup plus profondément encore dans le cœur. »

A l'heure même où mourait notre Bienheureux, le Fr. Guillaume, du couvent de Carcassonne, homme religieux et digne de foi, n'ayant pas entendu, dans son profond sommeil, le bruit de la tablette des mourants, sorte de crécelle qui convoque les religieux à l'agonie de chaque Frère, afin qu'ils prient autour de lui et apprennent eux-mêmes à bien mourir, fut frappé par le son d'une voix claire et tout angélique, qui chantait le verset du psaume déjà cité: *Cum dederit dilectis suis somnum*. Il pressentit que c'était le Fr. Romée qui venait d'entrer dans cet éternel repos et jouissait déjà au ciel de l'héritage du Seigneur.

En effet, le Fr. Guillaume, se levant aussitôt, courut à l'infirmerie et trouva ses pressentiments justifiés: Romée venait de rendre le dernier soupir.

MISSION DIFFICILE — EXPULSION EN RÈGLE

Avant de raconter cet édifiant trépas, nous devons dire quelque chose des combats que le bienheureux Romée, de concert avec ses frères en religion, eut à soutenir contre l'hérésie albigeoise, surtout lorsqu'il était Provincial des Dominicains de Toulouse.

A peine venait-il d'être nommé à cette dignité, qu'il recevait du pape Grégoire IX une marque de singulière confiance. Dans la Bulle qu'il adressait « à son cher fils, Provincial des Frères Prêcheurs de la Province de Toulouse », le Souverain Pontife, après avoir dépeint les ravages de l'hérésie, ajoutait:

« Nous vous prions, Nous vous exhortons, Nous vous commandons même, en vertu des présentes Lettres apostoliques, sous la menace des jugements divins, de choisir quelques-uns de vos Frères instruits dans la loi du Seigneur, et que vous saurez être propres à cet office, pour les envoyer, dans les limites de votre Province, prêcher au peuple et au clergé..... Ils rechercheront les hérétiques avec une diligente sollicitude, et, s'ils en découvrent qui soient coupables, à moins qu'ils ne consentent à obéir sans réserve aux ordres de l'Eglise, ils procéderont contre eux conformément aux statuts que Nous avons récemment promulgués contre quiconque reçoit, défend et favorise les hérétiques. A ceux qui, abjurant complètement l'hérésie, voudront rentrer dans le sein de l'Eglise, ils accorderont le bienfait de l'unité, moyennant les satisfactions ordinaires..... »

La tâche assignée au Provincial était délicate. Transformer ses religieux non seulement en simples prédicateurs de la vérité, mais en inquisiteurs, juges de la foi, ayant en main, de par les Lettres apostoliques, la faculté de porter une sentence ecclésiastique contre les opposants et les rebelles, c'était aller au-devant de beaucoup de périls. Romée ne l'ignorait pas, mais il savait que le Pape est le « vice-Dieu en terre », comme dit saint François de Sales, et que sa volonté est celle du Christ.

Il obéit et les inquisiteurs qu'il nomma se distinguèrent par leur intégrité, leur doctrine et leurs vertus héroïques.

La plupart avaient connu saint Dominique, avaient été formés par lui, avaient joui de son intimité, s'étaient pénétrés de sa compassion pour les pécheurs et de son zèle ingénieux pour la défense de la vérité.

L'histoire a retenu plusieurs de leurs noms. Citons, entre autres, le Fr. Arnaud, qui, traîné dans les rues d'Albi par les hérétiques, tout couvert de sang et menacé d'être jeté dans le Tarn, s'écriait : *Béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ*; le bienheureux Maurice, originaire d'Auvergne, noble de race, humble de cœur, véritable amant de la sainte pauvreté, convertisseur d'hérétiques, bienfaiteur des Frères Mineurs d'Albi, dans l'enclos desquels il fit jaillir une source d'eau dont ils manquaient; le Fr. Pierre Cellani, celui-là même qui avait donné sa maison à saint Dominique en 1215 pour y établir le premier couvent à Toulouse, puis s'était fait le novice de son hôte, ce qui lui permettait de dire agréablement : « J'ai accueilli l'Ordre avant d'être accueilli par l'Ordre. »

Enfin et surtout, le bienheureux Guillaume Arnaldi, appelé par d'autres Arnaud de Montpellier, qui paya de son sang la courageuse défense des intérêts de l'Eglise et mourut martyr en 1242, dans le château d'Avignonet.

Une pareille levée de boucliers contre l'hérésie albigeoise épouvanta les rebelles et ils résolurent de s'y opposer par la violence.

Voici comment ils procédèrent pour le couvent de Toulouse où se trouvait le bienheureux Romée de Livia.

Ils cernèrent la maison des Frères Prêcheurs pour empêcher les fidèles d'y introduire des vivres, et pour forcer ainsi les religieux à s'exiler d'eux-mêmes.

Mais la Providence leur envoyant malgré tout le pain de chaque jour, les ennemis de Dieu tinrent conseil et se dirent : « Ces hommes ne veulent pas renoncer à nous combattre et ne craignent pas la mort; il vaut beaucoup mieux les expulser que les tuer. »

Les magistrats vendus à la secte vinrent donc avec leur cohorte, et tandis qu'ils faisaient leurs sommations aux religieux, les satellites, envahissant le réfectoire, mangèrent et burent les pauvres restes du diner de la communauté. Mais les menaces ne servant de rien, toute la troupe se réunit pour procéder à l'expulsion violente.

Les quarante religieux étaient assis dans le cloître, autour de leur prieur armé d'une croix; pour les chasser du couvent, il fallut les traîner par terre l'un après l'autre.

Ils s'éloignèrent lentement, attristés du sacrifice, mais bénissant le ciel de pouvoir souffrir pour la bonne cause, et chantant le *Credo*, puis le *Salve Regina*, toute leur foi et tout leur amour.

Carcassonne devint la résidence de plusieurs d'entre eux.

A toutes ces luttes, le bienheureux Romée fut mêlé très activement, car il considérait comme de son devoir de rechercher, d'instruire et de convertir les hérétiques. Il fut aussi un grand et excellent prédicateur, produisit d'abondants fruits dans les âmes et obtint par ses discours la conversion de nombreux pécheurs obstinés.

DERNIERS JOURS

Après avoir longtemps servi le Seigneur dans une grande pureté, et répandu au loin, par sa dévotion si touchante et si communicative, le parfum de sa sainteté, il tomba malade dans le couvent de Carcassonne.

Ni les souffrances de la dernière maladie ni les angoisses de la mort n'arrêtèrent le progrès de sa ferveur. Il supportait toutes ses douleurs

avec beaucoup de patience et acceptait de bonne grâce les charitables services de ses frères.

Jusque dans l'agonie, son cœur s'entretenait sans cesse du souvenir de Jésus et de la Vierge sa Mère et il recommandait leur amour à ses Frères.

C'est ainsi qu'il s'endormit dans le Seigneur, tenant fortement entre ses mains la corde munie de nœuds à l'aide de laquelle il récitait plus exactement, chaque jour, ses mille *Ave Maria*. On était au 21 novembre, jour de la fête de la Présentation.

« Que Dieu est admirable en ses serviteurs! s'écrie à ce propos un auteur ancien. Autant d'*Ave Maria* que ce Bienheureux disoit, c'étoit autant de présentations de son service à la Reyne du ciel. Et voilà qu'il meurt heureusement le jour de la Présentation de sa sainte Maîtresse! »

Malgré sa réputation universelle de sainteté, il fut enseveli — tant régnait l'humilité parmi ces hommes de Dieu — dans le cimetière commun, où son corps demeura pendant vingt-cinq ans. Cependant, les faveurs extraordinaires obtenues par son intercession devenant de plus en plus fréquentes, il fallut bien songer à procurer au Bienheureux, ainsi l'appelait-on déjà, une sépulture un peu plus honorable et transporter ses restes dans l'église du couvent.

A la grande joie des Frères, le corps saint fut trouvé intact, sans aucune corruption, bien qu'il fût demeuré pendant un quart de siècle en pleine terre, exposé à la pluie et à toutes les intempéries. Miracle nouveau qui attestait la pureté admirable et la foi incorruptible du grand serviteur de Dieu.

Plus tard, la crainte de profanation de la part des hérétiques qui, plusieurs fois, dans leur fureur sauvage, envahirent les cloîtres et brisèrent les vitraux de l'église, engagea les religieux à exhumer de nouveau le corps du Bienheureux et à le transférer de la chapelle de la Vierge à la sacristie, qui, pour être un lieu plus retiré, n'en constituait pas moins un véritable sanctuaire puisqu'on y consacra jusqu'à trois autels.

Dans un vaste incendie allumé en 1355 à Carcassonne par le prince Edouard de Galles, qui voulait réduire toute la ville en cendres, le couvent des Prêcheurs semblait condamné à devenir la proie des flammes. Toutefois, le feu qui en avait déjà entamé les constructions s'arrêta contre toutes les prévisions. L'historien qui rapporte ces détails regarde comme miraculeuse cette conservation du couvent et incline à l'attribuer aux reliques du bienheureux Romée.

Hélas, à l'époque de la grande Révolution, elles furent profanées et probablement jetées pêle-mêle avec d'autres ossements dans le cimetière de la paroisse Saint-Michel, par conséquent perdues à jamais. Toutefois une petite partie en est encore conservée aujourd'hui à Rome, au Vatican, sous la garde du Sacriste pontifical, et on en vénère un fragment dans l'église cathédrale de Carcassonne.

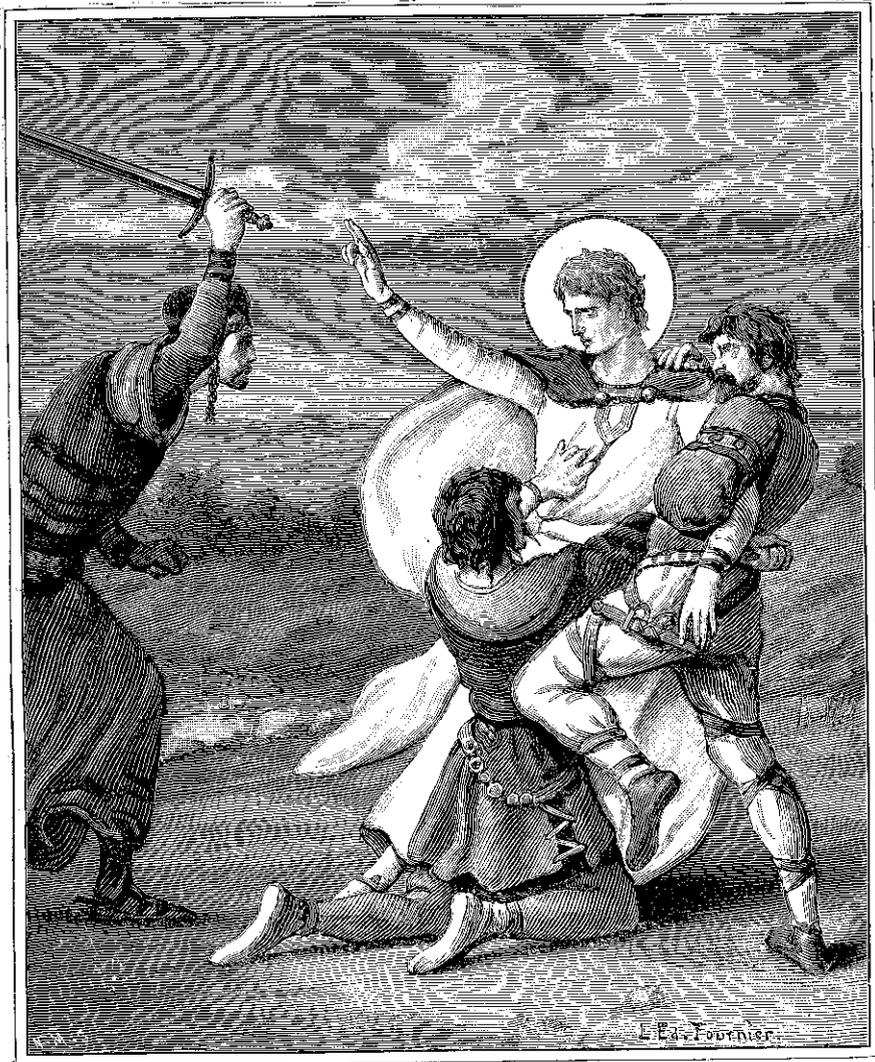
En Languedoc, le bienheureux Romée est invoqué pour la pluie, sous cette formule : *Sant Roumou, donats-nous d'aigo! Saint Romée, donnez-nous de l'eau!*

* *

(D'après *Le bienheureux Romée de Livia, surnommé l'Ami de Jésus et de Marie*, par le P. HYACINTHE-MARIE CORMIER, des Frères Prêcheurs. Toulouse, 1884).

SAINT ALBERT DE LOUVAIN, ÉVÊQUE DE LIÈGE

Fête le 21 novembre.



Saint Albert tombe sous les coups d'assassins venus d'Allemagne pour ce crime.

Nous pourrions intituler cette livraison : *Saint Albert de Louvain ou l'Histoire d'une élection épiscopale au XII^e siècle, en pleine querelle des investitures.*

Nous ne connaissons guère, en effet, de la vie de ce Saint, que les circonstances émouvantes de son élévation à l'épiscopat. Mais les détails mêmes de cette élection, empruntés à des chroniques contemporaines dignes de foi, nous offrent un vivant tableau des mœurs de l'époque.

Albert naquit à Louvain, en 1159, dans l'ancien château connu sous le nom de *Castrum Cæsaris*, au lieu appelé encore aujourd'hui *le mont César*.

Il était le second fils de Guillaume III, comte de Louvain, duc de Basse-Lorraine, et de Marguerite de Limbourg. Son frère aîné, Henri Ier, duc de Brabant et margrave du Saint-Empire, était l'un des princes les plus puissants de son siècle. Enfin, son oncle Henri, duc de Limbourg, était aussi un guerrier valeureux, capable de soutenir par la force des armes les droits de sa famille.

Ces considérations entraient en ligne de compte dans l'élection que les chanoines de Saint-Lambert de Liège étaient appelés à faire, le 8 septembre de l'année 1191, pour donner un successeur

au prince-évêque défunt. Sans doute, ils voulaient un saint prélat, mais il ne leur était pas indifférent d'avoir en outre à la tête du diocèse un évêque d'un rang élevé, apparenté à des princes puissants, pour réprimer au besoin les écarts de la noblesse, trop portée à transgresser les règles de la justice, et pour empêcher les attaques des peuples voisins.

L'élevation d'Albert de Louvain comblait tous les vœux. Son mérite, bien plus que ses richesses, lui avait assuré une place dans le Chapitre de Saint-Lambert.

Il n'avait qu'un contradicteur : c'était Baudouin V, comte de Hainaut, plus tard comte de Flandre, et ami de Philippe, roi de France. L'orgueilleux Baudouin avait eu, les années précédentes, maille à partir avec le jeune Henri, frère d'Albert. Il lui répugnait de voir exalter aujourd'hui la maison de Louvain, par l'accession d'un de ses membres au siège épiscopal. D'autant plus que le Hainaut, sa province, était depuis le dernier siècle un fief de Liège, et que, à ce titre, il devait hommage au nouvel évêque comme à son suzerain, et il se souvenait d'avoir lui-même armé chevalier, dans une fête célébrée à Valenciennes, Albert de Louvain : il lui était dur de devenir le vassal de ce même chevalier et de fléchir le genou devant lui.

Assuré d'être agréable à l'empereur d'Allemagne Henri VI, le fils et successeur de Frédéric Barberousse, il suscita un rival au candidat des chanoines de Liège : c'était son cousin, un certain Albert de Rhétel, puissant, lui aussi, par ses relations de famille, et, comme son compétiteur, chanoine de Saint-Lambert, mais d'une incapacité et d'une médiocrité reconnues, au dire des écrivains contemporains.

Le jour de l'élection venu, les deux Albert se trouvèrent en présence. Les ducs de Brabant et de Limbourg avaient amené avec eux une nombreuse suite de gens armés, pour prévenir, disaient-ils, toute violence. Le duc de Hainaut en avait fait autant de son côté, de sorte que la ville de Liège présentait ce jour-là l'aspect d'une place prise d'assaut. Néanmoins, les assises qui s'y tinrent furent toutes pacifiques ; le Chapitre se réunit sans encombre, l'élection se fit selon les règles, et, au dépouillement des voix, il se trouva que quarante-cinq membres de l'assemblée accordaient leur suffrage à Albert de Louvain, quatre ou cinq seulement, en dépit de toutes les intrigues du comte de Hainaut, se prononçaient en faveur d'Albert de Rhétel. La cause semblait finie.

Les fidèles liégeois, le clergé, la noblesse du pays applaudirent à ce choix ; l'on fit fête au nouvel élu, qui pouvait augurer de ces acclamations unanimes le plus heureux règne.

LES TROIS COMPÉTITEURS — L'INTRUS

Pourtant, une formalité restait à remplir : la plupart des possessions de Liège étaient des donations faites au chapitre de Saint-Lambert par les empereurs, et, de ce chef, l'évêque était leur vassal et leur devait hommage : avant d'entrer en charge, il lui fallait, selon l'expression du temps, *être investi de son fief*. Là était la difficulté.

Henri VI n'avait contre Albert aucun grief personnel. Mais la puissance croissante de la maison de Brabant ou de Louvain lui portait ombrage.

Les partisans d'Albert se flattaient néanmoins d'obtenir sans trop de difficulté l'investiture temporelle, parce qu'ils comptaient sur la décisive intervention de l'archevêque de Cologne, métropolitain, grand ami de la famille et tout-puissant

sur l'empereur. La nouvelle de la mort subite de ce prélat vint leur ôter quelque peu de leur assurance.

En même temps, le duc de Hainaut reprit courage et ne désespéra pas de faire triompher la cause de son cousin et favori, Albert de Rhétel.

En toute hâte, il envoya à l'empereur, alors en Italie et sur le point de rentrer en Allemagne, à petites journées, car il était malade, Gislebert son chancelier, muni de fortes sommes d'argent. Il savait que Henri VI n'était pas insensible à ces sortes d'arguments.

Le rusé monarque ne donna au messager qu'une réponse évasive, tout en laissant entendre que ses préférences allaient à Albert de Rhétel :

— Je ne puis, dit-il, donner l'investiture sans consulter les princes allemands. Je réglerai cela à mon retour en Allemagne.

Peu après, tandis qu'il traverse les Alpes, se présentent à leur tour devant l'empereur les envoyés d'Albert de Louvain, qui viennent lui rendre compte de l'élection accomplie à Liège, en septembre dernier, et lui demander l'investiture pour celui que le Chapitre a légitimement élu. Henri VI, cette fois encore, se contenta de belles paroles et donne rendez-vous à Worms, à telle date qu'il fixe, aux deux compétiteurs.

Un troisième prétendant surgit dans l'intervalle. Il s'appelait Lothaire de Hostade. C'était un personnage peu recommandable. Grâce aux intelligences qu'il avait à la cour et à quelques milliers de marcs d'argent qu'il abandonna volontiers aux mains de l'empereur — la simonie, on le sait, était une des plaies du x^e et du xii^e siècles — il conçut l'espérance d'acquérir la mitre de Liège.

Si l'empereur avait été de bonne foi, s'il avait voulu juger d'après les lois de l'équité, il n'aurait eu qu'à compter les voix recueillies par Albert de Louvain pour décider immédiatement en sa faveur : mais la jalousie et la cupidité le dominaient. De là des délais, des enquêtes, des consultations sans nombre, comme si l'affaire eût été fort compliquée. Finalement, il fit décider par une espèce de Synode que le diocèse de Liège était à sa libre disposition, et, tranchant la question en despote, il proclama de son chef Lothaire de Hostade évêque de Liège et lui accorda l'investiture.

Il fallut le secours de la force armée pour installer l'intrus sur son siège. La terreur qu'inspirait Henri VI, la crainte d'être pillé par les troupes allemandes fit que le peuple et même une partie du clergé se courbèrent momentanément sous le joug de Lothaire. Seuls, les ducs de Brabant et de Limbourg refusèrent de lui rendre hommage, mais, dans la crainte de perdre leurs Etats, ils n'osèrent tirer d'épée ni porter secours à leur parent.

STRICT INCOGNITO — AUX PIEDS DU PAPE

Ainsi délaissé, Albert de Louvain jugea qu'il n'avait plus de recours assuré que dans le Pape, à l'autorité duquel, d'ailleurs, il en avait appelé dans la diète de Worms. Henri VI le présentait, car il fit expédier des lettres et envoya des messagers à tous les princes et dans toutes les villes de l'empire et même hors de l'empire pour couper à Albert de Louvain tous les chemins vers l'Italie, par terre ou par mer, et l'empêcher d'arriver à Rome.

Mais, quoi qu'il pût lui en coûter, Albert était décidé à défendre ses droits. Il se mit en route, avec deux compagnons de voyage, Wouter de Cranecy, archidiacre de Liège, et Thomas de Mar-

baix, chanoine du chapitre de Saint-Lambert, et deux fidèles domestiques. Tous étaient travestis par mesure de prudence. Albert était le moins bien vêtu. Afin de mieux échapper aux soupçons, il se faisait passer pour le dernier domestique des deux seigneurs et affectait de leur rendre les plus humbles services. Il traversa la France, dont les voies lui offraient plus de sécurité, et arriva sain et sauf à Montpellier, pour de là s'embarquer au golfe du Lion et achever son voyage par la Méditerranée. Mais la côte était si surveillée que l'évêque jugea plus opportun de rebrousser chemin et de se diriger, par terre, vers les Alpes.

Au prix de quelles fatigues, de quels périls, de quelles angoisses, nul ne pourrait le dire. A chaque halte, Albert pensait les chevaux, dressait la table et servait ses compagnons comme s'ils eussent été ses maîtres.

Un jour qu'ils logeaient dans la chaumière d'un pauvre campagnard, celui-ci avise le soi-disant domestique de ses hôtes, lui dit d'un ton bourru, en lui montrant des souliers crottés :

— Toi, paresseux qui ne sais rien faire, prends ces souliers, et fais-les sécher devant le feu.

L'évêque obéit sans mot dire.

Ailleurs, dans une petite ville, l'on était en pleine réjouissance de noces. Quelqu'un eut l'idée de demander aux quatre étrangers si l'un d'entre eux connaissait assez la musique pour honorer d'un air de fête les deux époux. Les chanoines de Liège présentèrent leur prétendu serviteur comme expert en cet art. L'on apporta une harpe, et Albert, qui avait dans sa jeunesse cultivé l'harmonie, saisit l'instrument et le pinça si dextrement qu'il ravit l'assistance. On voulait combler de présents l'artiste inconnu ; il les refusa modestement et vint achever la nuit en prière dans l'hôtellerie où ses compagnons étaient descendus.

Enfin, il arriva à Rome, aux approches de la Semaine Sainte de l'année 1192. Parmi les nombreux pèlerins, il semblait bien le plus misérable et le plus pauvre. Le voyage avait hâlé son teint et épuisé ses forces ; son habit était de l'étoffe la plus grossière ; un chapeau de toile à larges bords couvrait sa tête ; de lourds souliers en lambeaux tenaient à peine à ses pieds blessés. Qui eût pu reconnaître l'évêque élu de Liège sous ces dehors pitoyables ?

Le Pape Célestin III lui ouvrit les bras et fut ému jusqu'aux larmes au récit des difficultés que son cher fils Albert de Louvain avait surmontées pour arriver jusqu'à lui.

Il se montra tout disposé à confirmer ses droits.

Albert de Louvain demeura à Rome jusqu'après les fêtes de la Pentecôte. Une Commission nommée par le Pape étudia scrupuleusement les rapports et les preuves établissant la validité de l'élection faite par le chapitre Saint-Lambert ; l'injustice de l'empereur apparut flagrante, l'intrusion de Lothaire contraire aux saints Canons, l'élection d'Albert légitime de tous points. En assemblée publique, le Pape se prononça solennellement en sa faveur, et, non content d'avoir ainsi fait justice, en égard à ce qu'il avait souffert, il le créa cardinal de la Sainte Eglise romaine.

Le samedi suivant, qui était un des jours des Quatre-Temps de la semaine de la Pentecôte, Célestin conféra à saint Albert l'ordre du diaconat. Le détail pourra étonner : il n'en est pas moins établi que jusqu'alors Albert, âgé seulement de trente et un ans, n'était encore que sous-diacre. (Plusieurs des membres du chapitre de Saint-Lambert n'étaient pas prêtres.)

Les lois de l'Eglise prescrivaient des intervalles

fixes entre la réception des divers Ordres sacrés. Le Pape s'y conforma, et, au lieu d'ordonner immédiatement et de sacrer évêque Albert de Louvain, il lui remit double lettre pour l'archevêque de Cologne et pour celui de Reims qu'il chargeait de lui conférer le sacerdoce et la plénitude du sacerdoce. D'autres lettres ordonnaient de punir Albert de Hostade (de l'excommunié, dit la Chronique) s'il persistait dans sa mauvaise voie. D'autres enfin étaient adressées au clergé, aux grands et au peuple de Liège pour leur rappeler leurs devoirs vis-à-vis de leur véritable évêque et les dégager de toute promesse de fidélité faite à Lothaire, l'évêque intrus.

Tout fut écrit en double par mesure de précaution ; la suite d'Albert, si petite qu'elle fût, décida pour le retour de se partager en deux groupes dont chacun porterait un exemplaire des précieux documents. Avant de le laisser partir, Célestin III remit à l'évêque de Liège, comme dernière marque de son affection, un anneau d'or et deux mitres de prix, l'une pour lui, l'autre pour un de ses fidèles défenseurs et amis, l'abbé du monastère de Lobbes, sur la Sambre.

HEUREUSE RENCONTRE — COMMUNAUTÉ EN LIÈSSE

Albert, s'étant de nouveau déguisé, descendit le Tibre sur un navire de commerce, arriva à Ostie d'où l'on fit voile pour Pise. De là, il allait s'embarquer pour Nice quand le bruit courut à Pise que l'empereur avait envoyé quelques vaisseaux à la rencontre de quelque grand personnage attendu : il reprit son bâton de pèlerin et s'apprêta à repasser les Alpes, voyageant plus souvent la nuit que le jour, se détournant de sa route pour prendre des sentiers isolés.

A Nice, il se trouve en face d'un gentilhomme qu'il ne connaît pas, et qui, frappé de son grand air et de ses manières, soupçonne, sous cet habit grossier, un personnage d'importance. Il prend même la liberté de demander à l'inconnu qui il est, d'où il vient, où il va, donnant sa parole qu'il gardera le secret, s'il y a quelque mystère.

L'évêque hésita un moment. Il se dit enfin que, abandonné comme il l'était, il n'avait rien à perdre à se découvrir à un seigneur de son rang et qui lui paraissait être homme d'honneur. Il n'eut pas à se repentir de l'avoir fait ; son interlocuteur était le comte de Châlons, prince puissant, dévoué à toutes les bonnes causes, et grâce à sa protection, saint Albert parvint sans encombre à Reims en Champagne. Après quelque repos pris en cette ville, il partit à cheval au point du jour et ne s'arrêta que le lendemain matin à l'abbaye de Lobbes.

C'était le 31 juillet 1192. Les moines venaient de chanter Matines. L'abbé le reçut avec la plus grande joie, et en un instant, toute la communauté se trouvait à genoux aux pieds de son pasteur, implorant sa paternelle bénédiction.

L'auguste persécuté se rendit à l'église en costume de voyageur ; le jour n'avait pas encore paru ; les cierges étaient allumés devant une image de saint Pierre qu'on s'apprêtait à solenniser en la fête de saint Pierre-aux-liens. Albert pria quelque temps, puis montant à l'autel, il y déposa la mitre qu'il avait mission de remettre à l'abbé de la part du Souverain Pontife et donna ensuite lecture des lettres de Rome. Ce fut un nouveau sujet d'allégresse pour la communauté. Jusque-là, les abbés de Lobbes n'avaient eu que le droit de porter l'anneau d'or : désormais, ils jouissaient

du privilège de porter mitre, ce qui complétait ou doublait leur dignité.

LA CONSÉCRATION ÉPISCOPALE

D'autres épreuves attendaient l'évêque de Liège. La nouvelle de son voyage, de son heureux retour, des décisions de Rome à son sujet, la condamnation du faux pasteur, tout fut bientôt connu, et excita chez les uns une vive allégresse, chez d'autres un cruel dépit qui ne tarda pas à se changer en fureur. Le Saint s'était réfugié chez son frère Henri de Brabant, à Nivelles, et s'y trouvait en sûreté, attendant que la Providence lui ménageât un moyen de prendre possession de son siège, quand une lettre de l'empereur vint ordonner à Henri de chasser immédiatement son frère, s'il ne voulait pas voir ses Etats envahis et livrés au pillage.

Albert de Louvain accueillit la nouvelle avec le plus grand calme et s'éloigna de lui-même pour ne point causer préjudice à son frère. Pendant son court séjour chez son oncle, le duc de Limbourg, il fit demander à l'archevêque Brunon de Cologne, personnellement désigné par le Saint-Siège pour cela, de vouloir bien lui conférer le sacre solennel. Vivement embarrassé, le prélat fit comprendre qu'il redoutait les colères de l'empereur, et usant de la latitude que lui laissaient les lettres de Rome, il écrivit à Albert qu'étant malade, il ne pouvait accomplir la cérémonie, et qu'il le priait en conséquence de s'adresser à l'archevêque de Reims.

Celui-ci, n'étant pas sujet de l'empereur, n'était pas tenu aux mêmes réserves : il se montra plus accueillant envers le proscrit. Il vint en grande pompe le recevoir aux portes de Reims, et tout fut immédiatement préparé pour le sacre. Le samedi 19 septembre 1192, Albert fut ordonné prêtre, et le lendemain, il fut élevé à la dignité épiscopale, un peu plus d'un an après son élection. Le duc de Limbourg, son oncle, présent avec beaucoup d'autres vassaux de Liège, pleurait de joie en cette cérémonie.

Le 21 septembre, fête de saint Mathieu, saint Albert célébra sa première messe pontificale, en l'absence du cardinal de Reims, parti immédiatement après la solennité de la veille, pour un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

SAINTE ALBERT A REIMS — SON MARTYRE

La population de Reims se montra très sympathique envers le nouvel évêque. Beaucoup vinrent le voir célébrer à l'autel, et comme on le savait persécuté et exilé, ce fut à qui offrirait une plus généreuse offrande : l'évêque ne voulut point y toucher, mais il fit distribuer aussitôt ces sommes aux pauvres.

Cependant, à cause de lui, Liège était mis à feu et à sang par l'empereur et le prince Baudouin de Hainaut. L'évêque n'en témoigna aucun trouble, mais il résolut d'attendre, à Reims même, des temps meilleurs. Il dissuada son oncle d'employer la force armée pour le défendre, aimant mieux, disait-il, s'en remettre à la bonne Providence qui amollirait, si elle le jugeait à propos, le cœur de l'empereur.

Celui-ci ne mettait plus de bornes à sa colère. Par lui, les prêtres qui adhéraient au pasteur légitime furent chassés de la ville de Liège comme

des malfaiteurs et des traîtres, leurs maisons furent pillées, comme elles l'eussent été au temps des invasions des Normands. Lui-même citait à comparaître devant lui le duc Henri de Brabant, frère d'Albert de Louvain, et achevait de le terroriser, lui interdisant toute communication avec le proscrit.

C'est alors que trois seigneurs allemands, payés par d'autres ou poussés par le secret espoir d'être rémunérés par l'empereur, après mûre délibération dans l'église même de Saint-Servais à Maëstricht, résolurent d'attenter à la vie d'Albert de Louvain.

Ils vinrent à Reims où l'évêque Albert vivait avec deux amis dans la plus grande simplicité, partageant son temps entre la prière et les œuvres de bienfaisance. Jamais il ne se permettait une parole de critique à l'adresse de ses persécuteurs. Il ne souffrait même pas qu'on en dit du mal devant lui, et un jour que la conversation s'était engagée sur Lothaire de Hostade, l'usurpateur, dont on raillait l'ignorance, saint Albert interrompit sévèrement les convives et leur dit que ces propos blessaient la charité chrétienne. Cette observation ne ferma point la bouche aux détracteurs : le saint alors se leva de table et fit sentir par sa conduite combien de pareils discours lui étaient pénibles.

La foule l'estimait et l'aimait. Les fidèles ne pouvaient se lasser d'admirer sa piété lorsqu'il célébrait les Saints Mystères. Dans les promenades qu'il faisait, à cheval, suivant l'usage du temps, le peuple accourait recevoir sa bénédiction et le suivait hors des portes jusque bien avant dans la campagne.

Son étonnante bonté fut la cause de son martyre. Trois étrangers se présentèrent à lui, se disant exilés de leur patrie et les plus malheureux des hommes. Le charitable prélat, ému de compassion, les entoura de prévenances et les reçut même à sa table. C'était une imprudence, et l'intimité dans laquelle il voulut bien les admettre facilita le crime qu'ils méditaient.

Le 24 novembre de l'année 1192, ils feignirent de vouloir s'en retourner en leur patrie : l'évêque, toujours aussi complaisant, leur donna une dernière marque de son attachement en les accompagnant hors de la ville. Les assassins n'attendaient que cette occasion. A quelque distance de Reims, ils tirèrent les armes, et l'un d'eux, d'un seul coup d'épée, fendit la tête de l'évêque. L'ayant achevé, ils s'enfuirent en Allemagne, pour conter sans doute leur exploit à l'empereur.

Le duc Henri de Brabant, instruit de ce meurtre, en fut inconsolable, se reprochant la mort de son frère, s'accusant de n'avoir pas pris plus tôt les armes pour soutenir ses droits. Il exerça de sanglantes représailles contre ses ennemis.

L'église a d'autres moyens de venger ses fils persécutés et immolés pour la justice : elle les admet au catalogue des Saints : c'est ce qu'a fait pour Albert de Louvain le Pape Clément VIII.

SOURCES CONSULTÉES

Histoire de saint Albert de Louvain, par le chanoine DAVID, professeur à l'Université catholique de Louvain, 1846. D'après les chroniques d'*Egidius de Val d'or* et de *Gislebert*, chancelier du comte de Hainaut. — *Vies des Saints* d'ALBAN BUTLER.

SAINTE CÉCILE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 22 novembre.

Dans les temps d'Alexandre Sévère, empereur clément, qui « souffrit, dit Lampride, qu'il y eût des chrétiens, » le successeur de saint Pierre, Urbain I^{er}, habitait une grotte creusée sous un temple des idoles, aux portes de Rome, non loin du tombeau de Cæcilia Metella. C'est là que les fidèles, décimés et multipliés par la récente persécution de Septime-Sévère, en attendant une persécution nouvelle, venaient aux exhortations du Pontife et amenaient les néophytes pressés de recevoir le baptême. Des pauvres de Jésus-Christ, mendians en apparence, se tenaient sur la voie, autant pour guider l'étranger que pour avertir si quelque péril s'annonçait.

Dans le nombre des fidèles que ces pauvres étaient accoutumés de voir et dont ils transmettaient fréquemment les messages au pontife errant ou caché, ils admiraient une jeune fille, presque encore une enfant, dont la foi et la charité brillaient même en ces jours illustres du martyre. Elle était leur humble sœur et elle portait le grand nom de Cæcilius, si fier et si retentissant. Seule chrétienne de sa famille, elle sortait de son palais plein de trophées et de couronnes, et elle venait dans ces cryptes sanglantes, où les mystères du Crucifié se célébraient sur les restes des confesseurs.

Alors, le martyre était la fin probable et imminente de toute vie chrétienne. Cécile le savait et elle y trouvait la joie de son cœur. En attendant l'appel du Christ, elle vivait d'avance avec lui, et sa prière ne cessait pas. Le livre des saints Evangiles reposait caché sur sa poitrine. Comme pour se créer une assurance de plus qu'elle répandrait son sang, elle voua au Christ sa virginité. Le Christ, répondant à son amour, lui rendit visible l'ange qui veillait sur elle, et elle vit que l'Époux divin l'agréait et la garderait.

Cependant, les parents de Cécile l'engagèrent à Valérien, qui était jeune, noble et bon, et qui l'aimait ardemment, mais qui portait le joug des idoles. Cécile avait pour Valérien l'affection d'une sœur;

elle chérissait son âme, espérant l'amener à Dieu. Tremblante et confiante, elle se prépara pour le combat. Sous sa robe tissée de soie et d'or, elle cacha un cilice; elle multiplia ses jeûnes et ses prières, et, remplie de force intérieure, elle abandonna sa main.

Les noces furent célébrées suivant le rit païen, où demeurait plus d'un reste de l'antique gravité des mœurs, jadis tout imprégnées du souvenir et de l'attente des dignités de l'âme humaine. L'épouse portait la robe de laine blanche unie, dont la simplicité devait rappeler celles que tissaient la royale matrone Caia Cæcilia; ses cheveux, partagés en six tresses, imitaient la coiffure des vestales, un privilège des jeunes épouses au jour du mariage, dernier hommage à la virginité; elle avait sur la tête le *flammeum*, symbole de la stabilité dans le lien conjugal, car ce voile couleur de flamme distinguait les femmes des flamines, lesquelles ne pouvaient divorcer. Ainsi, le paganisme lui-même protestait contre ses propres corruptions.

A la chute du jour, la mariée fut conduite à sa nouvelle demeure. Les torches nuptiales précédaient le cortège, la foule applaudissait, la vierge conversait en son cœur avec le Dieu des martyrs. Elle entra dans la maison où elle apportait la mort et la vie, la ruine absolue et l'immortelle gloire. Sous le portique orné de tentures blan-

ches et de fleurs, Valérien l'attendait. Suivant l'usage, il lui demanda: « Qui es-tu? » Elle répondit par la formule consacrée: « Là où tu seras Caius, je serai Caia. » Autre souvenir de la première Cæcilia, plus auguste dans cette bouche chrétienne! Ainsi l'Eglise, belle, jeune, aimante et pure, entra dans le monde païen pour l'échauffer de son amour et le laver de son sang.

Quelques rites superstitieux lui furent sans doute épargnés; d'autres purent s'accomplir. On lui présentait l'eau, signe de la pureté qui doit orner l'épouse; on lui remit une clé, symbole de l'administration intérieure confiée à sa vigilance; on la fit un



Le martyre de sainte Cécile.

(D'après Jules Romain.)

instant asseoir sur une toison de laine, mémorial des travaux domestiques. Durant le souper des noces, elle entendit chanter l'épithalame, et les musiciens remplirent la salle du son de leurs instruments. Au milieu de ce concert profane, Cécile aussi chantait, mais dans le secret de son cœur, et pour Dieu seul. Elle chantait avec les Anges, et elle disait au Seigneur : « Gardez sans tache mon cœur et mon corps, et faites, Seigneur, que je n'aie point à rougir. »

Et lorsque, enfin, les époux se trouvèrent seuls dans la chambre nuptiale, Cécile, forte de la vertu d'en haut, s'adressa doucement à Valérien : « Ami très cher, lui dit-elle, j'ai un secret qu'il faut que je te confie, mais peux-tu me promettre de ne le point livrer ? » Ayant reçu le serment du jeune homme, elle reprit : « Ecoute. Un ange de Dieu veille sur moi, car j'appartiens à Dieu. S'il voit que tu m'aimes d'un mauvais amour, il me défendra et tu mourras ; mais si tu respectes ma virginité, alors il t'aimera comme il m'aime, et sa grâce s'étendra aussi sur toi. »

Troublé, Valérien répondit : « Cécile, pour que je puisse croire à ta parole, fais-moi voir cet ange. Quand je l'aurai vu, et si je reconnais qu'il est l'ange de Dieu, alors, ce à quoi tu m'exhortes, je le ferai. Mais, si c'est un autre homme que tu aimes, sache que je vous frapperai de mon glaive, et toi et lui. » Cécile reprit : « Si tu consens d'être purifié dans la fontaine qui jaillit éternellement, si tu veux croire au Dieu unique, vivant et véritable qui règne dans les cieux, tu pourras voir l'ange qui veille sur moi. » Valérien dit : « Et qui me purifiera afin que je voie l'ange ? »

Cécile répondit : « Il est un vieillard qui purifie les hommes afin qu'ils méritent de voir l'ange de Dieu. Va par la voie Appienne jusqu'au troisième milliaire. Là tu trouveras des pauvres qui demandent l'aumône aux passants. J'eus toujours soin de ces pauvres et mon secret leur est connu. Tu les salueras de ma part et tu leur diras : *Cécile m'envoie vers le saint vieillard Urbain. J'ai un message secret à lui transmettre.* Arrivé en présence du vieillard, tu lui rendras mes paroles. Il te purifiera et te revêtira d'habits nouveaux. A ton retour, dans ce lieu où nous sommes, tu verras l'ange saint, devenu aussi ton ami, et tout ce que tu lui auras demandé, il te le donnera. »

Valérien courut au Pontife, et celui-ci, l'ayant écouté, s'écria : « Seigneur Jésus-Christ, semeur des chastes résolutions, recevez le fruit de la semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Seigneur Jésus-Christ, bon pasteur, Cécile, votre brebis éloquente, vous a bien servi. Cet époux qu'elle avait reçu semblable à un lion impétueux, en un instant, elle en a fait un agneau très doux. Le voici déjà ! Déjà il croit, puisqu'il est venu. Ouvrez-donc, Seigneur, la porte de son cœur à vos paroles ; qu'il reconnaisse que vous êtes son créateur et qu'il renonce au démon ! »

Tandis qu'Urbain prolongeait sa prière, un second vieillard, d'aspect auguste, couvert de vêtements blancs comme la neige, apparut, tenant un livre en lettres d'or. Ce vieillard était Paul, l'Apôtre des Gentils, la seconde colonne de l'Eglise romaine. Présentant le livre, il dit à Valérien : « Lis, crois, mérite de contempler l'ange dont la vierge Cécile t'a promis la vue. » Valérien lut ces paroles : *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu, Père de toutes choses, qui est au-dessus de tout et en nous tous.* Le vieillard dit : « Crois-tu qu'il en est ainsi ? » Valérien s'écria : « Rien de plus vrai sous le ciel ! »

Cécile était restée en prières dans la chambre nuptiale. Lorsqu'elle y vit rentrer Valérien, elle

connut aussitôt que le Christ et elle avaient triomphé. Valérien portait la tunique blanche des néophytes. Et lui, au même instant, connut que le Christ et Cécile étaient fidèles en leurs promesses ; près de l'épouse vierge, il vit debout l'ange au visage de flamme, aux ailes splendides, tenant dans ses mains deux couronnes de roses et de lis.

L'esprit bienheureux posa l'une de ces couronnes sur la tête de Cécile, l'autre sur la tête de Valérien, et leur dit : « Des jardins du ciel je vous apporte ces fleurs. Conservez-les par votre pureté, elles ne se faneront jamais, et jamais ne perdront leur parfum ; mais ceux-là seuls les verront qui seront purs comme vous. Et maintenant, ô Valérien, parce que tu as acquiescé au vœu de la chasteté de Cécile, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu aurais à lui adresser. »

Valérien répondit à l'ange : « La grande douceur de ma vie, c'est l'amitié de Tiburce, mon frère unique. Maintenant que je suis affranchi du péril, je me trouverais cruel d'y abandonner ce frère bien-aimé. Je réduirai donc toutes mes demandes à une seule : je supplie le Christ de délivrer mon frère Tiburce, comme il m'a délivré moi-même, et de nous rendre tous deux parfaits dans la confession de son nom. » L'ange, radieux, lui dit : « Parce que tu as demandé au Christ cette grâce qu'il est encore plus empressé de t'accorder que tu ne l'es à l'obtenir, de même qu'il a gagné ton cœur par Cécile, ainsi, par toi, il gagnera le cœur de ton frère ; et Tiburce et toi, vous conquerrerez la palme du martyre. » L'ange disparut ; les époux continuèrent de s'entretenir comme s'ils le voyaient encore, et le véritable amour non-dit leurs âmes de ses clartés qui ouvrent déjà le ciel.

Au jour, Tiburce entra. S'approchant de Cécile, devenue sa sœur, il la salua par un baiser. « Mais, dit-il, d'où vient, ma sœur, cette senteur de roses et de lis en cette saison ? Elle m'enivre, et il me semble que tout mon être en est soudain renouvelé. — O Tiburce, dit Valérien, Cécile et moi nous portons des couronnes que tu ne peux voir encore. Si tu veux croire, tu verras. Tu verras l'éclat de la pourpre et la pureté de la neige ! »

Avec l'ardeur du néophyte, Valérien commença d'instruire son frère. Il le pressa d'abjurer les idoles et de se rendre au vrai Dieu. Mais Tiburce ne comprenait pas bien. Il avait suivi le culte public par coutume, sans plus chercher à connaître ses dieux qu'il ne connaissait le Christ. Cécile intervint. Prenant le langage des prophètes si souvent répété par les martyrs, elle montra la honte des idoles. « Oui, s'écria Tiburce, il en est ainsi ! » Cécile, ravie de sa sincérité, l'embrassa : « C'est maintenant, lui dit-elle, que je te connais pour mon frère. Comme l'amour du Seigneur a fait de ton frère mon véritable époux, ainsi ton mépris des idoles fait de moi ta véritable sœur. Va donc recevoir la régénération. Alors, tu verras les anges et tes fautes seront pardonnées. »

Cependant, Tiburce apprenant qu'il fallait aller au chef des chrétiens, se souvint d'avoir entendu parler de lui. « N'a-t-il pas été, dit-il, condamné déjà deux fois ? S'il est découvert, il sera livré aux flammes et nous pourrions partager son sort. Ainsi, pour avoir voulu trouver une divinité qui se cache dans les cieux, nous rencontrerons sur la terre un supplice cruel. — Ne redoutons pas, dit Cécile, de perdre la vie qui passe, pour nous assurer celle qui durera toujours. — Quoi, reprit Tiburce, une autre vie après celle-ci ? — La vie de ce monde, répondit Cécile, pouvons-nous l'appeler vie ! Elle est livrée à toutes les douleurs, elle aboutit à la mort, elle finit et elle n'a pas même été ; car ce qui n'est plus

est comme rien. Quant à la vie qui succède, elle a des joies sans fin pour les justes et des supplices éternels pour les pécheurs. — Qui est allé dans cette vie, répliqua Tiburce, et qui en est revenu ? »

Cécile reprit avec une grande majesté : « Le Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent a engendré un Fils de sa propre substance avant tous les êtres, et il a produit par sa vertu divine l'Esprit-Saint; le Fils, afin de créer par lui toutes choses, l'Esprit-Saint pour les vivifier. Tout ce qui existe, le Fils de Dieu, engendré du Père, l'a créé; tout ce qui est créé, l'Esprit-Saint, qui procède du Père, l'a animé. — Comment ! s'écria Tiburce, tout à l'heure, tu disais que l'on ne doit croire qu'un seul Dieu, et maintenant tu parles de trois Dieux ?... » Cécile lui exposa le dogme de la Trinité; ensuite, provoquant ses questions, elle déroula le mystère du Christ mort sur la Croix pour le salut des âmes, enseveli, descendu aux enfers, victorieux de la mort, du sépulcre et du péché.

« Maintenant, ajouta-t-elle, ô Tiburce, vois s'il n'est pas expédient de mépriser cette vie présente et de rechercher celle qui doit suivre. Quiconque a foi dans le Fils de Dieu et observe ses commandements, celui-là, quand il déposera ce corps périssable, ne sera pas même touché par la mort. Les saints anges le conduiront dans le paradis. Mais la mort s'unit au démon pour lier les hommes. Elle les préoccupe d'une foule de prétendues nécessités. Un malheur à venir les intimide, un gain à saisir les captive, la beauté sensuelle les éblouit, l'intempérance les entraîne; par tous genres de séduction, la mort fait que les âmes, à la sortie des corps, soient trouvées entièrement nues, et n'ayant sur elles que le poids de leurs péchés. »

Tiburce pleura, son âme appelait Dieu. « Frère, dit-il à Valérien, prends pitié de moi : conduis-moi sans retard devant l'homme qui purifie. » Ils se rendirent aussitôt près du Pontife. Urbain lui donna le baptême, et, après sept jours, par l'onction de l'Esprit-Saint, il le consacra soldat du Christ. Or, plein de la joie et de l'amour de Jésus, et plongé dans la plénitude de la vie chrétienne, Tiburce voyait continuellement les anges du Seigneur, et il conversait avec eux. Cécile et Valérien se réjouirent de ces merveilles et tous trois, ils remplissaient l'Eglise de l'éclat de leur charité.

Les deux frères furent bientôt dénoncés, poursuivis et, après une vaillante confession qui convertit un grand nombre de païens, ils eurent la tête tranchée.

Le préfet Almachius ne tarda pas à prendre ses mesures pour s'emparer des biens de Valérien et de Tiburce. Il ne trouva rien. Déjà Cécile avait tout mis à l'abri dans le sein des pauvres. En même temps, elle déclarait hautement sa foi proscrire, et l'éclat de sa situation attirait trop les regards pour que le préfet pût paraître l'ignorer. Il se décida donc à sévir aussi contre elle. Mais, craignant l'intérêt qu'elle devait inspirer, il ne la cita pas à son tribunal. Il lui envoya des agents pour lui proposer simplement de sacrifier aux idoles, sans démonstration publique.

Ils se présentèrent, honteux de leur mission, touchés de respect et de douleur. Cécile leur dit : « Mes concitoyens et mes frères, au fond de vos cœurs, vous détestez l'impiété de votre magistrat. Pour moi, il m'est glorieux et désirable de souffrir tous les tourments et de confesser Jésus-Christ; mais je vous plains, vous qui servez de ministre à l'injustice. » A ces mots, ils pleurèrent de voir qu'une dame si noble, si vertueuse et si brillante, voulait mourir. Ils la supplièrent de soustraire à un supplice cruel tant de jeunesse, de gloire et de beauté.

Elle leur dit : « Mourir pour le Christ, ce n'est pas

sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler. C'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or, échanger une demeure étroite et vile contre un palais. Ce qu'on offre à Jésus-Christ notre Dieu, il le rend au centuple et il ajoute la vie éternelle. » Voyant leur émotion, elle s'écria : « Ne croyez-vous point ce que vous venez d'entendre ? » Ils répondirent : « Nous croyons que le Fils de Dieu, qui possède une telle servante, est le Dieu véritable. — Allez, reprit Cécile. Dites au préfet que je lui demande de retarder un peu mon martyre. Vous reviendrez et vous trouverez ici celui qui vous rendra participants de la vie éternelle. »

Aussitôt, Cécile fit avertir Urbain qu'elle allait prochainement confesser Jésus-Christ, et qu'un grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, touchées de la grâce divine, aspiraient au baptême. Urbain voulut venir lui-même, pour bénir une dernière fois Cécile et recevoir de ses mains virginales cette belle multitude, que son sang, prêt à couler, gagnait par avance au Seigneur Jésus. Le baptême fut donné à quatre cents néophytes. L'un d'eux était Gordien, noble personnage, à qui Cécile céda sa maison, afin que, soustraite au fisc, elle servit désormais pour les assemblées chrétiennes. Ainsi, le palais de Valérien devint une des églises de Rome.

Quelques jours s'étaient passés. Par une volonté de Dieu, Almachius avait accordé ce délai. Il appela enfin Cécile. Elle parut devant lui avec la modestie d'une fille de l'Eglise, avec la fierté d'une patricienne, avec la majesté d'une épouse du Christ. Il lui demanda son nom et sa condition. Elle répondit qu'elle se nommait Cécile devant les hommes, mais que chrétienne était son plus beau nom; quant à sa condition, qu'elle était citoyenne de Rome, de race noble et illustre. Il s'étonna de son assurance; elle répondit que cette assurance lui venait de sa foi. Il l'avertit de prendre garde; elle répondit qu'elle était fiancée à Jésus-Christ. Il parla de sa puissance. « La puissance de l'homme, dit Cécile, est une outre gonflée de vent. Qu'une aiguille vienne à percer l'outre, elle s'affaisse, et tout ce qu'elle avait de consistance a disparu. » Le préfet changea de discours.

Il rappela la loi décrétée par les empereurs au sujet des chrétiens : loi de mort pour les confesseurs du Christ, loi de grâce pour les apôtats. « Cette loi, répondit Cécile, prouve que vous êtes cruels et non innocents. Si le nom de chrétien était un crime, ce serait à nous de le nier, à vous de nous obliger à le confesser. Vous employez les tortures pour faire avouer aux malfaiteurs la qualité de leurs délits; s'agit-il de nous, tout crime est dans notre nom, et il suffit de l'abjurer pour trouver grâce. Mais nous connaissons la grandeur de ce nom sacré, et nous ne le renions pas. Quand vous exigez de nous un mensonge, nous proclamons la vérité, et par là nous vous infligeons une plus cruelle torture que celle que vous nous faites subir. »

— Choisis cependant, dit Almachius : ou sacrifie, ou nie que tu sois chrétienne, et tu te retireras en paix. » Cécile se prit à sourire : « Le magistrat, dit-elle, veut que je renie le titre de mon innocence ! Si tu admets l'accusation, pourquoi veux-tu me contraindre à nier ? Si ton intention est de m'absoudre, que n'ordonnes-tu l'enquête ? — Les accusateurs, reprit le juge, déposent que tu es chrétienne. Nie-le, et l'accusation est mise à néant. Si tu persévères, tu connaîtras ta folie. — Le supplice, dit Cécile, sera ma victoire. N'accuse de folie que toi-même, qui as pu croire que tu me ferais renier le Christ. — Malheureuse femme, s'écria le préfet, ignores-tu donc que le pouvoir de vie et de mort est déposé entre mes mains par l'autorité des invincibles princes ? — Le pouvoir de vie et de mort, répliqua tranquillement

Cécile, non ! Tes princes ne t'ont conféré que le seul pouvoir de mort. Tu peux ôter la vie à ceux qui en jouissent, tu ne la peux rendre à ceux qui sont morts. Dis donc que tes empereurs ont fait de toi un ministre de mort. Si tu dis davantage, tu mens sans aucun profit.» Almachius, désignant à Cécile les statues qui s'élevaient dans le prétoire, lui dit : « Sacrifie aux dieux. »

La patricienne répondit : « Où as-tu la vue ? Ces choses que tu prétends être des dieux, moi et tous ceux qui ont la vue saine, nous n'y voyons que des pierres, de l'airain ou du plomb. — Prends garde, s'écria le préfet, j'ai méprisé tes injures quand elles ne s'adressaient qu'à moi, mais l'injure contre les dieux, je ne la supporterai pas. — Préfet, reprit Cécile, tu n'as pas dit une parole dont je n'aie montré l'injustice ou la déraison, et maintenant te voilà convaincu de n'y plus voir. Tu t'exposes fâcheusement à la risée du peuple, Almachius ! Tout le monde sait que Dieu est au ciel. Ces simulacres feraient plus de service, convertis en chaux. Ils s'usent dans leur oisiveté, et ne sauraient se défendre des flammes. Sache qu'ils sauraient moins encore t'en retirer toi-même ! Le Christ seul peut sauver de la mort et délivrer du feu. »

Cécile se tut. Elle avait vengé par ses réponses la dignité humaine que l'idolâtrie et la tyrannie païenne violaient si indignement ; elle avait flétri le matérialisme grossier qui asservissait encore ce monde racheté du sang d'un Dieu ; elle avait conquis la palme, il ne lui restait plus qu'à la cueillir. Almachius, de son côté, avait à venger et ses dieux et sa justice et la majesté de l'empire, et surtout lui-même. Il prononça une sentence de mort. Toutefois, il n'osa pas ordonner l'exécution publique d'une femme si élevée par son rang, si respectée et si éloquente. Contraint de donner à sa justice les couleurs de l'assassinat, il commanda que Cécile fût reconduite chez elle et qu'on la fit mourir sans bruit, sans appareil de licteurs, sans effusion de sang, étouffée par la vapeur embrasée dans la salle de bains de son palais.

Le miracle déjoua ce lâche expédient. Une rosée céleste, semblable à celle qui rafraîchit la fournaise où furent jetés les trois enfants de Babylone, ne cessa de tempérer la vapeur brûlante. Après de longues heures, les bourreaux, lassés d'alimenter le feu toujours impuissant, vinrent dire au préfet que Cécile vivait encore. Il envoya un licteur, Cécile, penchant la tête, s'offrit à l'épée. Le licteur frappa ; mais, en trois coups, il ne put abattre cette tête toujours sereine, et ne réussit qu'à faire jaillir le sang. Il s'enfuit. Une loi défendait au bourreau de frapper davantage la victime que trois coups n'avaient pas achevée.

Les chrétiens attendaient au dehors. Ils entrèrent en foule, pleins de pitié, de vénération et d'amour. Cécile expirante reconnut ses pauvres, ses néophytes, ses frères, elle leur sourit. Ils s'empressèrent autour d'elle, se recommandant à ses prières, et recueillant sur des linges le sang de ses blessures. D'un moment à l'autre, il semblait que cette âme pure dût rompre

ses derniers liens. Mais, bientôt, ceux qui l'entouraient comprirent qu'elle vivait par un nouveau miracle. Cécile, en effet, attendait quelque chose qu'elle avait demandé à Dieu. Il se passa ainsi trois jours. Durant ces trois jours, elle exhorta ces chrétiens à demeurer fermes dans la foi. De temps en temps, faisant approcher les plus pauvres, elle leur marquait sa tendresse et veillait à leur faire distribuer ce qui pouvait rester dans la maison.



Le troisième jour, le saint pontife Urbain, à qui la prudence n'avait pas encore permis d'approcher, entra près de la martyre. C'était lui que Cécile attendait. Tournant vers le Père des fidèles ses regards consolés, elle lui dit : « Père, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours pour remettre aux mains de Votre Béatitude les pauvres que je nourrissais, et je vous lègue aussi cette maison, afin que, consacrée par vous, elle soit pour toujours une église. » Après ces paroles, son œil mourant vit les cieux s'ouvrir. Elle était couchée sur le côté droit, les genoux réunis. Ses bras s'affaîsèrent l'un sur l'autre ; elle tourna contre terre sa tête sillonnée par le glaive, et son âme s'envola doucement.

Urbain présida aux funérailles de Cécile. On ne toucha pas à ses vêtements, on respecta jusqu'à l'attitude de son corps. Tel qu'elle l'avait laissé, tel on le confia à ce cercueil, et l'on plaça aux pieds les linges imbibés de son sang. La nuit venue, on la porta au cimetière de Calixte, sur la voie Appienne. Valérien, Tiburce et Maxime reposaient à peu de distance, au cimetière de Prétexat. Urbain ne mit pas Cécile auprès d'eux. L'honorant comme apôtre, il voulut qu'elle eût sa sépulture dans l'enceinte que Calixte avait préparée pour les Pontifes. Lui-même n'était pas loin de la mort.

(Extrait du *Parfum de Rome*, par L. VEULLOT.)

SAINT CLÉMENT DE ROME, PAPE ET MARTYR

Fête le 23 novembre.



Saint Clément, condamné aux carrières du Chersonèse, y trouve deux mille chrétiens. Emu de les voir souffrir beaucoup du manque d'eau, il se met en prière et un agneau fait sortir une source sous son pied.

Parmi les plus illustres disciples des Apôtres, entre saint Ignace d'Antioche, saint Denys, saint Timothée, saint Polycarpe, brille la douce et savante figure de saint Clément, le deuxième successeur de saint Pierre. La France, à qui ce zélé pontife envoya de saints missionnaires, lui doit une reconnaissance spéciale et a un droit véritable à s'appeler sa fille.

CLÉMENT DISCIPLE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL

Clément était né à Rome, au pied de la colline du Cœlius, non loin du palais des Césars; la belle petite basilique que les chrétiens ont élevée depuis en son honneur est bâtie sur l'emplacement même de sa maison paternelle. Le sénateur Faustinien son père, et sa mère Mattidia appartenaient à la noblesse romaine; quelques auteurs disent même, mais ceci n'est point certain, que sa famille était parente des empereurs. Rome était alors la capitale du monde par le droit de la force et du glaive; c'était en même temps la capitale de l'idolâtrie et, comme dit saint Léon, elle croyait s'être fait une grande religion parce qu'elle avait reçu toutes les erreurs. Mais l'heure était arrivée où Jésus-Christ, qui venait de racheter le monde par sa croix, allait envoyer à Rome un batelier galiléen, pour faire de cette ville la capitale de la paix et de la vérité, et le centre de l'univers chrétien; ce batelier qu'il avait choisi

et que l'Esprit-Saint avait transformé était Pierre, le Prince des apôtres et le premier pape.

Clément ne le connaissait pas encore, quand après avoir étudié la littérature latine et grecque, il cherchait avec ardeur la vérité; élevé dans le paganisme de ses ancêtres, qui ne satisfaisait point son intelligence, il étudiait les divers systèmes de philosophie, sans y trouver la lumière, lorsque Dieu lui fit la grâce, dans un voyage en Orient, de rencontrer l'apôtre saint Pierre. Cet ignorant, instruit par Jésus-Christ, lui enseigna ce que les philosophes n'avaient pu lui apprendre, et Clément, docile à la voix de la vérité, devint l'un des plus ardens disciples de Jésus-Christ. Désireux de procurer aux autres le même bienfait, il se joignit à l'apôtre saint Paul et travailla avec lui à la propagation de l'Evangile. La ville de Philippes, en Macédoine, admira son zèle et sa foi. Saint Paul écrivant plus tard aux Philippiens rappelle les travaux de Clément et assure que le nom de ce disciple est écrit au livre de vie (*ad Philip. IV*).

De retour à Rome, Clément fut le compagnon d'apostolat de saint Pierre; le Prince des apôtres lui conféra plus tard l'ordination épiscopale et l'adjoignit à saint Lin qui était son coadjuteur depuis plusieurs années. Le temps de l'épreuve était arrivé; aux jours de calme et de paix, avait tout à coup succédé l'effroyable persécution de Néron. Saint Paul

était venu rejoindre saint Pierre à Rome, pour soutenir le courage des fidèles, et donner sa vie pour Jésus-Christ. Les deux apôtres, après quelques mois de captivité, sont conduits, le même jour, au martyre. Saint Lin succède à saint Pierre, mais bientôt il est victime lui-même de la persécution, et saint Clément se voit obligé d'accepter le gouvernement de l'Eglise.

SAINT CLÉMENT SOUVERAIN PONTIFE

Le nouveau pape vit d'abord la justice de Dieu frapper Néron, le chef des persécuteurs : on sait la fin tragique et misérable qui enleva le trône et la vie à ce prince ; Néron n'avait que trente ans ; son nom est resté odieux à l'univers.

Un autre châtement, plus terrible encore, éclata trois ans après : ce fut celui des Juifs déicides et infidèles. Trente-sept ans s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient rejeté le Sauveur promis au monde et avaient fait crucifier le Fils de Dieu. Le Seigneur leur avait laissé le temps du repentir ; quelques-uns en profitèrent, la majeure partie de la nation resta obstinée dans son aveuglement ; le temps de la miséricorde passa. Après une guerre désastreuse contre les Romains, onze cent mille Juifs périrent dans l'épouvantable siège de Jérusalem, le plus affreux dont l'histoire ait gardé le souvenir. Saint Clément, grand prêtre du nouveau peuple choisi, vit arriver à Rome les restes malheureux de l'infortunée Jérusalem accompagnant, chargés de chaînes, le char des empereurs Vespasien et Titus, leurs vainqueurs.

L'avènement de Vespasien donna quelques années de paix relative à l'Eglise. La nouvelle famille impériale touchait même d'assez près au christianisme. La famille de Flavius Sabinus, frère aîné de l'empereur, était chrétienne.

Le zèle pontife profitait du calme momentané dont jouissait l'Eglise pour réparer les maux de la persécution et étendre les conquêtes de l'Evangile. Il envoya des missionnaires à diverses contrées d'Occident. Les Gaules furent privilégiées entre toutes, puisqu'il leur donna le grand saint Denys, premier évêque de Paris, accompagné de douze autres évêques.

L'Eglise d'Orient n'échappait pas non plus à son zèle. La chrétienté de Corinthe, fondée par saint Paul et sauvée une première fois par lui des dissensions d'un schisme, se voyait déchirée par de nouvelles divisions ; elle en appela au tribunal de Clément. Celui-ci écrivit aux Corinthiens une lettre admirable que nous avons encore ; elle rappela les révoltés à l'obéissance vis-à-vis de leurs pasteurs légitimes et rétablit la paix. On a beaucoup remarqué ces relations des Corinthiens avec saint Clément. Le grand apôtre saint Jean, le disciple bien-aimé, vivait encore, il était l'oracle de l'Orient, et cependant, c'est au tribunal lointain de Clément que les Corinthiens apportent leur cause : c'est que saint Clément était le successeur de saint Pierre et que le successeur de saint Pierre est chargé de gouverner l'Eglise universelle.

Le sage pontife réorganisait aussi la chrétienté de Rome ; il divisa la ville en sept régions et confia la responsabilité de chacune à un diacre, auxiliaire des prêtres et de l'évêque.

Il établit également sept notaires ou écrivains, chargés de recueillir, d'une manière authentique, les *Actes des martyrs*. C'est grâce à cette excellente institution que l'histoire de beaucoup de martyrs des persécutions suivantes a été écrite et conservée pour l'édification des fidèles. Saint Clément est donc l'un des patrons de ceux qui écrivent les *Vies des saints* et de ceux qui les lisent. Qu'il nous obtienne la grâce d'imiter les vertus des saints.

Sisinius, patricien païen, s'étant introduit en cachette pour assister à une assemblée des fidèles, fut frappé soudain de cécité ; alors il se convertit, et au moment où saint Clément le baptisait, il recouvra la vue.

EXIL

Cependant, Vespasien, préoccupé d'asseoir sa dynastie sur le trône impérial, se montrait très ombrageux contre tout ce qui semblait lui cacher un obstacle. C'est ainsi qu'il fit chasser de Rome les stoïciens qui manifestaient trop de sympathies pour l'ancien régime républicain. En outre, certains courtisans, profitant de ce qu'il avait été proclamé empereur en Judée, affirmaient que Vespasien était le *prince de la paix* et le Messie promis au monde ; l'empereur goûtait ces flatteries. Clément, le pontife du vrai Messie et le chef d'une religion que beaucoup de païens confondaient avec la religion de ces Juifs qu'on venait de vaincre et que l'on détestait, Clément devint facilement suspect à l'empereur. N'avait-il pas, d'ailleurs, donné le voile des vierges consacrées à Dieu à la petite-nièce du souverain, la princesse Flavie Domitille ? Grand crime aux yeux d'un païen.

Quoi qu'il en soit de ces motifs, il est certain que le pape, accusé par les idolâtres, fut arrêté et conduit devant le préfet Mamertinus. La foule se pressait aux abords du tribunal : « Quel mal a donc fait cet homme ? disait-on. Mais il n'a jamais fait que du bien, pourquoi le poursuivre ? Il guérit les malades et console les affligés. — C'est un impie, criaient les autres, il ne cesse d'outrager les dieux de l'empire. — N'écoutez point une multitude qui vocifère comme des chiens qui aboient, dit Clément au préfet, mais jugez des choses avec maturité et droite raison, voyez si c'est un crime d'adorer le Dieu véritable. » Mamertinus continua l'interrogatoire, et ne put s'empêcher d'admirer la sagesse du vertueux pontife. Ne trouvant aucun crime à lui reprocher, il envoya consulter l'empereur. « Que Clément sacrifie aux dieux, répondit le prince, ou qu'il soit exilé en Chersonèse. » La Chersonèse était à l'extrémité de l'empire : c'est la Crimée actuelle.

Cet ordre affligea Mamertinus qui commençait à prendre en estime son prisonnier. Clément refusa de trahir son Dieu et préféra l'exil. « Allez, dit Mamertinus, et que le Dieu que vous servez dans la sincérité de votre cœur, vous soit en aide. » Pour ne pas laisser l'Eglise de Rome sans pasteur, Clément donna sa démission ; son ami et coadjuteur Clétus, lui succéda sur le siège de saint Pierre, Clément avait gouverné l'Eglise pendant neuf ans.

L'AGNEAU DE DIEU

Après une longue navigation à travers la Méditerranée et le Pont-Euxin (Mer Noire), le courageux exilé aborda enfin sur la presqu'île lointaine de Cherson ou Crimée. La Providence avait-elle quelque dessein particulier en permettant qu'il fût conduit en ce pays plutôt qu'ailleurs ? Le Bienheureux le sut bientôt. Quelle ne fut pas son émotion, sa joie et en même temps sa tristesse, de retrouver en ce pays deux mille chrétiens : c'étaient des martyrs condamnés aux travaux forcés des mines, pendant les derniers mois de la persécution de Néron. Leur travail consistait à extraire des blocs de marbre de la montagne. Quelle consolation pour eux de recevoir au milieu d'eux le père de leurs âmes ! mais quelle affliction de le voir chargé de chaînes : « Saint Père, lui dirent-ils, ô Clément, priez pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ. — Dieu m'a fait une grâce dont je

n'étais pas digne, répondit humblement le doux pontife, en m'envoyant, au milieu de vous, partager vos couronnes ».

Il apprit bientôt que ces généreux confesseurs de la foi, au milieu de leurs rudes travaux, avaient souvent à supporter les tortures de la soif, ou d'ajouter à leurs fatigues celle d'aller chercher de l'eau à six milles de leur résidence. Plein de confiance en Dieu, il dit aux chrétiens : « Prions le Seigneur qui a fait jaillir de l'eau d'un rocher du désert, il nous viendra en aide. » Il se mit donc en prières et, un peu après, levant les yeux, il aperçut sur la colline un agneau blanc comme la neige; de son pied droit, l'agneau indiquait une source d'eau vive qui venait de jaillir sous ses pas. Clément poussa un cri de joie et dit avec le psalmiste : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei : L'abondance des eaux réjouit la cité de Dieu.* A partir de ce jour, les martyrs eurent de l'eau près d'eux en abondance.

APOSTOLAT INESPÉRÉ

La nouvelle de ce miracle fit bientôt le tour de la contrée; une foule d'indigènes accoururent auprès du vénérable étranger qui leur apportait la vérité au nom du Dieu suprême. Clément les instruisait et les baptisait. Les conversions se multiplièrent. Le bienheureux exilé évangélisa tout le pays, des églises s'élevèrent de toutes parts. Après vingt années de cet apostolat inespéré, le christianisme était si florissant en Crimée que, sur une vaste partie de la presqu'île, on ne rencontrait plus une seule idole. Le vrai Dieu y était adoré par des milliers d'âmes fidèles.

Il serait intéressant d'avoir le récit détaillé des missions de cet homme apostolique et des compagnons qu'il associa à ses travaux, mais l'histoire ne nous l'a point conservé. Voici, cependant, quelques traits, notés incidemment par Clément lui-même dans une de ses lettres.

« Quand le mauvais temps vient à nous surprendre dans les champs, à la ville ou dans les hameaux, s'il se trouve quelque frère dans la localité, nous entrons dans sa maison. Les chrétiens s'y réunissent, et nous leur adressons des paroles d'exhortation. Ceux-là seuls prennent ainsi la parole, qui ont la science de prêcher. Leurs discours respirent la crainte de Dieu, la gravité, la modestie. Ils ont pour objet d'inviter les frères à chercher en tout la volonté de Dieu, à se prévenir réciproquement par le respect mutuel et les devoirs de charité, à montrer une sainte émulation pour les bonnes œuvres, et à servir le Seigneur dans la sincérité de leur âme. C'est en cela que consistent les obligations, la véritable gloire du peuple de Dieu.

» Parfois, il arrive qu'au déclin du jour, les frères nous voyant éloigné de notre retraite, nous pressent avec instance d'accepter chez eux l'hospitalité. Le désir d'entendre de notre bouche la parole sainte les fait insister. Si la maison où nous sommes appartient à un homme d'un âge et d'une conduite respectables, nous ne repoussons point l'invitation qui nous est faite d'y passer la nuit. (Il poussait la réserve et la discrétion jusqu'à n'accepter l'hospitalité pour la nuit que dans une demeure où ne logeaient ni veuve ni fille.)

» Un frère prépare ce dont il est besoin, et la couche où nous devons reposer; il nous lave les pieds et y verse de l'huile. Nous acceptons le pain, l'eau et les aliments qu'on veut y joindre, selon que Dieu y pourvoit. Ces offices de la charité sont d'ordinaire exercés par notre hôte lui-même, ou, à son défaut, par des frères qui nous servent. Mais aucune femme, mariée ou non, riche ou esclave, chrétienne ou

païenne, n'est admise à nous rendre ces sortes de services; nous ne voulons les tenir que des hommes. Cependant, quand notre assistance ou notre ministère sont nécessaires aux femmes, et que celles-ci doivent prendre part aux prières et aux exhortations faites dans l'assemblée, on les y convoque et elles s'y rendent dans une tenue décente et modeste. Ceux d'entre nous qui ont reçu le don de prêcher et d'exhorter les fidèles, adressent aux assistants les paroles que Dieu leur a suggérées. Nous faisons ensuite la prière; après quoi, nous donnons aux hommes le baiser de paix. Les femmes et les vierges s'approchent à leur tour, et nous baisent la main, que, par modestie, nous tenons couverte de notre manteau. Les yeux élevés vers le ciel, nous recevons cet hommage de leur foi, et après cette cérémonie, nous partons pour nous rendre où le Seigneur nous appelle. »

Quelle suavité et quel charme dans ce tableau des missions apostoliques! écrit M. l'abbé Darras en achevant de traduire les phrases qui précèdent. (*Histoire générale de l'Eglise.*) « Où trouver, ajouta-t-il, dans ce récit vivant des courses du disciple de saint Pierre la moindre analogie avec le ménage des pasteurs protestants? » Une grave erreur des protestants est réfutée par la même lettre de saint Clément à laquelle nous avons emprunté la citation qu'on vient de lire. Saint Clément nous montre la confession sacramentelle en usage chez les chrétiens qu'il dirigeait. De quel droit les protestants viendraient-ils donc se présenter comme les vrais disciples des apôtres, quand ils rejettent un sacrement que les premiers disciples des apôtres avaient reçu de leurs maîtres, qu'administrait Clément, le disciple de saint Pierre et de saint Paul?

Nous possédons une autre lettre de saint Clément adressée, comme la précédente, à ceux qui, dans l'Eglise de Dieu, font profession de virginité, et spécialement aux ecclésiastiques et aux religieuses. Le pape leur donne d'admirables conseils pour marcher sans écarts dans le chemin de leur vocation sublime et tendre à la perfection de la vie chrétienne. Il y affirme qu'on ne gagne le ciel que par une foi féconde en œuvres? Chose curieuse, ces deux épîtres de saint Clément aux Vierges, louées autrefois par saint Jérôme, mais dont on a perdu le texte grec et qui étaient devenues inconnues en Occident, ont été remises en lumière et publiées d'après une version syriaque par un protestant, Wetstein, docteur de Bâle.

SAINT CLÉMENT JETÉ A LA MER

Depuis plus de vingt ans que le pontife exilé était en Chersonèse, l'empire romain avait vu mourir Vespasien, et bientôt après son fils, l'empereur Titus; il avait subi ensuite la tyrannie du cruel Domitien, émule de Néron, et promoteur de la seconde persécution générale contre les chrétiens. Après la mort de ce monstre couronné, l'Eglise avait respiré un moment sous le règne du vieux Nerva. On espérait que la paix continuerait sous Trajan, son fils adoptif, dont la bravoure était estimée et qui n'était pas cruel par nature. Mais ce que la cruauté n'aurait pas fait, la politique le voulut : attaquer le paganisme romain, c'était, aux yeux de Trajan, saper les fondements de l'empire; en outre, il confondait les chrétiens avec les juifs, alors révoltés. Il reprit donc la persécution. Sainte Flavie Domitille fut brûlée vive à Terracine, avec ses deux compagnes. Beaucoup de chrétiens donnèrent leur sang pour Jésus-Christ en diverses provinces. Saint Clément fut l'un des premiers.

Trajan ayant appris les progrès de la foi chrétienne dans la Chersonèse, envoya en toute hâte

dans ce lointain pays le préfet Ausidianus avec ordre de ramener le peuple au culte des idoles par tous les moyens possibles. A peine débarqué, le préfet fait arrêter de nombreux chrétiens et sur leur refus d'apostasier les livre aux plus affreux supplices que sa rage peut inventer. Il espérait ainsi triompher de leur constance ou du moins jeter l'effroi dans l'âme de leurs frères. Son attente fut trompée : loin de trembler et de faiblir en présence des tourments dont on les menaçait, des chrétiens, devantant ses satellites, venaient d'eux-mêmes, par troupes, au-devant du martyre et de la mort, le visage joyeux, comme on se rend à une fête. Plus il en faisait mourir, plus ceux qui restaient se montraient avides de partager le combat et la couronne de leurs frères martyrs.

Le tyran s'en prit alors au chef qui soutenait le courage et la foi de ce peuple de héros. Clément fut saisi ; le préfet le condamna à être jeté à la mer, avec une ancre au cou, afin que, perdu au fond des flots, son corps ne pût recevoir la sépulture et les honneurs que les chrétiens réservaient aux reliques de ceux qui étaient morts pour la foi.

Quand le funèbre cortège s'avança vers le rivage, une foule de chrétiens accompagnèrent Clément comme des fils qui pleurent leur père bien-aimé. Les soldats montèrent dans une barque, y firent entrer le saint vieillard, lui attachèrent une ancre au cou et se mirent à ramer vers la haute mer. Les chrétiens agenouillés ou debout sur la plage, suivaient l'évêque de leurs regards pleins de larmes, remplissant l'air de leurs cris et de leurs soupirs : « Seigneur Jésus, répétaient-ils, sauvez-le ! » De son côté, Clément se recommandait avec humilité au Seigneur : « Père céleste, recevez mon âme ! » Et les soldats le jetèrent dans les flots. C'était le 23 novembre, l'année 100 de l'ère chrétienne.

UN TOMBEAU BÂTI PAR LES ANGES

Déjà bourreaux et païens s'étaient retirés, les chrétiens toujours sur la plage semblaient ne pouvoir s'arracher à ce rivage et à cette mer où ils avaient vu disparaître leur père : « Prions tous ensemble, dirent Cornélius et Phœbus, afin que Dieu nous rende les reliques de son martyr. » Tous prièrent. Bientôt, chose inouïe ! la mer parut se replier sur elle-même et se retira d'une lieue et demie. Les fidèles suivirent avec assurance les eaux qui fuyaient et découvrirent une petite chapelle de marbre d'une structure admirable, construite par les anges ; ils y trouvèrent le corps du saint martyr et, à côté, l'ancre, instrument de son supplice. Pendant qu'ils vénéraient avec respect ces précieuses reliques et priaient près d'elles, ils furent avertis par révélation de les laisser en ce lieu, parce que chaque année, au jour anniversaire du martyre de saint Clément, ils pourraient recommencer leur pèlerinage.

Ils se retirèrent l'âme pleine de courage et de consolation ; puis les flots recouvrirent de nouveau l'abîme qu'ils avaient déserté quelques heures.

L'année suivante, à la même époque, ce reflux extraordinaire, et inconnu sur ces rivages se renouvela. Le jour de la fête de saint Clément et chacun des sept jours suivants, les pèlerins purent aller visiter le tombeau du pape martyr. Pendant plusieurs siècles ce prodige étonnant se reproduisit chaque année. Les pèlerins accouraient alors en foule, les miracles se multipliaient au tombeau du martyr, les aveugles recouvraient la vue, les muets la parole, les maladies les plus diverses étaient guéries. Aussi n'y eut-il bientôt plus un seul infidèle dans toute la province, tous les habitants convertis adoraient le

Dieu pour l'amour duquel Clément avait donné sa vie et qui maintenant glorifiait son serviteur.

Un curieux miracle est celui que raconte saint Ephrem, martyr, évêque de la ville de Géorgie en Chersonèse. Une année, un habitant de cette même ville était venu avec sa femme et un fils très jeune encore, en pèlerinage au tombeau de saint Clément. La fête achevée, les deux époux avaient regagné le rivage, sans doute séparément, et les ondes avaient repris leur lit accoutumé, quand ils s'aperçurent que ni l'un ni l'autre n'avait ramené l'enfant. Il était donc resté dans la petite chapelle, maintenant au fond des abîmes ! Jugez d'indésespoir de la mère. L'année s'écoula dans la tristesse et les regrets. Quand une mère ne peut revoir son fils vivant, elle veut du moins, retrouver sa dépouille mortelle ; aussi quand, l'année suivante, les ondes se retirèrent, le 23 novembre, cette femme fut-elle la première à courir à la chapelle de saint Clément : elle entre, elle voit son fils étendu, immobile, elle le saisit : l'enfant se réveille dans les bras de sa mère : il était plein de vie et de santé et croyait n'avoir dormi qu'une nuit. Notre saint Grégoire de Tours a également consigné ce trait dans un de ses ouvrages, et le savant Haronius le regarde comme incontestable. C'est à cause de ce prodige que nos pères invoquaient spécialement ce saint pape pour la santé des enfants.

On représente parfois saint Clément avec une ancre, en souvenir de son martyre ; c'est sans doute pour cela que les bateliers à Bruges, l'ont choisi pour patron. C'est aussi le patron de Séville, en Espagne, parce que cette ville a été reconquise sur les Maures par saint Ferdinand, le 23 novembre 1248, fête du saint apôtre de la Crimée.

LA BASILIQUE DE SAINT CLÉMENT A ROME

Au ix^e siècle, la Crimée, où s'étaient établis les Khasars, barbares et païens, reçut un nouvel apôtre qui eut la joie d'y renouveler pendant quelque temps les merveilles de conversions jadis opérées par le disciple de saint Pierre, c'était saint Cyrille. Quand il quitta ce pays, pour revenir à Constantinople et aller ensuite évangéliser les Slaves, en compagnie de son frère, saint Méthode, Cyrille emporta avec lui les reliques de saint Clément ; il les laissa dans la ville de Rome, où il mourut lui-même sous le pontificat de saint Nicolas I^{er}. Les Romains déposèrent avec respect les restes du saint martyr, leur ancien pasteur, dans la basilique qui était bâtie en son honneur au pied du mont Célius ; et ils ensevelirent saint Cyrille dans cette même église. Là, reposent aussi les reliques du saint martyr Flavius Clémens, consul et cousin germain de l'empereur Domitien, mis à mort pour la foi chrétienne par ordre de ce tyran ; là encore se trouve ce qui nous reste des ossements du grand saint Ignace d'Antioche livré aux lions dans l'amphithéâtre voisin (le Colysée), par ordre de Trajan, peu après le martyre dont nous venons de retracer l'histoire.

Cette église, presque ensevelie sous les décombres, fut rebâtie au commencement du xiii^e siècle, par les soins du pape Pascal II ; c'est la basilique actuelle de saint Clément. En 1857, le P. Mullooly, prieur des Dominicains Irlandais, qui desservent ce sanctuaire depuis deux siècles, découvrit au-dessous du monument actuel, une vaste crypte, c'est l'ancienne église. Au-dessous une autre crypte permet d'apercevoir d'antiques assises de pierre, restes de la vieille demeure paternelle de la famille de saint Clément.

« Priez pour nous, saint Clément, afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ. »

SAINT JEAN DE LA CROIX

Fête le 24 novembre.

Gonzalve de Yepès, tombé dans la misère et obligé pour gagner sa vie de tisser la soie et la laine, eut trois fils : François, Louis et Jean. Le premier devint un homme d'oraison au milieu du monde; le second mourut en bas âge comme un petit saint; le troisième fut, dès son enfance, favorisé des grâces les plus extraordinaires.

Jouant un jour au bord d'un étang, il glissa au fond de l'eau; une grande dame vint lui offrir la main pour le sauver. « Non, reprit l'enfant, vous êtes trop belle, et ma main salirait la vôtre. » Alors, un vieillard se présenta, marchant sur l'eau comme la belle dame, tendit à l'enfant son bâton et le ramena sur le bord. C'étaient Marie et Joseph.

Quelque temps après, admis à l'hospice pour y servir les pauvres et faire ses études, il tomba par mégarde dans un puits très profond. Les témoins accoururent en poussant des cris et croyant le trouver mort, mais ils le virent paisiblement assis sur l'eau. Et comme on s'étonnait : « Une belle dame m'a reçu dans son manteau et m'a gardé, » repartit-il avec un franc sourire.

C'est ainsi que grandissait sous le regard de arrie le petit Jean de Yepès.

Comme il priait un jour Notre-Seigneur de lui faire connaître sa vocation, une voix lui dit au fond du cœur : « Tu me serviras dans une religion dont tu relèveras la perfection primitive. » Bientôt après, le Carmel lui ouvrit ses portes, et il y reçut l'habit en 1563, à l'âge de 21 ans. Cette grâce lui parut si surprenante, qu'il se compara à l'apôtre saint Mathias, favorisé par le sort de préférence à tant d'autres disciples plus vertueux et qu'il prit le nom de Jean de Saint-Mathias. Un an après, il prononça ses vœux entre les mains du P. Ange de Salazar et en présence de son protecteur, Alphonse Alvarez de Tolède. Le procès-verbal de sa profession, signé par lui, est religieusement conservé comme une relique dans le couvent de Santa-Anna de Medina del Campo, ainsi que la cellule qu'il habitait.

Les constitutions primitives de l'Ordre lui étant tombées dans les mains, il résolut de les suivre, et avec la permission de ses supérieurs, il mena au milieu de ses frères la vie des premiers Carmes, dissimulant si bien ses austérités que personne ne s'en aperçut.

Sa vie devint encore plus austère à Salamanque, où on l'envoya pour se préparer au sacerdoce.

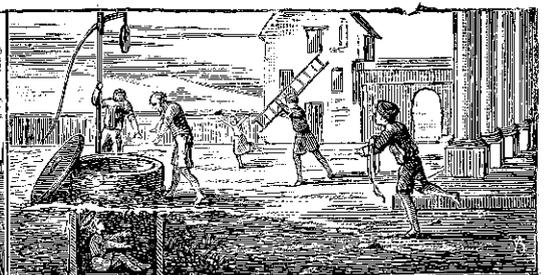
Il y habitait un réduit obscur, mais qui lui était plus cher que le plus beau des palais parce qu'il avait une fenêtre donnant sur la chapelle, en face du Très Saint-Sacrement. Son lit était une sorte d'auge en forme de berceau; un morceau de bois lui servait d'oreiller. Il portait autour du corps une chaîne de fer hérissée de pointes, et par-dessus cette chaîne, un vêtement étroit et serré, composé de joncs enlacés les uns aux autres par de gros nœuds. Ses disciplines étaient si cruelles que le sang jaillissait en abondance et qu'il ne parvint pas à en dissimuler les traces à ses frères. Ceux-ci l'estimaient comme un saint, et on disait avec admiration, comme à la naissance de Jean-Baptiste : *Quis putas iste erit?* Ils l'admirent aux Ordres avec empressement et lui permirent d'aller célébrer sa première messe à Medina del Campo, à la grande consolation de sa mère.

Au moment où il tenait entre ses mains le corps du Sauveur, Jésus répondit à ses gémissements et à ses supplications : *Je t'accorde ce que tu demandes.* Il se sentit dès lors comme revêtu d'une pureté merveilleuse, confirmé en grâce et attiré à une vie plus solitaire.

Tandis qu'il méditait en son cœur ces grâces extraordinaires et formait le dessein de s'enfermer à la Chartreuse pour les conserver, la Mère Thérèse de Jésus commençait la réforme des Carmélites, et cherchait les moyens de réformer les religieux de son Ordre. Elle avait bien gagné à son projet le prieur Antoine de Heredia, mais elle ne voyait pas en lui l'homme choisi de Dieu. Elle le demandait avec ardeur, lorsque le Père maître, Pierre de Orozco, lui conduisit le P. Jean.

En apprenant la manière de vivre de ce jeune religieux et ses admirables dispositions, la Sainte lui découvrit ses projets et ajouta avec ardeur : « Mon Père et mon fils, prenez patience et renoncez à la Chartreuse pour vous occuper de préparer une réforme dans notre Ordre même. » La cause fut vite gagnée, et la Mère Thérèse, au comble de la joie, dit en plaisantant de la haute stature du P. Antoine et de la petite taille du P. Jean : « Allons de l'avant, nous avons un frère et demi pour commencer la réforme. »

Sur ces entrefaites, don Raphaël Mexia Velasquez offrit à la Sainte une petite maison dans le village de Durvelo; le P. Jean partit aussitôt avec



un ouvrier maçon, tandis que le P. Antoine allait résigner ses fonctions de prieur. Le porche de la maison fut converti en chapelle; des croix de bois brut et des têtes de mort en étaient les seuls ornements. Un grenier dans lequel on ne pouvait entrer qu'à genoux et qui était éclairé par un trou pratique dans le toit servit de chœur. Au-dessous du chœur était le dortoir. La vieille cuisine, divisée en deux, servait à la fois de cuisine et de réfectoire; dans ce réfectoire, un morceau de bois pour table, une cruche cassée pour bouteille et des morceaux de calebasse pour verres formaient tout l'ameublement.

Une fois installé, le P. Jean bénit le nouvel habit que lui avait remis sainte Thérèse, s'en revêtit, s'imposa l'obligation de marcher sans sandales, ni alpagates, ni rien qui pût protéger ses pieds, et célébra la Sainte Messe.

Quelques jours après, arriva Antoine de Heredia, avec un Frère de chœur, et, le 28 novembre de l'an de grâce 1580, après la Sainte Messe, les trois religieux, à genoux en présence du Très Saint-Sacrement, renouvelèrent leur profession et, renonçant à leurs noms de famille, s'appellèrent Antoine de Jésus, Jean de la Croix et Joseph du Christ, de sorte qu'ils complétaient à eux trois le nom de *Jésus-Christ crucifié*.

LA RÉFORME DU CARMEL ÉTAIT FONDÉE.

Don Alphonse Gonzalès, provincial, vint la confirmer en nommant P. Antoine de Jésus prieur; P. Jean de la Croix sous-prieur et maître des novices, et Fr. Joseph du Christ procureur.

Bientôt, les novices accoururent; il fallut transférer le couvent à Pastrana, et deux ans après, en 1571, le nouveau provincial, Pierre Fernandez, voyant l'influence du P. Jean de la Croix, le nomma recteur du collège d'Alcana. Les élèves étaient si fervents que, parmi eux, s'établit ce proverbe : *RELIGIEUX ET ÉTUDIANTS, MAIS RELIGIEUX AVANT TOUT.*

Elle prieure du couvent de l'Incarnation d'Avila, sainte Thérèse demanda le P. Jean de la Croix pour confesseur et l'obtint. C'est dans ces instructions simples et profondes du Père et de la Mère que s'établirent les grandes traditions du Carmel. Dieu lui-même ratifia ces sublimes enseignements, en faisant éclater les miracles autour de ses serviteurs.

Une religieuse, dona Maria de Yera, étant morte subitement, une pauvre Sœur, éperdue, dit vivement au confesseur : « Est-ce ainsi que Votre Révérence prend soin de ses filles en les laissant mourir sans sacrements ? » Le Saint se mit en prière, et puis, venant auprès de la morte, il la trouva vivante, la confessa, l'administra, et, s'adressant à la Sœur étonnée : « Etes-vous contente, ma fille ? »

Quelque temps après, conversant avec la prieure des beautés et des lumières de la grâce, il se

sentit transporté d'amour pour Notre-Seigneur; il essaya de vaincre ses transports et se cramponné à la chaise, mais rien ne put résister à l'élan de la grâce; il s'élança vers le plafond, emportant son siège, tandis que, de l'autre côté de la grille, la Sainte s'élevait dans un ravissement semblable. Un grand nombre de Sœurs furent témoins de ce prodige. Une autre fois, pareille chose étant sur le point de se produire, sainte Thérèse lui dit en simplicité : « Serait-ce encore un ravissement ? — Je crois que oui, » répondit humblement le Saint.

Jésus se plaisait à l'instruire lui-même et l'initiait aux mystères de sa Passion. Un jour que le vénérable Père était tout absorbé dans la méditation des souffrances du Sauveur, il fut saisi jusqu'au plus intime de l'âme et vit des yeux de son corps tout ce qu'il se représentait au dedans de l'âme; l'impression fut si profonde que, revenu à lui, il prit une plume et, en quelques lignes, traça sur le papier un crucifix admirable, où sont vaincues, par un homme absolument ignorant du dessin, les plus grandes difficultés de l'art.

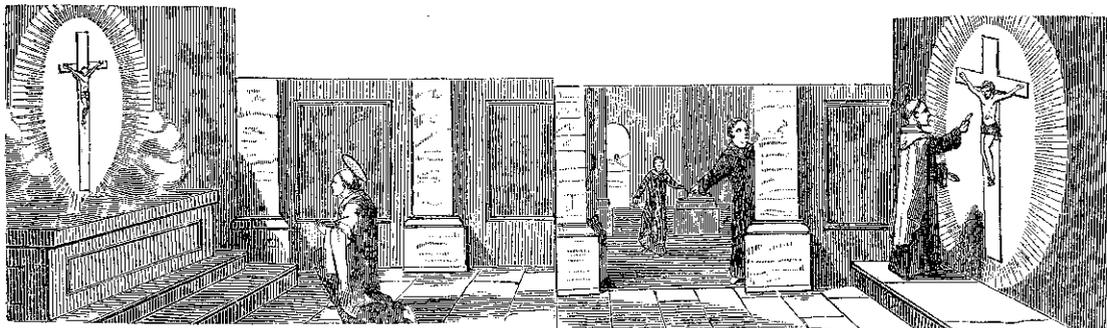
Nous le reproduisons ici.

De toutes parts, on accourait vers cette lumière du Carmel; il guérissait les malades, étonnait par la pénétration de ses vues, chassait les démons et les poursuivait avec une telle autorité que ceux-ci tremblaient sur son passage et l'appelaient *un nouveau Basile*.

Tant d'éclat autour du berceau de la réforme devait attirer la jalousie et susciter des tempêtes. Ne faut-il pas aux grandes œuvres de grandes épreuves? Les religieux non réformés furent ici l'instrument de la Providence. Leur commissaire général, Jérôme Tostado, craignit une innovation dangereuse, et le dénonça au chapitre de Plaisance, qui le condamna comme déserteur et rebelle et décréta contre lui les peines les plus sévères, s'il ne s'humiliait publiquement et ne renonçait à ses projets scandaleux. Rien ne put ébranler la résolution de l'humble fils de sainte Thérèse, il annonça qu'il obéirait, même au péril de sa vie, s'il le fallait, à ce qui était pour lui la volonté de Dieu.

Mais Dieu ne tente jamais l'homme au-dessus de ses forces. Un jour que cette âme écrasée se plaignait avec angoisse de l'état d'abandon où elle languissait, une douce et brillante clarté vint illuminer sa prison, et la voix du Seigneur se fit entendre : « Ne crains rien, Jean, je suis ici et je te délivrerai. »

Un jour, le prieur, entrant dans la cellule avec deux autres religieux, trouva le Bienheureux à genoux et si absorbé qu'il ne fit pas attention à sa présence. Croyant à la mauvaise volonté, il lui en fit de cruels reproches. « A quoi pensiez-vous donc ? — Je pensais que c'est demain l'As-



somption de Notre-Dame, et que je serais grandement consolé de célébrer la Sainte Messe. — Jamais ! répliqua le prier en fermant la porte, jamais, tant que je serai ici. »

A peine était-il sorti, que la Sainte Vierge apparut au milieu d'une légion d'anges et consola son serviteur par ces douces paroles : « Prends patience, mon fils, tes souffrances finiront bientôt. Tu sortiras de cette prison et tu auras la consolation de célébrer la messe. »

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que Jean, porté par une force invincible, se trouvait libre dans les rues de Tolède. Il courut aussitôt au couvent des Carmélites déchaussées, où une pauvre malade demandait en toute hâte un Père pour la confesser. Tandis qu'il remplissait ce ministère, les gardiens, s'étant aperçus de sa fuite, accouraient pour le reprendre; mais, ne l'ayant pas trouvé dans l'église, ils s'en retournèrent, convaincus que leur prisonnier avait dû quitter la ville.

La nouvelle de sa délivrance fut une immense joie pour sainte Thérèse. Les Pères de la réforme se réunirent autour de lui au couvent d'Almadovar, et résolurent d'envoyer à Rome, pour plaider leur cause, le prier du Calvaire en Andalousie. En le voyant partir, le Bienheureux ne put s'empêcher de lui dire avec tristesse : « Père Pierre, votre Révérence part pour l'Italie déchaussée, elle en reviendra chaussée. » L'événement justifia cette douloureuse prédiction, mais n'arrêta point les progrès de la réforme, et le P. Jean, devenu prier du Calvaire, put y reprendre ses austérités et enflammer ses fils d'amour pour la souffrance.

La nourriture de la communauté, c'était du pain et des herbes sauvages, et, comme les Frères ne savaient pas discerner les herbes bonnes des herbes malfaisantes, un âne fut chargé de ce choix et surnommé *le connaisseur*. Un jour, le pain vint à manquer; le Père, joyeux, fit un beau sermon à ses enfants, qui se retirèrent tout heureux de comprendre le prix de la pauvreté; mais ils étaient à peine rentrés au chœur pour prier que le Fr. Brocard de Saint-Pierre vint annoncer qu'un étranger apportait une charge de provisions avec une lettre. Le prier fondit en larmes en lisant cette lettre, et comme le Frère, étonné, lui demandait la cause de ces larmes : « Je pleure, lui répondit-il, parce que nous avons si peu de courage que Dieu n'a pas même assez de confiance en nous pour nous laisser jeûner un jour entier. »

L'ardeur dont il embrasait les âmes était si grande que sainte Thérèse le considérait comme le meilleur de tous les confesseurs; elle écrivit à la Mère Anne de Jésus qui se plaignait de n'avoir pas de confesseur capable : « Vraiment, ma fille, je trouve plaisantes les plaintes que vous m'adressez, alors que vous avez dans le voi-

nage mon Fr. Jean de la Croix, qui est un homme tout divin. Depuis qu'il est parti de l'Andalousie, je n'en ai pas trouvé un autre comme lui. »

Il n'était plus sur la terre. Tout le monde en était frappé. Un jour qu'il avait eu deux extases en une seule conférence, il essaya de donner le change et dit à la Sœur : « Avez-vous vu combien j'ai été appesanti par le sommeil. » Etant prier à Baéja, il fut saisi après la communion et resta immobile, le calice à la main. Revenu à lui, il dut rentrer à la sacristie épuisé. Qu'on fasse venir les anges pour achever cette messe, s'écria une sainte femme, la mère Penuala; eux seuls peuvent la continuer avec autant de dévotion que ce Saint, qui en est incapable. »

Nommé prier de Grenade, puis définitiveur de l'Andalousie le 11 mai 1585, il aspirait toujours à la solitude. « Etes-vous fils d'un laboureur? lui répliqua un jour le provincial, que vous ayez un goût si prononcé pour les champs. — Pardon, mon Très Révérend Père, reprit le serviteur de Dieu, je suis beaucoup moins encore, je ne suis que le fils d'un pauvre tisserand. » « Frère, dit-il un jour à son compagnon de voyage, le Fr. Martin de l'Assomption, si une horde de Maures ou d'hérétiques se précipitaient en ce moment pour nous massacrer et s'ils commençaient par tomber sur votre charité en l'assommant à coups de bâton, comment les recevriez-vous? — Avec la grâce de Dieu, reprit le Frère, je le supporterais patiemment. — Eh quoi ! répliqua-t-il avec indignation, c'est avec cette tiédeur que vos répondez ! Vous ne sentez donc pas le désir d'être mis en pièces pour Jésus-Christ? Il faut que vous soyez bien peu fervent pour n'être pas dévoré de la soif de souffrir pour Celui qui a souffert pour nous ! »

Que d'occasions de souffrances dans ces voyages multipliés pour accompagner les Carmélites dans leurs fondations de Malaga, de Madrid, de Mancha Réal, de Caravaca, etc., ou dans les visites des maisons de l'Ordre ! Jamais il n'emportait de provisions, et toujours la régularité la plus parfaite régnait en route. Les dangers, les accidents abondaient dans le voyage, mais les miracles s'épanouissaient sous ses pas, comme les fleurs de la sainteté.

Dieu va mettre le comble à ses faveurs.

Etant au couvent de Ségovie, après une longue extase, devant une image de Jésus portant sa croix, il entendit une voix qui l'appelait : « Frère Jean ! » Il essaya de fuir, mais la voix poursuivait : « Frère Jean ! Frère Jean ! — Me voici, Seigneur. — Quelle récompense veux-tu pour ce que tu as fait et souffert pour moi? — Souffrir, Seigneur, et être méprisé pour vous. » Prière surprenante, que Dieu ne tarda pas à exaucer.

Quelque temps après, des difficultés étant survenues entre la consulte de l'Ordre et les Carmélites, le P. Jean soutint les Carmélites et dut



renoncer à toute charge de l'Ordre. Il se retira joyeux au sanctuaire de la Penuela, dans l'Andalousie; c'est là qu'il composa la *Montée du Carmel*, la *Nuit obscure*, le *Cantique spirituel*, la *Vive flamme d'amour*, et plusieurs autres ouvrages spirituels. Une colombe le suivait partout, et une odeur suave s'exhalait de ses vêtements.

Le fruit était mûr, le maître pouvait le cueillir. Il lui envoya une fièvre violente compliquée d'une grave inflammation à la jambe droite. Dans l'espoir de guérir ce mal, le prieur du couvent fit des instances auprès du Saint pour le déterminer à partir pour Baëja; mais, dans son amour pour la souffrance, le malade choisit un couvent plus pauvre, celui d'Ubeda, et un Frère se mit en devoir de l'y conduire. En arrivant au pont de Guadalimar, le malade semblait sur le point de rendre l'âme. Le Frère, effrayé, lui demanda de se reposer et de prendre quelque nourriture. « Me reposer, oui; manger, je ne le puis. — Hé quoi! repartit le Frère, est-ce que rien ne ferait plaisir à Votre Révérence? — Il est une seule chose que je mangerais volontiers, répondit le malade, et cette chose, impossible de la trouver dans cette saison: ce sont des asperges. » Le pauvre Frère promenait des regards désolés le long de la rivière, lorsqu'il aperçut tout à coup une botte d'asperges aussi fraîches que si l'on venait de les cueillir.

Cependant, la maladie faisait des progrès effrayants; le long des jambes s'ouvrirent cinq plaies en forme de croix. Il fallut bientôt recourir aux opérations, et les médecins pratiquèrent de profondes incisions depuis le pied jusqu'au genou, de façon à mettre l'os complètement à nu. Plus on le torturait, et plus il encourageait les médecins: « Ne craignez rien, leur disait-il, enfoncez plus avant s'il le faut, je ne désire rien tant que de faire la volonté de mon Sauveur Jésus. » Les crises les plus aiguës semblaient sa récompense. « *Hæc requies mea in sæculum sæculi*, chantait-il avec le prophète, voici mon repos. »

Tant de patience ne pouvait rester cachée. Le provincial vint visiter son malade et ordonna que, désormais, il fût accessible à tous, aux hommes du dehors aussi bien qu'aux religieux. Le prieur fut le premier à demander pardon à son Frère et à encourager les fidèles qui accouraient en foule et admiraient cet amour si avide de souffrance. « C'est comme le bonhomme Job! dirent un jour devant lui les religieux. — Non, mes frères, répondit Jean de la Croix, cet homme gisait sur un fumier et raclait avec un tesson la sanie de ses plaies; voilà ce qui s'appelle souffrir. Mais moi, au lieu d'un fumier, je suis couché sur un lit moelleux, et, au lieu d'un tesson, on panse

mes plaies avec du linge bien doux et de la charpie. Qu'y a-t-il de commun entre lui et moi? Ce que je souffre n'est rien. »

Cependant, les forces s'épuisaient et la Mère vint annoncer à son fils qu'elle viendrait le guérir le samedi dans l'octave de son Immaculée-Conception. « Avec cette bonne nouvelle, il n'y a plus de souffrances pour moi! » entendirent les élèves, sans comprendre ces paroles.

Le jeudi 12 décembre, il reçut le viatique; alors, les assistants le prièrent de leur partager les objets à son usage: habits, courroie, bréviaire, rosaire..... mais il leur répondit: « Je suis pauvre, je n'ai rien à moi, tout appartient à mon supérieur, c'est à lui qu'il faut le demander. » Puis, joignant l'exemple aux paroles: « Mon Père, je conjure Votre Révérence de me faire, pour l'amour de Dieu, l'aumône d'un habit dans lequel je puisse être enseveli. »

Le vendredi dans l'après-midi, contre son habitude, il demanda l'heure; et comme ses Frères étaient étonnés, il leur révéla son secret: « C'est que je dois aller cette nuit chanter les matines au ciel. » A cinq heures, on lui porta l'Extrême-Onction; après quoi, il dit à la communauté qu'elle pouvait se retirer, qu'il la prévendrait en temps opportun. A neuf heures, on l'entendit: « Il ne me reste plus que trois heures. » A dix heures, comme la cloche du couvent appelait les religieux à l'office: « Et moi aussi, j'aurai le bonheur de le dire au ciel avec la Bienheureuse Vierge. » Vers onze heures et demie, il s'assit sur son lit, comme s'il était bien portant: « Dieu soit béni! comme je suis bien! remercions le bon Dieu et prévenez les Frères, il est temps. » Puis, après avoir écouté la lecture de quelques versets du livre des Cantiques et béni la communauté, il remit à un de ses amis du monde son crucifix et disposa lui-même sa personne telle qu'elle devait être pour les funérailles, et comme, en lui rendant le crucifix, son ami lui baisa la main avec tendresse, le moribond le lui reprocha en souriant: « Je ne vous aurais pas demandé ce service, si j'avais su qu'il dût me coûter si cher! »

Il était près de minuit. Le Bienheureux, toujours observateur de la Règle, avertit le Frère: « Voici l'heure de matines, il est temps de sonner. Un globe de feu vint alors l'environner comme d'un soleil, au centre duquel il brillait comme un séraphin, et comme minuit sonnait, il ferma les yeux et dit doucement: « Je vais dire matines au ciel.... Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

Cette belle âme venait de quitter la terre le 14 décembre 1591, après avoir édifié les hommes pendant 49 ans.



SAINTE CATHERINE

VIERGE ET MARTYRE, PATRONNE DES PHILOSOPHES ET DES JEUNES FILLES

Fête le 25 novembre.



Comment la vierge parle aux docteurs.

Fac-simile d'un des dessins faits au quinzième siècle par ordre du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, pour la vie de la Sainte écrite par son secrétaire, Jean Miélot, et reproduits dans la belle traduction de cette vie en français moderne par M. Marius Sepet (publiée par Hurtrel, 35, rue d'Assas, Paris).

ORIGINE DE SAINTE CATHERINE

Sainte Catherine, dont le nom signifie pure ou immaculée, resplendit au milieu du cœur des saints comme une parfaite image de la virginité et de la sagesse chrétienne, il semble que le Seigneur l'ait choisie et destinée tout exprès pour être la preuve

la plus aimable de cette parole qu'il a annoncée au monde : Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.

A cause de ces deux privilèges, elle est honorée à la fois comme la patronne des philosophes et des vierges chrétiennes. Dans le siècle sensuel et ignorant où nous vivons (car il faut appeler ignorant

celui qui ne connaît point la sagesse par laquelle on arrive au paradis, eût-il pénétré tous les secrets de la nature), nous ne saurions trop méditer l'exemple de la noble vierge d'Alexandrie, ni trop recourir à son intercession.

Catherine était de race royale. Des auteurs disent qu'elle était fille du roi Costus. Elle naquit vers l'an 289. Alexandrie, où elle fut élevée, était alors une des villes les plus savantes du monde. La noble vierge y fut instruite dans toutes les sciences profanes, mais surtout dans la science des Ecritures. Noble, jeune, belle, ornée d'un savoir extraordinaire, elle excella plus encore par la sainteté que par tous ces dons de la nature.

COMMENT SAINTE CATHERINE DISPUTA CONTRE L'EMPEREUR

Elle avait dix-huit ans lorsque l'empereur Maximin, venu à Alexandrie, convoqua par un édit tous ses sujets à s'y rendre pour assister à un sacrifice solennel qu'il voulait offrir aux faux dieux en reconnaissance des victoires dont il croyait leur être redevable. Il menaçait en même temps de la mort les chrétiens qui refuseraient de prendre part à la fête impie.

On vit donc accourir de toutes parts les multitudes, soit par zèle pour le culte des démons, soit par la crainte des supplices.

La vierge Catherine, du fond de son riche palais, entendit les mugissements des animaux qu'on amenait à l'autel, les chants solennels et les applaudissements de la foule. Elle demanda ce que c'était, et, l'ayant appris, elle se munit du signe de la croix, prit avec elle quelques serviteurs, et se rendit au lieu du sacrifice.

Elle aperçut un grand nombre de chrétiens qui se laissaient conduire aux pieds des dieux par la crainte des tourments. Son cœur en fut pénétré de douleur. Mais prenant aussitôt une résolution courageuse, elle se présenta sans trembler devant l'empereur, et lui parla en ces termes :

« Le rang que tu occupes et la raison même, ô empereur, m'inviteraient à venir te saluer, si tu rendais hommage au Créateur du ciel et de la terre et si ton esprit était désabusé des faux dieux. » Se tenant alors debout sur le seuil du temple, en face de l'empereur, elle se mit à disputer avec lui, et elle lui proposait des conclusions qu'elle appuyait par des syllogismes et qu'elle revêtait de tous les charmes de l'éloquence. Elle traitait ainsi devant l'empereur, surpris et frappé de sa beauté, les matières les plus hautes.

Descendant ensuite à un langage plus familier, pour être comprise du peuple, elle ajouta : « J'ai parlé ainsi à toi parce que tu es un sage ; mais dis-moi maintenant, pourquoi as-tu fait courir inutilement tout ce peuple pour rendre aux idoles un culte insensé ? Tu admires ce temple, œuvre de la main des hommes, tu admires ces ornements précieux qui un jour se changeront en poussière que le vent emportera. Que n'admires-tu plutôt le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment ? Considère les ornements des cieux, le soleil, la lune et les étoiles ; regarde le service qu'ils font, et comment jour et nuit ils vont à l'Occident, puis reviennent à l'Orient, sans se fatiguer jamais. Et après cela rentre en toi-même et demande-toi quel est Celui qui est plus puissant qu'eux. Quand tu l'auras trouvé avec l'aide de sa grâce, quand tu auras compris qu'il n'y a personne de semblable à lui, adore-le et glorifie-le, car il est le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs. »

Elle dit encore beaucoup de choses sur l'Incarnation du Fils de Dieu, si bien que l'empereur demeura stupéfait et ne savait que répondre. Revenu de sa surprise, il répondit : « Femme, laisse-nous achever le sacrifice, nous songerons ensuite à te répondre. » Il la fit donc conduire et garder dans son palais, et resta plein d'admiration pour sa beauté et sa sagesse.

Quand il rentra lui-même au palais, il dit à Catherine : « Nous avons entendu tes discours, et admiré ton éloquence et ta prudence, mais, occupés du sacrifice, nous n'avons pu apprécier la valeur de tes raisons. Maintenant, commence par nous dire quelle est ta race et ta naissance.

— Il est écrit, répondit Catherine, que l'homme ne doit ni se louer, ni s'accuser soi-même, comme font les insensés par vaine gloire. Je te dirai cependant mon origine, non pour m'en vanter, mais pour dire la vérité. Je suis Catherine, fille unique du roi Costus. Née dans la pourpre, et instruite dans les lettres, j'ai méprisé tout cela pour me donner à Jésus-Christ. Pour les dieux que tu adores, ils ne peuvent venir en aide ni à toi ni à personne. Malheureux ceux qui se confient en eux, ils ne peuvent en attendre aucun soulagement dans leurs nécessités, aucun secours dans la tribulation, aucune défense dans le péril. »

L'empereur irrité s'écria : « Si tu dis vrai, il faut donc que le monde entier se trompe, et que toi seul possèdes la sagesse. Comme cependant on exige toujours deux ou trois témoins pour confirmer un témoignage, quand même tu serais une vertu céleste au lieu d'une femme fragile, nul ne devrait te croire.

— Je vous conjure, César, dit la vierge, de ne pas vous laisser emporter par la colère. Le trouble ne convient pas à l'esprit du sage. C'est ce que dit le poète : Si c'est l'esprit qui gouverne en toi, tu es roi, si c'est le corps, tu n'es qu'un esclave.

— Je vois bien, reprit l'empereur, que tu veux me surprendre par la ruse, en produisant ainsi l'autorité des philosophes. »

COMMENT SAINTE CATHERINE, EN SE MONTRANT PLUS SAGE QUE CINQUANTE PHILOSOPHES, LES AMENA TOUS A LA SAGESSE.

Maximin, à ces mots, rompit l'entretien ; et voyant qu'il ne pouvait tenir contre la sagesse de la noble vierge, il ordonna secrètement par lettres dans toutes les provinces de l'empire, qu'on fit venir en toute hâte les philosophes et les orateurs au prétoire d'Alexandrie, leur promettant de riches présents s'ils pouvaient triompher de cette fille par leurs arguments.

Il vint donc de diverses provinces cinquante orateurs qui surpassaient tous les autres hommes dans la connaissance de la sagesse mondaine. Comme ils demandaient pourquoi on les avait appelés de si loin, l'empereur leur répondit : « Il y a ici une jeune fille d'un sens et d'une prudence incomparable, qui réfute tous nos sages et prétend que nos dieux ne sont que des démons. Si vous pouvez la confondre, je vous renverrai chargés d'honneurs.

— Dessein profond et digne d'un empereur ! s'écria l'un d'eux avec ironie. Quoi ! pour une misérable dispute contre une fille, faire venir de si loin tous les sages du monde ! La réfuter ne serait qu'un jeu pour le dernier de nos disciples.

— Et moi, dit l'empereur, je pouvais la forcer à sacrifier par la terreur des supplices ou la faire périr dans les tourments, mais j'aime mieux la voir réfutée complètement par vos arguments. »

Les philosophes lui répondirent donc : « Eh bien,

qu'on amène ici la jeune fille, pour que convaincue une bonne fois de sa témérité, elle reconnaisse que jusqu'à ce jour elle n'avait point vu de sages. »

Aussitôt que la vierge apprit le combat qui l'attendait, elle se recommanda tout entière au Seigneur; et un ange se tint près d'elle pour l'assister, l'exhortant à rester ferme et l'assurant que non seulement elle ne succomberait pas, mais encore qu'elle convertirait ses adversaires et en ferait de saints martyrs.

On l'amena en la présence des philosophes, et s'adressant d'abord à l'empereur, elle lui dit : « Votre procédé n'est point juste. Vous opposez à une seule fille cinquante orateurs, vous leur promettez de grandes récompenses s'ils remportent la victoire, et moi, vous voulez que je lutte sans espoir de récompense. Mais ma récompense sera le Seigneur Jésus-Christ, qui est l'espérance et la couronne de ceux qui combattent pour lui. »

Les philosophes lui objectèrent qu'il est impossible qu'un Dieu se fasse homme et qu'il souffre. Mais la vierge leur montra que les païens l'avaient cependant dit avant nous; car Platon attribue à Dieu la forme d'un corps humain, et la Sibylle dit : Heureux le Dieu suspendu à un bois élevé. Catherine continua ainsi, en se servant des paroles des sages de la Grèce, à réfuter les orateurs avec beaucoup de force et de conviction. Et ceux-ci, vaincus par la vertu divine qui régnait dans ses paroles, furent frappés d'étonnement et réduits au silence, ne trouvant pas un mot à répondre.

L'empereur irrité se mit alors à leur faire de violents reproches de ce qu'ils s'étaient si honteusement laissé vaincre par une jeune fille. Mais l'un d'eux, qui était le maître des autres, lui dit : « Sachez, ô empereur, que nul homme n'a jamais pu porter la parole contre nous sans être aussitôt confondu. Mais cette vierge, en qui parle l'esprit de Dieu, nous a jetés dans un si grand étonnement que nous ne savons plus et n'osons plus rien dire contre Jésus-Christ. C'est pourquoi, prince, nous confessons hautement que si vous ne produisez en faveur des dieux des raisons plus fortes que les siennes, nous sommes prêts à nous convertir tous au Christ. »

Le tyran, rempli de rage en entendant ces paroles, fit aussitôt dresser un bûcher, et ordonna de les brûler vifs au milieu de la ville. Catherine se mit à les exhorter à mourir avec constance et les instruisit dans la foi. Une seule chose les attristait, c'était de mourir sans recevoir le baptême, mais la sage vierge les consola en leur assurant que l'effusion de leur sang leur servirait de baptême et leur vaudrait la couronne.

Ayant fait le signe de la croix, ils furent jetés dans les flammes, et rendirent leurs âmes au Seigneur, mais par un prodige surprenant, ni leur corps, ni leurs vêtements, ni un cheveu de leur tête ne furent consumés par le feu. Les chrétiens ensevelirent leur dépouille.

SAINTE CATHERINE EST JETÉE EN PRISON OU ELLE CONVERTIT L'IMPÉRATRICE

Maximin, séduit par la beauté de Catherine, essaya alors de la gagner par des flatteries :

« Aie pitié de ta jeunesse, lui dit-il, renonce au Christ et viens dans mon palais, tu y seras assise au second rang, aussitôt après l'impératrice, je te dresserai une statue au milieu de la cité, et tu seras adorée de tous comme une déesse.

— Cesse de parler ainsi, répondit la vierge, c'est un crime d'y penser seulement. Je suis l'épouse du Christ, c'est lui qui est ma gloire, mon amour, ma douceur, tout mon bien; ni la flatterie, ni les tourments ne pourront séparer mon cœur de son amour. »

Irrité de cette réponse, le tyran la fit dépouiller, battre de verges, et jeter dans une prison obscure où il ordonna qu'on la laissât douze jours sans lui donner aucune nourriture.

Durant cet intervalle, des affaires pressantes le forcèrent à s'absenter de la ville. L'impératrice, qui aimait Catherine, voulut lui rendre visite; elle vint donc une nuit à la prison, accompagnée de Porphyre, commandant de la milice impériale. Elle vit le cachot resplendissant d'une incomparable lumière, et des anges qui appliquaient un baume céleste sur les blessures de la vierge.

Celle-ci se mit à lui parler des joies éternelles, et la convertit à la foi; en même temps elle lui prédit qu'elle recevrait la couronne du martyre. Leur entretien dura jusqu'au milieu de la nuit. Porphyre, entendant ces discours, se jeta aux pieds de la vierge, et embrassa aussi la foi. Deux cents soldats suivirent son exemple.

Mais parce que le tyran avait ordonné qu'elle fût privée de nourriture pendant douze jours, le Christ la soutint tout ce temps en lui envoyant des mets célestes par le ministère d'une blanche colombe. Ensuite le Seigneur lui-même vint se montrer à elle, accompagné d'une multitude d'anges et de vierges, et lui dit : « Reconnais, ma fille, ton Créateur, pour qui tu as souffert de si rudes combats. Demeure ferme, car je suis avec toi. »

COMMENT L'EMPEREUR, NE POUVANT TRIOMPHER DE LA CONSTANCE DE SAINTE CATHERINE, LA CONDAMNE A PÉRIR SUR LA ROUE, ET COMMENT LA ROUE SE BRISE

L'empereur, à son retour, voulut qu'elle lui fût présentée. Il croyait la voir épuisée par un si long jeûne; mais elle parut mieux portante que jamais. Il pensa que quelqu'un lui avait apporté à manger dans sa prison, et, plein de fureur, il fit mettre les géoliers à la torture. Mais Catherine lui dit : « Je n'ai reçu de nourriture d'aucun homme, mais le Christ m'en a envoyé par son ange. »

L'empereur reprit : « Pèse bien, te l'en prie, mes paroles dans ton cœur, et ne me réponds point par des discours trompeurs. Ce n'est pas comme une servante que nous voulons te posséder, c'est comme une reine triomphante et environnée de gloire.

— Je te prie à mon tour, répliqua la vierge, de considérer cette affaire selon la vérité et de prononcer un jugement équitable. Lequel vaut-il mieux que je choisisse, un époux puissant, éternel, glorieux, éclatant de beauté, ou bien un homme faible, mortel, sans noblesse et repoussant de laideur ? »

L'empereur, à ces mots, ne contenant plus son indignation, s'écria : « Choisis de deux choses l'une, ou tu sacrifieras pour conserver ta vie, ou tu périras dans les tourments les plus raffinés.

— Quels que soient ces tourments, reprit vivement la sainte martyre, ne les diffère pas davantage; je désire offrir ma chair, mon sang pour le Christ, comme il s'est offert lui-même pour moi. Car c'est lui qui est mon Dieu, mon amour, mon pasteur et mon unique époux. »

L'empereur ne chercha plus que les moyens les plus cruels d'assouvir sa fureur. Un de ses officiers lui conseilla de faire préparer avant trois jours quatre roues armées tout autour de scies, de fer et de pointes aiguës. On les disposerait de manière à les faire tourner deux dans un sens et deux dans un autre, sur le corps de la martyre, de manière à le déchirer et à le briser horriblement.

Il comptait qu'un pareil supplice servirait encore d'exemple pour effrayer les chrétiens.

La vierge bienheureuse pria alors le Seigneur qu'il lui plût de déjouer ce projet impie, et de

rendre inutile cette affreuse machine, pour l'honneur de son nom et pour la conversion des assistants. Elle fut exaucée. Quand on voulut faire manœuvrer les roues sur son corps innocent, l'ange du Seigneur les toucha et aussitôt elles volèrent en éclat, avec une telle impétuosité qu'elles tuèrent un grand nombre de païens. A la vue d'un si surprenant prodige, plusieurs de ceux qui étaient là, s'écrièrent : « Le Dieu des chrétiens est grand. »

L'IMPÉRATRICE ET PORPHYRE MARTYRISÉS

L'impératrice n'avait pas encore révélé sa conversion à son époux. Quand elle eut vu ce miracle des fenêtres du palais, elle descendit aussitôt et se mit à reprocher au tyran sa cruauté.

Celui-ci, redoublant de fureur, lui enjoignit de sacrifier aux dieux, et, comme elle s'y refusait, il ordonna de lui arracher les mamelles et de lui trancher la tête. Tandis qu'on la menait au supplice, elle conjura Catherine de prier pour elle : « Ne craignez rien, princesse aimée de Dieu, dit la vierge, vous posséderez bientôt un royaume éternel au lieu d'une couronne périssable, et au lieu d'un homme fragile, vous recevrez un époux immortel. »

Fortifiée par ces paroles, l'impératrice exhortait elle-même les bourreaux à ne pas différer l'exécution des ordres qu'ils avaient reçus. Ils la conduisirent hors de la ville, et, après lui avoir déchiré les mamelles avec des pointes de fer, ils lui tranchèrent la tête. Porphyre recueillit ses restes et les ensevelit.

Le lendemain on se demanda ce qu'était devenu le corps de l'impératrice. Des soupçons s'élevèrent contre beaucoup de personnes, et le tyran les fit traîner au supplice. Porphyre, voyant cela, s'élança au-devant de l'empereur et dit : « C'est moi qui ai enseveli la servante du Christ, et j'ai aussi reçu la foi chrétienne. »

Maximin alors, ne se possédant plus de rage, poussa un rugissement terrible et s'écria : « Malheureux que je suis ! ainsi donc Porphyre, l'unique gardien de ma vie, le soulagement de mes travaux, a été séduit comme les autres ! » Et comme il s'en plaignait aux soldats, ceux-ci répondirent à leur tour : « Nous aussi, nous sommes chrétiens, et prêts à mourir pour le Christ. » Ivre de fureur, Maximin leur fit trancher à tous la tête et jeter leurs corps aux chiens.

DERNIÈRE PRIÈRE ET MORT DE SAINTE CATHERINE ; CE QUE DEVIENT SON CORPS

Après ces exécutions, l'empereur fit venir encore une fois Catherine en sa présence : « Quoique par les charmes de ta magie, lui dit-il, tu aies causé la mort de l'impératrice, cependant, si tu veux changer de sentiments, tu seras aujourd'hui la première dans mon palais. Choisis donc, ou de sacrifier aux dieux, ou d'avoir la tête tranchée.

— Fais tout ce que tu as conçu dans ton esprit, répondit Catherine, car tu me vois prête à tout souffrir. »

L'empereur prononça donc la sentence, et ordonna de lui trancher la tête.

Quand la douce vierge eut été conduite au lieu où

elle devait mourir, elle se tourna vers ses bourreaux avec un visage tranquille et assuré, et leur demanda quelques instants de délai pour faire une dernière prière. Les bourreaux les lui accordèrent.

Et la martyre, levant les yeux au ciel, pria ainsi :

« Jésus, roi plein de bonté, je vous rends grâce de ce que vous avez affermi mes pieds sur la pierre et dirigé mes pas. Étendez maintenant ces mains qui ont été pour moi clouées à la croix, et recevez ma vie que je sacrifie pour vous et pour la gloire de votre nom. Souvenez-vous, Seigneur, que nous ne sommes que chair et que sang, et ne permettez pas que les fautes que j'ai commises par ignorance me soient reprochées devant votre tribunal redoutable. Mais que le sang que je vais répandre pour vous purifie les souillures de mon âme. Faites aussi que ce corps de votre épouse, qui a été déchiré pour vous, ne reste pas au pouvoir de ces païens, mais qu'il soit dérobé à leurs regards. Que votre Providence, qui a créé les cœurs des hommes, daigne regarder avec clémence, du haut de votre saint temple, ce peuple qui m'entoure. Conduisez-le, Seigneur, vers la lumière de votre connaissance. Je vous conjure enfin, ô Jésus, que tous ceux qui feront mémoire de ma mort, et m'invoqueront, soit au moment de leur trépas, soit dans toute autre nécessité, ressentent les effets de votre miséricorde. »

Dès que Catherine eut fini cette prière, une voix se fit entendre et lui dit : « Viens, ma bien-aimée, mon épouse, la porte du ciel est ouverte pour toi, et tous ceux qui célèbreront ton martyre avec dévotion, je promets de leur accorder le secours qu'ils désirent. »

Les bourreaux lui tranchèrent alors la tête. Or, les assistants virent sortir de son corps virginal du lait au lieu de sang.

Le Seigneur, exauçant la dernière prière de son épouse, envoya ses anges prendre soin de sa dépouille mortelle. Aussitôt que son martyre fut consommé, ils enveloppèrent avec respect ce corps vénérable, et, le prenant dans leurs mains, ils l'emportèrent sur le sommet du Sinai, qui est à plus de vingt journées de marche, et ils l'ensevelirent avec honneur. Il sort continuellement de ses ossements une huile salutaire qui rend la santé à tous les infirmes.

Le miracle de la translation des reliques de la vierge Catherine au Sinai est mentionné par l'Eglise dans l'oraison de sa fête, qui s'exprime en ces termes : « O Dieu qui avez donné la loi à Moïse sur le sommet du mont Sinai, et qui avez miraculeusement fait porter au même lieu le corps de la bienheureuse Catherine, vierge et martyre ; faites, nous vous en supplions, que par vos mérites et son intercession, nous puissions parvenir à la montagne qui est le Christ. »

Le martyre de l'aimable et puissante vierge sainte Catherine arriva le 25 novembre, probablement l'an 307. Le récit qui précède est tiré de Jacques de Voragine. Il concorde avec celui de Siméon Métaphraste, et avec la légende de la Sainte au bréviaire romain.

Le culte de sainte Catherine fut en grand honneur en Orient dès le quatrième siècle. Il se répandit en Occident à l'époque des croisades, à cause des secours merveilleux que les soldats chrétiens obtinrent par son intercession.

LE BIENHEUREUX ALBERT LE GRAND

ÈVÈQUE DE RATISBONNE

Fête le 25 novembre.



Le bienheureux Albert le Grand, cédant sa chaire au jeune saint Thomas d'Aquin, annonce les grandeurs futures de celui que ses condisciples surnommaient le « Bœuf muet. »

SA PATRIE — SA NAISSANCE — SES PREMIÈRES ANNÉES

Albert, auquel la postérité a confirmé le titre de Grand, que lui décernèrent ses contemporains, naquit dans la Souabe bavaroise. Le docteur Sighard, le plus complet de ses historiens, accepte l'année 1193 comme date de la naissance du Bienheureux.

Ses ancêtres, riches des biens de la fortune, avaient habité longtemps le château de Bollstæd, au diocèse d'Augsbourg, mais ses parents vinrent se fixer dans la petite ville de Lauingen, éloignée d'environ six lieues de ce château.

Dès son enfance, Albert fut appliqué à l'étude, et ses premiers maîtres admirèrent la perspicacité avec laquelle il pouvait déjà pénétrer des ques-

tions bien au-dessus de la portée des enfants de son âge. Il fixa dès lors si bien dans sa mémoire le Psautier de David qu'il le possédait tout entier par cœur. Ses parents le poussaient sans doute vers les connaissances humaines, mais ils veillèrent avec un soin jaloux à lui conserver l'innocence.

Parvenu à cette époque de la vie où diverses routes sollicitent les jeunes gens, Albert éprouva quelque incertitude. Les traditions de sa famille chevaleresque, le bruit des armes qui retentissait alors dans l'Europe entière, appelant les chrétiens à la défense du tombeau de Jésus-Christ, séduisirent d'abord son imagination. Mais la science avait pris sur son cœur de trop vifs attraits pour ne pas vaincre bientôt toutes ses hésitations.

Pour suivre cette carrière, il fallait que le Saint quittât sa patrie, l'Allemagne n'ayant pas alors ses Facultés célèbres. Celle de Padoue eut les préférences de la famille, parce qu'un des oncles d'Albert habitait cette cité. Notre Bienheureux s'y rendit en l'an 1212.

Toutes les sciences brillaient dans cette école, illustre entre toutes celles de la péninsule. La grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, la philosophie et la musique lui furent successivement enseignées. Mais il y faut joindre l'étude des sciences naturelles qui, avec la médecine, passionnèrent toujours cet esprit immense. Cette ardeur pour les sciences ne ralentit point pour notre Albert son goût pour la piété. La pureté de ses mœurs demeura tout entière, servant de contraste à la licence de quelques-uns de ses condisciples.

IL ENTRE DANS L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Albert allait avoir trente ans. Avec un incomparable éclat, il avait parcouru le cercle des sciences que nous avons énumérées plus haut. Une seconde épreuve, plus douloureuse que la première, se présentait alors à son esprit. Il s'agissait de faire un choix entre le monde et le cloître, entre la liberté, telle que le monde l'entend, hélas ! et la pratique et les austérités de la vie religieuse.

Depuis quelques années déjà, il avait confié la direction de son âme aux Dominicains qui possédaient un couvent à Padoue. De grandes obscurités affligeaient alors son intelligence. Au milieu des succès et des applaudissements, il éprouvait cette tristesse, ces ennuis, avant-coureurs de la grâce de la vocation. Un jour qu'il était plus agité que de coutume, nous raconte Rodolphe, l'un de ces historiens, il vint se jeter au pied de la statue de la Sainte Vierge, spécialement honorée dans l'église des Dominicains.

Après sa prière, il lui sembla entendre sortir de la bouche de celle qu'il avait toujours tendrement aimée la réponse à ses doutes : « Albert, mon fils, quitte le siècle et entre dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, dont j'ai obtenu la fondation de mon Fils pour le salut du monde. Dieu te remplira d'une telle sagesse que l'Eglise entière en sera illuminée. »

A ces paroles, toutes les perplexités s'évanouirent à la fois. Albert venait de prendre le parti de se donner à Dieu pour toujours.

L'exécution du dessein d'Albert rencontra pourtant de nombreux obstacles. N'est-ce pas à ce signe, d'ailleurs, que se reconnaissent le plus souvent les desseins de Dieu ! car c'est un fait constant que cette lutte plus ou moins inévitable. Albert connut toutes ces luites. A peine l'oncle eut-il appris le projet qu'il lui défendit

toutes relations ultérieures avec les Dominicains. Le jeune homme obéit, mais au prix de quels sacrifices ! D'une part, attiré par une irrésistible vocation, retenu de l'autre par l'obéissance, il passa plusieurs mois dans d'inexprimables angoisses. Dieu prit enfin pitié de son serviteur. Un jour que, succombant à sa tristesse, il visitait l'église des Dominicains, il s'y trouva bientôt environné d'une foule considérable, accourue pour entendre l'ardente parole d'un saint.

Le bienheureux Jourdain de Saxe parcourait les Universités et, autant par son éloquence que par l'éclat de ses vertus, attirait une multitude de jeunes gens à l'Ordre auquel l'avait gagné lui-même saint Dominique. Jourdain monta en chaire et quand il en descendit au milieu des sanglots de son auditoire, Albert le suivit et lui dit : « Mon Père, vous avez lu dans mon âme, aidez-moi à rompre mes liens et daignez m'admettre dans votre Ordre ! »

Libre enfin, car son oncle cessa toutes ses résistances, Albert put suivre son attrait. Il entra au noviciat en 1223 ; il avait alors trente ans.

Pour ce gentilhomme, accoutumé aux douceurs et au luxe d'une vie agréable, la transition fut rude ; mais aux âmes généreuses Dieu sait donner de merveilleuses compensations. Transplanté au couvent de Bologne, Albert y fit de tels progrès dans la sainteté et dans les sciences que bientôt il dépassa ses maîtres eux-mêmes. Ceux-ci, désireux de mettre ce flambeau sur le chandelier, l'envoyèrent à Cologne avec le titre de lecteur en théologie.

LE BIENHEUREUX A COLOGNE — SAINT THOMAS Y DEVIENT SON DISCIPLE

Son œuvre principale dans la fameuse métropole de l'Allemagne fut la fondation d'une école. L'affluence des écoliers ne tarda pas à se produire autour de la chaire que l'illustre professeur occupa à diverses reprises, pendant plus d'un demi-siècle. Le plus célèbre de ses disciples, celui dont la gloire devait dépasser celle du maître, fut saint Thomas d'Aquin.

Jean le Teutonique, quatrième grand-maître de l'Ordre, amena lui-même Thomas à Albert. « Quel spectacle, dit un auteur du temps, de voir entrer, silencieux et sans faste, dans la vieille métropole, ces deux enfants de saint Dominique, dont l'un en sa qualité de maître général régnait sur un peuple de trente mille religieux, et l'autre portait en lui les éléments d'un vaste et mystérieux empire intellectuel ! »

Albert reconnut sans peine les merveilleuses dispositions du modeste et silencieux disciple qui venait s'asseoir au pied de sa chaire. Disciple si modeste qu'il accepta les répétitions d'un autre écolier, et silencieux au point d'être surnommé par ironie le bœuf muet de Sicile : « Mais ce bœuf, disait Albert, fera entendre au monde entier ses mugissements. »

Une grande intimité s'établit bientôt entre le maître et son élève, et sous les yeux d'Albert, l'angélique Thomas croissait en science comme en sainteté. « Semblable au soleil qui fait participer la lune à sa lumière, dit un biographe d'Albert, celui-ci a fait passer sa science dans Thomas d'Aquin, qui, à son tour, chercha sans relâche à se saisir du manteau scientifique de son Elie. »

La réputation grandissante de notre Saint lui fit confier, vers ce temps, de difficiles missions. C'est ainsi que successivement il fut envoyé pour fonder les nouveaux couvents que son Ordre

établit dans les villes de Hildesheim, Strasbourg, Fribourg en Brisgau, puis à Ratisbonne.

Paris était alors la métropole des sciences et surtout de la théologie. Albert y fut envoyé au commencement du Carême 1245. Il se mit en route accompagné de Thomas d'Aquin son disciple. A peine eut-il commencé ses leçons que des princes, des religieux de tout ordre, des évêques même vinrent se grouper autour de cette chaire éloquent. Le local fut bientôt trop étroit, et souvent Albert dut donner ses leçons en plein air. La mémoire de ce fait s'est conservée à Paris, et le nom de place *Maubert* (maître Albert) en est la consécration.

Les enseignements qu'il donnait, les livres qui tombaient de sa plume, lui firent une réputation si grande qu'un contemporain put écrire, sans être contredit, cet éloge qui rappelle les défis de Pic de la Mirandole.

*Cunctis luxisti,
Scriptis præclarus fuisti,
Mundo luxisti
Quia totum scibile scisti ! (4)*

LA SCIENCE LE FAIT PASSER POUR MAGICIEN

Les connaissances d'Albert, surtout dans les sciences naturelles encore peu avancées, parurent tellement extraordinaires à ses contemporains qu'ils le soupçonnèrent de sortilège. L'imagination populaire, excitée encore par les récits que l'on faisait de ses découvertes, lui attribua tous les ouvrages merveilleux. Le plan de la cathédrale de Cologne, tous les monuments dont s'enorgueillissent les villes d'Allemagne, les faits les plus invraisemblables, tout fut l'ouvrage d'Albert. C'est ainsi que dans le Poitou, les châteaux-forts, les citadelles-autrefois impenables, les constructions même romaines, tout est attribué à la puissance surnaturelle de Mélusine. Sur plus d'un point de la France, il se colporte et se vend aux foires un petit livre intitulé le *Grand Albert*, qui contient l'explication de jeux et de tours de magie blanche ou noire. Ce livre, plus ou moins défendu par l'Eglise, est un dernier écho populaire de la grande réputation du savant-professeur.

Il n'est pas impossible, il est même probable qu'Albert, avant de quitter Paris pour revenir à Cologne, avait dû étudier dans la capitale de la France les merveilles artistiques, le symbolisme religieux du style qui faisait alors son apparition. Rien de plus naturel qu'il ait été consulté sur le plan, le style et les dispositions de la cathédrale, dont l'architecte Gerhard allait orner Cologne. Quant aux faits plus ou moins merveilleux, que des écrivains, d'ailleurs récents, ont prêtés à notre Bienheureux, il nous semble qu'il doit s'y être glissé bien des exagérations, sinon même de pures inventions, et que le nom d'Albert devint le canevas sur lequel l'imagination broda selon son caprice. Ainsi qu'on ne fait au reste que pour le riche, on lui prêta beaucoup. De là cette réputation de magicien et de sorcier, basée sur une science qui dépassait celle de tous ses contemporains.

SES LIVRES, SES PRÉDICATIONS, SES FONCTIONS

Le séjour d'Albert à Paris fut le temps de sa fécondité littéraire. Plus tard, quand ses supé-

rieurs l'appelèrent aux plus hautes fonctions dans son Ordre, quand surtout il fut élevé sur le siège de Ratisbonne, le temps lui fit défaut pour écrire. Mais alors notre Saint était dans la plénitude de son génie. Aussi, tels que des fruits mûrs et savoureux, les livres tombent de sa plume comme d'un arbre plein de sève. Il avait beaucoup étudié les ouvrages d'Aristote dont il christianisa les écrits. Il composa alors les *Traité logiques*. Il écrivit sur les sciences sous le titre général de *physique*; il expliqua les livres de saint Denys l'Aréopagite. Puis vint son *Commentaire* sur les sentences de Pierre Lombard, d'abord professeur de théologie, puis évêque de Paris, en 1264.

Nous n'avons pas la prétention, dans un si court récit, de donner, même abrégée, la nomenclature des œuvres du Bienheureux. Mais, disons d'un seul mot, que ses écrits embrassent l'universalité des sciences connues au moyen âge. Ils forment vingt et un volumes in-folio. Plusieurs autres écrits de la même époque lui ont été attribués ou plutôt sont venus s'abriter sous son nom.

La plume ne suffisait pas à sa science et à son zèle; d'ailleurs, les livres, surtout alors, n'étaient, en raison de leur rareté et de leur prix, que le partage du petit nombre. Son zèle lui inspira la pensée de l'enseignement dans les écoles et l'instruction du peuple par des prédications faites dans les églises. Pierre de Prusse nous apprend qu'il s'acquittait fréquemment et avec succès de cette importante fonction. Il composa même un recueil de sermons. On y admire quelle connaissance profonde il avait des Saintes Ecritures. Ce génie, accoutumé à scruter les plus hauts mystères et à les exposer aux intelligences d'élite, semblait dans ses sermons ne plus se souvenir de son immense savoir et se mettait sans peine à la portée de tous.

A ses fonctions de prédicateur, Albert joignait encore, par voie de conséquence, celle de directeur éclairé des âmes. Tant de travaux, tant de succès déterminèrent le Chapitre provincial de l'Ordre, tenu à Worms en 1254, à lui confier la charge importante de provincial ou visiteur de l'Allemagne.

La province allemande comprenait l'Autriche, la Bavière, la Souabe, l'Alsace, la Hollande, la Zélande, la Frise, le Brabant, la Flandre, la Westphalie, la Saxe, la Thuringe et le Holstein-Schlewig. Malgré la tâche immense imposée à son obéissance, Albert, sans murmurer, dit adieu à sa cellule, à ses livres, à ses nombreux disciples, et, sans nul argent, toujours à pied, il commença à parcourir le territoire et à visiter les monastères soumis à sa juridiction.

Quelle que fût son activité, si grand que fût son zèle, il ne pouvait visiter par lui-même toutes les maisons d'Allemagne. A celles qu'il ne pouvait atteindre autrement, il adressait des lettres, où sa science et sa sainteté se montrent tout entières.

Nous avons dit qu'il faisait à pied toutes ses tournées et tel qu'un mendiant : il porta des ordonnances qui obligeaient tous les Frères de la province à imiter cet exemple, en se soumettant d'ailleurs aux prescriptions de la règle de saint Dominique. Les sages règlements qu'il fit adopter à Worms, à Erfurth, à Ratisbonne et dans différents Chapitres généraux qu'il présida, firent d'Albert un second fondateur de l'Ordre dans l'empire germanique. Non content d'entretenir la discipline dans les monastères déjà fondés, il

(4) Vous avez éclairé tous les autres, vos écrits vous ont rendu célèbre. Vous avez illuminé le monde, car vous n'avez rien ignoré de ce qu'on peut savoir.

en établit de nouveau et notamment le célèbre couvent du Paradis, dans le diocèse de Cologne, où il réunit les filles des plus puissants seigneurs de la contrée.

Quand il eut terminé les années de sa charge de provincial, le pape lui confia la haute mission de se rendre en Pologne, afin d'en retirer les derniers vestiges du paganisme, dont la religion n'avait pas encore triomphé partout. Par une loi barbare, les enfants mal conformés, les vieillards incapables de travail étaient sacrifiés sans miséricorde et par des parents sans entrailles. Par ses prédications et l'ascendant de sa vertu, le célèbre docteur fit cesser ces usages barbares.

IL DEVIENT ÉVÊQUE DE RATISBONNE

Cette vénération qui s'était encore manifestée à Rome en 1253, quand Albert dut défendre devant Innocent IV et à la cour pontificale les Ordres mendiants, violemment attaqués par Guillaume de Saint-Aucour, cette vénération et cette confiance furent solennellement manifestées par le choix que fit d'Albert le même pontife pour l'élever au siège de Ratisbonne. L'évêque de cette ville avait manqué gravement aux devoirs de sa charge. Le mal s'était accru au point que le Souverain Pontife, après avoir pris connaissance des griefs, le destitua de sa charge. Alexandre IV jeta les yeux sur Albert comme sur l'homme le plus capable de réparer le désordre. Notre Bienheureux avait alors soixante-sept ans. Il redoutait pour ses épaules le lourd fardeau, et son humilité fut encore encouragée à réfuter l'honneur de l'épiscopat, par une lettre de Humbert de Romans, général des Dominicains, qui le pressait de refuser. Il eût consenti sans peine si un second bref impératif du Pape ne fût venu faire cesser ses hésitations.

Sur un plus vaste théâtre, les vertus d'Albert resplendirent d'un nouvel éclat. Il avait autrefois, comme provincial, parcouru à pied l'Allemagne; devenu évêque, il ne changea rien à sa simplicité première. Cette modestie contrastait avec le luxe que déployaient alors les prélats allemands.

Les revenus de son diocèse furent employés à éteindre les dettes de son prédécesseur, et le reste destiné à son modeste entretien et au soulagement des pauvres.

Avec un zèle infatigable, il visita son diocèse, répandant partout, avec la parole de Dieu, les plus saints exemples. Chose surprenante! Ce grand homme, dont l'existence s'était surtout écoulée dans les travaux silencieux d'une cellule, loin des soucis temporels et des exigences de la vie quotidienne, ne fut point surpris par ces mille détails, où s'embrouillaient parfois des esprits supérieurs. Son vaste génie, disons mieux, sa sainteté sut toujours suffire à toutes les exigences de sa nouvelle et difficile situation.

Le soin des choses extérieures ne l'absorba pas pourtant au point de le sevrer de tout travail intellectuel. C'est à cette époque de sa vie qu'il composa son beau *Commentaire* sur saint Luc.

Le poste éminent que la Providence lui avait confié fut bientôt pour lui la source de cruels ennuis. Les vices contre lesquels il avait dû s'élever, les œuvres qu'il avait soutenues, son zèle, sa science, tout devint un prétexte aux noires calomnies qu'on lança contre sa vertu.

La haine prit toutes les formes et ne recula devant aucun moyen. D'ailleurs, la position des

évêques allemands était alors, comme aujourd'hui, entourée de mille pièges, et la succession qu'il avait recueillie était de celles où l'on trouve plus d'épines que de roses.

Il tourna dans sa détresse ses regards vers le successeur du pontife qui lui avait imposé le lourd fardeau. Le pape Urbain IV finit par céder à ses instances et le rendit à la liberté vers l'année 1262. Deux années seulement ses mains avaient porté la houlette pastorale, et si elles sortaient un peu meurtries pour l'avoir tenue sans défaillance, il avait pendant ces deux années la satisfaction d'avoir apaisé les divisions produites par son prédécesseur; il avait éteint ses dettes, réformé son clergé, visité et amélioré la situation de plus d'un monastère.

SES DERNIÈRES ANNÉES

Tel qu'un oiseau échappé des filets, Albert s'envola dans la solitude d'un couvent de son Ordre, situé au fond de la Bavière. Mais, après quelques jours d'un repos si bien mérité, le pape le pria de prêcher la croisade dans la Bohême et l'Allemagne.

Malgré le poids de ses soixante-dix ans, Albert se mit avec une ardeur nouvelle à parcourir ce vaste champ ouvert à son zèle, et le succès de sa parole confirma l'espérance du pontife romain.

Après avoir accompli cette mission, le Bienheureux se retira à Vortzbourg, où il reprit ses études et ses leçons. Sa piété sembla prendre un nouvel essor et se partageait entre le culte de la Sainte Eucharistie et celui de la Sainte Vierge.

Il composa plusieurs hymnes en l'honneur du Saint-Sacrement, et sa filiale dévotion envers Marie s'épancha dans ses écrits, mais spécialement dans le *Mariale*, livre sur la Salutation angélique.

Une amitié paternelle l'unissait à saint Thomas d'Aquin, et quand son disciple fut appelé avant lui à la récompense éternelle, Dieu permit qu'il en fut immédiatement averti, et il l'annonça incontinent à ses frères. Cependant, les jours de son pèlerinage s'abrégeaient aussi; mais le pape voulut faire profiter une dernière fois l'Eglise de cette lumière prête à s'éteindre. Albert reçut l'ordre de se rendre au Concile de Lyon en 1274. Après y avoir rendu les services qu'on attendait de son vaste savoir, il revint humblement dans son couvent de Cologne.

Peu à peu, il sentit s'affaiblir ses facultés puissantes, ce lui fut un avertissement de se préparer à la mort. Ses trois dernières années y furent exclusivement employées. Il mourut le 15 novembre 1280, âgé de quatre-vingt-sept ans. Son corps fut enterré dans l'église du couvent des Dominicains de Cologne. La ville de Ratisbonne, repentante d'avoir si mal apprécié son saint évêque, réclama ses précieuses dépouilles, mais ne put obtenir que ses entrailles, qui furent portées dans la cathédrale.

L'Eglise a sanctionné la sainteté de cet illustre docteur, et le pape Grégoire XV, après diverses instructions faites par lui et par ses prédécesseurs, permit, le 15 septembre 1622, à l'église de Cologne, de célébrer un office solennel en l'honneur du bienheureux Albert. Cette fête se célébra le 15 novembre.

Par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 27 novembre 1856, Pie IX mit notre Bienheureux au nombre des saints du diocèse de Cologne.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH LA BONNE

VIERGE DU TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 25 novembre.



» Voyant la communauté naissante dans une grande pauvreté, j'ordonnai aux quatre Sœurs d'aller demander l'aumône. Quant à Sœur Elisabeth, je la chargeai du soin de la cuisine, ne voulant point exposer au souffle du monde sa pureté et sa simplicité. »

L'histoire de cette servante de Dieu a été écrite aussitôt après sa mort, par le P. Conrad, chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin, qui avait été son directeur pendant les vingt dernières années de sa vie.

Elisabeth naquit le 25 novembre 1386, dans la petite ville de Valdsée, au diocèse de Constance. Son père Jean Achler et sa mère Anne n'étaient pas riches, mais vivaient honorablement de leur travail et édifiaient leurs voisins par leurs vertus. Ils

s'appliquèrent avec beaucoup de soin à l'éducation chrétienne d'Elisabeth. Dès ses jeunes années, l'enfant était si pieuse, si modeste, si pleine d'innocence, et en même temps si douce et si dévouée, qu'on la surnomma *Bonne*.

Elle s'approchait souvent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Elle avait choisi pour confesseur le P. Conrad Kigelin, prévôt (supérieur) des chanoines réguliers de Saint-Augustin à Valdsée. Cet excellent directeur, admirant la ferveur de

cette âme d'élite, lui conseilla de renoncer aux espérances du monde pour se vouer tout entière au service de Jésus-Christ. Elle avait alors quatorze ans. Il lui proposa de s'enrôler d'abord dans le Tiers-Ordre de Saint-François; ce qu'elle fit avec beaucoup d'empressement.

Elle continuait à demeurer dans sa famille, s'efforçant de pratiquer fidèlement la Règle du Tiers-Ordre. Son directeur, voyant qu'elle n'y trouvait pas assez de recueillement et de liberté pour ses pieux exercices, la plaça ensuite chez une vertueuse tertiaire qui lui apprit à tisser. Elisabeth devint bientôt plus habile que sa maîtresse dans ce métier et capable de gagner sa vie du travail de ses mains.

Mais le démon, jaloux des progrès admirables que cette âme humble et obéissante accomplissait chaque jour dans la vertu, commença à la persécuter cruellement. Il cassait le fil et brisait son ouvrage. Obligée de perdre un temps considérable à réparer les dégâts sans cesse renouvelés de cet esprit de malice, Elisabeth avait peine à se procurer du pain; mais jamais elle ne perdit patience et ne se découragea; elle mettait toute sa confiance en Dieu et espérait de Lui la victoire.

Ces épreuves duraient depuis trois longues années, lorsque le P. Conrad fonda, près de Valdsée, une communauté du Tiers-Ordre régulier de Saint-François. Il y réunit quatre tertiaires de bonne volonté et admit Elisabeth dans le nouveau couvent. « Voyant la communauté naissante dans une grande pauvreté, dit-il, j'ordonnai aux quatre sœurs d'aller demander l'aumône. Quant à sœur Elisabeth, ne voulant point exposer au souffle du monde sa pureté et sa simplicité, je la chargeai du soin de la cuisine et elle s'acquittait de cet office avec une extrême exactitude. Toujours douce, prévenante, obéissante, elle recherchait pour elle les plus humbles emplois de la communauté, voulait être comme la servante de ses sœurs, et était un parfait modèle de bonté et de charité.

Elle se maintenait dans cette ferveur par de rudes pénitences et par sa fidélité aux exercices de l'oraison. Amie du silence, de la prière et de la retraite, elle ne sortait jamais du couvent, et on l'appelait la *Recluse*.

Comme Dieu la soutenait manifestement dans la pratique du jeûne, elle obtint de son confesseur la permission de rester sans manger aussi longtemps qu'elle le pourrait: elle passa ainsi trois ans sans prendre aucune nourriture; et durant les douze dernières années de sa vie, elle en prenait si peu, que sans un miracle elle n'aurait pas pu vivre.

Une vie si angélique excitait la rage de l'enfer. Le démon, qui l'avait tourmentée si rudement au début de sa vocation, reprit bientôt ses persécutions. Comme il peut s'introduire partout, il déroba plusieurs objets à l'usage des autres sœurs et les cacha sous le lit de sœur Elisabeth.

On s'aperçut bientôt de la disparition de ces objets, et après avoir longtemps cherché dans tout le couvent, on les trouva soigneusement cachés sous le lit de notre Sainte. Ce fut un grand scandale: Quelle hypocrite, disaient les sœurs, elle fait la sainte et c'est une voleuse: voilà son amour de la pauvreté religieuse! On lui adressa les plus humiliants reproches, on lui imposa une dure pénitence; encore dut-elle s'estimer bien heureuse de n'être pas chassée du couvent. Désormais les sœurs se défiaient d'elle, surveillaient ses actions et ses démarches comme celles d'une personne dangereuse. L'humble fille de saint François accepta tout sans se plaindre; elle ne fit entendre ni excuse, ni murmure et ne chercha pas à se justifier; elle accomplit fidèlement la pénitence qu'on lui avait imposée, et se dévoua

avec une ardeur nouvelle au service des sœurs, sans s'irriter de leur défiance et de leurs reproches, uniquement désireuse de plaire à Notre-Seigneur.

Tant d'humilité et de patience, de douceur et de charité finirent par toucher tous les cœurs. Une hypocrite pouvait-elle donc être si humble, ne pas s'excuser quand on l'accusait, et garder une paix si parfaite dans les humiliations? A la prière des religieuses, la supérieure ordonna à sœur Elisabeth d'expliquer en toute simplicité ce qu'elle pouvait savoir sur toute cette affaire. La Bienheureuse fit alors connaître les persécutions dont elle était l'objet de la part de Satan; les sœurs reconnurent volontiers son innocence et concurent pour ses vertus une admiration et vénération plus grandes que jamais. Ainsi ce complot de l'esprit malin n'eut d'autre résultat que d'augmenter les mérites de la servante de Dieu et la piété de ses compagnes.

L'ennemi recourut à d'autres moyens; il essaya de la surprendre par l'orgueil et de trompeuses visions: se déguisant en ange de lumière, il lui apparaissait comme un envoyé céleste. Mais l'humble religieuse le reconnaissait toujours. Alors il déchargeait sur elle toute sa rage et l'accablait de coups. Elisabeth s'armait du signe de la croix, et en invoquant les noms victorieux de Jésus et de Marie, mettait en fuite l'esprit infernal.

Pour lui donner une nouvelle occasion de mérites, Dieu permit que Satan la frappât, comme autrefois le saint homme Job, d'une sorte de lèpre horrible et repoussante, qui couvrit tout son corps et lui causa un vrai martyre. Comme le patriarche des douleurs, elle n'ouvrit la bouche que pour bénir Dieu, et ne laissa échapper aucune plainte, aucun murmure, aucune impatience, tant que dura le mal.

Aussi notre Sauveur eut-il pour agréable de consoler sa servante par une multitude de faveurs qui étaient comme un avant-goût du ciel: il commença à lui apparaître souvent, remplissant son âme d'une joie ineffable. La Sainte Vierge et plusieurs saints venaient parfois lui rendre visite. Quand elle était malade, les anges, comme de vigilants infirmiers, s'approchaient pour faire son lit, et la replaçaient ensuite doucement sur sa couche. Ses extases se prolongeaient quelquefois deux ou trois jours; Dieu lui montrait la gloire des Bienheureux et, d'autres fois, les souffrances des âmes du Purgatoire. Souvent il lui révéla des événements futurs ou le secret des cœurs.

Les souffrances de Jésus, dans sa Passion et sur la croix, étaient le principal objet des méditations de notre Bienheureuse; et c'est dans ces exercices qu'elle puisait tant de courage pour endurer toutes les épreuves et toutes les maladies. Il plut à Notre-Seigneur de l'associer à ses propres douleurs, pour répondre aux desirs de son ardent amour, et afin de pouvoir l'associer un jour plus richement à sa gloire: elle reçut dans son corps les stigmates des plaies du Sauveur, sentit les coups de la flagellation et les blessures de la couronne d'épines. Le vendredi et tous les jours de carême, le sang coulait abondamment de ses plaies, au milieu de douleurs indicibles. On l'entendait alors s'écrier: « Ah! Seigneur, ne m'épargnez pas. Affligez-moi davantage encore. Donnez-moi de connaître votre sainte Passion et d'en ressentir les douleurs. » Les stigmates des plaies n'étaient pas toujours visibles, mais la douleur de ces miraculeuses blessures ne cessait jamais.

« Elle persévéra toute sa vie, dit son confesseur, dans la méditation de la Passion du Christ. Elle m'a souvent affirmé qu'elle préférait participer aux souffrances du Sauveur, plutôt que de jouir de ces avant-goûts du bonheur céleste qu'elle éprouvait dans ses visions et ses extases: car, ajoutait-elle,

après la vision du bonheur céleste, on est exposé au danger de l'orgueil, de la vaine complaisance et à la perte de tout mérite; tandis que dans la méditation de la Passion, l'âme se maintient toujours humble et conserve ses mérites. »

Elle n'avait encore que trente-quatre ans lorsque Dieu la jugea digne d'entrer dans le repos et la joie

du ciel. Elle se fit lire une dernière fois le récit de la Passion, et son âme, embrasée d'amour, s'envola auprès de son divin Rédempteur, le 23 novembre 1420. Le Pape Clément XIII a autorisé les Frères Mineurs de l'Observance à célébrer la fête de cette servante de Dieu, qui, à l'exemple de saint François, aima si héroïquement la croix du Sauveur.

SAINT PIERRE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE ET MARTYR

Fête le 26 novembre.

SAINT PIERRE ÉLU PATRIARCHE D'ALEXANDRIE AU MOMENT DE LA PERSÉCUTION

En l'an 300, l'Eglise d'Alexandrie perdait son bien-aimé pasteur en la personne de saint Théonas, successeur de saint Denys. Pierre, prêtre vraiment digne de ce nom, attira sur sa personne les suffrages réunis du peuple et du clergé, et fut élevé au siège patriarcal. A son zèle pour gagner des idolâtres à Jésus-Christ, à sa vigilance pour conserver l'intégrité de la foi au sein du troupeau commis à ses soins, on reconnut bientôt que l'Esprit de Dieu n'aurait pu donner un meilleur père à l'Eglise d'Alexandrie. C'était un bienfait signalé, car une grande tempête allait s'élever contre l'Eglise.

Bientôt en effet éclata la plus sanglante des persécutions, celle de Dioclétien. Le saint pasteur s'efforça de fortifier son troupeau contre la cruauté des tyrans et de le préparer aux plus terribles combats. Mais les événements se précipitèrent avec une telle violence que lui-même dut promptement sortir d'Alexandrie devant une sentence d'exil.

Les fidèles, d'ailleurs, le suppliaient, pour le bien commun de l'Eglise, de ne pas s'exposer à une mort certaine en demeurant au milieu d'eux. A fin d'échapper aux poursuites des satellites de l'empereur, Pierre prit le chemin de la Phénicie et de la Palestine, exhortant sur son passage les chrétiens à rester inébranlables dans leur foi, et relevant ceux qui avaient déjà eu le malheur de faillir. Sa retraite ressemblait moins à une fuite qu'à une course apostolique, féconde en fruits de salut.

L'éloignement ne lui faisait pas oublier son cher troupeau d'Alexandrie. Pour l'instruire de ses devoirs, le maintenir dans la ferveur et la persévérance, il lui envoya des lettres pastorales et s'employa avec un soin tout particulier à encourager les évêques Hésychius et Théodore, qui attendaient dans les fers, avec plus de six cents chrétiens, le moment d'être mis à la torture. Si on lui apprenait qu'un certain nombre avaient remporté la couronne du martyre, il en ressentait une indicible allégresse et suppliait le Seigneur d'accorder la même grâce aux autres.

SA CONDUITE ENVERS LES APOSTATS REPENTANTS IL ACCUEILLE LE PÉNITENT ET FRAPPE L'OBSTINÉ

Son éloignement forcé n'était pas la moindre de ses souffrances, aussi profita-t-il, pour revenir au milieu de son peuple, du premier instant où les persécuteurs, las de frapper, se reposèrent de leurs massacres.

Malgré, sa sollicitude, il avait eu la douleur de compter plusieurs défections et apostasies. Mais presque tous le consolèrent bientôt par un prompt et sincère repentir; ils vinrent se jeter à ses pied,

lui demander miséricorde et, comme gage de pardon, la faveur de rentrer dans la communion de l'Eglise. En 305, le saint patriarche dressa des canons disciplinaires, pour fixer les pénitences que chacun de ces apostats repentants devait accomplir selon la gravité de sa faute, avant d'être admis à la participation des saints mystères. Il priva de l'exercice de leur Ordre les ecclésiastiques qui, au lieu de donner aux fidèles l'exemple d'une constance et d'une fidélité inviolables, avaient eu la faiblesse de trahir leur foi. A la fin de ces canons, il explique la raison d'être de la sainte coutume qu'avaient les chrétiens de cette époque de jeûner deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi. « Nous jeûnons le mercredi, dit-il, parce qu'à tel jour les Juifs, de concert avec Judas, décrétèrent l'arrestation de Jésus, et le vendredi, en mémoire de cet aimable Sauveur qui voulut bien souffrir, ce jour-là, la mort de la croix pour le salut du genre humain. »

L'année suivante, il déposa dans un synode, Méléce, évêque indigne de Licopolis, juridiquement vaincu, entre autres fautes, d'avoir offert de l'encens aux idoles pendant la persécution. Cet acte de religion et de justice lui attira de nouvelles épreuves. Car Méléce, esprit docte, mais coupable et fourbe, au lieu de recourir humblement aux remèdes de la pénitence, se révolta contre son juge, se sépara de l'Eglise et entraîna dans son schisme détestable de nombreux adhérents.

L'orgueilleux Arius, dont l'amour-propre avait été froissé de ce qu'on ne l'avait pas élu évêque d'Alexandrie, et qui, pour ce motif, haïssait le pontife légitime, fut un des premiers à s'unir à Méléce contre saint Pierre, leur commun adversaire. Les deux rebelles ne rougirent pas d'être, entre les mains de l'empereur Maximin II, d'utiles instruments de persécution contre les catholiques fidèles, ils n'oublièrent rien pour souffler au cœur du César toute leur haine contre le saint patriarche. Maximin se montra si docile à leurs inspirations que Pierre dut, une seconde fois, se soustraire aux recherches des soldats.

SON ARRESTATION — LA ROBE DE JÉSUS-CHRIST DÉCHIRÉE

Son absence néanmoins ne fut pas de longue durée. Le pasteur ne pouvait se résigner plus longtemps à demeurer éloigné de son troupeau, abandonné à la merci des loups dévorants. Bravant tous les périls, il entra au plus tôt. Un tribun se saisit de sa personne et le jeta, chargé de chaînes, dans une prison. Il y trouva une multitude de chrétiens emprisonnés pour leur foi; toujours apôtre et père, il les consola et il leur ranima leur courage.

Un jour qu'il priait avec plus de ferveur, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un enfant tout

éclatant de lumière et revêtu d'une tunique de lin d'une blancheur éblouissante, mais déchirée du haut en bas. Le jeune adolescent en retenait les lambeaux à deux mains et les serrait contre sa poitrine, comme pour en cacher la nudité. Pierre, saisi de frayeur, lui demanda dans une profonde humilité qui l'avait mis dans cet état : « C'est Arius, répliqua-t-il ; cet hypocrite a divisé l'Eglise et m'a ravi une partie des âmes que j'ai rachetées au prix de mon propre sang. Une députation de prêtres et de laïques viendra demain te conjurer de lui pardonner ses fautes passées et de le réintégrer dans la communion de mes fidèles ; mais garde-toi bien de fléchir et de te laisser vaincre par leur importunité. Fais plutôt promettre aux prêtres Achilles et Alexandre, qui te succéderont l'un après l'autre sur le siège patriarcal, de ne jamais l'admettre à la communion. Cet homme, mort aux yeux de mon Père céleste, est rejeté de sa face pour toute l'éternité. Ta course touche à son terme : elle va dans quelques heures recevoir son couronnement dans la gloire immortelle du martyr. »

Le jour suivant, les prêtres Achilles et Alexandre, accompagnés de clercs et de laïques, vinrent à la prison, sur le désir d'Arius, se jeter aux pieds du saint évêque, le supplier, les larmes aux yeux, de laisser tomber un regard de miséricorde sur ce misérable qu'ils croyaient sincèrement repentant. Le bienheureux évêque leur représentant les fréquentes rechutes, les retours plus d'une fois simulés, l'esprit turbulent et factieux du coupable, son union constante avec les schismatiques mélécians, son obstination à professer des doctrines impies sur le mystère de la Très Sainte Trinité, répondit qu'une telle indulgence lui était impossible en faveur d'un homme maudit de Dieu, d'un homme dont la secrète intention était d'entrer par la porte dans le bercail de Jésus-Christ pour en égorgier plus à loisir les brebis.

Puis il prit à part les prêtres Achilles et Alexandre, leur raconta la vision du jour précédent, leur annonça qu'ils seraient ses successeurs, et leur fit jurer devant Dieu de ne jamais déférer aux prières hypocrites de ce blasphémateur. Les instances tombèrent devant l'oracle divin.

A tous, le saint patriarche prédit que le moment de son martyre était proche ; aussi profita-t-il de ce dernier entretien pour faire à ses enfants une suprême recommandation : « Souvenez-vous, leur dit-il, des illustres saints qui ont été la gloire d'Alexandrie ; ne dégénérez pas de leur vertu ; à l'heure du péril, ne faibliez pas devant le bourreau, mais montrez-vous fils de vos ancêtres en Jésus-Christ. »

SAINT PIERRE HATE LE MOMENT DE SON MARTYRE SA DERNIÈRE PRIÈRE ET SA MORT

La nouvelle du prochain martyre de l'évêque ne tarda pas à se répandre dans tout Alexandrie. Les fidèles accoururent en foule avec de nombreux solitaires, que la charité avait arrachés aux déserts pour assister les confesseurs de la foi.

Le tribun, chargé de faire exécuter la sentence de mort, craignant une émeute, attendit les ténèbres pour obéir aux ordres des persécuteurs. Mais il avait compté sans l'amour des enfants pour leur père, sans l'attachement des chrétiens d'Alexandrie pour leur pasteur. A la tombée du jour, au lieu

d'aller prendre du repos, chacun se disposa à faire bonne garde toute la nuit aux abords de la prison. Le Saint voyait avec regret ses propres ouailles retarder son bonheur. Il était impatient de mourir pour Jésus-Christ, et de sceller de son sang cette même foi qu'Arius et ses complices devaient essayer d'anéantir pendant de si longues années. Dans le but de tromper la vigilance des siens, d'éviter aux soldats les dangers d'une émeute populaire, il indiqua secrètement au tribun comment il devait s'y prendre pour exécuter la sentence sans faire de bruit, lui donna l'idée de percer la muraille de la prison opposée à la rue, et de le faire sortir secrètement. La brèche fut faite, et il se remit entre les mains de ses bourreaux qui le conduisirent à la dérobée sur la grande place, au lieu même où saint Marc l'évangéliste avait fondé, par l'effusion de son sang, l'Eglise d'Alexandrie. Là, il obtint du tribun la faveur de prier un peu dans une chapelle élevée en mémoire du martyr de saint Marc. Il y demanda la fin de la persécution. Sa prière à peine achevée était déjà exaucée, car au même instant une vierge entendit une voix du ciel s'écrier : « Pierre le premier des apôtres, Pierre le dernier des évêques martyrs d'Alexandrie. » En effet, depuis saint Pierre, aucun évêque d'Alexandrie ne mourut pour la foi des mains des païens, pas même le grand saint Athanase dont la vie ne fut que luttés, tribulations et bannissements.

Après son oraison, saint Pierre se mit entièrement à la disposition de ses exécuteurs ; mais il leur parut si beau, si plein de majesté que nul n'osait le frapper. Un seul, moyennant cinq pièces d'or, prit enfin son épée, s'enhardit, lui détacha la tête du corps et l'âme de la terre pour l'envoyer recevoir au ciel l'éternelle récompense de son sacrifice. C'était à la pointe du jour, le 26 novembre 310. Saint Pierre avait occupé douze ans le siège patriarcal d'Alexandrie : trois ans de tranquillité et neuf ans de sanglante persécution.

SA SÉPULTURE — DERNIERS HOMMAGES RENDUS A SON HUMILITÉ

Son corps demeura à genoux. Les chrétiens accoururent bientôt, le trouvèrent en cette ferme attitude que les soldats émus respectaient. Ils l'embrassèrent, recueillirent son sang et le transportèrent au cimetière des martyrs où s'élevait un oratoire dédié à la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Avant de lui donner la dernière sépulture, ils le portèrent, revêtu de ses habits pontificaux, en la principale basilique et le placèrent dans la chaire de saint Marc où, par une profonde humilité et une révérence extrême pour ce bienheureux évangéliste, il n'avait jamais voulu s'asseoir pendant les saints offices, s'estimant indigne du siège occupé par tant de saints évêques, ses prédécesseurs. « Il sort de ce siège une si grande splendeur que j'en suis ébloui » disait-il pour justifier sa conduite. Son peuple bien-aimé se chargea de lui décerner après sa mort l'honneur que son humilité lui avait toujours refusé pendant sa vie.

Enfin, malgré la violence de la persécution, il fut porté solennellement à son sépulcre au chant des cantiques de joie, comme si l'on eût déjà célébré sa fête au milieu des honneurs d'un triomphe

SAINT ALYPE LE CIONITE. ANACHORÈTE

Fête le 25 novembre.



Saint Alype renverse une idole du sommet d'une colonne où il plante la croix, et sur laquelle il habitera pendant quarante-neuf ans.

BIENHEUREUSE NAISSANCE D'ALYPE
MERVEILLES QUI L'ACCOMPAGNENT

Vers le commencement du VII^e siècle, au milieu des sanglantes révolutions qui précéderent l'avènement de l'empereur Héraclius sur le trône de Constantinople, naissait à Andrinople (1), humble bourgade de Paphlagonie, en Asie-Mineure, un enfant auquel Dieu réservait un trône bien plus auguste que celui des princes de ce monde. Cet enfant fut nommé Alype, c'est-à-dire *pacificateur*, sans doute à cause de la mission toute de paix à laquelle la Providence le destinait. Tout, d'ailleurs, est merveilleux dans cette naissance. Durant la nuit qui avait précédé sa venue en ce monde, sa mère eut un songe, dans lequel elle aperçut un

petit agneau d'une blancheur éclatante; deux beaux cierges, encadrés dans ses cornes, projetaient de tous côtés une vive lumière; et l'animal ne se retira qu'après avoir été témoin de la naissance d'Alype, dont la venue au monde ne coûta aucune souffrance à sa mère.

LE NOUVEAU SAMUEL

A peine âgé de trois ans, Alype perdit son père. Mais sa mère, non moins bonne mère que vertueuse chrétienne, voulut désormais concentrer tous ses soins et sa tendre sollicitude sur l'éducation de son fils, et elle s'appliqua avec une attention délicate à faire germer dans son jeune cœur les fleurs de toutes les vertus. Toutefois, sachant mieux que personne tout ce que le lait de la science, uni au lait maternel, peut produire de grand dans l'âme d'un enfant, elle voulut l'initier dès l'âge le plus tendre aux connaissances divines et humaines. Elle choisit pour cela l'école du sanctuaire; et, comme ~~autres~~

(1) Il ne faut pas confondre cette ville, dont le nom reviendra plusieurs fois dans le récit, avec la grande capitale de la Thrace.

la mère de Samuel, elle alla présenter son cher Alype à l'évêque d'Andrinople, nommé Théodore, qui le reçut aussitôt au nombre des clercs de son Eglise.

Théodore devint pour Alype comme une seconde mère, et on peut dire que ce fut lui qui l'enfanta au monde surnaturel et divin. Comme un bon jardinier, remarque le chroniqueur, ce pieux et savant évêque porta toute sa sollicitude sur cette jeune fleur récemment transplantée dans son jardin spirituel, et qui, ainsi arrosée par les eaux vivifiantes de la piété et de la science divine des Ecritures, ne demeura pas longtemps sans porter des fruits.

ALYPE DIACRE ET ÉCONOME DE L'ÉGLISE D'ANDRINOPLE. FUIITE AU DÉSERT

En effet, sur son lit de mort, l'évêque Théodore avait vivement recommandé à son successeur sur le siège d'Andrinople, nommé Théodore comme lui, de veiller attentivement sur la brebis choisie que renfermait le troupeau confié à sa garde pastorale. Le nouveau Théodore, qui, avec le nom, possédait encore toutes les belles qualités de l'ancien, reconnut bien vite les mérites du jeune Alype, et, charmé de l'admirable concert de toutes les vertus que Dieu semblait avoir voulu réunir dans sa personne, il l'ordonna diacre, et lui confia, avec les saints ordres, l'administration des affaires temporelles de son église. Le peuple applaudissait à ce choix, car peu à peu il s'habitua à voir dans la personne du vaillant administrateur son futur évêque.

Cependant, ce n'était pas ce que voulait Alype. Désireux de réaliser sur la terre la perfection des bienheureux, il trouvait que l'ombre du sanctuaire ne le cachait pas encore assez au regard des hommes. Son âme avide aspirait à une retraite plus profonde, et il prit la résolution de s'enfuir au désert.

Avant de partir, il voulut communiquer son projet à sa tendre mère; cette vertueuse chrétienne, que nous verrons bientôt partager les effrayantes austérités de son fils, loin de s'opposer à son dessein, s'en fit, au contraire, la généreuse complice : « Va, mon fils, lui dit-elle en l'embrassant pour la dernière fois, va te joindre à ces saintes colonies qui peuplent les solitudes et font du désert la demeure des saints. Va : que ta vie soit comme l'arbre planté sur le bord des eaux, qui donnera son fruit en son temps, et dont la feuille ne sera pas emportée par le vent. » Muni de la bénédiction de sa mère comme d'un viatique, et quittant son riche vêtement pour prendre une grossière tunique, Alype sortit d'Andrinople et dirigea ses pas encore incertains du côté de l'Orient, résolu à s'arrêter à la première caverne solitaire qu'il rencontrerait, et à s'y ensevelir à jamais comme dans un tombeau.

RETOUR A ANDRINOPLE — NOUVELLE RETRAITE HISTOIRE D'UNE SOURCE

L'émotion fut grande dans la cité quand on apprit la fuite du saint diacre. L'évêque surtout ne put endurer ce qu'il regardait comme une épouvantable catastrophe pour son Eglise. Sur ses ordres, de rapides messagers sont envoyés en toute hâte à la poursuite du pieux fugitif. Après mille détours, ils le rejoignirent à Euchàite, où notre Saint s'était arrêté pour célébrer la fête du bienheureux Théodore, patron de la cité. Bon gré, mal gré, Alype dut se résoudre à reprendre à leur suite le chemin d'Andrinople

qui, justement fière de lui avoir donné le jour, voulait au moins l'avoir sur son territoire.

Le Saint n'en conserva pas moins son projet de retraite. Les environs d'Andrinople, d'ailleurs, ne manquaient pas d'endroits écartés où les amants de la solitude pouvaient vivre dans le silence et la prière. Apercevant une haute montagne couverte de forêts, au midi de la ville, Alype dirigea ses pas de ce côté, et là, loin de tout bruit du monde, il s'établit dans une grotte, sur le versant de la montagne.

Le nouveau site ne manquait pas de charmes. Le solitaire s'y sentait en quelque sorte près de Dieu. Andrinople et ses plaines immenses s'étendaient à ses pieds, et le spectacle de la nature, par ses aspects grandioses, élevait chaque jour l'âme du pieux anachorète vers le Créateur de tant de merveilles; il admirait, il bénissait et goûtait Dieu dans ses œuvres.

Malheureusement, l'eau ne montait pas jusqu'à la hutte de branchages qu'Alype s'était construite au sommet de sa montagne. Souvent, il sondait et creusait la terre, mais partout il ne trouvait que la sécheresse du rocher. Or, une nuit qu'il s'était endormi, plein de tristesse et de fatigue, sur un vieux tronc de la forêt, il entend une voix qui lui ordonne de creuser encore, pendant que, d'un autre côté, une main mystérieuse lui en indique l'endroit avec une baguette d'or. Plein de confiance et de joie, il se lève aussitôt, reprend courageusement sa houe, et à peine l'a-t-il enfoncée dans la terre qu'une source d'eau vive en jaillit tout à coup avec grande abondance. Au comble du bonheur, il court à l'instant même trouver son évêque et le supplie d'élever une église en ce lieu pour perpétuer à travers les siècles le souvenir du prodige. Théodore promet tout; mais, croyant la circonstance bonne pour obliger son ancien diacre à reprendre ses fonctions, il ordonne de murer l'ouverture de la source miraculeuse, persuadé que, privé de ce secours, le solitaire abandonnerait définitivement sa montagne, et renoncerait à son projet de vivre loin des hommes.

TROISIÈME ET DERNIÈRE RETRAITE — LE SAINT CHOISIT SA DEMEURE AU MILIEU DES TOMBEAUX — LA COLONNE DE SATAN ET LA COLONNE DE LA CROIX

Alype dut, en effet, se résoudre à quitter cette seconde retraite, mais ce ne fut que pour en chercher une troisième. Après avoir parcouru tous les environs d'Andrinople, raconte le chroniqueur, cherchant partout un endroit solitaire, l'esprit de Dieu, qui dirigeait ses pas, le conduisit vers un affreux désert, peuplé d'esprits immondes, et où l'on voyait çà et là s'élever dans les airs de grandes pierres artistement taillées, derniers restes d'anciens tombeaux. Là gisaient, dans la poussière et le silence de la mort, des milliers de cadavres; les persécuteurs du Christ, en haine du nom chrétien, y avaient aussi jeté les corps de plusieurs martyrs. Les démons y régnaient en souverains; et bien que cette solitude ne fût pas très éloignée de la ville, jamais mortel n'osait en approcher. Alype cependant la trouva assez horrible et assez misérable pour lui. Muni du signe de la Croix, il s'y enfonça hardiment pendant que, du haut d'une colline voisine, les habitants d'Andrinople, épouvantés de tant d'audace, criaient à la folie.

Mais notre Saint ne s'en émeut pas. Apercevant au loin, dressé sur un mamelon, une haute colonne surmontée d'un animal monstrueux, moitié lion et moitié taureau, il va droit vers elle.

Le paganisme, chassé presque de partout, trouvait encore là un dernier asile. Plein de confiance en Celui qui a détruit l'idolâtrie dans le monde, l'intrépide soldat du Christ jette au cou du monstre une chaîne de fer et le renverse de son piédestal. Il assure sa conquête en plantant sur la colonne l'étendard de la croix, et, au nom de ce signe qui a racheté l'humanité, il prend possession de ces lieux.

Alors, saluant sous ce marbre insensible la pierre vivante de l'Église, le Christ, il laisse échapper de son cœur ces paroles pleines d'amour : « Je vous salue, ô la plus belle et la plus précieuse des pierres, ô Jésus, mon Sauveur ! Les hommes, dans leur imprudence, vous ont injustement rejeté, mais pour moi, je vous choisis aujourd'hui pour mon trône; désormais vous serez ma seule demeure, la pierre angulaire sur laquelle je veux élever un édifice spirituel qui m'introduira jusqu'au parvis du ciel. »

Au pied de la colonne et à l'ombre salutaire de la croix qui la dominait, Alype se construisit une petite cabane, dont il fit sa place forte contre les incursions des démons, qui, depuis son arrivée, n'habitaient plus que dans les cavernes et les tombeaux. Chaque jour l'homme de Dieu en chassait quelques-uns, et, peu à peu, il gagnait du terrain sur eux; mais ceux-ci, à leur tour, usaient parfois de terribles représailles. Une nuit qu'il était en prière, des légions innombrables de ces esprits infernaux sortent tout à coup des tombeaux en poussant des cris affreux, envahissent ensemble sa cellule, la renversent de fond en comble et l'accablent lui-même de coups. Mais le Saint n'eut pas de peine à dissiper cette fantasmagorie, au moyen du signe de la Croix. Toutefois, malgré ses défaites continuelles, le démon revenait sans cesse à la charge; nous verrons tout à l'heure au prix de quel sacrifice le pieux solitaire demeura définitivement maître de la place.

LE CIONITE SUR SA FORTERESSE UNE GRANDE BATAILLE

C'est le propre des saints de répandre autour d'eux un parfum qui attire. Alype ne demeura pas longtemps seul au fond de son désert; les populations voisines, oubliant bientôt leurs terreurs, accouraient en foule vers le saint pénitent. Celui-ci, pour s'en débarrasser plus rapidement, se faisait tout à tous; mais, plus il multipliait les grâces du ciel, plus l'affluence était grande. Cette affluence l'importunait, car ce n'était pas ce qu'il était venu chercher au désert. Sous l'inspiration de Dieu, il eut alors recours à un singulier moyen de s'isoler, du moins dans la mesure où cela lui était possible. Un jour que la foule était plus nombreuse qu'à l'ordinaire, il monta sur la colonne dont nous avons parlé, construisit au sommet une balustrade de planches, dans laquelle il s'enferma, résolu de ne plus jamais en sortir. De cette colonne, en grec *cioné*, lui vint le surnom de *Cionite*. Alype avait trente-deux ans quand il fixa ainsi sa demeure dans les airs.

Ainsi suspendu entre le ciel et la terre, n'empruntant pour ainsi dire à cette dernière que l'espace pour poser le pied, sans défense contre les vents et les tempêtes, sans abri contre les ardeurs du soleil et les rigueurs du froid, le Cionite devint bientôt la grande merveille du monde, et il n'était pas un citoyen de l'empire qui ne connût, au moins de réputation, ce grand serviteur de Dieu. Il avait voulu s'isoler; mais son effrayant stratagème, dont notre siècle pourra

sourire de pitié, ne servit qu'à le grandir encore aux yeux des hommes.

Les puissances de l'enfer elles-mêmes en furent étonnées, et le démon n'épargna rien pour lui faire abandonner ce genre de vie. Pendant une belle nuit étoilée, raconte l'hagiographe, Satan, déchaînant toute sa rage, fit pleuvoir sur la colonne une grêle de pierres, dont une frappa le solitaire à l'épaule. Alype la saisit, puis, se dressant sur ses pieds et levant les mains au ciel : « Que viens-tu faire ici, s'écrie-t-il, ô pernicieux ennemi des hommes? Tous tes efforts ne parviendront jamais à ébranler ma constance. Regarde cette pierre : j'en atteste le ciel et ces astres qui nous éclairent, seuls témoins de cette odieuse invention de ta rage, elle déposera contre toi au jour du jugement. » Puis, saisi tout à coup d'une sainte colère contre la toiture de planches qui avait mis sa tête à couvert des autres traits de son ennemi, il l'arrache violemment de la colonne et, d'une main vigoureuse, la lance dans le camp des esprits infernaux, qui prennent aussitôt la fuite à travers les monts, en poussant des hurlements affreux. Des bergers les entendirent se disant les uns autres : « Où irons-nous, maintenant que cet Alype nous a chassés du dernier asile qui nous restait encore dans ces contrées? »

La mère du Cionite était venue partager au désert la vie héroïque de son fils, auquel elle procurait les choses absolument nécessaires à la vie. Le lendemain de ce combat gigantesque du solitaire contre les armées infernales, elle ne trouva plus de balustrade, mais elle put voir çà et là quelques débris de planches éparés sur le sol. Ne sachant pourquoi, elle s'approche : « O mon fils, dit-elle, pourquoi vous être privé de la seule chose qui pouvait encore soutenir votre vie contre les injures de l'air et les intempéries des saisons? Comment, maintenant, supporterez-vous les excessives rigueurs du froid, les pluies torrentielles du printemps, les feux brûlants du soleil d'été? — O ma mère, répondit Alype en souriant, qu'est tout cela comparé aux souffrances et aux tourments de l'enfer? Le ciel est si beau, que ce n'est pas le payer trop chèrement, que de l'acheter à ce prix! »

Charmée de tant de vertu, la pieuse femme embrassa dès ce jour la vie religieuse sous la conduite de son fils. Plusieurs illustres dames d'Andrinople suivirent son exemple; leur nombre devint bientôt si considérable qu'on dut leur bâtir un immense monastère. Ce ne fut pas encore suffisant. Des phalanges de moines furent aussi attirés au désert par la parole du Cionite qui, comme un aimant d'une merveilleuse puissance, enlevait les esprits, les emportait à sa suite jusque dans les cieux, pour leur faire goûter combien il est doux de servir le Seigneur. Dans ce nombre, on compta plus tard le pieux hagiographe Siméon le Métaphaste, auteur d'une immense compilation de la *Vie des Saints*, et qui a écrit la biographie de son « bienheureux Père » (c'est ainsi qu'il appelle notre Saint), avec une onction et une piété toute filiale que nous regrettons de ne pouvoir imiter. Trop heureux serions-nous si, à son exemple, nous pouvions du moins composer de ces aliments de toute espèce qu'on nomme les vies des saints un merveilleux festin pour la foule de nos pieux lecteurs!

Les disciples du Cionite se contentaient, au début, d'observer quelques règlements qu'il leur donnait de vive voix du haut de sa colonne. Mais leur nombre devint bientôt si considérable

qu'il dut leur dicter, ainsi qu'aux religieuses, une règle particulière.

MIRACLES — LE GLOBE DE FEU

Pendant ce temps, les populations continuaient à se succéder autour de la colonne du solitaire. Celui-ci leur prêchait chaque jour, et son âme, sortant de la contemplation où elle avait puisé abondamment à la source de toute vérité, n'avait qu'à s'épancher sur ses lèvres pour se répandre en flots d'admirable éloquence sur ses auditeurs. Mais, comme il arrive d'ordinaire, les foules étaient plus avides de faits que de paroles; aussi, Dieu multiplia-t-il en leur présence les miracles par le moyen de son serviteur. En voici un d'un genre tout spécial, rapporté par le disciple hagiographe qui l'entendit lui-même raconter à des témoins.

Plusieurs fois, on vit descendre du ciel une lumière éclatante qui s'arrêtait en forme de globe de feu au-dessus de la tête du solitaire, où elle demeurait quelque temps. Alors, la croix que le Saint avait plantée sur la colonne après en avoir renversé le monstre, se mettait en mouvement et rendait sous les rayons du globe de feu un son très aigu. Elle ne cessait de se faire entendre que quand le globe remontait vers les cieux, sous la forme d'une colonne de lumière. Ce prodige, ajoute le chroniqueur, se reproduisait souvent, mais plus spécialement en temps d'orage et durant la nuit, alors que d'épaisses ténèbres, mêlées d'éclairs et de tonnerre, enveloppaient la contrée.

COUP D'ŒIL PROPHÉTIQUE DU CIONITE — AUSTÉRITÉS

L'humilité du Saint, effrayée de ce prodige, s'efforçait, mais en vain, de l'expliquer par des phénomènes physiques. La nouvelle s'en répandit bientôt dans tout l'empire, et l'impératrice Eudoxie, première femme d'Héraclius, mit tout en œuvre auprès du Cionite pour faire venir à la cour la fameuse croix; mais elle n'y put réussir : « Prenez patience, lui répondit le Saint, et bientôt vous aurez mieux. » Alype voulait parler de la croix même de notre Sauveur, alors entre les mains des Perses infidèles. Sa prophétie se réalisa à la lettre. On sait, en effet, par quelle suite d'événements, l'empereur Héraclius reconquit, peu de temps après, le glorieux trophée de notre rédemption. C'est que du haut de sa *montagne admirable*, le Cionite lisait dans l'avenir.

A un de ses visiteurs, il prédit un jour son futur avènement à l'empire, et à un autre son élection à l'épiscopat, ce que les événements confirmèrent parfaitement.

Ce que voyant, des gens de tout rang et de tout pays venaient exprès au désert pour l'interroger sur leur état, le sort ou la condition de leurs

proches et de leurs amis dont ils n'avaient pas entendu parler depuis longtemps. Les malades, à leur tour, venaient demander une bénédiction qui leur rendait la santé; une seule larme que le Saint laissait tomber sur des moribonds suffisait parfois à chasser le mal qui les torturait. Un autre jour, c'étaient de pauvres ouvriers, écrasés sous le poids de taxes injustes et ruineuses, qui venaient déposer leurs misères aux pieds du serviteur de Dieu. Celui-ci, touché de leurs plaintes, adressait aux oppresseurs de charitables représentations; et alors, créanciers et débiteurs, maîtres et esclaves, amis et ennemis, se donnaient le baiser de réconciliation à la seule parole d'Alype, ce véritable *ami de la paix*, selon l'étymologie de son nom.

Une autre fois, un pauvre, tout couvert de haillons, s'approche de la colonne vénérée et demande avec instance un peu de vêtements pour préserver du froid ses membres grelottants.

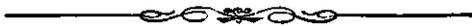
On était alors au plus fort de l'hiver. Alype n'avait à sa disposition que la grossière tunique qui le recouvrait; il s'en dépouilla courageusement et la jeta au mendiant, demeurant lui-même à demi vêtu sous un ciel glacial. Le lendemain, on le trouva presque mort de froid et complètement enseveli sous la neige.

Mais ce n'est pas tout. A partir de ce jour, il prit la résolution de ne plus se servir de ses pieds, et jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire pendant encore quatorze années, il ne reposa que sur le côté, attitude qui, en le privant en quelque sorte de tout mouvement, faisait de sa vie une existence qui tenait du prodige; et cependant les plaies qui couvraient entièrement son corps montraient bien qu'il n'était pas d'une nature différente de celle des autres hommes.

MORT BIENHEUREUSE DU SAINT

L'âme du solitaire, purifiée par tant d'austérités, comme l'or dans la fournaise, n'avait plus qu'à se séparer de son corps pour s'élever vers le séjour du bonheur; ce fut ce qui arriva le 26 novembre. Alype avait alors 81 ans; il en avait donc passé quarante-neuf sur sa colonne. La sainte dépouille, escortée par des milliers de personnes accourues de tous les points de l'empire, fut solennellement transportée dans l'église d'Andrinople, qui la compta désormais comme son plus précieux trésor. Un possédé du démon, amené à son tombeau le jour même des funérailles, fut entièrement délivré de l'esprit malin. C'est ainsi que la mort elle-même semblait impuissante à arrêter l'action du saint solitaire, qui, au fond de son désert de Paphlagonie, avait vu passer devant sa colonne ce que le monde romain offrait alors de plus grand.

Puisse ce saint héros de la pénitence nous obtenir la grâce de mieux comprendre le prix des souffrances endurées pour l'amour de Dieu!



SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 26 novembre



Saint Léonard de Port-Maurice convertit un chef de brigands, surnommé *Lupus*, le loup.

LES PREMIERS DISCOURS D'UN FUTUR MISSIONNAIRE

Port-Maurice, berceau de notre Saint, est une ville du diocèse d'Albenga, sur le territoire de Gênes. Léonard y vit le jour le 20 décembre de l'année 1676, et reçut au baptême les noms de Paul-Jérôme.

Son père, capitaine de vaisseau, était un homme d'une foi robuste. Sa vie aventureuse ne l'empêchait pas de veiller avec soin à l'éducation de ses enfants. Paul-Jérôme, plus que ses autres frères, fut l'objet des sollicitudes paternelles. L'heureux père avait su comprendre de bonne heure le prix du trésor que Dieu lui avait donné. Il admirait son obéissance

exemplaire, dont l'affection et le respect étaient les seuls motifs.

La Sainte Vierge avait souri à cet enfant dès l'âge le plus tendre. A huit ans, Paul-Jérôme récitait chaque jour le rosaire. On le voyait aussi grouper ses camarades à des processions qu'il présidait lui-même. Après les prières et les cantiques, le futur missionnaire de l'Italie montait sur une hauteur quelconque et leur improvisait de petits sermons. Parfois même, il les conduisait en pèlerinage à l'église de Notre-Dame de la Plaine, située à deux milles environ de Port-Maurice: Ils allaient surtout y conjurer la Mère de Dieu de délivrer leur pays des tremblements de terre qui jetaient l'épouvante dans tous les cœurs.

ÉTUDES A ROME — VOCATION — IL TRIOMPHE DES RÉSISTANCES DE SON ONCLE

Quand Paul-Jérôme eut atteint l'âge de douze ans, un de ses oncles, qui habitait Rome, proposa à Dominique Casanuova de faire jouir son fils des ressources que la capitale du monde chrétien offre au cœur comme à l'esprit. Le père fut enchanté du projet. Après trois ans d'études préparatoires, Paul entra au Collège romain pour y faire sa philosophie. Mais il n'oublia pas que la religion, comme on l'a si bien dit, est l'arome de la science, et que sans piété la science empoisonne les cœurs d'une sottise et dangereuse vanité. Aussi le vit-on s'adonner à l'oraison avec un ferveur sans cesse croissante, s'approcher souvent des sacrements, faire tous les jours une lecture spirituelle, particulièrement dans l'*Introduction à la vie dévote*. Il professait pour le saint auteur de ce livre une dévotion spéciale. Déjà il songeait à quitter le monde, sans savoir encore dans quel Ordre il entrerait.

Un jour qu'il traversait la place du Gesù, il vit passer deux religieux d'un extérieur pauvre et d'un maintien fort modeste. Paul-Jérôme fut frappé à leur aspect et se sentit enflammé du désir d'embrasser leur genre de vie. Il se mit à les suivre jusque dans leur couvent de Saint-Bonaventure, situé sur le Palatin et habité par les Frères Mineurs de Saint-François de l'étroite observance. Il entra dans l'église au moment où les religieux commençaient Complies et récitaient le verset : *Convertite nos, Deus, salutaris noster* : Convertissez-nous, ô Dieu, notre Sauveur. — « Oui, Seigneur, se dit-il en lui-même ; c'est fini, je suis à vous. »

Son directeur, le père Grifonelli, le félicita de sa résolution. Il en fut autrement de son oncle qui, disait-il, ne l'avait reçu de son père que pour en faire un médecin. Mais Paul-Jérôme demeura inébranlable devant ses caresses et ses menaces. Outré de dépit, son oncle finit un jour par le chasser de sa maison.

Le bon jeune homme dut chercher un asile chez un autre de ses parents qui l'accueillit avec bonté. Il s'appelait Léonard Ponzetti. Nous signalons ce nom, parce qu'au jour de sa prise d'habit, Paul-Jérôme changera le sien en celui de Léonard, pour témoigner sa reconnaissance à celui qui l'abrite aujourd'hui. Enfin, en dépit des larmes qu'il voyait couler d'avance, il prit le parti d'envoyer à son père la terrible nouvelle. Dominique Casanuova se sentit comme arracher le cœur et ne put s'empêcher d'éclater en sanglots. Il perdit un fils tendrement aimé et sur lequel il avait fondé toutes ses espérances. Néanmoins ce père héroïque courut à l'église, et là, prosterné en face de l'autel, la terrible lettre à la main, nouvel Abraham, il fit au Seigneur le sacrifice de son cher enfant.

Ravi du consentement de son père, l'heureux jeune homme se rendit au couvent de Saint-Bonaventure et fut admis en qualité de postulant. On l'envoya ensuite à Ponticelli, dans la Sabine, où se trouvait un noviciat de l'Ordre. Il prit l'habit le 2 octobre 1697, et choisit le nom de Léonard, nous avons dit pourquoi.

Le noviciat dura un an. Un mot que notre Bienheureux aimait à répéter dans un âge plus avancé, suffira pour caractériser cette époque de sa vie. « L'année de mon noviciat, disait-il, voilà mon année sainte. Depuis je n'ai fait que reculer. »

Il n'était encore que diacre, lorsque, ses supérieurs admirant son talent oratoire et ses vertus d'apôtre, le chargèrent de prêcher un Carême aux filles repenties du Conservatoire de Saint-Jean-de-Lafran. Le recteur de la maison ne put s'empêcher de s'écrier à la suite des prédications du jeune orateur : « Léonard sera un jour une trompette éclatante de l'Évangile, il ramènera beaucoup de pécheurs dans la voie du salut. »

Peu de temps après, le pieux diacre était appelé au sacerdoce.

LE MISSIONNAIRE

Léonard avait eu un jour la pensée de s'embarquer pour la Chine, dans l'espoir d'y cueillir la palme du martyre. Mais des empêchements survenus à l'improviste traversèrent son projet à la veille de se réaliser. Comme il s'en plaignait à un cardinal : « Croyez-bien, lui répliqua celui-ci, que ce contre-temps est le fait d'une volonté spéciale de Dieu. Vous êtes destiné à être l'apôtre de l'Italie. »

Il ne sembla pas d'abord que cette prophétie dût se réaliser. Le jeune et zélé prêtre, nommé par ses supérieurs professeur de philosophie, s'acquittait avec talent de ses fonctions, lorsqu'il sentit les atteintes de ce mal lent et cruel qui fauche tant de jeunes existences à la fleur de l'âge : la phthisie.

En vain les médecins l'envoyèrent se reposer sous le beau ciel de Naples, et respirer l'air de sa patrie. Le mal, continuant ses ravages, le consumait peu à peu et il semblait un squelette vivant. Voyant l'impuissance des remèdes humains, il s'adressa avec confiance à la Sainte Vierge, promettant de se consacrer à l'apostolat des missions s'il guérissait. Il fut guéri, et il devint l'apôtre de l'Italie.

Il la parcourut dans tous les sens. Rome, Florence, Naples, Gênes, Bologne, Livourne, Pise, Gaète, pour ne citer que les villes principales, la Corse, entendirent tour à tour sa voix, voix toujours féconde même dans les milieux les plus perdus, parce que ce fut la voix d'un saint qui recherchait en tout la seule gloire de Dieu dans le salut des âmes, et qui attirait les grâces du ciel par ses ferventes prières et ses austérités héroïques. « Je crois que Dieu lui conserve la vie par une assistance spéciale, écrivait un témoin de ses prédications, car il n'est pas possible de se soutenir naturellement au milieu de si grandes fatigues avec de si rudes pénitences. »

L'évêque de San-Miniato écrivait de son côté au supérieur de notre Bienheureux : « Le Père Léonard rentre dans sa sainte retraite chargé de mérites ; il a travaillé avec un zèle admirable pendant quinze jours, et je pourrais dire aussi pendant quinze nuits au salut de mon bien-aimé troupeau. Rien ne surpasse son dévouement, si ce n'est, j'ose l'espérer, les fruits qu'il a produits. Pour moi je dis que la grâce divine triomphe en lui, car il ne me semble pas possible que sans un secours tout spécial de Dieu, un homme puisse faire tant. »

Le cardinal Corradini le voyant un jour exténué de fatigues le pria de se reposer : « Mon repos,

« dit Léonard, je ne le désire ni ne le veux sur la terre, mais je le désire et le veux en paradis. »

MISSION A LIVOURNE

Une des plus belles missions de notre Saint fut celle qu'il donna à Livourne. Cette ville maritime semblait être la sentine de tous les vices. On était aux approches du carnaval, et Dieu sait quel genre de divertissements se préparait. Léonard arrive en toute hâte, ouvre la mission, et met tant de feu à ses prédications que le branle est universel. On ne parle bientôt plus de carnaval. Les théâtres se ferment comme par enchantement. Tous les confessionnaires de la ville sont assiégés, au point que pour prévenir tout désordre, on jugea prudent de mettre des gardes dans les églises.

Entre autres conversions qui firent du bruit, on remarqua celles de plusieurs personnes de mauvaise vie, que le pieux missionnaire plaça dans un couvent, après les avoir revêtues d'un habit de pénitence, à la grande admiration de toute la ville.

Un jour, à Rome, il s'aperçoit qu'un homme la suivait en soupirant; il se retourne et par de douces paroles l'invite à lui exprimer le sujet de sa peine: « Mon père, dit le pauvre homme, vous avez à vos pieds le plus grand pécheur qui soit sur la terre. — Et vous, mon fils, répond le religieux, vous avez trouvé en moi, tout misérable que je suis, un père qui sera pour vous plein de tendresse. » Il le conduisit au couvent, entendit sa confession et le renvoya pardonné et plein de joie. — Oh! si ceux qui ne se confessent pas ou se confessent mal savaient la joie que procure une bonne confession, comme ils s'empresseraient de recourir à ce divin remède!

MISSIONS EN CORSE

En 1744, Léonard fait voile vers la Corse. Le Pape l'avait vivement engagé à se rendre dans cette île que ravageaient des révolutions intestines. Il donna sa première mission à Mariana. Pour disposer les esprits à oublier leurs rancunes, il proposa à chaque famille de tracer le saint nom de Jésus sur la porte de sa maison et de saluer ce signe vénérable, en entrant et en sortant, par ces mots: *Mon Jésus, miséricorde*. Le Chemin de la Croix fut aussi, dans ces missions de Corse, contre l'esprit de haine et de vengeance, une de ses armes de prédilection. A chaque station, il conjurait les assistants de se pardonner les uns les autres, à l'imitation de Jésus-Christ qui avait prié pour ses bourreaux. Plusieurs familles que des haines invétérées tenaient constamment sous les armes commencèrent par les mettre bas. Bientôt on conclut la paix. Ces réconciliations donnèrent lieu aux scènes les plus attendrissantes. On s'embrassa publiquement comme des frères. Beaucoup pleuraient à chaudes larmes.

A Castel-d'Acqua, la situation était épouvantable. La ville se partageait entre deux partis qui avaient juré de s'entre égorger jusqu'au dernier. Dès son arrivée, Léonard fut effrayé de l'air féroce des habitants; il en versa des larmes de compassion; quand il ouvrit la mission, tout le monde vint l'écouter, mais en armes, le chef du parti en tête. L'église ressemblait plutôt à un champ de bataille qu'à un lieu saint.

Le missionnaire fit entendre des paroles de paix et de pardon; on l'écoutait, mais les cœurs refusaient de se rendre. Aucun parti ne voulait céder. Une condition était-elle admise d'un côté, on la rejetait de l'autre. Le dernier jour était arrivé, et

le Bienheureux se voyait sur le point de partir sans avoir obtenu de résultat. Il monte en chaire pour prendre congé de son auditoire, mais le supplie avec tant de force de renoncer à ces discordes sauglantes, que les plus endurcis eux-mêmes ne peuvent résister plus longtemps. On s'attroupe autour du prédicateur, on s'embrasse, on se pardonne. Après le *Te Deum*, que le bienheureux Léonard entonne en action de grâces, il y eut une décharge générale de toutes les armes à feu.

Nous terminerons par le récit de la mission d'Isolaccia, tiré d'une des lettres de notre apôtre au secrétaire de la République de Gènes:

« Que la grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous.

« ... Nous nous transportâmes à Isolaccia. On peut dire qu'on y trouve la population la plus misérable de tout le royaume. La plupart des habitants ne vivent que de rapines. Deux factions divisaient la bourgade. La mission toucha un parti qui se montra disposé à faire la paix; mais l'autre refusa longtemps de paraître. Tout le monde arriva enfin au dernier sermon, et parlait de conclure la paix. J'en excepte un seul, nommé *le Loup*, qui ne voulait pas entendre parler de réconciliation, et empêchait tous ceux de son parti de consentir à la paix... Entrant dans ma mansarde, je me blessai en tombant de côté sur une poutre. Je repris peu à peu mes sens; mais, comme il n'y a dans ce pays ni médecins, ni médicaments, mes compagnons jugèrent bon de me transporter dans un lieu voisin. *Le Loup* s'offrit pour me prêter le concours de son bras. « Ah! mon fils, lui dis-je, le diable vous pousse à ne pas faire la paix; mais Dieu vous ordonne le contraire. — S'il me l'ordonne, je veux la faire », et, cela dit, il tira son arquebuse en l'air en criant: « Vive la paix! » Tous les autres déchargèrent leurs armes à leur tour et répondirent: « Vive la paix! » C'est ainsi que les Corses manifestent leur joie. Le jour suivant, un Père capucin vint me dire que la paix avait été conclue entre tous..... »

COMMENT DIEU PUNISSAIT LES PÉCHEURS QUI RÉSISSAIENT A SON APÔTRE OU QUI S'EN MOQUAIENT

Assez souvent le ciel intervenait ouvertement en faveur du missionnaire, parfois d'une façon terrible.

Pendant qu'il prêchait à Casaconi, un jeune homme, qui ne s'y était rendu que dans l'espoir d'y rencontrer un de ses ennemis pour le tuer, apostropha ainsi l'orateur: « Quand donc aurez-vous fini de nous prêcher la paix. » Au même instant, il devint noir comme un charbon et se trouva paralysé dans toutes ses membres. Léonard accourut et l'exhorta d'une manière si touchante, que le jeune homme entra en lui-même, abjura sa haine et se confessa.

A peine eut-il reçu l'absolution que, par un nouveau prodige, il se leva parfaitement guéri.

A Orezza, un malheureux, qui ne cessait de décrier les prédications de l'homme de Dieu et de détourner les âmes de leurs devoirs, est subitement atteint d'une maladie mortelle. Tout le monde vit dans ce coup de foudre une juste punition du ciel. Comme on s'entretenait du caractère surnaturel de cet événement et de plusieurs autres de ce genre, que publiait la renommée à la louange de notre Saint, un de ces hommes, qui veulent tout mesurer au compas de la seule raison, se mit à ricaner là-dessus, ajoutant avec un air de scepticisme moqueur que Dieu restait bien tranquille dans son Paradis, et qu'il ne fallait voir là que de purs effets de la nature. En même temps, il quitte la foule et se dirige vers sa maison par un chemin escarpé. Le pied lui glisse; il tombe dans un précipice qui était sur le bord de la route. Mais Dieu lui fait la grâce de l'arrêter dans

sa chute; il reste accroché à un arbre par ses habits. Aux cris désespérés du malheureux, qui se voit suspendu entre ciel et terre, la foule accourt. « Ah ! s'écria quelqu'un en le voyant dans cet état, c'est l'homme qui ne voit partout que des accidents naturels; ayons pitié de lui tout de même. » On le retira de l'abîme à l'aide de cordes, mais pleinement converti. Il était intimement persuadé que Dieu était intervenu du moins en sa faveur.

A Viterbe, le Saint avait menacé des châtiments de Dieu, ceux qui travaillaient le dimanche. Une jeune fille s'en moqua et alla travailler aux champs. Aussitôt, elle fut prise d'affreuses douleurs d'entrailles qui semblaient la brûler vive. Elle appelle au secours: « Je brûle! je brûle! » criait-elle. Ses compagnes accoururent pour la relever, mais elle expira peu après, au milieu de grandes souffrances

SAINT LÉONARD PRÊCHE LE JUBILÉ A ROME

En 1749, Léonard est appelé à Rome par le pape Benoît XIV, pour y disposer le peuple au Jubilé universel, qui devait être célébré l'année suivante.

Il donna sa première mission sur la place Navone, une des plus vastes de Rome. L'affluence des auditeurs fut incroyable: les fenêtres, la place et les rues avoisinantes étaient couvertes de monde. Le Saint-Père assista quatre fois au sermon. L'ardent apôtre prêcha deux autres missions, l'une sur la place de Sainte-Marie, au Transtévère, et l'autre dans l'église de Sainte-Marie, sur la Minerve.

Pour se faire une idée des fruits merveilleux que produisirent ces trois missions, il suffit de remarquer que tous les confessionnaux des trois cent cinquante à quatre cents églises de Rome étaient assiégés du matin jusqu'au soir. Il prêchait parfois en plein air à quinze ou vingt mille personnes, et, par un vrai miracle, tous l'entendaient distinctement.

A la suite de ces prédications, Léonard reçut la visite d'un protestant d'Allemagne, qui venait lui proposer certains doutes sur la primauté du Pape et l'invocation des saints. Le Bienheureux les résolut avec tant de clarté que le protestant abjura peu après ses erreurs entre les mains du cardinal-viceaire.

A Viterbe, quelques années auparavant, saint Léonard avait converti un Juif.

DÉVOTION DE SAINT LÉONARD A LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST ET A LA SAINTE VIERGE

Le bienheureux Léonard avait une dévotion toute spéciale à Jésus crucifié et à sa sainte Mère.

Il avait distribué par ordre les divers points de la Passion qu'il voulait méditer en récitant l'office divin, de telle façon qu'il avait sans cesse devant les yeux les souffrances de son divin Maître. On le voyait faire tous les jours le Chemin de la Croix, le plus souvent le visage inondé de larmes. « Je porterai Jésus crucifié dans mon imagination et au milieu de mon cœur, me recueillant souvent à ses pieds pour pleurer mes péchés », écrivait-il un jour dans le livre de ses résolutions.

Dans ses missions, même amour ardent de Jésus crucifié. Une de ses plus grandes joies était d'ériger des Chemins de Croix. Il en établissait partout où il prêchait. C'est à lui que nous devons l'érection du Chemin de la Croix qu'on voyait encore ces dernières années dans le Colisée de Rome, avant que la pioche des envahisseurs révolutionnaires ne l'eût démoli. La méditation des souffrances du Sau-

veur, dans cette arène où de nombreux martyrs ont versé à leur tour leur sang pour Jésus-Christ, avait un caractère particulièrement touchant.

Notre Saint avait coutume de répéter que rien n'est propre à sanctifier une âme comme la méditation des souffrances de Jésus-Christ.

Sa tendresse pour la Mère du Sauveur n'était pas moins remarquable. « J'aime cette divine Vierge, écrivait-il un jour, comme un fils aime la plus tendre des mères, et je désire que tous l'aiment et lui portent le plus grand respect ». Dans toutes ses missions, il faisait un sermon sur la Sainte Vierge, et ce sermon était ordinairement le plus fructueux. Aussi Léonard aimait-il à répéter: « Ce que ne peuvent les frayeurs de l'enfer et du jugement, je l'obtiens par le sermon sur ma bonne Mère, la Sainte Vierge Marie. »

« Embrassez la dévotion à la Reine du ciel, disait-il encore, et vous êtes tous sauvés. Mais, ajoutait-il, celui qui est véritablement ennemi du péché mortel, voilà le véritable serviteur de Marie. Sans quoi ce serait prétendre que la Mère de Dieu est la protectrice, non pas des pécheurs, mais des péchés. »

De temps en temps le zélé missionnaire se retirait dans une solitude, sur une montagne, à six lieues de Florence, pour y vivre seul avec Dieu et renouveler sa ferveur dans de longues contemplations et de grandes pénitences.

MORT DE SAINT LÉONARD 1751

Léonard prêchait dans les environs de Lorette, quand il ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. On était au mois de novembre; c'était l'époque que le pape lui avait fixée pour son retour à Rome. En route il prit froid; la chaleur se retirant de ses membres, il présenta l'aspect d'un cadavre. A Foligno, il demanda à célébrer la messe, quoique son extrême faiblesse l'empêchât de se tenir facilement sur ses jambes. Comme un de ses compagnons le pria de s'en abstenir: « Mon frère, lui répliqua-t-il d'un ton pénétré, une messe vaut plus que tous les trésors du monde. »

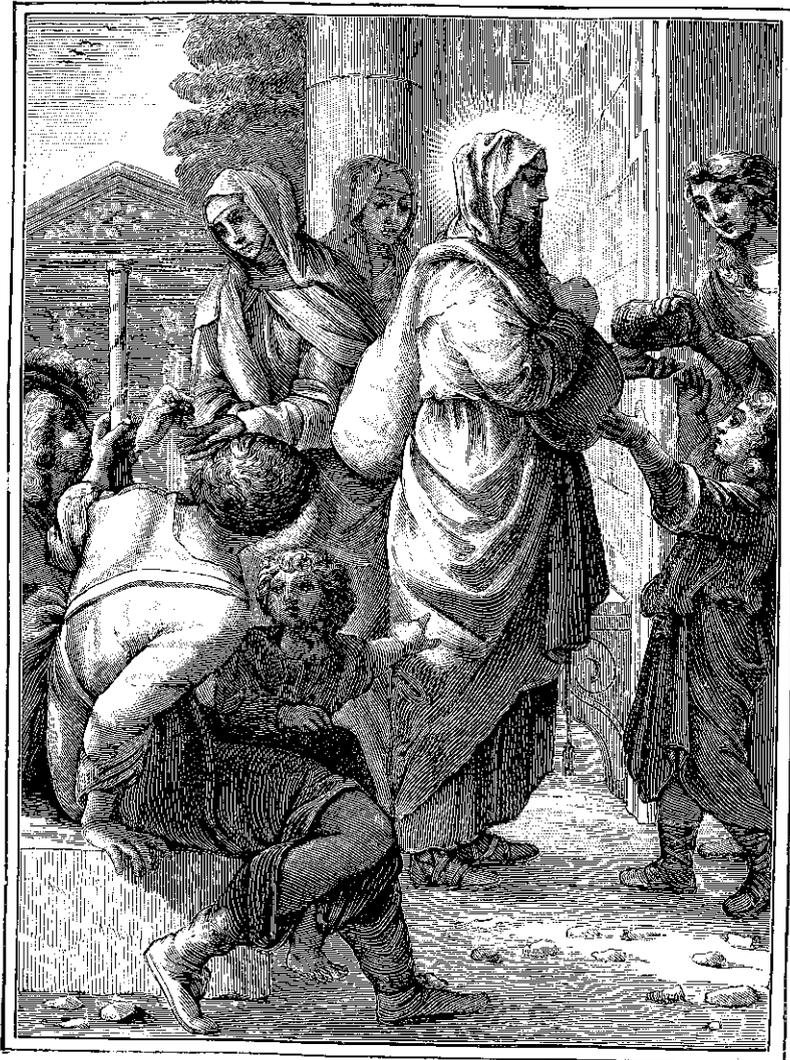
Enfin la voiture franchit la porte de Rome. « Entonnez le *Te Deum*, dit-il à son compagnon, et je répondrai ». Ce fut au chant de cette hymne qu'il arriva au couvent de Saint-Bonaventure.

A peine entré dans l'infirmerie, il demanda le saint viatique. Quand le prêtre lui apporta son Dieu, il adressa à Notre-Seigneur une prière si expressive et si pleine de foi que tous les assistants en furent émus jusqu'aux larmes. Enfin après un tendre colloque avec sa divine Mère, le visage de saint Léonard s'illumina d'un éclat céleste, sa tête s'inclina légèrement, et son âme monta vers Dieu. C'était un vendredi, 26 novembre 1751. Léonard était âgé de soixante-quatorze ans. « Nous avons beaucoup perdu, s'écria le Souverain Pontife en apprenant sa mort, mais nous avons gagné un protecteur dans le ciel. »

A la suite de nombreux miracles opérés par son intercession, il a été canonisé par Pie IX, le 29 juin 1867, l'année du centenaire de saint Pierre. Son corps repose dans l'église du couvent de Saint-Bonaventure, bâtie sur les ruines du Palais des Césars; ainsi cet humble fils de saint François reçoit les pieux hommages des chrétiens au même lieu, où les anciens empereurs romains, persécuteurs du christianisme, ont si longtemps reçu les basses adulations du monde tyrannisé et tremblant.

SAINTE DELPHINE DE SIGNE

Fête le 26 novembre.



Sainte Delphine, après avoir distribué aux pauvres son immense fortune, parcourt les rues d'Apt, une besace sur l'épaule, et demande l'aumône de porte en porte.
(Gravure d'Audran, extraite de l'ouvrage de Borély, 1654.)

PREMIÈRES ANNÉES — DÉSIRS DE VIRGINITÉ

Delphine, que le Seigneur destinait à être une fleur de virginité au milieu des liens du mariage, était fille de Guillaume de Signe, descendant des vicomtes de Marseille, et de Delphine de Barras. Elle fut le fruit de la prière, et on attribua son heureuse naissance à la présence et aux mérites d'une sainte religieuse, sœur Cécile du Puget, sa tante, qui habitait le château de Puymichel, résidence ordinaire de sa famille.

Ce fut dans cette demeure seigneuriale que la jeune Delphine passa les premières années de sa vie. De bonne heure la grâce divine éclaira

son âme et lui fit préférer le trésor véritable de la vertu aux avantages trompeurs de la richesse et de la beauté. A sept ans, elle devint orpheline de père et de mère, et ses oncles tuteurs la confièrent probablement aux religieuses Augustines du monastère de sainte Catherine de Sorbs.

La fréquentation de ces vierges ferventes ne pouvait que fortifier les bonnes dispositions de la jeune fille. Aussi, dès l'âge de huit ans, comme elle le déclara plus tard, elle conçut un tel amour de la virginité, qu'elle prit la résolution de la conserver toute sa vie et de se consacrer à Dieu en se faisant, comme elle disait, *moinesse*. Quand ses oncles lui parlaient de mariage, elle en éprou-

vait une extrême douleur, et voyant que ses richesses et sa beauté étaient cause de ces propositions, elle eût désiré que ses châteaux fussent réduits en cendres, ses terres dévastées, ses vassaux dispersés; bien plus, elle souhaitait de perdre la vue, afin que, pauvre et défigurée, nul ne songeât à la disputer à Dieu.

Dieu cependant en avait disposé autrement : il la voulait au milieu du monde pour montrer ce que peut la grâce dans une âme fidèle à en suivre tous les mouvements et les inspirations.

LE MARIAGE

Delphine avait environ treize ans. L'heure de l'épreuve avait sonné pour elle; Charles II, roi de Naples et comte de Provence, ordonna à ses oncles de l'amener à Marseille, pour la fiancer à Elzéar de Sabran, fils du baron d'Ansois, comte d'Arian, son très proche parent. Elzéar avait deux ans de moins que Delphine.

A cette nouvelle, la pauvre enfant, qui s'était engagée en secret à n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, fut consternée; elle opposa aux propositions du roi et de ses oncles une résistance inébranlable. Ceux-ci, irrités, eurent recours à la violence; ils la souffletèrent, la traînèrent par les cheveux, l'accablant d'injures et de mauvais traitements.

Un jour, après une scène plus violente que de coutume, Delphine s'était réfugiée tout en pleurs au fond d'une cave de la maison. Là, elle répandait son cœur devant Dieu et suppliait la Vierge des vierges de venir à son secours. Sa prière achevée, elle se sentit consolée et fortifiée, la Mère de Dieu lui apparut : « Viens, ma fille, lui dit-elle; mon Fils, que tu veux servir dans l'état de virginité, et moi, dont tu implores la protection, nous te défendrons. » Et, ce disant, la Reine des vierges étendait son manteau sur Delphine, comme un gage du secours qu'elle lui promettait; cette faveur augmenta le courage de la jeune fille, qui se sentit disposée à soutenir hardiment la lutte jusqu'à la mort.

Les oncles de Delphine, voyant l'inutilité de leurs efforts, eurent recours à la persuasion. Ils promirent de demander au roi un délai de cinq ans avant la célébration du mariage, après quoi l'orpheline demeurerait libre de prendre un époux ou de refuser l'union projetée. Delphine accepta et consentit aux fiançailles. Deux ans s'étaient à peine écoulés, que les oncles, au mépris de leurs engagements, voulurent procéder à la cérémonie du mariage. Pour convaincre la jeune fille, ils se servirent de l'influence d'un Franciscain, inquisiteur royal, Guillaume de Saint-Martial. Ce religieux lui donna à entendre qu'elle pourrait facilement faire partager ses vœux et ses desirs de virginité à Elzéar, dont on vantait beaucoup la vertu et la sainteté. Cette raison déterminait l'héritière de Puymichel qui, forte de la protection divine, donna son consentement, et le mariage fut célébré le jour de sainte Agathe.

NOUVELLE CÉCILE ET NOUVEAU VALÉRIEN

Quelques jours après, on se rendit de Puymichel à Ansois. Le soir, dès qu'elle se trouva seule avec son jeune époux, Delphine lui parla comme autrefois Cécile à Valérien : « Si j'ai consenti à ce mariage, lui dit-elle, c'est que je connaissais votre cœur généreux. Aussi je ne crains pas de vous révéler que j'ai déjà consacré ma virginité à Dieu : je me suis proposé et me propose de la conserver toujours. » Puis elle exhortait

Elzéar à l'imiter et à vivre sur la terre d'une vie semblable à celle des anges.

Le jeune comte fut un peu surpris de ce langage auquel il ne s'attendait point, mais comme au fond de son âme il nourrissait les mêmes aspirations que Delphine, il donna bientôt son consentement, sans cependant vouloir s'engager par vœu à une résolution qu'il craignait de ne pouvoir tenir. On a vu dans la vie de saint Elzéar comment il fut fortifié dans cette pensée par une intervention du ciel.

Les parents des deux Saints ne partageaient point cette manière de voir; ils s'aperçurent bien vite des dispositions héroïques des jeunes époux, qui détruisaient toutes leurs espérances de postérité, et ils n'épargnèrent rien pour les faire changer de sentiments et de conduite. Nous ne raconterons pas toutes les vexations auxquelles furent en butte pendant plusieurs années Elzéar et Delphine : on alla jusqu'à vouloir attenter à la vie de la sainte comtesse.

Celle-ci, n'ayant pas obtenu d'Elzéar une promesse formelle, demeura inquiète et troublée. Ces angoisses affaiblirent sa santé, et elle dut s'aliter. C'était à Puymichel. Feignant alors d'être plus malade qu'elle ne l'était en réalité, elle manda en toute hâte Elzéar qui se trouvait à Ansois, et le faisant approcher : « Apprenez, lui dit-elle, que je n'échapperai point à cette maladie, si vous ne me faites une promesse; mais si vous me l'accordez, je sais que je serai promptement guérie. — Que voulez-vous donc? lui répliqua Elzéar en souriant, je n'ai rien à vous refuser. » Lui prenant alors la main : « Je ne vous demande rien d'autre aujourd'hui, lui dit la comtesse, sinon que vous gardiez avec moi la virginité, car je désire de tout mon cœur la conserver, et je préfère mourir plutôt que de la perdre. »

Elzéar, ému jusqu'aux larmes, consentit à tout, et les deux époux, sans proférer un vœu solennel, s'engagèrent à vivre désormais ensemble comme frère et sœur. Ce ne fut que plusieurs années plus tard, en 1315, au retour d'un voyage en Italie, qu'ils prononcèrent solennellement le vœu de virginité (1).

LA COMTESSE A ANSOIS ET A LA COUR DE NAPLES

A la mort de son père, Elzéar se rendit en Italie pour prendre possession du comté d'Arian, et le roi de Naples l'y retint quatre ans auprès de lui. Cette séparation fut très douloureuse pour Delphine. Durant l'absence de son époux, elle prit en main la direction et la gestion des biens que tous deux possédaient en Provence, et la manière dont elle s'acquitta de ces difficiles fonctions montra qu'elle savait aussi bien gouverner que prier.

En 1314, pour aller rejoindre Elzéar à Ariano et à la cour de Naples, Delphine s'embarqua à Marseille. La reine Sanche, sa parente, qui partageait tous ses goûts pour la piété, la prit en affection. Toutes deux, obligées de subir les fêtes et les divertissements du monde, se dédommaient ensuite par des pénitences secrètes, des visites aux pauvres et aux malades, et par une foule d'œuvres charitables. Bien souvent, en l'absence d'Elzéar, la sainte comtesse, avide d'austérités, passait la nuit sur un peu de paille, où elle s'étendait tout habillée, et une servante fidèle,

(1) On a pu lire dans la vie de saint Elzéar, au 27 septembre, le récit de cette scène touchante. Nous passons rapidement sur les années de mariage de sainte Delphine, car, durant cette période, sa vie se confond avec celle de son époux.

Bertrande Barthélémy, racontait qu'elle avait autant de peine le matin à enlever la paille des cheveux de sa maîtresse qu'à ranger ses bijoux et ses perles.

MORT DE SAINT ELZÉAR

Après un congé de deux ans, suivi d'un nouveau séjour à Naples, Elzéar revint en Provence, d'où le roi Robert l'envoya à Paris comme ambassadeur, pour négocier le mariage du duc de Calabre, son fils, avec Marie de Valois, nièce de Philippe VI, roi de France (1233).

Delphine accompagna son époux jusqu'à Avignon, où il la laissa auprès de la reine.

A quelque temps de là, le matin du 27 septembre, la sainte comtesse était en prière dans l'oratoire du palais, quand tout à coup elle fondit en larmes et se mit en devoir de réciter l'office des morts. Bertrande, qui s'en aperçut, lui demanda la cause de sa douleur : « C'est que, répondit-elle, mon cher seigneur et mari vient de mourir. » Le roi et toute la cour, informés de ces paroles, n'y attachèrent aucune importance, mais, quelques jours après, arriva la nouvelle de la mort de saint Elzéar.

La douleur de la comtesse fut profonde, et toutes les consolations des hommes étaient impuissantes à adoucir sa peine. Elle pleurait sans cesse celui qu'elle avait perdu. Ne voyant plus rien qui pût la retenir dans le monde, Delphine obtint du roi la permission de quitter la cour et se retira dans la solitude de Cabrières-d'Aigues, petit village peu distant de Robian et d'Ansois.

Un jour qu'elle se trouvait, comme de coutume, seule dans sa chambre, après avoir beaucoup prié et pleuré, elle s'assoupit. Elzéar lui apparut alors et lui dit : « Delphine, vous avez grand tort de vous affliger de mon absence; eh quoi! vous plaignez-vous de mon bonheur? Sachez que Dieu m'a fait miséricorde, et que je suis hors de danger et de toute peine, depuis que la mort a brisé les liens qui m'attachaient à la vie terrestre. *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus* (1). »

LE VŒU DE PAUVRETÉ

Cette vision fut pour la Sainte une source d'ineffables consolations. S'appliquant à elle-même les dernières paroles d'Elzéar, elle prit la résolution de briser tous les liens qui l'attachaient encore à la terre, de distribuer tous ses biens et d'embrasser l'état de pauvreté évangélique. Depuis longtemps elle était entrée dans le Tiers-Ordre de saint François, elle voulait maintenant imiter d'une manière plus parfaite l'exemple du grand pauvre d'Assise.

Mais ce projet héroïque devait rencontrer beaucoup de difficultés; elle n'ignorait pas que le prince lui-même y mettrait obstacle. Aussi, pour prévenir son intervention et le gagner à sa cause, Delphine, trois ans après la mort d'Elzéar, s'embarqua pour Naples, n'ayant avec elle qu'un gentilhomme de sa maison, et quelques-unes de ses servantes les plus fidèles.

Grâce à la protection de la reine Sanche, le roi, après avoir longtemps essayé de détourner la comtesse de son projet, finit par accorder son consentement et Delphine résolut de le mettre à exécution sans tarder. Elle s'était retirée à Casasana, dans le voisinage de Naples, afin d'y

être plus tranquille et plus libre. Un matin, avant de recevoir la Sainte Eucharistie, elle prononça le vœu de pauvreté avec une ardente dévotion. Puis, appelant dans sa chambre tous ceux qui lui étaient restés attachés, elle se mit à genoux devant eux, vêtue seulement d'un habit grossier, et leur dit en versant des larmes : « Vous, mes fidèles, vous connaissez les grâces de choix que la bonté divine m'a octroyées. Depuis la mort de mon cher mari, Dieu m'a souvent pressée de renoncer totalement au monde et aux biens temporels.... C'est pourquoi je me suis dépouillée de tout, m'abandonnant sans réserve à sa Providence. Maintenant, s'il vous plaisait de faire de même, vous me procureriez le plus vif plaisir et votre compagnie ne m'en deviendrait que plus agréable; que si telle n'est pas votre volonté, mon intention est de vous distribuer une partie de mes biens, car je sais que vous êtes pauvres. Ainsi, désormais, ne m'appellez plus votre maîtresse, ne me regardez plus comme telle, mais seulement comme une humble servante de Jésus-Christ, pauvre et étrangère, hébergée par vous pour l'amour de Dieu. Et si un jour il vous plaisait de me chasser, sachez que vous en avez le plein droit. Présentement, vous m'obligerez en me donnant une robe ou quelque chose dont je puisse me couvrir. » Les pauvres filles ne répondirent à ce langage inattendu que par leurs larmes et leurs sanglots.

Après trois ans de séjour à Naples, Dieu fit connaître à sa servante qu'elle devait retourner en Provence. Delphine obéit et dit adieu à la reine Sanche, qui s'efforçait de la retenir auprès d'elle. Cette séparation n'était pas définitive, car la comtesse était à peine de retour en Provence, que la reine lui envoyait courriers sur courriers afin de la rappeler à Naples. Ces instances devinrent si vives, qu'il fallut céder, et Delphine revint à Naples, où elle demeura jusqu'à la mort du roi Robert (1343), époque où elle quitta définitivement cette capitale.

APT ET CABRIÈRES-D'AIGUES

Le vœu de pauvreté que Delphine avait prononcé à Casasana n'était point une vaine formule et l'humble Tertiaire de saint François entendait bien l'observer jusqu'au bout. Pour le prouver, elle se défit peu à peu de son immense fortune, distribuant tout aux pauvres, sans rien conserver pour elle-même. Ce qui lui était absolument indispensable pour vivre, elle voulut ne le tenir que de la charité publique.

On vit, en effet, celle qui fut l'opulente comtesse d'Arian se faire mendiante et parcourir deux fois par semaine les rues d'Apt, aller de porte en porte demander le pain de l'aumône. Souvent, elle ne recueillait que moqueries et insultes; elle saurait ces humiliations, se réjouissant d'être traitée, disait-elle, selon ses mérites.

Jadis, elle faisait part de ses richesses, maintenant qu'elle était pauvre, elle trouvait encore le moyen de donner de sa pauvreté même, en prélevant, sur les aumônes qu'elle recevait, de quoi faire la charité à d'autres.

La moindre louange alarmait son humilité, elle suppliait Dieu de permettre qu'elle fût méprisée et abandonnée de tous, sinon elle se croirait sur le chemin de la perdition.

La sainte comtesse, désireuse de vivre inconnue et ignorée, quitta la petite demeure qu'elle habitait à Apt, près du monastère des Cordeliers, pour se réfugier à Cabrières-d'Aigues, où elle résolut de mener une vie de recluse. Son beau-

(1) Le filet a été rompu et nous avons recouvré la liberté. (Ps. cxxvii, 7.)

frère, Guillaume de Sabran, ne put lui faire accepter qu'une pauvre cellule dans le vieux château, et là, dans ce réduit misérable, Delphine se livra entièrement à la contemplation des choses divines, partageant son temps entre le travail, l'oraison et la lecture d'ouvrages spirituels, tels que la Bible, les *Homélies* de saint Grégoire, les *Soliloques* de saint Augustin, et les *Vies* des saints Pères.

MERVEILLEUX APOSTOLAT

Delphine avait répondu fidèlement à toutes les exigences de la grâce : en récompense de cette fidélité, Dieu lui accorda des lumières sublimes sur les mystères de la foi et le don de toucher les cœurs. Ses exemples seuls étaient déjà une éloquente prédication : elle y joignait des exhortations pleines de feu, auxquelles Dieu donnait une efficacité qui tenait du prodige.

Des personnes de tout rang et de toute condition accouraient à son pauvre logis pour l'entendre parler de Dieu ou lui demander des conseils de direction. Les savants et les théologiens demeuraient étonnés de la sagesse de ses entretiens et déclaraient que toute leur science n'était rien auprès de la sienne. Le pape Clément VI, qu'elle vit à Avignon au moment où fut commencé le procès de canonisation de saint Elzéar, assura le lendemain que jamais il n'avait entendu parler sur les attributs divins avec autant de clarté et de précision. C'était dans la prière et dans la Sainte Communion qu'elle puisait cette science surnaturelle. Connaissant les besoins spirituels et pénétrant le secret des cœurs, elle disait à chacun ce qui lui convenait, et tous se retiraient consolés, fortifiés et résolus à améliorer leur vie. C'est ainsi qu'après un entretien avec elle, les usuriers restituaient le bien mal acquis, les chevaliers réparaient leurs injustices, et beaucoup se retiraient dans des monastères.

Ceux qui venaient trouver la Sainte dans le seul but de satisfaire leur curiosité voyaient souvent sa porte se fermer devant eux. Et comme son confesseur, à qui ils allaient conter leurs plaintes, lui en adressait quelques reproches : « Quoi, répondit-elle ! Les gens viennent ici en foule ; ils disent : *la sainte comtesse ! la sainte comtesse !* et ils demandent des signes, et ils demandent des miracles ! Pourtant, je ne suis ni le Christ, ni Jean, ni Elie, mais une chair corruptible, un vaisseau d'iniquité ; et si Dieu ne permet pas que je sois méprisée et vilipendée, autant que j'ai été louangée, je me vois destinée aux flammes éternelles. » On eut grand-peine à rassurer son humilité.

MIRACLES ET GUÉRISONS

Dieu se plaisait à répandre des miracles sous ses pas. Un grand nombre de ces prodiges ont été relatés au procès de canonisation. Citons quelques-uns des plus remarquables :

Une femme de Saint-Saturnin, qui avait à la joue une fistule déclarée incurable par les médecins, supplia la comtesse de faire le signe de la Croix sur sa plaie. Delphine refusa, par humilité ; mais cette femme, lui prenant la main, la porta sur son ulcère qui fut guéri sur-le-champ, sans qu'il restât sur le visage aucune trace de difformité. Une autre femme délivra sa fille d'un cancer, qui la défigurait horriblement, au moyen de l'eau dont sainte Delphine s'était lavé les mains.

A la suite d'un autre prodige du même genre, l'heureuse miraculée s'étant écriée : « Miracle ! je suis guérie, » la comtesse, toute confuse, dit en soupirant : « Ces miracles finiront par me

mener droit en enfer ! » Et elle en fut malade quinze jours.

MORT DE SAINTE DELPHINE

La bienheureuse Delphine était revenue habiter la petite demeure d'Apt, voisine de l'église des Cordeliers, où reposaient les restes de saint Elzéar. Elle-même touchait au terme de ses travaux, et le moment de la récompense approchait. Les dernières années de sa vie furent marquées par des souffrances continues, qui mirent le dernier sceau à sa sainteté : elle souffrait de la poitrine, du foie, de l'estomac, et on était obligé de la transporter sur une litière d'un endroit à un autre. « Ah ! si les hommes connaissaient le bien des souffrances, disait-elle souvent, non seulement ils les accueilleraient volontiers, mais ils les achèteraient au marché, si c'était possible, comme on y achète les choses de prix. »

Delphine connut d'avance l'époque de sa mort. Quand elle sentit ses forces diminuer, elle demanda le Saint Viatique, qui lui fut apporté par l'évêque d'Apt, Elzéar de Pontevès, son cousin, et qu'elle reçut avec une grande ferveur et humilité. Déjà la pâleur de la mort s'était répandue sur son visage, quand un prêtre s'approcha pour suggérer à la mourante une pensée de confiance : aussitôt, elle reprit l'usage de la parole et s'écria : « Que pourrait craindre celle qui s'en va dans la maison de son père ? » Son médecin lui fit prendre quelques gouttes de cordial, et lui demanda si elle désirait quelque chose de plus : « Non, répondit-elle, *plus rien que Dieu.* » Et elle expira doucement. C'était le 26 novembre 1360, au lever du soleil. Sainte Delphine était âgée de soixante-seize ans.

Son corps virginal fut porté d'abord au monastère de Sainte-Catherine, puis à la cathédrale, et enfin dans l'église des Frères Mineurs, où on l'ensevelit à côté des restes de saint Elzéar. Dès le moment de sa mort et pendant toute la durée des funérailles, on entendit dans les airs au-dessus de la maison de la Sainte et par toute la ville, des concerts d'instruments célestes et des voix angéliques qui célébraient sa bienheureuse entrée dans le ciel.

CANONISATION POPULAIRE

Trois ans après cette bienheureuse mort commença le procès de canonisation. Deux commissaires apostoliques vinrent à Apt recueillir les informations juridiques. Puis l'un d'eux, l'archevêque d'Aix, voulant connaître les sentiments du peuple, après la messe solennelle, adjura la foule qui remplissait l'église d'exprimer à haute voix son opinion sur la sainteté de Delphine.

Trois fois les fidèles, la main levée vers le tabernacle, firent retentir la voûte de l'église de leurs acclamations : *elle est sainte ! elle est sainte ! elle est sainte !*

La mort du pape Urbain V et les troubles qui désolèrent la Provence empêchèrent de poursuivre ce procès de canonisation, qui n'a jamais été repris depuis ; mais le peuple n'a jamais séparé dans sa vénération les deux noms d'Elzéar et de Delphine. Aussi, le Saint-Siège a-t-il légitimé ce culte perpétuel, qui équivaut à une béatification.

PRIÈRE

Dieu qui, dans la virginité des saints époux Elzéar et Delphine, avez renouvelé l'union virginale de votre Très Sainte Mère, faites que, par leurs mérites et leur intercession, nous gardions la pureté et nous méritions d'arriver jusqu'à vous qui êtes la pureté même. Par J.-G. N.-S.

SAINT BASLE, ERMITE EN CHAMPAGNE

Fête le 26 novembre.



Un sanglier, poursuivi par des chasseurs, vient chercher asile auprès du saint, dont il lèche les pieds.

UNE VOCATION

Childebert régnait en Austrasie, et Chilpéric était roi de Neustrie. C'était vers l'année 582. Chilpéric chargea l'archevêque de Reims, Gilles, d'une mission auprès du roi d'Austrasie. Gilles était l'ami de Childebert et le soutenait dans sa politique : ce qui lui valut plus tard les disgrâces du souverain de Neustrie. C'était, du reste, un pieux évêque, qui remplissait avec zèle et sagesse le ministère sacré de son épiscopat : sa parole était tout évangélique ; il ne l'épargnait pas lorsque le besoin des âmes ou la gloire de Dieu la réclamaient. Il partit pour l'Aquitaine et s'arrêta quelques jours à Limoges. Dans ces âges de foi, l'arrivée d'un évêque dans une ville soulevait tout

le peuple et le portait à la rencontre du ministre de Dieu pour recevoir ses bénédictions.

Les habitants de Limoges firent au successeur de saint Remi le plus enthousiaste accueil : Gilles dut parler et leur raconter les merveilles de la vie de son saint prédécesseur, les miracles qui s'accomplissaient à son tombeau. Il rappela que Léonard, le saint vénéré des Limousins, baptisé par saint Remi, avait vécu pendant quelque temps sous sa direction, et de là était venu se construire un ermitage à côté de Limoges, et qu'aussitôt après la mort de saint Remi il avait élevé aux portes de la ville un petit oratoire en son honneur.

Il y eut parmi ses auditeurs les plus attentifs un jeune homme dont l'âme fut comme saisie et éclairée devant de si grands exemples. Il lui

sembla que la voix de Dieu se faisait entendre et l'appela à la sainteté.

Ce jeune homme se nommait Basle et appartenait à une famille noble, illustre dans la contrée, mais qui se faisait encore plus remarquer par ses vertus chrétiennes. Le père avait tenu à donner l'hospitalité au pieux évêque et Dieu sans doute voulut récompenser sa charité en se choisissant un serviteur parmi ses enfants. Non seulement, en effet, Basle recut la lumière en écoutant la prédication de Gilles, mais surtout à la maison paternelle, dans de saints entretiens, il sentit se développer en lui la volonté de tout quitter pour n'appartenir qu'à Dieu. Il n'y avait encore rien dans son âme de bien dessiné, car il est rare que Dieu, en jetant les premiers rayons de sa lumière dans un cœur, exprime tout d'un coup ses desseins et trace d'une façon précise et évidente la route de la vocation. Basle sentit que Dieu le voulait à lui et pour lui seul; il reconnut que le Seigneur ne souffrirait pas de partage dans ses pensées et ses affections; il entrevit déjà tous ses sacrifices; combien il devrait déployer de force et de volonté pour suivre les appels divins; mais n'osant découvrir à personne les projets de son cœur, il resta dans quelque incertitude et une certaine obscurité; non pas tant vis-à-vis de la réalité de sa vocation que sur les moyens qu'il emploierait, et le but déterminé vers lequel tendraient ses pas et sa vie.

L'archevêque Gilles, après quelques jours de repos à Limoges, continua sa route afin d'accomplir sa mission.

LE DÉPART

Ce choix divin était motivé et déjà préparé, Basle, dès son enfance, avait manifesté un goût singulier pour les choses de Dieu. Il avait toujours aimé à entendre les merveilleux récits de la vie des Saints, leurs miracles, les grandes vertus qu'ils avaient pratiquées, et plus d'une fois il avait aperçu au fond de son cœur les secrets desirs de devenir un saint.

Pendant quelques années, obligé de porter les armes, il s'était montré dans la milice, non seulement un parfait soldat, mais un chrétien grave et recueilli qui, au milieu de beaucoup d'entraînements et de faiblesses, sut se garder dans les sentiments les plus purs et conserver intact un cœur qui ne devait jamais appartenir qu'à Dieu.

À la maison paternelle, il fut l'exemple de tous dans la pratique des vertus. Sa piété apparaissait dans toutes ses actions par une modération et une douceur qui faisaient déjà présager sa sainteté future. Il aimait les pauvres, il les soulageait lui-même, leur disait des paroles d'encouragement et de consolation; la meilleure part des revenus dont on lui laissait la libre jouissance était employée à venir en aide à leur misère; il ne gardait que peu de choses pour lui, s'exerçant déjà à pratiquer l'abnégation et le dénuement héroïque qu'il montrera plus tard à un si haut degré. Du reste, sa sévérité envers lui-même se manifestait surtout dans les abstinences et les jeûnes qui lui étaient habituels. Nous le verrons pendant quarante ans vivre dans une effrayante austérité; il ne faut pas s'étonner si Dieu commença dès ce moment à former en lui et comme à ébaucher l'anachorète, car le procédé divin ordinaire est de préparer peu à peu ce qui doit être réalisé.

Le jeune Basle aurait pu vivre dans les charmes d'une vie aisée et facile : ses parents possédaient

de grands biens; il aurait pu prétendre aux dignités et aux charges honorifiques, participer aux divertissements de la vanité, il préféra suivre les attraits de la grâce qui parlait en lui, et commença, sous ses impulsions, cette séparation austère de toutes choses terrestres.

Il est naturel qu'il fût l'un des premiers à écouter les prédications de Gilles, et que les exemples de saint Remi aient été comme la lumière qu'il cherchait et qui dorénavant lui indiquera la route. Quand l'évêque de Reims l'eut quitté, il médita ses paroles, il les repassa dans son cœur; bientôt, une pensée grandit au fond de son âme et s'éleva au-dessus de toutes ses obscurités et de ses hésitations : celle d'aller se sanctifier auprès du tombeau du grand archevêque de Reims, et de puiser, comme à leur source, les vertus et la perfection. C'est une résolution ferme; il rompt tout d'un coup les liens les plus chers, il quitte sa famille, il obéit à la voix qui parle au dedans, et, un bâton à la main, il va, avec cette assurance du voyageur qui a longtemps cherché son chemin et qui le trouve.

L'ANGE GARDIEN

Il était sorti de Limoges et s'avancait dans la campagne, lorsqu'un ange, envoyé de Dieu, lui apparut et se fit le compagnon de sa route pour le préserver et lui servir de guide. Bientôt, le jeune Saint aperçoit plusieurs de ses amis que son exemple entraîne et qui viennent le rejoindre afin de se sanctifier à la même école. La tradition n'a conservé que le nom d'un seul de ces pieux jeunes hommes qui l'accompagnèrent : saint Sindulphe d'Aussonne.

Ils approchaient de Reims. Mais ce ne fut pas sans un motif providentiel que l'ange les fit se détourner de leur chemin pour visiter le monastère de Verzy. Basle en ignorait encore la cause. Il est frappé par cette solitude au milieu des bois et de la verdure, près d'une fontaine, au pied de la montagne, et il semble que l'ange les retient en ce lieu avec une persistance mystérieuse. On prie plus facilement ici, et l'âme de notre Saint est toute pleine de la pensée de s'arrêter et d'y demeurer. Il se rappelle le but de son voyage et, de nouveau, il dirige ses pas vers le tombeau de saint Remi.

Mais l'archevêque Gilles apprend l'arrivée du pieux voyageur; il le connaît, il sait quelles sont ses vertus, il se rappelle l'hospitalité qu'il a reçue dans sa maison paternelle, et, pour lui témoigner les sentiments qu'il en avait conservés, il va à sa rencontre, avec la foule qui l'accompagne. Au premier aspect, Gilles est surpris, car il s'attendait à trouver Basle avec une escorte et des livrées conformes à son rang, au lieu qu'il n'aperçoit qu'un jeune homme dont les vêtements sont pauvres et sévères. Il l'interroge, mais sa joie éclate quand il sait le motif de son voyage. Basle se prosterne devant le tombeau de saint Remi; il prie pendant plusieurs jours, et la volonté divine se manifeste encore plus apparente et plus décisive. Il annonce à Gilles son intention de mener la vie cénobitique, dans cette contrée où saint Remi a vécu et accompli ses prodiges, et demande qu'il lui permette de se retirer au monastère de Verzy pour s'exercer dans le silence à la pratique des vertus et à la contemplation des choses divines. Gilles, encore plus heureux de garder à côté de lui le saint jeune homme dont il prévoit les destinées, veut lui-même le

conduire et le présenter au monastère de Verzy. Basle avait vingt-huit ans.

LE MOINE

Il y avait à Verzy douze religieux qui, sous la conduite de l'abbé Diomère, se sanctifiaient dans la prière et les macérations. Une partie de leur temps était consacrée à la contemplation, l'autre à l'étude des saintes lettres et au chant de l'office divin ; comme dans la plupart des monastères du moyen âge, ils possédaient une école qui jouissait d'une grande réputation. Le monastère, fondé par saint Remi, n'avait rien perdu de sa ferveur primitive. Le postulant, amené par l'évêque de Reims, est reçu avec joie et on le confie aussitôt à la direction éclairée d'un saint et savant moine nommé Comart, qui eut pour occupation constante de le former à l'obéissance, à l'humilité et aux autres vertus monastiques.

Les progrès de Basle furent rapides, il avait trouvé sa voie. Il abandonne complètement son âme au travail de la grâce. Il se livre à tous les exercices de la vie cénobitique avec une ardeur merveilleuse, passant de longues heures dans la contemplation des mystères divins et dans l'oraison la plus fervente. Dieu est l'objet de tous ses actes, de toutes ses lectures : il ne se propose pas autre chose que de le voir, de l'attendre, de lui parler dans la prière. Et, parce qu'il sait que son union avec Dieu sera d'autant plus intime que lui-même sera plus détaché de toutes choses terrestres, il s'exerce à mépriser toujours davantage les faux biens de la terre ; il s'acharne à dompter son corps par les jeûnes les plus rigoureux, trouvant le moyen de prélever sur la modeste portion qu'il reçoit à la table commune pour le donner aux pauvres.

Il étudie les lettres avec ce goût et cette constance qui triomphent des difficultés les plus ardues, et on le cite bientôt comme le plus docte parmi ses frères. Enfin, tant de vertu unie à tant de science firent, malgré ses refus et les répugnances suscitées par son humilité, qu'il mérita d'être appelé au sacerdoce. Ce fut pour notre Saint le commencement d'une vie nouvelle et comme une excitation à monter encore dans la perfection. Il se croit appelé à faire davantage et pense que les austérités et le détachement qu'il pratique dans le cloître sont insuffisants pour lui. Il veut une séparation plus complète ; il désire se mortifier avec une rigueur plus effrayante ; il demande à quitter la vie commune pour vivre seul, isolé, abandonné, ne connaissant que Dieu et son âme. Telle était la vie du solitaire des déserts et des premiers ermites. Mais le Concile de Vienne ne veut pas que les moines s'éloignent de la communauté, à moins qu'ils n'aient donné auparavant, pendant de longues années, les preuves d'une vertu éminente et d'une perfection assise et consommée. Quand notre Saint s'ouvrit à son abbé de ses projets, celui-ci n'hésita point à lui laisser toute liberté d'accomplir son héroïque dessein, lui permettant de s'établir sur la montagne qui domine le monastère, à l'endroit qu'il jugerait le plus favorable.

L'ERMITE

Dieu, qui inspirait cette pensée, voulut donner à Basle un témoignage de sa volonté en lui envoyant encore l'ange qui l'avait accompagné pour le conduire à la recherche d'une retraite.

L'ange le mène sur la montagne, dans le lieu le plus écarté et le plus silencieux, au sein des bois ; Basle se construit une petite cellule et un oratoire. Maintenant, seul avec Dieu, séparé de tout, il laisse son âme se répandre en remerciements et en louanges. Il prie avec flamme ; il chante les psaumes ; il converse sans relâche avec le Dieu qu'il avait toujours cherché et qu'il rencontre enfin dans le silence, dans le désert, dans l'oubli des créatures et de toutes choses mondaines, dans cette séparation radicale d'avec les hommes. Il supporte toutes les privations ; il jeûne ; il se flagelle ; il endure le froid rude des hivers, les chaleurs de l'été, mais son âme retrouve une nouvelle vie et comme une liberté nouvelle, débarrassé, non seulement des entraves et des fers qui retiennent le commun des mortels, mais encore de ces derniers liens du commerce avec ses frères qui lui semblaient un obstacle pour posséder Dieu seul !

Sur le côté de la montagne qui regarde la ville de Reims, il élève une croix de pierre et s'en fait comme le but quotidien d'un pèlerinage ; il aime à s'agenouiller au pied de cette croix et à y prier pendant de longues heures. De là il aperçoit la basilique qui abrite le tombeau de saint Remi, celui qui, par une force mystérieuse, l'a captivé, attiré et conduit depuis son lointain pays jusqu'en cet endroit. Basle portait avec lui un petit pupitre en bois sculpté, il y plaçait le livre des psaumes qu'il chantait, ou bien les Saintes Ecritures qu'il méditait la face inclinée jusqu'à terre. Ce pupitre fut conservé longtemps dans la basilique du monastère, et le bois qu'on en détachait avait la propriété de guérir et de soulager les infirmités.

Le solitaire savait mêler à ses pieux exercices les travaux de ses mains, mais son âme ne cessait jamais de parler à Dieu. Il planta autour de sa retraite de jeunes arbres fruitiers, qui plus tard se chargèrent de fleurs et de fruits ; son dessein était de se cacher encore plus profondément au regard des indiscrets qui commençaient à venir le visiter, attirés par cette auréole ou ce parfum mystérieux que Dieu met autour de ses saints et qu'ils ne peuvent jamais dérober complètement. Du reste, Dieu ne veut pas que la sainteté de ses serviteurs soit inconnue, et au moment qu'il a fixé, malgré leurs répugnances, lui-même les découvre et les manifeste.

PRODIGES

Le comte Attila qui possédait une partie de la Champagne avait établi sa demeure sur la colline opposée. On l'avait surnommé le Chasseur, parce que la plupart de ses loisirs étaient employés aux exercices de la chasse dans ses forêts et ses immenses domaines.

Un jour il lance un énorme sanglier ; sa meute le poursuit avec vigueur, elle est emportée sur la montagne du saint ermite. Le sanglier se dirige vers la croix de pierre. Basle est en prière et paraît ne point entendre les cris et les aboiements, ni s'apercevoir du danger qu'il court. Le féroce animal, dans sa course, va droit à l'homme de Dieu ; mais, déposant toute sa férocité, il semble reconnaître, dans une clairvoyance merveilleuse, le Saint que les hommes ignorent ; il tombe à ses pieds qu'il lèche ; les chiens, qui arrivent ardents et furieux, s'arrêtent tout à coup comme écartés par une puissance invisible ; Attila et ses gens, contemplant ce spectacle, en reconnaissent la signification. Dès lors ils eurent pour le saint

solitaire le respect et la vénération qu'ils ne lui avaient pas témoignés jusque-là. Le comte donna à Basle une partie de la forêt qui couvrait la montagne, et pendant longtemps après la mort du Saint, ce fut l'habitude, parmi les chasseurs, de ne point poursuivre le gibier qui s'engageait de ce côté, afin de respecter ce lieu, devenu comme un lieu d'asile pour les pauvres bêtes aux abois.

Un autre prodige attira encore l'attention sur notre Saint. Basle, au sommet de la montagne, n'avait pas d'eau, sinon celle qu'il recueillait du ciel. C'était une de ses plus grandes mortifications. Dans une année de sécheresse, il essaie vainement de s'en procurer en creusant le sol; alors, s'adressant à celui qui jadis, à la prière de Moïse, fit jaillir l'eau du rocher, il prie avec force, et bientôt un petit ruisseau s'élance de terre et descend la pente de la montagne. L'eau est miraculeuse, elle guérit les infirmes; on l'apprend et les malades arrivent pour demander la santé et pour retrouver par sa vertu leurs forces perdues.

Enfin un miracle éclatant manifesta au loin la renommée du serviteur de Dieu. Annégisèle avait douze ans et était aveugle depuis sa naissance. Il pense que le Saint lui rendra la vue. Il vient le trouver. Basle ferme sa porte. Annégisèle frappe en demandant de voir. Toute la nuit il reste, suppliant le Saint d'avoir pitié de lui. Le matin, au lever du soleil, Basle ouvre sa cellule, et en même temps les yeux du petit aveugle sont ouverts. La montagne retentit des cris de joie et du bruit de ce miracle. Les moines de la vallée sortent de leur couvent en procession, la croix en tête, des cierges à la main, ils montent à l'ermitage en chantant des psaumes et en rendant grâce à Dieu d'avoir manifesté par un tel prodige la sainteté de son serviteur. Dès l'instant, il ne fut plus possible au saint ermite de se dérober aux foules nombreuses qui venaient à lui pour implorer quelque faveur : il vit que c'était le bon plaisir de Dieu, et, loin de fuir, il prêcha.

L'APOTRE

Maintenant saint Basle, saisi de l'esprit évangélique, ne se contente plus de parler à ses visiteurs, il descend de sa montagne et va porter aux populations, avides de vérité, les trésors qu'il a amassés dans ses contemplations sublimes. Il parle de Dieu avec des accents que l'on n'a point entendus; sa parole est vive, elle porte la lumière dans les âmes et remue profondément; du reste, la vue de ce saint homme habitué à converser avec la divinité est elle-même la meilleure prédication, toute sa personne manifeste la piété et la pénitence. Il console, il reprend, il commande, il encourage; partout, sur ses pas, la religion fleurit et les pécheurs se corrigent. Il va quelquefois jusqu'à Aussonce visiter saint Sindulphe, un des jeunes hommes qui, dès le premier instant, se rangèrent à sa suite. Les deux serviteurs de Dieu s'encouragent mutuellement; leur conversation n'a pour objet que l'amour divin qui les pénètre, la gloire et les félicités éternelles.

Mais saint Basle porte plus loin son zèle et sa parole. Une épidémie sévit en Lorraine et s'attaque de préférence aux enfants; la plupart sont emportés. La renommée du solitaire de Verzy est allée jusque-là; les populations désolées le sollicitent de venir au milieu du fléau pour l'arrêter. Basle se rend à cette demande et traverse les diocèses de Toul et de Nancy opérant partout des guérisons et des conversions.

Ce fut la marche d'un thaumaturge; le peuple l'entourait et lui faisait escorte; on conserve encore dans plusieurs endroits le souvenir de son passage. A Villeraucourt, au diocèse de Verdun, où il séjourna pendant quelques semaines, la tradition montre la place de la cabane qu'il habita, la fontaine où il puisait l'eau, ainsi que le calvaire devant lequel il venait prier. Il conservait dans son voyage sa vie érémitique. Il choisissait ordinairement un bois solitaire à quelque distance du village, se construisait une cellule près d'une fontaine et élevait une croix.

Il passe à Buriville, au diocèse de Nancy, et fait jaillir en ce lieu une source miraculeuse qui devint le but d'un pèlerinage et qui guérit les petits enfants atteints de convulsions.

Dans les Vosges, il apparaît près d'Avrainville, demeure dans un bois qui porte son nom où l'on montrait une large pierre sur laquelle étaient marqués les genoux du Saint en prière. Il ramena beaucoup de pécheurs à Dieu dans cette contrée et convertit une bande de voleurs qui étaient la terreur des habitants. Ceux-ci, pour témoigner à saint Basle toute leur reconnaissance et pour l'engager à se fixer parmi eux, lui construisirent une cellule en pierre.

On le rencontre encore à Lignéville, dans les Vosges; il plante son bâton en terre et une fontaine apparaît au même instant. Depuis, on a bâti à côté une chapelle qui est un lieu de pèlerinage.

SA MORT

Il revient à sa montagne de Verzy, et, pendant plusieurs années, se livre à tous les exercices de la vie érémitique. Mais il n'est plus solitaire; chaque jour on lui amène quelque malade à guérir, quelque infirmité à soulager. Les historiens disent qu'à sa prière les aveugles voyaient et les démons étaient chassés des corps possédés.

Dieu lui fit connaître que le terme de sa vie approchait.

Il envoya un messenger à Limoges pour avertir de sa mort prochaine et ramener son neveu Balsème. Il annonça au jeune homme que Dieu lui avait révélé de le choisir pour continuer sa vie de pénitence et de solitude et pour habiter sa petite cellule sur la montagne, et, s'il est fidèle à cette vocation, Dieu le comblera de ses grâces et de faveurs nombreuses. Balsème, ravi d'entendre ces paroles, se mit aussitôt sous la direction de son oncle et commença à imiter ses vertus.

Enfin, saint Basle sachant que l'heure de sa mort était venue, fait à son neveu ses suprêmes recommandations, puis il se retire dans sa cellule et rend sans douleur son âme à Dieu. Balsème la vit entourée d'anges qui la portaient au milieu des cantiques de joie céleste, jusqu'au trône de la divine Majesté. Saint Basle avait soixante-cinq ans. Son corps fut enseveli à côté de sa cellule, au sommet de la montagne, et bientôt les miracles devinrent si éclatants sur sa tombe que saint Nivard, évêque de Reims, bâtit une église et un monastère en cet endroit où saint Basle avait donné au monde le spectacle de vertus si hautes et d'une mortification si extraordinaire. Son culte est populaire dans le diocèse de Reims et en Lorraine; sa fête se célèbre le 26 novembre.

SOURCE CONSULTÉE

E. QUEUPELOT. — *Saint Basle et le monastère de Verzy*. Reims 1892.

BIENHEUREUX PONCE DE FAUCIGNY

(vers 1100-1178).

Fête le 26 novembre.



Le premier acte du Bienheureux, en arrivant avec ses religieux dans la vallée de Sixt, fut de consacrer ce lieu à Notre-Dame de l'Annonciation.

UN ENFANT D'UNE RARE DISTINCTION

A l'un des confins du Faucigny et du comté de Genevois s'élevait, perché sur un rocher, un château qui dominait la vallée de l'Arve : c'était celui des sires ou barons de Faucigny. L'origine de leur maison se perd dans la nuit des temps. C'est de cette famille que Ponce naquit vers l'année 1100. C'était un enfant d'une rare distinction : il était beau de corps, d'un visage doux et agréable, rayonnant de la grâce baptismale, en sorte que tout en lui, dit de Passier, « semblait une petite ébauche de l'humanité sainte de Notre-Seigneur. A quatre ans, ajoute-t-il, vous l'eussiez vu, attaché au

respect des autels, parer de petits oratoires, imiter le prêtre, rechercher la solitude et demeurer pendant la messe dans un recueillement d'esprit non pareil ».

La coutume, au moyen âge, était de faire instruire les enfants dans les écoles monastiques. Ils y recevaient en même temps qu'une instruction en rapport avec leur condition, des leçons de vertu et de bons exemples qui devaient être leur sauvegarde durant toute leur vie. Dès l'âge de sept ans, Ponce fut placé par ses parents dans un monastère. Il s'y adonna surtout à l'étude des Saintes Ecritures, sans négliger pourtant les sciences humaines, en même temps qu'il vaquait aux exercices de piété.

Une fois de retour au foyer paternel, le jeune homme vit s'ouvrir devant lui les plus brillantes carrières. « A peine eut-il atteint l'âge de dix-huit ou vingt ans, dit de Passier, que tous ceux qui le considéraient le trouvaient orné de tant de rares qualités, qu'ils le regardaient comme un sujet très digne de remplir la première chaire épiscopale qui viendrait à vaquer. » Mais Ponce redoutait les honneurs du sacerdoce et il laissa la dignité épiscopale à son frère, Arducius, qui occupa dignement le siège de Genève pendant un demi-siècle, de 1135 à 1185.

La carrière des armes, elle aussi, pouvait le tenter, d'autant plus qu'il était l'aîné d'une famille qui s'était illustrée dans toutes les nobles causes. Il préféra abandonner à ses frères tous ces avantages pour s'enrôler sous la bannière plus humble, mais plus illustre de Jésus-Christ. Quel noble exemple pour les chrétiens de notre époque qui se laissent si souvent fasciner par les dignités mondaines ! Ponce résolut d'entrer chez les Chanoines réguliers, dont il devait être une des gloires.

Il y avait alors dans la belle vallée d'Abondance un monastère de cet Ordre, dont les moines vivaient en fervents religieux, sous la direction de leur prieur, le vénérable Herluin. « Le bon exemple, la doctrine et la pureté de vie de cette maison, dit de Passier, attiraient de toutes parts, non seulement les peuples qui y accouraient en foule, mais encore des personnes de premier rang et d'un mérite éminent, qui s'y vouaient et consacraient au service de Dieu. »

C'est dans ce monastère que Ponce alla s'enfermer à l'âge de vingt ans.

RÉDACTEUR DE CONSTITUTIONS
LA RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN

« Le jeune novice, raconte son biographe, ne tarda pas à surpasser de beaucoup la perfection des profès les plus exemplaires et les plus consommés. » Il passa environ dix années à pratiquer à un degré héroïque toutes les vertus de son nouvel état. Aussi, une telle lumière ne devait pas rester longtemps sous le boisseau. La communauté d'Abondance conçut une si haute opinion de sa sagesse qu'elle le nomma président d'une Commission chargée d'élaborer les statuts définitifs du monastère. Ponce n'avait guère alors que trente ans. Son premier soin fut d'attirer la grâce de Dieu sur l'affaire capitale qui lui était confiée. Dans ce but, dit la légende du Bréviaire, il s'enfonça davantage dans la solitude, il recourut à la prière, versa des larmes de supplication et s'imposa de rudes pénitences.

Après mûre réflexion, il ne trouva rien de mieux à faire que d'adopter la *Règle de saint Augustin*.

« Sans être surchargée d'observances, elle renferme la moelle de l'Evangile pour toute communauté religieuse : la vie en commun, l'union des cœurs entre religieux ou religieuses de noble ou de basse extraction, l'esprit de prière, la conduite à tenir au réfectoire, les règles de la modestie extérieure sauvegardées par la correction fraternelle, l'emploi des officiers chargés du vestiaire, de l'infirmerie, de la bibliothèque, les devoirs réciproques des inférieurs et du supérieur, le tout couronné par une prière demandant à Dieu la fidélité à ce règlement. Rien de plus simple en apparence ; en réalité, rien de plus admirable.

» En s'assimilant cette règle immortelle, et cela dès premiers, Ponce fit preuve, à trente ans, d'un jugement exquis et très élevé. » (1)

Pour permettre aux moines de connaître cette règle plus parfaitement et de la retenir plus aisément, il en rédigea un résumé qui, selon son expression, « est un bouquet embaumé du parfum de diverses fleurs écloses ». Chaque moine devait le savoir par cœur, absolument comme nous apprenons le Décalogue.

Il y ajouta le *Directoire et l'ordre des offices divins de la Congrégation d'Abondance*. « Le *Directoire*, raconte de Passier, est d'environ cinquante-trois pages. On y voit ce qui doit être observé exactement, sous peine de mortification, chaque jour et chaque heure, touchant les offices divins, les cérémonies, le chant et les rubriques, sans oublier la lecture qui devait se faire au chœur, chaque jour, après Prime, des noms des bienfaiteurs et des confrères de la Congrégation décédés ce jour-là. »

Quand il eut terminé cette œuvre importante — qui devait recevoir sa consécration quelques années plus tard au Concile de Latran (1139) où plus de mille évêques assemblés firent l'éloge de la *Règle de saint Augustin*, — Ponce rentra dans le silence.

LA VALLÉE DE SIXT
CONSTRUCTION D'UN MONASTÈRE

Cependant, une nouvelle voie allait s'ouvrir devant le Bienheureux ; il allait devenir le colonisateur et l'apôtre de la vallée de Sixt, une des plus remarquables et des plus pittoresques des Alpes, confinant au Midi avec celle de Chamonix. A l'époque où notre Bienheureux s'y installa, c'était « un affreux désert ».

« Il ne s'y pouvait, raconte de Passier, introduire aucune commodité de commerce et encore moins de passage ; l'on ne pouvait remarquer une place propre et convenable pour bien asseoir un bâtiment ; il n'y paraissait aucun terroir qui ne fût jonché de

(1) Le B. Ponce de Faucigny, par l'abbé N. Albert.

pierres ou hérissé d'épines et de broussailles. Les épouvantables masses de rochers qui environnent ce lieu de toutes parts n'avaient de quoi fournir convenablement des pierres propres pour édifier, en sorte que, pour la construction des bâtiments qui subsistent encore aujourd'hui, il paraît que l'on n'avait presque que les seuls cailloux que les torrents avaient roulés par-ci, par-là, et réduits en morceaux. »

Telles furent les landes sauvages dont le bienheureux Ponce allait faire une oasis, en compagnie d'un essaim de moines venus d'Abondance. Quand il y arriva, les mains et les yeux élevés vers le ciel, il protesta solennellement que ce lieu serait son séjour et son partage définitif. C'était vers 1140. Le premier acte des religieux fut de consacrer ce lieu à la Sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame de l'Annonciation ; puis, armés de la serpe et de la pioche, ils se mirent à défricher un espace de terrain suffisant pour les besoins de la communauté. En peu de temps, les murs du nouveau monastère furent élevés, et le bienheureux Ponce en fut créé le premier abbé en 1144.

DÉSINTÉRESSÉMENT DE PONCE

Telle était la ferveur des Chanoines réguliers de Sixt que la cour de Rome en eut connaissance. Le pape Adrien IV envoya une Bulle au bienheureux Ponce pour le louer de faire revivre, sous la crosse, les mœurs de la primitive Eglise ; il prend sous sa haute protection son abbaye avec ses personnes, ses biens et dépendances.

Une des vertus les plus rares est celle du renoncement. Un trait, rapporté par de Passier, nous montre excellemment à quel point notre Bienheureux se désintéressait des biens de la terre.

« En l'année 1167, l'illustrissime évêque de Genève, suivi d'un bon nombre des plus apparents chanoines de sa cathédrale, étant venu visiter le monastère de Siz, où se rencontrèrent les vénérables Rodolphe, abbé de Saint-Maurice, Burchard, abbé d'Abondance, et Girold, abbé d'Entremont, il arriva que ce très digne évêque, ému de charité envers ce monastère et sollicité d'un zèle paternel envers ses ouailles, proposa à cette dévote assemblée de prélats et personnes ecclésiastiques, l'intention qu'il avait de contribuer pour la dotation de ce monastère et de lui unir la cure de Samoens avec ses dépendances et appartenances, étant persuadé que, comme elle était l'une des plus grandes et peuplées paroisses de son diocèse, et d'ailleurs située à l'entrée de la vallée de Siz, elle serait par ce moyen d'autant plus avantageusement servie, qu'elle serait réduite sous la direction spirituelle de ses dévots chanoines.

» Le bienheureux abbé Ponce, sur l'in-

stance que l'assemblée lui en faisait, s'en remit à tout ce qu'il leur plairait d'en déterminer. Au même instant, l'illustre Arducius en dicta l'acte de concession, dans lequel il plaça une mention expresse du consentement et de l'acceptation qu'avait faits son saint frère Ponce. Mais, nonobstant ladite concession et acceptation, le bienheureux Ponce voulut que la même cure fût conférée à deux honorables ecclésiastiques qui la demandaient, ne se réservant autre chose pour le droit de cette union, et pendant leur vie naturelle, que la valeur de dix sols genevois. »

PONCE EST ÉLU ABBÉ — SA MORT

Autant le bienheureux Ponce était généreux de ce qui lui revenait en propre, autant il tenait à défendre les droits d'autrui. Turumbert, métral de Bremi, et son frère voulaient s'emparer d'une montagne appartenant à la Chartreuse du Reposoir. Dès qu'il en fut informé, l'abbé de Sixt fut des premiers à demander réparation.

Malgré son grand âge, il franchit, au cœur de l'hiver, des lieux d'un très difficile accès pour se rendre, avec d'autres grands personnages, sur le théâtre du différend. Turumbert fut débouté de ses prétentions.

Cependant, l'abbé d'Abondance, le vénérable Burchard, venait de mourir en 1169 ou 1170. Ponce dut se transporter à la maison-mère de la Congrégation pour présider à l'élection d'un troisième abbé. Or, les suffrages se portèrent unanimement sur l'abbé de Sixt. Profondément ému, Ponce s'efforça de décliner l'honneur qu'on lui rendait : sa profonde humilité s'en croyait trop indigne, mais il dut s'incliner sous le fardeau qu'on plaçait sur ses épaules.

Il ne devait pas le garder longtemps. Soit humilité de sa part, soit qu'il voulût se préparer plus silencieusement à la mort qu'il sentait proche, il quitta l'abbaye d'Abondance pour se retirer à Sixt, heureux, suivant son historien, de dire après le patriarche de l'Idumée :

— Je mourrai dans mon petit nid.

Il s'y prépara en effet au grand voyage. et, lorsqu'il vit venir ses derniers moments, il reçut les sacrements avec une ardente dévotion. Il donna ensuite ses derniers avis à ses fils spirituels : comme saint Jean, il les exhorta surtout à s'aimer les uns les autres ; mais il insista aussi sur l'obéissance, la fidélité à la règle et au service divin. Cela fait, il recommanda son âme à Dieu et implora la protection de la Vierge Marie, puis il rendit doucement son âme à Dieu, le 26 novembre 1178.

LA FONTAINE DE SAINT PONCE

Après la mort précieuse du bienheureux Ponce, son corps « parut beau et vénérable,

comme s'il eût été en vie ». Peu de temps après, on le plaça « dévotement dans l'oratoire qui servait alors pour célébrer et chanter les divins offices ».

On visite aussi dans la vallée de Sixt la *Fontaine de saint Ponce*, à cent mètres environ de l'église. « Il est probable que les druides l'avaient divinisée et que le Saint l'avait bénite pour faire cesser toute superstition. La tradition dit qu'il venait s'y désaltérer dans le temps de ses labeurs et dans les jours d'été, qui ne sont nulle part plus chauds que dans ces vallées resserrées, où les hivers sont si rigoureux. » La tradition dit aussi que l'eau de cette fontaine fut changée en vin lors de la dernière maladie du Saint comme pour le forcer à accepter du vin reconnu nécessaire à son état.

UN TOMBEAU GLORIEUX

Le tombeau du Bienheureux devint bientôt le but d'un pèlerinage très populaire. Les fidèles y accouraient en foule : on y apporta même les enfants, on y conduisit les malades, on y recueillait une pluie de grâces signalées ; « tellement, dit de Passier, que, depuis plusieurs siècles, et de père à fils, ce salutaire sépulcre a été recommandable par le débordement de beaucoup de grâces qu'il a plu à Dieu y opérer, par l'intercession de son serviteur, notamment envers les pauvres fébricitants, qui s'y sont recommandés ou dévotement acheminés pour avoir la commodité de se jeter et coucher sur la pierre-table du monument, soudain que l'accès de leur fièvre les attaquait, où ils recevaient des favorables secours et rapportaient des notables soulagements en leurs infirmités ».

RECONNAISSANCE DES RELIQUES D'UN SAINT PAR UN SAINT

Parmi les pèlerins illustres qui vinrent se recommander au Bienheureux, nous signalerons l'illustre évêque de Genève, saint François de Sales. Il ne s'y rendit pas moins de quatre fois. L'histoire mentionne que, pour venir en aide aux chanoines qui devaient recevoir les nombreux visiteurs accompagnant le saint évêque, Dieu permit deux miracles. « On prit une si grande quantité de poissons que jamais on avait vu le Giffre en produire autant ni de si gros » ; deux cent et quarante repas ne diminuèrent point ni le pain ni le vin de l'abbaye. Jean de Passier, biographe du bienheureux Ponce, fut un des témoins de ces miracles.

Saint François de Sales fit une reconnaissance des reliques du Bienheureux devant cinq ou six témoins.

« Après avoir demeuré, dit de Passier, un bon espace de temps devant ce sépulcre, les flambeaux allumés et une des pierres de devant levée, l'on en sentit exhaler une très suave odeur, qui embauma toute l'église. Et s'étant fait éclairer pour y voir le dedans, il trouva que les ossements n'étaient pas en leur place ni symétrie, ce qui lui fit dire qu'ils avaient été autrefois transportés.

» Cependant, cette visite fut divulguée, et plusieurs y accoururent avec grande dévotion, lesquels voyant que ce saint prélat en tirait quelques ossements pour mettre en la sacristie d'icelle, le supplièrent très instamment de leur en départir quelques parcelles, comme il fit, après qu'il eut choisi celle qu'il destinait pour soi (un doigt) et pour ladite sacristie. Et comme il tenait entre ses mains le plus notable de ces saints ossements, élevant les yeux, il prononça tout haut : « Messieurs, voyez l'os d'un grand » serviteur de Dieu, qui a beaucoup travaillé » pour Notre-Seigneur et pour son Eglise. »

Le bienheureux François, ajoute Charles-Auguste, se lamenta ensuite de ce que, jusques à présent, il ne s'était trouvé personne qui eût laissé par écrit la vie et les miracles du bienheureux Ponce.

CONFIRMATION CANONIQUE DU CULTE

Le culte du Bienheureux s'est perpétué de nos jours. En 1890, pour lui donner une confirmation officielle, Mgr Isoard, évêque d'Annecy, ouvrit un procès canonique afin d'en obtenir la reconnaissance de Rome. Il s'agissait, en effet, de prouver que, conformément aux règles tracées par Urbain VIII en 1634, le culte du vénérable Ponce avait plus d'un siècle entier d'existence, et que, depuis, il n'avait cessé d'être pratiqué.

La Congrégation des Rites confirma et sanctionna le culte du Bienheureux le 15 décembre 1896.

Réflexion. — Pour nous porter à accomplir le plus parfaitement possible nos devoirs de chrétiens, regardons souvent le ciel où vivent les saints. Là, il n'y aura plus d'infirmités, ni de chagrins, ni de tristesses ; là, il n'y aura plus de séparations, les élus se retrouveront pour ne plus se quitter. Souffrons donc comme les saints, un moment sur la terre, afin d'aller un jour régner avec Dieu.

SOURCE

Le bienheureux Ponce de Faucigny, par l'abbé NESTOR-V.-L. ALBERT, chanoine de la cathédrale d'Annecy. Imprimerie Abry, Annecy, 1903. (Cette notice en est un résumé.)

SAINT JOSAPHAT. ROI DES INDES

Fête le 27 novembre.



L'ermite saint Barlaam (fêté aujourd'hui) convertit le prince Josaphat.

CE QUE C'ÉTAIT QU'ABENNER — NAISSANCE DE JOSAPHAT

Peu de temps après que le sang de l'apôtre saint Thomas, répandu dans les Indes, eut fait germer en ce pays la divine semence de la religion du Christ, il

s'éleva un roi puissant, fameux entre tous, du nom d'Abenner. Il était fort instruit dans toutes les sciences naturelles et possédait de nombreuses richesses. D'un fanatisme outré pour le culte des faux dieux, dans lequel il avait été élevé, une seule chose

Étonnait, c'est qu'on pût s'abaisser à embrasser une religion dont le chef était mort sur la croix. Aussi voyait-il avec rage les progrès de la religion chrétienne dans ses États. Il se contenait cependant, mais sa colère éclata tout à fait lorsqu'il apprit que le satrape qu'il aimait le plus, et qu'il avait comblé de faveurs, préférant le service de Dieu à celui d'un prince de laterre, avait généreusement quitté richesses, femme et enfants pour se retirer dans la solitude. Ce fut le signal d'une sanglante persécution au milieu de laquelle un fils, longtemps désiré, naquit au farouche Abenner. C'était une rose qui naissait d'un buisson d'épines; le sang des chrétiens semblait l'y avoir fait pousser.

COMMENT UN ASTROLOGUE, PAR LA PERMISSION DE DIEU, PUT PRÉDIRE UN JOUR LA VÉRITÉ

Le nouveau-né paraissait être plutôt un fruit du ciel que de la terre, soit à cause de la stérilité qui avait jusqu'alors frappé ses parents, soit à cause de la beauté incomparable qui rayonnait sur sa figure, son père l'appela Josaphat.

A sa naissance, il y eut de grandes réjouissances à la cour, tous les astrologues du royaume y furent convoqués, et tous prédisaient à l'envi la gloire, les combats qui devaient illustrer le fils d'Abenner, et les royaumes qu'il devait conquérir. Leur chef seul se taisait, et quand le roi, étonné, lui en demanda la raison: « Prince, lui dit-il, votre fils, il est vrai, deviendra puissant et grand, mais ce ne sera pas dans ces royaumes qui nous entourent, ce sera dans un autre infiniment plus beau et plus excellent. Il deviendra chrétien et rien sur la terre ne pourra l'empêcher d'embrasser cette religion que vous détestez tant, comme rien ne pourra l'en détacher.

A ces mots, l'orgueil paternel disparaît pour faire place à un sombre abattement. Comme les nuées dans l'air sont chassées par le vent, ainsi toutes les joies que le père s'était promises dans l'avenir, se sont évanouies en un clin d'œil. Malgré son peu d'espoir, il résolut cependant de s'opposer autant que possible à l'accomplissement de la funeste prédiction.

COMMENT LE ROI ABENNER VOULUT EMPÊCHER DIEU D'ARRIVER JUSQU'À SON FILS

Il fit d'abord construire, à cet effet, à peu de distance de la ville royale, un superbe palais regorgeant de richesses, dans lequel il enferma Josaphat. Il voulut choisir lui-même parmi les hommes les plus beaux et les mieux dotés de son royaume, les serviteurs et les maîtres qui devaient soigner les uns le corps, les autres l'esprit du jeune prince. Puis, sous peine de mort, il interdit à tout autre l'entrée du palais. Ce qu'il voulait surtout éviter à son fils, c'était le spectacle des misères humaines, la pauvreté, la maladie, la mort, afin que, environné de délices, la pensée d'un autre ciel que celui dont il jouissait ne vint jamais le troubler.

Josaphat était doué d'une merveilleuse intelligence; il eut bientôt appris toutes les sciences des Perses; les secrets de la nature lui devinrent familiers, ses maîtres voyaient le moment où ils n'auraient plus rien à lui apprendre. Ils furent un jour effrayés de le voir s'élever par lui-même au seul spectacle des choses visibles, à l'idée d'un Dieu invisible et leur prouver qu'il ne pouvait y en avoir plusieurs. C'était toujours sur ce Dieu qu'il voulait connaître, que l'enfant aimait à multiplier ses questions; ceux-ci n'y pouvant pas répondre, les éludaient le plus souvent et parlaient d'autre chose.

Josaphat s'en apercevait, et c'est pourquoi, au milieu des délices sans nombre qui entouraient son corps, il n'était pas heureux, parce que son

âme ardente, haletante après la vérité, ne l'avait pas encore trouvée.

A mesure qu'il grandissait, sa tristesse croissait avec lui, surtout lorsqu'il songeait à la dure captivité dans laquelle on le détenait et dont il ne pouvait deviner les motifs. Son père, le voyant dépérir de jour en jour, fut contraint de lui laisser la liberté de sortir du palais autant qu'il voudrait.

Il recommanda en même temps à ses serviteurs d'écarter avec le plus grand soin de son chemin tout ce qui pourrait choquer sa vue, et faire impression sur son cœur.

Malgré cette précaution, le fils du roi rencontra un jour un vieillard couvert de rides, la tête chauve et penchée vers la terre. Frappé de stupeur à cette vue: quel est cet homme? dit-il à ses officiers. C'est un homme qui touche à sa fin, lui répondent-ils en riant, et ils lui expliquèrent tout le mystère de la mort qu'ils lui avaient laissé ignorer jusqu'à ce moment.

Leurs paroles pénétrèrent bien avant dans l'âme du jeune homme, il revint tout pensif. Revenu en son palais, il répétait sans cesse: La mort me saisira donc moi aussi, et après, qui se souviendra de moi? serai-je, pour toujours et tout entier, réduit en poussière, ou bien jouirai-je d'une autre vie?

Un doute cruel déchirait son esprit; il tomba bien-tôt dans un profond chagrin. Un serviteur qui l'aimait beaucoup s'en aperçut et lui en demanda la cause, s'offrant à le soulager autant qu'il lui serait possible.

« Je souffre, lui dit-il, parce que je ne sais point toute la vérité, et qu'il n'y a personne pour me l'enseigner.

— Hélas! lui répondit le serviteur, pourquoi votre père a-t-il chassé tous les sages du royaume, en exilant ou en tuant tous les chrétiens? »

En entendant ce mot de chrétiens, Josaphat tressaillit et il commença à les estimer et à les aimer beaucoup, parce qu'ils étaient sages et qu'ils possédaient la vérité; mais Dieu aimait encore plus Josaphat.

COMMENT JOSAPHAT DEVINT CHRÉTIEN

En ce temps-là, un vénérable solitaire, du nom de Barlaam, qui habitait dans le désert de Sennaar, eut une vision dans laquelle un ange lui révéla les angoisses du fils d'Abenner. Plein de compassion, il revêtit ses anciens habits du monde et se mit aussitôt en route pour le soulager. Il se faisait passer partout pour un riche joaillier possédant et vendant des pierres précieuses de toutes sortes. Ce fut en cette qualité qu'il parvint enfin, après mille périls et mille peines, à être introduit auprès de Josaphat.

« Prince, dit-il en le voyant, réjouissez-vous, voici que je vous apporte une pierre précieuse, qui dépasse en beauté toutes celles que vous avez vues jusqu'ici et en comparaison de laquelle vos richesses ne sont rien. Pour vous l'apporter, j'ai fait un long chemin et j'ai parcouru beaucoup de contrées, afin de vous montrer ce que vous n'avez jamais vu, et de vous enseigner ce que vous n'avez jamais appris. Et le vieillard se mit à lui parler de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, de son incarnation, de sa mort, de sa résurrection et des mystères de la religion chrétienne.

A mesure qu'il parlait, une merveilleuse transformation s'opérait en Josaphat, tous ses doutes se dissipaient au contact de la grâce, comme les ténèbres s'enfuient peu à peu à l'approche du jour, son visage rayonnait de bonheur. Quand Barlaam eut fini de parler, le jeune prince se jeta à son cou en pleurant. Il avait enfin trouvé la joie avec la vérité; malgré toutes les précautions d'Abenner, son fils était chrétien.

Par la permission de Dieu, Barlaam put revenir plusieurs fois au palais, les gardes le laissaient passer sans défiance, il en profita pour baptiser le prince et lui donner la Sainte Eucharistie pour le fortifier dans tous les combats qu'il aurait bientôt, sans doute, à soutenir; enfin, les soupçons s'éveillèrent et le vieux maître, après avoir encouragé son disciple à supporter généreusement tous les tourments plutôt que de renier la foi du Christ, retourna dans sa solitude.

Josaphat, resté seul au milieu d'une cour païenne, avec un père païen, prévint toutes les tribulations qui l'attendaient; il implora avec larmes le secours du Seigneur et se prépara à la lutte.

BOULEUR D'ABENNER — PREMIÈRE ÉPREUVE DE JOSAPHAT

Abenner apprit bientôt ce qui s'était passé; malgré vingt ans de luttés pour retarder l'accomplissement de la funeste prophétie, son fils était chrétien. Sa douleur, autant que sa colère, fut immense. Il s'élança d'abord à la poursuite de Barlaam, voulant venger sur lui tant de maux. Après avoir chevauché six jours et six nuits inutilement, il revint triste et fatigué au palais de Josaphat. Ce fut par les larmes d'abord qu'il s'efforça d'ébranler le jeune prince : « Hélas ! très doux fils, lui disait-il, qu'as-tu fait ? Jamais un père ne ressentit autant de joie que moi à la naissance de son enfant, et jamais aucun fils ne causa tant de tristesse à son père.

— Cher père, lui répond celui-ci, après avoir longtemps gémi dans les ténèbres, j'ai trouvé la vérité et je suis heureux, je ne désire plus qu'une chose, c'est de vous en faire jouir comme moi. »

A ces paroles, Abenner change de ton; il fait à son fils les menaces les plus terribles.

« Pourquoi donc vous vanter auprès de moi de votre titre de père, interrompit Josaphat, puisque vous pleurez de rage de la félicité de votre fils et que vous voulez me traiter comme vous n'avez jamais traité vos ennemis ? Mais vous n'y gagnerez rien, vous n'y ferez que perdre votre nom de père, pour devenir un tyran, car vous poursuivriez plus facilement l'aigle rapide dans les airs et vous atteindriez plutôt le ciel avec votre main que de me séparer de l'amour de mon Dieu. »

Abenner, le désespoir dans l'âme, se retira vaincu.

COMMENT UN MAGICIEN, FEIGNANT D'ÊTRE BARLAAM, SE JETA LUI-MÊME DANS LE PIÈGE QU'IL AVAIT TENDU POUR UN AUTRE

Un jour, Arachis, le maître du palais, vint trouver le roi : « Seigneur, dit-il, modérez votre douleur, j'ai trouvé un moyen infaillible de vous ramener Josaphat. Je connais un magicien célèbre du nom de Nachor, fort instruit dans les mystères des chrétiens, et qui ressemble parfaitement à Barlaam.

« Assemblez tous les sages du royaume, et dans une discussion solennelle, le faux Barlaam, d'accord avec nous, après avoir d'abord défendu la religion chrétienne, avouera s'être trompé, et votre fils, en voyant son maître couvert de honte, incapable de répondre à ses adversaires, reviendra, lui aussi, au culte de nos dieux. »

Le lendemain, on apprit dans toute la ville que Barlaam, le séducteur, avait enfin été saisi et que le roi s'appropriait à lui faire subir des supplices proportionnés à ses crimes.

Josaphat, fort affligé à cette nouvelle, versa d'abondantes larmes sur le sort de son maître, mais la nuit suivante, une vision merveilleuse lui découvrit l'imposture de Nachor et l'exhorta à persévérer.

Peu de jours après, Abenner vint le trouver de nouveau : « Puisque ma tendresse n'a pu te persua-

der, lui dit-il, j'ai voulu te convaincre par ma raison, et c'est pourquoi j'ai épargné ton Barlaam, afin que lui et les chrétiens soutiennent, s'ils le peuvent, leur doctrine impie contre les sages de notre nation. Mais, cher fils, s'il est vaincu, prends-tu de te rendre avec lui, comme nous, nous nous rendrons à toi s'il est vainqueur ?

— Il n'y eu jamais de plus sage décision », répondit le jeune homme en souriant et, confiant au Seigneur, il le promit.

Au jour fixé, une multitude immense se réunit dans une salle du palais, curieuse de connaître l'issue du débat. Quand tous eurent pris place, Josaphat, s'avancant vers le faux Barlaam, lui dit : « O Barlaam, tu m'as tout fait perdre ou tout gagner. Je regorgeais de richesses, je nageais dans les délices et, alléché par l'espoir des biens éternels que tu m'as promis, j'ai tout quitté. Entraîné par tes discours, j'ai abandonné la religion de mon père; ses pratiques, je les ai réputées impies, et je me suis attaché avec ardeur à la tienne.

« A toi, maintenant, de défendre en public ce que tu m'as persuadé de croire. Si tu parviens à prouver, comme je l'espère, que la doctrine que tu m'as enseignée est la seule véritable et que toutes les autres sont fausses, des honneurs immenses t'attendent.

« Dans le cas contraire, ma vengeance sera terrible; je déchirerai ton cœur de mes propres mains, je t'arracherai la langue, et avec le reste du corps, je la donnerai aux chiens, afin qu'on apprenne, par ton exemple, à ne point abuser des fils des rois. »

En entendant ces paroles, Nachor vit, mais trop tard, le péril dans lequel il était tombé. Vainqueur ou vaincu, il avait tout à craindre, soit du père, soit du fils; cruellement agité en son cœur, il résolut, par inspiration divine, de soutenir la vérité.

VICTOIRE DE NACHOR — SA CONVERSION

En effet, aussitôt la discussion ouverte, le magicien commence à parler sur la religion chrétienne avec une telle éloquence que tous les sages pâlisent; il passe en revue les dieux de l'Égypte, de la Perse, des Grecs, des Romains, et il démontre avec évidence qu'ils sont faux. Abenner attend vainement le moment où le faux Barlaam doit s'avouer vaincu, tous ses rhéteurs sont muets; enfin, le peuple applaudit à la parole du chrétien Barlaam, on lui décerne la victoire, et le roi, furieux, est obligé de lever la séance.

Josaphat triomphait encore. N'ignorant pas la colère de son père contre Nachor, il le fit cacher chez lui, et là, lui révéla qu'il savait bien qui il était. Et celui-ci, s'étant jeté à ses genoux pour lui demander pardon de sa fourberie, il continua : « Réjouis-toi, cher Nachor, d'avoir été choisi pour être le protecteur de la vérité, tu n'as point voulu souiller tes lèvres par le mensonge, que le Seigneur t'en récompense en te faisant voir sa face. »

Aussitôt, la grâce toucha tellement le cœur du magicien que, versant un torrent de larmes au souvenir de ses péchés passés, il partit cette nuit-là même pour aller les expier dans quelque affreux désert.

Le roi, sur le conseil des prêtres des idoles, chassa les serviteurs de son fils et l'entoura de personnes abominables, sans corrompre la pureté de son cœur.

COMMENT JOSAPHAT DEVINT ROI — CONVERSION D'ABENNER

Tout en maudissant son fils, Abenner l'admirait dans le fond de son cœur; malgré les persécutions, quelquefois si pénibles et si dangereuses dont il l'avait accablé, il le retrouvait toujours le même,

plein de tendresse et de sollicitude pour lui; il l'avait dépouillé de ses biens, lui avait enlevé les officiers qui le servaient depuis son enfance et avait mis en leur place des créatures indignes et effrontées, des courtisans impurs; jamais Josaphat ne lui avait reproché sa cruauté. Confiant dans le Seigneur, il s'était remis lui-même entre les mains de son père, souffrant de lui avec douceur et patience tous les maux, ne désirant, en revanche, que lui rendre tous les biens en lui donnant Jésus-Christ. Si son père, avait désespéré de ramener son fils au culte des idoles, lui espérait toujours rendre son père à Dieu, et il attendait l'heure fixée par la Providence.

Abenner, irrésolu, ne sachant plus quel parti prendre, assemble un jour son conseil pour savoir ce qu'on ferait du jeune prince :

« Faites-le roi, lui dit Arachis, le maître du palais; donnez-lui la moitié de votre royaume, et vous aurez ainsi conservé le plus aimable des fils avec votre meilleur successeur au trône. »

Josaphat fut donc roi, il eut la moitié des Indes en partage. En arrivant dans sa nouvelle capitale, il commença par détruire tous les édifices païens; une belle église, consacrée au Christ, s'éleva au milieu de la place publique, et il fit dresser de grandes croix sur les remparts de la ville pour la protéger. Ce fut l'âge d'or pour l'heureux peuple qu'il eut à gouverner. Doux, affable, bienveillant pour tous, le jeune roi gagnait tous les cœurs de ses sujets pour les donner ensuite à Dieu; on accourait vers lui de toutes parts.

Les guerriers, les courtisans d'Abenner désertaient peu à peu la cour du père pour aller vivre sous l'obéissance du fils. On n'avait jamais vu, disait-on, tant de sagesse dans un si jeune roi. Pour lui, il méprisait toute cette gloire humaine; ses yeux, constamment levés vers le Seigneur, ne furent point obscurcis par l'encens des louanges, et Dieu combla enfin tous ses vœux en lui accordant la conversion d'Abenner.

Après avoir reçu le baptême, le vieux roi ne voulut plus reprendre ses habits royaux, il était enfant du Christ et cela lui suffisait maintenant.

Devant tout le peuple assemblé, il déclara son fils héritier de ses biens et son unique successeur.

Puis, on vit l'ancien persécuteur des moines s'acheminer, à son tour, vers la solitude pour y pleurer ses péchés. Il y vécut quatre ans dans la plus sincère pénitence, n'osant jamais lever les yeux au ciel, ni prononcer le nom de Dieu. Au bout de ce temps, il tomba dans une maladie mortelle pendant laquelle le moribond, effrayé tout à coup au souvenir de ses fautes, se crut damné pour toujours. Mais Josaphat était là, la parole si douce et si persuasive du fils rendit la paix au père, qui, plein de joie et de confiance, s'endormit ensuite dans le Seigneur.

COMMENT, A VINGT-CINQ ANS, LE ROI JOSAPHAT FIT GÉNÉREUSEMENT A DIEU LE SACRIFICE DE SON ROYAUME

Quarante jours après la mort d'Abenner, Josaphat assemble les grands de sa cour dans une réunion solennelle :

« Chers fils et chers frères, leur dit-il, vous n'ignorez pas comment la mort vient de frapper le roi mon père; elle l'a frappé comme le dernier de ses sujets, et ni ses richesses, ni son ancienne puissance, ni même la tendresse de son fils n'ont pu détourner de sa tête le coup fatal. Ainsi en sera-t-il de nous un jour, et, après notre mort, rien ne nous suivra et ne nous servira, excepté nos bonnes œuvres. Permettez-moi donc d'aller me préparer dans le désert à cet heureux et terrible moment, et d'accomplir ainsi le vœu que j'ai fait au Seigneur

dès ma jeunesse de me consacrer à lui seul, sans réserve, en le servant dans la solitude. »

A ces mots, un grand tumulte s'éleva dans l'assemblée : « Nous n'aurons jamais d'autre roi que Josaphat, » s'écrie-t-on de toutes parts.

Obligé de céder à ce torrent populaire, celui-ci revient au palais le cœur plein de tristesse. Il appelle son conseiller intime Barachias, le chef des satrapes; il le presse, il le supplie par mille raisons d'accepter la couronne.

« O roi! que votre jugement est peu conforme à la doctrine du Sauveur! lui répond ce généreux chrétien; si, comme vous le dites, il est si doux de régner, pourquoi vous en aller? Et si le poids d'un royaume est si lourd et si dangereux, pourquoi en voulez-vous charger les épaules de votre frère? »

Le roi semble convaincu; la nuit venue, il s'enfuit du palais. Reconnu et arrêté le lendemain par ses serviteurs, il est contraint d'y rentrer; mais il déclare à tous que c'est le dernier jour qu'il a encore à passer avec son peuple; après quoi, on ne verra plus jamais sa face.

Et, en effet, en voyant sa résolution inébranlable, on n'ose plus le retenir. Sur son ordre, Barachias est proclamé roi; il lui remet lui-même l'anneau et la couronne royale. Puis, après avoir longtemps prié pour la prospérité du royaume, il s'éloigna au milieu des pleurs et des gémissements de tous. Lui seul était joyeux et il ne cessait de répéter au fond de son cœur : « Vous avez brisé mes liens, Seigneur, et c'est pourquoi je vous chanterai comme le passereau délivré des lacets du chasseur. »

COMMENT JOSAPHAT RETROUVA SON ANCIEN MAÎTRE BARLAAM ET COMMENT ILS VÉCURENT ENSEMBLE COMME DEUX ANGES

Il faut se rappeler dans quel luxe et quelles délicatesses cet enfant avait été élevé pour se faire une idée des grandes fatigues que le serviteur de Dieu eut à supporter en parcourant à pied l'immense désert qui le séparait de la cellule de son ancien maître Barlaam, vers qui il dirigeait ses pas. Le démon ne manqua pas d'y venir l'éprouver de toutes manières. Tantôt, lorsqu'il le voyait bien fatigué, il lui représentait les douceurs et les commodités de son palais; tantôt, rugissant comme le lion ou sifflant comme le serpent, il voulait lui barrer le passage; mais Josaphat, faisant le signe de la croix, avançait toujours jusqu'à ce que, sur les indications d'un saint ermite, il eût trouvé dans un trou de rocher la demeure de Barlaam, qui allait maintenant devenir son palais.

Qui pourrait dire ici la vie admirable que Josaphat mena longtemps avec son maître et longtemps encore après la mort de celui-ci?

Il fit de son corps une hostie vivante et agréable; après l'avoir soumis tout le jour à de rudes travaux, il lui disputait encore le soir les quelques herbes qui lui servaient de nourriture, et il passait la nuit à chanter les louanges du Seigneur. L'enfer se montrait plein de haine pour un homme qui avait quitté la cour pour un désert, des vêtements précieux pour un affreux cilice, mais le ciel se montrait pour lui plein d'amour et Jésus venait souvent consoler son serviteur par des visions merveilleuses qui l'encourageaient et le réconfortaient. Trente ans s'écoulerent ainsi; puis l'ancien roi, devenu ermite et pauvre, alla jouir au ciel du royaume qui ne finit point.

Il fut enseveli près de l'ermite saint Barlaam. L'Eglise n'a point voulu les séparer dans le triomphe, et elle célèbre ensemble la fête de saint Barlaam et de saint Josaphat le 27 novembre.

FR. BERNARD.

cant à tous ses biens, quitta sa patrie et alla se faire religieux au monastère de Lérins. Etant encore dans sa famille, il avait déjà, avec la réflexion et la maturité d'esprit qui le distinguait, fait le vœu de chasteté; il venait maintenant se consacrer entièrement à Dieu et compléter son sacrifice par l'obéissance et la pauvreté monastique. Les choses de la terre lui paraissaient bien méprisables, dit son historien, quand il les comparait aux biens du ciel. D'ailleurs, Dieu, à lui seul, ne vaut-il pas infiniment plus que toutes les créatures ensemble?

L'ABBAYE DE LÉRINS

Près des côtes de Provence, non loin du rivage sur lequel la ville actuelle de Cannes sème ses nombreux petits palais d'hiver, s'élèvent deux îles de peu d'étendue : ce sont les îles de Lérins. Quand saint Maxime y aborda, il y a plus de quatorze siècles, saint Honorat venait d'établir dans l'une d'elles une communauté de moines bientôt florissante; et, dans l'île voisine, un couvent de religieuses s'était formé sous la direction de sainte Marguerite, sœur de saint Honorat.

Honorat, l'illustre maître que Maxime venait chercher comme son directeur dans les voies de la perfection, était déjà justement admiré dans les Gaules. Né à Toul d'une famille riche et noble, mais païenne, Honorat s'était fait chrétien, malgré de grands obstacles; il reçut le baptême avec sa sœur Marguerite et ensemble ils convertirent leur frère aîné Venantius. A la mort de leurs parents, ils distribuèrent leurs biens aux pauvres, et, pour échapper aux louanges que leur attirait leur générosité et leurs autres vertus, ils s'enfuirent à Marseille. Là, Honorat et Venantius, laissant Marguerite dans un couvent de religieuses, partirent avec le moine saint Capraise pour aller étudier la vie monastique auprès des illustres solitaires qui embaumaient alors l'Orient du parfum de leur sainteté.

Saint Venantius mourut en Grèce durant ce pieux pèlerinage; mais la Providence avait déjà donné à Honorat comme un nouveau frère dans la personne d'un noble Assyrien nommé Jacques. Officier distingué dans les armées du roi de Perse et encore païen, Jacques s'était fait chrétien en voyant l'héroïsme des catholiques persécutés dans son pays. Pour suivre la religion véritable, il avait quitté son grade, ses biens, sa patrie et s'était retiré sur le territoire de l'empire romain. Dans la ville de Nicodémie, en Asie Mineure, il eut le bonheur de connaître saint Honorat et s'attacha à lui.

De retour en Provence, nos trois pèlerins se lient d'une étroite amitié avec saint Léonce, évêque de Fréjus, originaire de Nîmes, et se retirent dans la solitude de Lérins, alors déserte et infestée de nombreux serpents, que la prière d'Honorat chassa miraculeusement dans les flots.

De nombreuses vocations viennent bientôt augmenter la communauté naissante; on bâtit une église et un monastère, et saint Honorat, nouveau Moïse, fait jaillir une source d'eau douce d'un rocher où il n'y en avait point eu jusqu'alors. « L'île change de face, écrit M. de Montalembert, le désert devient un paradis. Une campagne bordée de profonds ombrages, arrosée d'eaux bienfaisantes, riche de verdure, émaillée de fleurs, embaumée de leur parfum, y révèle la présence féconde d'une race nouvelle. Honorat, dont le beau visage rayonnait d'une douce et attrayante majesté, y ouvre les bras de son

amour aux fils de tous les pays qui voulaient aimer le Christ; il lui arrive en foule des disciples de toutes les nations. L'Occident n'a plus rien à envier à l'Orient, et bientôt cette retraite, destinée dans la pensée de son fondateur à renouveler sur les côtes de la Provence les austerités de la Thébaïde, devient une école célèbre de théologie et de philosophie chrétienne, une citadelle inaccessible aux flots de l'invasion barbare, un asile pour les lettres et les sciences qui fuyaient l'Italie envahie par les Goths, enfin une pépinière d'évêques et de saints qui répandirent sur toute la Gaule la science de l'Evangile et la gloire de Lérins. »

LES MOINES APOSTRES

Tel était le monastère de Lérins où Maxime était venu embrasser la vie religieuse. Parmi les Frères, avec Vincent de Lérins et Salvien, dont nous admirons encore les savants et vigoureux écrits, se trouvait saint Eucher, plus tard archevêque de Lyon; saint Hilaire, plus tard archevêque d'Arles; saint Loup, qui fut ensuite évêque de Troyes et sauva sa ville épiscopale des mains du farouche Attila qui ravageait la Gaule à la tête de 700 000 barbares. Beaucoup d'autres furent également appelés à gouverner des diocèses : ainsi, Valérianus devint évêque de Cimiez et de Nice; Aurélius, évêque de Fréjus; Saloni-us, évêque de Genève; Véranus, évêque de Vence.

Honorat, ce maître admirable dans la science de la sainteté monastique, formait encore plusieurs de ses disciples à l'apostolat, œuvre d'autant plus nécessaire que l'empire romain s'écroulait alors en Occident, envahi de toutes parts par les peuples barbares, les uns païens, les autres hérétiques. Heureusement pour l'humanité, l'Eglise catholique était là pour adoucir et civiliser peu à peu les vainqueurs en les convertissant, pour garder en ses monastères le trésor des sciences et des lettres et faire l'éducation des grandes nations modernes.

Saint Honorat sortait quelquefois de Lérins pour évangéliser, avec quelques-uns de ses moines, les campagnes qui s'étendent entre le Rhône et les Alpes. Dans une de ces excursions apostoliques, saint Jacques et saint Maxime l'accompagnent et viennent prêcher aux montagnards des Alpes Grées, parmi lesquels il y avait encore de nombreux païens qui rendaient un culte spécial au serpent. Les missionnaires eurent plus d'une fois à souffrir persécution, mais leur apostolat porta cependant des fruits durables. Chassés d'une vallée, ils prêchaient dans une autre.

Réfugiés quelque temps dans la vallée de Luce, appelée ainsi sans doute à cause de ses forêts qui sont encore une de ses richesses (*lucus*, bois), ils y forment une chrétienté qui deviendra florissante. Et, plus tard, la principale paroisse de cette vallée, que son remarquable château fera nommer la *vallée de Beaufort*, prendra pour patron saint Maxime, pendant qu'une paroisse voisine se mettra sous le patronage de saint Jacques. Puisse la protection de ces deux saints conserver toujours aux fils la foi qu'ils ont enseignée aux pères!

Les guerres causées par l'invasion des Burgondes interrompent les travaux des missionnaires, qui rentrent à leur abbaye de Lérins. Saint Jacques ne tarda pas à revenir avec plusieurs prêtres fonder définitivement le diocèse de Tarentaise, dont il fut le premier évêque (426).

SAINT MAXIME

MOINE DE LERINS PUIS ÉVÊQUE DE RIEZ

Fête le 27 novembre.



Saint Maxime de Riez sacré solennellement évêque.

Maxime vit le jour dans l'antique ville de *Decomeum*, aujourd'hui Château-Redon, près de Digne, en Provence (1). C'était dans la dernière moitié du 1^{er} siècle.

Ses parents, excellents chrétiens, mirent un grand soin et une vigilance pleine de dévouement à bien élever ce cher enfant que Dieu leur avait confié, à le conserver dans cette belle innocence dont son âme avait été revêtue au jour de son baptême, à lui apprendre enfin à se rendre digne du bienheureux et éternel héritage du ciel que le Père céleste lui avait promis en ce beau jour.

Docile à une éducation aussi chrétienne, Maxime, encore enfant et jeune homme, était

déjà un petit saint. C'est le témoignage que rend de lui Dinamius Patricius, son plus ancien historien, qui faisant un admirable tableau de ses vertus précoces, ajoute naïvement que l'enfant laissait bien prévoir dès lors qu'il serait tout à fait digne de son nom par la très grande grâce et sainteté dont devait briller son âme. Maxime, en effet, en latin *Maximus*, signifie *très grand*.

D'une piété angélique, doux et modeste, humble et obéissant, charitable envers les pauvres, ami de la paix et de la retraite, il fuyait l'oisiveté, aimait l'étude et se livrait souvent à de pieuses lectures pour s'instruire davantage dans les choses de Dieu; son visage, où se reflétaient la gravité et la sérénité de son âme, inspirait déjà le respect. Encore dans le monde, il ressemblait à un religieux.

Quand vint l'âge où le monde semble offrir le plus d'espérance à la jeunesse, Maxime, renon-

(1) Au temps de saint Maxime, ce même lieu s'appelait *Castrum de Corneto*. Encore aujourd'hui, le coteau qui fut le lieu précis de la naissance du saint porte le nom de *Coteau des Cornettes*.

En même temps, saint Honorat, choisi malgré lui pour devenir archevêque d'Arles, désignait saint Maxime pour lui succéder dans le gouvernement de l'abbaye de Lérins.

SAINT MAXIME ABBÉ DE LÉRINS

Le nouveau supérieur était digne de son maître, et l'abbaye continua à fleurir sous sa prudente et sage direction.

« Entre toutes les retraites habitées par les pieux serviteurs de Jésus-Christ, j'aime et j'honore ma chère Lérins, écrivait saint Eucher, arraché à cette solitude pour être élevé sur le siège épiscopal de Lyon. Elle méritait de fixer le choix d'Honorat, ce père des saints, ce fondateur en qui revit la majesté des patriarches et des apôtres. Maintenant Honorat est devenu le pontife d'Arles. Mais Lérins a gardé Maxime, grand par cela seul qu'il fut jugé digne de succéder à Honorat dans le gouvernement des monastères..... O bon Jésus! quels saints, quels anges j'ai vus là! Le parfum répandu du vase d'albâtre évangélique n'exhalait pas une plus suave odeur. C'était comme une atmosphère de vie céleste. Le rayonnement de l'homme intérieur illuminait les visages. Etroitement unis dans la charité, déferents par l'humilité, d'une piété tendre et d'une espérance invincible, leur démarche était modeste, leur obéissance rapide, leur abord silencieux. Leur regard plein de sérénité. On eût dit un bataillon de l'armée des anges. Ils ne convoitaient rien, ne désiraient rien, si ce n'est le Dieu qu'ils désiraient encore tous en le possédant. Ils aspirent à la vie bienheureuse et ils l'ont déjà. Ils s'élancent vers le ciel et le ciel est chez eux..... Il n'est pas jusqu'au travail qui ne soit pour eux une source immense de joie, puisqu'en s'y livrant ils trouvent le Dieu qui doit en être la récompense. O Hilaire, mon bien-aimé, quel n'est pas votre bonheur au milieu de cette céleste colonie! Je vous en supplie, ne perdez pas la mémoire d'un misérable pécheur tel que moi, et recommandez ma faiblesse aux prières de ces saints. Comme Israël, vous habitez le désert, afin d'entrer avec Jésus dans la terre des promesses. Adieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Le prêtre Hilaire, à qui était adressée cette lettre touchante, devait plus tard succéder à saint Honorat comme archevêque d'Arles.

LE SIGNE DE LA CROIX ET LES DÉMONS

La sollicitude paternelle de saint Maxime dans le gouvernement de ses moines était vraiment admirable. Son historien nous raconte comment chaque nuit, pendant que les Frères dormaient, il visitait tout le monastère pour s'assurer que tout était tranquille et en repos.

Une nuit, un jeune religieux l'aperçut et, poussé par la curiosité, il se mit à le suivre sans bruit. Le Saint continuait sa marche quand, tout à coup, le démon, sous la forme d'un monstre affreux et tout de flamme, se dresse sur son chemin. Le petit moine, saisi d'une indicible épouvante, s'enfuit en courant dans sa cellule et tombe sur son lit en proie à une fièvre ardente; saint Maxime, sans s'émouvoir, fait le signe de la Croix et le dragon de feu disparaît. Sa tournée finie, il vient voir le jeune malade, prie près de son lit et lui obtient une parfaite guérison.

Une autre nuit, comme il faisait ainsi le tour du monastère, notre Saint aperçoit sur la mer un splendide vaisseau. Deux étrangers débarquent,

s'approchent de lui, le saluent avec des apparences d'incroyable respect, et, lui faisant des compliments inouis sur ses vertus, ils l'invitent à monter sur leur navire pour le conduire, disent-ils, à Jérusalem où tout un peuple l'attend pour l'honorer. « La malice de l'imposteur Satan ne saurait nuire aux soldats du Christ, quand Dieu les éclaire », répondit avec dédain saint Maxime. Puis il fit le signe de la Croix et toute cette fantasmagorie diabolique disparut dans les flots.

Si, heureux de ces louanges perfides, l'abbé de Lérins s'était livré à eux, ils l'auraient sans doute jeté à la mer.

Rentré au couvent, notre Saint donna le signal de Matines, et, avec ses religieux, il chanta avec plus de ferveur que jamais les louanges de Dieu, vainqueur de l'enfer.

SAINT MAXIME ÉVÊQUE

Cependant la renommée du saint abbé de Lérins se répandait au loin, et beaucoup d'églises auraient voulu pour pasteur cet homme admirable, placé, dit un contemporain, comme un phare sur une montagne, pour diriger les âmes vers le ciel, et dont le visage vénérable rappelait la douceur de saint Pierre, unie à la majesté de saint Paul.

L'évêque de Fréjus étant mort, les prêtres de cette Eglise se hâtent de voguer vers Lérins; déjà ils débarquent près du monastère. Maxime les aperçoit; il s'échappe à la hâte et va se cacher au milieu des rochers de la petite forêt de l'île. Pendant trois jours et trois nuits, on ne sait ce qu'il est devenu, on le cherche sans le trouver. « Or, dit un de ses disciples dont nous possédons encore un discours à la louange de notre Saint, il faisait un temps affreux, et j'en fus témoin, une pluie intense au milieu d'un brouillard épais détrempait le sol, les moines étaient dans une grande inquiétude au sujet de leur abbé. Enfin, les prêtres de Fréjus, désespérant de trouver l'humble fugitif, s'éloignent et vont choisir un autre évêque, et saint Maxime revient tout joyeux à son couvent. »

La Providence, cependant, le voulait évêque, non pas de Fréjus, toutefois, mais d'une autre Eglise. Voici qu'arrivent les envoyés de la ville de Riez qui le veut pour pasteur. Saint Maxime s'enfuit sur une barque et vient chercher un refuge sur la côte de Provence. On le poursuit, on le cherche, on le découvre, on l'amène en triomphe à Riez, et il est sacré évêque au milieu de la joie universelle.

Se conformant à la volonté de Dieu, il se dévoue tout entier au salut de ses diocésains et dépasse toutes les espérances qu'on avait fondées sur lui. Sur le trône épiscopal, il continue à vivre comme un moine, comme en son couvent de Lérins, en toute pauvreté, humilité, austérité. Il jeûne souvent, porte un cilice, passe de longues heures en prières, rend la justice, instruit son peuple par ses éloquents discours.

Il fit construire à Riez une église en l'honneur de saint Albin. Un attelage de bœufs amenait les fortes colonnes destinées à soutenir l'édifice. Or, un jour, comme le saint évêque venait de s'éloigner du chantier des constructions, l'attelage s'arrêta sans que rien pût le faire avancer; les pauvres bœufs s'agitaient sous les coups et la pointe des aiguillons, mais semblaient attelés à une montagne. On vient avertir saint Maxime qui s'empresse de revenir. « Cessez, dit-il, de

battre des animaux sans raison, car notre ennemi vous dresse des obstacles que vous n'apercevez pas. » En effet, il voyait un diable, sous la forme d'un affreux petit nègre, qui empêchait les bœufs d'avancer. Il pria le Seigneur, le démon s'enfuit, et l'attelage reprit sa marche comme auparavant.

SAINT MAXIME RESSUSCITE TROIS MORTS

Un diacre de Riez, nommé Ansane, avait un neveu, enfant de son frère, jeune orphelin qu'il avait pris à sa charge et qu'il aimait comme son fils. Un jour, l'enfant, jouant avec ses camarades sur les remparts de Riez, tomba du haut des murailles et se brisa la tête. Ansane, prévenu aussitôt, accourut tout en larmes, saisit en ses bras le petit cadavre sanglant, le porte dans la chambre de l'évêque et va se jeter aux pieds du saint Pontife qui était alors à l'église. « Priez pour mon neveu, disait-il, vos prières sont assez puissantes pour le ressusciter. » Et il refusait de se lever. Saint Maxime consent à le suivre, il vient s'agenouiller près du cadavre, prie avec ferveur, et le mort se lève plein de vie. La foule avait suivi l'évêque; elle éclata en transports d'enthousiasme : « Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! » criait-on de toute part, et tous se pressaient pour voir l'enfant.

Une veuve perdit sa fille unique, et, après l'avoir disposée elle-même de ses mains maternelles dans la bière, elle alla trouver l'évêque, mais les larmes entrecoupaient sa voix. Saint Maxime la suit. Il demande qu'on le laisse un moment seul en prières près de la défunte, et, bientôt après, appelant l'heureuse mère, il lui rend sa fille ressuscitée. La foule, témoin de ce spectacle, fut saisie d'une telle admiration, qu'elle se mit à poursuivre le saint évêque, en lui arrachant des lambeaux de ses habits pour les conserver comme reliques. La longue tunique que le Saint portait ce jour-là fut tellement déchirée qu'elle ne put plus servir, et l'église de Riez la conservait autrefois avec respect.

Notre Saint ressuscita encore un jeune homme qui avait été tué par un chien enragé; et, de son souffle, il fit mourir la bête furieuse. Il guérit un autre homme qu'un bœuf avait affreusement blessé d'un coup de corne; il rendit la vue à un malheureux qui était aveugle depuis quinze ans. Il fit encore bien d'autres miracles, dit son historien, mais je suis obligé de les passer sous silence pour n'être pas trop long. C'était vraiment un homme rempli de l'Esprit-Saint.

Le bien général de l'Eglise ne lui était pas moins cher que celui de son propre diocèse. En 439, il assiste à un Concile provincial tenu dans sa propre ville de Riez. Il se trouve au Concile d'Orange en 441, puis au Concile d'Arles en 454.

DERNIERS JOURS

Enfin Dieu lui fit connaître par révélation le jour de sa bienheureuse mort. Alors il pria humblement les fidèles de Riez de lui permettre d'aller visiter une dernière fois sa patrie terrestre pour y faire ses adieux à ceux qui lui

étaient chers. Il y alla et dit aux siens avec un calme joyeux qu'il allait quitter cette terre, ce qui changea en grande tristesse la joie qu'ils avaient de le revoir. Le soir, il s'étendit sur un lit comme pour dormir et rendit doucement sa belle âme à Dieu à l'heure où l'on psalmodiait Matines, le 27 novembre de l'an 460 ou 461.

PUISSANCE DES SAINTS APRÈS LEUR MORT

Le corps du bienheureux évêque fut porté à Riez; les populations émues se pressaient sur le passage du cortège, et chacun voulait toucher le cercueil. On passa près d'un village au moment où l'on portait au tombeau le cadavre d'une jeune fille, et comme il se pratique encore aujourd'hui en certains pays, le couvercle de la bière n'était pas encore cloué. Ceux qui la portaient demandèrent qu'on fit toucher le cercueil de la jeune défunte à celui du saint évêque. On le leur permit; toute la foule s'agenouilla pour prier et répéter sept fois le *Kyrie, eleison*. Tout à coup, la jeune fille s'agita dans sa bière et se releva vivante au milieu de la stupeur des assistants. Elle rejeta le linceul funèbre qui l'enveloppait, se fit donner d'autres vêtements, et se mit à suivre, elle aussi, le cercueil de saint Maxime en chantant les louanges de Dieu et les mérites du saint évêque de Riez. Le corps du Saint fut enseveli à Riez, dans l'église Saint-Pierre qu'il avait fait bâtir et qu'on appela plus tard église Saint-Maxime.

Et comme les fidèles de Riez s'entretenaient des vertus de l'illustre pasteur qu'ils venaient de perdre et de la gloire dont son âme devait jouir au ciel, le sous-diacre Cariatto parla en ces termes : « Vous avez bien raison de croire que Dieu a couronné notre évêque au milieu des anges et des saints, car il vivait déjà en leur compagnie sur la terre. Une année, à la vigile de saint André, j'avais été chargé de réveiller les clercs pour l'office de nuit. La première moitié de la nuit n'était pas encore passée et je dormais paisiblement quand le chant des psaumes me réveilla; je crus que j'avais oublié l'heure et que les clercs étaient déjà au chœur. Je me précipitai vers l'église, je regardai de la porte, une harmonie toute céleste se faisait entendre, et l'évêque Maxime chantait les louanges de Dieu avec saint Pierre et saint André. J'entrai, mais voilà que je ne vis plus que l'évêque prosterné seul dans le sanctuaire. Il me reprocha ma curiosité et me dit : « Ne révélez à personne ce que vous venez de voir et d'entendre, le jour où vous en parlerez, vous mourrez. » Or, reprend l'historien, ce jour même où le sous-diacre raconta ces choses, il cessa de vivre. Il avait préféré mourir plutôt que de ne pas faire connaître ce qu'il savait des mérites de saint Maxime, et la foule eut raison de croire à son récit.

Nous tous qui célébrons avec joie la fête de ce grand serviteur de Dieu, ajoute-t-il, prions par son intercession le Dieu tout-puissant, afin qu'il nous pardonne nos péchés et nous conserve désormais en état de grâce, par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. Amen.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE SAVOIE

MARQUISE DE MONTFERRAT, RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Fête le 17 novembre.



Jésus-Christ présente à la bienheureuse Marguerite de Savoie trois dards où sont écrits :
« Calomnie, Infirmité, Persécution, » et lui dit de choisir. Elle demande les trois.

NAISSANCE DE MARGUERITE

A l'époque où le grand schisme d'Occident désolait l'Eglise, Jésus-Christ voulut montrer à son épouse mystique qu'il ne l'abandonnait pas, en suscitant parmi ses enfants de nombreux saints.

Issue de la royale maison de Savoie, l'une des plus anciennes et pendant longtemps l'une des plus religieuses de l'Europe, la bienheureuse Margue-

rite naquit, en 1381, de Catherine de Genève et d'Amédée de Savoie, prince d'Achaïe, de Morée et de Piémont. Elle reçut une éducation vraiment digne de son rang. Sa docilité, son intelligence, sa piété, tout en elle annonçait une grande et religieuse princesse.

MARIAGE AVEC LE MARQUIS DE MONTFERRAT

Elle était jeune encore quand elle eut le bon-

heur d'entendre les sermons de saint Vincent Ferrier et de jouir même parfois de la sainte conversation de cet homme extraordinaire dont la parole apostolique remua toute l'Europe occidentale. Secondée dans ses pures inclinations par les discours enflammés de ce grand saint, elle ressentit bientôt un souverain attrait pour la virginité. Elle ne désirait avoir d'autre époux que Jésus-Christ, l'Époux incomparable des vierges. Elle sut cependant vaincre ses répugnances et sacrifier ses nobles désirs à l'intérêt du bien public. Des guerres cruelles et souvent réitérées ensanglantaient depuis longtemps le Piémont et le marquisat de Montferrat. Le mariage de la vertueuse Marguerite avec le marquis Théodore était le seul moyen de mettre un terme à ces querelles désastreuses, et de cimenter une alliance durable entre deux familles longtemps ennemies. Le sacrifice fut pénible pour Marguerite, mais poussée par l'horreur de voir couler le sang de ses sujets aussi bien que par son obéissance et son humilité, elle consentit à épouser Théodore que la mort prématurée de sa première femme venait de laisser veuf, avec un fils au berceau.

Dans ce mariage, jamais elle ne faillit à aucun de ses devoirs. Elle traitait ses domestiques comme des fils, mais elle ne manquait pas de sévérité, quand ils se rendaient indignes d'une telle mère. Elle veillait à ce que les commandements de Dieu et de l'Église fussent exactement observés parmi eux. Elle leur faisait faire leur prière, fréquenter les églises et accomplir leurs devoirs de chrétiens, en s'approchant des sacrements aux principales solennités de l'année. Jamais elle ne souffrit le jurement, le blasphème, la débauche et l'incontinence parmi eux, et lorsqu'elle s'apercevait qu'un domestique était sujet à ces dérèglements, elle le chassait aussitôt, de peur que sa compagnie et son exemple ne devinssent contagieux. Pour elle, assidue à l'oraison et à toutes sortes de mortifications, elle observait rigoureusement le jeûne et l'abstinence de l'Église et faisait ses délices d'être au pied des autels, d'assister à tous les exercices de piété publics et de s'approcher fréquemment des sacrements.

SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES

Comme Dieu ne lui donna point d'enfants, elle adopta les pauvres pour ses enfants. Qui pourrait compter les familles qu'elle a protégées contre l'inconstance de la fortune, les pauvres qu'elle a nourris, les vieillards et les malades qu'elle a assistés jusqu'à la mort! Que de veuves a-t-elle préservées de la dernière misère par ses charités et sa protection! Que de jeunes filles pauvres elle a préservées du vice et de l'enfer en leur procurant généreusement une dot qui leur permettait de contracter un honnête et légitime mariage! Que d'orphelins elle a entretenus jusqu'à ce qu'ils fussent en état de gagner leur vie! Chaque jour, son palais était envahi par une multitude de pauvres, et il était beau de voir cette grande princesse au milieu de ces malheureux, les consolant et leur distribuant elle-même de généreuses aumônes. Cette foule n'offrait pas encore un champ assez vaste à son incomparable générosité. Elle envoyait chercher les pauvres honteux et se faisait faire un rapport fidèle sur toutes les familles qui étaient dans la misère et relevait leur fortune. Quand ses propres richesses ne purent plus suffire à tant de libéralités, des assemblées de charité composées des plus riches et des plus nobles dames de ses États surgirent

par ses soins dans toute l'étendue du marquisat.

SA MODESTIE ET SES PÉNITENCES

Sur ces entrefaites, le marquis Théodore fut nommé gouverneur de la république de Gènes. Marguerite fut donc obligée de faire, avec lui, une entrée dans cette ville avec une magnificence et une pompe vraiment royales. Dans tout l'appareil de cette grande fête, rien n'était comparable à l'humilité et à la modestie qui paraissaient sur le visage de la princesse. Il semblait que Dieu ne lui eût accordé de si grands honneurs que pour lui procurer le mérite d'en mépriser le faste et de rester humble au milieu de l'éclat et de la gloire.

Dieu, qui voulait la sanctifier davantage, lui ménageait à Gènes de nouveaux entretiens avec saint Vincent Ferrier. Le saint missionnaire prêchait alors dans cette ville; elle assista à tous les exercices publics de piété qui s'y firent par l'ordre du saint, et fut particulièrement touchée par une exhortation pleine de feu sur ces paroles de saint Paul (Rom., xii, 1) : *Je vous prie, par la miséricorde de Dieu, de rendre vos corps une hostie vivante et agréable à Dieu.* Elle résolut de commencer, dès ce jour, une nouvelle vie d'humiliations et de pénitence, afin de mourir au monde et à toutes ses délicatesses.

MORT DU MARQUIS THÉODORE — RÉGENCE DE MARGUERITE

La Providence, toutefois, lui ménageait une grande épreuve; mais si son cœur allait être brisé par ce douloureux événement, il allait en même temps reconquérir sa liberté pour renoncer au monde. Son époux, le marquis Théodore, mourut à l'apogée de sa gloire, dans un âge encore robuste. Marguerite ressentit d'autant plus vivement la douleur de cette séparation, que pendant les quinze ans qu'ils avaient vécu ensemble, jamais le moindre différend n'avait troublé la concorde et la paix de leur union. Elle l'avait toujours chéri tendrement, mais d'un amour qui n'avait d'autre but que de l'engager doucement dans la pratique de la plus solide piété. Elle supporta cette perte avec une admirable résignation à la volonté de Dieu, avec calme, sans impatience, sans récriminations, sans désespoir.

Une fois délivrée des liens du mariage, qu'elle n'avait acceptés qu'à regret, elle fit vœu de chasteté perpétuelle et s'appliqua à tous les devoirs que saint Paul exige des veuves, c'est-à-dire de bien gouverner leur famille, d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur, d'espérer uniquement en Dieu, vivres sans reproche, s'adonner aux bonnes œuvres et persévérer nuit et jour dans la prière et l'oraison.

Son palais devint comme un sanctuaire où le vice et le dérèglement n'osaient paraître. Obligée d'accepter la régence jusqu'à ce que son beau-fils fût en âge de gouverner, elle ne composa son Conseil que des plus sages et des plus vertueux vieillards du marquisat. Elle s'appliqua surtout avec succès à y faire fleurir la paix, la justice et la religion. Par ses soins, ses aumônes et son infatigable activité, de nouvelles églises s'élevèrent de toutes parts, les anciennes furent réparées, les autels ornés et enrichis. L'office divin prit une splendeur jusqu'alors inconnue, et de nombreux hôpitaux surgirent sur divers points de ses États. La paix fut rétablie au dedans comme au dehors : il y avait longtemps que Montferrat n'avait pas joui d'une telle tranquillité.

D'autre part, Marguerite s'appliqua à donner au fils que le marquis avait eu de sa première

épouse, Jeanne de Bar, une éducation digne d'un grand prince chrétien, le formant elle-même sur les maximes de l'Évangile. Non contente de lui donner de sages précepteurs, comme il était déjà en âge de profiter de cet enseignement pratique, elle le fit assister à tous les Conseils d'État, afin de former son jugement sur les conseillers irréprochables qu'elle avait choisis. Malgré toutes ses occupations, elle ne négligeait aucune de ses mortifications ordinaires.

ELLE RENONCE AU MONDE

Il était à souhaiter qu'une telle régente tint pendant longtemps encore les rênes du gouvernement. Mais le monde était trop petit pour sa grande âme. Dieu seul était capable de la remplir. Avec une telle mère, le jeune marquis, son beau-fils, fut bientôt en état de régner. Elle se déchargea sur lui du poids du gouvernement. Les larmes du jeune prince, les instances des grands, les supplications du peuple, tout fut inutile contre la décision énergique de Marguerite. Foulant aux pieds sa couronne et renonçant pour jamais aux grandeurs et aux richesses du monde, elle se retira dans la ville d'Albe pour y vivre dans le silence, la mortification et les bonnes œuvres.

REFUS D'UN SECOND MARIAGE

ELLE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

La renommée de sa charité et de ses autres vertus s'était répandue dans toute l'Italie. Elle croyait avoir trouvé la tranquillité pour jamais, lorsqu'un jour elle reçut dans son palais d'Albe une ambassade du duc de Milan, Philippe-Marie. Ce prince, charmé du génie, de la sagesse et de la sainteté de Marguerite, venait solliciter l'honneur de lui offrir sa main : « J'ai fait vœu de chasteté, répondit la pieuse veuve, je ne puis avoir d'autre époux que Jésus-Christ. »

Le duc ne se découragea pas d'un refus qu'il pensait vaincre facilement. Il demanda et obtint du pape Martin V la dispense de ce vœu et renvoya son ambassade à la princesse, avec le bref de Sa Sainteté. Elle refusa de nouveau avec une constance invincible : « Lorsque j'ai fait ce vœu, répondit-elle, je n'ai pas agi par précipitation ou par légèreté, mais avec une volonté bien déterminée de n'avoir rien à voir avec la chair et le monde. » Elle s'excusa en même temps auprès du pape de n'avoir pas usé de son bref, mais celui-ci, qui ne l'avait accordé que par condescendance aux prières du duc de Milan, fut tellement charmé de sa résistance, qu'il lui écrivit pour lui témoigner sa satisfaction.

Cependant, cette résolution lui attira bien des calomnies de la part de ceux qui prenaient les intérêts du duc. Ils firent tout ce qu'ils purent pour noircir sa réputation et la faire passer pour une opiniâtre, ou pour une dévote sans esprit, ou pour une femme qui aimait sa liberté et qui avait ailleurs des engagements criminels. Elle souffrit généreusement cette persécution sans se défendre et sans permettre qu'on la défendit, ne voulant d'autres justifications que ses œuvres. Fidèle aux conseils de saint Vincent Ferrier qui lui apparut, elle entra alors dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et y attira avec elle plusieurs dames des plus riches et des plus nobles de l'Italie. Son palais d'Albe fut transformé en monastère où elles vécurent en communauté. Le palais ne tarda pas à devenir trop étroit pour la foule des personnes pieuses qui venaient se placer sous sa direction. Elle obtint alors du pape Eugène IV

la prévôté des Humiliés, appelée Sainte-Madeleine-du-Bourget, qui fut cédée à ses religieuses.

EFFRAYANTE VISION — CHÂTIMENT DES HYPOCRITES.

Une Sœur de sa congrégation, étant venue à mourir, lui apparut le lendemain. La malheureuse lui déclara qu'elle était condamnée à brûler éternellement dans les flammes de l'enfer pour avoir fait toutes ses actions dans un esprit de vanité et par pure hypocrisie. Ramassant ensuite de ses mains brûlantes une poignée de poussière, elle la dispersa dans l'air et disparut. Elle voulait lui montrer par là que la vie des âmes vaines et orgueilleuses n'est qu'un peu de poussière qu'un vent emporte et réduit au néant. Heureusement, cette pauvre âme n'avait été qu'une exception parmi les compagnes de notre sainte religieuse qui toutes s'appliquaient sincèrement à la vertu dans un véritable désir de plaire à Dieu et de sauver leur âme.

APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR — TRIBULATIONS

La Sainte fut tellement effrayée de cette vision que, craignant d'être elle-même au nombre des réprouvés, elle passa plusieurs jours dans des jeûnes et des mortifications terribles, et versant des torrents de larmes pour s'attirer la miséricorde de Dieu et arrêter le bras de sa colère qu'elle croyait tout prêt à s'appesantir sur elle. Notre-Seigneur eut alors pitié de sa servante. Il lui apparut tout resplendissant, environné d'une foule d'esprits bienheureux, et lui présenta trois lances, dont l'une s'appelait *calomnie*, l'autre *infirmité* et la troisième *persécution*. « Voilà trois voies assurées de salut, lui dit notre cher Rédempteur, choisis celle qui te convient le mieux. » Les anges qui accompagnaient Jésus avertirent la Bienheureuse de ne pas choisir, mais de se livrer entièrement à la volonté de Dieu. Marguerite, ivre de joie, les demanda toutes trois et la vision disparut. Ce choix héroïque eut aussitôt son effet. Dès le lendemain, une troupe de libertins qui ne pouvaient supporter la grandeur de ses vertus, mit tout en œuvre pour en ternir l'éclat. On répandit toutes sortes de faux bruits dans la ville : médisances, calomnies, rien ne fut épargné pour noircir sa réputation. Marguerite était, au dire de ces libertins, une femme de mauvaise vie qui cachait ses dérèglements au dehors par l'éclat des bonnes œuvres; elle était une hypocrite, une sorcière, une visionnaire, qui abusait de la simplicité de ses compagnes pour les tromper. Il n'était, en un mot, aucun crime horrible dont elle ne fût déclarée coupable. Aussitôt après l'apparition de Notre-Seigneur, elle se sentit aussi attaquée par l'infirmité, de la goutte, qu'elle garda jusqu'à sa mort. Des maladies très aiguës s'unirent aux douleurs cuisantes de la goutte et se succédèrent sans lui donner de relâche, pendant tout le reste de sa vie. Toutes ces souffrances allaient chaque jour en augmentant; elle les supporta avec une patience admirable. Un jour, cependant, sa nature, à bout de force, crut qu'elle allait succomber sous leur intensité toujours croissante; alors la Sainte Vierge Marie lui apparut, la consola et lui inspira une force et une vigueur toutes célestes. Enfin, Marguerite fut persécutée, non seulement en sa personne par les insultes qu'on venait souvent lui faire, mais encore dans ses religieuses et dans la personne même de son directeur qui fut mis deux fois en prison sur de fausses accusations, et pour avoir soutenu la religion contre les entreprises d'une politique

mondaine. Jésus-Christ prenait un plaisir singulier à voir la constance, la résignation et même la joie de son héroïque servante au milieu de toutes ses croix ; il la consolait néanmoins dans les temps où elle était le plus accablée, pour lui faire sentir qu'il ne l'abandonnait pas. Un jour que la goutte, plus cruelle que d'ordinaire, lui causait des douleurs insupportables, on lui fit venir un vase rempli d'un vin particulier pour en tempérer la violence. Marguerite, suivant les inclinations de sa charité, le fit distribuer aux autres malades. Elle s'oubliait elle-même pour les autres, mais Dieu ne l'oublia pas : quand tous les malades furent servis, le vase se trouva rempli comme auparavant.

ELLE FONDE UNE ABBAYE

Cependant Marguerite, dans son humilité et son amour de Dieu, croyait n'avoir encore rien fait pour le service d'un tel maître, infiniment digne d'être aimé et servi. Il lui sembla que ce n'était pas assez des pratiques de pénitence et de dévotion du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, qu'elle avait embrassé depuis trente ans, elle persuada à ses compagnes de se faire religieuses du même Institut. Munie de l'autorisation du pape et du général de l'Ordre, elle bâtit donc un couvent régulier qu'elle dota des richesses que ses aumônes lui avaient laissées. Peu de temps après, une bulle du pape unissait à ce monastère l'abbaye de Notre-Dame des Grâces, fondée en 1016, par Aliprand, duc de Milan. Elle y entra avec toutes les Sœurs de sa congrégation, et, après avoir reçu l'habit religieux, elle s'engagea par un vœu solennel à la règle de saint Augustin et aux constitutions de saint Dominique. Elle avait renoncé à cinq couronnes, savoir : à celle d'Achaïe, de Morée et de Piémont qui étaient l'héritage du duc de Savoie, son père ; à celle de Genève, qu'elle pouvait revendiquer du côté de sa mère, et à celle de Montferrat, qu'elle portait comme douairière du marquis Théodore son mari. Elle s'était aussi dépouillée de tous ses revenus en faveur de son monastère ; mais ce qui est plus étonnant, c'est que toute grande princesse qu'elle était, elle se fit la plus pauvre de toutes. Les habits les plus usés, les aliments les plus grossiers, les meubles les moins commodes, avaient ses préférences.

Durant son noviciat, elle pratiqua une obéissance digne d'admiration. On l'obligea à renoncer à quelques satisfactions innocentes qui servaient à la récréer dans ses plus grandes souffrances ; on lui ôta tout ce qu'elle avait de plus cher au monde ; mais jamais on ne trouva en elle la moindre résistance. Elle n'avait pas d'autre volonté que celle des supérieurs et ne croyait pas qu'il fût permis de raisonner sur ce qu'on lui demandait.

Nommée supérieure, malgré les répugnances de son humilité, elle ne s'opposa pas à son élection, par soumission et par abnégation de son propre jugement ; mais dans l'office même de prieure elle se faisait la plus petite des Sœurs.

ELLE REÇOIT LES DONS DE PROPHÉTIE ET DE MIRACLES TEMPÊTE APAISÉE

En récompense de tant de vertus, la sainte religieuse reçut le don de prophétie, le don des miracles et la grâce des guérisons surnaturelles. Toutes les puissances de l'air paraissaient un jour s'être liguées pour susciter une effroyable tempête. De gros nuages noirs venus de toutes les directions avaient en un instant obscurci le

ciel : le vent soufflait, les éclairs sillonnaient les nues, la foudre grondait avec un fracas épouvantable et l'air, dans le lointain, paraissait tout en feu. Cette tempête avait déjà commencé à briser les arbres et à incendier les forêts ; plusieurs maisons voisines d'Albe avaient même été renversées ou brûlées. Dans ce péril extrême, les habitants d'Albe, voyant leur ville menacée d'une ruine générale, eurent recours à notre Bienheureuse. A peine Marguerite eut-elle commencé sa prière que l'orage cessa tout à coup, et on entendit les démons crier dans l'air : *Maudite Marguerite, qui nous a empêchés d'achever ce que nous avions commencé!*

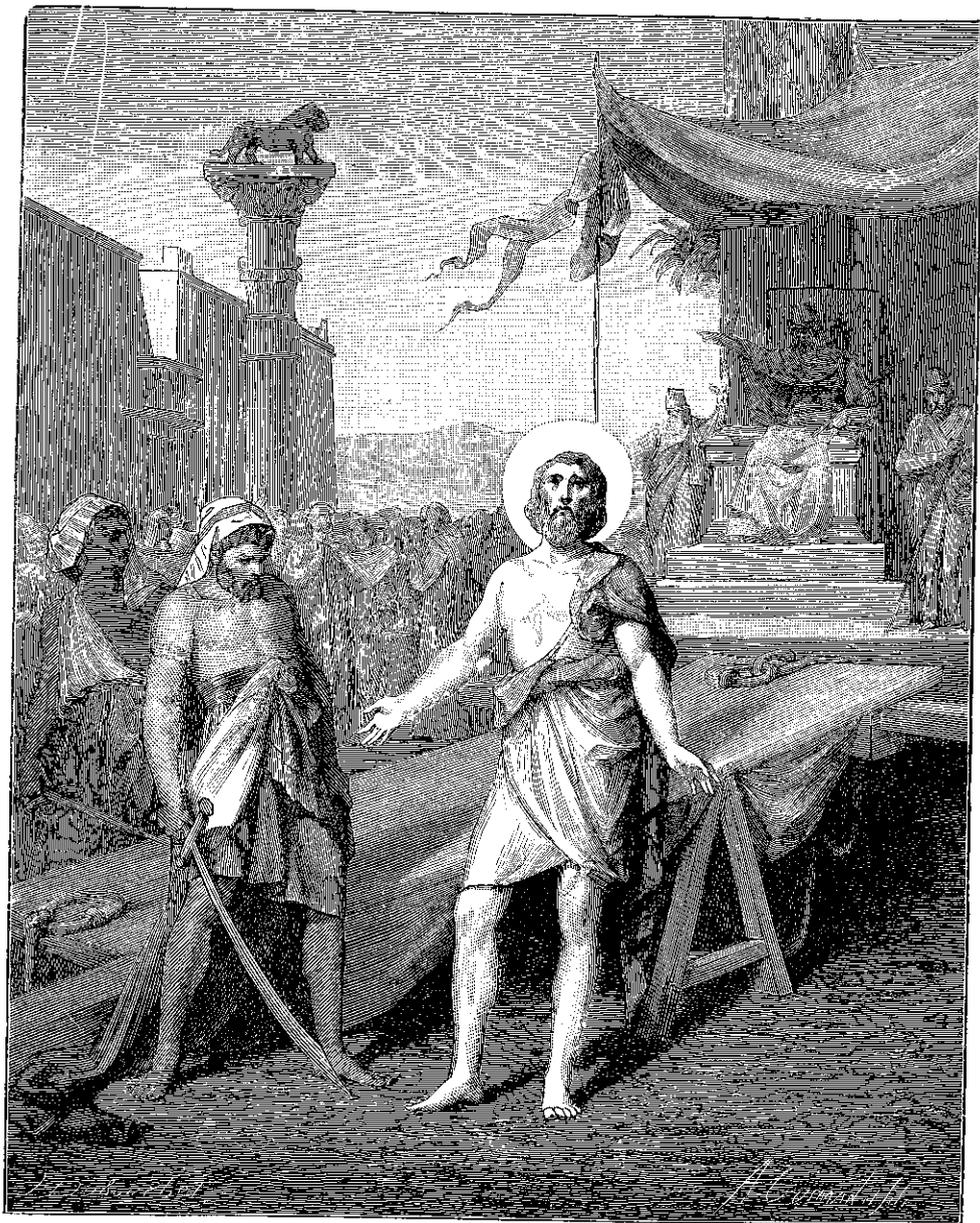
PRODIGES MERVEILLEUX QUI ACCOMPAGNENT SA MORT

Les dernières années de la bienheureuse Marguerite furent remplies d'indicibles consolations. Elle était constamment en extase, et Dieu la favorisait de nombreuses visions, dans lesquelles elle voyait l'avenir. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de quatre-vingt-trois ans, il plut enfin à Dieu de couronner ses travaux par une merveilleuse mort. Plusieurs signes éclatants firent voir dès ici-bas la grandeur de son mérite et l'éminence de la gloire qu'elle allait posséder dans le ciel. Quelques nuits avant sa mort, on vit paraître un astre brillant au-dessus de sa chambre. L'avant-veille, Notre-Seigneur l'honora de sa visite, et elle fit de grands efforts sur son lit de douleur pour aller se mettre dans ses bras. A peine Notre-Seigneur avait-il disparu, qu'une lumière éblouissante remplit toute la chambre où elle se trouvait, et les religieuses entendaient comme une troupe de passants qui s'approchaient de la Sainte : c'étaient des esprits bienheureux qui venaient l'inviter aux noces de l'Agneau. Le jour de sainte Cécile, toute sa chambre fut remplie de douces mélodies et d'une musique admirable, qui n'était formée que de voix célestes. Lorsqu'on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, le confesseur, le médecin et tous les assistants virent, à genoux d'un côté du lit, une religieuse inconnue, d'une grâce et d'une majesté extraordinaires. Revêtue de l'habit de saint Dominique, elle assista à toute la cérémonie et disparut ensuite sans que personne osât lui demander qui elle était. Quelques instants avant son décès, les Sœurs qui étaient présentes entendirent autour de son lit deux chœurs de vierges chanter tour à tour avec une douceur merveilleuse les louanges du Tout-Puissant. A la même heure, c'est-à-dire vers minuit, toutes les rues de la ville d'Albe retentirent de touchants et suaves accents. Plusieurs personnes furent réveillées par ces douces mélodies, et parcoururent la ville pour savoir d'où venait cette musique toute divine. Leurs recherches ne furent pas vaines. Elles virent une magnifique procession composée par des vierges resplendissantes de lumière, ayant chacune un flambeau à la main. Emerveillées et ivres de joie à la vue d'un si beau spectacle, elles suivirent le magnifique convoi jusqu'à la porte du monastère où la bienheureuse Marguerite rendait le dernier soupir. Alors, toutes les vierges disparurent, emportant avec elles l'âme glorieuse de cette fille de lumière.

C'était le 23 novembre 1464. Son corps fut enterré dans la crypte commune, aux pieds des autres Sœurs, comme elle l'avait demandé par humilité. Son tombeau n'ayant pas été fermé, on trouva, dix-huit jours après, son corps exempt de toute corruption, aussi flexible que si elle eût été encore en vie, et exhalant une odeur très agréable.

SAINT JACQUES L'INTERCIS, MARTYR

Fête le 27 novembre.



Saint Jacques l'Intercis se prépare à supporter avec un courage inébranlable que son corps soit découpé lentement en petits morceaux.

GRANDE PERSÉCUTION CONTRE LES CHRÉTIENS EN PERSE
— MARTYRE DES SAINTS HORMISDAS, SUANÈS, NARSÈS,
SABUTACA ET MAHAR-SAPOR

La Perse fut évangélisée dès le temps des Apôtres. Les chrétiens étaient nombreux dans

cette antique nation, lorsque, en l'an 440, le roi Varanes V monta sur le trône. Païen cruel et sanguinaire, adorateur du feu et des astres, ce prince inaugura son règne par une effroyable persécution contre les serviteurs du vrai Dieu.
« L'imagination se révolte, dit l'historien Théo-

doret, devant les raffinements inouïs que les Perses inventèrent alors dans le supplice des martyrs. Aux uns, on enlevait la peau des mains et des bras jusqu'au coude; à d'autres, on arrachait un à un les cheveux et les poils de la barbe. On tressait un cercle de roseaux épineux, dont les pointes, tournées en dedans, déchiraient le corps du martyr. Les bourreaux le faisaient passer et repasser, depuis les pieds jusqu'à la tête, dans cet anneau sanglant. On creusait des fosses profondes; on les revêtait de ciment pour intercepter toutes les ouvertures; puis on y enfermait les martyrs pieds et mains liés avec une légion de souris et de rats auxquels on les livrait en pâture. »

Parmi les dignitaires du royaume brillait par sa noblesse et sa vertu Hormisdas, prince de la race royale des Achéménides (anciens souverains de la Perse) et, ce qui vaut mieux encore, chrétien fervent. Le roi l'appelle à son tribunal et lui ordonne d'apostasier. « O roi, répond Hormisdas, vous punissez avec raison du dernier supplice les attentats contre votre personne royale, mais quel châtement ne mérite donc pas le traître qui outrage le Dieu créateur et souverain de l'univers ? Non; je ne puis commettre une si monstrueuse injustice. Songez vous-même que l'homme qui est infidèle à Dieu ne saurait être longtemps fidèle à son roi. »

Cette noble réponse irrite le persécuteur; il déclare Hormisdas déchu de toutes ses dignités, confisque ses biens, lui fait arracher ses vêtements de prince, ne lui laissant qu'une écharpe d'esclave autour des reins, et le condamne à escorter les convois de l'armée.

Quelques semaines après, Varanes, de la fenêtre de son palais, vit passer une file de chameaux. Leur conducteur, tout couvert de sueur et de poussière, le visage et les épaules brûlés par le soleil, était Hormisdas. Le tyran fut touché de ce spectacle, ou du moins il parut l'être. Il fit rendre au noble chrétien les insignes de sa dignité et l'appela en sa présence. « Maintenant, lui dit-il, vous ne persévererez plus dans votre entêtement. Renoncez au fils du charpentier. — Quoi! s'écria Hormisdas! vous avez cru que j'achèterais ma réhabilitation en renonçant à Jésus-Christ? » Et, déchirant son magnifique manteau, il en jeta les lambeaux aux pieds du roi. Cet acte en disait plus que tous les discours: le noble chrétien préférait sa foi à tous les biens de ce monde. Le tyran ordonna immédiatement de lui trancher la tête. C'était le 8 août 420.

Un des plus riches négociants de la Perse, nommé Suanès, amené à son tour devant le roi, déclara sans hésiter qu'il était chrétien. Varanes confisqua tous ses biens et même (crime digne d'un tel ennemi de Dieu) lui enleva sa chère et fidèle épouse, pour la donner en mariage à un méchant et grossier esclave, avec tous les biens de Suanès en guise de dot. Suanès lui-même fut condamné à devenir l'esclave de ce nouveau maître, qui le fit bientôt expirer sous les coups.

Deux officiers du palais, Narsés et Sabutaca furent écorchés vifs.

Un autre prince de la famille royale, nommé Mahar-Sapor, non moins fervent chrétien qu'Hormisdas, après divers tourments, languit trois ans dans un obscur cachot, où on lui laissait souvent endurer les tortures de la faim. Voyant qu'on ne pouvait abattre son courage, le tyran le fit enfermer dans une de ces horribles fosses pleines de rats dont nous avons parlé. Quelques jours après, des soldats ouvrirent la fosse; le corps du saint martyr était à genoux, dans l'attitude de la prière et

tout rayonnant d'une lumière mystérieuse, mais il était sans vie: son âme s'était envolée dans l'éternelle patrie (27 novembre).

APOSTASIE DE YACOB — FOI ADMIRABLE D'UNE MÈRE ET D'UNE ÉPOUSE — CONVERSION DE YACOB

Ainsi, ni la noblesse ni les dignités ne pouvaient servir de rempart contre les fureurs de Varanes. Yacoub (Jacques), né dans la ville de Beth-Lapéta, d'une famille illustre, avait embrassé la religion chrétienne avec sa famille, et épousé une femme remarquable par ses vertus et sa fidélité à Jésus-Christ. Ses brillantes qualités lui avaient conquis l'amitié du roi Isdérge, père de Varanes; ce prince l'avait comblé de faveurs et élevé aux premiers honneurs de la cour. Mais, quand Varanes eut succédé à Isdérge sur le trône, il ordonna à Jacques, au nom de tous les bienfaits qu'il avait reçus du roi son père, de renoncer à Jésus-Christ. Jacques, effrayé, craignit de passer pour ingrat, et eut la lâcheté d'apostasier.

Cette nouvelle accabla de douleur sa mère et sa femme. Elles lui adressèrent, au camp où il se trouvait, la lettre suivante: « On nous annonce que la faveur d'un roi de la terre et l'amour des biens périssables de ce siècle vous ont fait abandonner le Dieu éternel. Veuillez répondre à la question que nous vous adressons: Où est-il maintenant, ce roi qui vous avait entouré de sa faveur et de son amitié, et pour lequel vous avez fait un si grand sacrifice? Il est mort comme le dernier des hommes et il est tombé en poussière. Qu'espérez-vous de lui maintenant? Est-ce lui qui pourra vous préserver de l'éternel supplice? Si vous persévérez dans votre apostasie, vous n'échapperez pas aux mains du Dieu vengeur. Pour nous, nous ne voulons rien avoir de commun avec un apostat: comme vous vous êtes retiré de Dieu, de même nous nous retirons de vous. C'en est fait, nous n'existons plus pour vous. »

Ces lignes impressionnèrent vivement le trop faible courtisan. « Hélas! se dit-il en lui-même, voilà ma mère, qui m'a porté dans son sein, qui m'abandonne; voilà ma femme, qui s'était donnée à moi par les serments les plus sacrés, affligée, indignée et ne voulant plus de moi! Que fera Dieu, à qui j'avais donné aussi ma foi et que j'ai honteusement trahi? Comment, au jour terrible du jugement, soutiendrai-je les regards du Juge suprême, vengeur inexorable du péché? Et même ici-bas, sa justice peut m'atteindre et me frapper quand il voudra. »

Il rentre dans sa tente, l'âme agitée par les remords; il prend un exemplaire de la Sainte Ecriture et se met à lire. La lumière pénètre dans son âme avec le repentir. « Mon refuge, s'écrie-t-il enfin, je sais où il est! La porte par laquelle je suis sorti, je puis y rentrer: je ne cesserai de frapper qu'elle ne s'ouvre..... »

Les païens s'aperçurent bientôt que Jacques avait cessé de prendre part aux pratiques idolâtriques et le dénoncèrent au roi.

Varanes fait appeler sur-le-champ l'accusé: « Jacques, lui dit-il d'un ton plein de colère, est-il vrai que tu es toujours Nazaréen (chrétien)?

— Oui, seigneur, je le suis, répondit le chrétien.

Le roi. — Comment! Hier tu étais mage..... As-tu donc oublié toutes les faveurs que tu as reçues du roi mon père?

Jacques. — Il est vrai que votre père m'a

accordé beaucoup de bienfaits, mais où est-il maintenant ? »

Cette réponse exaspéra le roi : « Ce ne sera pas assez, pour te punir, de te trancher la tête, s'écria-t-il.

Jacques. — Vos menaces n'ont pas plus d'effet sur moi que le vent qui souffle sur un roc immobile.

Le roi. — Déjà, sous mes prédécesseurs, les sectateurs de ta religion ont été souvent condamnés comme rebelles, et les obstinés ont péri dans les derniers supplices.

Jacques. — Mon plus grand désir c'est que je meure de la mort des justes, et que ma fin ressemble à leur fin.... La mort des justes n'est pas une mort, mais un court et léger sommeil.

Le roi. — Comme les Nazaréens t'ont séduit ! les puissants et les rois eux-mêmes redoutent la mort.

Jacques. — Ceux qui méprisent Dieu ont bien raison de craindre la mort, ils ont conscience de leurs crimes; les Saintes Lettres disent : *L'espérance des impies périra.*

Le roi. — Quoi ! c'est vous qui nous traitez d'impies, vous qui n'adorez ni le soleil, ni la lune, ni l'eau, ces émanations de Dieu !

Jacques. — Vous êtes dans une erreur grossière, en adorant des êtres inanimés et insensibles, et en donnant le nom incommunicable de Dieu à des créatures : le vrai Dieu s'en offense et vos vaines divinités sont aussi incapables de vous protéger que de vous nuire. »

Par ces courageuses paroles, Jacques rétractait solennellement son apostasie.

Le roi convoque ses conseillers et leur en exprime sa douleur et son courroux : « Par quel supplice effroyable, dit-il, peut-on assez punir cet audacieux rebelle qui a insulté la majesté des rois des Perses ? »

SUPPLICE INOUI

Les conseillers délibérèrent longtemps, chacun proposant de nouveaux supplices.

« Ce n'est pas assez de le tuer une fois, cinq fois, dix fois, reprit l'un deux; qu'on l'étende sur un chevalet et qu'on le découpe lentement en petits morceaux, en commençant par les mains et les pieds. »

Cet avis fut adopté et la nouvelle en parcourut promptement toute la ville. Les chrétiens, en apprenant cette horrible sentence, se jetèrent la face contre terre, et, fondant en larmes, adressèrent à Dieu cette prière :

« O Seigneur, ô Dieu fort, qui donnez la force aux faibles et la santé aux malades, ô vous qui ravivez les infirmes et les mourants, qui sauvez ceux qui périssent, venez en aide à votre serviteur, et faites-le sortir vainqueur de cet affreux combat. Pour votre gloire, Seigneur, qu'il triomphe, ô Christ, prince des vainqueurs, roi des martyrs ! »

Bientôt, on vit paraître le martyr, que les soldats conduisaient au supplice. A peine arrivé, il se mit à genoux et pria à haute voix, suppliant Jésus-Christ de l'assister de sa grâce et de le soutenir dans ce combat, pour l'encouragement des chrétiens et la confusion des infidèles.

Quand il eut fini, les bourreaux commencèrent à le lier sur le chevalet et à préparer le tranchant du fer. Ils ne pouvaient comprendre comment on pouvait ainsi sacrifier une brillante fortune, une grande place à la cour, un corps

encore plein de santé, de beauté et de jeunesse, une vie riche d'espérances. A la vue de leur victime, leur cœur dur se sentait ému malgré eux, et, essayant des larmes furtives, ils lui disaient : « Nous avons ordre de vous couper tous les membres les uns après les autres et enfin la tête. Une parole peut vous sauver. Epargnez-vous le plus affreux supplice qui fût jamais. »

D'autres ajoutaient : « Faites semblant d'obéir en ce moment pour échapper à la mort, et vous retournerez après à votre religion si vous voulez. »

Mais le martyr, s'adressant à cette foule de païens, leur parlait ainsi : « Ne pleurez pas sur moi; non, non, ne pleurez pas sur moi; pleurez sur vous-mêmes : car, épris des charmes trompeurs des choses périssables, vous vous préparez une éternité de malheurs et de tourments. Pour moi, par cette affreuse mort, j'entrerai dans la vie éternelle; pour prix de mes membres dispersés, je recevrai d'immortelles récompenses; car, il y a un Dieu rémunérateur qui rend à chacun selon ses œuvres. » Et, se tournant vers les exécuteurs, il ajouta : « Que faites-vous donc ? Qu'attendez-vous ! Je vous tends les mains, mettez-vous à l'œuvre. »

L'effrayant supplice commença donc. Un bourreau s'approcha du martyr et lui coupa le pouce de la main droite : « O Sauveur, dit la victime, recevez, je vous en conjure, ce rameau qui vient de tomber de l'arbre. Cet arbre tout entier sera réduit en poussière, mais le printemps viendra, et alors il reverdira et se couronnera de feuillage. »

Le juge, qui présidait à l'exécution, ne put retenir ses larmes, et supplia le martyr de céder : « C'est assez, lui dit-il; cette plaie peut encore se guérir. Sauvez-vous du supplice et de la mort en obéissant au roi; et si votre conscience s'inquiète, vous êtes riche, vous donnerez aux pauvres pour assurer le salut de votre âme.

— Eh quoi ! répondit Jacques, n'avez-vous jamais considéré la vigne ? Purgée de son bois inutile, elle reste comme morte tout l'hiver, mais au soleil du printemps, elle se ranime et se couvre d'une riche végétation. Ainsi l'homme fragile, planté dans la vigne du Seigneur et cultivé par le céleste Ouvrier, germera et fleurira en son temps. »

Alors, on lui coupa l'index et le martyr reprit : « Recevez, Seigneur, cet autre rameau de l'arbre que vous avez planté. » La joie de l'âme surmontant la douleur du corps, son visage parut tout rayonnant, et il disait : « Mon cœur se réjouit dans le Seigneur et mon âme tressaille en Dieu, son salut. » Le bourreau trancha de même les trois autres doigts; à mesure que l'un tombait, le martyr l'offrait à Dieu dans une nouvelle prière.

C'était le tour de la main gauche. « Obéissez au roi, dirent les soldats; il en est temps encore. Un homme robuste comme vous peut guérir de ces blessures. Délivrez-vous de ce supplice. — Je m'offre aux ciseaux de ceux qui me tondent, répartit l'héroïque chrétien, comme s'offrit à ceux qui l'immolèrent sur la croix, l'Agneau divin, pour qui je meurs de cette mort cruelle. »

On lui coupa le petit doigt de la main gauche, et le martyr, levant les yeux au ciel, se mit à dire : « Je suis bien petit devant vous, ô grand Dieu, qui vous êtes fait petit pour nous, et qui nous avez élevés jusqu'à vous par la vertu de votre sacrifice. C'est avec bonheur que je vous remets mon âme et aussi mon corps; je sais

que vous me le rendrez un jour, immortel et glorieux. »

En ce moment, l'annulaire tombait sous le fer; le disciple du divin Crucifié ajouta, plein d'amour : « Pour une septième mutilation, une septième louange, ô Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. » Il accompagna de prières semblables la chute des deux autres doigts, et quand le dixième fut tombé, il dit : « Je chanterai avec le Psalmiste sur ma harpe à dix cordes; ma harpe, ce sont mes doigts mutilés pour mon Sauveur. » Et il entonna un chant pieux d'une voix douce et suave.

Les juges essayèrent encore d'ébranler sa constance, assurant qu'ils feraient soigner ses blessures et que sa vie n'était pas encore perdue : « Croyez-vous, leur répondit-il, qu'après avoir mis la main à la charrue, je vais regarder en arrière et me rendre indigne du royaume de Dieu? Cessez de me presser et faites votre œuvre. Je serais désolé que vous m'en épargniez tant soit peu les rigueurs. »

Alors, les bourreaux coupèrent successivement les cinq doigts du pied droit, puis les cinq doigts du pied gauche, et le martyr ne cessait de prier. Il ajoutait : « Le grain de blé jeté dans la terre, germe et retrouve au printemps les grains semés avec lui; ainsi, au jour suprême de la résurrection des corps, chacun de mes doigts se retrouvera avec les autres. »

En voyant tomber le dixième doigt, la foule poussa un cri d'horreur; les jeunes gens demandaient aux vieillards s'ils avaient jamais rien vu de semblable, tant de barbarie d'un côté, et tant de courage de l'autre. Cependant, le martyr défiait ses bourreaux : « Vous avez abattu les branches, attaquez l'arbre maintenant. Pour moi, mon cœur tressaille dans le Seigneur, et mon âme invoque le Dieu qui soutient les humbles. »

On lui coupe le pied droit, et il s'écrie d'une voix victorieuse : « Chaque membre que vous faites tomber, je l'offre en sacrifice au Roi du ciel. » On lui coupe le pied gauche, la main droite, la main gauche. Le héros présente aux exécuteurs son bras droit, privé de main, et devenu une source de sang, les bourreaux tranchent encore ce bras, et le martyr répond : « *Je louerai le Seigneur sans cesse; tant que je vivrai, je chanterai des hymnes à son nom: sa louange me sera douce. Je me réjouirai dans le Seigneur.* »

Et, offrant au fer son bras gauche, il ajouta : « Ma tête s'élèvera au-dessus des ennemis qui m'ont environné; le Seigneur est ma force, ma gloire et mon salut. »

Les bourreaux coupent la jambe droite à la jointure du genou. Ce coup arrache au martyr un cri de douleur, et il appelle Dieu à son secours : « Seigneur Jésus-Christ, secourez-moi; délivrez-moi; je suis en proie aux douleurs de la mort. »

— Nous vous l'avions bien dit, reprit les bourreaux, que vous alliez souffrir d'affreux supplices.

— Dieu a permis, dit le martyr, que ce cri involontaire s'échappe de ma bouche, pour que

vous ne pensiez pas que mon corps soit différent des autres; mais, pendant que vous me torturez, la pensée de mon Sauveur et l'amour divin qui embrase mon cœur dominaient tout sentiment de souffrance. Au reste, je suis prêt à endurer pour l'amour de Dieu des tourments plus grands encore. »

Alors, les exécuteurs tremblants lui tranchent la jambe gauche.

Le martyr, étendu par terre et perdant beaucoup de sang, reste un moment en silence, puis on l'entend prononcer à haute voix cette prière : « Mon Dieu, me voilà par terre, au milieu de mes membres semés de toutes parts; je n'ai plus mes doigts pour les joindre en suppliant; je n'ai plus mes mains pour les élever vers vous; je n'ai plus mes pieds, ni mes jambes, ni mes bras; je ressemble à une maison en ruines, dont il ne reste que les quatre murs. O Seigneur! que votre colère s'arrête sur moi, qu'elle se détourne de votre peuple : donnez à ce peuple persécuté, dispersé par les tyrans, la paix et le repos.... Alors, moi, le dernier de vos serviteurs, je vous louerai, je vous bénirai avec tous les martyrs et les confesseurs, ceux de l'Orient et de l'Occident, ceux du Nord et du Midi, Vous, votre Fils et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen. »

Quand il eut dit *Amen*, on lui trancha la tête. Son âme s'envola victorieuse dans le sein de Dieu.

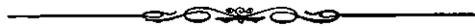
Son corps resta étendu sur le sol. Les chrétiens se cotisèrent et offrirent aux soldats une somme considérable pour obtenir la faveur de l'emporter. Les soldats n'osèrent accepter par peur du tyran; mais, la nuit suivante, quand ils se furent retirés, les chrétiens revinrent, enlevèrent le corps, recueillirent avec soin les vingt-huit morceaux qu'on en avait retranchés, et enfermèrent le tout dans une grande urne. Ils recueillirent aussi ce qu'ils purent du sang du martyr.

Réunis ensemble, loin des regards des païens, ils chantaient le psaume *Miserere mei Deus*, près de ces restes précieux, lorsqu'une flamme miraculeuse descendit sur l'urne, dévora le sang du héros, mais laissa le corps intact. « Effrayés de ce prodige, dit un témoin qui nous a conservé tout ce récit, nous tombons tous la face contre terre et nous implorons en tremblant la protection du martyr; puis, secrètement, et non sans péril, nous inhumons les saintes reliques avec l'aide et la grâce du Christ, qui couronne les martyrs, et à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, louange, honneur et gloire, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen. »

Un grand nombre d'autres chrétiens donnèrent leur vie pour la foi, dans cette même persécution.

Après la mort de Varanes, le catholicisme redevint plus florissant qu'auparavant dans le royaume de Perse : cependant, les souverains de ce pays refusèrent toujours de se convertir. La Providence finit par se lasser, et livra leur royaume aux Musulmans qui le gardent encore.

La mémoire de saint Jacques, surnommé *l'Intercis*, parce qu'il a été coupé en morceaux, est restée célèbre parmi les chrétiens d'Orient et d'Occident. Il est le patron de la ville de Braga, en Portugal.



SAINT SIFFREIN ÉVÊQUE DE CARPENTRAS

Fête le 27 novembre.



Le jeune Siffrein entre avec son père au monastère de Lérins. — Après la cérémonie de sa consécration épiscopale, saint Siffrein guérit un aveugle.

UNE NOBLE FAMILLE ROMAINE

Siffrein naquit vers la fin du v^e siècle, en 488 ou 490. Son père, que les uns nomment Albanus et d'autres Ergastulus, appartenait à une vieille et noble famille romaine qui savait allier les maximes chrétiennes avec les grandes traditions du patriciat. Le séjour de la capitale du monde n'avait point corrompu son cœur.

Né dans les délicieuses plaines de la Campanie, il s'était de bonne heure retiré à Albano au milieu des terres qu'y possédait sa famille.

C'est là que le noble romain épousa une jeune fille d'une noblesse égale à la sienne. L'histoire ne nous a pas conservé son nom. Mais comment douter que l'épouse et la mère ne possédât les vertus qui devaient plus tard briller d'un si vif éclat dans son fils et dans son époux ?

L'unique fruit de cette union fut Siffreïn, le futur évêque de Venasque et de Carpentras, dont la sainteté ajouta un lustre immortel à la gloire de sa famille.

LE PÈRE DE SIFFREÏN QUITTE SES BIENS, SA PATRIE, SON ÉPOUSE, ET SE FAIT MOINE A LÉRINS AVEC SON FILS.

Quelles furent les premières années de Siffreïn ? Quels exemples il reçut ? Quelles vertus brillaient au sein de ce foyer qui abrita son enfance ?

Les chroniqueurs de Lérins, que nous suivons dans ce récit, nous le laissent entendre par ce qu'ils nous racontent du chef de la famille.

Siffreïn ne venait que de naître, quand son père conçut l'héroïque projet d'échanger les grandeurs du siècle, les douceurs de la vie de famille contre les humiliations et les austérités du cloître.

Il n'était pas rare, dans ces siècles de foi, de voir de nobles seigneurs, fils des vieux Romains, dont le nom avait fait le tour du monde, ou des leudes francs et germains, suspendre dans un sanctuaire, leur vaillante épée et étonner le monde par des renoncements généreux.

Pendant dix ans, le père de notre Saint étudia et mûrit le dessein que la grâce lui avait inspiré, et quand il crut le moment venu d'exécuter sa résolution, ni les flatteries du monde, ni les plaintes ou les larmes de ses proches, ni la séduction des honneurs auxquels la noblesse de sa famille lui permettait de prétendre, ni les commodités d'une existence facile, rien ne put ébranler cette âme d'élite, trempée pour les grands sacrifices.

L'épouse de Siffreïn ne voulut point s'opposer à la volonté de Dieu et donna son consentement, malgré ses larmes. Au reste, son mari se chargeait de l'éducation de son fils, en l'emmenant à Lérins, où d'autres jeunes gens recevaient une instruction solide, avec les enseignements de la sainteté. L'enfant avait-il déjà le désir de se consacrer lui-même à Dieu ? Nous ne savons. Toujours est-il que la grâce de la vocation ne devait pas tarder à charmer aussi son cœur.

Le père et le fils quittent donc leur riche demeure, et font voile vers les côtes de la Provence.

Après une heureuse traversée, les pieux voyageurs abordent à l'île sainte et, bientôt, ils se trouvent aux pieds du vénérable abbé du monastère. Le père de Siffreïn ouvre son cœur au prélat, lui expose le motif de son voyage, et le supplie avec instance de le recevoir, lui et son fils, au nombre de ses enfants. L'abbé agréa avec bonheur la demande du noble étranger et le revêtit de l'austère habit des moines.

Siffreïn, trop jeune encore pour s'astreindre à toutes les pénitences de la règle, est appliqué aux études, si florissantes à cette époque dans le monastère de Lérins.

LÉRINS

Le monastère de Lérins, dont la réputation avait attiré le père de Siffreïn, était un des plus célèbres de l'univers chrétien. Depuis un siècle, Lérins était pour la Gaule une pépinière de savants évêques et grands saints.

Laissons à un maître de la parole, à M. de Montalembert, le soin de nous dire ce qu'était Lérins :

« Le marin, le soldat, le voyageur qui sort de la rade de Marseille ou de Toulon pour cingler

vers Gênes, en longeant les côtes de Provence, passe non loin de deux ou trois îlots pittoresques, mais rocaillieux, arides, surmontés d'un vieux donjon, de quelques ruines, et, çà et là, d'un grêle bouquet de pins. Il les regarde avec indifférence et s'éloigne. Et cependant, il est un de ces îlots qui a été pour l'âme, pour l'esprit, pour le progrès moral de l'humanité, un foyer plus grand et plus pur que n'importe quelle île fameuse de l'archipel hellénique : c'est Lérins.

En 410, un homme y débarque et y reste. Il s'appelle Honorat..... Les serpents lui cèdent la place. Les disciples lui viennent en foule. Il s'y forme une communauté de moines austères et d'infatigables ouvriers. L'île change bientôt de face : le désert devient un paradis..... L'Occident n'a plus rien à envier à l'Orient, et bientôt cette retraite, destinée dans la pensée de son fondateur à renouveler sur les côtes de Provence les austérités de la Thébaïde, devient une école célèbre de théologie et de philosophie chrétienne, un foyer de science et de vertu, une citadelle inaccessible aux flots de l'invasion barbare, un asile enfin pour les lettres et les sciences qui fuyaient l'Italie envahie par les Goths. »

C'est là, dans cette retraite illustre, que Siffreïn et son père viennent demander la paix, le silence et l'oubli du monde qui disparaît. C'est là qu'ils ont le bonheur de rencontrer saint Césaire, plus tard archevêque d'Arles, et qui occupait alors un emploi important dans le monastère, probablement celui de former les jeunes religieux à la science et à la vertu.

VERTUS ET PREMIERS MIRACLES D'UN ENFANT

Siffreïn n'avait qu'une douzaine d'années lorsqu'il aborda à Lérins. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude et y fit de si rapides progrès qu'il dépassa bientôt tous ses condisciples et devint l'émule même de son maître. Mais, au milieu de ses études, son cœur, loin de se dessécher, garda toujours le parfum de la piété et le goût de la vertu.

Déjà commençait à se manifester sa charité et sa tendre compassion pour ceux qui souffrent.

Un frère était-il malade ? il accourait pour le visiter et le consoler. Dieu ne tarda pas à montrer combien la charité de cet enfant lui était agréable. A peine était-il entré dans la cellule du malade, affirme son chroniqueur, que la maladie disparaissait et le malade, miraculeusement guéri, se levait pour glorifier Dieu.

Ces prodiges se multipliaient si souvent que, dans ce monastère, où la plupart des moines étaient des saints, les vertus du jeune Siffreïn excitaient l'admiration générale.

A ce pouvoir de guérir ceux qui souffraient, Dieu ajouta celui, plus merveilleux encore, de chasser les démons des corps des possédés.

Le nom du jeune moine de Lérins, dont la puissance sur Satan était si extraordinaire, se répandit au loin ; de tous côtés, on accourait à l'île sainte pour conduire aux pieds de Siffreïn les malheureux énergumènes. Le Saint récitait sur eux l'oraison dominicale, et le démon, vaincu, abandonnait sa proie.

Le bruit de ces miracles remplit toute la Gaule. Eglises et abbayes jetaient vers Lérins des regards d'envie. Pèle serait celle dont il serait et l'époux et le père ?

Le moment semblait, en effet, venu où Dieu allait arracher à la solitude du cloître ce pro-

dige de sa grâce pour l'élever sur le chandelier de son Eglise.

Mais, auparavant, une grande douleur brisa le cœur de Siffrein. Son père le quitta pour aller recevoir dans le ciel la récompense de son généreux sacrifice. Il avait eu la joie, avant de mourir, de voir les vertus de son fils et l'aurole du thaumaturge orner son front. Dieu le rappela à lui le 26 juillet, vers 520. Douce et sainte figure que la gloire de son fils a un peu éclipsée, mais qui ne brille pas moins d'un pur et vif éclat.

SIFFREIN EST ÉLU ÈVÈQUE DE VENASQUE MIRACLE OPÉRÉ A SON SACRE

Sur ces entrefaites, la vieille cité de Venasque perdait son évêque, le pieux Castissimus. Le clergé et le peuple résolurent de demander Siffrein, dont la réputation de doctrine et de sainteté était parvenue jusqu'à eux.

Saint Césaire, archevêque d'Arles, devait, en sa qualité de métropolitain, confirmer l'élection et donner au nouvel élu la consécration épiscopale. Césaire n'avait pas oublié le pieux enfant qu'il avait connu à Lérins, le disciple remarquable qu'il avait formé à la science sacrée; ce fut pour son cœur de père une grande joie d'approuver le choix qui lui était soumis.

Mais le plus difficile, c'était de vaincre les refus de l'humble moine. Il n'avait, disait-il, ni assez de vertus, ni assez d'expérience, ni assez de science pour affronter les redoutables responsabilités de l'épiscopat. Il fallut toutes les supplications des députés de Venasque, l'ordre formel de son abbé, les désirs de saint Césaire, son ancien maître et aujourd'hui son métropolitain, pour triompher des résistances de son humilité. Craignant, à la fin, de résister à la volonté de Dieu, Siffrein se laissa conduire à Arles, où il reçut l'onction épiscopale. Il était âgé d'environ trente ans.

Pendant la cérémonie du sacre, un miracle opéré par le nouvel élu provoqua l'enthousiasme du peuple qui se pressait dans l'église. Au moment de donner le baiser de paix, le Saint se trouve en présence d'un aveugle. Il le regarde avec compassion et, sur ses yeux privés de lumière, il trace le signe tout-puissant de la croix. O prodige! à l'instant, les yeux s'ouvrent et l'aveugle voit. La foule se précipite en masse vers celui qui vient d'être guéri comme pour s'assurer du fait; et bientôt la basilique retentit des accents de la reconnaissance: «Gloire à vous, ô Christ, s'écrie le peuple, louange et triomphe à jamais, à vous qui opérez de tels prodiges en faveur de vos serviteurs!»

SIFFREIN ILLUSTRE SON ÉPISCOPAT PAR LA PRATIQUE DES PLUS HÉROÏQUES VERTUS

Combien dut être fécond l'épiscopat d'un homme dont Dieu lui-même attestait la sainteté par l'éclat des prodiges! personne ne saurait le dire. Les seuls détails que nous en connaissons, dit toujours le même chroniqueur, ce sont les œuvres qu'il entreprit pour le bien de son peuple et les vertus qui remplirent sa vie.

Assidu à prêcher la parole de Dieu, il dispensa sans ménagement à ses ouailles les trésors de science qu'il avait acquis dans la célèbre école de Lérins.

Plein de zèle pour la maison de Dieu, il éleva un magnifique sanctuaire à la Vierge Marie, sa glorieuse Mère. Ce sanctuaire, situé au fond de

la vallée, sur les bords de la Nesque, a été remplacé par la chapelle de Notre-Dame de Vie, fréquentée encore aujourd'hui par de nombreux pèlerins.

Le pieux évêque construisit aussi une grande basilique qu'il orna avec magnificence et qu'il dédia à saint Jean-Baptiste; de cette église, il reste encore le baptistère, monument fort remarquable, portant tous les caractères du vi^e siècle.

Au zèle de l'apôtre, Siffrein ajoutait la mortification du moine et la charité du pasteur. Il châtiait sa chair sans ménagement; faisant de son corps une hostie vivante, un holocauste sans cesse renouvelé de la pénitence la plus rigoureuse. Sa nourriture était du pain seul qu'il assaisonnait parfois d'un grossier légume. Pour boisson, il ne prenait que de l'eau et encore avec mesure, dit une naïve chronique.

Non moins grande était sa charité et son empressément à visiter les malades. Verser de larges aumônes dans le sein des pauvres, racheter les captifs, consoler ses ouailles dans leurs afflictions, sa miséricorde s'étendait à tout et à tous.

Un de ses vieux historiens se plaît aussi à nous peindre sa patience, son désintéressement, sa promptitude à pardonner les injures reçues. En un mot, ajoute-t-il, si céleste était sa vie que les anges seuls pourraient la raconter.

MIRACLES

Dieu glorifia une vie si sainte par le don des miracles. Un jour, une pauvre veuve de Marseille lui amène son fils possédé du démon :

« Que t'ai-je fait, ô Siffrein, s'écrie l'esprit infernal? Pourquoi me persécutes-tu? Tu m'as déjà banni de l'île où j'habitais et tu cherches encore à me chasser de ce corps que je possède depuis si longtemps. »

À ces paroles, l'homme de Dieu tombe à genoux et se met en prières. Puis, touchant la main du jeune homme: « Esprit mauvais, dit-il avec force, retire-toi de cette créature de Dieu? Retire-toi, fourbe et dissipateur, auteur de tous les crimes? » Et voilà que le démon, vaincu par la puissance de la sainteté, se retire en poussant des hurlements affreux.

Siffrein rend le jeune homme à sa mère, qui ne sait comment lui exprimer sa reconnaissance.

Le saint évêque aimait son peuple, mais il aimait surtout ses prêtres et les jeunes lévites qui le servaient à l'autel.

Parmi eux, il en était un que ce bon père chérissait d'une affection plus cordiale, à cause de sa plus grande innocence.

Ce fils bien-aimé tombe malade et, en quelques jours, il est réduit à la dernière extrémité. L'évêque averti se met en prières et, pendant qu'il pria, le malade meurt. A cette nouvelle, le père désolé, les yeux pleins de larmes, accourt à l'église de Saint-Jean-Baptiste. « Seigneur, s'écrie-t-il dans une fervente prière, vous dont la main est toute-puissante, ordonnez que l'âme de ce défunt vienne de nouveau animer son corps, afin que tous sachent que c'est vous qui donnez la vie.... »

Il se rend ensuite auprès du lit funèbre, et là, après avoir longtemps prié, il commande, au nom de Jésus-Christ, au mort de se lever. Aussitôt, le mort lui obéit et se relève, plein de vie; et, le lendemain, le jeune serviteur des autels avait repris sa place auprès de son évêque. Il mêlait sa douce voix à la voix du peuple qui chantait sa reconnaissance.

Ces miracles, et d'autres encore, que nous ne pouvons rapporter ici, portèrent jusqu'aux nues la réputation du saint évêque de Venasque. Son nom était sur toutes les lèvres, quand mourut l'évêque de Carpentras, ville voisine de Venasque. Le clergé et le peuple de Carpentras, en raison de la proximité des deux villes et du peu d'étendue des deux diocèses, demandèrent et obtinrent pour évêque, Siffrein, qui continua à occuper en même temps le siège de Venasque.

Cette union des deux diocèses se fit probablement en exécution d'un canon de concile de Sardique, qui défendait d'établir un évêché dans des villes peu considérables et trop rapprochées, afin de ne pas avilir le nom et la dignité épiscopales.

En souvenir de cette union, et aussi sans doute, en l'honneur de saint Siffrein, sous lequel elle s'était opérée, les évêques de Carpentras, pendant plusieurs siècles, portèrent indifféremment le nom d'évêques de Venasque ou d'évêques de Carpentras.

Dans cette nouvelle résidence, Siffrein fut ce qu'il avait été dans sa première ville épiscopale: le modèle des pasteurs, l'ami des pauvres, la joie de tout son troupeau.

Comme il l'avait fait à Venasque au commencement de son épiscopat, le nouvel évêque construisit à Carpentras une magnifique église qu'il dédia à saint Antoine. Ce n'était pas, probablement, le célèbre abbé de ce nom, mais un autre saint Antoine que le peuple nomme actuellement saint Antonin et qui fut un des plus illustres prédécesseurs de saint Siffrein sur le siège de Carpentras, de 431 à 463. Cette église, un des derniers actes de son zèle et de son amour pour la maison de Dieu, lui était particulièrement chère. Il aimait à s'y retirer; et de longues heures se passaient en prières, en méditations sans qu'il parût s'en apercevoir, tant son âme était absorbée en Dieu.

SAINT SIFFREIN SE PRÉPARE A LA MORT

L'épiscopat de Siffrein, soit à Venasque, soit à Carpentras, dura depuis de longues années, quarante ans au moins, selon la chronologie la plus commune.

Voulant se préparer au dernier passage, il quitta, pour n'y plus revenir, la ville de Carpentras et se retira à Venasque. Mais la maison épiscopale lui parut trop somptueuse; il se fit construire une humble chaumière à côté de l'église qu'il avait élevée bien des années auparavant en l'honneur de la Mère de Dieu. C'est là que, séparé à peu près complètement du monde, méditant jour et nuit la loi de Dieu, priant sans relâche, n'ayant dans le cœur et sur les lèvres que le nom de Jésus-Christ, le saint évêque passa les dernières années de sa vie.

Un nouveau miracle illustra cette dernière période.

Un homme, cédant un jour à une piété singulière et mal éclairée, déroba des reliques précieuses qu'on vénérât dans l'église de Sainte-Marie, et les cache en lieu sûr. Le saint vieillard en est instruit par révélation divine, et au moment de l'office, apercevant le voleur au milieu de la foule: « Mon frère, lui dit-il, je sais quel est

celui qui a commis un vol sacrilège dans notre basilique et en a déposé le produit en tel endroit. Allez, mon frère, et rapportez-nous ce qui a été enlevé. »

Se voyant découvert, le voleur se hâta d'aller reprendre ce qu'il avait caché et de le rendre à son évêque. Et quand celui-ci fut seul, il se jette à ses pieds, confesse son crime et sollicite son pardon avec humilité et repentir. Le Saint le relève avec bonté et, après lui avoir imposé une pénitence, le renvoya absous.

BIENHEUREUSE MORT DE SAINT SIFFREIN

La vertu du saint prélat jetait son éclat le plus vif, et le désir d'une patrie meilleure consumait son cœur. Dieu lui révéla enfin que le terme de son exil était proche. Alors, il convoque autour de lui ses prêtres et ses lévites, leur annonce sa mort prochaine et leur recommande plus instamment que jamais l'amour de la justice, le détachement des biens créés, la charité, la douceur, l'espérance des biens à venir, et la confiance filiale en la Providence, vertus dont il avait été un si parfait modèle. A ces mots de leur père bien-aimé, ceux qui entourent sa couche ne peuvent retenir leurs larmes: « Eh quoi! s'écrient-ils, se peut-il que nous soyons privés de votre présence? Ayez pitié de ce troupeau confié à vos soins; ne l'abandonnez pas à la fureur de ses ennemis. Nous sommes vos enfants; et que deviendrons-nous sans notre père? »

Ces prières si touchantes, ces larmes si sincères émurent le saint vieillard: « O mes frères, répondit-il, le Sauveur qui est descendu du ciel pour sauver les pécheurs, saura bien vous faire éviter les pièges redoutables de l'ennemi. Que ses menaces ne vous effrayent point; que ses ruses ne vous trompent pas. Souvenez-vous de mes conseils afin qu'au jour du jugement, je puisse vous compter parmi mes enfants et que vous m'ayez pour père. Souvenez-vous d'honorer les églises et d'avoir soin des pauvres.... »

Après ces pieuses exhortations, qui sont la traduction littéraire des vieilles chroniques de Lérins, le saint vieillard, ayant reçu ce viatique du corps et du sang du Seigneur, rendit en paix son âme à Dieu, le 29 novembre de l'année 570.

A cette vue, les assistants éclatent en sanglots: tous pleurent, inconsolables, le père qu'ils viennent de perdre. Mais, tandis qu'on prépare tout pour les funérailles, voilà que les plus suaves parfums embaument l'appartement où repose son corps. Ce prodige, indice certain de la gloire dont jouit le Saint, remplit de joie tous les cœurs et tarit toutes les larmes.

Ses funérailles ressemblèrent plus à un triomphe qu'à un deuil. Sa dépouille mortelle fut déposée dans la basilique, élevée par ses soins en l'honneur de la Sainte Trinité, où de nombreux miracles ne tardèrent pas à manifester son crédit auprès de Dieu.

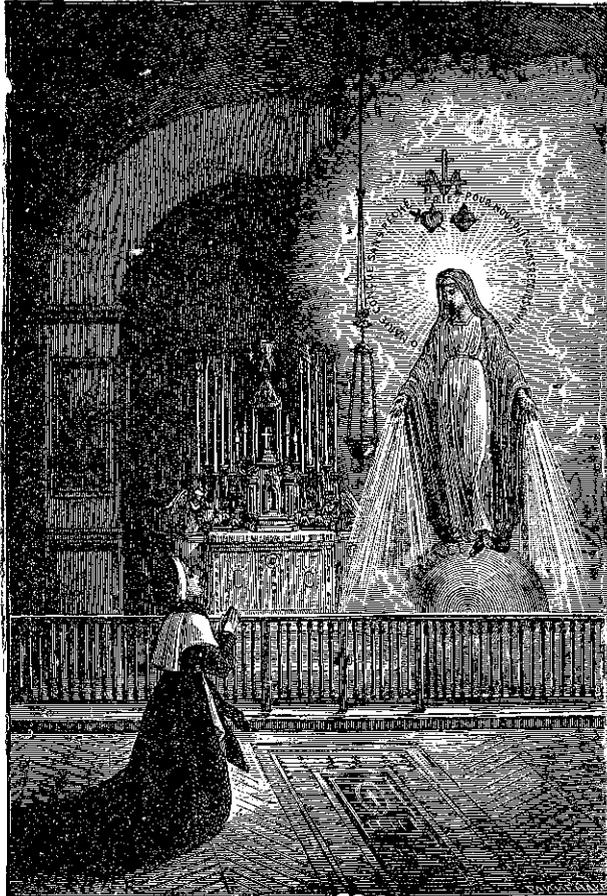
Ses précieuses reliques, conservées pendant la Révolution, continuent à jouir de la vénération des descendants de ceux dont Siffrein fut l'évêque et le père.

Chaque année, quand novembre ramène sa fête, une foule nombreuse et recueillie se presse dans la vaste nef, pleine de foi et de confiance pour ce saint évêque que la ville de Carpentras a choisi pour patron.

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

DE L'IMMACULÉE VIERGE MARIE

Fête le 27 novembre.



Apparition de l'Immaculée Vierge de la Médaille miraculeuse.

LES INSTRUMENTS DES PRODIGES DIVINS

Dieu s'est servi, en tous les temps, d'objets sensibles pour instruments de ses merveilles. Sous l'ancienne loi, la vue du serpent d'airain, dans le désert, guérissait les Hébreux. Plus tard, que de miracles ont été accomplis dans l'Eglise par le bois sacré de la Croix ! En notre temps, le Seigneur s'est plu à multiplier les miracles par le moyen de la Médaille de la Sainte Vierge, révélée en 1830, et dont le culte, depuis lors, s'est répandu dans toute l'Eglise. Cette médaille se trouve aujourd'hui, on peut le dire, sur le cœur de tous les chrétiens : sur la poitrine du prêtre et sur celle du soldat, sur celle de l'enfant

et sur celle du vieillard ; la religieuse consacrée à Dieu la porte avec amour ; souvent l'homme du monde l'a reçue d'une main respectée et aimée, et, même éloigné des pratiques religieuses, il la garde encore comme un témoignage de sa foi et comme un gage de bonheur.

Les grâces sans nombre obtenues par cette médaille de la Très Sainte Vierge, guérisons et conversions, lui ont valu le nom de *Médaille miraculeuse*, et l'Eglise a consacré cette dénomination dans le titre de l'Office liturgique qu'elle a établi pour le jour anniversaire de la Manifestation par le ciel de ce merveilleux symbole, le 27 du mois de novembre.

Voici l'histoire de cette apparition :

Comme autrefois le Seigneur révéla le Saint Scapulaire à un pieux religieux du Carmel, saint Simon Stock ; comme la dévotion du Rosaire fut révélée à saint Dominique, ainsi fut manifestée à une fille de la Charité de Saint Vincent de Paul, en notre siècle, la Médaille miraculeuse.

C'était en 1830. Au noviciat des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, situé rue du Bac, n° 140, à Paris, se trouvait une pieuse jeune fille nommée Catherine Labouré. Elle était modeste, presque timide ; d'une grande piété et en même temps d'un esprit sage et judicieux, comme on l'est d'ordinaire quand on a été élevé dans une des laborieuses et chrétiennes familles de la campagne.

La pieuse novice vivait humble et sans que rien la distinguât dans sa retraite, sauf sa régularité, sa docilité et son union à Dieu. Elle prenait son repos, comme ses compagnes, dans un vaste dortoir, lorsqu'une nuit elle entendit une voix pénétrante et très douce qui l'appela et qui lui disait : « Levez-vous. »

Ce fut alors comme un écho des mystérieux récits écrits aux Actes des Apôtres, lorsque l'ange apparut à saint Pierre dans les ténèbres de sa prison, le touchant au côté et lui disant : « Prenez vos vêtements, ceignez vos reins, et suivez-moi ; » et, devant l'ange qui guidait l'Apôtre, disent les Actes, sans que les gardes s'en aperçussent, les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes. Saint Pierre et son ange passèrent ; l'Apôtre, libre, se trouva au milieu des fidèles qui, stupéfaits d'abord, se mirent à louer le Seigneur.

Or, pendant la nuit dont nous parlons, trois fois de suite l'ange appela la jeune novice par son nom ; il était alors 11 h. 1/2. Pendant ce temps, s'éveillant tout à fait, elle entrouvre son rideau du côté d'où part la voix. Elle aperçoit alors un jeune enfant, d'une beauté ravissante ; il peut avoir de quatre à cinq ans, il est habillé de blanc, et, de sa chevelure blonde, aussi bien que de toute sa personne, s'échappent des rayons lumineux qui éclairent tout ce qui l'entoure : « Venez, dit-il d'une voix très douce, venez à la chapelle, la Sainte Vierge vous attend. » Mais, pensait en elle-même Sœur Catherine, on va m'entendre, je serai découverte..... « Ne craignez rien, reprit l'enfant, répondant à sa pensée, il est 11 h. 1/2, tout le monde repose, je vous accompagne. » A ces mots, ne pouvant résister à l'invitation de l'aimable guide qui lui est envoyé, Sœur Catherine s'habille à la hâte et suit l'enfant, qui marchait toujours à sa gauche, « portant, dit-elle, des rayons de clarté partout où il passait ; » partout aussi les lumières étaient allumées, au grand étonnement de la Sœur. Sa surprise redoubla en voyant la porte s'ouvrir dès que l'enfant l'eut touchée, et en trouvant l'intérieur de la chapelle tout illuminé, « ce qui, ajoute-t-elle, lui rappelait la messe de minuit. »

L'enfant la conduisit jusqu'à la balustrade de communion ; elle s'y agenouilla, pendant que son guide céleste entraînait dans le sanctuaire, où il se tint debout, sur la gauche.

Bientôt l'enfant lui dit : « Voici la Sainte Vierge ! » Une dame d'une grande beauté apparut. Elle était vêtue d'une robe blanche avec un voile bleu. Sœur Catherine lutta intérieurement un instant contre le doute, puis toute hésitation cessa, et, ne suivant plus que le mouvement de son cœur, elle se précipita aux pieds de la Sainte Vierge.

« En ce moment, dit-elle, je sentis l'émotion la plus douce de ma vie, et il me serait impossible de l'exprimer. La Sainte Vierge m'expliqua comment je devais me conduire dans mes peines, et, me montrant de la main gauche le pied de l'autel, elle me dit de venir me jeter là et d'y répandre mon cœur, ajoutant que j'y recevrais toutes les consolations dont j'aurais besoin. Puis elle me dit encore : « Mon enfant, je veux vous charger d'une mission ; vous y souffrirez bien des peines, mais vous les surmonterez à la pensée que c'est pour la gloire du bon Dieu. Vous serez contredite, mais vous aurez la grâce, ne craignez point ; dites tout ce qui se passe en vous avec simplicité et confiance ; rendez-en compte à celui qui est chargé de votre âme. »

« Je ne saurais dire, continue la Sœur, combien de temps je suis restée auprès de la Sainte Vierge ; tout ce que je sais, c'est qu'après m'avoir parlé longtemps elle s'en est allée, disparaissant comme une ombre qui s'évanouit. »

« S'étant relevée alors, Sœur Catherine retrouva l'enfant à la place où elle l'avait laissé lorsqu'elle s'était approchée de la Sainte Vierge. Il lui dit : « Elle est partie ! » et, se mettant de nouveau à sa gauche, il la reconduisit de la même manière qu'il l'avait amenée, répandant une clarté céleste.

» Je crois, continue le récit, que cet enfant était mon ange gardien, parce que je l'avais beaucoup prié pour qu'il m'obtint la faveur de voir la Sainte Vierge.... Revenue à mon lit, j'entendis sonner 2 heures, et je ne me suis point rendormie. »

LA VISION DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

Ce qui vient d'être raconté n'était qu'une partie de la mission de Sœur Catherine, ou plutôt une préparation à celle qui allait lui être donnée, comme gage de la tendresse de l'Immaculée Marie pour tous les hommes.

Voici ce qui advint dans l'apparition du 27 novembre 1830. C'est le récit fait par M. Aladel, directeur de la pieuse novice, au promoteur du diocèse de Paris, et que nous trouvons inséré au procès verbal d'enquête sous la date du 16 février 1836 :

« A l'heure où les Sœurs sont en oraison dans leur chapelle, 5 h. 1/2 du soir, la Sainte Vierge s'était montrée à la jeune Sœur comme dans un tableau ovale ; elle était debout sur le globe du monde, dont il ne paraissait que la moitié ; vêtue d'une robe blanche, d'un manteau bleu argenté, ayant comme des diamants en ses deux mains d'où tombaient des faisceaux de rayons lumineux sur la terre, mais avec plus d'abondance sur un point.

» Elle avait cru entendre une voix disant : « Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient pour les hommes, et le point vers lequel ils tombent plus abondamment, c'est la France ; » et elle lisait autour du tableau, écrits en caractères d'or, ces mots : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Cette prière, placée en demi-cercle, commençait à la hauteur de la main droite, et, passant au-dessus de la tête de la Sainte Vierge, finissait à la hauteur de la main gauche. Le tableau s'étant retourné, elle vit, au revers, la lettre M surmontée d'une croix, ayant une barre à sa base, et, au-dessous du monogramme de Marie, les Cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines et l'autre transpercé d'un glaive. Puis elle crut entendre ces paroles : « Il faut faire frapper une Médaille sur

» ce modèle : les personnes qui la porteront indulgenciée et feront avec piété cette prière jouiront d'une protection toute spéciale de la Mère de Dieu. » Et à cet instant la vision cessa.

La pieuse Sœur de Charité, Catherine Labouré, est morte à Paris, en odeur de sainteté, le 31 décembre 1876.

NERVEILLEUSE DIFFUSION DE LA MÉDAILLE

Aussitôt qu'elle fut frappée, la médaille commença à se répandre, surtout parmi les Filles de la Charité qui, ayant eu quelque connaissance de son origine, la portaient avec grande confiance. Bientôt elles la donnèrent à quelques personnes malades; plusieurs ne tardèrent pas à en ressentir les heureux effets. Diverses guérisons et conversions s'opérèrent, tant à Paris que dans les diocèses voisins, d'une manière aussi subite qu'inattendue; alors on demanda de toute part « la Médaille miraculeuse, la Médaille qui guérit; » on vit de vertueuses mères de famille la donner à leurs enfants, et le bonheur extraordinaire avec lequel elle était accueillie et conservée prouvait combien ces cœurs innocents y attachaient de prix. Dès qu'elle était connue dans un endroit, les personnes pieuses s'empresaient de se la procurer. Dans quelques villes de province, presque tous les jeunes gens se concertèrent pour la prendre comme la sauvegarde de leur jeunesse. Bientôt on vit dans plusieurs contrées des paroisses entières s'adresser à leur pasteur pour se la procurer, et nous savons qu'à Paris, un officier supérieur en acheta soixante pour d'autres officiers qui l'en avaient prié; des prêtres remplis de l'esprit de Dieu écrivaient qu'elle ranimait la ferveur dans les villes comme dans les campagnes et qu'il n'était personne de tous ceux qui portaient cette Médaille, qui n'en ressentit des effets tout à fait salutaires.

Mgr de Quélen, archevêque de Paris, déclara plusieurs fois qu'il avait offert lui-même cette médaille à un grand nombre de malades de tous les rangs auprès desquels sa grande charité le conduisait, et que jamais il ne l'avait donnée sans en avoir reconnu les heureux fruits. Bientôt il les proclama dans un mandement du 15 décembre 1836, à l'occasion de la consécration de l'église paroissiale de Notre-Dame de Lorette, à Paris. « C'est, écrivait-il, un fait que nous sommes jaloux de constater, et nous désirons que la connaissance en parvienne jusqu'aux lieux les plus reculés du monde catholique; dans notre diocèse, cette dévotion a jeté avec le temps des racines de plus en plus profondes; les faveurs signalées, les grâces de guérisons, de conversion et de salut paraissent se multiplier à mesure que l'on implore parmi nous la tendre pitié de *Marie conçue sans péché*. » Nous exhortons les fidèles, ajoute-t-il dans le dispositif du même mandement, à porter sur eux la médaille frappée depuis quelques années en l'honneur de la Très Sainte Vierge, et à répéter souvent cette prière gravée au-dessus de l'image : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*.

Ce n'est pas seulement en France qu'on eût à admirer la propagation de la médaille; elle se répandit bientôt, et avec profusion, dans la Suisse, dans le Piémont, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, dans le Levant, et jusque dans la Chine. A Naples, aussitôt qu'elle y fut connue, le Chapitre métropolitain en envoya demander dans l'un des établissements de missionnaires de Saint-Vincent de

Paul de cette ville; le roi en fit frapper en argent pour toute sa royale famille et la cour, il en fit encore frapper et distribuer un million pendant le choléra.

La Vierge de la Médaille miraculeuse y est vénérée dans presque toutes les maisons, et le tableau s'en trouve dans plusieurs églises. A Rome, plusieurs généraux d'Ordres religieux s'empresèrent de répandre la sainte Médaille, et le Souverain Pontife lui-même la plaça au pied de son crucifix.

CÉLESTE CONFIRMATION DE L'ORIGINE DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE — CONVERSION DE M. ALPHONSE RATISBONNE

Comme Moïse, lorsque le Seigneur lui donnait une mission près de son peuple, hésita en disant : « Ils ne me croiront pas, » la pieuse voyante, Catherine Labouré, avait dit à la Très Sainte Vierge : « Mais on n'ajoutera pas foi à mes paroles! — Obéissez toujours, avait répondu la Mère de Dieu. » Et le ciel, en effet, comme il avait confirmé par les miracles accomplis avec la verge miraculeuse la mission de Moïse, allait aussi, par d'incontestables prodiges, confirmer la vision de l'humble fille de saint Vincent de Paul.

Nous citerons un fait qui a été examiné et juridiquement déclaré miraculeux par l'Église : celui de la conversion, à Rome, de M. Alphonse Ratisbonne, en 1842.

Alphonse Ratisbonne était juif; il parcourait le monde pour se distraire et s'instruire; à Rome, il fit la connaissance d'un catholique, M. de Bussière. Dans une discussion religieuse, avec une insistance presque téméraire, celui-ci lui fit accepter de porter une Médaille miraculeuse et de faire une prière à la Sainte Vierge; mais le jeune juif ne sentit nullement son attachement à la religion juive ébranlé.

Quelques jours après, le jeudi, 20 janvier 1842, vers 4 heures de l'après-midi, M. de Bussière allait entrer dans l'église de Saint-André *delle Fratte*, pour s'occuper de quelques préparatifs concernant les funérailles de M. de la Ferronnays, qui devaient avoir lieu le lendemain, lorsqu'il rencontra M. Ratisbonne. Tous deux ayant pénétré ensemble dans l'église, M. de Bussière pria son compagnon de l'attendre un instant, pendant qu'il allait régler quelques détails avec l'un des moines, dans l'intérieur du couvent. En revenant, après une douzaine de minutes, il cherche M. Ratisbonne, et quel est son étonnement en le découvrant du côté gauche de l'église, dans la chapelle de l'archange Saint-Michel, prosterné et dans une attitude profondément recueillie. M. Ratisbonne se détourne enfin pour répondre à M. de Bussière; il le regarde, et son visage baigné de larmes, ses mains jointes décelent en partie le mystère qui vient de s'accomplir. « Conduisez-moi, s'écrie-t-il, où vous voudrez.... Après ce que j'ai vu, j'obéis.... » Et, ne pouvant en dire davantage, il tire la médaille qu'il portait depuis quatre jours sur son cœur sans en apprécier la puissance, il la prend entre ses mains, il la baise, l'arrose de ses larmes, et laisse échapper à travers ses sanglots ces paroles : « Que Dieu est bon! Ah! que ceux qui ne croient pas sont à plaindre! »

Il ajouta : « J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux; tout l'édifice avait disparu à mes regards; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré

toute la lumière et, au milieu de ce rayonnement, a paru debout, sur l'autel, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, *telle qu'elle est sur sa médaille*; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : C'est bien! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. »

Dès le lendemain, le bruit de cet événement merveilleux se répandait dans Rome. Quelques jours après, le néophyte recevait le saint Baptême, et le Souverain Pontife lui-même voulut bien recevoir en audience le nouveau converti.

La conversion de M. Ratisbonne avait eu trop de retentissement pour que le Saint-Siège laissât passer inaperçu un fait que la voix publique appelait hautement un miracle. Le Souverain Pontife ordonna que cet événement serait soumis à un examen canonique et apprécié selon les règles de l'Eglise. Le cardinal vicaire prescrivit une enquête. Des témoins furent interrogés, toutes les circonstances furent pesées, et, sur les conclusions favorables du rapport, l'Éminentissime cardinal Patrizzi prononça et déclara, le 3 juin 1842, qu'il « constate pleinement du vrai et insigne miracle opéré par le Dieu très bon et très grand, en vertu de l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, dans la conversion instantanée et parfaite d'Alphonse Ratisbonne du judaïsme au catholicisme. » Son Éminence daigna permettre qu'à la plus grande gloire de Dieu et pour accroître la dévotion des fidèles envers la Bienheureuse Vierge Marie, la relation de ce miracle insigne fut imprimée et publiée, et qu'elle eût autorité. Un tableau commémoratif de l'apparition de la Sainte Vierge à M. Ratisbonne reproduisant la Vierge de la Médaille miraculeuse fut placé dans la chapelle de l'église Saint-André, où le miracle avait eu lieu. Chaque année, dans un triduum solennel, on en célèbre officiellement la mémoire.

LES PRODIGES DE LA SAINTE MÉDAILLE

« Ceux qui croiront en moi, dit Notre-Seigneur, des merveilles s'accompliront par leurs mains : ils chasseront les démons, ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront guéris. » (Marc, xvi.) — Les merveilles attachées au nom de Jésus, il a plu au Seigneur de les accomplir aussi par la vertu de la sainte Médaille de sa divine Mère. Ces miracles sont innombrables, tant Dieu a pour agréable la confiance des fidèles en son Immaculée Mère, la Reine toute-puissante des cieux.

LES DÉMONS VAINCUS PAR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

On sait quelle est la puissance du démon, surtout dans les pays encore infidèles et particulièrement en Chine. Un missionnaire écrivait de Macao, le 23 août 1841, ces détails qui rappellent la scène du possédé décrite dans l'Évangile, lorsque ce malheureux courait dans la campagne de Jérusalem, répandant la frayeur autour de lui. (Marc, xiv, 54.)

« Une veuve chinoise qui n'avait qu'un fils, élevé comme elle dans le paganisme, le vit tomber tout à coup sous l'empire du démon; il était tellement possédé, que tout le monde se savait devant lui et qu'il courait dans les champs, jetant des cris lamentables. Si quelqu'un se trouvait assez hardi pour vouloir l'arrêter, il était aussitôt saisi et renversé par terre. La pauvre mère était au désespoir et se mourait de chagrin; mais la divine Providence daigna

jetter des regards de bonté sur cette malheureuse famille. Un jour que ce jeune homme était plus que jamais tourmenté, il fuyait de tous côtés comme un vagabond, ne sachant où il allait; chacun voulait courir après lui pour l'arrêter; mais il repoussait brutalement tous ceux qui le saisissaient. Le Dieu de toute bonté permit qu'il se trouvât un chrétien qui, animé d'une foi vive et voyant le démon maltraiter ce malheureux d'une manière aussi tyrannique, dit à tous ceux qui couraient après lui de se retirer, qu'il se faisait fort de l'arrêter seul, de le calmer et de le ramener tranquillement à sa mère. Ce langage parut étonner tous les païens; cependant ils le laissèrent aller, quoiqu'il y eût selon eux un grand danger. Ce bon chrétien portait la Médaille miraculeuse de l'Immaculée Marie; il la prit dans sa main, et dès qu'il se fut approché du possédé, il la lui montra en commandant au démon de le laisser en repos et de s'enfuir; ce qu'il fit à l'instant même. Ce jeune homme, voyant le chrétien tenir sa Médaille, se jeta à terre, humblement prosterné devant cette image miraculeuse, sans savoir ce que c'était. Les païens, qui examinaient de loin ce qui se passait, étaient dans le plus grand étonnement. Cependant, le chrétien lui dit de se relever et de le suivre, et, tenant toujours en main sa Médaille, qui était devenue comme une pierre d'aimant pour le jeune païen, il le conduisit à sa mère. A peine fut-il auprès d'elle qu'il la consola en lui disant : « Ne pleurez plus, je suis parfaitement délivré. Le démon m'a quitté dès qu'il a aperçu cette Médaille. » Cette pauvre mère ne pouvait contenir sa joie en entendant son fils parler ainsi. Elle ne savait si c'était un songe ou la réalité. Le chrétien la rassura et lui raconta tout ce qui s'était passé, ajoutant que son fils ne serait plus possédé à l'avenir si elle voulait renoncer aux idoles et se faire chrétienne. Elle le promit sincèrement, et tous deux commencèrent à descendre leurs faux dieux de dessus l'autel. Alors le chrétien se retira comblé de remerciements de la mère et du fils pour le service inappréciable qu'il venait de leur rendre par la sainte Médaille.

LA CONVERSION DES PÉCHEURS ET DES INFIDÈLES

Nous ne pouvons essayer de raconter les conversions obtenues par la Médaille miraculeuse : la langue de l'homme ne saurait les compter ni les décrire.

Lorsque les missionnaires arrivent sur un rivage inconnu pour y apporter la foi, c'est encore sur le concours céleste de la Médaille miraculeuse qu'ils appuient leurs espérances.

« Jus qu'à la consommation des siècles, dit l'un d'eux, le missionnaire aura Marie pour compagne, et quand il est jeté sur une île ou sur un continent dont il ne connaît pas encore la langue, c'est Marie qu'il charge de commencer toute seule sa besogne. Il attache aux buissons du chemin des Médailles de l'Immaculée, et le vent de la mer ou du désert, s'imprégnant du parfum qu'elles exhaltent, le répand au loin, et les âmes se sentent attirées à leur insu par ces *émanations du Paradis*. (Cant. iv, 13. — *Annales de la Prop. de la foi*, t. XLIV, p. 59.)

Par un décret du Souverain Pontife Léon XIII, en date du 23 juillet 1894, une fête particulière, avec office propre, a été établie en l'honneur de la Médaille miraculeuse, comme il en existait déjà en l'honneur du Saint Scapulaire et du Rosaire.

SAINT EUSICE

FONDATEUR ET ABBÉ DE CELLE-EN-BERRI (VERS 542)

Fête le 27 novembre.



« Ne m'en laissez-vous pas ? » dit saint Eusice à un voleur qu'il surprend en train de lui dérober son miel.

HUMBLE ORIGINE — LA FAMINE

C'est une tradition, devenue aujourd'hui un fait historique, que le midi de la Gaule fut évangélisé par les disciples des Apôtres. Saint Martial, le petit enfant dont parle l'Évangile et que le Sauveur bénit, vint lui-même jeter les semences de la foi dans l'Aquitaine, le Périgord et le Limousin. Après lui, un grand nombre d'apôtres et de missionnaires arrosèrent et fécondèrent de leurs

sueurs ce sol où l'idolâtrie avait jeté de si profondes racines. Le martyrologe de France a recueilli les noms glorieux de ces hommes divins, qui, durant les cinq premiers siècles, vécurent dans ces riches contrées, nombreux comme les plants de vigne de leurs côtes et de leurs vallées. Le VI^e siècle en vit paraître plus encore. Nous avons à raconter la vie d'un de ces héros, qui, au milieu des guerriers illustres et des conquérants victorieux de cette époque troublée, ont

passé inaperçus aux yeux du monde, mais qui exercèrent cependant l'influence la plus réelle et la plus considérable sur la civilisation chrétienne de leur pays : c'est l'histoire de saint Eusice, abbé de Celle, en Berri.

Son berceau fut sans gloire au regard du monde. Il naquit à Chalusset, près de Jumilhac, dans la vallée de la Dordogne, de parents pauvres, dont le nom n'est resté connu que de Dieu. L'enfant prédestiné s'appela Eusice ou Ysis (1). Ses premiers pas furent semés de privations et de larmes. Une cruelle famine désolait le pays, et, aux angoisses de la pauvreté, vinrent se joindre les horreurs de la faim. Elles avaient été riches pourtant, ces belles contrées du midi de la Gaule, mais des guerres continuées et des invasions successives y avaient porté la ruine et la désolation. Les Visigoths ariens s'étaient abattus comme une nuée de vautours sur cette terre infortunée, et les soldats de Clovis et de ses belliqueux successeurs avaient achevé de la dévaster. Une disette affreuse s'en était suivie, et les pauvres familles du Périgord se voyaient réduites à la dernière misère.

LA FAMILLE D'EUSICE EN BERRI IL EST VENDU PAR SES PARENTS

Dans ces dures extrémités, un seul moyen de salut restait aux parents du jeune Eusice : fuir le fléau, et chercher un refuge au sein d'une contrée plus favorisée. Ils quittèrent donc le Périgord pour aller s'établir en Berri, où ils espéraient vivre de leur travail, ou de la libéralité des personnes charitables. Cette province, en effet, renommée par sa fertilité et couverte de vastes et épaisses forêts, avait été moins ruinée et moins dévastée que les autres par les guerres et les incursions des barbares ; les émigrés pouvaient donc espérer une situation qui les mit à l'abri du besoin.

Si tel était leur espoir, une cruelle déception les attendait. Nous pouvons du moins en juger ainsi d'après ce qui advint, car une extrême pauvreté put seule les pousser à en agir comme ils le firent à l'égard de leur enfant. En effet, les Actes du Saint, rapportés dans le Propre de Sarlat, racontent que le jeune Eusice fut exposé en vente par ses parents. Ce fait paraît étrange au premier abord, mais il semblera moins étonnant à ceux qui connaissent l'histoire. Ces ventes d'enfants n'étaient autres qu'une cession consentie par les parents entre les mains d'un maître qui prenait à sa charge l'éducation de l'abandonné, en retour du travail qu'il pouvait lui fournir. Ce n'était donc point une traite d'esclaves. N'avons-nous pas, hélas ! encore de nos jours, les enfants abandonnés, les enfants assistés ?

Les monastères, auprès desquels toutes les misères trouvaient refuge et secours, recueillaient souvent ces créatures délaissées et les employaient au travail des mains : c'était, parmi les œuvres de miséricorde que pratiquaient les moines, une des principales et des plus touchantes.

LES ÉCOLES MONASTIQUES SAINT EUSICE DEVIENT RELIGIEUX

Le jeune Eusice eut le bonheur d'être de ce nombre. Il fut recueilli par un généreux abbé, nommé Séverin, qui gouvernait le monastère de Patrici, ou Perci, au diocèse de Bourges. Les

abbayes étaient déjà à cette époque l'asile des lettres, et les jeunes intelligences venaient y puiser la science en même temps que la vertu. N'avait-on pas vu, deux siècles auparavant, un saint Basile prescrire à ses religieux d'instruire les enfants, en particulier les orphelins, même quand ils ne se destinaient pas à l'état monastique ? Et saint Jérôme, à Bethléem, au milieu de ses gigantesques travaux, occupé d'une active correspondance et de la direction de deux grands monastères, persécuté par les hérétiques, menacé par les barbares, ne disputait-il pas les heures au jour et à la nuit, et n'ouvrait-il pas, à la prière des habitants de Bethléem, une école de grammaire pour leurs enfants ? Les monastères de l'Occident avaient hérité de ce zèle et de ce dévouement des saints de l'Orient. Aussi, quand le pauvre enfant de Jumilhac se trouva placé sous la tutelle de l'abbé Séverin, il rencontra dans l'abbaye de Perci d'autres adolescents dont l'éducation avait été confiée par les parents aux moines de ce moustier.

L'abbé Séverin remarqua vite l'intelligence et la piété précoce de son pupille : charmé de trouver en lui ces précieuses qualités, il n'hésita pas à l'adjoindre aux jeunes étudiants, et le fit instruire avec eux dans les lettres et les principes de la religion. Il lui coupa ensuite les cheveux et le mit au rang des Frères. Devenu comme l'un des religieux, Eusice fut occupé successivement à tous les offices de la maison, d'abord à la cuisine, puis à la boulangerie et à la garde des troupeaux.

De là vient sans doute que, dans la suite, les boulangers le choisirent pour un de leurs patrons : peut-être aussi ce choix fut-il motivé par l'étymologie même de son nom d'Eusice, qui, en grec, désigne le blé.

Qu'on ne s'étonne point de voir un religieux, dont la vertu et le talent commençaient à jeter quelque éclat, être employé à des charges si humbles en apparence, comme celles de cuisinier, de boulanger et de pâtre : le travail manuel fut toujours en honneur dans la vie religieuse, et rien n'est petit quand il s'agit du service de Dieu.

PRÊTRISE — AMOUR DU TRAVAIL ET DE LA PRIÈRE

Dans tous ces emplois, Eusice se comporta avec tant de fidélité, de sagesse et de ferveur, ses vertus répandirent tant d'édification, que ses supérieurs le jugèrent digne du ministère des âmes, et le firent avancer dans les Ordres, jusqu'à la prêtrise. Il fut encore dans ce saint ministère un grand sujet d'édification pour tous les religieux de la maison, auxquels il donnait les exemples les plus parfaits de l'humilité, de la soumission, du détachement, de la mortification, de l'application à la prière et de la charité envers ses frères.

Son amour du travail et de la prière avait rendu Eusice éminemment propre à remplir les plus hautes charges du monastère. A la grande joie des religieux, il fut nommé procureur de la maison, et il exerça cet emploi durant plusieurs années, avec toute l'exactitude possible, sans que le soin des affaires temporelles pût lui faire perdre le recueillement continu et le souvenir de la présence de Dieu.

SA VIE DANS LA SOLITUDE

Cependant l'amour de la solitude et du silence le pressait vivement de se retirer de l'embarras des affaires, pour vaquer plus librement au repos de la contemplation. Cet attrait pour la vie solitaire et cachée est habituel aux âmes

(1) Ce nom, différemment traduit Eusitius, Eusichius, Hesychius, Usichius, Eutyichius et Ysis, paraît d'origine grecque.

fortes; elles se plaisent dans l'éloignement du monde : cette séparation les rapproche de Dieu, et le désert est pour elles plein de sublimes enseignements. Ajoutons bien vite qu'un tel renoncement exige une vertu déjà consommée, et qu'il y aurait pour une âme encore imparfaite témérité et présomption à vouloir en affronter les dangers. Ainsi l'avaient compris les anciens moines de la Thébaïde et du Sinaï, et ils ne permettaient à leurs disciples de vivre en anachorètes qu'après avoir éprouvé leur vertu dans un long exercice de la vie de communauté.

Eusice, qui se sentait attiré par l'esprit de Dieu dans la solitude, demanda à son abbé la permission de suivre cet attrait, et d'aller hors de la maison chercher un désert où il put vivre loin du commerce des hommes, dans les exercices de la pénitence et de la prière. Il l'obtint, non sans peine, et se hâta de mettre son projet à exécution.

On prétend qu'il alla d'abord au monastère de Mici, près d'Orléans, pour y observer les usages de cette fervente communauté, que dirigeait alors saint Mesmin, et qui comptait d'illustres serviteurs de Dieu, accourus dans le même but de divers monastères.

Si cette visite eut lieu, elle fut du moins de courte durée. Eusice alla se cacher dans un désert couvert d'un bois que les ronces et les épines rendaient presque inaccessible, et situé derrière le village de Précigny, non loin de la rivière du Cher.

Là, s'étant bâtie une humble cabane de branchages et d'argile, avec un petit oratoire, le nouvel ermite commença à mener un genre de vie très austère. Il se contentait pour toute nourriture d'un peu de pain d'orge assaisonné de quelques herbes, et l'eau de la rivière lui suffisait pour apaiser sa soif. Il était toujours couvert d'un rude cilice, et prenait son repos sur la terre nue ou sur la cendre. La prière l'occupait la plus grande partie du jour et de la nuit. Le temps qui lui restait était partagé entre quelques lectures saintes et le travail manuel. Avec le produit de ce travail, il pouvait se procurer le pain grossier qui lui servait de nourriture, et trouvait encore moyen de distribuer des aumônes aux indigents. C'était donc un travail utile et sanctifiant tout à la fois. Eusice aimait particulièrement à s'occuper de l'élevage des abeilles; il avait établi plusieurs ruches près de son ermitage, et le miel qu'il en retirait était vendu au profit des pauvres.

MIRACLES — LE VOLEUR VOLÉ

« Mais, dit un vieux chroniqueur, quel soin qu'Eusice prit de se mettre à couvert du monde au milieu des épines et des buissons, qui semblaient former autour de lui un fort et un lieu de sûreté, il ne put se défendre des visites et de l'importunité des peuples, qui y étaient attirés par l'odeur de sa vertu et par le bruit de ses miracles. »

Saint Grégoire de Tours (1) raconte qu'on apportait souvent au saint ermite des enfants tourmentés par des maux de gorge, et, d'un signe de croix fait au nom de la Sainte Trinité, il les délivrait incontinent de toute douleur.

Eusice possédait aussi un remède souverain contre les fièvres malignes, c'était tout simplement de l'eau que sa main avait bénite. Cette bénédiction lui communiquait une vertu prodigieuse, et tous ceux qui en buvaient étaient guéris. Aussi on accourait en foule vers l'homme de Dieu, que l'on acclamait comme le bienfaiteur et la providence de la contrée.

Toutefois, la reconnaissance n'était pas toujours la récompense de ses bienfaits, et un trait singulier montre jusqu'où peut aller l'ingratitude dans les cœurs que domine une basse cupidité. Un homme du voisinage, qui souffrait de la fièvre, vint demander au Saint la guérison de son mal; Eusice, ayant prié pour lui, lui obtint l'objet de ses vœux. Sa guérison obtenue, l'homme s'en retournait joyeux, quand il aperçut, près de la cabane du Saint, deux vases remplis de miel et suspendus aux branches d'un arbre. La convoitise le porta aussitôt à les dérober. Il chercha donc un fripon de son espèce, et, l'ayant trouvé, il voulut le rendre compagnon de son larcin.

Les deux voleurs s'entendirent à merveille, et, profitant des ténèbres de la nuit, s'apprêtèrent à commettre leur méfait.

Ils se glissent sans bruit à travers les buissons, et arrivent au pied de l'arbre. L'un d'eux se met en devoir d'y grimper, tandis que son compagnon demeure pour recevoir de ses mains les deux précieux vases.

Le Saint, selon son habitude, priait, agenouillé dans sa pauvre cabane. Le bruit de quelques branches mortes qui craquent sous les pas des voleurs éveille son attention : il se lève et sort pour rechercher la cause de ce tapage insolite. Mais déjà le voleur, qui est demeuré au pied de l'arbre, l'a aperçu; épouvanté, il prend la fuite, sans prévenir son compagnon. Celui-ci était parvenu, sur ces entrefaites, à décrocher le premier vase de miel, et, avec mille précautions, il le passe au Saint, que l'obscurité l'empêche de reconnaître. Comme il voulait en faire autant du second : « N'est-ce pas assez d'un, lui dit doucement Eusice, et ne laissez-vous rien à celui qui a pris la peine de recueillir ce miel? »

Le voleur reconnaît la voix du Saint, la frayeur s'empare de lui, il se laisse tomber de l'arbre, et implore en tremblant son pardon. Eusice le relève avec bonté, le conduit dans sa cabane, et, après lui avoir fait une remontrance salutaire sur sa faute, il lui donne un rayon de miel. « N'y revenez plus, lui dit-il en le congédiant, car le vol est l'argent de Satan. »

LE ROI CHILDEBERT

Saint Eusice recevait parfois des visites plus agréables. Saint Grégoire de Tours nous apprend en effet que le roi Childebert I^{er}, fils de Clovis, vint le voir dans son humble retraite.

Ce prince n'était point sans défauts : l'histoire nous le représente poussant son frère Clotaire à égorger ses neveux, les malheureux enfants de Clodomir. Le christianisme n'avait pu encore pénétrer profondément dans les mœurs des Francs ni adoucir leur rudesse barbare, et les fils de Clovis se laissaient parfois dominer encore par leurs instincts farouches et cruels. Néanmoins, Childebert, se souvenant des leçons de sa mère sainte Clotilde, aimait la conversation des saints, et il multipliait dans son royaume les fondations de monastères. C'est ainsi qu'il fit élever une magnifique église et une abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin à Château-Landon, non loin de Fontainebleau, en l'honneur de saint Séverin, abbé du monastère d'Againe.

L'an 531, Childebert se mit à la tête de ses troupes pour aller en Espagne combattre Amalric, roi des Visigoths. Ayant appris de saint

(1) *De glor. confessorum* (1-82).

Dié l'existence et la sainteté de l'ermite Eusice, il n'hésita pas à quitter sa route, pour lui rendre visite au fond de son désert du Berri. L'ayant trouvé, le prince se jeta aux pieds du Saint, et lui rendit tout l'honneur et le respect possibles. Il le consulta aussi sur l'issue de la guerre qu'il avait entreprise, et, ayant reçu de lui une assurance assez claire du succès, il demanda sa bénédiction, et se retira avec la résolution de revenir auprès de lui à son retour. Mais, avant de quitter l'ermite, Childebert lui offrit cinquante pièces d'or : « Faites distribuer cet argent aux pauvres, répondit le Saint, car, pour moi, je ne veux d'autre richesse que la miséricorde de Dieu. » Le roi suivit le conseil d'Eusice : il fit vœu de bâtir, au retour d'Espagne, une église dans l'endroit même où serait déposé le corps du Saint après sa mort.

La prédication du saint ermite se réalisa, et l'expédition d'Espagne eut un plein succès : aussi Childebert n'eut garde d'oublier sa promesse, et le désert de Précigny fut de nouveau honoré de sa royale présence. Il voulut donner au Saint diverses marques de sa reconnaissance et de son estime toute particulière, et lui fit offrir encore une somme de quinze livres d'or pesant pour réparer ou multiplier les cellules de son ermitage, promettant de lui en donner davantage, s'il voulait l'accepter.

Eusice, jetant alors les yeux sur l'armée du prince, aperçut une foule de prisonniers que Childebert traînait à sa suite : « O roi, lui dit-il, cet argent sera mieux employé s'il peut servir à la délivrance de ces captifs. »

Childebert, saisi d'admiration à la vue de cette générosité, accorda, en considération du Saint, la liberté à tous ses prisonniers.

Dieu ne tarda pas à récompenser le désintéressement de son serviteur. De retour à Paris, le roi Childebert voulut donner aux officiers qui l'avaient bien servi dans la guerre d'Espagne des marques de sa munificence. Ulfm, l'un des principaux, ne demanda point d'autre récompense que le fond de terre où se trouvait l'ermitage de

saint Eusice, sur le Cher. Il ne l'eut pas plutôt obtenu, qu'il vint trouver le Saint en Berri pour lui en faire présent.

On prit aussitôt des mesures pour y bâtir un monastère vers le confluent du Cher et de la Sandre. Ulfm, non content de fournir à cette maison les revenus nécessaires à la subsistance des religieux, fit l'acquisition de l'abbaye de Perci, où Eusice avait passé ses premières années de vie religieuse, et la soumit par l'autorité du roi au nouveau monastère, qui fut mis sous sa conduite, et qui fut appelé d'abord la *Cellule*, puis la *Celle-Saint-Eusice*, et enfin *Celle-en-Berri*. Cette abbaye, qui passa, en 1612, des Augustins aux Feuillants, subsistait encore à l'époque de la Révolution, sous le titre de la *Celle Notre-Dame*.

MORT DU SAINT — SON CULTE

Ce furent les derniers travaux du saint Abbé : il vit le monastère à peine construit se peupler de moines nombreux et fervents. Mais bientôt la mort vint le surprendre à l'âge de soixante-dix-sept ans : quelques auteurs, en effet, placent en 542 ce bienheureux trépas. Eusice s'endormit paisiblement au milieu de ses frères, et alla jouir au ciel de l'éternelle récompense.

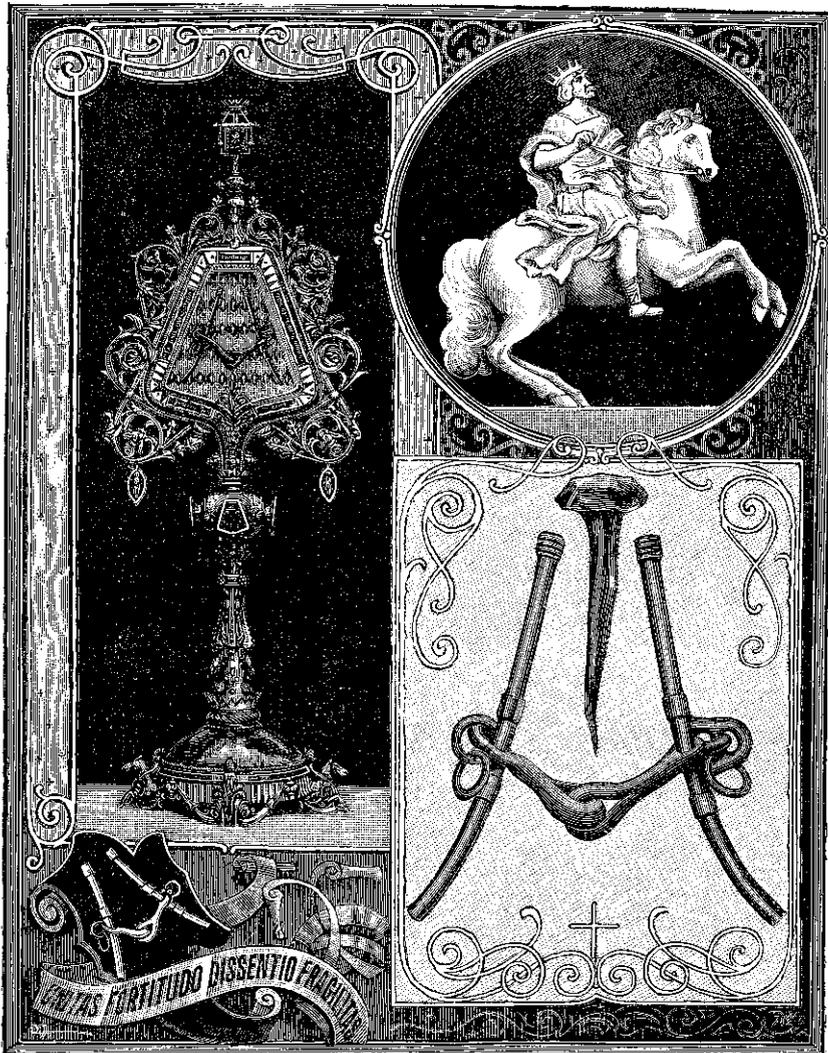
Son souvenir demeura vivant dans le pays. Après la mort de saint Eusice, le roi Childebert se souvint de la promesse qu'il avait faite de bâtir une église sur son tombeau, et il l'exécuta avec une magnificence vraiment royale.

Il y a encore de nos jours (1873), à Celles-sur-Cher, disent les petits Bollandistes, des reliques insignes de saint Eusice et de plusieurs saints ermites, ses compagnons. En 1767, Mgr de Philippeaux, archevêque de Bourges, accorda une relique du Saint à M^{me} de Menou, marquise de Jumilhac, en faveur de Chaluset, lieu natal du Saint, dont l'église venait d'être érigée en paroisse. Le 1^{er} août 1869, l'église de Chaluset menaçant ruine, la relique a été transportée solennellement dans une chapelle de l'église de Jumilhac-le-Grand.

LE SAINT MORS DE CARPENTRAS

RELIQUE INSIGNE DE LA PASSION

Exposée le 27 novembre.



Le saint Mors et son reliquaire — L'empereur Constantin.

(Statue équestre placée sous le portique de Saint-Pierre de Rome.)

LES ARMES D'UNE ANCIENNE CAPITALE

Parmi les reliques extraordinaires que possède la France, il en est une magnifique entre toutes et ignorée cependant de bien des chrétiens.

Cette relique c'est le « saint Mors », le pieux et très riche trésor de Carpentras.

Le blason de cette ville, l'ancienne capitale du Comtat-Venaissin, porte de gueules (rouge) au mors d'argent.

Ce mors n'a pas la forme moderne, mais au

contraire l'ancienne, c'est le *frænum* des éperonniers romains. La devise du blason est : *Unitas fortitudo, dissentio fragilitas.* (*Union est force, division faiblesse.*)

La raison de ces armes, c'est que, depuis le ^{xiii}^e siècle, Carpentras a l'honneur de posséder le saint Mors de Constantin, fabriqué par les soins de la pieuse impératrice sainte Hélène avec l'un des clous de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quelle est l'histoire de ce saint Mors ; comment

est-il venu en la possession de l'Eglise de Carpentras; de quel culte a-t-il été honoré jusqu'à nos jours? c'est ce que je vais vous dire brièvement pour votre édification, cher lecteur, et pour la glorification de Jésus, notre Rédempteur.

DESCRIPTION DE LA RELIQUE

Voici d'abord la description du saint Mors tel qu'il est aujourd'hui exposé à la vénération des fidèles.

C'est M. Rohault de Fleury, l'éminent archéologue, qui le dépeint avec sa précision accoutumée : « Le clou de Carpentras est un véritable mors de cheval, semblable à ceux dont les Romains avaient coutume de se servir. On peut en voir des modèles au musée d'artillerie et à la Bibliothèque nationale. La partie intérieure que les éperonniers appellent canon ou embouchure est longue de 17 centimètres. Le mors est entier; c'est un filet en deux parties qui se pénètrent en formant une espèce de charnière. L'une des boucles est entièrement soudée, l'autre est fermée à chaud et non soudée. Au canon sont attachées deux branches qui ont chacune 160 millimètres de long et 11 millimètres de diamètre. » On remarque à chaque extrémité un fourreau en argent doré de 50 millimètres de long.

» A l'extrémité de l'embouchure pendent deux anneaux assez longs et de deux grandeurs différentes.

» La forge de cette pièce est difficile par son ajustement avec l'appendice des branches; elle est soignée et apparente, on ne voit pas de trace de lime.

» Le mors entier pèse 350 grammes. »

ORIGINE DU SAINT MORS RACONTÉE PAR SAINT AMBROISE

Quelle est l'histoire de ce Mors merveilleux? C'est l'archevêque de Milan, le grand Docteur de l'Eglise, saint Ambroise, qui va nous répondre.

Dans son oraison funèbre de l'empereur Théodose, saint Ambroise rapporte comment l'impératrice sainte Hélène, ayant découvert sur le Golgotha les instruments de la Passion de Notre-Seigneur, en fit solennellement don à son fils Constantin.

Des deux clous de la Passion qu'elle donna au jeune empereur, elle fit mettre l'un dans son diadème impérial et fabriquer avec l'autre un mors pour son cheval de guerre.

Transformer un des clous qui ont transpercé la chair divine du Rédempteur en un mors de cheval, cela nous surprend, et nous serions peut-être tentés de crier au scandale; mais le saint archevêque de Milan, l'homme de Dieu, comprenait les desseins de la Providence, inspirant la pieuse impératrice, et il nous les expose avec éloquence.

Les rois abusaient de leur puissance pour se précipiter dans le crime. Dieu et sainte Hélène voulurent par le saint Mors leur apprendre à se dompter eux-mêmes et à régir leurs sujets par la puissance de la croix. Cependant, ce saint Mors, qui par cette sublime intention, était pour Constantin plutôt un symbole, un enseignement permanent qu'un outil vulgaire, reprit, sous les descendants de ce prince, son rang sacré de relique insigne entre toutes les reliques.

Les actes du 5^e Concile général tenu à Constantinople, au milieu du vi^e siècle, nous apprennent que le saint Mors occupait une place toute spéciale au milieu des souvenirs augustes de notre rédemption.

Il est dit expressément que lorsque le pape

Vigilius, accompagné de Théodore et de Cethicus, s'avança pour prêter le serment traditionnel, il étendit la main sur le saint Mors de Constantin et jura (*juravit Vigilius et per virtutem sancti fræni*).

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS ET LE SAINT MORS

Un autre fait, qui caractérise dès lors la puissance spéciale, la merveilleuse vertu du saint Mors, est raconté par saint Grégoire de Tours, l'un des princes et des pères de l'histoire.

L'empereur Justin le Jeune, nous dit-il, souffrait d'une violente obsession; depuis trois jours on multipliait en vain les jeûnes et les prières, lorsqu'on pensa à mettre le saint Mors sur la tête du patient. Soudain, les démons s'enfuirent. Le prince était délivré.

A partir de cette époque, nous ne possédons aucun document relatif à l'histoire du saint Mors jusqu'au xi^e siècle. La raison en est bien simple. Les relations entre Rome et Constantinople, entre l'Orient et l'Occident, devenaient de plus en plus rares, à cause du schisme grec. Les catholiques, ne communiquant plus avec les rebelles, étaient privés du bonheur de voir et de contempler les merveilleuses reliques cachées dans les trésors du palais impérial et de la basilique de Sainte-Sophie.

LES CROISADES ET LE SAINT MORS

Cependant, au déclin du xi^e siècle, à l'aurore du xii^e, un immense cri de terreur, un appel désespéré retentit à Constantinople. Les empereurs grecs, effrayés de l'invasion toujours grandissante des mahométans, suppliaient les catholiques de venir à leur secours. Ils promettaient même, à ce prix, de rentrer dans le sein de la véritable Eglise.

L'Europe catholique, enflammée par les accents de Pierre l'Ermite, répondit avec enthousiasme à ces appels déchirants, et de nouveau les magnifiques reliques de l'Orient purent être vues et vénérées de nos pères.

Or, parmi ces objets sacrés, le saint Mors, par son caractère tout spécial, sa forme étrange, devait frapper l'imagination et demeurer dans la mémoire des guerriers du Christ. Le chroniqueur scandinave le dit expressément : « Nous avons vu le Mors de l'empereur Constantin. »

C'était la dernière fois que cette relique était exposée à Constantinople.

LE SAINT MORS A CARPENTRAS

Le siècle suivant, et dès les premières années, elle est en France, à Carpentras, d'où elle ne sortira plus.

Jusqu'en 1226, le sceau des évêques de Carpentras portait en effigie l'image de la Très Sainte Vierge; à partir de cette époque et pendant plus de deux cents ans, l'effigie nouvelle fut le saint Mors.

Sans doute, la relique insigne était là depuis quelques années. Les documents écrits, qui renfermaient l'histoire de cette importante acquisition, ont disparu dans des incendies qui, à diverses reprises, ont détruit la bibliothèque du palais des évêques et la sacristie de la cathédrale de Saint-Siffrein. Mais cette histoire est aisée à reconstituer.

LA IV^e CROISADE ENRICHIT NOS ÉGLISES DE MAGNIFIQUES RELIQUES

Cette histoire est celle de la 4^e croisade. Les chevaliers de la Croix avaient placé à leur tête

le doge de Venise, le nonagénaire Dandolo, l'un des plus étonnants génies politiques du moyen âge.

Le doge résolut, avant d'attaquer les infidèles, de soumettre les Grecs et de les réduire à l'impuissance. Cela peut paraître surprenant, mais il faut savoir que les empereurs de Constantinople, qui ne cessaient d'appeler à leur secours les chrétiens d'Occident, devenaient leurs ennemis sitôt que ces généreux soldats du Christ apparaissaient sur les rives du Bosphore. Soit par ambition ou par crainte, ils les abandonnaient, les trahissaient, semaient autour d'eux des guets-apens où ils trouvaient la mort.

Malgré les protestations du pape Innocent III, qui ne voulait pas qu'on enlevât aux croisades leur caractère sacré de guerre à l'infidélité, les croisés s'emparèrent d'abord de Constantinople et y établirent le siège d'un empire latin : Baudouin, comte de Flandre, fut proclamé empereur.

Cependant ordre était donné aux soldats de transporter le butin immense dans trois églises indiquées. Les chefs devaient en disposer selon les lois de l'équité militaire.

Mais cet ordre fut méprisé par une multitude de pillards, et, comme le dit Villehardouin, pour cette cause, « en y eust tout plein de pendus. »

Tandis que les uns se précipitaient sur les tapis richement brodés, les vases d'or et d'argent, les pierreries brillantes; les autres, inspirés par leur foi profonde, recherchaient et mettaient en lieu sûr les reliques précieuses qui, jusque-là, avaient fait la grande richesse de Constantinople. Le savant et judicieux comte Riant pense avec raison que le fameux croisé Ponce de Chapponay, qui apporta à la primatiale de Lyon l'énorme fragment de la vraie Croix, pourrait bien être celui qui fit don à la cathédrale de Carpentras de l'insigne relique du Mors de Constantin.

Toujours est-il que jamais il n'y eut doute sur l'authenticité de cette relique. D'autres Eglises commencèrent, dès cette époque, à montrer des clous de la Passion, provenant de la même croisade, aucune église ni en Orient ni en Occident n'a jamais depuis lors prétendu posséder le saint Mors.

Au contraire, les témoignages les plus vénérables n'ont cessé de venir s'accumuler autour de la relique de Carpentras pour rendre hommage à son authenticité. Aux écrits des évêques et des papes, le ciel a daigné bien des fois ajouter l'irréfusable témoignage du miracle.

LES PAPES ET LE SAINT MORS

Dès les premières années du xvi^e siècle, le pape Nicolas V constate la dévotion des fidèles pour cette insigne relique et l'encourage par l'accord d'une indulgence plénière aux jours de son exposition solennelle.

Quelques années plus tard, Clément VII, dans une bulle, renouvelle les mêmes faveurs et reconnaît la vertu spéciale du saint Mors pour chasser les démons du corps des possédés.

UNE AFFICHE GOTHIQUE AU XVI^e SIÈCLE

Peu de temps après, la population de Carpentras pouvait voir affiché aux portes de sa cathédrale un parchemin aux caractères gothiques: c'était la publication solennelle d'un jubilé, d'un grand pardon général.

« Notre Saint-Père le Pape Clément VII, qui est de présent lieutenant de Dieu en terre,

informé suffisamment que, à l'église cathédrale de la cité de Carpentras, fondée sur le titre et nom de M^{sr} saint Siffrein, évêque et confesseur, y est l'un des clous desquels le béni Fils de Dieu fut attaché et cloué à l'arbre de la sainte Croix le jour de sa très amère Passion.

» Lequel saint clou fait journellement plusieurs grands miracles, et surtout il jette et chasse des humains corps les malins esprits et diables vexant les créatures de Dieu. A la requête et prière du Révérend Père en Dieu, M^{sr} l'évêque de Carpentras, nommé Jacques Sadolet, lequel évêque a grosse affection et dévotion audit très saint clou, veut et ordonne que dorénavant ledit clou soit démontré et découvert ordinairement une fois seulement chaque an, c'est à savoir le jour de la fête et solennité du glorieux confesseur, ami de Dieu, M^{sr} saint Siffrein, laquelle fête se célèbre le 27 du mois de novembre. »

Suit le texte par lequel le Pape accorde l'indulgence plénière.

Nous venons de le voir, d'après le témoignage du Souverain Pontife Clément VII, évêque de ce temps-là, l'illustre cardinal Jacques Sadolet, avait « grosse affection et dévotion audit très saint clou ».

« Ce prince de la pensée, au xvi^e siècle », comme l'appelle un récent historien, dans son culte pour le saint Mors, entreprit, dit-on, de le faire entièrement dorer, mais jamais la dorure ne put prendre sur le fer.

Ce prélat remarquable adopte la croyance selon laquelle le clou fondu dans le saint Mors est celui qui transperça sur la Croix la main droite du Sauveur. Il a donc pénétré cette main divine, qui avait béni tant de foules, caressé les petits enfants et s'était imposée guérissante sur la tête et les membres de tant d'infirmes.

Les pèlerinages ne cessèrent d'affluer à l'heureuse basilique carpentrassienne. En 1602, on vit venir de Marseille une pieuse escouade de marins, portant un cierge magnifique tout parsemé de clous d'or. Un peu plus tard, les Pénitents Gris de Beaucaire venaient à leur tour portant un tableau et une lampe en argent.

PUISSANCE DU SAINT MORS CONTRE LA PESTE

Mais c'est aux époques désolées par la peste que le saint Mors fit éclater de préférence son merveilleux pouvoir.

Cosme Bardi, l'un des successeurs de Jacques Sadolet sur le siège épiscopal de Carpentras, gouverneur et vice-légit d'Avignon, institua une procession solennelle du saint clou à l'occasion de la peste de 1629.

Le succès ayant répondu aux espérances, pour témoigner leur reconnaissance, les heureux préservés firent mettre dans la basilique un grand et superbe tableau.

L'impératrice sainte Hélène et son fils l'empereur Constantin, dans la splendeur de leurs ornements princiers, y sont représentés agenouillés l'un vis-à-vis de l'autre.

L'empereur reçoit avec vénération le saint Mors que lui remet sa pieuse mère.

C'est vers cette époque que le recteur du Comtat, Caracci, avec beaucoup de piété et de poésie, chantait en italien les merveilles du saint Mors.

Il rappelle que c'est également en portant l'un des saints clous de la Passion que l'archevêque de Milan, saint Charles Borromée, préserva jadis son troupeau de la peste.

Bientôt allait surgir dans l'histoire du saint Mors une époque remarquable entre toutes.

C'était vers le milieu du XVII^e siècle, Dieu, dans sa munificence, venait de susciter deux saints dans son Eglise de Carpentras, un prêtre, le vénérable chanoine de Saint-Siffrein, l'abbé d'Andrée, et une pieuse vierge humble et crucifiée, Esprit de Jésus.

Cette jeune fille était environnée d'une auréole si éclatante qu'on l'appelait de son vivant la Bienheureuse. Elle appartenait par le Tiers-Ordre à l'illustre et sainte famille dominicaine.

Les prodiges de délivrance et de guérisons à l'égard des possédés et des malades se multipliaient devant les supplications de ces deux saints; mais il faut remarquer que dans leurs invocations ils avaient recours ordinairement à la vertu divine du saint Mors.

LA PESTE DE 1720

Un demi-siècle plus tard, une immense clameur retentissait dans le midi de la France. C'était la peste, l'effroyable peste de 1720, qui allait causer tant de désastres et susciter tant d'héroïsmes.

L'évêque de Carpentras, François-Marie Abbati, ne perd pas un instant. Il ordonne immédiatement une procession du saint Mors aussi solennelle que possible. Les évêques de Cavaillon et de Vaison y accourent avec leur clergé et leurs fidèles.

Ce fut le salut du Comtat. En 1723, lorsque le fléau eut disparu complètement, le Conseil de la capitale et les consuls dressèrent un acte solennel d'actions de grâces qui revêtit le caractère d'un vœu.

Il fut décrété que désormais l'on chômerait la fête de la Sainte Croix de mai; que les Corps constitués assisteraient au Saint Sacrifice de la messe et offriraient un cierge de deux livres portant un écusson aux armes de la ville avec l'inscription commémorative du vœu et la date 1723.

Ils firent plus : on leur doit le superbe balcon de fer ouvragé qui se voit au-dessus de la porte latérale, dite porte juive, et du haut duquel on donne à la foule les bénédictions du saint Mors.

En 1736, Malachie d'Ingumbert, dont le nom impérissable restera toujours attaché à celui de Carpentras, l'évêque qui dota sa ville épiscopale d'un des plus beaux hospices de France et d'une remarquable bibliothèque, régla le cérémonial définitif des fêtes du saint clou et décida que deux fois par an, le Vendredi-Saint et à la fête de saint Siffrein, serait donnée la bénédiction du saint Mors.

LE SAINT MORS ET LA RÉVOLUTION

L'orage révolutionnaire, qui grondait depuis plusieurs années, éclata bientôt au ciel de la France. Le Comtat-Venaissin devait en subir les plus rudes atteintes.

Cependant, en 1789, Joseph de Beni dotait sa cathédrale de six cloches et plaçait l'une d'entre elles sous la protection du saint clou avec cette inscription : *Protégée par le saint clou, cette cloche n'aura à redouter aucun danger.*

En 1791, une dernière et solennelle procession du saint Mors fut ordonnée : la relique était portée sous le dais, les officiers municipaux l'entouraient, des cierges à la main, des piquets

de cavalerie étaient disposés en divers endroits, et des décharges d'artillerie où dominait la voix puissante du canon ébranlaient les airs en son honneur.

Aux quatre portes de la ville étaient dressés des reposoirs et des arcs de triomphe ainsi qu'à l'entrée des communautés cloîtrées, de sorte que tous, même les religieuses derrière leurs grilles, purent voir et baiser le saint Mors et recevoir sa bénédiction.

Aux jours néfastes de 1793, l'abbé Bertot, abandonnant aux pillards révolutionnaires tout ce qui pouvait plaire à leur convoitise en fait d'or et de pierreries, déroba et parvint à cacher quelque temps les inestimables trésors de la cathédrale : les ossements de son premier évêque saint Siffrein et le saint Mors de Constantin.

Les autorités révolutionnaires s'en étant emparées firent transporter le saint Mors à la bibliothèque de la ville comme pièce curieuse, pouvant servir à l'histoire. Le vénérable abbé Justiniani parvint cependant à recouvrer la relique, et, en 1805, sitôt que l'on put commencer à respirer un peu, eut lieu une enquête de reconnaissance.

Les membres du Comité étaient d'anciens chanoines de Saint-Siffrein, des notables de la ville, des prêtres et toutes les autorités civiles et militaires. Il leur fut facile de reconnaître l'authenticité d'une relique si difficile à défigurer ou à contrefaire.

LE SAINT MORS AU XIX^e SIÈCLE

Ce qu'il nous reste à dire maintenant, c'est l'histoire du saint Mors en notre siècle.

Des esprits remarquables lui ont rendu leurs hommages. En 1812, M. de Chateaubriand venait le vénérer, et, en 1815, M^{sr} le duc d'Angoulême.

En 1818, le Souverain Pontife Pie VII renouvelait toutes les faveurs spirituelles accordées à son occasion par ses prédécesseurs.

UN RELIQUAIRE UNIQUE AU MONDE

Il y a une vingtaine d'années, Armand-Cailliat créait un nouveau chef-d'œuvre, le reliquaire du saint Mors, œuvre, on peut le dire sans exagération aucune, absolument unique en son genre, comme la relique elle-même.

L'archiprêtre de Saint-Siffrein, qui devint peu après M^{sr} de Terris, évêque de Fréjus et qui avait chargé le célèbre orfèvre de ce travail, a justement appelé ce reliquaire un poème en l'honneur du saint Mors.

En 1875 eut lieu la procession solennissime du saint Mors, la plus grande fête célébrée en son honneur durant ce siècle.

Les mêmes splendeurs déployées en 1791 furent renouvelées, moins la présence des évêques, mais ce qui ne fut pas fait alors pourra se faire dans l'avenir. C'est le vœu de tous les cœurs.

La France chrétienne y est intéressée. Elle n'est pas la dernière dans les distributions que la Providence a faites aux nations des glorieux trophées de la Rédemption.

D'ailleurs, n'a-t-elle pas besoin de recevoir la bénédiction purifiante et régénératrice des instruments de la Passion du Sauveur?

Qu'elle se lève et vienne s'agenouiller devant le saint Mors, le couvrir de ses baisers et recevoir les effluves du sang rédempteur qu'il a fait jaillir sur le Calvaire!

SAINT JACQUES DE LA MARCHE

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 28 novembre.



Saint Jacques traverse un fleuve sans autre barque que son manteau.

PREMIÈRES ANNÉES

« Plût à Dieu que j'eusse pu être le ravisseur de toutes les âmes. » Ce cri de saint Josaphat de Pologne est assurément celui qui résume le mieux la vie de saint Jacques de la Marche. Saint Augustin aussi s'était écrié en s'adressant à son peuple : « O, vous, mes chères brebis, ravissez tous ceux que vous pourrez, et faites-leur aimer Dieu. »

Saint Jacques de la Marche fut dévoré par le zèle des âmes ; il fut grand en œuvres, en paroles, puis-

sant par son apostolat, et illustre par ses travaux pour la défense de l'Eglise.

Il naquit en 1391 au bourg de Monte Brandons, dans la Marche d'Ancône, de parents pauvres, mais chrétiens. Une vive lumière enveloppa l'enfant, à l'instant de sa naissance, ce qui fit présager à ses parents que Dieu se réservait d'opérer de grandes choses au moyen de cet enfant. On le nomma Dominique au baptême, parce qu'il naquit un dimanche, *dies dominica* : le jour du Seigneur. Ses parents ne négligèrent pas de l'élever dans la

crainte de Dieu, laissant à ce divin Créateur de le faire avancer dans la science humaine, si telle était sa sainte volonté.

L'élu de Dieu fut de bonne heure privé de ses parents ; son oncle, prêtre très vertueux de la ville d'Offida, le reçut et lui enseigna les premiers éléments de la langue latine. — Dominique fit ses humanités à Ascoli, et vint bientôt étudier le droit civil et canonique, à la grande Université de Pérouse, où il obtint le titre de Docteur. Ce grade le mit en état de remplir les charges publiques : aussi commença-t-il par être précepteur dans la maison d'un riche seigneur de Pérouse. Ce dernier l'ayant amené à Florence, lui confia un emploi dans la magistrature ; mais le jeune Dominique vit bien qu'il n'était pas destiné à briller aux yeux du monde, et il résolut de se donner tout entier à Dieu dans la vie religieuse.

SON ENTRÉE DANS L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Sa première pensée fut de se faire Chartreux : il fit même des démarches pour cela. Le supérieur du couvent le pria de réfléchir et de laisser mûrir encore sa vocation. Dominique ayant prié et réfléchi comprit que Dieu ne l'appelait pas chez les Chartreux, mais il eut bientôt occasion de faire un voyage à Bibiena, en Toscane, au pied du mont Alverne, célèbre par la solitude et les extases de saint François d'Assise. Il entra en relation avec les religieux du Père Séraphique, et fut tellement édifié de leurs bons exemples, qu'il résolut d'entrer dans leur famille religieuse. C'était en 1416 : le 25 juillet de cette même année, il reçut l'habit au couvent de Notre-Dame des Anges, près d'Assise, et se mit sous le patronage de saint Jacques dont on célébrait la fête. Son noviciat s'accomplit au couvent des Carceri, ou prison de Saint-François. Dès ses premiers pas dans la vie religieuse il n'eut qu'un désir, celui de s'immoler sur l'autel du sacrifice, et de s'offrir à Dieu en véritable holocauste, consumé par le feu du zèle pour les âmes.

Il fut, dès son noviciat, le modèle des vertus les plus héroïques. Il ne dormait que trois heures au sommeil ; il passait le reste de la nuit à prier au pied d'un crucifix pendant que des larmes inondaient son visage. C'est dans la méditation des souffrances de son Sauveur, qu'il puisa cette énergie surhumaine, dont il montrera de si beaux exemples, durant ses courses apostoliques. Il aimait à dompter son corps par ses veilles continues, par cet exercice de l'oraison, prolongé si longtemps, qu'il lui arriva quelquefois de n'avoir plus la force de se relever du lieu où il pria. Il avait en lui un trésor de vertus, mais selon l'expression de saint Bonaventure, il sut le tenir enfermé dans l'arche de son cœur, avec la clef de l'humilité.

Il ne mangeait jamais de viande ; un peu de pain et quelques herbes étaient sa nourriture. Tous les jours il prenait la discipline jusqu'au sang, et pendant dix-huit ans il porta sur la chair nue un cilice, et une cotte de mailles, armée de pointes de fer très aiguës. Il jeûnait inviolablement durant les sept carêmes de saint François. Ces austérités le rendirent si faible, que saint Bernardin de Sienna dut intervenir et lui ordonner d'y apporter quelques modérations. L'excès de ses pénitences lui attira de nombreuses maladies, dont son âme profita pour s'enrichir de mérites nouveaux. Sa conduite d'ailleurs était toujours conforme à la volonté de Dieu, tout son désir était de lui plaire et de l'aimer, et c'est assurément par un secours spécial de la Providence que, malgré tant d'austérités et de grandes maladies, le saint religieux ait pu atteindre l'âge avancé de 90 ans.

Son amour pour la Sainte Vierge grandissait de jour en jour ; il ne passa pas une journée sans offrir à la Reine des cieux la couronne des sept Allégresses, et sans réciter son office. Il souhaitait ardemment se livrer au ministère de la prédication pour le salut des âmes, mais sa mauvaise santé lui fermait cet apostolat. Il recourut à Marie et fit à cette intention le pèlerinage de Lorette, où se trouve la maison de la Sainte Vierge, apportée par les anges de Nazareth en Italie. Il venait d'assister dévotement à la messe dans ce célèbre sanctuaire, quand la Reine des apôtres lui apparut, et l'assura qu'il était exaucé. Frère Jacques revint plein de joie à son couvent et se mit avec ardeur à l'étude de la théologie, avec saint Jean de Capistran. A vingt-neuf ans, il reçut l'onction sacerdotale.

LE GRAND SEMEUR DE LA PAROLE DIVINE

Aussitôt ordonné prêtre, il donna libre carrière à son zèle apostolique, et se fit, selon son expression, « le semeur de la parole divine, » le héraut du Verbe. Le pape Martin V le chargea, avec saint Jean de Capistran, de combattre l'hérésie des fraticelles, très nombreux en Italie. Les fraticelles étaient de faux mystiques, imbus de certaines idées manichéennes et socialistes, qui, en cherchant le chemin d'une perfection chimérique en dehors de la soumission à l'Eglise, tombaient dans divers désordres et divers crimes. Le Père Jacques prêchait avec tant d'onction et d'énergie, que jamais il ne descendit de chaire sans avoir opéré d'insignes conversions. Ancône surtout, la cité reine de l'hérésie, entendit sa parole.

Mais son zèle ne pouvait se borner aux limites de l'Italie, il demanda donc à son maître, saint Bernardin de Sienna, de se rendre en Allemagne. Vienne, Augsbourg, Ulm, entendirent l'homme de Dieu.

A Flavia surtout, ses prédications opérèrent des fruits prodigieux. Plus de deux cents jeunes gens, entraînés par ses exemples, abandonnèrent le monde pour embrasser la vie religieuse.

LES HÉRÉTIQUES TENTENT DE L'EMPOISONNER

Mais il restait toujours des âmes rebelles. Tant de succès attirèrent à l'intrépide apôtre la haine implacable de quelques hérétiques obstinés. Les hypocrites avaient juré sa mort.

Un jour le serviteur de Dieu revenait exténué de fatigue, les fanatiques se présentent à lui, simulant une grande compassion pour sa faible santé, et lui offrent des mets qu'ils avaient préparés. Les bons paysans qui l'accompagnaient, ne soupçonnant aucunement la fourberie de ces hérétiques, l'engagèrent à accepter. Mais une révélation divine éclaira intérieurement le Saint et lui découvrit le piège ; il fit le signe de la croix sur le plat, qui soudain éclata en morceaux : le liquide se répandit et un chien mourut subitement pour y avoir touché. A la vue de ce miracle, les hérétiques restent confondus. « Le doigt de Dieu est là, disent-ils, Dieu est avec cet homme. » Ils se jettent à ses pieds et lui demandent pardon d'un crime si horrible.

APÔTRE DE LA POMÉRANIE, DE LA NORWÈGE ET DU DANEMARK

Saint Jacques dirigea plus loin ses pas. La Poméranie reçut le missionnaire, et les patarins, autre secte analogue aux fraticelles, eurent dès lors en cette contrée un terrible adversaire. Il réfutait leurs erreurs par une dialectique si pénétrante, que les hérétiques eux-mêmes se disaient les uns aux autres : « Il n'y a rien à répondre. » Mais ils ne se

convertissaient pas. Il dut recourir aux miracles pour leur faire abjurer leurs erreurs.

Deux autres peuples étaient assis à l'ombre de la mort, les habitants du Danemark et de la Norvège. L'idolâtrie y avait repris une triste influence. Touché de leur misère, l'apôtre Franciscaïn alla leur distribuer le pain de vie : ceux-ci à leur tour touchés de la grâce, rouvrirent les yeux à la lumière du Soleil divin, Jésus-Christ. En un seul jour cent mille personnes se firent baptiser, le lendemain cent mille autres reconnaissaient l'Église pour leur mère.

SES TRAVAUX EN BOHÈME

En 1430, saint Jacques pénétrait en Bohême. Les erreurs de Jean Huss y circulaient partout. Prague était le repaire de l'hérésie. S'y rendre, c'était s'exposer à la mort, le courageux prédicateur brava le péril. Il osa paraître dans la principale place de la cité pour terrasser l'hérésie triomphante. Les hérétiques s'y rendirent en grand nombre, mais nullement pour tirer de ses prédications des fruits de pénitence et de salut. Ils admiraient son éloquence, mais ne se convertissaient pas. Voyant leur obstination, le serviteur de Dieu les avertit avec force des châtimens que Dieu réservait à leur malice. A bout d'arguments les hussites finirent par déclarer qu'ils se convertiraient, mais qu'il leur fallait un miracle. « Jésus-Christ, dirent-ils, a promis à ses disciples des miracles en confirmation de la doctrine qu'il les envoyait prêcher. Faites un miracle. » Ils lui présentèrent un breuvage empoisonné; le Saint fit le signe de la croix et boit d'un trait la coupe qui lui était offerte, sans en ressentir aucun dommage. Cédant enfin à la grâce de Dieu, les témoins de cette scène rentrèrent dans le giron de l'Église.

Un autre jour, un magicien le provoque à la discussion. Le Saint lève les yeux au ciel et se prépare à répondre, en implorant le secours d'en haut; puis il interroge son adversaire. Mais l'enchantement était déjà parti, Dieu l'avait subitement rendu sourd et muet. Rempli de confusion, il dut se retirer au grand étonnement de la foule. Malgré ces merveilles et la conversion de plusieurs hérétiques, le serviteur de Dieu fut chassé de la ville par les hussites. Jacques ne reparut en Bohême qu'en 1435, où, de concert avec le roi Sigismond, il y rétablit le culte catholique, releva les églises, les monastères, appela les prêtres, enfin fut salué partout comme le restaurateur de la vraie civilisation, qu'on n'a jamais pu trouver en dehors de la véritable Église.

Les hussites frémissaient de rage, en voyant détruit le temple où ils rendaient un culte sacrilège à l'impie sectaire Jean Huss. Ils calomnièrent le roi Sigismond, le couvrirent de toutes leurs malédictions, et de dépit se dispersèrent dans l'Autriche et la Hongrie. Mais là encore le berger courut à la recherche de la brebis perdue. L'apôtre de la Bohême les poursuivit dans leur fuite. Il parcourut tous les villages de la Hongrie, rappelant les peuples à une pratique sincère de la loi chrétienne. A Bude, il arrêta une furieuse sédition en montrant seulement son crucifix. Immédiatement les émeutiers, terrassés par un coup de la grâce, ne songent plus à piller, ils remercient le Saint, et pleins de joie, le prennent sur leurs épaules et le portent en triomphe à travers la ville.

SAINT JACQUES TRAVERSE LE PÔ SUR SON MANTEAU

Cependant l'Italie réclamait son ancien missionnaire. Eugène IV le nomma nonce apostolique dans le patriarcat d'Aquilée, avec mission d'y prêcher la croisade contre les Turcs. A son retour, saint Jacques eut à traverser le Pô : mais le nauton-

nier, homme grossier, refusa de le transporter sur l'autre rive : le Franciscaïn sans doute n'avait pas d'argent. Sans laisser échapper aucune plainte, le Saint étend son manteau sur le fleuve, et le traverse au grand étonnement du batelier.

En Italie, il reprit ses prédications comme autrefois. Les libertins dont il blâmait publiquement les débauches se tournèrent contre lui. Un jour que le saint prédicateur s'était élevé avec véhémence contre le vice de l'impureté, un homme s'imagina que le père Jacques avait fait allusion à lui. En proie à une grande colère, il va se poster sur le chemin où l'homme de Dieu devait passer, dans le but de l'assassiner. Il entre même dans un sanctuaire dédié à Marie, pour se cacher un instant; mais il est à peine sur le seuil, qu'une voix formidable se fait entendre : « Malheureux, que fais-tu en ma présence, tu veux faire mourir mon serviteur, et le serviteur de mon Fils ! » Saisi d'épouvante, il lâche ses armes et tombe demi-mort sur le seuil de la chapelle.

LES DEUX ANGES ADORATEURS

En 1452, le serviteur de Dieu passait en Albanie, où les populations le reçurent comme un ange que Dieu leur envoyait. Il s'arrêta au couvent de Raguse : durant son séjour, il conseilla aux religieux de placer de chaque côté de l'autel deux anges adorateurs tenant en main un encensoir, et il fit la prédiction suivante : « On verra un jour des choses merveilleuses de ces deux anges. »

En effet, quelque temps après son départ, on vit ces deux anges se mouvoir d'eux-mêmes, et agiter leur encensoir aux jours de grande fête. Ce prodige dura pendant deux siècles, et ne cessa qu'en 1663 lorsqu'un tremblement de terre engloutit l'église et les anges adorateurs.

Saint Jacques, sur la demande du Pape Callixte III, continua ses courses apostoliques à travers l'Esclavonie, mais enfin, accablé d'infirmités, il dut se retirer en Italie. Le siège épiscopal de Milan étant vacant, tout le clergé le réclama comme pasteur; mais l'humble disciple de saint François s'y refusa absolument, et supplia les Milanais d'en choisir un plus digne.

IL RESSUSCITE UN ENFANT TUÉ PAR UN JUIF

Un pieux habitant de Brescia envoyait chaque jour son enfant, Conrad, porter au serviteur de Dieu les choses nécessaires à son entretien. En reconnaissance, le saint vieillard apprenait à l'enfant les belles prières de l'Église. Conrad savait l'*Ave Maria*, il n'eut rien de plus épressé que de l'apprendre à un de ses compagnons, fils d'un juif du voisinage. C'est ainsi que tous deux, chaque matin, se plaisaient à le réciter devant une image de la Sainte Vierge. Le père du petit Israélite s'en aperçut bientôt et entra dans un accès de rage satanique.

Ayant réussi à s'emparer en cachette du petit Conrad, il l'étrangla. Restait à faire disparaître le cadavre de sa victime. Le juif le cache dans un enfoncement pratiqué dans sa cheminée. Puis il a soin de murer l'ouverture, et d'en noircir la surface, pour écarter tout soupçon.

Le père de Conrad chercha longtemps son enfant, mais ce fut en vain. Enfin il en référa au serviteur de Dieu qui lui promit de prier le Seigneur à cette fin. Une révélation surnaturelle apprit au père Jacques le crime de l'Israélite : il part avec deux autres personnes, entre dans la maison du coupable et demande à lui parler. Ils s'assoient tous deux près du foyer, et au milieu de la conversation, le serviteur de Dieu montre du doigt, au père de la victime, la place de la muraille où est caché son

fls. Il la fait démolir, et pendant que les marteaux frappent la muraille, l'enfant ressuscité s'écria : « De grâce, faites doucement, pour ne pas me blesser. » Le père était hors de lui. Il pardonna au meurtrier qui se jeta aux pieds du Saint et demanda immédiatement le baptême.

MORT DE SAINT JACQUES A NAPLES

Telle était la réputation de l'apôtre de la Bohême quand Ferdinand I^{er}, roi de Naples, le demanda près de

lui. Saint Jacques de la Marche, âgé de quatre-vingt-dix ans s'y rendit en effet, et eut la révélation qu'il y finirait ses jours. Peu de temps après, l'heure de la récompense sonna, et dans des transports d'amour son âme s'élança vers le ciel, le 28 novembre 1476. Il fut enseveli à Naples dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. L'an 1631, le mont Vésuve ayant jeté des flammes qui menaçaient la ville de Naples, on vit en l'air par deux fois le bienheureux vieillard repousser ce feu dévorant, et protéger la ville.

SAINT GRÉGOIRE III, PAPE

Fête le 28 novembre

Saint Grégoire III, Syrien de nation, fut avec son prédécesseur saint Grégoire II, le ferme défenseur de la vérité contre les iconoclastes, ou briseurs d'images. Aussi ignorants que barbares, ces hérétiques accusaient les catholiques d'idolâtrie à cause du culte que nous rendons aux images saintes. Nous avons raison de vénérer ces images, mais nous ne les adorons pas comme des divinités. Les iconoclastes se ruaient sur les églises, les écoles et les maisons particulières, détruisaient les images, les statues, les crucifix et toutes les peintures religieuses.

L'empereur Léon, ancien marchand de moutons en Isaurie, auteur de la secte, trouvait d'ailleurs un grand profit dans la confiscation de statues parfois en or ou en argent. La persécution déchaînée contre les catholiques par ces nouveaux sectaires dura de longues années et fut aussi terrible que les fureurs païennes de Néron et de Domitien. Une multitude de fidèles, surtout de religieux et de religieuses, souffrirent les plus affreux supplices plutôt que de renoncer à la vraie foi. On les faisait enduire de poix, on entassait sur leur tête des monceaux d'images, auxquelles on mettait le feu, puis on jetait aux chiens les cadavres. — Telle est l'hérésie que Grégoire III eut à combattre.

L'élection de ce Pontife fut un triomphe ; pendant les funérailles mêmes de son prédécesseur, le peuple l'enleva de force et le porta au palais de Latran. Ce saint Pontife, pour affirmer le culte des images, fit aussitôt placer dans l'église de Saint-Pierre, d'un côté les images du Sauveur et des Apôtres ; de l'autre, celle de la Sainte Vierge et des plus illustres martyrs. Il écrivait en même temps à Léon l'Isaurien une lettre pleine d'énergie : « Vous croyez nous épouvanter en disant : *J'enverrai à Rome briser l'image de saint Pierre, j'en ferai enlever le pape Grégoire.* Nous ne craignons pas vos impuissantes menaces. Le Pape, en Campanie, est dans un asile inviolable. »

L'hérésie prenant des proportions tous les jours plus grandes, Grégoire III réunit à Saint-Pierre un concile de quatre-vingt-treize évêques, et déclara tout contempteur des saintes images indigne de la société de l'Eglise.

En l'apprenant, l'empereur Léon se met à rugir avec une force nouvelle. Il envoie contre Rome une flotte formidable. Mais la justice de Dieu le prévint, la flotte périt dans une affreuse tempête en traversant l'Adriatique.

GRÉGOIRE III ET L'ÉPÉE DES FRANCS.

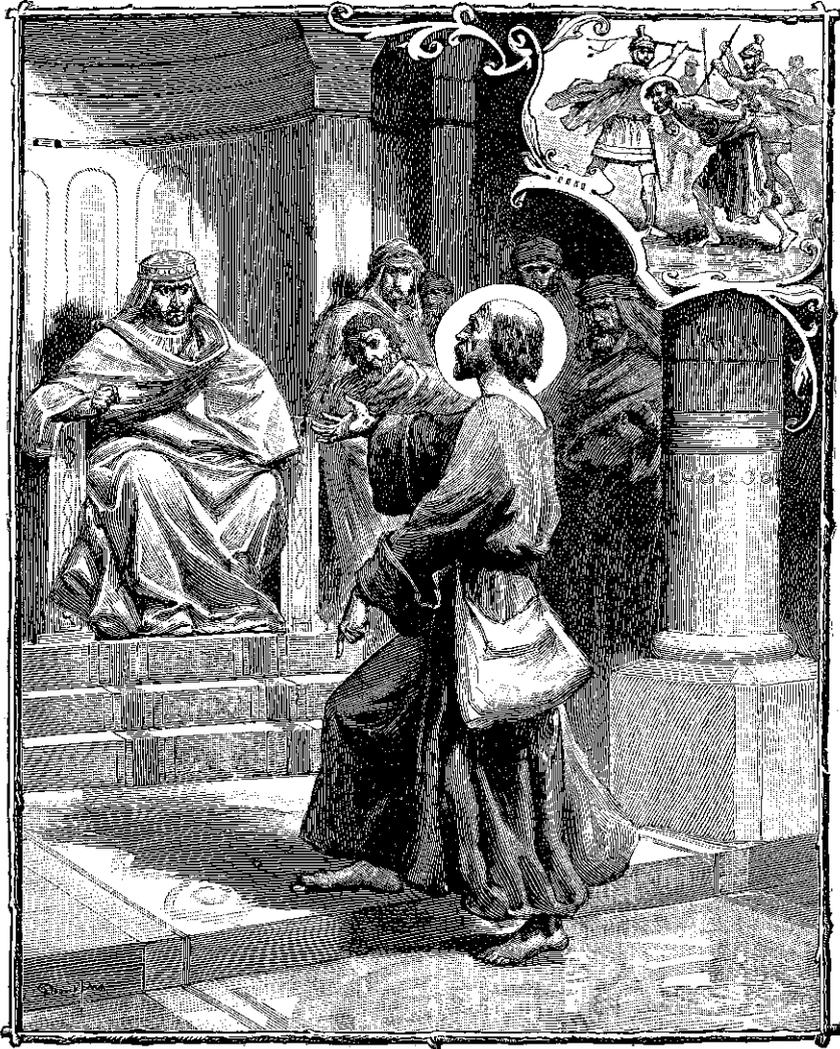
Le roi Lombard, Luitprand, menaçait sans cesse d'envahir Rome et d'assujettir le Pape. Grégoire III jeta aussitôt les yeux sur la fille aînée de l'Eglise. Il envoya à Charles Martel une ambassade solennelle, chargée de lui remettre les clefs du tombeau de saint Pierre. L'aïeul de Charlemagne posant ses mains sur ces insignes sacrés, se déclara défenseur du Saint Siègre, et jura qu'il ne laisserait ni le roi des Lombards, ni l'empereur d'Orient attaquer le Saint Siègre et l'Eglise de Rome. — C'est à cette occasion que Grégoire III donnait à Charles Martel le nom de « Prince très chrétien ». Dans une autre révolte de Luitprand, Grégoire III écrivait à Charles Martel : « Nous sommes tellement accablé de douleur que nous ne cessons jour et nuit de verser des larmes, en voyant le triste état où est réduite l'Eglise de Dieu. Luitprand ne respecte rien. Lui et les siens nous disent avec une ironie amère : « Qu'il vienne donc ce Charles Martel ; que l'épée des Francs vous tire de nos mains, si elle le peut ! » Fils très chrétien, secourez l'Eglise de saint Pierre. Ne fermez pas l'oreille à notre prière, afin que le prince des Apôtres ne vous ferme pas la porte du ciel. » La crainte des Francs retint encore quelque temps les Lombards, mais il fallut bientôt que le fils et successeur de Charles Martel, le roi Pépin le Bref, prit des mesures efficaces ; il vainquit les Lombards et constitua définitivement l'indépendance temporelle du Saint Siègre.

Saint Grégoire III protégea aussi les missionnaires d'Allemagne, et en 738 les accueillit avec la plus paternelle hospitalité. Il institua les quatre évêchés de Saltzbourg, de Freisingen, de Ratisbonne et de Passau, qu'il plaça sous la juridiction métropolitaine de saint Boniface, archevêque de Mayence. Enfin il fut pour l'Europe et le monde un rempart contre la décadence des Grecs, et la domination brutale des Mahométans. Homme d'une rare doctrine et d'une éminente vertu, il était instruit dans les langues grecque et latine, doué d'une admirable éloquence, et d'une mémoire prodigieuse. Il fut aussi l'ami des pauvres, et tous les captifs, les veuves et les orphelins, l'ont proclamé leur Père. — Son glorieux pontificat se termina en 741, année qui vit aussi mourir Charles Martel, le protecteur du Pape et Léon l'Isaurien son persécuteur.

SAINT ÉTIENNE LE JEUNE

MOINE DU MONT AUXENCE ET MARTYR A CONSTANTINOPE

Fête le 28 novembre.



**Saint Étienne foule aux pieds une pièce de monnaie à l'effigie de l'empereur iconoclaste.—
Son martyr.**

AU PARVIS DE SAINTE-SOPHIE — VISITE AU
MONT AUXENCE

La naissance d'Étienne fut la récompense d'un vœu fait par sa mère à la Vierge Marie dans le célèbre sanctuaire des Blaquernes, à Constantinople (vers 713). Son nom lui fut aussi imposé d'une manière surnaturelle : Jean et Anne, ses parents, assistaient à l'intronisation du saint patriarche Germain. Anne, montée sur un escabeau

pour mieux voir, aux portes de Sainte-Sophie, cria au patriarche qui passait : « Bénissez l'enfant que le Seigneur va me donner. — Que Dieu le bénisse ! » répondit le Saint, par l'intercession du premier des martyrs. » C'est ainsi que l'enfant reçut le nom du premier martyr Étienne. Il fut baptisé à Sainte-Sophie même par le prélat qui l'avait béni avant sa naissance.

Son enfance et sa jeunesse furent pieuses. Il se fit remarquer à l'école par sa prodigieuse

mémoire qui lui permettait de retenir l'Écriture Sainte en entier. Les œuvres de saint Jean Chrysostome étaient, avec la Bible, ce qu'il aimait par-dessus tout. Lorsqu'il eut seize ans, sa mère le conduisit au monastère du mont Auxence pour le consacrer au service de Dieu, car elle l'y avait voué dès avant sa naissance.

Le monastère en question occupait le sommet d'une haute montagne, située à quelque 20 kilomètres de Chalcedoine, vers l'Est, et dont les dernières pentes atteignent le golfe de Nicomédie, au village appelé aujourd'hui Mal-Tépé. Saint Auxence, qui lui a laissé son nom, y avait passé une grande partie de sa vie dans une étroite grotte, près de la cime; après lui, ses disciples et imitateurs Serge, Bendien, Grégoire et enfin Jean avaient occupé successivement ce lieu sanctifié. C'est à l'abbé Jean que le jeune Etienne fut présenté par ses parents. Le solitaire regarda l'enfant avec bienveillance et connut aussitôt les desseins de Dieu sur lui; il l'admit, lui coupa les cheveux et le revêtit de l'habit religieux à l'issue des Matines.

A LA FONTAINE — LE CHIEN D'ÉTIENNE — TRISTE PRÉDICTION

Etienne fut donc moine à seize ans. Il imita les vertus de son nouveau Père spirituel et s'adonna aux veilles et aux jeûnes avec la ferveur d'un parfait religieux.

Les plus humbles et les plus dures fonctions étaient celles qu'il préférait. C'était lui qui entretenait la provision d'eau du monastère; or, la fontaine était située fort loin, au bas de la montagne et il fallait suivre un chemin très ardu pour y arriver. Etienne s'y rendait pourtant chaque jour, en été comme en hiver, sans négliger pour cela aucune des pratiques ordinaires de la vie monastique.

Il faisait aussi les commissions au monastère de religieuses du tombeau de saint Auxence, tout près de la fontaine; mais on raconte que pour n'être point trop distrait par ces voyages, il avait dressé un chien à porter les lettres à la supérieure et à rapporter les objets demandés. L'animal excitait l'admiration de tous par son intelligence et son dévouement.

Un soir, au retour d'une de ces courses habituelles, Etienne trouva le vénérable P. Jean qui versait des larmes, la tête appuyée contre les rochers de sa grotte. Il se prosterna comme d'habitude en lui demandant sa bénédiction, mais le vieillard le laissa longtemps incliné sans lui parler. Enfin, il leva la tête et lui dit: « C'est à cause de vous, mon fils, que je verse ces larmes, car Dieu m'a appris que ce monastère, après avoir prospéré quelque temps sous votre direction, sera ensuite renversé par les ennemis des saintes images. »

Etienne fut très contristé de ces paroles. « Auriez-vous donc appris, mon Père, s'écria-t-il, que je dois périr aussi et me laisser vaincre par l'hérésie? — A Dieu ne plaise, mon fils, pareille chose n'arrivera jamais, mais il sera bon, comme dit saint Paul, que vous soyez attentif et prudent, car celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin. » Puis il lui prédit plus clairement quels seraient ses combats dans l'avenir.

DEUILS DE FAMILLE — SOLITUDE COMPLÈTE

Il arriva que le père d'Etienne mourut à Constantinople; Jean envoya alors son disciple l'ensevelir et consoler sa mère.

Le jeune religieux demeura dans la ville

impériale le temps de mettre ordre à toutes les affaires de sa famille; il décida sa mère et une de ses sœurs à le suivre dans le désert, dit adieu à son autre sœur déjà consacrée à Dieu dans un couvent de Constantinople, et après avoir distribué aux pauvres toute sa fortune, il se représenta à la grotte du saint abbé Jean. Celui-ci bénit avec joie la mère et la sœur de son disciple chéri et leur fit donner l'habit parmi les religieuses établies près de la fontaine de Saint-Auxence.

A quelque temps de là, le vénérable Jean mourut aussi; son disciple convoqua les solitaires des alentours, et tous ensemble firent à leur Père spirituel de pieuses funérailles. Etienne fut choisi comme successeur de l'abbé; il avait alors un peu plus de trente ans.

Il s'enferma dans l'étroite grotte où avait vécu son Père spirituel et continua ses vertus. Pour n'être à charge à personne, il fabriqua des filets de pêcheurs et copiait des livres, car il possédait une belle écriture.

Beaucoup de moines eussent voulu le fréquenter et vivre d'après ses conseils, mais il s'en défendait, préférant le silence et la solitude complète. A la fin, il en choisit douze parmi lesquels quatre sont surtout demeurés célèbres: Marin, Jean Christophe et Zacharie. Plus tard, leur nombre augmenta jusqu'à vingt, mais alors, il leur donna Marin pour supérieur et demeura dans sa solitude. Il se bâtit en secret sur le sommet même de la montagne une cellule beaucoup plus étroite que sa petite caverne. Elle n'avait que deux coudées de long et une demi-coudée de large. La moitié, du côté de l'Est, était voutée à si peu de hauteur que l'on pouvait à peine s'y tenir debout en se courbant; l'autre partie était entièrement découverte. Etienne s'y enferma avec l'aide de Marin qu'il avait mis dans son secret. La nuit suivante, les moines qui se présentaient au sortir de Matines, devant son ancienne grotte, pour recevoir sa bénédiction, l'appelèrent en vain. Quand ils eurent constaté sa disparition, ce fut un tel concert de plaintes et de larmes, que le Saint les entendit et n'y put tenir. Il éleva la voix et appela ses enfants avec des paroles pleines de tendresse. Ils accoururent tous et se pressèrent autour de son étroite cellule. Il leur annonça sa résolution définitive et les bénit. Alors les disciples s'écrièrent: « Pourquoi, Père, abrégez-vous votre vie par de telles austérités, est-ce pour nous rendre plus tôt orphelins? » Et lui: « Pouvais-je faire autrement, mes enfants, quand l'Évangile dit que la voie du ciel est étroite? — Souffrez au moins que nous mettions un toit à votre cellule et ne passez pas votre vie exposé à toutes les intempéries. — Le ciel me suffira comme toit, » répondit le Saint, et il les renvoya sur ces paroles.

LES PETITS CADEAUX NE FONT PAS TOUJOURS DES AMIS PERSÉCUTION DES ICONOCLASTES

Les fidèles accouraient au nouvel ermitage, et Etienne leur donnait ses conseils. On était alors au temps de la cruelle persécution des iconoclastes. L'empereur Constantin Copronyme avait détruit les images des saints, et poursuivait avec acharnement ceux qui leur rendaient un culte. Les moines, zélés défenseurs des saintes images, excitaient surtout sa haine. L'empereur détestait particulièrement Etienne dont les conseils étaient d'autant plus écoutés que sa sainteté lui donnait plus d'influence.

Il imagina donc de réunir à Notre-Dame des Blaquernes un conciliabule d'évêques hérétiques

et sacrilèges qui, sur son ordre, condamnèrent le culte des images; puis il envoya à Etienne un sénateur nommé Callixte, pour lui faire signer les décisions de cette assemblée.

Callixte se présenta la flatterie sur les lèvres et offrit même de la part de l'empereur des figues, des amandes et d'autres présents pour les solitaires; mais, au premier mot de son message, le Saint l'arrêta avec indignation et lui fit en faveur des saintes images une fervente profession de foi qu'il termina par ce mot énergique : « Quand même il ne me resterait de sang que de quoi remplir le creux de ma main, je le verserais avec joie pour la défense des images saintes. » Et il renvoya le sénateur avec ses figues.

Le lendemain, Callixte revint au mont Auxence avec des soldats : il avait l'ordre d'enfermer Etienne dans le monastère voisin et de l'y garder avec ses moines en attendant une nouvelle décision de l'empereur. Les soldats enfoncèrent à coups de pied la porte du réduit où priaient le solitaire et le traînèrent brutalement dehors. Ils s'aperçurent alors qu'Etienne ne pouvait marcher; ses genoux ployés depuis trop longtemps pour la prière s'étaient ankylosés et il fallut le porter sur la pente abrupte de la montagne, jusque vers le monastère situé plus bas.

Une fois réuni à ses enfants, le Saint en profita pour chanter aux oreilles de ses gardiens toutes les hymnes qu'il savait en l'honneur des saintes images. Il passa ainsi six jours entiers sans goûter aucune nourriture; le septième jour enfin arriva un ordre de l'empereur qui le réintégra dans son ancienne cellule.

CALOMNIES ET TRAHISONS — LE DIABLE SE FAIT MOINE

Le sénateur Callixte, cependant, ne se tenait pas pour battu. Il circonvit l'un des disciples d'Etienne, appelé Serge, et fit tant par ses promesses et son argent que le malheureux consentit à trahir son Père spirituel et à le calomnier. Il écrivit en collaboration avec un certain Aulicamos, collecteur des impôts pour les ports du golfe de Nicomédie, un acte d'accusation qui contenait, entre autres choses, de prétendues injures proférées par Etienne contre l'empereur Constantin. Il y avait aussi une accusation infâme dans laquelle on donnait pour complice au Saint une femme noble et vertueuse, appelée Anne, à qui il avait précédemment coupé les cheveux et donné l'habit des religieuses. On inventa aussi un faux témoin : c'était la servante d'Anne qui avait suivi sa maîtresse au couvent et que la promesse d'un brillant mariage parvint à séduire. Lorsque la machination fut bien préparée, l'empereur, alors en guerre chez les Scythes, fut averti. Il fut au comble de la joie et ordonna qu'on lui envoyât aussitôt la religieuse accusée. Il lui fit subir de nombreux interrogatoires, l'enferma en d'obscures prisons, la fit battre de verges, sans pouvoir en obtenir une parole de calomnie contre le saint abbé. La misérable servante, gagnée à prix d'argent, fut seule à porter son faux témoignage.

Constantin imagina un autre stratagème pour en finir avec le défenseur des saintes images. Parmi ses pages, il en était un, nommé Georges Synclète, beau et vigoureux adolescent, d'un esprit délié et adroit. Il l'envoya au mont Auxence demander l'habit monastique en simulant la piété et le dégoût du monde; aussitôt la prise d'habit faite, Georges devait s'enfuir du monastère et revenir à la cour impériale avec son froc, cela produirait grande impression et on pourrait

accuser Etienne soit de violence, soit d'ingratitude envers le souverain à qui il enlevait ses pages pour en faire des ermites. Le tour réussit, car l'envoyé de Constantin exécuta sa consigne avec une rare habileté, et le Saint, de son côté, avait le cœur trop bon et trop droit pour supposer une si noire perfidie.

Il donna l'habit religieux au jeune hypocrite trois jours à peine après sa présentation. Celui-ci se sauva immédiatement et revint à Constantinople auprès de Constantin qui poussa les hauts cris en voyant son favori la tête rasée et vêtu d'une pauvre cagoule; il fit aussitôt assembler le peuple, produisit devant lui cette victime de l'astuce monacale et fit maudire l'abbé Etienne comme un affreux tyran. On dépouilla le page en cérémonie, il fut lavé à grande eau et enfin revêtu d'habits de cour; l'empereur lui conféra un beau titre d'honneur en récompense de son adresse.

RUINE DES MONASTÈRES — DISCUSSION — SEUL DANS UNE ÎLE

La populace cependant s'était lancée dans la direction du mont Auxence. Elle mit le feu au monastère et à l'église, dispersa les moines et se jeta sur saint Etienne qu'elle traîna jusqu'au port de Chalcedoine (Kadi-Keui), en le frappant de coups de bâton et de coups de pied, l'injuriant et le couvrant de crachats. Il est inouï que le Saint ne soit pas mort des tourments endurés dans un si long trajet. On le jeta dans une barque qui le conduisit le long de la côte jusqu'à Chrysopolis (Scutari), au couvent de Philippique. Là, l'empereur lui envoya quelques évêques iconoclastes pour l'entraîner à l'erreur. Le Saint les reçut dans le bain où il était enfermé les fers aux pieds et répondit victorieusement à tous les arguments. Il refusa de reconnaître leur prétendu Concile, parce qu'il avait été tenu en dehors de l'autorité du Pape et sans l'approbation des patriarches d'Orient. Il eut à souffrir les mauvais traitements des geôliers et même les coups de pied de l'évêque hérétique de Nicomédie à bout d'arguments. Enfin, ces bourreaux revinrent vers Constantin en s'avouant vaincus.

L'empereur exila alors Etienne à l'île de Proconnèse, dans la mer de Marmara. Le Saint passa encore dix-sept jours au monastère de Philippique sans rien manger, bien que le tyran lui eût procuré les vivres avec abondance.

Le supérieur du couvent, très malade à ce moment, se croyait près de la mort; il fit appeler son hôte pour lui faire ses derniers adieux et en recevoir quelques avis spirituels. Etienne vint au chevet du moribond et lui parla affectueusement, il lui passa ses bras autour de son cou et le baisa comme un frère; le malade cependant sentait son mal diminuer à mesure qu'Etienne parlait; enfin, il se leva complètement guéri lorsque celui-ci lui eut donné à boire un peu de vin dans sa coupe. Notre Saint partit ensuite pour l'exil. Il visita son île pour y chercher une solitude.

Émerveillé d'une belle grotte dont les insulaires avaient fait un sanctuaire à sainte Anne, mère de la Sainte Vierge, et qu'ils appelaient Cissada, il en fit sa demeure et vécut des herbes et des racines qui croissaient tout autour en abondance.

C'est en ce lieu que tous ses disciples, excepté deux, vinrent le retrouver. Sa mère et sa sœur même l'y rejoignirent et continuèrent sous sa conduite les exercices de la vie religieuse commencée au mont Auxence. Ces deux chrétiennes admirables moururent bientôt à sept jours d'in-

térvalle. Etienne, cependant, s'était bâti une colonne surmontée d'un étroit édicule dans lequel il s'enferma pour reprendre ses anciennes mortifications. Du haut de son observatoire, il contemplait la vaste étendue de la mer, et lorsqu'il la voyait soulevée par la tempête, il pria pour les voyageurs exposés au naufrage. Il en sauva ainsi un grand nombre et apparut à plusieurs au milieu du danger. De nombreux miracles s'accomplirent en faveur des habitants de l'île et des côtes environnantes.

Nous allons voir l'un de ces miracles porter malheur au Saint.

SOLDAT PARJURE CE QU'ON PEUT PROUVER AVEC UNE PIÈCE DE MONNAIE

Un soldat de l'empereur, Arménien de nation, avait quitté le service à cause d'une paralysie presque complète. Il vint à Etienne dont la renommée l'avait frappé et obtint par ses prières que le Saint le guérit en lui faisant vénérer les images de Jésus et de Marie. De retour à Constantinople, l'Arménien raconta à ses compagnons le miracle dont il avait été l'objet. L'aventure fit du bruit dans l'armée, surtout parce que la guérison avait été obtenue par les saintes images auxquelles l'empereur avait déclaré une guerre acharnée. Constantin l'apprit, manda le soldat guéri et lui fit de telles menaces que le malheureux consentit à outrager les images saintes qui l'avaient sauvé. Il fut nommé aussitôt centurion. Fier de son nouveau grade, il montait à cheval au sortir du palais, pour aller conter sa gloire, lorsque l'animal qui le portait le renversa soudain et se mit à le frapper de ses sabots jusqu'à ce qu'il fût mort : juste punition de son sacrilège.

L'empereur, cependant, ordonna qu'Etienne fût ramené à Constantinople et qu'on l'enfermât dans la prison de *Phiale*, les entraves aux pieds et les fers aux mains. Le tyran eut en personne une longue discussion avec le Saint et n'y gagna que d'être confondu en présence de ses courtisans. Etienne lui présenta en effet une pièce d'argent à son effigie, en lui demandant : « De qui sont cette figure et cet exergue ? » Copronyme, étonné, répondit : « Ils ne peuvent être que de l'empereur. — Et si quelqu'un, continua le moine en regardant les courtisans, se permettait de jeter cette figure par terre et de la fouler aux pieds, le punirait-on ? — Certainement, s'écrièrent-ils en chœur, puisque c'est la figure de l'empereur. » Alors le Saint, poussant un grand soupir, s'écria : « O indigne aveuglement ! si l'on punit de mort une insulte à l'image d'un empereur mortel, quel châtement ne faudra-t-il pas infliger à celui qui outrage les images du Fils de Dieu et de sa Mère ? » Et ce disant, il jeta à terre la pièce de monnaie et la foula aux pieds. Les courtisans faillirent le mettre en pièces. Il était désormais coupable de lèse-majesté et condamné à mort ; on le reconduisit à sa prison. Il y rentra en disant : « Voici ma dernière demeure. »

MARTYRISÉ DANS LA RUE — VENGEANCE DIVINE

Trois cent quarante-deux moines étaient détenus comme lui à *Phiale* ; tous avaient souffert pour la cause des saintes images, beaucoup étaient complètement défigurés par les supplices déjà endurés. Ces saints martyrs se mirent en communauté sous la conduite d'Etienne, et la prison se changea en un monastère où la louange de Dieu retentissait jour et nuit. Entre temps, ils prenaient tour à tour la parole pour raconter les beaux traits dont ils avaient été témoins pendant

la persécution. Les géôliers étaient touchés jusqu'aux larmes de ce pieux spectacle. L'un d'eux en parla à sa femme avec un tel enthousiasme, qu'elle vint se jeter aux pieds de saint Etienne pour le supplier de prier pour elle et de lui permettre de le servir.

Le saint martyr promit ses prières, mais refusa constamment les services de cette femme. Comme elle s'en attristait, il lui avoua que c'était pour n'avoir aucune communication avec les ennemis des saintes images. Aussitôt, la géôlière, pour prouver son orthodoxie, courut chercher des images de Marie et des saints Pierre et Paul qu'elle avait soigneusement cachées aux iconoclastes et les donna, triomphante, à Etienne, qui la bénit et accepta depuis ses services avec joie. Neuf mois se passèrent ainsi ; le moment suprême approchait. Le Saint voulut passer dans un jeûne parfait les quarante derniers jours de sa vie mortelle. Au trente-huitième jour, il fit appeler sa pieuse bienfaitrice, lui rendit les trois saintes images et la bénit en lui prédisant toutes sortes de grâces ; puis il dit avec un profond soupir : « J'irai demain dans un autre monde voir un autre empereur. »

Le lendemain, en effet, jour d'orgie pour Copronyme, on vint arracher le Saint à sa prison. Il fut traîné à travers les rues de la ville, accablé de coups de pied et de bâton, couvert de boue et d'injures. En passant devant l'église de Saint-Théodore, il se releva sur ses deux mains et rendit, par un salut, un hommage suprême au glorieux martyr. A ce moment, un misérable, nommé Philommece, le frappa sur la tête avec une telle violence que du même coup il lui enleva la vie. C'était probablement le 28 novembre 766. Les bourreaux continuèrent à traîner le corps du martyr par les pieds en l'insultant. Les femmes et les enfants eux-mêmes, qu'on avait congédiés des écoles, lui jetaient des pierres. Un rôlesieur lui fracassa la tête d'un coup de tisonnier et la cervelle se répandit avec le sang sur le pavé. Elle fut recueillie par un pieux chrétien du nom de Théodore.

Les monstres, après avoir mis en pièces le cadavre, le traînèrent jusqu'au monastère de *Monocion* où la sœur du martyr était religieuse, pour la forcer à le lapider avec eux ; mais l'infortunée put se cacher à temps et éviter cette affreuse violence. Enfin ce qui restait du cadavre fut abandonné à la voirie.

Dieu, si patient envers les criminels, vengea pourtant cette mort à l'heure même sur quelques-uns. Celui qui avait porté le coup mortel fut étranglé aussitôt par le diable qui s'était emparé de lui. D'épaisses ténèbres envahirent la ville en plein jour, et une grêle épouvantable tomba autour du palais.

Quelques reliques de saint Etienne le Jeune furent déposées au monastère de Die, sous l'autel dédié au premier martyr saint Etienne. Les compagnons de prison de notre Saint et particulièrement les bienheureux Basile, Pierre et André le Calybite, furent martyrisés pour les saintes images le même jour que notre Saint.

SOURCES CONSULTÉES

Surius. Vita Sanctorum, (1618) t. XI.

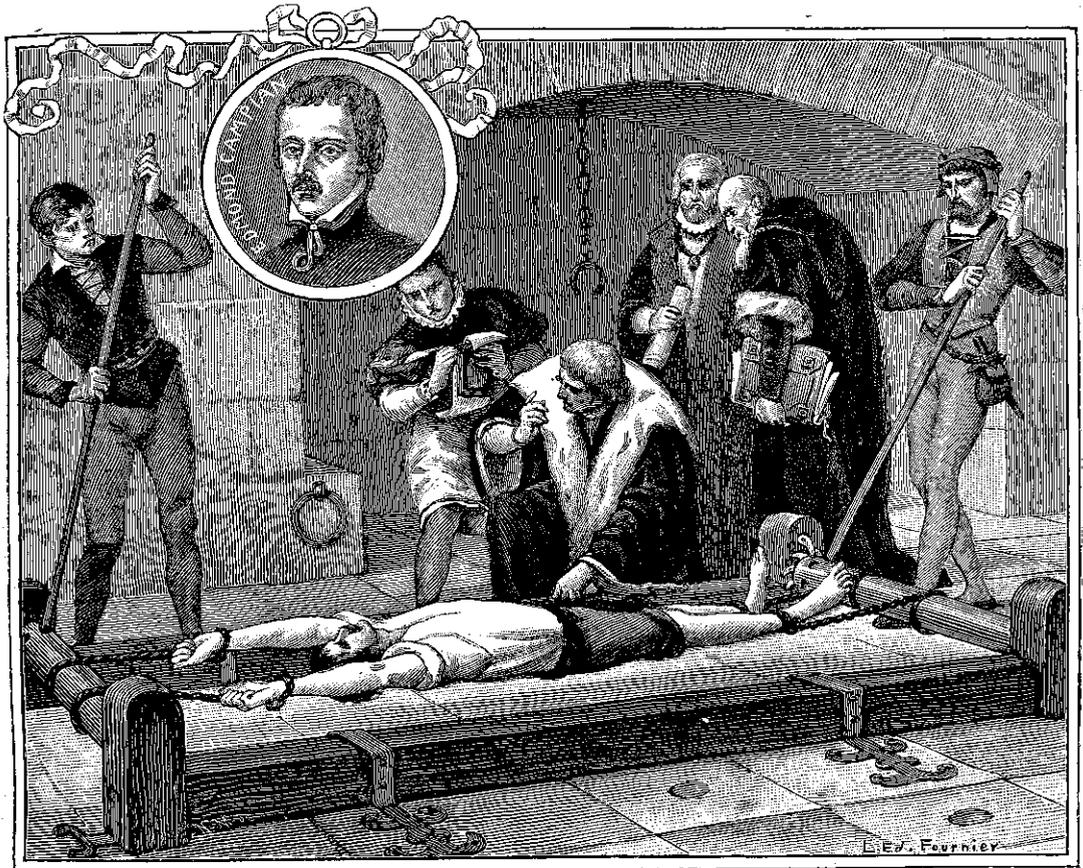
Petites Bollandistes, XIII, 650.

Il reste, dit Dom Piolin, des actes sincères sur le martyre de saint Etienne le Jeune, car ils furent recueillis 42 ans après sa mort, et sont confirmés par les récits de Cédrenus et de Théophraste.

LE BIENHEUREUX EDMOND CAMPIAN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MARTYR

Fête le 28 novembre.



Le bienheureux Edmond Campian étendu sur le chevalet.

(D'après une gravure du temps.)

UNE VISITE ROYALE A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD

Il y eut grande joie et quelque souci à Oxford quand la reine Elisabeth témoigna son désir de visiter la célèbre Université.

C'était en 1566. Depuis huit ans, Elisabeth avait succédé à sa sœur Marie; oubliant le serment, fait à la mourante, de maintenir toujours la vraie religion, elle rappelait de l'exil les hérétiques, interdisait le culte catholique, s'imposait souveraine, gouvernante et papesse de l'Eglise anglicane. « Vraie fille d'Henri VIII, avoue le protestant Witaker, elle en avait les instincts malfaisants et les fantaisies tyranniques. » Voilà quelle redoutable visiteuse les maîtres et les étudiants d'Oxford se préparaient à recevoir.

Au sincère applaudissement de tous, l'orateur désigné fut Edmond Campian.

Ce choix promettait harangue courtoise et thèses brillantes, car le jeune économiste de l'Académie

était, à vingt-six ans, une gloire de l'Université; il y montrait cette supériorité intellectuelle, ce charme de relations qui déjà, aux collèges de Christ-Church et de Saint-Jean-Baptiste, lui attirèrent ses petits camarades. Ce choix étonnait pourtant: né de parents catholiques (à Londres, le 25 janvier 1540), Edmond ne cachait point ses répugnances pour la religion réformée, et ses professeurs crurent devoir lui recommander d'éviter, dans la séance royale, la moindre allusion à un sujet si délicat.

Campian ne parut pas indigne de son auguste auditoire. Le comte de Leicester, alors en exceptionnelle faveur, l'appela et le couvrit d'éloges. « Vous devez à la reine, ajouta-t-il, une vive reconnaissance, car il serait difficile d'imaginer combien elle s'intéresse à votre fortune. Elle vous aime et ne songe qu'à vous combler chaque jour de nouvelles grâces. Parlez donc; que souhaitez-vous pour le moment?..... Pour l'avenir, ce sera à nous de

prévenir vos désirs. » Le jeune maître s'inclina en remerçant. La bienveillance de Sa Majesté lui semblait plus précieuse que tout : elle lui suffisait.

Cette réserve témoignait d'une sage indépendance. Hélas ! détaché des honneurs, fort contre l'orgueil, Edmond ne sut pas se garder d'un autre piège.

LA CRISE DE LA FOI — L'EXIL

La persécution augmentait. Ignorer ou éviter les questions religieuses, dissimuler ses opinions devenait difficile ; la neutralité n'était plus possible à une intelligence droite, à un caractère loyal. Cette religion nouvelle que, par instinct, Campian tenait en suspicion, il voulut l'examiner à fond. Etudiant la Sainte Ecriture, compulsant les décrets des Conciles et les traités des Pères, interrogeant les hérétiques, discutant leurs arguments, il appréciait de mieux en mieux l'erreur de la Réforme, quand il fit la connaissance de Richard Cheney.

Richard Cheney, nommé par la reine évêque de Cantorbéry, était luthérien. Ses manières insinuantes, son habileté dans la polémique, surtout son ardeur à combattre le calvinisme et les soldants *puritains* gagnèrent la confiance d'Edmond, Catholique chancelant, celui-ci devint bientôt lui-même intrépide luthérien, et la jour où l'évêque voulut lui conférer le diaconat, il opposa peu de résistance.

Ordination sacrilège ! Dieu permit qu'elle lui ouvrit les yeux. Il lui sembla raconter il plus tard, non pas avoir reçu un Ordre sacré, mais avoir introduit, par un crime, dans son cœur, toutes les furies de l'enfer. Ses angoisses augmentèrent ; vaincu, il chercha un prêtre catholique, se confessa, et, désireux d'expier sa faute, d'affermir sa foi dans le recueillement et le travail, il se retira à Dublin.

Ces mois d'exil furent féconds. Il y composa son *De homine academico* et une Histoire de l'Irlande ; surtout il se livra aux œuvres d'une piété si austère, si édifiante, qu'on l'appelait dès lors « l'homme angélique. »

Cependant Elisabeth emprisonnait l'infortunée reine d'Ecosse, Marie Stuart, se voyait excommuniée par le pape Pie V, et redoublait de rage contre les catholiques. Campian, menacé d'arrestation, dut changer souvent de logis, de costume, de nom, de pays même, car d'Irlande il repassa en Angleterre, gagna les Pays-Bas et Douai, où Guillaume Allen dirigeait le collège des Anglais, admirable pépinière d'apôtres pour la Grande-Bretagne.

Après quelques études, il repartait pour Rome, en pèlerin, en pénitent, en mendiant.

VOCATION — EDMOND CAMPIAN JÉSUITE

Son désir grandissait toujours d'expier le sacrilège, son ordination luthérienne : inconsolable, il rêvait de se consacrer à Dieu. Au milieu de ses prières, de ses méditations, il se sentit appelé à la Compagnie de Jésus ; admis par le Père Général, Everard Mercurian, dans la province d'Autriche, il entra, le 26 août 1573, au noviciat de Grunn.

La probation achevée, le P. Campian fut envoyé à Vienne, puis à Prague, où il demeura six années, tour à tour enseignant la dialectique et la physique, préfet de discipline, prédicateur, surtout premier directeur de la nouvelle Congrégation de la Très-Sainte-Vierge inaugurée parmi les étudiants à l'imitation du Collège Romain. C'est à Prague qu'il fut ordonné prêtre en 1579.

Le Général de la Compagnie céda alors aux sollicitations de Guillaume Allen et fonda la

mission d'Angleterre ; les premiers apôtres qu'il désigna furent les PP. Edmond Campian et Robert Persons, avec le Frère coadjuteur, Rodolphe Emerson. Tous trois, s'étant réunis à Rome, furent adjoints à quelques prêtres anglais, et, bénis par le pape Grégoire XIII, se mirent en route vers Bologne, Milan, Genève, Reims et Saint-Omer.

Persons passa le premier à Douvres, déguisé en officier de marine ; Campian le suivit, sous le costume et le nom du marchand Patrice.

APOSTOLAT DU P. CAMPIAN

Le vaillant religieux se vit bientôt entouré d'une foule de catholiques, appartenant aux plus nobles familles ; ils louèrent l'hôtel du baron Norel, dont la façade somptueuse décorait une des places de Londres : on y établit une chapelle, et les fidèles y affluèrent comme à une église. C'était manquer de prudence ; Persons le comprit, il jugea plus sage de s'éloigner pour quelque temps, et de parcourir les campagnes avec son compagnon.

En prévision d'une arrestation toujours imminente, afin de prévenir les calomnies, les deux Pères rédigèrent et signèrent, pour la laisser en des mains amies, une lettre aux conseillers de la couronne ; ils s'y défendaient de tout complot politique, se déclarant simples missionnaires de l'Evangile.

« Quant aux membres de la Compagnie de Jésus, disaient-ils, sachez que nous avons tous juré de supporter avec courage toutes vos tortures, et que nous n'abandonnerons jamais l'œuvre de votre salut. Nous sommes en grand nombre et répandus sur toute la surface du globe ; nous nous succédons sans interruption et nous laisserons nos persécuteurs. Ne restât-il qu'un seul Jésuite, pour celui-là aussi votre Tyburn — le lieu ordinaire des supplices — aura des charmes et il ne craindra pas d'être broyé par vos tortures ou de mourir à petit feu, de faim et de misère, dans vos cachots. Notre parti en est pris ; la lutte est engagée sous les auspices de Dieu, nous ne reculerons jamais : il faut, n'importe à quel prix, que la foi s'implante de nouveau dans notre beau pays. »

Le 15 juillet 1580, un décret royal dénonçait les Jésuites comme des émissaires du Pape, chargés de soulever le peuple ; quiconque leur donnerait asile serait coupable de complicité ; des *inquisiteurs de la reine* les pourchassèrent dans tout le royaume. En moins de deux mois, 50 000 catholiques se virent arrêtés, incarcérés, privés de leurs biens, pour refus d'assister aux prêches protestants.

Les missionnaires se multipliaient ; Campian parcourait la partie septentrionale de l'Angleterre. L'hiver approchant, il redescendit en son environs de Londres, où il écrivit son opuscule, dédié aux Universités d'Oxford et de Cambridge, intitulé *les Dix Raisons* ou preuves de la religion catholique.

Non sans peine on réunit l'argent, les machines, les ouvriers nécessaires à l'impression. La veille des grandes fêtes annuelles d'Oxford, un prêtre déguisé parvint à semer les nouvelles brochures aux alentours et jusque sur les bancs de la salle des séances ; bientôt les étudiants se les arrachaient, les dévoraient, les commentaient, sans souci des thèses et des discours officiels. L'ouvrage passa aux mains des maîtres, se répandit dans le public, et le retentissement fut immense de ce travail qu'un écrivain du temps, Antoine Moredo, appelait « un livre d'or véritablement écrit par le doigt de Dieu ».

Hélas ! après un an, l'apostolat de Campian touchait à sa fin.

L'un des seigneurs catholiques emprisonnés à Londres, Yates, avait plusieurs fois conjuré le Père de porter de ses nouvelles à sa mère, au manoir de Lyford.

Ce château des Yates — vrai château fort, isolé dans la campagne — abritait aussi, derrière son pont-levis, ses tours, ses créneaux, huit religieuses et deux prêtres. Campian leur consacra une nuit de confessions, de conseils, célèbre la Sainte Messe, les communita et repart. Mais des amis surviennent, qui se plaignent amèrement de n'avoir pas été avertis, de n'avoir pu entretenir le Jésuite; on se concerta: un messager est lancé à sa poursuite, le rejoint, le presse, et le Frère coadjuteur, que l'obéissance a établi supérieur, permet un retour si instamment sollicité. Campian rentre à Lyford.

Quelques heures plus tard, un homme se présente: c'est un passant, désireux de rencontrer un prêtre, avide d'assister aux cérémonies pieuses. Le cuisinier, dont il se réclame, reconnaît un certain Georges Elliot, qu'il a jadis connu bon catholique. « Heureux êtes-vous! nous avons précisément le P. Campian! » Et bientôt, dans l'auditoire, ému jusqu'aux larmes par le saint missionnaire, nul ne pleure, nul ne prie — semble-t-il — comme ce dernier arrive.

Après l'office, selon l'usage, les assistants sont invités à dîner. Mais un cri d'alarme retentit! Des cavaliers cernent le château.... A leur tête, le faux dévot de ce matin, Elliot l'apostat, venu pour épier, revenu maintenant avec les soldats qu'il a réquisitionnés, grâce aux pouvoirs reçus de la reine. Il dirige les recherches, des caves aux combles, enfonce les portes, bouleverse les meubles, sonde les murs, sans découvrir la cachette où les prêtres ont pu se réfugier. Désappointé, furieux, mécontent de ses hommes, il les emmène et s'éloigne.

Remis de leur frayeur, les habitants de Lyford laissent éclater leur joie, quand soudain, nouvelle alerte! Le magistrat de la ville, qu'Elliot a sommé de le suivre, prétend à de nouvelles perquisitions. Vite, on se disperse, on se cache, abandonnant les salles au pillage.

La nuit tombe. Mme Yates feint d'être malade, et, retirée dans la chambre voisine des précieuses cachettes, elle croit tromper assez la vigilance somnolente des sentinelles, pour donner à ses captifs quelques instants de liberté.... Un choc maladroit réveille les soldats; ils accourent, la chambre est envahie, bouleversée, saccagée, inutilement!

Il faut s'avouer vaincu, partir. Elliot redescend l'escalier, ivre de rage. Tout à coup, il s'appuie à la muraille et fixant le serviteur qui l'accompagne :

« Ce mur n'a pas été fouillé! »

Le serviteur pâlit: c'est le mur qui recèle Campian.

« Ce mur n'a pas été fouillé! » reprend Elliot soupçonneux. Il le frappe, le mur rend un son creux, « Ici! ils sont ici! » Il reffrappe, il s'acharne; des pierres tombent, Campian apparaît avec les deux prêtres du château. « Seigneur, murmurent-ils, que votre volonté soit faite! »

Campian avait écrit jadis: « Je serai pris, non pas quand il plaira aux hommes, mais lorsqu'il plaira à Dieu! » L'heure de Dieu avait sonné.

A LA TORTURE

Enfermé à la Tour de Londres, le Jésuite se vit d'abord traité avec des soins, des égards perfides.

S'il consentait à paraître au prêche, à simuler la moindre approbation de l'hérésie, on lui promettait la liberté, la faveur royale, des honneurs, l'archevêché de Cantorbéry. Tentations inutiles.

Le Conseil de la reine précisa alors les points sur lesquels le prisonnier devait être mis « à la question ».

Dans la salle de torture — souterraine, hideuse à voir, à la lueur des torches, avec ses affreux instruments, — Campian fut conduit. Sur le seuil, il s'agenouilla; puis, s'armant d'un grand signe de croix, il laissa attacher au chevalet ses pieds et ses mains; quand les cordes se tendirent, parmi les grincements des leviers, les craquements des articulations disloquées, le martyr ne murmura qu'une prière. Pressé de répondre, d'avouer, il dit simplement: « Dans vos demandes, il y en a plusieurs qu'un honnête homme, un prêtre, ne doit pas comprendre; il en est que ma conscience me permet d'éclaircir: mon opuscule des *Dix Raisons* a été envoyé par moi à Richardson et à Pound. »

Ce n'était pas trahir ses amis, c'était les honorer. Pound et Richardson, depuis longtemps arrêtés, avaient voulu eux-mêmes se glorifier du même aveu.

Deux jours encore, la torture recommença, si longue, si atroce, que Campian pensa y mourir: — Dieu, avait-il écrit, l'aiderait à ne trahir aucun secret.... De quel secret s'agissait-il? Sans doute, d'un complot contre la reine, et il faudrait bien qu'il l'avouât! — Non, ce secret était celui de la confession, et la souffrance ne lui arracha rien.

Cette patience était assez admirablement héroïque pour se montrer aimablement joyeuse. Le lendemain, le gardien trouvait le martyr étendu dans son cachot:

— Eh bien! comment vont les pieds et les mains?

— Pas mal du tout, répondit Campian avec un sourire, je ne les sens plus!

On s'étonnait de l'immobilité où le réduisait le déboitement des jointures horriblement tirillées. « A ce qu'on raconte, dit-il gaiement, un éléphant qui se laisse choir est incapable de se remettre sur ses jambes; eh bien! je me trouve dans le même état. » Et quand il put, de ses deux mains endolories, soulever la nourriture jusqu'à ses lèvres: « Avez-vous jamais vu singe plus gracieux? »

CONFÉRENCES AVEC LES MINISTRES ANGLICANS

Epuisé par les tortures, ce prêtre devenait un séduisant adversaire pour les hérétiques; ne leur offrait-il pas, en discussion publique, une victoire facile, éclatante? Déjà préparés, à son insu, les ministres se réservèrent toute exposition doctrinale, ne lui laissant que le droit de réponse.

Campian parut donc dans le temple de la Tour, avec quelques prisonniers catholiques; les prédicants, des seigneurs, de hauts dignitaires, envahissaient les stalles et la nef: tous remarquèrent la dignité simple du martyr.

Le doyen de Saint-Paul lut un interminable discours, semé d'apostrophes injurieuses au Jésuite. Celui-ci, plein de modestie, se contenta de faire remarquer les conditions inégales des adversaires en présence. « Vous trompez tout ce peuple, interrompit un courtisan, en lui faisant croire que vous avez souffert à cause de votre religion. Vous avez payé la dette due à vos crimes. Malgré les tortures, vous n'avez rien avoué; mais personne n'ignore, sachez-le bien, que votre religion n'est pour rien dans la question que vous avez endurée. Il ne

s'agissait que de vos complots contre la reine et ses sujets. »

La voix de Campian devint vibrante : « Si quelqu'un peut m'accuser avec quelque fondement d'un autre crime que ma religion, qu'il se lève, qu'il parle. J'accepte à l'instant même vos plus affreuses tortures. » Tout le monde se tut.

Interrompue après quatre heures, la séance reprit dans l'après-midi; quatre heures encore, le Père tint tête aux protestants, montrant une science théologique, une connaissance de la Sainte Ecriture et des Saints Pères égale à son humilité. Un mot résuma l'impression de l'auditoire : « Quelle imprudence, s'écria en se retirant une dame de la cour, quelle imprudence d'avoir conseillé à Sa Majesté de telles discussions publiques! Campian est homme à entraîner toute l'Angleterre et à nous faire tous papistes. »

Les six conférences qui se succédèrent furent en effet six triomphes pour les catholiques. Guillaume Allen écrivit : « Nous nous lamentions tous ici de l'arrestation du P. Campian; il ne pouvait rien arriver de plus heureux, de plus admirable pour la propagation de la foi. On a appelé les plus savants professeurs des Académies pour disputer avec lui et ses compagnons, il a toujours été vainqueur; ses adversaires eux-mêmes en font presque l'aveu. »

Elisabeth arrêta ces discussions fâcheuses; elle avait appris personnellement quel homme était ce prêtre.

Un soir, tiré de sa prison, dans le plus grand secret, sous un costume de valet, Campian avait été conduit chez le comte de Leicester. Que lui voulait-on?... Soudain, une porte s'ouvrait: La reine s'avancait vers le Jésuite :

— Me croyez-vous véritablement la reine d'Angleterre?

Il fit un geste affirmatif.

— Je vous offre la vie, la fortune, si vous consentez à me servir.

— Je serai toujours votre sujet; mais, avant d'être Anglais, je suis chrétien et catholique.

Elisabeth se sentit vaincue, elle se retira.

CONDAMNÉ À MORT

Le 14 novembre 1584, Campian et ses compagnons furent cités devant la Cour suprême.

Aux termes de l'acte d'accusation, ils étaient prévenus d'avoir, en mars et avril 1580, formé, à Rome et à Reims, le complot d'assassiner la reine et de renverser l'Eglise de l'Etat. Ils protestèrent avec énergie, et Campian, élevant la voix : « Non, dit-il, nous ne sommes pas coupables de conspiration. J'en prends à témoin Dieu, les anges, le ciel et la terre, et j'en appelle à ce jugement terrible du Juge suprême devant lequel bientôt nous comparaitrons tous. »

Il parla encore, après les témoins, après les accusateurs publics; sa défense noble, claire, précise, anéantissant les prétendues charges, semblait rendre impossible une condamnation. Le jury n'en déclara pas moins reconnaître la culpabilité. A la stupeur des assistants, à la joie des prisonniers, les juges prononcèrent la sentence de mort. *Te Deum laudamus!* s'écria Campian.

C'était le 20 novembre, fête de son patron, saint Edmond.

Les conseillers de la couronne hésitèrent à commuer une sentence si notoirement injuste. Hésitation d'un instant! La reine voulait la mort des condamnés : l'exécution de Campian, Sherwin et Briand fut fixée au 1^{er} décembre.

LE MARTYRE

Ce matin-là, quand le cortège quitte la Tour pour se rendre à Tyburn, la foule se presse à côté des claires sur lesquelles sont attachés les martyrs. Campian est isolé de ses compagnons. Les souffrances ne troublent point sa sérénité, les insultes n'altèrent pas sa douceur. Un prédicant s'approche, le menace :

— Songez à bien mourir!

— Songez à bien vivre, répond le Jésuite.

Arrivé au lieu du supplice, on le détache; il monte sur le tombereau, on lui passe la corde au cou. Mais l'usage lui concède le droit de parler au peuple, il parle donc, il prêche, et quel sermon, ce testament d'un saint!

— Confessez vos trahisons, lui crie un conseiller; demandez pardon à la reine.

— Si être catholique est un crime, oui, je suis un traître. Mais Dieu qui scrute les reins et les cœurs, Dieu qui dans un instant, va me juger m'en est témoin, je n'ai jamais conspiré contre la reine, jamais contre la patrie, jamais contre qui que ce soit. Je ne mérite donc ni le nom ni la mort d'un traître. Je suis prêtre catholique, et c'est en témoignage de ma foi que je vais donner mon sang. Je pardonne à tous ceux qui ont conspiré ma perte, et si, à mon insu, j'ai offensé quelqu'un, j'en demande humblement pardon.

— Priez pour la reine, dit un autre.

— Oh! oui, très volontiers; j'ai si souvent adressé des vœux au ciel pour le salut de son âme, que je puis bien ici en adresser encore pour la dernière fois.

— Pour quelle reine priez-vous? demande l'amiral Howard.

— Pour S. M. Elisabeth, votre reine et la mienne.

Le bourreau fait un signe : le tombereau s'ébranle, le martyr reste suspendu.

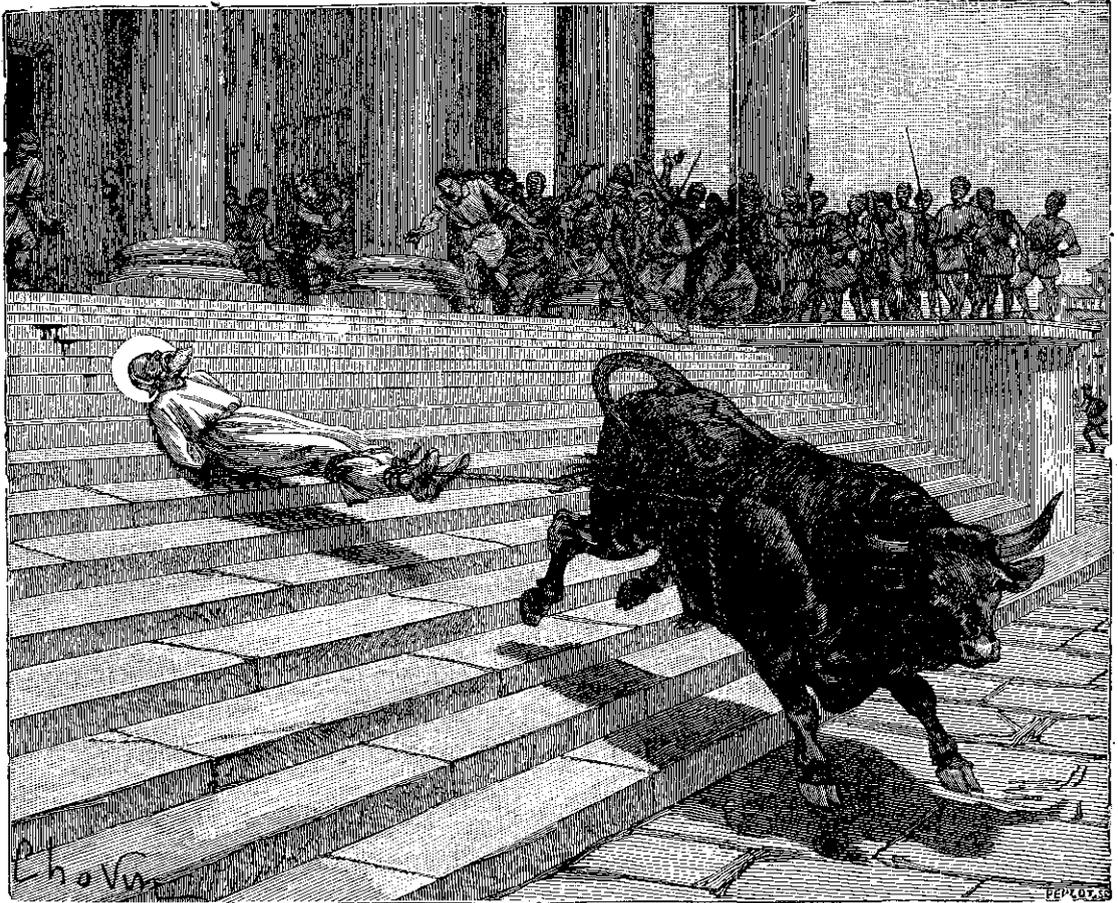
A peine a-t-il rendu le dernier soupir que la corde est coupée, le corps étendu, la poitrine ouverte, le cœur arraché, jeté au feu, les membres séparés, et ces restes sanglants attachés aux portes de Londres.

Parmi la foule pressée autour de l'échafaud se trouvait un jeune homme, Henri Walpole, qui avait assisté aux conférences et au procès du Père; touché par la grâce, il hésitait à quitter l'Angleterre, à entrer dans la Compagnie de Jésus. Or, pendant l'affreux travail du bourreau, une goutte de sang du martyr rejaillit sur lui. Aussitôt ses perplexités cessèrent, il se sentit enflammé d'un généreux enthousiasme pour la foi : peu après, il passait à Reims, à Rome; en 1584, il était reçu au noviciat; en 1595, il mourait martyr à York.

Déjà le sang du bienheureux Campian devenait une semence de sainteté. Puissent, de l'histoire de sa vie et de sa mort, germer des vocations semblables!

SAINT SATURNIN APOTRE DE TOULOUSE

Fête le 29 novembre.



Martyre de saint Saturnin à Toulouse.

Saturnin était de famille royale et, par sa mère Cassandre, descendait des Ptolémées qui furent longtemps souverains de l'Égypte. Il naquit à Patras en Achaïe (province de Grèce), au commencement de l'ère chrétienne.

Jeune homme, il voyageait en Syrie pour compléter la haute éducation que ses parents lui avaient fait donner, quand il entendit parler d'un prophète extraordinaire, qui attirait vers lui sur les bords du Jourdain les multitudes par ses héroïques vertus et ses sublimes enseignements. Un mouvement intérieur de la grâce lui inspira le désir d'aller l'entendre. Il arriva donc sur les rives du Jourdain, au milieu de la foule qui écoutait le prophète envoyé de Dieu. Ce prédicateur extraordinaire était saint Jean-Baptiste. « Faites pénitence, disait le précurseur du Messie, car le royaume de Dieu approche... Préparez la voie du Seigneur... Après moi doit venir un homme qui est plus ancien que moi... et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses chaussures. » Saturnin, reconnaissant que la mission de Jean-Baptiste était divine et qu'elle était l'accomplissement de prophéties antiques, resta auprès de lui, et reçut le baptême figuratif de l'eau.

Bientôt le divin Sauveur Jésus-Christ vint lui-même de Nazareth recevoir le baptême de Jean, et le précurseur le voyant venir le montra du doigt à ceux qui étaient auprès de lui : « Voici l'Agneau de Dieu, dit-il, voici celui qui efface le péché du monde. »

Ainsi Saturnin connut le Sauveur du monde et crut en lui. Quand Jésus eut commencé sa vie publique, Saturnin s'attacha à ses pas; il renonça généreusement à sa famille, aux richesses et aux espérances de ce monde et devint l'un des soixante-douze disciples du divin Maître. Le Sauveur l'envoya quelquefois, comme les autres, prêcher dans les bourgades et les villes où il allait venir, et cela avec le pouvoir de chasser les démons, de guérir les malades et d'opérer toute sorte de prodiges. Il fut témoin de l'amour suprême de Jésus à la dernière Cène, des douleurs de la passion et des joies de la résurrection.

Après la résurrection, les apôtres et d'autres disciples, parmi lesquels Saturnin, étaient réunis au cenacle, quand Jésus parut au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous ! C'est moi, ne craignez rien. Voyez mes mains et mes pieds. Touchez-moi et voyez. Un pur esprit n'a ni chair n'

os comme vous voyez que j'en ai. » Et comme ils étaient encore incrédules, il ajouta : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel ; et ce fut saint Saturnin qui les lui offrit.

Après la Pentecôte, tout rempli de l'Esprit-Saint, il fut le collaborateur de saint Pierre, prêcha dans la Palestine, la Syrie, l'Asie centrale et l'Asie-Mineure. Saint Pierre avait alors fixé son siège à Antioche ; saint Saturnin lui amenait de temps en temps quelques-uns de ses convertis afin qu'il les confirmât dans leur foi naissante ; et de son côté, il lui rendait compte, en toute humilité, de ce que le Seigneur avait opéré par son ministère.

Les traits de Saturnin étaient d'une beauté remarquable, ses lèvres ne s'ouvraient que pour la vérité, ses jugements étaient marqués au coin de la plus haute sagesse. La bienséance chrétienne formait l'ensemble de sa conduite et son langage avait la douceur du miel.

Après avoir fait d'Antioche le centre de son apostolat pendant sept ans, saint Pierre, sur l'ordre de l'Esprit-Saint, partit pour la ville où il devait fixer pour jamais le siège de son épiscopat suprême, Rome, alors capitale du monde païen. Saint Saturnin était au nombre des hommes apostoliques que le prince des apôtres amenait avec lui pour porter le flambeau de la foi dans les contrées d'Occident.

SAINT SATURNIN ENVOYÉ DANS LES GAULES PAR S. PIERRE

Après quelques années de fructueux labours en Italie, saint Pierre, considérant l'abondance et l'étendue de la moisson qui s'étendait devant lui dans nos contrées, réunit ses collaborateurs et proposa à plusieurs d'entre eux, entre autres à Saturnin, de les envoyer au-delà des Alpes : « O mon Père et maître très bon, répondit Saturnin, je me sens disposé à obéir ; je me sens prêt à exécuter avec assurance les ordres que vous venez de me donner. » Saint Pierre lui conféra donc la consécration épiscopale, lui donna sa bénédiction et l'embrassa tendrement. L'apôtre des Gaules fit ses adieux à ses confrères et aux chrétiens de Rome, puis il partit, tout joyeux de la mission qui lui était confiée. Il avait pour compagnon saint Papoul, fils du préfet romain d'Antioche, que, durant son séjour dans cette ville, saint Pierre avait gagné à Jésus-Christ et dont il avait fait un apôtre. C'était sous le règne de Claude, l'an 52 de Notre-Seigneur.

Chemin faisant, saint Saturnin prêchait partout où il passait les vérités de la foi chrétienne. Il trouvait en tous lieux l'idolâtrie triomphante, les peuples assujettis à d'infâmes superstitions. Ses paroles faisaient frémir les adorateurs des faux dieux et provoquaient de leur part de terribles menaces, mais rien ne l'effrayait. Il se portait de préférence aux lieux où les démons se montraient plus forts ; il y fondait des chrétientés, leur bâtissait des oratoires et leur laissait des prêtres pour les maintenir dans la vérité et dans le bien.

C'est en évangélisant de la sorte qu'il arriva à la ville d'Arles, sur le Rhône, alors la cité la plus importante des Gaules. Pendant le temps qu'il y passa, il fit tant, par ses miracles et ses prédications, qu'il régna une innombrable multitude d'âmes à Jésus-Christ.

De la ville d'Arles, il passa à celle de Nîmes, déjà grande et célèbre. Il y obtint les mêmes succès, ainsi que dans toute la Gaule-Narbonnaise (aujourd'hui le Bas-Languedoc). Il fit à Nîmes une conquête du plus grand prix : il convertit à Jésus-Christ un jeune homme nommé Honest, doué des plus brillantes qualités naturelles, fils d'un des plus riches culti-

vateurs de la contrée. Après l'avoir baptisé, saint Saturnin proposa au jeune homme de le suivre et de consacrer sa vie à procurer aux autres le bonheur et le bienfait qu'il venait de recevoir. Honest accepta avec ardeur ; il quitta sa famille bien-aimée dont il était l'honneur et l'espérance ; il quitta ses richesses et sa maison, et suivit l'apôtre des Gaules. Celui-ci le forma à la science, aux vertus sacerdotales et l'ordonna prêtre.

Saint Saturnin, étant arrivé à la cité de Carcassonne avec ses compagnons Papoul et Honest, voulut annoncer aux habitants la bonne nouvelle de l'évangile ; mais leur zèle leur valut une dure épreuve. Rufin, préfet de la ville, les fit saisir tous les trois et enfermer dans un cachot infect. Dieu permit qu'ils fussent ainsi traités, afin d'avoir l'occasion de leur donner un éclatant témoignage des soins de sa Providence à leur égard. La nuit suivante, il leur envoya un ange brillant de lumière qui brisa leurs chaînes et leur ouvrit les portes de la prison.

SAINT SATURNIN A TOULOUSE

Voici Saturnin au principal terme de son voyage apostolique. Un de ses anciens biographes s'écrit à ce sujet : « Oh ! le beau jour où Toulouse reçut dans ses murs l'émule et le cohéritier des apôtres, le pontife élu d'en haut, dont les vénérables pieds apportaient une paix réelle et durable, pour la faire succéder aux troubles et à la discorde. »

A son arrivée à Toulouse, saint Saturnin y rencontra son ami saint Martial, premier évêque de Limoges. Comme lui, disciple de Notre-Seigneur et de l'apôtre saint Pierre, comme lui, envoyé dans les Gaules pour porter la bonne nouvelle à nos ancêtres, Martial évangélisait alors l'Aquitaine, et il venait de fonder une chrétienté à Toulouse. Il lui avait donné pour centre un oratoire dédié au vrai Dieu, sous l'invocation de saint Etienne, premier martyr et parent de Martial. Cet oratoire deviendra un jour l'église métropolitaine de Toulouse.

La rencontre des deux Saints fut pour eux une grande consolation, et Dieu voulut manifester l'union de ces deux frères dans l'apostolat par un éclatant prodige qu'ils opérèrent ensemble. Austris, fille du gouverneur de Toulouse, atteinte d'une maladie cancéreuse, qu'aucun remède humain ne pouvait guérir, fit appeler les deux étrangers dont on vantait la puissance surnaturelle : « Puisque le Dieu crucifié que vous prêchez est si puissant, leur dit-elle, priez-le qu'il daigne me guérir. » Ils lui répondirent : « Vous serez exaucée, si vous l'adorez, si vous embrassez son culte et sa morale. » Elle acquiesça à cette exhortation ; on lui conféra le saint baptême, et au sortir des fonts sacrés elle se trouva délivrée de son mal.

Après le départ de saint Martial, saint Saturnin convertit de même une femme nommée Cyriaque, épouse du président du sénat toulousain, et atteinte d'une lèpre affreuse. Au moment où elle sortait de la piscine baptismale, ses membres se trouvèrent purs comme ceux d'un petit enfant. Ce prodige donna une nouvelle ardeur à la foi de Cyriaque ; toute sa maison se convertit, et bientôt après la moitié des Toulousains eut embrassé la foi en Jésus-Christ. Saturnin avec un zèle infatigable instruisait les nouveaux convertis, les confirmait dans la foi par de nouveaux miracles et cherchait sans cesse à arracher de nouvelles âmes à la tyrannie du démon. Brûlant de la plus ardente charité pour le prochain, il se faisait le consolateur de tous les affligés et s'appliquait de toute manière à les soulager. On venait de toutes parts, de près et de loin, lui présenter des malades. Le Saint les guérissait, en

faisant sur eux le signe de la croix ; puis il les instruisait et les renvoyait chez eux, ainsi que leurs porteurs, avec le bienfait de la foi et la grâce du baptême.

L'Eglise de Toulouse se trouvant assez bien établie, saint Saturnin se dirigea vers la Gascogne. Il prêchait au bourg de *Villa-Clara* (aujourd'hui Auch, sur le Gers) quand il apprit le martyre de son maître bien-aimé, saint Pierre, et il dédia en l'honneur du prince des apôtres la chapelle qu'il faisait bâtir pour servir de lieu de réunion aux nouveaux chrétiens de la ville d'Auch.

Il s'avança ensuite jusqu'à la ville *Elisana* (*Eause*) ; ses prédications y convertirent un grand nombre d'âmes. Les nouveaux chrétiens se cotisèrent pour se bâtir un lieu de réunion et de prière ; Saturnin dédia cette église à la Sainte Vierge. — Nous trouvons là, contre les protestants, une grande preuve de l'antiquité du culte que l'Eglise catholique rend à l'auguste Mère de Dieu.

Les succès obtenus dans cette ville par le saint apôtre, furent si grands, qu'il résolut d'en faire le centre d'une province ecclésiastique et il y établit en qualité de métropolitain ou archevêque un de ses meilleurs disciples, saint Paterne. — Paterne, originaire de Bilbao en Espagne, ayant entendu parler des merveilles accomplies par Saturnin, était venu l'entendre, avait embrassé la religion chrétienne, s'était attaché à son illustre maître, et après avoir été pendant sept ans son disciple et collaborateur, il recut la consécration épiscopale pour gouverner l'Eglise d'Eause.

Saint Saturnin revint ensuite à Toulouse, où sa présence était nécessaire. Les nombreux chrétiens qu'il y avait laissés avaient besoin d'être fortifiés dans la foi, guidés et soutenus dans la pratique des vertus chrétiennes, défendus contre les intrigues et les vexations des païens ; il fallait travailler à convertir d'autres âmes. Mais toutes ces occupations ne pouvaient lui faire oublier la patrie de son disciple et collègue saint Paterne, et il envoya en Espagne saint Honest.

VOYAGE EN ESPAGNE

Honest prêchait un jour dans la ville de Pampelune et racontait comment il avait lui-même appris la vérité de la bouche de Saturnin, disciple du Sauveur et témoin de ses miracles, ses auditeurs lui répondirent : « Puisqu'il en est ainsi, retournez auprès de Saturnin votre maître. Il ne nous est pas tout à fait inconnu. La renommée de ses vertus et de ses prodiges est déjà arrivée jusqu'à nous. Priez-le de notre part qu'il vienne lui-même nous visiter et nous parler de ce qu'il vous a chargé de nous dire, afin que nous croyions en votre Dieu. »

Saint Honest s'empressa de franchir les Pyrénées et de revenir à Toulouse porter ce message à son maître. En apprenant les bonnes dispositions des habitants de Pampelune, saint Saturnin, levant les mains au ciel, rendit au Seigneur d'ardentes actions de grâces. Il confia l'administration de l'Eglise de Toulouse à son autre disciple saint Papoul et, guidé par Honest, prit la route de l'Espagne. Ils ne mirent que seize jours pour faire le trajet de Toulouse à Pampelune. Ils s'arrêtèrent cependant en plusieurs endroits pour y prêcher Jésus-Christ et payèrent par le bienfait de la foi les personnes qui leur donnèrent l'hospitalité.

Ils furent reçus d'une manière honorable à Pampelune. Saint Saturnin s'établit près d'un temple de Diane et se mit aussitôt à prêcher. La foule accourait de plus en plus nombreuse à ses instructions, d'éclatants miracles attestaient la vérité de ses

enseignements, et la grâce de Dieu, appelée par ses austérités et ses prières, touchait les cœurs. Quarante mille personnes demandèrent le baptême, parmi lesquelles le sénateur Firmus, dont le fils aîné Firminus (saint Firmin) devint plus tard l'un des plus zélés apôtres des Gaules, premier évêque d'Amiens et martyr.

Saint Saturnin ordonna Honest évêque de Pampelune, et alla porter l'évangile à d'autres provinces de l'Espagne, jusqu'à Tolède et en Galice. Au milieu de ces voyages, il apprit que saint Papoul avait été martyrisé au lieu qui porte encore son nom, à l'est de Toulouse, et pour ne pas laisser sans pasteur ses chères brebis de Toulouse, il reprit en toute hâte le chemin des Gaules.

Il rentra dans notre pays par la vallée de la Garonne, jetant sur ses pas la semence évangélique. Il érigea un autel à la Vierge Marie, dans un lieu nommé *Lugdunum* (*Saint-Bertrand*). Il s'arrêta ensuite au lieu dit *le Mas*, et depuis *Saint-Gaudens*, y convertit une multitude d'âmes et y posa les fondements d'une église qu'il dédia à saint Pierre. Cette église fut ravagée, au 7^e siècle, par les rois wisigoths de Toulouse, partisans acharnés de l'hérésie d'Arius. Quelque temps après, on la restaura et on la dédia à saint Gaudens, jeune enfant de douze ans, mis à mort pour la foi par les hérétiques.

MARTYRE DE SAINT SATURNIN A TOULOUSE

Saint Saturnin étant rentré à Toulouse se tenait habituellement dans l'humble résidence qu'il s'était ménagée. De là, tous les matins il se rendait à une modeste chapelle pour la célébration de la messe et des offices divins. Il était obligé de passer et de repasser devant le capitole, qui se trouvait entre son habitation et cette chapelle. C'était un édifice public, à la fois temple et forteresse, auquel on montait par plusieurs degrés.

Dès les premiers temps du séjour de Saturnin à Toulouse, on s'était aperçu que les dieux du capitole, par lesquels les démons rendaient de faux oracles, ne montraient plus en cela la même facilité qu'auparavant, et même assez souvent ils restaient sourds et muets. Les oracles cessèrent complètement quand Saturnin fut revenu d'Espagne. Les prêtres des faux dieux et leurs adhérents obstinés, effrayés autant que surpris de cet état de choses, se réunirent pour se consulter.

« Qui donc, s'écria l'un d'eux, a pu fermer la bouche à nos dieux ? En vain nous répandons à leurs pieds le sang de nombreuses victimes, ils ne donnent plus aucune réponse à ceux qui viennent les consulter ? Seraient-ils fâchés contre nous, ou seraient-ils absents ? — Ce que vous cherchez à savoir, je crois le connaître, dit un autre. Vous n'ignorez pas qu'une secte, appelée *chrétienne*, s'est depuis quelques années établie parmi nous ; elle est l'ennemie de notre religion ; elle cherche à ruiner le culte que nous rendons à nos dieux. Le chef de cette secte, dont le nom est Saturnin, passe souvent devant le capitole. Il est à croire que sa présence cause le silence de nos dieux. Si nous voulons qu'ils rouvrent la bouche, il faut mettre à mort cet homme pernicieux. — Mais, répartit un troisième, si nos dieux ont peur de cet homme, c'est qu'il sert un Dieu plus puissant qu'eux ; en ce cas, nous devrions plutôt adorer nous-mêmes ce Dieu qui rend si puissants ses serviteurs. »

Ces paroles étaient sensées, mais l'assemblée n'était pas disposée à les accueillir. Sur ces entrefaites, Saturnin passa au pied du capitole suivant son habitude. Un de ces idolâtres l'aperçut : « Le voici, cria-t-il, le voici le sacrilège ennemi de nos dieux.

Si on le laisse continuer à prêcher son Christ, il finira par anéantir notre religion. Venez, emparons-nous de sa personne, et s'il refuse d'apaiser les dieux en leur offrant un sacrifice, vengeons par sa mort l'outrage qu'il a fait à nos divinités. »

Ces paroles mirent en fureur les gens du peuple qui se trouvaient là. En un instant ce fut un affreux tumulte, d'où s'échappaient des cris de rage et de mort. On courut contre Saturnin. Ses compagnons, un prêtre et deux diacres, cédant à la peur, prirent la fuite.

Après avoir garrotté le saint évêque, les idolâtres lui firent gravir les degrés du capitol et le placèrent au milieu de l'assemblée. Le chef de la réunion lui dit : « Je vous ordonne de sacrifier aux dieux, ou vous allez être traité avec la dernière rigueur. » Le saint vieillard répondit avec une majesté ferme et douce : « Ce que vous me proposez est insensé, impie. Bien loin de consentir à le faire, je vous exhorte moi-même à renoncer au crime d'idolâtrie, à vous repentir de vos offenses contre la majesté du vrai Dieu, afin qu'il vous fasse miséricorde. Cessez de me presser, je n'offrirai jamais de sacrifices aux démons; je n'en offre qu'au Dieu tout puissant à qui je les présente sur l'autel de mon cœur. » On répond à ces belles paroles par une explosion de fureur et de mauvais traitements, on le tire d'ici, de là, on le frappe, on le couvre de plaies.

A ce moment Dieu le glorifie par un grand prodige. Les idoles du temple tombent de leur piédestal et viennent se briser en mille morceaux devant le Saint. A cette vue, la rage des persécuteurs ne connaît plus de bornes: la nouvelle de la chute des idoles se répand aussitôt dans la ville, la populace païenne éclate en cris et en gémissements. « Quel désastre! nos dieux sont détruits, comment vivrons-nous maintenant? comment la ville subsistera-t-elle? Qu'attend-on pour faire mourir cet homme malfaisant, pour venger nos dieux outragés? »

Il y avait au capitol un taureau indompté, amené là pour être immolé en sacrifice; on entoure ses flancs d'une corde au bout de laquelle on attache le saint martyr par les pieds; on lâche l'animal furieux, en le piquant de rudes coups d'aiguillon; le taureau se précipite, entraînant sa victime dont le crâne se brise sur les degrés du temple et la cervelle se répand çà et là. Le taureau poursuivant sa course furibonde à travers les rues, le corps de saint Saturnin est affreusement disloqué et déchiré. Cependant la corde vient à se rompre, l'animal continue à fuir et le corps du martyr reste gisant à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église de Notre-Dame du Taur. Ce glorieux martyr eut lieu le 29 novembre, trente-sept ans après la passion de Notre-Seigneur, saint Saturnin avait soixante-dix ans. C'était la dix-huitième année de son apostolat dans les Gaules.

LES SAINTES PUELLES — CULTE DE SAINT SATURNIN

Craignant la fureur des païens, les disciples du saint

évêque martyr n'osaient aller donner la sépulture aux restes mutilés de leur maître; mais deux vierges chrétiennes, l'une de condition élevée et l'autre, servante de la première, qui avaient été baptisées par saint Saturnin, n'écoulant que la voix de la reconnaissance et de la piété, eurent l'héroïque courage d'aller rendre les derniers devoirs au Père spirituel de leur âme.

Elles allèrent d'abord sur les degrés du capitol recueillir, dans une fiole, la cervelle du saint martyr et le plus possible du sang qu'il avait répandu. Puis, s'étant procuré un cercueil en bois, elles y déposèrent respectueusement le saint corps, elles firent creuser, ou peut-être creusèrent elles-mêmes une fosse profonde, y descendirent le cercueil et confièrent ainsi à la terre ce précieux trésor, en ayant soin de dissimuler le dessus du tombeau pour que les païens ne vissent pas le profaner.

Les ennemis de la foi firent payer cher aux deux chrétiennes leur admirable courage. Le gouverneur de la ville ordonna de les amener en sa présence, il leur reprocha leur bonne action comme un crime; puis on les conduisit à travers les rues en les flagellant, au milieu des injures de la populace, et enfin on les chassa de la ville. Elles se dirigèrent vers Carcassonne et s'arrêtèrent dans un lieu nommé *Recardum*, où elles achevèrent leur vie dans les exercices de piété et la pratique des bonnes œuvres.

Les habitants de l'endroit qu'elles avaient grandement édifiées par leurs vertus, les ensevelirent avec honneur dans une chapelle du voisinage, dédiée à saint Michel.

Toulouse a gardé fidèlement leur mémoire, et de temps immémorial a célébré la fête des *saintes Puelles* (vierges, c'est ainsi qu'on les désigne,) le 17 octobre. Cet honneur, que des critiques exagérés leur avait fait perdre, vient de leur être restitué.

Les chrétiens de Toulouse oublièrent encore moins le tombeau de leur saint apôtre Saturnin, et ils allaient souvent y prier. Après les persécutions, saint Hilaire, évêque de Toulouse, construisit au-dessus un oratoire. A la fin du IV^e siècle, l'évêque saint Exupère acheva une belle basilique commencée par son prédécesseur saint Sylve, et y transféra solennellement les reliques de saint Saturnin. Il paraît même qu'il fonda auprès de la basilique un monastère, dont les religieux étaient chargés d'y célébrer le service divin.

Transporté à l'abbaye de Saint-Denis, près de Paris, par ordre de Dagobert 1^{er} (VII^e siècle), puis rendu aux supplications des Toulousains, le corps du saint apôtre de Toulouse repose toujours au milieu de ses enfants, dans la superbe basilique de Saint-Saturnin (par abréviation populaire *Saint-Sernin*), entouré d'un splendide cortège d'autres reliques et de la vénération des fidèles. (*Extraits et résumé de la Vie de saint Saturnin*, par M. le curé de Saint-Sernin: — Toulouse, chez Privat, 45, rue des Tourneurs.)

LES BIENHEUREUX DENIS DE LA NATIVITÉ

ET RÉDEMPTEUR DE LA CROIX, MARTYRS
DE L'ORDRE DES CARMES DÉCHAUSSÉS

BÉATIFIÉS PAR S. S. LÉON XIII, LE 10 JUIN 1900



Portrait du Bienheureux Denis, d'après un tableau.

En l'année 1636, Goa fut témoin d'un spectacle peu commun.

Le Portugal et la Hollande se disputaient alors l'empire des mers dans ces parages lointains. Depuis les célèbres expéditions de Vasco de Gama et d'Albuquerque, les Portugais y avaient régné en maîtres. Mais, tandis que, ayant eu uniquement en vue la conquête territoriale et l'évangélisation, ils se reposaient sur leurs lau-

riers, voici qu'au commencement du XVII^e siècle, profitant des libertés récemment inscrites dans les constitutions de leurs pays respectifs, les pionniers de races germanique et anglo-saxonne apparurent dans ces mers, non en chevaliers et en missionnaires, mais en trafiquants.

Les comptoirs qu'ils possédaient partout les mettaient en relations d'affaires et d'amitié avec les peuples du littoral. Organisés en compagnies

autonomes, riches et puissantes, ces conquérants d'un nouveau genre pourchassaient sans trêve les vaisseaux portugais, et, pour affaiblir leur domination, n'reculaient pas devant des alliances avec des princes indigènes, musulmans ou païens, auxquelles ne se seraient jamais abaissés les fiers Portugais.

Dans ce duel maritime, le Portugal se croyait assuré de la victoire : celle-ci, cependant, devait lui échapper, et lorsque, pour lutter contre l'influence hollandaise, il fit alliance avec la première compagnie anglaise, il préparait la puissance des futurs rois de l'Océan, mais il ne savait pas la sienne. Un peuple en décadence doit succomber devant un peuple jeune et fort.

La lutte, toutefois, devait se prolonger et être marquée par de glorieux faits d'armes. Celui que nous avons à raconter ne fut pas le moins beau.

Les Hollandais, en 1636, avaient poussé leurs incursions et exercé leurs ravages jusque dans le port de Goa, où une incroyable négligence les avait laissés pénétrer malgré les forts qui dominent et protègent de tous côtés le sinueux chenal d'entrée. Cet exploit accompli, ils s'étaient retirés au large et se proposaient, en bloquant le port, de priver la capitale portugaise de toutes communications avec le reste des colonies et avec l'Europe.

Si ce plan, aussi habile que hardi, avait réussi, c'en était fait de la puissance du Portugal. Le vice-roi le comprit bien : aussi, réunissant toutes les forces navales dont il pouvait disposer, il alla au large offrir le combat aux ennemis.

L'engagement dura trois jours. Debout, en avant de l'un des vaisseaux, un religieux, vêtu de bure et couvert d'un manteau blanc, dirigeait le combat sans toutefois faire lui-même le coup de feu.

Les Portugais, grâce à l'habileté, au courage et à l'autorité absolue de ce chef extraordinaire, remportèrent une éclatante victoire, et le vaillant religieux reconduisit triomphant la flotte au port. Mais à peine arrivé, se dérobant aux applaudissements enthousiastes de la foule, il rentra humblement dans son Carmel.

NAISSANCE ET JEUNESSE DU BIENHEUREUX

Qu'était-ce que cet étrange amiral? Nous allons le dire en rappelant son passé.

Né le 12 décembre 1600, à Honfleur, de Pierre Berthelot et de Floride Morin, Pierre, le futur vainqueur de Goa, fut baptisé dans la paroisse Sainte-Catherine.

Détrônée par le Havre, Honfleur n'est aujourd'hui qu'une jolie petite ville « endormie dans un nid de verdure, le long d'un port ensablé. Il n'en était pas de même alors.... On a peine à s'imaginer le mouvement du port, les ressources qu'il offrait pour les approvisionnements, le racolage des matelots, l'engagement des capitaines et des pilotes ». (Vie, par le P. THOMAS DE JÉSUS.)

Dans ce milieu maritime, Pierre fut élevé à la fois en chrétien et en futur marin.

A douze ans, l'enfant fut embarqué sur l'*Aigle*, où il fit ses débuts et apprit à l'école de son père « à réparer les boussoles, fabriquer au besoin les appareils, astrolabes et arbalétrilles, dont on se servait alors pour déterminer la situation des navires. » Il dut aussi s'exercer au dessin cartographique dans lequel il devint fort habile.

Bref, il se forma — l'avenir dira avec quel succès — à la science difficile de pilote.

VOYAGE FÉCOND EN PÉRIPIÉTIES

L'âge étant venu pour Pierre d'entreprendre un voyage au long cours (1619), il s'engagea comme volontaire dans une expédition formée par des marchands de Paris et de Rouen pour aller trafiquer aux îles de la Sonde, sous la direction d'Augustin de Beaulieu, marin fort expérimenté.

Ils partirent, pleins d'espérance, à bord de trois navires : le *Montmorency*, qui portait pavillon amiral; l'*Espérance*, commandée par Robert Gravé et l'*Ermitage*, bateau de moindre grandeur. Pierre Berthelot était sur l'*Espérance*.

Tout alla bien jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Mais là, on apprit que les Hollandais assiégeaient la ville de Bantam, dans l'île de Java, grand marché d'épices qui était le principal objectif de l'expédition.

Beaulieu, fort perplexé, résolut de diviser sa petite escadre. L'*Espérance* seule se dirigea directement sur Java. La traversée, très longue à cause des calmes plats, fut rendue plus pénible encore par le défaut d'eau potable en des régions où une chaleur torride faisait de la soif un vrai supplice. Plusieurs des compagnons de Pierre moururent. Quant à lui, sa robuste santé résista et, tandis que, par cette rude expérience, il perfectionnait les connaissances théoriques et pratiques d'où dépendait son avenir humain, le spectacle de ces épreuves et de ces morts faisait grandir en son âme une science bien plus précieuse, celle d'où dépendait son avenir surnaturel.

Il nous est impossible de relater ici en détail les incidents de cette triste traversée qui se termina par la captivité. Les provisions épuisées, obligé à tout prix de gagner un port et de se ravitailler, Robert Gravé crut pouvoir faire appel à l'humanité du commandant d'un navire hollandais trois fois plus grand que l'*Espérance*, le *Leyden*, qui se trouva à sa rencontre.

Il se rendit à bord, mais, tandis qu'il parlait, les Hollandais, sous prétexte de porter des vivres, abordèrent le navire, et, le voyant presque sans défense, mirent tout au pillage.

Quelques jours après, d'autres vaisseaux de Hollande vinrent mouiller à portée de canon, envoyèrent une volée pour faire amener le pavillon et obligèrent Gravé à le suivre.

Pour comble d'infortune, des corsaires réussirent à incendier l'*Espérance*. De tout l'équipage, quinze hommes seulement rentrèrent à Honfleur, en 1622, sur le *Montmorency* qui les recueillit. Pierre Berthelot n'était pas du nombre.

La Providence divine, qui avait sur lui des desseins particuliers, permit que, séparé de tous ses compagnons à la suite de l'incendie de l'*Espérance*, il errât huit mois dans le dénuement le plus complet jusqu'au moment où, parvenu à Bantam, en octobre 1621, grâce à l'expérience acquise au cours de ses voyages précédents, il put s'offrir comme pilote à des Français, originaires de Saint-Malo, qui équipaient en ce moment un caboteur pour naviguer de port en port dans les archipels de la Sonde et des Moluques.

PIERRE BERTHELOT PILOTE

Pendant quatre années, Pierre parcourut comme pilote ces mers qui avaient été témoins des tristes incidents de son premier voyage.

Les épreuves ne manquèrent pas de nouveau. La plus cruelle fut une nouvelle captivité, par suite de la déloyale capture du navire par un vaisseau de guerre hollandais. Animé d'un sincère esprit de justice, le gouverneur général de l'île Sumatra leur rendit la liberté, mais, pendant un mois, telles avaient été leurs souffrances que la moitié de l'équipage mourut.

Le cœur de Pierre, de plus en plus tourné vers Dieu et vers la piété, souffrait surtout des relations incessantes nécessaires avec les protestants hollandais. Ame loyale, entière, foncièrement religieuse, Pierre désirait vivement trouver une position dans un milieu catholique, où il pût pratiquer librement et complètement sa religion. C'était, suivant l'heureuse expression d'un de ses récents historiens, « la sainte nostalgie d'une plage chrétienne » qui s'était emparée de lui.

Du reste, le moment était venu où les vœux de Dieu sur lui allaient se réaliser. Oh ! comme elle est juste, cette belle parole d'un célèbre prélat : « L'homme s'agit, Dieu le mène. » Le désir d'une plus grande liberté religieuse conduisit Pierre vers un pays portugais ; Dieu le conduisait, à travers l'océan de la vie, vers le port de la vocation religieuse.

MALACCA — GOA

Il obtint d'abord des autorités portugaises la permission de passer à Malacca, où le capitaine général, très ami des Français, lui fit le meilleur accueil. Bientôt même, l'expérience lui ayant fait apprécier hautement la valeur du pilote, il l'envoya, le 13 janvier 1629, à Goa, avec des lettres qui le recommandaient chaleureusement au vice-roi.

Le but de son protecteur, en agissant ainsi, était de lui assurer une situation plus élevée et plus lucrative. Le but de Dieu était d'en faire un moine et un martyr.

Suivant le désir qu'avait exprimé le capitaine général de Malacca dans les lettres que Pierre avait apportées, on organisa aussitôt une flotte de 30 galères pour aller au secours des forces portugaises, toujours harcelées par les Hollandais. Pierre, quoique jeune et étranger, en fut nommé premier pilote.

Lorsqu'il arriva en vue de Malacca, il trouva la ville assiégée par les Atchinois, alliés de la Hollande, qui avaient en leur armée navale plus de 300 voiles et 30 galères royales. Mais cette flotte redoutable, ne s'attendant pas à une attaque, avait donné fond en un bras de mer très étroit. Pierre Berthelot, qui connaissait admirablement ces parages, comprit aussitôt le parti qu'on pouvait tirer d'une telle maladresse. Sur son avis, le général fit ranger de nuit les navires à l'embouchure du golfe. Au matin, les ennemis tentèrent en vain de sortir et furent obligés de se rendre à discrétion.

Aussi, en retour, le vice-roi, pour attacher définitivement au service du Portugal un auxiliaire si précieux, lui donna en propriété le premier titre nautique de l'Etat des Indes, celui de *pilote-major et cosmographe du roi*.

Mais voici que le cœur du pilote est incliné vers d'autres ambitions. « Assis au gouvernail du navire, dit le Bref de béatification, la pensée et le cœur fixés en Dieu, il saisissait toutes les occasions d'améliorer les mœurs des matelots et joignait aux leçons de vertu l'exemple de sa conduite. Rien ne lui était plus pénible que d'entendre

blasphémer le saint nom de Dieu : si parfois quelque jurement hideux frappait ses oreilles, son visage s'enflammait et il réprimait avec force les coupables. »

Sur mer, il était le premier aux offices. Sur terre, son bonheur était de fréquenter les églises et d'écouter la parole de Dieu. En l'honneur de Marie, pour laquelle il avait une filiale dévotion, il récitait chaque jour le rosaire et jeûnait tous les samedis.

La Sainte Vierge allait l'attacher définitivement à son service.

VOCATION AU CARMEL

Sous la forte impulsion des papes Clément VIII et Paul V, l'Ordre antique et vénérable des Carmes venait d'entreprendre de grands travaux apostoliques. Une mission de religieux Carmes avait été, sur un désir exprimé par le Souverain Pontife, envoyée au shah de Perse, mais, craignant l'inconstance de la faveur de ce souverain, ils avaient établi une résidence à Goa, soit pour étendre leur action, soit pour assurer, en cas de dégrâce et d'expulsion, un asile aux religieux de la mission persane.

En 1631, le P. Philippe de la Sainte Trinité, homme de haute intelligence et de grande vertu, qui devait plus tard remplir avec honneur les plus importantes charges de l'Ordre, avait été envoyé à Goa. Il était Français, ce qui amena d'abord avec Pierre Berthelot quelques relations de circonstance : bientôt une intimité profonde s'établit entre ces deux âmes bien faites pour se comprendre.

Pressé par la grâce divine d'entrer dans la vie religieuse, Pierre Berthelot avait vu sa demande repoussée par la Compagnie de Jésus, qui redoutait l'inévitable mécontentement du gouvernement portugais.

Les Carmes, auxquels il s'adressa alors, hésitèrent beaucoup pour la même raison. Toutefois, comme un tel sujet devait être d'une grande utilité pour leurs œuvres, comme, d'autre part, le temps pressait, le vice-roi ayant formé le projet de ramener avec lui à la cour Pierre Berthelot, ils se confièrent à la Providence divine pour les suites de leur décision, et, le 24 décembre 1634, le pilote royal recevait l'habit de Carme et commençait son noviciat au Carmel de Goa.

NOVICIAT

On se figure aisément la surprise que causa une pareille décision et l'opposition qui se manifesta. Mais le supérieur du couvent était un homme qui joignait très heureusement l'habileté naturelle à un esprit tout à fait surnaturel.

Au reproche qui lui fut fait par le vice-roi, il répondit : « Monseigneur, celui dont parle Votre Excellence n'est pas Portugais, mais étranger et naturel du royaume de France. Il avait résolu de s'en aller en Europe si je ne l'en eusse empêché par l'espérance que je lui donnais de le faire recevoir en notre sainte religion..... Je crois avoir grandement servi l'Etat des Indes et le roi catholique, de lui avoir donné notre saint habit qu'il souhaitait, puisque, par ce moyen, je l'ai assuré à cet Etat. Il le servira, tout religieux qu'il est, lorsqu'il en sera besoin : à quoi il ne sera plus mû par l'espérance du gain, mais par la seule gloire de Dieu, comme Votre Excellence pourra voir par expérience. »

C'est en exécution de cette promesse que le

novice dut consacrer un mois entier à relever les cartes marines qu'il avait dressées dans le cours de ses fonctions. Il fut appelé à donner son avis au conseil royal dans les circonstances difficiles, et nous avons raconté, en commençant cette biographie, comment il prit même la direction de la flotte dans le glorieux combat qui fut livré en 1636 aux Hollandais dont les hardis marins étaient venus exercer leurs ravages jusque dans le port de Goa.

Pierre Berthelot, maintenant Fr. Denis de la Nativité, rendit ces divers services par esprit de charité et d'obéissance, mais son cœur désormais était tout entier au travail de sa sanctification.

Pieux, mortifié, obéissant, il fut un novice modèle et édifia grandement la nombreuse communauté, dont la joie fut immense lorsqu'il fit profession, le jour de la Nativité de l'an 1635. Suivant les cours réguliers de la formation religieuse, il consacra les années suivantes aux études nécessaires pour parvenir dignement à l'éminente dignité du sacerdoce, devenu l'ambition suprême de celui qui avait fui la haute situation qui lui était promise à la cour royale.

Après la tonsure et les Ordres mineurs reçus en août 1637, il avait reçu le sous-diaconat le 27 janvier 1638, et le 20 mars le diaconat.

A ce moment, Dieu vint le prendre par la main pour le conduire au plus noble des combats, à la plus glorieuse des victoires, au martyre.

DÉPART POUR ATCHIN — FR. RÉDEMPTE DE LA CROIX

Le cruel tyran, qui, pendant vingt ans, avait régné à Atchin et fait une continuelle guerre aux Portugais, venait de mourir. Son successeur se trouva être l'un des rares indigènes que les Portugais comptaient parmi leurs amis. Pour s'attacher cette fière et puissante peuplade, le vice-roi résolut d'envoyer au nouveau prince atchinois une ambassade solennelle, et Frère Denis de la Nativité, en raison de l'importance de la mission et des difficultés de la navigation dans les îles malaises, fut réclamé comme pilote. Il fallut céder; et, le 24 août, l'onction sacerdotale lui fut conférée par M^{sr} Alphonse Mendez, patriarche d'Ethiopie, pour qu'il pût, en même temps que pilote, être l'aumônier de l'expédition.

On lui adjoignit pour compagnon Fr. Rédempt de la Croix, Frère convers, portier du couvent, âgé de quarante ans environ, originaire du diocèse de Braga en Portugal.

Brûlant du désir de mourir martyr et plein de cet espoir, ce bon Frère ne craignait pas de plaisanter naïvement sur sa future glorification. A ceux qui lui demandaient une *véronique*, c'est-à-dire une image, il montrait parfois son visage : « Qui sait, disait-il, on le vénéra peut-être un jour. » Et le moment du départ venu : « Si je suis saint, criait-il aux religieux qui les avaient accompagnés, ayez bien soin de me peindre pieds nus, l'habit relevé au-dessus des sandales, qu'on voie que je suis un Carme déchaussé ! »

CAPTIVITÉ — MARTYRE

L'habile pilote triompha des périls de la mer, et la vaillance des marins dans un combat contre deux vaisseaux hollandais remporta une belle victoire : on était plein d'espoir lorsqu'on arriva en vue d'Atchin.

Instruits par leurs espions du départ et de la

composition de l'escadre, les Hollandais, calvinistes cependant, avaient excité l'esprit du nouveau roi d'Atchin en lui représentant que les Portugais venaient avec des soldats pour s'emparer du pays et avec des religieux pour en changer la religion.

Et voici jusqu'où alla la déloyale cruauté du prince malais effrayé par ces rapports. Un envoyé royal vint complimenter l'ambassadeur et l'engagea à entrer dans le port où le roi l'attendait avec les seigneurs de sa cour. Trompé par ces feintes civilisées, l'ambassadeur remonta la rivière jusqu'au port d'Atchin. Il débarqua sans méfiance. Mais à l'instant lui-même et tous ses compagnons furent chargés de fers et conduits en prison.

Le bienheureux Denis eut pour prison une sorte de logette exposée à la vue des indigènes et à toutes les intempéries. Moqueries, insultes, immondices, turpitudes de toutes sortes, rien ne lui fut épargné. Lorsqu'on le crut préparé par ces tourments, on lui fit les plus belles propositions s'il consentait à embrasser la loi de Mahomet.

La patience du martyr fut inaltérable. Loin de renier sa foi, il la professa hautement; loin de se laisser abattre par la souffrance, il encourageait et relevait par sa charité ses compagnons de captivité. Quand l'ambassadeur, qui était l'objet de certains égards, pouvait, en cachette, lui faire passer quelques vivres, il les distribuait sans jamais s'en réserver une parcelle.

Pendant ce temps, Fr. Rédempt avait été confié à un maître inhumain, qui, après lui avoir rasé par dérision cheveux, barbe et sourcils, l'employa à garder des troupeaux dans des conditions telles que bientôt il fut réduit à toute extrémité.

Après un mois de captivité, les prisonniers furent tirés de leur prison; chacun fut confié à un groupe de dix bourreaux, et ils furent tous conduits sur le bord de la mer.

Là, par un édit solennel, on leur enjoignit de renoncer à la foi chrétienne et de se rallier à Mahomet, le grand prophète, sous peine de mort.

Tous répondirent : « Nous voulons mourir, » et, portant la main à leur cou en un geste expressif, ils se déclarèrent prêts à sceller leur foi de leur sang. Debout, le P. Denis, le Christ à la main, encourageait les martyrs.

Au signal donné, chaque troupe de bourreaux s'empara de sa victime. On les accablait d'abord d'une grêle de flèches, puis on les transperçait avec la lance; on les achevait avec des poignards et ces effroyables kriss ondulés qui sont l'arme nationale des Malais. Fr. Rédempt succomba le premier. Le P. Denis resta le dernier, encourageant ses frères. Puis, à genoux, il attendit paisiblement la mort que ces sauvages n'eurent pas le courage de lui donner.

Ce fut un misérable renégat qui consumma le forfait devant lequel les musulmans reculaient. D'un coup de lance il lui fendit le crâne jusqu'aux oreilles. Alors les bourreaux se ressaisirent. L'un d'eux lui enfonça un cimeterre dans l'épaule droite, tandis que le martyr soupirait : Jésus! Marie! Un autre déchargea son arme sur l'épaule gauche, ce fut le coup de grâce. Le ciel comptait un illustre martyr de plus.

D'éclatants prodiges eurent lieu autour de sa dépouille mortelle. Les marins orientaux l'invoquèrent avec confiance, et Léon XIII, en l'année jubilaire de 1900, a consacré cette gloire en décrétant solennellement aux Carmes martyrs le titre de Bienheureux.

LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS-JOSEPH RUDIGIER

évêque de Linz (1811-1884).



*François Joseph
Rudigier.*

Portrait et signature autographique du Vénérable.

NAISSANCE — UN ÉCOLIER CONSCIENCIEUX

FRANÇOIS-JOSEPH Rudigier naquit le 7 avril 1811, au village de Parthenen, dans le Vorarlberg, une des provinces les plus pittoresques de l'empire d'Autriche. Ses parents étaient des agriculteurs modestes, mais d'excellents chrétiens. On raconte que l'enfant était d'un naturel si aimable et si affectueux que sa mère le préférât à tous ses autres fils et répétait souvent : « Mon petit François est vraiment le meilleur de tous. »

Quand il eut commencé ses études, il manifesta un esprit si ouvert et si pénétrant, qu'il laissait loin derrière lui tous ses autres condisciples. Les registres du collège de Schruns, où il passa quelque temps, et du

gymnase d'Innsbruck, où il entra en 1825, et qui subsistent encore de nos jours, montrent qu'il eut dans toutes ses classes des notes éminentes. Tous ceux qui l'ont connu à cette époque nous le représentent comme un jeune homme de grande piété, d'un sérieux et d'une maturité de jugement qu'on n'a pas l'habitude de trouver à cet âge.

Plus tard, lorsqu'il sera évêque, il racontera lui-même quelle avait été alors sa vie de labeur et de privations. « Lorsque je faisais mes études à Innsbruck, dit-il, je logeai durant neuf ans chez un tisserand du nom de Quirin Schenach. Celui-ci avait un vieil ouvrier, appelé François, qui avait mission de me réveiller à 4 heures du matin. Il le faisait consciencieusement ; aussi était-il

rempli de joie lorsque je lui apportais le tableau de mes notes obtenues durant chaque semestre. »

Le souci d'acquiescer la science ne lui faisait pas oublier la piété. On conserve encore un petit livre latin dont il se servait alors et où il avait noté lui-même ses résolutions, ses projets, ainsi que des prières en allemand et en latin. Il récitait chaque jour l'office de l'Immaculée Conception ainsi que des litanies en l'honneur de saint Louis de Gonzague, envers qui il avait une dévotion spéciale.

VOCATION ECCLÉSIASTIQUE — UN VICAIRE ZÉLÉ

A vingt ans, François dut songer au choix d'une carrière. L'avenir s'ouvrait devant lui d'autant plus brillant qu'ayant été le premier en philosophie, il avait obtenu une bourse pour continuer ses études, ce qui lui enlevait tout souci matériel. Après avoir beaucoup réfléchi et longuement prié, il se décida à entrer dans la cléricature. Dans cette pensée, il se rendit à Brixen pour y suivre les cours de théologie au Séminaire épiscopal. Il fut ordonné prêtre le 12 avril 1835.

On l'envoya d'abord comme vicaire de la paroisse de Vandons, puis comme pro-cureur de Bures. Dans ces deux postes, il se montra un pasteur très zélé ; sachant bien que le peuple est généralement l'image de son clergé, il avait l'habitude d'accomplir fréquemment la visite de la paroisse, entrant dans toutes les maisons sans distinction, pour y prêcher la charité et y recommander la piété. Il rendait également de fréquentes visites aux malades et ne se contentait pas de les encourager, de leur prêcher la patience et la résignation, mais il fournissait aux plus pauvres des remèdes et des secours en rapport avec leur état.

Tout en accomplissant ainsi les devoirs de sa charge, il passait encore de longues heures dans l'étude des sciences sacrées. Les travaux remarquables qu'il présenta dans les concours qui avaient lieu pour obtenir des bénéfices attirèrent sur lui l'attention des supérieurs ecclésiastiques, qui lui proposèrent de mettre le couronnement à ses études en suivant les cours de l'Université de Vienne. Il ne devait passer dans cette ville qu'une année, mais telles étaient son application et son ardeur à étudier que, dans l'examen final qu'il eut à subir, il mérita les éloges de tous ceux qui l'interrogèrent.

PROFESSEUR ET SUPÉRIEUR DISTINGUÉ

A son retour à Brixen, l'évêque du diocèse le nomma professeur d'histoire ecclésiastique et de droit canon au Grand Séminaire (1845-1848). Tous ceux qui suivirent ses cours sont unanimes à louer son érudition très sûre et sa facilité d'élocution. Il réunissait à un si haut point les qualités du véritable professeur qu'il captivait son auditoire et que ses anciens élèves, après de longues années passées dans le ministère, parlaient encore de lui avec admiration.

Quelques années plus tard, il était appelé par la confiance du gouvernement impérial

aux fonctions de directeur spirituel à l'Institut de Vienne, puis de recteur de l'église collégiale d'Utique. Avec l'autorisation de son évêque, il quittait le Séminaire, mais ne devait pas tarder à y revenir avec les titres de chapelain impérial et de chanoine titulaire de Brixen. L'administration diocésaine jugea alors que nul n'était plus capable que lui de prendre la direction du Grand Séminaire (1850-1853).

Dans cette charge d'une nature si délicate, il unissait si éminemment l'autorité à la bonté, la piété à la science, qu'il eut bientôt conquis le cœur de tous les séminaristes. Sachant bien que l'avenir du peuple chrétien dépend en grande partie de l'éducation du jeune clergé, il déploya, dans l'exercice de ses fonctions, un zèle tout apostolique. Il commença donc à remettre en honneur la discipline régulière et à faire disparaître les abus qui s'étaient introduits dans cet établissement.

Souvent, il parlait aux élèves et institua un cours de pastorale qu'il donnait lui-même aux jeunes prêtres sur le point d'entrer dans le ministère ; il composa même à leur usage une sorte de traité contenant des règles pratiques pour la direction des âmes. On peut dire que, sous son habile impulsion, le Séminaire de Brixen prit un développement merveilleux au point de vue de l'initiative dans la piété et de l'esprit ecclésiastique.

L'ÉPISCOPAT

ACTIVITÉ FÉCONDE DU VÉNÉRABLE

Les qualités éminentes du serviteur de Dieu firent jeter les yeux sur lui lorsque le siège épiscopal de Linz devint vacant. Cet évêché, un des plus importants de la Haute-Autriche, a été érigé en 1785 et compte environ 800 000 catholiques groupés dans 800 paroisses.

Le nouveau prélat fut préconisé au Consistoire du 10 mars 1853 et reçut la consécration épiscopale au mois de juin de la même année, des mains du cardinal de Vienne.

L'éclat de son intelligence, ses hautes vertus et sa jeunesse (il n'avait que quarante-deux ans), tout faisait espérer chez le nouvel élu un pontificat long et fructueux. A son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, il fut reçu avec de grandes démonstrations d'allégresse par cette population si catholique. Son premier discours émut vivement toute l'assistance. Il y promettait de se consacrer tout entier au bien de ses fidèles, d'unir la force à la douceur, et proclamait bien haut que rien au monde ne pourrait le détourner de remplir courageusement son devoir pastoral. La suite de ce récit montrera qu'il devait être fidèle à ce programme.

Nous abordons, en effet, la période principale de la vie si remplie du Vénérable. Sa première préoccupation fut la réorganisation de ses Séminaires. Comme les vocations y étaient devenues rares par suite des lois iniques de 1848, il s'appliqua à les susciter et à les multiplier. Fréquemment, il se rendait lui-même dans ces établissements, se mettait en relation avec les élèves, leur don-

naît des avis utiles et faisait parmi ses prêtres un choix judicieux de professeurs distingués.

Une des obligations principales de la charge épiscopale est de mettre le pasteur en communication avec ses brebis par la visite du diocèse. Mgr Rudigier ne manqua pas à ce devoir. Nous avons dit que le territoire de Linz ne comprend pas moins de 800 paroisses. Il ne recula pas devant la fatigue de les visiter toutes, même celles qui se trouvent dans les vallées les plus écartées ou sur les sommets les moins accessibles, afin de se rendre un compte exact de leur état au point de vue spirituel.

Dans ces tournées, il accomplissait toutes choses suivant les prescriptions du Concile de Trente. Partout où il passait, sa parole ardente produisait un bien considérable. Il était, en effet, un orateur de grand talent et possédait l'art d'émuouvoir et d'enthousiasmer ses auditeurs.

Profitant de toutes les occasions, même des cérémonies profanes, pour répandre la bonne parole, il recommandait spécialement la sanctification du dimanche et la pratique des principes chrétiens. Il ne perdait aucune occasion de blâmer les mariages mixtes et d'éloigner les catholiques des doctrines socialistes qui cherchaient alors à prendre pied dans cette province. Comme il constatait que, dans son diocèse, le venin des erreurs et de l'immoralité s'insinuait dans les âmes chaque année de plus en plus par les mauvais journaux et les livres antireligieux, il tint à honneur, durant tout son épiscopat, d'aider et d'encourager les bonnes publications.

LUTTES EN FAVEUR DE L'ÉCOLE

Que dirons-nous de sa sollicitude et de son énergie pour maintenir et favoriser les écoles chrétiennes ? C'est avec une vigueur apostolique qu'il réprova les écoles soi-disant neutres et les combattit de tout son pouvoir. C'est ainsi qu'une école publique, dirigée par deux instituteurs luthériens, ayant été bâtie à Linz, Mgr Rudigier fit défense aux parents chrétiens d'y envoyer leurs enfants et demanda aux curés de la ville de le publier du haut de la chaire.

A partir de 1868 surtout, il combattit pour la cause des bonnes écoles, soit par des discours, soit par des lettres adressées aux assemblées provinciales.

Non content de rappeler à son peuple les principes catholiques à ce sujet, il entra en lutte personnellement, lorsque besoin en était, comme il le fit à l'égard d'un certain Rohrweck qui avait mis une histoire protestante aux mains de ses élèves. Mgr Rudigier fit tout ce qu'il put pour réparer le mal accompli par cet homme, comme il ressort de sa lettre du 6 septembre 1884.

Il attaqua également un instituteur de Léonfelden qui enseignait l'histoire dans un sens calviniste. D'abord, il usa de bienveillance et l'invita à venir le voir, promettant de payer les frais du voyage, mais cette démarche resta sans succès. Il le défera alors au Conseil scolaire de la province. N'obtenant rien encore de ce côté, il prononça un discours célèbre pour dénoncer ce fait devant l'opinion publique, discours qui eut un grand

retentissement, non seulement dans son diocèse, mais encore dans l'empire tout entier. « Vos paroles, lui écrivait en cette circonstance les membres de l'Union populaire et catholique de l'Autriche du Sud, se sont répandues dans les villes et les campagnes et ont résonné avec force dans tous les cœurs capables de vérité et de justice. »

Quelques jours avant sa mort, le vaillant prélat avait commencé une lettre au ministre de l'Instruction publique, afin de lui soumettre le cas de cet instituteur qui pervertissait la jeunesse ; malheureusement, ses forces le trahirent et ne lui permirent pas de l'achever.

Les persécutions que lui valut l'énergie déployée en ces circonstances furent nombreuses, soit de la part de certains prêtres qui manquaient à leur devoir, soit de la part de la mauvaise presse. Pour lui, il recevait ces attaques avec un noble courage et allait même jusqu'à excuser ceux qui le combattaient.

LA GUERRE AU LIBÉRALISME CONDAMNÉ A LA PRISON

Mgr Rudigier ne se bornait pas à lutter en faveur des écoles catholiques, il déployait la même énergie contre toutes les lois préconisées par le libéralisme, telles que le divorce, les mariages mixtes, etc. Les lettres où il affirmait hautement ses sentiments à cet égard sont très nombreuses. Il écrivait aux ministres et même à l'empereur pour le conjurer de ne pas signer de telles atteintes à la liberté de l'Eglise. A plusieurs reprises, il supplia son métropolitain et les autres évêques de s'entendre entre eux et de dénoncer des lois si funestes à la religion, afin de ne pas se rendre complices du mal commis. « Les méchants ont peur et les bons se réjouissent des protestations énergiques des évêques, » écrivait-il à son métropolitain en 1864.

Le 7 septembre 1868, ayant écrit une lettre pastorale pour flétrir les lois mauvaises, il fut traité « de perturbateur du repos public » et cité en justice. Le président du tribunal provincial vint, en effet, le trouver pour lui signifier de comparaître à une date fixée.

L'attitude de l'évêque fut très digne. Il se contenta de répondre qu'il n'en ferait rien et ne céderait qu'à la force, parce que c'était un acte contraire au Concordat. Avant de se laisser emmener par le commissaire de police, il voulut revêtir les ornements épiscopaux, puisqu'il s'agissait de défendre les lois de l'Eglise. Il prit donc la robe violette, la mozette et le rochet ainsi que la barrette. Quatre agents de police le saisirent alors par les bras et le conduisirent à la voiture qui stationnait dans la cour de l'évêché. On ne lui permit de se faire accompagner que de son secrétaire, et le commissaire de police prit place à côté d'eux.

Comme le bruit de l'arrestation de l'évêque s'était répandu dans la ville, une foule énorme attendait au passage et criait : « Vive Monseigneur ! »

Le vaillant prélat s'entendit condamner à quatorze jours de prison, mais l'empereur lui fit remise de cette peine.

Certaines personnes ont cru que Mgr Rudigier avait sollicité lui-même cette faveur. Il eût été incapable de s'abaisser ainsi et se contenta d'écrire à son métropolitain pour le mettre au courant des détails du procès, mais sans lui demander d'intervenir pour lui; bien plus, il déclara ne pas vouloir accepter sa grâce, si elle devait signifier qu'il acceptait la justice de l'arrêt rendu contre lui. Cette odieuse condamnation lui valut les approbations d'un grand nombre d'évêques du monde entier, de son clergé et de ses diocésains.

L'HOMME DE FOI — CHARITÉ INÉPUISABLE

Mgr Rudigier puisait ce courage apostolique dans un esprit de foi profond et dans la pratique minutieuse des vertus chrétiennes.

Il avait une dévotion ardente envers la sainte Eucharistie et célébrait la messe avec une piété si touchante que les assistants en étaient vivement émus. Son domestique, qui le servait ordinairement à l'autel, avouait « qu'un saint ne célébrerait pas autrement que lui ». Un autre témoin ajoute: « Quand il disait les prières et les oraisons de la sainte messe, ou qu'il citait des paroles de l'Écriture Sainte, ses yeux semblaient lancer des éclairs. » Dans les retraites ecclésiastiques ou des entretiens particuliers, il ne cessait pas de recommander à ses prêtres de célébrer le Saint Sacrifice avec dignité, assurant qu'ils en retireraient les plus grandes consolations.

Quant à son amour de la Très Sainte Vierge, il était vraiment filial. Jamais il ne manquait une occasion de parler d'elle en public. Il avait toujours son image devant les yeux, commençait toutes ses actions en invoquant les noms bénis de Jésus et Marie et faisait fréquemment des pèlerinages à quelque sanctuaire de Marie. Après la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, il fit élever, dans sa cathédrale, un monument en l'honneur de la Mère de Dieu.

Sa foi était vivifiée par une charité inépuisable. Dans tout son diocèse, il n'y avait pas une seule Société de bienfaisance qui n'en eût éprouvé les heureux effets. Il s'intéressait beaucoup aux étudiants besogneux et leur faisait préparer chaque jour un bon repas dans son palais épiscopal. Chaque jour aussi il en invitait six à sa propre table. Une année, il adressa cinq cents florins au maître de religion du gymnase de Linz, pour être distribués aux élèves pauvres. A des prêtres dans le besoin, il envoyait fréquemment quinze ou vingt florins avec prière de célébrer seulement une messe à ses intentions. Un témoin du procès de béatification raconte qu'étant autrefois dans l'indigence, et Mgr Rudigier l'ayant appris, il lui envoyait de temps en temps des sommes d'argent; mais, pour n'avoir pas l'air de lui faire l'aumône et sauvegarder son amour-propre, il glissait dans l'enveloppe un billet avec ces mots: « Pour vous permettre d'acheter un bon livre. »

Dans les calamités publiques ou privées,

sa bourse était toujours grande ouverte. Il ne dédaignait pas non plus de favoriser le progrès des sciences par la fondation de bibliothèques et de salles de lecture. C'est ainsi qu'il donna mille florins pour l'érection du musée de Linz. Dans son testament, il fit deux parts de sa fortune: deux tiers devaient servir à l'achèvement de la cathédrale et le dernier tiers devait aller au Petit Séminaire.

DERNIERS MOMENTS

Au cours d'une visite pastorale, Mgr Rudigier s'était arrêté dans la ville de Ried. C'est là qu'il ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Les médecins diagnostiquèrent une crise de gravelle. Le lendemain, se trouvant un peu mieux, il voulut rentrer à Linz et y reprendre le cours de ses occupations ordinaires, mais les douleurs aiguës eurent raison de son énergie et le forcèrent à s'aliter.

Néanmoins, le serviteur de Dieu, sentant bien que sa dernière heure approchait, demanda à recevoir les sacrements de l'Église. En présence de son Chapitre et de ses prêtres, il renouvela sa profession de foi, demanda pardon de ses fautes, et fit ses recommandations avec un calme parfait. Comme le mal allait en s'aggravant, il reçut solennellement l'Extrême-Onction, pendant que tous les assistants pleuraient.

Son confesseur nous a laissé le récit de ses derniers instants. « Toutes les fois que je lui présentais à baiser la croix ou l'image miraculeuse de Notre-Dame de Altoetting, il souriait doucement. Il répétait d'une voix éteinte ces paroles du *Stabat*: « O Christ! lorsque je devrai quitter cette terre, accordez-moi la grâce d'arriver à la palme de la victoire par votre Mère », et il ajoutait: « C'est elle qui est mon refuge. » Jusqu'à la dernière minute, il garda sa connaissance. Un instant avant d'expirer, il leva les yeux au ciel et resta ainsi jusqu'à la fin. Il s'endormit tranquillement dans le Seigneur le 29 novembre 1884, à l'âge de soixante-treize ans.

Ses funérailles furent un vrai triomphe. On y accourut, non seulement de la ville de Linz, mais de toute la Haute-Autriche. A cette occasion, des dons considérables furent envoyés pour l'achèvement de la nouvelle cathédrale que l'évêque avait eu tant à cœur.

Son corps fut déposé dans la crypte de cette même cathédrale, et on résolut, dès lors, d'y élever à la mémoire de cet illustre prélat un monument digne de lui.

La cause de sa béatification a été introduite par la Congrégation des Rites le 5 décembre 1905.

SOURCE CONSULTÉE

Lincien. Beatificationis et canonizationis servi Dei Francisci Josephi Rudigier episcopi Linciensis. Positio super Introductionem Causæ. Romæ, typis Perseverantiæ, 1905.

SAINT ANDRÉ

Fête le 30 novembre.



SAINT ANDRÉ DANS L'ÉVANGILE

Saint André, le premier des Apôtres qui se soit attaché à Notre-Seigneur, était de la petite ville de Bethsaïde. Il exerçait le métier de pêcheur sur la

petite mer de Galilée. Ayant entendu raconter tout ce que la renommée disait de Jean-Baptiste, il alla le trouver pour recevoir le baptême de pénitence dans les eaux du Jourdain. Charmé de la doctrine et de la sainteté de Jean, il résolut de demeurer

avec lui, et de devenir un de ses disciples. Cependant, il était appelé à un rôle bien plus grand que celui de disciple du Précurseur, il devait devenir un des plus grands Apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La première entrevue qu'il eut avec le divin Maître est fort belle et fort touchante. Nous la lisons dans le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean.

« Jean-Baptiste, se trouvant un jour sur les bords du Jourdain avec deux de ses disciples, regardant Jésus qui passait, leur dit : *Voici l'Agneau de Dieu*. Ce que les deux disciples ayant entendu, ils suivent Jésus. Alors Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeurez-vous ? » Et Jésus leur dit : « Venez et voyez. » Ils allèrent, et ils virent où il demeurerait ; et ils restèrent chez lui ce jour-là. Il était environ la dixième heure du jour. Un des deux disciples qui avaient suivi Jésus était André, frère de Simon-Pierre. Il rencontra son frère Simon et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ. » Et il l'amena à Jésus. Et Jésus l'ayant regardé, lui dit : « Vous êtes Simon, fils de Jean ; désormais, moi, je vous appellerez Céphas (c'est-à-dire Pierre). »

Les commentateurs nous font remarquer cette parole. Il rencontra son frère Simon et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie. » Il le rencontra, non par hasard, disent-ils, mais parce qu'il le cherchait. Quand on a trouvé le Messie, on est désireux de le faire connaître aux autres. Et c'est non seulement parce que, le premier, il avait suivi Jésus, mais encore parce que, le premier, il avait amené à Jésus son frère Simon, que saint André est appelé le premier des Apôtres.

Après ce premier entretien avec Notre-Seigneur, André retourna à ses occupations, puisque nous voyons que, plus tard, Jésus, passant sur les bords de la mer de Galilée et voyant Simon et André son frère jeter leurs filets dans la mer, leur dit : « Suis-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et, ajoute l'évangéliste, « ils quittèrent aussitôt leurs filets et le suivirent ».

Saint André est nommé en plusieurs autres passages de l'Évangile, et nous voyons que c'est à lui qu'on s'adressait pour parler à Jésus, ce qui fait dire au vénérable Bède que saint André était l'introduit par Jésus-Christ. Ce privilège et la grande familiarité dont il jouissait auprès de Notre-Seigneur viennent peut-être de ce que saint André était vierge, comme le rapporte saint Jérôme.

PAYS QU'IL A ÉVANGÉLISÉS

Après l'Ascension de Notre-Seigneur et la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, saint André prêcha dans Jérusalem, dans la Judée et la Galilée, jusqu'au moment où les Apôtres se dispersèrent. La tradition raconte qu'avant leur séparation, les Apôtres se réunirent dans une petite grotte située sur le flanc de la colline des Oliviers, et là, inspirés de Dieu, ils composèrent chacun un article du symbole. Saint André aurait composé le second article : « *Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique Notre-Seigneur.* »

Saint André eut pour mission de prêcher l'Évangile aux peuples de la Scythie. Il a annoncé aussi la parole de Dieu aux Sogdiens, aux Saccés et aux Ethiopiens, prêché dans la Galatie, la Cappadoce et la Bithynie jusqu'au Pont-Euxin. Saint Jean-Chrysostome raconte que saint André redressa les erreurs de la Grèce, et les Grecs lui attribuent la fondation de l'Église de Byzance.

Nous saurions fort peu de choses sur saint André si les prêtres d'Achaïe n'avaient pris soin d'envoyer aux églises du monde entier la relation de son

martyre dont ils avaient été les témoins oculaires. Nous les traduisons intégralement, dans leur antique simplicité.

LES ACTES DU MARTYRE DU BIENHEUREUX ANDRÉ

« Nous tous, prêtres et diacres des églises d'Achaïe, envoyons à toutes les églises d'Orient et d'Occident, du Midi et du Septentrion, la relation du martyre de saint André que nous avons vu de nos propres yeux. Paix sur vous et sur tous ceux qui croient en un seul Dieu, Trinité parfaite, Père, Fils et Saint-Esprit. C'est la foi que nous avons apprise du bienheureux André, Apôtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous allons vous exposer la passion. »

SAINT ANDRÉ DEVANT LE PROCONSUL EGÉE

Le proconsul Egée, dès son arrivée dans la ville de Patras, voulut contraindre les fidèles du Christ à sacrifier aux idoles. Alors, le bienheureux André se présenta devant lui :

« Avant de vous glorifier du pouvoir que vous avez reçu de juger les hommes, apprenez à connaître votre juge qui est dans le ciel. Connaissez-le afin de l'adorer comme le vrai Dieu, et rejetez loin de vous le culte des idoles.

— N'es-tu pas, reprit Egée, cet André qui détruit les temples de nos dieux, et persuade au peuple d'entrer dans cette secte pernicieuse, qui, depuis peu, découverte à Rome, vient d'être condamnée par les empereurs romains ?

— Les princes romains ne savent pas encore que, pour le salut du monde, le Fils de Dieu est venu nous enseigner que, non seulement les idoles n'étaient point des dieux, mais d'affreux démons, ennemis du genre humain. Elles n'apprennent aux hommes qu'à offenser Dieu ; alors Dieu s'éloigne d'eux et ne les exauce pas, et par ce moyen, ils tombent au pouvoir du diable qui se joue d'eux au point de les faire mourir en état de péché, et emporter avec eux, au delà de la tombe, le poids seul de leurs fautes.

— Ce sont là de vaines et superstitieuses paroles ; votre Jésus n'a-t-il pas été condamné par les Juifs au supplice de la Croix pendant qu'il prêchait ?

— Oh ! si vous vouliez connaître le mystère de cette Croix que, dans sa charité admirable, l'auteur du genre humain a voulu spontanément choisir, pour y opérer notre restauration !

— Comment osez-tu nous dire qu'il a subi spontanément ce supplice, puisque nous savons que, livré par ses disciples, pris par les Juifs, et conduit au gouverneur romain, il a été, sur la demande des Juifs, attaché à la Croix.

— En vérité, il a choisi spontanément ce supplice. J'étais avec lui lorsqu'il fut livré par un de ses disciples. Mais, longtemps avant, il nous avait dit qu'il serait livré aux Juifs et crucifié pour le salut des hommes. Il nous prédit aussi qu'il ressusciterait le troisième jour. Et comme mon frère Pierre lui disait : « Non, Seigneur, cela n'arrivera point ; » Jésus, indigné, lui dit : « Loin de moi, tentateur ! Vous ne comprenez point les choses de Dieu. » Et pour nous montrer plus clairement qu'il voulait volontairement souffrir, il nous disait : « J'ai le pouvoir de quitter cette vie, et j'ai aussi celui de la reprendre. » Enfin, pendant le dernier repas qu'il fit avec nous, il nous dit : « L'un d'entre vous me trahira. » Et comme il nous vit tous atristés par cette parole, il ajouta : « Celui à qui je vais donner ce morceau de pain me trahira ; » nous montrant par là qu'il lisait dans l'avenir. Et, loin de fuir la trahison, il demeura dans le lieu où il savait que le traître devait venir le chercher.

— J'admire comment un homme aussi prudent que toi a pu se laisser séduire, car, volontairement

ou non, tu le confesses toi-même, Jésus a été crucifié.

— Oui, je l'avoue, et c'est là précisément le grand mystère de la Croix, si vous voulez le connaître, je vous l'expliquera.

— Ne dis pas mystère, mais supplice, interrompit Egée.

— Ce supplice est le mystère de la restauration humaine, si vous voulez avoir la patience d'écouter, je vous en donnerai la preuve.

— Je t'écouterai avec beaucoup de patience, mais, à ton tour, tu obéiras à mes ordres, ou bien je te ferai faire sur toi-même l'application du mystère de la Croix.

— Si je craignais le supplice de la Croix, je ne prêcherais point la grandeur de la Croix.

— Insensé, pourquoi vouloir prêcher la grandeur d'un supplice, et pousser l'audace jusqu'au mépris de la mort.

— Ce n'est point l'audace qui me fait mépriser la mort, mais bien l'esprit de foi ; je sais que la mort des justes est précieuse aux yeux de Dieu ; la mort des pécheurs, au contraire, leur est un châtement horrible. Aussi voudrais-je vous bien faire comprendre le mystère de la Croix, vous y faire croire, et par là vous faire travailler à la restauration de votre âme.

— On ne restaure que ce qui est tombé en ruines. Est-ce que mon âme aurait péri, pour prétendre la restaurer par la foi à ce que tu prêches ? »

IL EXPLIQUE AU PROCONSUL LE MYSTÈRE DE LA CROIX

Le bienheureux André répondit :

« Je veux vous apprendre comment les âmes ont été perdues, et comment elles ne peuvent être réparées que par le mystère de la Croix. Le premier homme introduisit la mort dans le monde en mangeant le fruit de l'arbre de la prévarication, c'est pourquoi il a été nécessaire que la mort fût détruite par l'arbre de la passion. Et de même qu'une terre vierge avait servi à former le premier homme, il fallait que le Christ, Fils de Dieu, et en même temps homme parfait, naquit d'une vierge immaculée. Par là, le créateur du premier homme rendit au genre humain la vie éternelle qu'il avait perdue, et remplaça par l'arbre de la croix l'arbre de la concupiscence. Ses mains immaculées furent étendues à la place de nos mains criminelles, le fiel et le vinaigre remplacèrent pour lui l'agréable douceur du fruit défendu. Il voulut recevoir en lui notre mortalité, pour nous rendre participants de sa glorieuse immortalité.

— Garde ces discours pour ceux de ta secte, et sacrifie aux dieux tout-puissants, sinon, après t'avoir fait flageller, je te ferai attacher à cette croix dont tu te fais gloire.

— J'offre tous les jours au seul et unique vrai Dieu, non point la fumée de l'encens, ni la chair des taureaux magissants, ni le sang des boucs, mais l'Agneau sans tache immolé sur l'autel de la Croix. Les fidèles sont admis à manger sa chair et à boire son sang, et cependant l'Agneau demeure toujours intègre et vivant.

— Comment cela peut-il se faire, dit le proconsul intrigué ?

— Je ne puis vous le révéler que si vous voulez devenir le disciple du Christ.

— La torture saura bien te faire avouer ton secret.

— Vraiment, lui dit le bienheureux André, je m'étonne qu'un homme aussi sage que vous parle d'une manière si insensée. Pensez-vous donc par vos tortures me forcer à vous révéler nos saints mystères ? Je vous ai fait entrevoir les divins mys-

tères de la Croix et du sacrifice. Maintenant, si vous croyez que le Christ est vraiment le Fils de Dieu et Dieu lui-même, je vous enseignerai comment, immolé, l'Agneau demeure vivant, comment, sacrifié et donné en nourriture aux fidèles, il demeure néanmoins entier et sans tache sur son trône de gloire.

— Mais comment donc peut-il se faire qu'immolé et distribué en nourriture au peuple, l'Agneau demeure intègre et vivant ?

— Si vous croyez de tout votre cœur, vous pourrez le savoir, mais si vous ne croyez pas, jamais vous n'arriverez à la connaissance de ce grand mystère. »

Alors, Egée, transporté de fureur, donna l'ordre de conduire le saint Apôtre en prison.

IL APAISE UNE SÉDITION DU PEUPLE

Pendant que le bienheureux André était en prison, une multitude de chrétiens venus de tous les points de la province, à la nouvelle de l'arrestation de l'Apôtre, voulaient tuer le proconsul et délivrer saint André. Mais il se montra à la foule et parvint à la calmer.

« Ne changez pas l'esprit de Notre-Seigneur en une sédition diabolique. Notre Maître montra la plus exquise patience lorsqu'on le trahit. Il ne cria point et nul ne l'entendit se plaindre sur les places publiques. Imitez son silence, sa paix et sa tranquillité. Non seulement n'empêchez pas mon martyre, mais vous-mêmes, comme de vrais athlètes du Seigneur, préparez-vous à surmonter avec un grand courage les menaces de votre ennemi. Ne craignez point les souffrances du corps ; ce qu'il faut craindre c'est la mort éternelle et les souffrances sans fin. Les douleurs de ce monde, ou elles sont légères, et alors on les endure facilement, ou bien elles sont trop douloureuses et alors l'âme abandonne aussitôt le corps. Mais les souffrances de l'autre monde sont éternelles ; toujours, toujours des larmes, des gémissements et des douleurs. C'est à ces tortures que le proconsul ne craint pas d'aller. Soyez donc prêts à pouvoir, par les tribulations temporelles, arriver aux joies sans fin, où toujours, dans l'allégresse et le triomphe, vous régnerez éternellement avec le Christ. »

IL EST CONDAMNÉ AU SUPPLICE DE LA CROIX

Le lendemain, Egée fit comparaître l'Apôtre devant son tribunal, et lui dit : « Je pense que tu auras profité de cette nuit pour réfléchir, et que tu vas cesser de nous prêcher le Christ. Ne regrette donc point les douceurs de la vie. N'es-tu pas insensé de vouloir subir des supplices rigoureux ?

— La plus grande de mes joies serait de vous voir abandonner le culte des idoles et embrasser la foi du Christ. Car c'est le Christ qui m'a envoyé dans cette province, où je lui ai déjà conquis un grand peuple.

— Et voilà pourquoi je veux te contraindre à sacrifier aux idoles, afin que, par ton exemple, les peuples désabusés des superstitions que tu leur as enseignées reviennent au culte de nos dieux. Il n'y a pas de ville dans toute l'Achaïe où les temples des dieux ne soient abandonnés et déserts. Maintenant donc travaille à restaurer le culte des dieux irrités contre toi, afin de les apaiser et de demeurer dans notre amitié. Sinon, pour venger les dieux, après t'avoir fait subir toutes sortes de supplices, je te ferai attacher à la croix que tu dis aimer tant,

— Ecoutez, fils de mort, brin de paille destiné aux flammes éternelles, écoutez ce que vous dit un serviteur de Dieu, un Apôtre de Jésus-Christ. Jusqu'à présent, je vous avais parlé avec douceur, vous croyant capable de me comprendre et de devenir,

par le mépris des idoles, un ardent défenseur de la vérité et un véritable adorateur du Roi des cieux. Mais parce que, persistant dans votre impudence, vous pensez m'effrayer par vos menaces, je vous supplie de me faire endurer les tourments les plus cruels que vous pourrez imaginer. Plus je souffrirai de tourments pour le nom de mon Roi, plus je lui serai agréable. »

Alors, le proconsul donna l'ordre d'étendre saint André et de le battre de verges. Trois bourreaux remplacés jusqu'à sept fois le flagellèrent jusqu'au sang, et après l'avoir relevé, l'amènèrent devant Egée qui lui dit : « Ecoute-moi, André, ne persiste pas plus longtemps à vouloir ta mort. Tu sais que si tu ne m'obéis pas, je te ferai mettre en croix. »

— Je suis le serviteur du Christ. Non seulement je ne crains pas, mais je désire avec ardeur le triomphant supplice de la Croix. Pour vous, Egée, il vous sera encore possible d'échapper au crucifiement éternel que vous méritez, si, après avoir vu ma constance dans les tourments, vous croyez au Christ. Pour moi, je ne crains pas vos tortures. Les souffrances ne me troublent point. Mon supplice pourra durer un ou deux jours au plus ; votre supplice, à vous, ne finira jamais. Cessez donc, je vous en conjure, d'augmenter vos tourments, n'allumez pas vous-même l'incendie qui doit vous dévorer. »

A ces mots, Egée, saisi de fureur, donna l'ordre d'attacher le saint Apôtre à la croix, recommandant aux bourreaux de lui lier les mains et les pieds avec des cordes, et de ne point l'attacher avec des clous, afin de prolonger plus longtemps son supplice. Mais, pendant que les bourreaux le conduisaient pour être crucifié, il se fit un grand concours de peuple.

C'est un homme juste et saint, un ami de Dieu, crient-ils de toutes parts, qu'a-t-il fait de mal pour le condamner ainsi à mort ?

Cependant, André conjurait le peuple de ne point mettre d'obstacle à son martyre. Il se réjouissait, au contraire, et marchait tout joyeux, ne cessant pas de prêcher Jésus-Christ.

PAROLES PLEINES D'AMOUR A LA VUE DE LA CROIX

D'aussi loin qu'il aperçut la Croix, le bienheureux André s'écria d'une voix forte :

« Je vous salue, ô Croix consacrée par l'attouchement du corps de Jésus-Christ ; vos perles précieuses sont les gouttes de son sang. Avant que mon Maître vous eût choisie pour son trône, le monde vous avait en horreur. Maintenant, on vous désire d'une ardeur toute céleste. Ceux qui croient au Christ connaissent les délices que vous possédez et les récompenses que, par vous, l'on obtient. Tout joyeux et sans crainte, je viens à vous, réjouissez-vous de recevoir un disciple du Crucifié. J'ai toujours été votre amant passionné, j'ai toujours désiré pouvoir vous embrasser. Votre éclat et votre beauté vous les avez reçus des membres du Seigneur, ô bonne Croix, si longtemps désirée, si ardemment aimée, recherchée sans relâche ! Maintenant je vous vois prête à satisfaire les élans de mon âme. Retirez-moi du milieu des hommes, rendez-moi à mon divin Maître. Que, par vous, il me reçoive, Celui qui, par vous, m'a racheté. »

En prononçant ces paroles, il se dépouilla de ses vêtements et les distribua lui-même aux bourreaux. Ceux-ci, l'ayant couché sur la Croix, le lièrent avec des cordes, comme Egée le leur avait commandé. Plus de vingt mille personnes se tenaient au pied de la Croix. Parmi elles se trouvait Stratoclès, frère du proconsul, qui criait avec la foule : « C'est par un jugement inique que ce saint homme a été condamné. » Mais saint André exhortait les fidèles à

savoir supporter avec joie les adversités temporelles. Il leur disait aussi de se rendre dignes du martyre, afin de mériter par là les récompenses éternelles.

SA MORT ET SA SÉPULTURE

Cependant, la foule courut à la demeure du proconsul en criant : « C'est un homme juste, saint, pieux, il nous prêche la vérité, cessez de le tourmenter, venez et ordonnez qu'on le descende de la croix, car voilà deux jours qu'il est crucifié, et il ne cesse pourtant pas de nous prêcher la vérité. » Egée, saisi de crainte, promit de délivrer saint André. Dès que le Saint l'aperçut, il lui dit :

« Que venez-vous faire ici ? Si vous voulez croire au Christ, les voies du pardon vous seront ouvertes comme je vous l'ai promis. Si vous n'êtes venu que pour me délivrer, vous ne le pouvez pas, car je ne descendrai pas vivant de cette croix. Déjà je vois mon Roi, déjà je l'adore et je me tiens en sa présence. Si je pleure, c'est sur vos propres misères et sur le supplice éternel qui vous attend. Hâtez-vous, misérable, pour vous-même, tandis que vous le pouvez ; un moment viendra où vous voudrez vous convertir, mais alors vous ne le pourrez pas. »

Les bourreaux, sur l'ordre du proconsul, voulurent le détacher de la croix, mais leurs bras restèrent suspendus dans l'air sans aucun mouvement. Alors, le bienheureux André s'écria :

« Ne permettez pas, Seigneur Jésus, que votre serviteur attaché à la Croix, à cause de votre nom, soit humilié par un homme corruptible, mais recevez-moi, vous le Christ, mon Maître, que j'ai aimé, que j'ai connu, que je confesse ! Que je désire vous contempler, vous en qui je suis ce que je suis ! Recevez mon esprit, Seigneur Jésus-Christ. Il est temps qu'il vienne à vous celui qui désire avec tant d'ardeur de jouir de votre présence. Ne permettez pas, Seigneur, que l'on me fasse descendre vivant de cette Croix. »

Et comme il disait ces mots, son corps se trouva inondé d'une lumière toute céleste et si éclatante, que le peuple ne pouvait en supporter l'éclat. Cette lumière miraculeuse brilla environ une demi-heure, et disparut quand le courageux Apôtre rendit l'âme au Seigneur son Dieu.

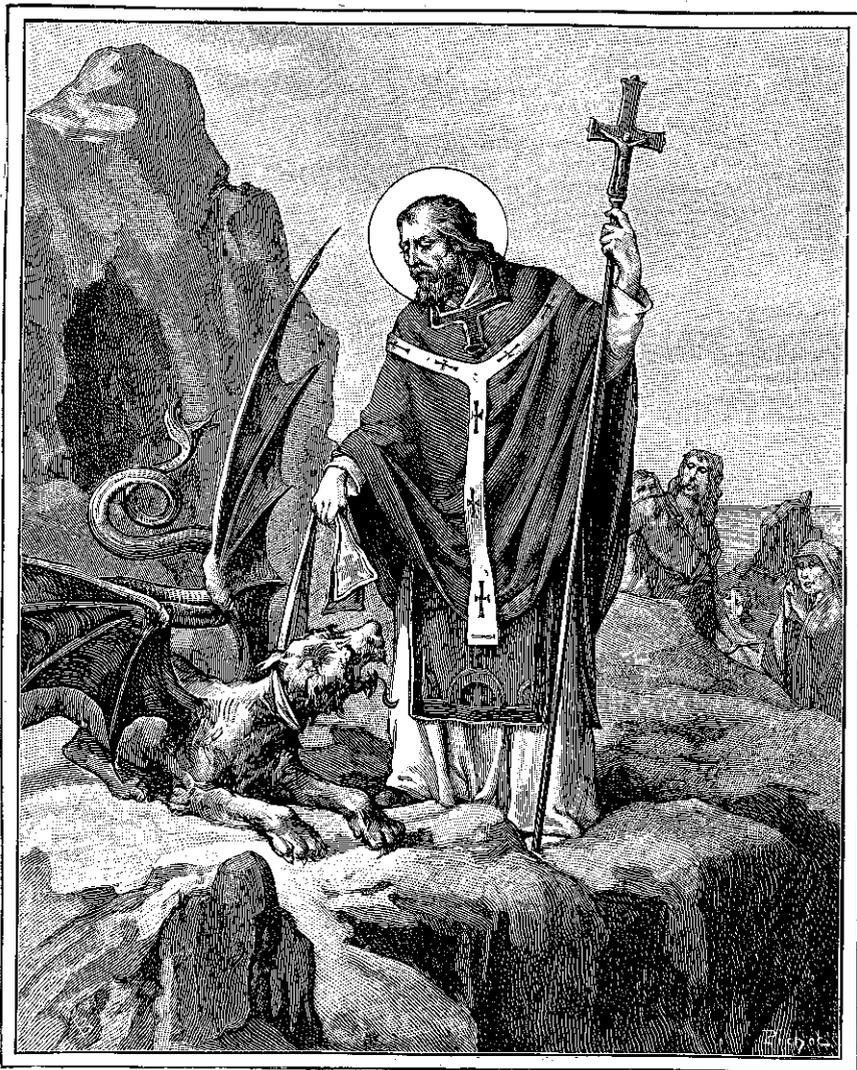
Une noble matrone, nommée Maximilla, qui, depuis la mort de son mari, vivait retirée dans une grotte, ayant appris que le Saint venait d'expirer, s'approcha de la Croix, et prenant dans ses bras avec amour et révérence le corps du saint Apôtre, le déposa dans le sépulcre qu'elle s'était fait bâtir pour elle-même. Egée, irrité, voulut en prévenir l'empereur ; mais, comme il était occupé à composer son rapport, le démon le saisit et le traîna jusqu'au forum, où il expira. On vint en prévenir son frère, Stratoclès, qui envoya ses serviteurs avec ordre de l'enterrer parmi ceux qui mouraient de mort violente. Il ne voulut point entrer en possession de l'héritage de son frère.

« Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, en qui je crois, me fasse la grâce de ne point toucher aux biens de mon frère, de peur que son crime ne retombe sur moi. C'est par cupidité qu'il a fait mourir l'Apôtre du Seigneur. »

Les faits que nous venons de raconter se sont passés le 30 novembre, dans la province d'Achaïe, dans la cité de Patras. A la vue de tant de merveilles, une grande crainte s'est emparée de tous les habitants. Aussi, n'est-il personne aujourd'hui qui ne croie au Dieu fait homme, qui veut, par la connaissance de la vérité, nous faire tous parvenir au salut éternel. A lui honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

SAINT TUGDUAL, ÉVÊQUE DE TRÉGUIER

Fête le 30 novembre.



Saint Tugdual précipite dans les flots le dragon qui désolait les environs de Tréguier.

JEUNESSE DE TUGDUAL — QUELQUES ANNÉES DE VIE ÉRÉMITIQUE

Aucun Saint peut-être, après le glorieux thau-maturge de Tréguier, saint Yves, n'a été, aux âges de foi, plus vénéré ni plus populaire en Bretagne que saint Tugdual (1). Le peuple breton l'aimait tant qu'il se plaisait à l'appeler *Pabu*, le Père par excellence.

Ce Saint naquit en Grande-Bretagne vers la fin du ^v^e siècle. Sa famille était originaire d'Irlande et n'habitait le pays de Galles que depuis peu

d'années. De son père, on n'a retenu que le nom : il s'appelait Hétéloch. Sa mère, mieux connue, placée par l'Eglise sur les autels, est sainte Pompée, aujourd'hui patronne d'une des paroisses du diocèse de Saint-Brieuc, Langoat, près de la Roche-Derrien.

Tugdual reçut une éducation très soignée. Il fut confié, pour le temps de ses études, au célèbre docteur saint Iltut. L'Esprit Saint illuminait déjà l'intelligence de cet enfant prédestiné; son étonnante facilité, ses rapides progrès émerveillèrent les plus doctes de la province. Pour lui, loin de se montrer fier et hautain à l'égard de ses condisciples moins heureusement doués, il était pour eux plein de condescendance et d'affabilité. Aussi était-il aimé et recherché de tous, et les

(1) Autres dénominations : Tugduald, Tutwal, Tugdual, Tugal, Tuald.

jeunes seigneurs de sa compagnie le regardaient-ils comme leur modèle.

Plus tard, il résolut de se donner à Dieu, revêtit l'habit des clercs, et, désireux de ne pas quitter le monde à demi, il se fit ermite, s'enfonça résolument dans l'endroit le plus sauvage d'une forêt, ne s'y nourrit plus que de légumes et de racines, et se sanctifia ainsi sous l'œil de Dieu dans l'exercice d'une pénitence extraordinaire. Jour et nuit, les bois retentirent des louanges qu'il adressait au Créateur.

Il ne savoura cependant pas longtemps les douceurs de la solitude. Le renom de sa sainteté, le parfum de ses vertus attirèrent à sa cellule de nombreux fidèles : celui-ci venait chercher un bon conseil, celui-là se recommandait à ses prières; d'autres, même, sollicitaient la guérison de leurs infirmités, et le solitaire, dont la charité était inépuisable, s'oubliait lui-même, s'empressait de satisfaire tous ses visiteurs.

Une vie si sainte était une bonne préparation au sacerdoce. A quelque temps de là, Tugdual fut ordonné prêtre. C'est alors que Dieu lui envoya quelques jeunes gens, déterminés par ses conseils et ses exemples à partager son genre de vie. Le voici donc à la tête de jeunes et fervents disciples, père spirituel de quelques moines avec lesquels il pourra se livrer tout entier à la contemplation. Tous ses vœux sont comblés.

IL PASSE EN ARMORIQUE — FONDATION DU MONASTÈRE DE LAND-PABU

Mais Dieu avait d'autres desseins sur le nouvel ermite. Un jour qu'il s'accordait un léger sommeil après les fatigues de l'office des Matines, il fut favorisé d'une vision. Un ange lui apparut et lui dit : « Tugdual, Dieu te commande de quitter la grande Bretagne, ta patrie, et de te rendre en hâte en la petite Bretagne. »

Pour se garder des illusions, le Saint, réveillé à cette voix, descendit au chœur, se mit en oraison, demandant à Dieu de lui faire connaître d'une façon certaine sa volonté. L'ange lui apparut encore les deux nuits suivantes et renouvela son injonction. Tugdual ne douta plus; il réunit ses moines, leur manifesta ses visions et parla de son prochain départ. Cette nouvelle donna lieu à une explosion de douleur au sein de la communauté. Puis, se ravisant, plusieurs d'entre les religieux se dirent : « Pourquoi ne suivrions-nous pas notre père là où Dieu l'appelle ? »

Tugdual consentit à leur laisser passer la mer avec lui. Un navire appareillait dans un port voisin, précisément pour la destination désirée : c'était encore une indication de la volonté divine. Ils s'embarquèrent au nombre de 72, rappelant bien par leur nombre les 72 disciples du Sauveur.

Parmi eux se trouvait saint Louénan, qui nous a laissé la vie de son Père et Pontife, saint Tugdual, et qui, ayant eu l'avantage de vivre en sa compagnie, nous fournit à son sujet les renseignements les plus autorisés.

La mère de Tugdual, sainte Pompée, engagée dans la vie religieuse après la mort de son mari; sa sœur, sainte Sève, consacrée à Dieu par le vœu de virginité, et une pieuse veuve, les accompagnaient, et s'employaient à les servir. La traversée fut des plus heureuses.

On aborda au pays des Ossismiens (Finistère actuel), en face du Conquet, à un petit havre de la paroisse de Ploumagoar. Ce port est appelé depuis *Pors Pabu (Tudual)*, Port du Saint-Père (Tugdual).

Le sol béni de l'Armorique allait devenir le

théâtre du long et fécond apostolat de saint Tugdual. Mais comment s'y établir? Tout d'abord, il lui fallait un abri pour lui et sa nombreuse suite, un emplacement où il pût ériger un oratoire et quelques cellules. Il se hasarda à le demander au chef de la cité voisine. Comme il se rendait près de lui, il fit dans le trajet la rencontre d'un pauvre paralytique étendu sur le bord du chemin. Touché de compassion, il lui remet une aumône, et, de plus, lui commande au nom de Jésus-Christ de se lever. L'infirme se lève à l'instant, complètement guéri.

Ce miracle éclatant, aussitôt divulgué, prévint grandement en sa faveur le gouverneur de la ville, qui le reçut avec honneur et lui accorda tout ce qu'il lui demandait. Saint Tugdual s'établit avec ses compagnons sur le territoire concédé, y construisit un oratoire avec un petit monastère connu sous le nom de *Land-Pabu*, où il vécut quelque temps au milieu de ses frères, dans une grande austérité et un parfait recueillement.

ÉVANGÉLISATION DE LA CONTRÉE ARRIVÉE AU VAL-TRÉCOR

De son monastère, Tugdual rayonna dans toute la contrée environnante. Frappé de l'abandon dans lequel étaient les populations rurales par suite du trop petit nombre de paroisses, il en créa plusieurs, à la tête desquelles il plaça les plus zélés de ses disciples. Lui-même parcourut la province, semant partout les prédications, les exemples de vertu et les miracles. Il fit grand bien; partout on le demandait et on souhaitait avoir de ses solitaires. Les seigneurs lui confiaient, au dire de saint Louénan, son compagnon de voyage, de grands biens et revenus, destinés au soulagement des pauvres et à la dotation des monastères.

L'un d'eux, le prince Deroc, trouvant le monastère de Land-Pabu trop étroit pour le nombre toujours croissant des religieux, et peu commode, car il avait été édifié à la hâte, le fit rebâtir à neuf dans de plus vastes proportions.

Tugdual poursuivait sa route vers le Nord et entraît alors dans le pays de Castel ou de Plougastel. Ce nom se conserva jusqu'en 1789 comme titre d'un archidiaconé du diocèse de Tréguier, qui comprenait Lannion et ses environs. Tugdual y prit possession de plusieurs domaines qui lui étaient donnés. Après quoi, il se rendit dans le pays dit de *la cité* (terme qui désigne manifestement le territoire dont *Cox Yaudet* était le chef-lieu sous la domination romaine). Toutefois, il n'y fit pas un long séjour, car il avait hâte d'arriver au *Val de Trécor* (aujourd'hui Tréguier), vers lequel il se sentait intérieurement dirigé, et qui, à ses yeux, était la vraie terre promise.

Une rencontre providentielle l'y attendait; saint Briec l'avait devancé sur ce coin de terre avec ses 80 moines irlandais et y avait établi, non loin des rives du Jaudy, un grand monastère. A peine saint Tugdual y fut-il arrivé, que saint Briec, obligé de repasser momentanément en Irlande, lui confia le soin de gouverner son monastère en son absence. A son retour, il vit avec bonheur que le nouveau supérieur rendait l'abbaye florissante, qu'il avait su augmenter le nombre des religieux et développer en eux l'esprit de piété. Il se sentit inspiré de laisser à Tugdual un poste qu'il occupait si dignement pour aller fonder lui-même, sur les rives désertes du Gouët, un nouveau monastère qui est devenu le berceau de la

ville de Saint-Brieuc. Tugdual s'occupa de plus en plus activement à recruter de fervents disciples auxquels il avait persuadé de quitter le monde, et les loisirs que lui laissaient ses courses apostoliques aux environs, il les consacrait à instruire et à former ses religieux.

En même temps, il continuait à gouverner de loin le monastère de Land-Pabu avec autant de vigilance et d'activité que s'il y fût demeuré toujours présent, et ne cessait de parcourir la Bretagne en vrai missionnaire, visitant successivement le pays de Goëlle (Paimpol), du Penthièvre (Lamballe), du Dandoux (Dinan), prêchant partout la parole de Dieu et multipliant les fondations monastiques et paroissiales, soutenu par les libéralités des riches seigneurs.

VISITE AU ROI CHILDEBERT — UN NOBLE INTERPRÈTE ÉPISCOPAT

Sur les instances de ses frères et des notables du pays, Tugdual crut nécessaire de placer sous la protection du roi des Francs, Childebert, les donations diverses qui lui étaient faites, et résolut de venir le trouver à Paris où il résidait. Si l'on en croit certains biographes, un autre motif le déterminait à ce voyage. L'évêque du diocèse venait de mourir. Depuis neuf ou dix ans, Tugdual exerçait dans le monastère de Tréguier les fonctions d'abbé avec une sagesse reconnue de tous, et ses missions au dehors avaient révélé plus encore son zèle et sa sainteté. Le clergé et le peuple le demandaient unanimement pour évêque, le Saint protestait qu'il n'accepterait jamais. Il espérait, par une longue absence, par un lointain voyage hors du diocèse, détourner de sa personne les regards et obliger à faire tomber sur d'autres les suffrages. Il fut comme pris au piège là où il s'y attendait le moins.

Se rendant à Paris, il plaça Angers dans son itinéraire, et vint prier Aubin, évêque de cette ville, de lui servir d'introduit et d'interprète auprès de Childebert, car il parlait le breton de la grande Bretagne, où il avait passé une grande partie de sa vie, et s'exprimait difficilement dans la langue latine.

Saint Aubin accorda une gracieuse hospitalité à saint Tugdual, se lia d'une étroite amitié avec lui, et s'offrit volontiers à l'accompagner chez le roi.

Il fut l'heureux témoin de deux miracles accomplis par Tugdual aux portes de la ville de Paris. Nos saints voyageurs rencontrent le cortège funèbre d'un jeune homme que l'on conduisait à sa dernière demeure. C'était le fils d'un des principaux personnages de la cité; sur tous les visages se lisaient l'affliction et le deuil. L'âme tendre et compatissante de saint Aubin s'émeut à ce spectacle, et il dit à son compagnon de route: « Ne serait-il pas à propos, en ce moment, d'implorer la clémence divine en faveur de ceux qui pleurent sur un cadavre, et de donner à toute cette foule qui nous entoure un nouveau gage de la résurrection future? »

Tugdual, ainsi pris à partie, s'empressa de répondre que c'était à l'évêque béni de Dieu et non au dernier des abbés à solliciter un miracle tel que la résurrection d'un mort. Saint Aubin insista, et Tugdual se mit en prière. Les porteurs de la bière s'approchèrent et vinrent déposer le fardeau aux pieds des deux Saints, plus probablement dans le seul espoir que ni l'un ni l'autre ne refuserait à l'âme du défunt une fervente prière. Saint Tugdual se montra autrement généreux, s'agenouilla devant le cercueil, pria long-

temps en versant des larmes. Le ciel fut vaincu. Quand le Saint se releva, le mort sortit lui-même de son cercueil plein de vie et de santé. Ce fut parmi la foule une explosion de joie et des actions de grâces sans fin envers Dieu et son thaumaturge.

Tugdual guérit encore un seigneur atteint d'une paralysie générale.

La nouvelle de ces deux miracles le précéda à la cour. Aussi Childebert reçut avec grand respect le saint abbé, lui accorda tout ce qu'il venait solliciter, et confirma toutes les donations des seigneurs bretons.

Tugdual, sa mission achevée, se préparait à quitter la Cour, quand arrivèrent près de Childebert des députés de Tréguier. Ils lui transmissent les vœux de tout le peuple au sujet de l'épiscopat de saint Tugdual, et le supplièrent de les appuyer de son autorité royale. Ils n'avaient pu consentir à un autre choix.

Le serviteur de Dieu fut contraint de cesser ses résistances. A quelques jours de là, il fut sacré évêque à Paris même, en présence du roi et des plus hauts personnages de la cour.

La dignité dont il était revêtu ne changea rien à son genre de vie humble et austère. Il garda autant qu'il le put les observances monastiques, jeûnes, pratiques de pauvreté, oraisons, et sa grande joie était de retourner aussi souvent que le lui permettaient ses occupations épiscopales en son cher monastère de Tréguier.

Pour ses ouailles, il était d'une charité sans bornes, que Dieu récompensait souvent par le miracle. Dans une visite à la paroisse de Landmeur, il vit une pauvre femme, chargée d'une outre pleine d'eau qu'elle avait puisée dans la vallée, gravir péniblement la colline par un sentier raide et difficile. Il eut pitié de sa peine; quand elle fut arrivée au bout du chemin escarpé, il la pria de lui donner à boire, prit un peu d'eau dans le creux de sa main, la répandit par terre; à cet endroit surgit une belle fontaine. Dans un temps de mortalité très grande, il donna des processions et des jeûnes, apaisa par ses prières la colère de Dieu, et le fléau cessa.

PUNITION DES CALOMNIES SOULEVÉES CONTRE TUGDUAL

Cependant la calomnie vint l'attaquer en dépit de ses bienfaits. Ceux qui l'aimaient et l'admiraient lorsqu'il accomplissait des miracles perdaient de leur enthousiasme lorsque, dans ses prédications, il les rappelait à leur devoir. Les persécutions ourdies de ce chef contre sa personne furent le motif déterminant de son voyage à Rome. (Quelques auteurs ne croient pas au voyage de saint Tugdual à Rome et se contentent de dire que, contraint de céder à l'orage, il se retira dans son diocèse avec quelques-uns de ses religieux.)

Son exil volontaire dura deux ans, pendant lesquels ses ingrats diocésains furent affligés de diverses calamités. La terre n'eut presque aucun rapport; la famine sévit cruellement. Les coupables y reconnurent la juste punition de leurs fausses accusations, se repentirent, et appelèrent de leurs vœux le retour de leur pasteur.

La prospérité revint en effet avec lui sur cette terre désolée. Les calomnies se dissipèrent, et il trouva son peuple plus soumis et plus docile qu'au jour de son arrivée dans le diocèse. Il continua de le gouverner avec autant de sagesse que d'édification jusqu'à sa mort, que l'on place au 30 novembre, vers l'année 553.

Son corps fut inhumé dans le monastère de la vallée de Trécor. Des miracles nombreux accomplis après sa mort par saint Tugdual furent le point de départ d'un culte qui n'a point souffert d'interruption à travers les siècles.

Ses reliques, pourtant, furent exposées à bien des vicissitudes. Il fallut les soustraire, au ix^e siècle, aux profanations des Normands. Gorennan, évêque de Tréguier en 878, les emporta dans sa fuite et voulut les remettre à l'église de Chartres. Mais, s'étant arrêté à Laval, il y reçut si bon accueil qu'il laissa aux habitants une partie de son trésor. Depuis lors, cette ville a toujours regardé saint Tugdual comme l'un de ses patrons. Le Chapitre de Notre-Dame de Laval, qui a subsisté jusqu'à la Révolution, prit le nom de Chapitre de Saint-Tugal ou Tugdual.

De là il se rendit à Chartres, où il porta le chef du Saint. Cependant, la ville de Laval ne jouit pas longtemps de ses précieuses reliques. Menacée à son tour par les Normands, à la veille d'être pillée, elle dut sacrifier les ossements de ses Saints et les envoyer à d'autres églises qui leur offriraient plus de sécurité. Ceux de saint Tugdual furent déposés à Château-Landon en Gâtinais, dans la chapelle du château des rois de France. C'étaient

l'os d'une épaule et quelques petits ossements renfermés dans une châsse d'argent.

En 1568, un calviniste forcené brisa la châsse et jeta dans le feu les reliques avec les titres et procès-verbaux qui servaient à les vérifier; c'est alors qu'une femme, sans craindre la fureur de l'impie ni la violence du feu, réussit à arracher aux flammes la principale relique avant qu'elle ne fût gravement endommagée, et la rendit à l'église de Château-Landon.

La Révolution devait achever l'œuvre de destruction en dispersant le chef du Saint et les quelques ossements conservés à Chartres. Tout ne fut cependant pas perdu. Quelques fragments de l'os du bras, enchâssés dans un bras d'argent, furent soustraits à l'impiété révolutionnaire : ce sont ces restes venus de Chartres que vèndre aujourd'hui le peuple de Tréguier. Ils sont renfermés dans un beau reliquaire de bronze doré, donné par M^{sr} de Quélen, archevêque de Paris.

SAINT TUGDUAL ET LE DRAGON

L'iconographie populaire représente saint Tugdual avec un dragon à ses pieds. Non loin du monastère de Tréguier, un dragon ou serpent monstrueux désolait la contrée, s'attaquant tour à tour aux enfants et au bétail, et causait une telle terreur que tous les champs voisins étaient laissés en friche. Leurs propriétaires vinrent trouver le Saint et lui exposèrent leurs frayeurs et le détrimement que leur causait le monstre.

Saint Tugdual les consola, et, le lendemain, après avoir célébré la messe, encore revêtu de ses vêtements sacerdotaux, il prit la croix en main, se fit conduire à la caverne du dragon, lui commanda de sortir, le traîna sur un rocher et le précipita dans les flots qui viennent en battre le pied. Le dragon ne reparut plus.

Saint Tugdual, délivrez-nous du dragon infernal, et priez pour nous.

SOURCES CONSULTÉES

PIERRE DE LA HAYE DE KERHINGANT, *Vie de saint Tugdual, évêque de Lexobie, en Basse-Bretagne, patron de Tréguier*, Rennes, 1605. — Dom LOBINEAU, *Vie des Saints de Bretagne*. — *Vies des Saints de la Bretagne-Armorique*, par le Fr. ALBERT LE GRAND, de Morlaix. — *Trois Vies anciennes de saint Tugdual*, par ARTHUR DE LA BORDERIE, Paris, 1887. — Dom PLAINE, *Vie manuscrite de saint Tugdual*. — ADRIEN BAILLET, au 30 novembre, etc.



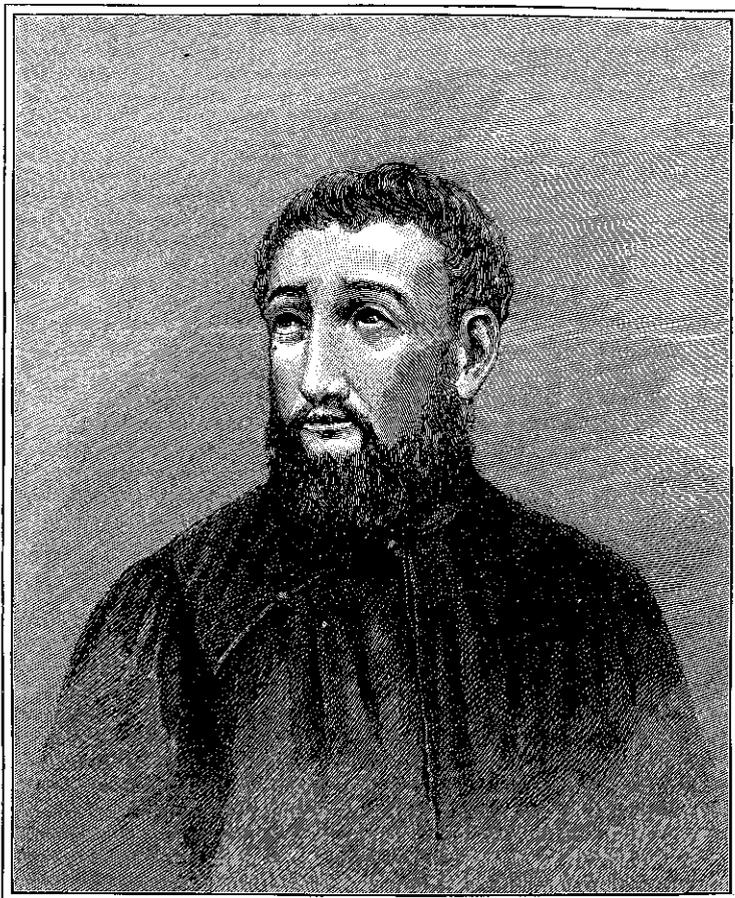
Saint Tugdual.

LE BIENHEUREUX JOSEPH MARCHAND, MARTYR

PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

MORT, EN COCHINCHINE, DU SUPPLICE DES CENT PLAIES

BÉATIFIÉ PAR S. S. LÉON XIII LE 27 MAI 1900



Le bienheureux Marchand.

UNE REMARQUE DE SÈNÈQUE

De tous les missionnaires exécutés en Extrême-Orient pendant la première moitié du XIX^e siècle, aucun peut-être n'a subi un supplice plus cruel que celui dont nous abordons la biographie, le bienheureux Marchand.

Même sous un Néron, on trouverait malaisément des tourments plus raffinés, et le philosophe païen Sénèque, s'il avait vécu il y a un demi-siècle, eût pu décrire, comme il le fait vers l'an 60, en l'une de ses épîtres, « la flamme, et les lames ardentes, et les fers appliqués aux blessures à peine cicatrisées pour les renouveler et les creuser plus avant ».

Ce stoïcien eût pu admirer encore aujourd'hui, comme au premier siècle de l'Église, l'exemple,

donné par des chrétiens, d'une patience sereine au milieu de tortures indicibles, et dire ensuite à l'un de ses amis : « Il y a quelque chose de plus étonnant que ces horribles spectacles : C'est que, parmi ces douleurs, la victime n'a pas gémi ; c'est peu, elle n'a pas supplié ; c'est peu, elle n'a pas répondu ; c'est encore peu, elle a souri, et souri de bon cœur. »

Voilà ce que Sénèque, dans sa sincérité, n'eût pas manqué de reconnaître. Constatons, par la suite de ce récit, que nos martyrs modernes de la Chine et de l'Annam n'ont rien eu à envier aux martyrs des premiers siècles.

FERMETÉ QUI ATTEINT SON BUT

Le bienheureux Joseph Marchand naquit en 1803, à Passavant, dans le Doubs, d'une

famille de cultivateurs, excellents chrétiens, qui élevèrent leurs enfants dans la crainte et l'amour de Dieu.

Le trait saillant de son caractère fut toujours la fermeté.

Quand, après sa Première Communion, il eut senti croître en son âme le désir du sacerdoce, et que ses parents lui eurent objecté leur pauvreté, l'impossibilité où ils étaient, non seulement de payer sa pension, mais encore de se priver de son travail, l'enfant ne murmura point, mais, constant dans sa résolution de suivre tôt ou tard l'appel de Dieu, il sut attendre cinq ans, pendant lesquels il aida courageusement sa famille dans les travaux des champs.

De temps à autre, cependant, il laissait entrevoir que ses pensées étaient toujours dirigées vers le sanctuaire. Cet attrait persévérant parut au curé et aux parents de Joseph un signe de la volonté de Dieu; ils cessèrent d'y contredire et firent entrer l'enfant dans une petite école ecclésiastique, à Orsans.

Au cours de ses études, ses progrès, sans être éclatants, furent réguliers et continus, sa conduite irréprochable; exercices de piété, travaux, récréations, il s'acquittait de tout avec une exactitude parfaite.

Il joignait à ces qualités l'amour de la mortification, et, devenu séminariste, il ajoutait à la sévérité de la règle de nombreuses austérités. Souvent il portait le cilice et prenait sur une chaise son repos de la nuit.

Sa fermeté, accompagnée de patience et de douceur, parut surtout lorsque des obstacles vinrent entraver sa vocation de missionnaire.

Son curé (ancien Minime, que la Révolution avait fait sortir du cloître, mais sincèrement revenu à ses devoirs), après l'avoir poussé au sacerdoce, fit opposition à ses désirs d'une vie plus entièrement dévouée à la gloire de Dieu. Il multiplia les objections, grossit les difficultés. Rien ne put ébranler le jeune séminariste. On a conservé ses réponses pleines de modestie, de candeur et de bon sens. Comme on lui faisait observer qu'il faut d'abord convertir les incrédules de France, il écrivit :

« Il me paraît qu'on aurait pu arrêter tous les hommes apostoliques par de semblables raisons. Les hommes n'ont jamais, que je sache, vécu comme des anges, du moins en ont-ils perdu depuis longtemps l'habitude; et, si personne ne s'était occupé de la conversion des infidèles avant d'avoir fait de tous les chrétiens des saints à canoniser, où en serait notre sainte religion et où en serions-nous nous-mêmes? D'ailleurs, le bon Dieu n'est-il pas le maître? S'il en appelle quelques-uns à défricher les régions infidèles, doivent-ils lui dire : Seigneur, il conviendrait de commencer par les pêcheurs, les mécréants, les athées qui sont à côté de nous? Je ne le pense pas. »

Mais, poursuivait le trop prudent curé : « Pour exercer avec succès l'apostolat, il faut des talents et des connaissances qui vous manquent. — Oui, répondait avec humilité le Bienheureux, j'ai bien peu de talent et je sais peu de choses. Avant d'avoir parcouru votre chère lettre, je ne me rendais pas aussi bien compte de tout ce qu'il faudrait pour faire un bon missionnaire. »

« Mais Jésus-Christ, qui a choisi des pêcheurs pour en faire ses premiers apôtres, veut sans doute, en m'appelant à continuer leur ministère sublime, faire éclater davantage sa puissance. »

Fort de ses prières, de ses méditations, de l'avis favorable de son directeur du Séminaire,

Marchand partit pour la maison des Mission Etrangères.

Ordonné prêtre après cinq mois de séjour à Paris, il fut aussitôt dirigé vers sa chère mission de Cochinchine, où il arriva au mois de mars 1830, après un long et pénible voyage.

PREMIER MINISTÈRE — PRIS PAR DES REBELLES

Quelques mois de préparation au collège de Lai-Thiu, un peu de ministère dans les chrétiens voisins, un voyage en Basse-Cochinchine et au Cambodge, où il baptisa un certain nombre de catéchumènes, tel fut l'emploi des premières années en Cochinchine du nouveau missionnaire. Laissons-le nous dire comment il s'acquittait de sa tâche :

« Mon district renferme plus de 7 000 chrétiens, distribués en 23 chrétiens, très éloignés les uns des autres. Pour bien remplir mon devoir, comme j'ai à cœur de le faire, je n'ai point de temps à perdre. C'est à peine si je puis trouver le moyen de m'occuper de mon propre salut en vaquant à mes exercices de piété. Constantement, il faut travailler à la sanctification des autres. Du reste, c'est uniquement dans cette vue que j'ai fait tant de sacrifices pour venir ici; j'ai rencontré ce que je désirais, je suis parfaitement heureux. Je regrette seulement de ne pouvoir me multiplier pour assister tout à la fois les chrétiens et les infidèles.... »

Il ne put mener longtemps cette vie active qui lui offrait tant d'attraits, car, à peine avait-il parcouru deux fois son district que la persécution commençait, en l'année 1833.

En même temps, une révolte éclatait en Basse-Cochinchine contre le roi Minh-Mang. Les rebelles, ayant à leur tête un officier nommé Khoï, s'emparèrent de cette contrée et se retranchèrent dans la citadelle de Saigon.

Dieu permit que M. Marchand, au lieu d'être découvert et arrêté, comme les autres missionnaires, par les satellites du roi d'Annam, Minh-Mang, le fut, au contraire, par les rebelles de la Basse-Cochinchine, où il s'était réfugié.

Khoï, leur chef, emmena son captif à Saigon, quartier général des rebelles. Païen, il n'avait nulle envie de se convertir au catholicisme; mais, par politique, pour prendre le contre-pied de la conduite de Minh-Mang, il assura M. Marchand de sa protection.

Pendant dix-huit mois, celui-ci vécut côte à côte avec les révoltés dans la citadelle assiégée.

Un jour, Khoï lui proposa de signer plusieurs lettres et de les adresser aux principales chrétiens, pour appeler les fidèles à prendre les armes contre les soldats de Minh-Mang. M. Marchand repoussa avec horreur cette proposition, et comme le chef insistait, il eut l'audace de jeter au feu ces lettres toutes préparées sur la table.

Enfin, la citadelle céda aux efforts des assiégeants, et, le 8 septembre 1835, les troupes royales pénétraient dans Saigon.

Le missionnaire célébra la messe : il dut l'achever en toute hâte, tandis que parvenaient à son oreille les cris de victoire des assiégeants et les clameurs désespérées des victimes que l'on massacrait.

Il fut pris au moment où il déposait les vêtements sacrés, chargé de fers et introduit dans une cage tellement étroite, qu'il ne pouvait s'y tenir que replié sur lui-même.

C'était le début de sa douloureuse passion.

Saisi dans la citadelle même, au milieu des révoltés, il ne pouvait manquer d'être regardé comme un de leurs principaux chefs. Il fut traité en conséquence et soigneusement gardé à vue jour et nuit par deux soldats en faction.

Il fut en outre cité trois fois devant un tribunal dressé hors de la ville, et on l'interrogea longuement :

— Depuis combien de temps vous trouvez-vous en ce pays ?

— Depuis longtemps.

— Qu'y êtes-vous venu faire ?

— Prêcher la religion chrétienne.

— Si vous y êtes venu prêcher la religion chrétienne, pourquoi étiez-vous dans cette ville ?

— Les rebelles m'ont pris et conduit dans la ville.

— Qu'y avez-vous fait pour eux ?

— Je me suis seulement occupé de la religion.

— Vous n'avez rien fait pour les aider ?

— Je ne sais qu'une chose : prêcher la religion.

— Qu'est-ce que prêcher la religion ?

— Réciter des prières, offrir le Saint Sacrifice, instruire les chrétiens.

— Savez-vous fabriquer des philtres pour séduire et gagner les rebelles ?

— Je ne sais qu'une chose : prêcher la religion.

Tel fut le thème unique de tous les interrogatoires : les réponses de M. Marchand furent aussi toujours les mêmes.

Un mois après, Minh-Mang donna l'ordre de transférer le captif à Hué. Quelle excellente occasion pour lui d'assouvir sa haine contre les prédicateurs de l'Évangile, en faisant passer l'un d'eux pour chef de rebelles et fauteur de révoltes ! Il n'eut garde de la laisser échapper.

Cette fois, sa sentence de mort aurait du moins les apparences de la légalité. Il fallait donc à tout prix faire avouer au captif sa participation à la révolte de Basse-Cochinchine.

M. Marchand fut invariable dans ses dénégations. Il confessait hautement qu'il était prêtre et qu'il avait enseigné le catholicisme, mais, lorsque l'on en revenait au crime de rébellion, il niait, et mettait au défi tous ceux qui l'avaient connu de contredire ses paroles.

On crut que le supplice des tenailles le ferait changer de langage.

Le juge commanda au missionnaire de se tenir debout, celui-ci obéit.

A droite et à gauche, deux soldats le soutinrent, un troisième lui découvrit les jambes. Aussitôt, le bourreau saisit de longues tenailles rougies au feu, les lui appliqua à la cuisse gauche, et l'on entendit le bruit de la brûlure des chairs. Les soldats, ne pouvant supporter l'odeur de la fumée, se détournèrent pour respirer. Le prêtre leva les yeux au ciel, et, poussant un cri, s'affaissa sous l'excès de la douleur.

Les juges laissèrent leur victime se reposer environ une demi-heure, puis le président ordonna de lui appliquer les tenailles sur la cuisse droite.

Le missionnaire leva encore les yeux au ciel et s'affaissa de nouveau.

— Assez, murmura le mandarin, cet homme est un entêté ; laissons-le se reposer ; une autre fois, nous verrons. Mettez-le dans sa cage et reconduisez-le.

Dans un autre interrogatoire, les juges amenèrent le fils de Khoï, le chef des rebelles, et, après l'avoir soudoyé, ils voulurent lui faire

déclarer que M. Marchand avait excité à la révolte. Ils lui promirent à ce prix sa liberté.

Malgré leurs offres, le prisonnier n'osa contredire les nombreux témoins qui avaient avancé le contraire, affirma l'innocence du missionnaire, et raconta même les promesses que ses juges avaient faites pour le gagner.

Un pareil témoignage renversait toute l'accusation. Les magistrats, battus de ce côté, se rejetèrent alors uniquement sur la qualité de prédicateur de l'Évangile que M. Marchand n'avait cessé de proclamer.

— Vous êtes venu ici pour cause de religion, contre le gré du roi. Cette faute, il vous faut l'expier dans de justes supplices. Cependant, si vous renoncez à votre religion et consentez à marcher sur la croix, vous pouvez éviter tout châtement.

Le confesseur protesta qu'il était prêt à tout souffrir plutôt que de commettre un pareil crime.

Alors on l'accabla d'injures, on lui jeta à la face toutes les calomnies superstitieuses usitées parmi les païens contre le catholicisme : « L'eau bénite des chrétiens est faite avec les yeux arrachés aux malades. Le pain donné aux chrétiens (la Sainte Eucharistie) est un pain enchanté, fabriqué par des artifices magiques. Dans votre religion, on n'honore pas les parents morts, etc. »

Le missionnaire souffrait avec joie tout cela, en union avec Jésus devant le prétoire, et il pria avec ferveur, dans l'attente du suprême sacrifice.

Enfin, sa sentence fut rendue dans les termes suivants : « L'Européen Marchand, prédicateur de la religion chrétienne, aide de Khoï, a avoué qu'il avait demandé par lettres aux Anglais et aux Siamois de secourir les rebelles. Qu'il subisse le supplice des cent plaies. »

Le 30 novembre 1835 fut la date choisie pour l'exécution de M. Marchand. Les détails de sa glorieuse mort nous ont été transmis par des témoins oculaires.

Ce jour-là, à 5 heures du matin, sept coups de canon réveillèrent les habitants de Hué pour les convoquer à l'horrible fête. Le missionnaire est amené entre deux haies de soldats, attaché sur un brancard, les reins ceints d'une mauvaise cotonnade, les jambes écartées, les bras étendus. Le roi, entouré de sa cour, était présent pour donner plus de solennité au châtement. Deux officiers, prenant la corde qui liait le missionnaire, le traînent devant Minh-Mang et le forcent à se prosterner cinq fois la face contre terre. Minh-Mang laisse tomber un petit drapeau : c'était le signal du départ, et M. Marchand est conduit au tribunal des supplices pour y être de nouveau interrogé et torturé.

Sur un signe du mandarin, président du prétoire, deux bourreaux lui prennent fortement les jambes qu'ils tiennent étendues et immobiles ; cinq autres saisissent une grosse pince chauffée à blanc et serrent à cinq endroits les cuisses et les jambes du patient.

On entend un cri de douleur arraché à la victime « O Père ! » et une fumée fétide s'élève des chairs brûlées sur lesquelles les fers sont maintenus jusqu'à ce qu'ils se refroidissent.

Alors seulement les bourreaux lâchent prise et courent replonger dans le feu leurs tenailles pour la seconde question. Le mandarin s'adresse à M. Marchand :

— Pourquoi, dans la religion chrétienne, arrache-t-on les yeux aux moribonds ?



Les soixante-dix-sept martyrs annamites et chinois béatifiés par S. S. Léon XIII.
(Tableau des fêtes de la béatification.)

— C'est faux, je n'ai jamais vu faire pareille chose.

Suit une seconde torture accompagnée d'un nouvel interrogatoire, puis une troisième, qui vient ajouter cinq nouvelles blessures aux dix premières. Le magistrat demande :

— Ne se commet-il pas des abominations dans vos festins ?

M. Marchand, d'une voix mourante, répond :

— Il ne se fait aucune abomination parmi nous.

— Mais quel est donc ce pain enchanté que vous distribuez à ceux qui se sont confessés pour qu'ils tiennent si fort à leur religion ?

Le martyr, épuisé, n'a pas la force de parler, et les bourreaux s'arrêtent, de peur qu'il ne succombe avant d'arriver au lieu de l'exécution.

Lorsque cette scène émouvante et terrible fut terminée, on offrit, suivant l'usage, un repas au condamné.

— Merci, dit M. Marchand, je ne mangerai plus rien.

Après quelques instants, pendant lesquels le missionnaire resta plongé dans un profond recueillement, on le bâillonna en lui mettant un caillou dans la bouche et par-dessus un frein en bambou solidement assujéti; il fut encore dépouillé de ses vêtements, attaché à une croix, les bras étendus, les jambes écartées, fut replacé sur le brancard, et l'on se rendit sur le champ de l'exécution au pas de course.

Quatre hommes entourent le martyr : l'un tient en mains des tenailles, l'autre un coutelas, le troisième se prépare à compter les plaies et le quatrième à en inscrire le nombre.

Le bourreau, au signal donné, déchire d'abord la peau des sourcils et la rabat sur les yeux, puis, avec ses tenailles, il saisit les chairs de la poitrine. Son aide les coupe d'un seul coup et jette à terre deux lambeaux sanglants d'un demi-pied de long.

Un catéchiste, qui s'était placé en face du patient, ne lui voit faire aucun mouvement. Les bourreaux le saisissent ensuite par derrière et lui enlèvent deux morceaux de chair; la sainte victime s'agite et lève les yeux au ciel comme pour demander la force d'en haut; les exécuteurs descendent au gras des jambes, et deux nouveaux lambeaux tombent. A ce moment, la nature épuisée succombe, la tête du prêtre s'incline sur sa poitrine, un léger soupir s'exhale de ses lèvres, son âme était dans les cieux.

Dès que le missionnaire eut expiré, son corps fut fendu en quatre et porté à la mer; sa tête, promenée dans les provinces, fut exposée pendant trois jours sur les remparts des principales villes; elle fut ensuite rapportée à la capitale, broyée, et la poussière jetée à la mer.

C'est ainsi qu'avait souffert dans son corps Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi des martyrs? Avec quelle tendresse il a dû accueillir dans le ciel celui qui eut le bonheur ici-bas de participer si étroitement à sa sanglante Passion! De quelle béatitude il l'a comblé!

Il est peu de pensées plus reconfortantes, plus capables de nous faire supporter avec patience, sinon avec joie, les peines de cette misérable vie.

Bienheureux Marchand, priez pour nous.

Postface 2020

mois de novembre

Les « *Vies des saints illustrées* » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série.

Pour le **mois de novembre** il n'y a aucune nouvelle fête importante ayant été instituées depuis.

Quelques corrections :

- Saint Josaphat devrait être au 14 novembre, et non au 21 novembre.
- Saint Albert le Grand devrait être au 15 novembre et non au 25 novembre.
- Sainte Gertrude devrait être au 16 novembre et non au 15 novembre.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

***Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!***

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org